This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

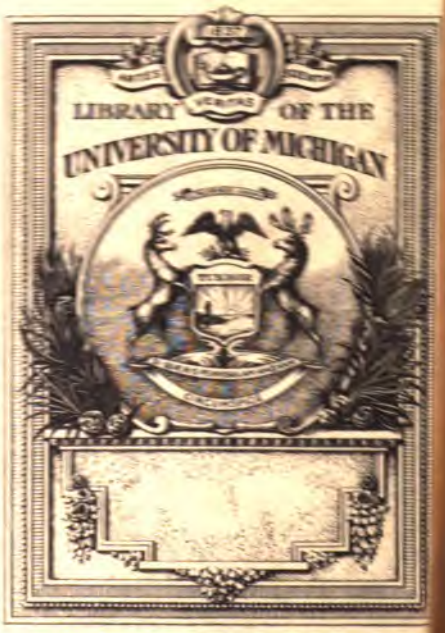
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

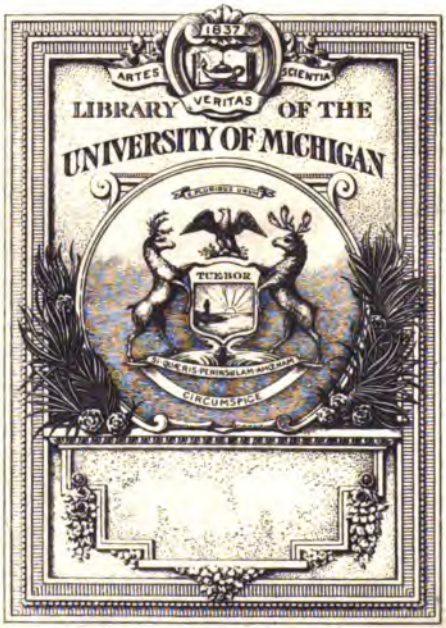
B 1,076,831

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

XIX

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS

QUAI MALAQUAIS, 17

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

ALBINE.

XIII.[1]

Éverard, tout éperdu, sortit de la salle et du château. Il marcha quelque temps ainsi devant lui, sans savoir où il allait, et ne retrouva un peu de calme et de raison qu'en se jetant tout en pleurs sur le gazon fleuri qui entourait sa grotte bien-aimée.

Deux heures auparavant, il se sentait si fier et si joyeux; ses nouvelles pensées l'avaient tant grandi; une amitié et un amour venaient d'entrer si heureusement dans sa vie isolée; et tout à coup un outrage, un seul, l'avait fait redevenir enfant : il pleurait. Entre l'amour de Rosemonde, dont il avait peur, et le mépris de son père, dont il avait honte, il se sentait seul sur la terre. Château et chaumière lui étaient fermés; il ne lui restait plus pour asile que son petit vallon solitaire, pour ami que l'ombre protectrice d'Albine : un désert et un fantôme.

— Oh! ma mère, ma mère! s'écria-t-il en sanglotant; comme on nous a insultés tous deux! Ma mère, es-tu là? m'entends-tu encore? ou bien vas-tu me manquer et me renier, toi aussi? Tu sais cependant comme on m'a maltraité. Ce n'est pas tant l'odieuse in-

(1) Voyez les livraisons des 4, 11, 18 et 25 juin.

Digitized by Google

justice de ce soufflet; mais être humilié avec ton nom, être châtié avec ta mémoire, voir ce que j'aime flétri, ce que je respecte souillé, c'est là qu'est la douleur et l'ignominie! Ma mère, conseille-moi. Ma colère est-elle impie? ma rébellion est-elle sacrilége? Ma mère, conseille-moi, et surtout console-moi, car il est certain que ma souffrance est bien affreuse.

Ces plaintes, ces cris, ces prières s'exhalaient tout à la fois de la poitrine d'Éverard; mais les larmes qu'il versait en même temps, les larmes qu'il versait sans cesse, diminuèrent peu à peu l'amertume de son angoisse, si bien qu'il put enfin écouter, regarder autour de lui, et s'interroger lui-même avec quelque tranquillité.

La nuit était calme et fraîche, les étoiles brillaient au ciel, les rayons blancs de la lune s'émiettaient en diamans dans le ruisseau, les aubépines sauvages jetaient à la brise leurs pénétrantes senteurs; dans le bosquet sombre, un rossignol ravi chantait cette belle et paisible nature; tout était joie, amour et extase dans la forêt, et l'ame d'Éverard, délivrée comme par une puissance supérieure des douloureuses pensées qui l'agitaient d'abord, bercée par ces secrètes mélodies, assoupie par ces discrètes lueurs, s'apaisa tout doucement. Bientôt il leva la tête, regarda ce beau ciel, et à la douce brise du soir les pleurs se séchèrent sur ses joues.

— Oui, ma mère, oui, ma bonne mère, murmurait-il, tu as raison; c'est moi qui ai eu tort de m'affliger, c'est moi qui ai eu tort de regarder ses insultes comme une offense. L'affront qu'il a voulu te faire, ô sainte! ne pouvait pas plus t'atteindre que la main ne peut saisir cet impalpable rayon de lune. J'étais un fou de me désoler pour un reproche ou un châtiment qui ne me vient pas de toi. Toi, tu m'aimes, ma mère. Oui, je t'entends, oui, je te sens, ma mère, dans cette nuit sereine; c'est toi qui lui imprimes cette chaste et sereine harmonie, c'est toi qui en es l'ame cachée. Merci, merci, ma mère; tout s'apaise en moi, parce que je sens que tu n'es point irritée contre ton fils, et que tu le plains et le caresses au contraire. Le bruit du ruisseau, c'est ta voix; la brise, c'est ton souffle. Merci. Encore un mot, encore un baiser, ma mère, avec le vent embaumé, et je m'endors calme et heureux sous ton regard d'ange.

Et en effet, en murmurant ces paroles, l'enfant ferma les yeux, et sa respiration douce et régulière prouva bientôt qu'il s'était endormi d'un profond sommeil.

Voyons maintenant si l'on dormait aussi tranquillement au château que dans la forêt.

Digitized by Google

Le comte Maximilien était resté anéanti, foudroyé, par cette simple parole d'Éverard : Je le dirai à ma mère. Pour son remords toujours inquiet et éveillé, ce mot avait une signification terrible. Qui donc avait enseigné à l'enfant ce *Mane Thekel Pharès* d'une conscience troublée? Il était là, se le demandant, debout, pâle d'horreur et les mains tremblantes. Il fit quelques pas en chancelant, puis sonna avec violence, et alla tomber dans un fauteuil.

Quelques laquais accoururent.

— Du feu! des lumières! s'écria le comte; tout de suite, à l'instant même!

Les laquais obéirent : le feu brilla dans l'âtre, six bougies s'allumèrent dans les candélabres de la cheminée.

— Allumez aussi le lustre, s'écria le comte. — Et vous, dit-il à un autre laquais, courez chercher Éverard et amenez-le ici.

En ce moment il sentait au fond de son ame tant de terreur, qu'il voulait qu'on lui amenât l'enfant : s'il revenait sur son injure, l'enfant, pensait-il, reviendrait, de son côté, sur sa menace. Mais, un instant après, le valet rentra, disant qu'on avait eu beau chercher le jeune comte, qu'on n'avait pu le retrouver nulle part.

— Alors, dit Maximilien, faites monter mon secrétaire; j'ai à travailler avec lui.

On appela le secrétaire. Le comte Maximilien, sous prétexte de vérifier les comptes de ses fermiers, le fit rester avec lui jusqu'à neuf heures. A neuf heures, on vint annoncer que le souper était servi. Le comte Maximilien descendit seul, en disant au secrétaire de l'attendre en travaillant. Il lui semblait que la présence d'un étranger dans cette chambre en chasserait les fantômes.

Albert attendait son père dans la salle à manger. C'était un grand jeune homme, triste, impertinent, ennuyé et ennuyeux. Le comte était si pâle et si agité, qu'Albert le regarda avec étonnement, lui demandant avec plus d'affection que d'habitude s'il ne lui était pas arrivé quelque accident. Maximilien lui répondit gaiement et brusquement que non; puis il se mit à table, remuant les chaises avec fracas, parlant, riant, buvant et mangeant beaucoup. Un instant le comte avait eu l'idée de s'enivrer pour fuir la terreur dans l'ivresse; mais il pensa tout à coup que l'ivresse même pouvait enfanter les spectres qu'il craignait. Il cessa de manger à l'instant même, et tomba dans une si profonde rêverie, qu'il n'entendit pas sortir Albert. Tiré de cette espèce de torpeur par un valet qui lui demandait s'il n'était pas indisposé, il jeta un coup d'œil hagard autour de lui, s'aperçut

Digitized by Google

qu'il était seul à table, s'informa de ce qu'était devenu son fils; puis, apprenant qu'il s'était retiré dans son appartement, il se décida à rentrer lui-même dans sa chambre.

Il retrouva son secrétaire devant le bureau et travaillant.

— Vous n'avez rien vu ni entendu, Wilhelm? demanda le comte en rentrant.

— Non, excellence, répondit le secrétaire. Pourquoi?

— Oh! pour rien, dit le comte; je croyais avoir entendu marcher une seconde personne.

— Monsieur le comte s'est trompé, reprit le secrétaire.

Et il se remit à la besogne.

Le comte se promena à grands pas dans la chambre, s'arrêtant de temps en temps devant la porte secrète et la regardant avec une invincible terreur.

— Wilhelm, demanda le comte en revenant derrière le fauteuil du secrétaire, pour combien de temps croyez-vous avoir encore d'ouvrage?

— Mais pour trois ou quatre heures, excellence, dit le secrétaire.

— C'est que je voudrais fort avoir ce travail demain matin.

— Je puis l'emporter dans ma chambre et passer la nuit dessus.

— Faites mieux, dit Maximilien, achevez-le ici.

— Mais peut-être empêcherai-je de dormir monsieur le comte?

— Non. D'ailleurs je me sens un peu indisposé, et ne serais point fâché d'avoir quelqu'un près de moi.

— Je ferai comme il plaira à monsieur le comte.

— Eh bien! faites donc comme je vous le dis; c'est ce qu'il y a de mieux, je crois.

Le secrétaire s'inclina en signe d'obéissance, et, croyant qu'effectivement son maître était pressé de vérifier les calculs qu'il était en train de faire, il se remit à son travail.

Quant à Maximilien, enchanté d'avoir trouvé un prétexte de faire rester quelqu'un près de lui, il appela son valet de chambre pour se déshabiller, et se mit au lit.

Malgré toutes ces précautions, Maximilien eut d'abord grand'peine à s'endormir. La chambre était illuminée, Wilhelm était là, il entendait sa plume crier sur le papier; mais ses pensées lui tenaient lieu de fantômes. Cependant une chose le rassurait : c'était la sérénité de cette belle nuit de juin, si différente de la lugubre nuit de Noël, pleine de raffales et de tempêtes. Cette fois, au contraire, un calme profond régnait au dehors; toute la nature semblait endormie, et à

Digitized by Google

travers le contrevent entr'ouvert, le comte, de son lit, voyait scintiller les étoiles.

Riant donc de ses folles chimères et rassuré d'ailleurs par la présence de Wilhelm, le comte, pour ne pas voir la lumière, tira ses rideaux, et finit par s'endormir d'un sommeil fiévreux.

Il n'eût pu calculer depuis combien de temps il dormait, lorsqu'il se réveilla tout à coup en sursaut, et, sans motif apparent, il se dressa sur son séant, une sueur glacée au front; puis, chose étrange! il vit par l'ouverture de ses rideaux les bougies des candélabres et du lustre s'éteindre les unes après les autres.

Quant à Wilhelm, accablé de fatigue sans doute, il s'était endormi dans son fauteuil. Le comte voulut crier pour le réveiller, mais la voix s'arrêta dans son gosier; on eût dit qu'une main invisible lui serrait la gorge. Il voulut sauter à bas du lit, mais il se sentit comme enchaîné à sa place. Pendant ce temps, les bougies continuaient de s'éteindre avec une régularité effrayante. Il ne restait plus que trois bougies allumées; elles s'éteignirent à leur tour, et rendirent la chambre à une nuit complète. Presque aussitôt le bruit sourd d'une porte roulant sur ses gonds se fit entendre. Le comte se rejeta dans son lit les yeux tournés du côté du mur et la tête enveloppée dans ses draps.

Quelqu'un, à coup sûr, s'approchait de son lit : il sentait cela dans l'air plutôt qu'il ne l'entendait; et malgré lui, comme dominé par une puissance invincible, il dégagea sa tête de ses draps et fixa ses yeux hagards vers le point d'où la chose venait.

Maximilien s'agitait vainement; il ne pouvait ni parler ni se lever, il ne pouvait ni chasser ni fuir l'apparition qui le menaçait. Enfin, les rideaux de son lit s'écartèrent, et il resta immobile et pétrifié en reconnaissant l'ombre pâle d'Albine, telle qu'il l'avait déjà vue.

La fatale visiteuse semblait seulement, cette fois, plus sévère et plus irritée que la première, et lorsque son impassible regard de statue s'arrêta fixement sur Maximilien, le coupable demeura plus froid que le cadavre, son juge, et ses cheveux se dressèrent d'épouvante sur sa tête.

Alors, dans le silence de cette nuit étoilée, comme quatorze ans auparavant au milieu du mugissement de l'orage, une voix brève et courroucée retentit :

— Maximilien! Maximilien! dit cette voix, tu veux donc décidément oublier les protestations de la mourante et les ordres de la

Digitized by Google

morte? Ah! tu frappes mon enfant et tu injuries ma tombe! Prends garde, Maximilien, prends garde : l'enfant te condamnera, la tombe te punira. Pour la dernière fois, tu entends, pour la dernière fois, écoute-moi, et tâche de te souvenir et surtout de me croire, car, si tu ne croyais pas aux paroles de ma langue glacée, c'est ma main glacée qui se chargerait de te convaincre.

Le comte fit un mouvement comme pour parler; mais, avec un geste plein d'autorité, Albine lui imposa silence et reprit :

— Écoute, Maximilien; Éverard est ton fils comme il est le mien, ton fils aussi bien qu'Albert. Tu aimes Albert, tu négliges Éverard; soit. Je veille sur mon enfant, et n'ai pas besoin de toi pour en faire un homme. Va-t-en, si tu veux; quitte ce château, si cela te plaît, sans plus songer à Éverard; retourne à Vienne et à ton ambition, j'y consens, et je ne t'y autorise pas seulement, je t'y engage. Mais je te défends, au nom du Dieu vivant, de lever la main sur mon fils et de toucher un seul cheveu de sa tête; abandonne-le, mais ne le menace pas. Indifférent, oui; violent, non. Tu ne veux pas être son père, ne sois pas son bourreau. Le droit de le reprendre ou de le châtier, tu ne l'as point, et je ne veux pas, moi, que tu touches à mon Éverard. Tu m'as bien entendue? Maintenant, si tu me désobéis, Maximilien, fais-y attention : dans ce monde, tu es perdu; dans l'autre, tu es damné, oui, damné et perdu. La première fois que tu m'as revue depuis ma mort, c'était là haut dans la chambre de l'enfant. Aujourd'hui, c'est ici, dans l'étage intermédiaire, dans ta chambre à toi, dans la chambre rouge. La fois prochaine, songes-y, ce serait tout en bas, dans ma chambre à moi, dans mon caveau, dans ma tombe.

— Horreur! murmura le comte.

— Un mot encore, Maximilien, et je retourne dans ma demeure de granit. Mon ame parle réellement à la tienne, et aucune illusion du sommeil ne t'abuse; mais tu pourrais, comme il y a quatorze ans, te dire en te réveillant le lendemain : j'ai rêvé. Or, pour Everard et pour toi-même, je ne veux pas te laisser à cette erreur fatale. Maximilien, reconnais-tu cette chaîne que tu as passée, il y a vingt ans, au cou de ta fraîche fiancée, et qu'on a ensevelie, quatre ans après, avec la dépouille glacée de ta femme? Cette chaîne, Maximilien, en la retrouvant demain matin sur tes épaules, tu n'auras plus le droit de croire que tu n'as eu cette nuit qu'un cauchemar terrible, tu ne pourras pas retomber dans ton insouciance aveugle et mortelle, car tu

Digitized by Google

vernas de tes yeux, tu toucheras de tes doigts la preuve et le gage de ma présence et de mes paroles : cette chaîne, reçois-la de la morte comme tu l'as donnée à la vivante.

Et ce disant, Albine retirait la chaîne de son cou, et la passait au cou de Maximilien tout inanimé d'effroi.

Les lèvres du comte remuaient, mais sans proférer un seul mot.

— Et maintenant, reprit Albine, j'ai tout dit. Adieu ou au revoir, Maximilien : souviens-toi.

Le comte n'entendait plus que vaguement ces paroles : il ne vit pas même le fantôme s'éloigner, ses yeux s'étaient clos, sa respiration s'était arrêtée, il retomba sans mouvement sur son oreiller.

Couché pendant ce temps sur la mousse du bois, Évorard dormait du sommeil des bienheureux.

Le lendemain, quand, aux premiers rayons du jour, Maximilien se réveilla, ou plutôt sortit de son évanouissement, son premier mouvement fut de porter la main à son cou : il sentit la chaîne d'or froide sous ses mains froides et devint plus blanc que ses draps.

— Wilhelm, cria-t-il, Wilhelm, réveille-toi donc, malheureux !

Wilhelm se réveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il, excellence? demanda le secrétaire abasourdi.

— Il y a que je veux parler à Jonathas le garde-chasse. Descendez et dites à un valet d'aller me le chercher à l'instant même. Il faut que je lui parle.

— Et cette besogne, demanda timidement Wilhelm, est-il nécessaire que je la termine ici?

— Non, emportez-la dans votre chambre, je désire être seul.

Quelque diligence que fît Wilhelm pour obéir au comte, et le valet pour obéir à Wilhelm, lorsque Jonathas, prévenu que le maître le demandait, entra dans la chambre rouge, il y trouva Maximilien debout et habillé. Son premier mouvement fut de reculer de terreur en voyant le comte si défait et si pâle. Mais Maximilien essaya de sourire.

— Jonathas, lui dit-il, approche et ne me trompe pas. Tu étais présent quand on a enseveli ma femme Albine dans son linceul, quand on l'a couchée dans sa bière, quand on a cloué son cercueil?

— Hélas! oui, monseigneur.

— Comment était-elle vêtue?

— De sa robe blanche de noce; et malgré la mort, bien belle encore, je vous le jure.

Digitized by Google

— Jonathas, as-tu remarqué, as-tu vu, qu'elle eût quelque chose au cou?

— Oui, monseigneur, une chaîne d'or que lui avait donnée votre excellence, et qu'elle avait recommandé qu'on lui laissât.

— Cette chaîne d'or, la reconnaîtrais-tu?

— Oui, monseigneur, oui, si elle n'était enfermée sous un triple cercueil de sapin, de chêne et de plomb, scellé par une dalle de marbre.

— Regarde bien, Jonathas, est-ce celle-ci? lui demanda Maximilien.

— Profanation ou miracle, monseigneur, s'écria Jonathas, c'est celle-là même.

Le comte devint plus pâle encore, remit la chaîne à son cou et fit signe à Jonathas de se retirer.

Un quart d'heure après, les équipages du comte Maximilien d'Eppstein ayant été préparés à la hâte, le comte accompagné d'Albert se mettait précipitamment en route pour Vienne, sans demander Éverard, sans se retourner en arrière.

XIV.

Éverard, épuisé par trois jours de marche et par les cruelles émotions de la veille, ne s'éveilla que tard le lendemain. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, les oiseaux chantaient à plein gosier; tout était lumière et joie. Pourtant, dans le bel azur du ciel, un nuage noir du côté du nord se formait lentement.

Éverard embrassait des yeux ce beau ciel, puis, de temps en temps, son regard se portait sur ce nuage.

— Voilà, disait-il, le symbole de ma destinée; heureuse, mais avec une menace éternelle; heureuse et calme aujourd'hui, puisque ma mère ne m'en veut pas, mais inquiète et troublée demain. Demain, où serai-je? Je ne veux plus rester au château d'Eppstein, où mon père me recevrait plus mal qu'un mendiant; je ne puis retourner maintenant à la chaumière où Rosemonde me remplace, et où, je ne sais par quel instinct, je tremble de me rencontrer avec elle. Que ferai-je donc? Quel refuge me reste-t-il? Vous seule, vous seule, ma mère!

L'enfant laissa tomber sa tête dans ses mains et rêva. Il ne pleu-

Digitized by Google

rait plus, mais il était sérieux; mille projets et mille pensées se combattaient dans son esprit. Il crut enfin avoir pris une résolution ferme et se leva en disant:

— Allons, c'est cela, pas de faiblesse; le seul parti qui me reste, c'est de rejoindre mon oncle Conrad. Comment ferai-je, seul et sans ressource? Je ne sais pas, mais j'irai. Je laisserai tout-à-fait le pays que j'ai quitté pour la première fois il y a huit jours; la providence de tous, Dieu, et ma providence à moi, ma mère, ne me manqueront pas. Avec leur aide, je serai fort et courageux, je l'espère; et si, après tout, quelque obstacle insurmontable m'arrête, si quelque évènement imprévu me dérange, si je suis obligé de revenir sur mes pas et de renoncer à mon dessein, c'est que Dieu et ma mère le voudront ainsi, et je me soumettrai. Je fais ce qui me semble juste; qu'ils fassent de moi ce qui leur paraîtra bon. Je règle ma conduite comme je peux; qu'ils mènent ma destinée où ils veulent.

Les apprêts d'Éverard n'étaient pas longs à faire; il portait avec lui toute sa fortune, tout son avenir; il n'avait qu'à prendre un bâton et à se mettre en route. Mais avant de partir, avant d'abandonner sa chère forêt, sa vallée, sa grotte, il se jeta à genoux et adressa à sa mère une prière fervente.

Il se releva content et ferme, et, sans vouloir trop raisonner, sans se permettre de trop réfléchir, il se mit bravement à monter la colline, pour regagner la route qui devait le conduire à Mayence. Il pouvait être midi à peu près quand il atteignit le grand chemin bordé d'ormes que côtoyaient la forêt d'un côté, et de l'autre la vallée du Mein et la route de France. Il allait donc quitter pour toujours le château natal et la forêt nourricière; au premier détour de la descente, il serait presque en pays étranger. Une fois encore avant d'y arriver, il se retourna pour donner un dernier regard, un dernier adieu aux maisons çà et là éparses d'Eppstein.

Oui, Éverard avait eu raison de faire, dans ses projets, la part de la Providence et de ne pas toucher à son rôle sacré; car, en jetant un dernier coup d'œil sur la montée qu'une minute après il n'allait plus apercevoir, le jeune homme vit précisément déboucher d'un sentier de la forêt le garde-chasse Jonathas, son fusil sous le bras, et tenant de l'autre main par la bride son petit cheval, sur lequel Rosemonde riante était fièrement assise. Le groupe du père et de la fille se dessinait vivement sur le fond du ciel bleu et des arbres verts.

Notre voyageur, qui n'avait plus, se disait-il, qu'un regard à jeter sur sa terre natale, resta là immobile à contempler Jonathas et Ro-

Digitized by Google

semonde comme s'il les voyait dans un rêve, et comme si les amis qui s'avançaient de son côté n'allaient pas finir par l'apercevoir lui-même. Il demeurait sans bouger, les regardant venir de loin; avec eux lui apparaissait une tout autre vie que celle qu'il projetait l'instant d'auparavant. Qu'Éverard eût passé sur la route cinq minutes plus tôt ou cinq minutes plus tard, et tout son avenir était changé.

Mais avant que le bon Jonathas aux cheveux gris et la belle Rosemonde aux touffes blondes n'atteignent Éverard, plongeons dans la vie de la jeune fille, et interrogeons les doux secrets de sa vie et de sa pensée.

Le double caractère de toute son enfance, écoulée au couvent du Tilleul Sacré, avait été la pénétration de l'esprit et la pureté de l'ame. Rosemonde, chose rare, revenait à Eppstein très instruite et très innocente. Langue, histoire, musique, elle avait étudié toutes choses avec ardeur; mais le mal, elle l'ignorait. Dans sa merveilleuse aptitude à tout apprendre, à tout concevoir, elle n'avait cependant jamais pu comprendre le vice; à quinze ans, femme par la pensée, elle était restée enfant par le cœur.

Au reste, bien peu d'évènemens avaient jusqu'à ce jour rempli son existence; des études ardentes et de vives amitiés, voilà tout; beaucoup de sentimens et d'idées, peu de faits. Parmi toutes ses compagnes, et ses compagnes étaient les plus riches et les plus nobles héritières de la vieille Autriche, elle avait toujours été la première par l'intelligence, et, chose rare, la plus aimée. Elle se faisait pardonner sa supériorité à force de douceur. Ses amies, et toutes les pensionnaires l'étaient ou cherchaient à l'être, la consultaient, la respectaient, cédaient à son ascendant, et cela sans envie. Elle était la reine, digne, bonne et gracieuse, de ce petit peuple frais et charmant, et avec cela chérie de ses maîtresses, qui la regardaient comme une des leurs; aussi, lorsqu'elle partit, ce fut, parmi les religieuses et parmi les élèves, un véritable désespoir.

On n'avait plus d'ailleurs grand'chose à lui enseigner au couvent du Tilleul Sacré, et c'était elle qui enseignait les autres. A quinze ans, la curiosité de son esprit avait été si avant dans l'étude, que l'étude n'avait plus de mystères pour elle. Mais qu'on ne s'y trompe pas, sa grace et sa modestie n'en avaient pas été le moins du monde altérées. C'est sans affectation et avec la plus parfaite simplicité qu'elle eût pu dire à grands traits, ce qui fait supposer qu'elle l'eût dit en détail, l'histoire des nations et des individus. C'est avec un enthousiasme sincère, avec une vivacité sentie qu'elle parlait de Corneille

Digitized by Google

ou de Klopstock, de Goethe ou de Shakspeare. Musicienne, elle n'entrait pas moins avant dans le génie de Gluck ou de Palestrina, de Mozart ou de Paësiello; et, croyez-le bien, cette vive perception poétique, cette précoce intelligence musicale ne l'empêchaient point de sauter à la corde à merveille et de jouer au volant dans la perfection. Autant les religieuses la voyaient grave et pensive sur les bancs de la salle d'étude, autant ses amies la trouvaient folle et rieuse sous les grands marronniers du jardin; c'était ce charmant mélange de gaieté expansive et d'application réfléchie qui la faisait à la fois chérir et respecter de toutes.

Parmi toutes ses amies, et, nous l'avons dit, Rosemonde avait pour amies depuis la première jusqu'à la dernière pensionnaire du couvent, parmi toutes ses amies, celle que Rosemonde préférait, c'était la fille d'un ancien ambassadeur près de la cour d'Angleterre, retiré depuis quelques années des intrigues de la diplomatie. Lucile de Gansberg avait pour mère une Anglaise; il en résulta que Lucile, dont l'anglais était la langue maternelle, apprit comme en jouant cette langue à sa compagne inséparable, sans compter que plus d'une fois la fille du grand seigneur emmena chez elle la fille du garde-chasse. Rosemonde devina ainsi par échappée un peu de la vie du monde; mais elle rentrait toujours au couvent sans que la paix de son noble cœur fût troublée; elle ne voyait le monde et n'en était vue qu'à travers le voile de sa pureté. Tels furent les évènemens de cette simple et tranquille existence. Nous en omettons un cependant qui préoccupa plus peut-être les deux jeunes têtes de Rosemonde et de Lucile que tous les fades complimens des seigneurs de la cour de Vienne : ce fut une lecture de *Roméo et Juliette*, faite à la sourdine sous une tonnelle de chèvrefeuille. Cette ardente et pure poésie de l'amour emporta les deux anges terrestres dans un monde idéal plus dangereux mille fois que le monde réel. La passion que Shakspeare a su peindre si puissamment, laissa les deux sœurs toutes rêveuses et toutes troublées; mais l'innocente folie de leurs quinze ans l'eut bientôt emporté sur la rêverie de leur cœur. L'ame chaste et pure de Rosemonde s'éveilla la première de ce périlleux songe, et cette vague révélation de l'amour fut la seule ombre qui se mêla aux rayonnemens de ces deux aurores.

Quand Rosemonde dut partir avec son père, quitter son couvent et ses amitiés, quand les deux inséparables furent sur le point de se séparer, on conçoit quelle fut leur douleur. Ces regrets, du reste, nous le répétons, tous ceux qui connaissaient Rosemonde les parta-

Digitized by Google

geaient : on la fêtait, on l'embrassait, on la pleurait. — Nous vous aimerons toujours, lui disait-on de toutes parts; nous penserons sans cesse à vous. Hélas! maintenant, qui nous réconciliera? qui nous conseillera? qui sollicitera pour nous le pardon des sœurs? Notre ange gardien nous quitte, notre guide s'en va. — Et c'étaient alors mille protestations, mille présens, mille caresses; on voulait la garder au moins encore quelques jours, on ne pouvait se résoudre à la quitter si subitement; telle fut la cause qui retint Jonathas à Vienne plus qu'il n'eût voulu.

Les supérieures et les religieuses n'étaient pas moins tristes que les élèves.

— Si, loin de nous, plus tard vous n'étiez pas heureuse, dirent-elles à Rosemonde en la quittant, revenez au Tilleul Sacré; vous trouverez toujours votre place au dortoir et aux classes, et notre affection maternelle dans nos cœurs.

— Merci, mes bonnes mères, merci, répondait Rosemonde en pleurant. Oh! certes, si mon père n'était pas seul, si mon grand-père mourant ne me redemandait pas, si je n'avais pas un frère qui m'attend, je ne vous quitterais jamais; il me semble que je vais laisser ici tout le calme et toute la joie de ma vie : si un jour je souffrais, ou si un jour je n'étais plus nécessaire à personne, oh! certes, je reviendrais, et quelque chose, hélas! mes bonnes mères, me dit que je reviendrai.

Cependant il fallait partir : l'aïeul qui se mourait n'avait pas le temps d'attendre; il fallait quitter le couvent, les religieuses, les compagnes, il fallait quitter Lucile. Après s'être cent fois embrassées, s'être promis de s'écrire, les deux amies se dirent un dernier adieu; mais, comme souvenir, Lucile exigea que Rosemonde emportât une petite bibliothèque de merisier, pleine de leurs auteurs chéris, et une édition anglaise de Shakspeare se cacha dans un coin.

— En lisant nos grands poètes, lui dit Lucile, tu te rappelleras, Rosemonde, les jours où nous les lisions ensemble, et celle qui les lisait avec toi. Adieu, ma sœur chérie, adieu; au revoir peut-être.

Et la lourde porte du couvent se referma derrière Rosemonde.

— Se rouvrira-t-elle jamais pour moi? disait la jeune fille en s'éloignant pensive au bras de son père, reverrai-je ces murs paisibles, ces bonnes religieuses, mes chères amies? Oh! je n'ose dire Dieu le veuille. J'étais heureuse là, parce que j'étais jeune : je n'y rentrerais que parce que j'aurais souffert; et quand nos joies deviennent nos consolations, elles sont presque douloureuses; quand notre paradis

Digitized by Google

devient notre refuge, il est presque triste; ainsi donc, doux nid de mon enfance, plaise au Seigneur que je ne te revoie jamais.

Bientôt cependant le mouvement du voyage, la nouveauté des impressions, réussirent à distraire un peu Rosemonde. Silencieuse d'abord, elle répondit bientôt à Jonathas; enfin, au bout de deux jours de route, c'est elle qui l'interrogeait sur Eppstein, sur la vie qu'on y menait et sur ceux qu'elle allait y voir,

Le bonhomme Jonathas ne demandait pas mieux que de satisfaire sur tous les points la curiosité de sa fille chérie. Il avait été un peu jaloux des regrets de Rosemonde, le pauvre père! Il lui dit, non pas combien elle allait être heureuse, mais combien elle allait être aimée : qu'elle serait d'abord tout son orgueil et tout son bonheur à lui, et puis qu'elle se retrouverait chez elle libre et maîtresse comme autrefois, quand elle était petite et que sa mère la gâtait tant. Il lui parla alors du jeune hôte qu'elle allait revoir, d'Éverard, qui l'attendait avec tant d'impatience, et qui était si simple, si triste et si bon. C'était chose inutile; quand Rosemonde aurait pu oublier le blond compagnon de son enfance, les lettres fraternelles qu'elle avait reçues de lui l'auraient rappelé à son souvenir; mais elle avait la mémoire du cœur et pensait souvent à Éverard, orphelin comme elle, né le même jour qu'elle.

Il était de son âge, il était abandonné et malheureux; une douce pitié se mêla donc dans le cœur de Rosemonde à l'affection qu'elle lui avait conservée; elle le consolerait, elle remplirait sa solitude. Elle pressa de questions Jonathas sur la compte du jeune homme, et toutes les réponses de Jonathas lui montrèrent notre rêveur poétique et charmant : elle eut hâte alors de le voir, sans s'expliquer son impatience. D'ailleurs elle se fût interrogée, la chaste jeune fille, que cette impatience lui eût paru toute naturelle. Éverard était son frère, Éverard avait été nourri du même lait qu'elle, Éverard avait été élevé avec elle, traité comme elle par sa mère; Éverard était le fils de sa bienfaitrice, le fils d'Albine, dont le souvenir était toujours vivant au Tilleul Sacré; Éverard enfin, par sa naissance, par son éducation sans doute, allait être la seule personne qui la comprît, avec qui elle pût parler, non-seulement de cœur à cœur, mais encore d'esprit à esprit. Son père lui disait qu'il était simple et excellent, elle ne demanda point s'il était spirituel et instruit; cela allait de soi-même dans son rêve : l'essentiel était qu'il ne fût pas fier et méprisant. Quant à la distance qui les séparait, est-ce que leur douleur commune ne l'effaçait pas? et puis, je vous demande si c'est à cela que l'on pense à quinze ans!

Digitized by Google

Rosemonde, la belle et chaste enfant, rêva donc sans scrupule et en toute innocence à celui qu'elle nommait tout bas son frère; elle appela de tous ses désirs l'instant où elle pourrait tendre la main à Éverard et lui conter les mille choses qu'elle avait à lui dire.

Devons-nous dire que l'espoir de retrouver son jeune ami compensait presque, dans le cœur de Rosemonde, la douleur que devait y réveiller la pensée de la mort prochaine de son grand-père? Au reste, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Cet égoïste oubli de la jeunesse, qui ne voit qu'elle au monde et n'aime à regarder qu'en avant, est si naturel, nous allions dire si charmant, qu'on le lui pardonne et qu'on s'en fait volontiers le complice : qu'elle néglige le passé, qu'elle ne se soucie pas d'hier, c'est tout simple : son royaume à elle, c'est demain, c'est l'avenir!

Nous savons l'arrivée de Rosemonde à Eppstein et sa première entrevue avec Éverard. Il n'était pas seulement modeste, il était timide. Non-seulement il ne se montrait pas orgueilleux, mais il avait peur. Cette douceur et cet embarras n'allaient pas mal à la tournure d'esprit ferme et sérieuse de Rosemonde; ce qu'elle méprisait le plus, c'était l'impertinence et les grands airs. Mais son orgueil se changea en tristesse lorsqu'elle vit qu'Éverard allait jusqu'à l'éviter. Ne la devinait-il donc pas? Lorsqu'il partit avec son oncle Conrad, sans presque la regarder, elle eut peine à retenir ses larmes. Elle se trouvait froissée dans la sympathie qu'elle avait tout d'abord éprouvée pour cette nature tendre et mélancolique. Il semblait à Rosemonde qu'elle eût pu aider, soutenir Éverard, et elle souffrait de renoncer à ce doux rôle de sœur aimée, qu'elle eût si bien rempli. Cette froideur, qu'elle n'avait pas méritée, lui brisait l'ame; que devait-elle donc faire pour ramener à elle Éverard, qui semblait s'éloigner d'elle?

Durant tout le temps de son absence, elle fut inquiète, préoccupée; cependant son père l'entourait de soins, de distractions, de tendresses. Tous les matins, bon gré mal gré, il fallait qu'elle montât à cheval, qu'elle visitât avec lui une partie nouvelle de la forêt, son royaume; et Jonathas était heureux quand il pouvait la faire sourire et lui arracher une exclamation de surprise, d'admiration ou de joie. Il lui parlait aussi tant qu'il pouvait d'Éverard, car il s'était bien aperçu que ce sujet de conversation plaisait à sa fille, et que, quand ils causaient ensemble de l'absent, les couleurs montaient aux joues de la jeune fille, et la flamme à ses yeux.

Mais nous en savons assez sur Rosemonde; d'ailleurs elle a eu le temps de rejoindre Éverard, que nous avons laissé immobile et muet

Digitized by Google

au pied d'un arbre, regardant venir la jeune fille comme une apparition. Retournons donc à eux; nous les retrouverons ensemble.

XV.

Ce fut Rosemonde qui, la première, aperçut Éverard, et elle jeta un cri de surprise en le voyant :

— Ah! mon frère Éverard.

Aussitôt elle sauta à bas de son cheval et courut au-devant du jeune homme en lui tendant la main. Justement elle était d'une humeur charmante; son père venait de lui raconter comment un jour Éverard s'était jeté tout habillé dans le Mein pour sauver l'enfant d'une pauvre femme qui y était tombé en jouant.

— Ah! vous voilà donc, Éverard? Que vous avez été long-temps! Nous commencions à être inquiets, vraiment. C'est mal de ne pas nous avoir donné de vos nouvelles; mais vous voilà, tout est oublié.

Pendant ce temps, Jonathas s'était rapproché des enfans.

— Enfin, voilà notre cher absent de retour, dit le brave garde-chasse. Vous ne savez pas, Éverard, que votre père est venu à Eppstein en votre absence, et vous a, ma foi, demandé avec beaucoup d'instances pendant plusieurs jours, ce qui ne l'a pas empêché de partir sans vous avoir vu.

— Il est parti! s'écria Éverard.

— Eh! mon Dieu, oui; et ce matin, en partant, il n'a pas beaucoup parlé de vous, il faut en convenir. Après cela, il paraissait fort agité et très pressé de s'en aller. C'est égal, il est bien singulier qu'il n'ait pas seulement prononcé votre nom. J'étais là, car il m'avait envoyé chercher pour me demander un renseignement bien étrange, et je lui ai dit, en voyant qu'il se disposait à partir : Monseigneur n'attend donc pas le retour de M. Éverard? Il m'a imposé silence avec un accent terrible.

— Parti! répétait Éverard, parti!

— Oui; mais, en revanche, vous voilà revenu, dit de sa douce voix Rosemonde.

Éverard la regardait avec un singulier mélange de tendresse et d'embarras; elle baissait les yeux et souriait.

— Et puisque le voilà revenu, reprit le père, ma foi, je vais vous laisser, s'il vous plaît, continuer la promenade ensemble. Depuis huit jours, Rosemonde, pendant que je tiens mon cheval par la bride et

Digitized by Google

que je te conte des histoires, mon fusil reste oisif, bien entendu, et les loups et les braconniers ont beau jeu. Ça, Éverard, prenez ma place, mon beau chevalier, et menez cette enfant par les sentiers les plus fleuris; vous les connaissez mieux que moi encore. Vous n'avez pas déjeuné peut-être? Vous déjeunerez ensemble. Elle a emporté dans le bissac tout ce qu'il fallait; pour dessert vous cueillerez des mûres et des fraises sauvages, et pour boisson vous puiserez à quelque source. Sur ce, je vous laisse, enfans; à ce soir, au dîner. Je n'ai pas besoin de vous recommander votre sœur. Bonne promenade, mes amis.

Le garde-chasse jeta son fusil sur son épaule, dit adieu aux enfans de la main, et s'enfonça dans le taillis en sifflant.

Rosemonde et Éverard restèrent seuls, aussi embarrassés l'un que l'autre; ce fut Rosemonde qui rompit la première ce silence gênant :

— Puisqu'il faut déjeuner, Éverard, nous allons, si vous voulez bien, prendre pour table ce gazon, pour toit l'ombre de ce grand chêne, et faire là sur l'herbe un repas royal pendant que les oiseaux nous donneront le concert.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Éverard attacha le cheval à un arbre, tandis que Rosemonde étalait ses provisions sur l'herbe, et voilà nos deux amis mangeant du meilleur appétit du monde. Toutefois, Éverard ne disait mot encore; à peine échangèrent-ils, pendant un quart d'heure que dura leur déjeuner, quelques paroles insignifiantes; mais Rosemonde, qui le regardait, trouvait ses yeux plus éloquens que lui; elle voyait sa pensée dans son regard, et l'entendait aussi bien que s'il eût parlé. Sous son simple et grossier costume de montagnard et de paysan, nous l'avons dit, Éverard était beau, beau surtout de cette beauté du dedans qui se traduit par le mot physionomie. A travers ses manières empruntées perçaient la fierté et la dignité de l'ame; son regard ferme et doux charmait et persuadait tout de suite. Malgré sa gaucherie et son silence, il fallait être un niais pour le croire un sot. Or, Rosemonde était aussi fine, aussi pénétrante qu'une jeune fille bonne et sincère peut l'être; puis, il y a entre les cœurs honnêtes et purs une secrète sympathie qui ne les trompe jamais.

— Quand nous aurons achevé de déjeuner, dit Rosemonde, vous me montrerez les parties du bois que vous aimez; dites, Éverard, y consentez-vous? Est-ce que cela vous fâcherait de me servir de guide et de compagnon?

— Me fâcher! s'écria Éverard.

Digitized by Google

— Ou peut-être, reprit Rosemonde, ai-je dérangé votre promenade et votre solitude? car je vois maintenant que vous aimez à être seul; moi qui vous plaignais!

— Vous m'avez plaint, vous, Rosemonde!

— Oui, et je me disais : Dorénavant, au moins, il aura une sœur, une amie; je croyais que nous allions bien nous entendre. Je me rappelais les jours d'autrefois, et il me semblait que nous pourrions reprendre et continuer, dans ces solitudes qui paraissent calmes et belles comme le paradis, la douce fraternité de notre enfance. La vie doit y être aisément heureuse et pure. Enfin, je rêvais un roman comme celui de *Paul et Virginie*, ajouta-t-elle en riant d'abord de son idée, puis en rougissant ensuite.

— Qu'est-ce que *Paul et Virginie?* demanda Éverard.

— Un beau livre français de Bernardin de Saint-Pierre; ne le connaissez-vous pas? Je vous le prêterai. J'avais fait un songe de bonheur; nous aurions vécu ignorés, mais si contens, dans les montagnes, dans les forêts, mon bon père Jonathas entre nous deux. J'y ai pensé tout le long de la route. Demandez à mon père, que j'accablais de questions sur votre compte, et qui me répondait de manière à encourager mes chimères et mes espérances. Cependant je suis arrivée, et dès le premier coup d'œil j'ai vu que tous mes projets n'étaient que des illusions. Je vous ai tendu la main comme à un frère, et vous m'avez accueillie comme une étrangère; ce n'est pas fierté, je le sais, mon père m'a assuré que vous étiez aussi noble de cœur que de naissance; d'où viennent donc votre froideur et votre indifférence?

— Oh! ce n'est pas de la froideur, dit vivement Éverard, ce n'est pas de l'indifférence; mais que voulez-vous, je suis un enfant farouche, un fils sauvage de ces forêts, et votre présence m'a intimidé comme l'apparition d'un ange ou d'une fée.

— Quoi! vraiment, suis-je majestueuse et terrible à ce point? dit en riant la jeune fille. Éverard, reprit-elle sérieusement, faisons en sorte qu'il n'y ait pas entre nous de méprise; je vous dis franchement, et dans la simplicité de mon cœur, que je me sens attirée vers vous; et c'est parce que je vous crois loyal et bon, que je vous offre d'être mon ami et mon compagnon. Puisque nous pouvons être deux, à quoi bon rester seuls l'un et l'autre? La nature de Dieu, au milieu de laquelle nous vivons, et le souvenir sacré des morts sanctifient en quelque sorte notre affection. Pas de fausse honte et de malentendu; en présence de nos deux mères et de ces vieux chênes, je vous demande d'être mon frère. Le voulez-vous?

Digitized by Google

— Si je le veux! Ah! vous êtes une ame grande et généreuse, Rosemonde, et je tâcherai de n'être pas indigne de votre amitié. Je rougis maintenant de m'être montré si craintif et si timide, mais le faon effarouché est apprivoisé maintenant, ma belle sainte, et le daim, au lieu de s'enfuir, viendra vous lécher les pieds.

— Tout comme si j'étais Geneviève de Brabant, dit en riant Rosemonde.

— Qu'est-ce que Geneviève de Brabant? demanda Éverard.

— Ah! vous m'ôtez du cœur un grand poids, continua la jeune fille sans avoir entendu la malencontreuse question; donc c'est par timidité que vous ne m'avez pas adressé la parole le premier jour, c'est par timidité que vous avez évité ma rencontre, que vous êtes parti avec votre oncle Conrad, sans presque me dire adieu.

— Et que j'allais quitter Eppstein et l'Allemagne pour toujours et sans vous revoir, reprit Éverard, quand la Providence et ma mère vous ont envoyée sur ma route.

— Mais à présent vous restez! dit vivement Rosemonde, à présent nous allons nous comprendre et nous aimer. Eh bien, qu'avez-vous? A quoi pensez-vous?

— Je pense, continua Éverard songeur, que ce n'est peut-être pas par sauvagerie uniquement que je voulais m'éloigner, rejoindre l'armée de l'empereur. Il y avait mon père qui.... mais il est reparti pour Vienne. Il y avait quelque chose encore...

— Quoi donc? demanda Rosemonde avec inquiétude.

Il y eut un silence. Éverard, les yeux fixés, semblait regarder dans la nuit de sa pensée, et secouait la tête d'un air méditatif.

— Rosemonde! Rosemonde! reprit-il d'une voix lente, un charme m'attire vers vous, et cependant une voix me crie : fuis! fuis! Vous ne me comprenez pas? C'est qu'il ne faut pas me juger comme les autres; je suis un être à part, une nature étrange, je ne vis pas de la vie de tous. Vous voyez que je commence à vous parler avec confiance. Oui, j'ai confiance, et.... j'ai peur; un pressentiment me dit que notre amitié sera funeste, et qu'il y a entre nous un malheur! Un instinct m'avertit que je ferais mieux de partir, et pourtant je ne partirai pas. Il y a des prédestinations, Rosemonde.

— Il y a Dieu, dit la pieuse jeune fille.

— Oui, Dieu! continua Éverard en s'enfonçant dans sa rêverie. Eh bien! mon Dieu, reprit-il en joignant les mains comme s'il était seul, mon Dieu, vous qui m'éclairez de ces lueurs imparfaites, vous qui me donnez ce vague désir de m'éloigner sans m'en laisser le cou-

Digitized by Google

rage et la force, je vous obéis, Seigneur; faites de moi ce que vous voudrez. Que sert à mon esprit de s'agiter, puisque votre main me mène? C'est ma mère peut-être qui me conseille de partir, mais si votre destin m'ordonne de rester, qu'y puis-je?

— Oh! oui, restez donc, restez donc, dit Rosemonde avec une gracieuse insistance; nous pouvons être si heureux ensemble. Vous avez dans le bois, m'a dit mon père, vos retraites inconnues? vous m'y mènerez et vous verrez, mon ami, qu'il vaut mieux, mais beaucoup mieux, être deux que rester seul. Oh! moi d'abord, sans vous, loin de mon père qui passe la journée dans la forêt, je vous avoue que je périrais d'ennui, tandis que tous deux nous pourrions causer, nous communiquer nos idées, nos sensations, lire ensemble, étudier ensemble. Vous paraissez surpris, vous me croyez une petite fille ignorante, sans doute? Eh bien! vous vous trompez; j'ai appris beaucoup, et je pourrais vous comprendre, vous répondre à peu de chose près sur tout. J'avoue que je n'ai pas dû approfondir comme vous, qui êtes homme, le français, le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques surtout, que je n'aime guère.

— Rosemonde! Rosemonde! mais j'ignore jusqu'au nom de tout cela.

— Comment! que me dites-vous?

— La vérité. Votre mère m'a appris à lire et le chapelain à écrire; mais ils sont morts, et je suis resté seul ici, abandonné, vous le savez bien, n'ayant d'autre maître que la forêt, d'autre éducation que celle de la nature! Qui m'aurait instruit? personne. Je n'ai encore ouvert que la Bible, et cela ne m'est pas même arrivé souvent. Les arbres et les oiseaux ne me reprochaient pas mon ignorance : je la connus pour la première fois il y a un mois, à l'arrivée de mon oncle; j'en rougis pour la première fois aujourd'hui.

— Est-il possible! s'écria Rosemonde. Oui sans doute, j'aurais dû réfléchir, j'aurais dû penser, pauvre ami; je vous demande pardon de vous avoir involontairement blessé, peut-être.

— Vous ne m'avez pas blessé, Rosemonde, mais vous voyez bien que ma compagnie ne peut ni vous plaire ni vous servir, que je ne suis pas à la hauteur de votre esprit, et que mon entretien vous fatiguerait loin de vous distraire; vous voyez bien qu'il faut me laisser seul dans mon ignorance et dans mon ennui; vous voyez bien que j'avais raison, et que le mieux que j'aie à faire est de partir, d'aller me battre.

Digitized by Google

— Ami, dit gravement Rosemonde, vous avez l'ame trop élevée pour écouter un faux orgueil et obéir à une susceptibilité mesquine. Demeurez, et nous pourrons nous être utiles l'un à l'autre. Vous avez le cœur savant, Éverard, et les champs, les bois, le ciel, ont dû vous donner des enseignemens bons et salutaires. Vous m'en ferez part, et cela me profitera; moi, de mon côté, puisque je dois quelque éducation au hasard, ou plutôt à la protection de la comtesse Albine, ne me refusez pas la joie de rendre un peu au fils ce que je tiens de la mère. Acceptez-moi pour maître, voulez-vous? Ce serait charmant en vérité.

— Non, il est trop tard, Rosemonde, trop tard!

— Mon Dieu! vous croyez donc la science chose bien rude et bien difficile? C'est très simple, très intéressant, Éverard. Vous n'y trouverez rien de nouveau; vous verrez naître les nations comme des sources, croître les génies comme les chênes, éclater les révolutions comme les tempêtes. Il y a des livres qui vous réjouiront comme une belle soirée de mai; il y a des époques qui vous désoleront comme une pluvieuse journée de décembre. Les langues ne sont pas plus difficiles à déchiffrer que les signes du ciel et du vent, et vous reconnaîtrez Dieu dans l'histoire comme dans la nature. Et puis ne serez-vous pas fier et heureux de rencontrer dans les annales de l'Allemagne les annales de votre glorieuse famille, de retrouver à chaque pas dans nos chroniques le nom de vos ancêtres, le vôtre, le nom d'Eppstein?

— Est-ce que je suis un d'Eppstein, moi? interrompit Éverard avec une mélancolie amère; vous vous trompez, Rosemonde. Je suis un enfant abandonné, renié par son père; voilà tout. A quoi bon apprendre? à quoi bon m'élever pour mieux comprendre mon abaissement? Rosemonde, pour ce que j'ai à faire ici-bas ce que je sais suffit. Ma mère me guide, c'est assez. Vous ne me comprenez pas: si vous entriez plus avant dans ma confidence et dans ma vie, je vous révélerais des choses qui vous frapperaient d'étonnement et même d'effroi. Je vous le répète, mon ame et ma destinée sont étranges; Dieu m'a marqué d'avance pour un avenir qu'il connaît seul, et que je ne puis éviter. Je sens que son souffle me pousse, et puisqu'il voit pour moi, à quoi me servirait la science humaine? Mon instinct me suffit pour obéir à sa volonté, mais j'aurais peur de ma raison; le mieux pour moi serait de partir, ou d'ignorer puisque je ne pars pas.

Digitized by Google

Nous ne répéterons pas toutes les supplications de Rosemonde, toutes les réponses d'Éverard, toute cette lutte de l'instinct éclairé et de la prudence aveugle. Le rôle de petite mère allait à merveille avec la figure sereine et le caractère sérieux de la pensionnaire du Tilleul Sacré; elle disait à Éverard combien leurs études seraient aimables et ravissantes à l'ombre des arbres séculaires et dans la solitude des clairières parfumées. Éverard hésitait, cédait presque, puis reculait.

La journée entière se passa à discuter tout en se promenant, tout en admirant les grands aspects et les beaux points de vue du paysage. Les conseils furent aussi, il faut le dire, entremêlés de jeux et de défis, et il arriva souvent qu'on interrompit une dissertation sur les avantages de la science pour courir après quelque papillon diapré. Qu'on veuille bien ne pas oublier que le plus âgé de nos héros n'a pas encore quinze ans. Bref, au milieu des enfantillages et des sermons, le soir vint, et il fallut bien qu'Éverard reconduisît sa sœur à la maison du garde-chasse. Pourtant ses indécisions n'étaient pas encore fixées, et il jurait bien qu'il partirait le lendemain.

Il ne disait pas tout à Rosemonde, il ne lui disait pas que ce qui le chassait ainsi, c'était un affront sanglant reçu de son père, et qu'il ne pouvait plus rentrer au château, dont cet affront le bannissait. Mais bien qu'il se tût sur ce sujet, il y pensait certainement, et chaque fois qu'il y pensait, il sentait de subites rougeurs lui monter au visage.

Ce fut au milieu de ces irrésolutions qu'il rentra dans la maison de Jonathas, qu'il s'était promis le matin même de ne plus revoir. Le garde-chasse les attendait.

— Que vous avez été long-temps dehors! dit-il; j'étais presqu'inquiet. Éverard, voici une lettre que monsieur le comte m'adresse de Francfort, et qu'un piqueur vient d'apporter à toute bride. Lisez-la; elle vous concerne.

Éverard prit le papier d'une main tremblante et lut. Maximilien avertissait Jonathas qu'il allait définitivement se fixer à Vienne, et que dorénavant on ne le verrait plus à Eppstein.

« Dites-le à mon fils Éverard, ajoutait-il, et prévenez-le qu'il peut disposer du château et du quart des revenus. Mon intendant ira chaque année toucher le surplus; mais qu'Éverard sache qu'il ne doit pas quitter Eppstein ni tenter de me rejoindre. Nos deux destinées doivent être séparées, et je lui défends de chercher à les réunir.

Digitized by Google

C'est à cette condition que je le laisse libre et maître dans ma vie et dans ma maison. Il fera tout ce qu'il voudra, tout, pourvu qu'il ne vienne pas où je serai. Je ne l'inquiéterai plus, mais qu'il ne m'inquiète pas davantage. Je ne lui demanderai aucun compte de ses actions, mais qu'il ne me demande jamais raison des miennes. Restons étrangers l'un à l'autre pour rester heureux. Telle est ma résolution expresse et formelle, et malheur à lui s'il y résiste. »

Éverard, cette lettre achevée, laissa tomber sa tête sur sa poitrine: triste et joyeux à la fois, il parut se recueillir un moment.

— Eh bien! lui demanda Rosemonde avec anxiété.

— Eh bien! Rosemonde, dit-il l'œil brillant, mais le sein gonflé d'un soupir, eh bien! Dieu le veut, je resterai.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

RUTEBEUF.

De ce que nos sens et notre intelligence peuvent saisir, il n'y a rien en ce monde qui ne se montre sous deux aspects contraires; et le même objet, sans qu'il change de nature, peut être modifié par la lumière ou dans l'ombre; par la différence de dimension, de température et de couleur. Le produit de l'air, le son lui-même, bien qu'invisible et impalpable, devient pour nous grave ou aigu, terrible ou agréable. Mais si l'on passe tout à coup dans la sphère des êtres organisés et intelligens, alors ces modifications prennent une bien plus haute importance; et dans l'homme, car c'est de lui que je veux parler, tout se trouve soumis aux conditions opposées de la santé et de la maladie, du bien et du mal, du beau et du laid, du grand et du burlesque, du chaste et de l'obscène.

Ces contrastes se retrouvent dans la vie des plus grands hommes, et ils ne frappent pas moins lorsqu'en suivant avec attention les actes successifs de plusieurs générations, on étudie et l'on cherche à peindre ce que l'on appelle un siècle. On ne tarde pas à reconnaître alors que cet être collectif est soumis, ainsi que les individus, à des accidens de santé et de maladie tant au physique qu'au moral, dont les historiens ne tiennent pas toujours un compte assez exact, comme ce qui suit le prouvera, je l'espère.

Rutebeuf était un pauvre ménestrel, jongleur ou trouvère, qui florissait, à ce que l'on suppose, de 1254 à 1286, c'est-à-dire pendant le règne glorieux de saint Louis. Ce Rutebeuf a joui de son temps d'une assez grande renommée; il semble la mériter à quelques égards, et surtout si l'on compare les pièces rimées qui nous restent de lui avec celles des autres trouvères ses con-

Digitized by Google

temporains et ses prédécesseurs. Au moins est-il le plus pur et le plus habile des écrivains désignés sous le nom de *trouvères* qui, depuis la fin du XIe siècle jusqu'au milieu du XVIe, se sont exercés dans un genre de composition dont l'influence se fait sentir encore de nos jours sur les littératures de l'Europe. Le goût de ces rimeurs ou *trouvères* les portait à envisager la nature humaine, et par conséquent à la peindre, sous ses aspects les plus faibles et les plus répréhensibles. Les intrigues amoureuses, mais dépouillées du charme de la passion, n'aboutissent ordinairement dans leurs récits qu'à des catastrophes aussi choquantes pour la morale que pour le bon goût. Il est rare que les trouvères intéressent; leur but est d'amuser, de divertir à tout prix, et je dois prévenir que le lecteur paie ordinairement un peu cher la distraction qu'il y a cherchée. A leurs récits narquois, trop souvent orduriers, il faut le dire, bien que ces gaietés soient leurs véritables titres de gloire, les trouvères entremêlent, il est vrai, des narrations historiques, des satires, des vies de saints et des louanges à la Vierge; mais ces dernières compositions, dénuées assez ordinairement d'élévation dans la pensée ainsi que dans le style, et toujours longues et diffuses, prouvent que les *jongleurs* étaient incapables de traiter aucun sujet grand, noble et réellement poétique. La qualité qui domine dans leurs ouvrages est ce que l'on nomme en français l'*esprit*, faculté intellectuelle qui tend à toujours briller, fût-ce même aux dépens de la vérité et de la décence.

Avant de présenter les détails qui pourront faire connaître cette race de rimeurs et le caractère frivole de leurs compositions, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière sur les évènemens et les personnages au milieu desquels les *jongleurs*, *ménestrels* et *trouvères*, ont vécu depuis le XIe siècle jusqu'à saint Louis : c'est alors, en effet, qu'ils ont joui de la plus grande vogue, et que leur doctrine et leur goût se sont infiltrés dans toutes les classes de la société européenne. Parmi les évènemens de cette période, on doit compter d'abord les huit grandes croisades auxquelles les principaux souverains de l'Europe et leurs sujets ont pris une part active, depuis 1095 jusqu'en 1292. Ces guerres saintes, entreprises dans le but d'enlever aux musulmans la possession de la Terre-Sainte, eurent, comme on le sait, un résultat tout autre, puisqu'après des sacrifices énormes d'hommes et d'argent pendant deux siècles, les mameloucks chassèrent de la Syrie, en 1291, le peu de chrétiens qui étaient restés maîtres à grand'peine de Tyr, de Ptolémaïde et de Sidon. L'avantage réel et fort inattendu sans doute que l'Europe retira des croisades, fut les connaissances scientifiques et utiles que quelques-uns des croisés rapportèrent de l'Orient; les relations commerciales établies par les Vénitiens, les Toscans et les Génois, entre l'Europe et le littoral de l'Afrique; enfin le perfectionnement remarquable que les puissances maritimes apportèrent à l'art de la navigation.

Les conséquences politiques des croisades pour l'Europe ne furent pas moins importantes. Un grand nombre de seigneurs féodaux furent forcés,

Digitized by Google

pour faire face aux dépenses qu'occasionnaient leur départ et leur séjour en Terre-Sainte, d'engager leurs biens. Ces richesses, dont la plupart, il faut le dire, passèrent entre les mains du clergé, ne laissèrent pas cependant de remettre en circulation une assez grande quantité de fonds, que le peuple eut occasion de faire valoir pour l'agriculture et pour l'industrie. Cet accident améliora le sort des classes inférieures et favorisa l'établissement des communes. De là provinrent l'affranchissement des serfs et les libertés données aux villes, résultats qui, en débarrassant les rois de l'Europe d'une foule de vassaux inquiets et belliqueux, facilitèrent l'accroissement des domaines des grandes couronnes, consolidèrent le pouvoir monarchique et jetèrent les premiers fondemens des libertés et de la justice.

En effet, à ces deux évènemens, la succession des croisades et l'établissement des communes, il faut en joindre un troisième qui appartient à la grande époque dont nous nous occupons, et qui ne leur cède point en importance : c'est la renaissance du droit romain, provoquée par la découverte que les Pisans firent à Amalfi, en 1135, des Pandectes Justiniennes, restées enfouies jusque-là dans cette ville. L'application que l'on ne tarda pas à faire des lois romaines à la procédure, mit un terme à l'usage barbare des combats judiciaires, déprécia les coutumes féodales, et fit bientôt de la jurisprudence une science réelle. L'ordre judiciaire s'établit; dans toutes les localités on rédigea des coutumes, et dans le cours du XIIIe siècle on vit publier la *Grande Charte* en Angleterre, les *Miroirs* de Saxe et de Souabe en Allemagne, le code de *las Partidas* en Espagne, et les *Établissemens* de saint Louis en France. En somme, la noblesse, reconnaissant son insuffisance et forcée par la sagesse des lois romaines de renoncer au droit qu'elle s'était arrogé de juger, ou plutôt de décider arbitrairement dans les causes, se retira pour céder la place aux clercs et aux légistes : telle fut l'origine de cette magistrature destinée à devenir une des gloires de la société européenne.

Les biens sont comme les maux, ils ne viennent jamais seuls. Avec la découverte des Pandectes Justiniennes coïncida celle de quelques auteurs de l'antiquité et de la traduction arabe de leurs ouvrages.Ce fut à la lecture de ces précieux écrits que l'on dut la fondation des écoles et des universités en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne et en Allemagne. Bologne, Padoue, Naples, Oxford, Salamanque, Prague, et Paris surtout, devinrent des foyers scientifiques où chacun s'empressa de venir chercher des lumières. Au chaos philosophique que s'étaient efforcés de débrouiller les Abeilard et les Pierre Lombard, succédèrent bientôt des clartés que répandirent Albert-le-Grand et son disciple saint Thomas d'Aquin. Pierre Desfontaines, le plus ancien jurisconsulte français, Robert de Sorbonne, fondateur du premier collége de théologie en Europe, le dominicain Vincent de Beauvais, auteur du *Speculum majus*, espèce d'encyclopédie alphabétique, vivaient sous le règne de saint Louis, ainsi que le moine anglais Roger Bacon; et tous, en croyant perfectionner la théologie, travaillaient avec autant de sincérité que

Digitized by Google

d'ardeur pour substituer l'expérience à la spéculation, et affermir la foi en donnant à la théologie une valeur scientifique.

Alors le goût des découvertes, l'habitude de la navigation et les relations commerciales qu'avaient fait naître et perfectionner les deux siècles de croisades, diminuèrent en quelque sorte les distances dans l'esprit des hommes de cet âge, et quelques-uns d'entre eux entreprirent des voyages qui passèrent long-temps pour fabuleux. Deux moines, Guillaume Rubruck et Dupian Carpin, parvinrent jusqu'en Tartarie pour entamer des négociations de la part de saint Louis avec le grand khan; et quelques années après, Marco Polo, simple négociant vénitien, en allant jusqu'en Chine pour faire le commerce, explora l'extrémité de l'Asie, pénétra dans les mers du Japon, et rapporta des témoignages certains de l'existence de cet archipel inconnu jusque-là aux Européens.

Aucun des efforts qui honorent le génie humain ne fut négligé à cette grande époque; aussi le nombre des écrivains graves qui ont traité l'histoire avec exactitude et élévation est-il assez considérable. Parmi les Orientaux, sont les Byzantins Zonare et la fameuse princesse Anne Comnène; chez les Arabes, on distingue Elmiacin, Albufarage et Abulfeda. En Occident, se firent remarquer William de Malmesbury, Matthieu Paris, Othon de Frysingen, tous trois auteurs de chroniques latines. Mais les deux hommes qui, en ce genre, dominent tous les autres, sont deux chevaliers français, l'un Geoffroi de Villehardouin, qui a écrit l'histoire de la prise de Constantinople par les Français en 1204, et l'autre le sire de Joinville, l'un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis et auteur de l'histoire de ce prince. Ces deux écrivains, si remarquables par la netteté et l'élévation de leurs pensées, ainsi que par la pureté de leur langage, se distinguent encore de leurs contemporains par l'usage qu'ils ont fait de leur langue maternelle, malgré le préjugé généralement établi en faveur du latin.

Quant aux hommes sérieux qui, dans le courant du XIIIe siècle, se sont adonnés à la composition d'ouvrages de pure imagination, je n'en citerai que trois dont la gloire et le talent ne peuvent être mis en parallèle sans doute, mais qui ont une qualité commune, celle d'avoir été graves et chastes dans leurs écrits : ce sont Thibaut, roi de Navarre, Guillaume de Lorris, auteur de la première partie du *Roman de la Rose*, et le grand poète florentin, Dante Alighieri.

Certes, les évènemens et les hommes des deux siècles que nous venons de parcourir ont de la grandeur et de la gravité; mais cette observation prend plus de consistance encore si, quittant les choses mondaines, on entre dans la sphère des idées et des actes au moyen desquels les choses spirituelles furent gouvernées alors. On s'aperçoit aussitôt de toute l'austérité des institutions fondées par les chefs de l'église catholique, et du caractère grave et terrible même imprimé à toute la société. C'est d'abord Grégoire VII qui, en imposant rigoureusement le célibat aux prêtres, les isole du monde, en fait

Digitized by Google

une immense armée ne reconnaissant d'autres lois que celles de l'église, et sacrifiant à cette patrie céleste les biens et les affections de la terre. C'est ce même Grégoire, fondateur d'une monarchie suprême, universelle, dont le centre est à Rome, dont le chef est le pontife, et qui doit dominer et régir toutes les monarchies du monde; c'est Grégoire enfin qui, voulant soumettre les princes temporels au saint-siége, conteste, attaque et ébranle leur autorité en combattant à outrance le plus élevé d'entre eux, l'empereur. De là deux siècles de dissensions et de guernes en Allemagne et en Italie; de là les longues et sanglantes haines qui, dans ces deux pays, firent durer, pendant près de trois siècles, la lutte des guelfes et des gibelins, l'un des épisodes les plus sombres et les plus lugubres de l'histoire moderne.

Immédiatement après la mort de Grégoire commencent les huit croisades, dont les résultats furent d'accroître immensément les richesses du clergé et de favoriser l'établissement de la suprématie du saint-siége sur les couronnes mondaines. Le gouvernement pontifical s'étend, s'affermit, et fait passer son action vivace depuis les cours souveraines jusque dans les plus petits rameaux de la société. En Syrie, au milieu des guerres sacrées, il se forme une milice nouvelle composée de soldats prêtres et guerriers à la fois. De 1100 à 1190, quatre ordres religieux-militaires s'organisent et sont bientôt approuvés par les pontifes : les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou les hospitaliers; les templiers, si célèbres par leur puissance, leurs richesses et leurs infortunes; les chevaliers de Saint-Lazare, originairement institués pour soigner les lépreux, et devenus guerriers sous saint Louis; puis, dans le Nord, l'ordre teutonique, créé par des chevaliers allemands en Syrie, mais qui plus tard, sous le grand-maître Hermann de Salza, fit la conquête de la Prusse, dont une partie n'était pas encore soumise à la religion chrétienne.

On sait les inquiétudes que ces religieux guerriers firent bientôt naître dans l'esprit des pontifes par l'accroissement prodigieux de leur triple puissance, fondée sur leur caractère ecclésiastique, sur leur vaillance et leurs richesses; on sait aussi comment le plus fameux de ces ordres, celui des templiers, fut anéanti tout à coup.

Les pontifes pouvaient craindre que ces institutions, tout à la fois religieuses et guerrières, ne fissent à leur égard ce qu'eux-mêmes entreprenaient contre les souverains temporels; aussi anéantit-on l'un de ces ordres et diminua-t-on l'influence des trois autres. Toute la bienveillance pontificale se reporta alors sur les fondations purement religieuses, et à peine saint Dominique et saint François d'Assise eurent-ils institué les frères prêcheurs et les frères mineurs, que l'Europe se couvrit de cloîtres, et vit se former tout un peuple d'ecclésiastiques disposés à enseigner, à répandre la foi catholique, à faire vœu de pauvreté, et profondément soumis au saint-siége.

Je ne puis qu'indiquer très sommairement ce qui contribua, durant les XIIIe et XIVe siècles, à imprimer un caractère grave et sombre à l'ensemble des évènemens. Mais un fait qui les résume tous, en quelque sorte, est la croisade contre les Albigeois, qui servit de prétexte à l'établissement du tri-

Digitized by Google

bunal de l'inquisition en 1229. L'œuvre commencée par Grégoire VII, affermie et constituée par le pape Innocent III, devenu souverain de Rome en 1188, reçut sa sanction définitive sous le règne de Grégoire IX, lorsque ce pape confia l'institution régulière de l'inquisition aux religieux dominicains en 1233, et que par cette nouveauté il soumit toutes les consciences au pouvoir discrétionnaire du saint-siége.

Quoiqu'il y ait rarement le mot pour rire dans les annales du genre humain, on conviendra cependant que ce qui s'est passé durant les XIIe et XIIIe siècles est empreint d'une teinte particulièrement sombre. Aussi rappellerai-je ce que j'ai dit en commençant, que tout ce que nous pouvons voir et comprendre en ce monde a un côté lumineux et l'autre obscur, et que, pour bien saisir l'ensemble d'un objet, d'un fait ou d'une grande pensée, on doit tourner autour, afin d'en connaître toutes les faces, tous les aspects, toutes les qualités contraires.

C'est pendant les huit croisades, durant les guerres entre le sacerdoce et l'empire, et celles non moins longues et aussi atroces des guelfes et des gibelins; c'est lorsqu'on sévissait avec un zèle si cruel contre les Albigeois, et que tous les habitans de l'Europe allaient guerroyer en Syrie, s'enfermaient dans des cloîtres ou prodiguaient l'argent pour élever des églises et des monastères, c'est précisément alors que les trouvères, que je résume en la personne de Rutebeuf, parcouraient l'Europe, chantaient leurs récits licencieux dans les palais et les carrefours, et faisaient ouvertement la critique scandaleuse de tout ce qui était réputé alors de plus grave et de plus saint. Ce fait étrange mérite d'être connu, et j'espère qu'on lira avec intérêt les détails qui pourront l'éclaircir et l'expliquer.

Rutebeuf, que l'on croit natif de Paris, que l'on sait avoir vécu et fleuri de 1254 à 1286, et de qui il nous reste un recueil assez nombreux de pièces de vers dont la plus grande partie n'a été publiée que dernièrement (1839), par M. A. Jubinal; Rutebeuf est le plus remarquable des rimeurs connus depuis le XIe siècle jusqu'au XIVe sous les noms de *jongleurs, menestrels* et *trouvères*.

Personne n'ignore plus aujourd'hui la distinction qu'il faut faire entre les troubadours et les trouvères, deux titres qui indiquent la même qualité, celle de *trouveurs, d'inventeurs,* et qui s'appliquent à des hommes qui ont vécu à peu près aux mêmes époques, mais dans des contrées différentes. Les troubadours étaient Provençaux et ont écrit dans leur langue dite d'oc, tandis que les trouvères, appartenant aux parties de la France situées au-delà de la Loire, ont écrit dans les dialectes normand et picard, dits langue d'oil.

Ce n'est ni mon intention ni le cas de rechercher ici quelle est celle des deux races de ces poètes qui a pu donner l'impulsion à l'autre; en admettant même que les troubadours sont les premiers en date, leurs rivaux les ont suivis de si près, qu'il importe peu au sujet que je traite de savoir quels sont ceux qui ont commencé.

Les trouvères cultivaient simultanément l'art de la poésie et celui de la

Digitized by Google

musique. Ils chantaient, en s'accompagnant de divers instrumens, leurs compositions rimées, et quelquefois celles de leurs confrères. Habituellement ils joignaient à leurs chants des gestes et des tours d'adresse pour attirer les auditeurs, sans omettre de s'entourer d'animaux sauvages, comme des ours et des singes, par exemple, qu'ils instruisaient et dressaient à la voltige, pour captiver la partie la plus grossière de leur public.

Ces trouvères, dont l'origine remonte, dit-on, jusqu'aux faiseurs de chansons de gestes du temps de Charlemagne, et dont nous retrouvons la trace encore aujourd'hui dans les saltimbanques qui apparaissent à nos foires de campagne, formaient, pendant les XIIe et XIIIe siècles, une classe qui n'était pas sans importance. Il paraît qu'originairement, comme les rapsodes grecs et les bardes du Nord, ils célébraient dans leurs vers les actions éclatantes des personnages qui s'étaient distingués par leur courage et leurs vertus. Peu à peu ils se relâchèrent de ce mode grave de composition pour tirer plus de profit de leur art, et traitèrent des sujets satiriques, plaisans et orduriers même, avec lesquels ils s'emparaient plus sûrement de l'attention des auditeurs. Cette déviation de l'art de la poésie paraît s'être manifestée particulièrement au commencement du XIIIe siècle, car Philippe-Auguste, qui se plaisait à entendre après son repas le poète Hélinand, religieux de l'ordre de Citeaux, chassa vers 1209 de son royaume les jongleurs, ménestrels et trouvères, à cause des sujets scandaleux de leurs récits et de leurs chansons. Mais cet acte de sévérité ne paraît avoir produit d'autre effet que de répandre en Italie, en Angleterre et en Flandre le goût des contes et des fabliaux grivois des trouvères, sans que les Français renonçassent au plaisir que leur procuraient ces compositions.

C'était donc l'usage, depuis les premières croisades à peu près, de faire venir dans les châteaux, les jours où il s'y donnait des fêtes, une troupe de ménestrels pour distraire et égayer les conviés. Le maître de la maison, après le repas, faisait entrer les ménétriers et les jongleurs, et, pour les exciter à se distinguer, il proposait en prix à celui d'entre eux qui ferait le plus rire une coupe, un instrument ou une belle robe écarlate. Aussitôt chacun des jongleurs s'efforçait de surpasser ses camarades par l'emploi du talent qui lui était particulier. Les uns contaient des fabliaux, d'autres faisaient des tours d'adresse et d'escamotage; celui-ci contrefaisait l'ivrogne, celui-là le niais; d'autres imitaient des querelles de femmes. On faisait danser des chiens, les singes s'exerçaient à la voltige, un ours contrefaisait le mort, et une chèvre jouait de la harpe. Les jongleurs et les escamoteurs se trouvaient naturellement en second ordre dans ces troupes de ménestrels, dont un ou plusieurs trouvères dirigeaient les jeux pour servir d'intermèdes aux chants poétiques et aux récits de leurs fabliaux. Or, c'était une bonne fortune pour les seigneurs châtelains lorsque la rencontre de ces poètes ambulans faisait naître entre eux une rivalité de talent qui tournât au profit du divertissement des auditeurs. Ces sortes de combats littéraires

Digitized by Google

consistaient ordinairement dans le chant de pièces légères ou dans le récit d'aventures héroïques, romanesques ou familières, par lesquels chaque poète rival s'efforçait de montrer sa supériorité, et d'obtenir une récompense plus lucrative. Mais d'autres ménestrels se défiaient aussi par jalousie de métier et dans l'intention de se faire mutuellement exclure des fêtes où il y avait quelque chose à gagner. Parmi les nombreuses pièces de vers qui nous restent des trouvères, il y en a deux dont l'une est l'attaque et l'autre la riposte de ces poètes ribauds. On va juger par la traduction abrégée de ces diatribes quels hommes étaient les ménestrels et sur quel ton ils parlaient d'eux :

« Dame! cesse de parler, dit le premier à son confrère, et va t'asseoir dans un coin; car on s'inquiète peu des sottises que tu débites, et il est juste que celui qui ne sait rien dire d'agréable et de plaisant se taise. Tu ne possèdes pas un fétu ; et, bien que ta défroque t'ait coûté tout ce que tu as gagné dans un an, vois quels souliers et quelles chausses tu portes. Par saint Nicolas, tu meurs de faim; que n'endosses-tu la hotte pour gagner quelques deniers? Mais, vaurien que tu es, tu aimes mieux truander. Qu'es-tu? tu n'es ni ménestrel, ni ouvrier. A te voir on te prendrait pour un bouvier ou pour un conducteur d'aveugle. Tu veux te frotter à moi, toi qui ne réponds jamais à propos et ne dis jamais une parole qui puisse te faire honneur. Apprends que je sais raconter aussi bien en roman qu'en latin; que toujours, le soir comme le matin, je puis satisfaire les comtes et les ducs, et que nul ne peut, mieux que moi, se montrer honorablement dans les fêtes, parce que je sais des chansons de gestes. »

Après cette apostrophe, le ménestrel énumère, en effet, une grande quantité de personnages chevaleresques dont il prétend connaître l'histoire, et, dans l'intention d'exciter l'hilarité de ses auditeurs, il ne manque pas de transposer les noms et surnoms de ses héros, et de dire, par exemple, Ogier de *Montauban*, et Renaud le *Danois*, comme Paillasse ou Bobèche estropient les mots encore de nos jours pour exciter le rire de la populace. Enfin, après avoir dit fort longuement que s'il n'avait pas le talent de poète, il n'y a pas de profession que son intelligence et son adresse ne le missent en état d'exercer, le ménestrel engage son confrère à prendre la porte pour ne pas se faire chasser honteusement.

Alors l'autre trouvère répond : « Tu m'as bien dit tout ce qui te pesait sur le cœur, n'est-ce pas? Or, il faut que tu saches que je suis un ménestrel infiniment supérieur à toi; je le dis bien haut, afin que tout le monde l'entende : tu es de ces ménestrels faiseurs de bourdes à qui les chevaliers donnent plus qu'aux vrais et bons trouvères. Menteur qui te donnes pour ménestrel, que sais-tu dire? Quelles belles sentences, quels beaux contes peux-tu faire entendre et dont on puisse tirer le moindre profit? Tu n'es décidément bon à rien ici bas. Quant à moi, apprends ce que je sais faire : je sais jouer de la musette et de la flûte, de la harpe et de la symphonie, de la gigue, de l'harmonie et du psaltérion, sans compter que je chante en m'accompagnant de la

Digitized by Google

vielle (violon). En outre, je sais jouer de l'*escarbot* et faire venir le diable vif et sautillant sur une table, et il n'y a pas de tours de passe-passe et de magie que je n'exécute. Je suis bien plus savant qu'on ne croit, et, quand je veux y mettre de l'étude, je parle et je chante sur la science; je traite de chevalerie et traite à fond du blason. »

Après cet exposé de ses talens, le bavard ménestrel fait à son rival l'énumération burlesque de tous les nobles et hauts personnages dont il prétend avoir la protection, facétie satirique dans laquelle le jongleur faisait sans doute des allusions malicieuses aux seigneurs de son temps, et qui se distingue par beaucoup de verve et de gaieté. Enfin, pour accabler son antagoniste, il dit qu'il n'y a pas de chansons de gestes, de sirventes, de nouvelles, de *rostruanges* (couplets à refrain), de pastourelles et de fabliaux fameux qu'il ne soit prêt à réciter; puis il conclut à ce que l'on mette son rival à la porte et que l'on reconnaisse sa supériorité (1).

Tel est le jour sous lequel les trouvères aimaient à se montrer eux-mêmes, et j'avoue que je suis satisfait de pouvoir produire presque textuellement le portrait du temps, afin que l'on ne m'accuse pas de sévérité envers ces poètes. Il résulte évidemment de tout ce que j'ai déjà fait connaître de leur association, de leur âpreté au gain et du mépris qu'ils avaient les uns pour les autres, que les jongleurs ou trouvères étaient devenus la lie de la société, et que le roi Philippe-Auguste n'avait réellement pas eu grand tort de les chasser de son royaume.

Comment et à quelle époque précise y sont-ils rentrés ? C'est ce que je n'ai pu découvrir. Joinville, à la fin de son *Histoire de saint Louis*, dit : « Que quand les ménestriers, aux riches hommes, venaient là (chez le prince), ils apportaient leurs vielles à la fin du repas, et que le roi attendait qu'ils eussent finit leur *lesse* (lay, chanson), et qu'alors il se levait pour que les prêtres, qui étaient devant lui, dissent les graces. » Les jongleurs étaient donc admis chez le roi, et cependant jamais leurs jongleries et leurs vers n'ont été si licencieux qu'à cette époque et n'ont eu autant de vogue en France.

Il faut croire que ces poètes, dont la vie était aussi déréglée que leurs compositions, modifiant leurs récits selon les lieux où il étaient appelés, avaient trouvé grace auprès du saint roi; car, loin de les éloigner de son royaume, il leur ouvrit gratuitement, au contraire, les portes de sa bonne ville de Paris. Voici l'article de son ordonnance, compris dans l'*Établissement des métiers*, qui exempte les jongleurs ou ménestrels du droit de péage auquel tout particulier était soumis à l'entrée du Petit-Châtelet : « Le singe d'un marchand, y est-il dit, doit quatre deniers si le marchand l'apporte pour le vendre; si le singe est à quelqu'un qui l'ait acheté pour son plaisir, il est quitte; si le singe est à un jongleur, celui-ci fera jouer l'animal devant le péagier et s'acquittera par ce jeu; et de même le jongleur s'acquittera par un vers de chanson. »

(1) Le texte de ces deux pièces curieuses a été publié par M. A. Jubinal avec les *Œuvres complètes de Rutebeuf*, tom. I, pag. 331-341.

Digitized by Google

On ne peut guère supposer que la rédaction de cet article ait été volontairement conçue par le jurisconsulte de manière à ce qu'il ne soit fait mention du ménestrel qu'après le singe et comme par-dessus le marché; cependant on doit convenir que, dans l'ordonnance, les poètes jouent un triste rôle après leurs bêtes, et que, si l'on ne pouvait se passer de leurs talens, on faisait bien peu de cas de leurs personnes, puisqu'on ne les faisait payer, comme le dit encore le proverbe auquel ils ont donné naissance, qu'*en monnaie de singe.*

Au surplus, comme tous les arts, quand l'usage en est trop répandu, celui des trouvères subit une décadence dont quelques-uns de ces poètes se plaignirent. Pour réveiller la curiosité des personnes qui les appelaient, ils eurent recours, comme on le sait déjà, à tous les amusemens nouveaux dont ils pouvaient avoir connaissance. Les flûtes et les tambours, dont l'usage avait été rapporté d'Orient en Europe par les croisés, devinrent tout à coup des instrumens très recherchés, dont les jongleurs ne manquèrent pas de s'emparer pour augmenter les séductions qu'ils exerçaient déjà sur le public. Bientôt, par toute l'Europe, et particulièrement en France, il n'y eut pas de polisson ou de truand qui, en frappant sur une peau tendue, au milieu d'une place publique, ne se crût autorisé à prendre les titres de jongleur, de ménestrel et de trouvère. On imagine facilement l'indignation, fort juste d'ailleurs, qu'éprouvèrent les poètes doués d'un véritable talent et qui n'admettaient les singeries, les escamotages et les tours de force ou d'adresse, dans l'ensemble de leurs récitations, que pour reposer l'attention de leurs auditeurs, et les préparer à mieux écouter leurs chansons ou leurs fabliaux. Les tambours furent donc pour eux l'occasion d'une plainte en vers, espèce de satire fort curieuse qui explique comment s'opéra le déclin de l'art des trouvères.

« C'est chose étonnnante, dit l'auteur de cette satire anonyme, que la façon dont, à tort et sans raison, tout roule et change en ce monde, et comment la même chose paraît tantôt belle, et tantôt se voit dépréciée. Aujourd'hui, par exemple, qu'un berger s'avise de jouer de la flûte et du tambour, et on l'appellera de préférence à celui qui se sert avec le plus d'art de la vielle. Sitôt qu'un tambour résonne, tout le monde accourt pour l'entendre, et apporte son argent avec plus d'empressement que s'il s'agissait de faire sa provision de blé. Cependant si vous observez celui qui tambourine, vous risquez de reconnaître en lui le berger que vous avez vu la veille faisant paître ses brebis. Un ménestrel veut-il faire entendre un fabliau? — Laisse là ton conte, lui dit son camarade; tape ferme sur la peau, alors tu auras vingt deniers, autrement nous prendrons à ta place le premier venu. Celui qui a le plus gros tambour et la plus grosse flûte, et les fait résonner avec le plus de force, est sûr de se faire écouter le jour et la nuit. Ah! que les ménestrels habiles sur le violon ont agi avec imprudence en adoptant les flûtes et les tambours! Dans toute la Brie il n'y a ni ville ni pauvre hameau où l'on ne puisse trouver un malheureux joueur de tambour; et, bien qu'ils soient déjà en grand nombre, il en arrive encore de nouveaux et qui font de bons profits. Le père et les fils,

Digitized by Google

en allant aux champs, flûtent et tambourinent à qui mieux mieux, l'un en gardant les vaches, les autres les brebis ou les pourceaux; et le soir ils reflûtent et retambourinent pendant les veillées. Chez eux ils transforment tout en tambours, et quand ils ont mis la main sur un boisseau qu'ils façonnent avec leur serpe, ils le couvrent d'une peau, et les voilà ménestrels pour tout l'hiver; car dans la belle saison ils reprennent le labourage, font la moisson, battent le grain, sans toutefois quitter le titre de trouvère qu'ils nous ont pris.

« Non, jamais, s'écrie le poète furieux en terminant cette spirituelle satire, jamais la mère de Dieu, la Vierge couronnée au ciel par les anges, n'a aimé le tambour! Et aucun tambour n'a résonné pendant la célébration de sa noce. C'est le son du violon que la douce mère de Dieu préfère, et chacun sait la belle courtoisie qu'elle fit en la cité d'Arras aux jongleurs, à qui elle donna une sainte chandelle.

« Je prie donc le doux Seigneur, qui a fait le ciel et la terre, de ne point se montrer favorable à celui qui le premier usa de ce désagréable instrument nommé tambour, dont on ne peut éviter le son d'une demi-lieue à la ronde; mais au contraire d'être bon pour le vrai trouvère qui sait chanter les hauts faits et les gestes de Gérard de Vienne, de Thierry des Ardennes, de Guillaume au court nez et de son père Aimery de Narbonne, afin que le vrai poète soit honoré de tout le monde. »

Ces citations suffisent pour faire comprendre quelle fut la marche suivie par l'art du ménestrel. Depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste, sous le règne duquel vivait le poète Hélinand, on a composé des *chansons de gestes* où étaient consignés les faits héroïques des douze pairs, des preux, des paladins et des chevaliers, chants dont les recueils servirent à composer tous les grands poèmes chevaleresques carlovingiens qui nous restent. Puis, à partir du commencement du XIIIe siècle, le goût des aventures privées, comiques, burlesques, satiriques et obscènes, se développa avec tant de force et de promptitude, que les chansons d'amour, les nouvelles ou contes, et les fabliaux surtout, furent substitués aux récits héroïques, aux *chansons de gestes*. Enfin la dernière période de la *ménestrendie* et son déclin datent du temps des dernières croisades, sous le règne de saint Louis, où les esprits, accoutumés aux récits des aventures plus que grivoises, et blasés même déjà par l'abus de ce genre de distraction, mirent les trouvères dans la nécessité d'avoir recours plus fréquemment aux escamotages et aux spectacles faits pour les yeux. C'est alors que les pauvres poètes ne purent plus faire sortir leur auditoire de sa torpeur qu'en le réveillant par le son aigre des flûtes et le retentissement continuel des tambours.

Les ouvrages de Rutebeuf sont précieux pour nous, non-seulement à cause de leur mérite réel, mais encore par la diversité des sujets qui y sont traités et des styles dont l'auteur a cru devoir faire usage. Ce trouvère a paru dans le temps où son art, arrivé à son apogée, faisait prévoir son déclin, et il

Digitized by Google

était, relativement à son siècle, ce que nous appellerions aujourd'hui un homme de goût, ou peut-être un homme de génie. On trouve déjà, dans ses écrits, cette impartialité voisine de l'indifférence, au moyen de laquelle un homme d'esprit et de talent peut et sait parler convenablement des sujets et des questions les plus opposés. Aussi cette disposition rend-elle ses écrits singulièrement intéressans pour nous, puisque ce trouvère s'est exercé dans les trois genres qui répondent particulièrement aux trois grandes époques de son art : prévenant en quelque sorte Voltaire, qui cinq siècles après fit parler la chrétienne Zaïre, écrivit sérieusement l'histoire, et chanta de la manière que l'on sait la pucelle d'Orléans, Rutebeuf, sous saint Louis, a fait des vers en l'honneur de la Vierge et des saints, et a traité des croisades fort sérieusement, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire un certain nombre de fabliaux très gaillards, ceux de ses ouvrages, en résumé, où il y a le plus de verve et qui soutiennent le mieux l'examen et la lecture.

Je crois d'ailleurs pouvoir avancer, sans crainte d'être contredit, que de tous les modes de compositions dans lesquels les jongleurs, ménestrels ou trouvères, se sont exercés, le fabliau, le conte comique, grivois et même obscène, est le genre où ils ont montré le plus d'esprit, de verve et de talent. Leur prolixité habituelle, souvent fatigante dans les pièces sacrées, héroïques et historiques, et qui rend leurs chansons amoureuses ordinairement très fades, donne au contraire du charme aux petits accidens de la vie privée, dont ils s'occupaient toujours avec prédilection. Dans leur bavardage minutieusement spirituel, on découvre parfois le germe de cette causerie avec soi-même et de cette familiarité gracieuse de langage, dont La Fontaine usa avec tant d'art dans ses fables, et particulièrement dans ses contes, à propos desquels on pourrait peut-être lui reprocher d'avoir remis en vogue sous Louis XIV des gravelures que l'on est déjà fort étonné de trouver dans les écrivains du temps de saint Louis.

On sait très peu de chose sur la vie de Rutebeuf. En comparant les dates des évènemens et l'âge des personnages qu'il a mentionnés dans ses vers, M. A. Jubinal, le premier éditeur de ses poésies, est arrivé à fixer l'époque comprise entre les années 1254 et 1286, comme celle de la grande vogue de ce trouvère. Rien d'ailleurs n'indique qu'il ait eu d'autres professions que celle de jongleur, et les vers où il parle de lui-même nous apprendront quels étaient son caractère et ses habitudes.

« Je ne sais par où commencer, dit-il dans la première pièce de son recueil, tant la matière est ample pour vous parler de ma pauvreté. » Après cet exorde, il s'adresse au roi de France Louis IX pour implorer sa pitié et le prier de payer ses dettes, en faisant valoir les pertes qu'il a faites pendant l'absence du monarque et de ses barons, dont les occupations guerrières en Terre-Sainte avaient suspendu tous les plaisirs et causé la ruine des jongleurs en France. Avec ce cynisme qui s'est perpétué depuis les ménestrels jusqu'à Villon, Rabelais et Marot, Rutebeuf, pour exciter la générosité de saint

Digitized by Google

Louis, lui dit en vers : « qu'il tousse de froid, bâille de faim, et n'a pour lit et pour couverture que de la paille; et que, vivant à Paris, il se trouve au milieu de gens à leur aise, tandis qu'il manque de tout; » puis il finit sa requête par un dégoûtant calembour et des jeux de mots sur le *Pater Noster* et le *Credo* qui frisent l'impiété.

Dans la seconde pièce, il enchérit encore sur le tableau de ses honteuses misères; il raconte qu'en l'an 1260 il s'est marié avec une femme âgée de cinquante ans, laide, maigre, sèche, et qui était enceinte. Du reste, montrant l'insouciance orgueilleuse du mendiant, il se vante, s'il est sans chemise, sans bois et sans vaisselle, de ne pas craindre les percepteurs des tailles, et de n'avoir qu'un plaisir, mais un plaisir vrai, l'espérance du lendemain. A cet orgueil du gueux succède celui du poète, et comme Rutebeuf avait écrit beaucoup de vers où il parle de Dieu, de la Vierge et des saints, et que l'on avait coutume de faire le signe de la croix en entendant prononcer ou en lisant ces noms, le poète se dit à lui-même : « On croirait vraiment que je suis prêtre; car j'ai plus fait signer de fronts, sans mentir, que si j'avais chanté l'Évangile! Par toute la ville, on se signe à propos des merveilles que j'ai écrites; on les récite dans toutes les veillées, comme chacun sait. Aussi Dieu n'a-t-il autour de lui aucun martyr qui ait fait pour lui autant que moi. S'ils ont été rôtis, lapidés et écartelés en son honneur, au moins leur peine n'a pas duré long-temps, tandis que ma misère durera toute ma vie. »

Je n'insisterai pas plus long-temps sur la complaisance pleine de vanité avec laquelle le trouvère de saint Louis raconte, en vers coquets, qu'il a perdu un œil, que son cheval s'est brisé la jambe, que sa vieille femme est accouchée, et que la nourrice fait mine de renvoyer l'enfant si on ne lui paie pas ses mois; et je dirai, pour achever de peindre le trouvère, que dans une pièce intitulée *la Griesche d'yver*, après avoir encore répété tous les accidens de sa pauvreté et s'en être pris d'une manière fort inconvenante à Dieu et aux hommes, il ne craint pas d'ajouter : « *Le jeu m'a enlevé tout ce que je possédois; le jeu m'a endetté; le jeu me tue!* » En vérité, il faut que Dieu et saint Louis aient été bien indulgens, s'ils sont venus en aide à un pareil drôle!

Voilà pourtant ce qu'était au XIIIe siècle le plus habile et le plus favorisé des trouvères. On peut juger par là de quelle valetaille se composaient ordinairement les troupes de jongleurs qui avaient tous les défauts de Rutebeuf sans posséder son talent.

De tous les vices que je reproche aux trouvères et particulièrement à Rutebeuf, l'hypocrisie littéraire est celui qui me blesse le plus. Ainsi, cet homme, qui nous a déjà fait apprécier sa moralité, a composé une longue suite de pièces rimées sur des sujets pieux, tels que *la Voie de Paradis, la Bataille des vices contre les vertus, l'Hypocrisie, le Miracle de Théophile*, et enfin *la Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*. Tous ces morceaux, qui ne sont pas sans importance pour les personnes qui se livrent à l'étude des antiquités de notre histoire et de notre langue, offrent un médiocre intérêt lorsqu'on les considère sous le point de vue de l'invention littéraire. Et si je

Digitized by Google

crois, comme l'affirme Rutebeuf, que ses contemporains ont été édifiés en les lisant, au point de se signer aussi souvent qu'à la lecture de l'Évangile, je craindrais que les lecteurs de nos jours ne donnassent en les écoutant plus de témoignages d'ennui que de piété.

Cette suite de compositions pieuses est précédée de trois chansons dédiées à la Vierge qui méritent quelques considérations particulières. L'*Ave Maria Rutebeuf*, qui est la première, commence ainsi : « Rutebeuf avertit et fait savoir à ceux qui sont intelligens que tout homme qui a le cœur purifié et net doit quitter et fuir le monde, car on y a trop à redouter les ordures que chacun fait et répète. C'est la vérité : chanoines, clercs, comtes et rois, sont trop pervers; et au lieu d'épurer leurs ames pour les sauver, ils ne prennent soin que de baigner leur corps et de le bien nourrir. Ils ne pensent pas à la mort, ni qu'ils doivent pourrir en terre; et c'est cependant ce qui leur arrivera. » Après cet exorde, le poète engage les fidèles à s'adresser à la Vierge, et il leur propose une prière en vers français, dont chaque strophe commence, la première par *Ave*, la seconde par *Maria*, la troisième par *gratiâ plena*, et ainsi de suite jusqu'à *ventris tui*.

La seconde est une *Chanson de Notre-Dame*. Dans la forme de celle-ci, il n'y a rien de bizarre; il y règne seulement une sorte de gaieté qui rappelle les *Laudi spirituali* des Italiens et les cantiques que l'on fait encore chanter aux jeunes catéchumènes dans les églises catholiques.

Enfin, la troisième pièce, intitulée *les IX joies Notre-Dame, ou ci encoumence li diz des propriétés de Notre-Dame*, est une ode de vingt-sept strophes de huit vers chacune, où il m'a semblé reconnaître parfois une élévation, une hardiesse de pensée et d'expression, dont je n'ai point trouvé d'autres exemples dans les poésies pieuses de Rutebeuf. En voici le début :

« Reine de pitié, Marie, en qui la divinité pure et éclatante s'unit à l'humanité, tu es vierge, fille et mère. Vierge, tu enfantas le fruit de vie; fille, tu as engendré ton fils; mère, tu as enfanté ton père. Plus d'un nom t'a été donné par les prophéties, et il n'y a pas un de ces noms qui ne renferme un mystère. »

Quelques strophes après, on trouve encore celle-ci : « Tu es la colonne de fumée qui s'échappe des aromates enflammés, s'élevant au-dessus du désert, s'étendant au ciel, et servant de pavillon à toutes les créatures. Tu es la vigne qui se charge de fruit sans avoir été cultivée; tu es la violette immaculée, tu es le jardin garanti par une impénétrable clôture. Tu es le château de la roche altière, qui ne craint ni assaut ni surprise; tu es le puits, la fontaine, par lesquels notre vie est soutenue; le firmament d'où descend l'air qui entretient la verdure sur la terre, l'aube qui nous annonce le jour, la tourterelle qui ne change jamais d'amours (1). »

Le ton poétique de cet hymne à la Vierge paraîtra peut-être étrange, rela-

(1) On trouve les rudimens de ces louanges à la Vierge dans une homélie de saint Cyrille prononcée au concile d'Éphèse en 431. Voy. Labbe, tom. III, pag 584.

Digitized by Google

tivement à la sainteté du personnage; mais il faut savoir que la recrudescence du culte particulier voué à la mère de Dieu, à compter du XIIe siècle, lui fit donner une foule d'épithètes et attribuer des facultés qui lui avaient été presque étrangères durant les premiers siècles de l'église; et, entre autres, celle d'avoir assez de puissance pour racheter les péchés de tous ceux qui l'imploraient, et pour qui elle voulait bien intercéder auprès de son fils. Déjà dans les lettres de Grégoire VII on voit le nom de la mère de Dieu plus souvent invoqué que dans celles de ses prédécesseurs. Une foule d'églises furent bâties dans le XIIe siècle et consacrées sous l'invocation de Notre-Dame. Les voyageurs et les gens de mer surtout allèrent porter leurs dons votifs à Notre-Dame-de-bon-Secours; et, pour dire toute la vérité, dont je ne tarderai pas à fournir des preuves, les gens de mauvaise vie, les voleurs et les assassins même, invoquaient quelquefois la Vierge tout en commettant leurs crimes, dans l'espoir que par sa puissance elle saurait bien les faire laver de leurs forfaits. Les amans professaient aussi une grande dévotion à la Vierge. Au milieu de leurs joies comme pendant leurs infortunes, ils ne manquaient guère d'avoir recours à son assistance. De là ces fêtes de la Vierge si brillantes, de là tous ces temples somptueux qui lui furent élevés, les riches habits dont on revêtait sa statue, les couronnes impériales dont on couvrait sa tête, les pierres précieuses qui ruisselaient sur ses vêtemens, enfin les brassées de fleurs et de branchages dont on ornait le pavé de ses églises et le devant de ses autels.

Le culte de la femme, venu tout à la fois, en Europe, du Nord et de l'Orient, vers le commencement du XIIe siècle, et qui coïncida avec l'institution de la chevalerie, établie vers la même époque, contribua encore à augmenter la force et l'éclat de la dévotion à la Vierge; car c'était elle aussi que les chevaliers invoquaient particulièrement. En somme, on attribua à la mère de Dieu, depuis le XIe siècle jusqu'au XVIe, une telle puissance, que ceux qui, emportés par leurs passions, voulaient les satisfaire, commençaient d'abord par se mettre sous la protection de la Vierge, persuadés qu'elle l'emportait en puissance sur tous les saints, et que Dieu même était en quelque sorte forcé de lui accorder tout ce qu'elle exigeait de lui. L'ode de Rutebeuf se sent évidemment de cette superstition; et de là à un hymne à Vénus, déesse que les trouvères font intervenir quelquefois au milieu des choses saintes, l'intervalle est fort étroit.

Il me reste encore quelques observations à faire sur cette ode si curieuse. L'énumération presque méthodique des qualités de la Vierge, telles qu'elles sont présentées dans l'hymne du trouvère, ainsi que le tour d'expression qui les caractérise, n'appartiennent réellement pas à Rutebeuf. Ces hymnes à la Vierge paraissent avoir été soumis, antérieurement à lui, à une formule devenue traditionnelle et que ce poète n'a fait qu'adopter. On en trouve les rudimens dans les chansons soixante-deuxième et soixante-troisième de Thibaut, roi de Navarre. Rutebeuf a reproduit ces invocations dans plusieurs

Digitized by Google

endroits de ses œuvres et en particulier dans le fabliau intitulé : *Du Sacristain et de la Femme du Chevalier*, que je ferai bientôt connaître. Il est hors de doute qu'en parcourant les écrits des autres ménestrels, on retrouverait toujours la même donnée modifiée plus ou moins heureusement; mais ce qui mérite une attention particulière, ce sont les imitations que deux grands poètes de l'Italie ont faites de ces hymnes. Au XXXIIIe et dernier chant de son *Paradis*, Dante fait adresser une prière à la Vierge par saint Bernard, qui dit aussi : « Vierge, mère et fille de ton fils, la plus humble et la plus élevée des créatures, tu as tellement honoré l'humanité, que ton créateur a daigné se soumettre à la même nature que toi. » Le génie du poète florentin est si somptueux, que, tout en adoptant le fond des idées, il leur a imprimé une forme nouvelle.

La seconde imitation remarquable de l'hymne à la Vierge, de Rutebeuf, est la fameuse chanson en l'honneur et à la louange de Notre-Dame, qui termine le double recueil des sonnets d'amour de Pétrarque : « *Vergine bella*, etc. » A cela près que l'Italien a donné un caractère particulier à son ode en fondant, au moyen des idées platoniciennes, l'amour divin avec celui de la créature, il est impossible, en lisant la chanson de Pétrarque, de ne pas être frappé de l'analogie, de la ressemblance même qui règnent entre la disposition générale, le choix des pensées de ce morceau, et l'hymne de Rutebeuf.

E. DELÉCLUZE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

MUSTAPHA-BEN-ISMAEL.[1]

Reconnaissant et fier de la réception que lui avait faite le roi des Français, Mustapha ne se louait pas moins de l'accueil du duc d'Orléans, avec lequel il avait combattu à Mascara sous les ordres du maréchal Clauzel. Il avait retrouvé chez le prince royal cette bienveillance native et cette absence de fierté qui l'avaient si fort étonné de la part du *sultan de France,* et qui, jointes à ce ton de camaraderie familière et affectueuse que le duc d'Orléans savait si bien prendre lorsqu'il parlait à un de ses compagnons d'armes, avaient complètement subjugué le vieux chef. La brillante valeur du prince, dont il avait été à même de juger, ses allures militaires et sa prédilection bien connue pour le métier des armes, faisaient d'ailleurs vibrer dans l'ame de Mustapha autant de cordes sympathiques.

— Ah! disait-il souvent avec expansion, quand celui-là montera sur le trône, nous n'aurons pas long-temps la paix!

Il va sans dire qu'il s'agissait de la paix avec Abd-el-Kader, le vieil agha, dont l'idée fixe était l'anéantissement de l'émir, s'occupant peu des questions

(1) Voyez la livraison du 25 juin.

Digitized by Google

de politique continentale et d'équilibre européen, qui lui étaient fort étrangères et encore plus indifférentes. Il avait, comme l'ancien Caton, son *delenda Carthago,* et ne voyait rien en deçà ni au delà. Le prince, qui connaissait merveilleusement les hommes, avait trouvé le chemin de son cœur, en lui avouant en confidence qu'il voyait avec déplaisir le traité conclu à la Tafna.

— Au surplus, lui avait-il dit, je considère ce traité comme essentiellement éphémère. Tout présage que la paix ne durera pas. Ainsi, Mustapha, j'ai l'espoir que nous nous reverrons bientôt, et que nous combattrons encore sous les mêmes drapeaux.

La première de ces prédictions ne s'est que trop réalisée; mais, hélas! il n'en a pas été de même de la seconde, et ce fut un éternel adieu qu'échangea Mustapha avec le prince royal en quittant le pavillon de Marsan.

Avant de suivre de nouveau l'agha des Douairs en Algérie, nous ne pouvons résister au désir de raconter une petite anecdote relative à son séjour en France, et qui, en peignant son caractère, donnera une idée de l'empire absolu qu'il exerçait sur son entourage. Dans une ville du midi où Mustapha s'était arrêté quelques jours (c'était à Perpignan, je crois), il arriva qu'un de ses domestiques, entraîné par une curiosité assez concevable, s'absenta du logis, et, par extraordinaire, ne se trouva pas à son poste au moment où le vieux général avait besoin de ses services. Mustapha, qui était irascible, ne montra pourtant pas de colère : il se pinça les lèvres et ne dit mot. Seulement, lorsque, tout honteux de sa faute, le délinquant reparut, il le fit saisir par deux autres de ses serviteurs et donna ordre de lui appliquer un nombre de coups de bâton déterminé suivant le tarif pénal en vigueur dans la maison de l'agha pour la répression de ces sortes de délits domestiques. Cette sentence sans appel reçut immédiatement son exécution dans la cour de l'hôtel où logeaient Mustapha et sa suite, en présence de nombreux voyageurs attirés par les cris de douleur du patient. Aussitôt, grande rumeur dans tout le voisinage; au bout d'une heure, il n'était bruit dans la ville que de la manière dont le chef arabe entendait le redressement des incartades de ses gens. Pas n'est besoin de dire quelle indignation excita partout le récit légèrement embelli de cette horrible brutalité, de ce monstrueux abus de pouvoir. — Quoi! sur une terre libre, un *Bédouin* ose lever le bâton sur un de ses semblables! Mais cela est scandaleux, barbare, et, pour tout résumer en un mot, *illégal!* Les citoyens d'une contrée qui compte autant de lois que la France tolèreront-ils un pareil acte d'arbitraire et de despotisme sauvage?

Tel était le texte des furieux réquisitoires que d'orageux égalitaires et de sensibles philantropes fulminaient contre Mustapha, du sein de toutes les tables d'hôte et de tous les cafés du lieu. La légalité interpellée jugea elle-même à propos de s'émouvoir, dans la personne de M. le commissaire de police, qui, revêtu de son écharpe, se présenta chez le vieil agha et lui adressa une mercuriale sur le mode un peu excessif de sa juridiction seigneuriale. Mustapha écouta gravement la réprimande du magistrat; mais soit que l'inter-

Digitized by Google

prête eût mal rendu la harangue de celui-ci, soit que les raisonnemens de l'officier de police dépassassent par trop les notions primitives du général en matière de juste et d'injuste, ce dernier ne comprit pas un mot au discours du fonctionnaire à la ceinture tricolore.

— Mais cet homme est à moi; je l'ai acheté et payé! s'écria-t-il pour toute réponse. J'en puis donc faire ce que je veux.

— En Afrique peut-être, mais non point en France.

— Pourquoi cela?

Ici M. le commissaire s'évertua à faire comprendre au vieux chef la théorie légale en vertu de laquelle un homme esclave dans un pays peut cesser de l'être tout à coup en mettant le pied dans un autre.

— Quoi! ce qui est à moi ne serait plus à moi, dit Mustapha impétueusement, parce que je suis ici et non point là? C'est se railler de moi qu'oser me soutenir une pareille fable.

— Au moins, promettez-moi de ne plus battre vos gens, reprit en douceur l'autorité, voyant bien que son éloquence était prodiguée en pure perte.

— Je ne promets rien.

Et M. le commissaire dut, bon gré mal gré, se payer de cette assurance négative.

Le plus piquant de l'aventure, c'est que le battu de la journée, entendant le bruit du débat et en ayant appris la cause, fit comme la femme de Sganarelle à l'encontre du voisin fâcheux qui trouble les querelles conjugales, et, reconnaissant qu'il avait mérité d'être châtié, prit parti, avec tous les gens de la suite de Mustapha, contre le plaisant magistrat qui prétendait leur contester le droit de recevoir la bastonnade.

La rupture du traité de la Tafna et la reprise des hostilités eurent lieu, comme nous l'avons dit, en novembre 1839. Depuis cette époque jusqu'au moment de sa mort, Mustapha, malgré son grand âge, s'est associé à tous les combats, à toutes les expéditions qui se sont succédé dans la province d'Oran, sans qu'un seul jour de maladie ou de repos l'ait tenu éloigné de l'armée. Cette perpétuelle activité d'un homme de quatre-vingts ans au milieu des rudes fatigues et des privations de tout genre qu'entraîne la guerre d'Algérie, est réellement prodigieuse, et, à moins de remonter aux âges héroïques de l'humanité, on ne trouvera peut-être pas un second exemple de cette longévité virile, de cette constitution athlétique qui semblait défier l'étreinte du siècle, dans un pays où la vie de l'homme n'en excède guère communément la moitié ou les deux tiers. Aux combat de Tam Salmet, de la Sebkha d'Oran, dans les mémorables ghazias opérées contre les Hachem-Gharabas et les Beni-Ammers, dans les expéditions de Tagdempt, de Mascara et de Saïda, dans les brillantes charges de cavalerie de Maoussa, d'Akbet-Khodda, le vieil agha des Douairs prouva à l'ennemi que son bras n'avait rien perdu de sa vigueur, ni son courage de cet élan irrésistible qui de tout temps l'avait rendu si redoutable. Tous les bulletins qui se rapportent à cette longue période de guerre citent son nom en première ligne parmi ceux des chefs dont

Digitized by Google

l'habileté et la bravoure ont contribué aux nombreux succès obtenus. Nous n'ajouterons rien à ces éloges pour lesquels toute formule a été épuisée et qui cependant sont restés encore en deçà de la vérité, au dire de tous ceux qui ont vu Mustapha sur le champ de bataille.

Ce n'était pas seulement dans les combats que le vieil agha était pour nous un auxiliaire précieux. Aussi intelligent que brave, homme politique au moins autant qu'homme de guerre, il sentait la nécessité de compléter l'œuvre de l'épée par la force attractive de la persuasion, et de renforcer notre parti, de l'enraciner en quelque sorte dans le sol par des alliances choisies avec discernement parmi les tribus influentes et les chefs le plus en renom. Nul mieux que lui n'était à même de nous guider sous ce rapport, et c'est dans cette vue qu'il ne cessait d'entretenir des relations avec les Arabes du parti d'Abd-el-Kader, négociant les soumissions, se portant garant pour la France de l'exécution des promesses faites par ses représentans, et ne laissant échapper aucune occasion de faire briller adroitement, aux yeux de ses coreligionnaires, les avantages de l'amitié qu'il leur offrait en notre nom. Ses tentatives diplomatiques réussissaient presque toujours, moins encore par l'habileté du négociateur que par le prestige de son grand nom et la confiance absolue qu'inspirait aux populations la droiture de son caractère. Les Arabes disaient de lui en effet qu'il n'avait jamais manqué à sa parole.

Ce fut ainsi qu'il détacha successivement de la cause d'Abd-el-Kader les tribus de la vallée du Chélif, le scheïk Sidi-el-Arbi, les Medjaher, et dans l'ouest de la province d'Oran, la puissante tribu des Beni-Ammers avec lesquels il avait déjà fait cause commune contre l'émir et auxquels il ne rappela pas vainement cette alliance d'ancienne date. Il prépara ainsi par ses constans efforts l'organisation arabe du pays et la formation de ce vaste réseau de commandemens indigènes qui, tenant embrassée la province, tend à la soustraire de plus en plus aux entreprises d'Abd-el-Kader. Dans la répartition des titres et honneurs qui eut lieu entre les principaux scheïkhs ralliés à nous par ses soins, il persista à refuser toute dignité autre que celle dont le roi l'avait revêtu en l'élevant au grade d'officier général; et lorsqu'en 1841, il s'agit de donner un chef suprême aux Arabes amis, en instituant, avec toute la pompe et l'appareil des anciens jours, un bey musulman à Mostaganem, il fut le premier à se récuser et à désigner pour ce haut rang le fils aîné du bey Osman.

Une prophétie du fameux marabout Sidi-el-Khal avait annoncé en effet, il y a environ un siècle, qu'un sultan de la postérité d'Osman et le dernier des *Adjems* (Turcs) régnerait dans la province d'Oran. Cette prédiction, connue des Arabes, est acceptée par eux avec une foi entière, car chacun sait dans le pays que Sidi-el-Khal avait pris la peine de monter au-dessus des sept cieux, et de lire de ses propres yeux, sur la table sacrée où sont inscrites les destinées du monde entier, tout ce qu'il annonçait aux hommes. Aussi la prédiction ne laissait-elle point d'inquiéter Abd-el-Kader, qui mainte fois avait exprimé l'ardent désir de voir s'éteindre la postérité du bey Osman, dont les

Digitized by Google

enfans sont parmi nous. Le temps paraissait venu où l'oracle du marabout aéronaute devait enfin se réaliser, car les Turcs ne régnaient plus dans Oran, et quel pouvait être ce dernier sultan de leur nation dont avait parlé Sidi-el-Khal, si ce n'est l'un des fils du bey Osman *le borgne*, qui avait régné avec gloire dans la province, et avait eu pour successeur cet El-Manzali dont Mustapha reçut le commandement du maghzen?

L'aîné des fils de ce souverain, homme d'une capacité médiocre, mais entouré, par la grace du cénobite illuminé, d'une vénération universelle, fut donc choisi pour être bey de Mostaganem; mais malheureusement son règne de droit divin n'a pas été de longue durée. Il est mort il y a quelques mois, laissant la prédiction inaccomplie. Il est vrai qu'il nous reste encore des rejetons du sang d'Osman, et qu'ainsi nous pouvons conserver l'espérance de voir s'exécuter un jour ou l'autre l'arrêt céleste proclamé par la bouche de Sidi-el-Khal; mais, pour réaliser la prophétie, il nous manquera l'expérience et l'énergie de Mustapha, qui rendait dans le conseil ou à la tête des Douairs des oracles plus sûrs que ceux du fakir extatique.

Un adversaire plus sérieux opposé à Abd-el-Kader fut le marabout Mohammed-Ould-Sidi-Chiqr, dont l'autorité est reconnue sur tout le vaste territoire compris entre le désert d'Angad et les montagnes de Trara. Ce fut Mustapha qui réussit à le rattacher à notre cause. Cette conquête pacifique, la dernière et la plus importante qu'ait obtenue le vieil agha, fut accomplie en décembre 1842, et acheva de ruiner la puissance de l'émir dans l'ouest de la province. Depuis long-temps notre fidèle et infatigable allié entretenait des relations suivies avec les Kabaïles de la Tafna et les autres populations de la frontière occidentale. Il ne cessait de leur représenter la toute-puissance de la France, et de leur montrer les désastres qu'attirerait infailliblement sur leurs têtes une plus longue communauté de sympathies et d'intérêts avec le jeune ambitieux qui couvrait son pays de sang et de décombres, sous prétexte de l'affranchir. Sa voix fut entendue : un soulèvement général éclata contre Abd-el-Kader dans les tribus auxquelles s'adressait Mustapha, et d'un commun accord elles vinrent se ranger sous le commandement d'Ould-Sidi-Chiqr, en le saluant du nom de sultan, à la condition qu'il ferait alliance avec les Français.

Ce personnage, issu d'une longue dynastie de *chiqrs* ou *scheïkhs*, religieux en grand renom dans le pays, mérite une mention spéciale. La tradition fait remonter l'origine de sa maison à celle même de l'islamisme, et la sainteté de sa race aux premiers siècles de la conquête. Aussi n'est-il pas rare de l'entendre parler et *de son aïeul Aboubekr* et *de son cousin le Prophète*. Comme tous les marabouts, il affiche une grande austérité de mœurs, et sa longue figure hâve témoigne suffisamment des jeûnes et des macérations de tout genre que lui impose sa piété, ou plus simplement peut-être le soin de sa renommée. Ses regards sont habituellement fixés vers la terre, et sa physionomie exprime une profonde insouciance des vulgaires intérêts de ce monde. Que, sous ce masque d'ascétisme et d'humilité, le *chiqr* cache l'instinct de la

Digitized by Google

domination et l'amour des choses temporelles, c'est ce qu'il est permis de croire; car, malgré son détachement des grandeurs, il n'hésita point à accepter le rôle éminent que venait de lui préparer la politique de Mustapha. Il fut donc convenu que les deux chefs se rencontreraient pour arrêter les bases de l'alliance projetée, et, au jour dit, Sidi-Mohammed partit des montagnes de Trara avec mille cavaliers et tous les scheïkhs soumis à son autorité, pour se rendre au Bon-Haïti, lieu fixé pour l'entrevue.

De son côté, le général, accompagné du colonel Tempoure, commandant supérieur de Mostaganem, et de quelques autres officiers français, quitta le bivouac d'Hammam-Bou-Adjer, à la tête de sa cavalerie, parée pour la solennité, comme aux jours des plus grandes fêtes. Bientôt les deux troupes furent en présence : à ce moment, et de toutes parts, retentirent de joyeuses clameurs; les drapeaux s'agitèrent en signe d'allégresse dans la main des porte-étendards, et les Arabes des deux camps fraternisèrent à l'exemple de leurs vénérables chefs qui s'unirent dans un étroit embrassement. Mustapha avait mis le premier pied à terre, par respect pour le caractère religieux d'Ould-Sidi-Chiqr, et, s'avançant vers lui, il lui avait pris la main et s'apprêtait à la baiser, lorsque le nouveau sultan, déclinant cet hommage dû à sa sainteté héréditaire, ouvrit ses bras à notre allié et l'attira contre son cœur.

— C'est un beau jour pour moi, lui dit Mustapha après cette première effusion, que celui où je vois par ma médiation la bonne harmonie s'établir entre mes amis, les Français, et un personnage aussi saint que Mohammed-Ould-Sidi-Chiqr. Ce jour sera, s'il plaît à Dieu, le premier pas fait vers la concorde et l'alliance qui doivent unir les musulmans et les chrétiens sous les auspices du puissant souverain de France. Quant à moi, je ne saurais mieux employer les jours qui me restent à vivre qu'à hâter de tout mon pouvoir cette fusion si désirable, tout en contribuant à l'élévation de l'antique et illustre famille dans laquelle les Arabes viennent de se choisir un sultan digne de ce nom.

Mustapha pria ensuite le *chiqr* de s'asseoir à sa droite, à sa gauche prit place le colonel Tempoure, et la conférence commença : elle roula tout entière sur les grands intérêts qui divisaient la nation arabe, et sur les moyens politiques ou militaires à mettre en œuvre pour porter le dernier coup à la puissance déjà si vivement ébranlée de l'ennemi commun, Abd-el-Kader. Mustapha, l'ame et l'orateur principal de la discussion, parla longuement sur ce sujet avec une éloquence et une hauteur de vues qui parurent émouvoir vivement l'auditoire arabe composé du *chiqr*, de ses deux frères assis auprès de lui, et des chefs de sa suite, qui se tenaient debout derrière les trois négociateurs. Autour d'eux, les cavaliers Douairs et ceux de Sidi-Mohammed, qui avaient confondu leurs rangs, formaient un cercle immense, et au sommet du plateau élevé où avait lieu la conférence brillaient de grands feux de joie qu'Abd-el-Kader put contempler, du fond du méchouar de Tlemsen où il était alors enfermé.

Après les pourparlers, des présens furent remis au marabout de la part du

Digitized by Google

gouverneur-général. Le colonel Tempoure les faisait passer à Mustapha, qui les déposa devant le *chiqr*, en lui expliquant l'usage de chaque objet compris dans cette offrande politique, et en appelant d'un air de bonhomie parfaite son attention sur la richesse des cadeaux que lui envoyait le khalifah du sultan de France. Tandis que les trois frères du marabout éclataient en transports d'admiration à l'aspect de toutes ces merveilles, celui-ci, jugeant sans doute ce sentiment incompatible avec sa dignité théocratique, s'efforçait de garder un visage impassible, et risquait à peine de temps en temps un coup-d'œil furtif sur les dons que lui étalait Mustapha. Mais, ébloui enfin, il ne put retenir l'élan de sa joie et de sa surprise à la vue de tant de richesses, surtout lorsque le vieil agha lui eut, avec un sourire malicieux, fait remarquer un service à thé en vermeil et deux montres en or à double boîtier, dont la vue acheva de dérider le front de l'austère Ould-Sidi-Chiqr.

Au moment de prendre congé du marabout, Mustapha le pria d'appeler la bénédiction de Dieu sur la cause qu'ils allaient soutenir en commun. Les cavaliers, resserrant leur cercle, vinrent alors se grouper en masses compactes derrière leurs chefs, et Ould Sidi-Chiqr, se levant, prononça avec ferveur l'oraison suivante que répétèrent aussitôt d'une commune voix, les mains étendues vers le ciel, les quinze cents guerriers présens :

« Dieu clément et miséricordieux, nous te supplions de rendre la paix à notre malheureux pays désolé par une guerre cruelle! Prends pitié des peuples que les décrets de ta justice souveraine ont réduits à la dernière détresse! Fais renaître parmi nous l'abondance et le bonheur dont nous jouissions autrefois sous un pouvoir tutélaire! Donne-nous la victoire sur les ennemis de notre repos, et que ta sainte religion, révélée par notre *sid* le Prophète, ne cesse jamais d'être triomphante! »

Cette solennelle invocation termina l'entrevue mémorable que nous venons de rapporter. Depuis ce jour, Ould-Sidi-Chiqr, nommé par ordonnance royale khalifah de l'ouest de la province d'Oran, a constamment justifié cette haute distinction, et son zèle pour nos intérêts n'a sans doute pas peu contribué à refouler Abd-el-Kader dans les districts lointains où le poursuivent à cette heure les généraux Changarnier, Bedeau et Lamoricière.

Nous arrivons à regret à la relation des derniers instans de Mustapha. Le général Lamoricière, campé auprès de Tiaret, sur les bords de l'Oued-Serson, venait d'obtenir, à la tête de la colonne mobile de Mascara, de brillans succès sur les tribus restées fidèles à l'émir. Un grand nombre de prisonniers avait été fait dans une ghazia à laquelle le vieux général et son maghzen avaient concouru avec leur vigueur et leur élan accoutumés. Les Douairs avaient eu, comme toujours, la plus forte part dans les prises, et pliaient littéralement sous les dépouilles des vaincus. Ce fut alors que Mustapha pria le général de lui permettre de retourner pour peu de jours à Oran, afin que ses cavaliers pussent déposer dans leurs *douars* le butin qui les encombrait. Il obtint facilement cette autorisation; mais, en la lui accordant, le général lui témoigna quelques inquiétudes sur la longueur et le peu de

Digitized by Google

sûreté du parcours qu'il avait à faire dans le territoire ennemi, et notamment dans le pays montueux des Flitas, qu'il fallait de toute nécessité traverser pour regagner Oran.

— Voulez-vous, lui dit-il, que je vous fasse soutenir par un bataillon d'infanterie?

— Non, mon général, répondit le vieil agha. L'infanterie ne ferait que ralentir notre marche, et mes Douairs suffiront, je l'espère, à tenir en respect les Flitas ou toute autre tribu rebelle qui oserait nous attaquer. Mais, à dire le vrai, je ne pense pas qu'aucune d'elles soit tentée de me disputer le passage, après les rudes corrections qui viennent de leur être infligées.

En parlant ainsi, Mustapha comptait sans l'appât du butin dont les Arabes savaient ses troupes surchargées. En effet, au moment où les Douairs, engagés sur le territoire des Flitas, suivaient, sans aucun ordre, selon leur habitude, un sentier tortueux et difficile, entouré de ravins masqués par un rideau d'épaisses broussailles, des fantassins embusqués derrière les buissons se levèrent tout à coup et firent une décharge à bout portant sur l'arrière-garde du *goum*. Mustapha se trouvait par malheur sur ce point avec un petit groupe composé des gens de sa maison, de son interprète et de l'officier-payeur du maghzen. Une seule balle des Flitas fut meurtrière, et ce fut celle qui atteignit le général. Frappé à la poitrine et mortellement blessé, il ne tomba cependant pas sur le coup, et conserva encore la force de faire feu sur l'ennemi. Ici deux versions contraires sont en présence : la plus accréditée est qu'avant de mourir il tua deux des assaillans; mais, de leur côté, les Douairs prétendent, sans doute pour justifier l'incroyable abandon qu'ils firent de leur vieux général, que Mustapha ne put se servir de ses armes; suivant eux, il aurait inutilement pressé la détente de son fusil et de ses pistolets d'arçon. « Vous voyez donc bien, disait l'un d'eux à qui l'on reprochait la honteuse fuite du maghzen, que nos armes étaient ensorcelées, et que nous ne pouvions nous défendre! »

Nous n'avons point à discuter le mérite de cette assertion, plus ingénieuse que plausible. Revenons à Mustapha. Se sentant défaillir, par suite de l'hémorragie abondante qui avait suivi sa blessure, il ordonna d'une voix éteinte à l'un de ses gens de prendre la bride de son cheval, et de le tirer, comme il pourrait, du passage où l'avait surpris l'attaque subite de l'ennemi. Malheureusement, le sentier était extrêmement rocailleux, et le cheval n'obéissant pas assez vite à l'impulsion des rênes, Mustapha, qui à ce moment venait de prendre son mouchoir, et le portait à son front inondé de sueur, donna de l'éperon à sa monture, qui se cabra et le jeta rudement sur les pierres du chemin. Celui des domestiques qui conduisait le cheval, voyant son maître étendu à terre, et le croyant mort apparemment, s'épouvanta et prit la fuite. Les autres l'imitèrent, et Mustapha tomba entre les mains de l'ennemi encore vivant, ou du moins il est permis de le craindre, d'après le mouvement que l'interprète affirma lui avoir vu faire un peu avant que le soubresaut de sa monture l'eût désarçonné. Quant à l'officier-payeur du maghzen, il avait

Digitized by Google

déjà rejoint le gros de la colonne, sur l'invitation de Mustapha, qui, dès le commencement de l'attaque, l'avait prié de passer outre et de mettre le convoi en sûreté.

A peine les premiers fuyards eurent-ils informé les Douairs de la déplorable fin de leur chef, qu'une horrible panique et en même temps une effroyable confusion se manifestèrent dans les rangs de cette cavalerie jusqu'alors si intrépide, mais qui, en perdant son général, perdit tout, courage, sang-froid, raison même, car il eût suffi de la plus simple réflexion pour convaincre ces hommes qu'ils n'avaient et ne pouvaient avoir affaire qu'à une poignée de bandits alléchés par l'espoir de s'emparer de leur butin. Vainement l'officier-payeur s'efforça de les rallier et de les ramener sur le terrain où venait de tomber Mustapha; ses prières, ses exhortations ne furent pas même entendues, et les Douairs, poussant de grands cris de détresse, continuèrent à se débander, en jetant çà et là, pour fuir plus vite un ennemi qu'ils n'avaient même pas vu, leurs bagages et jusqu'à leurs armes. Telle fut la rapidité de leur course que, partis le 23 au soir du territoire des Flitas, situé à quarante lieues d'Oran, ils atteignirent cette ville dès la matinée du lendemain.

Ce fut le 24, à midi, que la triste nouvelle de la mort du brave Mustapha fut connue au chef-lieu de la province; elle y produisit une profonde et douloureuse sensation. En apprenant cette mort, toute la population mahométane de la ville, et les israélites eux-mêmes, quittèrent, par un élan spontané, leurs demeures, et accoururent, hommes et femmes, à la maison du général, pour mêler leurs regrets à ceux de la famille de Mustapha. Durant nombre de jours, on entendit chaque soir, après le coucher du soleil, des lamentations et des hymnes funèbres s'élever du sein des tribus campées dans le voisinage d'Oran.

Sidi-el-Mezari, neveu de Mustapha, arriva sur ces entrefaites, de retour du pèlerinage qu'il venait d'accomplir à la Mecque, et prit aussitôt le commandement provisoire du maghzen. Son premier soin fut de pousser une reconnaissance sur le territoire de la tribu où son oncle avait succombé, dans l'espoir de retrouver son corps, et il eut le bonheur de réussir dans cette pieuse entreprise. Le cadavre de Mustapha gisait encore chez les Flitas, qui lui avaient coupé la tête et la main droite pour les envoyer en présent à Abd-el-Kader. El-Mezari n'eut pas de peine à obtenir à prix d'argent la remise de ces restes mutilés qu'il rapporta à Oran et qui furent inhumés, le 29 mai, avec tous les honneurs dus au rang et au grade militaire du défunt. Après les obsèques une tente fut dressée sur la fosse pour marquer le lieu de la sépulture en attendant l'érection d'un mausolée dont le gouvernement jugera sans doute à propos de faire les frais, pour témoigner hautement aux Arabes sa gratitude des services de notre fidèle allié.

Mustapha laisse un nom populaire entre tous, et qui vivra long-temps par la tradition dans le souvenir des tribus. Il était impossible de se représenter autrement que sous les traits de cet homme remarquable, ces puissans pa-

Digitized by Google

triarches dont parle l'Écriture, souverains absolus sans palais et sans trônes, qui, semblables aux fleuves dont le lit va sans cesse s'agrandissant à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, n'étaient jamais plus majestueux ni plus respectés qu'au déclin de leur vie. A son approche on ne pouvait se défendre d'un sentiment de profonde vénération. Sa stature était imposante, et l'âge n'avait point courbé sa haute taille. Il avait le visage très ovale, peu plein et d'un extrême relief, le front haut, les yeux noirs, le nez fièrement arqué, la bouche fine et dédaigneuse. Une barbe blanche comme la neige encadrait cette noble figure dont l'expression habituelle était une gravité hautaine et qui offrait, mais avec plus de régularité dans les traits et plus de dignité encore dans l'ensemble, une ressemblance très frappante avec la tête d'Henri IV.

Tels étaient la crainte et le respect inspirés par son caractère et l'élévation de son rang à tous ses coreligionnaires que non-seulement les Douairs, mais les chefs arabes eux-mêmes n'osaient ni s'asseoir, ni fumer en sa présence, à moins d'y être expressément conviés par lui. Quant aux soldats de son maghzen, c'était une sorte de culte qu'ils professaient pour leur vieux chef. S'ils l'avaient pu croire vivant au moment où ils prirent la fuite devant les Flitas, il est certain qu'ils se seraient fait hacher tous, jusqu'au dernier, pour l'arracher aux mains de l'ennemi; mais la nouvelle de sa mort fut un coup de foudre qui glaça le sang dans leurs veines et les frappa comme de vertige. Avec lui ils étaient capables de tout, sans lui ils se crurent perdus sans ressources. Il y avait, au reste, plus de danger pour eux à manquer de courage sous les yeux de leur général qu'à se jeter résolument au plus fort des rangs ennemis. Mustapha ne marchandait pas avec l'hésitation et la peur, et plus d'une fois il lui arriva de brûler la cervelle, sur le champ de bataille, au timide cavalier qui faisait mine de tourner bride.

Le vieil agha n'était cependant pas cruel. S'il ne reculait point devant le sacrifice de la vie d'un lâche au salut général, il se montrait avare de sang toutes les fois qu'il n'en jugeait pas l'effusion indispensable. Lors de la ghazia dirigée contre les Hachems-Gharabas, les Douairs, en arrivant près des tentes ennemies, jetèrent des cris qui avertirent les gens du douar de notre approche et leur firent prendre la fuite.

— Pourquoi donc, lui demandait-on après le pillage de la tribu, as-tu permis à tes gens de pousser ces clameurs qui ont mis l'ennemi sur ses gardes? Ce grand bruit est certainement cause que les Gharabas nous ont échappé.

— C'est ce que je voulais, répondit-il. Si nous n'eussions ainsi prévenu les Gharabas de notre présence, nous aurions trouvé dans le douar environ soixante hommes armés. Ces soixante hommes se seraient défendus à outrance. Nous les aurions exterminés; mais ils nous en auraient tué ou blessé trente ou quarante, peut-être plus. A quoi bon tout ce sang versé? N'avons-nous pas les bestiaux, les tentes, les silos de l'ennemi? Que pouvons-nous

Digitized by Google

désirer au-delà? Quand le butin est amassé sans carnage, il n'en vaut que mieux. D'ailleurs, je n'aime pas à voir l'ambulance regorger de blessés; c'est toujours le signal de la retraite.

Mustapha avait en effet, pour tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une fuite, un tel éloignement, que, même blessé, il s'obstinait à demeurer parmi ses Douairs, pour peu qu'il eût encore la force de tenir les rênes de son cheval. Un jour qu'une balle venait de l'atteindre et que ses cavaliers, le voyant tout couvert de son propre sang, le suppliaient d'aller se faire panser : — Non, leur dit-il, le soleil n'est pas encore couché; tant qu'il brillera au-dessus de l'horizon, je dois me battre pour les Français.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il faisait le coup de feu lui-même, et il avait toujours auprès de lui cinq ou six *mkalia* qui portaient ses fusils et les lui remettaient tout chargés.

Tout en laissant aux Douairs, dans les expéditions, la capricieuse liberté de leur allure, il savait faire peser sur eux une discipline sévère, si par hasard cette liberté menaçait de dégénérer en licence. Un geste de sa main, un signe de sa tête, un froncement de son sourcil, suffisaient pour faire rentrer les délinquans dans le devoir. Nul mieux que lui n'était capable de réfréner l'avidité et le penchant à la rapine qui malheureusement ternissent quelquefois les belles qualités des Douairs, et qui leur sont communs au reste avec tous les hommes de race arabe. Dans l'une des expéditions de l'année dernière, il arriva qu'une voiture d'ambulance, se trouvant momentanément isolée du convoi, fut abandonnée par ses conducteurs, effrayés à l'aspect d'un gros de cavaliers qui s'avançaient derrière eux, et qu'ils prirent pour des soldats de l'émir. Se voyant passés à l'état d'ennemis, les Douairs, car c'était un de leurs détachemens qui venait de causer cette panique, se le tinrent pour dit, et, sans plus de façon, firent main-basse sur le caisson de l'administration militaire. Le genre de butin qu'ils y trouvèrent ne répondit sans doute pas à leur attente, car la voiture ne contenait guère, outre des fragmens de biscuits destinés à la soupe des malades, que des attelles, des bandages, et autres ustensiles à l'usage de la clinique des hôpitaux; mais à la guerre comme à la guerre! Ils prirent tout ce bagage en attendant mieux, et emmenèrent, pour se dédommager, le mulet de trait que les infirmiers n'avaient pas eu le temps de dételer. Cependant ces derniers, revenus de leur méprise, rendirent compte du fait à l'officier d'ambulance, qui alla se plaindre à Mustapha. — As-tu la note exacte de tout ce qu'on t'a pris? demanda celui-ci à l'officier. — La voici. — Bon. Reviens demain matin.

Le jour suivant, en effet, le mulet dérobé et jusqu'aux plus menus objets du matériel d'infirmerie reparurent comme par enchantement. — Est-ce bien tout? demanda Mustapha au réclamant après lui en avoir fait la remise. — Tout, s'écria l'officier profondément surpris. — Si tu avais pu compter, poursuivit le vieil agha, les morceaux de biscuit qu'ont pris aussi mes gens, je jure que je te les aurais fait rendre!

Mustapha ne laisse qu'un fils, le jeune Mohammed, âgé de quinze ans en-

Digitized by Google

viron, qu'il a eu d'une femme noire. Il idolâtrait cet enfant, doué de la plus charmante figure, l'avait toujours auprès de lui, si ce n'est dans les occasions périlleuses, et allait au-devant de toutes ses fantaisies avec une sollicitude et une prodigalité qui étaient pour ses compatriotes un perpétuel sujet d'étonnement, car généralement il n'avait pas *la main ouverte*, comme disent les Arabes. Une seule passion égalait peut-être chez Mustapha l'amour qu'il portait à son fils : c'était sa haine contre Abd-el-Kader.

En parlant de ce dernier, il lui arrivait souvent de l'appeler le *feurk* (le *bâtard;* littéralement le *dissident*). Lorsqu'on lui demandait l'explication de cette injure, la plus sanglante qui puisse être jetée à la face d'un Arabe, il répondait que Mme Zohra (la femme de Mahi-Eddin) avait fait beaucoup parler d'elle, ayant eu à sa connaissance plus d'un amant. Si alors on insistait près de lui pour savoir sur quelle donnée précise il basait cette médisance, il répondait évasivement ou se contentait de sourire, insinuant par là que lui-même avait bien pu être du nombre des soupirans favorisés par la belle épouse du marabout. A ce moment, si on l'eût pressé de questions, il eût volontiers avoué le fait, pour prouver qu'en effet l'émir méritait le nom de bâtard. Il était évident qu'une seule crainte retenait sur ses lèvres cette confidence toujours prête à s'en échapper : celle de passer pour avoir donné le jour à un tel fils.

Après Abd-el-Kader, l'homme que Mustapha détestait peut-être le plus au monde, c'était Mouloud-Ben-Arrach, l'envoyé de l'émir à Paris et le négociateur du traité Desmichels. Il ne parlait jamais de lui qu'avec le plus profond mépris et l'appelait ironiquement : *ce jeune homme*. Il est bon de dire que le personnage stigmatisé par cette burgravienne hyperbole n'a guère moins de la soixantaine.

Mustapha était pieux, mais sans bigoterie. Il n'avait ni le fanatisme, ni l'intolérance farouche de cette noblesse d'église qu'il détestait si cordialement, et contre les envahissemens de laquelle il avait lutté toute sa vie. C'est ainsi que, pendant son séjour à Paris, il avait permis à un jeune peintre de talent, M. Vacherot, de venir esquisser à l'hôtel Marbeuf son portrait et celui de son fils, ne croyant pas, comme les puritains du mahométisme, que l'homme offensât le créateur par la reproduction de son œuvre divine. Du reste, il remplissait avec ponctualité tous les devoirs de sa religion, ne buvait jamais de vin, et observait le jeûne avec un scrupule sévère. Il se trouvait précisément à Paris en 1838, au moment des longues abstinences du Ramadan, durant les trente jours duquel il n'est permis de prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil. Malgré le perpétuel exercice que lui faisaient faire les cicerone empressés à lui montrer toutes les curiosités de la ville, il se soumit héroïquement à toute la rigueur du précepte et endura le jeûne jusqu'au dernier jour, au grand dépit de ses gens, forcés de l'imiter, et dont les bâillemens déplorables témoignaient, bien avant l'heure fixée par les règlemens canoniques, des terribles tiraillemens de leur estomac insurgé contre la dure loi de l'islam.

Digitized by Google

Au grade de maréchal-de-camp Mustapha joignait celui de commandeur dans la Légion-d'Honneur, dont il faisait partie depuis le mois de novembre de 1835. Sa belle défense de Tlemsen lui avait alors valu la croix de chevalier; puis il avait été nommé officier, en récompense de sa brillante coopération aux succès remportés sur l'émir dans les deux journées des 26 et 27 janvier 1836. Enfin, peu après son entrevue avec Mohammed-Ould-Sidi-Chiqr, il avait obtenu le grade de commandeur pour prix du service éminent qu'il venait de rendre à la France en rattachant à notre cause le puissant chef des tribus de la Tafna et des frontières du Maroc.

Après une si longue et si glorieuse carrière, périr, comme Mustapha, victime d'une embuscade, sous le plomb de bandits qui ne savaient même pas à quel illustre guerrier leurs balles s'adressaient, certes, cela est lamentable et bien fait pour justifier l'unanime expansion de douleur qu'a provoquée cette fin cruelle. A Dieu ne plaise que nous voulions dissimuler ou atténuer tout ce qu'a de navrant et peut-être d'irréparable une telle perte! Mais enfin, Mustapha est mort comme il avait vécu, à cheval, les armes à la main, le visage tourné à l'ennemi; les regrets universels le suivent dans la tombe: ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre. Ceux qui sont dignes de pitié, ce sont ses soldats assez malheureux pour avoir pu abandonner le corps de leur vieux général. Accablés de honte et de remords, ils ont déjà rudement expié leur inqualifiable faiblesse. Le général Lamoricière leur a écrit de Mascara qu'ils s'étaient conduits comme des lâches. Il leur a défendu en même temps d'arborer le drapeau du maghzen, jusqu'à ce qu'ils se soient lavés de la souillure qui les couvre. Qu'ils se souviennent des emblèmes gravés sur ce signe vénéré. Deux mains y sont représentées: l'une, qui est fermée, symbolise la force; c'est celle qui tient l'épée et frappe; l'autre, un doigt étendu, leur montre l'ennemi; elle leur enseigne leur devoir. Vienne maintenant l'occasion de se relever hautement, et les Douairs sauront certainement reconquérir leur étendard. El-Mezari, en succédant à son oncle, leur a fait promettre, et ils ont juré, de venger la mort de Mustapha « par autant de centaines de têtes coupées aux soldats de l'émir, que le vieux général avait de doigts aux mains. » Ou nous connaissons mal El-Mezari et les Douairs, ou ils sont gens à tenir ce serment.

FÉLIX MORNAND.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Le Cloître de Villemartin,

PAR M. A. GUIRAUD.[1]

Si cette division de *classiques* et *romantiques* peut encore se prendre pour un instant au sérieux, M. A. Guiraud, par la nature même et la timidité de son esprit, paraît devoir appartenir à l'école des *classiques*. D'où vient donc qu'à ses débuts dans la carrière des lettres, vers 1821, M. Guiraud prit place parmi les *romantiques*, et voulut recueillir sa part de la succession d'André Chénier? d'où vient que dans l'année même où il terminait, d'après les règles de la poétique d'Aristote, une tragédie biblique des *Machabées*, il composait des élégies tendres et passionnées, évidemment inspirées par les *Méditations?* Chose curieuse, M. Guiraud n'a menti alors aux vraies tendances de son talent et ne s'est allié aux romantiques qu'en haine de Voltaire et de son école! Les poètes romantiques et royalistes de 1823 continuaient la réaction religieuse commencée dans ce siècle par le *Génie du Christianisme;* l'auteur des *Machabées*, en dépit de ses préférences classiques, se fit dès-lors un devoir de s'unir à ces poètes.

(1) Chez Furne, éditeur; 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

M. Guiraud demeura long-temps dévoué à la cause de M. Victor Hugo, qui eut toutes ses sympathies d'homme et d'écrivain. En 1823, l'un et l'autre étaient collaborateurs du même recueil périodique : *la Muse française*, en compagnie de MM. Nodier, Soumet, Baour-Lormian, Ancelot, Deschamps, et de Pichald, auteur d'une tragédie de *Léonidas*. Mmes Desbordes-Valmore et Amable Tastu inséraient aussi dans *la Muse française* de jolis vers qui vivent encore; Mlle Delphine Gay y débutait par des fragmens de *Magdeleine*. En attendant que le schisme se déclarât, M. Guiraud faisait cause commune avec les futurs chefs de l'école rebelle, et tous ces noms qui aujourd'hui *hurlent d'effroi de se voir accouplés* se trouvaient réunis dans *la Muse française* sans trop de dissonance.

Certes, c'est là un moment de l'histoire littéraire de notre époque qui n'est pas sans offrir un sérieux intérêt. En 1823, le mot *romantisme* est créé, les deux camps se dessinent, et les hostilités vont commencer. La jeune armée, forte par elle-même, se recrute encore de noms déjà célèbres, mais qui vont bientôt passer à l'ennemi. Pour la dernière fois peut-être, dans un journal commun, ces poètes, encore rivaux avant la guerre, chantent sur la même lyre et défendent les mêmes idées.

La réception de M. Guiraud à l'Académie française, qui eut lieu en 1826, dut, à ce qu'il semble, refroidir un peu son zèle pour les enthousiasmes ardens de la nouvelle école; toutefois, il est permis de croire que ses sympathies l'y retinrent attaché, et que même elles lui sont encore secrètement acquises. Par la forme, sinon par le fond, les œuvres de ses premiers amis le préoccupent toujours; il est attiré vers elles invinciblement. *Le Cloître de Villemartin* n'est qu'une contre-partie du *Jocelyn* de M. de Lamartine, et le roman de *Flavien ou de Rome au désert* avait déjà été composé sous l'inspiration immédiate des *Martyrs*.

M. Guiraud est devenu, à chaque pas de sa vie littéraire, un catholique de plus en plus fervent. Les grands principes religieux se sont d'abord transformés dans son esprit en un amour de l'apostolat chrétien, puis ils ont fini par se confondre dans une ardeur exagérée pour les pratiques et les commandemens de l'église romaine. La poésie de M. Guiraud a dû recevoir le contre-coup du mouvement opéré dans son ame. Les tendances spiritualistes de l'auteur des *Poésies élégiaques* ayant fait place à de simples dévotions, il est rationnel que l'auteur du *Cloître de Villemartin* arrive à ne plus chanter que les sacremens et les saints. Cet amoindrissement progressif des idées religieuses est curieux : Dieu d'abord, puis les apôtres, le culte rendu à la *mère du Sauveur*, enfin les offices du vendredi saint, etc..... Le soin que M. Guiraud met à prévenir toute accusation de *discordance avec l'église* et ses craintes qu'on ne lui reproche d'émettre une opinion *qu'il désavouerait sur-le-champ*, le rendent aujourd'hui bien timide. On ne peut s'empêcher de sourire de ces scrupules et de ces frayeurs d'un dévot, non pas qu'ils ne soient honorables au fond, et que nous songions à jeter sur l'homme le

Digitized by Google

moindre blâme; mais nous aurions désiré que l'auteur de *Flavien* puisât ses inspirations plutôt dans les idées que dans les pratiques du christianisme.

Voici ce que cette fois M. Guiraud a voulu tenter dans *le Cloître de Villemartin* : un Jocelyn pur, un Jocelyn qui ne serait pas prêtre. M. de Lamartine, dans son admirable poème, fait reposer tout l'intérêt de sa fiction justement sur cette antithèse élevée du prêtre amoureux qui combat son amour par la religion et finit par confondre Dieu et son amie en un même sentiment chaste et sublime. Cette donnée, d'une poésie haute et sévère, est des plus fécondes en résultats dramatiques : la scène navrante de Jocelyn confessant Laurence à son lit de mort n'emprunte-t-elle pas toutes ses beautés à ce perpétuel contraste du confesseur silencieux et calme et de l'amant en délire qui va laisser échapper son secret? Lorsque Jocelyn reconduit à la tombe celle qu'il a tant aimée, il est ministre du Seigneur pour le cortége qui l'accompagne, mais pour Dieu seul et lui-même il est homme; et les larmes qu'il dévore lui rentrent au cœur. Faire de Jocelyn un prêtre, était l'idée d'un poète de génie; faire de Jocelyn un amant candide, qui n'est lié par aucun vœu, c'est l'idée d'un catholique honnête, mais d'un écrivain dont l'intelligence ne saisit pas les grands effets de la poésie. Dans *Volupté* de M. Sainte-Beuve, le vif intérêt qui s'attache à toute la dernière partie du roman, ne vient-il pas de ce qu'Amaury, cœur châtié, esprit vivifié par l'apostolat, se trouve aux prises avec son amour ardent encore et en même temps avec les exigences d'un ministère sacré qui lui ordonne de rester calme devant une femme trop long-temps adorée? L'agonie de Mme de Couaën, celle de Laurence dans *Jocelyn*, forment le sujet d'un double chapitre réellement émouvant; la dernière heure d'Aurélie, la maîtresse du héros du *Cloître de Villemartin*, n'inspire qu'un médiocre intérêt. Cela tient à ce qu'Albert et Aurélie se trouvent l'un et l'autre dans les conditions ordinaires de la vie, et à ce qu'ils ont tous deux légitimé leur passion en s'unissant à l'autel. Dans *le Cloître*, rien qui ne soit donc très chaste et selon la lettre même des commandemens de l'église, mais aussi rien de poétiquement romanesque, rien de déchirant pour le cœur. La religion apostolique, certes, y aura gagné, mais la poésie, où est-elle? pouvait-on s'en passer?

Jocelyn, qui est, à peu de chose près, un chef-d'œuvre, a été mis à l'index par la cour de Rome. M. Guiraud a sans doute voulu, dans sa contre-partie du poème de M. de Lamartine, émouvoir saintement sans blesser l'orthodoxie, et donner ainsi une leçon évangélique à son inimitable devancier. Cette intention part d'un cœur qui respecte la morale et sait conformer ses désirs aux règles du catholicisme, mais là doit se borner notre éloge. Nous pouvons bien féliciter M. Guiraud d'avoir écrit un livre vertueux, et que la cour de Rome ne mettra pas assurément à l'index, mais nous ne pouvons encourager les illusions de l'auteur en lui laissant croire que son poème est satisfaisant au point de vue de l'art.

Ce qui prouve bien, dans l'auteur du *Cloître de Villemartin*, l'absence

Digitized by Google

de toute originalité, c'est qu'il a pris du poème de *Jocelyn* jusqu'au cadre charmant où il avait plu à M. de Lamartine d'enfermer son épisode. Ce sont ici des fragmens de lettres, un journal comme celui du curé de village; des feuillets en sont perdus ou déchirés, le sens en est plus ou moins complet; enfin tous les moyens secondaires qu'avait employés l'auteur de *Jocelyn* pour faire croire à un journal véritable, sont reproduits minutieusement par M. Guiraud : le manuscrit de l'amant d'Aurélie est, il est vrai, enfermé

Dans un coffret d'ébène, où l'ivoire incrusté
Marque en légers dessins sa riche vétusté.

Entre ces feuillets épars et détachés, comme entre ceux du livre de Jocelyn, on rencontre savamment mêlés des hymnes à la nature, des rêveries de poète, des récits de promenades solitaires, des confidences et enfin l'histoire, à tout moment interrompue, de cette chaste passion. Il n'est pas jusqu'à l'épisode de la mort de sa mère qu'Albert n'emprunte à Jocelyn; il est vrai que ce chapitre (*Ma Mère*), du poème de M. Guiraud, est de tous le plus remarquable, bien qu'il manque aussi d'originalité. Ce qui concourt à donner du charme à cette partie du récit et à la détacher des épisodes qui suivent ou précèdent, ce sont des vers distingués, heureux, et plusieurs pensées douces et touchantes. D'agréables descriptions abondent d'ailleurs dans tout le volume, et le chapitre de *Port-Vendres* peut être noté comme un des bons modèles en ce genre. Nous citerons ce passage :

. . . . . .
A cette heure du soir, où les cieux abaissés
Semblent s'unir aux flots, des mêmes vents bercés,
Où l'horizon des mers se prolonge et s'efface,
De ces vaisseaux légers glissant à leur surface,
Le sillage lointain laissait douter aux yeux
S'ils voguaient sur la mer ou nageaient dans les cieux.
L'air s'agitait à peine, et la brise embaumée
En souffles inégaux par momens ranimée,
Ridait légèrement les flots calmes et lourds,
Comme les plis moelleux d'un manteau de velours.
Nous, du haut d'un rocher caressé par la vague,
Vers ce double horizon silencieux et vague,
Où le ciel et la mer se confondaient entr'eux,
Laissant à nos regards un cours aventureux,
Nous sentions doucement, sur notre ame apaisée,
Tomber aussi, d'en haut, une douce rosée....
. . . . . .

Digitized by Google

On regrette, après avoir lu ces vers agréables, que la forme devienne, dans les narrations, souvent monotone et lente; l'auteur du *Cloître de Villemartin* rougit un peu, à ce qu'il semble, du poète élégiaque de 1823; pour l'arrangement et la coupe des alexandrins, il est cette fois bien sobre et bien timide. Le style aussi n'est pas toujours châtié comme il le devrait être; en plusieurs endroits du poème se rencontrent des expressions telles que celles-ci : *Respirer une pure étincelle des flammes de son cœur... Chasser les soucis d'un œil flamboyant... l'art vitruve,* et d'autres encore... Mais n'oublions pas que M. Guiraud est membre de l'Académie française, et peut-être même chargé du Dictionnaire.

Il est un reproche plus grave auquel M. Guiraud ne saurait se soustraire, car il porte sur la pruderie évidemment exagérée où le spiritualisme a conduit l'auteur de la *Philosophie catholique de l'Histoire.* M. Guiraud ne comprend l'amour humain que purifié par l'idée du ciel, et le rôle religieux qu'il veut faire jouer à la femme dans les sociétés modernes nous paraît beaucoup trop exclusif. C'est même le fait d'un cœur égoïste où le sentiment du devoir a fini par dominer seul, de demander que la femme

Enfante incessamment des ames au Seigneur !

Le dévouement des vierges martyres et des sœurs de charité est assurément digne de respect et d'admiration, mais nous ne sommes plus au temps où

La femme, pour l'église, a déserté le temple ;
Anglo-Saxons et Francs, indomptables Germains,
Tous ont reçu la croix de ses pieuses mains;
. . . . . .
Jésus, qui persuade, a le cœur d'une femme.

Le devoir de la femme ne consiste plus à moraliser et à catéchiser sans cesse, comme le désirerait M. Guiraud. Cette mission est sans doute édifiante, mais elle n'a rien de séduisant; aussi, nous regrettons pour le poète que, dans son épilogue intitulé : *La femme,* il se soit écrié :

Eh ! qu'on ne dise pas, tristement érotique,
Débris fossilisé de débauche classique,
Des salons pompadour écho terne et poussif,
Que la femme ici-bas *n'a qu'un être* passif;
Que semblable à la fleur, doux charme d'une aurore,
Avec son frêle éclat son parfum s'évapore,
Et que tout son attrait réside en sa beauté
Comme tout son destin dans sa fécondité.
Ce langage des sens n'a rien de notre époque, etc.

Digitized by Google

M. Guiraud aurait dû se souvenir que, lui aussi, il a chanté l'amour dans d'aimables élégies, à l'époque où pourtant il se montrait déjà spiritualiste. Dans son désespoir, alors qu'une femme repoussait ses vœux, il lui est arrivé de dire :

Mais bien plus que le temps le malheur décourage;
Mais *la jeunesse est dans l'amour*.

M. Guiraud aurait dû se souvenir encore qu'il a travaillé pour le théâtre, lieu éminemment profane, et qu'en 1825, lors du sacre de Charles X, il fut chargé, en compagnie de M. Ancelot, du libretto de *Pharamond*, opéra monarchique. Le ballet de cet opéra, s'il en faut juger par ceux d'à présent, devait être un spectacle bien dangereux pour un fervent chrétien. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on écrive, quand la jeunesse s'est enfuie, le diable a toujours eu sa part.

Une autre vertu chrétienne, pourtant très essentielle, manque à M. Guiraud. Cette vertu, c'est l'humilité. L'auteur du *Cloître de Villemartin* met trop de complaisance à entretenir les lecteurs de ses propriétés :

Avec plus d'aise encor mon regard se repose
Sur mes coteaux boisés, sur mes champs, sur *ma chose*,
Telle qué je l'ai faite en douze ans de travaux,
Vaste parc à mes yeux paternels sans rivaux,
Car il embrasse au loin ma terre tout entière
Entre mes larges bois et ma longue rivière.

L'énumération des *larges* bois, de la *longue* rivière, du *vaste* parc, de la terre *tout entière* de M. le baron Guiraud, serait plutôt à sa place dans les *Petites Affiches* que dans un poème catholique.

Quel que soit le désir qu'on ait de garder son sérieux, on ne peut non plus s'empêcher de sourire à la lecture d'une note où l'auteur raconte comment il est parvenu à établir dans son parc le cloître de Villemartin. Cette note est des plus curieuses, et, si elle n'était trop longue, le style naïf de propriétaire dans lequel elle est écrite nous engagerait à la reproduire ici. Ce cloître a été reconstruit avec les vieux débris d'un couvent tombé en ruines dans les environs de Perpignan. Ces débris gothiques furent achetés par M. le baron Guiraud et transportés à son château de Villemartin. Une fois les matériaux déposés sur les gazons du parc, il paraît que relever le cloître et en ajuster toutes les colonnes et les différens pans de murailles ne fut pas chose des plus aisées. Aucun ouvrier, dans le pays, ne put être chargé de ce travail. « Il n'a fallu rien moins, ajoute l'auteur, qu'un amour vivace et obstiné d'archéologue pour me déterminer à surmonter toutes les difficultés que présentait le rassemblement de toutes ces parties démolies sans

Digitized by Google

aucun soin et jetées pêle-mêle sur *mes* gazons, sans couleur, sans poli, et presque sans forme. En outre, je n'avais pas un seul ouvrier capable de réappareiller et de remonter tous ces marbres. Aussi, ai-je dû être présent à tout, y mettre la main *moi-même*..... et ce cloître est devenu ainsi un peu mon œuvre. » C'est sous les arceaux de ce fameux cloître, *devenu son œuvre,* que M. Guiraud a composé le volume qu'il vient de publier. Le précieux coffret dont nous avons parlé s'entr'ouvrait tous les matins, et l'auteur venait relire dans le silence quelques feuillets du journal de l'infortuné Albert.

Si M. Guiraud eût réussi, on lui devrait d'autant plus de reconnaissance qu'il a abandonné pendant quelque temps, pour travestir ainsi *Jocelyn*, son grand ouvrage de la *Philosophie catholique de l'Histoire,* dont les deux premiers volumes ont déjà paru. Il est à désirer pour les hommes illustres dont M. Guiraud refait les poèmes à l'usage des pensionnats catholiques et de la cour de Rome elle-même, que son travail philosophique ne soit pas interrompu désormais. Malheureusement M. Guiraud est tourmenté par d'autres soucis encore que ceux de la poésie; ces ennuis, d'un genre tout particulier, il veut bien les confesser au public dans une des notes du *Cloître de Villemartin.* « J'ai peut-être tort de laisser percer ici, comme dans le chant du cloître, une partie de cet ennui d'affaires de tout genre que m'ont surtout occasionné les antipathies administratives, depuis douze ans. C'est déjà bien assez, grand Dieu! des accidens inévitables dont la propriété est poursuivie, sans y ajouter ce surcroît d'embarras.... Mais comme je ne veux pas que ce tort de ma part, si le lecteur me le reproche, s'aggrave de l'extension détaillée que je pourrais donner à mes plaintes, je me borne à désirer ici à la France une administration plus indépendante des élections, pour qu'elle puisse l'être davantage dans l'exacte distribution de la justice. » M. Guiraud n'a nullement tort de se plaindre de ce *surcroît d'embarras;* pour un philosophe, c'est déjà trop du *labeur des champs que Pline déplorait.* La solitude absolue réclame le penseur; que M .Guiraud rentre donc dans le silence de son cloître, et qu'il y médite les volumes à venir de sa *Philosophie catholique.* Seulement, lorsqu'il en sera arrivé à résoudre les questions de haute politique religieuse, nous le prions de se rappeler qu'il a écrit ceci dans une autre note non moins curieuse de son livre : « Ce n'est pas que je conseille, à l'époque actuelle, le gouvernement théocratique; mais, en principe, je le considère comme celui qui donne le plus de garanties au bonheur du peuple. » Le gouvernement théocratique, le meilleur *en principe!*... Est-ce bien le meilleur que le poète a voulu dire? Au XIXe siècle, pareille assertion est grave; que M. Guiraud y pense.

On pourrait prolonger ces citations et trouver à plaisanter sur bien des passages, mais cela ne serait ni charitable, ni au reste bien difficile. L'auteur en est toujours à incriminer Voltaire et à l'appeler : « *Le malheureux!*... » Mais qu'importe si les convictions religieuses de M. Guiraud sont toujours aussi fortes, et s'il se croit en l'an de grace 1820, lorsqu'il était encore presque

Digitized by Google

piquant de mépriser les philosophes? Respectons cette ardeur que l'âge n'a pas calmée. Voltaire et Rousseau ont été souffletés assez souvent dans leur tombe, il est vrai, et cette dernière attaque était inutile; mais nous ne la croyons pas de nature à rallumer contre les deux *malheureux* une guerre aujourd'hui terminée et qui deviendrait ridicule.

M. Guiraud a eu son heure, lui aussi. Tout le Paris spirituel et distingué de la restauration s'est attendri à la représentation des *Machabées* et a pleuré sur le poème élegiaque des *Petits Savoyards;* Paris avait sans doute raison. Le tort le plus grave de M. Guiraud, après l'absence d'originalité, c'est d'avoir vieilli de vingt ans et de ne s'être pas aperçu que, le siècle ayant avancé d'un pas, ses idées, à lui poète, sont depuis long-temps passées de mode. Écrivain consciencieux, oublié presque aussitôt qu'apparu, il aura subi en cela la destinée de bien d'autres; mais lui seul peut-être ne se sera pas départi un instant de ce que peu d'hommes ont su garder toute leur vie, de la droiture des principes, de l'honnêteté et de la bonté du cœur, de l'élévation des sentimens. — Dans un grand nombre d'années, si un bibliophile curieux, étonné de voir le nom de M. Guiraud inscrit sur les listes académiques, recherche ses ouvrages et s'applique à les lire, parfois, s'interrompant dans sa tâche, il se prendra à sourire doucement, mais sans dédain.

ALFRED ASSELINE.

Digitized by Google

BULLETIN.

L'impatience a gagné la chambre. Elle voudrait à la fois expédier un grand nombre d'affaires et se séparer le plus tôt possible. Aussi les votes se succèdent avec rapidité. Les derniers chapitres du budget n'ont donné lieu à aucune discussion, et la chambre, dans les deux derniers jours de la semaine, a voté une assez longue série de lois spéciales. Il n'y a plus désormais d'autre intérêt dans la session que de savoir si les deux projets de chemins de fer de Tours et d'Avignon seront adoptés.

Dans la discussion du budget de la guerre, tout n'a pas été terminé après le rejet de la réduction que la commission avait proposée sur l'effectif. Comme si elle avait voulu faire la balance, la chambre a, sur plusieurs points, donné raison à sa commission contre M. le ministre de la guerre. Elle a voté successivement des réductions sur les dépôts de remonte, sur le matériel de l'artillerie, sur la fabrication des armes portatives; mais elle n'a pas voulu réduire 10,000 fr. sur les travaux du fort de Vincennes. Elle a craint sans doute qu'un pareil retranchement, insignifiant quant à la dépense, pût être considéré comme un blâme dirigé contre l'exécution de la loi des fortifications de Paris. A cette occasion, MM. de Larochejaquelein et Lherbette ont cherché à ranimer un débat politique. Ce dernier a dit qu'il viendrait peut-être un temps où l'opposition demanderait pardon à Dieu et aux hommes d'avoir voté la loi des fortifications. M. Odilon Barrot a répondu à M. Lherbette qu'il ne demanderait jamais pardon à son pays de lui avoir donné de

Digitized by Google

la force. La chambre n'avait nullement le désir de voir rouvrir une discussion sur des questions depuis long-temps épuisées; elle n'a prêté aucune attention à ces tentatives d'attaque, et elle s'est contentée de confirmer par son vote ce qu'elle avait fait il y a deux ans avec conscience et réflexion.

L'examen du budget de la marine a donné lieu à une digression sur l'émancipation des noirs. Quand le gouvernement et les chambres s'occuperont-ils de cette question? Les partisans zélés de l'émancipation prêtent au gouvernement la pensée d'un ajournement indéfini. M. Guizot s'en est défendu, mais il a rappelé que des difficultés nouvelles avaient surgi. Les faits nouveaux dont il faut tenir compte sont le sinistre de la Guadeloupe, et la transformation que l'industrie des sucres va subir dans nos colonies. Et puis l'émancipation ne saurait se faire sans une énorme dépense, dont le chiffre ne s'élève pas à moins de 230 ou 250 millions. D'ailleurs, la commission spéciale, qui a si profondément étudié cette question, n'a pas conclu à un système unique; elle en propose deux, l'émancipation immédiate, et l'émancipation progressive. Le gouvernement ne saurait donc procéder avec trop de maturité et de prudence.

Toutes ces lenteurs désolent les philantropes ardens, qui voient dans cette question un devoir impérieux d'humanité auquel il faut satisfaire le plus tôt possible, et M. de Broglie a fort bien exprimé leurs sentimens, quand il dit dans son remarquable rapport: « Attendre est sage, à la condition d'attendre quelque chose; mais attendre pour attendre, attendre par pure insouciance ou par pure irrésolution, faute d'avoir assez de bon sens pour se décider, assez de courage pour se mettre à l'œuvre, c'est le pire de tous les partis, et le plus certain de tous les dangers. » La commission dont M. le duc de Broglie est l'organe est arrivée à se convaincre que l'émancipation des esclaves est compatible aujourd'hui dans nos colonies avec le maintien de l'ordre matériel, avec la sécurité des personnes et le respect des propriétés. A ses yeux, l'esclavage est un état injuste au profit duquel nul laps de temps ne saurait prescrire, et qui ne peut être légitimement maintenu dès qu'il peut être raisonnablement aboli. La commission a considéré successivement l'abolition de l'esclavage dans ses rapports avec l'intérêt réel de la population esclave, avec l'intérêt du colon, avec le maintien du système colonial : elle ne s'est pas dissimulé la difficulté de l'entreprise : l'émancipation des esclaves au sein d'une vieille société, c'est presque une révolution, et, comme l'a fait remarquer M. de Broglie, il ne faut pas briser les cadres de l'ancienne organisation avant d'avoir constitué les cadres de l'organisation nouvelle. Néanmoins, tout en prenant les précautions nécessaires, il importe de travailler sans plus tarder à la solution du problème; autrement, on coupe court à tout progrès, on perpétue une situation mortelle pour tout le monde.

Mais la politique croit avoir ses raisons pour ajourner, sinon indéfiniment, du moins quelque temps encore, l'émancipation des noirs. Les colonies sont dans un état assez triste; le ministère leur avait fait des promesses qu'il n'a

Digitized by Google

pas été en son pouvoir de réaliser. Le système qui proscrivait le sucre indigène a été répudié par les chambres. Peut-on demander de nouveaux sacrifices aux colons quand la métropole leur refuse ce qu'on n'avait pas craint de leur promettre en son nom? L'époque où les chambres seront saisies de la question entière de l'émancipation nous paraît donc encore assez éloignée. La commission a mis près de trois ans à coordonner ses recherches, à les systématiser. Le gouvernement pourra bien laisser passer autant de temps avant de prendre un parti.

En général, tout ce qui n'a pas un caractère d'urgence politique est souvent parmi nous l'objet d'ajournemens interminables. Ainsi, la question du chemin de fer du nord est renvoyée à la session prochaine; cependant, la chambre va délibérer sur les chemins de Tours et d'Avignon. Pourquoi le nord a-t-il été sacrifié au midi? La chambre a été effrayée de l'étendue du cahier des charges qu'elle avait à examiner, et elle a eu une véritable répugnance à confier légèrement une ligne de cette importance à une compagnie qui s'était annoncée comme aspirant à réaliser d'énormes bénéfices. Ce scrupule est raisonnable, et il a été assez puissant sur la chambre pour l'engager à résister aux instances réitérées de deux ministres, MM. Guizot et Teste, qui la conjuraient de mettre le projet du nord à l'ordre du jour. Il y avait là des répulsions secrètes plus fortes que toutes les considérations générales.

La clôture des débats sur le budget des dépenses permet d'en apprécier la physionomie générale. Le spectacle qu'a présenté toute cette discussion a été nouveau. Ce n'est pas l'opposition qui a contesté au ministère ses allocations pour les différens départemens, c'est la majorité elle-même : par l'organe de sa commission, elle a exercé un contrôle sévère, inflexible, sur les diverses branches du service public. Ordinairement il y a accord entre le ministère et la majorité sur une question aussi importante que celle du budget, car enfin c'est le nerf de la guerre. C'est avec la puissance mise entre ses mains par le budget que le ministère gouverne et administre. Or voilà une majorité sur laquelle croit s'appuyer le cabinet, qui propose des réductions s'élevant à la somme considérable de 18,929,077 francs. L'opposition n'en a jamais tant demandé! Toutes les réductions ont été votées, sauf celles qui s'appliquaient à une diminution de l'effectif de l'armée. Bien des causes ont contribué à cette victoire unique du ministère : la crainte d'élever à la fin d'une session une question de cabinet, les contradictions dans lesquelles sont tombés ceux qui demandaient la réduction et qui ne s'entendaient pas sur les points où ils voulaient la faire porter. Cette fois, la chambre a compris qu'elle ferait de l'administration, et de la mauvaise, si elle passait outre, et elle s'est arrêtée. Pour toutes les autres questions, il y a eu cela de singulier que la chambre a montré plus de confiance dans les dires de ses commissaires, simples députés étrangers au maniement direct des affaires, que dans les assertions de ministres initiés à toutes les nécessités du pouvoir. On ne saurait se dissimuler les inconvéniens de cet état de choses assez bizarre.

Digitized by Google

De cette façon, en effet, ce n'est plus tant le ministère qui administre avec l'appui de la majorité, que la majorité qui administre elle-même et souvent contre les vues du cabinet. Cependant les ministres, étonnés de trouver lutte et contradiction là où ils devraient rencontrer accord et sympathie, s'intimident, et de peur d'élever des controverses fâcheuses qui deviennent de véritables dissensions intestines, ils cèdent là où ils devraient résister, et, sans trop s'en apercevoir, ils prennent l'habitude d'abandonner ce qu'ils devraient défendre. Tout cela, à notre sens, n'est bon ni pour la chambre ni pour le pouvoir, car la chambre empiète et le pouvoir s'affaiblit. Nous concevons que, dans l'examen d'un budget, l'opposition présente des vues contraires à celles du ministère, qu'elle fasse des propositions d'économie et de spécialité, ou contredise les bases posées par le gouvernement, c'est son rôle naturel; mais la guerre entre la majorité et le ministère sur les questions de budget est chose tout-à-fait extraordinaire et anormale.

Dans la discussion du budget des dépenses, la voix qui a été la plus écoutée a été celle de M. Bignon, l'honorable rapporteur de la commission, et que de fois n'a-t-il pas été en opposition avec les ministres! M. le maréchal Soult porte à son budget un crédit de 120,000 francs pour transférer à Vincennes l'école pyrotechnique établie actuellement à Metz : il insiste sur le maintien de ce crédit; il soutient que l'école de pyrotechnie, qui est un grand établissement militaire, sera beaucoup mieux placé à Vincennes, au centre de notre système de défense, que dans une place frontière. M. Bignon répond qu'il n'y a point d'urgence à la translation proposée, et la chambre est de l'avis de M. Bignon. Nous pourrions citer vingt exemples où la commission et la chambre n'ont tenu aucun compte des protestations et des argumens du cabinet. Qu'arrive-t-il? C'est que le pouvoir perd, aux yeux de ses agens, la force morale dont il a si fort besoin d'être investi, et ceux qui fonctionnent dans la sphère gouvernementale sont parfois tentés de penser que le terrain va manquer sous leurs pieds.

Rappeler que la succession de M. l'amiral Roussin est ouverte, ce n'est que répéter ce que tout le monde sait et dit. Depuis long-temps l'amiral veut se retirer, personne ne s'oppose à sa retraite; sur ce point, on est d'accord. Quel sera son successeur? Le nom de M. de Salvandy a été prononcé d'une manière sérieuse, et c'est en ce moment le choix qui paraît le plus vraisemblable. Cependant il y a à ce sujet quelque inquiétude chez les hauts fonctionnaires de la marine et chez les amiraux. Prendre un homme politique pour le mettre à la tête d'une spécialité à laquelle il est étranger, n'est-ce pas priver les marins de la plus haute récompense à laquelle leur ambition peut légitimement aspirer? Entre ces prétentions et ces considérations diverses, il n'y a pas encore eu de parti pris.

L'affaiblissement du pouvoir est chose qui frappe tout le monde à tous les degrés de la sphère gouvernementale, Ainsi l'honorable M. Vatout, dans le cours des débats sur le budget, s'est plaint avec raison que les préfets, dont

Digitized by Google

l'autorité était si grande sous l'empire, aient perdu beaucoup aujourd'hui de leur influence. D'où vient cela? C'est que tout le crédit a passé aux députés. Or, M. Vatout voudrait pouvoir se débarrasser, ses collègues et lui, de cette nuée de solliciteurs qui, à certaines époques, viennent s'abattre sur Paris, d'autant plus que M. Vatout prévoit le moment où la facilité des chemins de fer rendra cette invasion plus formidable encore. Les plaintes de l'honorable député ne sont que trop fondées, mais le remède qu'il indique pour le mal signalé est-il efficace? M. Vatout, comme il l'a dit lui-même à la chambre, a eu une idée, et la voici. L'administration des finances dispose de mille petits emplois qui sont l'objet d'une foule d'ambitions. Ne pourrait-on pas remettre aux préfets la nomination à ces emplois subalternes? C'est-à-dire que l'honorable M. Vatout proposerait de déléguer aux préfets, par une disposition législative, une partie des attributions ministérielles. Cela nous semble peu praticable. Les agens supérieurs et responsables de la puissance exécutrice, les ministres, ne peuvent pas se dessaisir d'une manière générale et définitive d'une portion de leur pouvoir. Que deviendrait alors la responsabilité ministérielle? Nous désirons, avec l'honorable M. Vatout, que les préfets reprennent plus d'influence et de pouvoir dans les départemens qu'ils administrent, mais nous ne croyons pas qu'un bon moyen pour arriver à ce but soit de démembrer l'autorité centrale.

La loi des sucres a été discutée et votée par la chambre des pairs. Ici la pairie se trouvait en face, non-seulement d'une question fort épineuse, mais d'une nécessité politique que sa sagesse ne pouvait méconnaître. Indépendamment des opinions particulières que les membres de la pairie pouvaient avoir sur ce problème spécial, il y avait un fait qui primait tout, c'est l'obligation morale où ils se trouvaient de voter la loi qui leur était aportée s'ils ne voulaient pas ajourner d'un an le soulagement qu'attendent les colonies, et jeter le gouvernement dans de graves embarras. Un premier projet avait été présenté à la chambre des députés par le ministère, projet hardi et qui, aux yeux du cabinet, pouvait définitivement résoudre la question. Ce projet est repoussé par la chambre, qui lui en substitue un autre. Que fait le cabinet? Persiste-t-il dans le projet primitif? Non, il adopte ce qu'il a combattu, et il accepte la mission de présenter et de défendre, devant la chambre des pairs, des dispositions dont il avait signalé, non-seulement l'insuffisance, mais le danger.

Qu'aurait-on voulu que fît la chambre des pairs? était-ce à elle de reprendre le projet primitif, de s'en constituer le champion? D'abord il est fort douteux que les principes absolus de ce projet aient pu se concilier dans l'assemblée du Luxembourg une véritable majorité. Des esprits distingués ont pu se déclarer en sa faveur, mais la chambre a trop de prudence, trop de sagesse pratique pour se jeter dans un de ces partis extrêmes qui immolent brutalement un intérêt à un autre. L'assemblée qui, dans la question de la conversion des rentes, a su défendre avec une si heureuse persévérance les droits et

Digitized by Google

la fortune des petits rentiers, ne pouvait être disposée à sacrifier une industrie indigène.

D'ailleurs le projet primitif avait disparu. Le ministère s'était approprié le projet de la chambre des députés et le présentait aux suffrages de la pairie. L'honorable rapporteur de la commission, M. Rossi, a résumé d'une manière fort lucide les différens systèmes auxquels avait donné naissance la question des sucres, et il a conclu, dans son rapport comme à la tribune, à l'adoption du projet qu'avait formulé la chambre des députés. Nous croyons bien que le savant économiste avait quelques préférences pour le projet primitif, mais la raison de l'homme politique a su faire taire ces préférences pour marcher au but qu'il fallait atteindre. Le projet primitif n'a pas manqué de partisans dans la chambre des pairs. M. le marquis d'Audiffret s'est prononcé hautement pour le système d'indemnité. Selon lui, l'industrie indigène, depuis qu'elle existe, a occasionné au trésor des pertes immenses, et il serait temps d'y mettre un terme. M. Gauthier a repoussé le projet de la chambre des députés comme funeste au trésor, aux colonies et à la marine; il a d'ailleurs conclu à l'ajournement de la question. M. le comte Matthieu de la Redorte a été du même avis, espérant que l'année prochaine il serait peut-être plus possible de faire prévaloir à l'autre chambre le système de la suppression du sucre indigène. Il y a des orateurs qui, comme M. le duc d'Harcourt, ont parlé contre les deux projets : le premier, qui supprime l'industrie indigène, lui a paru sauvage; le second, qui veut faire vivre sur le même pied les deux industries, lui semble tout-à-fait insignifiant. Il proposerait une troisième solution, celle du dégrèvement. Par là la consommation se trouverait élargie, et les consommateurs soulagés.

Un honorable pair, M. Charles Dupin, a pris le singulier parti de parler énergiquement contre le projet, et de voter pour. « Je voterai, a-t-il dit en quittant la tribune, pour un projet contre lequel se soulèvent cependant non-seulement ma raison, mais encore mon cœur et ma conscience. » Voilà un véritable martyre parlementaire. Enfin, le projet de la chambre des députés a eu de chaleureux défenseurs dans MM. d'Argout et Thénard. Ce dernier a très bien démontré que ce projet n'est point injuste envers l'industrie indigène, quoiqu'il soit destiné à diminuer sensiblement sa production. En effet, depuis long-temps, depuis 1828, l'industrie indigène était avertie qu'elle aurait à supporter un jour les mêmes droits que sa rivale. D'ailleurs, on lui accorde encore un délai de cinq ans. Comment pourrait-elle se plaindre avec quelque fondement? M. le comte d'Argout ne croit pas que le projet de la chambre des députés ait pour effet nécessaire de tuer le sucre indigène d'ici à dix ans. Il pense au contraire que les deux sucres pourront fort bien vivre ensemble. MM. d'Argout et Thénard ont défendu le projet de loi avec beaucoup plus de chaleur que l'organe du cabinet, M. Cunin-Gridaine. Il était difficile à M. le ministre du commerce de trouver des accens bien énergiques au moment où il se voyait dans la nécessité de contredire ses premières opi-

Digitized by Google

nions. La pairie a voté la loi de la chambre des députés à la majorité de 79 boules blanches contre 45 boules noires. Nous allons donc, dans la question des sucres, procéder à une expérience nouvelle. La pensée de la transaction décrétée en 1840 subsiste; seulement on en a modifié les conditions, en prenant conseil de la pratique.

En Espagne, la pensée d'une séparation d'avec le gouvernement du régent fait toujours de nouveaux progrès. A chaque dépêche télégraphique, nous apprenons qu'une ville s'est prononcé contre Espartero, qu'une province s'est déclarée dans le même sens. Les dernières nouvelles nous apprennent que Valladolid, Vittoria, Lucena et Ubeda ont fait leur mouvement. A Barcelone, où est arrivé un membre des cortès, le général Serrano, l'exaltation est au comble. La junte suprême annonce dans une proclamation qu'elle n'obéira pas aux injonctions de Zurbano, qui exigeait l'évacuation de plusieurs points occupés par les troupes constitutionnelles ou par la milice nationale, sous la menace d'un bombardement immédiat : « Barcelonais, s'écrie la junte suprême, votre nom, désormais égal à celui des Numantins, prépare à l'histoire un de ses faits les plus brillans et les plus héroïques. Qu'ils brûlent nos maisons, nous respirerons libres sur leurs cendres. Vive la constitution ! Vive la reine ! A bas Espartero ! » En moins de trois ans, Espartero est arrivé à vouloir bombarder pour la seconde fois la capitale de la Catalogne, qui avait applaudi avec ivresse à son usurpation. Nous ne nous étions pas trompé en disant qu'Espartero ne pouvait rester immobile à Madrid. Il a quitté la capitale pour réprimer et comprimer les mouvemens qui éclatent de tous les points. Le gouvernement n'est plus pour Espartero qu'une guerre civile à l'état chronique; d'époque en époque, il a des insurrections à combattre. Il faut que son pouvoir soit devenu pour une partie des Espagnols quelque chose de bien odieux, puisqu'ils n'ont pu se résoudre à patienter jusqu'à l'expiration légale de la régence d'Espartero. Le duc de la Victoire a protesté qu'il remettrait l'exercice du pouvoir entre les mains de la reine Isabelle au mois d'octobre 1844. Cependant nombre de villes et de provinces se prononcent contre lui, et semblent préférer à sa domination l'établissement d'une régence provisoire jusqu'à l'automne de l'année prochaine. Provoquer de pareilles manifestations, c'est à coup sûr manquer d'habileté. Sous quel aspect nous apparaît aujourd'hui Espartero la ?Représente-t-il révolution ? Les malédictions des Catalans sont là pour répondre. Il n'est pas à coup sûr, quoi qu'en ait dit M. Peel dans le parlement anglais, le symbole et le défenseur de la monarchie constitutionnelle. Usurpateur sans gloire, dictateur sans puissance, il n'a pour lui aujourd'hui ni les forces de la révolution, ni l'autorité de la monarchie.

Où est O'Connell ? ou plutôt où n'est-il pas ? Il arrive à Galway et commence ainsi son discours : « Mes amis, je suis venu ici pour vous dire qu'il n'est pas de puissance au monde capable d'empêcher le *repeal* de s'accomplir. » Puis il demande si on est bien décidé à soutenir cette sainte cause.

Digitized by Google

Quant à lui, il veut absolument et il obtiendra le rappel. Le ministère tory ne l'effraie pas, car ce ministère n'a rien trouvé de plus fort que de publier une proclamation contre les chanteurs des rues. Ainsi donc c'est contre les vieilles femmes qui chantent des complaintes que s'arment les champions du torysme, Peel, Stanley et Wellington. Prenant un ton plus grave, O'Connell insiste sur la moralité et la légalité de sa mission : il en donne pour preuve l'appui que lui prêtent les évêques et les prêtres de l'Irlande. Ainsi l'homme que le peuple irlandais appelle aujourd'hui le Moïse de sa patrie se sert de la religion pour imprimer à son entreprise un caractère de sagesse et de prudence. Il marche à son but; il veut avoir ses trois millions de *repealers*, et, quand il pourra disposer de cette force, il fera un pas de plus.

Dans la Prusse rhénane, les états ont repoussé à l'unanimité un projet tendant à changer les lois criminelles, qui ne sont autre chose que les codes français. Les populations ont applaudi à cette résolution des états. On peut s'étonner que le gouvernement prussien ait assez peu pressenti les dispositions des esprits pour risquer une proposition qui a rencontré une résistance aussi unanime.

Sous le titre d'*Otaïti, Histoire et Enquête*, M. Henri Lutteroth est remonté aux premières origines historiques des établissemens européens dans plusieurs îles de l'Océan Pacifique. On s'aperçoit fort bien que c'est un protestant qui a tenu la plume; toutefois, il y a dans ce livre un désir sincère d'impartialité, et le ton de la polémique de l'auteur est fort honnête.

Au surplus, ce qui nous a paru surtout intéressant dans le livre de M. Henri Lutteroth, ce n'est pas la discussion au sujet des missionnaires catholiques, mais le tableau des mœurs qui régnaient avant la prédication de l'Évangile et l'introduction du christianisme. Entre les mains d'un grand écrivain, il y avait là matière à d'admirables pages. M. Lutteroth est un protestant trop exclusif pour être un grand peintre, mais on doit lui savoir gré d'avoir présenté, en les résumant d'une manière élégante et claire, d'intéressans matériaux pour les futurs historiens.

— Il vient de paraître une nouvelle édition des *Derniers Bretons*, de M. Émile Souvestre (1). Ce livre, qui a obtenu dès sa publication un succès légitime, est une des études les plus attachantes qu'aient inspirées les mœurs et la poésie bretonnes. On sait comment se divise l'ouvrage. Dans la première partie, l'auteur décrit avec charme la belle et sévère nature de son pays; dans la seconde, il fait connaître les poésies populaires de l'Armorique; dans la troisième, il s'occupe de la vie matérielle, de l'industrie, en montrant ce

(1) Un vol. grand in-18, chez Coquebert, rue Jacob,

Digitized by Google

qu'il y a de ressources dans le caractère breton pour les grands travaux et les utiles entreprises. Ce plan est des plus heureux, car il a permis à l'auteur de retracer tout ce qu'a de curieux la physionomie morale et poétique de la Bretagne. Sans doute, après M. Souvestre, et l'auteur l'avoue lui-même, le savant, l'économiste, l'historien, trouveront encore beaucoup à dire; mais dans ce qui touche aux mœurs, à la poésie populaire de la vieille Armorique, l'auteur des *Derniers Bretons* s'est assuré un domaine qui est bien à lui. S'il n'a pas été complet, il a su du moins unir mieux qu'aucun autre le charme à la vérité, l'exactitude à l'intérêt.

— L'histoire de Paris a été le sujet de plusieurs travaux intéressans. Depuis Corrozet, qui écrivait au XVIe siècle les *Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, jusqu'aux écrivains modernes qui ont continué avec plus ou moins de bon sens et d'érudition la tâche de ce naïf chroniqueur, Paris, en vérité, n'a pas manqué d'historiens. Une *histoire civile, morale et monumentale de Paris*, de MM. J. Belin et Pujol (1), mérite d'occuper une place distinguée parmi ces nombreuses études sur l'antique capitale. L'ouvrage de MM. Belin et Pujol ne laisse rien à désirer sous le rapport de la précision et de l'exactitude. On suit avec charme les auteurs au milieu des monumens romains de Lutèce, dans les rues tortueuses et sombres du Paris de Louis VII, devant Notre-Dame, qui s'élève sous Philippe-Auguste, et l'hôtel Saint-Paul, si magnifique sous Charles V; enfin dans le Paris de la renaissance, embelli par Jean Goujon et Philibert Delorme. Des chapitres curieux et développés sont consacrés aux XVIIe et XVIIIe siècles, et à l'époque actuelle. On ne peut manquer de bien accueillir cet utile ouvrage, qui est tout simplement un guide complet et raisonné à travers le Paris de tous les temps.

— Sous le titre de *Scilla e Cariddi*, M. Francis Wey vient de recueillir (2) les articles qu'il a publiés dans cette *Revue* sur les Calabres, la Sicile et l'Oberland. Un chapitre nouveau et piquant, *Genève*, figure parmi ces fidèles descriptions de l'Italie et de la Suisse, dont il est superflu de rappeler ici l'intérêt à nos lecteurs.

(1) Belin-le-Prieur, rue Pavée-Saint-André, un volume in-18.
(2) 2 vol. in-8°, chez Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

ALBINE.

XVI.[1]

A un quart de lieue du hameau d'Eppstein, à deux cents pas de la maison du garde-chasse Jonathas, il y avait sur la lisière de la forêt une large et fraîche pelouse où les paysans des environs se réunissaient le dimanche. Ce beau rond de gazon était la salle verdoyante et le tapis épais des bals du pays, et près de là un grand massif de tilleuls centenaires servait de point de réunion aux vieux et aux savans du village. On trouvait, entre les arbres, une fontaine creusée dans un pli du terrain, et à laquelle on descendait par un escalier de pierres toutes moussues. Autour de la source étaient établis des bancs avec un mur d'appui très commode pour puiser de l'eau.

Trois ans après la mort de Gaspard, un jeune homme, par une mélancolique et douce matinée de septembre, était assis sur l'herbe, au plus épais du rond de tilleuls, et, un carton sur les genoux, dessinait un vieux tronc d'arbre tordu et noueux qu'un essaim d'abeilles avait choisi pour royaume. Le jeune homme interrompait fréquemment son travail pour regarder du côté de la pelouse. C'était pourtant un jour de la semaine, et pas une ame n'y paraissait; on n'en-

(1) Voyez les livraisons des 4, 11, 18, 25 juin et 2 juillet.

Digitized by Google

tendait absolument que le clapotement continu de la fontaine et la chanson d'une fauvette perdue dans le feuillage.

Cependant, au bout d'une heure d'attente, une jeune fille parut au bout de la pelouse, et le dessinateur se leva comme pour aller à sa rencontre; mais il s'arrêta au bout de quelques pas, et se mit à la regarder sans être vu d'elle.

Ce jeune homme était Éverard, cette jeune fille était Rosemonde.

Éverard, toujours noble et beau, portait avec plus d'élégance et de distinction qu'autrefois son costume simple et pittoresque; c'était le même regard grave et doux, mais plus profond et plus triste; c'était le même front haut et sérieux, mais marqué plus visiblement encore du sceau d'un destin sombre et de je ne sais quelle fatalité cachée.

Rosemonde, toujours ravissante et modestement fière, était vêtue d'un corsage rouge et d'un jupon noir; le bord plissé de sa chemise entourait son gracieux visage. Elle portait une cruche de grès sur son épaule et une plus petite à la main, et se dirigeait vers la fontaine.

Quand elle descendit les degrés usés, Éverard quitta le massif de tilleuls, et courut la rejoindre.

— Bonjour, Éverard, dit-elle en l'apercevant, d'un ton qui indiquait qu'elle s'attendait à le trouver là.

Ils s'assirent tous les deux sur le banc.

— Tenez, Rosemonde, dit Éverard en ouvrant son carton, j'ai presque terminé mon dessin, et, ma foi! grace à vos bons avis d'hier, il n'est pas trop mal venu, ce me semble; j'ai tâché d'y imprimer cette horreur que prêtait, dites-vous, aux forêts notre grand Albert Durer, dont vous me racontiez l'autre jour la simple et sublime histoire.

— Mais c'est fort bien, en vérité, dit Rosemonde; seulement l'ombre portée de cette branche pourrait produire un effet meilleur.

Et lui prenant le crayon des mains, elle corrigea la faute en quelques traits.

— Maintenant c'est magnifique, dit Éverard en battant des mains, et je suis deux fois plus fier de mon chef-d'œuvre depuis que vous y avez touché. Il faut que vous soyez aussi bonne que vous êtes belle, Rosemonde, pour avoir tant d'indulgence et de patience avec votre maladroit écolier.

— Enfant que vous êtes, dit la jeune fille tandis qu'il lui baisait doucement les mains et la contemplait avec une admiration naïve, est-ce qu'il n'y a pas un attrait charmant dans nos études? Est-ce

Digitized by Google

que nos leçons sont autre chose que des plaisirs? Est-ce que mon écolier n'est pas mon compagnon? Et puis je serais si glorieuse, Éverard, d'avoir rendu, d'avoir presque donné à la noblesse allemande un de ses plus historiques représentans, un gentilhomme appelé par son rang à de si hauts destins, qui languissait dans l'ignorance et dans l'ennui. J'ai fait pour vous, ah! je m'en sens fière quand j'y pense, ce qu'eût fait votre mère, ce qu'aurait dû faire le comte Maximilien. Et que de progrès en trois ans? Comme vous avez saisi avec promptitude! comme vous avez deviné tout-à-fait ce que je ne savais qu'à demi! Maintenant, que seraient près de vous tous les papillons dorés de la cour de Vienne?

— Hélas! reprit tristement Éverard, ce n'est point par la science que vous m'avez rendu heureux, ma sœur Rosemonde; à quoi bon agrandir la pensée, quand la vie est si étroite! Que servent les ailes à l'aigle en cage? Que fait un nom éclatant à une destinée obscure? Je n'ai jamais mieux compris mon isolement que depuis que je comprends le monde; et si je ne vous bénissais de votre présence, je vous en voudrais, je crois, de vos leçons. Depuis que je vous vois, j'existe; mais depuis que je pense, je souffre. Nous déplorerons peut-être un jour, Rosemonde, le don fatal que vous m'avez fait.

— Non, répondit Rosemonde, je ne me repentirai jamais d'avoir rendu un d'Eppstein à lui-même et à son pays.

— Ah! je suis un d'Eppstein renié, oublié, dit Éverard en secouant la tête avec mélancolie; je ne serai jamais un général illustre comme mon grand-père Rodolphe, que redoutait Frédéric, ni un profond diplomate comme mon aïeul maternel, qui en remontrait à Kaunitz; je serai tout au plus le héros de quelque sombre et terrible légende, et si je suis fameux un jour, ce ne sera ni dans les camps, ni dans les lycées, mais peut-être aux veillées des paysans.

— Éverard, mon frère, encore vos folles idées! interrompit Rosemonde.

— Oh! vous avez beau dire, je sens un crime dans mon sort. Précisément depuis que vous m'avez fait entrer dans la réalité, j'ai conscience de la vie étrange que Dieu m'a imposée côte à côte avec une morte. Aux lueurs de vérité que vous m'avez fait entrevoir, je m'aperçois bien que je suis comme en dehors de l'humanité : une ombre, un fantôme, une menace peut-être et une vengeance; tout enfin, excepté un homme.

— Mon ami!

— Ah! vous ne pouvez rien contre cela. Vous êtes devant moi,

Digitized by Google

Rosemonde, mais ma mère Albine est derrière moi; vous seriez un avenir bien rayonnant, mais elle est un passé si formidable! Tenez, parlons d'autre chose.

Il y eut une pause pleine de pensées.

— Avez-vous achevé l'histoire de la guerre de trente ans? dit Rosemonde.

—Oui, et Wallenstein est un grand général, comme Schiller est un grand poète. Merci à vous, Rosemonde, qui m'avez introduit dans les chroniques des jours écoulés, qui avez pour ainsi dire ajouté à ma vie toutes ces vies fécondes et éclatantes; merci à vous, qui m'avez appris l'enthousiasme. Ah! quand je vous adresse des paroles amères, pardonnez-moi, ne m'écoutez pas, je suis injuste, je suis méchant. Mais, au fond, je vous aime comme ma sœur, et je vous vénère comme ma mère.

—Everard, dit Rosemonde, et vraiment sa voix grave et sa sérieuse attitude la faisaient ressembler à une jeune mère exhortant son fils;

— Everard, je sais que vous êtes bon et doux, mais je vous blâme en effet d'être triste et découragé. Pourquoi croyez-vous à la fatalité et ne croyez-vous pas à la Providence? C'est mal. Dieu et votre mère ne veillent-ils pas pour vous? Une seule chose vous manquait, l'éducation de l'esprit; j'ai été choisie pour vous l'apporter, et l'hiver au coin de l'âtre, l'été dans votre grotte ou sur l'appui de cette petite fontaine, nous avons causé, lu, médité. Vous avez vite appris ce que je savais, et puis, dépassant mon enseignement imparfait, vous m'avez montré à votre tour ce que j'ignorais encore. Maintenant, soit que vous restiez ici dans votre retraite, soit que vous alliez dans le monde à Vienne, à la cour, vous serez partout une intelligence éclairée et distinguée. Maintenant, vous pourrez vous-même diriger et conseiller les autres. Ne troublez donc pas, je vous prie, par vos doutes et par vos tristesses, la joie que j'éprouve à songer que j'ai contribué dans mes faibles moyens à vous rendre digne du nom que vous portez et de l'avenir qui vous attend.

— Eh bien! je serai joyeux, si vous le voulez, Rosemonde, joyeux tant que vous serez là, comme les fleurs sont joyeuses tant que le soleil brille.

— A la bonne heure! frère, dit Rosemonde; laissez-moi donc puiser l'eau qu'il faut que je rapporte tout de suite à la maison, et puis, si cela vous plaît, nous achèverons de repasser ensemble l'histoire des Hohenstauffen.

— Je crois bien que cela me plaît! s'écria gaiement le jeune

Digitized by Google

homme; Rosemonde, je vous promets de ne pas penser à demain, si je reste près de vous aujourd'hui.

Et les deux amis se pressèrent la main avec un sourire plein d'une affection vraie. Puis la jeune fille prit la plus petite cruche et se pencha pour puiser de l'eau. Éverard saisit l'autre cruche et s'inclina aussi vers la fraîche fontaine. Le ciel était tout bleu au-dessus de leurs têtes, et leurs charmans visages se réfléchissaient dans le miroir de la source. Ainsi entourés d'azur, ils se rapprochaient dans l'eau et riaient et se saluaient doucement. Quand ils se relevèrent:

— Laissez-moi boire, dit joyeusement Éverard.

Rosemonde lui présenta la cruche, et il but. Le sculpteur qui eût saisi leur gracieuse attitude eût trouvé le plus heureux groupe qu'on puisse imaginer.

— Nous devons avoir l'air d'un tableau de la Bible, d'Éliézer et de Rébecca, reprit en souriant la jeune fille.

Elle franchit lestement les degrés de pierre pour s'éloigner de la fontaine, emportant sa petite cruche sur l'épaule. Éverard, l'autre cruche à la main, son carton sous le bras, ne tarda pas à la rejoindre, et tous deux se dirigèrent ainsi vers la maison du garde-chasse.

Ils se regardaient souvent en marchant; les yeux d'Éverard étaient pleins d'admiration et de tendresse, mais dans le regard de Rosemonde il y avait moins une expression d'amour qu'une expression de sagesse et de bonté.

XVII.

Le récit de cette seule matinée peut faire comprendre quelle avait été pendant trois années la douce vie à deux d'Éverard et de Rosemonde. Le tendre rêveur des bois du Taunus et la grave pensionnaire du Tilleul Sacré s'étaient développés l'un et l'autre dans le sens de leur caractère et de leur destin. Rosemonde avait enseigné Éverard, Éverard avait aimé Rosemonde. Le promeneur solitaire désormais n'était plus seul. Il avait à qui offrir son ame, à qui envoyer sa pensée, à qui consacrer les parts de son cœur et de sa vie que sa mère laissait vides. Il mit son bonheur à obéir à Rosemonde; ce qu'elle lui donnait à faire, il en venait à bout sans effort; elle eut sur le sauvage esprit une juridiction souveraine; tout fut à elle dans cette nature rude et dévouée.

La seule chose qu'Éverard garda pour lui, ce fut sa religion pour

Digitized by Google

l'ombre d'Albine. Rosemonde était sa confidente pour tout le reste, mais il ne s'ouvrit qu'avec réserve même à elle sur ces visions de la nuit et du jour. Le secret des apparitions et des conseils du cher fantôme ne fut révélé qu'à demi. Comme l'amour véritable, le respect filial d'Éverard avait sa pudeur qui lui défendait de trahir cette tombe fermée pour tous, hormis pour lui.

Éverard eut dès-lors une double existence et un double amour, et sa mère ne lui sembla pas irritée du partage. Quand Rosemonde était là, il travaillait avec elle, heureux de l'écouter et de la comprendre. Elle partie, il s'enfonçait dans la forêt et dans sa rêverie, et c'était sa mère qu'il appelait, sa mère qui venait, qui reprenait sur lui son ancienne autorité, et qui lui parlait dans le vent ou dans la brise, toujours pour l'instruire et l'améliorer.

Or, ces entretiens, il en taisait les détails et l'objet, comme l'amant respectueux qui ne dit pas les baisers de sa maîtresse. Les froids rayons de la lune ou les pâles clartés des étoiles en étaient les seuls témoins et les seuls confidens; seulement il faut croire que sa mère le plaignait, si elle ne le blâmait pas, et que, s'il n'encourait pas de reproches, il était troublé de ses appréhensions et de sa pitié; car il revenait de sa grotte le plus souvent mélancolique et même sombre, et, quand Rosemonde l'interrogeait, il refusait doucement de lui répondre; puis il pleurait avec amertume et parlait vaguement d'un avenir redoutable. Elle ne réussissait pas ces jours-là à le consoler.

Hormis sur ce point, il était tout à Rosemonde, et subissait de jour en jour avec un charme plus vif l'ascendant de la jeune fille.

Il faut dire aussi qu'elle en usait avec une sagesse et une douceur infinies, comme si les instincts maternels qui étaient en elle ne devaient pas, hélas! trouver d'autre occasion de s'exercer. Elle avait entrepris avec joie et mené à fin avec amour l'éducation du jeune et inculte esprit d'Éverard. Elle était revenue avec lui sur les rudes et ingrats sentiers de la science; elle avait montré à son élève avec patience et bonne grace tout ce qu'elle savait : l'histoire, la géographie, le dessin, la musique; elle lui avait rendu familières les langues française et anglaise, sans parler de la littérature nationale. Sur plusieurs points, il l'avait dépassée; sur d'autres, elle lui était restée supérieure; mais en vérité ç'avait été un spectacle charmant et touchant que celui de cette enfant enseignant un autre, et c'était un mystère étrange que cette transformation faite par une jeune fille d'un rude et ignorant paysan en un homme élégant et lettré.

Raconter d'ailleurs les évènemens de ces trois années à Eppstein

Digitized by Google

serait impossible. Rien n'était plus simple que l'existence que menaient Rosemonde et Éverard, existence stérile en faits, féconde en idées. En deux mots on pourrait la dire. Les suivre un jour, c'était les connaître depuis trois ans.

Dès le matin, Éverard quittait le château où il avait définitivement repris sa chambre, et après avoir fait une longue prière sur la tombe de sa mère, il venait frapper à la porte du bon Jonathas. Tandis que Rosemonde, qui était la meilleure et la plus exacte ménagère, rangeait et disposait tout dans la maison, il étudiait seul, il repassait les leçons de la veille et préparait celles du jour. Puis on déjeunait en famille, simplement et gaiement. Les heures du travail venaient ensuite, animées et sérieuses, à la maison quand le temps menaçait, dans le bois, dans la plaine, à la source, quand il faisait beau; et les études n'en étaient pas plus mauvaises pour être faites le long d'un champ de blé, les lectures n'en étaient pas moins bien comprises pour être accompagnées de quelque chanson d'oiseau. Parce que des fleurs cueillies sur la route marquaient les pages des livres, les livres parfumés n'en profitaient pas moins aux lecteurs.

La soirée était donnée au repos et à la causerie. L'hiver, on s'asseyait au coin du foyer flamboyant, l'été sur le banc du seuil, sous le chèvrefeuille et le jasmin. L'hiver, on écoutait tomber la pluie ou la neige; l'été, on regardait le soleil se coucher et se lever les étoiles.

Puis le bonhomme Jonathas ou Rosemonde avaient toujours à raconter quelque conte merveilleux ou quelque légende charmante. Le garde-chasse surtout, qui était le plus grand conteur du pays, n'en avait jamais fini avec ses souvenirs, parmi lesquels il n'omettait pas même, dans la pureté et la sincérité de son cœur, toutes sortes d'histoires d'amour, dangereuses peut-être pour des auditeurs aussi jeunes que les siens, s'il n'en eût atténué l'effet par sa candeur chaste et sa naïveté sainte.

Quand on ne racontait pas, Rosemonde s'asseyait à son clavecin et jouait les plus beaux morceaux de Gluck, de Haydn, de Mozart, de Beethoven même, qui commençait alors à jeter son éclat. On ne saurait décrire l'effet que produisirent ces immortelles mélodies sur l'esprit d'Éverard, à la fois vague et profond comme la mer, et comme la musique même. Tandis que les petits doigts de Rosemonde couraient agiles sur son clavier, les rêveries du jeune homme erraient rapides et folles dans les champs sans limites de l'imagination.

Nous avons raconté déjà comment il se croyait entouré d'une éter-

Digitized by Google

nelle harmonie, et quelles voix célestes il entendait à toute heure dans le silence. Or, il reconnaissait parfois, dans les sublimes inspirations des maîtres, les notes éparses des concerts de son extase. Rosemonde aussi, dans ces momens-là, lui apparaissait, comme autrefois Albine, précédée par les sons des harpes séraphiques et tout enveloppée comme elle d'un voile de mélodie. Il l'eût volontiers adorée alors ainsi qu'une sainte, et il fallait que la voix de Jonathas le réveillât pour qu'il ne se crût pas transporté en paradis.

Puis, quoique les évènemens fussent bien rares dans sa vie solitaire, le beau est vraiment si simple, que, dans telle sonate ou telle symphonie, notre rêveur attentif croyait souvent retrouver son humble histoire. Oui, cette basse continue si majestueuse et si grave, c'était bien le fond triste et sombre de son existence, la pensée éternellement présente de sa mère morte, la menace sourde et grondante d'un avenir inconnu, tandis que les étincelantes et vives fantaisies, arabesques légères de sons brodées sur les accords uniformes, lui rappelaient sa vie au soleil, et Rosemonde souriante, et les prés et les bois vermeils, et ses études mêlées de jeux. Éverard souriait et se reposait, bercé dans les caprices de l'harmonie, mais tout à coup une note foudroyante ramenait, coup de tonnerre dans le ciel bleu, le formidable présage de quelque sinistre évènement.

Quand on ne racontait pas, quand on ne faisait pas de musique, Rosemonde ou Éverard lisaient à voix haute. Ces lectures pouvaient passer pour les vrais, les seuls évènemens de leur retraite. C'est ainsi qu'un soir Rosemonde lut *Hamlet*. Éverard écouta en silence le sombre drame, se leva sans mot dire quand il fut achevé, et sortit incliné sous le poids de ses pensées.

Le lendemain, il confia à Rosemonde les impressions que la terrible épopée du doute avait laissées dans son ame. N'existait-il pas une étrange conformité, une sorte de parenté morale entre lui et le héros du scepticisme? Tous deux voyaient sans cesse une ombre à leurs côtés. Ils étaient jeunes, tristes, faibles tous deux. Ils sentaient l'un et l'autre qu'ils avaient quelque chose d'horrible à faire, et que la fatalité les avait pris pour ses instrumens. Ce qu'Éverard n'osait ajouter, c'est que, comme Hamlet, il hésitait devant la vie, c'est qu'il avait peur d'espérer, peur de croire, peur d'aimer surtout; c'est qu'en son amer découragement il eût volontiers dit à son Ophélie : Au couvent! retourne au couvent!

— Il est pourtant un point, disait Éverard pensif, sur lequel nous sommes différens, le prince de Danemark et moi, pauvre exilé : la

Digitized by Google

mission affreuse dont le destin le charge, il la connaît, et moi, je l'ignore. Il voit le but auquel il marche, le poignard dont il doit frapper, et il s'épouvante. Que serait-ce, s'il allait comme moi au crime dans les ténèbres, s'il se savait un bourreau, mais un bourreau aveugle?

— Éverard, que dites-vous? s'écria Rosemonde effrayée.

— Oui, Rosemonde, je vous fais horreur et pitié, n'est-il pas vrai? Mais je ne suis pas fou, mes révélations ne me trompent pas. Hamlet est l'instrument d'une vengeance; je dois être l'occasion d'un châtiment. Ma mère en est triste et pleure beaucoup de ses yeux desséchés. Je ne frapperai pas peut-être, mais je serai cause que Dieu frappera. Je ne viens pas faire autre chose sur la terre, Rosemonde. Il y a des hommes qui sont grands, qui accomplissent de belles œuvres, et qui renouvellent la face du monde. Moi, je ne suis destiné à aucune de ces actions mémorables. Hélas! moi, je ne suis pas libre comme mes semblables; je ne servirai dans la main du Seigneur ou dans celle du démon qu'à faire punir quelqu'un. Caillou jeté sur le bord du chemin, je ne suis bon qu'à faire tomber une ame dans l'enfer. C'est là que tend ma vie; cette vie que vous essayez de faire intelligente et utile, Rosemonde. Ah! vous avez tort! A quoi bon, mon Dieu? Qu'on illumine les palais, soit; mais la lampe du cachot ne sert à éclairer que la misère.

Telles étaient parfois les amères plaintes de cette ame désolée, et le sourire de Rosemonde avait bien de la peine à la ramener à l'espoir et à la résignation. La généreuse fille y parvenait cependant à force de soins, de courage et de bonté. Elle corrigeait *Hamlet* avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, et *Werther* avec la *Vie de sainte Thérèse*.

Qui l'emporterait dans cette lutte entre l'amour et le sort? qui aurait raison des espérances de Rosemonde ou des terreurs d'Albine, de la vivante ou de la morte? Dieu seul le savait.

On connaît maintenant les détails touchans ou effrayans, enfantins ou lugubres, de ces trois années de la vie d'Éverard et de Rosemonde. Ajoutons que si nous avons plusieurs fois prononcé le mot d'amour, les deux enfans, eux, ne l'avaient jamais laissé échapper. Éverard était trop triste, Rosemonde était trop pure pour cela. Daphnis et Chloé chrétiens, ils s'aimaient sans le savoir, sans se l'être avoué à eux-mêmes. Une révélation du dehors pouvait les éclairer par hasard; mais en eux-mêmes rien ne devait certainement les avertir.

Ils allaient cependant, ils vivaient innocens et seuls sous le ciel

Digitized by Google

bleu, dans la maison rustique, à l'ombre des grands arbres, toujours et partout ensemble, la main dans la main, leurs fronts se touchant quand ils lisaient dans le même livre; et, à les voir ainsi dans quelque attitude gracieuse ou abandonnée, on les eût souvent pris pour quelque groupe antique de marbre blanc.

XVIII.

Le bonhomme Jonathas avait un cœur honnête et candide, mais son esprit, dénué de clairvoyance, n'était guère capable de deviner une passion cachée ou d'en prévoir et d'en arrêter les progrès. Éverard devenu jeune homme, et Rosemonde devenue jeune fille, ne lui semblaient toujours que des enfans. Il n'avait pas d'ailleurs complètement tort, et leur innocence, nous l'avons dit, justifiait son aveuglement. Ils eussent été réellement frère et sœur, selon les deux noms qu'ils se donnaient, qu'une pureté plus sincère n'eût pas été plus présente à leurs entretiens comme à leurs jeux. On leur eût demandé s'ils s'aimaient, qu'ils eussent répondu oui en toute candeur; mais, comme à Paolo et à Francesca, il devait suffire d'un hasard, d'un mot, pour leur révéler ce qui se passait à leur insu dans leur cœur.

Ce hasard, Dieu l'envoya à l'heure marquée pour précipiter le dénouement de cette simple histoire. Un jour, le garde-chasse, en revenant de sa tournée dans la forêt, trouva à la maison une lettre. Cette lettre était de Conrad. Le compagnon de l'empereur, qui depuis trois ans n'avait pas donné de ses nouvelles à Eppstein, parlait peu de lui aux habitans de la chaumière, et ne leur envoyait qu'un souvenir. D'ailleurs, il espérait sous peu aller les surprendre quelque matin; il songeait toujours, dans ses courses glorieuses à travers l'Europe, à la pauvre petite famille abritée dans un pli du Taunus; il leur disait à tous de bonnes paroles. Les seuls parens qu'il eût au monde maintenant, c'étaient eux. Au bivouac, et quand les trompettes sonnaient la bataille, leurs souvenirs passaient devant son ame. Eux pensaient-ils, de leur côté, à l'absent? Jonathas le nommait-il parfois à la veillée? Les enfans priaient-ils Dieu pour lui? Son jeune Éverard, son hôte et son compagnon, qui, après lui avoir fait les honneurs du château d'Eppstein, l'avait accompagné à Mayence, était-il toujours sauvage, solitaire et rêveur? ou bien, comme l'Hippolyte de Racine, s'était-il enfin apprivoisé?

Digitized by Google

Voilà ce que demandait Conrad.

— Oh oui! certes, il est resté dans nos mémoires et dans nos cœurs, s'écria Jonathas tout attendri. Digne Conrad, comme c'est beau et bien à lui de ne pas nous avoir oubliés! A table, et nous boirons à sa santé, mes enfans.

Le brave Jonathas but en effet à dîner quelques rasades de plus qu'à l'ordinaire pour faire fête au souvenir de Conrad; et, après avoir vidé deux ou trois fois son gobelet des dimanches, il se sentit le cœur tout épanoui et la langue toute déliée.

On était à la fin de décembre. Le soir était venu pendant le repas. Au dehors, la neige tombait à gros flocons; mais un bon foyer flambait dans la chaumière, et, comme on le sait, le coin du feu en hiver, quand le vent souffle au dehors, pousse au bavardage presque autant que le vin.

Le repas fini et la table repoussée, Jonathas, les mains jointes, s'étendit sur son grand fauteuil de cuir verni; les deux enfans s'assirent côte à côte, vis-à-vis de lui, sur un banc adossé au pied du lit, et l'on causa.

Bien entendu que Conrad fût le sujet de la conversation. Jonathas était du même âge à peu près que son beau-frère, et l'avait connu tout enfant; il parla de ses courses solitaires, de ses goûts sérieux, et peu à peu en vint à raconter comment il était devenu, lui, comte d'Eppstein, c'est-à-dire un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, l'hôte de la maison du vieux Gaspard le garde-chasse, et l'amant de Noémi la paysanne.

C'était une histoire qui avait trop d'analogie avec la leur pour que Everard et Rosemonde n'écoutassent point Jonathas avec la plus grande attention. La chambre n'était éclairée que par la flamme du foyer, si bien que le garde-chasse, voluptueusement assis sous le haut manteau de la cheminée, se trouvait seul éclairé par le cercle lumineux; les deux jeunes gens, tapis dans un coin, restaient cachés et perdus dans l'ombre. Sans savoir pourquoi, ils retenaient leur souffle et se sentaient émus comme à l'approche de quelque grave évènement.

— Savez-vous, dit Jonathas d'un air fin, quand et comment j'ai commencé à m'apercevoir que monseigneur Conrad aimait Noémi? C'est en remarquant par quel obstiné hasard ils se rencontraient toujours l'un l'autre. Noémi avait une petite chèvre blanche qu'elle menait brouter elle-même sur la lisière du bois. Eh bien! chose incroyable, quelle que fût l'heure qu'elle choisît et quelque chemin

Digitized by Google

qu'elle prît, on était toujours assuré de trouver sur sa route monseigneur Conrad, qui, sans faire semblant de rien, se promenait un fusil ou un livre à la main. Il accostait alors négligemment Noémi, et voilà la conversation engagée. Quand ce n'était pas la chèvre, c'était une visite; quand ce n'était pas une visite, c'était l'office du dimanche qui attirait Noémi dehors, et c'était toujours l'amour qui entraînait Conrad sur les pas de Noémi; et dans ce temps-là où j'étais jeune comme eux, ma foi, il n'y avait pas grand mérite à découvrir qu'au fond toutes ces promenades n'étaient que des rendez-vous.

Éverard et Rosemonde se regardèrent d'un mouvement subit, bien que l'obscurité les empêchât de se voir avec les yeux du corps. C'est qu'eux aussi, attirés par un invincible aimant, s'étaient bien des fois trouvés dans le même chemin sans s'expliquer comment cela se faisait; ils ne s'étaient pas prévenus, ils se croyaient seuls, ils pensaient l'un à l'autre, et, tout à coup, au détour d'un sentier, au saut d'une haie, ils se retrouvaient tout joyeux, mais tout surpris en même temps de ce lien invisible, de cette sympathie secrète, qui les rapprochaient sans que leur volonté y eût part.

—Je me rappelle encore, continua Jonathas, je me rappelle certain jour où le chien du père Gaspard tua d'un coup de dent la fauvette apprivoisée de Noémi. L'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes; elle aimait beaucoup cette petite fauvette, qui s'en allait dans la forêt comme un oiseau sauvage, et qui, au premier appel de sa jeune maîtresse, revenait chanter sur son doigt sa mélodieuse chanson. Conrad ne dit rien et s'en alla dans le taillis; il revint le soir, ses habits en lambeaux et ses mains ensanglantées; il était allé découvrir, tout au fond d'un fourré où mon chien Castor n'avait pas pénétré, un nid chantant de fauvettes qu'il rapportait à la désolée Noémi. C'étaient cinq oiseaux pour un, c'était l'avenir pour le présent. Les regrets de la petite se changèrent donc bien vite en joie; mais cet exploit de Conrad était si peu dans son caractère, qu'en vérité si Gaspard eût été moins aveugle...

Rosemonde et Éverard n'entendirent pas la fin de la phrase. Leurs mains s'étaient rencontrées et enlacées, car Rosemonde s'était à ce moment-là même souvenue d'une surprise que de son côté lui avait faite son frère Éverard.

Un jour elle lui avait, sur un bout de papier, tracé le plan exact d'un petit jardin qu'elle cultivait elle-même autrefois au couvent et qu'elle regrettait beaucoup : un jardin de dix pieds carrés au moins, et qui contenait un rosier de roses blanches, un groseiller, des fraises en

Digitized by Google

abondance, et une quantité innombrable de fleurs de la saison. Le lendemain, en se promenant dans le jardin de Jonathas, Rosemonde poussa tout à coup un cri de joie et de surprise. Un petit domaine tout pareil à celui qu'elle avait laissé au Tilleul Sacré fleurissait dans un coin charmant. En relevant la tête, elle aperçut près d'elle Éverard qui épiait son étonnement. Elle lui avait d'autant plus su gré de cette prévenance, que c'était à peu près la première fois qu'Éverard touchait à une bêche et à un rateau.

Or, l'histoire de la fauvette avait, il faut l'avouer, bien de l'analogie avec l'histoire du jardinet, et les deux enfans en étaient tout ravis et tout troublés. Rosemonde avait serré la main d'Éverard comme pour le remercier encore du plaisir qu'il lui avait causé ce jour-là. Leurs mains brûlantes étaient restées jointes; emportés dans une autre vie, ils croyaient assister à un rêve en écoutant ce que leur racontait Jonathas, repris comme malgré lui aux puissans souvenirs de la jeunesse.

— C'étaient de nobles cœurs vraiment, poursuivit-il. Ils étaient purs comme des enfans du bon Dieu, et ce n'était pas leur faute, après tout, s'ils étaient jeunes et beaux et s'ils s'aimaient. Moi, j'étais de leur âge à peu près, je recherchais en mariage ma bonne Wilhelmine, et je les comprenais mieux qu'ils ne se comprenaient eux-mêmes. Il arriva que Noémi tomba malade, non pas dangereusement, Dieu merci; mais le médecin déclara qu'elle ne pourrait de quelques jours sortir ni même quitter la chambre. Conrad n'avait aucune inquiétude à avoir, seulement il restait seul. Alors il tomba dans une tristesse sombre dont rien ne pouvait le tirer : je remplaçais déjà quelquefois Gaspard dans son emploi de garde-chasse; eh bien! à chacune de mes courses je rencontrais ce pauvre Conrad si navré, si désolé, que cela me faisait peine. Il cachait ses larmes quand il m'apercevait, et ne voulait convenir de son chagrin avec personne ni avec lui-même. Aussi, quand je l'interrogeais avec toute la retenue que m'inspirait son rang et en même temps toute la paternelle tendresse que je lui portais : Que veux-tu, mon bon Jonathas? me disait-il; je ne sais ce que j'ai, je ne puis me rendre compte à moi-même du singulier malaise que j'éprouve. Tout me blesse, tout m'irrite sans motifs; et si je pleure, Jonathas, je te jure que c'est sans cause. — Voilà ce qu'il me disait, et je faisais semblant de le croire; mais la vérité, c'est que je connaissais bien la cause de cette tristesse, et que j'aurais pu, s'il l'ignorait, la lui dire; car, moi

Digitized by Google

aussi, j'aimais Wilhelmine comme il aimait Noémi, et j'avais été séparé de Wilhelmine.

Si l'ombre où ils se tenaient abrités n'eût pas été si profonde, Everard et Rosemonde, qui souffraient déjà beaucoup, auraient bien plus souffert encore, car aux paroles du père ils se sentaient vingt fois par minute rougir et pâlir tour à tour. En effet, un mois auparavant, Rosemonde était allée passer quelques jours à Spire, chez une cousine de son père, et à son retour, Everard lui avait raconté de quel ennui, de quel accablement avaient été remplies les longues journées passées loin d'elle, assurant que la jeune fille avait véritablement emporté son ame avec elle, et qu'il avait pleuré des heures entières sans savoir pourquoi.

— Mon Dieu! mon Dieu! se disaient-ils chacun de leur côté, quand on est sans cesse attiré, sans cesse ramené l'un vers l'autre, quand on donnerait son bonheur et sa vie pour satisfaire à un désir exprimé, quand on ne se sent vivre et respirer que sous un regard, c'est donc qu'on s'aime? Mon Dieu! mon Dieu! ce mot de l'énigme que nous cherchions, c'est donc l'amour?

Et tout un monde inconnu se révélait aux deux enfans émerveillés et éperdus. Ils brûlaient et frissonnaient en même temps. Leurs corps se touchaient, leurs mains ne s'étaient pas quittées; ils auraient pu entendre les battemens de leurs cœurs s'ils avaient pu écouter autre chose que leurs tumultueuses pensées.

La nuit cependant était au dehors paisible et sereine. La brise qui fouettait la cabane avait cessé de souffler. La lune brillait au ciel balayé de nuages, et plongeait quelques-uns de ses rayons à travers les gerçures des contrevents. La forêt semblait endormie. Le silence qui entourait Rosemonde et Everard finit presque par les épouvanter.

— Et comment Conrad et Noémi se sont-ils enfin entendus? demanda Everard d'une voix dont le tremblement apprit à Rosemonde que le jeune homme n'était pas moins ému qu'elle.

— Ils se sont entendus sans rien se dire, allez, dit le bonhomme Jonathas. Les amoureux n'ont pas besoin de mots pour parler. Quand je dis les amoureux, cependant, j'ai tort. Il ne faudrait pas pour certaines personnes se servir des mêmes termes que pour tout le monde. C'est vrai ce que je dis : ils étaient si purs et si saints, qu'ils me semblaient mariés quand ils ne l'étaient pas encore, et que j'ai toujours cru que le bon Dieu les avait unis avant le prêtre,

Digitized by Google

Et puis, ils ont tant souffert depuis, que la douleur et la mort ont épuré encore tous ces souvenirs sacrés; l'histoire de leur innocente et belle affection me paraît respectable comme la vie des martyrs et des saints, et quand j'y pense, c'est pour moi comme une seconde religion. Je les vénérais plus peut-être que je ne les aimais, et ce n'est pas peu dire. Ils savaient bien que je leur étais dévoué, et, me regardant déjà comme de la famille, ils m'avaient pris pour confident. Oh! comme ils me parlaient avec attendrissement et douceur l'un de l'autre! Or, Noémi a raconté à sa sœur Wilhelmine, qui me l'a raconté elle-même quand elle a été ma femme, qu'un jour ils étaient seuls assis sur le même banc et la main dans la main. Ils lisaient, je crois, un livre, mais le seul livre qu'ils lussent en réalité, c'était celui de leurs cœurs; si bien que, sans savoir comment cela se fît, leurs haleines si pures se mêlèrent, leurs lèvres, leurs douces lèvres se rapprochèrent, et, ma foi, ils se dirent ainsi, sans une parole, ce que du reste ni l'un ni l'autre n'avaient plus depuis longtemps à apprendre : c'est qu'ils s'aimaient!

Et tandis que Jonathas parlait ainsi dans la candeur de son ame et dans la pureté de sa pensée, Éverard et Rosemonde, les mains pressées, les ames confondues, se serraient l'un contre l'autre, enivrés, haletans, cachés par la nuit. Nul ne les voyait; ils ne se voyaient pas eux-mêmes. Le bras du jeune homme était passé derrière le corps frémissant de son amie, et Rosemonde, Rosemonde elle-même, entraînée par une fascination irrésistible, n'avait plus ni force ni pensée; leurs cheveux en ce moment se touchèrent, leurs haleines se confondirent, leurs lèvres se rapprochèrent toutes tremblantes, leurs bouches s'unirent; mais ce baiser, leur premier bonheur, n'eut que la durée d'un éclair. Effrayés d'eux-mêmes, ils se reculèrent précipitamment. Puis, comme s'il n'eût attendu que ce moment :

— Allons, allons, enfans, dit le garde forestier, le feu s'éteint, séparons-nous. Il est l'heure, vous, monsieur le comte, de regagner le château, et toi, Rosemonde, de rentrer dans ta chambre.

La voix du garde forestier réveilla les deux enfans de leur extase, et les précipita du paradis sur la terre.

Tous trois se levèrent alors. Éverard et Rosemonde étaient si étourdis et si tremblans, qu'ils furent obligés, pour ne pas tomber, de s'appuyer l'un sur l'autre. Après quelques mots et un serrement de mains échangé, ils se séparèrent, Jonathas bien tranquille et rêvant au passé, Rosemonde et Éverard bien émus et rêvant à l'avenir.

Digitized by Google

Comme leur cœur battait, aux deux pauvres ingénus; comme leurs haleines étaient précipitées, comme on eût dit qu'ils venaient de courir vite et long-temps! et en effet, n'avaient-ils pas parcouru bien vite un bien long chemin sur cette pente rapide de la jeunesse qu'on appelle l'amour?

Voilà comment Éverard et Rosemonde apprirent ce qui se passait dans leurs ames. Le destin semblait vouloir se servir de l'histoire ébauchée des amours de Conrad et de Noémi, pour continuer dans leurs neveux l'histoire de leurs amours. A quel dénouement terrible cette histoire était-elle destinée?

Nous l'avons dit, Dieu seul le savait.

XIX.

Le lendemain, les deux amans, car nous pouvons désormais leur donner ce nom, se retrouvèrent à la leçon du matin dans la grotte tapissée de mousse, et chaude même en hiver. Éverard avait la joie dans le cœur et dans les yeux; Rosemonde paraissait plus réfléchie et plus sérieuse que jamais.

Il est inutile de dire qu'ils n'avaient dormi ni l'un ni l'autre.

Le jeune homme, après le premier moment de surprise, avait passé la nuit dans une sorte de délire et d'ivresse. Aimé! il était aimé! et lui aussi il aimait! Ce qui avait rempli leurs deux pensées et leurs deux existences, ce trouble, ces langueurs, ces élans involontaires, c'était donc ce qu'on appelle l'amour? Une seconde vie se révélait à Éverard; mille doux souvenirs s'éclairaient d'un jour nouveau, mille espérances rayonnantes brillaient dans son avenir. Oh! il ne serait plus triste, maintenant. Si son destin devait être sombre, qu'importe! N'en avait-il pas maintenant près de lui un autre où se réfugier?

Pour Rosemonde, sa veillée avait été pleine d'angoisses et d'effroi; non que son ame courageuse se repentît d'avoir cédé à un entraînement irrésistible, mais elle ne se pardonnait pas d'avoir apporté à Éverard un nouveau sujet de malheur, d'avoir donné à l'injustice de Maximilien un nouveau prétexte de courroux. Est-ce ainsi qu'elle devait payer sa bienfaitrice Albine de tant de bontés? Car enfin son amour, pur aux yeux de Dieu, était répréhensible selon le monde, et l'exemple de Conrad et de Noémi, qui avait fasciné Rosemonde la veille, l'épouvantait le lendemain. Où les avait menés leur passion

Digitized by Google

sainte? A l'exil, au désespoir, à la mort. Et pourtant le comte Rodolphe ne haïssait pas son fils comme le comte Maximilien haïssait Éverard, et Noémi ne devait pas à Conrad l'éducation, cette vie de l'ame!

Voilà pourquoi, en arrivant à la grotte, Rosemonde était grave, et pourquoi Éverard était joyeux.

Dès que le jeune homme aperçut Rosemonde, que, tout frémissant d'impatience, il attendait depuis bien long-temps, il courut au-devant d'elle.

— Oh! s'écria-t-il, Rosemonde, c'est vous? Oh! les paroles manquent à mes lèvres; mais écoute, mais laisse-moi te dire un seul mot, un mot qui contient le monde : je t'aime! et un autre mot qui contient le ciel : Rosemonde, vous m'aimez!

Et le jeune homme tomba à genoux devant elle, les mains jointes et la regardant avec ravissement.

— Éverard, mon ami, mon frère, dit Rosemonde avec un accent et un geste empreints de cette dignité qui ne l'abandonnait jamais, Éverard, levez-vous, et causons fraternellement, selon notre coutume. Je ne reviendrai jamais sur l'aveu tacite échappé à notre enivrement; oui, je vous aime comme vous m'aimez, Éverard.

— Anges du ciel! vous l'entendez, s'écria l'impétueux enfant.

— Oui, continua la pensive Rosemonde, oui, je le répète, car ces paroles ont je ne sais quel charme où l'ame se complaît, je vous aime comme Noémi aimait Conrad; mais pensez à Conrad et pensez à Noémi. Je vous donne ma vie, je ne puis, hélas! accepter la vôtre. Vous dites quelquefois que vous apercevez un grand malheur à votre horizon : ce malheur, si c'était par moi qu'il dût vous venir, Éverard, ah! j'en mourrais d'abord. Je veux bien être malheureuse, moi, mais souffrir en vous ce serait au-dessus de mes forces, je vous en préviens. Le mieux serait donc d'oublier le rêve dangereux que nous avons fait hier soir.

— J'oublierais donc ma vie, reprit Éverard, car ce rêve, c'est mon souffle, c'est mon être, c'est mon existence; ce rêve, c'est moi : dorénavant rien ne peut plus nous séparer, Rosemonde, et vous êtes à moi comme je suis à vous.

— Qui parle de nous séparer? dit Rosemonde, ame ferme, mais cœur ignorant, qui obéissait sans s'en douter aux subtils conseils d'une passion impérieuse. Nous pouvons rester ensemble, Éverard, mais à condition que nous vivrons comme par le passé, que nous effacerons l'un et l'autre cette fiévreuse soirée de nos mémoires, que nous reviendrons au calme et à la sainteté de nos entretiens d'autre-

Digitized by Google

fois; à la condition, Éverard, que mon frère me servira de sauvegarde et d'appui, et que nos mères, ces deux saintes, resteront présentes entre nous. Si vous le voulez ainsi, nous aurons encore bien des jours heureux, car j'avoue qu'il m'en coûterait trop vraiment de renoncer tout de suite à notre douce intimité. Mais si nous faisons avec courage et résignation notre devoir, Dieu nous soutiendra et nous aimera, et il faut penser que l'avenir est dans sa main.

— L'avenir!... C'est cela, dit Éverard avec amertume, ajournons notre bonheur comme on ajourne un créancier qu'on n'est pas en état de payer.

— Éverard, mon ami, mon frère! dit Rosemonde en regardant tristement Éverard, pourquoi cette ironie et cette injustice? les joies paisibles et pures qui vous suffisaient hier vous semblent-elles méprisables aujourd'hui? Ne voulez-vous plus que votre amie, votre sœur, soit sacrée pour vous, honorée pour tous?

— Oui, Rosemonde, oui, il faut que tout le monde vous honore et vous vénère, et c'est bien pour cela qu'il ne faut point nous borner pour l'avenir à des paroles incertaines. Écoutez; mon abandon qui, Dieu et ma mère le savent, m'a fait verser tant de larmes amères, me plaît et me sert aujourd'hui. Mon père a décidé qu'à la condition qu'il ne serait plus rien pour moi, je ne serais plus rien pour lui : je suis donc libre et maître de ma vie. Eh bien! ma vie est à vous; je ne vous la donne pas, c'est Dieu qui vous la donne, puisqu'en me faisant orphelin, il m'a remis le droit d'en disposer. Acceptez-la seulement; je vous en conjure, Rosemonde, acceptez-la; soyez ma femme.

— Hélas! hélas! Éverard, c'est ce qu'a dû dire Conrad à Noémi... Et Noémi... Rappelle-toi, Éverard.

— Noémi est morte sur l'échafaud, n'est-ce pas?.... Mais moi, ce n'est pas un mariage secret que je vous propose, Rosemonde; non, c'est un mariage au grand jour, dans la chapelle d'Eppstein, un mariage reconnu par les hommes et par Dieu, un mariage que je ne cacherai pas même à mon père. Les livres que vous m'avez fait connaître m'ont un peu appris le monde, et j'ai deviné à peu près, je le crois, les desseins et les sentimens du comte Maximilien. Si je cherchais à m'élever, à paraître, si je cherchais ma part dans sa gloire et dans l'éclat de son nom, si je réclamais ma place au soleil de la faveur impériale, il me maudirait et m'accablerait; mais que je me cloître dans l'obscurité, que je me ferme les portes de la cour et de la renommée; que, dans ses idées étroites, je descende et je me més-

Digitized by Google

allie, cela ne l'offensera point, je vous le promets, et, loin de le détourner de cette voie, il m'y pousserait s'il le pouvait. Je le gêne là-bas dans son ambition et dans sa vanité, et il sera heureux, croyez-le bien, Rosemonde, d'être débarrassé de moi par moi-même. Du moment où j'aurai élevé entre nous cette barrière, et où il n'aura plus à rendre de moi à personne un compte qui le ferait rougir; du moment où il pourra m'accuser seul et se plaindre, le beau rôle lui appartient, et il me saura gré secrètement de le lui avoir donné. Il pourra alors penser tranquillement enfin à sa propre fortune dans le présent et à celle de mon frère aîné dans l'avenir. Albert sera vraiment son seul fils désormais. Je ne pourrai plus venir, tiers importun, me jeter à la traverse de leurs sublimes projets! Je serai un enfant rebelle qui, comme Conrad d'Eppstein, aura épousé une simple paysanne, et que son père aura légitimement renié! Comme Conrad, le monde m'oubliera aujourd'hui et m'oubliera demain; mais, comme Conrad, nous n'aurons pas besoin de fuir, rien ne nous force à changer de vie et à déplacer notre félicité. Le comte d'Eppstein vit et demeure à Vienne, et, d'après la lettre même qu'il m'a écrite, ne s'en éloignera jamais; et nous, Rosemonde, nous pourrons rester ici dans la maison de votre père, seuls et ignorés, c'est-à-dire calmes et heureux. Allez, Rosemonde, allez, vous pouvez bien accepter; ce n'est pas le riche héritier de la maison d'Eppstein qui vous offre sa main, c'est un proscrit bien pauvre, bien misérable et bien obscur, à qui vous, généreuse fille, vous apportez la sérénité de votre front, la joie de votre regard, le trésor de votre amour. Voyons, est-ce que ce dévouement que je réclame de vous ne vous sourit pas? Est-ce que notre union ne serait pas le paradis, et ce paradis, Rosemonde, lorsque je vous l'offre, moi Éverard, votre frère, votre ami, est-ce que vous aurez le courage de le refuser?

— Éverard! Éverard! ne me tentez pas, dit Rosemonde d'une voix troublée, mais en repoussant le jeune homme avec fermeté; oui, c'est le ciel que vous m'offrez, mais nous sommes sur la terre, et vous êtes un enfant et un insensé d'espérer le bonheur absolu, comme vous étiez un blasphémateur et un impie quand vous pressentiez sans hésitation un avenir tout misérable. Hélas! pauvre faiseur de songes que vous êtes, ne savez-vous point que le mieux ici-bas est de ne pas rêver, mais d'attendre?

— Rosemonde! Rosemonde! s'écria Éverard, ne me rejetez pas dans les angoisses de ma destinée. Ce malheur, que mon instinct prévoit, il me semble que vous auriez le pouvoir de le détourner et

Digitized by Google

de changer d'un seul signe, comme une fée bienfaisante, tous mes doutes en illusions. Si vous me repoussez, au contraire, je penserai que vous avez peur de partager la dot de souffrances que me garde la destinée.

— Oh! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, reprit vivement Rosemonde; je n'ai peur que de provoquer vos peines; mais m'y associer, je vous le jure, serait une véritable joie.

— Eh bien! c'est convenu alors, vous êtes à moi, Rosemonde, vous êtes ma femme; vienne après cela la douleur, vienne la mort! Un jour de paradis avec vous sur la terre, et qu'il se continue ici-bas ou là-haut, qu'importe?

Et le jeune homme parlait avec tant de force et tant d'éloquence, il avait en lui tant de flamme, que Rosemonde se sentait, comme la veille, fascinée, entraînée. Elle était tombée assise sur un quartier de roc, lui s'était retrouvé comme par enchantement à ses genoux. Elle regardait vaguement autour d'elle la grotte, ces bancs de mousse, ces lieux témoins de tant d'heures délicieuses et calmes passées ensemble. Dans son cœur, elle éprouvait le bonheur des anges, et se laissait aller, elle, l'immaculée, la noble enfant, aux périlleuses émotions, au prestige étrange de ce bonheur; puis le silence même qui l'entourait était plein de trouble et de séduction.

Ce furent précisément la vivacité et la nouveauté de ces sensations qui réveillèrent la fière et chaste vierge. Passant la main sur son beau front pour en effacer jusqu'au reflet des pensées qu'y faisait monter son cœur, elle se leva tout à coup, et ordonna d'un geste ferme à Éverard de se lever aussi; puis, se tenant debout devant son amant subjugué, elle lui dit avec un calme plein de force et de décision :

— Frère, pas de faiblesses ni de dangereux songes; devons-nous en une minute, sans réflexion, et comme des enfans étourdis, engager, je ne dirai pas nos ames, hélas! nos ames sont engagées dès longtemps, mais nos existences? Frère, du courage, du sang-froid, et envisageons avec tranquillité l'avenir que Dieu nous a fait, la route que nous devons suivre.

— Ah! vous réfléchissez! s'écria Éverard, donc vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime saintement, Éverard, Dieu le sait, et il y a dans mon cœur, quand je pense à vous, quelque chose de doux et d'enivrant, mais aussi quelque chose d'auguste et pour ainsi dire de maternel.

Digitized by Google

— Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimez pas, répétait Éverard.

— Écoutez, Éverard, répondit la sincère et forte Rosemonde, il me semble qu'en effet, si je vous aime, ce n'est pas d'un amour pareil au vôtre. Je vous aime selon ma nature, probablement; néanmoins, je puis vous attester une chose, car, remise de mon trouble, j'ai beaucoup pensé cette nuit, beaucoup sondé mon ame. Or, écoutez; je vous promets et je vous jure, Éverard, que si je n'appartiens pas à vous, je ne serai à personne en ce monde qu'à Dieu, et que l'idée d'unir mon destin à un autre qu'à vous, Éverard, m'est insupportable; si cela pouvait vous consoler et vous apaiser un peu, j'en serais bien heureuse.

— Cela me ravit aujourd'hui, Rosemonde, mais est-ce assez pour demain?

— Demain comme aujourd'hui, mon existence est à vous, Éverard; mais, croyez-moi, n'enlevons pas à notre amour la sanction de la souffrance et du temps : réservons les droits du malheur. J'imagine que si nous acceptions notre joie sans nous soumettre à aucune épreuve, le sort s'en vengerait, et l'on m'a appris à faire en toutes choses la part de Dieu. Qu'est-ce que je vous demande? De la patience. J'ai peut-être tort déjà de vous laisser un espoir chimérique sans doute, de n'être raisonnable qu'à demi et pour le présent seulement; mais quoique vous disiez que je ne vous aime pas, l'effort est au-dessus de mon courage, et je ne puis comme cela renoncer à tout le bonheur entrevu. Pardonnez-le-moi, mon Dieu! ô ma mère, ô Albine, pardonnez-le-moi!

— Oh! ma mère, Rosemonde, ma mère non-seulement vousp ardonne, mais vous remercie pour son fils, car vous allez rendre ma vie, de sombre et triste qu'elle était, belle et rayonnante. Et tenez, Rosemonde, en son nom, et que ce nom révéré sanctifie ma pensée et mon action, en son nom, acceptez cet anneau qu'elle portait étant jeune fille; prenez-le pour l'amour d'elle et de moi, et puisque vous daignez ne pas me fermer l'avenir, que ce gage vous fiance à moi, ma sainte adorée!

— Éverard, Éverard, vous le voulez?

— Je prie et j'implore, dit Éverard.

— Écoutez donc mes conditions, reprit Rosemonde.

— Oh! j'écoute, j'écoute.

— D'abord, si je m'engage à vous, et je le fais de grand cœur, j'entends que vous restiez libre, entièrement libre.

— Ah! Rosemonde!

Digitized by Google

— Je le veux, Éverard; en outre, tout en gardant dans notre ame le souvenir de cette matinée solennelle, nous ne nous en reparlerons jamais; nous redeviendrons ce que nous étions hier, frère et sœur; nous reprendrons nos leçons et nos entretiens paisibles. Jamais le mot amour ne sera prononcé entre nous, et nous attendrons ainsi, calmes et confians, les changemens du temps et de la Providence.

— Mais, mon Dieu, cette douloureuse épreuve n'aura-t-elle point un terme?

— Dans deux ans, le jour où nous aurons vingt ans tous deux, Éverard, vous déclarerez votre intention à votre père, et nous verrons.

— Deux ans! dans deux ans!

— Oui, frère. Acceptez-vous ma volonté expresse, irrévocable?

— Je m'y résigne, Rosemonde.

— Mettez donc votre anneau à mon doigt, Éverard. Merci, ami; de ce jour, je suis votre fiancée dans mon cœur; mais, de ce moment, je redeviens votre sœur dans mes paroles.

— Chère Rosemonde!

— Montre-moi la fin de ta traduction d'*Hamlet*, Éverard.

On comprend bien que, malgré l'héroïque résolution des enfans, la leçon de ce jour-là fut courte et troublée par quelques distractions; ils ne faiblirent pas néanmoins, et quand ils se quittèrent, ils étaient restés fidèles à leur promesse et à eux-mêmes.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LA

VIE D'UN PEINTRE.

On juge à satiété les productions des artistes, c'est-à-dire les résultats matériels de leur talent; on s'enquiert très peu de leur caractère, qui en est parfois la source la plus originale et la plus féconde. On ne s'informe guère par quelles voies mystérieuses et lentes, à travers quelles épreuves ils ont passé pour atteindre le but glorieux tant poursuivi! Sait-on ce qu'ils ont laissé de leur blanche laine aux buissons, de lambeaux de leur chair aux ronces du chemin; — à quel prix telle inspiration a été achetée; combien de nuits sans sommeil il a fallu pour réaliser l'idéal conçu dans les rêves; par quelle agonie cette ébauche a été interrompue? La critique analyse, admire plus ou moins froidement, disserte sur le dessin ou la couleur, fait de l'esthétique à perte de vue, puis tout est dit. La foule s'arrête ébahie ou charmée devant l'œuvre, mais sans un mot de sympathie, de commisération, ou même de curiosité banale pour l'ouvrier, mort peut-être à la peine. Elle sait par cœur tous ces admirables poèmes : *le Déluge*, *les Pestiférés de Jaffa*, *le Naufrage de la Méduse*, *les Moissonneurs*; mais de Girodet, de Géricault, de Gros, de Léopold Robert, elle ne sait rien, ne veut rien savoir. Sous ces lignes savamment combinées, sous cette couleur éclatante et harmonieuse, il y a des larmes, du sang peut-être : elle ne les voit pas. Que lui importe que l'homme ait on non souffert, pourvu que le drame l'amuse?

Ne les plaignons pas trop pourtant, ces artistes, non plus que les

Digitized by Google

penseurs et les poètes leurs frères. Sous le coup même de l'indifférence et du dédain publics, au milieu des rivalités et des haines les plus furieuses, ils ont encore le don de jouir, d'être heureux à leur manière. A travers leurs pleurs les plus amers, quelques sourires se font jour comme l'arc-en-ciel après un orage; le miel se mêle à l'absinthe dans la coupe où ils s'abreuvent. Leur sensibilité exquise leur fait goûter mille délicieux plaisirs là où d'autres ne trouvent que néant; elle leur fait chérir jusqu'à leur peine même. N'est-ce donc rien que de se satisfaire, que d'épancher à flots, au gré de sa fantaisie, ce qu'on a dans l'ame? Les jours qui leur sont comptés sont peu nombreux; mais ils sont pleins, vivement sentis, longuement savourés. Si tout leur est douleur, tout aussi leur est joie, le soleil qui sourit, l'oiseau qui chante sur la branche, la fleur qui s'entr'ouvre, le pré qui reverdit, la beauté qui passe.

Un don entre autres qui leur semble plus spécialement départi, les a toujours su dédommager et venger des injustices apparentes du sort, je veux dire l'amour. Il a été pour eux la fée protectrice qui enchante l'humble logis, le compagnon fidèle dans la voie épineuse où s'engagent leurs pas, le consolateur toujours prêt à essuyer leurs larmes et à étancher le sang de leurs blessures. C'est lui qui a prêté le plus d'émotion à leurs poèmes, de grace ou d'éclat à leurs tableaux, de souffle et de vie à leurs marbres. Presque partout l'amour s'unit au feu créateur et lui vient en aide, soit qu'il émeuve doucement l'ame d'un chaste désir mêlé d'espoir, soit qu'il irrite et passionne le génie par les obstacles (1).

Il y a eu dans l'école française de peinture, sous l'empire, un pauvre et grand artiste, fort vanté aujourd'hui, mais très peu connu intimement, dont la destinée est une des plus touchantes que je sache. Sa vie, bien que calme à la surface, monotone selon l'apparence, discrète par les dehors, fut tout un drame douloureux accompli dans les profondeurs intimes de l'ame. Éprouvé plus qu'aucun autre peut-

(1) Il n'est pas même ici question de cette idéale passion de Dante pour Béatrix, ni des sentimens si fort contestés de Pétrarque pour Laure, amours symboliques qui sont, avant tout, prétexte à poèmes et à sonnets. On peut omettre encore ces doux et vifs commerces, déjà idéalisés par la distance, qui unirent Raphaël et la Fornarina, Michel-Ange et Vittoria Colonna, l'Arioste et Alexandra. Mais dans un ordre de faits plus commun, si cela se peut dire, et plus voisin de nous, qui pourrait méconnaître ce qu'il y a eu de bonheur éclos, d'inspiration puisée, non-seulement pour l'art et la poésie, mais pour la philosophie même et pour les sciences, dans ces rapports intimes qui ont uni Swift et sa Stella, Diderot et Mlle Voland, d'Alembert et Mlle de Lespinasse, Pope lui-même, oui, le sec, le classique Pope et Martha Blount, sans compter bien d'autres moins marquans ou moins ébruités?

Digitized by Google

être par des luttes de toute espèce, par les mille exigences prosaïques et triviales d'une existence de gêne, en proie à l'anarchie d'un ménage, aux tribulations d'un divorce, il trouva, lui aussi, dans les émotions d'un sentiment tendre, hors mariage, un charme réparateur pour ses ennuis; dans l'amitié d'une aimable et noble femme, une muse inspiratrice et fortifiante pour les travaux de sa maturité.

Ce peintre plein de sentiment et de grace, qui passa les trois quarts de sa vie au fond d'un atelier solitaire, tient une place vraiment unique dans l'art moderne. Homme abrupte, simple, naïf, s'il en fut, il arrive, je ne sais comme, sans rubrique et presque sans maître, à une habileté consommée de praticien. Cœur triste, il s'assimile toutes les graces souriantes, toutes les délicatesses légères du pinceau; il recrée à sa guise tout un monde usé de fictions ingénieuses, d'allégories subtiles, de divinités aimables : Vénus maniérée, amours frais et palpitans, nymphes demi-nues et rougissantes, zéphirs légers qui enlèvent Psyché ou se balancent dans le feuillage. Il assouplit la peinture à l'expression des choses les plus éthérées, des pensées les plus intraduisibles, d'essences impondérables. Esprit rêveur en qui semble s'être réalisé quelqu'un des types créés par la poésie moderne, il va s'inspirer de l'antique auquel il imprime un caractère inattendu plus idéal, plus épuré encore. Il fait revivre avec charme et nouveauté la vieille mythologie, en contemplant les chefs-d'œuvre nés sous le ciel de la Grèce, à travers les brumes de la mélancolie du nord. Sous sa main éclosent des figures pures comme le marbre, moins la froideur, statues vivantes animées par sa pensée, embellies par sa couleur originale et brillante.

Que dire des commencemens de Prud'hon? Vous les connaissez ou les devinez sans doute. Il furent ceux de tout homme qui naît à la vie sous les auspices de l'indigence et du malheur, qui s'élève à l'art par la seule tension d'une ame souffrante et prédestinée. Il était le treizième et dernier né d'un maître-maçon de Cluny dont l'humble fortune et la vieillesse succombaient sous le poids de sa nombreuse famille. On l'avait baptisé Pierre-Paul, comme Rubens. Peu de temps après sa naissance, arrivée le 6 avril 1760, son père mourut, ne laissant au pauvre enfant au berceau d'autre bonheur et d'autres ressources que la tendresse maternelle. Ce fut dans le giron des affections domestiques que la sensibilité précoce de Prud'hon se développa, qu'il puisa ce charme de douceur qui, par la suite, devint le trait distinctif de son ame et de son talent.

A peine est-il en âge, qu'on l'envoie à l'école gratuite des moines

Digitized by Google

de Cluny où son goût pour le dessin commence à se révéler. Dans son amour naissant pour la forme, il s'ingénie à sculpter avec un canif, dans un morceau de savon, tous les personnages de la passion de Jésus-Christ : préludes instinctifs, ébauches curieuses dont plus tard il s'émerveillera lui-même. Il admirait souvent avec une naïveté enfantine les nombreux tableaux de l'abbaye. Un jour qu'il cherchait à les imiter : « *Vous ne réussirez pas*, lui dit un des bons moines, *car ils sont peints à l'huile.* » Ces mots ouvrent tout un monde au jeune écolier ; l'obstacle même lui est un aiguillon. Il se préoccupe de ce procédé de peinture qu'on lui offre comme inaccessible, et il songe sérieusement à s'en emparer. Manquant de tout, il supplée à tout. Il se fait des couleurs avec le jus des plantes, des pinceaux avec les poils d'un harnais; et enfin, après bien des tâtonnemens, des essais et des mélanges, le difficile problème se trouve résolu. Prud'hon, à l'âge d'environ quatorze ans, venait de trouver à lui seul le secret de peindre à l'huile, de même que Pascal enfant avait découvert un jour les mathématiques. Les moines de Cluny, ravis devant ces premières et vives lueurs d'un génie naissant, signalent le petit prodige à l'évêque de Mâcon, qui le prend sous sa protection et l'envoie étudier le dessin dans l'école tenue à Dijon par M. Desvosges.

Il était prédit que ce malheureux artiste devait commencer à souffrir dans l'âge même de l'insouciance et des joyeux plaisirs. Vers ses dix-sept ou dix-huit ans, alors qu'on jette si vite son cœur à qui veut le prendre, sans y trop regarder, il s'était épris d'une jeune fille que, par point d'honneur il voulut épouser, afin de réparer ce qu'on nomme communément les *torts de l'amour*. Des amis l'avaient mis en garde; mais, comme on sait, la jeunesse est peu prudente, et suit volontiers le penchant qui l'entraîne. Ce mariage à l'avenant devint pour Prud'hon une source de déboires, de chagrins, d'humiliations de toute espèce qui empoisonnèrent ses plus jeunes et ses plus fraîches années. Au seuil même de la vie, il comprit que la fée des destins avait jeté sur lui son maléfice, et que le mauvais lot lui était irrévocablement échu. Dès-lors, il dut se résigner à ne plus trouver de consolations que dans l'exercice de son art, qui était heureusement sa première et sa plus forte passion.

Je note seulement pour mémoire les diverses phases de sa vie d'artiste, et d'abord le grand prix de peinture remporté par lui à Dijon, au concours établi par les états de Bourgogne, concours signalé par un trait de rare générosité de la part du jeune compétiteur (1). Après

(1) On connaît assez généralement ce trait rapporté par M. Voïart dans son in-

Digitized by Google

cela viennent le voyage et le séjour obligés à Rome. Prud'hon s'y lie étroitement avec le sculpteur Canova, qui, appréciant vite sa supériorité, lui prodigue toutes sortes d'encouragemens, lui offre même un atelier pour exposer ses ouvrages et les faire connaître. Le pensionnaire français admire, étudie avec passion Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrège surtout, ce gracieux modèle, que, tant par conformité de nature que par préoccupation assidue, il doit finir par égaler. A l'égard de ce dernier, il semble qu'outre l'admiration pour l'artiste, il y ait eu chez Prud'hon sympathie vive pour l'homme dont l'existence se traîna dans la misère et dans l'oubli.

En dépit des instances de Canova pour le retenir à Rome, Prud'hon s'était décidé à rentrer en France, au moment même où la révolution éclatait. Là recommence pour lui toute une vie nouvelle d'épreuves, de luttes, de chances mauvaises, de privations. Long-temps il végète, pauvre, triste, ignoré, hors d'état, vu son dénûment, d'entreprendre de grands travaux, réduit à peindre çà et là quelques miniatures pour subsister, ou bien à la solde de mécènes parcimonieux auxquels il vend presque pour rien des dessins à la plume qui seraient aujourd'hui sans prix. Le poison de plus en plus envenimé des querelles domestiques vient s'ajouter à tout le reste, et faire déborder le vase d'amertume. A peine commence-t-il à percer l'épaisse brume qui l'enveloppe et à retirer quelque fruit de son labeur, que sa femme, restée dans sa famille depuis le départ de l'artiste pour Rome, vient inopinément le rejoindre à Paris, et, en peu de temps, dissipe jusqu'au dernier brin ses faibles épargnes.

Comme par une dérision du sort, à mesure que son talent s'élevait, que sa réputation s'étendait, ses charges devenaient plus lourdes; des préoccupations poignantes, mille soins fastidieux le venaient détourner de l'art. Le rapprochement de sa femme avait introduit dans la nichée trois nouveaux enfans; la famille arrivait ainsi plus vite que la fortune, ce qui accroissait d'autant les besoins et créait des nécessités nouvelles. Forcé de vivre presque au jour le jour, le malheureux Prud'hon ne peut, à son grand regret, exécuter

téressante notice. Voisin d'un de ses concurrens, dont il n'est séparé que par une cloison, Prud'hon l'entend gémir sur l'insuffisance de ses moyens. Quittant aussitôt son propre ouvrage, il détache une planche, pénètre dans la loge de son camarade, et, sans se préoccuper du tort qu'il se fait à lui-même, lui termine sa composition. Celui-ci obtient le prix; mais, honteux de sa victoire, il avoue avec franchise qu'il la doit à Prud'hon. Les états de Bourgogne réparent l'erreur, et le véritable vainqueur est porté en triomphe, par ses jeunes émules, dans toute la ville.

Digitized by Google

les vastes compositions qu'entrevoit déjà son génie. Lui, né pour la grande peinture, pour les œuvres monumentales, il est réduit à portraiturer des héros microscopiques, des frontispices grands comme la main, des divinités pas plus hautes que le pouce, à historier des têtes de lettres, des billets de concert, des factures de commerce, à enjoliver des cartes d'adresse, voire à composer des vignettes pour des boîtes à bonbons; et ce qui est plus étrange, c'est que ce bon, naïf et grand artiste s'acquittait de ces puériles tâches sans murmurer, sans se plaindre, le plus sérieusement et le plus consciencieusement du monde, comme s'il n'eût été fait que pour cela.

C'étaient là ses *en attendant :* il savait que pourvu que Dieu le laissât vivre, l'avenir était à lui; peu lui importait le présent. Laissant à d'autres les succès faciles, les louanges frauduleuses, les joies factices et l'exploitation d'un nom trop souvent usurpé, il se complaisait, lui, dans son obscurité si chère, au risque de se la voir imputer à crime : heureux de son sort médiocre, n'enviant personne, content de vivre dans un commerce amoureux avec sa pensée, ses plans, ses projets, ses rêveries. Les insinuations les plus malveillantes ne lui avaient point été épargnées, selon l'usage, au début de la carrière. Il n'aurait eu qu'à se montrer en public, dans les sociétés, pour donner un démenti aux portraits de fantaisie, pour faire cesser les bruits absurdes répandus sur son compte; il ne daignait même pas. Quant aux critiques obstinées et implacables dont son œuvre était l'objet, c'était vraiment de la mauvaise humeur perdue vis-à-vis d'un homme qui sentait ses défauts mieux que personne, les dénonçait franchement à qui voulait l'entendre, et ne souffrait pas plus d'être surfait, qu'il ne consentait à être rabaissé. — Il y a quelque consolation à se sentir au fond meilleur qu'on ne paraît, quelque douceur à s'attendrir sur soi-même, à déplorer l'injustice et l'aveuglement d'autrui. Quoi qu'on en puisse dire, le sentiment qui parle au fond d'un cœur honnête et modéré est un oracle qui ne ment point.

Quand vint la disette de 1794, Prud'hon fit un voyage en Franche-Comté. Il passa près de deux années à Rigny, près de Gray. Là il fit une série de portraits au pastel et à l'huile, exécutés avec une rare franchise, pleins de talent, de vérité, de fraîcheur, pensans et vivans, et qui, au dire des critiques, sont restés des modèles de genre. Il y fit aussi, pour M. Didot l'aîné, les dessins des gravures de l'édition in-quarto de *Daphnis et Chloé*, et de Gentil-Bernard. Cette fois, il avait été bien accueilli, bien payé; il put, au retour, apporter quelque bien-être au sein de sa triste famille.

Digitized by Google

Vous croyez que cet homme dont l'obscurité a fait si long-temps son élu, que cet artiste si implacablement refoulé jusque-là et tenu à l'écart, est sauvé maintenant, qu'il va naviguer à pleines voiles sur l'océan des félicités humaines? Non pas, s'il vous plaît. En vain l'ame a-t-elle traversé sans péril les épreuves les plus flétrissantes; en vain le talent, à force de persistance, semble-t-il avoir vaincu le mauvais sort. Il y a comme un démon jaloux qui veille à la porte de l'artiste ou du penseur pour en écarter la fée propice qui s'y voudrait loger à demeure. Prud'hon venait d'obtenir un prix d'encouragement sur un dessin représentant *la Vérité descendant des cieux, conduite par la Sagesse* (1); on lui avait accordé pour l'exécuter en grand un atelier et un logement au Louvre. Mais, sous cette pelouse fleurie qu'il allait fouler librement d'un pied si long-temps meurtri aux ronces du chemin, la vipère de l'envie dressait déjà sa tête venimeuse. Les rivaux, alarmés et acharnés, se mirent à déprécier l'artiste sous air de le vouloir servir. On affectait de louer ses admirables dessins, pour faire entendre que c'était là son spécial talent, et qu'il n'en devait point sortir. Les excellens confrères eussent aimé voir ce peintre plein de grandeur confiné aux œuvres lilliputiennes; ils l'eussent volontiers relégué dans les illustrations de livres. Si l'on eût pu se défaire de lui à force de tracasseries, l'étouffer sous les persécutions, il est probable qu'on n'y eût pas manqué. « Monsieur Prud'hon, lui disait l'un, faites-nous donc quelques-uns de ces croquis que vous faites si bien. — Et ces vignettes, observait un autre, pourquoi ne vous y pas tenir? » Qui sait si, par aventure, il n'en survint pas un troisième mieux avisé encore, qui lui dit : « Brave homme, laissez là vos pinceaux, croyez-moi; faites-vous intendant, commis ou sergent. » — Le tout par charité pure. — Lui, cependant, tout naïf qu'il fût, laissait dire et allait son train. Le point important était qu'il fût enfin arraché aux cadres imperceptibles où se morfondait son génie.

Prud'hon n'était pas seulement un peintre philosophe comme le Poussin, gracieux comme le Corrège, tendre comme Lesueur; c'était en outre un homme intéressant et rare. Naturellement bon, affectueux, enclin à la rêverie, d'une ame ardente sans être mobile, il était devenu par degrés mélancolique et même un peu sombre. Les réalités attristantes de sa vie privée ne fournissaient, par malheur, que trop d'alimens à son humeur inquiète. Lui, si bien fait pour le bonheur intime et les douces joies du foyer, ne ressentait que plus

(1) Ce tableau, qui a décoré, pendant un temps, le plafond de la salle des gardes à Saint-Cloud, fut détruit par un incendie lors du mariage de l'empereur Napoléon.

Digitized by Google

amèrement la privation de ces biens. Les troubles continuels de son ménage l'affectaient profondément; sa santé, bonne au fond, s'en était altérée; l'éclat de ses yeux s'éteignait, ses lèvres n'avaient plus que d'amers sourires; des pensées de suicide vinrent même assaillir son chevet. Alors, dit-on, pour chasser loin de lui ces obsédans fantômes, il s'occupait à peindre ses chers petits enfans, charmant ainsi et récréant la douleur de son ame par la grace de son pinceau. Maintes fois ses amis le surprirent devant son chevalet, portant avec bonhomie sur chacun de ses genoux ces innocentes créatures. Aussi bien, à ce jeu tout paternel, l'art trouvait son compte par la création de ces groupes enfantins qui sont un des principaux charmes du pinceau de Prud'hon.

Était-il chargé par hasard de décorer l'hôtel de quelque financier ou gentilhomme qui daignait l'employer, soudain l'artiste faisait éclore, comme par enchantement, de sa palette tout ce que peut enfanter l'imagination la plus suave et la plus gracieuse.

Cependant sa misérable femme, outre l'amertume sans fin dont elle l'abreuvait, ayant comblé la mesure par l'abandon complet du ménage et des soins maternels, il fallut mettre un terme à cette vie impossible, se résoudre, malgré la honte, à une séparation devenue indispensable. Cela fait, Prud'hon se confina durant plusieurs années dans une retraite absolue, s'imposant les plus dures privations, et amassant péniblement les fruits de son travail, tant pour servir la pension de sa femme, que pour subvenir à l'éducation de ses enfans.

C'est vers cette époque, à la date de 1803, qu'un secours inespéré vint alléger Prud'hon au sein de sa peine; un ange, sous les traits d'une femme, lui sourit doucement à travers son deuil, et lui tendit la main. Un de ses amis le sollicitait depuis quelque temps de donner des leçons à Mlle Mayer, élève de Greuze, qui venait de perdre son maître. Qui mieux que l'auteur de tant de charmantes allégories pouvait succéder au peintre des graces? Il s'y était refusé d'abord, craignant d'interrompre la libre solitude dans laquelle son cœur se complaisait. Pressé de plus en plus, il avait enfin consenti, mais avec une sorte d'indifférence, d'appréhension même, et comme par un vague pressentiment de l'avenir. Les premières leçons furent marquées de quelque embarras et de quelque froideur. Peu à peu cependant les visites du maître étaient devenues plus fréquentes; sa figure, si long-temps assombrie, semblait s'éclaircir; il s'était fait par degrés comme un muet échange de sentimens affectueux entre lui et sa jeune élève. Un durable attachement, au sein duquel s'effacèrent

Digitized by Google

les disparates de l'âge et du talent, naquit de leurs relations de jour en jour plus suivies. Prud'hon avait alors quarante-trois ans. C'était l'âge passé d'aimer pour le commun des hommes; mais, chez certaines natures privilégiées, la faculté de tendresse subsiste, se prolonge bien au-delà de la saison avec toute sa pureté et son ardeur natives.

Mlle Mayer ayant acquis en ce moment, par suite de la mort de son père, la libre disposition de sa fortune, rien ne mit plus obstacle à leur rapprochement. La pure et sincère union de ces deux ames si parfaitement assorties trouva grace même devant la morale médisante, qui daigna ne point se scandaliser. Chacun se faisait gloire de recevoir, de fêter, de chérir d'une égale et commune affection le couple artiste. Qui eût osé blâmer de tels liens dans leur indépendance même non consacrée?

A l'époque où les artistes furent délogés du Louvre pour être envoyés à la Sorbonne, Prud'hon et Mlle Mayer y obtinrent tous deux un logement. En entrant dans la cour, on trouvait à gauche, dans l'angle diagonal, l'appartement de Prud'hon, et à l'angle opposé de la même façade, celui de Mlle Mayer. Tout près de cet appartement était l'atelier du peintre, qui faisait face à la porte d'entrée de la cour. Bien que leur demeure principale fût ainsi séparée, le maître et l'élève se voyaient tout le long du jour. Mlle Mayer travaillait dans l'atelier de Prud'hon et dînait à sa table, dont elle faisait les honneurs avec beaucoup de grace et d'esprit. Ils vivaient en quelque sorte de la même vie, respiraient le même souffle et confondaient leurs pinceaux comme leurs cœurs, l'élève brillant des reflets du maître, qui prêtait à ses jolies compositions quelques-unes de ses touches magistrales.

Quand des étrangers ou des curieux venaient visiter Prud'hon, Mlle Mayer montrait les ouvrages de ce grand peintre et en indiquait les beautés avec une chaleur enthousiaste; car c'était une femme vive, passionnée, prompte à l'exaltation. Ses traits avaient une séduction irrésistible, quoiqu'ils ne fussent point réguliers et beaux dans le sens de l'idéal. Elle était fort brune, d'une figure piquante, d'un regard malin et presque toujours souriant. Sa bouche entr'ouverte, expressive et un peu provoquante, laissait voir des dents jolies et bien rangées. Malgré son teint basané, ses pommettes saillantes et quelques autres défectuosités de détail, il y avait dans son visage une harmonie particulière, de la vivacité, de l'attrait, une physionomie accentuée et ardente qu'il n'était plus possible d'oublier une fois qu'on l'avait vue. Prud'hon nous en a laissé un croquis à l'estompe relevé de blanc, où elle est représentée dans un

Digitized by Google

costume de l'empire presque gracieux, tant il est coquettement chiffonné par la main du maître. Elle porte un spencer noir avec un petit collet de velours, d'où ses cheveux, noués avec un bandeau à la manière antique, s'échappent pour tomber sur ses joues en boucles légères et abondantes.

Mlle Mayer avait été élevée avec beaucoup de distinction. On s'en apercevait aisément à ses façons élégantes, à ses tournures de phrase et à certains détails de prononciation qui n'avaient rien de commun. Elle avait la répartie fine, et sa conversation était assez spirituelle pour qu'un célèbre diplomate (1) y trouvât beaucoup de charme. Lorsqu'il venait poser chez Prud'hon, qui a fait plusieurs portraits de lui, il priait instamment l'artiste de retenir Mlle Mayer, se plaignant de la discrétion qui la faisait s'éloigner et qu'il traitait de sauvagerie.

Ce que Prud'hon lui donnait en conseils ingénieux, en fructueuses leçons, Mlle Mayer le payait par les soins du dévouement le plus assidu. Prud'hon s'abandonnait avec bonhomie à l'empire de cette femme, qui gouvernait son intérieur avec charme et l'entourait de la plus tendre sollicitude. Mlle Mayer veillait entre autres sur les enfans de son maître comme s'ils eussent été les siens propres, faisant servir la fortune assez brillante dont elle disposait à les élever, à leur préparer un état, à les doter même. En retour, la famille entière de Prud'hon idolâtrait Mlle Mayer comme une mère. Sa bonté l'avait surtout rendue chère à la fille de l'artiste, aimable personne qui vivait avec elle dans le plus touchant accord. L'entourage de ces deux femmes faisait l'unique bonheur de Prud'hon. Quand elles allaient au bal, c'était lui-même qui les voulait parer, qui ajustait leur coiffure. On devine s'il s'acquittait de ce soin avec un goût exquis, ne manquant jamais pour Mlle Mayer de relever son teint brun par quelque ruban ponceau.

Rendu aux sereines contemplations de l'art par la rencontre de ce bonheur inespéré, Prud'hon vit dès-lors s'accroître, s'élever de jour en jour la sève de son talent. Un milieu détestable, des circonstances tyranniques et mesquines qui l'entravèrent de bonne heure, avaient tenu jusque-là son élan comprimé. Rien désormais ne l'arrêtait plus. Il peignit le plafond du Musée qui représente *Diane implorant Jupiter;* il fit l'*Enlèvement de Psyché par les Zéphirs*, production charmante « dans laquelle, dit M. Voïart, la séduction de la couleur et la suavité du pinceau le disputent à l'agrément de la figure et au charme de la composition. » Ensuite vint cette allégorie célèbre,

(1) M. de Talleyrand.

Digitized by Google

aussi justement admirée pour la poétique et la conception que pour l'exécution : *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance célestes.* L'idée en était venue à Prud'hon comme par une illumination subite. Un jour qu'il se trouvait à dîner chez le préfet de la Seine, on vient à parler d'un tableau à faire pour être suspendu dans la salle de la cour d'assises. Quelqu'un, au travers de la conversation, laisse tomber ce vers d'Horace :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pæna...

Aussitôt Prud'hon, frappé, se lève, demande à se retirer dans le cabinet du préfet, et là, prenant une plume et du papier, il trace la composition qu'il vient de saisir. L'image de son sujet a déjà traversé son cerveau; avec les yeux de la pensée, il a vu le crime poursuivi et la justice fendant les airs. En un quart d'heure il a esquissé ses figures, prévu leur forte pantomine, indiqué la lumière, etc. Le peintre va nous offrir le spectacle du premier crime accompli dans le sein de la première famille humaine. La nuit est survenue, la terre est inculte et déserte. Au moment où Abel, étendu sur des pierres, vient d'être immolé par Caïn, la lune déchire le nuage et frappe le meurtrier de ses rayons. — Qui ne connaît cette œuvre sublime dans laquelle l'artiste, avec une rare souplesse de talent, oubliant ses carnations si fraîches, ses demi-teintes si suavement fondues, ses compositions d'un aspect vague et voilé, sait trouver cette fois des couleurs puissantes, réaliser une poésie sombre et sauvage? Exposée au salon de 1808, elle valut à Prud'hon la croix d'honneur, que Napoléon lui offrit de sa main en pleine galerie du Louvre. Le même jour, et pour compléter la galanterie, deux jolis tableaux de Mlle Mayer, composés dans le style anacréontique, furent achetés au nom de l'empereur. Ainsi la destinée de cette aimable femme suivait, dans toutes ses phases, la fortune de son maître.

Par ses trois derniers ouvrages, Prud'hon venait de prouver surabondamment qu'il savait faire autre chose que des vignettes et des cartes d'adresse. Il avait pris rang tout simplement parmi les premiers peintres de l'Europe. Ce n'était plus là seulement un peintre aimable et facile, unissant à la correction du dessin la délicatesse de l'expression et la grace des attitudes; c'était un talent complet et sûr de lui-même, qui se plaisait aux contrastes les plus marqués, dont le faire énergique se jouait aussi bien des scènes les plus grandioses et les plus sévères. La critique des journaux s'occupa enfin de cet homme,

Digitized by Google

qui avait eu du génie pendant vingt ans sans qu'on s'en fût avisé, ou du moins sans que personne l'eût voulu dire. Des succès décisifs et répétés ne permettaient plus à la conspiration du silence de se prolonger. On fit à l'artiste l'honneur assez rare de le prendre sérieusement à partie et de le discuter. Les riches amateurs le vinrent trouver; les possesseurs de galeries lui commandèrent des tableaux; le grand monde le rechercha. Si le gros du public, façonné au type que lui offrait l'ensemble de l'école, ne parut point toujours comprendre Prud'hon, du moins se vit-il entouré d'adeptes qui rachetèrent la froideur générale par une admiration sentie et des applaudissemens d'élite.

Tant que dura l'empire, l'existence matérielle de Prud'hon fut assez paisible et douce. La cour le patrona hautement; il fournit les dessins de *la Toilette* et du *Berceau*, dont la ville de Paris fit hommage à Marie-Louise, composition dans laquelle l'artiste sut déployer tous ses trésors de grace, de goût et de couleur; il fut également choisi pour donner des leçons de peinture à l'impératrice, qui, peu de temps après, lui demanda le portrait de son fils. Prud'hon peignit le roi de Rome endormi dans un bosquet de palmes et de lauriers : une gloire brillante l'éclaire; deux tiges de la fleur impériale, en s'unissant au-dessus de sa tête, semblent protéger son sommeil. On croit que ce tableau est actuellement à Parme. Une *Assomption de la Vierge*, belle d'expression et suave de coloris, est postérieure de quelques années (1). L'artiste entrait dès-lors dans la sphère des sujets chrétiens, où il parut se complaire par la suite.

Toutefois, dans l'ivresse même de ses productions les plus aimables et les plus applaudies, Prud'hon ressentait encore l'impression vive de ses malheurs passés. Une invincible tristesse le consumait, tristesse d'un grand cœur qui, peu touché du matériel bien-être, s'affecte de tout le mal moral qui l'entoure. Lui, homme de talent, de libres loisirs, d'une honnête aisance, et tendrement aimé, qui plus est, vous l'eussiez vraiment pris pour *un pauvre diable*, comme disent les sots. Son détachement de la vie était resté le même. Une esquisse, *l'Ame s'envolant aux cieux*, sorte de reflet sombre et hardi de quelque image apparue dans le silence de la douleur, sembla dévoiler cette pensée secrète. C'est comme la paraphrase de ces paroles du psalmiste : « O qui donnera des ailes à mon ame comme à la colombe, pour m'envoler vers le lieu de mon repos. » Il avait représenté l'ame sous la figure d'un ange ou plutôt d'une belle femme dont le

(1) Elle décorait autrefois l'autel de la chapelle des Tuileries; j'ignore si sa place est toujours la même.

Digitized by Google

regard animé exprime le désir impatient de quitter la terre : ses grandes et blanches ailes se déploient; ses bras s'élèvent vers le ciel comme pour s'envoler; mais une chaîne pesante fixée à la terre, et dont l'extrémité retient captive une de ses jambes, arrête son essor. On voit, amoncelés à ses pieds, des sceptres, des couronnes, des draperies de pourpre et de fleurs; mais parmi ces objets attrayans, s'est caché un serpent dont la tête menaçante est l'emblème du malheur caché sous les fleurs de la vie. C'est d'un rocher battu par une mer houleuse, sous un ciel sinistre et sillonné d'éclairs, que s'élance l'idéale image.

Naturellement porté à fuir le monde, sachant se suffire en entier, Prud'hon s'était épris passionnément de solitude. Le cérémonial obligé du monde, les mille riens de l'étiquette l'effarouchaient; les moindres visites à recevoir ou à rendre lui étaient une grosse affaire. Il avait fini par n'aimer plus que la vie intime, ce qui faisait dire aux hommes de mauvaise foi qu'il n'avait pas d'amis. Sous son humble toit d'artiste, il était du moins à couvert des fureurs de l'envie; il bravait en souriant les atteintes de la malveillance dont les plus horribles clameurs n'arrivaient pas même à son oreille. Le sentiment du devoir ou le plaisir de quelque bonne œuvre le pouvaient seuls arracher à ses pinceaux, à ses crayons, à ses beaux chats tigres qu'il avait toujours auprès de lui, et qu'il aimait à placer dans ses tableaux. En vain sa santé altérée, le besoin d'aller, de se distraire, les agaceries provoquantes d'un joyeux soleil de printemps le sollicitaient : cet artiste poète avait une peine extrême à secouer les molles langueurs de sa rêverie casanière. Il fallait que son excellente amie le poussât tout doucement dehors, en lui faisant quelque charitable menterie, en lui parlant de quelque jeune peintre en détresse qui réclamait ses conseils ou attendait son secours. Alors il s'empressait d'accourir.

Quant à Mlle Mayer, bien que d'un caractère enjoué, d'une humeur aisément aimable, elle avait aussi parfois son voile pesant de tristesse, ses jours brumeux. Il perçait, à travers sa gaieté habituelle, un fond de sentimentalisme par où elle ressemblait à son maître. Son affection pour lui n'était pas non plus sans quelque ombrage; à la moindre apparence, elle se sentait piquée de mille aiguillons jaloux. Mais elle souffrait en silence, et de peur de navrer encore davantage une ame déjà si éprouvée, elle s'efforçait de faire apparaître sur son visage une sérénité qu'elle était loin d'avoir au fond.

Si Prud'hon se trouva un beau jour membre de l'Institut, ce ne fut pas sans peine : non qu'il eût jamais rien fait personnellement pour être nommé; mais ses amis, qui s'occupaient de lui à son insu,

Digitized by Google

avaient échoué à plusieurs reprises. Il avait souffert comme tant d'autres du changement de régime; la première restauration l'avait quelque peu délaissé, oubliant ses chefs-d'œuvre, pour ne se rappeler que ses rapports avec la lignée impériale. Bien des hommes qui ne le valaient pas lui avaient passé sur le corps; tel grand maître en crédit qui s'avouait tout bas le mérite d'un rival, n'osait le proclamer tout haut (1). Le jour où il fut nommé, en 1816, Prud'hon, qui ne croyait guère au succès, était tranquillement à peindre chez lui, lorsqu'un élève d'un sculpteur de ses amis lui vint apporter l'heureuse nouvelle. L'artiste apprit en souriant cette distinction tardive, et parut moins touché du fait en lui-même que de l'empressement de son ami à l'en instruire. Il embrassa l'enfant essoufflé, le fit asseoir, et s'occupait à lui tenir mille propos aimables, quand arrivèrent tous ses voisins de Sorbonne, et avec eux Mlle Mayer, qui fit presque une scène de ce que Prud'hon était nommé de l'Institut sans lui en rien dire.

Comblé d'honneurs, monté au faîte sans intrigue, salué par tout ce qu'il y avait d'hommes clairvoyans autour de lui, Prud'hon n'en gardait pas moins sa candeur et son humilité premières. Il ne pensait point qu'on dût être vain pour un habit brodé de quelques palmes vertes, pour un peu de cette fumée nauséabonde dont chacun plus ou moins s'enivre. La gloire qu'il avait rêvée, invoquée peut-être secrètement au fond de son cœur, dans ses jours de délaissement, l'effrayait à présent qu'elle le venait visiter; l'éclat trop proche et trop vif de ses rayons éblouissait ses yeux. Il aimait mieux se la représenter à distance, dans l'avenir le plus lointain possible, après la mort. Toutes ces ovations apprêtées, ces fanfares louangeuses, vain bruit dont s'amusent tant de petits grands hommes de leur vivant, pouvaient l'exalter sans doute, mais elles troublaient son ame éperdue, qui se replongeait bien vite avec amour dans le silence et le repos.

Notons à cette date environ une *Andromaque embrassant Astyanax en présence de Pyrrhus*, qu'il entreprit de peindre, mais qu'il abandonna bientôt et n'a jamais achevée. A partir de là, Prud'hon ne fait guère plus que des tableaux graves, religieux ou tristes. Il devient

(1) Prud'hon, comme tous les hommes destinés à vivre dans l'avenir, fut médiocrement apprécié de son vivant. Girodet, par exemple, lui était généralement et de beaucoup préféré. On sait ce que valent aujourd'hui les œuvres de Girodet et ce que valent celles de Prud'hon : le premier est en baisse croissante; le second, au contraire, grandit de jour en jour dans l'opinion unanime. Demandez plutôt aux acheteurs de tableaux, aux amateurs de goût et aux vrais artistes.

Digitized by Google

de plus en plus solitaire, concentré, comme les élégiaques dont il eut l'inépuisable faculté de douleur et le don des rêveries sans fin.

Une dernière épreuve, plus cruelle que toutes les autres, et dont un incident assez futile fut l'origine, l'attendait encore. La faculté de théologie ayant fait réclamer le local de la Sorbonne, le gouvernement fit prévenir les artistes qu'ils eussent à céder la place, moyennant une indemnité de logement qui leur serait allouée. Mlle Mayer était alors malade et singulièrement changée. La nouvelle de ce déménagement imprévu et forcé la consterna. Préoccupée de ce qu'il y avait de hasardeux dans sa situation, elle s'imagina follement que son maître serait compromis, que leur liaison ferait éclat, et qu'ainsi elle allait être un obstacle à la tranquillité, au bonheur de Prud'hon. Il faudrait quitter cette retraite où ils s'étaient aimés et respectés, pour aller ailleurs affronter le blâme d'une société formaliste dominée par les prudes et les dévots. Cela lui monta la tête, et tant d'inquiétudes, se joignant à l'altération de sa santé, achevèrent de troubler sa raison. Le matin du 6 mars 1821, son médecin lui trouva le front horriblement plissé, les sourcils joints, l'œil hagard; elle tenait par momens des discours étranges. Restée seule avec une petite fille de douze ans, nommée Sophie, son élève, elle s'empressa de la congédier. Toutefois, et comme par un retour subit, au moment où la petite s'éloignait, Mlle Mayer la rappela, se mit à l'embrasser avec effusion, et, prenant une bague à son doigt, lui en fit cadeau avec prière de la bien conserver. La veille, elle avait eu, en se séparant de son maître, comme un redoublement de tendresse, une expansion soudaine, muets symboles d'une sorte d'adieu inexpliqué. — Bientôt la chute d'un corps se fait entendre; on accourt, on trouve Mlle Mayer étendue par terre et baignée dans son sang. Elle avait trouvé les rasoirs de Prud'hon, et, après en avoir essayé le tranchant sur sa main, elle s'était posée devant une glace et s'était coupé la gorge. L'hémorragie n'avait duré que quelques instans; elle était morte. Prud'hon travaillait dans son atelier : devant aller à l'Institut ce jour-là même, il se leva pour s'habiller; mais, remarquant dans la cour des visages pâles et une rumeur légère qui s'apaisait à son approche, il eut comme le pressentiment de son malheur. En vain voulut-on l'éloigner : il sut bientôt tout de ses yeux, et tint longtemps embrassé dans le plus grand désespoir le corps inanimé et sanglant de Mlle Mayer.

Prud'hon n'était pas homme à se relever d'un pareil coup. Lui, si bon, si doux, si résigné, il avait pris la vie en dégoût et presque en

Digitized by Google

haine; elle lui était devenue à charge, comme un de ces liens incommodes qu'on a hâte de rompre pour s'affranchir. « Je n'ai plus d'avenir, » disait-il avec amertume à ses amis, plus étroitement serrés dès-lors autour de lui. Cependant il se fit en son cœur comme une trève pour suffire à une tâche dernière, à un devoir saint qu'il s'était imposés. Il voulut achever un tableau dont Mlle Mayer avait tracé l'esquisse, cette *Famille désolée* dont le motif douloureux n'était pas sans quelque conformité avec l'état de son ame. Un père de famille, enveloppé dans une méchante couverture, va bientôt mourir; sa femme le soutient, ses enfans l'entourent. Il n'y a dans la pauvre mansarde qu'un lit, une seule chaise où le père est assis, un escabeau et un vieux rideau rejeté sur sa tringle de fer. Tableau déchirant d'une misère affreuse entre toutes les misères, celle qui se cache dans sa honte, étouffe ses cris, est ignorée de tous, et que nul ne plaint ni ne soulage.

Outre les grandes œuvres de Prud'hon que nous avons eu occasion de mentionner, on peut citer encore d'autres tableaux de moindre importance, tels que *Vénus et Adonis*, exposé au salon de 1812, *Zéphir, dans un mystérieux bocage, se balançant et se jouant sur la surface des eaux*, composition gracieuse, aussi de la même époque; *l'Amour séduisant l'Innocence, que le Plaisir entraîne et que suit le Repentir;* divers portraits, entre autres celui de l'impératrice Joséphine; une foule de dessins pour des éditions de Racine, de *l'Aminte* du Tasse, etc.; enfin, parmi ses productions à l'eau-forte et au burin, l'estampe si remarquable de *Phrosine et Mélidor*, que Prud'hon composa pour la graver lui-même (1).

Prud'hon, bien qu'il ne voulût point, par modestie, qu'on le comparât au Corrège, a été surnommé à juste titre *le Corrège français*. Au dire même des hommes compétens, il serait plutôt supérieur qu'inférieur à son modèle (2).

(1) Un critique toujours en éveil, à qui je parlais l'autre jour de Prud'hon, me disait avec sa pénétrante finesse habituelle : « *C'est l'André Chénier de la peinture.* » L'expression me semble aussi délicate que juste.

(2) Je trouve à ce propos, dans un travail remarquable sur Prud'hon, le trait suivant, qui me semble des plus caractéristiques. Pendant les premières guerres d'Italie, une *Leda* du Corrège avait été livrée au général en chef Bonaparte comme portion d'une indemnité convenue. Ce tableau, maladroitement emballé par les soldats français, arriva au Louvre dans un état déplorable : la tête entière manquait. Prud'hon la refit si belle et tellement digne du Corrège, que, lors de la dévastation du musée, un officier prussien, montrant cette toile à un médecin français, lui disait naïvement : « Y aurait-il un homme, dans votre école, capable de peindre une tête aussi sublime ? »

Digitized by Google

La dernière inspiration de Prud'hon, son éclair finissant, mais non pâli, son chant du cygne, fut le beau *Christ mourant* que possède le musée du roi, et dont le torse seul a pu être entièrement achevé.

Il tenait encore les pinceaux lorsqu'il sentit sa main débile se glacer tout à coup. Succombant enfin aux atteintes du mal, dont ses chagrins avaient été la source, il se mit au lit pour ne plus se relever. Prud'hon vit la mort approcher de son chevet, et loin d'en être ému, il sembla la désirer, l'attendre même avec une joie secrète. Une lettre qu'il écrivit, durant cette dernière maladie, peint l'état de son ame et en découvre l'incurable plaie : « Oh! que la chaîne de la vie est pesante, y disait-il; seul sur la terre, qui m'y retient encore? Je n'y tenais que par les liens du cœur, la mort a tout détruit.... Ma vie est le néant.... L'espérance ne dissipe point l'horreur des ténèbres qui m'environnent... Elle n'est plus, celle qui devait me survivre.... La mort que j'attends viendra-t-elle bientôt me donner le calme où j'aspire?... C'est à ta tombe, ô mon amie! que s'attachent toutes mes pensées et tous mes vœux. » Quelques mois auparavant, Prud'hon allait souvent au cimetière du Père La Chaise, où il avait fait l'acquisition d'un terrain vis-à-vis de la sépulture de Mlle Mayer; il voulait être inhumé en cet endroit même. « Ne pleurez point, disait-il, au lit de mort, à ses amis; vous pleurez mon bonheur, car je vais rejoindre cet ange de bonté, cette amie dont les suffrages étaient si doux à mon cœur. »

Prud'hon mourut le 16 février 1825. Du même coup, l'art venait de perdre un de ses plus purs représentans, l'école française un maître, les graces un de leurs élus.

Nous avons moins essayé d'apprécier un talent que de peindre un caractère, d'interroger une ame. Tout ceci n'est point visiblement pour faire étalage d'aucune faculté d'érudition, de critique, ou même d'exacte biographie. C'est quelque chose comme un ressouvenir pieux, un hommage, une couronne humblement tressée pour décorer une urne funéraire. Toujours des morts, direz-vous? Mon Dieu, oui. Les vivans, riches pour la plupart en serviteurs, complaisans et amis toujours prêts à sonner fanfare, ou même, à défaut d'autrui, faisant fort bien leurs affaires eux-mêmes, n'ont nul besoin ni souci d'un héraut malhabile. Bien des morts, quoi qu'on veuille dire, sont plus en détresse. Redorer, de loin en loin, d'un rayon sympathique quelque gloire discrètement éteinte, mouiller d'une larme furtive un gazon trop peu honoré, est-ce donc si stérile?

DESSALES-RÉGIS.

Digitized by Google

RUTEBEUF.[1]

Un fabliau, dont l'auteur se nomme Jean de Condé, vient à l'appui des poésies de Rutebeuf pour montrer de quelle singulière façon les sujets du roi saint Louis entendaient la religion chrétienne. Ce conte a pour titre : « *Des Chanoinesses et des Bernardines.* »

Par une nuit du mois de mai, sous un arbre touffu, le trouvère rêvant voit arriver un perroquet qui impose silence à tous les autres oiseaux et les avertit que le lendemain Vénus doit venir au point du jour pour tenir en ce lieu sa cour de justice. La déesse arrive en effet, elle s'assied, tous les amans qui sont à son service se prosternent pour l'adorer, après quoi il y a une grande messe chantée par les oiseaux, le rossignol officiant. Le perroquet, du haut d'une branche, fait un sermon sur l'amour, au moment de l'offertoire, puis il finit par donner l'absoute à tous les vrais amans. De la messe on passe à table; tous les mets, assaisonnés allégoriquement, se composent d'œillades, de sourires, d'inquiétudes, de soucis, de plaintes, etc. On verse par mégarde pour boisson de la *jalousie*; mais bientôt arrivent au dessert des *baisers* qui rétablissent la paix. Ces cérémonies, calquées sur celles qu'on observait à la cour des princes lorsqu'ils rendaient la justice, étant terminées, Vénus fait appeler ceux qui, ayant à se plaindre de l'amour, viennent implorer son équité. C'est alors qu'une chanoinesse, s'avançant humblement devant le trône de la déesse, prend la parole au nom de toutes ses sœurs et expose : « que jusqu'à ce moment, tout ce qu'il y avait de plus élevé parmi les hommes de la noblesse s'était fait une gloire

(1) Voyez la livraison du 2 juillet.

Digitized by Google

de les aimer; mais qu'à présent les nonnes grises, les bernardines enfin, viennent leur enlever leurs amans. Faciles et complaisantes, dit la chanoinesse, on a la bassesse de nous les préférer. Nous vous demandons justice, grande reine; punissez leur insolence. » Mais Vénus est juste, elle veut entendre la défense des bernardines. Et en effet, l'une d'elles s'avance pour plaider sa cause et celle de ses compagnes. « Reine puissante, dit-elle, au service de qui nous sommes vouées pour la vie, je viens répondre aux reproches qui nous sont adressés. Eh quoi, n'avons-nous pas été formées aussi pour aimer? Parmi nous, ne s'en trouve-t-il pas d'aussi belles, d'aussi jeunes, d'aussi aimables que les chanoinesses? Leur habit est plus beau, j'en conviens; mais nous nous distinguons par des égards, des complaisances et des attentions qui valent bien une robe élégante. Elles nous accusent de leur enlever leurs amans? Que ne cessent-elles de montrer une fierté qui les écarte? C'est notre modestie et notre douceur qui fait qu'on s'attache à nous; et c'est en vain que nous nous efforçons de les renvoyer, ils reviennent d'eux-mêmes. » Piquée de ces paroles, l'avocate des chanoinesses rougit de colère et s'écrie : « Eh quoi! ces servantes ajoutent l'injure à l'effronterie! elles ont l'audace de se comparer à nous! De quelle honte ne se couvre pas le seigneur qui a un goût assez bas pour aller chercher leur chair sous la laine, pour s'approcher de leurs cottes grises et supporter la niaiserie de leur conversation? Sans leurs avances officieuses, quel est le chevalier ou l'homme d'honneur qui s'aviserait de songer à elles? Mes belles amies, ajoute la chanoisse en lançant un regard furieux sur les bernardines, vous avez vos moines et vos frères convers; eh bien! que cela vous suffise. Aimez-les, faites-leur des présens, retranchez même de votre pitance pour les nourrir, nous vous le permettons. On ne se soucie pas de ces gens-là à Moutiers, à Nivelle, à Maubeuge ni à Mons, où sont nos quatre grands colléges. Mais quant aux gentilshommes, pour qui nous sommes faites, quant aux chevaliers et aux chanoines, qui nous appartiennent, je vous le dis encore une fois, n'élevez pas vos prétentions jusque-là. » Cependant la petite bernardine tient bon, et loin de se regarder comme battue, elle fait observer à Vénus « que sous des habits grossiers, une villageoise est souvent plus aimée qu'une duchesse couverte d'hermine; que si les cottes grises de Citaux ne valent pas les manteaux doublés de soie et les robes traînantes des dames chanoinesses, ces distinctions sont vaines quand il s'agit d'amour; que c'est le cœur seul de la personne que l'on aime dont on veut s'assurer; que, sous ce rapport, on ne peut faire aucun reproche aux bernardines, et qu'elles prient la déesse de leur accorder *bénéfice d'amour.* »

Au milieu des rumeurs qu'excitent les avis différens, les débats se ferment; Vénus se lève de dessus son trône, et prononce la sentence suivante : « Vous tous présens qui attendez mon jugement, vous savez quel est mon pouvoir sur tout ce qui respire. Par moi, les animaux, tout dans la nature est animé de désir. En obéissant à ma loi, l'animal que je force de perpétuer son espèce ne suit qu'un pur instinct; mais l'homme doué de raison doit faire un choix. Je les approuve tous : à mes yeux, le fils du pauvre et le fils du monarque

Digitized by Google

sont égaux. On me plaît, pourvu qu'on aime loyalement. Chanoinesses au surplis blanc, j'ai toujours fait grand cas de vos services. Votre propreté, vos graces et votre naissance ne manqueront pas de vous attirer toujours des amans. Conservez-les, mais ne chassez pas de ma cour ces nonnes retirées qui me servent en secret avec tant de constance, et dont la discipline austère rend le cœur si ardent pour moi. A ma cour, je veux que tout le monde choisisse, parce que je veux que tout le monde puisse trouver. Quant à vos amans, c'est de vous seules qu'il dépend que vous les conserviez. Pour vos rivales, au lieu de les blâmer, imitez-les; soyez, comme elles, douces, aimables, complaisantes, et je vous réponds que vous n'aurez plus à vous plaindre des infidélités qu'on vous fait (1). »

Ce conte finit naturellement ici; mais comme la bizarrerie et la prolixité sont les défauts ordinaires des jongleurs, celui dont on vient de lire le fabliau le termine en se donnant une peine infinie pour commenter d'une manière mystique la messe dite par le rossignol et le perroquet, ainsi que le repas qui suit. Ce *Repas d'amour* est, selon lui, l'emblème des joies célestes, et il compare la dispute des chanoinesses et des bernardines à celle des disciples de Jésus-Christ, au sujet de la place qu'ils doivent occuper au paradis. Bref, c'est un galimatias inintelligible aujourd'hui, et qui prouve seulement que, si la foi de nos aïeux était sincère, elle se manifestait d'une manière bien étrange sous les formes que lui donnait leur esprit.

Quoi qu'il en soit, je dois croire que l'on commence à se faire une idée juste à présent des trouvères et de leur poésie, au temps de saint Louis. Mais avant de revenir sur leurs fabliaux, celles des compositions de ce siècle qui ont le plus d'originalité et de caractère, il sera bon, je crois, de jeter un coup d'œil sur quelques écrivains de ce temps qui, en raison de l'élévation de leur rang, ou par une disposition naturelle, se sont montrés plus délicats dans le choix des sujets et des pensées, et ont été chastes dans leur langage, ce qui les fait distinguer parmi les trouvères.

Le premier en date est Thibaut, comte de Champagne, né en 1201, mort en 1253. Ce prince, qui fut brave chevalier, qui porta les armes en Palestine, et devint roi de Navarre, est le premier poète français dont les vers soient empreints de goût et de politesse. Quant au fond et à la forme de ses poésies, il les a empruntés des troubadours provençaux; et à quelques exceptions près, le poète ne chante ordinairement que l'amour. Il dépeint la beauté de la dame qu'il aime, lui promet de lui faire une chanson à chaque printemps, espère et se désole tour à tour, exprime enfin toutes les vicissitudes d'un sentiment plutôt tendre que passionné, et se plaint des rigueurs de sa belle en grand seigneur qui trouvait sans doute facilement des consolations. Dans les poésies de Thibaut, l'esprit et le goût dominent; et l'on y trouve déjà cette élégance et ce tour fin propres aux pièces légères qui, sous la fin du règne de Louis XIV et après, ont rendu les noms des Lafare, des Chaulieu et celui

(1) Le Grand d'Aussy, tom. I, pag. 279.

Digitized by Google

de Voltaire surtout, si célèbres. Loin d'être naïf et simple comme on s'est plu à le répéter jusqu'ici, le roi de Navarre, ainsi que tous les poètes du XIIIe siècle, est avant tout spirituel; la recherche se fait sentir tout à la fois dans l'invention et dans le style de ces poètes. Cette prétendue bonhomie, cette naïveté si vantée et que l'on croit y découvrir, résulte tout simplement de la différence qui existe entre la langue du temps de saint Louis et celle que l'on parle aujourd'hui; or, c'est une illusion qui cesse du moment que l'on comprend assez bien les chansons de Thibaut ou les fabliaux des trouvères pour ne pas voir de la naïveté dans les embarras d'une syntaxe imparfaite.

Les poésies du comte de Champagne sont donc des productions très spirituelles, pleines de goût et d'élégance, qualités qui excluent assez ordinairement l'élévation des pensées et la hardiesse du style. En effet, Thibaut n'a peint que l'amour de ceux qui ont des loisirs pour le chanter. Il adresse habituellement ses vœux à une très grande dame, la reine Blanche, dit-on, ce qui ne l'empêche pas de courir dans les champs ou dans les bois après les petites bergères qui, comme il le dit lui-même, se défient de l'inconstance des grands seigneurs. En un mot, le roi de Navarre est un galant de profession qui figurerait assez bien avec les personnages de Watteau, et digne de dire, s'il eût vécu plus long-temps :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.

Mais où la frivolité élégante de ce poète du XIIIe siècle se montre avec le plus de vivacité, c'est dans celles de ses chansons qui expriment le regret de quitter la personne aimée pour aller à la croisade. Le ton dont il parle de ces grandes entreprises guerrières et saintes, et le regret tendre et gracieux qu'il exprime à la beauté qu'il laisse en Europe, font penser à ce qu'aurait pu dire dans une circonstance analogue un jeune seigneur de la cour de Louis XV, rimant ses adieux à une belle marquise pour aller se faire tuer à Fontenoy.

Outre le tour spirituel et élégant propre aux poésies de ce prince, un de ses mérites est de n'avoir jamais introduit de mots grossiers et obscènes dans ses vers. Afin de faire juger de la retenue qu'il fallait avoir de son temps pour s'abstenir de telles ordures, je ne craindrai pas de dire que c'est seulement à cause de ce rare mérite, que je le classe parmi les premiers grands poètes français qui ont été chastes. En réalité, Thibaut ne l'a été que dans les mots; et les trois chansons qu'il a faites en l'honneur de la Vierge démontrent clairement que c'était un homme mondain, un poète élégiaque ou érotique, mais très délicat.

Après lui, vint un homme d'une tout autre trempe. Celui-là s'est aussi adonné à chanter l'amour; mais en composant son poème, il se montra chaste dans le fond ainsi que dans la forme. C'est Guillaume de Lorris, mort vers 1260, auteur de la première partie du *Roman de la Rose*. Personne n'ignore plus aujourd'hui que Lorris avait terminé son ouvrage, et que ce fut quarante ans après, vers 1300, que Jehan de Meung eut l'idée d'y ajouter une continua-

Digitized by Google

tion. Cette suite, plus gaie, plus amusante sans doute que le poème primitif, est composée et écrite dans cet esprit narquois et ce style souvent ordurier, qui caractérisent la manière des jongleurs et des trouvères dont l'héritage a été recueilli par Villon, Rabelais, La Fontaine et Voltaire.

Guillaume de Lorris, je le répète, est un poète grave et chaste; il prend son sujet au sérieux et n'offense jamais la pudeur. On connaît la matière qu'il a traitée : c'est la conquête de *la Rose*. Cette fleur, image d'une jeune fille belle et pure, est enfermée dans une enceinte où l'*amant* qui tente d'y pénétrer est tour à tour arrêté ou favorisé par des personnages allégoriques, jusqu'au moment où il cueille la fleur dont la recherche lui a causé tant de chagrins et de fatigues. Je ne sache pas qu'il existe aucun poème provençal de ce genre, antérieur ou postérieur à celui de Lorris; et dans toutes les poésies des troubadours, dont la galanterie proprement dite fait le fond, le sentiment de l'amour ne s'élève jamais jusqu'à une disposition religieuse et chaste de l'ame, pas plus que la femme n'y personnifie le beau moral. Or, c'est cette idée qui domine dans la composition du *Roman de la Rose;* et s'il est juste de dire que la fable tissue par Lorris nous paraît froide et insignifiante aujourd'hui, il faut reconnaître cependant qu'elle a fait une impression vive et profonde sur les esprits en Europe, depuis 1250 jusqu'en 1527; il n'est même pas déraisonnable de croire que cet ouvrage, lu et relu avec enthousiasme dans toute l'Europe à son apparition, a pu fournir à Dante l'idée de faire dominer dans ses trois cantiques une femme, sa Béatrice, personnification, comme il le dit lui-même, de la philosophie, de la sagesse, en un mot, de la perfection morale.

Je n'attache pas trop d'importance à cette conjecture, fondée cependant sur ce qu'Alighieri a parlé deux fois de Thibaut, roi de Navarre, comme chevalier au XXIIe chant de *l'Enfer*, et comme poète dans son traité *de l'Éloquence vulgaire*. Mais il est certain que de toutes les compositions importantes des troubadours et des trouvères, avant l'apparition des poèmes de Dante, il n'y en a pas une, excepté la portion du *Roman de la Rose* écrite par Guillaume de Lorris, où l'amour du beau visible serve de moyen pour trouver la perfection morale.

En admettant donc que Dante n'a pas eu connaissance du poème de Lorris, il faudrait toujours tenir compte à celui-ci d'avoir eu l'idée, quoique vague encore, de cette poésie d'amour chaste que Dante, Pétrarque, Vittoria Colonna et Michel-Ange, ont immortalisée par leurs vers.

C'est en Provence, c'est en France qu'est née la poésie moderne, sans aucun doute; c'est de là qu'elle s'est répandue dans toute l'Europe, par l'intermédiaire de ses jongleurs et de ses trouvères. Les croisades, en rassemblant en Syrie et en Palestine des armées formées de tous les peuples, leur donnèrent l'occasion, en assistant aux récits des troubadours et des trouvères, de se familiariser simultanément avec la langue d'*oc* et la langue d'*oil*. C'est ce qui explique la généralité et la promptitude avec lesquelles ces idiomes furent

Digitized by Google

parlés, ou entendus au moins, en Afrique, en Asie, en Angleterre, en Flandre, en Allemagne, en Espagne, et, à plus forte raison, en Italie. L'intelligence de la langue étant obtenue, il était inévitable que le mode le plus habituel de composition, employé par les ménestrels et les trouvères français, fût également adopté par les autres nations de l'Europe, et c'est en effet ce qui arriva; car partout, quoique avec des modifications très caractéristiques, le culte de la femme, la galanterie, les chansons et les contes d'amour, devinrent les sujets et les formes courantes de poésie que l'Europe adopta.

Ce serait une étude curieuse à faire que de suivre la chanson et le fabliau partant du sein des armées européennes campées en Syrie, pour s'infiltrer peu à peu en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne.

Dans cette Espagne qui, servant de rempart à l'Europe contre les invasions des Mores et trop occupée d'elle-même, ne put prendre qu'une faible part aux entreprises des croisés en Syrie, on verrait la chanson, la *romance,* n'accepter en quelque sorte que la forme donnée par les troubadours catalans. On y verrait comme le culte de la femme et les habitudes chevaleresques et galantes au milieu d'un peuple en contact avec les Orientaux, et forcé de leur disputer chaque jour sa terre natale, ont donné à ses histoires rimées, à ses récits chantés, un caractère grave, tendre, et tant soit peu étrange. Toute la poésie antique de l'Espagne se trouverait résumée dans le caractère et la bravoure du Cid Campeador, dans la passion ardente de la belle et noble Chimène. Tout y est fort, sincère, impétueux, et plein d'une certaine grace un peu sauvage qui tempère ordinairement ce que les mœurs de ce temps ont de rude aujourd'hui pour nous.

Les poètes allemands qui, du XIIe au XIVe siècle, ont célébré l'amour à l'instar des troubadours et des trouvères, les *minnesingers* (chantres d'amour) de la Souabe, offriraient dans leurs imitations des différences caractéristiques par les idées et les formes de leurs chansons. S'ils ont adopté l'allure de quelques strophes provençales, ils en ont aussi combiné de nouvelles; et tout ce qui se rattache à l'invention et à la composition se ressent, chez eux, de ce respect religieux, de cette teinte de douceur mélancolique qui est le propre des populations de la Germanie. Le minnesinger est continuellement en adoration devant la femme; il l'embellit, l'idolâtre, lui rapporte toutes ses pensées; mais il ne l'aime qu'avec crainte et pudeur, il désire et se tait, et tremble même en la regardant. Ces sentimens qui, le plus ordinairement, sont chez les troubadours provençaux une hypocrisie galante avec laquelle ils déguisent des intrigues réelles, ne sont pour les minnesingers que l'expression sincère, sinon de leurs passions, au moins du mouvement de leur imagination. Toutes les louanges données à Béatrice et à Laure par Dante et Pétrarque sont également prodiguées par les poètes de la Souabe à la dame de leurs pensées, mais sous des formes qui appartiennent à l'idylle. Pour l'amant, sa belle est « sa lumière du jour, son soleil, son chant d'oiseau, son mois de mai. Elle est si belle, qu'elle pourrait embellir trente contrées; son aspect rajeunit, et celui qu'elle aime n'aura jamais de

Digitized by Google

rides ni de cheveux blancs. » Un autre ne craint pas de dire de sa maîtresse « qu'il aimerait autant se trouver près d'elle, que d'être auprès de Dieu en paradis. » Puis, en faisant l'éloge d'un prince, un minnesinger s'écrie « que ce seigneur honore toutes les femmes par respect pour celle qui est devenue la mère de Dieu. » En passant en revue ces vieilles chansons, on verrait à la fois ce qui les rapproche et les distingue des compositions analogues des trouvères, et l'on s'assurerait particulièrement que les hymnes à la Vierge occupent une très grande place dans le recueil des poésies de ces chantres allemands (1).

La poésie des trouvères en Angleterre présenterait peut-être le plus vaste champ à l'étude. Depuis la conquête de ce pays par Guillaume, le dialecte normand étant l'idiome dont le roi et sa cour faisaient usage, le français ne tarda pas à devenir la langue du gouvernement. En outre, le séjour des monarques anglais en Syrie entretint le goût naturel qu'ils avaient pour les poésies des trouvères, dont Louis VII de France avait pris soin, dit-on, de mener des *légions* avec lui en Palestine. Dans ce pays de conteurs, les ménestrels recueillirent une foule de récits extraordinaires et fabuleux, qu'ils firent passer dans leur langue, en les soumettant à toutes les modifications qu'apporta leur ignorance ou que réclamait le goût de leurs compatriotes. L'*Ordenne de chevalerie* et le *Castoiement*, deux monumens curieux de la littérature des trouvères, ont place vraisemblablement parmi les recueils ainsi composés, et qui servirent à propager en Europe le goût oriental. Richard Cœur-de-Lion, qui, à ses grandes qualités, joignait le talent du poète, prit l'habitude, à son retour de la croisade, d'entretenir dans son palais des troubadours et des trouvères dont il récompensait le mérite avec une générosité qui dut les engager à multiplier leurs productions. Aussi les aventures des pairs de Charlemagne, les exploits des chevaliers de la table ronde, enfin tout l'arsenal poétique des Saxons, des Armoricains et des Cambriens, fut-il mis en œuvre par les trouvères anglo-normands. Riches déjà, depuis les croisades, des fables de l'Orient, et joignant encore à ces matériaux les faits de l'histoire de leur temps, ils produisirent des compositions telles que le *Roman du Brut*, traduit et arrangé en français par Robert Wace, et qui fut l'origine de ceux du *Roi Arthur*, de l'*Enchanteur Merlin*, du *Saint-Graal*, de *Lancelot du Lac*, de *Tristan le Léonois* et de tant d'autres. On aurait à suivre les vicissitudes de ces compositions d'origine septentrionale, remaniées sur le continent, reportées jusqu'en Grèce et en Syrie, où elles reçurent encore des nuances nouvelles, pour reparaître en Italie dans le XIVe siècle, remises encore à neuf par Bocace dans sa *Théseide* et ranimées enfin sous la plume du Boiardo et de l'Arioste.

Quant aux chansons et aux fabliaux des trouvères en Angleterre, à l'ex-

(1) On trouvera d'intéressans détails sur les *minnesingers* dans un excellent article de M. X. Marmier, où j'ai puisé les renseignemens que je donne sur l'esprit qui les animait en composant. Voyez la livraison de la *Revue de Paris* du 2 avril 1837.

Digitized by Google

ception de quelques pièces qui, sous forme de ballades, renferment le récit d'histoires et d'anecdotes locales, on verrait que le plus grand nombre et les meilleures de ces compositions sont des fabliaux français reportés en anglais. Et, si dans les recueils de ces anciennes poésies donnés en Angleterre, il ne s'en rencontre que peu du genre narquois et ordurier, il faut faire honneur de cette réserve bien plus aux éditeurs modernes, qui les ont retranchées, qu'aux ménestrels, qui ne se gênaient pas plus à la cour d'Angleterre qu'à celles de France et de Flandre, pour dire tout ce qui leur venait à l'esprit.

Enfin si l'on étudiait à fond les ouvrages des trouvères de la Grande-Bretagne, on y retrouverait aussi ces apologies de saints, ces récits de miracles et une foule d'hymnes à la sainte Vierge, dont les éditeurs anglais ont cru devoir alléger leurs recueils. En somme, on reconnaîtrait que les romans de chevalerie peuvent passer pour une combinaison littéraire élaborée d'abord en Angleterre; mais que, quant à la *gaie science* des jongleurs, ménestrels ou trouvères, si elle prit naissance en Catalogne ou en Provence, elle reçut tout son développement en France, au-delà de la Loire, sous l'influence des hommes qui parlaient la langue d'*oil*, c'est-à-dire les Normands, les Picards et les Flamands.

L'étude de la naissance de la poésie, en Italie, serait sans doute celle qui donnerait les résultats les plus clairs et les plus satisfaisans. Dans ce pays où l'on apprit des troubadours et des trouvères, à *dire d'amour en vers;* où l'on commença même par se servir des langues de ces poètes, on ne fit jamais de fabliaux narquois et orduriers; et les contes en prose de ce genre datent du premier tiers du XIVe siècle. Le plus ancien recueil de nouvelles écrites en italien, *le Cento Novelle antiche*, dont la rédaction ne remonte pas, selon toute apparence, au-delà du commencement du XIIIe siècle (1), n'offre qu'une suite d'anecdotes présentées dans un but moral. C'est un mélange bizarre de faits et de dits attribués à Aristote, à Tristan le Léonois, à Sénèque, à l'empereur Frédéric, au roi David et à Charles d'Anjou ; et parmi ces anecdotes se trouvent quelques histoires amoureuses, mais chastement racontées. L'une des plus hardies de ce recueil est la quatorzième dont voici la traduction exacte :

« Un roi eut un fils. Les sages astrologues décidèrent qu'il serait élevé pendant dix ans dans l'obscurité; et on le garda dans une caverne. Après cet espace de temps, son père l'en fit sortir, et mit devant ses yeux une grande quantité de bijoux précieux et de très belles demoiselles; puis, lui ayant désigné chaque objet par son nom, en ayant soin de nommer les demoiselles des *démons*, il lui demanda ce qui lui était le plus agréable. — Les *démons*, dit le fils. Et alors le roi émerveillé s'écria : — Que la beauté des femmes est tyrannique! »

(1) Ces nouvelles n'ont sans doute pas été écrites toutes à la même époque, et, puisqu'il y est souvent question de Charles d'Anjou, roi de Sicile, il faut au moins rapporter la rédaction de quelques-unes à la fin du XIIIe siècle.

Digitized by Google

On conviendra qu'il y a encore loin de là aux *Oies du frère Philippe*, et cependant la vieille nouvelle italienne est évidemment la source de celle de Boccace et du conte de La Fontaine.

Après ces cent nouvelles antiques viennent celles que Francesco de Barberino a semées dans son traité d'éducation pour les femmes (*Reggimento delle donne*). Elles sont aussi en prose et racontées avec beaucoup d'agrément; mais le condisciple de Dante s'est montré chaste dans ces récits comme dans tous les ouvrages qui nous restent de lui et de ses contemporains.

En Italie, le système poétique se forma sous la double influence de l'élégante galanterie des Provençaux, et de la recherche de la beauté absolue, d'après les idées de Platon. Depuis les prédécesseurs de Dante (1200) jusqu'à nos jours, l'Italie n'a pas cessé de produire des poètes platoniciens dont l'esprit fut toujours porté à étudier le principe du beau et du bon dans la beauté extérieure ainsi que dans les qualités morales de la femme; ce qui les conduisit naturellement à n'admettre que des idées et des paroles chastes dans leurs compositions. Telle est, en effet, la qualité singulière qui distingue les poésies des Alighieri, des Pétrarque, des Michel Ange et des Vittoria Colonna, les grands maîtres dans ce mode élevé de l'art.

Quant aux défauts opposés à cette qualité, l'ironie et la licence, ils ne furent introduits dans la littérature italienne que vers 1348, par le premier grand prosateur de ce pays, Jean Boccace. Bien que la moins modeste de ses nouvelles ne puisse rivaliser dans le genre licencieux avec les contes ou fabliaux des trouvères français du siècle précédent, il faut dire toutefois que l'auteur du *Décaméron* a réellement introduit le genre ironique et sceptique dans son pays, et l'a fait adopter à toute cette classe de poètes italiens semi-sérieux, semi-burlesques, dont Arioste est resté le plus fameux.

On verrait donc la poésie italienne se divisant en deux grandes branches principales : l'une platonicienne, employant les perfections de la femme comme moyens et ayant pour objet le beau moral; l'autre, se servant indifféremment du bien et du mal, du beau et du laid, et ne tendant qu'à plaire et à amuser à quelque prix que ce soit : la première, chaste et grave; la seconde, licencieuse et ironique.

On trouve ici une application frappante de l'observation que j'ai faite en commençant : que toutes les choses de ce monde se présentent sous deux aspects contraires. Ainsi le culte exclusif voué à la sainte Vierge, descendant jusqu'à la femme mortelle représentée par Béatrice, puis par Laure, qui lui est déjà inférieure, va se perdre dans les bourgeoises des contes joyeux des trouvères pour passer dans les sujets de fabliaux les plus offensans, tomber des histoires d'amour dans les intrigues galantes et se perdre enfin dans un abîme d'obscénités.

Ce dernier mode, qui appartient réellement aux jongleurs, ménestrels et trouvères, puisqu'ils l'ont si fréquemment employé, et que c'est celui où ils ont incomparablement le mieux réussi; ce genre familier et grivois a donné à l'esprit et aux compositions des temps modernes, depuis le XIIe siècle, un

Digitized by Google

caractère de frivolité et d'ironie qui ne peut être complètement saisi et apprécié si l'on n'a pas sérieusement étudié les deux grandes littératures classiques de l'antiquité. Là en effet tout est considéré sous un aspect très grave; la passion de l'amour n'a pas encore été élevée au rang des vertus, et l'on n'a pas découvert que la femme est au-dessus de l'ange.

Les païens avaient sans doute grand tort en tenant légalement la femme dans une condition voisine de l'esclavage; mais enfin, ce principe social adopté, ils y restèrent conséquens, et il faut même ajouter, à leur louange, que, malgré la supériorité accordée aux hommes par la loi, on trouve souvent dans les poèmes et les histoires de l'antiquité des femmes qui sont loin de rabaisser la dignité, l'importance ou la tendresse propres au beau sexe. Andromaque, Pénélope, la mère des Gracques, Sémiramis, Ariane, Phèdre, Sapho, Aspasie, doivent convaincre les partisans les plus obstinés des idées modernes, que les païens connaissaient très bien les mérites divers des femmes, et qu'ils se plaignaient même fort souvent d'être tyranisés par elles, comme depuis sept ou huit cents ans on s'est fait un honneur et une gloire en Europe de se courber sous leur joug.

Ils n'avaient rien, je l'avoue, de semblable à la Béatrice de Dante, et toutes leurs apothéoses de femmes n'approchent pas de la béatification de la fille de Folco Portinari; mais il faut dire aussi qu'en compulsant les tragédies d'Euripide, qui ne ménageait pas le beau sexe, qu'en lisant la satire de Simonide sur les femmes, et même la diatribe de Juvénal, on ne trouvera rien qui égale les infames contes que les jongleurs ou trouvères ont inventés pour les dénigrer et les avilir. Tous les instincts de la femme n'y sont mis en jeu que pour la livrer à des passions honteuses. Elle y est fausse, intrigante, avare, coquette, luxurieuse, et, par un raffinement de cruauté, les faiseurs de fabliaux n'ont pas manqué de lui donner tous les agrémens et toutes les graces extérieures, en sorte qu'au rebours du système de Platon, celui des jongleurs mène du beau visible au laid moral (1).

Sans désigner, même par leurs titres, plusieurs des fabliaux publiés par Barbazan, Legrand d'Aussy et Méon, dont le style et les expressions n'ont d'analogues que dans les priapées antiques, je m'en tiendrai, lorsque arrivera le moment d'en parler, à ceux du trouvère Rutebeuf, auquel il est temps que je revienne.

Parmi les différentes pièces qui composent le recueil de ses œuvres, il y en a plusieurs où il parle des croisades, et ce sont peut-être les plus intéresantes. Ce sont ordinairement des *complaintes*, espèces de biographies rimées et tournées en manière d'oraisons funèbres, où il retrace les principales actions et les vertus des grands personnages de son temps. Il célèbre successivement : Thibaut le poète et le roi de Navarre, le comte de Poitiers, Eudes de Nevers, Geoffroy de Sargines, maître Guillaume de Saint-Amour, Anseau de l'Isle;

(1) A l'appui de cette opinion, on peut lire l'excellent fabliau intitulé *le Pêcheur de Pont-sur-Seine;* Méon, tom. III, pag. 471.

Digitized by Google

puis il s'étend avec assez de gravité sur les expéditions d'outre-mer, de Tunis, de la Pouille, etc.

Laissant aux curieux le soin de lire en entier ces pièces, auxquelles une exactitude historique très remarquable donne un véritable prix, j'en extrairai seulement ce qui se rapporte aux croisades, afin que l'on puisse juger des opinions diverses qui régnaient au temps de saint Louis sur ces fameuses entreprises. Dans la complainte sur le comte de Nevers, on trouve ces stances qui peuvent d'ailleurs donner une idée du talent de Rutebeuf dans le genre noble et élevé :

« Ah! roi de France, roi de France! s'écrie-t-il, Acre est toujours menacée; secourez-la, car elle en a grand besoin. Servez Dieu de votre personne, ne restez pas ici plus long-temps, ni vous ni le comte de Poitiers. Dieu vous verra partir avec joie, car bientôt le sentier de la pénitence, faute d'être battu, sera plein d'herbe. — Chevaliers, que faites-vous ici? Comte de Blois, sire de Coucy, et vous, fils du bon Hugues comte de Saint-Pol, comment pourriez-vous obtenir merci de Dieu, si la mort allait vous surprendre dans vos lits? »

La *Complainte d'outre-mer* a pour objet particulier de réchauffer le zèle tant soit peu ralenti pour les croisades : « Empereurs, rois, ducs, comtes et princes, dit le poète en commençant, vous à qui on récite pour vous divertir des romans où figurent ceux qui autrefois ont combattu avec tant de valeur pour la sainte église, que comptez-vous faire, vous, pour obtenir le paradis? Ceux dont vous vous amusez à entendre les histoires ont gagné cet honneur par les peines et les souffrances qu'ils ont endurées ici-bas. Voici le temps venu pour vous; Dieu vient vous requérir afin que vous puissiez éviter les feux du purgatoire et de l'enfer. Donnez donc aussi matière à de nouvelles histoires, et servez Dieu qui vous montre le chemin de son pays, de cette terre (la Palestine) de promission qui est toute troublée et sur le point d'être perdue. — Ah! roi de France! roi de France! répète-t-il encore, pourquoi vous déguiserais-je la vérité? La loi, la foi et la croyance vont tout en chancelant; secourez-les, il en est grand besoin. Roi de France, qui n'avez pas craint de mettre en captivité pour Dieu, vos amis et votre personne (à la Massoure), quelle honte y aurait-il pour vous si vous perdiez la possession de la Terre-Sainte! Il faut que vous y alliez. Hommes et argent, n'épargnez rien pour la gloire de Dieu. »

Il y a certainement de l'élévation dans cet appel fait à la piété et à la valeur des princes chrétiens. Mais dans les morceaux les plus graves de Rutebeuf, tel que celui-ci, le trouvère finit toujours par montrer le bout de l'oreille. Voici la suite de la complainte :

« Ah! prélats de la sainte église qui, pour éviter le vent froid, ne voulez pas aller aux matines, messire Geoffroy de Sargines vous appelle et vous demande au-delà de la mer. Mais cela n'est pas raisonnable de faire un pareil appel à vous, qui ne songez qu'aux bons vins, aux viandes délicates, et à ce que le poivre soit bien fort; c'est là votre espérance, votre guerre, c'est votre

Digitized by Google

bien, votre Dieu. Mais Rutebeuf, qui ne cèle rien, vous avertit que, pour peu que vous ne preniez pas trop d'embonpoint, il vous suffira de très peu de toile pour linceul; et quant à vos pauvres ames, où iront-elles? C'est ce que je n'ose dire; Dieu seul est juge en cette affaire.

« Et vous, grand clerc et grand gourmand, qui faites dieu de votre panse, dites-moi quel moyen vous emploierez pour vous rendre digne du royaume des cieux, vous qui avez tant de distractions que vous ne pouvez trouver le temps de réciter aucun psaume, excepté celui qui n'a que deux mots, *Deo gratias,* que vous dites après le repas? Dieu vous ordonne de l'aller venger. Ne cherchez pas d'excuses; partez, ou laissez là le patrimoine qui est le sang de Jésus-Christ!

« Chevaliers hanteurs de tournois, qu'aurez-vous à dire au jour du dernier jugement? Devant Dieu, que pourrez-vous répondre? car alors ni clercs ni laïques ne pourront plus dissimuler, et Dieu vous montrera ses plaies. S'il vous demande la terre où son fils a souffert, que direz-vous? Je ne sais quoi : les plus hardis resteront si penauds, qu'on pourra les prendre avec la main.

« Antioche! terre sainte! s'écrie enfin Rutebeuf en rentrant dans un mode plus grave, quel sujet de plainte n'as-tu pas aujourd'hui, que tu n'as plus de Godefroi? Le feu de la charité s'est éteint dans le cœur de tous les chrétiens, et, jeunes ou vieux, personne ne se soucie plus de combattre pour Dieu. Les jacobins et les cordeliers pourraient se disputer bien long-temps sans qu'on trouvât un Angelier, un Baudoin, un Tancrède, pour défendre la Terre-Sainte. »

La pièce suivante, *la Complainte de Constantinople,* où le trouvère tient à peu près le même langage sur le même sujet, offre quelques détails particuliers qui ne sont pas sans intérêt. On lit ce passage entre autres : « Si Jésus ne nous aide, la Terre-Sainte est perdue. D'un autre côté, les Tartares viennent, et, comme on ne se presse pas d'aller à leur rencontre, on pourrait bien arriver trop tard. Quant à Jaffa, Acre et Césarée, que Dieu les protège! car pour moi, qui ne suis nullement homme de guerre, je ne puis leur porter d'autre secours que de prier Dieu pour elles. »

Quelques strophes après celle-ci, le poète, qui vient de se débarrasser si cavalièrement des devoirs de croisé, lance les traits de sa satire sur les moines : « Les moines, dit-il, nous font des sermons au nom de l'apôtre, pour nous faire prendre la croix et nous vendre le paradis. On écoute le sermon, mais personne ne se met en marche. Ils nous défendent aussi de danser, prétendant que c'est cela qui perd le monde. Mais ces faussetés, que l'on débite partout et avec lesquelles on endoctrine les chrétiens, feront-elles rendre la Terre-Sainte? Que sont devenus les deniers que les jacobins et les cordeliers ont reçus par testament? et que font ces usuriers de cette foule de clercs qui les entourent, dont on pourrait composer une armée pour défendre la cause de Dieu? Mais ils ont bien d'autres idées; l'or est tout pour eux, et Dieu, rien. »

Dans une seconde *Complainte d'Outre-mer,* le poète, toujours dans l'intention d'exciter les chrétiens à prendre la croix, s'adresse successivement

Digitized by Google

aux rois, aux princes, aux barons coureurs de tournois, à un jeune écuyer amoureux de toutes les belles, aux clercs, aux prélats et aux bourgeois, sur lesquels il ne manque pas de verser son humeur satirique en faisant ressortir leurs défauts. Mais je renverrai les curieux à la pièce même, pour en faire connaître une autre où se trouve résumé tout ce que l'on disait à propos des croisades lorsque vivait notre spirituel trouvère. En voici la traduction :

DISPUTE ENTRE LE CROISÉ ET LE NON-CROISÉ.

« Dernièrement, vers la Saint-Rémi, je chevauchais pour une affaire, étant tout préoccupé de ce que les gens dont Dieu a le plus besoin (les *croisés*) sont dans une si grande détresse; ceux d'Acre en particulier, qui ne reçoivent pas de secours et campent si près de leurs ennemis qu'ils n'en sont séparés que de la portée d'un trait. Cela me rendit pensif au point que je perdis mon chemin et arrivai près d'une maison qui m'était inconnue. Il s'y trouvait quatre chevaliers parlant bien français. Après le souper, ils allèrent près du bois dans un verger, pour se distraire. Il ne convient pas à un homme courtois de se mêler à la conversation des autres, car souvent, au lieu de leur être agréable, on les contrarie. Je me glissai donc le long d'une haie, et bientôt je les entendis discourir des choses du monde et de Dieu.

— Bel ami, dit d'abord le croisé, tu n'ignores pas que Dieu t'a doué d'une intelligence qui te fait distinguer le bien du mal, tes ennemis de tes amis; et que, si tu t'en sers prudemment, tu en seras récompensé? Or tu connais les malheurs de la Terre-Sainte; pourquoi donc, se vantant de prouesses, laisse-t-on durer une telle guerre sur la terre de Dieu? Quand un homme vivrait cent ans, pourrait-il acquérir autant de gloire qu'en allant simplement à la conquête du Saint-Sépulcre?

— Je comprends pourquoi vous me tenez ce langage, répondit l'autre. Vous me sermonnez afin que je donne mon bien au *coq* (clergé), puis que je m'envole et que mes enfans gardent le chien. *On tient ce qu'on tient,* dit-on, et ce bon avis vient de bonne école. Croyez-vous que je sois disposé à donner cent soudées (*fonds de terre*) pour ne recevoir que le prix de quarante? Je ne sache pas que Dieu enseigne à semer de la sorte; et qui sème ainsi recueille peu.

— Tu sortis nu du sein de ta mère, et cependant tu es parvenu à te vêtir. On peut obtenir facilement le paradis maintenant (en allant à la croisade); Dieu en est le maître. Mais vous devez savoir que saint Pierre et saint Paul l'ont acheté assez cher, puisqu'ils l'ont payé de leur tête.

— Ah! reprit le non-croisé, je vois bien des gens qui ont long-temps souffert pour amasser un peu d'argent, qui sont ensuite allés en pèlerinage à Rome ou en Asturie, et qui, après avoir cherché bien loin le bonheur, ont fini par n'avoir ni valet ni servante. On peut aussi bien gagner le royaume du ciel en ce pays et sans tant de dommage. A quoi bon aller outre-mer, là-bas, parce que vous vous y êtes follement engagé? Je prétends que celui-là

Digitized by Google

est insensé qui se met dans la dépendance d'autrui (au service militaire), et que l'on peut très bien gagner le ciel ici, et en vivant de son héritage.

— Vous vous abusez si vous croyez gagner Dieu en vivant à l'aise et en riant, tandis que les saints auraient eu la folie de souffrir le martyre pour obtenir la rédemption. Vous dites là ce que personne ne doit dire. Tant qu'un homme ne souffre pas tout ce qui peut lui faire acheter la joie souveraine, le combat n'est pas digne de son objet. C'est ainsi que tant de gens se font moines pour arriver à ce but. Quand on se propose Dieu pour fin, on ne doit redouter aucun obstacle.

— Sire qui sermonnez pour que l'on se croise, permettez-moi de me plaindre. Sermonnez donc aussi ces têtes couronnées, ces grands doyens et ces prélats, tous vivant selon le siècle et ayant oublié Dieu. Votre jeu est mal ordonné, car vous nous mettez toujours en avant. Les clercs, les prélats doivent venger les injures faites à Dieu, puisqu'ils reçoivent des rentes de lui. Ils ont à manger et à boire; peu leur importe qu'il vente ou qu'il pleuve, et de partout il leur vient des dîmes. Vraiment, si c'est par ce chemin qu'ils vont au ciel, ils seraient bien fous de l'abandonner, car on n'en saurait trouver un plus agréable!

— Laissez là les clercs et les prélats, et pensez au roi de France (saint Louis), qui, pour gagner le paradis, veut exposer sa personne et prêter ses enfans à Dieu (Philippe et Tristan). Ce prêt n'est pas une chose vaine, et vous voyez que le roi lui-même s'apprête à faire ce que vous critiquez. Le roi, qui veut offrir sa personne à Dieu, aurait bien plus de raison que nous de demeurer dans son royaume; n'estimons donc pas comme une tâche lourde de le suivre. Hélas! nous aurons tant à pleurer de la vie dissipée que nous menons!

— Je veux vivre, deviser et prendre du loisir avec mes voisins. Vous qui pouvez faire grande dépense, allez outre-mer, et dites au soudan que je me soucie peu de ses menaces. S'il vient ici, tant pis pour moi; mais je n'irai pas le combattre là-bas. Je ne fais tort à personne; personne ne se plaint de moi. Je me couche de bonne heure et dors long-temps, et je vis en paix avec mes voisins. Aussi, par saint Pierre, suis-je persuadé qu'il faut que je demeure, plutôt que d'aller me donner mille inquiétudes en portant le fardeau d'autrui.

— Vous désirez passer votre temps à l'aise, mais savez-vous combien vous vivrez? connaissez-vous quelque livre qui indique précisément la durée de l'existence? Mangez, buvez, enivrez-vous, car il n'avance à rien de laisser peu, et la vie de l'homme et des œufs cassés, c'est tout un. Hélas! malheureux que tu es, la mort te presse et te prendra bientôt! sur ta tête est suspendue sa masse; jeune et vieux, nul ne saurait lui échapper; et toi qui as mené une conduite douteuse et as tant de torts envers Dieu, suis au moins la trace de ceux d'entre les bons qui ont tenté d'acquérir honneur et récompense!

— Sire croisé, je suis étonné de certaines choses que je vois. Une foule

Digitized by Google

de gens, pauvres, riches, sages, honnêtes, s'en vont outre-mer. Ils font bien sans doute si, comme je le suppose, ils grossissent l'armée. Mais lorsqu'ils reviennent de là, ils ne valent plus quoi que ce soit. Si Dieu est partout, il est en France, et ne croyez pas qu'il se prodigue à des gens (les croisés) qui ne l'aiment pas du tout; et puis, votre mer à traverser est si profonde qu'il est bien naturel qu'on la redoute.

— Vous ne devez pas redouter la mort, puisque vous êtes si persuadé qu'elle est inévitable. Et cependant vous prétendez que la mer vous effraie! D'où vient cette inconséqence? Vos mauvaises dispositions vous font dévier du but. Que ferez-vous si la mort vous saisit sans que vous vous soyez occupé de l'avenir? Aucun des hommes bons ne restera ici (en France); les mauvais y demeureront, y mourront comme du bétail et ne pourront jamais se racheter. Bien heureusement né sera celui qui mourra là-bas (à la croisade)! Quant aux autres, ils ne tarderont pas à se repentir de leur indifférence, et personne ne les regrettera à leur dernier jour. Aussi, comme vous le disiez, il y en a qui, tout en mettant des tailles, en amassant de l'or et en s'adonnant à la luxure, croient pouvoir échapper aux flammes de l'enfer; mais, pour moi, je ne redoute rien, pas même d'affronter la prison et les batailles, ni d'abandonner femme et enfans, pourvu que mon corps sauve mon ame.

— Cher sire, vous m'avez convaincu, persuadé. Je suis de votre avis, et je me rends à vous, parce que vous ne m'avez point flatté. Sans nul délai, je vais prendre la croix et donner à Dieu mon corps et mon bien; car, je le reconnais, tout homme qui manquera à ce devoir sera puni. Au nom du haut roi glorieux qui de sa fille fit sa mère, qui par son sang précieux nous a rachetés de la mort, je suis impatient de me croiser pour éprouver la joie pure; car celui qui est oublieux du salut de son ame rachètera chèrement cette faute, ce qui est juste. »

Dans ses pièces sur les croisades et en particulier dans ce dialogue, Rutebeuf a si bien présenté son sujet sous différentes faces, et ses idées sont rendues avec une telle précision, que tout long commentaire devient superflu. On y voit clairement le point d'honneur que la noblesse mettait à courir à la Terre-Sainte; les raisons que le clergé faisait valoir pour y envoyer les chrétiens, ainsi que les avantages temporels qu'il savait en tirer; enfin la lassitude et la répugnance que le peuple, qui commençait déjà à former le tiers-état, éprouvait à sacrifier son argent, son temps et son sang même pour des entreprises dont la réussite était devenue plus que douteuse.

Quant au trouvère, que j'ai taxé en commençant d'une impartialité voisine du scepticisme, il trouve, à propos des croisades, tant de bonnes raisons pour les défendre et les attaquer; et dans sa phrase mi-partie sérieuse et ironique, il prend de telles précautions pour se dispenser d'aller combattre en Terre-Sainte, qu'on ne trouvera point sans doute mon jugement sur lui trop sévère.

E.-J. DELÉCLUZE.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

L'Étoile polaire,

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

La Russie semble destinée à devenir la terre de prédilection des voyageurs français, comme l'ont été si long-temps la Suisse, l'Angleterre et l'Italie, surtout l'Italie. Et en effet, qui pourrait s'intéresser, aujourd'hui, au récit d'une promenade sur le lac de Genève, à la description de la tour de Londres ou de la campagne florentine, après les pages innombrables écrites sur ces divers sujets? La Russie, au contraire, n'est guère connue encore; j'entends bien connue. Aux yeux du grand nombre, la Russie est tout simplement un très vaste empire soumis à la domination d'un autocrate; un pays couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année, et dans les glaces duquel est allée s'éteindre en 1812 l'étoile flamboyante de Napoléon. Quant aux détails intimes de la civilisation russe, bien qu'abordés par plusieurs historiens spéciaux, depuis le chroniqueur Nestor jusqu'à M. Chopin, ils n'ont point pénétré dans le domaine populaire et ne sont familiers qu'aux érudits. La curiosité excitée chez nous par la Russie s'explique donc à merveille. MM. le vicomte d'Arlincourt et le marquis de Custines, qui viennent de publier tous les deux, celui-ci, sous le titre de *la Russie en* 1839, celui-là, sous le titre de *l'Étoile polaire*, leurs voyages en Russie, méritent-ils des remerciemens et des éloges pour les renseignemens qu'ils nous offrent sur

Digitized by Google

cette contrée lointaine? C'est ce que j'entreprends d'examiner. Toutefois, je peux dès à présent proclamer la supériorité de l'ouvrage de M. le marquis de Custines sur celui de M. le vicomte d'Arlincourt. J'ajoute qu'en raison de ses proportions, comme à cause de ses prétentions, le livre de M. de Custines demande à être étudié à loisir et avec scrupule. C'est pourquoi, remettant à un autre jour l'analyse de *la Russie en* 1839, je parlerai d'abord, et même assez brièvement, de *l'Étoile polaire*, livre qui n'est guère digne de préoccuper longtemps un esprit sérieux.

C'est seulement après avoir produit, dans l'espace d'environ un quart de siècle, je ne sais combien de poèmes et de romans historiques ou autres, que la fantaisie de voyager et de publier ses voyages est venue à M. le vicomte d'Arlincourt. Dans un livre intitulé *le Pèlerin*, et publié il y a deux ou trois ans, M. le vicomte d'Arlincourt nous a déjà fait l'honneur de nous narrer ses excursions en Allemagne; mais, paix aux morts! ne troublons pas le malheureux *Pèlerin* dormant son dernier sommeil. Aussi bien, le but poursuivi naguère par M. le vicomte d'Arlincourt dans *le Pèlerin* étant exactement le même que celui qu'il poursuit maintenant dans *l'Étoile polaire*, juger *l'Étoile polaire*, ce sera du même coup juger *le Pèlerin*.

Quel est donc le but des voyages de M. le vicomte d'Arlincourt? Je vous donnerais cent ans pour le deviner, vous n'y arriveriez sûrement pas; je vais donc tout de suite vous tirer de peine : le but des voyages de M. le vicomte d'Arlincourt, c'est de vérifier et de constater l'état de sa réputation littéraire à l'étranger. — Eh! quoi, direz-vous, cela est-il bien possible? Quoi! en Allemagne comme en Russie, M. le vicomte d'Arlincourt se serait moins inquiété des objets nouveaux qu'il avait sous les yeux que de sa propre personne? Quoi! en Allemagne comme en Russie, c'est lui-même et lui seul qu'aurait observé M. le vicomte d'Arlincourt, et c'est lui-même et lui seul que l'on trouverait au fond de ses récits de voyages? Mon Dieu oui! Ou du moins, si M. le vicomte d'Arlincourt ne fait pas absolument seul les frais de ses récits de voyages, toujours faut-il dire que l'écrivain-gentilhomme place infatigablement son individualité au centre des contrées où il se promène, et que tous les objets qui l'entourent deviennent uniquement pour lui des moyens de se mettre le plus possible en relief. Mais ouvrons *l'Étoile polaire*, si vous croyez que je plaisante.

Un soir, à l'Opéra-Comique, la comtesse de Steinbock, *femme d'un haut et puissant seigneur des bords de la Baltique*, prie M. le

Digitized by Google

vicomte d'Arlincourt de la venir voir, l'été suivant, en Estonie. L'auteur du *Pèlerin* accepte l'invitation. Il part, en effet, le 28 mai 1842. Avant d'arriver en Estonie, cependant, que de triomphes attendaient l'auteur futur de *l'Étoile polaire!* Jugez plutôt. A peine a-t-il atteint les Pays-Bas, le baron de Heeckeren d'Enghuisen se fait un plaisir et un honneur de le recevoir avec toute la pompe imaginable dans son château de Sonsbeck. Ce ne sont point de petites gens, je vous prie de le croire, les personnes que le baron de Heeckeren d'Enghuisen admet alors à manger avec son hôte illustre; ce sont tout bonnement, si vous voulez bien le permettre, lady Christine de Reede Ginckel et le jeune lord Athlone, pair d'Irlande : rien que cela! De plus, apprenant que M. le vicomte d'Arlincourt passe par là, un autre grand seigneur des environs, le jeune baron de Brackell, *châtelain* de Doorwerth, s'empresse de l'inviter à dîner, et le traite, pour me servir de l'expression aristocratique du voyageur lui-même, avec *courtoisie*. M. le vicomte d'Arlincourt est ravi, jusqu'à l'attendrissement et jusqu'aux larmes, de l'aspect féodal du château de Doorwerth; seulement, une chose l'afflige, et il ne saurait la taire, c'est que *le châtelain n'ait pas un casque d'or ou une toque à plumes, une cotte en maille d'acier ou un justaucorps de velours*. J'aime donc à penser que si jamais M. le vicomte d'Arlincourt honore le baron de Brackell d'une seconde visite, ce jeune seigneur, qui aura probablement lu *l'Étoile polaire* dans l'intervalle, ne négligera pas d'endosser une défroque théâtrale pour complaire à l'auteur du *Solitaire;* sauf à exiger, bien entendu, que l'auteur du *Solitaire* se costume dans le même style, afin qu'il y ait illusion et agrément des deux côtés.

En attendant, traversons Hambourg, dont M. le vicomte d'Arlincourt nous raconte minutieusement l'incendie après tous les journaux du monde, et arrivons à Lubeck. Avec qui croyez-vous que le pèlerin, ainsi que se désigne souvent lui-même l'auteur de *l'Étoile polaire*, passe la soirée à Lubeck? Avec M. de Schozer, consul général de Russie, et M. Platsman, consul de Danemark, c'est-à-dire avec la fine fleur diplomatique de l'endroit. Puis il s'embarque pour Pétersbourg, le pèlerin, en compagnie d'un non moins grand personnage que tous ceux qui précèdent, le comte Kouchelef de Bezborodko, lequel est escorté de trois voitures semblables à des maisons ambulantes et de seize domestiques petits ou grands. Après une traversée de je ne sais au juste combien d'heures, Pétersbourg se dessine enfin à l'horizon. Tout aussitôt, débordant d'enthousiasme et de verve, et renchérissant sur les malheureuses flagorneries de

Digitized by Google

Voltaire, le pèlerin improvise un vrai dithyrambe en l'honneur du tzar Pierre Ier. Après quoi il met pied à terre, et, sur-le-champ, le prince Grégoire Wolkouski, fils d'un des ministres russes, s'offre à lui servir de *cicerone* pour visiter le palais d'Hiver.

Dès cet instant, M. le vicomte d'Arlincourt ne s'appartient vraiment plus. Les princes se le disputent, les généraux se l'enlèvent, les duchesses se l'arrachent; c'est une bataille en règle et dont la présence du pèlerin est le prix. A peine a-t-il passé la soirée chez la comtesse de Nesselrode, vite la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de l'empereur, se le fait présenter au château de Kamennoiostroff. Met-il le pied hors du château de Kamennoiostroff, le général Rostovstzoff le supplie sans plus tarder de venir visiter ses établissemens militaires, promettant de le restituer, au bout de quelques heures, à son excellence monseigneur Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, chez qui le noble voyageur a promis de dîner. A quelque temps de là, le chef d'état-major de son altesse impériale le grand-duc Michel le fait prier, par un officier, d'assister à un examen public des élèves de l'école d'artillerie. En rentrant chez lui, le même jour, que trouve-t-il? un message du général Rostovstzoff déjà nommé. Par ce message, M. le vicomte d'Arlincourt est invité à un spectacle d'exercices militaires, de la part de son altesse impériale le grand-duc Michel. Et le soir de cette journée si bien remplie, devinez un peu chez qui dîne le pèlerin; chez la grande-duchesse Hélène, où *il doit lire quelque chronique ou légende*, à ce qu'il nous apprend. Oui, encore une fois, on se le dispute, on se l'enlève, on se l'arrache. La comtesse Woronzow est-elle assez heureuse pour l'avoir à sa table, la princesse Dolgorouki s'arrange de façon à ce qu'il passe la soirée chez elle avec M. Tatistchef, ancien ambassadeur de Russie à Vienne. Bref, sa vie s'écoule, dit-il, au milieu de fêtes continuelles; et afin d'éviter d'inutiles répétitions, il se décide enfin à énumérer en une seule phrase tous les salons aristocratiques où il est instamment sollicité d'entrer. Ce sont les salons de la comtesse de Nesselrode, de la princesse Bélozelski, des comtesses de Woronzow, de Vielhorsky, de Strogonoff, de Kleinmikel, de la princesse Viasensky, de Mmes de Drounow, de Tschihatschef, de Smienhoff, du comte de Laval, de leurs excellences MM. Tatistchef et Ouwaroff, de la comtesse Alexis Orloff, de la princesse Dolgorouki, de la princesse Galitzin, de la princesse Gortchakoff et de... *beaucoup d'autres encore*, ajoute-t-il modestement et avec une faute de français.

Vous imaginez bien qu'occupé comme il l'est à dresser le catalogue

Digitized by Google

des invitations qu'il reçoit et des maisons qu'il fréquente, notre pèlerin n'a guère le temps de vous peindre la Russie. Donc, s'il ne vous fait passer qu'au grand galop de sa plume la revue des palais, des musées et des églises de Pétersbourg, ne lui en veuillez pas trop : n'avez-vous pas, d'ailleurs, été prévenus par moi d'avance? Comme dédommagement de ce que vous laisse à désirer *l'Étoile polaire*, M. le vicomte d'Arlincourt vous offre, en manière d'intermèdes, force éloges sur l'aristocratie russe, et plusieurs *traits admirables* de la vie privée de l'empereur Nicolas. Si cela ne vous suffit pas, vous êtes bien difficiles. Au demeurant, c'est là tout ce que M. le vicomte d'Arlincourt peut faire pour votre service; quant à lui, il reprend le cours de ses triomphes en assistant aux manœuvres de Krasnoé-Selo, monté sur le cheval du général d'artillerie Soumarokoff, aide-de-camp de l'empereur. A la vérité, le pèlerin court ici un danger assez grave. Sans respect pour le glorieux cavalier qui le monte, le cheval du général Soumarokoff regimbe, et peu s'en faut que le noble auteur de *la Mort en l'amour* ne soit désarçonné. Heureusement, l'affaire s'arrange à l'amiable entre le glorieux cavalier et la récalcitrante bête, et l'auteur de *l'Herbagère* profite de l'occasion pour nous apprendre qu'il assista jadis à l'assaut de Tarragone, au temps où il écrivait un poème et où il rêvait *le Solitaire* sans que l'univers s'en doutât.

Sur ces entrefaites arrive l'époque des fêtes annuelles de Péterhof, auxquelles est convié M. le vicomte d'Arlincourt, dont leurs majestés impériales désirent ardemment faire la connaissance. Présenté à leurs majestés impériales par le comte de Woronzow, M. le vicomte d'Arlincourt obtient la faveur de baiser la main de l'impératrice, et l'empereur daigne lui vanter la beauté de la langue russe en l'engageant à l'étudier. Et si vous voulez juger à quel point le pèlerin est estimé de l'empereur et de l'impératrice, apprenez qu'*un appartement lui avait été réservé au palais*, et que *sa place était marquée à la table du grand-maître des cérémonies*. Est-ce assez de gloire et d'honneurs pour un seul homme? Lui, cependant, le pèlerin, dédaignant les marques de bonté dont on le comble et dont on l'accable, il préfère au palais impérial le charmant hôtel *gothique* du comte Kouchelef de Bezborodko, le seigneur aux trois voitures et aux seize laquais, déjà mentionné. Toutefois, il ne quitte pas Péterhof sans y trouver le sujet d'un chapitre pindarique en l'honneur de l'empereur Nicolas. Quel admirable prince! Quelles féeries! Quelles magnificences! O sublimité vraiment impériale! O majesté incomparable!

Digitized by Google

O grandeur prodigieuse et surhumaine! et ce qui s'en suit. Mais pendant que M. le vicomte d'Arlincourt est en train d'exprimer le plus emphatiquement possible l'admiration qu'il éprouve, la grande-duchesse Hélène, jalouse de la société du grand homme, lui expédie en toute hâte une nouvelle invitation. Cette fois, il ne s'agit pas seulement d'un dîner ou d'une soirée plus ou moins dansante; il s'agit d'une journée entière à passer au château d'Oranienbaum où sont réunis, dans le doux espoir de contempler les traits de l'auteur de *l'Herbagère*, le grand-duc Michel, mari de la grande-duchesse Hélène, le comte de Pahlen, les ministres de Bavière et de Danemark, les princes Wolkonsky et Gallitzin, la princesse Mathilde de Demidoff, le ministre Ouvaroff et... *plusieurs autres grands personnages*, comme tout à l'heure : *bis repetita placent*. N'ayant pas eu l'inappréciable avantage d'être parmi les heureux du château d'Oranienbaum, le comte de Laval se venge de la grande-duchesse Hélène en attirant le lendemain chez lui M. le vicomte d'Arlincourt.

Fatigué de ces perpétuels galas de ville et de campagne, le pèlerin s'avise un beau matin qu'il devrait, puisqu'il est en Russie, aller voir le palais de Tsarkoé-Sélo, où l'appartement de l'empereur Alexandre est demeuré absolument intact depuis le jour où ce malheureux prince en sortit pour la dernière fois. Introduit dans le palais de Tsarkoé-Sélo, le pèlerin est accueilli à bras ouverts par le général Khatoff, qui s'empresse de lui faire parcourir les jardins. Bientôt il pénètre dans l'appartement de l'empereur Alexandre. O surprise! dans cet appartement, demeuré absolument intact depuis la mort de l'empereur Alexandre, je viens de le dire, sur le propre bureau du tsar défunt, un exemplaire du *Solitaire* se montre aux yeux attendris de l'auteur du *Brasseur-Roi*. Naturellement, M. le vicomte d'Arlincourt, en cette occurrence, ne peut se dispenser de pleurer la mort d'un souverain si versé dans la belle littérature. Quant à moi, qui n'ai point sur les œuvres de M. le vicomte d'Arlincourt la même opinion que M. le vicomte lui-même, un doute me vient au sujet de l'anecdote politico-littéraire contée ici par le pèlerin. Ce doute, c'est que l'empereur Alexandre n'a peut-être point été poignardé, comme on s'est plu long-temps à le croire, mais qu'il a succombé tout simplement à une lecture du *Solitaire*. Dans cette hypothèse, dont la possibilité ne sera certainement contestée par personne, le meurtrier involontaire du tsar Alexandre ne serait donc personne autre que l'auteur des *Écorcheurs*. Qu'on dise encore qu'entre la littérature et la politique il n'y a rien de commun!

Digitized by Google

Du palais de Tsarkoé-Sélo le pèlerin saute brusquement à Moscou. Là, répétition des mêmes dîners, des mêmes soirées, des mêmes réceptions flatteuses; la noblesse moscovite rivalise de zèle avec la noblesse de Pétersbourg pour prouver à l'illustre vicomte le cas qu'elle fait de lui. Un jour la princesse Olga, ayant le bonheur de le recevoir en son château de Chémétivo, le conjure d'écrire quelques vers sur un magnifique album qu'elle lui présente; avec la galanterie qui le caractérise, le pèlerin rime à l'instant ce quatrain, destiné sans nul doute à faire le désespoir de MM. les vaudevillistes :

Votre art est *celui* de charmer,
Qu'*on* vous approche, *on* vous admire.
On peut même oser vous aimer,
Mais comment oser vous le dire ?

Très probablement la Philaminte de Molière ne manquerait pas, si elle lisait ce petit morceau, de s'écrier, comme à l'audition du fameux sonnet de Trissotin :

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Peu après la production de cet inimitable quatrain, l'auteur de *l'Étoile Polaire* revient à Pétersbourg, où il ne sait auquel entendre du grand-duc Michel ou du duc de Leuchtemberg, qui nourrissent tous deux la prétention de l'accaparer exclusivement. Pour mettre fin à cette lutte étrange, le pèlerin se dirige vers l'Estonie, désireux de visiter en son château de Kolk le comte de Steinbock, ce *haut et puissant seigneur des bords de la Baltique* dont la femme, on s'en souvient peut-être, avait engagé naguère M. le vicomte d'Arlincourt, pendant un entr'acte d'opéra-comique, à la venir voir l'été suivant. Inutile de dire que le comte et la comtesse de Steinbock font à leur hôte une réception quasi-royale. Profitant de son séjour en Estonie, le pèlelerin recueille force *chroniques féodales*, dont *l'Étoile polaire* se gonflera plus tard. Du reste, vous vous tromperiez fort si vous pensiez que M. le vicomte d'Arlincourt a vidé enfin jusqu'à la dernière goutte sa coupe de triomphateur. Loin de là! Les ovations qui attendent encore M. le vicomte d'Arlincourt avant sa rentrée en France ne sauraient être comparées qu'aux ovations décernées par l'Allemagne au musicien Litz, et par l'Amérique à la danseuse Fanny Ellsler. Écoutez! le canon gronde : M. l'amiral comte de Heyden vient de mettre la frégate *la Melpomène* à la disposition de M. le vicomte d'Arlincourt pour le transporter de Reval en Suède, et

Digitized by Google

M. Berens, capitaine de ladite frégate, procure le spectacle d'une petite guerre maritime à son illustre passager. Mais voici que le canon gronde encore : cette fois, c'est pour célébrer le débarquement de M. le vicomte d'Arlincourt à Helsingfors. Cependant le voyageur arrive à Stockholm, et le roi Bernadotte, charmé de le voir, lui exprime tout aussitôt son contentement en lui récitant à brûle-pourpoint un fragment de *la Caroléide*. Disons en passant, pour ceux qui l'ignorent, que *la Caroléide* est un poème prétendu épique et sorti de la plume féconde de M. le vicomte d'Arlincourt. Encore tout ému de la gracieuse citation que le roi de Suède a daigné lui faire, M. le vicomte d'Arlincourt se présente chez la reine. O joie nouvelle! sur la table de la reine se trouve un exemplaire du *Pèlerin*. Que vous dirai-je? pendant plusieurs jours, le roi et la reine de Suède ne se lassent point d'accueillir dans leur intimité le célèbre vicomte, qui passe là des heures délicieuses à *deviser des anciens âges*, selon sa romantique expression. Un poète de Stockholm lui adresse des vers; une voiture de la cour est mise à ses ordres pour qu'il aille à Upsal s'agenouiller sur le tombeau d'Odin; et, comme couronnement à tant de témoignages d'admiration sympathique, la reine lui demande une lecture de légendes au château de Rosendhal.

A Copenhague, le roi de Danemark l'invite à dîner et le fait promener dans les carrosses de la cour, absolument comme a fait le roi de Suède. A Berlin, le pèlerin dîne d'abord chez le baron d'Ohsson, ministre de Suède; il est ensuite mené au théâtre par M. le comte de Bresson, ministre de France; puis, il achève sa soirée chez M. le baron de Bulow, ministre des affaires étrangères, où le prince royal de Prusse et la princesse s'empressent de le questionner sur ses voyages avec le plus vif intérêt. Bientôt c'est le roi de Prusse en personne qui l'engage à dîner au château de Sans-Souci, où lui sont prodiguées les flatteries les plus délicates : sa majesté lui parle des livres qu'il a publiés; la princesse Charles de Prusse lui exprime les plus violens regrets du monde de n'avoir point assisté aux lectures dont il a gratifié la grande-duchesse Hélène au château d'Oranienbaum; Guillaume-Frédéric, ex-roi de Hollande, lui donne rendez-vous pour l'an prochain au château de Loo; quoi encore? la princesse Albert de Prusse le convie à ses soirées d'intimité. A Dresde, même histoire : le roi de Saxe, la reine, tous les princes, toutes les princesses, se font successivement présenter le pèlerin. En son honneur, le roi donne un bal et un souper, et il va sans dire que le pèlerin est admis dans le salon réservé pour le souper de la famille

Digitized by Google

royale. Le jour suivant, une lettre du grand-maréchal de la cour l'engage, de la part du roi et de la reine, à une soirée en petit comité, en le priant d'*apporter avec lui* (*sic*) quelques fragmens de son prochain ouvrage; *comme je l'avais déjà fait dans plusieurs autres cours étrangères*, ajoute M. le vicomte d'Arlincourt.

Ainsi finit le voyage intitulé *l'Étoile polaire*. Toutefois, afin de ne pas encourir le reproche d'inexactitude, je dois dire qu'on rencontre encore dans *l'Étoile polaire* une série de récits fantastiques, ou plutôt de récits extravagans, qui, pour l'absurdité de l'invention et pour l'emphatique maladresse de la mise en œuvre, ne le cèdent en rien aux plus méchantes productions de l'auteur. Ici, c'est *la Tête de Mort;* là, c'est *la Bague mystérieuse;* plus loin, c'est *la Russe enterrée vive;* ailleurs, c'est *la Bible du Diable*, ou *la Corne de Noël*, ou *le Chevalier inconnu*, ou *la Tourbière du meurtre*, et autres anecdotes à dormir debout. Si ce sont là les chroniques et les légendes qui ont si vivement provoqué l'enthousiasme de plusieurs familles royales, il faut nécessairement admettre que le goût de ces familles royales n'est pas très sûr. Il est vrai qu'en leur qualité d'Allemands et de Russes, les très nobles auditeurs de M. le vicomte d'Arlincourt devaient apprécier tout particulièrement le caractère anti-français de son style; ce qui les excuse un peu.

Eh bien! avais-je tort, tout à l'heure, quand je disais que le but des voyages de M. le vicomte d'Arlincourt est de vérifier et de constater l'état de sa réputation littéraire à l'étranger? L'auteur de *l'Étoile polaire* nous a conduits non-seulement en Russie, mais encore dans les Pays-Bas, en Suède, en Prusse, en Danemark, en Saxe; or, dans tous ces différens pays, de qui nous a-t-il perpétuellement retracé les aventures, sinon de M. le vicomte d'Arlincourt? quels ont été ses uniques sujets d'observation, sinon les réceptions brillantes faites à M. le vicomte d'Arlincourt? de quelles choses intéressantes nous a-t-il sans relâche entretenus, sinon des œuvres de M. le vicomte d'Arlincourt? Qu'on vienne parler, maintenant, de l'empereur Napoléon Bonaparte enfonçant les portes des plus orgueilleuses capitales de l'Europe! Comme si c'était là une gloire exceptionnelle! Eh! mon Dieu, M. le vicomte d'Arlincourt aussi a vu s'ouvrir humblement devant lui les portes des cités les plus altières; lui aussi, il a visité Leipzig, Berlin et Moscou; il a même pris d'assaut Pétersbourg, où n'a pas pu entrer l'empereur Napoléon Bonaparte. Autres remarques à l'avantage de M. le vicomte d'Arlincourt! Quel était l'instrument de Bonaparte? l'irrésistible baïonnette : la plume légère est l'instrument de M. le vicomte d'Arlincourt. Quel effet produisait sur les

Digitized by Google

populations étrangères la présence de Bonaparte? un effet désastreux et terrible; on mourait ou l'on fuyait : la présence de M. le vicomte d'Arlincourt, au contraire, est pour les étrangers une occasion de festins et de danses; on court au-devant de lui, on se presse autour de lui; chacun l'écoute, chacun l'applaudit, chacun l'admire; et, certes, ce n'est pas sans de légitimes motifs que les choses se passent ainsi.

M. le vicomte d'Arlincourt, en effet, n'est pas un écrivain comme un autre. On ne saurait le ranger parmi ces esprits prosaïques et étroits à qui l'époque présente suffit et qui la peignent avec une réalité déplorable. Non; pour l'auteur de *l'Étoile polaire*, le XIXe siècle est un siècle stupide, immoral, malsain, grossier, hideux. En conséquence, honteux de vivre à une pareille époque, M. le vicomte d'Arlincourt recule en imagination vers le XIIIe et le XIVe siècles, c'est-à-dire vers les beaux jours de la féodalité. Soit dans ses romans, soit dans ses voyages, il chante à la féodalité un éternel cantique. En vain l'ouragan révolutionnaire a ébranlé jusqu'en ses fondemens et renversé l'édifice politique de l'ancien régime, l'auteur de *l'Étoile polaire* persiste à porter l'ancien régime dans son cœur. Ses idées et son style ont gardé, pour ainsi dire, les talons rouges. Aussi, voyez quelle différence entre son langage et le langage des autres écrivains contemporains! En dépit des habitudes modernes, il s'obstine à désigner chaque chose par son vieux nom. Pour lui, un château est toujours un *castel* ou un *manoir*, une tour est un *donjon*, un clocher est un *beffroi*, un propriétaire terrien est un *châtelain* et sa femme une *châtelaine*, un cheval est un *palefroi* ou un *destrier*, un officier est un *preux*, une jeune fille est une *damoiselle*, un prolétaire est un *vilain*. Encore une fois, je conçois à merveille l'intérêt que M. le vicomte d'Arlincourt excite chez la vieille noblesse européenne, car ses écrits sont on ne peut plus *gothiques*, et il est évidemment le dernier des *troubadours*.

En ce qui me concerne, je ne balance pas un instant à déclarer que je verrais avec le plus grand regret M. le vicomte d'Arlincourt interrompre ses pérégrinations et déposer sa plume, attendu que le talent littéraire de M. le vicomte d'Arlincourt est, à mon sens, un des phénomènes les plus curieux et les plus comiques de ce temps-ci. J'aime donc à me flatter de l'idée que l'auteur de *l'Étoile polaire*, encouragé par le succès de fou-rire qu'il vient d'obtenir, entreprendra prochainement quelque excursion nouvelle, dût-il pousser jusqu'en Chine et nous montrer le Céleste Empereur lisant *Ipsiboé!*

J. CHAUDES-AIGUES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Dans l'ordre des travaux de la chambre, les chemins de fer n'avaient pas une bonne place. Venant entre le budget des dépenses et le budget des recettes, cette importante question a comparu devant une chambre fatiguée et impatiente d'en finir. C'était au milieu de la session, quand la chambre avait encore de l'attention et du temps, qu'il eût été désirable de voir examiner avec maturité les projets relatifs aux lignes du nord, du midi et du centre; car enfin la loi de l'an dernier, la loi du 11 juin 1842, a laissé tout à faire. Cette loi est une formule générale et, pour ainsi parler, une déclaration de principes. On y décrète qu'il sera établi des lignes de fer de Paris à la Belgique, au Rhin, à la Méditerranée, aux frontières d'Espagne et aux rives de l'Océan : il reste à exécuter toutes ces grandes choses, il reste à agir après avoir parlé. La loi du 11 juin 1842 avait d'autant plus besoin de commentaires approfondis, que l'on trouve dans son texte deux principes contradictoires réunis et accouplés. Dans la pensée du gouvernement, qui a présenté la loi, c'était l'exécution par l'état qui devait être le principe dirigeant de la matière; mais la chambre a mis sur la même ligne l'exécution par l'industrie privée. Aussi nous lisons dans l'art. 2 de la loi du 11 juin 1842 cette double disposition : « L'exécution des chemins de fer aura lieu par le concours de l'état, des départemens, des communes et de l'industrie privée : *néanmoins* ces lignes pourront être concédées *en totalité* à l'industrie privée, en vertu de lois spéciales. » Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la loi, au moment où elle semble pourvoir à tout, remet ou plutôt laisse tout en question? A chaque ligne de fer, il y aura à se demander qui devra l'entreprendre, de l'état ou de l'industrie privée, à laquelle elle peut être concédée *en totalité;* puis, si l'on se détermine à adjuger tous les travaux à l'industrie privée, il y a toute une charte à dresser, il y a alors une longue série de conditions spéciales à débattre, à établir.

Digitized by Google

On avait résolu cette année de confier à l'industrie privée la construction de trois grandes lignes; on entrait ainsi dans une voie toute nouvelle, car nous sommes habitués à laisser à l'état le soin et la responsabilité des travaux d'utilité publique. Dès-lors n'était-il pas nécessaire de chercher à tomber d'accord sur certains principes destinés à régler les rapports de l'industrie privée avec l'état? Avant de débattre tel ou tel cahier des charges en particulier, ne fallait-il pas travailler à poser les bases d'un ordre de choses si nouveau pour nous, dans lequel nous nous aventurons avec tant d'inexpérience? Nous avons vu les meilleurs esprits, les hommes les plus pratiques et les mieux entendus en affaires, comme MM. Dufaure et Vivien, se contredire et se combattre au sujet des droits et des bénéfices à accorder aux compagnies. Dans le débat sur le projet de loi des chemins de fer d'Avignon à Marseille, un amendement a été proposé, portant qu'après cinq ans de jouissance par la compagnie, si les bénéfices dépassaient 10 pour 100, l'état entrerait en partage avec elle. M. Vivien a considéré cette stipulation comme dangereuse et décourageante pour les compagnies, tandis que M. Dufaure la trouvait équitable et utile. La commission du projet de loi relatif au chemin de fer d'Orléans à Tours avait adopté cette disposition qu'avait rejetée la commission du projet de loi pour Avignon et Marseille, tant la chambre était peu fixée sur la part qu'il faut faire tant aux compagnies qu'à l'état. On voudrait bien se décharger sur l'industrie privée des dépenses exigées par d'aussi grands travaux que les chemins de fer, et en même temps, sans trop s'en rendre compte, on envie les bénéfices qui peuvent et doivent récompenser les efforts des compagnies. Il faudrait cependant s'élever au-dessus de ces mesquines considérations pour ne s'arrêter qu'à ce qui est juste et utile. Au reste, après avoir stipulé un droit de partage pour l'état quand les bénéfices dépasseraient 10 pour 100, la chambre est en quelque sorte revenue sur ses pas en améliorant sur d'autres points certaines conditions au profit de la compagnie du midi. D'abord il a été entendu et stipulé que l'état n'entrerait en partage qu'au moment où les produits accumulés des profits antérieurs auraient couvert la compagnie de l'intérêt à 6 pour 100 de son capital. Le mode de partage entre la compagnie et l'état sera réglé par ordonnance royale; enfin la chambre a accordé à la compagnie une augmentation de tarifs pour les vagons de première et de deuxième classe. C'est la commission qui a pris l'initiative de ces changemens favorables aux entrepreneurs, et le gouvernement y a donné les mains. La chambre n'a pas partagé l'avis de ceux qui pensaient que la commission, en agissant ainsi, outrepassait son droit.

Dans l'affaire du chemin de fer d'Orléans à Tours, la compagnie concessionnaire Bullot et Drouillard a déclaré qu'elle se retirait; elle n'a pas cru devoir accepter les changemens faits par la chambre à la convention provisoire. Toutefois, la chambre a voté le projet de loi. Le chemin de fer d'Orléans à Tours est la tête de deux lignes qui doivent s'étendre, l'une vers la frontière d'Espagne par Bordeaux, l'autre vers l'Océan par Nantes. A dé-

Digitized by Google

faut de la compagnie qui avait soumissionné, ne se présentera-t-il pas d'autres capitalistes? La chambre a eu cet espoir, puisqu'elle a voté la loi.

Si les travaux de la chambre étaient mieux répartis, l'examen du budget des recettes pourrait être fécond en questions importantes. Ce serait là une excellente occasion d'étudier la nature et la marche des différens impôts, de constater sur quels objets l'impôt doit porter de préférence, et de tenir un compte égal des intérêts du consommateur et de ceux du trésor. Le budget des recettes offre le tableau complet des ressources de la France, et il mériterait toute l'attention du parlement; mais quand il arrive à son tour de discussion, la chambre est lasse, et l'examen de ce budget se passe entièrement en votes par assis et levé.

C'est presque avec la même rapidité que la chambre a adopté la loi relative à l'emprunt grec. Dans d'autres temps, ce projet eût été le thème de grands débats, non qu'on ait pu avoir la pensée de le rejeter, car, ainsi que l'a fort bien fait remarquer M. Dufaure, la loi proposée n'est pas autre chose que l'accomplissement des obligations contractées par la France; mais en ouvrant au ministre des finances un crédit de plus de 500,000 francs pour faire de nouvelles avances au gouvernement de la Grèce, le parlement avait bien le droit de constater où en était notre politique en Orient: il s'en est abstenu. Il n'y a eu de remarquable dans cette discussion que les paroles assez sévères avec lesquelles, dans l'exposé des motifs, le gouvernement français a signalé les désordres de l'administration financière de la Grèce. M. Guizot a dit à la tribune qu'il fallait faire entendre la vérité à tout le monde, à Athènes aussi bien qu'à Paris. Cependant la France n'a-t-elle que des reproches à adresser à la Grèce? N'y a-t-il pas quelque danger à donner à penser par la sévérité de notre langage que nous n'avons plus pour la Grèce la bienveillance qui animait notre politique en 1838? Ici encore le temps et la volonté ont manqué à la chambre pour reprendre la question orientale, qui cependant, loin de perdre de sa gravité, se complique tous les jours par les empiètemens et les entreprises de la Russie. Malheureusement aujourd'hui les esprits semblent avoir perdu tout souci de ces grandes affaires, et les derniers mois de la session se seront passés dans l'oubli le plus complet des questions politiques.

On dirait que la chambre avait hâte de se séparer pour laisser au ministère une entière responsabilité dans toutes les questions. De son côté, le cabinet se sent affaibli par la manière dont souvent la chambre en a usé envers lui. Dans les questions proprement politiques, la chambre s'est abstenue de ces votes décisifs qui ne laissent à un cabinet d'autre parti à prendre que celui de la retraite, mais dans toutes les affaires ordinaires, dans toutes les questions spéciales, elle est bien loin d'avoir eu pour l'administration cette déférence qui établit entre les pouvoirs une véritable harmonie. C'est sans regret, c'est même avec une sorte de plaisir qu'on l'a souvent vu prendre le contrepied des propositions faites par le ministère. Au commencement de la session, M. Teste demande qu'on vienne au secours des entrepreneurs du chemin de fer de la

Digitized by Google

Teste; refus formel de la chambre qui, dans ces derniers temps, a changé dans des dispositions essentielles les projets de M. le ministre des travaux publics, et a refusé, malgré ses instances, de mettre à son ordre du jour le chemin de fer du nord. Il était une question qui était l'objet de l'attention générale, nous voulons parler des sucres. Cette fois, le ministère s'était décidé à présenter aux chambres un projet hardi qu'il estimait décisif; il s'était jeté dans un parti extrême, mais la chambre n'a pas voulu l'y suivre, et elle s'est mise à rédiger un projet de loi qui renversait de fond en comble les données de la proposition ministérielle. L'administration des finances avait imaginé une refonte des monnaies : la chambre trouve cette réforme sans à propos, et la rejette. M. le ministre de la marine demande qu'on lui ouvre un crédit pour venir en aide à nos établissemens de l'Inde. La commission de la chambre lui répond par les reproches les plus vifs sur les abus qu'elle a découverts, et la majorité refuse le crédit. Nous avons dernièrement signalé les nombreux mécomptes de M. le ministre de la guerre dans la discussion de son budget. M. le garde-des-sceaux n'a dû qu'à l'appui de quelques membres de l'opposition l'adoption de la loi sur la cour royale de Paris, qui n'a passé qu'à la majorité d'une voix, et il n'a pu obtenir de la chambre qu'elle s'occupât du projet sur la chasse, qu'avait cependant examiné la pairie. Si nous voulions pousser plus loin l'énumération, nous trouverions encore d'autres points sur lesquels la chambre s'est montrée, sinon malveillante, du moins peu confiante et peu gracieuse; elle a eu des accès d'humeur, des résistances qui ont fait passer de mauvais momens à presque tous les ministres.

Aussi ne sommes-nous pas fort surpris que plusieurs membres du cabinet songent sérieusement à la retraite. Il n'a fallu rien moins qu'une intervention partie de très haut pour retenir jusqu'à ces derniers temps M. l'amiral Roussin sur les bancs du ministère; sa santé, qui est fort mauvaise, les échecs qu'il a essuyés dans différens débats, lui ont inspiré le désir de sortir du cabinet presque aussitôt après y être entré. Un autre membre beaucoup plus considérable du cabinet, le ministre qui le préside, M. le maréchal Soult, paraît lui-même aspirer franchement au repos. On dit que M. le maréchal a reçu de la mort de son frère une profonde impression, et l'on ne serait pas étonné qu'une fois à Saint-Amand, où il doit aller dans quelques semaines, il envoyât sa démission au roi. Les nominations qu'il vient de faire autour de lui et dans ses bureaux ont donné une consistance nouvelle à ces bruits et à ces conjectures. Ces nominations ressemblent en effet aux arrangemens d'un ministre s'apprêtant à quitter les affaires. Mais M. le maréchal pourra-t-il résister aux flatteuses instances que lui fera nécessairement la couronne pour le garder dans ses conseils? M. Teste ne saurait songer à rester dans un cabinet que ne présiderait plus M. le maréchal; aussi n'y pense-t-il pas. N'allons pas plus loin dans ce dénombrement; c'est assez pour montrer le cabinet soumis, dans l'intervalle de la session, à une sorte de dislocation partielle, et obligé de prendre un parti sur des combinaisons nouvelles, sur des alliances nécessaires.

Digitized by Google

Il est une question dont l'importance toujours croissante n'échappe pas aux hommes politiques du cabinet et surtout à M. le ministre des affaires étrangères. L'Espagne est en train de changer encore une fois son gouvernement. Elle s'est soulevée presque unanimement contre Espartero; elle rejette le soldat qu'il y a près de trois ans elle avait poussé au sang suprême, ou du moins sur le premier degré du trône. Des villes qui jusqu'à présent étaient restées tranquilles spectatrices du mouvement se sont prononcées: on parle spécialement de Catalayud, de Santona et de Salamanque. A Saint-Sébastien, la garnison s'est déclarée contre le régent. Pendant qu'Espartero occupe Albacite et Chinchilla, les ministres qui sont restés dans la capitale ont suspendu de fait la liberté de la presse. En effet, à Madrid on a refusé de recevoir à la poste les journaux de l'opposition, qui dès-lors ont cessé de paraître. Ainsi, ce n'est plus seulement la tribune qui est muette, la presse est réduite au silence. En l'absence des cortès, elle était cependant la seule garantie que pussent encore invoquer les Espagnols. Décidément le duc de la Victoire se conduit en *re netto,* et il a la prétention que son autorité remplace pour les Espagnols la représentation nationale et toutes les autres libertés.

Barcelone, dans ces graves circonstances, n'a pas hésité à prononcer la déchéance d'Espartero. Le gouvernement provisoire qui s'est formé dans la capitale de la Catalogne a déclaré que la régence du duc de la Victoire était désormais incompatible avec la félicité publique. Le général Francisco Serrano, qui a signé le décret de déchéance, a adressé en même temps aux Catalans une proclamation où il accuse hautement Espartero d'avoir trompé toutes les espérances de l'Espagne et les siennes propres. « Le duc de la Victoire, dit ce général, avait promis, non pas une fois, mais mille, engageant son honneur devant moi, de se conformer, dans tous les actes de sa magistrature, aux conditions nécessaires du gouvernement représentatif. » Puisque Espartero ne peut marcher d'accord avec les cortès et le vœu de l'Espagne, le général Serrano ne lui voit pas d'autre parti à prendre qu'une retraite volontaire. Il lui cite l'exemple de Napoléon qui, plutôt que d'arroser de sang les champs de sa patrie, préféra l'ostracisme sur un rocher. Il rappelle aussi l'exemple de Charles X, et enfin celui qu'a donné en 1840 la reine Marie-Christine. Le général Serrano accumule les précédens pour déterminer Espartero à une abdication volontaire. A ses yeux, au surplus, il n'y a plus à reculer; il faut choisir entre la cause de l'Espagne et celle de l'homme violent qui fait verser tant de larmes et cause tant de troubles. Si le pouvoir ne tombait pas des mains d'Espartero, l'Espagne devrait être rayée de la liste des nations indépendantes.

Quel retour des choses d'ici-bas! Espartero se voit renié par les hommes qui se montraient encore, il y a quelques mois, ses plus chauds partisans. On peut juger jusqu'à quel point il a blessé la fierté des Espagnols par la dissolution des cortès. Espartero n'était pas dans les conditions naturelles et fortes d'un roi incontesté qui dissout une chambre avec laquelle son minis-

Digitized by Google

tère n'est pas d'accord. Au surplus, même dans le gouvernement constitutionnel le mieux établi, une dissolution de chambre est chose fort délicate, et amène toujours une sorte de crise. Que sera-ce dans un pays où rien n'est consolidé, où la liberté politique, née d'hier, n'a pu créer ni précédens, ni habitudes? L'Espagne constitutionnelle avait fait un grand effort et mis une suprême espérance dans l'élection des dernières cortès; elle s'attendait à voir sortir de la majorité nouvelle un ministère à la fois populaire et fort, qui pût gouverner sans violence, rouvrir l'Espagne aux proscrits de tous les partis, et faire habilement la transition de la régence d'Espartero à la majorité d'Isabelle. Mais le ministère Lopez ne dura que dix jours; Espartero le brisa, plutôt que de consentir à l'éloignement de deux ou trois créatures. Cette conduite a inspiré aux Espagnols un profond ressentiment, elle leur a prouvé d'ailleurs qu'Espartero mettait sa volonté au-dessus du vœu national, et qu'il se considérait lui-même non pas comme un magistrat, mais comme un dictateur. Pour affecter la tyrannie, il faut des forces, il faut des ressources personnelles que le duc de la Victoire ne paraît pas avoir à sa disposition. Quand le peuple dont on a méconnu les droits reconnaît la faiblesse de celui qui a voulu l'opprimer, la vue de cette impuissance, loin de le désarmer, augmente sa colère, en faisant naître son mépris. Tels sont les sentimens qu'Espartero est parvenu à éveiller dans l'ame des Espagnols. Non-seulement on le hait, mais on ne le craint plus; on a la preuve de ses mauvais desseins, et on ne croit plus en sa puissance.

Espartero en ce moment est assailli par une coalition. Tous les partis se sont réunis contre lui, christinos, carlistes, constitutionnels et démocrates de toutes les nuances. Quand, à une époque plus ou moins rapprochée, il aura succombé sous cet effort unanime, comment espérer que tous les partis coalisés s'entendent sur la manière de profiter de la victoire? Ils se sépareront, et la lutte recommencera. L'Espagne est-elle donc destinée à tourner dans un cercle éternel de discordes et de douleurs? Les évènemens qui s'y succèdent vont appeler plus que jamais l'attention de l'Europe et surtout celle de la France. Nous voudrions en vain fermer les yeux, les faits sont là; ils nous pressent, ils nous provoquent.

Dans un an, la reine Isabelle aura atteint sa majorité. Pour assurer son pouvoir et donner des gages de stabilité à l'avenir, elle devra prendre un époux. Ce choix décidera du gouvernement de l'Espagne et de la direction suivant laquelle les affaires de ce noble royaume seront conduites. C'est dire assez combien ce choix importe à la France. Se figure-t-on au-delà des Pyrénées un gouvernement dont la malveillance envers la France serait systématique et durable, qui, loin de chercher de notre côté une alliance naturelle, n'aurait pour nous qu'une haine sourde en attendant le jour des coalitions et des agressions ouvertes? Une telle situation ne saurait être acceptée; elle ne saurait l'être à aucun prix; ici la faiblesse n'achèterait même pas la paix : elle ne ferait que rendre la guerre plus redoutable.

La question du mariage de la reine Isabelle est donc une question fran-

Digitized by Google

çaise. Nous croyons bien que M. le ministre des affaires étrangères la voit dans toute son étendue, et qu'il comprend toute la responsabilité qu'elle fait peser sur lui. M. Guizot a plusieurs fois répété à la tribune qu'il était telles circonstances possibles pour l'avenir dans lesquelles il conseillerait à son roi et à son pays d'aviser. Ces circonstances peuvent se présenter d'un instant à l'autre. La chute d'Espartero, quand elle arrivera, ne terminera rien; elle commencera tout. Entre les mains de qui tombera le pouvoir? dans quel sens se feront les élections? quelle sera la politique des nouveaux élus du peuple espagnol?

Puisse l'attitude de notre gouvernement bien persuader à l'Espagne que nous respectons profondément son indépendance, mais que jamais nous ne supporterions une politique qui serait à notre égard menaçante et hostile! La loyauté ferme du langage peut prévenir ici de grands malheurs. On peut affirmer qu'à l'heure qu'il est, les préjugés que l'Espagne pouvait avoir contre nous sont bien affaiblis. Le temps qui s'est écoulé depuis la révolution de septembre 1840 a montré aux Espagnols quels étaient leurs meilleurs et leurs plus utiles alliés, des Anglais ou de nous. On commence à comprendre au-delà des Pyrénées qu'on peut être sincèrement dévoué à la nationalité espagnole tout en faisant de l'alliance française la base d'une politique étrangère vraiment utile à la Péninsule. Ces heureuses dispositions veulent être habilement cultivées. Qu'on y songe, de toutes les questions extérieures, il n'y a plus que la question espagnole qui soit actuelle et vivante. Les autres difficultés semblent ajournées ou assoupies. Notre gouvernement peut donc mettre toute son application aux affaires de la Péninsule, et il doit profiter d'un temps de calme où il n'a pas d'autres difficultés qui l'entravent.

L'Angleterre a aujourd'hui plus d'embarras que nous. L'état de ses finances, la situation de l'Irlande lui imposent une grande circonspection. L'insurrection morale d'un des trois royaumes est pour la Grande-Bretagne un fait grave dont elle est obligée de tenir compte dans sa politique étrangère, et que les peuples qui sont appelés à traiter avec elle ne doivent pas oublier. Voilà ce qu'au besoin O'Connell nous rappellerait. Dernièrement, le tribun irlandais faisait remarquer qu'il n'y avait aucune raison de désespérer du rappel, car la chambre des lords avait rejeté jusqu'à quatre fois le bill d'émancipation des catholiques, en déclarant toujours qu'elle ne l'adopterait jamais. Et cependant on sait ce qu'il est advenu de cet entêtement; il a fallu céder. « On nous refuse aujourd'hui le rappel, poursuivait O'Connell, mais écoutez-moi bien : Si Louis-Philippe envoyait une armée en Espagne pour renverser le mécréant Espartero, si l'Amérique exigeait le territoire d'Oregon, si la Russie menaçait l'Orient, si la Syrie, délivrée de Méhémet-Ali, était réunie à la Russie au mépris de l'Angleterre, si ces évènemens arrivaient ou menaçaient d'arriver, alors, oh! alors, hurrah pour le rappel! » Après cette véhémente sortie, O'Connel se hâte d'ajouter que même avec la paix générale il se fait fort d'arracher le rappel : on dirait que sa conviction augmente à mesure qu'il s'agite et qu'il parle. Il songe déjà à passer des paroles aux ac-

Digitized by Google

tions, et dans un *meeting* qui s'est tenu à Dundalk, il a fait pressentir quel serait pour l'avenir son plan de conduite.

Il a y dans l'audace d'O'Connell une modération et un bon sens qui impriment à son entreprise un caractère tout-à-fait particulier. Il ne recule pas devant l'idée de constituer un parlement irlandais, sans avoir obtenu le consentement du parlement britannique. Le recensement de la population, en 1831, servira de base pour désigner les villes qui devront envoyer des représentans au parlement d'Irlande. Toute ville comptant 9,000 habitans aura droit à la représentation qui s'élèvera au chiffre de 300 membres, y compris ceux des comtés. Toute ville, ayant droit à la représentation, devra fournir 100 livres sterling : la ville qui refuserait de faire ce sacrifice serait déclarée indigne. Voilà donc 300 hommes réunis à Dublin... par *accident;* s'ils ne peuvent se réunir comme députés, ils se réuniront comme agens investis de la confiance des localités. O'Connell déclare qu'il a sérieusement examiné l'acte du parlement, et qu'il saura réunir ses 300 hommes avec toutes ses clauses. Il n'y aura que la sanction de la couronne qui manquera; mais elle pourra être plus tard donnée en vertu des prérogatives royales. Enfin, on aura besoin d'un garde-des-sceaux chancelier d'Irlande, qui contresignera les *writs* de convocation, et les 300 députés seront constitués dans College-Green. Tels sont les projets d'O'Connell; loin d'en faire mystère, il veut en préparer l'exécution en les publiant; il habitue peu à peu les esprits aux innovations qu'il médite; il travaille à ce qu'on envisage la révolution qu'il cherche à accomplir comme la chose la plus simple du monde. Ce n'est plus au reste trois millions d'hommes qu'il demande, c'est quatre millions, et il ne doute pas du succès. Dans le dernier *meeting* tenu à Dublin, il a entretenu l'assemblée de ses projets pour l'embellissement de la capitale de l'Irlande, quand le parlement irlandais siégerait dans College-Green. Il a voulu par-là prouver aux Irlandais que le rappel était la condition nécessaire de tout bonheur pour le peuple. « Long-temps j'ai pensé, a dit O'Connell, que si l'Angleterre rendait justice à l'Irlande, on pouvait ne pas demander le rappel, *mais, aujourd'hui, je change de refrain.* » O'Connell s'attache maintenant à développer deux idées fort simples, la première, c'est que pour raviver le commerce, l'industrie, la prospérité de l'Irlande, il faut rétablir le rappel; la seconde, c'est que pour arriver à ce but, on peut se passer du concours des lords et des communes d'Angleterre; c'est que la reine peut délivrer des writs électoraux, et qu'alors le parlement irlandais existera *proprio vigore.* O'Connell a donc pris sur le fond comme sur la forme un parti irrévocable. Point de bonheur possible pour l'Irlande sans le rappel, et l'union peut être révoquée par la seule puissance de la couronne. Ainsi ce tribun se met à l'abri sous le sceptre royal, et cherche dans les précédens de la royauté un moyen d'arriver à l'émancipation de son pays.

Devant une tactique à la fois si habile et si audacieuse, on conçoit que le ministère tory hésite et se trouble. Il est divisé, d'ailleurs, sur la manière dont il faut combattre O'Connell. Plusieurs des collègues de M. Peel le sui-

Digitized by Google

vent et lui cèdent, mais sans être convaincus. Ils sont frappés des dangers de la temporisrtion devant un adversaire aussi avisé, devant un factieux aussi sage. Mais, d'un autre côté, qu'entreprendre quand l'ordre n'est pas troublé? O'Connel puise une force immense dans l'immobilité à laquelle il a su assujétir l'Irlande. L'obéissance de son peuple lui permet de faire tous les jours de nouveaux progrès sans qu'on puisse y mettre obstacle. Tout ce qu'il y a en Angleterre de clairvoyant et de modéré, soit dans la presse, soit dans le parlement, invite le ministère à prendre l'initiative de concessions raisonnables. Jusqu'à présent, les tories sont restés immobiles, indécis et partagés.

THÉATRES.

VARIÉTÉS. — *La Jeune et la Vieille garde,* vaudeville en un acte, par MM. Clairville et Saint-Yves. *Les Contrebandiers de la Sierra Nevada,* divertissement espagnol en trois tableaux. — Le théâtre des Variétés, probablement sous prétexte de justifier le nom qu'il porte, s'évertue depuis quelque temps en essais de toute nature, en tentatives de toute espèce, dont le public, à vrai dire, n'a pas l'air de se soucier beaucoup. Horriblement décimée et démembrée, la troupe des Variétés est, à l'heure qu'il est, la plus incomplète et la plus médiocre troupe de Paris; aussi n'est-il point surprenant qu'elle cherche à étayer son impuissance et sa faiblesse par toute sorte de moyens. Aujourd'hui, par exemple, le théâtre des Variétés jouera un vaudeville archi-grivois, demain il jouera un long drame larmoyant, après demain il sera encombré d'horribles clowns anglais, et, le jour suivant, il essaiera du ballet. Mais je vous demande s'il est possible d'arriver à quelque résultat satisfaisant avec de tels soubresauts; non sans doute! Une mobilité au-delà de toute raison et de toute limite, pareille à celle dont le théâtre des Variétés donne l'exemple, est l'indice de la souffrance plutôt que de la force, de la maladie plutôt que de la santé.

Vous allez être certainement fort surpris lorsque je vous dirai que tout le mérite du vaudeville de MM. Clairville et Saint-Yves consiste dans un mauvais calembour que renferme ce titre : *La Jeune et la Vieille garde.* En effet, si, dans le vaudeville nouveau, la vieille garde est représentée par le vétéran Grandier, honorable débris de l'armée impériale, en revanche, la jeune garde est représentée par une demoiselle appelée Marie. Comment cela? direz-vous. Comment? Eh, mon Dieu! c'est que Mlle Marie est jeune, et, en second lieu, c'est qu'elle joue auprès du vieux soldat le rôle de garde-malade; d'où résulte pour la petite le sobriquet de *jeune garde;* j'espère qu'à présent vous comprenez. Il est vrai d'ajouter que Mlle Marie, bien qu'elle ne soit qu'une faible fille, n'en possède pas moins un vrai cœur d'homme sous son corset; témoin

Digitized by Google

un duel au pistolet où elle se conduit à merveille et reçoit dans l'épaule une belle et bonne balle de plomb.

Des *Contrebandiers de la Sierra Nevada,* que vous dire? C'est une façon d'opéra-ballet-pantomime, dans lequel on danse beaucoup, on gesticule outre-mesure, et l'on chante un peu. Des contrebandiers paraissent d'abord, chargés d'un tas de marchandises dont ils font grand étalage, n'étant dérangés par la présence d'aucun douanier. Un peu plus tard, ces mêmes contrebandiers prennent le frais au beau milieu d'un bois et se livrent simultanément aux plaisirs de la cachucha et du cigare. Enfin, fatigués d'avoir tant fumé, tant marché et tant dansé, les bénêts s'endorment, juste au moment où une escouade de douaniers arrive au triple galop pour les happer au collet. Il va sans dire qu'entre les contrebandiers réveillés et les douaniers alertes, une terrible lutte s'engage; mais soudain, à l'instant le plus tragique de la bataille, ces farouches ennemis se précipitent on ne sait pourquoi dans les bras les uns des autres, et l'affaire se termine par de nouvelles danses espagnoles et par des chants dont j'ignore la patrie. J'ai entendu vanter beaucoup les costumes de quelques-uns des messieurs et des dames qui figurent dans *les Contrebandiers;* on assurait que ces costumes feraient le succès de l'ouvrage; à quoi je me suis contenté de répondre : De même que l'habit, selon le proverbe, ne fait pas le moine, de même les costumes ne font pas les *divertissemens.*

Palais-Royal. — *Jocrisse en Famille,* vaudeville en un acte de MM. Duvert et Lauzanne. — De la *simplicité* à la bêtise il n'y a qu'un pas; aussi, rien n'est-il plus facile que de passer des *Deux Sœurs* à *Jocrisse en Famille.* Décidément, la dynastie des Jocrisse n'est pas morte, comme on l'avait cru; toutefois, elle est bien malade. L'héritier du nom est en ce moment un petit blondin d'une quinzaine d'années, arrivant en ligne droite de son village pour servir M. Duval, qui a épousé la sœur de l'ancien Jocrisse. Le nouveau Jocrisse est bâtard, avec votre permission, et se nomme provisoirement Lestorgneau. Le brave M. Duval a la faiblesse de croire qu'il est le père de Lestorgneau; mais le vieux bonhomme s'abuse : Lestorgneau est fils de Jocrisse; la chose est démontrée jusqu'à la dernière évidence vers la fin du vaudeville en question. Au fait, je ne sais comment on ne s'en doute pas plutôt aux niaises paroles du jeune villageois. Espérons, au moins, que la dynastie des Jocrisse ne sera pas perpétuée par Lestorgneau. — Alcide Touzez, malgré le comique réel de sa voix et de sa pantomime, n'a guère eu de succès dans le nouveau vaudeville. Sans le jeu spirituel, et surtout sans la culotte nankin de Mlle Aline, *Jocrisse en Famille* serait probablement mort dès la première représentation. Mais qui ne voudrait voir le corps robuste de la jolie Mlle Aline luttant avec avantage contre une légère culotte de nankin?

Folies-Dramatiques. — *Le Saut Périlleux,* vaudeville en un acte de MM. Saint-Yves et Montjoie. — Il n'y a pas long-temps, en assistant à une

Digitized by Google

pièce de théâtre tirée de je ne sais plus quel chef-d'œuvre contemporain, je me disais à part moi : Comment donc se fait-il que MM. les vaudevillistes n'aillent pas puiser un peu dans les *Lettres historiques et galantes* de Mme Dunoyer? Ils éviteraient ainsi toute espèce de discussion avec la sérénissime société des gens de lettres, et ce que pourrait leur prêter Mme Dunoyer vaudrait toujours bien, à coup sûr, ce que peuvent leur prêter MM. tels et tels. — MM. Saint-Yves et Montjoie, comme s'ils avaient deviné ma pensée, viennent de rhabiller pour la scène *le Saut du mousquetaire,* historiette racontée à deux reprises différentes dans les *Lettres historiques et galantes,* une fois en prose, l'autre fois en vers. Cette historiette, en vérité, donne beaucoup à réfléchir sur la bizarrerie de la destinée, sur la tyrannie des circonstances, sur les caprices de la fortune, voire même sur la fragilité de l'existence et autres sujets philosophiques non moins tristes que profonds. Hélas! à quoi servent, je vous prie, les projets fortement conçus, les combinaisons arrêtées d'avance, les résolutions les mieux prises, quand un pavé hors du sol, ou un chien enragé errant sur la voie publique sans muselière, ou un homme qui tombe d'une fenêtre, suffisent à vous entraver irrémédiablement! Voyez plutôt *le Saut du mousquetaire,* sinon le vaudeville auquel *le Saut du mousquetaire* a donné lieu! Un jour, un homme quelconque passe dans la rue, se rendant où ses intérêts l'appellent; tout à coup, quelque chose lui tombe sur la tête et l'étend roide mort. Ce quelque chose, si vous tenez absolument à le savoir, était un jeune et galant mousquetaire qui, surpris dans un rendez-vous d'amour et ne voulant point compromettre sa maîtresse, avait imaginé de déloger brusquement par le balcon de la dulcinée. Certes, le trait était beau, plein de courage et d'héroïsme, car il y avait cent à parier contre un que le mousquetaire ne sortirait pas de l'aventure sain et sauf. Mais la Providence, qui, en sa qualité de femme, aime les gens braves, plaça sous lui en ce moment même le pauvre diable que je viens de dire; de telle sorte que le coupable fut sauvé par la mort d'un innocent. Parlez donc, après cela, de l'équité de la Providence! Qui sait? le malheureux passant écrasé par le galant soldat serait peut-être devenu un grand homme six mois plus tard. Peut-être, à l'heure même où la mort fondit sur lui sous la forme inusitée et exceptionnelle d'un mousquetaire, rêvait-il quelque plan tragique, quelque savant ouvrage, dont la France eût été fière un jour. Et voilà comme meurent les hommes et comme s'envolent les espérances! Calculez un peu les suites de cet évènement sinistre, et quelles conséquences en seraient résultées pour le monde, si la victime du mousquetaire eût été, je suppose, le père de Voltaire, ou le grand-père de Mirabeau, ou le bisaïeul de Napoléon.

Mais, laissant aux héritiers naturels de François Bacon ou de Descartes le soin de creuser un si mystérieux problème, je reviens tout naïvement au *Saut périlleux,* de MM. Saint-Yves et Montjoie, qui ont pris la chose au comique plutôt qu'au sérieux. Dans leur vaudeville, l'infortuné passant se trouve être un rival malheureux du mousquetaire. A peine renversé sur le carreau,

Digitized by Google

ce rival, non moins malavisé que malheureux, se met à hurler comme s'il se fût brisé toutes les côtes, si bien qu'on l'arrête et qu'on le menace de la justice, le prenant pour un voleur attrapé dans ses propres filets. Pour se tirer d'affaire, force lui est donc d'épouser la maîtresse de son heureux rival; or, je vous laisse à penser si un mariage conclu sous de pareils auspices a grande chance de bien tourner! Je ne serais point surpris, en vérité, quand les héros du *Saut périlleux* finiraient par se traiter les uns les autres de la façon la plus tragique; ce qui fournirait à MM. Saint-Yves et Montjoie le sujet d'un drame en cinq actes que l'on intitulerait, au besoin : *Suites déplorables d'un Saut périlleux*.

— Le même théâtre a donné sous ce titre : *les Fumeurs*, un vaudeville en deux actes, de MM. Paul de Kock et Varin. M. Paul de Kock, il faut lui rendre cette justice, ne répudie pas au théâtre ses inclinations de romancier. Qu'il fasse un vaudeville ou un roman, il reste toujours le même homme, nul au point de vue de la composition, commun au point de vue de l'invention, trivial au point de vue du style, c'est-à-dire enfin réunissant toutes les conditions nécessaires pour un certain genre de popularité. Les divers personnages qui figurent dans le vaudeville nouveau de MM. Paul de Kock et Varin, tels que l'époux Tancrède, la femme Clodomire, l'oncle Pigeondel et compagnie, sont de véritables caricatures. Une petite marchande de tabac, dont Tancrède est amoureux, sert de prétexte au titre de cet ouvrage, qui, pour peu qu'il rapporte aux auteurs et au théâtre où on le représente, rapportera toujours plus qu'il ne vaut.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

ALBINE.

XX.[1]

Rosemonde était heureuse d'une joie calme; elle croyait, la pauvre enfant, avoir tout gagné en gagnant du temps, et parce qu'elle s'était tenue entre son amour et son devoir, parce qu'elle avait transigé avec la passion tout en satisfaisant sa conscience, elle était contente d'elle, et se répétait que Dieu et Albine devaient être contens aussi.

— Deux ans, c'est si long, se répétait-elle; d'ici là Everard, hélas! ne m'aimera sans doute plus. Je lui aurai pourtant sauvé tout remords; en attendant, je pourrai le garder près de moi, et si dans deux ans il m'aime encore... Mais vous êtes témoin, ô mon Dieu, que je suis bien certaine qu'il ne m'aimera plus.

Pour Everard, il quitta Rosemonde ivre d'amour et fou de joie.

— Deux ans, c'est bien court, disait-il, puisque je la verrai toujours; j'emploierai ces deux années de noviciat à la persuader de mon amour et de ma tendresse. Je ne crois pas m'être trompé sur les dispositions de mon père. Je l'éprouverai, d'ailleurs; j'essaierai, c'est une ruse que Dieu me pardonnera, j'essaierai de l'alarmer sur mes projets futurs et de le faire croire à mon ambition. Il sera heureux alors de trouver, à la place d'une exigence légitime qui l'effraierait, un amour

(1) Voyez les livraisons des 4, 11, 18, 25 juin, 2 et 9 juillet.

Digitized by Google

qui le rassurera; il me laissera faire tout ce que je voudrai en m'accablant de reproches, et Rosemonde, trop fière pour m'accepter noble et puissant, est trop dévouée pour me repousser seul et abandonné. Oui, c'est cela, dès aujourd'hui je vais écrire à mon père, et l'inquiéter par quelques mots vagues, par quelques phrases détournées. Relisons d'abord pour me guider le billet qu'il a écrit autrefois à Jonathas, et où il renonce à son autorité si je veux renoncer à mes droits.

Ce billet, Éverard l'avait serré précieusement dans sa chambre, au château d'Eppstein; il s'achemina donc à pas lents et la tête baissée vers les hautes tours du manoir de famille, tout en combinant les termes de la lettre qu'il voulait écrire au comte; il l'avait à peu près composée dans son esprit quand il arriva aux portes du château.

— Oui, c'est ainsi qu'il faut le prendre, disait-il, c'est bien cette corde qu'il faut toucher, mon succès est presque certain, et il faut bien que je recoure à une lettre, d'ailleurs, puisque mon père a juré de ne plus revenir à Eppstein.

En se parlant ainsi, Éverard, le cœur tout joyeux, franchissait lestement le seuil de la grande porte, lorsqu'en relevant la tête, il aperçut debout devant lui, sombre et hautain, le comte Maximilien en habits de deuil. Le même frisson courut dans les veines du père et du fils.

Le comte Maximilien d'Eppstein appartenait à cette race tortueuse et cauteleuse de politiques qui regardent la ligne droite comme le plus long chemin d'un point à un autre. Un étranger qui eût observé l'attitude et l'accent qu'il prit en recevant Éverard eût pressenti que le diplomate, à travers les mille détours et les mille périphrases de sa parole, avait un but caché qu'il ne perdait pas de vue; on voyait qu'il voulait, le profond et l'habile, sonder et étudier son fils avant de prononcer un mot mystérieux qu'il retenait sur ses lèvres et ménageait comme un auteur dramatique ménage sa péripétie.

— Monseigneur d'Eppstein! murmura enfin Éverard stupéfait.

— Dites votre père, Éverard, et venez m'embrasser, mon fils, répondit le comte.

Éverard hésita.

— J'avais hâte de vous revoir, continua Maximilien, et c'est pour vous revoir que j'arrive de Vienne en quatre jours.

— Pour me revoir, monsieur! balbutia Éverard; vous revenez pour me revoir?

— Songez donc, mon fils, que voilà trois ans que je ne vous ai vu,

Digitized by Google

trois ans que ces odieux soucis de la politique me retiennent loin de vous à Vienne. Mais que je vous fasse compliment, Éverard : j'avais laissé un enfant, et je retrouve un homme. Vous avez un air mâle et charmant qui me ravit, et, en vous revoyant si différent de ce que vous étiez, mon cœur de père se sent plein de bonheur, d'orgueil et de joie.

— Monseigneur, dit Éverard, si je pouvais vous croire, vous me rendriez moi-même bien fier et bien heureux.

Éverard ne pouvait revenir de sa surprise : était-ce bien le comte Maximilien, autrefois si dur et si cruel, qui lui parlait maintenant avec cette douceur et cette bonté? Aussi, malgré la candeur de son ame, Éverard, éclairé par l'instinct de l'amour, devinait un piége et se tenait sur ses gardes. Le comte, de son côté, épiait sur le visage d'Éverard ses impressions et ses pensées.

C'était un singulier spectacle que l'entrevue, après trois ans d'absence, de ce père et de ce fils, se soupçonnant l'un l'autre en s'embrassant, jouant l'un vis-à-vis de l'autre au plus fin avec mille protestations, et comme si, joueurs ou duellistes, ils avaient à la main des cartes ou des épées, scrutant leurs regards et leurs mouvemens au milieu de leurs paroles paternelles et filiales.

— Oui, Éverard, continua le comte du même ton posé et avec le même regard interrogateur, vous ne sauriez imaginer avec quelle satisfaction je me rapprochais d'Eppstein, et quelle fête je me faisais de revoir un fils que j'avais un peu méconnu et trop négligé peut-être, mais qui me pardonnera, je l'espère, cet oubli apparent en faisant la part des ennuis qui m'obsèdent. Dans votre isolement, Éverard, et je le déplore amèrement aujourd'hui, la science des livres et la connaissance du monde n'ont pu vous arriver; mais, avec une nature généreuse comme l'est certes la vôtre, l'éducation ne vient jamais trop tard. Voici, continua le comte, le savant docteur Blazius que je vous présente et que j'ai amené de Vienne pour voir où vous en êtes et pour vous élever au degré d'instruction qui vous est nécessaire.

En ce moment, Éverard vit s'avancer par une porte du vestibule un homme grand, sec et noir. Cet homme, quand on prononça son nom, salua profondément Éverard en balbutiant quelques paroles dans lesquelles son futur élève ne distingua que les mots : monseigneur et dévouement.

— C'est cela, pensa Éverard, et les respects de mon professeur comme les caresses de mon père m'éclairent : on veut savoir si je

Digitized by Google

ne serais point par hasard devenu dangereux, et si je suis bien resté l'enfant ignorant et inoffensif d'autrefois. Le moment est venu de jeter dans leurs cœurs soupçonneux quelques alarmes, et de leur montrer que je puis au besoin reconnaître et traverser leurs projets.

— Mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, je vous sais gré, ainsi qu'à monsieur, de vouloir bien apporter à un pauvre reclus la science dont en effet je suis d'autant plus avide que je n'ai pu jusqu'ici en recueillir qu'une bien faible portion.

— Hélas! reprit Maximilien, oui, c'est un reproche à me faire à moi bien plus qu'à vous; mais tout peut encore se réparer, n'est-ce pas, docteur Blazius?

— Sans nul doute, monseigneur, sans nul doute, répondit le professeur patenté, et j'aime mille fois mieux m'adresser à un esprit neuf pareil à une table rase, à une feuille blanche où aucun signe n'a encore été tracé, qu'à une intelligence faussée par des doctrines et des principes erronés; nous aurons tout à faire, mais rien à défaire, et c'est beaucoup.

— Je vous remercie d'espérer, dit le comte.

— Et moi de ne pas désespérer, dit Éverard, dont l'esprit ferme et loyal s'indignait de la comédie à laquelle il croyait assister, et qui prenait un singulier et amer plaisir à mêler son ironie à leur fausseté.

— Nous allons donc, reprit le docteur, et je m'en applaudis, nous allons donc, je le répète, prendre toutes choses à leurs élémens : histoire, langues, sciences, philosophie.

— Pour ne pas perdre de temps, dit Éverard en observant sur le visage de son père l'effet de ses paroles, nous ferons bien, mon cher professeur, de laisser là les résultats, que je crois posséder assez bien, et de remonter tout de suite ensemble aux principes. Ainsi, pour nous en tenir à l'histoire, je crois que vous n'aurez pas grand'-chose à m'apprendre sur les faits; mais je serai heureux de causer avec un homme aussi éclairé que vous sur la philosophie que contiennent les évènemens. Êtes-vous comme moi pour Herder contre Bossuet, monsieur le docteur?

Le comte et le docteur se regardèrent étonnés.

— Quant aux langues, reprit Éverard, je sais assez bien le français et l'anglais pour expliquer Molière et Shakspeare à livre ouvert; mais si vous voulez bien me faire descendre plus avant dans la pensée de ces grands génies, étudier avec moi l'esprit après la lettre, je vous promets que vous trouverez en moi, docteur, un écolier, sinon bien intelligent, du moins fort attentif et zélé.

Digitized by Google

Maximilien et Blazius ne pouvaient revenir de leur surprise.

— Éverard, s'écria le comte, qui donc a pu vous rendre si savant dans votre solitude?

— Ma solitude même, dit Éverard, qui sentit que c'était là surtout qu'il devait redoubler de prudence. Oui, j'emportais dans les bois les livres de la bibliothèque, grammaires, chroniques, traités de mathématiques; je ne les quittais qu'après les avoir compris : je fécondais mes lectures par la réflexion. J'ai eu de la peine sans doute; les sciences exactes surtout m'ont donné beaucoup de mal; mais, à force de patience et de courage, j'ai triomphé des difficultés, et j'ai eu la joie de voir un jour, en trouvant sous ma main le programme des connaissances exigées par les écoles du gouvernement, que je pourrais me présenter avec confiance aux examens des écoles militaires comme à ceux des universités, et que si je vous suivais même à la cour, mon père, loin de vous donner à rougir de moi, je vous ferais peut-être quelque honneur.

— Est-il possible? s'écria le comte; mais c'est un miracle, docteur, un véritable miracle! Voyez donc à l'interroger, car je n'y puis croire. Rentrons, rentrons vite, docteur, j'ai hâte d'être rassuré. Et toi, Éverard, mon cher fils, viens, viens!

Et le comte entraîna Éverard dans la salle à manger, qui se trouvait sur leur chemin.

Là, le docteur Blazius fit subir un examen au prétendu écolier; mais il vit bientôt qu'il serait prudent à lui de ne pas trop s'aventurer avec le jeune érudit, car, sur beaucoup de sujets, l'apprenti était, sinon plus instruit, du moins mieux instruit que le maître. L'aptitude vraiment remarquable d'Éverard avait en effet, sur bien des points, dépassé la science un peu superficielle de Rosemonde, et il s'amusait, en dépit de sa modestie accoutumée, à étonner par son assurance le pédantisme classique du docteur officiel Blazius.

— C'est un miracle! dit finalement le professeur abasourdi, un miracle que vous devait le ciel, monsieur le comte; non certes comme un dédommagement, mais au moins comme une consolation.

— Aussi, reprit Maximilien, en ai-je senti une joie telle que j'en ai un instant presque oublié le deuil de mon ame et de mes habits. Hélas! oui, cher Éverard, apprends la funeste nouvelle que je ne voulais t'annoncer qu'après avoir éprouvé si tu étais digne de tes aïeux et de toi-même. Ton frère aîné, mon pauvre Albert...

— Eh bien? demanda Éverard avec anxiété.

— Il est mort, Éverard... Tué, tué comme d'un coup de foudre,

Digitized by Google

en trois jours, par une fièvre cérébrale, à vingt-un ans! quand un si bel avenir s'ouvrait devant lui, préparé par mes soins et par ses talens; car, pauvre jeune homme! il avait déjà tant d'habileté, tant de ressources dans l'esprit, il savait déjà si bien se tenir sur ce terrain glissant de la cour, il se tirait si finement des intrigues les plus embrouillées, il déjouait d'un coup d'œil si prompt les ruses de nos ennemis, et leur rendait si adroitement coup pour coup! Et Dieu me l'a repris, Éverard! comprends-tu? Mais il ne m'a frappé que d'une main, puisqu'il me rend un autre fils aussi digne qu'Albert de mon affection et des faveurs de sa majesté impériale. Tu continueras ton frère, mon enfant; te voilà l'aîné et le seul héritier des Eppstein, et tu sais à quoi cet honneur t'engage. Une vie nouvelle va commencer pour toi; oublions le passé pour ne voir que l'avenir, n'est-ce pas? compte désormais sur toute la tendresse et toute la protection de ton père. J'ai formé des projets qui vont te faire regagner tout de suite le temps et le terrain perdus; sois tranquille, mon fils, sois tranquille.

Éverard pâlissait et sentait ses genoux chanceler sous lui; d'un coup d'œil il venait d'envisager tout ce que l'événement que lui annonçait son père allait apporter de changement dans son existence; cependant, comme, malgré ce combat intérieur, sa figure restait impassible, le comte reprit :

— Éverard, tu es dès aujourd'hui officier au service de l'Autriche, entends-tu? Voici ton brevet, et ce n'est pas tout.

Le comte alla à une chaise sur laquelle était posée une épée, et présenta l'arme à son fils.

— Et voici ton épée, continua-t-il. Je ne devais te donner l'un et l'autre que dans six mois, mais, puisque tu les mérites dès à présent, reçois l'un et l'autre de ma main. Et maintenant, Éverard, crois-le bien, les faveurs de l'empereur ne s'arrêteront point là. Mais nous reparlerons de tout cela une autre fois; pour le moment, les souvenirs que ta vue a éveillés en moi, la mémoire de mon cher Albert évoquée par mes regrets, le bonheur ressenti en te voyant tel que je pouvais te souhaiter : toutes ces émotions bonnes ou douloureuses m'ont épuisé. Je te laisse causer avec le docteur Blazius; avant la fin du jour, je te reverrai, mon Éverard; je te dirai les grands desseins auxquels je veux t'associer et que tu comprendras, j'en suis sûr. Sois joyeux en attendant, et fais de beaux rêves, mon enfant; tes rêves ne seront jamais à la hauteur de la destinée qui t'attend à la cour de Vienne, où tu me suivras dans quelques jours.

Digitized by Google

Puis le comte sortit après avoir embrassé Éverard anéanti sous le coup, et en faisant un signe protecteur au docteur Blazius, qui se courbait jusqu'à terre.

— Dans quelques jours à la cour de Vienne! répétait Éverard atterré en regardant tristement son brevet et son épée; dans quelques jours, oh! mon Dieu! mon Dieu! Que va-t-elle dire lorsqu'elle saura cela?

Et il s'élança hors du château, malgré les cris du docteur Blazius qui, n'ayant pas la prétention de le suivre, lui cria : — Monseigneur d'Eppstein, n'oubliez pas que l'on dîne dans une heure et que le comte votre père vous attend à souper.

Éverard ne fit qu'un bond du château à la chaumière. Il trouva Rosemonde se promenant dans le jardin qu'il avait disposé pour elle. Pâle et essoufflé, il apparut tout à coup devant elle, tenant encore à la main son brevet et son épée.

— Qu'avez-vous donc, Éverard? demanda Rosemonde.

— Ce que j'ai, dit Éverard, ce que j'ai, Rosemonde! Le comte est arrivé, et, comme toujours, il ramène le malheur avec lui.

— Que voulez-vous dire, Éverard?

— Voyez, voyez, s'écria le jeune homme; et il présenta à Rosemonde le brevet et l'épée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Vous ne devinez pas, Rosemonde?

— Non.

— Mon frère Albert est mort, me voilà l'aîné de la famille, et mon père, qui m'apporte ce brevet et cette épée, vient me chercher pour me conduire à Vienne.

La jeune fille devint pâle comme la mort, et cependant un mélancolique sourire passa sur ses lèvres.

— Donnez-moi le bras, Éverard, dit-elle, et rentrons,

Les deux jeunes gens rentrèrent dans la chaumière; et tandis que Rosemonde se laissait tomber dans le fauteuil de Jonathas, Éverard posait l'épée dans un coin et jetait le brevet sur une table.

— Eh bien! Éverard, dit Rosemonde, ne vous l'avais-je pas bien dit ce matin, qu'il fallait faire la part du malheur? Seulement, il est venu la réclamer plus tôt que je ne pensais.

— Que m'importe, Rosemonde? répondit Éverard; croyez-vous donc que je partirai?

— Sans doute, je le crois.

— Rosemonde, je ne vous quitterai jamais; je l'ai juré.

Digitized by Google

— Vous n'avez point juré cela, Éverard, car vous auriez juré de désobéir à votre père, et vous n'en avez pas le droit.

— Le comte m'a abandonné, il me l'a écrit lui-même; je ne suis pas son fils, il n'est pas mon père,

— Une mauvaise pensée l'avait écarté de vous, Éverard, une bonne pensée le ramène à vous; c'est Dieu lui-même qui n'a pas voulu cette division entre le fils et le père. Vous obéirez, Éverard, vous irez à Vienne.

— Je vous l'ai dit, Rosemonde, jamais.

— Alors, c'est moi qui retournerai au couvent du Tilleul Sacré; car certes, Éverard, je ne serai pas la complice de votre désobéissance.

— Rosemonde, vous ne m'aimez pas.

— Au contraire, Éverard; c'est parce que je vous aime que je désire vous voir accepter ce que votre père vous propose. Il y a des devoirs imposés aux hommes le jour même de leur naissance, et auxquels ils ne peuvent se soustraire. Tant que vous aviez un frère aîné, tant que la gloire et le nom des d'Eppstein reposait sur une autre tête que la vôtre, vous pouviez être heureux et ignoré. Maintenant, vous refuser à accepter l'héritage d'illustration et de douleur que le ciel vous envoie serait un crime à la fois envers vos ancêtres et vos descendans. La carrière des armes, que vous propose votre père, est belle et honorable; vous partirez donc, Éverard.

— Rosemonde! Rosemonde! vous êtes bien cruelle.

— Non, Éverard; seulement je vous parle comme si je n'existais pas, parce que devant de pareils intérêts l'existence d'une pauvre fille comme moi doit...

— Eh bien! Rosemonde, jurez-moi une chose, dit Éverard.

— Laquelle?

— C'est que, si je ne puis détourner mon père de la résolution de m'emmener à Vienne, si je suis forcé d'embrasser cette carrière des armes où je n'apporterai que le dégoût de la vie et le mépris de la mort, enfin si par cette carrière j'arrive à être libre, maître de moi, seul et unique arbitre de ma volonté, Rosemonde, vous accomplirez la promesse jurée ce matin, vous serez à moi.

— J'ai juré, Éverard, de n'être qu'à vous ou à Dieu; je vous le jure une seconde fois, et rapportez-vous-en à moi pour tenir cette promesse.

— Et moi, dit Éverard, écoute bien, Rosemonde : je jure par la tombe de ma mère de n'avoir jamais d'autre femme que toi.

Digitized by Google

— Éverard! Éverard! s'écria Rosemonde épouvantée.

— Le serment est fait, Rosemonde, je ne le rétracterai pas; à moi ou à Dieu, à toi ou à personne.

— Les sermens sont une chose terrible, Éverard.

— Pour les parjures, oui, mais pas pour ceux qui veulent les tenir.

— Rappelle-toi une chose, Éverard, c'est que tu n'auras pas besoin de venir me trouver pour te relever de ton serment, car de ce moment je t'en relève.

— C'est bien, Rosemonde. Voici la cloche du souper qui m'appelle; à demain.

Et Éverard sortit, laissant la jeune fille effrayée de la froide résolution de son amant.

XXI.

Après le souper, où le comte se montra encore plus enjoué et plus affectueux pour son fils que dans la journée, Maximilien invita gravement Éverard à le suivre dans son appartement. Le jeune homme, l'esprit troublé et le cœur palpitant, obéit à l'ordre de son père.

Quand ils furent tous deux dans la chambre rouge, Maximilien désigna à son fils un fauteuil où le jeune homme s'assit en silence; pour lui, il se mit à marcher à grands pas de la fenêtre à la porte secrète, observant à la dérobée cet Éverard à qui jusque-là il avait montré si peu l'affection d'un père. Presque intimidé par ce front candide et ce regard ingénu, il chercha évidemment des mots pour entrer en matière; enfin il crut faire merveille en prenant le ton gourmé et l'air solennel qu'il employait avec succès dans les relations diplomatiques.

— Éverard, dit-il en s'asseyant vis-à-vis de son fils, permettez, je vous prie, au père de s'effacer un instant, et de laisser la parole à l'homme d'état, à un des chargés du destin d'un grand empire. Vous êtes appelé à remplir à mes côtés, Éverard, la place que laisse vide la mort de votre frère; vous gouvernerez aussi un jour, à votre rang, les peuples et les idées, mon fils; mais vous devez sentir, en acceptant une si glorieuse et si périlleuse mission, quels rudes devoirs cette destinée vous impose. Il faut vous dépouiller de vos passions et de votre personnalité; il faut vous dire que vous ne vivrez plus pour vous, mais pour tous; il faut, dans votre abnégation sublime, renoncer à vos désirs, à vos inclinations, à votre orgueil même, et vous mettre au-dessus des conventions sociales, au-dessus du bien

Digitized by Google

et du mal, des systèmes et des préjugés, au-dessus de toutes les choses humaines, en un mot, afin de mener impartialement, comme Dieu, si j'ose le dire, mène le monde et l'univers, la grande nation dont vous serez responsable pour la part de son administration qui vous aura été dévolue.

Satisfait de ce majestueux exorde, le comte fit une pause pour en saisir l'effet sur le visage de son auditeur. Éverard semblait attentif, mais non émerveillé, et son attitude pouvait révéler aussi bien l'ennui que le respect.

— Vous avez dû méditer sur ces graves sujets, et vous partagez sans doute là-dessus mon opinion, Éverard ? demanda Maximilien un peu inquiet de ce silence obstiné.

— Je suis, en effet, de votre avis, mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, et j'admire de tout mon cœur ceux qui comprennent si bien leurs dignités; mais je pense, et vous pensez comme moi à coup sûr, qu'en sacrifiant ses penchans, ses inclinations, son bonheur même, on doit maintenir les droits de sa conscience, et qu'en faisant abnégation de la vanité, on fait réserve de son honneur.

— Mots vides que tout cela, jeune homme, reprit le comte avec un sourire dédaigneux, distinctions subtiles dont vous ne tarderez point à reconnaître le néant. Ayez le cœur plus grand et l'ame plus forte.

— Je ne sais pas, mon père, reprit Éverard, si les mots vertu et probité sont pour quelques-uns, et à une certaine hauteur, des paroles vides; mais pour moi, dans mon humble retraite, ce sont des sentimens et des instincts auxquels je tiens comme à ma vie, et je dirai même plus qu'à ma vie. Or, permettez-moi de vous le dire ici, monseigneur, j'ai peur que vous n'ayez faussement conçu de moi de trop flatteuses espérances. Il faut penser qu'après tout je ne suis qu'un paysan lettré, un enfant sauvage de ces bois et de ces montagnes, et que j'aurais bien de la peine à me faire aux théories et aux usages de la société. Je pourrais bien, sans trop de désavantage, me montrer un instant dans le monde; mais y vivre habituellement et m'y conduire sans gaucherie, ce serait, je le crois, chose impossible. Je me connais, et depuis ce matin j'ai beaucoup réfléchi. Habitué à l'air de mes forêts, j'étoufferais entre les murailles des villes. Fait à la vérité et à la liberté, je mourrais bientôt dans l'intrigue et la dépendance. J'aurais des indignations et des révoltes qui me perdraient et vous compromettraient peut-être, mon père. Je vous en prie, monseigneur, renoncez donc pour moi à des projets si brillans, et, puis-

Digitized by Google

que vous n'avez que mon bonheur en vue, retournez seul à la cour et laissez-moi à mes champs.

— Je n'ai pas en vue votre bonheur seulement, Éverard, reprit le comte d'un ton où perçait déjà la sévérité, mais sans se laisser aller encore à la colère qui commençait à s'agiter sourdement au fond de son cœur; j'ai en vue aussi la gloire et la fortune de notre maison, dont vous êtes malheureusement, à cette heure, le dernier héritier. Eh! mon Dieu, moi aussi, autrefois, j'aurais mieux aimé courir et chasser sur mes domaines que de m'atteler au joug des affaires publiques; mais on ne s'appelle point Eppstein impunément. Mon père m'a contraint au sacrifice de mes goûts, et je l'en remercie à cette heure comme vous m'en remercierez un jour. J'ai dompté et mes penchans d'oisiveté et mes habitudes violentes; car j'étais autrefois aussi emporté et aussi farouche que vous me voyez aujourd'hui modéré et patient, mon fils. Il faudrait cependant ne pas trop me résister, Éverard, et il serait dangereux de me pousser à bout, surtout dans ma famille, où je me considère comme chef et juge suprême; le vieil homme parfois se réveille, et sachez que mon courroux est terrible.

L'orage grondait, la parole du comte devenait sourde et brève. Il reprit néanmoins avec plus de douceur :

— Ce n'est pas d'ailleurs avec vous, Éverard, que j'ai besoin d'user de menace, je l'espère. Vous céderez à mes exhortations paternelles, et pour vous faire entendre raison, je n'aurai qu'un mot à vous dire : Éverard, mon enfant, j'ai besoin de vous.

— Quoi, mon père! s'écria Éverard emporté par la naïveté de son cœur, et touché de la naïve bonhomie avec laquelle le courtisan avait prononcé ces paroles; quoi, vous pourriez avoir besoin de moi?

Cette expression d'un sentiment dévoué n'échappa point à Maximilien, il résolut d'en profiter.

— C'est-à-dire, reprit-il en posant sa main sur celle de son fils, c'est-à-dire, Éverard, que vous m'êtes nécessaire. Vous ne savez pas ce que c'est que ce terrain glissant des cours, et quelles intrigues éternelles nous repoussent en arrière. Eh bien! il y a deux mois, une de ces intrigues m'avait mis à deux doigts de ma perte. Le dévouement de votre frère allait me sauver quand Dieu me l'a repris. Alors, Éverard, moi, qui vous avais oublié, mon pauvre enfant, j'ai pensé à vous et je suis revenu à vous.

— Dites, mon père, dites, s'écria Éverard avec effusion, et je ferai ce qu'aurait fait mon frère.

Digitized by Google

— Oui, vous le ferez, Éverard, répondit Maximilien, car vous comprendrez que les hommes appelés par leur naissance aux fonctions suprêmes de l'état doivent payer cette gloire par une abnégation complète, et n'obtenir leurs douloureuses dignités que par bien des sacrifices et bien des épreuves. Le noviciat des honneurs est rude et pénible, Éverard; il faut acheter ses titres par bien des sollicitudes, bien des dégoûts, bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans loisirs. Les princes et leurs ministres, quelquefois par caprice, il faut l'avouer, plus souvent pour nous éprouver, nous imposent des conditions difficiles. Mais le but est si lumineux, si beau, si grand, reprit le comte avec enthousiasme, que nous oublions les difficultés semées sur la route.

Cette fois le diplomate avait manqué son effet; à la peinture de l'ambitieux, Éverard avait repris tout son sang-froid; il songeait au moyen d'éluder les terribles offres de son père. Celui-ci prit sa rêverie pour de l'attention et continua :

— Eh bien! mon fils, tandis que de nombreux obstacles s'offrent à qui veut arriver, toi, en te jouant, toi, pendant ton sommeil, tu te trouves porté au terme que vingt autres ne peuvent atteindre après vingt ans d'efforts! Le tout dépend, pour toi, d'une formalité, d'une misère, d'un acte insignifiant. Il s'agit tout simplement de te marier.

— Me marier, moi! s'écria Éverard. Me marier! Que dites-vous là, mon père?

— Oui, je comprends que tu es un peu jeune, mais cela n'y fait rien. Voyons, écoute-moi jusqu'au bout, reprit le comte répondant à un mouvement d'effroi d'Éverard, tu t'étonneras après si tu veux, mais alors ce sera de ton bonheur, j'en réponds. Le mariage que je te propose, Éverard, ton pauvre frère était sur le point de le conclure quand je l'ai perdu; mais alors j'ai pensé à toi, car, vois-tu, ce mariage, c'est un avenir magnifique, c'est un bonheur inespéré, c'est un chemin aplani qui te mène près du trône, et je dirai plus, Éverard, au trône même, si la réalité du pouvoir a autant de valeur que ses apparences. Eh bien! tu te tais. Eh quoi! cet avenir ne t'éblouit pas?

— Mon père, je vous le dis, ce n'est point là qu'était mon rêve.

— Diable! mais où était-il donc? Eh bien! Éverard, ce rêve que tu méprises a été le rêve de toute la cour. Les plus nobles seigneurs se sont disputé la gloire de devenir l'époux de la duchesse de B....; mais, au nom de d'Eppstein, tous ont compris qu'il fallait faire place, et tous se sont écartés.

Digitized by Google

— Et quelle est donc cette duchesse de B... dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom, dit Éverard, et à qui il faut l'héritier d'une des plus vieilles maisons d'Allemagne?

— La duchesse de B..., Éverard, c'est tout et ce n'est rien; c'est une simple femme sans nom, oui, puisqu'on lui a créé un duché; mais c'est la véritable impératrice. Comprends-tu, Éverard, ce que pourra pour lui et pour sa famille l'homme assez heureux pour devenir le mari de cette femme?

— Non, mon père, non, répondit Éverard; je ne comprends pas bien.

— Comment, tu ne comprends pas que cette femme est libre, et que, pour sauver les convenances, il faut que cette femme soit mariée! Eh bien! le mari de cette femme pourra tout vouloir et tout donner. Sa grandeur et celle de sa famille deviendra une nécessité d'état. Regarde les choses de ce faîte social, Éverard, et réponds si la tête ne te tourne pas.

— Sur quoi, monseigneur, faut-il que je réponde? demanda Éverard.

— Mais sur ma proposition, probablement.

— Quelle proposition?

— Eh pardieu! sur cette proposition de mariage. Est-ce de l'affectation ou de la niaiserie?

— Ni l'une ni l'autre, monseigneur; c'est de la stupéfaction. Quoi? vous, comte d'Eppstein, vous proposez à votre fils... Oh! mais pardon, mon père; c'est une épreuve ou une raillerie. Vous ne m'avez point parlé sérieusement, n'est-ce pas?

— Éverard! Éverard! dit le comte les dents serrées.

— Non, monseigneur, continua Éverard sans l'entendre, non, je ne vous crois pas. Vous aimez les titres, les honneurs, plus que la gloire; cela me semble étrange, pourtant je le conçois encore. Mais spéculer sur vos aïeux, vendre le nom que porteront vos enfans, c'est plus d'ignominie que je n'en puis comprendre; et ce n'est pas vous, Maximilien d'Eppstein, qui me demandez une pareille chose! Que vous m'excitiez à devenir ambitieux, soit; mais me faire infâme, vous ne le voudriez pas.

— Misérable! s'écria le comte pâlissant de fureur.

— Non pas misérable, mais fou de m'être à ce point mépris sur vos intentions, mon noble père. Oh! pardonnez-moi. Que voulez-vous? il ne faut pas se trop reposer sur ma pénétration. Je prends tout sottement à la lettre, et je commets d'étranges bévues. Je vous

Digitized by Google

disais bien, monseigneur, que vous feriez mieux de me laisser ici, dans mon coin, et de poursuivre seul vos grands desseins. Vous voyez bien que je ne suis bon à rien, moi; parce que je comprends deux ou trois langues, je ne saurais pas parler celle de la cour. Abandonnez-moi, monseigneur; retournez sans moi à Vienne, et ne me forcez pas, je vous prie, à quitter ce pauvre village où j'ai renfermé mon ambition et mes vœux.

Depuis quelques instans, le comte, au milieu de sa colère, observait, frappé d'une idée subite, le visage d'Éverard. Enfin il parut prendre une résolution.

— Si pourtant vous ne vous étiez pas trompé, Éverard, lui dit-il, si ce projet de mariage n'était pas une simple supposition, mais un fait, vous résisteriez donc?

— Oui, monseigneur, répondit fermement le jeune homme. Seulement, je commencerais par vous conjurer et par vous dire : mon père, au nom du ciel! (et il avait sur les lèvres : au nom de ma mère! mais, sans savoir pourquoi, il n'avait pas osé rappeler ce souvenir) ne me contraignez pas à la honte! Cette abjection de votre fils unique ne peut vous rendre aussi heureux qu'elle me rendrait misérable. Mon père, prenez ma vie si vous en avez besoin, mais épargnez ma conscience. Et si vous persistiez dans votre volonté, monseigneur, je relèverais la tête et je vous dirais : Comte d'Eppstein, de quel droit venez-vous me demander mon honneur? Ma vie est à vous, peut-être; mais ma vertu, non pas. Et parce que je porte un des plus fiers et des plus nobles noms de l'Allemagne, vous ne me mettrez pas, s'il vous plaît, au-dessous du dernier des artisans auquel sa femme se donne au moins tout entière. Je vous désobéirais, monseigneur.

Éverard parlait avec la chaleur de la passion. Le comte le tenait sous son regard froid et pénétrant, et souriait. Quand le jeune homme eut fini, il lui prit la main, et avec un contentement qui paraissait sincère, tant il était bien joué :

— Bien, Éverard, dit-il, très bien. Viens ça, mon cher fils, que je t'embrasse, et pardonne-moi d'avoir douté de toi, cœur loyal. Mais je ne te connais que d'aujourd'hui, après tout. Tu me rends le plus heureux des pères, mon noble enfant; car je vois à présent que tu es digne de celle que je te destine, de la plus pure et de la plus charmante fille de Vienne. Elle sera à toi, mon Éverard. Oui, l'une des plus riches et des plus nobles héritières de l'Autriche, un trésor de chasteté et de beauté, Lucile de Gansberg, sera ta femme.

Digitized by Google

Le comte Maximilien venait de nommer à Éverard celle dont Rosemonde lui avait parlé cent fois.

— Quoi! mon père, s'écria le jeune homme anéanti; quoi! Lucile de Gansberg, cette belle et chaste jeune fille....

— C'est chose convenue; tu l'épouses dans un mois. Ton honneur n'a aucune objection à faire contre cette union, je suppose.

— J'ai su même dans ma solitude, dit Éverard en baissant les yeux, que Lucile de Gansberg est le parti le plus enviable et le plus envié de l'Allemagne.

— Eh bien, Éverard, dit le comte, j'attends tes remercîmens. Une femme pure, une épée sans tache, ce sont deux beaux présens et qui valent bien un merci.

— Oui, mon père, je vous remercie, dit Éverard en baisant la main que lui tendait Maximilien; oui, vous êtes le meilleur et le plus prévoyant des pères. Je ne sais en quels termes vous exprimer toute la reconnaissance dont je suis pénétré; mais je ne puis.... je n'ose.... je ne saurais aimer ni épouser Lucile de Gansberg.

— Holà! je vous tiens à présent, mon jeune maître, s'écria d'une voix terrible et en se levant le comte Maximilien, dont les yeux flamboyèrent. Ah! ah! profond hypocrite, vous êtes donc tombé dans le piége! Je vous trouve vraiment adorable. Ce n'est donc pas l'honneur qui vous empêchait d'épouser la femme que je vous destinais, hein? Ce n'était pas la femme, mais simplement le mariage qui vous répugnait. Quel est donc le bel amour caché là-dessous, s'il vous plaît?

La comédie tournait au drame. Éverard, pâle et tremblant, n'avait pas la force de prononcer une syllabe. Le comte lui mit la main sur l'épaule, une main qui lui sembla de plomb, et d'une voix brève et impérieuse lui dit entre ses dents :

— Écoute, cher fils; maintenant je ne demande pas, j'ordonne; je ne dis pas : veux-tu? Je dis : je veux. Le prince a sa parole, le mariage est annoncé. N'étaient mes cinquante ans, je me passerais bien de toi, niais révolté; mais il faut quelqu'un de jeune; tu es mon fils, et je te prends. Oh! pas un mot; car si j'approfondis la cause de tes refus, dont le soupçon seul me met en fureur, prends-y garde : je suis à craindre quand on me pousse à bout. Tu veux, je crois, balbutier quelque chose : tais-toi, je te le conseille, et baisse les yeux. Crois-moi, il y a des souvenirs qui m'exaspèrent plus qu'ils ne m'effraient. Mais vraiment je finis par avoir pitié de toi et peur de moi. Sors, et je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. Sors, te

Digitized by Google

dis-je, en toute hâte. A demain, et plaise à Dieu que la nuit te soit une bonne conseillère; car, songes-y, ton père injurié serait un juge implacable.

Et le comte, pâle et tremblant, montrait du doigt la porte à Éverard. La colère de cet homme était vraiment hideuse : il frappait du pied, il tremblait de rage, l'écume jaillissait de sa bouche. Troublé par ce courroux terrible, vaincu par l'ascendant de la paternité, et convaincu d'ailleurs qu'il n'obtiendrait rien d'un emportement sourd et aveugle, Éverard sortit en chancelant.

Tout cela se passait la veille de la nuit de Noël.

XXII.

Éverard s'élança hors du château et s'enfonça dans la forêt. La nuit était froide, mais belle, le ciel tout bleu, le vent très âpre. Il avait neigé tous les jours précédens, et la terre semblait couverte d'un grand linceul. Les pins détachaient seuls leur verdure sombre sur la sinistre blancheur des champs. Éverard, la tête nue et les cheveux en désordre, allait, courait, haletant, sans but, sans pensée; il ne sentait ni le froid ni la bise. Son instinct, plutôt que sa raison, le conduisit droit à la chaumière; mais il était près de minuit, tout était fermé, tout était éteint. Il en fit cinq ou six fois le tour; mais, voyant que tout semblait endormi, il courut à sa grotte, et, tombant à genoux sur le seuil, il fondit en larmes en appelant sa mère.

— Mère! criait-il en se tordant les mains de désespoir, mère, où es-tu? Sais-tu ce qu'on veut faire de ton enfant, dis? Sais-tu dans quelle honte on veut l'entraîner? Sais-tu de quelles menaces on l'entoure? Est-ce que tu laisseras s'accomplir son déshonneur ou sa perte? Tu étais ce matin ici, à cet endroit même où je pleure, et tu m'as vu ivre de joie. Désapprouves-tu mon bonheur? Il me semblait que non, et cependant tu ne m'as point parlé de tout le jour. Il est vrai que, perdu dans mon ravissement ou dans ma douleur, je ne t'ai point interrogée; mais je t'interroge à cette heure, pardonne-moi et réponds-moi.

Éverard écouta. Il n'entendait que le sifflement et le craquement sec des branches de sapins; il resta quelques instans sans proférer une seule parole : on eût dit qu'il avait peur du son de sa propre voix.

— Mère! reprit-il enfin doucement, tu ne dis donc rien, ou, si tu parles dans cette plainte lugubre de la bise, je ne t'entends plus, je

Digitized by Google

ne te comprends plus. Est-ce que tu es fâchée à cause de mon amour? Est-ce que tu te détournes de moi? Ou bien aurais-tu des choses terribles à me révéler, et aimerais-tu mieux te taire? Mon Dieu! mon Dieu! se peut-il que l'évènement de ma vie approche? Ne vas-tu pas me conseiller, alors? Je ferais peut-être bien de fuir, dis? Mais peut-être est-il déjà trop tard? Ah! rien! rien!... Ma mère, tu ne me réponds rien! Et toujours avec cela le vent qui pleure! C'est effrayant. Hélas! m'as-tu retiré ton amour pour la première fois de ma vie? Je me sens seul et je tremble; est-ce que Dieu t'éloigne de moi pour me livrer à la fatalité ou à mon mauvais ange? Est-ce que tu serais morte, ombre de ma mère?

Et tout continuait de se taire, excepté le souffle glacial du nord, qui courait en mugissant des collines aux vallées. Éverard commença à frissonner de froid et d'épouvante.

— Clémence du ciel! murmura-t-il avec accablement et d'une voix étouffée par les sanglots, je suis certain que mon ange gardien n'est plus à mes côtés. Qu'arrivera-t-il donc demain? Que fera le comte? que ferai-je moi-même? Ah! j'aurais dû partir il y a trois ans; mais n'est-il pas temps encore? Oui, c'est cela, partons; allons rejoindre mon oncle Conrad : c'est mon seul, c'est mon dernier soutien; c'était ton ami, ma mère! Partons, fuyons devant ma destinée.

Et, tout égaré, il se releva, faisant un mouvement pour fuir.

— Et Rosemonde! Rosemonde! s'écria-t-il, il faut que je revoie Rosemonde. Enfin, elle est ma fiancée, elle est ma femme. Partir, partir sans elle!... Oh! c'est bien cruel à toi, mère, de me châtier et de me délaisser ainsi. Que je souffre! Tu me plaignais de ce que je devais être bourreau; mais, jusqu'ici, je ne suis que victime.

Une raffale plus violente que les autres, si violente qu'elle déracina un des vieux chênes qui ombrageaient la grotte, sembla répondre aux plaintes d'Éverard, et acheva de le frapper de terreur. Le reste de la nuit, il le passa dans ces alternatives d'épouvante et d'abattement, de résignation et de révolte. Parfois, il marchait à pas précipités, puis il retombait assis en sanglotant; parfois, il se jetait avec désespoir le visage contre terre, mordant la mousse de la grotte. Quand la pâle et tardive lueur de l'aurore dora les sommets du Taunus, il était plus blanc que le sol couvert de neige, plus froid que les rochers vêtus de givre; qui l'eût vu l'eût pris lui-même pour un fantôme, tant il était pâle et glacé. C'est que toute la nuit, malgré ses prières, malgré ses supplications, malgré ses sanglots, Albine était restée muette.

Le soleil, un morne soleil de décembre, un soleil mourant, lança

Digitized by Google

à travers les arbres desséchés ses rayons blafards, et Éverard, épuisé, se mit à marcher du côté de la chaumière. La seule résolution qu'il eût prise, c'était de revoir Rosemonde et de lui demander conseil; il se disait bien que le mieux était de s'enfuir loin de son père, loin de l'Allemagne, mais il voulait revoir Rosemonde.

Comme il marchait plongé dans ses pensées, il releva tout à coup la tête en entendant le son du cor et l'aboiement des chiens; puis, à travers le taillis, il aperçut les piqueurs, la meute, et enfin Maximilien à cheval qui chassait. Il n'eut que le temps de franchir un fossé et de se jeter dans l'épaisseur du bois. Lorsqu'il continua sa route, il crut distinguer à plusieurs reprises, aux détours du chemin, un valet du comte qui semblait le suivre; mais peut-être n'était-ce qu'une nouvelle illusion de son délire. Il est certain qu'Éverard avait la fièvre.

Ce fut dans ces transes qu'il arriva à la maison du garde-forestier. Jonathas, averti de grand matin, était sorti comme de raison pour accompagner son maître à la chasse. Éverard ne trouva donc que Rosemonde. La jeune fille jeta un cri en voyant entrer son amant si pâle et si défait. Éverard alors lui raconta tout ce qui s'était passé à sa seconde entrevue avec son père. Ce récit fut long, car vingt fois la parole lui manqua, vingt fois ses larmes l'interrompirent. Rosemonde fut, comme toujours, sublime de raison et de dévouement.

— Ami, dit-elle à Éverard, si réellement Lucile de Gansberg avait dû devenir votre femme, je vous dirais : Éverard, Lucile est une noble jeune fille; obéissez à votre père, épousez Lucile, et, si vous n'êtes pas heureux, du moins vous resterez noble et honoré. Mais cette union avec la duchesse de B... est monstrueuse, Éverard, et j'ai le droit de vous en détourner, car ce n'est pas à vous et à moi seuls que le comte d'Eppstein fait tort ici; il offense la justice et Dieu. Il est votre père, Éverard; cependant il a, assure-t-on, l'ame pleine de violence et de tyrannie; il serait donc impie et dangereux de lutter contre lui; et le meilleur parti à prendre, c'est assurément de vous éloigner. Ne vous préoccupez point de moi, Éverard; je savais bien que nos rêves étaient des chimères, et qu'à moins que le monde ne s'écroulât, je ne pourrais être votre femme. N'importe! je suis à vous et ne serai jamais à aucun autre. Je resterai ici ou ailleurs à prier pour vous, à vous aimer sans espérance. Sans espérance! car vous voilà riche, maintenant; vous voilà comte, et votre père pourrait consentir à une union entre nous, ce qui est impossible, que ce serait moi qui refuserais. Je vous répète pourtant que toute ma vie je vous

Digitized by Google

serai fidèle comme si j'étais votre épouse; mais vous, Éverard, allez, soyez libre; restez grand et bon, apaisez de loin le comte d'Eppstein; forcez-le, par vos belles actions, à vous pardonner, à vous nommer son fils, et, après cela, oubliez si vous le voulez la pauvre fille qui ne vous oubliera jamais.

— Rosemonde, ange visible, tu ne m'abandonnes pas, toi! s'écria Éverard les larmes aux yeux, parle, oh! parle toujours; les pensées douces et clémentes descendent dans mon esprit avec tes paroles. Oui, je t'obéirai, cher guide de mon cœur, et ta dernière leçon ne sera pas perdue plus que les autres. Je partirai, non pour me sauver, mais pour sauver mon père; car, vois-tu, Rosemonde, tu m'as rappelé à la sagesse et à la clémence. Ma mère ne m'a pas répondu cette nuit; c'est aujourd'hui l'anniversaire de Noël, et j'ai peur, j'ai peur pour lui. Je fuis donc devant son danger, devant sa damnation peut-être.

— Éverard, que veux-tu dire? demanda Rosemonde, inquiète de l'altération des traits du jeune visionnaire.

— Rien, rien, murmura Éverard; les morts savent, les vivans ignorent. Laisse-moi partir vite, Rosemonde; un dernier baiser seulement. Oh! ne crains rien, un baiser de sœur, un baiser au front, un baiser que je recevrai à genoux.

Éverard s'agenouilla, et Rosemonde, comme elle avait coutume de le faire après chaque leçon, lui posa sur le front un baiser doux et chaste comme son cœur, un baiser mêlé d'un soupir. En ce moment, derrière les beaux et purs enfans, un amer ricanement se fit entendre. Ils se retournèrent avec précipitation, et virent le comte Maximilien debout sur le seuil, en costume de chasse, un fouet dans une main, son fusil dans l'autre.

— Bien, fort bien, dit-il en saluant avec ironie.

Et il s'avança dans la chambre après avoir jeté son fouet et sa casquette sur une table, et posé son fusil contre la muraille. Rosemonde, rougissante et immobile, restait les yeux baissés et n'osait faire un pas. Pour Éverard, il s'était jeté au-devant d'elle et bravait presque de son regard fier et décidé le regard insolent et goguenard du comte.

Maximilien ôta avec lenteur ses gants, tout en sifflant un air de chasse et en promenant de l'un à l'autre amant son regard moqueur; puis il se jeta dans un fauteuil, et, passant avec nonchalance une jambe sur l'autre :

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit-il, un mot très charmant;

Digitized by Google

en vérité. Voilà donc la raison de cette vertu spartiate, une raison tout-à-fait gentille et appétissante, il faut en convenir.

— Monseigneur, dit Éverard, si votre colère...

— Ma colère? interrompit vivement le comte. Eh bon Dieu! qui parle de ma colère? Il est bien question de cela. Je suis gentilhomme, mon cher Éverard, et de plus fils du XVIIIe siècle. Je ne me suis pas encore fait ermite, Dieu merci! et bon chien chasse de race. Non, mes enfans, non, je ne vous en veux pas. Si je vous ai fait suivre, Éverard, c'est par intérêt, et non pour vous gêner, croyez-le. J'ai envoyé à la ville, sous un prétexte quelconque, votre père, ma belle enfant, votre père, qui n'est pas dans le secret, j'aime à le penser, et qui aurait pu gâter votre amicale entrevue : vous voyez que je ne suis pas un tyran. Seulement, je ne veux pas être une dupe, et je n'entends pas que votre amourette...

— Pardon, monseigneur, si je vous coupe la parole, reprit Éverard avec fermeté, mais il y a ici un malentendu qu'il est de mon devoir de rectifier. Daignez m'accorder une minute d'attention, je vous prie. Vous m'avez abandonné dans le vieux château d'Eppstein, seul, sans guide, sans maître, sans soutien. J'ai dû grandir au hasard, comme un arbre de la forêt. Étiez-vous mon père? étais-je votre fils? On n'eût pu le croire à votre indifférence, j'allais presque dire à votre haine. Un jour, vous m'avez écrit qu'il me fallait renoncer à toute prétention sur votre tendresse, comme vous renonciez à tous vos droits sur mon obéissance; puis, fidèle à votre résolution, vous ne vous êtes dès-lors pas plus occupé de moi que si j'étais mort ou indigne de vous. Le paysan fait apprendre à lire à son fils, afin qu'il puisse au moins connaître la parole de Dieu; vous ne vous êtes pas même informé, vous, si je savais lire; vous m'avez laissé oisif, ignorant, vagabond, et vous êtes allé bien loin avec votre fils Albert, le fils unique de votre affection, pour vous conquérir des places, des titres, des honneurs. Or, il est arrivé que votre fils bien-aimé vous a été retiré par Dieu, dont la justice est parfois terrible. Vous vous êtes souvenu alors de l'abandonné, parce que vous aviez besoin pour vos projets d'un associé qui fût votre fils. Vous vous attendiez à trouver un esprit inculte, une ame sauvage, et vous ameniez je ne sais quel professeur officiel pour me mettre en état de servir vos desseins. Vous avez été surpris en voyant qu'une éducation libérale ne vous laissait presque rien à faire, et vous vous êtes réjoui, non pas pour moi, mais parce que cela avançait d'un an ou deux le succès de vos combinaisons. Eh

Digitized by Google

bien! savez-vous qui m'a enseigné la science, la vie et Dieu, qui m'a formé le cœur et la tête, qui a remplacé mon père absent par ses leçons, ma mère morte par ses conseils? le savez-vous, monseigneur?

— Ma foi non, répondit le comte. Vous m'avez bien nommé la solitude, mais c'est un maître un peu vague.

— Eh bien! monseigneur, c'est Rosemonde que voici, Rosemonde que vous avez failli insulter tout à l'heure; c'est cette noble et pieuse enfant qui a rendu au fils le bienfait de l'éducation qu'elle tenait de la mère, et qui, jour par jour, heure par heure, reprenait patiemment avec moi les élémens de toutes choses. Elle a fait un homme de votre fils, dont à peine vous aviez fait un chien; elle m'a ramené à la dignité, à l'espoir, et, je puis le dire, à l'amour; elle m'a préparé enfin aux plus rudes infortunes comme aux plus hautes destinées. Insultez-la donc, maintenant!

— Vous êtes éloquent, Éverard, dit Maximilien, et je m'en aperçois avec plaisir. Pourtant, ajouta-t-il en ricanant, ce qui résulte de plus clair du merveilleux discours que vous venez de débiter avec tant de feu, c'est tout simplement ce que j'avais conjecturé moi-même au premier abord, c'est-à-dire que cette chère enfant vous a instruit. Eh! mais c'est très bien à elle, et je lui en suis on ne peut plus reconnaissant; j'espère cependant qu'en échange de ses leçons, vous lui en avez rendu d'autres; vous n'êtes plus ignorant, soit; mais elle, est-elle toujours innocente?

Rosemonde, droite et fixe, voulut parler, mais ses lèvres remuèrent sans qu'elle pût articuler un seul mot, et elle resta immobile et pâle comme une statue.

— Terre et ciel! vous persévérez donc dans votre méprise! s'écria Éverard tremblant d'indignation.

— Dans ma méprise, non; dans mon mépris, oui, répondit le comte.

Rosemonde, toujours muette, éleva par un geste sublime ses bras vers le ciel.

— Monseigneur, faites attention, reprit Éverard chancelant de fureur; vous avez si long-temps oublié que vous étiez mon père, qu'à mon tour, Dieu me pardonne, je pourrais bien oublier que je suis votre fils.

— Oui dà, monsieur, en viendrons-nous là? dit Maximilien en quittant son rire insultant pour redevenir tout à coup sérieux et hautain, ce serait curieux à voir, en vérité. Jeune homme, jeune homme, apaise-toi, je t'y engage; ta colère d'enfant s'émousserait vite contre

Digitized by Google

la mienne, contiens donc ta furie, c'est plus prudent, et laisse-moi en finir avec ta Dulcinée, qui, pour n'être pas duchesse, n'en fait pas moins en petit, à ce qu'il me paraît, le même métier que celle que tu refusais ce matin.

— Dieu du ciel! s'écria Rosemonde en tombant évanouie sur le carreau.

— Par l'enfer! s'écria Éverard en sautant sur son épée, qu'il avait laissée la veille dans l'angle de la cheminée.

Puis, la tirant à demi, il s'avança sur le comte; mais à deux pas de lui, il s'arrêta, et repoussant son épée dans le fourreau :

— Vous m'avez donné la vie, dit-il, nous sommes quittes.

De son côté, Maximilien s'était jeté sur son fusil qu'il avait armé. Le père et le fils, à cette heure, se regardant avec des yeux flamboyans de colère, ne semblaient pas deux hommes, mais deux démons.

— Je t'ai donné la vie, dis-tu? tu te trompes, misérable, je ne t'ai rien donné, et tu ne me dois rien. Tire donc ton épée. Nos deux rages étouffaient, ainsi contenues. Allons donc, à l'air, épées et colères! Ah! tu recules, lâche, tu recules... Eh bien! je ne reculerai pas, moi.

Il alla vers la porte, et appela quatre ou cinq valets qu'il avait amenés avec lui.

— Saisissez cette fille, dit-il; évanouie ou non, saisissez-la, et jetez-la hors de mes domaines.

Éverard se plaça devant elle, et tirant son épée :

— Si un seul de vous la touche, dit-il, il est mort.

Les domestiques intimidés hésitèrent.

— Lâches! avancez-vous? dit Maximilien en levant sur eux son fouet.

Ils firent un pas, mais Éverard les arrêta de la pointe de son épée.

— Monseigneur, dit-il, je vous déclare que moi, Éverard d'Eppstein, je suivrai cette enfant partout où elle ira, soit de gré, soit de force; entendez-vous?

— A ton aise, répondit Maximilien. Faites ce que j'ai dit, drôles, reprit-il en s'adressant aux valets.

— Monseigneur, reprit Éverard en posant la pointe de son épée sur le cœur de sa fiancée toujours évanouie, plutôt que de laisser toucher Rosemonde par un de ces hommes, je vous proteste que je la tuerai à vos yeux.

— Fais, si la pointe est bonne, dit le comte. Ah! ah! tu as peur

Digitized by Google

encore? Enlevez cette femme, ou je vais moi-même me charger de ce soin.

— Monseigneur, s'écria Éverard, prenez garde, je la défendrai contre tout le monde.

— Même contre ton père? dit le comte en s'avançant sur Éverard, son fusil à la main.

— Même contre le bourreau de ma mère, s'écria Éverard aveuglé par je ne sais quelle frénésie.

Maximilien, emporté par le vertige de sa colère, concha son fils en joue et fit feu.

— Ma mère, ma mère, ayez pitié de lui, cria Éverard en tombant.

La comte Maximilien resta debout, les yeux fixes, froid et pâle, comme foudroyé; car il lui semblait voir, près de Rosemonde et d'Éverard inanimés, Albine et Conrad vivans.

C'était bien Conrad que voyait Maximilien dans son hallucination étrange, Conrad qui, selon sa promesse, venait visiter la famille d'Eppstein; il était entré assez à temps pour détourner le fusil de son frère et sauver la vie à son neveu, en faisant d'une blessure qui eût été mortelle une légère blessure.

Le comte, en revenant à lui, l'aperçut à ses côtés. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve horrible et promena autour de lui des yeux égarés. Il se retrouvait dans la même chambre, mais seul avec Conrad; tout le monde s'était retiré, le parquet était taché de sang.

— Où est Éverard? dit Maximilien en frémissant.

— Là-haut, rassurez-vous; blessé seulement à l'épaule, et peu dangereusement, reprit Conrad.

— Et Rosemonde?

— Elle a repris ses sens, elle soigne Éverard.

— Mais vous, êtes-vous Conrad, Conrad changé et vieilli comme moi? Comment se fait-il que vous soyez là? qu'est-ce que cet uniforme d'officier français?

— Oui! c'est moi qui étais Conrad! Je suis à présent un général de Napoléon. Je vous apprendrai tout quand vous serez tout-à-fait remis.

— Ainsi vous êtes vivant? je ne rêvais pas. Mais l'autre! l'autre!

— De qui parlez-vous, Maximilien?

— De celle qui était debout près d'Éverard, une main étendue vers lui comme pour le défendre, l'autre main étendue vers moi comme pour menacer.

— De qui parlez-vous? répéta Conrad inquiet.

Digitized by Google

— Oh! je l'ai reconnue, poursuivit Maximilien l'œil égaré, à l'expression farouche, implacable de son regard; je l'ai bien reconnue, je suis condamné. Éverard a eu beau dire : aie pitié de lui, ma mère. Il n'y a pas de grace à attendre.

— Je ne sais ce que signifient vos discours, reprit Conrad. Seulement Éverard m'a chargé de vous dire que pour sa part il vous pardonnait et prierait pour vous.

— A quoi bon! à quoi bon! dit le comte avec anxiété, elle était là, je vous le dis.

— Qui, elle?

— Elle le châtiment, elle l'expiation, elle Albine. Mais venez, mon frère, venez, sortons d'ici. N'entendez-vous pas que ce sang parle et crie vengeance? Ne voyez-vous pas que je suis comme ivre, ivre de meurtre et d'effroi? Venez, l'air, ce me semble, me fera du bien, le grand air pur des champs! Mais peut-être mon haleine va-t-elle le corrompre? Oh! je suis damné!

— Ne souhaitez-vous pas voir Éverard et lui rendre pardon pour pardon?

— Non, non, je ne veux voir personne; je ne suis plus père, je ne suis plus homme, je n'appartiens plus à la terre, mais à l'enfer. Et puis, qu'importe mon pardon? Le pardon d'un maudit, c'est un anathème! Venez, Conrad; sortons d'ici, vous dis-je.

Maximilien quitta la chambre et la maison de Jonathas avec son frère, qui avait peine à le suivre. Il allait se heurtant contre les pierres et les aspérités du chemin, et à le voir ainsi courir les cheveux en désordre, les yeux égarés, on eût dit qu'il fuyait devant quelqu'un. Il fuyait en effet devant le remords qui vous atteint et vous dépasse toujours.

Les deux frères arrivèrent bientôt au château d'Eppstein, et Maximilien, toujours comme poursuivi, alla se réfugier dans la chambre rouge après avoir fait signe à Conrad de le suivre. D'un air effaré il ferma la porte à double tour et mit les verroux.

— Maintenant me voilà en sûreté, dit-il en tombant sur un fauteuil : voyons, je suis bien éveillé maintenant, je puis me reconnaître et rappeler à moi ma raison. Mais tout ce qui vient de m'arriver, est-ce une réalité terrible, ou bien une vision fiévreuse?

— Hélas! tout n'est que trop certain, dit Conrad.

— Mais toi-même, qui me l'atteste, n'es-tu pas un fantôme, dis?

— Ma vie est un secret, mais je vis, dit Conrad. Je passais à Eppstein, pour tenir une promesse faite à Éverard et à Jonathas. Le ha-

Digitized by Google

sard ou plutôt la Providence m'a amené précisément à temps pour détourner le canon de votre fusil et vous épargner un crime : et quel crime, le meurtre d'un fils!

— Est-ce possible? est-ce possible? balbutia Maximilien avec un reste de délire.

— Oui, et afin de vous sauver de la folie, mon frère, afin de vous ramener au sentiment du vrai, je vous dirai volontiers ma sombre histoire. Nous nous retrouvons d'ailleurs dans un moment si étrange et si terrible que toutes les règles sont confondues, et que je ne crois pas même avoir besoin de vous faire promettre sur l'honneur un inviolable silence. Ce mystère, sans être une nécessité absolue, est devenu pour moi une habitude et comme un besoin. J'ai vécu tellement en dehors des convenances reçues et les motifs qui ont dirigé mes actions seraient si mal compris et si faussement interprétés, le jugement de la foule pourrait si aisément calomnier et condamner avec des apparences légitimes toute ma conduite, que je préfère n'avoir que Dieu pour juge, Dieu, qui voit dans ma conscience la pureté de mes intentions. Et puis j'aime cette ombre où je me cache, parce qu'à force de dissimuler la première part de ma vie aux autres, j'arrive parfois à ne plus me la rappeler moi-même.

Conrad entama alors le récit de son orageuse et sinistre existence. Il le commença sérieux et l'acheva pleurant. Maximilien lui prêta une attention soutenue. Sa figure redevenait peu à peu calme et sereine; il prit dans un nécessaire un flacon d'eau spiritueuse et en but deux ou trois verres à plusieurs reprises.

— Merci, Conrad, dit-il à son frère quand il eut cessé de parler, merci de m'avoir ramené dans le réel. Oui, bien que votre histoire soit étrange, bien que l'homme dont vous vous êtes fait le compagnon soit miraculeux, au moins je me retrouvais, en vous écoutant, avec des êtres que je connais, qui vivent et qui respirent. J'étais fou tout à l'heure, Conrad, j'avais eu je ne sais quelles folles visions et quelles terreurs puériles. Ma colère m'avait, je crois, enivré. Je vous ai parlé d'Albine, d'apparitions, de vengeance, n'est-ce pas?

— En effet, dit Conrad surpris de ce retour subit de Maximilien.

— Mon Dieu, reprit Maximilien en souriant d'un rire amer, se peut-il que les plus fortes ames aient parfois de ces momens de faiblesse et d'erreur? Penser que moi, Maximilien d'Eppstein, moi, admiré au conseil de l'héritier de César, j'ai pu un instant subir l'influence d'un conte de bonne femme! J'ai dû bien vous amuser, mon frère.

Digitized by Google

— Vous m'avez fait peine et pitié, dit Conrad, votre fureur et votre épouvante m'ont effrayé et consterné, autant que votre âcre ironie et votre sang-froid égoïste m'affligent et m'indignent à cette heure.

— Allons donc, continua Maximilien en secouant son front encore tout chargé de pensées sombres et de doutes, allons donc, il faut être homme et ne pas se laisser prendre par des visions. J'ai eu tort de m'abandonner à cette colère terrible, j'en conviens, et je remercie Dieu et vous, Conrad, de m'avoir sauvé d'un meurtre. Mais, en vérité, je n'étais plus maître de moi, et ce jeune insolent m'avait par trop échauffé le sang. Enfin il en est quitte pour une blessure légère, m'avez-vous dit? cela lui servira de leçon et le disposera à m'obéir mieux, je l'espère. Quant aux menaces de la morte, quant aux rêves où elle m'est apparue, je ne suis ni assez jeune ni assez sot pour persister dans de pareilles chimères; et vous Conrad, un homme supérieur, un soldat de Napoléon, vous croyez comme moi que ces songes sont vains et faux, n'est-il pas vrai?

— Qui sait? dit Conrad pensif.

— Comment, reprit Maximilien, vous ajouteriez foi aux revenans et aux fantômes?

— Jésus, dit Conrad, a fait une loi aux vivans de prier pour les morts. Pourquoi l'évangile des trépassés ne leur ordonnerait-il pas de veiller sur les vivans?

— Taisez-vous, taisez-vous, interrompit le comte de nouveau pâle et tremblant; non! cela ne se peut pas. Tous liens sont rompus entre la mort et la vie, j'en suis sûr, je le veux. Mon frère, mon frère, ne me rejetez pas dans mon délire et dans ma peur.

En une seconde et pour un mot cet homme, qui se targuait tout à l'heure d'une raison si forte, était redevenu plus timide et plus tremblant qu'un enfant ou qu'une femme. Il fit cependant un effort et relevant la tête :

— Et quand cela serait, dit-il, quand Dieu ferait des élus du paradis des anges gardiens sur la terre, accorderait-il ce don merveilleux aux damnés? Et je crois, je sais, Conrad, je suis certain en dépit de tout, qu'Albine n'est pas digne du ciel et qu'une femme adultère ne saurait protéger personne, pas même l'enfant de son crime.

— Albine! s'écria Conrad : est-ce de la pieuse, de la chaste, de la noble Albine que vous osez parler ainsi?

— L'avez-vous connue? demanda Maximilien.

— On m'a dit.., répliqua Conrad embarrassé.

Digitized by Google

— Ah! on vous a dit! Oui, elle avait de beaux dehors de sainteté et savait habilement tromper les gens, l'hypocrite! Mais à vous, mon frère, je veux, je dois, je puis dire sa honte. Oui, poursuivit Maximilien en s'échauffant et en s'égarant, oui, à la fin, c'est un besoin pour moi de me justifier en la condamnant. Et vous allez convenir, avec moi que j'ai eu et que j'ai raison, qu'il faut braver ses menaces, que c'est une infame, que le trouble de mon esprit a seul produit toutes mes terreurs, que mes remords avaient tort. Oui, je fus juste et non coupable; si mes paroles l'ont tuée comme un couteau, c'est bien fait : cet Éverard n'est pas mon fils, mais le fils du capitaine Jacques, que Dieu maudisse!

— Du capitaine Jacques! s'écria Conrad en reculant.

— Oui, un Français, qui était plein pour elle d'une belle affection chevaleresque; un aventurier mystérieux dont elle n'a voulu me dire ni le vrai nom, ni l'histoire; un étranger qu'elle appelait publiquement son ami et son frère.

— Et qui était bien son frère et son ami, malheureux! dit Conrad d'une voix tonnante, car cet aventurier, ce Français, le capitaine Jacques, c'était moi, Conrad d'Eppstein, votre frère et le sien.

Maximilien se leva comme mu par un ressort et resta debout raide et pâlissant.

— C'était moi, poursuivit Conrad, qui lui ai follement demandé une discrétion que son ame généreuse m'avait promise jusqu'à la mort, moi qui, avec vous et comme vous, mais involontairement du moins, suis son meurtrier; moi qui vous taisais tout à l'heure mon premier et fatal retour d'il y a vingt ans, pour ne pas réveiller vos terreurs, et qui vous crie à présent que vous avez tué une innocente : mon frère, vous en répondrez devant Dieu.

Conrad s'arrêta, car vraiment l'accablement de Maximilien, de cet homme si énergique et si fier, était terrible et faisait pitié. Le comte était pâle comme un mort; on eût dit qu'en vérité la main du Seigneur irrité pesait sur ses épaules. C'est à peine s'il osait lever ses yeux pleins d'une terreur indicible. Il croyait voir distinctement à ses côtés l'ange vengeur l'épée à la main.

Un long silence suivit ces dernières paroles. Conrad ne se sentait plus la force de maudire, Maximilien murmurait : Je suis perdu. Seulement il répéta ces mots à plusieurs reprises avec un accent sourd et lugubre.

Il était quatre heures, et la nuit tombait. De gros nuages noirs chassés par le vent couraient dans le ciel, les pins craquaient, les

Digitized by Google

corbeaux voletaient en bandes criardes autour des donjons d'Eppstein. Tout à coup Maximilien sortit de sa stupeur.

— Du monde! Qu'on vienne! Pourquoi sommes-nous seuls? s'écria-t-il. Conrad, ordonnez que tous les gens du château s'assemblent dans la grande salle d'en bas. Qu'on allume toutes les torches et toutes les bougies, qu'on fasse de la musique et du bruit, qu'on m'empêche de la voir et de l'entendre!

— Vous êtes sauvé et vous vous repentez, lui dit avec douceur Conrad, pris malgré lui de commisération à l'aspect de cette frénésie.

— Me repentir! J'ai peur, reprit Maximilien, vous comprenez, n'est-ce pas, Conrad? De la lumière, du bruit. Est-ce que je puis demeurer seul ici dans cette chambre, dans la chambre rouge, au-dessous de la chambre du berceau, à côté de l'escalier des caveaux? Ne voyez-vous rien de sinistre dans ces rideaux qui remuent, dans la flamme de cette lampe qui tremble, dans ce foyer qui pétille, dans cet air même et dans ce silence? Ne voyez-vous pas que là, à mon cou, il y a la chaîne d'or, dernier et fatal avertissement de mon créancier glacé? Oubliez-vous que nous sommes à la veille de Noël? Vite donc, des chants, des flambeaux, de la foule! Ou plutôt, qu'on commande mes équipages et que mes gens montent à cheval. Je veux partir sur-le-champ pour Vienne.

— Frère, dit Conrad, à quoi bon fuir? à quoi bon vous entourer de valets? Le mieux est de vous repentir, puisque déjà vous sentez une peur salutaire.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria Maximilien en se redressant tout à coup, celui-là ment.

Il retomba sur son fauteuil, les poings crispés, les dents serrées. Une lutte étrange se livrait dans son cœur entre la honte et l'effroi. L'orgueil de Satan l'emporta.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur! reprit-il en riant aux éclats, et son rire ressemblait à un sifflement.

Conrad hochait la tête avec pitié, et c'était cette pitié muette qui révoltait Maximilien.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur, continua-t-il avec plus de force. Vivante, cette femme tremblait devant moi, et morte elle me ferait trembler! non pas, je la brave, elle, et sa vengeance, et son fils rebelle!

— Des blasphèmes? s'écria Conrad épouvanté.

— Eh! non, du bon sens. Je crois en Dieu, c'est indispensable à la cour d'Autriche, mais je ne crois pas aux fantômes, par le diable! et

Digitized by Google

la légende de ce château m'a toujours fait hausser les épaules. Laissez-moi, je veux être seul. Ce sont vos rêveries qui m'égaraient. Une nuit que j'avais les nerfs irrités, j'ai eu le cauchemar; il n'y a pas de quoi prendre de souci, mordieu!

— Ah! Maximilien, dit Conrad, j'aimerais mieux voir en vous la terreur dont vous vous défendez, que cette gaieté sacrilège.

— Mais de quelle terreur parlez-vous? êtes-vous le même songe-creux qu'autrefois? C'est vous-même, votre apparition subite, vos billevesées et la pitié pour ma victime qui m'ont troublé le cerveau, mais je ne crains rien, entendez-vous, ni les revenans, ni le diable, et je vais le prouver: vous allez me laisser seul et vous irez, s'il vous plaît, de ce pas prévenir mon Éverard qu'il ait à laisser là son infante et qu'il se prépare à me suivre à Vienne auprès de la duchesse.

— Mon frère, y songez-vous? je ne vous quitte pas, dit Conrad.

— Si, par l'enfer! vous me quitterez, car vous m'exaspérez, enfin. Je ne suis pas un enfant qui tremble et qui recule, et j'entends rester seul pour envoyer à Vienne mes instructions et mon acceptation au nom d'Éverard.

— Prenez garde, Maximilien, dit encore Conrad.

— Prenez garde vous-même, répondit en frappant du pied le comte, vous devez savoir que j'ai peu de patience; je veux rester seul, répéta-t-il avec l'obstination d'un fou, je veux rester seul.

— Faut-il donc laisser faire la justice de Dieu? dit Conrad comme en lui-même.

— Sortiras-tu! s'écria Maximilien.

— Oui! pauvre malheureux! car tu échapperais cette nuit, que celle qui peut aller vite et qui va lentement parce qu'elle a la patience de l'éternité te reprendrait demain.

— Enfer! reprit Maximilien en s'avançant sur son frère, les yeux flamboyans, les poings serrés; mais Conrad l'arrêta court par le regard calme et imposant de l'honnête homme qui dompte les impies.

— Adieu, lui dit-il en secouant la tête avec une amère pitié. Il alla lentement vers la porte, l'ouvrit et sortit.

— Bonsoir, lui cria Maximilien en tirant bruyamment le verrou. Tu vois que je donne beau jeu au spectre, puisque je m'enferme avec lui. Ah! ah! ah! Dis donc, si demain je ne suis pas descendu à huit heures, aie l'obligeance de faire enfoncer ma porte! Bonsoir! et que le diable qui te fait une si belle peur t'accompagne, poltron!

Digitized by Google

Maximilien n'eut pas la force d'en dire davantage, il tomba à genoux, tremblant, épuisé, livide.

Conrad, qui écoutait dans le corridor, n'entendit plus rien. Il voulut envoyer un dernier adieu à son frère, mais la parole se glaça sur ses lèvres. Il pensait à veiller sur le seuil, mais une puissance supérieure le chassait, et il sentait la volonté de Dieu qui le poussait dehors. Il descendit l'escalier d'un pas chancelant et alla rejoindre Éverard chez Jonathas.

XXIII.

Conrad, Éverard, Rosemonde et Jonathas, réunis, passèrent dans la maison du garde-chasse une triste nuit d'insomnie, de terreurs et de larmes.

Éverard, le premier appareil une fois posé sur sa blessure, avait voulu se lever : il était à demi étendu sur une chaise longue; Conrad, assis à ses côtés, lui tenait la main; Rosemonde allait et venait, préparant quelque boisson au malade. Parfois, dans un pieux élan, elle se jetait à genoux et priait avec ferveur. Quant au bonhomme Jonathas, que ces évènemens, qu'il eut dû prévoir en partie au moins, frappaient comme un coup de foudre, il ne fit que pleurer et sangloter pendant toute la lugubre veillée.

Entre ces quatre personnes unies par la même pensée d'angoisse, il y eut, pendant cette longue nuit, des silences qui durèrent des heures : on n'entendait que les sanglots de Jonathas, le tintement régulier de l'horloge de bois, et le vent qui faisait rage au dehors, menaçant d'ébranler la frêle toiture de la maison. Puis des exclamations, des prières, des invocations à Dieu, tombaient au milieu de cette morne attente et la rendaient plus affreuse.

— Prions pour lui, disait Conrad.

— Jésus, ayez pitié de lui, répondait Rosemonde.

— Ma mère, pardonnez-lui, murmurait Éverard.

Minuit sonna. Une question de Conrad les fit tressaillir tous.

— Vit-il encore? demanda-t-il.

— Hélas! il est perdu, répondit Éverard après une pause. Ma mère me l'a toujours dit, il devait périr, sinon par moi, du moins à cause de moi. Je n'ai pas été le bourreau, je suis la hache. Et cependant la pauvre ombre le plaignait, mais le destin a été plus fort qu'elle. Tout a concouru à cet évènement prédit, tout, non-seule-

Digitized by Google

ment ce qui était impur et mauvais, comme l'ambition du comte et les vices de mon frère, qui l'ont tué, mais ce qui était bon et religieux, comme la confiance de Jonathas et notre amour sacré. Le sort le voulait, les terribles passions dont mon père était possédé réclamaient leur victime. Il est perdu.

Une heure après, Éverard reprit :

— Que se passe-t-il à présent là bas? Quelle affreuse calamité nous attend? Mon Dieu! nous étions si heureux hier matin, nous faisions de si beaux rêves! et maintenant quel espoir nous reste-t-il, et quelle est notre vie désormais?

— Prions, dirent à la fois Conrad et Rosemonde.

L'aube, l'aube triste de décembre, plus sombre qu'une nuit de mai, fut bien lente à apparaître ce jour-là. Dès qu'une pâle lueur éclaira les vitres de la chambre, Conrad se leva.

— J'y vais, dit-il.

— Nous irons tous, reprit Éverard.

Nul ne fit d'objection : Éverard s'appuya sur son oncle, Rosemonde et Jonathas marchèrent derrière eux, et tous quatre s'acheminèrent vers le château. Huit heures sonnaient au moment où ils arrivèrent devant la grande porte : les valets commençaient à s'éveiller.

— Quelqu'un de vous a-t-il vu le comte d'Eppstein depuis hier au soir? leur demanda Conrad.

— Non, répondirent-ils ; le comte s'est enfermé dans sa chambre en défendant qu'on le dérangeât.

— A-t-il sonné ce matin? continua Conrad. Je suis le comte Conrad, le frère de votre maître, et voici son fils Éverard que vous connaissez. Suivez-nous.

Conrad et Éverard, suivis de deux ou trois domestiques, montèrent à la chambre de Maximilien ; Rosemonde et Jonathas restèrent en bas. Arrivés à la porte, Conrad et Éverard se regardèrent et se firent peur l'un à l'autre, tant ils se trouvèrent pâles.

Conrad frappa : nul ne répondit. Il frappa plus fort : même silence. Il appela doucement d'abord, puis à haute voix, puis avec désespoir. Éverard et les gens du comte se joignirent à lui. Tout se tut encore.

— Qu'on apporte des pinces, dit Conrad.

La porte fut enfoncée. La chambre était vide.

— Nous entrerons seuls, Éverard et moi, dit Conrad.

Ils entrèrent, refermèrent la porte, et regardèrent autour d'eux.

Digitized by Google

Le lit n'était pas défait, rien ne semblait dérangé; seulement la porte secrète était ouverte.

— Voyez! dit Éverard en la montrant du doigt.

Conrad prit sur la cheminée une bougie qui brûlait encore. Puis l'oncle et le neveu s'engagèrent dans l'étroit passage et descendirent à pas lents l'escalier funèbre. La porte des caveaux était ouverte. Alors Éverard, prenant le flambeau des mains de son oncle, mena Conrad droit au tombeau de sa mère. Le couvercle de marbre était soulevé, et la main du squelette passait, tenant le comte Maximilien étranglé par deux tours de la chaîne d'or.

Le lendemain, quand, après avoir rendu les derniers honneurs au comte d'Eppstein, Conrad, Rosemonde et Éverard se retrouvèrent, en face l'un de l'autre :

— Adieu, dit Conrad; je vais me faire tuer pour l'empereur.

— Adieu, dit Rosemonde; je vous ai promis d'être au Seigneur ou à vous, Éverard; je ne puis être à vous, je retourne au Tilleul Sacré.

— Adieu, dit Éverard ; moi je reste à souffrir ici.

Conrad, atteint d'une balle au cœur, tomba à Waterloo.

Rosemonde, un an après, prononça ses vœux à Vienne.

Éverard demeura solitaire à Eppstein, continuant d'habiter la chambre où s'étaient accomplis les terribles évènemens que nous venons de raconter.

La mort du soldat, les prières de la vierge, les larmes du solitaire ont-elle obtenu grace pour le meurtrier?

ALEXANDRE DUMAS.

Digitized by Google

LE

JARDIN DES PLANTES.

LE MUSÉE DE GÉOLOGIE.

La fondation du Jardin des Plantes remonte à 1635. Cet établissement a eu, comme la nature dont il est l'image, ses progrès et ses développemens mesurés. Un grand nom se rattache à chacun des âges qui ont marqué la croissance de cette institution savante. Gui de La Brosse s'y installe en 1640, et lui donne le nom de *Jardin des plantes médicinales*. Son petit-neveu, le docteur Fagon, y naît quelques années après; l'influence de ce dernier, son crédit, son administration éclairée consolident les bases de cette fondation débile et menacée par de noubreux abus. Mais c'est surtout à Buffon, à son génie, à son goût pour le luxe et la représentation, que l'établissement dut en quelques années d'être, pour ainsi dire, renouvelé. La révolution respecta le Jardin des Plantes; elle l'accrut même et l'éleva à la hauteur philosophique d'un *Muséum d'histoire naturelle*. En 1793, la convention nationale, à la voix de Lakanal, décréta l'établissement de douze chaires où vinrent s'asseoir Daubenton, Geoffroy Saint-Hilaire, Desfontaines, Dolomieu, Fourcroy, Haüy, de

Digitized by Google

Jussieu, Lacépède, de Lamark, Latreille, Thouin, Vauquelin. A tous ces noms, obscurs alors, mais bien illustres depuis, s'associa plus tard celui de Cuvier. Ses célèbres travaux en anatomie comparée fondèrent un cabinet riche d'une grande et précieuse quantité de squelettes. Enfin, en 1834, M. Thiers étant ministre, et M. Geoffroy Saint-Hilaire étant doyen des professeurs, on réalisa le projet utile de bâtir de nouveaux palais à la science. Aujourd'hui le Jardin des Plantes embrasse tous les règnes de la nature; sous ses constructions de verre, aériennes et légères comme des demeures de fées, il abrite sans les couvrir les arbres exotiques, et les chauffe aux plus tièdes ardeurs de notre soleil languissant; dans les cages à barreaux de fer de sa ménagerie, il enferme les animaux féroces et soumis; dans les vastes bâtimens du Muséum, il nous montre les dépouilles de la nature morte et conservée par la main des hommes; dans les salles de géologie, il tient en sa puissance les trésors d'un ancien monde enfoui et retrouvé. L'établissement est une arche de science où tous les êtres de la création sont représentés. Un professeur commis à chaque sorte de production naturelle veille pour en maintenir et en accroître le dépôt. Un déluge de barbares viendrait à couvrir le monde civilisé des flots de l'invasion et des ténèbres de l'ignorance, que l'univers, actuellement connu, se sauverait une seconde fois, par le moyen de cette arche, et se maintiendrait au-dessus du cataclysme, tant que le Jardin des Plantes demeurerait debout.

Au milieu des richesses de la nature dont cet établissement est pour ainsi dire le bazar, de cet ensemble d'êtres vivans ou conservés qui ont fait du Jardin des Plantes un petit monde dans le grand, l'esprit aime à se reposer sur une division. Il y a une ligne qui sert de limite intermédiaire aux deux grandes époques de la création; et cette ligne, c'est le déluge. Les naturalistes reconnaissent deux systèmes d'animaux, et, comme ils disent, deux zoologies : l'une qui s'étend depuis l'origine du monde jusqu'à la grande et dernière inondation qu'on suppose avoir recouvert le globe; l'autre qui se montre à partir de cet évènement jusqu'à nos jours. La première est la zoologie antédiluvienne; la seconde est la zoologie moderne. L'ordre des temps et des faits nous conseille de commencer par la plus ancienne. C'est dans le musée de géologie qu'ont été placés les restes d'animaux aujourd'hui inconnus dans la nature. Ces exhumations récentes qui, pendant les cinquante dernières années, ont ramené à la surface de la terre ses anciens habitans, ont permis de fonder une science nouvelle. Les esprits se sont vivement émus au récit de ces

Digitized by Google

mondes primitifs sortant, après une longue et profonde nuit, de l'abîme où les avait précipités la main des évènemens. On crut assister à une répétition de l'œuvre des six jours. Chacun s'étonna que les ténèbres de l'oubli et de l'indifférence eussent pesé si long-temps sur ces pages antiques où la terre avait pris le soin d'écrire elle-même ses mémoires. Peut-être y a-t-il des âges dans l'humanité pour ces révélations rétrospectives. Il en est de cette curiosité tardive, qui nous reporte maintenant avec ardeur au berceau du monde, comme de la mémoire des individus, qui, en vieillissant, se tourne peu à peu vers les évènemens de leur enfance. L'existence d'anciens animaux, détruits par des causes qui ont elles-mêmes cessé d'agir, n'est plus aujourd'hui un secret pour personne. Ces animaux, différens de ceux qui existent à cette heure, ont occupé avant nous le monde que nous habitons, et y ont laissé leurs dépouilles. La terre, ornée à la surface d'une vie et d'une jeunesse éternelle, a été plusieurs fois renouvelée par des scènes de désolation et de ravage. L'histoire de ces changemens est écrite autour de nous dans le musée de géologie, sur des médailles frappées par les mains de la nature, les minéraux et les fossiles. Jusqu'ici ces médailles, avec les inscriptions pouvant fournir des dates et des renseignemens sur l'histoire ancienne de la terre, étaient des lettres mortes. A peine un potier, que l'art nomme Bernard de Palissy, et un naturaliste, que la science appelle Buffon, avaient-ils hasardé quelques conjectures sur la valeur de ces débris pétrifiés pour servir au récit de l'origine des choses. L'honneur d'une plus ample découverte était réservé à notre siècle. Il s'est rencontré presque au même moment deux hommes qui dirent avoir retrouvé le sens d'inscriptions regardées avant eux comme inexplicables; l'un s'adressait aux anciens monumens de l'histoire, et l'autre à ceux de la nature : Champollion et Cuvier. Ce n'est donc pas sans raison que la statue du naturaliste éminent a été placée dans cette galerie, au milieu des os et des fragmens d'un monde qu'il a su reconstruire par la force de son génie. L'artiste lui a posé la main gauche sur un globe troué, pour faire entendre que son modèle avait porté la lumière dans le sein de la terre entr'ouverte. Il serait pourtant injuste de rapporter à Cuvier seul les conquêtes géologiques de ces derniers temps. Depuis M. Brongniart, qui associa ses travaux à ceux du grand naturaliste, jusqu'à M. Élie de Beaumont, qui est venu, dans un modeste mémoire, dresser l'acte de naissance de la terre et apprendre leur âge aux montagnes, beaucoup de hautes intelligences ont contribué à faire

Digitized by Google

descendre la lumière sur les restes ténébreux de cette nature rentrée dans le chaos.

La géologie comprend l'étude des terrains qui forment l'écorce du globe et la recherche des débris d'êtres organisés qui y sont enfouis. Tout le monde sait maintenant ce qu'on entend par des fossiles. La substance primitive des plantes et des animaux antédiluviens a été remplacée par celle des roches ou des couches pierreuses sur lesquelles on les retrouve gisans. La forme domine ici la matière au point d'exister après elle. Cette opération est le grand moyen dont s'est servie la nature à l'origine pour conserver les traits des êtres périssables qu'elle créait et détruisait. Les fossiles sont, avec les terrains qui les contiennent, les seuls monumens des premiers âges du monde, mais ils suffisent pour nous révéler déjà un très ancien état de choses qui s'est trouvé fixé en s'abîmant. Parcourir le musée de géologie du Jardin des Plantes, c'est remonter le cours des évènemens qui ont précédé la naissance de l'homme. Cette collection de minéraux et de fossiles est une genèse. Si la trompette du dernier jour venait à remplir ces salles de sa voix puissante, nous serions effrayés de voir reparaître autour de nous dans l'état de vie ces animaux étranges, oubliés depuis long-temps par la nature, inconnus à la surface actuelle de la terre qu'ils ont délivrée de leur fardeau : eh bien! ce travail de résurrection en vertu duquel un mélange confus de débris mutilés s'arrange dans un ordre organique, de manière à ce que l'os aille chercher l'os auquel il devait tenir; ce travail qui fait sortir une seconde fois du néant des êtres éteints, la science va l'accomplir sous nos yeux dans cette galerie.

Je me trouvais chez M. Geoffroy Saint-Hilaire, un jour qu'on présenta à l'illustre savant un os d'animal perdu, récemment découvert dans une fouille. Ce formidable débris antédiluvien excita par sa grosseur une curiosité très vive. Mais l'impression ne fut pas la même pour tous. Tandis que les assistans s'entretenaient entre eux, le grave naturaliste demeura plongé dans une rêverie immense; à l'aide de ce fossile, il reconstruisait mentalement l'animal tout entier, puis le milieu primitif dans lequel une telle masse était destinée à vivre. Les autres voyaient dans cette pièce énorme un os remarquable; M. Geoffroy Saint-Hilaire y voyait un monde. On peut ainsi parcourir ces galeries avec les mêmes yeux sans y découvrir les mêmes choses. Le public du mardi et du vendredi, qui traîne dans ces salles ses flots oisifs, passe devant les cages de verre sans se douter des précieux en-

Digitized by Google

seignemens qu'elles contiennent. Ces vénérables reliques du monde antédiluvien ne le touchent guère; il aime mieux les ours. Mais vienne le géologue, et il reconstruira avec ces ossemens arides les mondes successifs dont le mouvement général de l'univers a amené à la surface de la terre et emporté les habitans. Les évènemens dont ces terrains ont été le théâtre sont rendus à ce moment visibles. Leurs traces se conservent avec tous les caractères essentiels de l'écorce du globe, comme des faits anciens gravés dans la mémoire des hommes. Si l'on suit la marche de la nature, exprimée dans ce musée de géologie par l'ordre des fossiles, on est frappé tout d'abord de deux grands faits. En premier lieu, aucun des animaux qui figurent ici ne ressemble absolument à ceux qui existent maintenant sur toute l'étendue de la terre. En second lieu, ces animaux enfouis diffèrent d'autant plus des êtres aujourd'hui vivans que nous remontons davantage vers les armoires qui contiennent un ordre de choses plus ancien. On voit donc que la vie n'a pas toujours revêtu les mêmes formes, qu'elle les a au contraire changées et renouvelées sans cesse. Enfin, si nous descendons toujours, nous arrivons à un point où les animaux et les plantes, de plus en plus rares, viennent tout-à-fait à disparaître. Nous ne rencontrons plus alors que des roches inertes, dont aucun débris vivant ne varie la solitude. De ce premier coup d'œil jeté autour de nous sur ces salles éloquentes, il résulte que notre monde a eu un commencement, et que des progrès dont l'ensemble constitue l'état actuel des choses se sont accomplis, pendant une sombre et indéfiniment longue suite de siècles, sur l'écorce sans cesse croissante du globe que nous habitons.

Au commencement, la terre était une légère vapeur où se jouait une lumière pâle et diffuse. D'où venait ce fluide éthéré qui flottait à travers l'espace? Était-ce l'ame d'une ancienne planète détruite par une catastrophe inconnue? Était-ce, comme le veulent certains astronomes, plus poètes encore qu'astronomes, un fragment détaché du soleil et volatilisé dans sa chute? Ou bien était-ce une de ces nébuleuses dont l'œil d'Herschell surprit la trace dans le ciel immense, sortes de vapeurs glaireuses et fécondes, qui paraissent être la semence dont la force créatrice se sert pour engendrer des mondes? Peu à peu ce fluide élastique se condensa autour d'un centre, d'un noyau brillant qui fut, pour ainsi dire, le germe de notre planète. De l'état nébulaire, ce monde naissant passa alors à l'état liquide. Cependant les siècles s'écoulaient, et par siècles nous entendons ces époques vagues, immenses, éternelles, que l'esprit de l'homme ne

Digitized by Google

peut mesurer. Autour du liquide primitif une croûte solide se forma. Cette écorce était d'abord mince et fragile : un travail mystérieux s'opérait avec des tressaillemens dans le ventre de l'abîme, dans cette masse en liquéfaction qui oscillait sous la pression des astres; d'effroyables mouvemens atmosphériques parvenaient souvent à disjoindre la surface calcinée, comme le vent qui rompt la glace; des courans d'air prodigieux entraînaient ces fragmens divisés dans le liquide, où les uns rentraient en dissolution, tandis que les autres, amoncelés d'étages en étages comme des glaçons que poussent et qu'entassent des autans furieux, élevaient des amas impossibles à détruire. Ainsi se construisait séculairement l'enveloppe solide du globe, coupée çà et là de rides profondes. En même temps l'immense atmosphère qui baignait de ses flots élastiques et mobiles la surface naissante de notre planète n'attendait que l'abaissement de la température pour se précipiter. Le moment arriva. Alors commença une série de phénomènes sans nom, un vaste mouvement d'actions et de réactions chimiques, dont l'imagination s'effraie. Les premières ondées qui frappèrent la croûte brûlante du globe furent lancées vers le ciel en nouveaux gaz, en vapeurs ténébreuses. Age de nuit séculaire et primitive, durant lequel les ombres d'un brouillard étouffant siégeaient à la surface mal éteinte de notre planète, *et tenebræ erant super faciem abyssi!* C'est à la suite de cet étonnant travail de refroidissement que l'eau épandue avec furie, repoussée d'abord, épandue de nouveau, se maintint à l'état liquide et envahit, sous forme de lessive bouillante, la pellicule granitique du monde consolidé. Bientôt ce ne fut plus qu'un grand océan, au-dessus duquel la terre soulevait par endroits sa face noyée et morne.

Les premières assises superficielles du globe que la mer vint recouvrir, étaient ces puissantes roches qui montrent à notre gauche dans le musée de géologie leurs fragmens variés. Des cristaux et d'autres richesses minérales sortirent dès le commencement du laboratoire où se formait notre planète. Mais la vie n'a laissé aucunes traces sur ces premiers ouvrages de la nature. Les merveilleux évènemens dont nous venons d'esquisser le récit n'ont eu pour témoins aucuns des êtres organisés qui respirent maintenant dans la nature. Dieu, pendant ces temps reculés, assistait seul à son œuvre. Un océan sans rivages promenait tout à la surface de la terre sa masse vide et désolée. Ce grand désert d'eau attendait avec une mélancolie immense que l'esprit du créateur développât dans son sein ému les premiers germes de l'existence animale. Ce liquide inconnu ue roulait dans

Digitized by Google

ses flots troubles et menaçans que des détritus de roches et des matériaux inanimés. Une masse de marbres à grains salins et d'autres calcaires sans coquilles, tel est le palais que cette mer primitive s'était construit pendant son séjour sur l'écorce du globe. Pour le poète qui écrirait un jour cette grande épopée de la création, il y aurait un beau motif de vers dans les plaintes inarticulées de cette mer sans habitans, demandant à Dieu de consoler sa solitude. Mais le moment n'était pas encore venu où la vie devait s'établir dans le monde. La raison du vide de la mer et de toutes les autres parties du globe à cette époque très ancienne est principalement dans l'état de l'atmosphère qui n'eût permis à aucun être organisé de se maintenir. Ajoutez à cela les mouvemens d'un sol sans cesse soulevé, d'une mer toujours en tourmente, d'une nature partout en mal de création, et vous concevrez aisément que les existences végétales ou animales n'auraient paru dans un tel milieu que pour s'anéantir aussitôt. Ne pouvant se mettre en harmonie ni avec l'air chargé de vapeurs mortelles, ni avec la grande eau, continuellement tenue à la température d'un bain thermal, la vie ne pouvait se manifester nulle part : elle attendait. Combien de temps s'écoula entre la consolidation du globe et la naissance de ses premiers habitans? C'est ce qu'il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de déterminer. Pour peu néanmoins qu'on y réfléchisse et qu'on examine autour de soi le travail compliqué de la vieille formation terrestre, toutes les espèces de roches qui entrent dans sa contexture, les années s'entassent sur les années, les siècles sur les siècles, et l'on voit fuir ce premier âge du monde dans un prodigieux lointain qui a trop de ténèbres pour les yeux de la chronologie. Mais, au surplus, qu'est-ce que cette attente, si longue qu'elle nous paraisse, devant la patience et le travail de l'éternité?

En ce temps-là, il se fit sur la terre un grand progrès. La mer commençait à se calmer dans son lit toujours incertain; l'atmosphère avait perdu dans de vastes actions chimiques les gaz qui la rendaient impropre à la respiration des végétaux eux-mêmes; la température du globe s'abaissait. Ce fut alors que, toutes choses étant préparées de longue date à cet effet, apparut sur ce monde nouvellement formé le plus étonnant et le plus mystérieux de tous les phénomènes, la vie! La grande ligne de micaschiste et de gneiss, qui paraît avoir été formée par le contact simultané de ces deux puissances, le feu et l'eau, marque en quelque sorte la limite entre la solitude du monde et son occupation par des êtres organisés. C'est en effet dès

Digitized by Google

le terrain suivant, auquel les géologues ont donné le nom d'ardoisier, qu'on voit se dessiner les premiers fossiles. Il s'en faut néanmoins de beaucoup que la vie se soit manifestée tout de suite avec puissance. On la voit, loin de là, se traîner au commencement dans les régions les plus basses et les formes les plus débiles. Encore les êtres animés étaient-ils rares dans ces premiers temps. La vieille mer, ce liquide inconnu dont ils venaient peupler les abîmes abandonnés, était encore dans un état tiède et inquiet, peu favorable à leur accroissement. A voir même les anciens produits de l'Océan, ces zoophytes et ces mollusques, premiers habitans des eaux, se montrer en petit nombre et de distance en distance, on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu dans l'origine une sorte de lutte entre les nouvelles lois qui voulaient faire surgir la vie dans la création, et les anciennes, qui la condamnaient jusque-là à l'isolement et à l'inertie. Plusieurs individus de ces espèces naissantes, inconnues dans nos mers actuelles, ont dû succomber sous l'action de cette lutte, et n'auront sans doute apparu un instant que pour ouvrir les voies à un nouvel ordre de faits. La grande eau n'offrait donc encore au fond de ses puissans abîmes que de rares ébauches d'animaux infimes aux prises avec un monde ennemi qui voulait ramener le néant. La vie triompha. Ce ne fut toutefois que sous les formes les plus simples et les plus rapprochées de la nature inerte qu'elle essaya dans les premiers temps de s'emparer du globe. Des végétaux acotylédons bordèrent de leurs fils déliés les rivages indécis de cette mer qui se déplaçait sans cesse; des zoophytes à sensations obtuses et sourdes, êtres ambigus qui tiennent autant du minéral que de l'animal, des mollusques, plus tard quelques poissons en petit nombre, vinrent occuper faiblement l'immensité des eaux. Ces premiers-nés de la création, qui forment l'aurore du règne animal, ne tardèrent pas à disparaître et à être remplacés par d'autres zoophytes, d'autres mollusques, d'autres poissons, lesquels vont se renouvelant à leur tour, d'étage en étage, à travers les couches que le travail de la vie et de la mort superpose les unes aux autres pendant la longue durée des siècles. La vie, sans cesse en mouvement, quitte certaines formes usées pour en revêtir de nouvelles, qu'elle change encore; et ce sont ces formes abandonnées par la nature, mais conservées à l'état de fossiles, qui se montrent de cases en cases dans notre musée de géologie.

La création a été décidément une et successive. A peine l'air a-t-il dépouillé les propriétés nuisibles à la vie des plantes, que le règne

Digitized by Google

végétal, d'abord timide et indécis, prend sous un milieu ambiant, chargé de gaz acide carbonique, des développemens énormes et incroyables. Un terrain entier, qui s'étend à une grande profondeur sur toute l'étendue du globe, a été formé par les débris de cette seconde flore, dont on retrouve encore à cette heure les feuilles et les tiges teintes en noir. Ce qui étonne le plus, c'est que ces espèces arborescentes, d'une force et d'une grandeur prodigieuse, ne sont plus représentées sur notre terre que par des plantes herbacées, aujourd'hui toutes basses et rampantes, surtout dans nos contrées froides. L'existence d'une atmosphère extrêmement favorable à la végétation explique seule ces excentricités dans le volume et dans la taille des plantes de la formation houillère. Nées sur un sol encore stérile et chargé de peu de terreau, elles végétaient pour ainsi dire dans l'air, qui suffisait à les nourrir. Quel était alors l'état du globe? Les montagnes qui forment aujourd'hui les principaux reliefs de la terre n'existaient pas; un immense océan parsemé d'îles basses vaguait solitairement à la surface du monde nouveau-né. Les terres découvertes étaient envahies par une végétation dont nous n'avons point d'exemples maintenant, même sous l'équateur, dans les îles les plus chaudes et les plus fécondes. Des palmiers inconnus dans la nature actuelle, de gigantesques fougères, hautes comme les plus hauts arbres, de puissantes lycopodiacées, balançaient à la surface des eaux leurs larges feuilles et leurs étonnantes tiges. L'humidité et le calorique, les deux principes qui contribuent le mieux à la santé des plantes, s'entendaient pour enrichir ce premier vêtement de la terre, nouvellement sortie du fond des eaux. On peut, dans l'ordre de la nature, comparer cette saison géologique à celle du printemps. Comment ne pas se reporter avec mélancolie vers cet âge d'or de la création? Nos peintres n'auraient-ils pas un beau sujet de paysages dans cette première végétation exubérante, dans ces groupes d'îles qui sortent couronnées de verdure des abîmes d'un vaste océan, dans cette lumière riche et vaporeuse, si intense, que les physiciens ont cru qu'elle différait de notre lumière actuelle, dans la solitude même de ce nouveau règne végétal qui attendait les animaux à venir?

Et le temps suivait son cours majestueux. L'Océan, qui renouvelait sans cesse son liquide par suite des changemens de l'atmosphère, était le théâtre de destructions et de métamorphoses sans nombre. La nature se montre partout fidèle à cette grande loi : innover pour conserver. C'est principalement dans la classe si nombreuse des

Digitized by Google

poissons qu'on peut observer les variations de formes à l'aide desquelles cette population flottante passe d'un âge à un autre, sans s'interrompre. Ces formes mobiles paraissent toujours calculées pour les différens milieux où les êtres qu'elles revêtent sont destinés à vivre. C'est ainsi que nous voyons les anciens poissons, recouverts de grosses plaques solides, sans doute pour résister aux convulsions qui bouleversaient dans le sein même de l'Océan la croûte du globe agité, perdre dans la suite cette dure enveloppe, lorsque le calme et le repos de notre planète eut rendu une telle armure inutile. Tout porte donc à reconnaître dans le mouvement des êtres qui se succèdent ici de moment en moment, l'action d'une force créatrice qui essaie, pour ainsi dire, des habitans à la mer et qui les retire à mesure que celle-ci les rejette, afin de les modifier et de les soumettre aux conditions nouvelles du liquide. Ces poissons réformés, restes éteints et immortalisés dans la mort de l'ancienne population marine, sont là sous nos yeux qui nous disent : « L'Éternel nous a détruits parce que, sous cette forme, nous n'étions plus capables de vie dans l'économie générale du monde. » Nous ne saurions, en tous cas, assez admirer l'art avec lequel la nature a imprimé sur ces planches friables les êtres qu'elle allait sacrifier. Un grand nombre de poissons, ensevelis sous la boue bitumineuse dont l'action les avait tués, ont trouvé la conservation de leurs formes dans l'évènement même qui les faisait périr. Rien n'égale la fidélité de ces sculptures naturelles; les plus fines arètes ont marqué. A voir ces empreintes légères de poissons se montrer sur le fond obscur des couches, on dirait des imaginations d'êtres ou tout au moins d'anciens souvenirs gravés dans la mémoire de la terre.

Suivre le cours des temps exprimé dans cette galerie par les créations successives qui peuplent les cages de verre, c'est s'avancer avec la nature des degrés inférieurs de l'échelle zoologique aux degrés supérieurs, de l'infusoire à l'homme. Seulement, ces pas que nous faisons de secondes en secondes, le temps les a faits avant nous, et les pas du temps dans ces grandes formations géologiques ont dû être de plusieurs milliers de siècles. Les progrès du règne animal ont été lents comme les causes qui les amenaient. A mesure que le monde ambiant, sans cesse renouvelé, eut revêtu des propriétés plus favorables à l'extension de la vie, on vit apparaître des êtres doués de capacité plus vaste pour le mouvement et pour la destruction. Les premiers grands animaux qui se montrèrent à ce second âge de la terre furent des reptiles. Ils suivent les poissons dans l'ordre des

Digitized by Google

temps et dans celui de nos collections. Ces anciens reptiles appartiennent presque tous au genre du lézard; mais il s'en faut de beaucoup que nous puissions nous faire une idée de la singularité de forme, du volume et des autres circonstances organiques de ces terribles ancêtres par le petit animal du même nom qui rampe aujourjourd'hui chétivement le long de nos murs. Le plus grand nombre de ces *sauriens* primitifs étaient destinés à habiter la haute mer. Leur taille nous paraît gigantesque; leur peau était une cuirasse formée d'écailles osseuses, pour la plupart imbriquées et distribuées en deux carapaces, dont l'une protégeait le dos, et dont l'autre plastronnait le ventre. Cette armure était proportionnée à leur force. Un tel animal n'a pu vivre et se développer avec ce degré d'audace que sous une température au moins égale à celle des zones torrides les plus ardentes; et cependant, ce reptile habitait nos climats. Les carrières de Caen en ont fourni des squelettes presque entiers qui, après une nuit et une sépulture de plusieurs siècles, sous les marbres et les couches de calcaire grossier, ont revu subitement la lumière. Si ces grands animaux, exhumés par la main de l'homme, avaient pu reprendre le sentiment et la vie en revenant à la surface de la terre, qu'auraient-ils dit de notre froide planète? Auraient-ils jamais pu reconnaître leur patrie dans cette pâle Normandie chargée de brouillards? De tels êtres n'auraient reparu un instant à la vie que pour la perdre et pour s'anéantir de nouveau. Il faut donc reconnaître que de vastes changemens se sont accomplis durant la marche des siècles sur le monde, et que la vie, dans la variété de ses formes, n'a fait que suivre ce mouvement universel. Parmi les animaux soumis à l'influence continuellement variable des milieux ambians, les uns opposent, par la force même de leur organisation, une résistance invincible à tous changemens; ceux-là périssent : nous retrouvons chaque jour dans la terre leurs dépouilles enfouies qui nous étonnent. Les autres, moins rebelles par nature à ces renouvellemens du monde extérieur, finissent par s'y accommoder et se maintiennent, moyennant quelques concessions de formes, d'une époque à l'autre; anciens et nouveaux habitans de la terre, dont ils ont traversé les révolutions sans y laisser leur existence.

Le moment est venu de nous faire une idée de l'état du monde primitif sous le règne de ces étonnans reptiles dont nous avons devant les yeux les débris. Leur succession ressemble à celle de ces despotes qui continuent l'un après l'autre, dans les anciennes histoires, le gouvernement d'un royaume. D'abord, c'est l'icthiosaure

Digitized by Google

qui se montre sur la terre effrayée; son avènement a dû être quelque chose de terrible et de prodigieux. Il sort comme un géant océanique de l'abîme où les évènemens avaient englouti la première manifestation des êtres créés. Quel animal ce fut que l'icthiosaure! Il faut voir ce monstrueux reptile pour croire à son existence. La nature a eu, comme l'humanité, ses âges fabuleux; il semble qu'elle se soit jouée, dans son enfance, à construire des êtres imaginaires. L'icthiosaure présente un assemblage inoui de formes empruntées, *undique collatis membris*. Le même individu réunit le museau du marsouin, les dents du crocodile, la tête du lézard, les nageoires d'une baleine, et les vertèbres d'un poisson. Mais ce qui étonne encore davantage dans cet animal, où tout est extraordinaire, c'est l'énormité de son œil. Ce globe oculaire, dont le volume excédait souvent la tête d'un homme, était une sorte de lanterne allumée qui traversait les flots pendant la nuit. Il vivait dans une mer qu'habitaient avec lui des poissons et de nombreux mollusques. Son corps, terminé par une queue longue et puissante, remontait souvent à la surface des eaux pour respirer l'air et pour jeter un regard infini sur l'Océan, puis il se replongeait aussitôt afin d'atteindre sa nourriture. Ses mâchoires doivent avoir eu une ouverture effrayante; elles étaient en outre armées de dents nombreuses et aiguës. Sa voracité était en proportion de ses moyens d'attaque. La science, qui, non contente de rendre à la lumière ces animaux enfouis depuis des milliers de siècles, a encore fouillé avec sa main dans leurs entrailles, a trouvé dans celles de l'icthiosaure des débris de poissons et de reptiles mal digérés. Ces animaux, tout en ventre, n'avaient souvent pas moins de trente pieds de longueur. Il n'y a pas moyen de douter que l'icthiosaure n'ait été le premier tyran de la population marine, et l'un de ses plus redoutables fléaux. Quand ces hauts barons cuirassés d'écailles solides et imbriquées tombaient sur la troupe fuyante de leurs vassaux, ils devaient en faire un épouvantable carnage. L'étroitesse du crâne, combinée avec ce gros œil et l'hiatus des mâchoires, nous enseigne que non-seulement la nature s'en tenait, durant ce second âge de la terre, à l'ordre intermédiaire des reptiles, mais qu'encore elle leur imposait des formes qui, selon nos idées, devaient peu concourir à l'instinct de ces animaux, si ce n'est pourtant à l'instinct carnassier. Ces belliqueux suzerains des eaux ne semblent avoir été appelés dans le monde que pour exercer une force d'absorption aveugle et mécanique. Il est probable que leur œuvre était nécessaire : la destruction entre comme moyen de gouvernement dans les

Digitized by Google

vues de la nature. La race des poissons semble avoir été douée, surtout dans les premiers temps, d'une très grande vertu prolifique; son état de solitude lui avait permis de se multiplier démesurément au fond des eaux tranquilles; le *crescite et multiplicamini* de Moïse rencontre dans les nombreux débris organiques des couches précédentes un témoignage de son efficacité. C'est sans doute pour retenir cette génération aquatique dans les limites d'un accroissement convenable, que l'auteur des êtres jugea à propos d'envoyer sur elle ces grands dépopulateurs dont l'appétit était énorme et les forces d'extermination gigantesques. Fidèle à ses grandes lois de progrès et de continuité, la nature avait d'ailleurs tiré l'icthiosaure du sein des poissons, que celui-ci lie aux reptiles par des formes nouvelles et de plus grands moyens d'action. A cet animal en succèdent d'autres encore plus extraordinaires.

Le plésiosaure justifie les hydres, les dragons, les tarasques et tous les autres animaux chimériques dont le blason avait peuplé son monde de fantaisie. Vous pouvez le voir entier sur cette empreinte naturelle qui se montre dans la galerie. C'est encore une réunion de formes qui s'étonnent de se voir accouplées et dont l'ensemble paraîtrait aux naturalistes modernes le rêve d'une imagination malade, si la preuve de l'existence d'un pareil être n'était sous leurs yeux. La tête du lézard avec les dents du crocodile, un tronc et une queue de quadrupède, les côtes d'un caméléon et les nageoires d'une baleine, voilà le plésiosaure. On comprend difficilement qu'un tel animal ait pu vivre. Mais ce qui doit nous surprendre encore plus, c'est la longueur inattendue de son cou. Les mœurs de ce reptile se déduisent de ses caractères extérieurs. Le plésiosaure n'habitait que des mers et les golfes peu profonds; il nageait à la surface des eaux, recourbant en arrière son cou grêle et flexible, et le tordant à droite et à gauche comme un serpent pour saisir sa proie. Quel spectacle ce devait être que le passage de ce reptile nageur! Rien de ce qui existe aujourd'hui dans la nature ne rappelle une semblable création. Les mers qui ont vu cet étonnant animal n'existent plus elles-mêmes. Le plésiosaure, quoique arrivant dans certaines espèces à une taille et à un volume prodigieux, n'a pu résister à ces bouleversemens terribles qui ont effacé l'ancienne configuration du monde. Après lui, le mosasaure, armé de dents très fortes dont il portait quelques-unes dans le palais, et le mégalosaure, lézard gros comme une baleine, animal vorace, hérissé de dents qui, par la réunion d'arrangemens mécaniques, tiennent à la fois du couteau, du sabre et de la scie, dévas-

Digitized by Google

taient l'empire des mers. Quel effrayant animal ce devait être que ce mégalosaure, vandale de l'Océan, sorte d'Attila monstrueux envoyé par la nature, dans ces temps de barbarie, pour exterminer les races aquatiques destinées à périr! A la vue de ces débris incroyables, de ces armes gigantesques, de ces cottes-de-mailles colossales, il est difficile de ne point imaginer de prodigieux combats entre ces reptiles marins, vivant dans les mêmes eaux, poursuivant la même proie, et rapprochés sans cesse par le nombre. Quel moment quand ces masses écaillées s'affrontaient! comme leurs mouvemens irrités devaient remuer puissamment le bassin des mers! Que sont nos misérables batailles navales auprès de ces terribles luttes? Le mégalosaure eût broyé nos vaisseaux doublés de cuivre d'un mouvement de sa queue et avalé un équipage tout entier dans le gouffre de sa gueule vorace, sans même se donner la peine d'en diviser les morceaux.

Ce peuple cuirassé n'occupait pas seulement la grande eau; le ciel lui avait été donné en partage pour y étendre sa domination. Des reptiles volans dans lesquels on reconnaît les caractères réunis de l'oiseau, de la chauve-souris et du lézard, traversaient les airs en sifflant. Ils se nourrissaient de poissons et d'insectes sur lesquels ils fondaient à la manière des hirondelles. Ces étonnans volatiles, dont l'aspect serait effrayant si on les voyait aujourd'hui, ont sans doute précédé les oiseaux à grandes ailes qui n'auraient pu encore exister dans une atmosphère si chargée d'acide carbonique. La nature, à toutes les époques, peuple les différens milieux d'êtres successivement adaptés aux conditions extérieures de la vie. La grosseur des yeux a fait croire à quelques naturalistes que ces ptérodactyles étaient des animaux nocturnes. Ces fantômes des mers en auraient sillonné les ténèbres dans un temps où les chauve-souris n'existaient pas. Quoi qu'il en soit de ses habitudes, le ptérodactyle couronne dignement cette manifestation toute phénoménale d'êtres curieux et maintenant impossibles qui signalent le second âge de la terre. Écartons pourtant bien loin de nous toute idée de prodige et de monstruosité à la vue de ces animaux antiques. Ils étaient faits pour le monde de leur temps comme les animaux actuels pour le monde que nous habitons. Plus on étudie les grandes époques génésiaques, et plus on voit que la nature s'est toujours maintenue dans des rapports harmonieux. Le même mouvement qui renouvelait la population des mers en changeant la nature du liquide amenait dans l'atmosphère des variations analogues qui réformaient les plantes et les animaux terrestres. Tout avançait en même temps et selon des lois solidaires

Digitized by Google

les unes des autres. Si donc ces anciens animaux nous étonnent tant, c'est que le monde a considérablement changé depuis leur extinction, et que nous prenons pour un état permanent ce qui n'est qu'une des phases passagères de la nature.

Où en était le monde à cet âge d'adolescence? Nous venons de voir que les reptiles y dominaient; leur empire était une mer immense. Plusieurs étaient exclusivement habitans des grandes eaux; d'autres étaient amphibies; d'autres enfin se tenaient à terre et rampaient autour des savanes que couvrait une végétation luxuriante. Étendus sur le sable au bord des golfes, des lacs et des rivières, ceux-ci faisaient étinceler sous un soleil équatorial leur armure métallique; tandis que ceux-là se couchaient mollement à l'ombre de grandes arondinacées, de bamboux, de palmiers et d'autres plantes monocotylédones à hautes tiges. Il n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire de reconstruire ce moyen-âge de la terre. La géologie, quoique née d'hier, a ramené de ses fouilles de nombreux enseignemens. Ce ne sont pas seulement quelques individus fossiles qui ont revu le jour; mais des œufs de reptile, des excrémens recueillis religieusement par la science, des empreintes de pas, sont encore venus révéler l'existence de certains animaux qu'on ne retrouve plus et les mœurs de ceux qui se sont conservés dans nos couches. Une seule armoire contient ces faibles vestiges d'une nature perdue; mais pour le savant qui médite, cette armoire est un monde. Vous pouvez voir vous-même sur le grès rouge la trace des pas d'une tortue qui a marché là, dans un temps où ce grès n'était pas encore solidifié. Voilà un simple animal dont la nature a pris soin d'éterniser le passage sur la terre. Allez donc maintenant chercher l'empreinte victorieuse des pieds d'Alexandre, de César ou de Napoléon sur le théâtre de leurs conquêtes! Mais ce qui mérite encore plus d'exciter notre enthousiasme, c'est que les animaux des temps très anciens, aux formes toujours plus insolites, sont également ceux qui ont été le mieux conservés. A mesure au contraire que nous remontons cette longue nuit des siècles, et que nous nous avançons vers la zoologie moderne, nous ne retrouvons plus que des fragmens au lieu des corps presque entiers qui se montraient d'eux-mêmes dans les antiques terrains. Enfin, lorsque la création a atteint les formes actuelles, ou à peu près, les eaux perdent lentement cette vertu pétrifiante à laquelle nous devons toutes ces belles moulures des premiers âges. Elle cesse en un mot de conserver les plantes et les animaux, lorsque cette conservation devient inutile, puisque nous avons tous les jours leurs analogues sous nos yeux, à l'état de vie.

Digitized by Google

L'ère des reptiles n'était point encore terminée, mais déjà cette population marine d'un âge de transition s'avançait vers des formes moins éloignées de notre connaissance. Les téléosaures, êtres plus voisins des crocodiles, et enfin les crocodiles eux-mêmes se montrent. Il est à présumer que ces derniers-nés de la race des reptiles formaient le chaînon qui, dans l'ordre des temps et dans celui de la nature, devait lier les sauriens aux mammifères. Or, le moment était arrivé où une grande évolution allait s'accomplir. Il est impossible de ne pas chercher ici à se faire une idée des causes qui ont englouti cette première émission de grands animaux et qui l'ont remplacée par une autre. Long-temps ç'a été un combat de ténèbres entre les géologues. Selon les uns, à la tête desquels il faut placer Georges Cuvier, ces évènemens ont tous été de nature violente. Les eaux ont envahi subitement des espaces de terre découverts. Le fond de la mer s'est soulevé dans d'autres endroits, et a mis à sec ses habitans. C'est ce caractère furieux et instantané des changemens survenus dans l'économie des anciens mondes qu'on a voulu exprimer sous le titre de révolutions du globe. « La vie, s'écrie l'auteur du livre qui a commencé l'histoire de la terre, a été troublée par des évènemens effroyables. » Si l'on consulte les faits, dont la plupart sont sous nos yeux dans cette galerie, on trouve que certains animaux paraissent effectivement avoir été enveloppés dans une destruction subite. Quelques poissons fossiles, par exemple, ont conservé cette raideur qui suit immédiatement la mort. L'un d'eux a même été saisi au moment où il avalait un autre poisson. Ceci peut servir à confirmer cette idée, que l'état actuel du globe terrestre serait la suite de perturbations et de crises dont la mer, dans ses déplacemens, aurait été le principal auteur.—Selon un autre grand naturaliste, les choses se seraient passés d'une façon moins tumultueuse. Les vastes changemens constatés par la science, et dont l'effet a été de renouveler à plusieurs époques successives la population de l'ancien monde, ne seraient pas, comme devant, le produit de tourmentes ni de cataclysmes subits, mais le résultat de causes lentes, graduées, insensibles, dont l'action aurait modifié progressivement les formes et les conditions de la vie. Le plus grand nombre des animaux fossiles ne paraît pas en effet avoir été victime d'aucune violence mécanique. Et quant à ceux qui nous semblent avoir été soudainement détruits, tout annonce qu'ils ont été tués par quelque propriété nuisible des eaux ou par des changemens survenus dans l'océan des fluides respirables. —Nous croyons du reste qu'il y a moyen de concilier ces deux systèmes. Il est très probable que si une catastrophe finale a anéanti

Digitized by Google

les êtres dont nous trouvons les débris dans nos couches, cette catastrophe est arrivée lorsque ces êtres, et le monde auquel ils appartenaient, avaient fait leur temps. Chacune des crises dont les géologues nous ont tracé un tableau si lamentable, aurait rencontré la création animale et végétale tout entière préparée d'elle-même à un nouvel état de choses, et si nous osons ainsi dire, mûre pour une transformation. Ces cataclysmes n'ont donc fait que précipiter des changemens inévitables; ils ont été l'instrument et non la cause des ruines que nous retrouvons semées sur le passage des évènemens. Le travail de la destruction devient, à ce point de vue, aussi fécond que celui de la renaissance puisqu'il l'amène et le rend possible. Chaque vieux monde, en s'abîmant, laisse tomber l'obstacle qui s'opposait à l'avénement d'un monde nouveau.

Le globe sortait une seconde fois des ténèbres où l'avait plongé la main du Créateur. Ce fut alors qu'un remarquable progrès s'étant accompli dans l'état général du monde, de plus grandes étendues de terre ayant été mises à nu par des soulèvemens, et l'atmosphère aussi, associée à ce travail universel, ayant renouvelé les élémens de la vie, on vit apparaître, dans le cours des siècles, les premiers animaux à mamelles. C'était pour la création un pas immense. Toutefois, dans la formation de ces nouveaux êtres, la nature demeura constamment fidèle à ses grandes lois de succession et d'harmonie. A terre, nous voyons la belle division des ovipares et des vivipares marquée au point d'intersection des deux lignes par l'existence très ancienne d'un animal qui participe à la fois des deux systèmes de naissance. Le didelphe se montra dès que les premiers continens eurent été rendus habitables. Cet être douteux, ou, pour mieux dire, intermédiaire, associe deux fonctions que les naturalistes avaient toujours cru inconciliables, l'oviparité et la lactation. Pourvu d'une vaste poche externe, située sous l'abdomen, il y dépose ses petits après une gestation utérine fort courte, pour y rester suspendus par la bouche aux mamelles jusqu'à ce que ceux-ci soient capables de s'offrir à l'air extérieur. De cette manière, le didelphe naîtrait; pour ainsi dire, deux fois : une première fois, selon le système des poissons ou des oiseaux, et une seconde fois selon celui des mammifères. Ces êtres de transition, que les naturalistes considéraient jusqu'ici, dans leurs cabinets, comme des liens qui joignent un groupe d'animaux à un autre groupe, sont, dans l'ordre des dates et des faits antédiluviens, autant d'attaches naturelles qui unissent un âge à un autre âge. Il y a donc eu progrès dans la marche de la création, et nombre

Digitized by Google

d'êtres qui semblent à la surface de la terre comme des phénomènes et des énigmes pour nos modernes naturalistes ne sont que les anneaux dépareillés de cette grande chaîne d'évènemens qui s'est brisée çà et là dans le passage de l'ancien monde au nouveau.

Cependant la forme sous laquelle les premiers mammifères se sont manifestés en abondance à la surface du globe est surtout celle des cétacés. Voyez-vous ces antiques mers, baignant déjà d'assez vastes continens mis à sec, présenter, au lieu de leur ancienne population d'animaux à sang froid, de nouveaux habitans inconnus? Des dauphins et des morses, plus ou moins éloignés de nos espèces modernes, sortent de l'abîme des évènemens qui avaient détruit les premiers gros reptiles. Ces hôtes marins s'approchaient souvent du rivage pour y chercher leur nourriture. Sur cette belle eau, qu'aucune barque, aucun navire n'avait encore déflorée, le long des côtes ornées d'une végétation perpétuelle, à l'embouchure surtout des grands fleuves qui se déchargent dans la mer, j'aime à me représenter le lamantin qui vient paître l'herbe sur le bord comme un ruminant. A voir cet animal singulier, sa poitrine enflée de mamelles qu'il élève au-dessus de l'eau, ses nageoires offrant de loin quelque ressemblance avec nos mains, ses poils qui, à distance, font l'effet d'une chevelure, on croirait à l'existence d'un être demi-homme et demi-poisson, qui visitait dans ces temps fabuleux, comme les tritons et les syrènes des anciens, le domaine de l'océan.

Mais passons. A mesure que la mer, cause et agent principal des révolutions de la nature, détruisait successivement ses premières espèces d'animaux et en produisait toujours de nouvelles, la terre, de son côté, donnait naissance à ces curieux pachydermes célébrés naguère par George Cuvier. Ces divers habitans de forêts qui n'existent plus vivaient sur les continens où l'homme devait asseoir par la suite sa domination. On retrouve leurs débris dans les gypses mêlés de calcaire des environs de Paris. Mais que cette ancienne partie de la terre était loin de ressembler à notre demeure présente! Des palæothères, des lophiodons, des anoplotères, des chéropotames, le xiphodon, leste et svelte comme la plus jolie gazelle, l'adapis, égal par la taille au lapin, tous animaux inconnus dans la nature vivante, occupaient ce monde non moins extraordinaire que ses habitans. Des arbres qu'on ne retrouve plus, ou qu'on ne retrouve que sous un autre soleil, les abritaient de leurs très hautes tiges et de leur végétation plantureuse. Des lacs qui nourrissaient des poissons ignorés dans nos eaux actuelles servaient à les abreuver. Plusieurs d'entre

Digitized by Google

eux en traversaient les ondes à la nage. Des oiseaux, des crocodiles, des tortues, également étrangers à notre nature moderne, volaient, rampaient, nageaient dans tous les milieux à la fois. La terre émue nourrissait de végétaux ses premiers enfans. Déjà pourtant quelques carnassiers, à la tête desquels se placent une chauve-souris du genre vespertilion et un autre animal perdu, de la famille des mangoustes, à dents longues et tranchantes, ravageaient le nouveau règne animal. Cette période de jeunesse, durant laquelle tous les grands types d'organisation se montraient peu à peu, est le premier essai suivi et sérieux par lequel la nature préludait à l'établissement de la vie sur la terre. Mais le monde devait subir encore trop de vicissitudes pour que cette première manifestation de mammifères terrestres pût se maintenir. L'histoire de la création n'est qu'une suite d'actes et de mouvemens qui renouvellent sans cesse la nature des milieux et la forme de leurs habitans. Soit que les mers troublées dans leurs abîmes par de nouveaux continens qui se soulevaient se soient jetées soudainement sur les terres découvertes et les aient envahies une seconde fois, soit que l'atmosphère ait éprouvé de prodigieux changemens qui aient modifié à leur tour les lois et les conditions de l'existence, soit que ces deux forces aient agi en même temps, toute cette première et étonnante apparition de grands animaux rentra dans les ténèbres dont elle était sortie. Fouillez les couches qui succèdent au gypse, et vous n'en trouverez plus le moindre vestige. Voilà donc encore un âge effacé de la création. Entre les temps que nous venons de traverser et ceux qui nous restent à décrire, le monde avait été de nouveau transfiguré. La découverte de cétacés quelque peu semblables à ceux de nos jours, une baleine, un dauphin voisin de l'épaulard, un animal plus étonnant nommé zyphie, tenant à la fois du cachalot, de la baleine et de l'hypéroodon, ont fait croire avec assez de vraisemblance à une invasion de nos continens par les eaux de la mer. Ces animaux marins annoncent en outre la marche continuelle des vieilles formes inconnues à des formes plus récentes que nous connaissons. De savans géologues ont expliqué par d'autres causes que par un débordement des eaux la présence de ces grands animaux marins dans les couches où l'on ne découvrait avant eux que des mammifères terrestres et des poissons d'eau douce. Mais qu'importe ici la nature du désastre? Que la ligne qui sépare les deux grandes successions de mammifères terrestres soit tracée par le passage violent des eaux ou par tout autre évènement, nous n'en voyons

Digitized by Google

pas moins surgir des ruines de l'ancienne nature détruite une nouvelle nature qui la remplace. Après un monde qui finit, voici un monde qui renaît.

Nous touchons à un état de choses plus avancé. C'est ici l'âge adulte des mammifères. Aussi bien quelle puissance! quels développemens de membres! quelle grandeur! La terre n'avait jamais vu et ne reverra jamais rien de semblable. Comme ces géans nouveaux s'emparent en maîtres des parties du globe remises à sec par l'océan, leur ennemi et presque leur égal! A la tête de ces nouveaux hôtes se place, par sa force et par ses caractères monstrueux, un animal qui étonne toutes nos connaissances. A l'ombre de ces conifères gigantesques, de ces palmiers à hautes tiges qui balancent au souffle du vent leurs larges éventails, apercevez-vous debout ou couché lourdement le prodigieux *megatherium*, recouvert de sa cuirasse osseuse d'un poids énorme, soutenu sur ses membres de derrière comme sur de véritables piliers, déterrant et fouillant les racines avec sa bouche, sorte de machine d'une puissance extraordinaire? Ce *paresseux* n'a besoin ni de poursuivre ni de fuir; l'immobilité est sa force; il se défend assez par ses griffes menaçantes et par son propre poids. Vienne le cougouar ou le crocodile, le megatherium ne les craint pas; il broiera le crocodile d'un seul coup de son pied et le cougouar d'un revers de sa queue recouverte d'écailles. Cette forteresse vivante marchait à pas lourds et lents sur le sol, importuné d'un tel volume. Soit que la nature ait trouvé que ces megatheriums absorbaient dans leur construction une matière animale trop abondante, et qu'ils nuisaient ainsi à l'économie générale de la création, soit encore que ces masses formidables dussent opposer un jour à la domination intelligente du maître actuel de la terre des forces de résistance trop disproportionnées, elle jugea à propos de les anéantir. On frémit en songeant aux moyens de destruction qu'il fallut mettre en œuvre pour abattre ces titans du règne animal. Que sont nos révolutions politiques et nos misérables guerres civiles, qui ébranlent à peine un trône, auprès de ces incroyables séditions de la nature dont la violence et l'étendue ont laissé, après des milliers de siècles, sur le théâtre de la lutte, des vestiges indestructibles? Si au contraire l'influence des milieux ambians toujours renouvelés a suffi à la longue pour faire disparaître ces colosses, quelle durée ne faut-il pas supposer aux époques antédiluviennes! L'imagination ne quitte ici l'obsession de la force que pour tomber sous celle du temps, et de toute part on s'abîme égale-

Digitized by Google

ment dans une sorte de rêve pénible. A défaut d'autre chronomètre, l'étendue de ces âges primitifs peut se mesurer par le nombre et la variété des dépouilles qu'ils ont laissées sur le globe. Quand on pense que les masses énormes de calcaire qui constituent certaines montagnes ont été produites par des encroûtemens d'eau minérale, des désagrégations de roches, des débris de coquilles ou des édifications de zoophytes lentement accumulées les unes sur les autres, pendant des périodes de repos, on voit s'étendre indéfiniment les jours de cette grande semaine qui devait avoir pour terme l'avénement de l'homme. Réaumur a calculé ce qu'il y avait de coquilles dans un plateau pierreux de la Touraine voisin de sa maison d'habitation, et il en a évalué la masse à cent trente millions de pieds cubes. On voit par là que si le temps a, comme nous le croyons, puissance de modifier la matière, cette puissance s'est exercée avec une action inouie sur la nature qui a précédé le déluge.

A côté du megatherium vivait le *megalonyx*, son frère et presque son émule, quoique de moindre taille; c'était un animal armé d'ongles longs et tranchans, aujourd'hui inconnu sur la terre. Toute cette population d'êtres puissans et lourds était encore surpassée par le *dynotherium giganteum* dont le nom seul indique assez l'énormité. Ses débris sont plutôt les débris d'un monument que ceux d'un animal. Quand le poète latin disait l'étonnement de la postérité à la vue des grands ossemens qui sortiraient de la terre entr'ouverte, *grandia ossa*, il racontait, sans le savoir, la surprise de nos naturalistes en voyant surnager de la destruction des anciens mondes ces restes gigantesques. Deux très grosses défenses, portées à l'extrémité de la mâchoire inférieure et recourbées en bas, devaient lui donner un aspect sauvage et monstrueux. Quel effet produirait dans nos continens couverts de villes et rendus étroits par l'habitation de l'homme, cette incommensurable masse? Il fallait, pour contenir le dynotherium, les vastes solitudes et les forêts peuplées de grands arbres, dans lesquelles la nature avait placé les matériaux nécessaires à son approvisonnement. Il étoufferait dans notre monde; il y mourrait de faim. C'est une grande loi de zoologie géographique que la nature proportionne toujours la taille des animaux aux endroits qu'ils doivent habiter. Ces gros êtres supposent donc des milieux également immenses dans lesquels ils mouvaient leur volume solitaire. Tête-à-tête avec le dynotherium, ce géant de la vieille terre, s'élevait un autre colosse que la science a nommé *mastodonte*. Quoique ce dernier se rapprochât de l'éléphant, il présentait néanmoins des différences de taille

Digitized by Google

et de structure qui le liaient à un ordre de choses plus ancien. La grosseur monstrueuse de ses dents mâchelières, les pointes formidables dont elles sont hérissées, je ne sais quoi d'horrible et de farouche dans son ensemble, tout l'a fait prendre long-temps pour un animal carnivore; mais la découverte qu'on a faite de son estomac a détruit cette opinion. On a trouvé cette poche immense encore remplie de branches d'arbres concassées. Cet animal aux membres épais se nourrissait en outre de racines et autres parties charnues des végétaux. Ce genre de vie devait l'attirer vers les terrains mous et marécageux ou sur le bord des fleuves. Sa trompe énorme et allongée pompait l'eau avec abondance. Un tel animal eût fini par dessécher la terre. Aussi le mastodonte eut-il le sort du megatherium et de ses autres frères en puissance. En vain a-t-on cherché à dire que ces animaux vivaient peut-être encore dans les vieilles contrées de l'Inde et de l'Amérique. Tous nos continens actuels ont été à peu près visités par des voyageurs, des bandes de sauvages traversent de grandes étendues de pays dans tous les sens, et jamais rien de pareil au megatherium, au dynotherium, au mastodonte n'a été rencontré. Les sauvages ont même imaginé, sur la destruction de ce dernier grand animal, une fable qui étonne par sa naïve sagesse. Les indigènes de la Virginie disent que le mastodonte fut détruit pour l'empêcher d'anéantir la race humaine. La lutte selon eux, fut terrible : le grand homme d'en haut avait pris son tonnerre et les avait terrassés tous, excepté le plus gros mâle qui, présentant sa tête aux foudres, les secouait l'une après l'autre, à mesure que celles-ci tombaient. Mais, à la fin, blessé par le côté, il se mit à fuir vers les grands lacs où il se tient jusqu'à ce jour. L'expérience, la tradition, tout nous dit, comme on le voit, que le mastodonte, avec les autres animaux de son époque, n'a pu tenir contre les changemens que l'éternel auteur des choses préparait encore dans ce monde. La défaite de ces gigantesques mammifères, par l'action de la nature, a donné sans doute naissance aux fables de Jupiter et des Titans. Les anciennes histoires, qui consacrent presque toutes à l'origine l'existence d'une race primitive de très haute taille, ont puisé cette idée à la même source. Tous les tombeaux qui ont été donnés, par les peuples de l'antiquité ou par les sauvages, pour des tombeaux de géans ont été, en effet, trouvés remplis d'ossemens de mastodontes ou d'autres gros animaux fossiles. Par une erreur familière à son esprit et flatteuse pour son orgueil, l'homme a transporté à sa race cette grandeur démesurée qui fut seulement le partage des animaux de l'ancien monde.

Digitized by Google

Cependant la nature avançait toujours. A mesure que nous remontons cette zone des temps, qui forme par ses terrains superposés la ceinture extérieure de la terre, nous voyons apparaître en plus grand nombre des animaux assez voisins de nos espèces modernes. Chaque pas que nous faisons dans notre musée vers les dernières armoires de la zoologie antédiluvienne est un pas vers la zoologie actuelle. L'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, tous animaux connus, soulèvent au-dessus du naufrage des anciennes races leur masse imposante. Ici la comparaison avec nos espèces vivantes devient facile. Des éléphans et des rhinocéros, encore recouverts de leur chair, de leur peau et de leurs poils, sont sortis entiers de la glace qui les avait saisis et conservés pendant des siècles. L'éléphant antédiluvien était haut de quinze à dix-huit pieds; une laine grossière et rousse formait sa couverture, et de longs poils noirs, d'une raideur sauvage, lui tombaient comme une crinière le long du dos. Cette avant-dernière population du monde, encore différente de la nôtre, s'en rapproche et par l'ordre des temps et par celui du gisement. En quelques endroits, nous n'en sommes séparés que par un voile de sable. On a retrouvé, dans le lit des fleuves, des squelettes intacts, des ossemens qui avaient conservé leur gélatine, et des défenses dont l'ivoire pouvait servir au commerce. Quoique les débris de ces derniers gros mammifères annoncent toujours une tendance à excéder les proportions actuelles de la taille, on reconnaît néanmoins que cette tendance avait beaucoup baissé depuis les temps plus anciens, et que si ces derniers représentans de la nature antédiluvienne conservaient encore des formes supérieures en volume à celles de notre époque, ces formes allaient chaque jour s'altérant, et n'attendaient plus qu'une dernière catastrophe pour disparaître tout-à-fait. A cette décadence des forces brutales, à ce je ne sais quoi de nouveau et d'inattendu dans la nature, on sent que l'homme va venir et que le règne animal se range pour lui faire place.

Et maintenant un dernier regard sur ce monde qui va être encore une fois renouvelé. Des mers, des lacs, des fleuves, dont plusieurs n'existent plus aujourd'hui et dont d'autres ont changé de place, baignent des continens déjà fort étendus. Des soulèvemens de montagnes, suivis de longues agitations de la mer, ont donné à la configuration moderne de la terre ses principaux reliefs. La température avait beaucoup baissé depuis les premiers âges. Des physiciens ont calculé qu'elle s'avançait comme le règne animal vers l'état actuel. Des arbres séculaires, voisins des genres peuplier, saule, cha-

Digitized by Google

taignier, orme, sycomore, formaient d'épaisses forêts dans lesquelles l'élan, le daim, le renne et d'autres animaux connus, mais dispersés à cette heure dans des climats très différens, paissaient ensemble les grandes herbes. Il est difficile de se faire une idée du cerf dont les bois élargis et branchus décorent les dessus de porte du musée de géologie. Ce devait être un animal d'une grandeur, d'une force et d'une vitesse admirables. Quelles forêts immenses la nature avait inventées pour loger cet hôte incroyable qui semble porter lui-même une forêt sur la tête! Comme il eût été beau de le voir courir dans ces solitudes vierges, suivi d'une meute sauvage attachée à ses pas! Les chiens de cette époque étaient en effet dans la proportion de ce cerf. La découverte d'une dent appartenant à un individu du genre *canis*, permit à Cuvier de reconstruire, en vertu des lois de l'anatomie comparée, un animal ayant au moins huit pieds depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue, sur au moins cinq pieds de hauteur au train de devant. Ce chien prodigieux, ce cerf étonnant, ne nous représentent-ils pas bien ces chasses fabuleuses qu'on voit passer dans les ballades allemandes? Ce n'était pas encore toute la population de ces antiques forêts: un bœuf voisin de l'aurochs, un autre qui paraît avoir été la souche de nos bœufs domestiques, quoique ses cornes soient autrement dirigées; un grand nombre de chevaux qui n'avaient pas encore subi le poids du travail; un animal qui manque à la nature vivante, l'*elasmotherium*, ayant la taille du rhinocéros et formant la transition entre ce dernier et le cheval, être aujourd'hui surprenant; beaucoup d'autres solipèdes et ruminans habitaient nos pays en l'absence de la race humaine. Or, la nature, en nous montrant par la pensée l'état du globe avant sa dernière révolution, semble nous dire : Hâtez-vous d'examiner, car tout cela va disparaître. Il en est du monde antédiluvien comme de nos grandes villes qui renouvellent continuellement leurs édifices. Le même âge qui voyait naître les mammifères voyait s'effacer ces grands reptiles qui avaient fait la terreur et le prodige des premiers temps; le même mouvement qui amenait à la surface de la terre nos modernes animaux en supprimait les anciens. Les époques les plus curieuses dans cette histoire du monde antédiluvien, devaient être, sans contredit, celles que les géologues ont nommées de transition; momens de durée, relativement très courts, où les formes de l'âge précédent qui n'avaient pas encore eu le temps de se détruire ni de s'altérer de fond en comble, se trouvaient en présence des formes nouvelles d'une création qui commençait à naître.

Digitized by Google

Plus on remonte vers les couches supérieures du globe, ou, ce qui revient au même, vers l'extrémité des armoires du musée géologique, et plus on voit abonder les carnivores qui tiennent par leur organisation le haut de l'échelle animale. Le génie du Créateur est comme celui de ces grands poètes qui, loin de laisser aucune trace de faiblesse et de lassitude sur leurs derniers ouvrages, les avancent au contraire de plus en plus vers la perfection. Des grottes souterraines, brillamment décorées de stalactites, se succédant l'une à l'autre jusqu'à une grande profondeur dans l'intérieur des montagnes, contiennent une prodigieuse quantité de débris de carnassiers, surtout d'hyènes. Ces animaux y ont entraîné des os d'éléphans, de rhinocéros, d'hippopotames, de chevaux, de bœufs, de cerfs; quelques-uns de ces os portent la marque sensible des dents qui les ont décharnés. Ces anciens carnassiers s'attaquaient mutuellement entre eux; on retrouve parmi leurs dépouilles une tête d'hyène qui avait été blessée et ensuite guérie. L'imagination aurait belle carrière à se représenter ces combats de carnassiers terribles et supérieurs en force à ceux de notre époque, dans l'intérieur sombre de ces souterrains emplis par leur farouche puissance. Des hyènes, des lions, des tigres, des panthères, des renards, désolaient cet ancien règne animal par leurs appétits sanguinaires. Mais le plus robuste, le plus affamé, le plus sournois de ces tyrans carnivores, paraît avoir été un grand ours de cavernes, *ursus spelæus*, à front bombé. Voyez-vous ici une dent moulée qui étonne les naturalistes par sa grandeur? Cette vaste canine, très longue et en même temps très comprimée, sortait de la mâchoire d'en haut et y demeurait en dehors saillante, toujours visible. L'ours antédiluvien auquel a appartenu cette dent gigantesque avait établi son domaine dans les antres ténébreux de la vieille Allemagne. Les ravages qu'il faisait sur ses états étaient considérables, à en juger par les monceaux d'ossemens de divers animaux qu'il a laissés autour de son squelette. Peut-être existait-il encore d'autres carnassiers, dont quelques-uns ne figureraient plus dans la nature vivante. Quoique les naturalistes n'aient pas jugé à propos d'établir des genres nouveaux pour ces ours, ces hyènes, ces tigres et ces autres anciens dominateurs du règne animal, il est d'ailleurs essentiel de dire qu'aucuns d'eux ne ressemblent absolument à leurs descendans actuels sur la terre. On remarque entre leur squelette et celui des animaux vivans une différence plus grande qu'entre le cheval et l'âne; encore est-il juste de remarquer que tous les caractères superficiels se perdent dans le fossile. Le squelette du chat an-

Digitized by Google

gora, comparé avec celui du chat ordinaire, ne présente aucune variété, quoique ces deux animaux soient fort reconnaissables dans l'état de vie; d'où l'ont peut conjecturer sans trop de hardiesse que les différences spécifiques constatées par l'ostéologie, entre l'ancien et le nouveau règne animal, doubleraient encore de valeur si nous possédions entiers les individus qui ont sombré dans le naufrage de l'ancien monde. Les influences extérieures ont dû surtout attaquer la surface de ces animaux détruits pour leur imprimer des caractères singuliers de tégumens et de formes apparentes. C'est ainsi que le rhinocéros découvert au bord du Wilhoui, en 1770, est sorti de la glace avec une fourure aux pieds, tandis que rien de pareil ne se rencontre sur les rhinocéros vivans des Indes et du Cap. Cette ligne bien tranchée, qui sépare les deux zoologies, nous entraîne nécessairement à imaginer, durant toute l'ère antédiluvienne, un monde tout entier très différent du nôtre, soumis à d'autres conditions, et n'ayant pu être ramené à l'état du monde actuel que par des causes lentes, continues, suivies d'un grand et subit évènement.

L'évènement qui termine l'ancienne histoire de la terre a pris dans toutes les traditions le nom de déluge. Un grand géologue, M. Élie de Beaumont, a cherché les causes de cette vaste inondation, dont la Genèse et d'autres monumens historiques ont consacré le souvenir. Il a cru la trouver dans le soulèvement de la chaîne des Andes, qui traverse toute la longueur de l'Amérique méridionale du nord au sud. On conçoit en effet que l'enfantement d'une telle masse ait pu tout d'abord imprimer aux eaux de la mer une agitation suffisante pour que ces eaux vinssent envahir les autres continens. Alors, les bassins du grand abîme furent détruits; les réservoirs de l'espace furent ouverts, et le déluge, décrit par Moïse, s'étendit avec violence sur le vieux monde condamné. Les forêts furent ensevelies, et avec elles leurs nombreux habitans. Il est probable que cet épanchement de la grande eau fut accompagné de bien d'autres phénomènes et de bien d'autres crises. Les pôles avec les animaux qui y vivaient, et dont quelques-uns appartiennent maintenant aux climats les plus chauds de l'Asie et de l'Afrique, furent gelés : une glace éternelle les saisit et siége encore à cette heure sur leurs solides fondemens. La main de la nature a imprimé dans cette couche diluvienne qui recouvre l'ancien monde et s'étend sur tous les pays connus, la trace de très effroyables ravages. A la vue de cette scène de destruction gigantesque, de ces chaînes de montagnes qui sortent violemment au-dessus des eaux, comme soulevées par une main invisible, de

Digitized by Google

ces mers qui s'éloignent et qui fuient en se jetant sur les terres avec épouvante, des vastes oscillations qui ébranlent, déchirent, ouvrent la surface de la terre et en troublent les profondeurs, on croit assister à la fin d'un monde. Mais rassurons-nous : cette fin n'est que le commencement d'un nouvel ordre de choses, d'un monde nouveau. Les êtres en apparence détruits vont se remontrer à l'existence, remaniés, transformés; car durant les derniers temps qui ont précédé le cataclysme, durant le cataclysme lui-même, la nature a eu soin de leur préparer les circonstances nouvelles d'une autre sorte de vie. Ces changemens ne se bornent point à finir les espèces anciennes et à les renouveler; ils exercent encore sur le règne animal et végétal d'immenses déplacemens de climats. Des plantes, des animaux, qui vivaient sur notre sol ou même dans des contrées aujourd'hui beaucoup plus froides, telles que la Sibérie, ont été transportés exclusivement sous la ligne, ou tout au moins dans des pays chauds, dont elles composent la verdure, dont ils peuplent les fleuves, les mers ou les savanes. Tout porte donc à croire qu'il y a eu diminution graduelle de calorique pendant la longue semaine qui embrasse l'œuvre des six jours; et à la fin, sur certains points, refroidissement subit. Le petit nombre d'habitans de l'ancien monde qui ont échappé à la destruction, sans presque changer de formes, n'ont donc su se maintenir dans le nouveau qu'en choisissant pour leur résidence l'endroit de la terre qui rappelait, de près ou de loin, la manière d'être générale du globe avant les dernières catastrophes dont leurs ancêtres avaient été victimes. Tout le reste a péri ou a cédé aux changemens survenus dans la nature.

Au bout de cette chaîne d'êtres liés les uns aux autres par les rapports mystérieux d'un organisme toujours constant, à l'extrémité du musée de géologie, voyez-vous apparaître le dernier de la création dans l'ordre des temps et le premier dans l'ordre de dignité, l'homme? Il est naturel de se demander (et c'est une question qui divise encore les naturalistes) si l'homme fut compris comme témoin et même comme victime dans les scènes de désolation qui changèrent la face de l'ancien monde. Les uns ont imaginé que l'homme fut créé dès le commencement avec les zoophytes, les mollusques et les autres animaux. Seulement, comme il lui eût été impossible de vivre sous sa forme actuelle dans un monde si mobile et avec une atmosphère si contraire à la nôtre, ils accordent que son organisation a changé depuis ces temps anciens et s'est successivement modifiée selon les divers milieux ambians qu'il lui a fallu traverser. Du temps,

Digitized by Google

par exemple, où le ciel était chargé d'acide carbonique, au point de former une sorte d'océan aérien, l'homme devait avoir, disent-ils, des poumons semblables à des branchies; c'est même à cette demi-nature de poisson qu'ils rapportent la cause de la longévité prodigieuse dont la Bible gratifie les anciens patriarches. D'autres, plus inconséquens encore, veulent que l'homme ait paru dès les premières manifestations de la vie et qu'il se soit maintenu sous une forme inaltérable à travers toutes les grandes révolutions du globe, se déplaçant d'une contrée dans une autre, à mesure que la mer envahissait les anciens continens et soulevait de nouvelles étendues de terres. Outre l'autorité de la raison, ces deux systèmes ont contre eux les faits géologiques. On a retrouvé dans les entrailles de la terre les analogues de tous les animaux qui existent maintenant sur le globe, excepté de l'homme. Le singe, que Cuvier avait déclaré absent ou du moins douteux, a fini par se montrer dans ces derniers temps avec évidence. Mais il n'en est pas de même pour notre espèce. Les ossemens humains qui ont été découverts au port du Moule, à la Guadeloupe, et qui figurent dans la dernière armoire du musée, appartiennent à un terrain de formation récente, dont il est impossible dans l'état actuel de nos connaissances de déterminer la date, mais qui paraît certainement postérieur au déluge. On est donc fondé à croire que l'homme n'a point été contemporain de cet évènement dévastateur qui marque par sa trace encore visible l'avant-dernier âge de la terre. La nature n'a pas voulu risquer son dernier et son plus bel ouvrage à travers les chances de perte que ce cataclysme étendait sur tous les habitans de l'ancien monde.

Les mammifères ont paru à deux reprises différentes, que l'homme ne se montre pas encore. La nature diffère la naissance de cet être privilégié jusqu'à un troisième état de choses plus stable et plus proportionné à ses forces. Cette précaution dilatoire nous paraît admirablement rendue dans la Bible par le conseil que Dieu tient en lui-même : *faciamus hominem*, faisons l'homme! Avant que ce nouveau maître s'en vînt prendre place au sein de la création, il fallait que le monde eût été préparé et remanié de longue date pour le recevoir. Cependant, le moment était arrivé. C'est alors que l'homme, prévu de toute éternité dans les desseins de la Providence, précédé et, selon d'autres, amené par les animaux qui se succédaient d'âge en âge, se manifesta à jour fixe sous la forme qui lui était propre, *et homo factus est.* Nous rencontrons encore ici deux systèmes : l'un qui veut que chaque être et l'homme, en particulier, soient l'objet

Digitized by Google

d'une création individuelle, isolée, distincte; l'autre, selon lequel l'homme, après avoir traîné le long des siècles une existence végétale au sein des plantes, et avoir parcouru l'échelle animale tout entière depuis la monade jusqu'au singe, aurait fini par accomplir de lui-même, sous l'action d'une volonté divine, un dernier progrès. Goethe était en Allemagne à la tête de cette dernière opinion, si souvent fulminée en France par Georges Cuvier. Il croyait tous les êtres de la nature sortis les uns des autres par une succession éternelle. Un jour que l'auteur de *Faust* et des *Métamorphoses des plantes* se promenait sur les bords du Rhin, il rencontra une jeune fille qui contemplait des vergiss-mein-nicht avec un air de souvenir et de rêverie. Goethe, mêlant alors le poète au naturaliste, dit tout haut : Elle se souvient d'avoir été fleur! — Quoi qu'il en soit de la cause qui produisit l'homme sur la terre, l'évènement n'en fut pas moins grand. En face de ces antiques ossemens recouverts d'une croûte terreuse, et qui semblent avoir appartenu à l'un de nos plus anciens ancêtres sur le globe, il est difficile de ne pas ramener sa pensée au vaste et solennel moment où l'homme, ce dernier né de la nature, se manifesta. Jusque-là, le monde ne se comprenait pas lui-même; la nature perdait ses peines à broder l'écorce du globe de ces grands végétaux qui n'étaient point regardés, les forêts étalaient vainement, aux yeux des stupides mastodontes et des épais megatheriums, leurs primitives beautés : la terre sans l'homme, c'était un spectacle sans spectateur. Celui-ci au contraire survenant, tout changeait de face; tout arrivait à se passer en revue dans cet être capable de sentiment et d'admiration. L'homme était le cerveau de cette création, arrivée à son dernier âge. Il ne faut pourtant point exagérer le caractère soudain et extraordinaire de cet évènement. La nature n'avance jamais par surprise. Quand l'homme advint, il était si bien annoncé par tout le travail de la grande semaine; sa présence se rattachait aux créations antérieures par des liens si intimes et des progrès si continus, qu'il fut moins dans l'ensemble des choses un objet d'étonnement que de nécessité. Ce dernier ouvrage par lequel la nature couronne une série d'évènemens et de merveilles, fait encore naître dans l'esprit une autre pensée. A la vue de ces mondes en ruines qui ont précédé l'homme, on se demande si l'état actuel du globe est désormais invariable? Y a-t-il encore au sein de l'océan de nouvelles chaînes de montagnes à soulever? Serons-nous encore une fois submergés et renouvelés? L'homme est-il le dernier mot de la création? Les géologues croient généralement que la terre, après

Digitized by Google

avoir subi, pendant le cours des siècles, les changemens nécessaires à sa formation, est maintenant fixée. D'autres soutiennent au contraire que la nature n'en a point fini avec les révolutions. Selon eux, l'espèce humaine, après avoir accompli ses destinées, sera remplacée à son tour ou du moins dominée par une autre race d'êtres supérieurs à elle, comme les animaux des temps anciens l'ont été par d'autres animaux. Après le monde des reptiles, le monde des pachydermes, le monde des mastodontes, puis en dernier lieu le monde de l'homme, il y aurait un jour le monde d'un être encore inconnu, qui serait un progrès sur l'homme comme l'homme en a été un sur le singe. Mais hâtons-nous de quitter cette sphère des conjectures : si le passé de la terre nous offre déjà tant d'incertitude, il y aurait de la témérité à aventurer ses regards dans un avenir qui présente encore bien plus de ténèbres.

Avant de sortir de ce musée, ou si vous aimez mieux, de ce monde antédiluvien, dont nous venons de parcourir les siècles en quelques instans, nous rencontrons à la porte une dernière question qui se dresse devant nous avec autorité. Le monde dans lequel nous allons remettre nos pas, diffère-t-il absolument de celui dont nous venons de heurter les débris, et sur lequel retombe déjà le voile de poussière un instant soulevé ? Cuvier, l'homme des étonnemens et des anomalies, voyait dans la marche révolutionnaire de la nature, qui a précédé le déluge, l'action de causes et de moyens qui n'existent plus. Suivant lui, le mouvement général du monde était brusquement changé. Cette opinion n'est plus aujourd'hui admissible. Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaît que l'ordre ancien a laissé dans l'ordre nouveau des traces profondes. De même que pendant l'enfance se manifestent chez l'homme des phénomènes nombreux qui ne se remontrent plus ensuite, nous pouvons comprendre aisément un âge où le monde était agité par des causes qui ont ralenti leur action, sans que pour cela la marche et les lois générales de la vie soient renversées. Tout porte au contraire à voir dans les anciens mondes le commencement d'un état de choses dont nous avons sous les yeux la suite calme et reposée. Au-dessus de ravages, des déplacemens et des révolutions qui ont troublé les conditions et les formes de l'existence, durant les vieilles époques séculaires, tout ce qui intéresse les lois fondamentales de la nature, tout ce qui s'élève à une hauteur philosophique, est resté immuable. Si même nous jetons un dernier regard sur cette suite d'événemens dont les fossiles déroulent dans cette salle la chaîne immense et magnifique, nous verrons que l'ordre suivi par Dieu au commen-

Digitized by Google

cement dans la création du monde se répète encore sous nos yeux dans quelques-uns de ses ouvrages. Le monde s'est formé comme se forme la tête de l'homme. D'abord ce n'est qu'une sorte de liquide cérébral qui prend chaque jour dans le ventre de la mère plus de consistance et de fermeté. Autour de ce cerveau mou se dépose bientôt une croûte solide qui est le crâne. Plus tard sur cette enveloppe recouverte d'une peau mobile se montrent comme les premières traces de la végétation qui lui est propre : les cheveux poussent. Enfin des animaux parasites viennent dans le premier âge occuper cette forêt naissante et y vivre comme les premiers êtres sur la surface de la terre. Nous rencontrons encore un autre terme de comparaison dans un ordre de faits plus agréables. Il existe une analogie frappante entre la grande création du monde et cette création annuelle qui ramène au printemps la vie sur le globe. D'abord, c'est l'hiver, image du chaos avec ses deux caractères lamentables, le vide et la stérilité. Après, vient *pluviôse*, ce mois aux tièdes ondées qui fécondent le sol, emblème de la première précipitation atmosphérique qui couvrit l'aridité de la terre. *Ventôse* souffle : nous avons dit que la terre porte dans ses rides intérieures la trace ancienne de grandes agitations de l'air ambiant. *Germinal* succède; alors s'accomplit dans les entrailles du sol ce sourd travail de végétation qui eut lieu à l'origine quand la terre émergée et séchée se couvrit de la première verdure. Enfin le printemps repeuple en quelque sorte la solitude de nos bois et de nos rivières, par une émission nouvelle d'animaux qui s'élèvent depuis l'insecte jusqu'à l'homme. On peut donc dire que cette antique nature dont nous avons devant nous les sujets reparus et mutilés, ne diffère de la nôtre que par une intensité plus grande, et par des agens proportionnés à l'œuvre qu'elle commençait.

Et maintenant descendons les marches de ce musée géologique, pour rentrer dans notre monde, où nous attendent, le long des allées du Jardin des Plantes, les tilleuls et les marronniers; après avoir habité un instant ces mondes engloutis aux ossemens secs et pierreux, on a besoin de revenir à la vie et de contempler la verdure.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

GOETHE ET BETTINA,

TRADUCTION DE M. SEB. ALBIN.[1]

S'il est une tendance vivace et féconde aujourd'hui en Allemagne, c'est assurément la critique. Partout on voit les commentateurs succéder aux poètes, et il semble que la patrie de Gœthe s'efforce d'oublier le présent dans une morne contemplation du passé. Tout ce qui lui rappelle sa jeunesse poétique devient précieux pour elle; c'est un concert de regrets et de soupirs, de récits mille fois contés, d'impressions sans cesse rajeunies, à propos des temps qui ne sont plus. Peut-être l'Allemagne ne se défie-t-elle pas assez d'un mouvement qui peut devenir funeste à son génie. Pour avoir vu se briser l'accord de la poésie et de la critique, de la fantaisie et de la science, qui a répandu tant d'éclat sur la période terminée par la mort de Goethe, faut-il donc désespérer de l'avenir? Puisque l'heure semble venue pour la critique d'exercer passagèrement dans l'art une domination exclusive, qu'on sache demander à cette faculté puissante des armes pour le présent et non des hymnes au passé. Au sortir d'une époque de gloire et d'exaltation poétique, l'Allemagne entre dans une époque de calme et de travail: c'est la loi commune, qu'elle sache l'accepter sans faiblesse. Il n'y aura plus sans doute d'épanouissement littéraire bien complet au-delà du Rhin que ne domine l'accord des deux tendances principales de l'esprit du Nord, l'enthousiasme et l'analyse; mais pour ramener ces fêtes de la poésie, ces hyménées sublimes, ce n'est pas trop de longs jours consacrés à la culture exclusive de chaque élément du génie national. Dans ces

(1) Deux vol. in-8o, quai Malaquais, 15.

Digitized by Google

périodes austères, l'idée du but entrevu, de la récompense promise, doit suffire à consoler, à fortifier les intelligences. Ce n'est plus vers le passé, c'est vers l'avenir qu'il faut tourner les yeux; on accepte le regret, mais à condition qu'il éveillera le désir.

La préoccupation du passé, dont l'Allemagne paraît trop peu redouter l'énervante influence, explique à certains égards l'accueil qu'a obtenu au-delà du Rhin le livre de Mme Bettina d'Arnim. Le succès a été immense : ce livre est en effet un vivant témoignage des tendances qui animaient la poésie allemande au commencement du siècle. Cette alliance de l'imagination et de la critique dont le *Faust* de Goethe restera l'immortel monument, a laissé dans les lettres de Mme d'Arnim une irrécusable et profonde empreinte. L'enthousiaste jeune fille ne se contente pas de léguer à d'ardentes et gracieuses pages l'expression mille fois renouvelée de son idéal amour; souvent les vagues théories, les méditations mystiques succèdent aux tendres confidences. Les pages philosophiques sont assurément la partie la moins recommandable de cette correspondance, mais elles en complètent le caractère, elles en précisent la date. Aussi, quand ces lettres, écrites pour la plupart de 1807 à 1811, parurent pour la première fois en 1835, elles réveillèrent chez beaucoup d'Allemands l'impression du vieillard qui fait un rêve de jeunesse : c'était mieux encore que l'idée du passé, c'était le passé même qui renaissait dans sa fraîcheur.

A défaut d'un succès de sentiment, ces lettres obtiendront en France un succès de curiosité. Préoccupée des poètes et des romanciers d'outre-Rhin, la France a trop dédaigné jusqu'ici d'interroger les œuvres écrites avec abandon et sans souci de la publicité. C'est pourtant à certaines pages naïves, aux mémoires, aux correspondances, qu'il faut demander l'expression du génie allemand tel qu'il existe, non chez les ames privilégiées, mais dans le peuple, dans la société même, avec ses contrastes, ses bizarreries, son indépendance. En nous donnant une élégante et fidèle reproduction des lettres de Mme d'Arnim, M. Seb. Albin a fait mieux encore que de nous révéler un curieux document d'histoire littéraire, il a indiqué à nos traducteurs une voie nouvelle, et il est à désirer que son exemple soit suivi. On peut dire sans exagération que la sensibilité débordante et la rêverie inquiète dont l'ouvrage traduit par M. Albin porte l'empreinte, ne sont pas au-delà du Rhin le partage de caractères exceptionnels : avec plus ou moins de distinction et d'élan, on retrouve chez les esprits les moins cultivés l'amour profond de la nature, les facultés d'enthousiasme et de contemplation qui atteignent leur idéal dans quelques pages éloquentes du livre de Bettina.

Mme d'Arnim est née à Francfort-sur-Mein, en 1778. Son père était un banquier italien établi dans cette ville, M. Maximilien Brentano. Une femme dont l'amitié de Goethe et de Wieland a rendu le nom célèbre en Allemagne, Sophie Laroche, était son aïeule maternelle. Orpheline dès son enfance, Bettina passa les premières années de sa jeunesse dans la maison de cette parente, à Offenbach, riante petite ville des environs de Francfort. Cette

Digitized by Google

époque de sa vie semble avoir été toute de calme et de bonheur. Privée de la direction maternelle, et presque abandonnée à elle-même, l'enfant grandit dans une joyeuse indépendance. Bientôt à ces fraîches années succéda une existence plus sévère et plus recueillie. L'indulgente direction de l'aïeule fit place à l'éducation du cloître. C'est au couvent que le caractère à la fois ardent et contemplatif, italien et germanique, de Bettina Brentano acheva de se former. Les notes du journal placé à la suite de sa correspondance contiennent sur son séjour au cloître de précieuses révélations. Un amour exalté de la nature se développe dès-lors chez celle qui doit aimer Goethe. Peu à peu elle arrive à sentir que cet amour ne lui suffit pas; elle cherche un être qui résume en lui la poésie du monde extérieur, et se perd en d'ineffables rêveries. Goethe se présente à sa pensée. La jeune recluse n'a jamais vu le poète, mais ses œuvres ne sont-elles pas comme un sublime miroir de cette nature qu'elle adore? Les vagues élans de Bettina vers les pompes de la terre se tournent donc vers la muse qui les a chantées. « Elle se mit, comme le dit heureusement M. Albin dans sa remarquable introduction, à aimer Goethe de toute la force de son ame et de toute la force de son esprit. »

Cette vie de recueillement allait être troublée. On était en 1807. L'Allemagne traversait alors une période orageuse, les troupes françaises sillonnaient sans cesse les environs de Francfort. La famille de Brentano résolut de se retirer en Bavière. L'amour qui entraînait Bettina vers Goethe ne fit que s'exalter durant le voyage, au sein d'une vie plus active et devant les magnifiques paysages du Rhin. Weimar était compris dans son itinéraire, et Bettina put voir l'homme que d'avance son cœur avait divinisé. Dans une lettre adressée à la mère de Goethe, elle retrace avec une naïve éloquence les émotions de cette première entrevue. L'accueil de Goethe fut d'abord grave et froid; mais après être restée quelque temps silencieuse et troublée devant le poète, Bettina ne put contenir un mouvement d'enfantine impatience, et la dignité du courtisan et du vieillard (Goethe avait soixante ans alors) ne tint pas plus long-temps contre la charmante gaieté de la jeune fille. Dès-lors, si Goethe ne fut pas l'amant de Bettina, il devint son ami.

Ainsi commença la liaison étrange dont les lettres de Mme d'Arnim sont le durable monument. Encouragée par l'amitié de Goethe, Bettina n'eut plus de secret pour l'objet de son culte idéal. Une active correspondance s'engagea entre le vieillard et la jeune fille. L'une épanchait en des pages naïves tous les trésors de sa rêverie, toutes ses larmes, toutes ses joies long-temps contenues; l'autre offrait des éloges et des conseils en échange de confidences toujours renaissantes : tantôt il regrettait de voir ces pensées précieuses se perdre sans un lien qui les unît; tantôt il provoquait à de nouvelles révélations celle qui ne lui laissait rien ignorer d'elle-même. « Je me réjouis et m'afflige avec toi, lui écrivait-il; et je ne sais me rassasier des jouissances que tu me donnes... Puisse ta confiance en moi encore augmenter!..... N'oublie pas de tout m'écrire... Tes lettres sont semblables à une tresse aux mille couleurs que je défais pour en coordonner les belles richesses. » Et Bettina ne répondait à

Digitized by Google

ces prières qu'en effeuillant d'une main plus prodigue devant le poète charmé la gerbe de ses fraîches rêveries.

Cette correspondance, commencée en 1807, dura sans interruption jusqu'en 1811, époque où Bettina épousa un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne, Achim d'Arnim. Le culte voué à Goethe par l'enthousiaste jeune fille n'avait porté aucune atteinte à sa considération. La société allemande regardait cette idolâtrie moins comme une passion sérieuse que comme l'épanchement d'une imagination poétique. Ce fut donc sans surprise qu'on vit Bettina, devenue Mme d'Arnim, aborder courageusement la vie de famille et s'essayer aux vertus de la femme et de la mère. Un refroidissement entre Goethe et Bettina suivit de près le mariage. M. et Mme d'Arnim étaient venus, dans l'année même où avait été célébrée leur union, faire un séjour près de Goethe, à Weimar. Une discussion, où se dessina nettement une diversité d'opinions, provoqua une rupture. « Nous nous quittâmes, dit Goethe dans ses *Mémoires,* avec l'espoir de nous revoir bientôt sous de meilleurs auspices. » La bonne harmonie se rétablit, en effet, plus tard, mais non l'intimité. De courtes lettres, écrites par Mme d'Arnim à Goethe en 1817, en 1822, en 1824, sont le discret témoignage d'une souffrance qui se contient, d'un regret qui se voile. En lisant ces lettres brèves et tristes, on se surprend à douter que l'opinion générale sur l'amour de Bettina soit la plus vraie. Il semble du moins qu'à cette époque de sa vie, la passion qui n'avait d'abord été que le rêve d'une vive imagination soit entrée plus avant dans son ame. » Non, écrit-elle à Goethe, tu ne peux être là-haut ce que tu sembles maintenant, dur et froid comme la pierre. Sois ainsi pour ce monde, pour ce temps fugitif; mais là-haut!... au nom de mon amour, laisse-moi être avec toi! » Bettina fut-elle seule alors à souffrir? On serait tenté de le croire, car on ne trouve aucune réponse de Goethe dans cette partie, la plus émouvante assurément de la correspondance.

M. d'Arnim mourut en 1831, et deux ans après l'Allemagne perdait Goethe. La nouvelle de sa mort n'éveilla chez Mme d'Arnim que des impressions graves et sereines. « Je restai calme, dit-elle, réfléchissant à l'influence que cet évènement allait exercer sur moi, et je vis bientôt clairement que la mort ne tarirait pas cette source d'amour. » Qui voudrait en présence du livre de Bettina douter de la sincérité de cet aveu? L'orgueil du poète pouvait-il rêver un plus magnifique monument que ce recueil d'hymnes enflammés, de tendres rêves, mystique hommage de l'amour au génie? La femme qui livre ainsi au public le secret d'une étrange passion, qui fait la partie si belle aux interprétations malignes, donne une preuve dernière, irrécusable, de la puissance de son amour. Mme d'Arnim ne s'est pas dissimulé le péril, et c'est avec une fierté dédaigneuse qu'elle l'avoue. « Son livre, dit-elle, est écrit pour les bons et non pour les méchans. »

Ce livre soulève deux questions principales. La correspondance de Bettina nous introduit en effet non-seulement dans son cœur, mais dans son imagination. Témoignage d'amour, elle est aussi l'expression d'une poétique intel-

Digitized by Google

ligence. La critique a donc une double tâche : après l'amante de Goethe elle doit juger l'écrivain.

Ce que nous connaissons de la vie de Bettina permet de caractériser le sentiment qu'elle éprouvait pour Goethe. L'opinion générale est que ce n'a été qu'un amour de tête, et l'ensemble de la correspondance ne donne aucun démenti grave à cette assertion. L'imagination délicate et vive de Mme d'Arnim s'était de bonne heure exaltée dans la solitude ; il y avait d'ailleurs entre cette imagination éprise de la nature et la muse du panthéisme une sympathie nécessaire : Goethe ne fut d'abord pour Mme d'Arnim qu'une apparition presque surhumaine, un glorieux symbole de la beauté absolue. Éloignée presque toujours de celui qu'elle aimait, elle fut entraînée à dégager en lui l'élément poétique de l'élément vulgaire. Elle rêva un type magnifique de grandeur et de bonté, de génie et de tendresse, un Goethe meilleur, un Goethe qui n'existait pas. Le culte voué à cette magnifique idole était pour ainsi dire la forme que devait prendre chez Bettina la faculté poétique, ce qu'ont été l'amour de Dieu pour sainte Thérèse et l'amour maternel pour Mme de Sévigné. L'amour est, chez certaines femmes nées poètes, ce qu'est pour l'homme épris du beau la pratique même de l'art : une issue à l'imagination trop pleine, un but à la rêverie inquiète. « Les femmes pensent surtout en aimant, » disait récemment M. Lerminier dans une judicieuse et spirituelle étude sur *les Femmes philosophes*. Que de muses charmantes dont la critique n'aura point à s'occuper, car le trésor de leurs précieuses pensées se dissipe en tendres paroles qu'un seul cœur doit recueillir! Souvent aussi le hasard met au jour une correspondance destinée au mystère, les aveux gardés pour un être choisi tombent dans le domaine général, et c'est alors presque toujours une conquête pour la littérature. La forme qui gêne le moins l'émotion est peut-être celle qui convient le mieux aux femmes. Si la poésie abonde dans les lettres de Bettina, c'est qu'elle a pu écrire sous l'influence d'une exaltation féconde. En y pensant mieux, Goethe n'aurait pas conseillé à Bettina de coordonner ses pensées au lieu de les répandre au hasard comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Mme d'Arnim eût trouvé sans doute, à force de recherches, le lien nécessaire au précieux collier; mais dans cette recherche même, la source des divines perles, l'émotion, que serait-elle devenue ?

Au point de vue de l'art, la correspondance de Bettina se distingue surtout par un sentiment profond de la nature qui atteint sa plus haute expression dans le journal placé à la suite des lettres. L'ouvrage de Mme d'Arnim pourrait se diviser en trois parties, dont chacune représenterait une phase de sa vie intérieure. La première comprendrait les lettres écrites de 1807 à 1811. A cette époque, l'imagination et le cœur tendent, pour ainsi dire, à se confondre. Deux muses rivales, la rêverie et la sensibilité, nous dirions presque l'Allemagne et l'Italie, se partagent le poète. L'une peut revendiquer le culte voué aux vertes solitudes, les heures de calme et d'oubli passées sur les hauteurs du Rochusberg ou dans les prairies d'Ingelheim ; l'autre a inspiré les élans vers les montagnards soulevés du Tyrol, les belliqueux saluts adressés

Digitized by Google

aux Alpes.— La seconde partie de l'ouvrage se composerait des lettres écrites après 1811. L'imagination ne joue plus alors qu'un rôle secondaire. Bettina s'aperçoit trop tard qu'elle a apaisé la soif de sa rêverie, mais non celle de son cœur. Là où l'exaltation de la tête a trouvé un riche aliment, la sensibilité débordante n'a rencontré que le vide. Aussi Bettina s'affaisse-t-elle dans une douleur pour laquelle il n'est qu'un remède, le triomphe de l'amour de tête sur l'amour du cœur, de l'imagination sur le sentiment.

Ce triomphe paraît accompli dans la dernière et la plus remarquable partie du livre, composée de fragmens la plupart sans date et intitulé : *Livre de l'Amour*. C'est d'un amour tout céleste que Mme d'Arnim veut parler ici. L'être de son choix ne vit pas sur la terre; ce n'est plus Goethe qu'elle adore, c'est l'idéal de Goethe. Ainsi préservée contre les souffrances et les déceptions que lui réserverait l'amour du cœur, si elle y cédait jamais, Mme d'Arnim ne quitte plus les régions sereines de l'extase et de la contemplation. Le seul souvenir qu'elle évoque est celui des heures de la jeunesse, de ce temps où un voile gracieux lui cachait encore l'avenir. La plainte ne vient désormais interrompre qu'à de rares instans le *silence lumineux* où se complaît et se fortifie son ame. Aux folles rêveries de la jeune fille, aux tristesses de la femme, a succédé un calme vivifiant. Le culte de la nature se confond de plus en plus avec celui de l'objet préféré. « J'aime la nature parce que je t'aime, dit-elle à Goethe; j'aime à me reposer, à m'abîmer en elle, parce que j'aime à m'abîmer dans ton souvenir. » La mort même de Goethe ne trouble pas cette paix profonde, et Bettina chante un hymne d'espoir sur le cercueil du poète.

Qui donc a consolé cette ame souffrante? Un remède sublime, la poésie. Oui, Bettina est poète, et son livre est avant tout une œuvre d'art. Goethe l'avait compris, quand il soumettait aux lois du rhythme et de la cadence les naïves pensées de la jeune fille, quand il transformait en sonnets ravissans les plus charmantes pages de cette correspondance. Bettina a trouvé dans l'amour le mystérieux mobile qui ne manque jamais aux vocations élevées. Ce qu'on doit regretter peut-être, c'est que cet amour n'ait pas été complet, c'est qu'il n'ait exalté que l'imagination sans satisfaire le cœur. Le côté brillant et poétique de l'esprit de Mme d'Arnim a pu s'épanouir; mais ce qu'il y avait de sensibilité dans son ame a été contenu et refoulé. Après tout, ne la plaignons pas; la part de Bettina ainsi réduite est encore assez belle: il n'est pas donné à tous d'échapper par les joies de l'intelligence aux tristesses du cœur.

Aspiration exaltée d'abord vers la nature, puis vers un être qui en résume la mystérieuse poésie, abattement et souffrance quand cette affection naïve est contristée par l'égoïsme de l'objet aimé, enfin renaissance glorieuse de l'amour idéal sur les ruines de l'amour humain : telle est en peu de mots l'émouvante histoire que nous racontent les lettres de Bettina. Ici une grave objection se présente: ce livre est-il sincère? Ces libres rêveries, ces élans mystiques, sont-ils bien réellement sortis du cœur et de l'imagination? Bettina chercherait-elle dans ses lettres moins à satisfaire son ame ardente qu'à déployer la verve et l'éclat d'une brillante et facile parole? Nous ne le

Digitized by Google

pensons pas. Ce qui peut motiver pour quelques lecteurs le reproche d'affectation, l'emphase et la bizarrerie de la forme, est précisément ce qui nous fait croire à la sincérité de l'écrivain allemand. En substituant l'image à la pensée, la métaphore enthousiaste à l'expression naïve, Mme d'Arnim ne s'est point écartée de la route suivie par l'esprit germanique, elle n'a fait qu'obéir à la tendance naturelle de l'Allemagne méridionale, et l'exagération du style trahit l'abandon d'une ame qui ne sait rien taire de ce que lui dicte son émotion. L'originalité de Bettina réside moins, on le voit, dans le fond du livre que dans la résolution courageuse à laquelle on doit cette publication. L'Allemagne tolère les plus fougueux écarts de l'imagination, pourvu qu'ils se cachent sous le voile discret de l'art ou de la théorie. Elle a l'admirable secret de concilier le désordre le plus profond du cœur ou de la pensée avec un calme parfait dans la vie extérieure. Pourvu que Kant se montre le plus méthodique et le plus paisible des bourgeois de Kœnigsberg, on lui passera les plus téméraires conclusions de sa philosophie. En prétendant au contraire porter dans la vie privée l'audacieuse indépendance de la fantaisie, Bettina a rompu complètement avec les vieilles traditions de la société allemande. Dans sa vie comme dans ses lettres même s'accomplissait un accord entre la rêverie et la réalité, entre la muse et la femme, qui contredisait violemment les idées généralement admises au-delà du Rhin. C'est par cette franchise courageuse que Bettina révèle son origine demi-italienne demi-allemande. Quand elle épanche avec indépendance les pensées et les sentimens qui l'oppressent, Bettina est, avant tout, fille du midi; ce n'est point assez pour elle de s'oublier en d'ineffables extases, comme une héroïne de Schiller; il lui faut la vie d'émotion, la pétulante activité des femmes que Titien a peintes et qu'Arioste a chantées.

L'Allemagne est bien loin aujourd'hui de l'époque d'exaltation poétique et de fécondité glorieuse au milieu de laquelle furent écrites ces lettres passionnées. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie qu'elle doit relire les œuvres où l'enthousiasme de ces belles années a laissé son empreinte; mais cette mélancolie, nous le répétons, ne doit pas dégénérer en un stérile abattement. Si les temps ont changé, l'Allemagne doit se dire que la tâche a changé aussi. L'activité d'un peuple ne trouve-t-elle pas toujours à se produire, sinon avec gloire, du moins avec utilité? Quant à la France, elle peut recueillir plus d'un enseignement précieux dans les œuvres où l'Allemagne cherchera des souvenirs. Pour ne parler ici que de Bettina, cet esprit vif et ardent ne s'est pas toujours condamné aux méditations solitaires. Mme d'Arnim a connu les plus grands écrivains, les plus grands artistes de son pays; elle a veillé au chevet de Tieck et s'est assise au piano de Beethoven. Elle a vu de près, en un mot, le magnifique mouvement dont Goethe était l'ame. C'est assez pour que la France accueille avec intérêt le consciens travail de M. Albin. Hymne ou plainte, hommage ou protestation contre Goethe, les lettres de Bettina ont leur place marquée parmi les plus curieux chapitres de l'histoire littéraire et de l'histoire du cœur.

V. DE M....

Digitized by Google

BULLETIN.

La chambre des pairs semble cette année vouloir mettre plus de lenteur dans ses derniers travaux; elle ne paraît pas d'humeur à précipiter la fin de la session, elle délibère comme si la chambre des députés était encore présente. Dans la loi qui ouvre des crédits supplémentaires au ministre des finances sur les exercices de 1842 et 1843, elle a retranché une somme de 10,000 francs applicable au bureau de la comptabilité centrale du ministère des finances. L'allocation de cette somme était le résultat d'une erreur que le gouvernement reconnaissait lui-même. Néanmoins M. le ministre de l'intérieur, qui a pris la parole dans cette circonstance au nom de M. Lacave-Laplagne, combattait la réduction tout en prenant l'engagement formel que la somme ne serait pas dépensée; mais la chambre s'est rangée de l'avis de ses commissaires, et elle a maintenu la réduction. Pouvait-elle faire autrement? On lui demandait de consacrer une erreur reconnue, de fermer les yeux sur une irrégularité patente. Alors le contrôle de la chambre ne serait plus qu'une dérision! Que deviendrait aussi la dignité de la loi? On a dit que l'intérêt était minime : il a été justement répondu qu'il ne s'agissait pas d'argent, mais d'une question de principes. La pairie cette fois ne s'est pas rendue à cette considération qu'elle devait attendre, pour faire acte d'autorité, une circonstance plus importante; elle s'est rappelé que, dans d'autres occasions, on s'était servi auprès d'elle d'un argument contraire, et qu'on l'avait engagée à s'abstenir de toute censure, en raison même de l'importance des questions. En dépit de tous les argumens, la chambre des pairs s'est arrêtée au parti de faire son devoir, et elle n'a pas voulu se prêter au rôle d'entériner sciemment des erreurs reconnues.

Il se pourrait fort bien que, dans la question des chemins de fer, la pairie trouvât des causes sérieuses d'ajournement. Pour le rail-way d'Orléans à

Digitized by Google

Tours, on ne sait pas encore d'une manière définitive s'il s'est formé une nouvelle compagnie pour succéder à celle qui s'est retirée. La chambre des pairs ne peut discuter le projet relatif au chemin de fer d'Avignon à Marseille sans se trouver en face des plus graves questions. Elle aura à résoudre toutes les difficultés qui ont été signalées dans les débats de l'autre chambre, et voici d'ailleurs un nouvel incident qui surgit. Les compagnies de bateaux à vapeur du Rhône viennent de s'adresser à la chambre des pairs; elles rappellent leurs travaux et leurs dépenses pour triompher d'un fleuve aussi difficile que le Rhône, et elles demandent s'il est juste de les sacrifier aujourd'hui à la compagnie financière qui veut se faire adjuger le chemin de fer d'Avignon à Marseille. Si cette ligne de fer était confiée aux seuls efforts de l'industrie privée, les pétitionnaires reconnaissent qu'ils n'auraient pas à se plaindre; mais ici l'état met son poids dans la balance, il donne un capital de trente-deux millions et la valeur des terrains à occuper pendant trente-trois années de jouissance. La lutte n'est donc pas égale. Pour l'éviter, les compagnies de bateaux à vapeur avaient résolu de demander la concession du chemin de fer d'Avignon à Marseille; mais ni le ministre des travaux publics, ni la commission de la chambre des députés, n'ont voulu examiner leur soumission; on leur a répondu qu'elles arrivaient trop tard. Toutefois il y avait dans la soumission des compagnies une clause capitale, c'était le partage des produits au-delà d'un certain bénéfice. La chambre des députés s'est emparée de cette disposition pour l'introduire dans le projet de concession qu'elle a adopté. L'intervention des compagnies du Rhône n'aura donc pas été tout-à-fait inutile.

Aujourd'hui les compagnies du Rhône combattent *pro aris et focis*, et elles viennent demander protection à la chambre des pairs contre l'exorbitant monopole que prétend exercer la compagnie Talabot. En effet, l'article 36 du cahier des charges de la compagnie concessionnaire du rail-way d'Avignon à Marseille permet à cette compagnie d'abaisser son tarif sur une partie de la ligne sans l'abaisser sur la ligne entière; il lui permet encore de déclasser les marchandises désignées dans son tarif pour en abaisser les taxes. Qu'arrivera-t-il? La compagnie abaissera son tarif, ou même ne percevra aucune taxe sur le trajet d'Arles à Avignon, afin que le transport de Marseille à Avignon ne coûte pas plus cher que celui de Marseille à Arles. Alors l'entrepôt des marchandises établi à Arles se trouvera supprimé, et la navigation à vapeur entre Marseille, Arles et Beaucaire anéantie. Quand ce but aura été atteint, la compagnie du chemin de fer fera remonter ses tarifs à un chiffre élevé, et cependant le commerce aura perdu dans les bateaux à vapeur un de ses plus utiles instrumens. Est-il juste, demandent les délégués de la navigation du Rhône, qu'une compagnie puisse, avec les capitaux fournis par l'état, causer de grandes perturbations dans les intérêts de l'industrie privée? Les délégués s'adressent donc à la chambre des pairs pour qu'elle amende l'art. 36 du cahier des charges. Ils sollicitent une disposition par laquelle la compagnie du chemin de fer serait obligée, si elle voulait abaisser son tarif, de l'abaisser sur

Digitized by Google

la ligne entière; ils demandent aussi qu'elle ne puisse opérer cette baisse ni déclasser les marchandises désignées dans son tarif sans une enquête préalable sur toute la ligne du Rhône, et seulement avec l'approbation du ministre du commerce. La chambre des pairs aura à peser la justice de toutes ces réclamations, et, pour peu qu'elle croie devoir y faire droit, la plus légère modification au cahier des charges ajournera le chemin de fer d'Avignon à Marseille.

En matière de travaux publics et pour la législation administrative qui doit réglementer ces travaux, il y a de grandes lumières au sein de la pairie. L'assemblée du Luxembourg pourrait vouloir approfondir des questions dont la chambre des députés a un peu précipité l'examen dans ces derniers jours. Pour soutenir la discussion, M. Teste sera à peu près réduit à ses propres forces. Depuis la perte de son fils, M. Lacave-Laplagne a momentanément cessé de paraître aux chambres. La chambre des pairs pourrait trouver dans cette situation du cabinet de nouveaux motifs d'ajournement.

M. l'amiral Roussin éprouve, pour sortir des affaires, l'impatience que d'autres ressentent pour y entrer. Il presse ses collègues de tomber d'accord sur le choix de son successeur, afin qu'il puisse se décharger tout-à-fait du poids sous lequel il succombe. C'est aujourd'hui M. l'amiral de Mackau qui semble le plus sérieusement désigné pour recueillir l'héritage de M. Roussin, et, s'il faut en croire les derniers bruits, la spécialité maritime l'emporterait. On pense toujours que, dans l'intervalle de la session, il sera difficile au cabinet d'échapper à la nécessité d'un remaniement. Il y a pour plusieurs ministres des raisons particulières qui peuvent faire souhaiter leur retraite, soit à eux-mêmes, soit à leurs collègues. On a attaché peu d'importance aux mutations de préfets que le *Moniteur* a publiées cette semaine. Il n'y a eu qu'une nomination nouvelle, celle d'un député, qui renonce à son mandat pour entrer dans la carrière administrative. La chambre n'aura été pour lui qu'un passage, et il se trouve que les électeurs qui l'ont nommé l'an dernier ont fait sans le savoir, non pas un député, mais un préfet.

A l'intérieur, nous serons pour quelque temps, selon toute apparence, sans animation, sans nouvelles. Aussi notre curiosité se porte-t-elle toute entière au dehors. C'est vers l'Irlande, c'est vers l'Espagne, que nous tournons les yeux. O'Connell et Espartero font les frais de toutes les conversations; on admire l'activité de l'un, on s'étonne de l'inertie de l'autre, et le tribun paraît aussi grand que le général *ayacucho* semble au-dessous de sa renommée.

Nous avons dès l'origine parlé de l'indécision des tories devant l'agitation irlandaise; nous les avons montrés partagés, irrésolus. A coup sûr, les débats de la chambre des communes ne nous donnent pas un démenti. Que l'on compare les discours des deux ministres qui ont parlé dans la dernière discussion, les paroles de sir J. Graham avec la longue harangue que vient de débiter M. Peel, et l'on aura la preuve des divisions profondes qui travaillent le cabinet anglais au sujet de la question d'Irlande. Le langage tenu par sir J. Graham a

Digitized by Google

été franc et énergique; il ne cache pas que l'Angleterre est arrivée à une crise périlleuse, et que dans le cas où l'union serait révoquée, la guerre serait inévitable entre les deux pays. Or, si la guerre était nécessaire, elle serait plus sûre avant qu'après le rappel. Le salut de l'Angleterre aussi bien que son rang dans l'échelle des nations sont en question aujourd'hui. Voilà des paroles très fermes qui semblent dénoter une politique résolue, une politique prête à agir, et s'il le faut à frapper. Mais maintenant écoutons M. Peel, il s'est levé au milieu d'une attente générale; on était impatient d'entendre de la bouche du premier ministre la pensée du gouvernement. Sir Robert Peel a commencé par rappeler tous les sacrifices d'argent que l'Angleterre avait faits pour l'Irlande. Tout ce qui avait été promis à l'Irlande en vertu de l'union a été tenu, et même les allocations ont été au-delà des promesses. En Irlande, il n'y a pas d'impôts des portes et fenêtres, pas de contributions directes. L'Irlande a été affranchie de la taxe de la propriété qui devait grever toutes les parties de l'empire. L'Angleterre ne traite donc pas l'Irlande durement. M. Peel a rassemblé dans son discours beaucoup de petits faits et donné beaucoup de petites raisons. Si le ministère a passé contrat avec un Écossais pour les malles d'Irlande, c'est que la soumission de l'Écossais était plus avantageuse pour l'intérêt public; le ministère a-t-il eu tort? Récemment, il a fallu choisir trois sculpteurs pour ériger des monumens en l'honneur de marins illustres; sur les trois sculpteurs choisis, il s'est trouvé que deux étaient Irlandais; le ministère n'est donc pas exclusif. Quand on voit un homme d'état comme sir Robert Peel s'arrêter à citer des faits aussi insignifians dans une question aussi capitale, on peut juger de son embarras et de ses perplexités.

Cependant il a bien fallu en venir aux points importans. M. Peel consentirait-il à changer les rapports de l'église anglicane avec l'état? Le ministre s'en réfère à l'acte d'union, qui a posé des principes dont il serait malheureux de s'écarter. Le ministre voit dans le rappel un véritable démembrement du royaume. Il ne croit pas que l'Irlande puisse être indépendante. Mais enfin quelle marche suivra-t-il? M. Peel continuera d'administrer l'Irlande d'après les principes de justice et d'impartialité. C'est dans ces termes vagues, dans ces propositions générales, que s'est constamment tenu le ministre, et il a terminé en s'adressant aux catholiques irlandais, afin qu'ils s'unissent à lui pour combattre le rappel.

Il ne pouvait rien arriver de plus malheureux à M. Peel que de voir sous son ministère la question du rappel se poser d'une manière aussi nette. Toutes les autres difficultés l'ont trouvé ferme et décidé; les revers essuyés dans l'Inde, les embarras accidentels de la Chine, n'ont mis en défaut ni son énergie ni son habileté; mais dans les affaires intérieures, dans cette question à la fois religieuse et politique des rapports de l'Irlande et de l'Angleterre, M. Peel se trouble, il hésite. Naturellement modéré, il répugne à toute démonstration violente : d'un autre côté, ses engagemens avec les tories l'empêchent de consentir à toute réforme un peu décisive. Comment pourrait-il,

Digitized by Google

en face de son parti, souscrire à des modifications qui atteindraient l'église anglicane et ses revenus? Le même homme qui a cru pouvoir braver certains préjugés *agricoles* dans la question des céréales, n'a pas aujourd'hui le courage de déclarer à son parti qu'il est nécessaire de réformer l'église anglicane; il sent qu'il serait sur-le-champ abandonné et qu'il perdrait sa force.

Toucher à l'église anglicane, personne ne l'ose, ou du moins personne n'ose annoncer ouvertement un pareil dessein. Le chef des whigs, lord John Russell, en répondant à M. Peel, s'est défendu de vouloir toucher à l'église protestante en Irlande, mais il proposerait de mettre les évêques et le clergé catholique romain sur le même pied que les évêques et le clergé protestant. Il voudrait qu'on suivît le principe de l'égalité dans toutes ses conséquences.

Les tories ne peuvent guère se dissimuler qu'à la faveur de la question d'Irlande leurs antagonistes se sont un peu relevés. En effet, comme l'a rappelé M. Macaulay, l'Irlande, de 1825 à 1841, a été fort tranquille, et c'était sous l'administration des whigs. En 1839, sir Robert Peel le reconnaissait lui-même quand il disait que la grande difficulté du gouvernement britannique n'était pas dans les finances et dans les colonies, mais dans l'Irlande. Eh bien! M. Peel est ministre aujourd'hui : que se propose-t-il de faire? Rien. A son tour lord John Russell est en droit de lui faire entendre de sévères paroles. « Le gouvernement veut se renfermer dans un rôle passif, dit le chef de l'opposition; il préfère ne prendre aucun parti et attendre tout du temps et des circonstances. Un pareil système présente de grands dangers, car il indique une absence complète de capacité et d'énergie. » Lord John Russell a terminé sa réponse à M. Peel en insistant sur les embarras extérieurs de l'Angleterre. « Pour ce qui concerne nos affaires étrangères, a-t-il dit, qui sait si la tentative de Louis XIV et de Bonaparte de placer un membre de la dynastie française sur le trône d'Espagne ne se réalisera pas d'un moment à l'autre? J'aime à croire que nos relations pacifiques avec l'Amérique s'affermiront, mais les *repealers* irlandais veulent porter le trouble sur les frontières du Canada pour vous affaiblir en Irlande. » L'orateur whig répète presque dans le parlement ce que dit O'Connell dans ses *meetings :* il montre la sûreté extérieure de l'Angleterre compromise, il parle de l'Espagne, de l'Amérique. L'Angleterre, heureusement pour elle, n'a, ni en Europe, ni dans le nouveau monde, d'ennemi entreprenant et passionné, et elle trouve une sauvegarde dans l'inertie générale.

Un journal anglais comparait dernièrement M. Peel et Espartero; il louait leurs talens politiques, mais il blâmait leur hésitation. Nous trouvons ce bizarre parallèle assez injurieux pour le chef des tories, car la capacité politique de M. Peel est aussi certaine que celle du duc de la Victoire devient problématique. Le gouvernement d'Espartero semble avoir pour unique soin de donner à penser à l'Europe que, s'il succombe, c'est sous les efforts et les intrigues de la France. Dernièrement la *Gazette de Madrid* parlait de notre habileté perfide depuis les évènemens de 1840. Nous aurions, depuis cette époque, suscité au gouvernement espagnol mille difficultés et mille embarras;

Digitized by Google

nous aurions, dans ce but, combiné les élémens les plus opposés et miné les bases qui pouvaient constituer la force morale du régent. On dirait, à entendre la *Gazette de Madrid*, que le gouvernement français a toujours eu à l'égard d'Espartero une politique persévérante et une, qu'il a toujours suivi avec une habile patience les mêmes desseins et les mêmes plans. Qui ne sait au contraire que notre ministère a commencé par flotter entre les velléités les plus contradictoires, jusqu'à ce qu'il se soit réfugié dans la plus complète inaction. Au surplus, le langage de la *Gazette de Madrid* vient d'être dépassé en violence et en mensonge. Il s'est formé à Madrid une junte composée de la députation provinciale, de la municipalité et des officiers esparteristes de la garde nationale. Cette junte a voulu signaler son existence par un manifeste solennellement adressé à la nation. Dans cette pièce déclamatoire, nous aurions été bien surpris de ne pas trouver quelques injures pour la France : on y parle en effet de notre or corrupteur, et l'on y rappelle que le roi François Ier a été prisonnier de Charles-Quint.... C'est la France qui prétend déraciner l'arbre de la liberté arrosé par le sang des enfans de Bravo, Padilla et Maldonado... Le gouvernement français a décrété le deuil et l'extermination contre l'Espagne, et il ne peut pas dissimuler son dépit haineux quand il entend dire aux Espagnols : *Il y a encore des Pyrénées*. Lorsque notre chargé d'affaires a eu connaissance de cet ampoulé manifeste, il a demandé des explications au ministère d'Espartero; on lui a répondu que la junte était un corps indépendant, et que le gouvernement était pour sa part tout-à-fait étranger à cette publication. Le ministère en a donné pour preuve que le manifeste n'avait pas été publié dans la gazette officielle. On dit que l'insertion aurait eu lieu si notre chargé d'affaires ne s'était pas plaint, mais il ne vaut vraiment pas la peine de chercher à approfondir un si misérable incident.

Nous n'avions pas besoin des excentricités de la presse esparteriste pour continuer à reconnaître dans le régent un ennemi entêté de la France. Encore s'il nous haïssait en vertu des préjugés d'un patriotisme exalté, mais c'est comme créature de l'Angleterre qu'il affiche contre la France une si violente antipathie. Il est probable que les évènemens vont se charger de nous venger, et qu'Espartero finira par succomber, précisément parce qu'il est une créature de l'Angleterre. Si l'Espagne reconnaissait en lui un représentant sincère de sa nationalité, l'accablerait-elle comme elle fait aujourd'hui ? Se séparerait-elle avec tant d'unanimité d'un gouvernement qui n'existe plus guère qu'à Madrid? Le général Narvaez a manœuvré de manière à se trouver entre la capitale et Espartero; il ne paraît pas craindre qu'il sorte de Madrid des troupes pour le combattre, il compte plutôt sur leur défection à son profit. Le général Concha est à Malaga, où il a été parfaitement reçu; ce qui nous prouve que la coalition formée contre Espartero n'est pas devenue la source de divisions intestines. Cette coalition durera tant que le régent ne sera pas abattu; elle se dissoudra le lendemain de la victoire. L'inaction d'Espartero étonne tout le monde, ses partisans comme ses adversaires. Depuis

Digitized by Google

quinze jours, nous vivons sur ce fait que le régent est toujours à Albacerte. Qu'y fait-il? Est-il malade ou médite-t-il quelque grand coup? Jusqu'à présent, amis et ennemis ont été d'accord pour reconnaître à Espartero une valeur brillante et une audace peu commune dans les momens difficiles. Les circontances sont assez graves pour que le duc de la Victoire secoue enfin sa paresse. Si le renard a un dernier tour dans son sac, il est temps qu'il nous le montre; si le lion doit se réveiller, il est temps qu'il se lève.

A l'autre extrémité de l'Europe, il s'est joué une comédie à laquelle on ne fait pas assez attention. On se rappelle qu'en Serbie la Russie a exigé qu'on procédât à une nouvelle élection du prince tributaire de la Porte. Après avoir obtenu qu'on obéirait à cette injonction, le cabinet de Saint-Pétersbourg a cru devoir se contenter de ce triomphe et n'a pas trop cherché à contrarier les vœux de la population. Le prince Alexandre a été nommé, et le baron de Lieven a paru enchanté de cette élection, ce qui a produit un excellent effet. L'essentiel pour la politique russe était de poser en principe et de faire accepter en fait qu'elle avait le droit d'infirmer l'élection; maintenant elle s'arrête, ou plutôt elle s'occupe à ranger le prince élu parmi ses créatures. A chaque jour suffit sa peine.

Le bruit avait couru qu'Abd-el-Kader avait fait prisonnier un de nos généraux; c'est au contraire l'émir qui a manqué de tomber entre les mains d'un de nos colonels. Le 22 juin, à six heures du matin, Abd-el-Kader, à vingt-cinq lieues de Mascara, a été surpris dans son camp, et si les Arabes nos alliés n'eussent jeté l'alarme en poussant leur cri de guerre, l'émir était notre prisonnier. Les généraux Bugeaud et Lamoricière ont poussé leurs expéditions jusqu'aux limites du désert. On attend leurs bulletins.

Avant de quitter l'Afrique, M. le duc d'Aumale a fait une excursion aux nouveaux villages de Saint-Ferdinand et de Draria. Ces villages ont été créés par les travaux des condamnés militaires, et ils attendent des colons qui doivent être choisis parmi les agriculteurs de tous nos départemens. Ces essais de colonisation reportent naturellement la pensée sur l'état de la propriété dans l'Algérie. La commission de colonisation de l'Algérie avait, dès le commencement de ses travaux, confié à M. Macarel, conseiller d'état, le soin de rechercher quelle était la constitution de la propriété dans l'Algérie à l'époque de la conquête par les Français. Cette importante question a été approfondie par M. Macarel dans un savant rapport qu'il vient de publier; il y a exposé les principes de la loi musulmane sur la propriété civile, il a passé en revue les différentes opinions sur ce sujet; enfin, il a constaté l'application en Algérie des principes de la législation musulmane. M. Macarel est arrivé par ses intéressantes recherches à ce résultat que la propriété foncière privée, telle que nous la concevons en Europe, existe en droit et en fait dans le pays soumis à la loi de Mahomet. Ce résultat s'accorde avec ce que nous savons des autres législations orientales. La propriété est un fait fondamental de la nature humaine, qui, dans ses principes constitutifs, se retrouve à toutes

Digitized by Google

les époques et dans tous les pays. Ce travail fait honneur à la science et à la sagacité de M. Macarel.

Comment parler de l'Afrique, surtout deux jours après un funèbre anniversaire, sans songer au prince royal qui y a laissé de si brillans souvenirs ? Cette semaine, la France entière a reporté sa pensée sur M. le duc d'Orléans, sur les rares qualités qui le distinguaient, et ses regrets n'en ont été que plus vifs. A Dreux, le roi et sa famille ont renouvelé les tristes adieux qu'ils avaient adressés l'an dernier au noble prince que nous avons perdu. Le pays s'est associé à ce retour de deuil et de douleur.

THÉATRES.

Théatre-Français. — Si l'on tient à se bien convaincre de l'extrême mauvaise foi des critiques qui reprochent incessamment à la Comédie-Française son inaction et sa paresse, on n'a qu'à parcourir le programme des pièces jouées chaque semaine sur la scène de la rue de Richelieu. Depuis que nous n'avons parlé du Théâtre-Français, c'est-à-dire depuis quinze jours, voici, entre autres productions, quelques ouvrages représentés par MM. les comédiens du roi. En fait d'œuvres du premier ordre nous citerons, d'abord, *Britannicus*, de Racine; *Zaïre* et *OEdipe*, de Voltaire; *George Dandin, le Malade Imaginaire* et *l'Avare,* de Molière; *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro,* de Beaumarchais. En fait d'œuvres moins haut placées dans l'estime publique, mais cependant intéressantes à plus d'un titre, et destinées, d'ailleurs, à faire contraste et à varier les plaisirs de la foule, nous citerons *le Distrait,* de Regnard; *les Rivaux d'eux-mêmes,* de Pigault-Lebrun; *le Roman d'une heure,* d'Hoffmann. Puis, arrivant aux œuvres contemporaines, nous citerons *les Burgraves,* de Victor Hugo; *une Chaîne, Oscar, Bertrand et Raton,* de M. Scribe; *Latréaumont,* d'Eugène Sue; *les Enfans d'Édouard,* de Casimir Delavigne. Et enfin, parmi les productions contemporaines auxquelles le public, sans les mettre tout-à-fait au niveau des précédentes, accorde une estime non équivoque, nous citerons *le Secret du Mariage*, de M. Creuzé de Lesser; *la Suite d'un Bal masqué,* de MM. de Bawr; *Faute de s'entendre*, de M. Duveyrier; *le Portrait vivant,* de M. Mélesville; *le Mari de ma Femme,* de M. Rozier.

Eh bien! que l'on compare donc à ce programme de la Comédie-Française durant la dernière quinzaine, le programme de n'importe lequel des autres théâtres de Paris, et l'on verra si les avantages de la qualité et de la variété ne se trouvent pas du côté de la Comédie-Française. Que deviennent, nous le demandons, en présence de cette simple énumération de travaux dramatiques, les banales accusations d'inaction et de paresse si étourdiment et si

Digitized by Google

injustement jetées à la tête des comédiens du roi? Et pourtant, là ne se bornent pas les titres que la Comédie-Française a acquis à la sympathie publique durant la quinzaine qui vient de s'écouler. Durant cette laborieuse quinzaine, la Comédie-Française a fait plus encore que de déployer une ardeur et une activité louables; elle a offert à ses habitués, et cela à plusieurs reprises, deux spectacles pleins d'intérêt, nous voulons dire le début de Mlle Héléna Gaussin dans l'emploi des reines tragiques, et la rentrée de cet excellent comédien qu'on appelle Périer. A l'heure même où nous écrivons ces lignes, Mlle Avenel, une jeune et intelligente soubrette, éloignée pendant quelques mois du théâtre de la rue de Richelieu, est rendue aux habitués de la Comédie-Française sous le glorieux patronage de Marivaux. Avant deux ou trois jours, Mme Mélingue, cette belle et populaire interprète du drame moderne, paraîtra dans *la Mère et la Fille*. Après quoi viendront *les Demoiselles de Saint-Cyr*, de M. Alexandre Dumas; *Ève*, de M. Léon Gozlan; et trois ou quatre autres nouveautés.

Ce qui n'empêchera point MM. les feuilletonistes, pas plus tard que lundi prochain, de crier pour la cent millième fois à la mollesse et à la fainéantise de la Comédie-Française, tant une habitude prise est difficile à vaincre! tant il est commode, surtout pour MM. les feuilletonistes, de suppléer à la réflexion et aux idées par l'éternel rabâchage d'un misérable lieu-commun! Heureusement, il est quelqu'un qui a non seulement plus d'esprit, mais encore plus de loyauté ou d'intelligence que MM. les feuilletonistes : c'est le public.

Gymnase. — *Les Deux Sœurs*, vaudeville en un acte, par M. Fournier. — C'en est fait! nous revenons à la simplicité la plus excessive. Mme Ancelot fait école; voici M. Fournier qui marche sur les traces de l'auteur de *Marie* et de *Loïsa*. Impossible, en effet, d'inventer rien de plus *simple*, dans toutes les acceptions du mot, que le présent vaudeville de M. Fournier. Deux sœurs, Julie et Claire, habitent de compagnie une pauvre petite mansarde où elles travaillent le plus qu'elles peuvent pour se nourrir. Julie, en sa qualité d'aînée, s'arroge le droit de diriger Claire, au grand contentement de cette dernière qui est bien la meilleure pâte de jeune fille que l'on puisse imaginer. Mais, contre l'amour, à quoi servent la sagesse et l'expérience? A rien absolument. Julie en offre la preuve, elle qui, à la veille d'épouser un brave garçon nommé Antonin, se prend tout à coup d'une belle passion pour une façon d'intrigant répondant au nom de Taxile. Par bonheur, Mlle Claire, bien qu'ayant un an ou deux de moins que sa sœur Julie, se trouve avoir, en revanche, plus de jugement qu'elle et plus de bon sens. Elle observe attentivement la marche du petit drame domestique où sa sœur se trouve engagée, très décidée à sauver Julie à tout prix s'il en est besoin. La providence, représentée par un héritage inattendu et inespéré, vient précisément en aide à la jeune Claire. Grace à cet héritage, Claire tente

Digitized by Google

l'avidité de mons Taxile, qui fait mine tout aussitôt de sacrifier Julie à Claire, juste comme cette dernière l'avait prévu. D'où vous concluez aisément, sans qu'il soit besoin de vous le dire, que Julie, éclairée enfin sur le compte du détestable Taxile, revient de tout cœur et de toute ame à l'ouvrier Antonin, son premier amour. Conséquence forcée des *Deux Sœurs :* — Il ne faut pas se fier aux apparences; l'âge ne prouve rien en matière de sagesse et d'intelligence; et enfin, chez les jeunes filles *bien nées :*

La *vertu* n'attend pas le nombre des années.

L'avantage que Claire obtient sur Julie, dans *les Deux Sœurs*, au point de vue de la morale, elle l'obtient encore au point de vue de l'art; Mlle Rose Chéri, en effet, qui représente dans *les Deux Sœurs* le personnage de Claire, joue infiniment mieux que Mlle Anná Chéri, sa sœur aînée, qui interprète le rôle de Julie. Mlle Rose Chéri est une actrice destinée, je le crois, à devenir excellente, si ses admirateurs exagérés ne la gâtent pas. Elle a de la jeunesse, de la beauté, de la grace, de l'élégance, une bonne tenue en scène, des gestes heureux, des attitudes distinguées, une voix touchante; et pourtant, si riche que soit ce catalogue des qualités de Mlle Rose Chéri, je dois à la vérité de déclarer qu'il n'est pas encore complet. Il y manque, jusqu'à présent, une qualité supérieure à toutes les autres, je veux dire le naturel. Mlle Rose Chéri n'a du naturel que l'apparence. Dieu la préserve de tomber jamais dans le genre de Mme Volnys! — Quant à Mlle Anna Chéri, j'aurais bien quelques petits complimens à lui adresser, mais, d'un autre côté, j'aurais tant et de si graves reproches à lui faire, que je m'abstiendrai galamment de rien dire d'elle cette fois.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

KONRAD-LE-PAUVRE.

ÉPISODE DE LA GUERRE DES PAYSANS.

C'était dimanche; on fêtait le saint jour dans la ville de Kempten. Le service divin était fini. Au bruit mourant des cloches qui avaient sonné toute la journée, les églises se fermaient à Kempten, petite ville de sept mille ames, bâtie au bord de l'Iller, gouvernée par un abbé, seigneur tout à la fois, et seigneur très paresseux; aussi paresseux que puissant, aussi puissant que blasé.

Il y avait une grande place à Kempten, où les habitans avaient le droit de se promener de long en large, mais le dimanche seulement.

Or, le dimanche dont il est ici question voyait se promener en toute liberté la population de Kempten; se promener n'est pas le mot convenable, car elle était assise de manière à former plusieurs cercles autour de cette place.

Sur ces six ou sept mille habitans, trois mille au moins n'avaient pas de souliers, deux mille n'avaient pas de chemise; on ne saurait trop dire ce qu'il manquait aux autres. La misère ne leur manquait pas.

Poussée à l'extrême, cette misère était devenue nationale. Tout le monde étant misérable à Kempten, une épaule nue de plus ou de

Digitized by Google

moins ne faisait pas tache. Il y avait bien, comme aujourd'hui en Irlande, trois hauts-de-chausses par dix habitans.

Ils étaient fort sobres, on en comprend la raison; fort attachés à leur ville, attendu que pour en sortir il aurait fallu qu'ils marchassent, et ils n'avaient pas de chaussures; ce que l'on comprend un peu moins, c'est que leur état, au lieu de les affliger, les amusait, les faisait rire, beaucoup rire. L'abbé de Kempten attribuait la gaieté de ses sujets à l'eau du pays; il ne pouvait guère l'attribuer au vin.

Réunis sur la place de Kempten, ils s'étaient accroupis à terre, l'un près de l'autre, coude à coude, l'un derrière l'autre, genoux contre dos, poitrines contre genoux, heureux de s'emboîter de cette ingénieuse façon une fois par semaine. Ainsi s'enchâssent les moutons dans leurs claies. Seulement, les moutons sont plus gras; et Dieu, qui a gratifié l'homme de l'intelligence, a oublié de lui mettre de la laine sur le dos. Les habitans de Kempten le remarquaient souvent, sans pour cela rire de moins bon cœur. Au lieu de boire et de manger, ils riaient, plaisir qu'on peut se permettre à jeun. L'abbé n'avait pas encore imaginé de frapper un impôt sur ce plaisir. Il n'était pas si dépourvu d'humanité.

C'est que Kempten, on l'avouait à sa gloire, était entre toutes les villes d'Allemagne celle qui possédait *Konrad-le-Pauvre*, qui l'avait vu naître et couronner dans un concours singulier.

Beaucoup de villes d'Allemagne, on le sait, se disputaient, chaque année, on n'explique pas dans quel but moral, le prix de la folie, non de cette folie, infirmité triste de l'intelligence; elles se défiaient plutôt à qui, parmi elles, aurait la couronne de l'habileté à imaginer certaines aberrations monstrueuses, subversives de la marche habituelle des sentimens, des idées et des choses. Qu'on imagine un tournoi où l'on n'entrait en lice que cuirassé de grosses stupidités des pieds à la tête, que monté sur des éléphans de sottises. Chaque ville avait sa confrérie, jalouse de ses traditions, de ses héros, de ses athlètes, qui la représentaient quand les concours s'ouvraient dans quelque autre ville dont le sort amenait le nom. C'était alors une grande confédération burlesque, un conclave de mendians, une diète de va-nu-pieds. Il arrivait souvent qu'envieux de ces supériorités proclamées au tribunal de la folie, les seigneurs n'en laissaient pas la jouissance au peuple; ils se les appropriaient; et les fous du peuple devenaient des fous de cour.

Au dernier concours, Kempten avait vu sa confrérie triompher de toutes les autres dans la chétive personne d'un cordonnier nommé

Digitized by Google

Konrad-le-Pauvre. L'histoire, qui a retenu son nom et sa condition, n'a pas omis non plus de nous apprendre par quel chef-d'œuvre d'extravagance il conquit sa royauté.

Konrad occupait à peu près le centre de la place de Kempten. De toutes les avenues, on distinguait sa figure maigre, déjà couverte de cheveux blancs qui collaient à ses tempes, malgré sa jeunesse. Tout était en lui bouffonnerie et tristesse; la douleur réelle avait ses traces que cachait mal une hilarité permanente, hébétée. Son nez transparent se moquait de ses joues creuses; et ses yeux pleins de feu ne se relevaient qu'avec pitié sous son front plissé comme celui d'un sexagénaire. Les nombreux jours de misère que l'humanité a subis depuis Adam étaient tombés en héritage au pauvre Konrad. C'était Job, mais un Job philosophe, un Job guilleret. Sur le vœu unanime de ses concitoyens, Konrad-le-Pauvre se disposait à reproduire en leur présence la scène dont il était sorti vainqueur dans beaucoup de villes d'Allemagne, du consentement même de ses rivaux.

Au même instant, un jeune seigneur saxon du nom d'Ulrich entrait dans le palais de son indolent cousin, l'abbé, seigneur de Kempten.

Situé tout près de la ville, au milieu d'un petit bois dont la sauvage végétation l'enveloppe, le couvent de Kempten réunit autour de ses murs les beautés de la solitude. Il se cache à moitié dans l'ombre. Ce que le temps a laissé de ruines verdies par la mousse se réduit à une seule aile, qui atteste la destruction d'une œuvre puissante de maçonnerie. Où fut le vitrail long-temps fouetté par le vent, effacé par la pluie, se déploie quelquefois, au lever du soleil, un vautour radieux, aux ailes bruyantes. Dans le vide de la niche où un apôtre de pierre s'est tenu debout pendant plusieurs siècles, croît et joue avec le vent une fleur portée sur sa maigre tige. Le lierre pleut en gerbes par toutes les fentes; en automne, le vent l'effile, le secoue et le lance à brassées, comme un pont de verdure, vers l'aile opposée qui n'est plus; en été, il se coud à chaque irrégularité du ciment et le couvre de ses broderies. Kempten n'est plus qu'une ruine. Qui dirait son âge? Dedans il n'y a plus qu'un abbé qui dort, au dehors et au-dessus que des oiseaux babillards qui chantent.

Avant d'entrer chez son cousin, Ulrich s'arrêta à quelques pas d'une salle basse, et il put voir à travers une porte vitrée, assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un grand feu, son cousin l'abbé et la supérieure d'un couvent voisin causant avec le calme qu'inspire la quiétude de l'ame.

Digitized by Google

Il y a plaisir en effet à contempler leurs chairs grasses mollement reposées dans des fauteuils, leurs belles mains oisives sur leurs genoux. Le bonheur a un teint : il colore leur visage. Sous leur costume sombre, l'embonpoint de leurs joues ressort avec plus de blancheur. Ce sont des chérubins qui ont été bien nourris dans la maison de Dieu. L'appartement où ils se trouvent les encadre avec amour. Le bruit n'y parvient pas, le jour à peine; l'un vient mourir sur l'obstacle cotonneux d'une tapisserie en drap violet, l'autre ne rayonne sur la boiserie du plancher qu'après s'être adouci en passant par des tissus de couleur tendre. Autour de l'appartement règne une suite de portraits en pied de religieuses fondatrices d'ordres en Allemagne. Le peintre semble avoir voulu donner à leurs robes brunes et à leurs guimpes tuyautées l'inflexibilité de leurs vertus. L'uniforme position de leurs bustes, l'égale fixité de leurs regards sur le Christ qui leur fait face, prête comme une action à leur assemblée muette.

— Mes frères, disait pendant ce temps, sur la place de Kempten, Konrad-le-Pauvre à ses sujets maigres comme des chats amoureux, vous avez tous des droits à mes largesses. Écoutez donc.

Moi, Konrad-le-Pauvre, natif d'ici, de Kempten sur l'Iller, proclamé par l'Allemagne roi de la confrérie des fous, qui est reine entre toutes les confréries, je prétends partager avec vous mon royaume.

Konrad, se tournant vers ses auditeurs :

— Ce royaume s'appelle la Gueuserie.

Des fronts se ridèrent, des joues amaigries se bouffirent d'air; on vit luire des dents. Les habitans de Kempten riaient.

— Le royaume de la Gueuserie est plus grand que l'Allemagne entière; il est grand comme le monde.

Je suis donc, moi, Konrad-le-Pauvre, roi des gueux et du monde.

— Oui! oui!

— Préparez-vous à mes largesses.

A vous là-bas, les sans-souliers et qui riez de si bon cœur, je concède la terre de la *Sécheresse*, le pays de la *Stérilité* et de l'*Abandon*. En loyaux sujets de la gueuserie, vous me paierez la dîme de tout ça.

— Grace à Konrad, le roi des gueux!

— A vous plus loin, les sans-chemises, j'abandonne la vice-royauté de la contrée de la *Famine*. Vous m'apporterez tous les ans en hommage un tribut de pierres et de ronces.

— Merci à Konrad-le-Pauvre!

— A vous plus loin, les décharnés, j'octroie, sans qu'on vous in-

Digitized by Google

quiète dans votre possession, les pâturages de la *Soif*, de la *Maladie* et de la *Maigreur*.

— Reconnaissance à Konrad, roi de la confrérie.

— A vous, mes amis, les fleuves de la *Dévastation* et les marais de la *Fièvre*.

— Merci! merci! assez! assez! Garde-toi quelque chose.

— A vous les montagnes de la *Misère*, les vallons de la *Rage*, les grands chemins de la *Mort*.

Maintenant, venez tous recevoir l'investiture du pouvoir que je vous octroie sur les contrées où vous allez régner.

Parodiant la cérémonie du sacre des empereurs, Konrad-le-Pauvre, qui était perché sur un escabeau, imposait avec un profond respect ses pieds sur le visage des lieutenans, vice-rois, gouverneurs de l'empire de la Gueuserie.

Il y eut ensuite un grand dîner : l'empereur de la contrée imaginaire s'assit devant une table chimérique, et commença, entouré de sa cour, un banquet splendidement illusoire.

Cent domestiques empressés faisaient semblant de porter des plats et de plier sous le poids des mets qui ne s'y trouvaient pas; ils ne portaient rien. Ils posaient leurs plats sur la table absente. On applaudissait à l'excellence des ragoûts, à la suavité des rôtis. La comédie était parfaitement jouée.

D'autres prenaient l'attitude de gens qui versent à boire, d'autres celle de gens qui ont une coupe à la main. Qu'il fait bon boire frais, sire! entendait-on murmurer les courtisans du royaume de la Gueuserie. A votre santé! à votre gloire! à votre long règne!

Au long règne de Konrad-le-Pauvre, souverain de la Gueuserie; à lui, buvons!

Ils mouraient de soif, les malheureux, ils tiraient leur langue épaisse; mais ils riaient néanmoins, ils riaient fort.

— A présent que nous avons bien bu, bien mangé, bien ri, amusons-nous, sire Konrad-le-Gueux.

— Oui, amusons-nous, reprit Konrad; jouons au *jugement de Dieu*.

— Oui, le jugement de Dieu! Nous allons chercher le baquet, sire Konrad.

— Qu'est-ce que le jugement de Dieu? demandèrent quelques-uns.

— Vous allez le voir, leur répondit Konrad. Nous avons assisté à pareille cérémonie à Meiningen. Pour vous être agréable, nous la répéterons devant vous.

Et s'emparant de Konrad-le-Pauvre, les habitans voulurent le pro-

Digitized by Google

mener à travers la ville avant d'aller chez l'abbé de Kempten, auprès duquel une visite était indispensable pour jouer la comédie du *jugement de Dieu*.

Pendant cette promenade triomphale, Ulrich se présentait chez son cousin, qui, après avoir congédié la supérieure, avait repris son attitude de sybarite. Le seigneur-abbé se souleva à demi sur son canapé d'édredon pour recevoir son jeune parent, le bien-venu dans cette maison endormie, dont les portes de drap tournaient sur des gonds de velours, dont les murs étaient recouverts d'une tapisserie de laine, et où le soleil n'entrait que tamisé, pour ainsi dire, par de triples rideaux qui en absorbaient l'éclat. Ce dialogue s'échangeait entre eux :

— Quoi ! vous avez le courage de venir de si loin, mon cousin. Pour quel péché? Est-ce un vœu que vous auriez fait?

L'abbé de Kempten s'était recouché.

— Mon cousin, le plaisir de voir un parent...

— Vous auriez fait plus de cent lieues pour me voir? Asseyez-vous, mon cousin. Pardonnez-moi, mais je ne vous rendrai jamais la politesse.

— Je n'y ai pas compté non plus. Vous avez des goûts, mon cousin, plus circonscrits que les miens; vous êtes d'ailleurs souverain ici, à Kempten.

— Avez-vous remarqué mon peuple en passant?

— Je ne l'ai pas encore aperçu; seulement une troupe de mendians, je n'ose dire de voleurs...

— Osez, mon cousin... C'est là mon peuple; vous le connaissez. Il était ramassé sur la place, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est cela. Ils célèbrent ainsi le dimanche, jour du repos. C'est tous les jours dimanche pour eux.

— Et vous ne les occupez pas?

— Pourquoi les occuper, je vous prie?

— Qu'en faites-vous donc, mon cousin?

— Belle demande! je les vends au roi de France, qui en fait des soldats. Ils dégénèrent pourtant; ils ne sont plus aussi beaux. Mais changeons de propos, nous parlerons bêtes plus tard. Pourquoi n'êtes-vous pas dans quelque abbaye? Il est temps, mon cousin, d'embrasser la seule vocation digne de vous. Vous êtes allé à Rome, m'a-t-on dit?

— Oui, mon cousin.

— Eh bien?

Digitized by Google

— Il est survenu tant de changemens depuis mon absence et depuis mon retour.

— De changemens, et dans quoi? La chrétienté se serait-elle fait turque?

— Vous ne savez donc pas que les hommes d'église sont moins bien vus aujourd'hui en Saxe, et dans quelques autres cantons d'Allemagne?

— Que vous importe, Ulrich? Est-ce que vous tenez à être bien accueilli, vous qui n'avez besoin d'aller chez personne, excepté à l'église, si l'envie vous en prend?

— Peut-être, mon cousin de Kempten, n'avez-vous eu aucune connaissance des évènemens qui ont eu lieu le mois dernier à Wittenberg?

— Est-ce qu'il y est passé beaucoup d'oies?

— Les indulgences y ont été prêchées avec quelque difficulté.

— Parbleu, mon cousin, vos Wittenbergeois voudraient les avoir pour rien. Les augustins ont tenu bon. Voilà tout, j'imagine.

— Ce n'est pas tout. D'abord les augustins n'ont pas prêché les indulgences cette année, ce sont les dominicains. Quant au prix des indulgences, les Allemands n'en voulaient pas, même pour rien.

— Ils font les délicats, les pourceaux.

— Mon cousin, c'est parce qu'on les a injuriés de cette manière en chaire qu'ils se sont soulevés et qu'ils se sont livrés à des emportemens dont vous n'avez aucune idée. On a été obligé de suspendre les prédications; et les prédicateurs ont été forcés de quitter Wittenberg au plus vite.

— Mon cousin, ce que vous m'apprenez là est impossible.

Toujours couché et se tournant du côté opposé à Ulrich, de manière à éviter le jour, dont l'éclat, tout paisible qu'il fût, le blessait, l'abbé de Kempten poursuivit ainsi :

— Voyez-vous, si des pourceaux comme ceux dont vous me parlez me jouaient un pareil tour, avec ma pantoufle je les disperserais; à défaut, je les écraserais avec cet oreiller.

L'abbé jeta mollement sa pantoufle; il ne daigna pas même jeter l'oreiller.

— Ne parlons plus de cela, continua-t-il, j'en rougis; parlons de vous, mon cousin : quelle vie vous tardez d'embrasser! jugez-en. De ce balcon je puis chasser aux canards, pêcher aux truites par celui-ci, j'officie dans cet appartement. Ici je dors, là je dîne; j'ai tout sous la main. J'oubliais mes sujets, qui tous les soirs m'apportent les clés

Digitized by Google

de la ville. Si ceux-là se révoltent!... il est vrai que je me garde bien de leur prêcher quoi que ce soit. Mais encore une fois, comment vous trouvez-vous ici, vous si bien fait, mon cousin, pour être abbé dans quelque Éden de la Saxe?

— Mon cousin, cette effervescence religieuse a compromis quelques chevaliers de mes amis; j'étais du nombre.

— Quelle effervescence?

— Mais de celle dont je vous entretenais tantôt; causée, mon cousin de Kempten, par le refus du peuple de souffrir la prédication des indulgences.

— Vous avez donc, Dieu en soit loué, donné du fouet et du bâton au travers des hures de ces animaux! Qui a pu trouver cela mauvais?

— Je crois que nous ne nous entendons pas, mon cousin de Kempten.

— Parfaitement, mon cousin. Vous avez protégé les prédicateurs dominicains, enfin Rome.

— Je mentirais si je disais cela.

— Comment, mon cousin! et comment, et de quelle manière vous trouvez-vous là-dedans?

— Le bon droit m'a paru du côté opposé.

— En pleine révolte avec Rome, avec l'église! Vous vous amusez de moi; songez que je n'ai que deux ans de plus que vous. Je ne suis pas d'un âge à être berné.

— C'est la vérité, mon cousin.

— Est-ce que la populace vous donnera une abbaye, vous dirai-je, puisque je suis forcé de croire que vous ne vous moquez pas tout-à-fait de moi?

— Je n'attends de faveur de personne, mon cousin; je n'aurais d'ailleurs ni la vertu, ni l'esprit nécessaire pour gouverner une abbaye.

— C'est bien difficile en effet de gouverner des serfs. Voilà cinq ans que je n'en ai pas vu un seul en face. Pourtant l'ordre ne manque pas à Kempten. Vous qui avez examiné mes sujets en venant, Ulrich...

— Je vous ai déjà dit, mon cousin, qu'à leurs costumes je les avais pris pour des voleurs.

— Laissons leurs costumes; dans la Sainte Écriture les peuples sont nus. Ils n'en conservent pas moins leur aimable innocence. Mais que faisait mon peuple, dites?

— Il riait de grand cœur sur la place; je n'ai jamais vu rire en aussi grand nombre.

Digitized by Google

— C'est que, mon cousin, on n'a jamais été heureux en aussi grand nombre.

— Tenez, on les entend d'ici, mon cousin de Kempten.

— Vous vous trompez, mon cher cousin.

— Je ne crois pas.

Il ne devint pas douteux que le cousin du seigneur-abbé avait raison. Les voix qu'il avait entendues grossirent, leur nombre augmenta, des rires s'y mêlèrent pour prêter un caractère indéfinissable à la cohue de plus en plus proche. Bientôt la rumeur s'engouffra sous les portiques du palais de l'abbé de Kempten; elle s'éleva sous ses croisées, ce qui était une inconvenance rare de la part de la population dont il était adoré.

— Si c'était ma fête, je concevrais cet enthousiasme, murmurait-il; encore en blâmerais-je la démonstration importune. Mais je ne devine pas, je vous l'avoue, la cause de cet hommage.

L'abbé fit l'effort de se dresser à demi sur son séant pour mieux saisir le caractère de l'hommage.

Son cousin put voir alors que l'abbé de Kempten portait du linge plus blanc, plus fin et mieux brodé que celui d'une femme, dont il avait les formes arrondies. Ses mains, qu'il dégageait pour la première fois de dessous l'espèce de courte-pointe en brocatelle jetée sur lui, étaient chargées de bagues.

Dans cette pose efféminée :

— Voyez, mon cousin, ce que me veulent ces gens-là, décidément.

S'ils ont des vœux, qu'ils les prononcent.

S'ils ont des fleurs, qu'ils les déposent à la porte.

Entr'ouvrez la croisée, mon cousin.

Ulrich regarda.

— Mon cousin, ces gens-là emportent des morceaux de fer placés dans un des pavillons de la cour : que vont-ils en faire?

— Les poids et les mesures de la ville, dites-vous, Ulrich? Mais ils sont fous! Paraissent-ils ivres?

— Mais ils rient de plus belle.

— Appelez mes gens, mon cousin; mes sujets sont ivres.

— Vous suivrez ces imbéciles, commanda l'abbé à ses gens quand ils furent en sa présence, jusqu'où ils iront. Vous saurez me dire ce qu'ils prétendent faire avec ce qu'ils ont emporté. Vous mettriez un terme à coups de fouet à leurs folies, s'ils les poussaient trop loin. Demain, je rendrai justice.

Se tournant vers son cousin :

Digitized by Google

— Il m'est revenu que mes sujets de Kempten ont murmuré contre les nouveaux poids et les nouvelles mesures dont j'ai ordre d'établir l'usage dans mon canton. Ils se plaignent que ces poids sont plus lourds et ces mesures plus vastes que celles d'autrefois, et que par ce moyen leur redevance, tant en solides qu'en liquides, est d'un quart plus considérable. Cela peut être; je n'en sais rien.

La rumeur avait cessé avec l'enlèvement des poids et des mesures; l'abbé de Kempten s'était recouché.

Arrivés sur la place qu'Ulrich avait traversée en venant, les gens de l'abbé furent témoins de ce spectacle.

La population avait fait cercle autour d'un vaste baquet plein d'eau, traversé par une planche sur laquelle était debout Konrad-le-Pauvre, tenant d'une main les nouvelles mesures en plomb et les nouveaux poids en fer. Un autre habitant remplissait l'office de prêtre et murmurait des paroles latines entre les deux témoins voulus pour accomplir le jugement de Dieu. Car les nouvelles mesures, après avoir communié, allaient subir, en présence du peuple, l'épreuve de l'eau.

Konrad-le-Pauvre avait la dignité de son rôle, et les spectateurs la moquerie grave du leur. Ils couvaient du regard ce baquet, comme s'ils avaient fini par se persuader que le miracle d'une justice éclatante s'opérerait sous leurs yeux.

Après avoir élevé les poids et les mesures de manière à ce que chacun pût en voir la frauduleuse innovation, Konrad les posa sur l'eau, qui ne fut pas, on le suppose, favorable aux accusés. Les poids et les mesures allèrent au fond.

— Ils sont coupables! s'écria Konrad; l'eau ne les a pas soutenus un seul instant. Approchez; vous vous en convaincrez.

Comme s'il était vraiment inoui que des mesures en fer ne flottassent pas, les habitans de Kempten s'extasiaient ainsi que devant un miracle, en les contemplant dans le fond du baquet.

— Les poids et les mesures sont donc condamnés : anathème!

— Anathème!

D'un air moitié pieux, moitié burlesque, Konrad levait les bras pour remercier Dieu d'avoir prononcé entre eux et les poids de fer.

Des coups de fouet appliqués sur les deux bras de Konrad-le-Pauvre les ramenèrent bleus et déchirés contre lui.

— Qui t'a permis cela?

En riant, mais avec une larme dans l'œil, Konrad-le-Pauvre répondit : Nous nous amusions; c'était pour rire.

Digitized by Google

— On ne touche pas à ça, on ne raille pas ça, criaient, sans cesser de battre Konrad-le-Pauvre, les domestiques de l'abbé.

— Oh! ne le battez pas ainsi, maîtres. Vous l'avez vu, nous rions tous. C'est dimanche, il faut rire. Un peu de pitié : on est bon quand on veut.

Pour réponse aux supplications des habitans intervenant pour Konrad, les domestiques lui sanglèrent au visage un dernier coup de fouet si vif, que le sang lui jaillit des tempes, et qu'il lui resta une raie rouge au front.

Konrad fit deux bonds : la planche du baquet, qui soutenait déjà un des domestiques de l'abbé et Konrad, fléchit. En se redressant, elle montra à tous, porté comme sur un pavois, Konrad-le-Pauvre, qui, après avoir promené ses yeux sur les habitans et les avoir soulevés à un pied de terre rien que par ce regard, leur montra expressivement du doigt les domestiques de l'abbé et le palais de leur maître.

Le conseil ne fut pas d'abord compris.

— Comptez-vous! cria alors Konrad en répétant son geste, qui signifiait : Voyez combien vous êtes et combien ils sont.

Cette fois, Konrad fut clair. Les domestiques furent battus à leur tour, et comme des domestiques peuvent l'être par des paysans.

Elle était féconde en interprétations, l'apostrophe de Konrad, et il n'était pas homme à en limiter le sens.

Descendu du baquet, on s'attacha à lui, il fut suivi. On retourna sur ses pas au palais de l'abbé. Les portes s'ouvrirent, tombèrent devant la population de Kempten. Pâle, demi-nu, ne songeant plus, pour repousser la révolte, à ses pantoufles ni à son oreiller, ces deux seules armes dont il prétendait user, il fut saisi à la ceinture par Konrad-le-Pauvre et porté par lui jusque sur le baquet où avaient figuré les poids et mesures quelques minutes auparavant. Une fois suspendu au-dessus de l'eau par la serre de Konrad, celui-ci invita tous les habitans de Kempten à venir révéler les griefs dont ils avaient à se plaindre.

— Grace! murmurait le frêle abbé d'une voix mourante et en mesurant, dans sa pose horizontale, la taille de celui qui l'étreignait, taille qu'il voyait trois fois plus haute qu'elle n'était.

— Mais accourez donc l'examiner, votre seigneur, ne cessait de répéter Konrad.

C'est à peine si les habitans osaient porter leurs regards sur leur maître. Habitués à le redouter, ils craignaient d'être témoins de son abaissement. Après avoir fait quelques pas et jeté un coup d'œil

Digitized by Google

rapide sur son visage crispé, ils se perdaient dans la foule. Konrad seul, s'agenouillant sur la planche du baquet, lui dit :

— Monseigneur, croyez bien que, dans la position difficile où vous êtes, je ne cesse de vous respecter; mais, en ma qualité de roi de *la confrérie des Gueux*, j'ose vous demander, — vous ne vous fâcherez pas, monseigneur, — le droit de chasse pour nous tous.

— Oui! oui! je vous l'accorde.

— Le droit de pêche. Cela ne vous blesse point trop, n'est-ce pas?

— Oui! oui! répondit brièvement l'abbé en soupirant, épouvanté de la vue de l'eau, qui effleurait déjà ses cheveux, qui fraîchissait à ses oreilles.

— Monseigneur, si c'était encore un effet de votre bonté, ajouta Konrad, de nous faire travailler, de ne pas nous laisser dans une oisiveté qui nous tue par la misère qu'elle entraîne.

La dernière concession fut la plus douloureuse à arracher à l'abbé.

— Les faire travailler! les cruels! Et à quoi?

— Vous hésitez, monseigneur, s'écria Konrad en plongeant l'abbé quelques lignes au-dessous de l'eau.

L'abbé se crut mort, il poussa un gémissement affreux, et fit jaillir l'eau de son souffle.

— Soit. Je vous ferai tous travailler, cria-t-il en barbottant, tous!

— C'est une cruauté, dit sur ces entrefaites le cousin Ulrich, qui enfin était parvenu à s'ouvrir un passage jusqu'à son cousin. Est-ce ainsi que vous vous faites justice?

Il arracha l'abbé du poignet de fer de Konrad, et le mit sur ses pieds.

— Mon cousin, je suis mort! je suis assassiné! Ah! quand j'achetai 30,000 florins cette infernale abbaye, je ne savais pas ce qui m'arriverait un jour. Moi qui me croyais adoré! Mon Dieu, je n'y tiens pas beaucoup, reprenez-la et laissez-moi partir.

Konrad se tournant vers ses compagnons :

— Qui est-ce qui a 30,000 florins à compter à monseigneur? il nous rendra Kempten.

— Trente mille florins! Qui a parmi nous trente mille florins? se demandaient en riant les membres de la confrérie des gueux.

— Je n'en ai jamais eu un seul de ma vie.

— Ni moi. Comment est-ce donc fait, un florin?

— Je ne veux rien; je ne vous demande rien; laissez-moi partir.

— Si! disait Konrad en tenant toujours l'abbé par le collet; si! nous voulons te donner l'argent. Nous ne sommes pas des voleurs.

Digitized by Google

Mais je sais qui te comptera les trente mille florins. Le voilà, celui-là.

Il désigna le cousin de l'abbé.

— Compagnons du soulier, ajouta-t-il à haute voix, votre frère Ulrich s'engage à payer à l'abbé de Kempten trente mille florins pour le comté de Kempten, qui dès ce moment est à nous. Chassez, pêchez, travaillez, vous êtes libres!

— Il vous est permis pourtant, dit Konrad à l'abbé, de rester ici comme nous, si vous le jugez convenable. Votre palais, votre personne seront respectés.

— J'y consens, répondit l'abbé, qui craignait que le refus d'être locataire du palais dont il cessait d'être propriétaire ne lui attirât encore le châtiment liquide du jugement de Dieu.

Konrad alors le lâcha, et l'abbé put respirer; il fut ramené à son palais seigneurial sans pompe, mais aussi sans menace.

— Faites votre premier acte de possession, dit ensuite Konrad à Ulrich, car Kempten vous appartient maintenant, et ce sont ici vos sujets.

— Remercions Dieu, répondit celui-ci; et il s'agenouilla en appuyant la croix de son épée sur sa bouche.

Quand la prière fut finie, Konrad prit l'épée du jeune comte, et posant sur la pointe d'acier un soulier de paysan, il éleva ce grossier symbole de toute la hauteur de son bras.

Des pleurs coulaient de toutes ces paupières une heure auparavant plissées par le rire stupide de la servitude.

Jamais étendard de guerre rayonnant de flammes et de couleurs n'émut comme ce soulier balancé au bout d'une épée.

Konrad-le-Pauvre ne comprenait pas lui-même qu'il eût fait de si grandes choses en une seule journée de royauté.

Répétée dans une grande partie de l'Allemagne, la cérémonie burlesque de *Konrad-le-Pauvre* aida prodigieusement au mouvement de la réforme, qui dut autant au soulier mystérieux qu'à la parole de Luther. Ce fut un signe de confraternité entre les seigneurs et le peuple quand ils voulurent s'entendre pour secouer le joug de l'autorité romaine. Ce soulier est de la famille du bonnet de la liberté. Pourquoi un soulier? pourquoi un bonnet? — Qui le sait?

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

LA FÊTE

DE

LA MADONE DELL' ARCO.

La route la plus fréquentée des environs de Naples est celle de Portici. Jour et nuit, une immense population va et vient pour ses affaires ou ses plaisirs. Les *corricoli* se croisent au galop, et soulèvent des nuages d'une poussière insupportable; mais, après avoir passé le pont de la Madeleine, lorsque vous arrivez au carrefour appelé *l'Éperon*, si vous prenez une petite route située à votre gauche, vous n'avez plus ni foule ni poussière. Vous entrez dans une espèce de verger, où la vigne puissante du midi grimpe à une hauteur prodigieuse, et va d'un arbre à l'autre en formant des arceaux gracieux et des ombrages épais. La culture y est belle, et le même champ produit à la fois la triple récolte du blé, des fruits et du raisin. Devant les maisons sont des tonnelles de feuillage où des femmes et des enfans se reposent. Malgré la proximité de Naples, la plupart de ces bonnes gens ne vont pas souvent à la ville, et conservent les habitudes et le costume de leur village. Cette route conduit à la Madone dell' Arco et à Sainte-Anastasie.

Après une heure de marche, vous arrivez à une église d'un extérieur fort simple, mais qui, au dedans, présente un coup d'œil

Digitized by Google

unique. Du haut en bas, les murs sont entièrement couverts par les offrandes des fidèles, les *ex-voto* et les preuves matérielles des miracles opérés, telles que les béquilles des boiteux et les modèles en cire des diverses infirmités guéries. Plusieurs milliers de petits tableaux représentent des naufrages, des incendies, des chutes, des malades alités, des poitrinaires qui vomissent le sang, des hommes assassinés, écrasés par des voitures ou emportés par des chevaux. Enfin tout l'attirail des crimes, des accidens et des maladies, s'y trouve reproduit par des pinceaux qui ont plus de foi que de talent, et toujours l'image de la Vierge, à qui le donateur a dû la vie, occupe le sommet de ces naïves compositions. Des navires apportés par les marins sont suspendus au plafond. Il y a jusqu'à des squelettes d'animaux rendus par les gens possédés dont un vœu fervent a délivré l'estomac ou les entrailles. La Madone ne refuse aucune offrande.

Au milieu de l'église, sur un autel à part, on voit la célèbre image. C'est une peinture sur bois du XIIe siècle; il ne reste plus que la tête de la Madone et celle à demi effacée de l'enfant Jésus. Sur le tableau était jadis un autre personnage armé d'un arc. Pendant long-temps cette image fut exposée en plein air. Des joueurs étant venus un jour s'établir au-dessous d'elle, l'un d'eux, qui perdait son argent, blasphéma contre la sainte Vierge, et, dans un transport de fureur, il lança une pierre qui atteignit la Madone à l'œil droit. Aussitôt le sang coula, l'œil enfla, et la figure de la mère du Christ exprima la douleur et la colère. Le joueur impie se corrigea et fit pénitence dans un cloître. Une église a été bâtie sur le lieu de cette scène miraculeuse; et, pour attester l'exactitude de la chronique, l'œil de la Vierge est resté malade et enflé. Un second miracle ne tarda pas à révéler la puissance de cette image. Dès-lors, les gens en peine ou en danger l'adoptèrent de préférence pour adresser leurs vœux à la mère du Sauveur, et le nombre prodigieux des témoignages de gratitude qui tapissent cette église prouve qu'ils s'en trouvèrent bien. Celui qui, par accident ou autrement, se voit à deux pas de la mort, a des chances d'échapper au danger s'il trouve le temps de faire un vœu à la Madone dell'Arco. C'est dans ce petit village, au pied du Vésuve, et au milieu de ces bosquets de vignes, que la sainte Vierge aime à guérir et à consoler.

La fête a lieu le lundi de la Pentecôte. Les jeunes filles du pays attachent tant de prix à cette journée, qu'elles exigent l'insertion aux contrats de mariage d'un article spécial portant que l'époux s'engage à conduire tous les ans sa femme à la fête de la Madone

Digitized by Google

dell'Arco. Voilà du moins une précaution qui permet d'espérer qu'une coutume aussi solidement établie ne s'en ira pas de long-temps rejoindre tant d'autres vieux usages perdus et regrettables.

Pendant plusieurs jours à l'avance, on se prépare à cette partie de plaisir. On reconnaît dans Naples beaucoup d'habitans des provinces; les bateaux à vapeur venant de la Sicile regorgent de passagers; on entend dans les tavernes ou au bord de la mer les chansons populaires des villages des environs. La nuit qui précède la fête offre un spectacle pittoresque; un mouvement inaccoutumé se remarque, principalement sur les quais; des bandes de paysans portant divers costumes bivouaquent pêle-mêle au bord de la mer, à Chiaia et à Sainte-Lucie; une rumeur sourde annonce pour le lendemain le débordement de la joie napolitaine. Enfin, l'aurore commence à peine à paraître que l'explosion se fait entendre : les quais, ordinairement très bruyans, le sont trois fois davantage; les charrettes sont attelées avec de grands cris; on les décore de feuillages, et on orne les chevaux de plumes de paon. Il y a place pour dix dans la voiture, on s'y entasse une vingtaine. Tout ce que Naples possède de véhicules est mis à contribution; les calèches et *corricoli* se mettent à rouler sur la dalle aussi vite que peuvent aller les chevaux et les bœufs. Oh! la rude journée pour les bêtes de somme! Un pauvre âne traîne plusieurs familles, plusieurs étages d'une maison! Un coup de canon, tiré devant la porte, annonce à l'univers le départ de chaque voiture, car on fait tout avec emphase à Naples.

Quelques jeunes gens robustes regardent comme un devoir de danser tout le long du chemin, et forment une escorte agréable aux charrettes de feuillages, ainsi que l'a représenté le malheureux Léopold Robert. Les chants, les rires, le tambour de basque, le fifre et les castagnettes produisent un mélange de bruit qui porte la gaieté dans les cœurs les plus tristes, et provoque le sourire sur les visages les plus sombres. Ceux qui n'ont pas même un âne mesurent intrépidement la distance avec leurs jambes. Dans les haltes, on mange et on danse pour se remettre de la fatigue, et, quand on se sent mieux, on reprend sa course avec une nouvelle ardeur. Par la route de Castellamare arrivent les bandes de Capri, d'Amalfi et de Sorrente, qu'on reconnaît à la haute taille et à la beauté des jeunes filles. Par Chiaia, on voit passer les femmes de Procida, qui portent des robes ouvertes et des souliers garnis de clinquant; celles d'Ischia, coiffées d'un turban oriental. Les populations de Baia et de Pouzzoles se mêlent en bataillons nombreux; celles de Capoue et d'Averse

Digitized by Google

débouchent par la porte Capuane. Bientôt la petite route de la Madone dell' Arco, ordinairement si fraîche et si paisible, est ensevelie sous un tourbillon de poussière et encombrée de voitures qui s'accrochent et versent le mieux du monde dans les fossés. Mais enfin on arrive, et il y a place pour tous à l'entour de l'église.

La journée se partage entre deux occupations distinctes, la dévotion et le plaisir. Avant de s'amuser, on commence par écouter la messe. On s'unit par la prière à ceux qui viennent remercier ou implorer la sainte Vierge, et dans cette foule animée se heurtent les sentimens les plus opposés. Tandis que les gens favorisés adressent leurs actions de grace, et déposent leurs offrandes, d'autres moins heureux postulent et supplient avec des sanglots; d'autres encore exhalent leurs plaintes avec une amertume déchirante. La Madone n'exauce pas tous les souhaits : elle est sourde ou impuissante pour quelques-uns. La volonté de Dieu passe avant la sienne; elle ne peut que protéger et recommander ceux qu'elle aime. Les malheureux pour qui ses prières n'ont rien obtenu finissent par s'en prendre à elle de son peu de crédit et lui reprochent sa dureté en termes hardis. La Madone reçoit certaines apostrophes qui sembleraient injurieuses si le désespoir ne leur servait d'excuse. Des femmes qui ont apporté déjà leur enfant malade l'année précédente le rapportent plus pâle et plus languissant encore, le montrent à la Vierge et demandent d'où vient qu'elle n'a rien fait pour elles. Des orphelines échevelées gémissent au pied de l'autel. Des paysans parlent à l'image avec une éloquence sauvage et passionnée. J'ai vu une femme du peuple lever en l'air un enfant de cinq ans contrefait et rachitique, fondre en larmes et s'écrier avec une voix touchante : « Hélas! divine Marie, tu as fait des miracles pour tant de monde, tu as guéri et sauvé tant de gens, qu'on ne peut plus les compter, et tu ne veux rien faire pour mon pauvre garçon! »

Un vieux paralytique, porté sur les larges épaules de ses deux fils, tâchait de séduire la Madone par l'offre d'un superbe cadeau : « Tu ne songes donc pas, lui disait-il, que je t'ai promis deux chandeliers d'argent? Je voulais te les donner du poids d'une demi-livre, et tu sais bien que je ne suis pas assez riche pour y mettre davantage; cependant, puisque tu n'es pas contente, j'irai jusqu'à une livre d'argent pour les deux chandeliers. »

Au milieu de l'église est un petit sentier de marbre gris sur lequel la foule s'abstient de marcher. Des pèlerins se traînent sur les mains et les genoux, depuis la porte jusqu'à l'autel, en baisant et

Digitized by Google

léchant ce sentier de marbre, conduits en laisse par un ami qui les guide avec un mouchoir ou une corde.

Pendant ce temps-là, on entend au dehors les cris de joie, les rires, les danses, la musique et les détonations d'armes à feu. Vous sortez de l'église ému par des scènes pathétiques, et vous tombez au milieu du tumulte et de la folie. Des marchands forains entourent la place. Sous les arceaux de verdure s'élève la fumée des cuisines en plein vent. Des cercles de mangeurs sont assis sur l'herbe, et ce qu'ils absorbent de macaroni est impossible à calculer. Le vin ne jouit pas d'une grande faveur; le peuple de ce pays-là ne recherche pas cette gaieté factice qui tourne en brutalité, trouble la cervelle et prépare à la tristesse pour le lendemain. Je ne connais rien d'entraînant et de communicatif comme la joie du Napolitain; elle est franche, saine et naturelle. Jamais elle n'est gâtée par ce sentiment honteux de haine et d'envie que le peuple du Nord porte souvent aux gens plus riches que lui. Les barrières de Paris ne seraient pas sûres pour tout le monde un jour d'orgie; dans les fêtes de Naples, au contraire, vous trouvez partout des visages qui vous sourient et répondent par de la cordialité à votre propre bienveillance. Si vous vous approchez des danseurs, on s'écarte pour vous donner la meilleure place. La tarentelle allait finir: on la prolonge afin d'amuser l'étranger. Si vous allez vers les mangeurs, ils vous offrent du macaroni, un verre d'eau à la neige ou de limonade; si vous prenez place à leur festin, ils sont charmés de votre compagnie, et s'écrient avec leur accent exagéré que vous êtes *sympathique*, sans songer que ce sont eux qui font tous les frais de sympathie et brisent votre glace parisienne. Le plaisir vous gagne; vous regrettez de ne pas porter leur caleçon de toile et leur bonnet rouge, de ne pas savoir leurs danses pittoresques ni leur dialecte expressif, pour dire comme eux de ces mots moitié comiques et moitié tendres qui font naître l'amour avec le rire dans les yeux noirs de leurs fillettes.

Il faut que le Napolitain soit heureusement né pour jouir si bien d'une vie bornée de tous côtés par la misère! Nous autres, gens chagrins qui le plaignons, nous ferions mieux peut-être d'épargner nos frais de pitié mal placée. Malheur à lui si nos lumières arrivaient jusqu'à ses yeux, s'il échangeait son insouciance et sa naïveté contre les tristes préoccupations du citoyen, dont les désirs se décuplent à mesure qu'il gagne un chétif privilége, et dont l'ambition dépasse toujours les faibles conquêtes! Adieu les fêtes populaires, les rires, les illusions, et les plaisirs à bon marché! On dort sur la paille à Naples;

Digitized by Google

on ne possède qu'un *baioc* pour la nourriture de toute la journée; mais jamais vous n'entendez parler d'un suicide. Ce n'est pas la crainte de la mort qui retiendrait les Napolitains; leur terrible résistance aux armes de Championnet a prouvé qu'ils savaient mourir intrépidement. Chez nous, on a du pain, des habits propres, un bon lit, un avenir à peu près assuré, et puis un beau jour on se tue sans daigner dire pourquoi. Lequel a donc vécu heureusement, de celui qui, sans chemise, l'estomac à demi plein de quelques brins de pâte et d'un peu d'eau, ne songe qu'à chanter, prier Dieu et se divertir ensuite, ou de celui qui, vêtu de drap d'Elbeuf et gorgé de bonne chère, se pénètre de sa dignité d'homme, réclame ses droits de citoyen, et se pend à l'espagnolette d'une fenêtre bien calfeutrée?

Ce n'est pas sans raison que les jeunes filles de Naples imposent à leurs prétendus la condition de retourner tous les ans à la Madone dell' Arco. Elles y trouvent ce que les femmes aiment et recherchent: des garçons en belle humeur, de petits cadeaux de fête, des fleurs et des danses. L'enivrement de la *tarentelle* leur sied à ravir. Ces bras un peu forts, ces tailles un peu larges prennent de la souplesse et de l'élégance au milieu des passes et des évolutions. Les moins belles, une fois animées par le plaisir, sont encore agréables à regarder. Les pieds nus surtout ont une grace particulière qui rendrait rêveuses les sylphides chaussées de satin de nos ballets. Ces pieds-là n'ont jamais subi les tortures de la mode et n'ont pas la moindre difformité; ils fonctionnent au grand jour et s'embellissent du mouvement et des ressorts de la vie. Et comme on s'amuse de bon cœur! Comme on se trémousse vigoureusement! Comme on sait bien faire ronfler les castagnettes, se déhancher à propos, et ranimer par un regard malin ou une attitude voluptueuse le danseur qui se fatigue! Comme le plaisir vous sort par tous les pores! Comme on quitte la partie à regret quand on a perdu l'haleine et les forces, et qu'il faut se reposer sous peine de tomber par terre! Si les œillades s'enflamment un peu et si on répond en riant à quelque galanterie, le mari n'est pas là pour vous gronder. Il a bien autre chose à faire que de courir après sa femme; d'ailleurs, on se surveille réciproquement, et, si l'herbe est glissante, l'impossibilité de tomber autrement qu'en public est la meilleure garantie des ménages.

La fête de la Madone dell' Arco ne dure pas long-temps. Le soleil n'est pas encore couché lorsque le défilé des voitures commence. L'usage veut que chacun rapporte un trophée composé d'une branche d'arbre et y suspende une image de la Madone, autour de la-

Digitized by Google

quelle on groupe avec plus ou moins de goût de petites corbeilles d'osier rouge, de petits seaux en bois blanc d'une forme gracieuse, des chapelets de noisettes et des oriflammes de papier doré. Le partage de ces richesses est destiné à faire le bonheur des enfans qui n'ont pas été du voyage. Les charrettes, qui en sont hérissées, prennent au retour une apparence tout-à-fait triomphale. Le 5 juin dernier, pour ne rien omettre, je construisis mon trophée comme les autres; je rentrai bravement dans Naples, ma branche d'arbre sur l'épaule, avec deux pouces de poussière sur mes habits, et les aimables enfans de la comtesse de M... me débarrassèrent de mes acquisitions avec une joie aussi pétulante et aussi vraie que celle du peuple napolitain.

Dans tous les pays on trouve de ces gens réduits par la mode et le bon ton à vivre dans une cage. Nous en voyons à Paris qui ne se hasardent pas au-delà du faubourg Montmartre. La capitale a sept lieues de circonférence, et ils n'en connaissent qu'un demi-kilomètre. A Naples, il y a quelques élégans qui se croiraient déshonorés s'ils sortaient de Tolède et du jardin de la Villa-Reale, qui est une espèce de boulevard de Gand. On tâche de se croire au bois de Boulogne en passant la grotte de Pausilippe; on honore le tombeau de Virgile par un habit imité de Schwartz; on entend les vagues de la mer sans les regarder, et, si l'on daigne un instant considérer le Vésuve, c'est à travers un lorgnon fixé dans l'orbite de l'œil par une étude approfondie. Le soir, en revenant de la Madone dell' Arco, je ne trouvai personne dans ce monde creux qui eût seulement connaissance de la fête populaire. Les uns s'étonnèrent beaucoup d'apprendre que je m'étais lancé dans ce tumulte, les autres me demandèrent avec une ironie accablante si j'avais mangé le macaroni sur l'herbe, à quoi je répondis en leur riant au nez, car j'étais encore heureux de m'être si bien diverti. Dans le moment même, les charrettes de feuillages passaient le long des grilles de la promenade, au son des fifres et des tambours de basque; mais on se garda de quitter d'une semelle le point précis où il convient de marcher dans l'allée du milieu de la Villa-Reale, sous peine de ne pas être aussi fashionable que les habitués du boulevard de Gand. Et voilà ce que c'est que d'être *lion* à Naples!

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

RUTEBEUF.[1]

La satire modérée, si puissante par sa réserve même, est ce qui domine dans les écrits de Rutebeuf. Aux pièces qui traitent des croisades en succèdent d'autres où il est question de la *discorde de l'Université et des jacobins*, des différens *ordres* religieux *de Paris*, *des cordeliers et des béguines*, etc. Ce serait l'objet d'un travail trop étendu que de rendre compte ici de ces satires dont quelques-unes se rattachent aux querelles fameuses qui s'élevèrent entre l'Université et les dominicains, lorsqu'ils se disputèrent avec tant d'acharnement le droit d'enseigner la théologie à Paris. Les notes que l'éditeur de Rutebeuf, M. A. Jubinal, a jointes au texte de ces pièces, pourront être consultées avec fruit, et je n'insisterai, à ce sujet, que pour désigner les personnages et les faits principaux sur lesquels le trouvère a lancé les traits de sa satire.

On voit, par exemple, dans *le dit des jacobins*, nom donné aux dominicains, qui s'établirent à Paris vers 1217, avec quelle légèreté, cinquante ans plus tard, on s'exprimait sur le compte de ces frères prêcheurs, et comment on les accusait même d'orgueil, de convoitise, d'envie et d'avarice. « D'abord, dit le poète, les jacobins ne demandaient qu'un asile avec un peu de chaume ou de paille, et se présentaient pour enseigner les pauvres fidèles. Mais, aujourd'hui, ils font fi de tout homme qui va à pied. Ils ont reçu tant d'argent et par aumônes et par testament, que de leurs petites cahutes ils ont

(1) Voyez les livraisons des 2 et 9 juillet.

Digitized by Google

fait de grands palais où un chevalier portant sa lance pourrait sauter encore sans toucher les plafonds.

« Tant on éu deniers et de clers et de lais,
« Et d'exécutions, d'ausmones et de lais,
« Que des basses mesons ont fet si granz palais
« C'uns hom, lance sor fautre, i feroit un eslai.

« Enfin, ils ont tourné le dos à la théologie, ajoute Rutebœuf, et cependant ils prétendent être les chefs de l'école où on l'enseigne, et quand ils sont à table, ils finissent par se croire des apôtres. Mais Dieu choisit mieux que cela. »

A l'occasion de l'abus des legs faits à l'église et aux couvens, je me bornerai à la citation qui précède; mais je dois dire que ce reproche se retrouve très souvent dans les œuvres de Rutebeuf, ainsi que dans les nombreuses productions des autres trouvères. Cette unanimité dans les récits des jongleurs, poètes populaires, prouverait à elle seule que le reproche était fondé, quand bien même les historiens les plus graves n'en porteraient pas témoignage. Originairement, le clergé exhortait les fidèles, au lit de mort, pour les engager à faire des aumônes aux pauvres. Bientôt il fit de ces testamens une obligation et une loi. Au lieu d'exhortation, on fit une injonction aux malades; et, s'ils refusaient de s'y soumettre, l'absolution et le viatique ne leur étaient point donnés. On les privait même de la sépulture en terre sainte. En outre, de 1227 à 1282, il y eut trois conciles, à Narbonne, à Arles et à Avignon, où il fut réglé que les testamens ne pourraient être valides que s'ils étaient faits en présence du curé ou au moins d'un prêtre. Dans le cas contraire, le défunt n'était pas inhumé en terre sainte, et l'entrée de l'église était interdite au notaire qui avait fait l'acte. Tel était l'espèce de code de succession que le clergé avait établi, et au moyen duquel il s'était rendu, au temps de saint Louis, l'inspecteur et le dispensateur de la fortune des familles. Ces usurpations, en eût-on fait le plus saint usage, étaient répréhensibles; aussi ne doit-on pas s'étonner des plaintes nombreuses et des satires virulentes auxquelles elles donnèrent lieu, et dont les poésies des trouvères sont pleines.

Rutebeuf, comme on le voit, ne ménage pas les moines; mais il trouve un sujet intarissable de plaisanterie dans les pauvres *béguines,* dont le nom est demeuré proverbial. Cette congrégation est une des premières qui aient été instituées. Elle était originairement divisée en trois ordres, dont l'un, celui que saint Louis établit à Paris en 1258, vivait sans être astreint à aucune règle particulière. Il tenait le milieu entre la vie séculière et la vie monastique; les femmes qui y entraient ne faisaient pas vœu de chasteté et pouvaient en sortir pour se marier. Cette circonstance a fort égayé les Parisiens du temps de saint Louis, à ce qu'il paraît, et le poète chéri du roi ne s'est pas fait scrupule de plaisanter tant soit peu crûment sur les béguines, que

Digitized by Google

son souverain venait d'adopter. Rutebeuf, dans sa pièce intitulée *les Ordres de Paris*, nous apprend « que le joug de ces religieuses n'est pas trop pesant, qu'on en sort très bien pour prendre un mari. » Il parle des larges robes des béguines, et des benutés incendiaires et inflammables qu'elles recouvrent; puis il plaisante sur leur voisinage avec les jacobins et les carmes, à peu près sur le même ton que l'ont fait, vers 1792, Picard et Pigault Lebrun, l'un dans *les Visitandines*, l'autre dans *les Dragons et les Bénédictines*. Enfin, le trouvère lauréat en arrive à se moquer non-seulement de ces pauvres filles, mais de leur royal protecteur, comme on en pourra juger par la chanson en deux couplets intitulée *le Dit des Béguines :*

« Dans tout ce que dit la béguine, n'entendez rien qui ne soit bon. Tout ce que l'on observe dans sa vie est religion. Sa parole est prophétie, son sourire, bienveillance. Elle pleure? c'est dévotion. Quand elle dort, elle est ravie au ciel; ses songes sont des visions, et si elle ment, ne croyez pas qu'elle mente. — Quand la béguine se marie, c'est une conversion. Ses vœux, sa profession ne sont pas pour toute la vie. Elle pleure un an, l'an d'après elle prie, et au troisième elle se marie. Tantôt c'est Marthe, et c'est tantôt Marie; enfin, n'en dites jamais que du bien, car autrement le roi ne le souffrirait pas! »

On doit comprendre à présent pourquoi je fais si bon marché de la dévotion et de la naïveté prétendues des hommes et des écrivains du siècle de saint Louis. Si l'on craint que je n'aie fait malignement un choix de pièces et de passages propres à corroborer une opinion particulière, on n'a qu'à lire en entier les six ou sept morceaux que Rutebeuf a composés sur les différens ordres religieux, ainsi que les pièces de vers intitulées : *De l'État du Monde, des Plaies du Monde, la Complainte de sainte Église*, etc., et l'on reconnaîtra qu'en étant juste et exact, j'ai encore été discret.

Mais venons à une partie importante des œuvres du trouvère Rutebeuf, ses fabliaux. Quoique les sujets qu'il a traités ne soient pas très édifians, il y règne cependant, lorsqu'on les compare au grand nombre de ceux de ses confrères, une retenue d'expression qui permet au moins d'en hasarder la lecture. Le premier est *Frère Denise*. C'est l'histoire d'une jeune fille, Denise, élevée pieusement par sa mère, dans la maison de laquelle on se faisait un devoir d'accueillir les religieux franciscains qui venaient y recevoir des aumônes. Un cordelier, le frère Simon, plus assidu que les autres, prend du goût pour la jeune demoiselle, et, profitant de l'intention qu'elle lui manifeste de se vouer à Dieu et d'entrer en religion, il lui promet, à l'insu de sa mère, de lui en faciliter les moyens. Le moine enlève donc Denise de la maison paternelle; il lui procure des habits de son ordre, et l'introduit dans son couvent, dont elle observe ostensiblement la règle, de manière à édifier tous les moines. Dans ses courses, frère Simon prend toujours frère Denise pour compagnon, et les choses se passent de cette manière pendant un espace de temps dont la durée n'est pas déterminée, mais qui paraît assez long.

Digitized by Google

Enfin, dans une de ses tournées, le franciscain va demander l'hospitalité, suivi de frère Denise, chez un chevalier qui vivait avec sa femme. Celle-ci, frappée des agrémens du jeune moine, finit par soupçonner la vérité, et pour la connaître, témoigne le désir d'être confessée par lui. Frère Simon dit aussitôt que la chose est impossible, parce que frère Denise n'est pas ordonné. Les soupçons de la dame augmentent, elle prie son mari d'éloigner le moine sous un prétexte quelconque, et c'est alors que, profitant de leur absence pour interroger la jeune demoiselle, elle apprend la vérité. La dame et le chevalier ne tardent pas à faire peur au moine des suites de sa honteuse supercherie, et le franciscain obtient le secret en promettant une somme d'argent, qu'il apporte en effet, et que l'on destine à servir de dot à la jeune Denise. Ce marché conclu, on garde le secret sur l'aventure. Le frère Simon rentre dans son couvent. Le chevalier et sa femme remettent à la mère de Denise sa fille avec une dot, et la jeune personne épouse un chevalier qui l'avait demandée en mariage avant son enlèvement.

« *Li abis ne fet pas l'ermite*, » l'habit ne fait pas le moine, dit Rutebeuf en commençant cet étrange récit dont la cour de saint Louis et le roi lui-même se sont peut-être fort amusés. Cette fable devint l'une des plus goûtées des cent nouvelles nouvelles de la cour de Bourgogne au temps de Charles VII; elle fut remaniée par la reine de Navarre dans ses contes. Enfin, sous le titre des *Cordeliers de Catalogne*, elle reçut un lustre nouveau, et se fit lire avec un nouvel empressement par les seigneurs et les belles dames de la cour de Louis XIV.

Il n'y a rien de bien remarquable dans le style de ce fabliau; aussi ne citerai-je que le passage le plus saillant et le plus curieux : ce sont les reproches que la dame adresse à frère Simon lorsqu'elle a acquis la certitude de son crime. « Faux dévot, lui dit-elle, hypocrite! qui menez une vie infame! Celui qui se servirait de votre cordon pour vous pendre aurait fait une bonne journée. Ce sont les gens de votre sorte qui, avec leur extérieur, trompent tout le monde! Misérable qui avez déshonoré une si belle créature! Et c'est vous qui défendez aux bonnes gens de danser, qui leur interdisez d'entendre les violons, les citoles et les tambours; qui ne voulez pas qu'ils assistent aux récits des ménestrels! Or, répondez-moi, monsieur le tonsuré, saint François menait-il une vie pareille à la vôtre? Vous rougissez de honte, et vous avez bien raison, car vous êtes tombé entre des mains qui vous feront bien porter la peine que vous méritez. »

Le fabliau qui suit est une satire spirituelle dirigée encore contre le clergé, mais à propos, cette fois, de l'abus des donations qui lui étaient faites à l'article de la mort. Il porte pour titre : *le Testament de l'Ane*.

« Qui veut vivre honoré dans le monde en cherchant à se faire une fortune, dit Rutebeuf, est exposé à bien des ennuis. En face, on le fête; par derrière, on le méprise. Comment ceux qui ne profitent pas des avantages de sa position ne lui montreraient-ils pas de la jalousie, puisque ses commensaux eux-mêmes

Digitized by Google

en éprouvent? Cela ne peut être, et j'exprime cette vérité à propos d'un prêtre qui avait une fort bonne église. Il avait mis tous ses soins à amasser du bien et à se faire un avoir. En effet, bien monté en meubles et en argent, et ayant tous ses greniers remplis de blé qu'il s'entendait à bien vendre, il attendait patiemment Pâques ou la saint Remi pour s'en défaire, et pas un de ses amis, si cher qu'il lui fût, n'aurait pu en obtenir de lui, hors de ces époques.

« Ce prêtre avait un âne en sa maison, mais un âne comme on en trouve peu, car il servit vingt ans son maître. Cette bête, qui avait aidé le prêtre à s'enrichir par la vente de son blé, mourut enfin de vieillesse, et le prêtre, par reconnaissance, non-seulement ne voulut pas consentir à ce qu'on l'écorchât, mais le fit enterrer dans le cimetière.

« Je n'en dirai pas davantage sur ce point. L'évêque du diocèse avait des habitudes bien différentes de celles du curé. Peu intéressé, ne comprenant pas l'avarice, c'était un homme courtois et lettré qui, lorsqu'il se sentait disposé à la mélancolie, s'il voyait quelques hommes aimables, reprenait aussitôt le dessus. Son logis était toujours bien hanté, et, pour compagnie de bons chrétiens, il avait ses trois médecins. D'ailleurs, il lui suffisait de désirer pour être servi par ses serfs. Un jour qu'entouré de monde dans la salle, on vint à parler de ceux des prêtres de son diocèse, riches et avares, qui ne faisaient jamais de cadeaux ni aux seigneurs ni aux évêques, on cita le curé marchand de blé, auquel on ne manqua pas d'attribuer une fortune beaucoup plus considérable qu'elle n'était réellement. — Et puis, ajouta celui qui donnait ces détails, cet homme a fait telle chose qui, si elle était connue, ne pourrait être que très chèrement rachetée.... — Et qu'a-t-il fait? demanda l'évêque. — Il a fait pis qu'un Bédouin, car il a mis son âne en terre bénite. — Maudit soit-il! s'écria l'évêque; si cela est vrai, malheur à lui et à ce qu'il possède! Faites assigner ce prêtre, et qu'il vienne répondre; si le fait est vrai, j'en aurai une amende! »

Le prêtre comparaît devant le prélat, qui l'accuse d'avoir enterré son âne en terre sainte, et menace de le faire mettre en prison. Le coupable ne nie pas le fait, mais demande quelques jours pour prendre conseil sur les moyens qu'il peut employer pour sa défense. Enfin il se présente de nouveau chez le prélat, après avoir eu soin de s'informer qu'il n'avait ni faim ni soif, et était en bonne disposition; puis, tirant de dessous sa cape une bourse d'argent, il s'approche de l'oreille de l'évêque, et lui dit à demi-voix : « Sire, mon âne a vécu long-temps; c'était un vrai trésor, et il m'a servi de bonne volonté et loyalement pendant vingt années entières. Il gagnait vingt sous par an, en sorte qu'à sa mort il avait épargné vingt livres, et si vous voulez le délivrer des peines de l'enfer, il vous les laisse par testament. — Ah! dit l'évêque, je l'absous et lui pardonne ses méfaits et tous les péchés qu'il a faits. » Puis, le poète, prenant la parole en son nom, termine en disant : « Rutebeuf vous dit et enseigne que, quand on a de l'argent, on n'a rien à craindre. Avec cela on

Digitized by Google

rend les ânes chrétiens; et je puis vous assurer que celui dont il est question est sûr de son affaire, car il a bel et bien payé son legs. »

Je le répète, je ne choisis pas : au contraire, j'extrais les fabliaux de Rutebeuf dans l'ordre même où l'éditeur de ses œuvres les a donnés. A ceux de *Frère Denise* et de *l'Ane* en succède un dont je ne saurais pas plus faire connaître le titre que le sujet. Il est question d'un vilain qui, allant en enfer, y exhale son ame de manière à suffoquer les démons par la mauvaise odeur. Ce conte dégoûtant a pour exorde une suite de raisonnemens biscornus, par lesquels le poète établit que Jésus-Christ et la Vierge ne sont point du tout d'avis que les vilains soient admis au saint lieu, et il se termine par la citation d'un autre fabliau intitulé *Audigier,* fort célèbre au XIIIe siècle, toujours redemandé dans les fêtes, loué par tous les auteurs du temps, et dont les détails orduriers et dégoûtans ne pourraient même être imaginés aujourd'hui.

Le *Dit d'Aristote,* ou *Aristoles à Alixandre,* renferme une suite de conseils sur la conduite que doit tenir un prince. Ces avis sont fort raisonnables, mais peu piquans. Cette pièce est d'ailleurs assez courte, et le seul passage qui m'ait frappé est celui où le poète semble peu disposé à croire à l'hérédité des hautes qualités et des vertus dans les grandes et nobles familles, prétendant que « l'homme est tel qu'il se fait, et qu'un homme rehausse son lignage tandis qu'un autre le détruit. » *Aristoles* recommande à *Alixandre* au nom de la vierge Marie, car il n'y a pas une pièce de vers du XIIIe siècle où ce saint nom ne soit compris, « de rendre la justice sans rien prendre à autrui, parce que de *juge* il deviendrait *voleur.* » Le mélange disparate des personnages de l'antiquité avec les idées modernes que le trouvère leur prête donne une idée assez juste de la confusion des connaissances, étendues d'ailleurs, que l'on possédait alors. Il y a un fabliau d'un anonyme, intitulé *Hippocrate,* qui n'est pas moins curieux sous ce rapport. Le médecin de Cos, qui, dit le conteur, n'avait pas *encore acquis sa grande célébrité,* vint à Rome *sous le règne d'Auguste,* et trouva, à son arrivée dans la ville, le neveu de l'empereur dangereusement malade. Le médecin grec fait connaissance avec une courtisane, espèce de sorcière séduisante qui, l'attirant à un rendez-vous, le guinde dans un panier au haut d'une tour, où il reste exposé à la risée de la populace pendant tout un jour.

Après le *Dit d'Aristote,* Rutebeuf retombe dans un de ces dégoûtans récits dont le titre seul, si je le donnais en entier, ferait soulever le cœur; c'est *Charlot le juif qui,* etc. Malgré les traits spirituels qui brillent dans ce conte, on a peine à concevoir comment les seigneurs de la cour de saint Louis, gens d'un esprit délicat et qui se piquaient de piété, comme on en peut juger par les mémoires du sire de Joinville, ont pu se plaire à entendre de pareilles grossièretés.

Je passe à *la Dame qui fit trois tours entour le moustier.* Dans ce fabliau le trouvère se montre plus retenu en paroles, mais il traite un de ces sujets

Digitized by Google

dont l'idée-mère, la malice de la femme envers l'homme et l'impossibilité où est l'homme de se garantir des fourberies de la femme, a servi de thème à tous les écrivains narquois et satiriques, depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. Il serait curieux de suivre les vicissitudes de la galanterie, depuis le culte de la femme chez les Arabes et les Occidentaux jusqu'à cette galanterie hypocrite née chez les Provenceaux vers le XIe siècle, qui s'est perpétuée en Europe, mais particulièrement en France, jusqu'au siècle de Louis XV, et règne encore aujourd'hui. La galanterie moderne semble consister à adresser, en vers ou en prose, des hymnes à la femme sur sa beauté et ses vertus, comme Dante en adressait à Béatrice, Pétrarque à Laure et à la Vierge; mais elle a pour objet de poursuivre et de traquer ces pauvres femmes avec la persévérance, l'astuce et la cruauté que l'on met à courre le cerf. Quand on vient de lire une grande quantité des contes de nos trouvères, on se sent le cœur desséché par cette suite de récits et d'observations toujours spirituels, mais où perce à chaque mot la malveillance, l'ironie froide, le calcul bas et luxurieux des auteurs qui tracent les divers accidens de la vie des femmes. Le laid, le laid hideux, ressort constamment de ces compositions, dont malheureusement l'école littéraire de France a reçu cette teinte de moquerie et cette gaieté glacée et dénigrante par lesquelles les idées et les choses les plus pures arrivent toujours à être entachées et flétries. Ce sera la cause d'un regret continuel pour ceux qui aiment sincèrement les lettres françaises, de penser que c'est à ces misérables jongleurs et à leurs écrits que l'on doit la perversité du goût de certains esprits distingués ou du premier ordre, tels que Jehan de Meung, les auteurs des nouvelles de la cour de Bourgogne, Villon, Rabelais, Marot, la reine de Navarre, Théophile, J. de La Fontaine et Voltaire. Or, je le répète, cette perversité du goût prend sa source dans l'idée fausse et les habitudes invétérées de cette galanterie hypocrite, qui fait presque toujours dire autre chose que ce que l'on pense, et réduit la poésie, pour le fond comme pour la forme, à un mensonge perpétuel. Aussi les poètes de l'école galante des troubadours et des trouvères ne font-ils que des hymnes à la Vierge, en laquelle ils mettaient une confiance stupide, ou ne s'amusent-ils qu'à peindre les turpitudes des femmes, qu'ils méprisent.

Mais je reviens au fabliau de Rutebeuf : il commence par un de ces exordes dont la forme a été adoptée par l'Arioste, La Fontaine et Voltaire. Parlant en général : « Qui voudrait, dit-il, tromper une femme saura de moi qu'il parviendrait plutôt à prendre en faute le démon. Celui qui veut la corriger peut bien la rouer de coups chaque jour; mais le lendemain elle ne s'en portera que mieux, et sera toute prête à recevoir une correction nouvelle. Au contraire, quand une femme a affaire à un homme simple et débonnaire, alors elle lui conte tant de *bellues, de truffes et de fanfelues,* qu'elle parvient à lui faire croire que le jour suivant le ciel sera fait de cendre, et elle en vient à ce qu'elle veut. Or, je vous tiens ce langage à l'occasion d'une dame mariée à un écuyer. A dire le vrai, elle avait pour amant un prêtre, et tous deux

Digitized by Google

s'aimaient passionnément; quant à la dame, quelque chose fâcheuse qui pût en arriver, elle voulait toujours n'en faire qu'à sa tête. Un jour, au sortir de l'église, au moment où le prêtre, venant de faire son service, ployait ses habits, il pria sa dame de venir le soir au bois. Celle-ci lui répondit : « Sire, me voici toute prête, et l'on ne pourrait trouver une meilleure occasion, car mon mari n'est pas à la maison. » Or, entre le logis que chacun d'eux habitait, il n'y avait pas que quatre sauts à faire, mais bien le tiers d'une lieue de France au moins. Ces maisons étaient entourées d'une haie d'épines, comme en Gatinais, et le bois dont j'ai parlé était au vaillant Ernoul, le mari de la dame. Le soir, dès que les étoiles commencèrent à paraître, le prêtre sortit de chez lui et s'achemina, en évitant d'être vu, jusqu'au bosquet où il espérait bien de voir sa dame. Mais il arriva qu'Ernoul, revenant mouillé et tout gelé de je ne sais où, rencontra sa femme. Il fallut demeurer; elle se souvint de son prêtre. Alors elle se hâta de retourner chez elle avec son mari et de tout préparer pour l'engager à dormir. Elle n'en fait ni une ni deux. Après le repas, elle laisse quelques instans à son époux pour s'ébattre, puis elle l'engage doucement à aller se mettre au lit. « Mon beau doux sire, allez coucher, vous ferez bien, lui dit-elle; veiller n'est pas bon pour qui a pris de la fatigue, et vous avez chevauché si long-temps! » Plus d'une fois elle revint à la charge dans l'espérance de s'échapper. Enfin le bon écuyer se décida à se coucher, et, comme il prisait beaucoup sa femme, il l'engagea à venir le trouver. « Sire, dit-elle, il faut absolument que je travaille à une toile que je fais; elle est peu avancée, et si elle n'est pas complète, je ne trouverai pas à la vendre. — Au diable soit votre filasse, répondit l'écuyer. Par la foi que je dois à l'apôtre, je voudrais qu'elle fût au fond de la Seine. » Cela dit, il se coucha et s'endormit. La dame sortit aussitôt de la chambre; et il ne lui fallut pas grand temps pour arriver où elle était attendue. » Les deux amans sautèrent dans les bras l'un de l'autre, et *furent,* dit Rutebeuf, *à grand déduit, tant qu'il fut près de minuit.*

Cependant l'écuyer, après le premier somme, s'éveille et s'étonne fort de ne pas trouver sa femme auprès de lui. — Chambrière, où est madame? — Chez sa commère, où elle file. A ces mots, Ernoul fronce le sourcil, se lève, met son surcot et part. Il va chez la commère; personne. Elle ne s'y est même pas présentée, lui dit-on, et on lui demande s'il n'est pas devenu fou.

« Il courut tant qu'il arriva enfin le long du bois où étaient les autres, qui se gardèrent bien de bouger. A peine Ernoul les eut-il dépassés : — Sire, dit la dame au prêtre, c'est assez; ore il convient que je m'en aille! — Vous allez avoir du bruit et des disputes, et cela me tue de penser que vous serez battue; oubliez-moi, oubliez-moi, dit le prêtre. — Seigneur, répondit la dame en riant, conviendrait-il que je renonçasse à un homme comme vous? Ils n'en dirent pas davantage, et chacun, y compris le mari, regagna son logis. Ernoul, qui avait sur le cœur de s'être mis au lit malgré lui, ne put se tenir en retrouvant sa femme. — Madame, votre réputation est faite, et vous

Digitized by Google

êtes la très mal trouvée ici. D'où venez-vous? Elle ne dit rien. En vérité, s'écria-t-il, par le foie, la fressure et la tête, elle vient d'avec le prêtre! Et il disait vrai sans s'en douter; mais elle ne souffla mot. Irrité par ce silence, et se croyant presque sûr du fait, le mari saisit sa femme par les cheveux et allait la frapper de son couteau, lorsque la dame dit avec calme: — Sire, toute disposée à aller devant Dieu, je dois vous dire (voyez l'hypocrisie!) que je suis enceinte de vous. On m'a conseillé d'aller trois jours de suite faire trois tours à l'entour du moutiers, en disant trois patenôtres en l'honneur de Dieu et des apôtres, et de faire un trou dans la terre avec le talon. On m'a assuré que si, au troisième jour, le trou restait ouvert, j'aurais un fils, et que, s'il était fermé, ce serait une fille. Tout ce que j'ai fait ne mérite pas tant de bruit. Mais, par saint Jacques, que deviendra votre enfant si vous me tuez?

« Le mari ne tarda pas à changer de ton. —Madame, dit-il, comment pouvais-je deviner l'objet de votre promenade? Si je l'eusse sçu, je n'aurais soufflé mot. — Tous denx se turent et firent la paix. Le mari promit, outre le secret, de ne jamais s'inquiéter de quelque chose que sa femme pût faire. Rutebeuf prouve dans ce fabliau que, quand une femme est mariée à un sot, elle fait tout ce qu'elle veut. »

On peut dire sans exagération que, sur le nombre immense de fabliaux qui nous restent des XIIe et XIIIe siècles, les deux tiers ont toujours pour sujet des aventures à peu de chose près semblables à celle que l'on vient de lire. Les circonstances et les accidens de la fable varient, mais les maris, les femmes et le clergé y jouent constamment le même rôle. On peut même assurer que, ne fût-ce que sous le rapport de l'art, cette donnée, à force d'y être reproduite, rend la lecture des fabliaux monotone et fatigante.

Rutebeuf, avec la conscience de sa grande habileté dans l'art d'écrire, semble avoir attaché moins d'importance à l'invention des sujets qu'à l'art de les rendre agréables à la lecture. Aussi ne se faisait-il aucun scrupule de reproduire des histoires déjà mises en vers par ses prédécesseurs ou ses contemporains. On en a la preuve par son fabliau du *Sacristain*, dont l'aventure a fourni matière à plusieurs compositions de différens trouvères, entre autres *le Sacristain de Cluni*, *la Sacristine*, etc.

Quant au *Sacristain et la Femme du Chevalier*, car tel est le titre donné par Rutebœuf à ce fabliau, il a près de quatre cents vers, et je pense qu'un extrait suffira pour faire connaître au moins ce qu'il présente de curieux, relativement aux mœurs et aux idées singulières qui régnaient au XIIIe siècle. Un moine, sacristain de son couvent, devient amoureux de la femme d'un chevalier et s'enfuit avec elle. Mais, avant leur départ, la dame vole tout ce qu'elle peut emporter de la maison de son mari, et le moine pille et enlève ce qui se trouvait dans la sacristie de son couvent. Le chevalier et les moines s'unissent pour faire courir après les fugitifs, et bientôt on les rattrape et on les met en prison. Là les deux coupables, se souvenant de la

Digitized by Google

puissance et de la bonté de la sainte Vierge, se mettent à l'implorer; ils font même chacun une prière en règle sur le modèle banal dont se sont servis, comme je l'ai dit, Thibaut, comte de Champagne, Rutebeuf lui-même et Pétrarque. Lorsque ces mauvais drôles ont débité leur ode, la Vierge descend dans leur prison et arrive au moment où deux diables, faisant de nouveaux efforts pour damner les prisonniers, les engageaient à se livrer au péché qu'ils n'avaient pas eu le temps de commettre. Alors Marie, touchée de la prière qui lui avait été adressée par les deux coupables, use de son autorité pour forcer un des démons à porter la dame dans le lit de son mari, l'autre à reconduire le moine dans son couvent, en enjoignant aux deux suppôts de l'enfer de revenir se constituer prisonniers à la place de ceux qu'ils allaient transporter. Tout s'exécute comme l'a ordonné la Vierge. Le sacristain va pour reprendre ses fonctions, mais aussitôt l'abbé et les moines l'accablent de reproches et le traitent de voleur. Le sacristain demande ce qu'on veut lui dire. On insiste, on veut le convaincre de son infidélité, mais, à l'ouverture des armoires de la sacristie, on retrouve tous les objets régulièrement rangés à leur place; la Vierge les y avait restitués. De son côté, le chevalier n'est pas moins surpris en retrouvant chez lui ce que sa femme lui avait volé la veille, et son étonnement augmente en la voyant elle-même dans son lit. Mais ce qui paraît plus merveilleux encore, c'est de trouver un moine et une dame parfaitement semblables aux fugitifs et enchaînés dans la prison. On va consulter l'évêque, qui exorcise les deux prisonniers douteux avec de l'eau bénite, et les adjure, au nom de Dieu, de dire qui ils sont. Forcés de répondre, ceux-ci avouent qu'ils sont les diables qui avaient voulu induire à mal *le sacristain et la femme du chevalier,* mais qu'ils n'ont pas pu réussir. Cet aveu tranquillise et satisfait tout le monde; l'abbé fait des excuses au sacristain de son couvent, et enfin le chevalier devient plus amoureux de sa femme qu'il ne l'avait jamais été.

Dans le conte de *la Sacristine,* dont l'auteur n'est point connu, une jeune nonne devient amoureuse d'un chapelain, qui, de son côté, s'est passionné pour la jolie sonneuse des matines. Malgré tous les efforts que l'amant tente pour enlever du couvent sa bien-aimée, celle-ci est garantie des pièges du chapelain parce qu'en allant au rendez-vous, elle avait coutume de dire un *ave* en passant devant l'image de la Vierge. Mais détournée une fois de cet acte de dévotion par le diable, cet oubli la fait tomber entre les mains de son amant, avec lequel elle vit plusieurs années dans le libertinage. Cependant les prières que la nonne avait faites à la Vierge ne sont pas perdues, car Marie, voulant sauver l'honneur de sa servante, prend ses habits et remplit toutes ses fonctions pendant son absence. Au bout de dix ans, l'apostate, cédant enfin au repentir, se rend près de son couvent et s'informe de ce que l'on dit d'une certaine *sacristine* qui s'était enfuie avec un chapelain. La femme dévote à qui elle adresse cette question ouvre de grands yeux, s'indigne, et s'écrie que jamais on n'avait calomnié une personne plus sainte, et que le ciel,

Digitized by Google

du reste, semblait protéger particulièrement, puisqu'il ne s'écoulait pas de jour sans qu'elle fît des miracles. Alors la pénitente passe la nuit en prières, rentre au couvent, et y trouve la Vierge, qui, après une exhortation, rend à la coupable ses habits et la rétablit dans ses fonctions. Aucune religieuse, et même personne au monde, n'aurait su la faute de la *sacristine* si, touchée de repentir et de la bonté de la Vierge à son égard, elle n'eût divulgué cette faute et dit ce que la mère de Dieu avait fait pour elle.

Cette dévotion excessive à la Vierge, tranchons encore le mot, cette superstition qui a fait faire, pendant les deux siècles des croisades, tant de grandes choses et de si mauvaises actions; qui suspendit l'exercice du sens moral, en imprimant dans les esprits l'idée que les désordres, les crimes même les plus horribles, pouvaient être pardonnés à ceux qui se recommandaient à la mère de Dieu, et n'oubliaient pas, tout en commettant leurs fautes, de donner à ce saint personnage des preuves ostensibles de leur souvenir et de leur foi; cette superstition est peut-être la seule clé de l'énigme que nous présentent sans cesse les disparates, les incohérences, le désordre étrange qui ont régné à cette époque. Si, comme je le crois, j'indique la cause réelle des actes et des pensées propres aux populations européennes des XIIe et XIIIe siècles, on ne saurait l'étudier avec trop de soin : c'est pour cette raison que j'ajouterai aux citations qui précèdent celle d'un autre fabliau, d'un trouvère nommé Jean de Saint-Quentin, où la dévotion à la Vierge et les effets qu'elle produit sont élevés à la plus haute puissance.

Dans ce conte dévot figure un chevalier noble, brave, beau et riche, qui fait de si grandes dépenses pour paraître dans les fêtes et les tournois, qu'il ne tarde pas, après avoir été forcé de vendre ses terres et ses châteaux, à tomber enfin dans la plus humiliante misère. Repoussé de tous côtés, il n'ose plus se présenter nulle part, et le désespoir est près de s'emparer de lui. « Hélas! dit-il alors, destin cruel, tu me contrains de fuir dans un autre pays, et ne me permets plus de brandir ma lance ni mon épée! O très honorée sainte Vierge, veuillez m'aider! » Cette invocation faite, il part, et arrive en un bois où il fait la rencontre d'un écuyer à qui il adresse ces paroles : « Que celui qui a fait le monde t'aide! — Il ne m'aidera jamais, répond l'écuyer, car il y a long-temps que je me suis aperçu qu'il ne m'aime pas. J'ai follement dépensé mon bien, et il ne me reste plus une maille. Je suis forcé de vivre seul, et je ne sais aucun métier pour gagner ma vie. Or, je ne prétends pas mourir de faim; ainsi je me ferai voleur et assassin. Que je trouve un compagnon, et je me tirerai bientôt d'affaire. — Tu l'as trouvé, interrompt le chevalier. Moi aussi j'ai tout dépensé, tout perdu, et il ne me reste plus d'autre ressource que la tienne; unissons-nous. » Après ce bel arrangement, les deux compagnons marchent ensemble jusqu'à la tombée du jour et se réfugient sous un arbre pour passer la nuit. Le démon, qui voit là une proie pour lui, écoute leurs plaintes et finit par leur apparaître et les interroger. Il leur demande ce qu'ils comptent faire et les prévient qu'ils ne pourront réussir sans

Digitized by Google

son aide, tandis qu'au contraire, s'ils suivent ses conseils, ils pourront prendre partout ce qui leur conviendra, sans courir le risque d'être mis en prison. « Mais il faut d'abord, dit le malin, renier Dieu, sa mère, tous les saints et toutes les saintes. — Bien volontiers, dit aussitôt l'écuyer, je les renie tous, car je m'en soucie peu. » Alors le diable s'adressant au chevalier : « Si tu me rends hommage, lui dit-il, je te ferai rentrer dans la possession de tous tes biens. — Très volontiers. — Eh bien! renie Dieu d'abord, puis les saints et toutes les saintes. — Je les renie tous, et je t'appartiens. — C'est bien; mais si tu veux que je te rétablisse en honneur et en seigneurie, il faut que tu renies aussi la sainte Vierge. — Pour cela, répond le chevalier, je ne le ferai pas. Il doit te suffire que j'aie renié Dieu, les saints et les saintes, ce que je t'ai accordé de cœur et de bouche, et en faisant déjà un gros péché; mais laisse Notre-Dame; tu veux m'entraîner trop loin. — Eh bien! dit le diable, si tu ne la renies pas, attends-toi à être mendiant, pauvre, malheureux, et de plus à encourir la colère de Dieu, que tu as renié. — Allons, sire, dit l'écuyer au chevalier, acceptez donc ses conditions. — Par ma foi! je ne le ferai pas, et tant que je vivrai, je ne renierai pas la Vierge; jamais je ne ferai injure à la reine des cieux; si j'ai renié Dieu, à elle je tiendrai, parce que c'est elle qui peut ramener tous les pécheurs à son fils. »

Après cette étrange conversation, le reste du fabliau, assez long, est consacré au développement des aventures du chevalier et de l'écuyer. Le premier va dans un château, entre dans la chapelle, prie la vierge Marie, qui lui fait épouser la fille de la maison, riche héritière, tandis que l'écuyer se livre au brigandage, est arrêté et pendu, le tout à la plus grande gloire de la mère de Dieu.

Les fabliaux des trouvères peuvent être classés en trois parts : les uns ont pour origine les chansons de gestes, destinées à célébrer les exploits des paladins de Charlemagne et du roi Artus; les autres sont fondés sur des anecdotes, des aventures où ordinairement la passion de l'amour cause le bonheur ou les infortunes des personnages. Cette seconde série se sent ordinairement de l'influence de l'Orient, soit parce que les héros ont pris part aux croisades, soit parce que les trouvères ont habillé leurs récits tirés de l'Orient à l'européenne. De ce nombre sont les fabliaux contenus dans le *Castoiement*. *L'ordène de chevalerie* s'y rapporte encore. *La chatelaine de Vergy*, *Griselidis*, fable évidemment orientale, et une foule d'autres fabliaux qu'il serait trop long de désigner, peuvent être rangés dans cette seconde classe.

Viennent enfin les fabliaux où l'esprit narquois des Normands, des Picards et des Flamands se fait sentir, et imprime un caractère particulier à ces compositions. Bien que l'amour en fasse ordinairement le fond, ce sentiment, qui y est présenté parfois d'une manière gracieuse, ne s'élève jamais jusqu'à la passion, et le plus ordinairement se perd dans une galanterie qui dégénère presque toujours en libertinage. La gueuserie, la truanderie et les escroqueries sont encore des élémens obligés de la poétique des trouvères; et enfin

Digitized by Google

les fredaines du clergé forment comme la basse continue de l'art de la jonglerie.

En général, les contes que j'ai classés dans les deux premières catégories plaisent à l'imagination et sont les plus agréables comme les moins offensans à la lecture. Ceux du troisième genre, où l'on trouve l'empreinte d'une originalité plus vive, où les ménestrels ont déployé le plus de talent, et qui enfin font le mieux connaître les idées, les opinions, les croyances, les qualités et les vices qui dominaient en Europe aux XIIe et XIIIe siècles, ces fabliaux narquois, indécens et dévots tout à la fois, sont les ouvrages littéraires saillans et caractéristiques de cette époque.

Rutebeuf a prouvé qu'il comprenait les tendances étranges de son siècle en ne s'exerçant que sur des sujets de contes où le clergé, l'épouse et l'époux sont baffoués, où la sainte Vierge est sans cesse invoquée pour aider de misérables vauriens, et par lesquels enfin il est fort difficile de connaître si l'auteur était simplement superstitieux ou bien incrédule. Dans cette incertitude, et afin de compléter cette étude sur Rutebeuf, je placerai ici une espèce de confession faite par cet écrivain, vers la fin de sa carrière, sans doute. Il l'a intitulée : *La Mort de Rutebeuf,* et s'exprime à peu près de la sorte : « Après avoir tant fait de vers, il convient de m'arrêter, car mon ame doit être bien triste de ce que je n'aie jamais pu me décider à servir Dieu parfaitement. Toute ma vie a été employée à m'égayer et à m'ébattre sans que je daignasse jamais lire un psaume. Si, au jour du jugement, celle qui a porté Dieu dans ses flancs ne me vient pas en aide, j'aurai joué un mauvais jeu !... J'ai toujours engraissé ma panse aux dépens des autres et dans leurs châteaux... J'ai obéi à mon corps, j'ai fait des vers sur les uns pour amuser les autres, ce qui m'a mis au pouvoir du démon et a rendu mon ame orpheline. Ah ! si celle en qui toutes les qualités, toutes les beautés éclatent (la Vierge) ne prend pas soin et pitié de moi, mon ame est mal lotie, et il n'y a ni médecin ni apothicaire qui puisse me rendre la santé ! »

E.-J. Delécluze.

Digitized by Google

UN CHEF-D'ŒUVRE

DU THÉATRE CHINOIS.

Toutes les littératures de l'Occident et d'une partie de l'Orient ont un art dramatique, presque tous les peuples ont porté sur la scène les grands faits de l'histoire et les enseignemens de la morale. D'Eschyle à Shakspeare et à Corneille, d'Aristophane à Plaute et à Molière, des poètes de l'Inde à ceux de la Chine, ce mouvement se produit à son jour et à son heure, et jette sur une civilisation tout entière une vaste et lumineuse clarté. Dans nos contrées occidentales, le théâtre s'inspire surtout de la réalité; quand il déserte les champs à peine parcourus de l'histoire, il s'élance dans les régions de la morale et traduit des types généraux qui restent comme des reproductions immortelles de la personnalité humaine; c'est la gloire de Shakspeare et de Molière. Dans l'Orient, au contraire, nous assistons à un spectacle infini, varié, prophétique. L'inspiration lyrique domine au théâtre, et la réalité y disparaît presque toujours sous l'idéal et le merveilleux. Point de caractères dessinés à grands traits. Le héros principal, absorbant, c'est la nature avec ses harmonies éternelles, la nature vivante, parlante, passionnée pour l'homme, sa plus belle créature. Voyez comme la forêt s'émeut à l'approche de Sacontala, comme l'arbre et la fleur frémissent quand elle passe. Que font aussi à cette jeune déesse de la terre toutes les joies de ce monde? N'est-elle pas la fiancée de ces lianes superbes qui secouent sur le golfe du Bengale leurs senteurs enivrantes? Que dirait la voix humaine en présence du drame

Digitized by Google

divin qui se joue sous un soleil tropical, et quelle grande pensée ne s'abaisserait devant cette autre pensée insondable, infinie, l'Océan? Qui pourrait entendre la plainte d'un cœur blessé, quand le vent agite les forêts vierges et fait mugir dans leurs profondeurs des hôtes terribles et puissans? C'est le naturalisme dans toute sa force et dans toute sa grace; l'homme est l'esclave soumis, reconnaissant, de la nature, et il absorbe toutes ses facultés dans cette contemplation. Aussi, nulle part la poésie descriptive n'a jeté un plus vif éclat, nulle part l'œuvre visible de Dieu n'a été chantée sur un mode plus élevé. Il ne faut rien moins que la voix d'un Dieu, la parole de Rama, pour faire cesser le dialogue des choses créées, pour apaiser, au bord des fleuves où se joue le lotus symbolique, les murmures de la vague et les plaintes de l'alcyon. Tel apparaît le théâtre indien, ce riche monument d'une des plus grandes et des plus vénérables littératures, de celle qui a donné au monde intellectuel et moral l'Égypte et la Grèce.

Mais par quel singulier contraste le royaume du Milieu, la Chine, voisine de l'Inde, en communication avec elle à certaines époques, s'en sépare-t-elle aussi profondément, malgré des emprunts et des importations dont on retrouve la trace dans les doctrines religieuses? La forme du gouvernement chinois, sa hiérarchie sociale, suffiraient seules pour l'expliquer. En Chine, l'élection et le concours sont la loi dominante; dans l'Inde, l'hérédité et la distinction des castes sont la source et la base des institutions. Cette aristocratie de l'intelligence donne au théâtre des Chinois un caractère de vérité et de réalité qui lui assigne une place spéciale dans les littératures de l'Orient et de l'Occident. On reconnaît à ces profondes différences l'intervention de la nature, l'influence du climat, dont Montesquieu a constaté le puissant effet sur les mœurs. D'un côté, la nature belle, souriante, prodigue, qui n'exige pas le travail humain; de l'autre la nature capricieuse, mauvaise, qui poursuit l'homme dans l'inondation, l'incendie, la sécheresse, et, par suite, la famine. Là, l'homme se confond avec la nature; ici, il s'en sépare violemment. Ainsi la constitution géographique, l'esprit philosophique et pratique de la Chine y étouffent le naturalisme. Nul théâtre n'est peut-être plus que celui des Chinois moral et élevé dans son but. Les qualités essentielles pour une composition dramatique sont, d'après Wilson, chez les Indiens, l'imagination variée, l'harmonie du style, et la richesse d'invention. Le but principal du drame, chez les Chinois, c'est le récit des nobles actions présenté par l'histoire pour exalter et glorifier la moralité humaine, et plus spécialement le dévouement filial.

Plus une pièce contient d'enseignement, plus elle porte l'empreinte du génie créateur. En Chine on ne châtie pas seulement les mœurs, on travaille à les former par la représentation touchante des vertus domestiques et publiques et par des flétrissures infligées à l'ingratitude et au crime. Le dernier acte est toujours une expiation où le coupable reçoit d'une manière terrible et inattendue un châtiment proportionné à ses forfaits. Cette loi de justice,

Digitized by Google

qui atteint et sauve quelquefois les vivans, répare aussi l'outrage fait aux morts, et lave leur innocence dans le sang du criminel impuni. L'invention perd beaucoup à cette règle inflexible comme un problème géométrique, et la poésie ne trouve d'inspiration que dans le monde des réalités. On y chercherait en vain des traces de la féconde et brillante fantaisie qui s'épanouit dans le drame indien. Si l'auteur chinois s'oublie un moment dans une digression poétique inspirée par le spectacle de la neige qui répand sur la terre ses *flocons pareils à des fleurs de poiriers,* ou par le charme d'une douce matinée de printemps, il revient vite de ce voyage aventureux. Sa force est dans sa sobriété même, et rarement l'action se trouve entravée par une digression lyrique. On ne peut trouver le secret de la raison et de la sagesse du théâtre chinois que dans la raison et la sagesse même des institutions de ce grand empire qui s'est continué à travers les vicissitudes, les transformations de l'Orient et de l'Occident, jusqu'au jour où le canon anglais a brisé comme verre l'impénétrable muraille qui le fermait à la civilisation et aux idées européennes. Qu'on n'aille pas croire cependant que l'invention manque absolument aux Chinois. Il est telle situation, telle scène et tel caractère, qui montrent que le cœur humain est partout le même, en dépit des institutions et des barrières de la nature, et que Tching-té-hoei, l'auteur des *Intrigues d'une Soubrette,* n'est pas plus Chinois que Molière, l'auteur du *Dépit amoureux*. La soubrette *Fan-sou* ne serait pas indigne de sa sœur *Marinette,* car, aussi bien que la suivante française, elle est versée dans les ruses du métier; de la même façon, elle maltraite les amoureux tout en les servant.

Si la critique littéraire peut avec avantage substituer les vues générales aux exemples, quand elle parle de littératures connues et déjà vulgarisées, elle doit appliquer le procédé contraire, quand elle aborde des plages infréquentées, un monde nouveau, à peine entrevu depuis deux siècles qu'on s'en occupe. Nous croirons donc être plus dans la vérité en racontant un drame chinois, en le suivant scène par scène dans ses moindres détails, en les complétant même par des éclaircissemens historiques. Dans les drames connus, nous prendrons celui qui a le plus d'importance, celui que les Chinois eux-mêmes proclament le chef-d'œuvre de leur théâtre, le *Pi-pa-ki*, ou l'histoire du luth, par Kao-tong-kia, qui était encore, trois siècles après son apparition, recommandé aux fils, aux époux, et aux serviteurs de l'état.

Le *Pi-pa-ki* débute par un argument qui ne diffère de l'argument du théâtre latin que dans la forme adoptée par l'auteur chinois. Dans Plaute, dans Térence et dans Sénèque, le directeur résume en quelques vers le sujet de la pièce que l'on va jouer; à la Chine, comme dans l'Inde, un dialogue s'engage entre le directeur et les comédiens. Le drame se divise en vingt-quatre tableaux où le changement est aussi fréquent que dans les pièces historiques de Shakspeare.

Au premier tableau, nous sommes à Tchin-lieou, dans la maison de Tsai, le *youen-waï,* ou ancien magistrat. La scène se passe entre lui, sa femme,

Digitized by Google

son fils Tsai-yong, et le seigneur Tchang, ami intime de la famille. Tsai-yong est plongé dans d'amères réflexions et se livre à des regrets mal dissimulés. Son savoir, ses connaissances variées, ont donné à son père l'idée de le faire partir pour la capitale, où doit s'ouvrir un concours littéraire. Tsai-yong déplore une décision qui le séparera de ses parens vieux et infirmes, mais le père est inflexible. Mme Tsai, dans la crainte de malheurs prochains, s'efforce d'éloigner cette idée d'un départ, et reçoit pour toute réponse les sarcasmes injurieux de son mari. Il ne faut rien moins que les assurances du seigneur Tchang pour déterminer Tsai-yong à entreprendre un lointain voyage. Cependant un lien puissant l'arrête encore : Tchao-ou-niang, son épouse légitime, que deviendra-t-elle sans lui, et lui-même, où trouvera-t-il assez de courage contre la douleur d'une pareille séparation? Mme Tsai tente encore d'intervenir dans ce débat; mais la femme est l'esclave de l'homme, et la volonté du maître s'impose d'une manière inflexible et brutale. On ne s'étonne pas de l'opiniâtreté du père à renvoyer son fils au concours, lorsqu'on sait que le grade de docteur obtenu dans une famille est un titre de noblesse et ouvre un accès aux plus hautes fonctions de l'état. Aussi venait-on de toutes les parties de ce vaste empire pour disputer la palme littéraire. C'est le règne de l'intelligence, la glorification du savoir, la seule aristocratie possible et reconnue avec l'aristocratie militaire.

Le deuxième tableau se passe à Lo-yang, capitale de l'empire, dans le jardin du seigneur Niéou, ministre d'état, précepteur de la famille impériale, entre lui et sa fille Niéou-chi, assistée de son esclave et suivante Si-tchun. Cette scène, inutile au développement de l'action principale, et qui rappelle un peu la naïveté licencieuse de nos premières productions dramatiques, complète avec la troisième l'exposition de la pièce, en montrant l'intérieur des deux familles au sein desquelles va se passer l'action. Ces contrastes perpétuels, ces tableaux mêlés et changeans, sont, au rapport des Chinois, d'un très grand effet à la scène, et doublent le charme de la représentation. Nous assistons, au troisième tableau, à une scène vulgaire entre deux entremetteuses de mariage qui viennent demander la main de Mlle Niéou-chi, l'une pour le fils du président du conseil d'état, l'autre pour le fils du président du conseil privé. Les deux commères, ayant des intérêts rivaux, ne restent pas long-temps d'accord, et, comme les professeurs du *Bourgeois gentilhomme*, elles en viennent aux gros mots et à ce qui s'ensuit. Le seigneur Niéou survient au milieu de la dispute, et les fait chasser honteusement à coups de verges et de bambous.

Cependant Tsai-yong a dit adieu à sa famille. Il suit tristement la route qui conduit de son pays à la ville de l'empereur, et fait bientôt la rencontre de trois bacheliers qui vont comme lui prendre part au concours. Entre jeunes gens, la connaissance n'est pas longue à faire, et nos quatre bacheliers, devenus intimes, dissertent en marchant de leurs études littéraires. Ce tableau plein d'intérêt indique l'esprit de fraternité qui anime les étudians et les fait partager entre eux leur natte et leur argent. Ils sont possédés d'un désir im-

Digitized by Google

mense de savoir. Les poètes en citent qui, pour ne pas perdre le travail des nuits, déchiffraient les manuscrits à la lueur des vers luisans; mais rien n'égale l'ascétisme de ce jeune lettré qui plaçait une aiguille à côté de lui, afin de se piquer quand le sommeil viendrait interrompre son travail.

Dans la capitale du céleste empire règne un mouvement inaccoutumé; de tous côtés y affluent les voyageurs et les lettrés pour prendre part au concours, ou pour assister aux fêtes publiques qui le termineront. Les bacheliers, au nombre de cinq cents, attendent déjà dans la salle des examens. Le président monte au fauteuil, les candidats se mettent en ordre, et le concours est ouvert. La scène tout entière est une parodie des concours : le président fait faire aux bacheliers des tours de force en façon de bouts-rimés, et c'est après deux réponses inintelligibles sur une question burlesque, que Tsai-yong est proclamé *tchoang-youen,* ou premier des docteurs, et décoré du bonnet de fleurs et de la ceinture, pendant que le concurrent, barbouillé d'encre, se voit chassé par les huissiers de la salle des examens. Envisagée sous le point de vue historique, cette curieuse parodie est une preuve des abus sans nombre qui existaient dans l'institution des concours. Nous ne serions pas éloigné de croire que l'auteur du *Pi-pa-ki,* Kao-tong-kia, a lui-même été victime des abus qui lui ont inspiré cette scène d'un haut [illegible] comique : il aurait en cela partagé le sort d'un des plus grands [illegible] les romanciers du céleste empire ont [illegible] chinois, Ly-tai-pé, dont [illegible] aconté les aventures.

Mais traversons le fleuve [illegible] jaune, pénétrons dans les hautes montagnes qui ferment l'hori[illegible], oublions un moment les triomphes de Tsai-yong, pour [illegible] son vieux père et sa belle épouse, Tchao-ou-niang aux yeux brillans, aux sourcils peints et arqués, aux lèvres roses comme la fleur du pêcher. Quel triste spectacle! Tchao-ou-niang pleure l'absence de son époux, pendant que le père et la mère, irrités par les privations, par les inquiétudes, l'accablent de reproches, d'invectives, du matin au soir. A ces douleurs si réelles viennent se mêler des angoisses terribles. La famine règne dans le pays, et Tchao-ou-niang a dû déjà sacrifier ses objets de luxe pour nourrir les parens de son mari. Les souffrances de la disette sont souvent retracées dans les pièces chinoises : on s'explique le fréquent emploi de ce moyen dramatique par la multiplicité des inondations du fleuve Jaune, et par les désastres qu'il exerçait sur son passage. Dans cette cruelle situation, Tchao-ou-niang déploie un dévouement sublime, un oubli d'elle-même qui fait un contraste pénible avec l'égoïsme croissant, l'avidité fiévreuse des deux vieillards pour le salut desquels elle se sacrifie. Au moment où elle pousse l'abnégation jusqu'à ses dernières limites, son époux Tsai-yong reçoit les honneurs dus à son nouveau grade, et occupe de lui toute la capitale de l'empire. Chacun s'empresse de célébrer son esprit, sa grace, sa tenue pleine de noblesse, et l'empereur a déjà songé à l'attacher irrévocablement à sa cour en le mariant dans son palais. Le ministre d'état Niéou, dont la fille est destinée à Tsai-yong, est si heureux de cette nouvelle, qu'il se hâte d'envoyer au premier des docteurs l'entremetteuse des magistrats pour lui communiquer la volonté du *fils du ciel.* Tsai-

Digitized by Google

yong se souvient encore de sa femme légitime, et il rejette les propositions de l'entremetteuse. Le ministre ne peut croire à tant d'audace, à tant de mépris. En vain son vieux serviteur lui rapporte-t-il fidèlement les paroles de Tsai-yong : il ne veut rien entendre, et affirme que le premier devoir à remplir est l'obéissance absolue aux ordres de l'empereur. Fort de son innocence et de sa bonne cause, le jeune docteur se rend au palais des Han, et ne parvient qu'après de longues discussions à obtenir de l'eunuque gardien de l'empereur qu'il lui remette son placet. Pendant que celui-ci s'occupe de son message, Tsai-yong s'oublie jusqu'à pleurer en attendant la décision suprême. L'eunuque apporte enfin la réponse de l'empereur; elle est sans pitié : Tsai-yong doit épouser Mlle Niéou; ainsi le veut le fils du ciel. Le docteur quitte le palais en versant des larmes, plus désespéré que jamais, car il lui faudra renoncer à sa belle épouse. Des liens nouveaux l'en sépareront plus que les chaînes de montagnes, plus que les torrens gonflés par les pluies d'hiver.

Et son père et sa mère, que deviennent-ils, à cette heure? — Tchao-ou-niang a vendu ses derniers bijoux pour les nourrir; elle-même ne mange plus que de l'écorce d'arbre et de la balle de riz, heureuse de céder sa part aux deux pauvres vieillards dont elle est l'unique soutien. Elle se décide alors à se présenter dans un bureau de bienfaisance pour solliciter la pitié publique. L'auteur représente ici l'intérieur d'un bureau de charité, qui se rapproche beaucoup de nos précieuses institutions modernes, mais avec le christianisme de moins. C'est la première fois qu'il en est fait mention dans les ouvrages chinois connus en Europe. Les mémoires de nos missionnaires, qui abondent en détails curieux et pris sur les lieux même, gardent à ce sujet un silence absolu. Il est curieux du reste de signaler le grand rapport qui existe entre les bureaux de bienfaisance chinois et les billets des indigens connus chez les Romains. Cette scène, comme celle des examens, est d'un comique élevé. Le poète chinois, tout en glorifiant l'admirable institution des bureaux de bienfaisance, ne néglige pas d'en dévoiler les abus. Les greniers sont remplis, et pourtant un commissaire répond à Tchao-ou-niang, au moment où elle demande l'aumône, qu'il est trop tard. L'intervention d'un mandarin inspecteur sauve cette malheureuse du désespoir et démasque la fourberie de l'employé. Le commissaire, dévoilé dans ses trafics honteux, va attendre au coin d'une rue l'infortunée Tchao-ou-niang au moment où elle passe, et lui enlève, malgré ses cris, son sac de riz, son dernier espoir de salut. Pendant qu'elle se lamente, passe le seigneur Tchang. Il l'interroge, s'indigne contre le commissaire et partage avec elle, ô providence dramatique! un sac de riz qu'il portait précisément sur son épaule. Cette intervention de l'homme honnête, très usitée sur la scène française, se reproduit fréquemment dans les pièces chinoises. Il arrive toujours pour sauver le héros du drame, dans le moment le plus grave et le plus décisif. Tchao-ou-niang, de retour à son domicile, se hâte de préparer le riz pour le repas de ses parens. Malgré le chagrin qui la dévore, elle ne prononce jamais un mot de reproche contre la famille de son époux absent. Elle supporte l'adversité avec une résigna-

Digitized by Google

tion angélique, et puise dans le malheur acharné contre elle un énergique courage. Au lieu de la remercier de son dévouement, Tsai le *youen-wai* et sa femme deviennent d'une exigence qu'elle ne peut plus satisfaire; elle se voit accusée de garder les mets délicats et de leur imposer le *tan-fan*, c'est-à-dire le riz sans assaisonnement, nourriture que dédaignent les pourceaux eux-mêmes. Deux scènes sont remplies par ce douloureux tableau; la belle-mère y meurt de chagrin et de honte, après avoir reconnu son erreur et demandé pardon à sa belle-fille.

En quittant cette demeure où règne la désolation, nous revenons dans le palais du seigneur Niéou. L'entremetteuse a signifié à Tsai-yong les dernières volontés de l'empereur, et le malheureux docteur s'est décidé à partir pour le sacrifice. La scène quatorzième, l'une des plus touchantes et des plus poétiques, le montre dans son cabinet d'étude, entouré de ses domestiques, et demandant un luth pour charmer ses ennuis. Dès les premiers accords, Niéou-chi, sa nouvelle épouse, s'empresse d'accourir. Elle supplie Tsai-yong de lui chanter une romance chinoise, mais l'époux ne trouve dans sa mémoire que des airs tristes et lugubres qui parlent tous de l'absence et des chagrins du veuvage; ou s'il commence une romance aimée de Niéou-chi, il la chante sur un air étranger qui se rattache à ses souvenirs du pays natal. Niéou-chi, inquiète, tremblante, craignant d'avoir déplu à son maître, demande la cause de ces distractions. Tsai-yong s'embarrasse, et elle commence alors à soupçonner une partie de son malheur. La nuit, qui approche, met fin à un entretien pénible pour Tsai-yong. Dès qu'il a renvoyé ses femmes et ses suivantes, il épanche sa douleur dans un monologue admirable, au dire des commentateurs chinois. Enfin il confie ses angoisses à son domestique, et obtient de lui qu'il visitera le lendemain les auberges de la capitale pour trouver un homme de son pays qui puisse se charger d'une lettre. Hélas! elle serait inutile et arriverait trop tard : Tsai, le youen-waï, se meurt dans les bras de Tchao-ou-niang. Il n'est pas de soins que cette admirable femme ne prodigue au vieillard, pas de dévouement qu'elle ne mette en pratique. Tant d'abnégation attendrit le youen-waï jusqu'aux larmes, il demande grace pour ses injustices passées. Ou-niang le rassure et tâche de lui donner du courage en lui promettant une sépulture paisible, sous l'ombre protectrice de quelques grands arbres. Le vieillard demande au contraire que son corps ne soit pas enterré, et subisse les injures du temps pour expier le crime qu'il a commis en laissant partir son fils. Ou-niang lui promet de remplir les devoirs réservés à son époux; elle ajoute qu'elle ne tardera pas à rejoindre son beau-père dans les sombres demeures. « Hélas! quelle pitié! dit-elle, trois ombres irritées qui appelleront sans cesse la vengeance! » Qui le croirait pourtant! de tous ces personnages si préoccupés de leur fin dernière, si inquiets d'une sépulture, pas un ne croit à l'immortalité de l'ame. Ils parlent bien d'une transformation des corps, mais jamais de cette ame immatérielle qui survit à nos misères, et rattache l'homme à une existence supérieure et divine A défaut d'une croyance religieuse bien définie, les Chinois prati-

Digitized by Google

quent admirablement la loi du devoir, et la piété filiale est chez eux dans le plus grand honneur. Aussi nous ne nous étonnons pas que les divers commentateurs, parlant du *Pi-pa-ki*, le signalent comme l'œuvre la plus éloquente et la plus pathétique de leur théâtre.

Le seigneur Tchang arrive à temps pour assister au dernier soupir du youen-waï qui, avant de mourir, exhorte vivement sa bru à se remarier pour trouver un abri contre la misère. Ou-niang refuse, et ses larmes commencent à couler quand le vieillard prononce ces dernières paroles : « Seigneur Tchang, vous m'avez servi de témoin. Maintenant, je vous lègue mon bâton (l'objet appartenant au père, que le fils doit le plus respecter, dit le *Siao-hio*). Quand ce fils ingrat et désobéissant reviendra dans son pays natal, frappez-le pour moi avec ma canne, et chassez-le... de la maison. » Tchao-ou-niang reste seule dans la maison des parens de son époux, seule près du cadavre de son beau-père. Elle n'a plus rien pour payer les funérailles; ses pierreries, ses aiguilles d'or, ses tuniques, ses ornemens de tête sont vendus. Un seul moyen, un moyen extrême lui reste pour obtenir quelques monnaies de papier, c'est de vendre sa chevelure. Sa chevelure, son plus bel ornement, le signe de distinction chez les Chinois! Mailla et Davis rapportent l'histoire de ces lettrés qui, à l'époque de la conquête des Tartares, aimèrent mieux mourir que couper leurs cheveux. Mais l'amour filial est plus fort encore que l'orgueil national, et Tchao-ou-niang laisse tomber sous le ciseau cette dernière parure. Pour qui la garderait-elle ? Son mari est absent, mort peut-être, et ses parens n'ont pas de sépulture! Après ce sacrifice, elle parcourt les rues en criant : *Chevelure de femme à vendre*, et personne ne se présente pour acheter. Elle essaie d'émouvoir la pitié publique, et personne n'abaisse sur elle un regard de miséricorde et de sympathie. Accablée de fatigue, brisée par la douleur, elle tombe dans la rue, en appelant la mort à grands cris. Mais la Providence veille toujours sur elle, la Providence, que les Chinois invoquent fatalement sans comprendre, sans soupçonner sa mystérieuse et continuelle intervention à toutes les heures de la vie. Le seigneur Tchang arrive, murmurant une maxime à l'usage des lettrés de son temps : « La miséricorde vaut mieux que la prière; il vaut mieux soulager les maux de ses semblables que de réciter les litanies du dieu Fô. Quand on fait le mal, c'est en vain qu'on brûle de l'encens et qu'on offre des sacrifices. » Il reproche à Ou-niang de ne l'avoir pas averti, et l'engage à retourner dans la maison de son beau-père, où il va lui envoyer des monnaies de papier. Celle-ci lui donne en échange sa chevelure, afin qu'il puisse la vendre. — La vendre! dit-il, cette chevelure est le témoignage de votre piété filiale. Je la garderai pour la montrer à Tsai-pé-kiaï, s'il revient un jour dans le pays natal.

Cependant Tsai-yong nourrit toujours la pensée du retour. L'espoir entre bientôt dans son ame. Un misérable qui fait le métier de voleur d'enfans, véritable bohémien de la Chine, type universel comme celui d'Ahasvérus, trouve un jour que sa profession n'est pas assez lucrative et imagine de

Digitized by Google

tromper Tsai-yong. Il se présente avec une fausse lettre datée de Tchin-liéou, où habitent les parens du lettré, et se charge de remporter la réponse. Il part en effet et laisse le fils abusé lire et relire la missive supposée de sa famille.

La scène change d'aspect et représente le cimetière de Tchin-liéou. Tchao-ou-niang a conduit, la veille, les restes de son beau-père sur la montagne des morts, et elle est occupée maintenant à ramasser la terre dans sa tunique de chanvre pour élever une pyramide tumulaire. « Au milieu de ces sépultures silencieuses, dit-elle, je n'aperçois pas une créature vivante, pas un homme qui pleure sur la tombe de son père. » Le monologue est touchant et tout-à-fait dans la situation. Après un travail de plusieurs heures, elle s'endort sur la terre que ses mains ont soulevée. Le génie de la montagne, touché de tant de malheur, se montre sur la scène, appelant à lui la milice du sombre empire. Le singe blanc de la montagne du sud et le tigre noir de la prison du nord paraissent aussitôt avec leur nombreux cortége, et se mettent à travailler au monument inachevé. Quand leur tâche est terminée, le génie s'approche de Tchao-ou-niang endormie et lui dit ces paroles : « Faites vos adieux à vos deux parens et allez chercher votre époux. Changez de vêtemens; mettez-vous en route pour le territoire où réside l'empereur. Souvenez-vous bien de mes conseils, je vais me retirer. O ciel! faites luire votre lumière, et les hommes cesseront de marcher dans les ténèbres. » Tchao-ou-niang s'éveille, elle entend encore la voix mélodieuse du génie, regarde autour d'elle, et voit le monument terminé. Le seigneur Tchang, qui arrive en ce moment avec son domestique pour aider Ou-niang dans sa douloureuse tâche, reconnaît la protection du ciel et engage la jeune femme à partir sans délai pour la capitale; il lui fournira les ressources nécessaires pour accomplir une partie du voyage. Cette scène finit par un trait du domestique, qui, resté le dernier sur le théâtre, dit en ricanant : « Vous voyez tous les deux des esprits partout. Où est donc ce monument entouré de pins et de cyprès? Le petit génie! c'est moi qui tout à l'heure l'ai habillé. » Est-ce un trait d'ironie et d'incrédulité que l'auteur décoche contre le merveilleux qui apparaît dans cette scène? Nous ne pouvons en douter quand nous voyons le même esprit d'impitoyable critique poursuivre des institutions ou des croyances en honneur chez les Chinois, les concours littéraires, et le culte de Fô ou de Bouddha.

Au tableau XIXe, Tchao-ou-niang, restée seule, se rappelle les conseils du génie et se prépare à les suivre religieusement; mais avant de partir, elle songe aux parens de son époux et prend la résolution de fixer leurs traits sur la toile, non pas tels qu'ils étaient aux jours de prospérité, mais pendant les horreurs de la famine.

TCHAO-OU-NIANG, seule.

Oh! je n'ai pas commencé, et voilà que mes larmes coulent en abondance! Je ne pourrai jamais peindre le grand chagrin qu'ils ressentaient au fond du cœur; je ne pourrai jamais peindre ces cruelles angoisses de la famine, ce

Digitized by Google

besoin extraordinaire de manger; puis cette douloureuse perplexité dans laquelle je les trouvais toutes les fois que je rentrais à la maison! Je ne pourrai jamais peindre leurs prunelles enflammées, leurs regards menaçans, et ces démêlés si pénibles qu'ils avaient ensemble dans le temps qu'ils attendaient tous les deux le retour de leur fils. Mais je représenterai avec fidélité leurs cheveux épars et les mauvais haillons tout dégoûtans de poussière dont ils étaient vêtus... (Elle continue de peindre.) Les voilà tels qu'il étaient pendant ces trois dernières années! — Si mon époux arrête un jour ses regards sur ces deux figures, il ne reconnaîtra pas les traits de son père et de sa mère. Qu'importe qu'il ne reconnaisse pas le père et la mère de Tsai-pé-kiaï! il faut qu'il apprenne à connaître le beau-père et la belle-mère de Tchao-ou-niang.

Le seigneur Tchang arrive au moment où elle vient de terminer son tableau et admire la triste ressemblance.

LE SEIGNEUR TCHANG.

Ou-niang, dans l'origine, quand Tsai, votre époux, partit pour la capitale, il me fit une promesse.

TCHAO-OU-NIANG.

Quelle promesse, seigneur?

LE SEIGNEUR TCHANG.

N'a-t-il pas dit que s'il obtenait un pouce d'avancement, il reviendrait aussitôt dans son pays natal? Or, voici que l'année a été désastreuse; la famine a ravagé son pays; ses parens sont morts, et il n'est point revenu. Savez-vous quelles pensées occupent aujourd'hui son cœur? On connaît un homme, on connaît sa figure; mais son cœur, on ne le connaît pas. Tsai, votre époux, était doué d'un mérite éminent; il est probable qu'il a obtenu une magistrature. Ah! Ou-niang! il a obtenu une magistrature et n'est point revenu! Autre chose encore : à l'époque de votre séparation, la jeunesse avait répandu sur vous tous ses charmes; comme vous étiez belle, alors! Maintenant que vous avez soutenu avec courage toutes les calamités, votre taille, autrefois si élégante, si gracieuse, s'est effacée peu à peu; la misère a changé vos traits. Ou-niang! Ou-niang! si votre époux a pris place à la suite des puissans du siècle, des riches du siècle, je crains bien que, vêtue comme vous l'êtes, Tsai-pé-kiaï ne vous reconnaisse pas. — Quand vous arriverez à la capitale, prenez avec soin des informations sur votre époux, ne vous fiez pas aux grands. (Il chante.) La famine a dévasté son pays; ses parens sont morts, et il n'est point revenu! (Il parle.) Lorsque vous verrez votre époux, prenez votre luth; chantez votre lugubre histoire, n'omettez aucune circonstance. Si Tsai-pé-kiaï se souvient encore de ses anciens amis, ayez pitié de votre vieux voisin. Ou-niang, savez-vous que je suis maintenant septuagénaire? Votre beau-père était plus âgé que moi de dix ans. — Durant votre absence, j'accomplirai les rites, j'offrirai des sacrifices aux mânes de vos parens; mais quand vous reviendrez, j'ignore si le vieux Tchang sera de ce monde encore ou s'il aura cessé de vivre. Ou-

Digitized by Google

niang, je vais vous accompagner jusqu'au bout du village. Oh! les larmes inondent mes joues; mon cœur, mon cœur est déchiré! (Il pleure.)

TCHAO-OU-NIANG.

Je vous remercie, seigneur, de vos bons avis; votre servante ne les oubliera jamais.

Pendant que sa femme erre sur les grandes routes, Tsai-yong dépérit de chagrin dans son palais. Les angoisses que l'arrivée d'une lettre avait calmées sont devenues si grandes que Niéou-chi les a comprises et devinées. Le ministre Niéou se joint à sa fille pour prodiguer des consolations à Tsai-yong, et on arrête en commun que des ordres seront donnés pour aller chercher les vieux parens. Comme dans les grandes douleurs l'homme ne peut plus se suffire, Tsai-yong entre dans le temple d'Amida Bouddha et demande des prières au supérieur du couvent. A l'approche du *tchoang-youen,* Ou-niang, qui est déjà dans la capitale de l'empereur, s'éloigne du temple où elle venait de pénétrer sous son costume de religieuse, et laisse, dans sa précipitation, tomber le rouleau qu'elle portait sous le bras et qui renferme l'image des parens de son époux. Tsai-yong, sans savoir ce que contient cette toile, la ramasse avec soin, et écoute ensuite la prière du bonze assistant, honorant les saintes images et implorant la miséricorde du dieu Fô.

Plusieurs mois sont écoulés depuis le départ du domestique envoyé par le ministre Niéou vers les parens du *tchoang-youen.* Ils ne peuvent plus tarder long-temps, et Niéou-chi se prépare à les bien recevoir. Elle fait chercher, par un de ses domestiques, une femme du peuple d'un extérieur agréable pour être la servante des parens de son époux. A peine a-t-elle ordonné, que Tchao-ou-niang se présente à la porte du palais pour demander l'aumône. On l'introduit auprès de Niéou-chi, qui se montre bientôt disposée à l'accepter pour servante. Ou-niang confesse alors la vérité : elle n'est pas religieuse et ne porte qu'un costume d'emprunt; elle cherche son époux Tsai-pé-kiaï, qui habite l'hôtel du ministre d'état Niéou. Niéou-chi, qui ne connaît pas son mari sous ce nom d'enfance *pé-kiaï*, ordonne des recherches, et comme personne ne répond à cet appel, elle invite Ou-niang à quitter le palais. Mais quand elle la voit malheureuse et désespérée, elle l'exhorte à rester et à attendre. Il lui faudra seulement changer d'habits. Ou-niang ne peut souscrire à cette condition, car elle doit porter le deuil pendant douze ans.

NIÉOU-CHI.

Ah! ma sœur, que votre piété filiale est exemplaire! Quoi qu'il en soit, mon père a la plus grande aversion pour les femmes qui portent votre costume. Il faut changer d'habits. (Au domestique.) Youen-kong, dites à Si-tchun d'apporter ici des robes et une toilette de femme.

LE DOMESTIQUE.

J'obéis. (Il sort.)

Digitized by Google

NIÉOU-CHI.

Ma sœur, asseyez-vous en attendant.

SI-TCHUN.

Madame, j'apporte des robes et une toilette.

NIÉOU-CHI, ouvrant la toilette.

Très bien. (A Tchao-ou-niang.) Ma sœur, approchez-vous du miroir. — Voici un peigne. — Vous trouverez ici du fard pour les lèvres et les joues.

TCHAO-OU-NIANG.

Depuis que mon époux est parti pour la capitale, je n'ai point vu ma figure. (Elle se regarde dans le miroir.) Ciel, quelle pâleur! Comme mes traits ont changé! Est-il possible que je sois devenue maigre à ce point? (Elle chante.) Je me suis trop négligée; je ne songeais qu'au phénix solitaire (*à son époux*), et le chagrin a terni l'incarnat de mes joues.

NIÉOU-CHI.

Ma sœur, si vous n'arrangez pas vos cheveux, changez au moins de vêtemens.

TCHAO-OU-NIANG; regardant les robes, elle chante.

Je me souviens qu'à l'époque de mon mariage j'avais aussi des robes et des étoffes de soie, des fleurs d'or, des plumes d'alcyon. Devais-je m'attendre qu'après le départ de mon époux il ne me resterait pas une tunique de toile, une petite aiguille de tête, en bois d'épine, pour attacher mes cheveux?

NIÉOU-CHI.

Ah! ma sœur, vous rejetez ces robes; mais vous porterez une aiguille de tête, n'est-ce pas?

TCHAO-OU-NIANG.

Cette aiguille d'or, surmontée de deux têtes de phénix, si je la porte, ne serai-je pas accablée de honte, moi qui suis séparée de mon époux?

NIÉOU-CHI.

A défaut d'aiguilles de tête, vous pourriez orner vos cheveux de quelques fleurs. — Tenez, faites un bouquet; choisissez; séparez les fleurs de bon augure d'avec celles qui sont d'un mauvais présage.

TCHAO-OU-NIANG, elle chante.

Moi, orner de fleurs les tresses de mes cheveux, porter une pivoine! Oh! c'est alors que le ressentiment et la haine me poursuivraient, comme cette femme qui demeure dans le palais de la lune.

Ou-niang raconte ici tous ses malheurs, et son récit paraît si extraordinaire à Niéou-chi, qu'elle s'écrie :

Voilà une religieuse qui se targue de vertus qu'elle n'a pas.

Digitized by Google

TCHAO-OU-NIANG, elle chante.

Ah! madame, je ne me targue point de mes mérites. (Elle montre ses mains.) Voyez mes doigts meurtris; des taches de sang teignent encore mes vêtemens. (Niéou-chi verse des larmes.) Hélas! madame, pourquoi versez-vous des larmes?

NIÉOU-CHI.

Ma sœur, c'est qu'il y a long-temps aussi que mon époux a quitté son père et sa mère.

TCHAO-OU-NIANG.

Et qui donc l'a empêché de retourner dans son pays natal?

NIÉOU-CHI.

Mon père; c'est mon père qui l'a retenu; car il voulait renoncer à la magistrature.

TCHAO-OU-NIANG.

A-t-il une autre femme dans la maison paternelle?

NIÉOU-CHI.

Il a une autre femme, mais je crains qu'elle ne vous ressemble pas. Aura-t-elle servi, comme vous, son beau-père et sa belle-mère avec autant de constance et de fidélité?

TCHAO-OU-NIANG.

Où sont maintenant les parens de votre époux?

NIÉOU-CHI.

Ils habitent les confins du ciel.

TCHAO-OU-NIANG.

Madame, pourquoi n'a-t-il pas chargé un exprès de les amener à la capitale?

NIÉOU-CHI.

Le messager est parti; je présume qu'ils sont maintenant sur les routes qui conduisent à Tchang-ngan; hélas! j'appréhende des malheurs.

TCHAO-OU-NIANG, elle chante.

A peine ai-je entendu ces paroles, qu'un trouble subit vient agiter mes esprits. (A part.) Je crois à la sincérité de ses réponses; je veux cependant mettre son cœur à l'épreuve. (Haut.) Mais s'il a une autre femme, et qu'elle accompagne son beau-père et sa belle-mère, n'est-il pas à craindre que vous ne viviez pas toutes les deux en bonne intelligence?

NIÉOU-CHI.

Ah! ma sœur (elle chante), si elle vous ressemblait, mon plus vif désir serait

Digitized by Google

qu'elle habitât avec moi. J'aurais pour elle des égards et de la condescendance; tous les matins je balaierais sa chambre par déférence, par humilité. Ce qui m'afflige aujourd'hui, c'est de savoir que les parens de mon époux voyagent péniblement sur les routes. Je les cherche des yeux; je crains de perdre la vue à force de regarder dans le lointain.

TCHAO-OU-NIANG, à part.

Son esprit est le jouet de l'illusion et de l'erreur. On dirait qu'elle assiste à une représentation et qu'elle voit entrer sur la scène des personnages de théâtre. (Haut.) Cette femme dont vous parlez, voulez-vous la connaître?

NIÉOU-CHI, avec émotion.

Où est-elle?

TCHAO-OU-NIANG.

Devant vos yeux. Je vous jure, madame, que votre servante est l'épouse du tchoang-youen.

NIÉOU-CHI; son émotion redouble.

Vous, l'épouse légitime du tchoang-youen! Madame, ne me trompez-vous pas?

TCHAO-OU-NIANG.

Comment oserais-je vous tromper?

NIÉOU-CHI, revenant peu à peu de son émotion.

Ah! madame, c'est à cause de moi que vous avez subi tant d'humiliations, éprouvé tant de douleurs! Vous aurez beau faire, vous forcerez, malgré vous, le tchoang-youen à me haïr; il me contraindra, lui, à murmurer contre mon père! Madame, asseyez-vous, je vous prie, pour recevoir les salutations de votre servante.

(Tchao-ou-niang s'assoit et reçoit les félicitations de Niéou-chi.)

NIÉOU-CHI, elle chante.

Que votre sort a été différent du mien! Pendant que je vivais dans le calme, au sein de ma famille, tous les maux de la vie vous assiégeaient à la fois; mais aussi vous allez être couverte de gloire; on vantera dans le monde votre piété pour vos parens, vos vertus, tandis que mon nom sera livré au mépris et aux sarcasmes du public. . . . . .

. . . . . .

Cette scène que nous avons citée presque tout entière est l'une des plus belles du *Pi-pa-ki*. L'intérêt qui tout à l'heure se concentrait sur Tchao-ou-niang se divise et s'arrête sur Niéou-chi, victime de la volonté paternelle, qui semble vouloir lutter de générosité et d'abnégation avec sa rivale. On pense involontairement, en la lisant, à une comédie de Goethe, *Stella*, où l'abnégation est la même, moins la grandeur et la moralité du sacrifice. Le

Digitized by Google

dénouement arrive lentement. Tsai-yong, libre des soucis de sa charge, entre dans sa bibliothèque et se prépare à occuper agréablement les loisirs de sa magistrature. Il est si doux, après les devoirs accomplis, de composer et de méditer le *Chi-king* (livre des vers) et le *Chou-king* (livre des annales). Mais à peine les a-t-il ouverts que chaque chapitre dont il entreprend la lecture parle de la piété filiale et lui révèle l'étendue de sa faute et sa propre indignité. Quoi! ces livres empreints d'une si haute morale, dans lesquels il aurait dû apprendre la vertu, n'ont contribué qu'à dessécher son cœur et à exalter son orgueil! Il a pu sacrifier, sur un ordre impérial, une épouse dont *la beauté pouvait être comparée au jade le plus pur*. Le remords, la honte, lui font repousser de colère ces livres qu'il aimait tant tout à l'heure; il va fuir quand un tableau peint suspendu à la muraille frappe ses regards : c'est le rouleau qu'il a ramassé la veille dans le temple où il a fait dire des prières et brûler des parfums. O douleur! il reconnaît dans les pâles et lamentables figures fixées sur cette toile les traits de son père et de sa mère. Il essaie en vain de croire à une ressemblance de hasard; un pressentiment terrible le poursuit, et quand il a lu les vers écrits sur le dos du tableau, de la main de sa femme légitime, il ne sait à quel sentiment livrer son ame, à la colère ou à la crainte. Niéou-chi arrive sur son ordre, feint de tout ignorer, et tâche de connaître ainsi les secrètes pensées de son époux. Elle découvre alors la tendresse qu'il avait pour Tchao-ou-niang si digne d'être aimée, et, avec un désintéressement qu'on ne saurait trop admirer, elle lui rend sa femme légitime.

La reconnaissance est touchante; Tsai-yong est si accablé en apprenant les malheurs de sa famille, qu'il s'évanouit dans les bras des deux femmes. Revenu à lui, il s'adresse à Tchao-ou-niang et lui dit : « Reposez-vous de vos fatigues; dans quelques jours, vous repartirez avec nous pour Tchin-liéou. Je vais présenter un placet à l'empereur. Le monarque bienfaisant qui règne sur la Chine vous accordera de nobles récompenses. Ou-niang, mon père et ma mère recevront, à cause de vous, des honneurs posthumes, et les historiographes perpétueront le souvenir de votre piété filiale. »

Ainsi finit le drame, de la manière la plus simple et la plus touchante. Mais, au lieu de donner une opinion qui importe peu à l'œuvre de Kao-tong-kia, où les plus prévenus seraient forcés de reconnaître une élévation de sentiment qui se soutient dans tout le drame, écoutons l'éditeur chinois lui-même; lisons une des quatorze préfaces qui précèdent le *Pi-pa-ki* : c'est un des premiers monumens de critique littéraire. La préface est écrite en forme de dialogue; un lettré et l'éditeur Chin-chan s'entretiennent et discutent le mérite des livres et des auteurs chinois. Ils s'arrêtent de préférence aux grands écrivains Tchouang-Tseu, Khio-youen, Ssé-mà-thsien, Tou-fou, Chi-naï-ngan et Wang-chi-fou, appelés les six écrivains de génie (*thsaï-tseu*). Dans ce dialogue, où l'éditeur prend la place du lettré et se distingue par des jugemens pleins de justesse et de bon sens, un septième génie est mis au rang des thsaï-tseu, Kao-tong-kia, l'auteur méconnu du *Pi-pa-ki*. De l'aveu de l'au-

Digitized by Google

naliste chinois, on ne sait rien de la vie de cet homme, qui passa inaperçu au milieu de ses contemporains, et dont le chef-d'œuvre ne fut relevé et glorifié que trois siècles après, par les soins éclairés de Mao-tseu. Tout fait supposer que, pareil aux grands génies non pas seulement de la Chine, mais du monde, Kao-tong-kia vécut et mourut misérable, comme Homère aveugle, Dante proscrit, le Tasse devenu fou et Camoëns demandant l'aumône. « Tous les plus grands écrivains de l'antiquité, dit le commentateur, furent malheureux, si l'on peut dire qu'un homme qui tombe dans la pauvreté et ne perd pas pour cela son génie, soit réellement malheureux. »

« Un ministre qui sert son prince, dit Mao-tseu, un fils qui voudrait revoir son père et sa mère, deux époux accomplis, une femme légitime et une concubine qui s'aiment, des amis qui se secourent : voilà les principaux personnages que Kao-tong-kia a introduits dans son drame. Aussi, dès qu'on ouvre un marché quelque part, dans le plus petit des hameaux, si une troupe de comédiens arrive et que les acteurs montent sur la scène pour jouer le *Pi-pa-ki*, c'est à qui viendra les entendre; et quand ils se mettent à réciter les scènes de la famine et de la séparation, la scène si pathétique et si attendrissante où Tsai-yong implore la miséricorde du fils du ciel dans le palais impérial; puis celle où Tchao-ou-niang vend sa chevelure pour acheter un cercueil, et ramasse de la terre pour élever un tombeau; alors, parmi tous les spectateurs, propriétaires, matrones du lieu, jeunes pâtres, bûcherons, vieillards vénérables, on n'en voit pas un seul qui n'ait les joues rouges et les oreilles brûlantes. Les larmes coulent des yeux, tous les visages sont consternés; on n'entend plus que des soupirs, des gémissemens, des sanglots, des cris, et cela dure jusqu'à la fin de la représentation. » L'éditeur, après avoir reproduit ce grave témoignage de la supériorité du *Pi-pa-ki*, engage une discussion avec le lettré au sujet de la circonstance qui a pu l'inspirer. Est-ce un drame historique ou une œuvre de pure imagination? Le lettré se prononce pour la seconde opinion, et l'éditeur prouve que le héros Tsai vivait sous la dynastie des Thang et que Kao-tong-kia doit à l'histoire le fonds de sa conception dramatique. Quant au rapprochement entre ce chef-d'œuvre et le *Si-siang-ki* (l'histoire du Pavillon d'Occident), les deux interlocuteurs s'entendent encore moins. Malgré l'habitude que l'on a de réunir ces deux ouvrages, l'éditeur place le *Pi-pa-ki* bien au-dessus du *Si-siang-ki*. Celui-ci peut s'imiter, celui-là est inimitable; dans le premier, la justice et la piété filiale dominent, dirigent les pensées et les actions des personnages; dans le second, le drame roule sur une intrigue d'amour. On lit plus le second néanmoins, parce qu'il répond aux passions, aux entraînemens de l'homme; on néglige le premier, parce qu'il enseigne le sacrifice. « Le *Pi-pa-ki* n'est pas une œuvre parfaite, ajoute l'éditeur, plus juste et non moins sincère dans ses éloges que Mao-tseu, car la perfection n'appartient à personne. Son défaut le plus capital, c'est que le ressentiment (il eût mieux dit l'ironie) y domine. Chacun de ces personnages hait quelqu'un ou quelque chose; et cependant on les suit avec intérêt. »

Digitized by Google

LE LETTRÉ, souriant.

On ne s'intéresse guère à Mme Tsai.

L'ÉDITEUR.

On s'intéresse à cette femme parce qu'elle est malheureuse et que son infortune est attendrissante. Du reste, je conviens que son caractère est quelquefois outré.

LE LETTRÉ.

Que dites-vous du voleur qui a dérobé à Thong-pin le breuvage d'immortalité, et qui fabrique une lettre pour avoir un cadeau du tcheang-youen? Est-ce qu'un fils ne connaît pas l'écriture de son père?

L'ÉDITEUR.

Cette scène est détestable. Et voyez comme une faute conduit à une autre! Tsai-yong, qui ne reconnaît pas l'écriture de son père dans le dix-septième tableau, ne reconnaît pas celle de sa femme dans le vingt-quatrième.

LE LETTRÉ.

Le vingt-deuxième tableau n'est pas non plus à l'abri de la critique.

L'ÉDITEUR.

Distinguons. La première partie est d'une excessive médiocrité; j'en excepte toutefois la description de la pagode de Mi-to, qui est un morceau plein d'érudition. Mais la seconde partie étincelle de beautés.

LE LETTRÉ.

La scène la plus pathétique, à mon avis, est la dix-neuvième. Le monologue de Tchao-ou-niang est un chef-d'œuvre de style. Comme sa piété filiale est touchante! Quelle profonde sensibilité! Dans ce magnifique passage, chaque mot est une larme, et chaque larme est une perle.

L'ÉDITEUR.

Le dix-neuvième tableau n'approche pas du vingt-troisième.

LE LETTRÉ, après avoir entendu la lecture du vingt-troisième tableau.

Je suis de votre opinion; cette scène est la plus belle du *Pi-pa-ki*. Un tableau comme celui que vous venez de lire vaut mieux qu'un chapitre tout entier du *Li-sao-tsi*. Oui, celui qui lit le *Ming-fong-ki* de Wang-fong-tcheou et ne verse pas de larmes n'est pas un sujet fidèle; celui qui lit le *Pi-pa-ki* de Kao-tong-kia et ne verse pas de larmes est un homme qui n'a jamais aimé son père ni sa mère.

Que pourrions-nous dire de plus après l'appréciation impartiale d'un admirateur éclairé de Kao-tong-kia? Sa critique se distingue par le bon goût, la modération et une vérité d'observations qui annonce un peuple éminemment

Digitized by Google

littéraire. Nous ferons remarquer seulement, en jugeant à notre point de vue, que les changemens de lieu sont dans le *Pi-pa-ki* plus fréquens que dans les autres pièces connues des Chinois, et que, malgré la variété des scènes, l'œuvre, dans son ensemble, paraît empreinte d'une monotonie qui peut-être est moins sensible dans l'original, mélangé de vers et de prose. Si le poète ne tombe pas dans ces débauches d'esprit que l'on reproche aux plus grands génies, il n'atteint pas non plus à ces hauteurs sublimes où nous ravit la grande poésie. On doit ajouter que les Chinois ont tout puisé en eux, et qu'ils n'ont pas eu, comme les peuples célèbres dans les arts, ces traditions primitives qui aident à la conception des types originaux. Qu'on veuille bien ne pas oublier aussi que cette pièce fut composée au XIIIe siècle de notre ère, alors que la France en était aux mystères et aux soties. N'est-il pas admirable de trouver, non pas en germe, mais dans son développement et sa force, une grande civilisation où les sentimens de la plus haute moralité sont représentés et glorifiés? Mais ce peuple n'a pas fait un pas depuis dix siècles. Immobile comme le sphinx d'Égypte placé à l'entrée du désert, il use sa vie à se contempler dans son passé et à reproduire éternellement la même idée et le même ouvrage. Le commerce pourra seul l'arracher à cet isolement mortel, et la lumière du christianisme lui indiquera une nouvelle route où il se réconciliera avec les idées et le mouvement ascendant des peuples de l'Europe. Qui saurait dire les grandes choses que la Providence réserve à cet immense pays, déjà sacré par le sang de nos martyrs, et dans quelles impénétrables voies son souffle puissant saura le diriger? Si la curiosité, émoussée par les récits hauts en couleur dont nous inondent les romanciers et les dramaturges de ce temps, ne peut se complaire à ces histoires simples et touchantes, ce qui se passe en Chine donnera peut-être un intérêt de curiosité aux œuvres de la pensée de ce pays, à la veille de sa régénération. Le théâtre chinois, si exagéré qu'il soit, est le plus fidèle tableau des mœurs et des institutions de ce peuple; c'est donc là de préférence qu'il faut le chercher et l'étudier. De nombreuses tentatives ont été faites dans ce sens dès le XVIIe siècle. Ainsi, le père Prémare a traduit, incomplètement il est vrai, le premier drame connu, *l'Orphelin de la famille de Tchao,* pendant qu'il travaillait à propager le catholicisme dans le céleste empire. On connaît, à propos de cette pièce, l'admiration enthousiaste de Voltaire, qui faillit devenir Chinois, comme il fut Anglais pendant de longues années. La seconde pièce, *le Vieillard qui obtient un fils,* a été traduite par un Anglais, M. S.-F. Davis, connu par la publication du célèbre roman chinois *Hao-khicou-thouen* (*Or the fortunate union*). M. Stan. Julien publia, de son côté, l'histoire du *Cercle de craie* et une traduction de *l'Orphelin* incomplètement reproduit par le père Prémare. M. Bazin, enfin, fit paraître, en 1838, son théâtre chinois, composé de quatre pièces écrites sous la dynastie des empereurs mongols, et en dernier lieu le *Pi-pa-ki*. Il s'est dévoué à cette tâche avec une persévérance, un talent qu'on ne peut trop reconnaître et encourager. Les études approfondies qu'il

Digitized by Google

a faites sur la langue, l'histoire et la littérature de ce pays, les succès qu'il a obtenus depuis quatre ans dans son cours de chinois moderne, sont des garanties pour les travaux qu'il pourra accomplir.

Mais qui s'inquiète de ces tentatives honorables et utiles dans le moment même où l'Orient fixe tous les regards et semble devoir être le centre de la politique de l'Europe? Sait-on qu'il existe, à Paris comme à Londres, une société asiatique, et que cette société publie chaque année des mémoires, des traductions et des livres d'histoire? Il n'a fallu rien moins que la haute protection du roi, la sollicitude éclairée de quelques ministres, de MM. de Salvandy et Villemain, pour que cette société ait pu continuer utilement ses savantes publications. L'Angleterre comprend mieux les intérêts de sa politique et de son influence. La société asiatique de Londres est riche, protégée non-seulement par la reine, mais par les plus hauts personnages du pays. Aussi l'*Oriental translations committee* a-t-il pu user de ses nombreux revenus en publiant la traduction des ouvrages orientaux les plus célèbres. Malgré l'infériorité de ses ressources et l'indifférence du pays pour ses travaux, la société de Paris tient un rang honorable et se montre digne, par son activité et par l'illustration scientifique de quelques-uns de ses membres, d'attirer l'attention du gouvernement. Il est, en effet, d'une bonne et prévoyante politique d'encourager efficacement de pareilles sociétés, qui, tout en enrichissant les trésors littéraires d'un peuple, contribuent à propager et à maintenir son influence dans le monde.

ATH. MOURIER.

Digitized by Google

POÉSIE.

DEUIL AU PRINTEMPS.

LA MUSE.

Comme un cygne inquiet de voir se troubler l'onde
Où se berçait jadis son image profonde,
Je plonge avec effroi mon regard dans ton cœur,
Qui ne réfléchit plus mon sourire rêveur.
La tristesse, ombre noire et qu'en vain mon œil creuse,
A chassé de ton sein mon ombre lumineuse.
Parfois, doutant encore (heureuse de douter!)
Qu'il soit fermé pour moi, je m'essaye à chanter,
Dans l'espoir que ce cœur, qui sommeille peut-être,
Va s'ouvrir à ma voix facile à reconnaître.
Inutiles efforts! tu restes morne et sourd
Aux cris, même aux baisers de mon craintif amour.
Ou cet amour te lasse, ou tu n'en es plus digne :
Adieu! quand l'eau se trouble, au loin s'enfuit le cygne.

LE POÈTE.

Oh! ne me laisse point ainsi,
Muse bienfaisante et cruelle!

Digitized by Google

Mon pauvre cœur est obscurci,
Mais il ne t'est pas infidèle :
Il est obscurci par le deuil.
Comme une hirondelle orpheline,
Vainement autour d'un cercueil
Mon ame gémit et s'incline.

LA MUSE.

Je le savais, ami; quoique fille du ciel,
Je connais les douleurs de ton exil mortel.
Si j'ai forcé ta lèvre à rompre le silence,
C'est pour te consoler par des mots d'espérance.
Ouvre-moi donc ce cœur que je vois soupirer :
J'ai besoin de te plaindre, hélas ! et de pleurer.

LE POÈTE.

Jadis ton lait pur, ô nourrice !
Humecta mes lèvres d'enfant;
Plus tard, ô douce institutrice !
Pour les rendre souples au chant,
Tu les frottas d'un miel propice;
— Et tu viens, ô consolatrice !
Pleurer avec ton vieil enfant.

LA MUSE.

Oui, je pleure, et pourtant, timide et faible femme,
Je veux pieusement fortifier ton ame.
La mort à nos amours ouvre, hélas ! un tombeau,
Mais ce tombeau du corps est pour l'ame un berceau.
— Qui doit plus réjouir l'ombre de ceux qui meurent,
Ou les cœurs abattus qui sans trève les pleurent;
Ou ceux, mieux inspirés, dont l'héroïque effort
Par une noble vie honore un noble mort ?
Et toi, poète jeune et déjà taciturne,
Penses-tu qu'en scellant sur un tombeau ton urne,
L'urne des chants divins faite pour embaumer,
Tu seras plus pieux qu'en la laissant fumer?
Crois-moi, reprends ton luth mouillé d'un pleur fidèle,
Et voue à l'espérance une corde nouvelle.

Digitized by Google

LE POÈTE.

Quand l'arbuste, au printemps si vert,
Si mélodieux sous la brise,
Se glace aux baisers de l'hiver
Dont l'aile pesante le brise;
Le son qui de ses flancs meurtris
Sort, même sous la molle étreinte
Et l'haleine des mois fleuris,
N'est plus un chant, mais une plainte.

LA MUSE.

L'arbuste, ton image, éprouve un sort meilleur.
Si l'hiver l'a blessé, n'a-t-il pas sa jeunesse?
Si sa tige languit, n'a-t-il pas l'émondeur
Dont la savante main le taille avec adresse
Et fait monter la sève encor vivante au cœur?
N'a-t-il plus le soleil, n'a-t-il plus les rosées,
Qui descendent du ciel sur les tiges brisées,
Et qui doivent, un jour, pour des concerts nouveaux,
Sous un nouvel ombrage assembler les oiseaux?
— Le cœur brisé de l'homme est semblable à l'arbuste,
Poète, et c'est ainsi que ton symbole est juste.

LE POÈTE.

Essuyez donc aussi mes pleurs,
Rayons qui séchez les rosées!
Brises qui ranimez les fleurs,
Ranimez aussi mes pensées!
Et toi, que nul n'invoque en vain,
O mère commune, ô nature!
Prends ton baume le plus divin,
Et verse-le sur ma blessure: —
— Elle est profonde. — Souviens-toi
Que, depuis mon aube enchantée,
D'un luth pieux je t'ai chantée!
Souviens-t-en, mère, et guéris-moi.

N. MARTIN.

Digitized by Google

BULLETIN.

Quand, il y a quelques mois, il fut question de trouver pour le département de la marine un successeur à l'amiral Duperré, on doit se rappeler que le nom de M. de Mackau fut prononcé. Dès cette époque, ce choix eût eu l'approbation générale; mais le ministère semblait craindre alors d'appeler dans son sein un adversaire prononcé du droit de visite, et M. Roussin, qui avait fait l'apologie de ce droit à la tribune de la chambre des pairs, fut choisi. Aujourd'hui le cabinet revient à l'homme que l'opinion lui désignait généralement; ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. M. l'amiral de Mackau joint à toute la vigueur de l'âge une expérience consommée et de glorieux précédens comme commandant en chef de nos forces navales dans d'importantes occasions. Dès qu'on était décidé à continuer de confier à des marins la direction suprême du département de la marine, l'entrée de M. de Mackau dans le cabinet était indiquée, et tous les amis politiques de l'amiral, à quelque nuance qu'ils appartinssent, se sont trouvés d'accord pour l'engager à prendre la place qui lui appartenait.

On sait qu'au sujet de ce département on avait parlé de M. de Salvandy; mais moins que jamais M. de Salvandy a perdu l'espérance de retourner en Espagne comme ambassadeur: il attend les évènemens, et il préfère, dit-on, se garder disponible pour le moment où il pourrait reprendre sa carrière diplomatique, qui a été si brusquement interrompue. On a mêlé aussi le nom de M. Sauzet aux bruits qui ont couru à propos de certaines modifications dans le cabinet; cependant l'honorable président de la chambre des députés se défendait ces jours derniers de la pensée d'abandonner le fauteuil pour un ministère; la présidence lui paraît assurée pour la durée de cette législature, et ce n'est pas au reste après une première session qu'il y voudrait renoncer. Le ministère a d'ailleurs plusieurs mois devant lui pour prendre les arrangemens intérieurs qui lui paraîtront réclamés tant par son intérêt que par les convenances particulières de quelques-uns de ses membres.

Digitized by Google

La discussion du budget à la chambre des pairs a été fort courte et sans importance politique. Il en est ainsi chaque année. Tous les membres considérables de l'assemblée sont absens ou gardent le silence, et la tribune n'est occupée que par des hommes qui ont plus de zèle que d'influence et de sagesse. La discussion du budget n'a guère été qu'un dialogue entre M. le chancelier et M. le marquis de Boissy. La pétulance de ce dernier n'avait jamais été plus grande. On se tromperait en prêtant à M. de Boissy le dessein prémédité de heurter, de blesser la chambre par la vivacité de son allure; non, mais il n'est pas assez maître de lui, il n'a pas assez l'habitude de la parole pour mettre à ce qu'il dit de la mesure et des tempéramens. Il fait aussi un usage beaucoup trop fréquent de la tribune. Il n'y a pas de talent qui ne se compromît par cette démangeaison de parler sur toute chose. Quoi qu'il en soit, il est fâcheux que, dans le cours des débats, un membre du cabinet, M. le maréchal Soult, ait dit qu'en sa qualité de ministre responsable, il regrettait d'avoir signé l'ordonnance qui avait ouvert à M. de Boissy les portes du Luxembourg : parole imprudente que *le Moniteur* a sagement fait de ne pas reproduire. D'abord, si jamais argument fut extra-parlementaire, c'est bien celui-ci, et puis M. le maréchal oubliait que c'est la royauté qui nomme les pairs de France. Sans doute, dans tous les actes émanés de la royauté, la responsabilité ministérielle subsiste : néanmoins il est des circonstances où le ministère s'efface, où la royauté paraît davantage. C'est ce qui a lieu dans la création des pairs de France : l'élection est entre les mains de la couronne, qui seule est assez haut placée pour planer au-dessus de toutes les divisions et de tous les préjugés des partis. Apparemment on peut être très loyal pair de France, sans être l'ami de tel ou tel cabinet. Par sa réponse à M. de Boissy, M. le maréchal Soult a donc dépassé le but, et son langage irréfléchi était de nature à porter atteinte à l'indépendance de la chambre des pairs. Telle n'était pas à coup sûr l'intention de M. le maréchal; c'est ce qu'a pensé la chambre, et elle a jugé plus sage de ne pas relever des paroles que n'avait pas assez pesées celui qui les prononçait.

Des deux chemins de fer pour lesquels le cabinet demandait à la pairie ses suffrages, l'un a été voté, l'autre ajourné. Pour le *rail-way* d'Avignon à Marseille, ceux qui n'étaient pas parfaitement satisfaits du projet ont eu tort de demander d'une manière préalable l'ajournement. En effet, comme l'a fort bien dit le rapporteur, M. le comte Daru, une compagnie sérieuse est organisée, les études des tracés sont complètes, et l'on justifie des cinq sixièmes du capital social. Rien donc ne pouvait s'opposer à ce qu'on entrât dans le fond de la question. Mais si l'on arrivait aux détails, n'y avait-il rien à amender? n'y avait-il pas à accorder quelques-unes des garanties que réclamaient les compagnies de la navigation du Rhône? Ces compagnies n'étaient pas seules à demander un amendement à l'article 36 du cahier des charges; les exploitans du bassin houiller de la Loire sollicitaient aussi certaines modifications. Cependant la chambre a passé outre : elle a craint d'amender le projet, car c'eût été l'ajourner. On lui a représenté que la compagnie à laquelle on

Digitized by Google

avait donné à forfait l'exécution des travaux était prête à les commencer; fallait-il jeter le découragement dans une compagnie nombreuse composée de soumissionnaires honorables? Ces considérations générales ont emporté la balance, et les détails ont été sacrifiés.

Pour le chemin de fer d'Orléans à Tours, les choses se sont passées autrement. M. le ministre des travaux publics a été obligé de reconnaître que les membres les plus importans de la compagnie première s'étaient retirés après les amendemens votés par la chambre des députés, et qu'ils emportaient avec eux une forte portion du capital. En se retirant, ils ont aussi demandé la permission de retirer de la caisse des dépôts et consignations le cautionnement qu'ils avaient versé. Il est vrai que M. Teste a ajouté qu'il espérait que de nouveaux soumissionnaires se présenteraient bientôt; mais la chambre n'a pas voulu, sur une pareille éventualité, prendre une seconde fois la responsabilité d'une loi votée à la hâte. Comment d'ailleurs la chambre aurait-elle pu adopter une loi reposant sur un cahier des charges qui n'est accepté par personne? Au moins, dans le chemin de fer d'Avignon à Marseille, il y a une compagnie définitivement organisée. Pour le *rail-way* d'Orléans à Tours, il n'y a plus de société; deux anciens sociétaires désirent, il est vrai, la reprise de l'affaire, mais un pareil désir ne constitue pas un contrat. M. le comte Roy a surtout insisté pour l'ajournement en faisant valoir toutes ces raisons, et il a terminé par ces paroles qui ne manquent pas de gravité : « La France est presque toujours privée des lumières de la chambre des pairs, parce qu'on choisit mal le moment de la consulter, et parce qu'on est pressé d'avoir son vote. » Telle est, en effet, la situation que chaque année ramène, situation fâcheuse pour l'équilibre des pouvoirs et la puissance morale de notre constitution.

Dans cette même session, trois projets relatifs aux chemins de fer ont été proposés par le gouvernement. Les chambres en ont ajourné deux; un seul a été adopté par les chambres, et encore après des débats où, ni au Palais-Bourbon, ni au Luxembourg, on n'a eu le temps d'approfondir toutes les questions. Si la ligne qui avait été déclarée la première de toutes, la ligne du Nord, a été ajournée, il faut s'en prendre aux prétentions et aux espérances excessives que n'avaient pas craint d'afficher les capitalistes qui avaient traité avec l'état. Il est juste, sans contredit, que l'industrie privée trouve des avantages dans les travaux qu'elle entreprend; mais à tout il y a des limites. La chambre des députés a pensé que ces limites avaient été enfreintes, et elle a prononcé un ajournement qui permettra au ministère de trouver d'autres combinaisons.

Si l'état ne doit pas être avare, quand il dépense son argent, il doit vouloir en recueillir des avantages matériels ou moraux. La chambre des pairs, comme la chambre des députés, a voté la loi relative à l'emprunt grec. Cela ne pouvait faire question. Mais, en faisant les sacrifices que l'honneur nous impose, puisque nous avons engagé notre parole, sommes-nous en mesure d'en être récompensés moralement, comme nous avons le droit d'y prétendre?

Digitized by Google

Depuis 1838, comme l'a rappelé M. Guizot à la tribune de la chambre des pairs, la France n'a plus voulu payer l'emprunt grec par l'emprunt, elle l'a payé avec ses propres fonds. Nous continuons aujourd'hui ce que nous avons commencé de faire en 1838. Il y aura donc plus tard un règlement de compte entre la Grèce et nous. M. Guizot estime que politiquement cette situation de créancière est favorable à la France : cela peut être vrai; mais alors pourquoi tant insister sur l'action collective à exercer en Grèce avec les autres puissances? Nous n'oublions pas que c'est l'Europe réunie qui a aidé la Grèce à se constituer en état indépendant, et ce précédent a créé une action collective, une sorte de protectorat en commun des puissances vis à-vis la Grèce. Ainsi interprétée, renfermée dans de justes bornes, l'action collective est naturelle, et ne saurait avoir de dangers pour notre influence. Elle en aurait si notre gouvernement l'entendait de façon à ce qu'elle dût nous priver de toute liberté d'action envers la Grèce. Depuis 1838, nous avons payé notre part de l'emprunt avec nos propres deniers; dans quel but? Apparemment pour nous attacher plus étroitement la Grèce. M. Guizot l'a remarqué lui-même, cette situation de créancière est bonne pour la France : elle doit donc nous mener à plus d'influence, et par conséquent à plus d'indépendance au sein de l'action collective exercée par les autres cabinets. C'est ce qu'a pensé, nous le croyons du moins, la commission de la chambre des pairs. Nous eussions désiré que son rapporteur, M. le prince de la Moskowa, développât et défendît davantage à la tribune les considérations de son rapport qu'avait attaquées M. le vicomte de Flavigny. Sur ce point, on ne saurait trop insister, trop éclairer le gouvernement. Tout invite, tout autorise la France à exercer dans les affaires d'Orient, soit à Alexandrie, soit à Athènes, une action individuelle, que sa sagesse et sa modération sauront bien combiner avec les convenances légitimes des autres gouvernemens; mais il faut qu'elle soit libre dans ses mouvemens, dans ses actes, afin que les peuples puissent reconnaître la générosité particulière de son génie et de sa politique.

Quand une voix imprudente a voulu parler de l'Irlande à la tribune de la chambre des pairs, M. le ministre des affaires étrangères a eu raison de répondre qu'il ne se croyait pas le droit de traiter un pareil sujet. En effet, ni nos chambres ni notre gouvernement n'ont à s'immiscer dans les affaires de l'Irlande et de l'Angleterre. Nous pouvons avoir des sympathies pour O'Connell et sa noble cause, c'est le droit des individus; mais nous ne saurions vouloir les exprimer d'une manière collective et pour ainsi dire officielle. C'est ce que n'ont pas compris les personnes qui se sont réunies le 14 juillet en un banquet peu nombreux, car on était cent à peine. Ces personnes ont imaginé de faire une collecte en faveur du peuple irlandais, et l'on a annoncé que M. Ledru-Rollin doit solennellement en offrir le résultat à O'Connell. Il y a dans cette démonstration une bien grande légèreté. On n'a pas songé qu'il n'était permis à personne, à aucun parti, à aucune cause, de compromettre étourdiment le grand nom de la France. Passer les mers pour apporter pompeusement à O'Connell quelques centaines de francs, au

Digitized by Google

nom de la démocratie française! on ne se contentera pas de rire de la modicité ridicule de votre offrande, on vous demandera de quel droit vous venez vous mêler d'affaires et de questions qui vous sont étrangères. Vous direz que vous agissez au nom de la fraternité universelle et de la solidarité du genre humain : les Irlandais ne vous comprendront pas. C'est une singulière manie de vouloir juger des intérêts et des sentimens des autres avec ses préjugés et ses passions. Cependant l'expérience devrait avoir parlé, et nous sommes loin, ce nous semble, du temps d'Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain.

Ce n'est pas dans des déclamations et des réminiscences empruntées à notre révolution que les Irlandais puisent leurs inspirations et leur force; c'est en eux-mêmes, dans leur malheur, dans le sentiment héréditaire de leur détresse. Ils pensent aux Saxons qui les oppriment, aux protestans qui les tyrannisent, et non pas à la théorie abstraite des droits de l'homme. Ils ne rêvent pas, ils souffrent; ils ne sont pas dans les chimères, mais sous le coup d'une réalité douloureuse. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à remarquer le caractère des harangues d'O'Connell. Il ne se perd pas dans de vagues généralités, il articule des faits positifs, il dit avec une incisive familiarité des choses simples et pratiques. Depuis long-temps, au métier que fait le tribun de l'Irlande, un déclamateur serait essoufflé; mais quand on est dans le vrai, quand on sent, quand on parle comme le peuple au milieu duquel on agit, on puise dans cette conformité de pensées et d'affections une force qui se renouvelle toujours.

O'Connell avait à répondre à tout ce qui s'était dit au sein du parlement anglais, et voici en deux mots quel a été à ses yeux le résultat des débats de la chambre des communes : il est devenu clair pour tous que les Anglais eux-mêmes étaient convaincus que le rappel était inévitable. Cette manière d'interpréter les discussions du parlement britannique non-seulement est habile, mais elle est vraie jusqu'à un certain point. Si le moyen qu'indique O'Connell n'est pas encore reconnu pour indispensable, comme il l'affirme, il est certain que, sur l'intensité du mal, tout le monde est d'accord. C'est la première fois que les Anglais parlent des maux de l'Irlande avec tant de sincérité.

« L'homme libre se fait toujours respecter, » a dit O'Connell, et il félicite son pays des témoignages d'estime qu'on a été obligé d'accorder à sa conduite. Cependant, ajoute-t-il, que veut faire le ministère pour s'opposer au rappel? Il déclare ne pas vouloir le concéder : je ne le lui demande pas encore, mais patience, quand j'aurai avec moi le reste de l'Irlande, j'élèverai la voix et je l'aurai. O'Connell raille amèrement l'impuissance du ministère anglais, qui aboutit à cette belle conclusion : nous ne ferons rien. Il prend avantage de l'aveu du ministère, que jusqu'à présent la conduite des Irlandais avait été pacifique, légale et constitutionnelle. Eh bien! ajoute-t-il, nous continuerons sous les auspices du gouvernement qui nous encourage. Mais en même temps qu'il prend cet engagement, il repousse toute

Digitized by Google

connivence, soit avec les sociétés secrètes, soit avec les chartistes. Sans la paix, sans la légalité, il n'est pas de triomphe possible.

C'est pour O'Connell un puissant moyen de persuasion et d'influence que de pouvoir montrer aux Irlandais que l'urgence de certaines réformes est enfin reconnue, tant par les tories que par les whigs. Les abus que présentent l'établissement de l'église anglicane, la constitution de la propriété et le système électoral, sont reconnus. Il y eut un moment où lord John Russell eut la velléité de porter remède à tout cela, mais il fut tenu en bride par lord Althorp et lord Stanley. Lord John Russell ne put donc rien donner à l'Irlande. Et là-dessus O'Connell de faire un conte plaisant. « Pouvez-vous me reprocher de vous avoir jamais fermé le buffet? demandait un patron à son apprenti, dans une affaire qui se jugeait à Cork. — Je ne dis pas, répondit l'apprenti, mais il n'y avait jamais rien dedans. » On peut juger quelle immense hilarité a provoquée autour d'O'Connell cette facétieuse éloquence. L'histoire du patron de Cork est dans tout pays celle de certains partis et de certains hommes politiques : ils ont bien un buffet, mais, quand ils l'ouvrent, il n'y a rien dedans.

A Tullamore, la présence de plusieurs prêtres et de quelques prélats a inspiré à O'Connell de plus graves paroles. « Le ministère a reconnu, a-t-il dit, que les revenus de l'église protestante d'Irlande ne devaient pas être plus long-temps prélevés sur le peuple catholique. Ces revenus appartenaient dans l'origine à l'église catholique, à qui des fidèles les avaient donnés pour qu'il fût dit des messes à l'intention des vivans et des morts, et pour qu'on invoquât l'intercession des saints par les mérites du Rédempteur... Mais je vous le promets, la marque de l'esclavage imprimée aux Irlandais disparaîtra aussi vite que la trace des cendres que reçoivent les fidèles le mercredi des cendres. » Voilà de l'éloquence catholique; on voit qu'O'Connell a pour auditeurs le docteur Cantwell et le docteur Higgins. Ce dernier, évêque d'Ardagh, repousse avec hauteur l'idée que l'église catholique d'Irlande puisse être salariée par le gouvernement anglais. « Si l'état, dit-il, voulait forcer le prélat catholique romain à recevoir de lui ses revenus, il n'est pas un évêque irlandais qui ne fût prêt à se rendre à Rome pour dire au saint père : Donnez-moi les moyens de me soustraire à cette profanation, ou recevez de mes mains ma crosse et ma mitre. » Le docteur Higgins ne craint pas d'affirmer que dans le cas où le gouvernement anglais voudrait rattacher l'église catholique à l'état, il y aurait une agitation bien plus effrayante que celle du rappel. Voilà la réponse au fanatisme protestant. Nous sommes dans un pays où l'on n'a pas perdu la mémoire des sévices et des violences d'Élisabeth et de Cromwell.

Comment méconnaître les progrès que fait la question de l'Irlande, quand en Angleterre, à Londres, en dehors même du parlement, les whigs et les radicaux s'en occupent et convoquent des *meetings* pour chercher un remède à la détresse des Irlandais? Les habitans du bourg de Mary-le-Bone se sont réunis dans Hall's Riding School. Là, deux opinions, l'une favorable, l'autre

Digitized by Google

contraire au rappel, se sont trouvées en présence. Les uns se sont écriés, et parmi eux figure O'Connor, que jusqu'ici l'Angleterre avait gouverné l'Irlande avec un sceptre de fer, qu'il fallait que ce sceptre fût brisé, et que l'Irlande se gouvernât elle-même. Mais d'autres, dont sir C. Napier a été le principal organe, ont déclaré qu'amis sincères et déterminés de l'Irlande, ils ne sauraient approuver le rappel. Sir C. Napier voit la France surveillant d'un œil attentif les mouvemens du peuple irlandais, et ravie d'assister à un démembrement du royaume, non pas dans l'intérêt de l'Irlande, mais parce que ce serait la ruine de la Grande-Bretagne. Au reste, ceux qui s'opposent au rappel réclament avec énergie de larges concessions en faveur de l'Irlande. Un orateur, qui a parlé dans le même sens que sir C. Napier, a conclu que la reine fût suppliée de renvoyer ses conseillers actuels, et d'en appeler à l'opinion du peuple, si le ministère ne proposait pas des mesures de nature à tranquilliser l'Irlande, en mettant ses habitans sur un pied d'égalité avec les Anglais. On voit que, si le rappel demandé par O'Connell n'est pas destiné à réussir comme *but*, ce que personne ne peut savoir, il a déjà obtenu de grands succès comme *moyen*, puisque cette menace amène tous les Anglais à s'occuper sérieusement de l'Irlande, à travailler encore une fois, et d'une manière bien plus profonde, à son émancipation.

La paix au dehors est loin d'être pour l'Angleterre une cause de tranquillité intérieure. Dans les trois royaumes, toutes les forces vives de la démocratie ne peuvent plus avoir d'autre but que d'améliorer la condition des classes pauvres et laborieuses. On ne peut plus étouffer leurs cris, arrêter leurs bras en les occupant d'une guerre étrangère. L'Angleterre manque aujourd'hui d'ennemis. L'aristocratie romaine perdit sa puissance le jour où elle n'eut plus d'adversaire au dehors sur lequel elle pût jeter le peuple. Il serait puéril de pousser trop loin le parallèle; néanmoins dans la situation de toute aristocratie gouvernant un grand pays, il y a des conditions qui se reproduisent toujours. Carthage debout était une force pour le sénat romain. Jamais l'aristocratie britannique n'a été plus puissante qu'au moment de sa lutte avec Napoléon.

La rapidité audacieuse avec laquelle le général Narvaez a porté la guerre de Valence aux portes de Madrid rendra décisif le dénouement qui se prépare. Si Espartero revient sur ses pas pour défendre la capitale, il aura en face de lui Aspiroz et Narvaez, et une rencontre décidera de tout. En attendant, le reste de l'Espagne continue à se prononcer contre le régent. Les Asturies se sont soulevées ainsi que les villes voisines d'Oviedo. Ce sont là, pour le duc de la Victoire, d'irréparables échecs. Trop de monde se compromet contre lui pour qu'il puisse à l'avenir gouverner l'Espagne, et il échapperait momentanément à une défaite que désormais le pouvoir ne serait pas moins pour lui chose impraticable.

Narvaez n'a pas brusqué son entrée à Madrid. S'est-il arrêté devant des obstacles dont-il ne pouvait triompher? ou bien a-t-il eu les ménagemens et la prudence d'un homme qui se sent près de jouer un grand rôle? A coup sûr

Digitized by Google

il a promis à la reine Christine de ne rien faire qui pût compromettre la tranquillité et la sûreté de la reine Isabelle. D'ailleurs, si Espartero doit revenir sur ses pas, le plus pressé était de le joindre et de le battre.

Les deux lettres d'Espartero et de Mendizabal, interceptées par le général Narvaez et publiées par ses ordres, nous montrent comment, il y a trois semaines, ces deux personnages appréciaient leur situation. Espartero jugeait sa situation très critique en apprenant que Concha, Narvaez et Pezuela marchaient à sa rencontre, et que les districts de Burgos et de Valladolid s'étaient déclarés contre lui avec les troupes qui s'y trouvaient. Il déplorait aussi que Van-Halen se fût vu forcé de lever le siége de Grenade à cause du *pronunciamento* de Séville. Toutefois, dans cette lettre au général Seoane, Espartero parle en homme qui ne veut rien négliger pour couvrir la capitale. Quant à Mendizabal, il a le ton d'un ambitieux qui joue sa dernière carte et qui a de l'humeur au jeu. « Je suis persuadé, écrit-il, qu'en punissant nous triompherons; avec la douceur, il n'y a rien à espérer. Je suis de très mauvaise humeur, mais toujours ferme au milieu des dangers. » Mendizabal est resté à Madrid pour organiser la défense de la capitale. La guerre civile n'avait pas, depuis plusieurs années, pris, en Espagne, un tel caractère de résolution et d'acharnement.

L'Académie française a tenu sa séance annuelle, où elle récompense à la fois la vertu et le talent. Les actes estimables qui ont mérité à leurs auteurs les prix Montyon ont eu pour historien M. Flourens, et les lauréats académiques ont eu l'avantage d'être appréciés par l'ingénieuse équité de M. Villemain. On dit qu'il existe de par le monde une académie de femmes; nous n'en savons rien pour notre part, mais, en vérité, à quoi bon, lorsque les femmes assiégent les portes de l'Académie française d'une manière si triomphante? Cette année, l'Académie a couronné quatre dames du talent desquelles il est superflu de parler après M. Villemain. Nous remarquerons seulement que l'Académie française, en demandant un poème sur Molière, avait proposé un sujet au-dessus des forces probables des concurrens, car pour un pareil éloge, il ne fallait rien moins que la plume de Boileau ou celle de Voltaire.

THÉATRES.

Théatre-Français. — Reprise de *la Mère et la Fille*. — Après une courageuse tentative pour s'emparer de l'emploi des reines tragiques, Mme Mélingue, faisant un retour vers le genre qu'elle affectionne, et voulant cependant procéder sans une brusquerie trop grande, s'est décidée à jouer le personnage de Mme Duresnel dans *la Mère et la Fille*, de MM. Empis et Mazères. Cet ouvrage remarquable est en effet, pour Mme Mélingue, un acheminement naturel au drame proprement dit, à *la Mère coupable* de Beaumarchais, par exemple, où elle doit se montrer prochainement, et à l'*Ève* de

Digitized by Google

M. Léon Gozlan. Cette intelligente gradation de rôles adoptée par la nouvelle sociétaire de la Comédie-Française indique, sans contredit, une réflexion laborieuse et consciencieuse dont on ne peut que bien augurer. En attendant que Mme Mélingue ait mené à bout la triple tentative que je signale, je dois la féliciter de la façon distinguée dont elle a joué le rôle de Mme Duresnel, dans *la Mère et la Fille*. Le succès a été réel et incontesté. Le public a su gré à Mme Mélingue de l'art avec lequel elle s'efforçait de contenir sa fougue et sa véhémence ordinaires; il l'a applaudie pour sa diction habile, pour son geste plus sobre, pour sa tenue en quelque sorte régularisée. Quand Mme Mélingue abordera quelque création où la fougue et la véhémence seront indispensables, elle retrouvera certainement les qualités exceptionnelles dont elle a su faire preuve tant de fois, et tout dernièrement dans *les Burgraves;* mais jusque-là elle fera sagement, ainsi qu'elle l'a compris et voulu pour *la Mère et la Fille,* d'harmoniser autant que possible ses facultés individuelles avec les intentions plus ou moins violentes, plus ou moins dramatiques, des œuvres qu'elle interprétera. Devenir assez maître de son talent pour pouvoir, selon la nécessité, l'assouplir, le réprimer ou le livrer à lui-même, tel est le triomphe le plus vrai de l'artiste dramatique, et tel est le but où Mme Mélingue me paraît tendre de plus en plus. A bientôt donc *la Mère coupable,* en attendant mieux. — Samson dans le rôle de Verdier, Regnier dans le rôle de Girard, Geffroy dans le rôle de Duresnel, ont contribué avec un rare bonheur au succès de la reprise de *la Mère et la Fille;* aussi les applaudissemens du public les ont-ils récompensés de leur zèle et de leur talent. — Mais cependant *les Demoiselles de Saint-Cyr* s'apprêtent à paraître aux yeux de la foule. Sous deux ou trois jours, selon toute apparence, elles feront leur entrée officielle sur la scène de la Comédie-Française. Si tout le bien qu'on dit d'elles est vrai, comme je suis tenté de le croire, elles seront les bienvenues.

—Après de longs retards, dont le public était plus impatienté que l'auteur lui-même, l'Académie royale de Musique a enfin donné le ballet nouveau de M. Théophile Gautier, *La Péri*. Encore tout ébloui de la magnifique mise en scène de ce charmant ouvrage, encore tout enchanté de la gracieuse imagination du poète et de la danse vraiment aérienne de Mlle Carlotta Grisi, nous nous sentons incapables de juger aujourd'hui *la Péri* avec toute l'impartialité désirable. Nous nous contenterons donc, en ce moment, de proclamer le beau succès qu'ont obtenu M. Théophile Gautier et Mlle Carlotta Grisi; succès trop mérité et trop éclatant, du reste, pour que nous n'y revenions pas un peu longuement dimanche prochain.

Porte-Saint-Martin. — *Gloire et Perruque,* vaudeville en un acte, de MM. Laurent et Labie. — *Lénore,* drame en cinq actes, de MM. Cogniard frères, tiré d'une nouvelle inédite de M. Henri Blaze. — On se rappelle le mot de Voltaire à je ne sais plus quel perruquier du XVIIIe siècle qui lui avait envoyé le manuscrit d'une tragédie : *faites des perruques,* répondit Voltaire

Digitized by Google

en renvoyant le manuscrit. C'est sur ce mot que MM. Laurent et Labie ont bâti un assez amusant petit vaudeville. Seulement, ce n'est pas à la culture de l'art dramatique, mais bien à la culture de l'*ut* de poitrine qu'est voué le héros de MM. Laurent et Labie. Pour courir du même coup à la gloire et à la fortune, notre homme plante là un beau matin Mlle Aspasie, sa maîtresse en titre; il arrive à l'Opéra, où on lui a accordé la faveur d'une audition. Je vous laisse à penser s'il fait tous ses efforts pour enchanter ses juges, s'il cherche à égaler l'ampleur de Duprez et l'agilité de Rubini, s'il épargne les points d'orgue triomphans et les vocalises enivrantes. Déjà il se voit admis en imagination au nombre des heureux artistes de l'Académie royale de Musique. Il gagne cent cinquante mille francs par an, sans compter le produit de ses deux mois de congé; il fait crouler chaque soir la salle de l'Opéra sous le bruit des applaudissemens qu'il provoque, sans parler des passions qu'il inspire aux belles dames des premières loges, toujours en imagination. Par malheur, une lettre arrive qui met fin à ses rêves magnifiques : *Retournez à vos perruques,* lui écrit le comité d'audition de l'Opéra. — Ce petit acte, écrit avec gaieté et verve, a complètement réussi. Reste à savoir si quelque héritier direct ou indirect de *monsieur de Voltaire* n'intentera pas un procès en contrefaçon littéraire à MM. Laurent et Labie.

Encore deux écrivains dramatiques, MM. Cogniard frères, qui pourraient bien avoir un démêlé avec quelque héritier du poète allemand Burger, par l'intermédiaire de la sérénissime société des gens de lettres. *Lénore,* en effet, n'est autre chose qu'un développement en cinq actes de la courte et célèbre ballade allemande qui porte le même nom. Vous me direz qu'il y a dans la *Lénore* de MM. Cogniard une création réelle, puisqu'il s'y trouve des personnages étrangers à la ballade et des situations parfaitement différentes de celles de la ballade; mais la société des gens de lettres a bien à s'inquiéter de cela! Burger est-il l'auteur, oui ou non, d'une ballade intitulée *Lénore,* et dans laquelle un jeune homme mort emporte sur un cheval une demoiselle vivante? oui; MM. Cogniard frères ont-ils fait, oui ou non, un drame en cinq actes intitulé *Lénore,* et dans lequel un jeune homme à peu près mort emporte sur un cheval une demoiselle vivante? oui. Il n'en faut pas davantage à la sérénissime société des gens de lettres pour proclamer qu'il y a ici plagiat évident. En conséquence, je m'attends à entendre dire, un de ces jours, qu'un jeune Allemand, qui sait? le héros de la ballade lui-même, peut-être, est arrivé de son pays, monté sur le cheval que vous savez, pour réclamer de MM. Cogniard frères 2 à 300,000 francs de dommages-intérêts. Pour ma part, si j'étais consulté dans cette affaire, j'acquitterais hardiment les frères Cogniard, et renverrais le fantastique cavalier en Allemagne, sans même lui laisser le temps de débrider. Jugez plutôt, connaissant l'œuvre de Burger, s'il est possible de soutenir en cette occasion la question de plagiat! Sur cinq actes, dont se compose le drame des frères Cogniard, il n'y en a qu'un seul, le quatrième, qui rappelle quelque peu la ballade; tous les autres sont parfaitement originaux.

Digitized by Google

Le baron de Lutzow, père de Wilhelm, est un seigneur allemand de la vieille roche, entiché de son nom et de sa fortune, et très décidé à ce que son fils ne fasse qu'un mariage des plus riches et des plus avantageux; c'est pourquoi il voit de très mauvais œil l'amour de M. son fils pour la jeune Lénore, fille du docteur Burger. Celui-ci, le père de Lénore, homme probe et honorable s'il en fut, est outré de ce que le baron de Lutzow a pu le croire poussé par intérêt et par calcul à encourager l'amour de Wilhelm et de Lénore; c'est pourquoi il exige que sa fille rompe immédiatement toute relation avec Wilhelm, et qu'elle se laisse fiancer au jeune George Muller. Le contraste de ces deux volontés paternelles et de ces deux rébellions filiales occupe les deux premiers actes de *Lénore*, et, au troisième acte, nous sommes à l'armée, où Wilhelm a été envoyé par M. le baron son père pour se distraire et oublier Lénore entre le bruit de la trompette et l'odeur de la poudre à canon. Mais, hélas! emporté par son courage, Wilhelm, l'amoureux Wilhelm, ne tarde pas à tomber frappé d'une balle, près de son inséparable ami Strélitz. Pendant ce temps-là, Lénore continue d'être sollicitée par son père à épouser George Muller; elle, cependant, à qui Wilhelm a donné sa parole de revenir, vivant ou mort, elle attend, elle retarde, espérant toujours. Tout à coup le bruit de la mort de Wilhelm arrive jusqu'à son oreille, et le même soir, à minuit, Wilhelm, selon la promesse faite à Lénore, se présente devant la jeune fille et l'emporte en croupe sur son cheval. Ce quatrième acte, vous le voyez bien, est le seul qui rappelle directement la ballade. Quant au cinquième, il appartient plus que les autres encore aux frères Cogniard, puisque Wilhelm n'est point réellement mort, tout au rebours de l'invention du poète allemand. Lénore, à la suite des émotions et des secousses sans nombre auxquelles elle a été en proie, est devenue folle, et, nouvelle Ophelia, nous la voyons errer dans un cimetière et cueillir des fleurs sur les tombeaux. Néanmoins, l'œuvre se termine à la satisfaction générale, car le vieux baron de Lutzow, enchanté d'apprendre que la nouvelle de la mort de son fils était une nouvelle fausse, déclare approuver enfin le mariage de Wilhelm avec Lénore, à qui cette circonstance favorable rend la raison. — Tout cela est bien disposé, de façon à ce que l'intérêt, sans être violent et brutal, grandisse pourtant à chaque acte et ne permette pas à l'attention publique de s'endormir. Les principales scènes sont traitées de main de maître, développées chacune dans la juste mesure qui lui convient. Ajoutez, à ces mérites, le mérite d'un dialogue spirituel et passionné tour à tour, où se reconnaît souvent la touche ingénieuse de M. Henri Blaze, et le franc succès de *Lénore* ne vous surprendra pas.

Jemma, Clarence, Raucourt, Mme Charton, Mme Dorval surtout, se sont acquittés de leurs divers rôles avec beaucoup d'habileté. Dans les deux derniers actes de l'ouvrage, Mme Dorval a été aussi pathétique et aussi émouvante qu'on l'ait jamais vue. Certes, en écoutant cette intelligente actrice exprimer avec tant de puissance les passions qui relèvent du drame moderne, on se prenait à regretter qu'elle se fût naguère fourvoyée dans la tragédie. Douée

Digitized by Google

de toutes les qualités indispensables pour interpréter parfaitement bien les créations les plus difficiles de la nouvelle école dramatique, Mme Dorval, il faut l'espérer, ne sortira plus désormais du genre que la nature même semble lui avoir assigné. Le triomphe qu'elle vient d'obtenir dans *Lénore* la rendra probablement et pour jamais au drame, son véritable domaine, je dirais presque son élément.

Ambigu-Comique. 6,000 *francs de Récompense*, drame en cinq actes, de M. Charles Desnoyers. — Si j'ai approuvé l'œuvre de MM. Cogniard frères, je ne saurais approuver l'œuvre de M. Charles Desnoyers, à coup sûr. Autant *Lénore* est estimable par le naturel et la simplicité des situations et du style, autant 6,000 *francs de Récompense* sont un ouvrage blâmable pour la vulgarité du langage, pour l'absurdité des scènes, pour l'incohérence de la composition. Un jeune *lion*, dont le nom m'échappe en ce moment, et que j'appellerai Z... avec votre permission, se trouve un beau matin sans sou ni maille par suite de son goût trop prononcé pour les joies de la débauche et de la bouillotte. Peut-être le verrions-nous prochainement en finir avec la vie, au moyen d'une balle de plomb ou d'une gouttelette d'acide prussique, si le hasard ne permettait qu'un certain usurier nommé Desvarennes ait la singulière distraction de confier à son caissier Maurice la petite somme de 400,000 fr. Quel rapport, direz-vous, entre l'usurier Desvarennes, le caissier Maurice et M. Z...? Le rapport, le voici. Le caissier Maurice, plus négligent et plus étourdi que ne le comporte sa position sociale, perd le portefeuille dans lequel sont les 400,000 francs de Desvarennes, et ce portefeuille est trouvé par M. Z... A ce propos, on fait annoncer que 6,000 francs de récompense seront accordés à l'homme qui rapportera la somme perdue par Maurice. Mais M. Z..., qui aime mieux 400,000 francs que 6,000, ne souffle mot et garde la somme en question.

Ici, la vertu, ou plutôt la probité méconnue se venge de M. Z... en lui inspirant une passion soudaine pour Louise, la fille de l'infortuné caissier. Il faut vous dire qu'immédiatement après le malheur arrivé à Maurice, un brave garçon, fiancé de Louise, s'était fait soldat; et en outre, il faut vous dire que M. Z... ignore absolument de qui Louise est fille, et qui a perdu l'argent de Desvarennes, et que Louise ait jamais eu aucune espèce de fiancé. Un beau jour, cependant, toutes ces revélations lui arrivant coup sur coup, l'honnête fripon sent son cœur s'attendrir à l'idée de Louise, et il tombe dans un évanouissement suivi d'un profond sommeil. Admirez un peu de quoi est capable le génie d'un dramaturge! Tout en dormant, le jeune Z... fredonne le refrain connu : *l'or est une chimère*, et il est entendu par son domestique Rossignol, lequel n'a pas besoin d'autres preuves pour être convaincu que c'est son maître qui a trouvé jadis les 400,000 francs. Naturellement, les choses se compliquent outre mesure; Rossignol, fort du secret qu'il a découvert, exige que M. Z... lui octroie libéralement la moitié de sa

Digitized by Google

vieille trouvaille; M. Z... refuse de condescendre aux vœux de Rossignol; en revanche, il restitue à Desvarennes le contenu du fameux portefeuille, sauf à lui reprendre le tout un peu plus tard, par l'intermédiaire de la justice, sous prétexte que ledit Desvarennes est un vrai gibier de galères digne de figurer parmi les bandits et les faussaires qui ornent *les Mystères de Paris*. La justice intervient effectivement, à la réquisition de M. Z..., qui devient enfin, j'ignore en vérité pourquoi, propriétaire légitime des 400,000 francs perdus jadis par Maurice sur le Pont-Neuf. Après quoi M. Z..., qui tient sans doute à se réhabiliter auprès des habitués de l'Ambigu-Comique, marie Louise, qu'il aime, au soldat dont je crois vous avoir déjà parlé. Et voilà ce que c'est que 6,000 *francs de récompense!* Mais dites-moi, je vous en prie, si nous n'avons pas bien gagné, vous et moi, le double de cette somme; moi, pour avoir essayé l'analyse d'une rapsodie pareille, et vous pour l'avoir lue!

Palais-Royal. — *L'Autre Part du Diable,* vaudeville en un acte, de M. Varner. — Quoique assez divertissant par la façon dont il est joué, ce petit vaudeville ne mérite pas la peine d'être conté avec quelque détail. Un prince déguisé, et se faisant passer pour une sorcière afin de tromper un mari, un mari trompé et une femme coupable, tels sont les trois principaux personnages de la petite pièce de M. Varner. Il y a là-dedans beaucoup de portes qui s'ouvrent et qui se referment violemment, un beau repas servi à l'improviste, une bourse pleine d'or jetée au nez d'un brave homme qui n'en est pas fâché; quoi encore? un emploi accordé comme par enchantement. Ce que je vous dis là vous paraît probablement inintelligible; tant mieux! cela me prouve que je suis plein de mon sujet. — Le même jour que la première représentation de *l'Autre Part du Diable,* j'ai vu, au théâtre du Palais-Royal, une reprise des *Beignets à la Cour*. Une jeune actrice, Mlle Scrivaneck, débutait dans cet ouvrage avec toute sorte d'esprit, de vivacité et de bonne grace. Si je ne me trompe, Mlle Scrivaneck sera pour le Palais-Royal une excellente acquisition.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE

GÉNÉRAL GUILLAUME.

Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campemens, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les soldats font aller du matin au soir, et avec laquelle ils fabriquent de la gloire à la journée. Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats; ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer; on y reste toujours exposé, mais ils n'arrivent que de temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a entre chaque campagne une sorte de suspension d'armes pendant laquelle les instincts d'hommes effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de nombreux exemples de ces trêves tacites pendant lesquelles chaque

Digitized by Google

parti semble accorder quelques jours de vacances à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation; je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, que je veillais à respecter, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauvegarde de l'un des couvens, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résultat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché en qualité d'aide-major, j'avais tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue; enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est, j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie. Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, et m'être arrêté à Carthagène et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit. Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient les salles en courant, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'entendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus un de mes anciens blessés de Jaën.

— Eh! parbleu, je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major? eh bien! en voilà de la mémoire!

— N'avez-vous pas également retenu le mien?

— Oh! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons visibles, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit ser-

Digitized by Google

vice que vous m'avez rendu là..... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en appuyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les beautés? répéta-t-il d'un air étonné; ah! le major trouve ici des beautés! Faites excuse! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des montagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi? dit-il. Pauvre pays! Pourquoi est-ce que je le haïrais? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés; c'est ici comme partout ailleurs; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance?

— Vrai cachet du peuple espagnol, major; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie dans celles du Parisien. Mangez un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout à l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume*.

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

Digitized by Google

— Comment! le général a un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! Comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées: une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne provenant point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez-vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de moins? Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plaît, repris-je; qu'importent l'âge et les infirmités du baron, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la señora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout; car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez, faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et Mme Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais; aussi n'y a-t-il à savoir ce qu'elle pense que le diable... et peut-être don Perez.

Digitized by Google

— Un ami?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guerillas*, et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la señora.

— Et le baron le souffre?

— Il a peur de fâcher Mme Beata en envoyant promener le cousin; car Mme Beata le conduit à la bride, et, si elle voulait, elle le ferait communier entre chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage, il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé dans son nouvel état toutes les habitudes de dureté, d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais dont la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon, qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait-il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même point.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignemens rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la *posada* et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de partir? demanda Cordier.

— C'est la señora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard; Mme Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

Digitized by Google

— Adieu, major; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des-logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu; mais toute sa personne répondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup-d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrace native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos et regarda vers la porte de la *posada*. La señora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instans comme un éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvemens je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de graces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la señora Beata avait une main appuyée sur le bras de son cousin; mais, à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendans du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais la señora Beata fit un signe, et il franchit rapidement e marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cor-

Digitized by Google

dier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume*.

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent*? s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira le rapprendre à la salle de police.

Cordier appuya son sabre à son épaule sans répliquer; le général rejoignit la señora, cria : — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop. Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la posada.

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gîte; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sans son hôte*, employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelqu'ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte. Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses chambres occupées, et que je n'avais qu'*à voir ailleurs*.

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais en effet par mon guide que cette *posada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces; ce fut en vain : il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir enfin, grace à l'intervention de mon conducteur, fut un reste de hachis que le dégoût m'empêcha de manger,

Digitized by Google

et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivirent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour à tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la señora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin.

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violens, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Pierre Cordier?

— Oui; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume;* je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. — Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu: — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener,

Digitized by Google

major; il faut que je vous amène, mille dieux! Si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume*, et je partis bien décidé à lui laisser voir mon mécontentement, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure, sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal-des-logis mit son cheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre. Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général Guillaume; enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus, répétai-je en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Ce point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment! au fond de ce gouffre?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierre?

— Il y a un chemin, seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparens, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant:

— C'est le général, il nous attend.

Digitized by Google

II.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général jouait machinalement avec quelques lettres et des cartes dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il, par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche; mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Quant à cela, il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instrumens?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

Digitized by Google

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit; nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et je fus comme frappé d'un trait de lumière.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de ce que peut notre art.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le Cuisinier Bourgeois exige un lièvre; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien! que signifie?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter, monsieur? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, général, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous?

— Et qui vous parle de moi, monsieur? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne? Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse point assez?

— Veuillez m'excuser, général; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophtalmologie, j'ai dû croire que vous m'appeliez en qualité d'oculiste.

— Vous ne vous êtes point trompé.

— Et ce n'est point dans l'espoir de recouvrer votre œil?

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai fait chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un homme rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah! vous prenez ceci pour une plaisanterie, s'écria-t-il en relevant sa casquette de velours; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur? Sang du diable! j'ai donc l'air bien plaisant?

Digitized by Google

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah! je plaisante, continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu; allons, monsieur, c'est à vous, non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire!

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien! est-ce fini? interrompit le général, qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux l'étrange proposition que, monsieur et vous, vous venez de me faire, repris-je; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est?...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être : vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les yeux : c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau?

Digitized by Google

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement. Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en donner.

— Eh bien! allez au diable! reprit-il avec emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus du major pour vous tirer d'affaire.

— Moi?

— Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir votre parole; et comme chez vous le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez! cria don Perez.

Et courant au guéridon, il saisit un instrument dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche.

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé?

— Perdu! monsieur, perdu! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron poussa une exclamation de joie et courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la señora Beata? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

Digitized by Google

— Qu'elle vienne!

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la señora parut sur le seuil.

Elle s'y arrêta en plongeant un regard rapide dans le vaste salon, où l'obscurité l'empêcha de distinguer Perez.

— Venez, s'écria le général en lui prenant la main pour la forcer à entrer.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle d'un accent hautain; pourquoi m'avoir éveillée, puis m'avoir fait attendre? que me veut-on?

Le baron l'entraîna vers le guéridon.

— Connaissez-vous ces lettres, madame? demanda-t-il.

La señora tressaillit, une rougeur rapide couvrit son front, puis elle devint pâle; mais sa tête resta droite et son regard fièrement arrêté sur le général.

— Je les connais, dit-elle résolument.

— Et vous osez les regarder?

— Pourquoi ne l'oserais-je point?

— Pourquoi! répéta le baron tremblant de fureur; mais parce que ce sont les lettres d'une infame, señora Beata, et que cette infame, c'est vous!

— Le seul infame, reprit-elle froidement, est celui qui force une jeune fille sans défense à lui donner sa main contre son désir.

— Ainsi, vous convenez de tout, reprit le général Guillaume les dents serrées, vous ne vous défendez même pas; vous n'avez ni honte ni regret, vous semblez vous glorifier de votre trahison!... Et vous n'avez pas peur, madame, que je vous écrase sous mes pieds!... Mais vous ne savez donc pas que je les ai lues, ces lettres toutes remplies de votre horreur pour le *vieux mari borgne* et de votre amour pour l'amant jeune et beau? Vous n'avez donc pas compris que je voulais me venger de vous et de lui?

— De don Perez? répéta l'Espagnole, à qui cette idée sembla ôter son assurance.

— J'aurais pu le tuer, reprit le général, j'en avais le droit, et un Espagnol en eût usé; mais nous autres, nous ne savons pas assassiner. Je voulais d'ailleurs une vengeance qui durât plus long-temps. Aussi je l'ai fait venir ici, je lui ai montré ces cartes, et je l'ai obligé à jouer contre moi...

— Sa vie? interrompit Beata palpitante.

Digitized by Google

— Non, son œil, et j'ai gagné. Regarde!

Il saisit la lampe et l'approcha brusquement de don Perez, que je venais de ranimer. Beata, qui n'avait point encore aperçu son amant, poussa un premier cri de surprise, puis un second d'horreur.

— Ah! vous ne vous attendiez pas à ceci, reprit le général avec un éclat de rire de démon; vous le voyez, j'ai traité Perez en ami, j'en ai fait un autre moi-même; maintenant, du moins, les chances seront égales entre le borgne français et le borgne espagnol.

Beata ne répondit point, mais elle s'élança vers Perez, qui la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

A cette vue, le baron changea de visage; toute sa joie triomphante s'éteignit devant cet audacieux amour qui bravait même sa présence. Mordu au cœur, il poussa une sorte de rugissement, courut au bureau placé entre les deux fenêtres, et y saisit une paire de pistolets qu'il arma. Je m'élançai vers lui, les mains étendues.

— Laissez-moi, major, cria-t-il fou de colère.

— Vous ne voudriez point commettre un assassinat, général, répondis-je.

— Je veux tuer ce misérable!

— Songez qu'il vous a accordé la satisfaction demandée, m'écriai-je. Ne soyez pas moins loyal, et rappelez-vous qu'il est maintenant ici sous la sauvegarde de votre honneur.

Le baron sembla hésiter, puis abaissa ses pistolets.

— Qu'il parte donc, balbutia-t-il en se contenant à peine, mais sur-le-champ; qu'il aille rejoindre ses anciens compagnons les bandits.

— J'y vais, murmura Perez à qui Beata avait ouvert une porte.

Et il disparut.

Le général rejeta ses armes sur la table; mais l'effort qu'il venait de faire avait, pour ainsi dire, attisé sa colère; il la reporta tout entière sur la señora.

— A nous maintenant! dit-il, les lèvres frémissantes; approchez, madame, et répondez-moi!

Craignant l'explication qui allait avoir lieu, je voulus m'entremettre; mais il m'interrompit au premier mot.

— Il faut qu'elle parle! s'écria-t-il avec éclat; je veux tout savoir, tout entendre. Venez, señora, approchez, vous dis-je, et surtout prenez un air moins hardi, car ma patience est à bout. Ces lettres qui sont là étaient adressées à don Perez; qu'avez-vous fait des réponses? où sont-elles?

— Brûlées, dit laconiquement Beata.

Digitized by Google

— Mensonge! cria le général.

Elle le regarda d'un air dédaigneux et garda le silence.

— Mensonge! répéta-t-il; je veux les voir! Je veux que vous me confessiez votre honte tout entière, que vous me disiez où cet amour a commencé, depuis combien de temps il dure. Répondez, mais répondez donc, madame! Montrez que vous m'entendez, que vous souffrez. Mais ton cœur est donc fait de bronze? Tu ne sais ni rougir ni pleurer? A genoux, malheureuse, à genoux!

Il l'avait saisie avec violence par la main, et la fit tomber rudement à ses pieds.

— Parle, maintenant! s'écria-t-il hors de lui; qu'as-tu à me dire?

Elle leva son visage pâle, et arrêtant sur lui ses regards comme deux glaives :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, répliqua-t-elle, c'est que vous vous êtes vengé de don Perez comme un bourreau, et que vous vous vengez de moi comme un lâche.

Le général poussa un cri de rage et leva sur l'Espagnole ses deux poings fermés; mais il se rejeta aussitôt en arrière.

— Emmenez-moi, major, bégaya-t-il comme épouvanté de sa propre colère.

Je l'entraînai par le bras, et nous descendîmes rapidement l'escalier du château. Ce fut seulement en arrivant dans la cour que le vieux soldat recouvra la parole.

— Un bourreau et un lâche! répéta-t-il; ce sont deux mots qu'on ne peut venger qu'avec du sang.

— S'ils étaient prononcés par un homme, répondis-je; mais qui voudrait y prendre garde dans la bouche d'une femme irritée?

— Vous n'avez donc point vu de quel air elle les a prononcés? reprit-il; c'est elle, la coupable, qui semble menacer. Elle me méprise, elle me hait; elle souhaite ma mort, elle la médite déjà peut-être!...

— Que dites-vous, général!

— Oh! vous ne la connaissez point comme moi! L'ame de cette femme est un enfer!... vous ignorez tout ce qui s'est passé, vous pensez peut-être que j'ai justifié sa trahison par mes exigences ou mes duretés. Mais non, major; j'ai été pour elle plus qu'un père, plus qu'un ami, plus qu'un amant; je me suis couché à ses pieds comme un chien soumis qui accepte les coups, et se trouve heureux pourvu qu'on le caresse quelquefois en passant. J'ai obéi à tous ses désirs, respecté ses préjugés, adoré ses caprices, et pendant que je

Digitized by Google

me faisais ainsi son esclave, la misérable me sacrifiait à un autre; elle raillait ma faiblesse, et faisait de chacune de mes infirmités un triomphe et un jouet pour son amant.

A ces mots il s'arrêta suffoqué et se couvrit le visage des deux mains; il pleurait.

Cette douleur me troubla. L'amour éveillé chez ce moine devenu soldat, et qui avait passé des rigueurs du cloître à celles de la guerre, offrait évidemment toute la violence des impressions de la jeunesse sans en avoir la grace. C'était un de ces tardifs entraînemens dont on rit parce qu'ils naissent hors de saison, mais dans lesquels ces demi-vieillards épanchent les passions comprimées pendant une existence entière. Le baron, à qui le désespoir avait ouvert le cœur, me confia successivement tous les détails de ce qui avait eu lieu; il me parla de son mariage, de ses vains efforts pour se faire aimer de Beata, de ses soupçons et de sa découverte. J'employai toute mon éloquence à l'apaiser d'abord, puis à le consoler.

— Mais que faire enfin? s'écria-t-il après avoir écouté mes raisons; quel parti prendre avec cette femme?

— La position est effectivement douloureuse et difficile, répondis-je; cependant, puisque le général demande mon avis...

— Ah! parlez, major.

— Je crois qu'il n'y a, en pareille circonstance, qu'une séparation.

Le baron changea de visage.

— Quitter Beata! reprit-il; c'est impossible, monsieur..... Non, je rendrais ainsi ma honte publique... Il y a des malheurs qu'il faut savoir souffrir et cacher. Ce serait d'ailleurs rendre service à la señora et récompenser sa trahison; mon absence laisserait le champ libre à son amour, tandis que ma présence sera du moins un obstacle...

— Que la señora voudra peut-être renverser.

— Comment?

— Le général exprimait tout à l'heure des craintes...

— Tout à l'heure, reprit-il avec embarras, je me suis laissé emporter et j'ai exagéré.... Je serai sur mes gardes, d'ailleurs; et qui sait, don Perez parti, tout peut changer... A force de soins et d'indulgence je ramènerai Beata. J'aurai eu sans doute des torts de mon côté; je me surveillerai davantage, je tâcherai de les réparer.

Je regardai le baron avec une surprise mêlée de pitié. La seule pensée de quitter Beata lui avait fait oublier tout le reste; il ne la craignait plus, il ne lui en voulait plus; il s'accusait pour la justifier!

Digitized by Google

L'amour du vieillard était plus fort chez lui que la raison de l'homme et que le ressentiment du mari!

Il devina sans doute ma pensée, car il rougit et ajouta brusquement :

— C'est d'ailleurs une affaire à régler entre moi et la señora; il me reste seulement à m'excuser d'avoir dérangé le major et à lui fournir les moyens de regagner son auberge. Voici justement qu'on lui amène une monture.

Le maréchal-des-logis venait en effet de nous rejoindre avec les chevaux. Je m'approchai de celui qui m'était destiné et je pris congé du général. Il m'attira un instant à l'écart :

— Je crois inutile de rappeler au major Lallemant, me dit-il d'un ton grave, que tout ce qu'il a vu et entendu ici cette nuit est un secret confié à sa délicatesse; la moindre indiscrétion de sa part serait une trahison et une injure.

— Je promets de me taire, général.

Il me fit de la tête un signe de remerciement, me serra la main, et je repartis pour Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, j'appris que le château de Lucar avait été livré de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la señora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignemens recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

ÉMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE-ITALIE.

I.

L'ISÈRE.

C'est par Lyon et Grenoble que je suis entré dans les Alpes. Il y a peu d'années encore, il fallait vingt heures pour se rendre en malle-poste de l'une à l'autre de ces villes. Ce voyage était curieux. Le père Lazare, qui tenait les rênes, cumulait, dans ce temps-là, les doubles fonctions de conducteur et de postillon et manœuvrait tant bien que mal sa pesante machine. C'était une façon de cabriolet à quatre roues, en mauvais cuir, traînant à sa suite une énorme montagne de paquets et de ballots, et recouverte d'une immense *bâche* enduite de graisse et toute puante.

Le père Lazare était un petit homme tout rond, aux gros yeux blancs, injectés de rouge, et avec une figure en ovale aplati, toute

Digitized by Google

barbouillée de carmin. Le père Lazare tenait tout ce que promettait une pareille enseigne. Il s'arrêtait à tous les cabarets et vidait autant de verres qu'il y avait de relais sur la route et de paquets de lettres à déposer. Le père Lazare était nécessairement galant et communicatif; il puisait dans la bouteille ses saillies et les déclarations qu'il adressait, de sa banquette, à chaque femme qu'il rencontrait, jeune ou vieille. Quand la conversation s'animait et devenait intéressante, il arrêtait tout naturellement sa voiture pour continuer plus à son aise.

Si cette façon de voyager était originale, elle n'était pas des plus promptes. Il y a loin, en effet, de cette manière de courir la poste aux bateaux à vapeur du Rhône et aux wagons du chemin de fer de Saint-Étienne. Aussi, dans ce bon temps, partait-on de Lyon à dix heures du soir pour arriver le lendemain à Grenoble vers les cinq heures de l'après-midi. J'ignore si depuis ce mode de locomotion s'est amélioré.

Jusqu'aux environs du bourg de Moirans, c'est-à-dire pendant les deux tiers de la route, l'ennui causé par ces lenteurs était sans nulle compensation. C'est à Moirans que l'on gravit le premier échelon des Alpes du Dauphiné. Les environs de ce bourg sont riches et bien boisés, et le paysage prend un caractère de grandeur et de singularité qu'il ne perd plus jusqu'à Grenoble. Voreppe surtout est saisissant. Ce petit village est pittoresquement niché dans un coin de la vallée; de gros noyers ombragent ses maisons grises aux toits bleus, de construction variée et bizarrement groupées. Les montagnes s'élèvent tout autour dans une confusion sauvage; un torrent que la pression de leurs masses énormes semble faire jaillir de terre, traverse le village en deux bonds, jetant l'écume par-dessus les garde-fous du pont qui joint ses rives. Le voyage de Voreppe est un de ces pèlerinages obligés que font, une fois dans leur vie, les artistes de Paris.

La situation de Grenoble, à l'entrée d'une vaste plaine entourée de hautes montagnes, est admirable. Les formes de ces montagnes sont des plus pittoresques; leurs profils dentelés se découpent fièrement sur la voûte du ciel; leurs bases s'appuient sur de riches collines. Les Alpes neigeuses, qui se dressent à l'horizon, ajoutent à la grandeur du paysage auquel il ne manque qu'une seule chose: la couleur. L'atmosphère, en effet, n'a pas cette coloration, ou plutôt cette transparence propre aux contrées transalpines. Les montagnes, de formation calcaire, semblent couvertes d'un voile gris. Une verdure trop uniforme revêt les collines. Les eaux de l'Isère même, qui

Digitized by Google

se teignent d'un gris foncé en traversant les montagnes de schiste noir de la Tarentaise, semblent vouloir se mettre à l'unisson avec cette teinte grise.

Le paysagiste qui parcourt les montagnes du Dauphiné doit négliger la couleur, et, pour l'ensemble, se borner à l'étude des lignes. Quant à l'étude des détails, c'est autre chose; il n'est guère de ravin écarté ou de vallées latérales qui n'en renferment d'admirables. Sassenage aux portes de Grenoble offre dans ce genre de véritables merveilles.

Le chemin que l'on suit pour se rendre de Grenoble à Sassenage traverse une plaine arrosée par les eaux de l'Isère et du Drac, qui ont leur confluent dans le voisinage. Un beau pont, en chaînes, de quatre cents pas de longueur (1), et dont l'immense tablier n'est porté que par deux piliers posés à chacune de ses extrémités, joint les deux rives du Drac, torrent fort respectable dans cette saison de l'année. Nous avons traversé ce pont et nous sommes arrivés aux *balmes* de Sassenage. Ces balmes sont, à juste titre, rangées au nombre des merveilles du Dauphiné : c'est une longue et haute muraille de roches blanchâtres, toute veinées d'ocre et de brun, et se découpant, de distance en distance, en tours carrées, en pyramides ou en clochers. Ces roches s'élèvent sur la lisière d'une belle prairie qu'elles entourent au midi et qu'au nord longent les eaux du Drac. Leur base verdâtre est cachée par une magnifique avenue de hêtres; et, çà et là, de gros lierres, dont quelques-uns ont jusqu'à six pieds de tour, grimpent le long de la muraille de rochers, allongeant dans toutes les directions leur mille bras vivans et recouvrant les nudités du roc d'un superbe manteau de verdure, de plusieurs milliers d'aunes d'ampleur.

Cette avenue s'étend du pont du Drac au joli village de Fontaine, et de là jusqu'aux premières maisons de Sassenage. C'est bien certainement l'une des plus ravissantes promenades de France, surtout par un temps chaud. Il faudrait un volume pour décrire les jolis environs du bourg de Sassenage, que, du reste, le pinceau a bien des fois retracés, et qui sont aujourd'hui par trop connus pour que j'en parle longuement. Ses rochers, ses grottes ou *cuves*, son pont couvert de masses de feuillage qui pendent jusque dans les eaux, ses montagnes et ses superbes groupes de noyers, tout cela soutient di-

(1) Ce pont a été construit par M. Crozet, ingénieur en chef du département de l'Isère en 1827. Il a cent trente-cinq mètres de longueur entre les points de suspension; le tablier a cent trente mètres. Il eût dû servir de modèle aux ponts construits depuis à Paris.

Digitized by Google

gnement sa réputation de beauté. J'ai trouvé seulement les eaux du Furon d'un vert trop cru; elles ont une couleur de porcelaine peinte qui déplaît.

Je laisserai à l'annuaire du département le soin de décrire ou plutôt de *célébrer* les établissemens *civils, industriels et scientifiques* que possède Grenoble. Cette ville n'est, sous ce rapport, ni plus riche ni plus pauvre qu'une autre. Son musée, toutefois, est peut-être l'un des plus remarquables de nos villes de second ordre. Il est riche surtout en tableaux de l'école italienne, et il renferme un grand nombre d'objets antiques recueillis la plupart dans le voisinage. Il paraît que ces merveilles avaient monté la tête d'un de ses conservateurs, l'excellent M. Jay, qui entame ainsi la description du salon dit de la Vénus de Médicis, car Grenoble a le salon de la Vénus, du Gladiateur, de l'Apollon, etc. :

« Comment décrire, ô Vénus! votre sourire et vos charmes? Êtes-vous l'ouvrage de Phidias ou de Praxitèle? Déesse de la beauté, est-ce à Gnide ou à Paphos que vous vous montrâtes à leurs regards? etc. »

Je suis descendu à Grenoble dans le fameux hôtel des *Trois Dauphins*. A peine arrivé, M. Blanc, mon hôte, m'a montré la chambre que Napoléon occupa le lendemain de la rencontre de Laffrey. Les paysans, réunis aux jeunes gens de la ville, déposèrent, ce jour-là, sous les fenêtres de cette chambre, les battans de la porte de Bonne, qui ne s'était pas ouverte assez à temps devant l'empereur.

De ma fenêtre, j'avais sous les yeux une magnifique avenue de marronniers qui peuvent rivaliser avec les tilleuls de Neufchâtel ou de la terrasse de Berne. Ces arbres ont quinze pieds de tour et quatre-vingt-dix pieds de haut. L'un d'eux est monstrueux, on l'appelle le Lesdiguières. Il est certainement contemporain du grand et habile connétable dauphinois. Le Lesdiguières porte la glorieuse cicatrice d'un boulet du 6 juillet 1815. Le brave homme qui me montra la trace du boulet faisait partie de la garde nationale mobile qui défendit si courageusement la ville contre les Piémontais et les Autrichiens réunis. Parti comme volontaire, le 28 juin, il avait été blessé dans ce combat d'Aiguebelle où une poignée d'hommes repoussa le corps de Klopfstein, qui voulait forcer le passage de la Maurienne. Le 6 juillet, apprenant que l'ennemi était en vue de Grenoble, il rejoignit son bataillon sur le rempart. « Comme on nous a trahis! » s'est écrié le brave homme en s'essuyant les yeux.

La montagne qui domine Grenoble s'appelle le mont Rachet. Sur le mamelon le plus rapproché de la ville, on a bâti, pendant la res-

Digitized by Google

tauration, un fort qui semble plutôt destiné à tenir en respect les habitans de Grenoble, que Louis XVIII appelait en souriant *Grelibre*, qu'à défendre la ville contre une attaque du dehors. Ce fort est en effet dominé par le sommet de la montagne, où je suis arrivé en gravissant des pentes escarpées, par lesquelles il ne me paraît pas impossible de hisser à bras du canon. De ce sommet, on pourrait jeter des pierres dans le fort. L'emplacement de la nouvelle citadelle s'appelait la *Bastille*. Quelques Grenoblois de l'opinion la *plus avancée* prétendent qu'aujourd'hui ce nom est parfaitement justifié.

J'ai admiré la vue que l'on a du haut du mont Rachet. Le fort, qui, vu de ce point élevé, semble de niveau avec la ville de Grenoble, dont il est séparé cependant par une hauteur perpendiculaire de près de sept cents pieds, forme le premier plan du tableau. Au-delà de la ville s'étend une magnifique plaine, pareille au fond d'un lac. Le Drac l'arrose à l'une de ses extrémités vers le couchant. Deux avenues, parfaitement droites, dont l'une, celle du pont de Claix, plantée sur quatre arbres de front, n'a pas moins de huit mille mètres de longueur, divisent cette plaine en trois grandes sections. L'effet de perspective produit par ces deux avenues, vues d'en haut, est singulier; on dirait deux mâts ornés de verdure dressés dans la vallée. A l'extrémité du plus long des deux mâts, le pont de Claix et la bourgade qui l'entoure, et dont les vitres brillent au soleil, ressemblent à ces plaques de métal qui servent de points de mire aux archers. Le Drac et la Romanche se réunissent aux environs du pont de Claix. On voit ces deux grands torrens se replier mille fois sur eux-mêmes et s'enfoncer dans un lointain infini. La montagne qui les sépare est dentelée comme une scie. Le nom de *Resegon* (la scie) lui appartiendrait à plus juste titre qu'à la montagne de Lecco sur le lac de Côme. La partie gauche du paysage n'est pas moins remarquable : les coteaux d'Échirolles, les belles collines d'Uriage et de Vannavey s'appuient aux montagnes de l'Oisans et aux sommets neigeux du mont Taillefer. Cette vue du mont Rachet est une des plus belles qui soient au monde.

La grande richesse de végétation et la magnifique culture de la vallée de l'Isère ajoutent certainement aux charmes du paysage. Ce pays rappelle la Lombardie par sa puissante végétation, qui ne nuit en rien à la fertilité des plaines qu'elle semble recouvrir; le blé, le chanvre, le maïs, croissent sous les mûriers et la vigne. Quand la récolte est achevée, on donne un labour, on rassemble les mottes de terre qui ont résisté au premier coup de herse, et on les brûle. Ce procédé accroît la fertilité du sol.

Digitized by Google

Du haut du mont Rachet, on aperçoit, dans la plaine, à gauche de l'avenue du pont de Claix, des pièces d'eau assez étendues. Ces bassins se trouvent dans l'ancien lit du Drac, qui se jetait autrefois dans l'Isère, à l'endroit où l'on voit maintenant la belle avenue de marronniers. Lorsque Lesdiguières travailla à l'embellissement de *sa ville* de Grenoble, où il était plus roi que le roi de France, il reporta le Drac dans le lit qu'il occupe actuellement au pied des montagnes qui séparent la plaine de Grenoble du Villars de Lans, et où il est contenu par ces digues magnifiques que l'on prendrait pour un ouvrage romain. La ville, préservée de la crainte d'être emportée par ce terrible voisin, s'étendit de la rive droite à la rive gauche de l'Isère; c'est donc à juste titre que ces quartiers neufs de la rive gauche s'appellent le quartier de Lesdiguières.

Deux chemins conduisent de Grenoble à la Grande-Chartreuse, appelée ainsi parce qu'elle était le chef-lieu de l'ordre : le chemin du Sapey et celui de Saint-Laurent-du-Pont. C'est ce dernier que j'ai suivi, comme le plus singulier. De Grenoble à Voreppe, et de Voreppe à Saint-Laurent-du-Pont, la route ne tient pas ce que l'on nous avait promis. Ce sont de beaux paysages bien frais, bien verts, mais un peu monotones. Au-delà de Saint-Laurent-du-Pont, on entre dans la contrée dite *le Désert*, et le tableau s'agrandit.

C'est de Saint-Laurent-du-Pont que le fameux Montbrun partit, le 4 septembre 1574, pour une expédition qui plus tard lui coûta la vie. Henri III arrivait de Pologne pour succéder à Charles IX; il s'était arrêté au pont de Beauvoisin pour recevoir les hommages de la noblesse catholique du pays et des députés des états. Montbrun profita du désordre que la cérémonie avait mise dans la suite du roi, pour se précipiter sur ses bagages, qu'il enleva. Henri III lui écrivit, lui rappelant d'une façon assez intempestive ses devoirs de sujet. « Quoi! s'écria Montbrun, il m'écrit comme si nous étions en temps de paix et que je dusse le reconnaître pour mon roi. En temps de guerre, lorsqu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. » Le 29 juillet de l'année suivante, lorsque Montbrun fut pris, le roi se rappela sa réponse. Ce fut en vain que toute la noblesse et le prince de Condé lui-même demandèrent la grace du brave partisan. Henri fut inflexible, et le 12 août 1575, onze mois après le coup de main du pont de Beauvoisin, Montbrun porta sa tête sur l'échafaud.

De Saint-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse, on suit l'une des plus belles routes de montagne que je connaisse. De tous côtés se dressent d'immenses pyramides calcaires, couvertes de sapins

Digitized by Google

gigantesques, qui ajoutent encore à leur hauteur. Quelques-unes de ces pyramides se sont éboulées; leurs débris ont écrasé la forêt et comblé le lit du torrent; mais à la longue la forêt et le torrent ont reconquis leur ancien domaine. Des sapins de quinze pieds de tour et de cent quatre-vingts pieds de haut croissent sur ces rocs éboulés, allongeant dans les interstices leurs racines vivaces. Les eaux du torrent franchissent d'un seul bond des blocs monstrueux qu'elles corrodent à la longue. Ce torrent, qui s'appelle le Guiers-Mort, semble, à force de bruit et de mouvement, jaloux de démentir son nom. Ses mugissemens remplissent la forêt, que menace son activité furieuse. Dans cette saison de l'année, grossi par la fonte des neiges, il couvre d'écume l'étroit sentier qui longe ses bords, et se brise en poussière contre le pied des sapins.

Au sortir de la forêt, ou plutôt dans une de ses éclaircies, on aperçoit les bâtimens du couvent qui s'élèvent au milieu d'une petite prairie entourée de tous les côtés de rochers d'une prodigieuse hauteur, dessinant des citadelles et des châteaux ruinés, et couronnés de massifs de sapins d'un noir d'encre. Saint Bruno avait bien choisi ce site : c'est l'un des plus tristes et des plus sauvages que l'on puisse se figurer.

J'ai voulu goûter de la vie monacale et me rendre raison de l'existence d'un reclus; j'ai réclamé l'hospitalité du couvent. Nous n'étions qu'aux premiers jours du printemps de ces montagnes, et nul autre voyageur ne s'était encore hasardé dans ces hautes régions. Je logeais dans le cloître comme un chartreux. J'avais ma cellule avec le mobilier uniforme du couvent, c'est-à-dire avec un tabouret de bois, un pupitre en bois scellé dans le mur, surmonté d'un crucifix et d'une petite tête de mort en os; j'oublie le lit en bois de sapin, qui figure assez bien un cercueil, mais un cercueil qui ne serait pas recouvert. Chaque soir, en m'étendant entre ces planches, je pensais au moment où d'autres m'y étendraient. Cette idée n'a vraiment rien de bien effrayant. C'est un repos comme un autre, un repos de voyageur un peu plus long que celui que j'allais prendre, mais le voyage est aussi plus fatigant.

Il me venait une pensée plus désagréable que toutes celles-là : c'est que, dans mon sommeil, on pourrait venir me clouer dans cette boîte. L'idée de ce réveil avec une planche de sapin à deux pouces du visage, est pénible, et cependant un jour nous nous réveillerons de cette façon. Mais non, le sapin sera poussière comme nous. En relisant ces lignes, je me sens comme tout pénétré des pensées du

Digitized by Google

lieu, et je les répands malgré moi sur le papier. C'est une grande vanité aussi que d'écrire. Dans ce coin retiré du monde, entouré de ces hommes qui se sont voués à une sorte de mort anticipée, je me sentais une pitié profonde pour ce que, comme eux, j'appellerai *la terre;* mais moi, cette pitié me conduisait plutôt au dégoût et au découragement qu'à l'idée du ciel. Je ne crois pas, du reste, avoir fait en ceci exception à la règle, et j'ai bien peur que ces pensées ne soient les mêmes pour les malheureux qui dorment dans les quarante cercueils ouverts dans les quarante cellules de la Chartreuse. Oui, c'est une sorte de découragement mortel qui vous saisit dans ces solitudes pour lesquelles l'homme n'est pas fait. On n'a plus qu'un seul désir : c'est de passer sa vie à regarder les rochers, la forêt de sapins, le torrent qui s'enfait et les nuages du ciel qui passent sur votre tête. Les hommes et leurs passions, on les oublie. Ils sont si loin et paraissent si peu de chose : à quoi bon penser à eux, s'occuper d'eux, ou s'occuper pour eux?

Tout en me livrant à ces réflexions, j'avais éteint ma lampe. Le ciel était parfaitement serein. De mon lit, à travers les vitraux du cloître, je voyais scintiller les étoiles sur la voûte noire du firmament, et par-delà ces étoiles j'apercevais, de distance en distance, quelques taches blanchâtres formées par la réunion de milliers d'autres étoiles isolément invisibles. Quand je venais à songer qu'il était mathématiquement prouvé que le rayon lumineux parti de ces étoiles, avec la prodigieuse vitesse de cent quatre-vingt-douze mille milles par seconde, avait dû voyager pendant des années avant de parvenir jusqu'à moi, et que la lumière de ces taches blanchâtres avait mis, elle, mille ans peut-être pour arriver à mon œil, je trouvais les hommes, leurs travaux, leurs prétentions, leurs grandeurs, effroyablement petits, et je restais confondu devant mon néant (1). A la suite de ces calculs, quand on retombe sur soi-même, on éprouve une grande

(1) Dans une de ces taches blanchâtres situées dans la garde de Persée, Herschell découvrit, avec un télescope de dix pieds, des étoiles dont la lumière, avec la vitesse de 77,000 lieues par seconde, ne peut nous parvenir en moins de 1012 ans, et il le prouve *mathématiquement*. Avec le télescope de vingt pieds, il aperçut des étoiles dont la lumière ne peut nous arriver en moins de 2,700 ans. Augmentez la puissance des instrumens, de nouveaux astres apparaissent, l'espace recule, et l'infini semble s'ouvrir. La seule étoile dont la distance à la terre soit aujourd'hui mathématiquement connue, et, du reste, depuis un bien court espace de temps, est la soixante-unième du Cygne. A l'aide de l'observation relative d'étoiles d'inégales intensités, conformément à la méthode indiquée par Galilée, M. Bessel, directeur de l'observatoire de Kœnigsberg, a trouvé, d'août 1837 à mars 1840, pour

Digitized by Google

nonchalance d'ame. Ce vide de l'ame ne pourrait être rempli que par la pensée exclusive du ciel. Mais cette pensée, d'où vient-elle, comment vient-elle et quand vient-elle? Un seul de ces hommes qui dorment dans les cellules voisines, et qui se disent religieux, l'a-t-il jamais eue? Je le répète, je crains bien pour eux et pour leur bonheur qu'ils ne soient occupés de toute autre chose que de Dieu. Mais revenons à ma cellule et à l'existence du couvent.

Je vivais comme les chartreux. Nous ne faisions que deux repas par jour. Le matin, on nous servait des légumes secs, de la morue et du pain dur et noir; le soir, le poisson frais, ordinairement une carpe, du vivier du couvent, remplaçait la morue. On ne mangeait jamais de viande. Non-seulement j'ai voulu suivre le régime, mais aussi les exercices des reclus. Je me suis réveillé au premier coup de matines, c'est-à-dire au milieu de la nuit, et je me suis rendu comme eux dans la chapelle du couvent. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus triste et de plus effrayant que ces trente figures d'hommes, vêtus de blanc de la tête aux pieds, éclairés à peine par une seule lampe, encadrés dans leurs stalles noires, et chantant le *Dies iræ* ou quelqu'autre psaume funèbre au milieu de la nuit. Le vent qui gronde le long des immenses corridors, le froid glacial qui tombe des murs noirs et humides de la chapelle, et qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os, ajoutent, s'il se peut, au lugubre effet de cette scène nocturne.

Ce spectacle m'a presque dégoûté de Lesueur. Ses compositions que j'admirais quand je les voyais dans nos musées, *sur notre terre*, ne m'ont laissé en présence de la réalité que de vagues et froids souvenirs. Lesueur n'aurait-il saisi que le calme et la résignation de la physionomie du solitaire? L'ensemble du moine, les tristes mystères de la vie du cloître, lui seraient-ils restés inconnus? Le *champ* ou le fond de chacun des tableaux que j'avais sous les yeux, architecture ou paysage, ce fond si sombre et si effrayant dans les intérieurs, si

la parallaxe de la soixante-unième du Cygne, un tiers de seconde. Cette parallaxe indique une distance de cette étoile à la terre six cent mille fois plus grande que celle de la terre au soleil, ou, en chiffres, 22,800,000,000,000 de lieues. La lumière, avec sa vitesse de 77,000 lieues par seconde, mettrait dix ans à la franchir. Cette découverte et celle du mouvement propre de notre système et de sa marche certaine vers l'étoile de la constellation d'Hercule, sont peut-être les plus belles que l'astronomie ait faites depuis un siècle. Une découverte plus admirable encore serait celle du mode de formation de nouvelles étoiles; mais cette découverte, au sujet de laquelle M. Arago a donné de curieux détails dans sa notice sur William Herschell, ne nous paraît pas encore *positivement* établie. En astronomie, des conjectures ingénieuses ne sont pas des preuves.

Digitized by Google

gigantesque et si désolé dans la nature, ne se retrouve pas dans les compositions calmes et correctes de Lesueur. Chez lui tout est blanc, clair, presque gai; quant au paysage, il est absolument sacrifié. Sadeler, dans ses naïves gravures, a mieux compris la solitude et me semble plus près de la vérité.

La Grande-Chartreuse m'a donné une intelligence plus complète de la situation de l'Europe du VIIIe au XIVe siècle. Il y avait des instans qui faisaient frémir : toutes ces figures blanches se levaient ensemble, s'agenouillaient et touchaient ensemble le pavé de leurs fronts. Les personnages de ce tableau de nuit semblaient appartenir au monde d'autrefois et vivre d'une vie fantastique. Après trois jours passés au milieu d'eux, une foule de choses que je croyais impossibles et dont je ne pouvais saisir la raison se sont nettement débrouillées. Je sais aujourd'hui ce que c'était que la solitude, l'exaltation, le pouvoir d'une idée fixe; j'ai eu des accès de cette paresse d'esprit qui dispose si facilement à la vie claustrale. Mon assiduité à suivre les exercices, je dirai presque la règle du couvent, fut interprétée par les bons pères d'une façon bizarre. On me regarda comme un *dégoûté* ou un *appelé*. L'un d'eux, le seul qui ait la permission de parler aux étrangers, m'a presque fait des ouvertures. Il ne tenait qu'à moi de prendre rang parmi les néophytes. Je n'ai pas voulu me faire un jeu de la crédulité confiante de mes compagnons d'un moment, et j'ai annoncé mon prochain départ. — C'est dommage! m'a dit le vieux moine. Serait-ce vraiment dommage?

Avant de quitter le couvent, j'ai parcouru le livre dans lequel chacun des voyageurs est invité à consigner son nom et ses remarques. Il y a une chose qui m'étonne toujours : c'est la singulière persistance avec laquelle les nigauds se copient les uns les autres. Le mot d'ordre semble donné au premier feuillet du livre. Celui qui a tenu le premier la plume vante longuement *le bonheur de ces bons religieux*, et voilà tous les autres qui nous vantent ce bonheur. Cette existence est certes bien faite pour exciter la convoitise. Passer tous les jours de la vie à combattre des passions qu'on ne peut plus légitimement satisfaire, ou, dans l'absence de ces passions, à lutter contre l'imagination et les sens qu'aiguillonne la solitude, et que l'austérité même de ce régime, qui allume le sang, rend plus exigeans encore, c'est là, en effet, une existence bien fortunée. Peut-être cette vie peut-elle convenir à quelques vieillards pauvres et seuls comme un repos dans leurs vieux jours; mais ces jeunes gens aux mines hâves et bilieuses, aux yeux sombres, enfoncés dans leur orbite et pleins de feu, ceux-là

Digitized by Google

sont-ils heureux? Ils ont fait leurs adieux à la vie et à ses plaisirs qu'à peine ils commençaient à goûter, ce qui rend la privation plus âcre et plus regrettable encore. Pour eux, l'existence du cloître n'est plus qu'une longue et ardente agonie; agonie pleine de désirs qui ne seront jamais satisfaits, pleine d'aspirations vers l'impossible, pleine de regrets pour des jouissances que l'on n'a pas goûtées et dont on n'a pu sentir le vide et le néant!

J'ai demandé à l'un des pères, à celui qui avait cru un moment à ma vocation, le motif et le but de tant de privations et d'une lutte si prolongée. — L'éternité, le salut! m'a-t-il répondu. Et si ce n'étaient là que des mots? Je ne sais, mais ce n'est pas là la religion que je puis aimer. Les moines du Saint-Bernard plaisent davantage à mon cœur. Ils pratiquent ce que leur divin maître a enseigné : ils le louent par des actions et non par des macérations et des cantiques. S'ils l'honorent, ce n'est pas par le mal qu'ils se font à eux, mais par le bien qu'ils font aux autres,

On a voulu expliquer cette vie de rigueur et de privation par l'idée de la *domination*, chaque religieux pouvant devenir général de l'ordre. Je ne crois pas l'homme si ambitieux. Les chartreux, toutefois, n'ont pas fait vœu de pauvreté, et l'on assure qu'autrefois les richesses de l'ordre étaient énormes. Il faut le croire s'il est vrai que les bâtimens de la Grande-Chartreuse furent brûlés et reconstruits dix-huit fois. Tels qu'ils existent aujourd'hui, ils supposent des dépenses très considérables.

Je suis sorti du désert de la Grande-Chartreuse en traversant la montagne du *Grand-Som*, et par un sentier connu des seuls chasseurs d'ours. Du sommet de cette montagne et à travers les éclaircies des forêts qui la couvrent, nous avions de belles échappées de vue sur la magnifique vallée de l'Isère. Nous pouvions suivre le cours de cette rivière de Saint-Nazaire à Montmélian. Grossie par la fonte des neiges, elle roulait à pleins bords, se déployant par places comme un lac semé d'îles et, par instans, se resserrant comme un fil d'argent. De l'autre côté de la vallée se déroulait toute la chaîne des Alpes qui séparent le Dauphiné de la Maurienne, depuis les montagnes de la Muselle, de Turbat en Oisans et du Taillefer jusqu'aux rocs du Grand-Charnier, et de Vétonet au-dessus d'Allevard. Mon guide m'assurait que lorsque le temps était parfaitement serein, on apercevait, par-delà ces montagnes, les cimes du mont Cenis, du petit Saint-Bernard et même du mont Blanc.

En quelques heures de marche nous sommes arrivés perpendiculairement au-dessus des maisons du bourg de la Terrasse. Vue de ce

Digitized by Google

point élevé, cette bourgade ressemblait à une grosse pierre blanche qui aurait roulé dans la vallée; ses rues paraissaient autant de fentes qui traversaient la pierre en tous sens.

La journée était avancée lorsque nous nous sommes glissés dans une des fentes de cette pierre, où nous avons trouvé un gîte fort confortable; il est vrai que je venais de passer quatre jours à la Grande-Chartreuse, et que ce soir seulement j'ai pu rompre mon jeûne pour la première fois.

Le lendemain, en me rendant de la Terrasse à Allevard, j'ai traversé Goncelin. Ce gros bourg fut emporté en partie, il y a une douzaine d'années, par la crue d'un petit ruisseau qu'on enjambe aujourd'hui. L'orage, ou plutôt la trombe, creva sur les montagnes voisines pendant la nuit; la masse d'eau, déracinant les arbres, mettant les roos à vif, se précipita, au milieu d'une profonde obscurité, sur la bourgade, qu'elle ensevelit sous une masse de graviers et de décombres. Cinquante ou soixante personnes furent noyées. On retrouva les unes dans l'Isère, les autres sous les sables; plusieurs étaient accrochées à des arbres sur lesquels elles avaient cherché un refuge. La diligence de Grenoble à Allevard fut surprise par le même orage, au milieu des montagnes qui séparent Goncelin d'Allevard. Les voyageurs n'eurent que le temps de mettre pied à terre, au milieu de la nuit, et de se réfugier sur une pente escarpée, où ils restèrent jusqu'au jour, cramponnés aux rochers; voiture, chevaux et bagages furent entraînés dans le ravin.

Allevard est encore un de ces sites du Dauphiné que les paysagistes visitent de prédilection. La vallée au fond de laquelle la bourgade est située rappelle les hauts ravins de l'Oberland par sa grandeur et son uniformité. De longues pentes boisées, entrecoupées çà et là de terrains en culture et de pâturages, semblent descendre des nues, et sont arrosées, à leur point d'intersection, par un torrent qui forme un nombre infini de cascatelles. L'éclat des eaux du torrent, d'un vert bleuâtre, est rehaussé par la couleur noire des blocs de schiste qui se sont détachés des pentes voisines et ont obstrué son lit. Ce schiste, qui apparaît par places en bancs étendus, et qui forme, au fond du ravin et à peu de distance de la bourgade d'Allevard, un escarpement considérable du haut duquel le torrent se précipite en cascade, donne à l'ensemble du paysage un ton noir et uniforme, sur lequel tranche vivement le blanc mat de l'écume des cascades. C'est la nature dans son plus grand deuil. Cette contrée s'appelle *le Bout du Monde.*

A une journée de marche d'Allevard, au cœur des hautes régions

Digitized by Google

qui séparent la vallée de l'Azeins du pays d'Oisans, se trouve l'une des fameuses merveilles du Dauphiné, la montagne des *sept Laux* ou des sept lacs. Cette merveille n'a cependant rien que de très naturel, et les pays de montagnes, l'Écosse surtout, nous présentent plus d'un prodige du même genre. Une haute montagne s'est abîmée, et ses débris ont barré sur divers points les hautes vallées qui servaient d'écoulemens aux nombreux ruisseaux qui prenaient leur source à sa base. Leurs eaux, en s'accumulant, ont rempli chacun des vides et formé sept petits lacs que, du haut de la montagne dite des *Sept Laux*, on peut embrasser d'un seul coup d'œil. Les lacs du Cos, de Cotaren, de la Motte et le lac Quarré, sont les plus considérables de ces petits bassins, réunis l'un à l'autre par des canaux naturels. Situés au point de séparation des eaux, leur écoulement est double et s'opère au nord par la rivière d'Allevard, au sud par l'Olle, qui va se jeter dans la Romanche, au-dessous du bourg d'Oisans.

Le paysage au milieu duquel ces lacs sont placés rappelle les Alpes de la Suisse dans leurs parties les plus sauvages. Des pentes abruptes, couvertes de hauts pâturages, toutes bariolées de plaques de neige dans cette saison de l'année, sont dominées par de grands glaciers qui pendent le long des flancs d'une montagne de granit noir. Vues des hauteurs voisines, les eaux de ces lacs paraissent d'un bleu verdâtre près des bords, se colorent d'un bleu vif dans les profondeurs moyennes et d'un bleu d'outre-mer mêlé de pourpre dans les parties les plus profondes. Ces lacs sont situés sur l'extrême frontière de la France et de la Savoie, à égale distance d'Allevard, de la Chambre et de Saint-Jean-de-Maurienne. Ce pays est absolument désert, et n'est visité que par des pâtres, dans le cœur de l'été.

La chartreuse de Saint-Hugon, fondée en 1171, par Hugues, seigneur d'Arvillard, formait, au cœur des hautes montagnes qui s'élèvent à l'est d'Allevard sur la rive gauche de l'Isère, un digne pendant à la Grande-Chartreuse de Grenoble. Hugues d'Arvillard avait richement doté sa fondation, qui possédait dans ces montagnes un territoire d'environ douze mille journaux; ses bâtimens et ses dépendances étaient considérables, et deux grandes fonderies appartenaient au couvent. Aujourd'hui, les moines sont dispersés; l'église et les bâtimens tombent en ruine; l'industrie seule a survécu; des particuliers ont acheté les fonderies, qu'ils exploitent avec avantage.

Comme je revenais d'une promenade à ces fonderies et aux rochers de la Chartreuse, et que je traversais une vaste forêt de sapins, tout à coup, à l'un des détours de la route, le cheval que je mon-

Digitized by Google

tais s'arrêta. — Il aura sans doute flairé un ours! s'écria un brave fermier d'Allevard qui m'accompagnait, et qui ne chercha nullement à dissimuler son inquiétude. — Ce n'est pas cela, nous dit le montagnard qui nous servait de guide, c'est plutôt le diable qu'il aura senti. — Comment, le diable? — Oui, le diable... Il n'a jamais quitté ces montagnes où il était venu s'établir du temps du couvent pour tenter les moines. — Mon compagnon, qui aimait mieux avoir affaire au diable qu'à un ours, poussa un grand éclat de rire. — Vous riez, reprit le paysan, hé bien! tout à l'heure, je vous raconterai un tour que le diable joua à un voyageur comme vous; peut-être alors ne rirez-vous plus.

Nous pressâmes le brave homme de nous raconter sur-le-champ l'histoire dont il nous avait menacés, mais il ne fut pas possible de lui faire desserrer les dents. Nous avions tout-à-fait oublié sa promesse, et nous ne nous occupions plus de son silence, quand nous arrivâmes à un endroit où le torrent avait profondément creusé les immenses rochers le long desquels pend la forêt; un pont d'une seule arche à laquelle de chaque côté le rocher sert de culée naturelle, a été hardiment jeté sur le torrent, dont les eaux mugissent au fond d'un abîme de deux cents pieds de profondeur. Nous nous empressions de franchir le pont, qui semblait frémir sous les pieds de nos chevaux, quand tout à coup notre guide les arrêta par la bride, et rompant son opiniâtre silence : — Ce pont, nous dit-il avec emphase, c'est le pont du Diable! — C'est sans doute le diable dont vous nous parliez tout à l'heure qui l'aura bâti? — Le diable ne l'a pas bâti, mais il lui a donné son nom. Voulez-vous savoir à quelle occasion? — Volontiers, mais passons. — Et nous poussâmes nos chevaux en avant, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil dans l'horrible fente au fond de laquelle les eaux du torrent n'apparaissaient plus que comme une vapeur bleuâtre. — Voici l'histoire, nous dit le montagnard en pressant le pas pour que nous ne perdissions aucune de ses paroles. Un jeune homme d'Arvillard, domestique de la maison de Saint-Hugon, et qui s'appelait Turenne, ne croyait pas non plus au diable; il traversait un soir le pont que nous venons de franchir, et qui, dans ce temps-là, n'avait pas les hauts parapets que vous avez vus, quand tout à coup il se sentit soulevé, ainsi que son cheval, par une main invisible qui le poussait dans le torrent. Turenne, au lieu de songer à se retenir aux broussailles ou à se désespérer, n'eut qu'une seule idée: ce fut d'invoquer la vierge Marie et saint Hugon. Quand, après avoir pirouetté long-temps sur lui-même, il arriva au fond du pré-

Digitized by Google

cipice, au lieu de se briser sur des rochers comme son cheval, il tomba au milieu d'un grand bassin plein d'une eau profonde et tranquille, de sorte qu'il ne se fit aucun mal. Comme il savait nager, en un instant il fut au bord. Le diable, qui avait cru prendre le jeune homme au dépourvu, et qui n'avait fait qu'un bond à sa suite au fond du trou, prêt à saisir son ame à sa sortie, fut bien attrapé quand il le vit debout. Turenne assura plus tard qu'il avait vu le malin s'envoler à travers les arbres de la forêt en poussant de longs sifflemens. C'est depuis ce temps que ce pont s'est appelé le pont du Diable.

On se rend en quelques heures d'Allevard au fort Barreaux, en traversant l'Isère au-dessous de Pontcharra. Tout le pays que nous parcourions est admirable. C'est un vaste jardin entouré de toutes parts de hautes montagnes, arrosé par de nombreux ruisseaux et cultivé par la plus industrieuse des populations.

Au confluent de la petite rivière qui vient d'Allevard et de l'Isère, et sur une éminence qui fait face au fort Barreaux, on m'a montré Château-Bayard. C'est le berceau de Pierre du Terrail, le chevalier sans peur et sans reproches. Cet homme si franc, si adroit et si brave, type un peu embelli du caractère dauphinois, débuta, comme on sait, par être page à la cour du duc de Savoie. Un honnête *propriétaire* du pays, que gênait la vénérable ruine, avait commencé la démolition du château, il y a une trentaine d'années. Un voisin riche et vraiment *patriote*, instruit à temps, fit des offres superbes au démolisseur, qui consentit à se dessaisir de sa *propriété*, qu'on lui paya dix fois sa valeur. Le nouveau maître de Château-Bayard a fait recouvrir la chambre où l'on assure que naquit le brave chevalier. Comme architecture, le vieux manoir n'a rien de remarquable; c'est une relique, et voilà tout.

Des environs de Château-Bayard on a une première vue de la Savoie qui promet. De hautes collines, couvertes, par places, de bouquets de grands arbres, chênes, châtaigniers et noyers, s'étagent parallèlement à l'Isère. Sur le sommet de chacune d'elles, on aperçoit de grands châteaux, debout ou en ruines; tels que le fort des Huiles, les manoirs de Saint-Clair et de la Rochette, ou l'antique forteresse de Montmaïeur, située sur la colline du même nom, et dont les hautes tours dominent tout le pays d'Aiguebelle à Chambéry. Les cimes dentelées des montagnes de la Chartreuse de Saint-Hugon, dont les contreforts, recouverts de vastes forêts de sapins, se profilent en noir sur les neiges éternelles des derniers sommets, couronnent dignement le paysage.

Digitized by Google

Le fort Barreaux, construit sur la rive droite de l'Isère, ferme complètement la vallée de ce côté. L'Azeins, torrent considérable qui, après avoir arrosé la vallée d'Allevard, se précipite dans l'Isère, au-dessous de Pontcharra, défend la frontière sur l'autre rive.

La construction du fort Barreaux rappelle une circonstance historique qui fait honneur au roi Henri IV et à l'un de ses lieutenans, le connétable de Lesdiguières. Henri IV, lors de son avénement au trône, ne tenant pas compte de la différence des opinions religieuses, avait donné à Lesdiguières, chef du parti calviniste dans le Dauphiné, le commandement de cette province, le chargeant de repousser le duc de Savoie, qui menaçait les frontières de la France à la tête d'une armée considérable. Lesdiguières se mit en campagne, battit son antagoniste dans plusieurs rencontres; puis, sans pousser plus loin ses avantages, fit prendre à son armée ses cantonnemens à quelque distance de la frontière. Cette résolution paraissait d'autant plus inexplicable, que, dès le commencement de la campagne, le duc de Savoie avait fait commencer, de ce côté, et sur le territoire même du Dauphiné, la construction d'un fort considérable, y employant ses meilleurs ingénieurs. L'inaction de Lesdiguières se prolongeant, des envieux ne manquèrent pas de crier à la trahison; ses soldats et ses amis eux-mêmes murmuraient. Ses ennemis firent plus, ils s'adressèrent au roi, accusant Lesdiguières d'avoir conclu un marché secret avec le duc de Savoie. Henri avait une plus haute idée du courage de son lieutenant et de sa probité politique. Il prit le seul parti qui fût digne de lui; il lui fit connaître la dénonciation. La réponse de Lesdiguières est digne d'un des héros de Plutarque : « Votre majesté, lui dit-il, avait besoin d'une bonne forteresse sur l'Isère pour tenir en bride celle de Montmélian; monseigneur le duc de Savoie veut bien en faire les frais, dois-je l'empêcher? Quand la place sera achevée et suffisamment pourvue de canons et de munitions, je me charge de la prendre. » Henri IV fut satisfait de cette explication : il savait que Lesdiguières tiendrait parole. Lesdiguières fit plus qu'il n'avait promis : aussitôt le fort achevé, il s'en empara, et il conquit la Savoie par dessus le marché.

J'ai retrouvé au fort Barreaux un de nos amis de Grenoble, grand coureur de montagnes, que ses compatriotes ont surnommé le *chasseur d'ours,* quoique ses exploits, en fait de chasse, se soient jusqu'à présent bornés à empaler des papillons, dont il a formé une magnifique collection. M. G.... revenait cette fois d'une course dans les montagnes du Grenier et du Val d'Entremont, aux environs de la

Digitized by Google

Grande-Chartreuse, et décrivait avec un véritable enthousiasme chacune des curiosités naturelles de cette partie assez ignorée de la Savoie. C'était un guide tout trouvé. Je le décidai facilement à me servir de *cicerone* pour une nouvelle excursion dans ces montagnes, en variant toutefois l'itinéraire. Nous convînmes en effet de négliger le val d'Entremont, et de visiter à sa place la région dite des *Abîmes de Mian*.

Le lendemain, au point du jour, des mules nous attendaient dans la cour de l'auberge du fort Barreaux. A peine hors de la rue, elles prirent le galop et nous conduisirent, en quelques instans, et en suivant la route de Chapareillan, sur les rives d'un petit torrent qui s'appelle *le Combe noir*. Là, nous quittâmes le grand chemin de Chambéry, et, remontant la rive droite du torrent, nous nous engageâmes au milieu de collines élevées, appuyées à une haute montagne qui se dresse presqu'à pic, et dont les cimes déchirées vont frapper au zénith. C'est le mont Grenier. Quand nous eûmes franchi la dernière de ces collines, nous aperçûmes une vaste étendue de terrain où se dressaient une multitude de petits monticules de forme conique, hauts de cinquante pieds environ et revêtus entièrement de vignes ou de broussailles. De gros blocs de rochers calcaires s'élevaient, de distance en distance, du milieu de ces monticules, qui simulaient parfaitement les vagues d'un océan de verdure, dont ces rochers seraient les écueils. Nous nous arrêtâmes au pied du plus gros de ces blocs, qui est placé comme une borne colossale à la limite du Dauphiné et de la Savoie. « C'est le roc de Pierre-Acher, me dit mon compagnon de voyage, et tout ce singulier pays que vous voyez devant nous, ce sont les fameux abîmes de Mian. C'est là que le *grenier* est descendu dans la *cave*, » ajouta-t-il en me montrant une énorme échancrure nettement tracée par l'éboulement sur le sommet de la haute montagne au pied de laquelle nous nous trouvions. Cette saillie de mon compagnon était d'autant mieux justifiée, que le peuple de Chambéry appelle en effet sa *cave* le pays de Mian. C'est là que se recueille le petit vin dont il se fait une si prodigieuse consommation dans la capitale de la Savoie. Les abîmes de Mian n'ont, du reste, rien de bien pittoresque, rien de l'aspect terrible que semble faire augurer un pareil nom : c'est une taupinière sur une grande échelle.

L'aspect du Grenier, profondément déchiré dans toute sa hauteur et laissant pendre, dans diverses directions, mais particulièrement du côté de l'Isère, d'énormes lambeaux de montagne à peine adhérens, et qui, tôt ou tard, doivent combler les vallées voisines, est plus

Digitized by Google

effrayant. Le souvenir du passé ajoute à ces menaces de la montagne une sorte de confirmation terrible, et doit inspirer les plus sérieuses réflexions aux habitans de Belle-Combe et de Chapareillan, ces villages bâtis à sa base.

Ce fut dans le mois de décembre 1248 qu'eut lieu l'éboulement dont nous voyons encore les traces, sans que nul indice eût annoncé la catastrophe. La montagne se fendit du haut en bas et dans toute son épaisseur avec un craquement effroyable. Une des deux moitiés, celle que l'on voit encore debout, resta en place; l'autre moitié s'inclina lentement et retomba d'une seule pièce sur le pays environnant, qu'elle couvrit de sa masse énorme. La petite ville de Saint-André et plusieurs bourgades qui l'avoisinaient furent ensevelies sous ces décombres sans que l'on pût reconnaître, à aucun indice, la place qu'elles avaient occupée. La population de cette ville et des villages montait à cinq mille habitans, dont pas un seul n'échappa. On a proposé récemment de faire des fouilles étendues pour retrouver cette Pompéia de la Savoie. On parviendrait à la découvrir, que le produit des fouilles ne couvrirait pas les dépenses, pour peu surtout qu'il fallût déplacer quelques blocs comme celui de Pierre-Acher. Vers 1248, une ville de Savoie ne devait pas renfermer de grandes richesses et ne possédait nul objet d'art. Les propriétaires des abîmes de Mian feront donc bien de se borner à fouiller le sol avec leurs bêches et leurs hoyaux. S'ils ne trouvent pas grand profit à ce métier, ils ne risquent pas du moins de se ruiner.

Un évènement comme celui-là ne pouvait arriver au XIIIe siècle que l'on ne fît intervenir le merveilleux. Voici ce que la tradition rapporte à l'occasion de l'éboulement du Grenier. Du temps que le pape Innocent IV était en guerre avec l'empereur Frédéric II, il fut contraint de se retirer à Lyon, où il convoqua un concile. Voulant joindre aux armes spirituelles les armes temporelles, il songea à attirer dans son parti le comte Thomas de Savoie, qui tenait la clé des Alpes. Ce prince avait un favori dans lequel il mettait toute sa confiance, et qui s'appelait Jacques Bonivard. Innocent IV, pour capter la bienveillance de ce personnage, lui accorda la propriété du riche prieuré de Saint-André, situé dans la ville du même nom.

A peine institué, le nouveau titulaire se rendit dans son prieuré pour s'y installer, et comme les religieux du monastère témoignaient quelque mécontentement, il les chassa. Ceux-ci se réfugièrent dans la chapelle de Notre-Dame de Mian et se jetèrent aux pieds d'une image de la Vierge fort révérée dans le pays, *noire comme une Éthio-*

Digitized by Google

pienne, dit l'historien religieux qui raconte cette aventure, appelant la vengeance du ciel sur la tête du mécréant (1).

Cette vengeance ne se fit pas attendre. Tandis que Jacques Bonivard donnait à ses parens et à ses amis un grand festin en réjouissance de sa prise de possession, la montagne s'abîma sur eux; *et s'épancha ledit abîme une grande lieue de large et de long, jusqu'aux talons des pauvres religieux, où il s'arrêta tout court*, ajoute le narrateur. Les religieux, miraculeusement échappés à cette catastrophe, racontèrent qu'ils entendaient dans les airs la voix des démons auxquels le Seigneur avait livré l'usurpateur et les biens usurpés. — *Passons outre*, criaient les uns. — *Nous ne pouvons, car la brume nous empêche*, répondaient les autres, occupés sans doute à déraciner la montagne et ne voulant la précipiter qu'à coup sûr, c'est-à-dire de façon à détruire la ville et à ne pas atteindre la chapelle, où se trouvaient les moines en prière. La tradition religieuse n'est pas, on le voit, tout-à-fait orthodoxe; elle laisse à supposer, en effet, que, dans cette circonstance, les moines eurent plus de crédit que le pape auprès de la Vierge.

Les abîmes de Mian couvrent environ une lieue carrée de terrain; la tradition sur ce point est d'accord avec la vérité. Cette solitude est presque contiguë à celle des Charmettes, où l'on arrive en traversant des collines pierreuses, couvertes par places de grands châtaigniers. Du haut de ces collines, on découvre toute la plaine de Chambéry, les tours de cette ville, et à l'horizon la nappe d'argent du lac du Bourget, encadrée de belles montagnes d'un bleu vif. L'habitation des Charmettes existe encore telle que Rousseau l'a décrite. C'est une maison de curé, mal tenue, bâtie dans un ravin, sans vue, et entourée d'un petit jardinet et d'un mauvais vignoble. Les carreaux fêlés des fenêtres sont consolidés par des bandes de papier sur lesquelles on a copié de la musique. Serait-ce quelque manuscrit de Rousseau? L'amour seul pouvait rendre agréable cette demeure plus que modeste, et quel amour! C'est là que Rousseau assure cependant avoir passé les plus *heureuses années* de sa vie. Il a fallu que depuis cet homme ait été bien malheureux.

Arthur Young, que ses études *agronomiques* ne défendaient pas de certaines préoccupations sentimentales, en voyage surtout, lui-même en convient (2); Arthur Young a glissé dans ses notes sur

(1) Fodéré, *Topographie historique des couvens de l'ordre de saint François*.
(2) A propos de sa rencontre dans Bergame avec une belle inconnue à laquelle

Digitized by Google

l'Italie la pièce suivante qui nous donne quelques détails sur les dernières années de Mme de Warens. C'est son acte mortuaire.

« Le 30 juillet 1762, a été enterrée, dans le cimetière de Lemens, dame Louise-Françoise-Éléonore de La Tour, veuve du seigneur baron de Warens, née à Vevay, dans le canton de Berne, en Suisse, laquelle est morte hier à dix heures du soir, comme une bonne chrétienne, après avoir reçu les derniers sacremens, à l'âge de soixante-trois ans. Elle avait abjuré la religion protestante depuis environ trente-six ans, et avait depuis vécu dans la nôtre. Elle termina sa carrière dans le faubourg de Nesin, où elle résidait depuis huit ans, dans la maison de M. Crepine. Elle avait demeuré auparavant au Rectus pendant environ quatre ans, maison du marquis d'Alinge. Elle a, depuis son abjuration, passé le reste de sa vie dans cette ville.

« *Signé*, GAIME, curé de Lemens. »

Nous avons rejoint la vallée de l'Isère à Montmélian en passant par la bourgade de Saint-Jeaine que couronnent des tours élevées. Chignin et les Marches sont également surmontés par de grands châteaux debout ou en ruines. Les petits seigneurs qui dominaient dans ces montagnes avaient bien senti l'importance de ce passage. Chacun d'eux voulait tenir la clé des Alpes.

F. DE LA FALOISE.

(*La suite à un prochain n°.*)

il demande une adresse. La rapidité avec laquelle notre *apôtre de la charrue* prend feu lorsque, ayant demandé si la porte était ouverte, la belle lui répond : *Credo che si*, témoigne de la singulière vivacité de son imagination. On croirait lire une page de Sterne. L'histoire finit, du reste, assez tristement.

« Si le lecteur s'est occupé d'électricité, et qu'il ait lancé un cerf-volant par un temps d'orage, il doit savoir que, lorsque l'atmosphère qui l'environne se charge d'électricité et que le danger s'accroît, s'il ne s'éloigne pas sur-le-champ, il éprouve, en portant la main dans l'air qui l'environne, la même sensation que s'il touchait une toile d'araignée, et qu'il se sent comme enveloppé d'une sorte de réseau invisible. L'atmosphère qui m'entourait avait dans ce moment une grande analogie avec cette atmosphère électrique. Je fis deux pas vers la porte, quand tout à coup un inconnu passa devant moi, l'ouvrit, et se plaça sur le seuil. C'était le mari de la dame. Celle-ci parut derrière lui dans le passage. Je me tenais dans la rue. — *Ecco un signore englese che ha besogno d' una dirzione a signore Maironi*, dit aussitôt la dame. — Je vais la lui donner, repartit fort civilement le mari; et, tirant de sa poche du papier et un crayon, il l'écrivit et me la présenta. Cela se fit avec une promptitude incroyable. Je regardai mon homme de côté; il me sembla que c'était le plus vilain magot que j'eusse encore vu. » (Arthur Young, *Voyage en Italie.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

DU MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN,

PAR Mme A. DE GASPARIN.[1]

La plus vieille histoire du monde, l'histoire juive, parle d'une Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Plus de deux mille ans après la Rachel de Jérémie et avant nous, une mère romaine, la mère des Gracques disait en montrant ses fils : Voilà mes joyaux. De nos jours, enfin, à une femme illustre qui lui demandait quelle était la première des femmes à ses yeux, le plus grand homme des temps modernes répondait avec une rudesse et une intention de blesser qui malheureusement rétrécissent et gâtent sa pensée : Celle qui a fait le plus d'enfans. Rudesse à part, si l'on va droit au fond de cette grande intelligence en retirant du mot ce que la passion du moment y a fait ajouter d'absolu, d'aigre et d'étroit, on trouvera que c'était tout simplement renvoyer les femmes aux joyaux de Cornélie, à la piété des entrailles de Rachel; c'était les replacer dans le vrai foyer de leur puissance, de leur bonheur et de leur gloire : la famille. Ainsi il est un point fondamental sur lequel ni le laps de temps, ni la transformation de toutes choses par le changement complet des croyances, des lois, des mœurs, des races, n'ont pu altérer la tradition humaine ni fausser l'instinct des sociétés; un point sur lequel le XIXe siècle de l'ère chrétienne a rendu sans y penser le

(1) Trois vol. in-8°, chez Delay, rue Basse du Rempart.

Digitized by Google

même témoignage que le VIIe siècle de l'ère romaine; un point où la pensée d'un conquérant, d'un homme né pour le deuil des mères, semble avoir conspiré avec le cœur d'une mère, l'opinion d'un despote avec l'inspiration de la mère des plus turbulens tribuns de Rome.

Quand la tourmente révolutionnaire, qui ne voulait rien laisser debout que ce qu'elle avait semé, passa sur toutes les institutions, sur toutes les puissances consacrées, avec une furie devant laquelle c'était une raison suffisante de ne plus être que d'avoir été; quand Dieu lui-même fut refait au scrutin sous le nom d'Être suprême, il y eut un vieux culte respecté et même établi en forme dans la république par des fêtes nationales (1): ce fut l'institution, le culte de la famille. Ce ne fut point assez de ces fêtes, l'engouement et l'affectation ne s'en tinrent pas au calendrier officiel. On vit dans ces ames tendues et farouches, dans ces mœurs impitoyables, poindre au sujet des relations de famille je ne sais quel jargon onctueux, quelle sensiblerie doucereuse qui s'infiltrèrent partout et dont on retrouve partout l'empreinte, dans l'éloquence, dans les lois, dans les pièces de théâtre, dans les arts du dessin, dans les romances, dans la *Marseillaise* même (2), et jusque dans les proclamations des généraux. A la veille des combats, pour enfoncer plus sûrement dans le cœur de ses soldats l'aiguillon de la gloire, Napoléon leur parlait de leurs épouses, de leurs mères, de leurs sœurs, et même de leurs futures épouses qu'il nommait leurs amantes. Les généraux envoyés en Vendée avaient tenu le même langage entre les noyades de Nantes, les fusillades de Quiberon et les ravages des colonnes infernales. Ainsi les grandes eaux déchaînées qui avaient tout renversé, tout submergé, s'arrêtaient douces et caressantes au pied de l'autel domestique et l'emportaient comme une arche sainte dominant sur toutes leurs fureurs. La liberté en bonnet rouge avait oublié que le mariage était une chaîne. C'est de nos jours seulement que la liberté en cornette s'en est avisée.

Avant nous, et presque dès l'origine du christianisme, la famille avait reçu des efforts de mainte secte, telle que celle des Adamites, et plus tard celles des Picards, des Turlupins, des Anabaptistes, des Tandemistes, plus d'une atteinte indirecte. Elle périssait, il est vrai, dans ces utopies théologiques,

(1) Chaque décade avait sa fête et sa dédicace. Les décadis des 23e, 24e, 25e et 26e décades étaient consacrés, dans l'ordre suivant : à la Foi conjugale, à l'Amour paternel, à la Tendresse maternelle, à la Piété filiale; la 27e à l'Enfance; la 34e à nos Aïeux.

(2) Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes.

Un dernier écho s'en retrouve jusque dans Béranger, enfant de cette époque, mais habitué à chanter sur un autre ton :

L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.

(*La Sainte-Alliance des Peuples.*)

Digitized by Google

mais seulement comme dépendance et chose accessoire, entraînée dans la ruine de la chose principale. Tant qu'il y eut à détruire des institutions d'un plus grand appareil extérieur, la religion, la monarchie par exemple, elle était restée inaperçue; personne n'avait songé à écraser cette infame, à raser cette Carthage, enfouie dans les fondemens même de la société. Mais aujourd'hui que ces fondemens ont été mis à nu, aujourd'hui qu'on a vu les vieilles monarchies s'écrouler et le foin s'entasser comme dans la crèche de Betlhéem, sur l'autel profané de églises du Christ, aujourd'hui que tout ce qui dépassait le sol a été nivelé, la société n'ayant plus rien conservé que sa racine, la famille, c'est dans le sol qu'il faut fouiller, c'est à ses entrailles qu'il faut s'attaquer si l'on veut s'attaquer à quelque chose.

Au moins les disciples de Saint-Simon, secte théologique aussi, comme celles que nous avons nommées plus haut, avaient fait entrer l'abolition de la famille dans un vaste système de refonte sociale et religieuse. Leur théocratie, tête monstrueuse donnée au corps social dont elle absorbait toute la vie, ne laissait plus rien à celui-ci qui lui fût propre, ni qui lui fût nécessaire; il vivait dans chacune de ses parties de la vie qu'on voulait bien y porter et dont l'État, ou si l'on veut, le prêtre s'était fait l'unique dispensateur. On appelait cela une hiérarchie. L'État, distributeur de toutes les fonctions, de toutes les richesses, dont il était seul propriétaire, se trouvait naturellement le père universel de tous les enfans, cette incommode richesse des pauvres d'aujourd'hui. Une femme en mal d'enfant était un fonctionnaire public en exercice, et le résultat de son travail appartenait à la société représentée ici comme en tout par ses chefs. C'était une organisation bien simple, avec un centre unique et au sein de laquelle la famille eût été non-seulement une superfétation, mais une incompatibilité. On conçoit donc que dans la théorie saint-simonienne le mariage se trouvât virtuellement aboli. Tout cet arrangement était d'ailleurs revêtu de la sanction religieuse et relevait directement de Dieu même. Ainsi, à cette machine très logique, parfaitement construite, rien ne manquait, du moins sur le papier.

Quand le saint-simonisme eut péri, tué par sa logique dont il avait trop montré le dernier mot, il se trouva des gens à qui ce dernier mot ne déplaisait point et qui le reprirent pour leur compte, les uns tout entier, les autres pour une moitié, d'autres pour moins encore, faisant d'ailleurs bon marché du reste de la doctrine. Ce dernier mot, plus honnête en apparence que ce qu'il ne pouvait manquer de signifier en réalité, était l'émancipation des femmes. De la logique on ne s'en inquiéta plus. Il fallut que l'émancipation entrât dans le monde tel qu'il est, monde d'où l'on ne peut malheureusement songer à bannir le mariage, lequel est, en prose comme en vers, une chaîne, un lien, un joug commun à deux personnes (*conjugal*). Ce bel amalgame donne pour résultat l'idée par trop complexe de femmes à la fois liées et émancipées, enchaînées et libres. Comme combinaison, ce serait bien savant, si ce n'était avant tout dénué de sens et extravagant.

Si, sous l'empire des principes religieux et civils qui régissent l'état actuel

Digitized by Google

de la famille, la femme peut exercer et exerce en effet toutes les facultés constitutives qui lui ont été données par la nature, non-seulement il se trouve en résultat qu'elle n'est point l'égale de l'homme, mais de plus elle jouit de toute sa liberté, à moins qu'il ne lui faille, pour être libre, exercer des facultés qu'elle n'a point. Un certain nombre de ces facultés lui sont communes avec l'homme, et sont le signe distinctif de l'espèce. Dans celles-ci, la femme est évidemment primée par l'homme, type primitif dont elle n'est, en cela, qu'un décalque. S'il en était autrement, la femme, restant femme par certains côtés et se trouvant pleinement homme par les autres, serait, par une moitié d'elle-même, une créature en double emploi, un pléonasme, un second exemplaire de l'homme, une contrefaçon qui, déjà absurde en soi, puisqu'elle n'aurait en propre aucune raison d'être, deviendrait soudain, par sa réunion à l'autre moitié purement féminine, quelque chose de monstrueux, d'inexplicable et en dehors de toute destinée. Elle n'a donc reçu des facultés de l'homme que ce qu'il lui en faut pour être sa digne compagne, pour être, comme lui, une créature intelligente, consciente et responsable. Elle les a reçues dans une mesure d'activité et de puissance beaucoup moindre, car l'homme devait rester, au moral comme au physique, l'être libre par excellence, l'être actif et fécondateur. Il ne faut pas être trop savant pour voir que toutes les conquêtes de l'intelligence, que tous les résultats de la force brute qui ont modifié la condition de l'espèce sur ce globe et la face de ce globe même, appartiennent au génie mâle; que, dans les sciences, dans les arts, dans les industries, dans les législations, dans les cultes, dans ce qui fonde, cimente ou régit les sociétés, tout procède de l'activité mâle. Dans cette œuvre immense, la femme quelquefois apparaît gracieusement sous le nom d'Égérie ou d'Aspasie; mais là se borne la part qu'elle y prend. Sa main ne touche ni à ce dur glaive dont la main et le génie de l'homme tourmentent incessamment le sein de la matière, ni au livre hiéroglyphique de la science, ni aux tables de la loi. Quoi donc! est-ce l'homme qui a refoulé en elle les essors providentiels? Sont-ce les lois, sont-ce les institutions de l'homme qui lui ont retiré une puissance initiative que la nature lui aurait donnée, qui ont fait un lit de Procuste aux lois éternelles et raccourci la sagesse de Dieu? Mais l'homme ne peut remuer même un fétu que par la vertu de ces lois. Si la femme a en part égale l'autorité, que ne commande-t-elle? Si elle a la force, que n'agit-elle? Si elle a le génie, que n'invente-t-elle? Pourquoi, dans tous les temps et partout, sa vie n'est-elle qu'un corollaire de la vie de l'homme? Pourquoi, au moral comme au physique, n'a-t-elle jamais son gîte que dans la maison bâtie par l'homme, sauvage s'il est sauvage, ignorante s'il est ignorant, policée lorsqu'il s'est policé? Il y a place encore pour les Orphées et les Amphions féminins dans plus d'un coin de l'Amérique, de l'Afrique et des mers australes. Sont-ce les institutions civiles des Assineboins qui empêchent leurs femmes de trouver ce qu'ils n'ont pas encore su trouver eux-mêmes, et de fonder ce qu'ils n'ont pas su fonder? Dans notre France civilisée, les lois ont-elles étouffé en son berceau le démon

Digitized by Google

qui poussait Jeanne d'Arc à faire la guerre, Mme Dacier à faire du grec, Sophie Germain à faire des mathématiques? Comment se fait-il qu'une fois en possession du terrain conquis sur la société vaincue, ce démon si vaillant ne les ait pas poussées plus loin, chacune dans ses voies, ni aucune autre femme en leur lieu? Pourquoi Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas été un Charlemagne, Mme Dacier un Eschyle, Sophie Germain un Newton? Pourquoi? Parce que, s'il n'y a pas d'institutions humaines contre les forces de la nature, il n'y a pas non plus de force humaine contre ses lois; parce qu'il y a une puissance qui a circonscrit le domaine de la femme et une voix qui lui a dit : Vous n'irez pas plus loin. Quelques-unes arrivent à cette limite extrême, comme le flot des hautes marées sur les crêtes de la plage, et empiètent momentanément sur une sorte de terrain neutre, qui est déjà pourtant le domaine plus habituel de l'homme; mais au-delà, au-dessus, la femme s'arrête et finit, car l'homme décidément commence.

Au surplus, est-il besoin de tant de témoins pour attester cette inégalité primordiale et nécessaire des sexes, cette prédominance de l'un sur l'autre? Égalité, en pareil cas, signifierait aptitude égale, sinon absolument aux mêmes choses, du moins à un nombre égal de choses également importantes. Jeté nu sur la terre, l'homme, en présence d'une nature à la fois mère et marâtre, s'est trouvé avec deux besoins primordiaux, le besoin de vivre d'abord, puis celui d'être heureux. Pour satisfaire ces deux besoins, pour dompter et rompre à son service les forces résistantes de la nature (ce qui est sa fin terrestre et sociale), il a été pourvu de deux instrumens, sa force physique et son intelligence. Il n'en a pas d'autres. Que les femmes se regardent elles-mêmes, et le premier coup d'œil leur dira si elles ont été pourvues au même degré que l'homme de ce qui est nécessaire à sa fin terrestre. Elles verront, dans leur tête plus petite, dans leurs membres plus faibles, dans leur poitrine si facilement vulnérable, dans le régime entier de leur intelligence et de leur santé, si leur œuvre n'est pas plus simple, plus une, et en même temps plus subordonnée.

Mais ici nous touchons aux énergies propres de la nature féminine, aux facultés qui lui sont exclusivement dévolues. Si la femme est un être moins achevé que l'homme dans tout ce qui lui est commun avec l'homme, elle est, en tant que femme et par rapport à sa fin spéciale, un être original et accompli. C'est donc dans ses côtés achevés, dans ses perfections typiques, que nous devons chercher sa fin, et par suite, le rapport d'égalité ou d'inégalité dans lequel elle se trouve placée vis-à-vis de l'homme relativement à la somme des destinées de l'espèce. Or, dans la femme réduite momentanément par la pensée aux facultés qui la rendent femme, et qui seules pourraient la rendre égale de l'homme, tout aboutit, tout concourt à un fait capital et unique dont elle est l'agent exclusif, pour lequel tout chez elle a été préparé, façonné, prodigué, sacrifié, fait qui a imprimé leur forme à son ame, à son corps, à toute sa destinée, qu'il domine. En effet, sur tous les points du corps de la femme où la nature a écrit faiblesse, dépendance, elle a écrit aussi, et avec

Digitized by Google

les mêmes caractères, maternité. Ce n'est point pour l'humilier et la soumettre simplement à l'homme qu'elle a partout réduit ses forces et borné son action; c'est pour la glorifier dans cette fonction essentielle qui ne pouvait être primée et qui devait tout dominer, tout asservir à ses nécessités. Ainsi, ce qui rend la femme incomplète relativement à l'homme complète la mère; ce qui diminue l'une accroît l'apanage de l'autre, et, pour que rien n'y manquât, à cet être léger, mobile, capricieux, inégal, aussi fougueux par les humeurs qu'indolent par la volonté, la nature n'a donné qu'un amour ferme, constant, égal, calme et soutenu en même temps qu'aveugle et exalté, un seul amour non sujet aux affaissemens, aux dégoûts et aux prompts retours : c'est l'amour maternel. Voilà ce que la nature a fait pour l'égalité et pour la liberté de la femme. Pour la première, elle lui a donné une position intermédiaire entre l'enfant et l'homme; pour l'autre, elle ne lui a donné à un degré non surpassé que les aptitudes immédiatement relatives à une fonction spéciale sous la dépendance et la domination de laquelle se trouvent rangées, comme simples tributaires, toutes les facultés qui ne lui apportent pas un concours direct. Encore est-il juste de dire que jusque dans cette fonction qui constitue toute son activité originale, la femme est encore, par la nécessité d'un fait primitif et essentiellement viril, passive, dépendante, reliée, subordonnée à l'homme. La seule question qui soit à vider maintenant pour arriver à fonder la famille telle qu'on la voit chez les nations développées par la civilisation chrétienne, est de savoir s'il vaut mieux pour la femme être liée à un seul par des liens réciproques que d'appartenir à tous; si elle est plus libre dans la dépendance des devoirs qui la rattachent à un seul qu'à la merci de la brutalité de tous; si, être faible, elle se sent mieux protégée par l'homme qui lui a donné son nom que par ses seules forces; si, être orgueilleux, elle ne trouve pas plus de dignité à être même opprimée par un tyran que son propre malheur punit de sa tyrannie, qu'à être renversée et foulée comme le pavé des chemins par toutes les passions que le hasard des rencontres fera s'abattre sur elle et passer outre après; si enfin, à titre de mère, elle ne se sent pas plus heureuse d'être deux à aimer, à défendre le fruit de ses entrailles, à craindre, à espérer, à vivre, et, s'il le faut, à mourir pour lui, que d'y être seule; si elle ne se sent pas plus glorieuse de l'offrir chaque jour, comme monument du passé et ciment de l'avenir, à l'homme qu'il nommera jusqu'au dernier jour son père, que de le laisser tomber, comme témoignage de leur commun délaissement, entre les mains de ce père banal, inconnu, invisible, impalpable, impersonnel, sans tendresse et sans entrailles, qui se nommerait l'État.

J'entends. Avant même qu'elle soit posée, une telle question est résolue. On admet la famille, on la veut, on ne l'a jamais attaquée; bien au contraire, on a prétendu lui venir en aide en la régénérant. La logique des principes ne marche pas tout-à-fait de conserve avec ces prétendus régénérateurs qui admettent la famille et qui veulent la liberté, sans toutefois oser la définir ou sans pouvoir s'entendre sur la définition. Les uns traduisent ce mot par l'égalité parfaite des positions respectives entre les époux, ce qui relève la femme

Digitized by Google

de l'obéissance et fait déchoir le mari du privilége orgueilleux de la protection; les autres par la faculté du divorce, d'autres enfin par la libre disposition et administration des biens de part et d'autre. De tous ces scholiastes de la loi du mariage, les premiers, qui se bornent à accoler les mots de famille et de liberté, sans se rendre compte de l'un ni de l'autre, sont les moins inconséquens, par cette bonne raison qu'ils disent une chose totalement vide de sens : quant aux autres, deux mots feront justice de leurs inconséquences. Ce sera peu galant, mais il faut le dire d'abord, toutes ces inconséquences, qui depuis dix ans traînent de roman en roman et de gazette en gazette, ce sont des femmes surtout qui s'en sont constituées les champions.

Nous avons fait voir ce qu'est l'égalité entre l'homme et la femme, et nous n'avons plus besoin de dire quelle est la chimère poursuivie par ceux qui s'en constituent les apôtres. On peut ajouter cependant que si cette égalité existait dans la nature, la famille n'existerait point dans la société, car celle-ci manquerait de son caractère essentiel et vital, l'unité. Deux forces rivales, ombrageuses, jalouses et égales, ne s'enfermeront jamais dans une cage que pour s'entre-dévorer. On peut d'ailleurs ajouter aussi que la manière un peu étourdie dont nos aimables adversaires entrent dans leur thèse favorite ne forme guère preuve à l'appui de cette thèse. Celle du divorce n'est pas plus solide. En principe, par cela seul qu'elle est, la famille est indissoluble. Le père n'est pas libre de faire qu'il ne soit plus le père, ni la mère qu'elle ne soit plus la mère, ni le fils qu'il ne soit plus le fils. De même l'époux et l'épouse ne sont pas libres de faire qu'ils ne soient plus l'épouse et l'époux. Tous les droits et tous les devoirs que la famille consacre sont absolus, tous les caractères qu'elle imprime sont indélébiles. S'il en était autrement, s'il dépendait de la volonté des époux d'en briser le mur sacré et d'emporter sous le toit d'une famille nouvelle les débris mutilés et innocens de la première, chacun d'eux aurait sur son conjoint ce droit de l'absurde qu'il n'a pas sur lui-même; chacun d'eux pourrait faire que le père cessât d'être le père, que la mère cessât d'être la mère, en donnant un père nouveau, une mère nouvelle, aux enfans communs. La logique du plus simple bon sens crie contre cette coexistence d'enfans orphelins de pères qui n'ont plus d'enfans. Et si devant la logique c'est une absurdité élevée à une puissance incalculable, devant la nature et la morale c'est une atroce monstruosité. Souffrez, souffrez l'enfer, si vous avez su faire de votre intérieur un enfer, mais sachez vous immoler à ces êtres qui ne vous ont point demandé la vie, et qui vous demandent maintenant de vous respecter, de vous aimer. Ne les démoralisez point, ne leur apprenez point qu'un père, qu'une mère peut être légalement quelque chose de méprisable ou de haïssable. Ne les souillez point de vos souillures, ne les empoisonnez point de votre venin. N'allez pas vous-même effrayer leur pudeur en soulevant publiquement le voile qui cache les turpitudes de leurs auteurs.

Quant aux partisans de la séparation des biens et de la libre administration, s'ils ne veulent que consolider la famille, ils proposent justement l'inverse de ce qu'ils auraient à proposer. Rien de ce qui sépare n'est profitable à

Digitized by Google

l'union des époux : c'est toujours un divorce plus ou moins déguisé. Pour nous, il nous semblerait plus conforme au principe et à l'avantage de la famille, que le mariage atteignît en quelque sorte non-seulement les personnes, mais les choses. Nous voudrions voir les biens et les droits respectifs tellement unis, que, hors le cas de décès sans enfans, toute trace d'origine fût effacée devant la loi. Pour couronner l'œuvre, nous ajouterions cette clause, que nul des conjoints ne pût faire acte légal d'administration sans la participation de l'autre. Par là, en étendant le droit de la femme, nous resserrerions le nœud de la famille; nous rendrions plus étroite la dépendance réciproque, ce qui serait une manière plus saine et plus conséquente d'obtenir ce que l'on demande à ce mortel contre-sens de la liberté. La liberté? vous l'avez avant le mariage, que ne vous y tenez-vous? Est-ce donc pour être libre qu'on s'engage? Mais que dis-je? Après le mariage vous l'avez encore, car la famille permet tout ce qui ne lui porte pas atteinte à elle-même. Vous l'avez après le mariage, car il fournit leur emploi à toutes les facultés que la nature a voulu vous départir. Si vous avez des facultés qui dépassent la sphère des devoirs et des soins domestiques, vous êtes une exception, et ce n'est point le mariage qui est mauvais en soi, c'est l'exception qui est mauvaise pour le mariage. Vivez solitaire. Faut-il donc que la famille vous donne une liberté qui ne saurait que tourner contre elle? Faut-il que sa logique éternelle et son droit plient devant votre orgueil d'un jour? Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il n'est point de dignité, il n'est point de force, il n'est point de bonheur ni de sécurité pour la femme en dehors de la famille. La famille est faite à sa mesure. C'est là qu'est son centre d'action et de rayonnement, c'est là qu'est sa puissance, c'est là qu'est sa gloire. C'est là et non ailleurs, en dedans et non au dehors ou à côté, dans les fonctions de famille et non dans des occupations extérieures, que le jeu naturel de ses aptitudes lui donne des mérites que l'homme ne peut lui disputer. C'est ainsi seulement que l'égalité peut être entendue pour elle. *Dis te minorem quod geris imperas,* a dit le poète aux Romains. De même la puissance vient à la femme de ce qu'elle se tient à une place subordonnée. Tout l'atteste, la tradition humaine, la logique et la nature des choses, sa propre nature à elle-même. On ne peut rien faire contre la famille qui ne soit fait contre la femme. Tout ce qui ébranle l'une fera choir l'autre. Assez d'exemples depuis dix ans ont porté cette leçon. Ce qui apparaît surtout dans la plupart des œuvres que nous signalons, c'est moins la grandeur d'une souffrance réelle que la volupté d'un esprit mal fait et d'un cœur malsain. Il n'en est d'ailleurs point deux qui justifient la prétention que pourraient avoir leurs auteurs à se ranger dans cette triste classe des exceptions dont nous parlions il n'y a qu'un moment. Ce n'est pas que nous voulions dire que la famille, comme toutes les choses où l'homme rencontre l'homme, n'ait point ses douleurs propres et ne fasse point ses victimes. Mais celles qui crient le plus haut ne sont pas celles qui ont été le plus cruellement éprouvées. Elles songent plus à la beauté de leurs voix fausses qu'à la souffrance qui les fait crier, et au surplus, eussent-elles réelle-

Digitized by Google

ment souffert, elles s'en paient par là. Nous avons connu de ces douleurs vraies, profondes, incurables, en même temps que courageuses, silencieuses et résignées. Elles nous ont fait admirer la femme dans toute sa force et dans toute sa beauté. A celles-là, toutes nos sympathies sont acquises; mais tant que l'homme sera une créature finie, rien au monde ne pourra faire que la meilleure machine n'écrase parfois son chauffeur. Faut-il pour cela mettre à la réforme les lois mécaniques de l'univers? La famille est la plus belle des institutions humaines, précisément parce qu'elle provoque à une activité incessante la plus belle des vertus de l'homme, le dévouement, et qu'on n'y vit pas pour soi. Voilà ce que devraient comprendre les femmes incomprises. Et c'est surtout lorsqu'au lieu de joies elles rencontrent des peines, au lieu de protection oppression, qu'elles doivent montrer qu'elles le comprennent. Mais qui ne sait que, dans la plupart des cas, c'est l'homme, souverain débonnaire, qui se laisse réellement circonvenir et opprimer? Qui ne sait que l'homme seul prend sur sa liberté ce qu'il donne à la famille? Que les femmes cessent de se méprendre sur leur nature, sur leur condition comme sexe dans la société, comme individus dans le mariage, et d'autoriser sur cette méprise mille excès de logique qui, s'ils portaient fruit, ne sauraient aboutir qu'à l'absolue dégradation et à l'annulation sociale du sexe. Le monde extérieur, envahi forcément par l'action virile, n'a point de place pour elles, mais le foyer leur en fait une inexpugnable. Dans l'ordre de la nature, la fonction essentielle et presque exclusive des femmes est la maternité; dans l'ordre social, leur œuvre essentielle et presque exclusive est la famille. Qu'elles s'y resserrent et s'y tiennent. Toutes leurs joies y sont enfermées, et c'est mentir que de dire que l'institution en elle-même est odieuse et leur est oppressive. De même que l'homme est libre comme citoyen dans le cercle tracé par les lois, de même la femme est libre dans le cercle des conditions vitales de la famille. Au-delà il n'y a plus pour elle qu'une liberté subversive, comme le serait dans la cité la liberté d'assassiner. La famille, tout en développant des facultés, en produisant des jouissances, n'impose que des devoirs, devoirs librement acceptés il est vrai, et conformes aux penchans naturels, devoirs si divers, si nombreux, si continus, qu'il y faut une attention et une délicatesse presque égales à du génie (c'est le génie propre à la femme), et qu'ils suffisent à son égard pour consommer l'action de toute liberté.

Il y aurait un livre entier à faire sur les déductions de ces principes, livre charmant, au moins par le sujet, où nous pourrions montrer, dans une série indéfinie d'applications, combien entre ces limites deviennent grandes la force de la femme, sa gloire, sa beauté; livre qui ferait douter si, en lui refusant l'égalité avec l'homme, nous lui avons ôté quelque chose. Aussi n'avons-nous rien voulu lui ôter. Une telle prétention ne serait que de la démence, si elle n'était en même temps de l'impiété; nous avons voulu au contraire déterminer le vrai terrain de son développement et de sa puissance; nous avons voulu y ramener celles qui, ambitieuses de s'y maintenir ou de le reconquérir,

Digitized by Google

et regardant le monde dans un mirage, y voient les objets renversés et se précipitent en voulant s'élever. Nous avons coupé à Icare ses ailes de cire; mais nous savons un livre où le rôle de la femme et la beauté de la femme elle-même sont conçus suivant un idéal bien différent du leur, et quand elles auront vécu dans le commerce de cette femme idéale, quand elles l'auront suivie à travers toutes les épreuves jusqu'au dernier jour de la vieillesse, nous nous bornerons à leur faire cette question : Pouvez-vous dire : je suis meilleure, plus grande, j'ai mieux marché dans la vérité, mieux rempli ma destinée et fait plus de bien que cette femme.

Le Mariage au point de vue chrétien (sans préjudice des réserves que nous avons à faire et que nous ferons) est un des plus louables produits de cette combinaison de qualités où les mérites de l'homme s'unissent dans une juste mesure aux mérites et, devons-nous le dire? aux témérités de la femme, la droiture du sens à la douce et pénétrante chaleur de l'imagination, la fermeté de l'esprit à la grace et à la délicatesse de ses formes, la sévérité de la raison à l'onction du cœur. Le titre semble annoncer un livre de dogme, et c'est un livre de persuasion, quelque chose comme une autre *Imitation* à l'usage de la femme mariée, l'esprit de Jésus-Christ sorti du cloître pour entrer dans la famille. On se demande même comment la doctrine de l'auteur est conciliable avec sa religion, qui n'admet point le mariage au nombre des sacremens, et qui, en revanche, admet le divorce. Si le mariage a été institué par Dieu même, si à ce titre il a une vertu pour régénérer le cœur de la femme et de l'homme, s'il est en soi quelque chose de si parfait, de si divin, que Jésus-Christ n'a pu prendre ailleurs une figure qui exprimât son union avec son église, comment cette église (en tant du moins qu'elle est l'église protestante) efface-t-elle ce caractère sacré que Dieu lui a donné? Comment le retranche-t-elle du nombre des institutions spécialement établies par le Sauveur pour la sanctification de l'homme? Si au contraire le mariage n'a réellement pas en soi les caractères d'un sacrement, comment en a-t-il les vertus? D'où lui vient cette virtualité sanctifiante et régénératrice qu'on lui attribue? Il ne nous siérait pas d'entrer plus avant dans une question théologique. Mais l'ouvrage est *spécialement adressé* à des gens, que dis-je? à des femmes du monde, qui probablement ne sont pas de plus grands théologiens que nous, et voilà déjà de quoi les arrêter tout d'abord. Elles se diront sans doute : ou l'auteur donne trop au mariage, ou sa religion lui donne trop peu. De là un premier échec à la parole de l'auteur ou à l'autorité de la religion sur laquelle il appuie sa parole.

Ce n'est pas tout; après un premier chapitre consacré à l'examen de la condition des femmes et de leur vocation terrestre, le second est consacré à l'examen du mariage tel qu'il est, le troisième (et c'est sur celui-ci surtout que nos réserves vont porter), le troisième à la recherche d'une puissance régénératrice du mariage. Ainsi cette institution régénératrice a besoin d'être elle-même régénérée. Si elle est corruptible comme toutes les autres choses humaines qui, d'un autre côté, peuvent comme elle être sanctifiées, elle ne

Digitized by Google

tire point sa beauté d'elle-même, et en tout état de choses, la vertu régénératrice ne saurait résider en elle, mais dans ce qui serait reconnu apte à la régénérer. D'après l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, ce serait la Bible. Voilà le point où le protestantisme se montre. Ce mot devait venir naturellement sous une plume protestante, et l'avouerons-nous, précisément à cause de cette inflexion particulière qui lui a été donnée, à cause de l'usage et de l'abus qui en a été fait en ce sens restrictif, parce qu'il est devenu une arme de guerre, un signe de division, il conserve quelque chose d'effarouchant, même dans une bouche tout ointe de charité. C'est le pain de vie, me dit-on. Soit, mais c'est un pain de vie qui m'est tendu à la pointe d'un fer de lance. Je repousse le don, ou je ne l'accepte qu'avec méfiance, et avant tout, je rajuste ma cuirasse. Tel cet l'inconvénient des mots qui rallient et personnifient les sectes; tout ce qui n'est pas attaché à la secte, ils l'éloignent au lieu de l'attirer. Le mot Bible rallie trop bien les protestans pour ne pas éloigner même des gens qui ne se sentent que fort médiocrement catholiques. Ces gens-ci ont d'ailleurs contre la Bible toutes les objections de raison ou de sentiment qu'ils ont contre le catholicisme. Quant à ceux qui sont restés fidèles à l'autorité de l'église, l'église leur suffit. Ils trouvent là un enseignement vivant qui se plie à toutes les formes de leur vie quelle qu'elle soit, un enseignement qui est de leur temps, quoique éternel, qui parle leur langue, quoique universel, qui s'adapte à leur mesure, quoique immuable en soi, qui se renouvelle et s'accommode sans cesse à l'homme, quoique toujours identique avec lui-même; ils trouvent en un mot l'esprit dégagé de la lettre morte, une religion et non un livre clos il y a deux mille ans. La religion a extrait à notre usage de la Bible tout ce qui peut s'en transvaser dans notre propre vie, elle le met chaque jour à notre portée, elle l'a séparé de tout ce qu'il peut y avoir de choquant ou d'inintelligible pour nous dans des mœurs qui ne sont pas les nôtres, et dans un système de figures ou de formes de langage qui ne sont souvent à nos yeux que bizarres, et qui se prêtent d'ailleurs à toutes les interprétations, le sens littéral s'y battant contre le sens anagogique, quand toute espèce de sens n'y a même pas totalement péri. Les savans eux-mêmes s'y perdent, le catholicisme y prend contre la réforme les armes que celle-ci y prend contre lui. L'auteur du livre qui nous occupe y voit cette beauté mystique et édénique du mariage, que pour notre compte nous ne saurions y découvrir, bien que la beauté réelle, humaine, du mariage comme fondement de la famille, soit pour nous une vérité qui est la lumière de nos yeux, une foi qui purifie notre ame. En un mot, la Bible, jetée dans l'usage ordinaire de la vie, mise à la merci de toutes les ignorances, se prête à tout ce qu'on veut d'elle, et dit à chacun ce qu'il veut lui faire dire. Mais alors quel besoin d'aller y chercher des paroles qui sont déjà écrites dans notre esprit et dans notre cœur, et qui ne sont peut-être écrites nulle part si elles ne le sont là?

Il faut ajouter que la Bible, livre étranger, antique, difficile, obscur, écarte assez par cela seul le vulgaire des lecteurs; qu'en dehors de l'esprit de secte

Digitized by Google

qui fait naître des ferveurs et sans doute aussi des clartés particulières, elle ne peut devenir une lecture assidue que pour les gens qui s'y sentent portés par une vocation spéciale et soutenus par d'assez grandes connaissances. Poser en principe que la Bible est le seul agent régénérateur du mariage, c'est aussi poser en fait que le mariage restera toujours ce qu'il est.

La Bible n'est pas un livre d'hier, elle a un passé, et ce passé nous donne la mesure de son avenir. L'immense effort des sociétés bibliques, en même temps qu'il atteste le zèle de quelques particuliers puissans, atteste aussi ce qu'il y a de factice dans cette popularité forcée que l'on fait à la Bible. Un livre que l'instinct des peuples recherche se reproduit comme de lui-même, il sort de partout et avec moins de fracas. Personne ne travaille à sa fortune parce que tout le monde y conspire. Si malgré tant d'efforts, tant de millions accumulés, tant d'exemplaires semés sur tout le globe, le tableau du monde se déroule aussi triste qu'auparavant, c'est ou que la Bible est inefficace, au moins pour les fins apparentes qu'on se propose; ou qu'après avoir su multiplier si bien les bibles pour les lecteurs, ce qui était facile, il reste à trouver le moyen de faire naître des lecteurs pour la Bible. Là en effet est toute la difficulté. Mais en attendant qu'elle soit résolue, les hommes se marient, les générations se succèdent, et la Bible nous est donnée, chemin faisant, comme l'unique palladium du mariage. Y songe-t-on? A quel sort sont donc fatalement voués d'abord les malheureux qui ne savent pas lire ou qui, pressés par les nécessités de la vie, n'ont pas le temps de lire; puis les pauvres d'esprit, les gens simples pour l'intelligence desquels le lyrisme ou le symbolisme bibliques ne sont qu'un grimoire indéchiffrable; puis enfin les gens du monde eux-mêmes qui, après tout, ne peuvent pas être tous des docteurs, et qui, si des habitudes antérieures de piété ne les prémunissent, devront même à cette culture un peu superficielle qu'a reçue leur esprit de rencontrer dans la Bible plus de difficultés choquantes pour leur raison ou blessantes pour leur délicatesse? En ne quittant pas le point de vue chrétien, ce serait donc à la piété, à la religion, qu'il faudrait remonter pour trouver le principe d'action qu'a cherché l'auteur. La religion n'est pas seulement un texte enfermé dans un parchemin, quelque chose qu'on met dans sa poche ou qu'on oublie. Elle nous suit partout où nous allons, parce qu'elle est en nous autant qu'en dehors de nous; elle ne s'achète point et ne se met point en magasin; elle est en tous lieux et parle à tous un langage qui s'adresse à tous les sens. Riches ou pauvres, savans ou illettrés, peuvent lire également ce livre qui court les rues, qui se respire dans l'air, qui est un souvenir d'enfance, une parole recueillie en passant, une pierre, un bois taillé, un souffle de l'ame qui se communique à l'ame. Saint Boniface convertissait par milliers, en leur montrant une croix, des Saxons à qui il parlait latin. S'il se fût borné à leur expédier des Bibles et à leur dire même en saxon : Tous les biens du monde sont enfermés dans ce petit cube de papier noirci, il eût produit vraisemblablement sur ces païens barbares le même effet que produit sur nous le docteur Sganarelle offrant au père de la fille hydropique ce fameux remède où l'or, les perles

Digitized by Google

et le corail se trouvaient déguisés sous les espèces que l'on sait. Dirons-nous enfin que, pour nous Français, ce mot de Bible et tout ce qu'il résume dans la bouche des protestans a quelque chose d'antipathique et d'inévitablement stérile, et qu'en d'autres temps où les chances lui étaient plus belles, le génie de la France l'a repoussé. C'était une insurrection toute populaire que celle de la ligue. La Bible était venue comme un incident imprévu se mettre en travers dans la marche de notre histoire, de nos instincts nationaux, et barrer le passage au mouvement des siècles; si chez d'autres peuples elle a pu briser des entraves et déblayer des chemins, nous concevons l'espèce de fanatisme superstitieux, étroit et parfois même un peu niais qu'elle y inspire; mais chez nous qui, soit par la foi, soit par la philosophie, avons fait notre histoire sans elle ou contre elle, son nom ne saurait plus être qu'un symbole rétrograde. Par toutes ces causes et à tous égards, nous donner la Bible comme moyen de régénérer le mariage, ce n'est pas résoudre la question, c'est reculer la difficulté pour la rendre insurmontable, c'est donner comme solution d'un problème difficile un problème tout-à-fait insoluble.

Pourquoi donc, quand on abandonne à la raison individuelle (1) le soin d'interpréter la Bible même et qu'on anéantit par là l'Esprit Saint devant l'esprit de l'homme, pourquoi récuser en même temps la raison et toutes les autres forces purement humaines? Pourquoi récuser l'amour *naturel*, la justice *naturelle*, le sens *naturel*? Pourquoi déclarer tout cela terne, sec, sans chaleur, impuissant, et l'opposer à un autre amour, à une autre justice, à un autre sens qu'on appelle régénérés? Y a-t-il donc autre chose dans une *ame régénérée* que des forces naturelles appliquées à une fin déterminée par une conviction, par une foi? Toutes les convictions, quelles qu'elles soient, n'agissent-elles pas de la même manière et ne produisent-elles pas les mêmes effets, quand elles sont poussées au même degré d'énergie? Toutes, elles échauffent et fécondent le cœur de l'homme; en connaît-on qui en puissent tirer ce qui n'y est pas? Ce qu'on appelle état d'une ame régénérée n'est au fond et en réalité qu'une modification de l'esprit et du cœur sous l'influence d'idées qui en absorbent toutes les forces. Mais où sont nos forces, si ce n'est dans notre nature? Et qu'est-ce que nous-mêmes, qu'est-ce que notre nature, si ce n'est cet ensemble d'activités et de puissances? Fût-on trois fois régénéré, on ne saurait être ni plus aimant, ni plus juste, ni plus sensé que soi, et l'on n'est soi que par les conditions propres et dans les limites, ou, ce qui revient au même, dans l'étendue de sa nature. Tout ce qui régénère l'homme est un idéal, et par conséquent un objet qui veut être conçu par son imagination, et tout idéal est propre à la régénérer si l'imagination le veut. Que je me pique d'aviver en moi certains sentimens exclusifs, de pra-

(1) Les protestans ajoutent, il est vrai, qu'elle doit être préparée et sanctifiée par la prière. Mais deux ames également préparées et sanctifiées donneront à un même texte des interprétations différentes, et elles auront toutes deux raison, ou il n'y a plus de protestantisme. L'esprit saint aura donc tort au moins une fois.

Digitized by Google

tiquer certains actes conformes à un même type en rapportant le tout à l'amour de Dieu, ou bien en le rapportant à quelqu'autre abstraction, comme la patrie, la liberté, l'humanité; toujours est-il que, soit en présence de Dieu, soit en présence de cet autre idéal dont je me serai fait un principe de vie, je suis exactement le même homme, et que je ne puis aimer l'un qu'avec les mêmes forces que j'apporte dans l'amour de l'autre.

Namque erit ille mihi semper Deus.

D'où il suit que l'action de l'un ou de l'autre mobile sur moi n'étant que l'action de mon imagination sur elle-même, chacun d'eux aura la même force, c'est-à-dire exactement la force de mon imagination, pour me modifier, pour me transformer, pour me régénérer, puisque c'est le mot de l'auteur. L'amour de Dieu n'est après tout qu'une forme de l'amour du beau et du vrai. S'il m'est possible, soit en morale, soit en toute autre matière, de concevoir un type du beau, abstraction faite de l'idée de Dieu ou de mes relations avec lui, bien des gens pourront me trouver une logique courte, une sagesse myope, mais rien ne m'empêchera d'avoir les ardeurs de l'ame, l'énergie pratique, le dévouement sans bornes qui constituent l'ame régénérée; je pourrai même forcer les gens à dire que je m'élève au-dessus de la nature; mais ce sera par figure de rhétorique, car il n'y a en moi que mes facultés, et ma nature n'en comporte point qui soient en dehors d'elle-même. Voilà jusqu'où va le sens du mot régénéré. Au-delà, il n'a plus qu'un sens mystique, arbitraire, de pure convention, et qui n'embrasse aucune réalité définissable; il faut donc adopter pour l'universalité des hommes le mystère des deux natures, ou admettre que l'homme *naturel* est l'homme complet et contient l'homme régénéré, comme l'être contient tous ses modes. La distinction sur laquelle on fonde l'antithèse de l'un et de l'autre n'est qu'une sorte de jeu de mots théologique, car si la nature de l'homme a été maudite en Adam, l'anathème n'a cessé de subsister dans toute l'étendue de ses termes. L'homme même régénéré arrose toujours de ses sueurs le pain dont il se nourrit; il mange toujours les fruits de la terre, qui est toujours aussi maudite qu'auparavant et qui produit toujours des ronces et des épines; poussière, il retourne toujours à la poussière. Quant à la femme régénérée, on ne voit pas que ses angoisses aient diminué, ni que ses enfantemens soient moins douloureux, ni qu'elle soit moins que les autres femmes en puissance d'homme. Ainsi la régénération, si elle existe, atteint des points de l'homme que la malédiction, quoique bien détaillée dans le texte biblique, n'atteint point, et, en revanche, elle laisse intacts tous les effets connus et décrits de la malédiction. Cela seul en fait un mot bien subtil. Mais c'est ici peut-être qu'il faut savoir lire dans la Bible autre chose que ce qui y est, et que surgit dès la première page une grave difficulté (1), à moins qu'on ne s'en tire en

(1) Des docteurs vont peut-être nous trouver bien ignorant; mais, nous l'avons dit, tout le monde n'est pas docteur, et la lecture de la Bible est ordonnée à tout

Digitized by Google

faisant le sacrifice de son sens personnel et en se réfugiant dans le principe de l'autorité en matière d'interprétation et de foi. C'est un moyen, sinon de résoudre, au moins de trancher la question.

Quant à nous, nous admirons et nous aimons trop le livre du *Mariage au point de vue chrétien* pour ne pas regretter profondément que des préoccupations, d'ailleurs fort respectables, aient entraîné l'auteur à poser comme élémens de l'union de l'homme et de la femme quelque chose qui n'est ni la nature de l'un ni la nature de l'autre. Nous regrettons que, par la recherche d'un principe, elle ait été conduite à abolir l'homme, en l'appelant péché, et que, pour donner au mariage une beauté qui n'est pas sa beauté propre, elle en soit venue forcément à ne pouvoir plus marier qu'un fantôme à un fantôme. Cet excès est d'autant plus regrettable qu'il eût été plus facile à éviter, car il ne tient pas au fond même de la doctrine, il n'y figure que dans les préliminaires, et il n'est venu que d'une sorte d'idolâtrie pour un mot. Il a fallu absolument placer ce mot, et on lui a fait un chapitre. On lui a immolé sous le nom d'homme naturel tout ce qui est la vie de l'homme, on lui a immolé le christianisme lui-même, car le christianisme, c'est bien la Bible si l'on veut, mais la Bible moins ce qui en a péri, et plus les développemens continus, le témoignage fervent et perpétuel que chaque siècle lui apporte, plus la vie de cent générations qui y ont répandu leur génie et leur parole, depuis l'Apocalypse. C'est trop d'hécatombes sur l'autel du mariage, d'une institution qui a pour but de reproduire l'homme et non de le dévorer; le livre eût pu rester très chrétien sans cela, et il demeure en effet très chrétien malgré cela. Ce n'est qu'un chapitre à supprimer ou à modifier.

Comme l'homme naturel, proscrit dans ce chapitre, reparaît en effet dans tout ce qui suit! comme on oublie l'anathème qu'on lui a lancé! avec quelle sollicitude on cherche à arriver à son cœur! avec quelle sagacité on en sonde tous les replis! avec quel amour on lui tend une main fraternelle! avec quelle force on frappe à toutes ces portes qu'on avait murées tout à l'heure et scellées du sceau de la réprobation! Quoi donc! est-ce aux hommes régénérés que l'on s'adresse? Mais ils n'ont pas besoin de ce livre. C'est donc aux hommes réduits aux seules facultés naturelles. Et comme on se sent heureux, cette fois, de trouver une raison naturelle qui comprenne cette raison régénérée! une justice naturelle qui approuve, un cœur naturel qui s'émeuve à cette éloquence puisée où? dans la Bible? Oh! non, madame. Bien des ames convaincues comme la vôtre ont usé comme vous leurs veilles sur ce livre, et la conviction ne produit pas chez elles d'aussi beaux fruits. La charité n'en jaillit pas à torrens si abondans et si inépuisables, l'élan généreux n'y a ni

le monde. Il faut donc s'attendre à bien des sottises. Quant à nous, nous donnons ingénument les nôtres comme le fruit de ce que nous avons lu. Tout ce qu'on peut nous objecter, c'est que nous avons lu avec notre sens naturel, et qu'au préalable nous n'avons point prié. Cela est vrai. Mais, puisque nous ne pouvons être régénéré que par la lecture de la Bible, nous lui ferions injure de porter d'avance en nous les fruits d'un homme régénéré.

Digitized by Google

ce jet alerte, ni ce vol soutenu; le poignard du renoncement, pour rappeler, en la gâtant un peu, une de vos expressions les plus heureuses, ne s'y enfonce pas aussi avant sans faire de mal. Ces ames, non moins saturées que la vôtre de choses bibliques, ne sont point d'aussi belles ames, d'aussi riches *natures*, pardonnez-moi ce mot, car, comme la Bible est la même pour tous, il faut bien que la différence vienne de la nature et que l'honneur lui en appartienne.

Pour revenir au livre, nous dirons qu'il est moins une théorie de l'institution du mariage considérée dans ses principes chrétiens, qu'une déduction de ces principes appliquée à toutes les phases et aux plus petits incidens de l'union. C'est comme un cours pratique de vie conjugale, et ainsi que nous l'avons dit, quelque chose comme un autre livre de l'*Imitation* à l'usage des gens mariés. C'est dire que l'idéal du mariage s'y trouve placé bien haut; mais il rayonne avec tant de lumière, il projette une si grande chaleur sur ces pages animées, qu'il nous y paraît tout près de nous et à portée. Toutefois, ne nous y méprenons pas. Pour approcher de cet idéal, je ne dis pas pour y atteindre, il reste beaucoup à faire. Pour y atteindre, il faudrait être soi-même un être idéal. L'idée sur laquelle tout repose est l'idée du renoncement. De notre point de vue purement humain, nous arrivons aussi à cette idée, car dans la famille, le bonheur de tous reposant sur chacun, nul n'y peut vivre pour soi, et le bonheur de l'un ne peut plus se composer que du bonheur des autres; sinon la famille est brisée, et il y a malheur pour tous. C'est à cause du caractère profondément religieux que lui donne cette solidarité, c'est parce qu'elle arrache l'homme à l'empire exclusif des passions égoïstes, parce qu'elle le provoque sans cesse, et par la douce amorce des affections, au dévouement, au renoncement, que la famille, et par conséquent le mariage nous paraît être la plus belle des institutions humaines. Que l'on ne dise pas que ce renoncement est une mutilation de l'ame. La famille n'étouffe aucune faculté. On n'a à se renoncer que dans celles qui lui sont nuisibles, et celles-là ne sont autre chose que ce qui constitue l'égoïsme. Ce n'est pas que nous voulions pousser le renoncement aussi loin que le fait l'auteur, car en poursuivant un type de beauté surnaturelle, son imagination l'emporte au-delà des limites de l'humanité; nous voulons que le renoncement de l'un mette une borne au renoncement de l'autre. Nous réclamons une part de devoirs pour l'homme, même dans ce livre spécialement adressé aux femmes. Nous n'acceptons pas, au nom de l'époux, cette victime qui lui est immolée avec tant d'onction et de douceur, et nous voulons toucher avant elle à ce *poignard du renoncement qui ne fait point de mal*. L'époux doit protéger, c'est-à-dire arrêter au passage et attirer sur lui le trait des épreuves et des tribulations. Voilà son renoncement à lui; la poitrine de l'homme est le bouclier non de l'homme seulement, mais aussi de la femme; c'est pour lui dire cela que le cœur a été logé sous le bouclier même et qu'il le soulève de chacun de ses battemens; c'est aussi pour lui dire cela que la poitrine de la femme est restée désarmée. Le renoncement de la femme ainsi abritée est

Digitized by Google

dans l'assimilation parfaite de son bonheur au bonheur de l'homme qu'elle a choisi pour protecteur. Cette fonction, bien loin d'étouffer chez elle aucune faculté, suffit à occuper toutes celles qu'elle a, et parfois même au-delà.

Nous dirons donc aux femmes qui exercent contre le mariage des facultés qui n'ont pas su y prendre leur place, nous dirons aux femmes qui le peignent en traits odieux : N'accusez point l'institution, mais les individus, car l'infirmité humaine peut tout gâter. Rendez au mariage sa beauté, car si le moule qui en arrête les formes n'a pu vous contenir, vous pourriez forcer le monde à chercher votre difformité. Nous dirons à l'élégant et chaleureux auteur du *Mariage au point de vue chrétien :* Contentez-vous de la beauté qu'il a, et n'en faites pas *un mystère de sainteté;* car l'œil de l'homme ne saurait voir dans un mystère, et là où l'on ne voit rien, il n'y a pas de beauté. A tous nous dirons que si le mariage est à régénérer, nous attendons cette régénération d'un principe et de faits. Ce principe (nous voudrions le faire entrer dans l'intelligence et dans le cœur de tous) est que, dans la famille, il n'y a point de *moi*, si ce n'est pour les devoirs : détachement absolu de soi-même, dévouement absolu aux autres, et bonheur puisé dans les joies de ce dévouement, voilà le principe. Quant aux faits, nous attendons du développement et du classement de plus en plus harmonique des forces sociales, d'une meilleure assiette donnée à toutes les positions, de la chute de quelques préjugés, de toutes les améliorations que le présent a entamées et que l'avenir continuera, nous attendons de l'ordre, en un mot, de l'ordre dont le besoin travaille les sociétés modernes, et dont le problème obsède leur pensée, que le mariage ira s'épurant de tout ce qui lui est étranger et le corrompt; que le mariage finira par devenir son but à lui-même, au lieu d'être le moyen d'autre chose. Et quand nous en aurons retiré cet amas d'impuretés qu'y amènent à chaque instant les combinaisons de la cupidité, de l'ambition, de l'orgueil, de toutes les passions qu'on voudra imaginer, bonnes ou mauvaises d'ailleurs, mais dont il n'a que faire, il sera bien près de montrer aux yeux par les faits ce qu'il prouve dès aujourd'hui à l'intelligence par la vertu de son principe : qu'il est la plus belle et la plus parfaite des institutions humaines.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

Digitized by Google

UNE COLÈRE

A PROPOS DE SONNETS.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

C'est encore une fois, monsieur, l'histoire d'Oronte et de son sonnet.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons.

. . . . . .

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

Justement c'est de sonnets qu'il s'agit. Dans un article publié le mois der-

Digitized by Google

nier par la *Revue de Paris,* j'ai pris la liberté grande de dire franchement ce que je pensais des *Rimes héroïques* et des *Chants civils et religieux,* de M. Auguste Barbier. J'aurais pu sans peine, vous le savez, me montrer plus sévère encore que je ne l'ai été; cependant l'article en question, tout modéré et bienveillant même qu'il demeure, paraît avoir ému vivement M. Barbier. Pour donner le change au public sur le dépit que lui a causé notre jugement, l'auteur des *Rimes héroïques* vient de nous appeler sur un terrain qui n'est pas le nôtre, et où j'avais évité de me rencontrer avec lui. Mais un mot d'abord sur la question d'industrie qui paraît l'avoir blessé au cœur.

Vous rappelez-vous ces vers de Voltaire qui pourraient servir d'épigraphe à tant d'œuvres de nos jours :

Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . . . .
Il compilait, compilait, compilait....

C'est un peu l'histoire des *Rimes héroïques.* Les notes et les biographies qui forment la seconde partie du volume des *Rimes héroïques,* étaient nécessaires à M. Barbier (il nous le confesse lui-même avec une charmante candeur), pour rendre intelligibles les pensées contenues dans ses sonnets! Cent pages de pièces justificatives pour un peu plus de quatre cents vers! c'est bien de la besogne que M. Barbier épargne à ses Saumaises futurs. Pendant que M. Barbier en était à « faire comprendre sa pensée et à l'entourer du plus de lumière possible, » que n'a-t-il fait suivre son ouvrage d'un tout petit traité sur la versification particulière au sonnet? Cela n'aurait nui en rien, n'est-ce pas? aux sonnets des *Rimes héroïques.* Tenez, quelques lignes de Richelet, que j'ai là sous les yeux, auraient suffi à M. Barbier; quelques lignes seulement, on ne s'en serait pas aperçu dans le nombre des notes. Lisons ensemble, je vous prie : « Après les deux quatrains du sonnet suivent deux tercets semblables à ceux des stances de six vers. La fin du quatrième, du huitième et de l'onzième vers, doit avoir un repos entier, c'est-à-dire un sens tellement fini, que l'on puisse s'y reposer quelque temps en lisant le sonnet; quoique le repos absolu, pour parler catégoriquement, ne doive être qu'à la fin du sonnet. Le second et le sixième vers doivent avoir un demi-repos... La combinaison des rimes, c'est-à-dire la manière de les entrelacer, n'est pas toujours la même. Il y en a quatre qui ont chacun leurs exemples... »

M. Barbier ne se doutait peut-être pas de toutes ces règles-là. Mon Dieu, c'est moins que rien; cela ne vaut pas la peine d'en parler. Mais qu'une autre fois M. Barbier ne fasse plus de sonnets de seize vers. S'il daigne en composer qui n'en auront que quatorze, qu'il se souvienne qu'il y a quatre manières d'entrelacer les rimes. C'est Richelet qui lui donne ce conseil.

Digitized by Google

Quant au reproche plus grave sur la croyance, permettez-moi de remettre sous vos yeux un passage de l'article publié dans la *Revue de Paris :* « Ainsi, ai-je dit, la liberté pour M. Barbier n'est pas encore définie, car il ne saurait prétendre nous avoir donné une idée nette de ce qu'elle est dans le chaos d'images et de métaphores qui précède. Voici donc un nouveau défenseur de cette éternelle humanité qui ne peut nous dire ce qu'il demande pour sa cliente : tantôt c'est une *prostituée,* tantôt c'est un *flambeau,* un *parfum,* une *déesse,* une *huile pure,* un *enfant.* A laquelle de ces comparaisons devons-nous nous arrêter ? » Et maintenant je demanderai à M. Barbier : « A laquelle de ces libertés *croyez*-vous? Est-ce à la première, à la seconde, ou à toutes les six? » A laquelle? M. Barbier le sait-il? — Pour moi, dans l'embarras du choix, il m'a paru permis de supposer à M. Barbier une de ces convictions *d'artiste* qui sans doute ont la profondeur, mais aussi toute la rapidité de la verve. Je n'ai pas voulu dire autre chose.

Il est un fait pour nous, c'est que M. Barbier, poète, n'a pas su se tenir à la place que ses *Iambes* lui avaient faite; c'est que, peu de temps après avoir publié le *Pianto,* œuvre distinguée et élégante, il a composé la satire de *Pot-de-Vin.* J'avais été si indulgent au fond pour M. Barbier, que j'avais omis de parler de cette satire, le premier pas bien marqué qu'ait fait son talent vers la décadence. Avez-vous lu *Pot-de-Vin,* et savez-vous ce que c'est? Une allégorie immonde qui vise à l'Aristophane et qui tombe dans le Rétif. Pot-de-Vin, amant débauché de la France, est traité par sa fiancée, dans une orgie où dansent les *rats* de l'Opéra (pardon de la cacophonie). — On est à table : l'Espagne, l'Italie et la Pologne, trois nations en détresse, trois *coureuses,* sont sur le point d'apparaître; mais en attendant on trinque, et la France s'amuse.

LA FRANCE à *Pot-de-Vin.*

Vite, mon cher amant, quittez *mes deux genoux,*
Et comme auparavant *buvons à triples coups.*

LES CONVIVES.

Buvons! buvons!

LA FRANCE.

Oui, tous! . . . . . .
. . . . . .
Ah! j'aime, quand l'on boit, la danse et la musique;
C'est le ton du vieux temps; c'est la manière antique.
Aujourd'hui, c'est la mienne; *enfans de l'Opéra,*
Déroulez vos trésors, dansez la cachucha!

LES CONVIVES.

Bravo, France! bravo! vive la cachucha!

Digitized by Google

POT-DE-VIN.

Mon triomphe est certain et *mon règne commence,*
Demain *je m'asséirai sur le trône de France.*
. . . . . .

Le fils de la Paix et de Mammon se rend dans le temple de son père et le supplie de faire que sa fiancée ne puisse venir en assistance aux trois peuples malheureux. — La statue de Mammon s'élève au milieu du temple, et le grand prêtre lui offre en sacrifice *sous ses regards sereins :*

.... Les habits *brodés sur tranche*
D'une centaine d'intendans,
. . . . . .
Trois cervelles d'agent de change
Dégouttantes de sang, de fange,
Et que le blême désespoir
A fait sauter hier au soir;
Deux cœurs de pères de famille
Percés par un glaive mortel
Dans les jeux emportés du duel;
Trente avortons dans leur quenille.....
. . . . . .

Je vous fais grace de ce qui suit; le dégoût a ses limites (1). Je ne demanderai pas à M. Barbier le sens de cette grossière bouffonnerie. J'aime à croire à toute son inspiration la plus généreuse et la plus désintéressée. Le fait n'existe pas moins : c'est que, comme poète, il a changé. Il a moins peur ici que dans les *Iambes* de la popularité, cette *grande impudique.* Ah! monsieur, ne direz-vous pas avec moi : le beau, le divin mérite, que d'en venir à se rendre *indépendant,* mais *indépendant* de la vanité, des désirs excessifs qu'elle fait naître, et surtout des petites passions! qui sait même? des petits motifs de toute couleur, que nous ne pénétrerons pas.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il y ait beaucoup de désintéressement dans l'étalage pompeux de quelques théories libérales. Que d'écrivains médiocres se sont mis à flatter en bas parce qu'en haut on dédaignait leurs flatteries, peut-être même parce qu'un gouvernement n'a pas cru devoir distinguer leur mérite! Et la littérature élevée, qu'a-t-elle besoin d'ailleurs pour réussir de cet

(1) Voir, pour de plus complets renseignemens sur *Pot-de-Vin*, un excellent et vigoureux article de M. Gustave Planche (*Revue des Deux Mondes*, mars 1840). M. Planche avait bien le droit de dire le premier à M. Barbier toutes ses vérités, car il l'avait loué dans ses débuts.

Digitized by Google

excès de vertus plébéiennes? La poésie n'a que faire de s'adresser aux bras nus. M. Joubert l'a dit avant moi dans une *pensée* spirituelle : « Où n'est pas l'agrément et quelque sérénité, là ne sont plus les belles-lettres. ».

Au contact de certaines passions et de certaines idées, les poètes perdent quelquefois un peu de ce bon goût et de cette distinction qui devraient être les principaux caractères de leurs œuvres. N'est-ce pas à ce contact que M. Barbier, par exemple, doit s'en prendre de s'être servi souvent d'expressions triviales et qui déshonorent une belle strophe? L'auteur de *Pot-de-Vin* avait déjà laissé se glisser quelques-unes de ces âcretés de style dans le *Pianto,* où elles se trouvent tout-à-fait dépaysées. N'a-t-il pas parlé, dans un des épisodes que renferme ce poème, du *parmesan glueux?* Si vous venez à songer que les charmantes pages de *Bianca* ne se trouvent séparées que par deux ou trois feuillets de ce parmesan-là, vous ne pourrez vous défendre d'un petit frémissement, comme lorsque vous apercevez au milieu d'une plate-bande garnie de roses quelque hideux reptile. Dans le *Pianto,* ces taches n'apparaissent que de loin en loin; dans les derniers recueils de M. Barbier, on ne les compte plus.

Le bon goût, disons-le à M. Barbier, le bon goût, c'est, après la politesse toutefois et le savoir-vivre, la dernière chose dont il faut se permettre de se rendre *indépendant.*

A propos d'*indépendance,* on m'assure, monsieur, que l'auteur des *Rimes héroïques* m'accuse d'écrire sous le patronage de certains industriels. Je n'écris, vous le savez, sous le patronage de personne, et encore moins sous le patronage d'industriels; mais j'ai toujours accepté avec reconnaissance un bon conseil, et jamais je n'ai cru pouvoir rester indépendant de la raison d'autrui. M. Barbier en parle bien à son aise, depuis qu'au dire de ses amis il est entré *dans la seule carrière qui convienne à un esprit noble et généreux, la seule enfin où l'on puisse trouver une gloire solide et durable.* Que M. Barbier reste dans sa solitude, qu'il s'y contemple lui-même comme fait son dieu Mammon; mais ne serait-ce pas depuis qu'il n'a plus certain *patronage,* que l'époque de sa décadence a commencé? Nul de nous n'est infaillible, et souvent, M. Barbier ne l'ignore pas, un poète peut, sans déroger, recourir à un prosateur pour corriger quelques erreurs déjà lâchées, j'entends erreurs de plume, *lapsus,* — moins que rien. Connaît-on cependant beaucoup de grands hommes en fait d'*art* dont les rimes aient été ainsi raccommodées dans l'arrière-boutique?

On me dit encore qu'un écrivain, *indépendant* aussi, affirme avec sang-froid que M. Barbier est en butte à *l'esprit de parti,* et que ses idées libérales lui ont *valu la haine et les injures de certains critiques.* A trois feuillets (est-ce là toujours de l'indépéndance?), à trois feuillets de la page où M. Barbier signe sa réclamation, ce même écrivain assure que une « nouvelle ère va commencer pour l'auteur des *Rimes héroïques,* laquelle peut être et plus brillante et plus féconde...., que le poète pourra déployer ses larges ailes

Digitized by Google

avec lesquelles il nous représente la liberté. » Pour ce qui est d'abord de la haine et des injures de *certains critiques,* je prie M. Barbier de répondre à la personne qui a rédigé l'article dont je parle, que je puis, il est vrai, recevoir des injures, mais que j'ai cela de commun avec tous les honnêtes gens. Quant à de la haine, vous le savez, monsieur, je n'en ai, Dieu merci! que pour les mauvais vers.

Je souhaite que M. Barbier réalise les espérances de ses amis indépendans, je souhaite que *ses larges ailes* lui poussent au plus vite; mais je crains bien d'avoir clairement établi dans mon article du 4 juin dernier et par les citations de *Pot-de-Vin* qui précèdent, que M. Barbier est parvenu au dernier degré de sa décadence. Depuis *il Pianto,* l'auteur de ce poème n'a rien produit qui ait mérité d'attirer l'attention du public. Je ne sais aujourd'hui s'il pourra aisément se relever des chutes successives dont nous venons d'être témoins. Les vérités justes, mais non encore assez sévères, que nous avons cru de notre devoir de lui adresser, ont blessé à fond son amour-propre. L'amour-propre, vous le voyez, monsieur, ne raisonne jamais, surtout lorsqu'il survit au talent. C'est vainement que M. Barbier, après avoir été poète tout un jour, se raidit contre les jugemens de la critique. Quoi qu'il fasse, elle les maintiendra, en ce qui regarde le passé. — Si M. Barbier trouve convenable et poli de nous donner encore un démenti, qu'il le fasse dans un beau poème, et que ce soit le plus tôt possible. Je n'aurai rien à répondre à ce démenti; je serai même très heureux de le recevoir.

ALFRED ASSELINE.

Paris, ce 29 juillet 1843.

Digitized by Google

BULLETIN.

Espartero a manqué à sa fortune au-delà de toute attente. Comment imaginer qu'il tomberait sans rien tenter? On s'attendait à apprendre à toute heure que le régent avait fait tel mouvement, et que, d'après tel plan, il reprenait l'offensive. Rien. On dirait qu'Espartero a estimé la partie perdue dès qu'il a vu les généraux Narvaez, Aspiroz et Concha ne pas l'attendre, mais marcher contre lui. Le même homme qui s'était montré si ardent et si implacable contre les Catalans a paru comme paralysé dès qu'il a vu les mouvemens agressifs qui se dirigeaient contre lui. L'insurrection de Barcelonne ne l'avait pas effrayé parce qu'elle se cantonnait chez elle, et à deux reprises il avait paru en triompher. Mais dès que la guerre civile a eu des généraux entreprenans qui, poussant leur pointe avec vigueur, ont placé le théâtre de la lutte au centre même du gouvernement, qu'a fait Espartero? Il n'a su ni rester dans la capitale pour la défendre, ni se porter avec résolution à la rencontre de ceux qui venaient le chercher.

En vérité, ce n'était pas la peine de détrôner une reine, ou du moins de la dépouiller violemment de ses droits de régente et de mère pour arriver à un si déplorable résultat. Quand on prend le rôle d'un usurpateur, il faut savoir garder et défendre ce qu'on usurpe. Ce qui se passe aujourd'hui en Espagne prouve bien ce dont, au surplus, nous n'avons jamais douté, que la révolution de septembre 1840 n'avait pas racine dans les esprits. Ç'a été la fantaisie d'un soldat momentanément heureux, fantaisie secondée par les intrigues d'une puissance qui vit dans un changement un moyen de triomphe pour sa politique. Aussi l'homme qui s'était annoncé comme un autre *premier consul* n'a su ni rien gouverner ni rien fonder. Espartero parut un instant avoir quelque force parce qu'il marcha, dans l'origine, avec les exaltés, qui avaient considéré la chute de Marie-Christine comme un grand progrès politique.

Digitized by Google

Ils ne tardèrent pas à se détromper, et les modérés, de leur côté, gardant leurs ressentimens contre Espartero, celui-ci, à vrai dire, se trouva n'avoir avec lui ni les révolutionnaires ni les amis de la monarchie constitutionnelle. Cependant il était officiellement en possession du pouvoir, et on le craignait encore parce qu'on croyait à l'attachement que lui portait l'armée. Les derniers évènemens ont fait justice de cette dernière illusion. Tout a manqué à la fois à Espartero, l'armée, les modérés, les révolutionnaires, tout, jusqu'à la résolution de chercher dans une courageuse résistance une chance suprême pour sauver son pouvoir et sa renommée.

Cette apathie dans un homme célèbre par sa brillante valeur est tout-à-fait inexplicable. Nous avons entendu des Espagnols dire qu'ils ne pouvaient se rendre compte d'une pareille conduite de la part d'Espartero qu'en y reconnaissant un témoignage de respect pour la volonté de son pays. Le régent se voit repoussé unanimement par le vœu de l'Espagne, et, selon eux, il se soumet à cette décision sans vouloir tenter le sort des armes; c'est un dernier acte de patriotisme.

Nous sommes convaincus qu'il faut chercher les causes de la chute d'Espartero autant dans les fautes de sa politique étrangère que dans celles de son gouvernement intérieur. Le régent s'était annoncé comme un représentant énergique et fidèle de la nationalité espagnole; il devait relever la gloire de son pays. N'avait-il pas laissé dire, dans les premiers jours de son avénement, qu'il pourrait bien attaquer la France? A entendre ces bruits, nous devions songer à défendre le Roussillon contre le duc de la Victoire. Qu'est-il advenu? Le régent n'a pas combattu la France, mais il a paru se donner à l'Angleterre. Au lieu de l'attitude noble et fière que devait prendre l'Espagne, nous avons vu le gouvernement d'Espartero n'avoir d'autre politique qu'une soumission presque systématique aux désirs et aux desseins du cabinet anglais. S'il n'a pas livré le marché de la Péninsule aux produits des manufactures britanniques, ce n'est pas sa faute; il l'eût fait sans les résistances qui ont surgi de toutes parts, sans les courageuses protestations de la Catalogne, qui, par sa conduite, a peut-être sauvé à l'Espagne un traité onéreux.

L'Espagne a pu voir, pendant plus de deux ans, Espartero chercher ses inspirations dans les conseils de l'ambassadeur anglais. Il ne quittait pas Madrid pour aller faire dans la Catalogne ses glorieuses campagnes sans se jeter dans les bras de M. Aston. La dernière dissolution des cortès, qu'Espartero paie si cher aujourd'hui, a été suggérée par M. Aston, qui, sans soupconner l'état des esprits, a cru qu'on pouvait impunément tout oser. Il paraît d'ailleurs que le représentant de l'Angleterre est loin d'avoir cette réserve qui est si nécessaire lorsque l'amour-propre d'une nation se trouve en jeu. Non-seulement il a cherché à exercer une grande influence, mais il a voulu la montrer; il en a fait parade, et, en blessant ainsi la juste susceptibilité des Espagnols, il n'aura pas peu contribué à gâter les affaires d'Espartero.

L'attitude de l'Angleterre à Madrid a été d'autant plus remarquée que celle de la France était toute différente. On sait que depuis deux ans nous

Digitized by Google

n'avons pas d'ambassadeur en Espagne; nous n'y sommes représentés que par un chargé d'affaires, dont la position, surtout dans le principe, était fort délicate. Tout le monde s'accorde à reconnaître que M. le duc de Glucksberg s'est tiré de cette situation difficile avec un tact qui lui fait honneur. Dans une circonstance importante, il a suppléé aux instructions qui lui manquaient, et s'est montré ferme avec mesure.

Nous n'avons pas assez de la correspondance du *Times* pour parler aujourd'hui en connaissance de cause de la conduite qu'a tenue le corps diplomatique quand Narvaez a paru devant Madrid. On peut juger seulement par la version même du *Times* qu'entre M. Aston et le reste du corps diplomatique il y a eu un dissentiment profond. Comme on prêtait à Mendizabal l'intention de se faire pour ainsi dire un rempart de la reine elle-même, en la plaçant au milieu des troupes, les ambassadeurs des puissances secondaires pensèrent qu'ils devaient intervenir dans l'intérêt de la sûreté d'Isabelle II. Ils demandèrent à M. Aston de se joindre à eux. Il y consentit; mais, selon lui, le corps diplomatique devait protester contre toute attaque qui serait dirigée contre Madrid. C'était prendre parti dans la guerre civile, c'était intervenir non plus dans l'unique question de la sûreté de la reine, mais dans les affaires de l'Espagne. C'est ce que ne voulaient pas, c'est ce que ne pouvaient pas vouloir les ambassadeurs de Portugal, de Hollande, de Belgique, du Danemark, du Brésil et des États-Unis; aussi prièrent-ils notre chargé d'affaires, M. le duc de Glucksberg, de rédiger une note qui ne fît dire au corps diplomatique que ce qu'il devait dire. De son côté, M. Aston en rédigea une autre, et l'on ne parvint pas à se mettre d'accord. On voit, si ces détails sont exacts, que le corps diplomatique n'est pas tombé dans le piége que lui tendait M. Aston. Le représentant de la politique anglaise voulait faire déclarer aux ambassadeurs que la reine était menacée non par la défense de Madrid, mais par l'attaque. Si les ambassadeurs eussent consenti à signer une note rédigée dans ce sens, ils se seraient faits les auxiliaires de Mendizabal et d'Espartero, ils auraient manqué à leur caractère, à leurs devoirs.

Il doit être bien évident pour l'Espagne qu'à l'heure qu'il est, elle dispose seule de ses destinées. Aucune influence étrangère ne vient la contrarier dans ses vues et ses manifestations. La France assiste au spectacle que lui donne l'Espagne avec une sollicitude amicale, mais elle n'a pas la prétention de faire mouvoir les acteurs. L'Espagne commence à rendre justice à ce respect pour son indépendance intérieure. Ce respect, nous l'avons toujours eu, mais il a été un temps où les Espagnols, abusés par l'Angleterre, nous prêtaient au contraire le dessein de vouloir les subordonner à nos calculs, à nos convenances. Déjà sur ce point bien des préjugés, bien des erreurs sont évanouis; le temps, nous l'espérons, achèvera d'aplanir les malentendus qui peuvent régner encore entre les deux peuples. Que demandons-nous à l'Espagne? rien, si ce n'est que d'être elle-même, de travailler pour son propre bien, et de ne pas se livrer à l'Angleterre. Dans l'état actuel des affaires générales, une Espagne prospère et indépendante sera nécessairement une force pour la France et

Digitized by Google

pour l'Europe méridionale. Que les hommes politiques de la Péninsule soient bien convaincus que telle est la pensée sincère de la France.

Il circule quelquefois dans les gazettes étrangères de singulières nouvelles. Dernièrement, le *Journal allemand de Francfort* annonçait qu'il était question d'un congrès européen où se régleraient les affaires d'Espagne, et, à l'en croire, le gouvernement français aurait pris l'initiative de cette proposition. Nous n'oublions pas que quelque temps après la révolution de septembre 1840, on a effectivement parlé d'un projet de congrès, et il n'est pas impossible qu'à cette époque le gouvernement français n'ait pas repoussé cette idée. Nous nous rappelons avoir montré dès-lors combien elle était contraire à la véritable politique que devait suivre la France. Mais avec le temps ce projet, s'il a jamais existé, est devenu bien plus impraticable. Après la révolution de septembre 1840, on pouvait dire que l'Europe monarchique délibérerait sur les moyens d'arrêter les progrès de l'usurpation; aujourd'hui l'état de choses créé par la révolution de septembre n'existe plus, et l'Espagne a fait justice elle-même de l'homme qui avait surpris sa confiance. Si l'Espagne paie malheureusement trop cher pour elle son apprentissage constitutionnel, elle use enfin de sa liberté, elle agit dans sa pleine indépendance. A-t-elle fait un appel à l'intervention et aux conseils de l'Europe? En aucune façon. Sur ce point même, la fierté espagnole s'est prononcée dans tous les partis, qui tous se sont rencontrés dans cette pensée, qu'il fallait préalablement repousser toute influence étrangère. C'est pour n'avoir pas assez compris ce noble sentiment, c'est pour avoir accepté le rôle de créature de l'Angleterre, qu'Espartero s'est en partie perdu.

Ni la France, ni les trois autres grandes puissances continentales ne sont respectivement en position de renouveler les scènes du congrès de Vérone. Comment l'Autriche, la Prusse et la Russie pourraient-elles prétendre à s'immiscer dans les affaires d'un gouvernement qu'elles ne reconnaissent pas? et si les trois puissances voulaient poser en principe la légitimité de don Carlos, la France pourrait-elle accepter une pareille base? De toutes parts, il n'y a que des impossibilités. Comment se composerait ce congrès? Pendant que l'Autriche, la Prusse et la Russie, qui depuis nombre d'années n'ont pas reconnu l'ordre des choses existant en Espagne, viendraient siéger dans ce congrès, en exclurait-on les puissances secondaires qui en ce moment ont un ambassadeur à Madrid, comme le Portugal, la Hollande et le Danemarck? Si ce congrès ne devait avoir lieu qu'entre les grandes puissances, il se trouverait, et on a déjà remarqué ce résultat bizarre, que l'Angleterre et la France, fussent-elles même d'accord, ce qui est douteux, se verraient toujours en minorité vis-à-vis les trois cabinets du Nord. Ainsi l'une des principales monarchies de l'Europe méridionale serait soumise au bon plaisir de Saint-Pétersbourg et de Berlin! Tout cela ne saurait être sérieux, et nous ne saurions assister à vingt ans de distance à la répétition du congrès de Vérone.

Digitized by Google

Mais c'est assez nous occuper d'un projet prétendu qui ne saurait être réalisé : ne songeons à l'Espagne que pour la suivre avec une sympathique attention dans les nouvelles épreuves qui l'attendent. Le gouvernement d'Espartero lui a été funeste, car, loin d'avoir rétabli l'ordre, il a fait de l'anarchie comme une habitude dont les retours périodiques imposaient silence aux lois et à la constitution. Le régent s'était annoncé comme devant fonder en Espagne une centralisation politique et administrative vraiment forte, et jamais l'Espagne n'a été plus divisée que sous son gouvernement. C'est pendant les deux années qui viennent de s'écouler que les municipalités ont le plus protesté contre l'autorité centrale, que les provinces ont montré le plus de disposition à relâcher les liens qui les attachent à la monarchie. Le pouvoir entre les mains d'Espartero n'a rien réparé, rien consolidé.

Même avant la dernière insurrection, même avant la dissolution des cortès, on sentait fort bien en Espagne que le régent n'avait tenu aucune de ses promesses, et qu'il n'avait pas répondu à l'attente générale du pays. Cette conviction amena les partis à penser qu'ils devaient se réunir pour imposer au gouvernement une autre marche, car il est remarquable que les différens partis, malgré leur mécontentement, ne songeaient pas à renverser le régent; ils consentaient à lui laisser atteindre le terme légal de son pouvoir : seulement ils voulaient qu'il se conformât aux tendances de la nouvelle majorité des cortès pour la politique à suivre jusqu'à la majorité de la reine Isabelle. C'est Espartero qui a été le propre auteur de sa chute : personne ne songeait à le précipiter avant le temps.

Aujourd'hui ce même ministère Lopez violemment brisé par le duc de la Victoire est réintégré aux affaires. Narvaez a été nommé capitaine-général de Madrid, et général en chef des troupes réunies dans la capitale; Quinto a été nommé chef politique, Cortina inspecteur-général de la milice nationale, et Aspiroz général en chef du premier corps d'opération. Il était naturel que ceux qui avaient le plus contribué à la chute d'Espartero fussent appelés à d'importans commandemens. On peut dire que la coalition est vraiment tout entière aux affaires. Le ministère Lopez est l'expression de l'opinion libérale qui dans les dernières cortès avait la majorité. Le général Narvaez, qui est en ce moment le principal personnage du parti modéré, dispose avec Aspiroz de la puissance militaire. N'oublions pas que les modérés ont encore un autre représentant dans la personne de Concha, auquel Narvaez vient d'envoyer une de ses divisions en Andalousie où doit avoir lieu la lutte contre Espartero en personne, si ce dernier se décide enfin à combattre.

Il faut maintenant voir à l'œuvre le ministère Lopez. Une question préjudicielle se présente. Le ministère Lopez convoquera-t-il les cortès dont Espartero a prononcé la dissolution, ou fera-t-il procéder à des élections nouvelles? Le ministère Lopez étant reconstitué, il semblerait que par une conséquence naturelle les anciennes cortès doivent être rappelées. En effet, on a prétendu que la dissolution prononcée par Espartero non-seulement était impolitique,

Digitized by Google

qu'elle était non-seulement un acte anti-libéral, mais un acte inconstitutionnel. Si on maintient après la victoire tout ce qu'on soutenait auparavant, il n'y aura donc qu'à rappeler à Madrid les anciennes cortès. D'un autre côté, n'y a-t-il pas un grand avantage à procéder à des élections nouvelles? La majorité appartenait bien à la coalition dans les anciennes cortès, cependant Espartero y comptait encore d'assez nombreux partisans. Pourquoi ne pas profiter de la victoire pour convoquer l'Espagne à des élections où elle pourra plus fidèlement encore donner l'expression de ses vœux et de sa pensée? Aucun parti n'est en position de pouvoir peser tyranniquement sur les élections, car tous les partis sont en présence, ils sont en armes, et ils se balancent tous. Puissent les élections nouvelles se faire sous les mêmes auspices que la coalition parlementaire devant laquelle Espartero a succombé, au cri d'une réconciliation générale et sincère!

« Je voudrais pouvoir effacer d'un seul trait Ahascragh de la carte de l'Irlande. » Qui parle ainsi si ce n'est O'Connell, quel autre que lui oserait tenir un pareil langage? Voici quelle était la cause de son indignation. On avait élevé un arc-de-triomphe à Ahascragh, petite ville qui se trouvait sur sa route. Le propriétaire sur le terrain duquel était placé l'arc-de-triomphe voulut le faire jeter bas, le peuple s'y opposa. La police intervint, le peuple jeta des pierres, et un *policeman* fut blessé. Quand O'Connell apprit cet incident, il entra dans une grande colère. C'est le devoir du peuple, s'écria-t-il, d'obéir aux autorités quand même il aurait raison, et il envoya sur-le-champ retirer les cartes d'association du rappel à ceux d'Ahascragh qui en étaient porteurs. Le surlendemain, dans un grand *meeting* qui s'est tenu à Tuam, il a exhalé son mécontentement et sa douleur sur les scènes qui s'étaient passées à Ahascragh. Il a répété plus haut que jamais que la marche des partisans du rappel devait être toute pacifique, et il s'est encore une fois engagé à obtenir ce rappel sans coup férir.

La vivacité avec laquelle O'Connell a blâmé ce qui s'était passé à Ahascragh montre bien le prix qu'il a attaché à la conservation de la paix publique. Cette paix est à ses yeux la condition nécessaire du succès de son entreprise. S'il se commettait des actes de violence, s'il y avait des collisions entre le peuple d'une part, la police et les troupes de l'autre, tout serait perdu. L'empire de la force commencerait, et O'Connell se verrait réduit à l'impuissance. Une fois la légalité enfreinte par le peuple, le pouvoir se croirait autorisé à prendre des mesures violentes, et le résultat ne saurait être douteux. Les Irlandais seraient écrasés. Mais si l'agitation pacifique continue, si O'Connell a le temps de prêcher à toute l'Irlande son plan de rappel, de faire comprendre à tous ses compatriotes les conséquences heureuses qu'il en attend, à ces conditions, O'Connell voit dans l'avenir le succès couronner ses efforts. Il s'occupe en ce moment à convertir l'Irlande à cette opinion, que le rappel est indispensable aux réformes qu'elle appelle de tous ses vœux. Il attache d'autant plus d'importance à inculquer cette conviction dans l'es-

Digitized by Google

prit de ceux qui l'écoutent, que lui-même ne l'a pas toujours partagée. En effet, il y a neuf ans, en 1834, O'Connell avait pour devise : Justice pour l'Irlande ou le rappel. Il présentait alors une motion pour l'extension des franchises électorales de son pays, et cette motion, qui ne fut appuyée que par trente ou quarante membres, fut combattue par deux cents. Puisque l'Angleterre a été infidèle à ses promesses comme elle l'avait été à l'époque du traité de Limerik, et en 1782, l'Irlande n'a donc plus d'autres ressources que sa propre énergie, c'est à elle-même qu'elle doit demander sa résurrection morale.

O'Connell montre aux Irlandais que le paupérisme qui les ronge disparaîtra devant les réformes législatives qui seront la conséquence du rappel. L'église anglicane a 800,000 livres de revenus, on les emploiera à bâtir des hôpitaux et des maisons de refuge pour les pauvres. L'Irlande voit sortir de chez elle tous les ans un numéraire de 8 milions de livres sterling; quand un parlement irlandais tiendra ses séances à Dublin, ces 8 millions de livres sterl. se dépenseront en Irlande. En un mot, tous les rapports de la vie civile seront améliorés. Ainsi on mettra obstacle à la tyrannie arbitraire des propriétaires fonciers, en établissant qu'on ne pourra stipuler de baux de moindre durée que vingt-un ans. C'est en s'engageant à obtenir pour le peuple de tels avantages qu'O'Connell se croit le droit de lui imposer jusqu'au bout la patience et la résignation.

Pendant que l'Irlande s'agite d'une manière régulière et pacifique pour compléter son émancipation, il se passe en Angleterre, dans le pays de Galles, des scènes hideuses. Le pays de Galles a ses chauffeurs qui là s'appellent des *Rebeccaïtes*. On sait que Mlle Rebecca est un chef de bandes qui a sous ses ordres de nombreux malfaiteurs. Ces misérables pillent les fermes, incendient des villages : pour se livrer à ces détestables excès, ils ont soin de se travestir et de se noircir le visage; leurs travestissemens grotesques sont souvent imités des anciens Écossais. Un journal anglais rappelait dernièrement que Walter Scott, dans *la Prison d'Édimbourg,* avait décrit des scènes absolument semblables à cette espèce de jacquerie qui répand la terreur dans les comtés de Clamorgan et de Montmouth. Ces brigands prétendent au titre de réformateurs. Dans le comté de Carmarthen, ils ont publié une espèce de charte où sont déclarées supprimées toutes les taxes et redevances. Il y est dit aussi que la houille, la chaux, les grains portés au marché, ne paieraient aucun droit. Enfin les *Rebeccaïtes* ont sommé tous les propriétaires de réduire le prix des baux de 25 pour 100.

Ainsi, tant en Angleterre qu'en Irlande, c'est la constitution de la propriété qui est la principale cause des agitations qui inquiètent sérieusement les hommes politiques de la Grande-Bretagne. C'est aussi contre la propriété, telle qu'elle est constituée, que les chartistes dirigent leurs déclamations et leurs attaques; c'est dans cet héritage de la féodalité qu'il faudra nécessairement porter la réforme. L'aristocratie n'est point inquiétée dans sa supré-

Digitized by Google

matie politique, on rend même justice à son dévouement pour la grandeur de l'Angleterre, et l'on n'a pas perdu le souvenir de ses longs et brillans services. Malheureusement pour elle cette grande aristocratie a trop de priviléges civils, et en même temps qu'elle sert l'état, elle pèse sur le fermier et sur le prolétaire.

En Prusse, le tribunal d'appel de censure a commencé ses fonctions en donnant raison à un écrivain contre les censeurs. Ces derniers avaient effacé dans la biographie d'un assassin de Napoléon en Allemagne une phrase défavorable au maréchal Ney, et un passage où l'on disait qu'il était quelquefois permis de tuer un oppresseur. Le tribunal de censure a maintenu l'un et l'autre passage.

La famille royale, rassemblée au château de Bizy, a reçu M. le prince et Mme la princesse de Joinville arrivant du Brésil. On dit la jeune princesse d'une naïve et charmante amabilité, et se trouvant tout-à-fait heureuse d'être devenue Française.

REVUE DRAMATIQUE.

Théâtre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr.*

La nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas appartient à la même famille que *Mademoiselle de Belle-Isle* et *le Mariage sous Louis XV;* c'est un ouvrage participant à la fois de la comédie de genre, de la comédie d'intrigue et de la comédie historique : de la comédie de genre, par le caprice de l'invention et par la fantaisie du détail; de la comédie d'intrigue, par l'habile complication des scènes et par une tendance manifeste au romanesque et à l'aventure; de la comédie historique enfin, par certains noms prononcés dans la pièce et par certains évènemens célèbres dont il y est fait mention. Avant d'entrer dans un examen minutieux des *Demoiselles de Saint-Cyr,* je proclamerai d'abord que *les Demoiselles de Saint-Cyr* ont obtenu un grand succès. J'ajoute que ce succès est très légitime, car, à quelques réserves près, sur lesquelles j'insisterai tout à l'heure, la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas est, selon moi, une des productions les plus intéressantes, sinon les plus achevées de l'auteur. On y retrouve, perfectionné en quelque sorte par l'habitude et par l'expérience, cet art que M. Alexandre Dumas possède à un si haut degré, d'enchevêtrer les uns dans les autres les divers incidens d'une composition dramatique, sans que jamais la confusion arrive, et de façon à ce que la curiosité, de plus en plus excitée et tenue en haleine, n'éprouve aucune espèce de mécompte à l'heure du dénouement. Disposition logique des faits, progression savante dans la marche générale de l'action, dévelop-

...

Digitized by Google

pement habile des scènes principales, rondeur et persévérance des caractères, naturel et vivacité du dialogue, telles sont les précieuses qualités qui ont mérité la sympathie publique aux *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Si je débute ainsi par l'approbation, si je commence par l'éloge, si j'articule tout haut et tout franc mon estime pour *les Demoiselles de Saint-Cyr*, sans y être préalablement autorisé par la discussion et l'analyse, c'est qu'en vérité j'éprouve le besoin de protester, au nom de la critique impartiale et calme, contre une certaine critique pétulante et haineuse qui s'est ruée sur la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas avec autant de mauvaise foi que d'acharnement. Cette critique ne dissimule guère ses mauvaises intentions, c'est une justice que je me plais à lui rendre. A peine un nouvel ouvrage dramatique de M. Alexandre Dumas, ou de M. Victor Hugo, ou de M. Scribe paraît-il sur la scène, tout de suite, et sans même s'accorder deux heures de réflexion, elle formule un arrêt qui donne moins une idée de la justice littéraire que du dénigrement et de l'envie. On y sent la colère, la rage; mais d'équité et de franchise, on n'y en aperçoit point. Le raisonnement y est remplacé par une série d'exclamations grossières et d'apostrophes furibondes. Ce n'est pas de la discussion, c'est presque de l'hydrophobie. A coup sûr, en procédant de la sorte, la critique à laquelle je fais allusion justifie tout-à-fait le reproche que le public lui adresse, d'être furieuse par impuissance et hostile par basse jalousie. Eh quoi! si un écrivain a tort, s'il s'est trompé, est-il donc besoin, pour le ramener dans le bon chemin, d'avoir recours à l'invective et presque à l'injure? Est-il besoin, en conscience, pour convaincre d'erreur un auteur dramatique, si toutefois il est dans l'erreur autant que vous le dites, d'emprunter au vocabulaire toutes les épithètes les plus violentes, d'aligner tous les mots les plus cruels, pour en accabler une œuvre où, à tout prendre, de sérieuses qualités se doivent rencontrer? Quoi! pas même *un peu d'invention*, pas même *un peu d'esprit!* Quoi! *insupportable, — rien de plus faux, — diffus, — impossible, — insipide, — avorté, — le vide, — le néant*, telles sont les seules locutions qu'un ouvrage de M. Alexandre Dumas vous inspire! En vérité, c'est là une hostilité bien maladroite, et qui, passant les bornes, se retourne directement contre vous.

Je demande pardon d'insister sur la guerre faite aux *Demoiselles de Saint-Cyr* par le feuilleton haineux, mais cela n'est pas aussi inutile qu'on le pourrait croire; réfuter, en effet, c'est bien souvent affirmer. Croira-t-on, par exemple, qu'un feuilletoniste ait pu sérieusement trouver les élémens des *Demoiselles de Saint-Cyr* dans un conte de Boccace, dans un vaudeville de M. Fontan, dans je ne sais quel ouvrage de M. Étienne, dans *Gil-Blas*, et enfin dans l'opéra-comique d'*Adolphe et Clara?* Cela est risible, tout simplement, et le mot fameux de M. Jacotot, *tout est dans tout*, devra désormais être la devise du feuilletoniste qui a eu le sang-froid de formuler une accusation pareille. Accordez ensemble, cependant, la colère du feuilletoniste contre *les Demoiselles de Saint-Cyr* et l'admiration qu'il éprouve

Digitized by Google

pour le *Decameron* et pour *Gil-Blas*. La comédie de M. Alexandre Dumas est faite avec le *Decameron* et *Gil-Blas*, ouvrages inimitables; seulement, rien n'est plus détestable que la comédie de M. Alexandre Dumas! O puissance de la logique! Mais ce n'est pas tout. Quand M. Hugo, dans *Ruy-Blas*, s'attachait à nous peindre minutieusement l'étiquette espagnole, le feuilleton s'écriait que cette peinture était un ennuyeux hors-d'œuvre, un abus de couleur locale, un pastiche, etc. Aujourd'hui, docile à ces remarques, M. Alexandre Dumas néglige de s'attacher à la peinture de l'étiquette espagnole : eh bien! le feuilleton lui en fait précisément un crime et lui propose pour exemple à suivre le *Ruy-Blas* de M. Victor Hugo. O conscience, ô sincérité du feuilleton! Il y a mieux, après avoir reproché à M. Alexandre Dumas un quintuple vol commis au détriment de Boccace, de Lesage, de MM. Etienne, Fontan, et je ne sais quel auteur d'opéras-comiques, le feuilleton, toujours avec la même logique et la même bonne foi que tout à l'heure, reproche à M. Alexandre Dumas de n'avoir pas dévalisé le duc de Saint-Simon, dont les *Mémoires*, dit-il, contiennent une *amusante comédie toute faite;* et en preuve de ce qu'il avance, le feuilleton prend la peine de transcrire à son propre usage deux ou trois pages des *Mémoires* du duc de Saint-Simon. Ailleurs, il s'écrie, — chose incroyable! — qu'il faut *laisser les grands noms de notre histoire dans leur majesté et dans leur repos*. Voyez-vous le feuilleton interdisant, à l'avenir, l'emploi des noms historiques sur la scène! L'autre jour, on demandait que les écrivains dramatiques ne fussent plus autorisés à introduire au théâtre des personnages apostoliques; aujourd'hui, le feuilleton veut que la défense s'étende plus loin, qu'elle aille des prêtres aux monarques, et jusqu'aux favorites, qu'elle protége Mme de Maintenon aussi bien que Louis XIV; Du reste, il va sans dire que, pour se prêter les apparences de la raison, pour corroborer ses opinions saugrenues, le feuilleton prend bravement le parti d'analyser *les Demoiselles de Saint-Cyr* de façon à les rendre ridicules; sous prétexte de raconter en détail la comédie nouvelle, il la travestit.

Et maintenant, qu'il me soit permis de justifier l'opinion favorable que j'ai émise, en commençant, sur *les Demoiselles de Saint-Cyr*. Je féliciterai d'abord l'auteur du petit nombre de personnages introduits dans sa pièce; il y a dans ce procédé, en effet, un double mérite, le mérite d'un intérêt moins divisé, et le mérite de la difficulté vaincue. Les cinq personnages qui suffisent à l'action des *Demoiselles de Saint-Cyr* sont tracés de main de maître. Mlle Charlotte de Mérian, plus tard Mme de Saint-Hérem, est un caractère sympathique et bon, naturellement enclin à une tendresse mélancolique, moins femme par la coquetterie que par le dévouement. Que l'époux auquel elle sera unie soit riche ou pauvre, roturier ou gentilhomme, c'est ce dont elle ne s'inquiète guère. Cœur simple et sensible, ce que Charlotte désire avant tout, c'est un amour ardent et sincère, loyal et constant. — Mlle Louise Mauclerc, plus tard Mme Duboulloy, ne partage point du tout les illusions de Charlotte sur la nécessité de l'amour dans le mariage. Espiègle,

Digitized by Google

étourdie, spirituelle, Mlle Louise Mauclerc voudrait pour mari un millionnaire. Sans doute, s'il était avec cela d'une figure agréable et d'une illustre origine, elle ne songerait pas à s'en plaindre; mais elle n'y tient pas absolument. Pouvoir sortir enfin de Saint-Cyr, devenir libre, habiter un somptueux hotel, avoir à sa disposition une garde-robe richement montée et un brillant carrosse, tel est son rêve et son idéal. — M. de Saint-Hérem, gentilhomme de la vieille roche, a tous les goûts du grand seigneur libertin. Il aime le luxe, la bonne chère, la galanterie surtout. Pour ajouter un nom nouveau à la liste de ses conquêtes amoureuses, Saint-Hérem, en digne émule de don Juan, briserait volontiers les fenêtres d'un palais ou les portes d'un cloître, ne reculant d'ailleurs devant aucunes considérations et aucunes difficultés. Peut-être, malgré son penchant décidé pour le plaisir uniquement sensuel, serait-il capable d'une passion forte et durable, mais moins par sensibilité naturelle que par jalousie et par orgueil. — Duboulloy, ami de Saint-Hérem, est un bourgeois jouissant d'une fortune considérable. Très médiocrement beau, passablement grotesque de langage et d'allures, il ne serait pourtant pas fâché de trancher du grand seigneur et du Lovelace, si l'occasion s'en présentait. Duboulloy a toute la sottise et toute la vanité d'un financier et d'un parvenu. — Quant au duc d'Anjou, plus tard roi d'Espagne sous le nom de Philippe V, c'est le personnage le plus pâle de la pièce; toutefois, le fonds du caractère que lui a donné l'auteur est une excessive générosité.

Mis tous les cinq en présence dès le premier acte, ces divers personnages engagent l'action vivement. Saint-Hérem est dans l'intérieur du couvent de Saint-Cyr, grace à une clé que lui a procurée le jeune duc d'Anjou, lequel, avant d'épouser une princesse de Savoie et de s'en aller occuper le trône d'Espagne, est bien aise de retirer des mains de Mme de Montbazon ses lettres d'amour par l'intermédiaire de Saint-Hérem. Profitant de l'occasion qui lui est offerte, Saint-Hérem se fait aimer d'une jeune pensionnaire de Saint-Cyr, Mlle Charlotte de Mérian, et, afin de pouvoir se ménager de tranquilles tête-à-tête avec la jeune fille, il introduit secrètement dans le couvent de Saint-Cyr son ami Duboulloy, destiné par lui à détourner l'attention de l'amie intime de Charlotte, Mlle Louise Mauclerc. Malheureusement, les beaux projets de Saint-Hérem sont tout à coup entravés de la plus désagréable façon du monde; à l'instant même où il va peut-être triompher d'une pudeur long-temps rebelle, Saint-Hérem est happé au collet et conduit, en compagnie de Duboulloy, à la Bastille, d'où les malheureux amis ne peuvent sortir qu'en épousant les deux jeunes pensionnaires. Ce qui rend très comique la situation de Duboulloy, c'est qu'il devait justement, le jour même où il a été arrêté, épouser une riche héritière dont la famille est maintenant furieuse contre lui. Très décidés, cependant, à n'être que nominalement les maris de Charlotte et de Louise, Saint-Hérem et Duboulloy partent pour l'Espagne à la suite de Philippe V.

En Espagne, où nous conduit le troisième acte de la comédie nouvelle,

Digitized by Google

l'action se complique avec un rare bonheur. Charlotte et Louise, arrivées à Madrid sous de faux noms, sont présentées à un bal masqué de la cour, et là, après avoir long-temps intrigué, sous le masque, Saint-Hérem et Duboulloy, elles se font enfin connaître, au grand désappointement et à la grande stupéfaction de ces deux messieurs. Charmé de l'esprit de Charlotte, le roi d'Espagne en personne s'est épris d'elle, et au moment où Saint-Hérem, ramené à Charlotte par la jalousie, va user de ses droits de mari pour soustraire Charlotte à une séduction royale, il apprend que son mariage avec Mlle de Mérian a été cassé par un bref du pape, à l'instigation de Mme de Maintenon. A coup sûr, la situation est des plus intéressantes et des plus émouvantes. Irrité par ce nouvel obstacle, l'ancien amour de Saint-Hérem pour Charlotte se réveille avec plus de force que jamais et plus d'empire, et, dans une très belle scène du quatrième acte, il déclare à Charlotte qu'elle ne deviendra pas la maîtresse du roi d'Espagne, ou qu'il la tuera. La fureur manifestée par Saint-Hérem, au quatrième acte, se donne carrière au cinquième. Trompé par l'apparence, et croyant le roi plus avancé dans les bonnes graces de Charlotte qu'il ne l'est effectivement, Saint-Hérem oublie toute modération, toute mesure, et s'emporte jusqu'à insulter et à menacer Philippe V. Heureusement pour Saint-Hérem, Charlotte n'a jamais cessé de l'aimer. La conduite de la jeune femme, jusqu'à cette heure, n'a eu pour but que de ramener l'infidèle; maintenant que son but est atteint, elle usera de son influence sur le roi d'Espagne pour obtenir le pardon de Saint-Hérem, après quoi, heureuse et triomphante, elle retournera en France avec lui. Quant à Duboulloy, exaspéré de ce que son mariage avec Mlle Louise Mauclerc n'a point été cassé en même temps que celui de Saint-Hérem par le bref du pape, il voudrait à toute force demeurer sa vie durant en Espagne; mais Louise, femme adroite et spirituelle, lui fait changer de résolution bien vite en obtenant pour lui un brevet de baron.

Telle est cette comédie où l'on ne saurait méconnaître, sans injustice, un grand fonds de gaieté, une habileté extrême dans l'agencement des scènes et dans la succession des actes qui la composent, une verve intarissable et un dénouement des plus heureux. Est-ce à dire que *les Demoiselles de Saint-Cyr* soient complètement irréprochables? Non, assurément. Je ne veux point imiter en sens contraire le radicalisme malveillant des ennemis littéraires de M. Alexandre Dumas; c'est pourquoi je ne cacherai point à M. Alexandre Dumas que l'idée mère de son ouvrage n'est pas suffisamment originale. L'amour éteint, puis rallumé par la jalousie et par l'obstacle, n'est pas neuf au théâtre. Néanmoins, je dois convenir que l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr* a su rajeunir autant que possible, et rafraîchir, en quelque sorte, ce sujet, un peu vieux, par l'ingénieux développement auquel il l'a soumis, et par la grace des détails dont il l'a orné. Une faute plus grave, à mon avis, et pour laquelle le talent même de M. Alexandre Dumas exige que l'on n'admette pas d'excuse, c'est la négligence de style qui caractérise sa nouvelle

Digitized by Google

comédie. Le plus grand nombre des phrases de cet ouvrage ne sont pas finies; presque toujours coupées par des points, elles se contentent d'indiquer l'idée qu'elles doivent émettre, et présentent un sens interrompu. C'est là un système dans lequel M. Alexandre Dumas ferait sagement de ne pas persévérer, comme aussi je le verrais avec peine ne pas éviter plus soigneusement, désormais, les incorrections grammaticales. Si je parle à M. Alexandre Dumas avec cette entière franchise, c'est que je le connais très capable d'écrire aussi correctement que personne, dès qu'il le voudra.

Les acteurs chargés des principaux rôles des *Demoiselles de Saint-Cyr* se sont acquittés de leur tâche avec beaucoup d'ensemble et de talent. M. Firmin, dans le rôle de Saint-Hérem, a été, selon sa coutume, élégant et passionné tour à tour. M. Régnier, dans le rôle étourdissant de Duboulloy, s'est montré artiste consommé. Il a excité au plus haut point l'hilarité de son auditoire, sans avoir jamais recours à aucun de ces moyens que la dignité scénique réprouve, et qu'il faut laisser aux Jocrisses du boulevard. Ridicule avec esprit, bouffon avec finesse, comique avec distinction et élégance, il a captivé les suffrages des esprits les plus difficiles à contenter. M. Brindeau, dans le rôle effacé et pâle de Philippe V, a pourtant trouvé moyen d'être meilleur que la nature du rôle ne pouvait le faire raisonnablement espérer. La critique doit savoir gré à M. Brindeau de la lutte heureuse qu'il a soutenue, en cette circonstance, contre le caractère épineux et ingrat du personnage de Philippe V. — De Mlles Anaïs et Plessy, que pourrais-je dire, que n'ait dit bien avant moi tout un public charmé? Celle-ci, par sa beauté, par son excellente tenue, par sa physionomie expressive, celle-là, par sa vivacité distinguée, par sa pétulance aimable, par sa diction et son geste de bon aloi, elles ont provoqué de bruyans applaudissemens, accompagnés de bouquets et de bravos enthousiastes. Proclamer le triomphe de ces deux charmantes actrices, c'est un devoir que la critique est heureuse de remplir.

— Que vous dire de ce pauvre théâtre des Variétés? Son état fâcheux empire de jour en jour, et ce n'est certainement pas son dernier vaudeville qui lui rendra quelque force et quelque santé. Passer des *Contrebandiers* à *la Chasse aux Belles Filles*, c'est tout bonnement passer d'une assez forte dose d'opium à une dose un peu plus forte; voilà tout. De vous raconter *la Chasse aux Belles Filles*, je ne m'en sens véritablement pas le courage. Comment vous dire qu'un certain Onésime, fils de Mme Bombarda, est en quête d'une fiancée, et qu'il la cherche successivement, en compagnie de madame sa mère, d'abord parmi des choristes d'ôpéra, ensuite parmi des blanchisseuses, et enfin parmi des pensionnaires de la petite ville de Gisors? Tout le sel de cette plaisanterie en quatre actes consiste à montrer au public un certain nombre de demoiselles plus ou moins décolletées. Par Jupiter! s'imaginer sérieusement que l'on amorcera d'honnêtes bourgeois avec les épaules de Mlle Munié ou les jambes de Mlle Grave, avec les bras de

Digitized by Google

Mlle Lucile ou les hanches de Mlle Boisgontier, c'est une illusion des plus étranges! Eh! bon Dieu! si ces dames étaient quelque peu jolies, le théâtre des Variétés aurait au moins une excuse! On lui reprocherait encore, sans doute, sa déplorable tendance aux gravelures dramatiques; toutefois on comprendrait jusqu'à un certain point son erreur. Mais, en l'état des choses, le théâtre des Variétés demeure parfaitement inexcusable. L'autre jour, dans *les Contrebandiers*, cet infortuné théâtre semblait vouloir demander le succès à l'excentricité de certains costumes; aujourd'hui, dans *la Chasse aux Belles Filles*, c'est à l'absence de certaines parties du costume qu'il a recours, montrant par-là que la question de costumes résume seule, à ses yeux, tout l'art dramatique. Hélas! nous sommes bien fâchés d'avoir à le dire, mais une pareille théorie est en dehors du sens commun.

Le théâtre des Variétés s'est évidemment proposé le problème de vivre sans acteurs et sans pièces; or, tombe-t-il sous le sens qu'un pareil problème puisse être résolu d'une façon satisfaisante? Je m'en rapporte au propre caissier du théâtre des Variétés. A coup sûr, le théâtre des Variétés est le maître de jouer des pièces telles que *la Chasse aux Belles Filles*, mais je doute que ce soit là un bon moyen pour lui de réaliser une chasse au succès et aux écus.

— L'espace me manque pour rendre un compte détaillé de quelques nouveautés dramatiques jouées dernièrement. Aussi bien, je me console en pensant que ces nouveautés sont très loin d'être des chefs-d'œuvre. Je dois faire une exception flatteuse pourtant en faveur de *Madame Barbe-Bleue*, comédie-vaudeville de MM. Lockroi et Choquart. Ce petit ouvrage, dont l'idée première est empruntée au *Morne au Diable* de M. Eugène Sue, se distingue par la vivacité spirituelle du dialogue et par quelques situations des plus amusantes qu'il soit possible d'imaginer. Le théâtre du Vaudeville est décidément dans une excellente veine. Fasse le ciel que cela continue! — *La Perruquière de Meudon*, au théâtre des Variétés, est digne de servir de pendant à *la Chasse aux belles filles*, dont je parlais il n'y a qu'un instant.—*Francesca*, au Gymnase, nous a montré Mlle Rose Chéri dans un rôle par trop larmoyant et sentimental. Que Mlle Rose Chéri y prenne garde! Elle minaude, elle se manière, elle tourne à l'affectation. Je ne cesserai de le lui répéter, pendant qu'il en est temps encore : qu'elle évite d'imiter Mme Volnys, ou c'en est fait de son talent et de son avenir.

J. Ch.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-NEUVIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Albine. — Cinquième partie, par M. ALEXANDRE DUMAS. . . . 5
Rutebeuf. — Première partie, par M. E.-J. DELÉCLUZE. 27
Épisodes et Souvenirs de l'Algérie français. — Mustapha-Ben-Ismaël. — Dernier article, par M. FÉLIX MORNAND. 43
Critique littéraire. — *Le Cloître de Villemartin*, de M. A. Guiraud, par M. A. ASSELINE. 56
BULLETIN. 64

Albine. — Sixième partie, par M. ALEXANDRE DUMAS. 73
La Vie d'un Peintre, par M. DESSALES-RÉGIS. 95
Rutebeuf. — Seconde partie, par M. E.-J. DELÉCLUZE. 112
Critique littéraire. — *L'Étoile polaire*, de M. d'Arlincourt, par M. J. CHAUDES-AIGUES. 127
BULLETIN. 137

Albine. — Dernière partie, par M. ALEXANDRE DUMAS. 149
Le Jardin des Plantes. — Première partie. — Le Musée de Géologie, par M. A. ESQUIROS. 181
Crititique littéraire. — *Goethe et Bettina*, traduction de M. Séb. Albin, par M. V. de M. 212
BULLETIN. 219

Konrad-le-Pauvre. par M. LÉON GOZLAN. 229
La Fête de la Madone dell' Arco, par M. PAUL DE MUSSET. . . . 242
Rutebeuf. — Dernière partie, par M. E.-J. DELÉCLUZE. 249
Un Chef-d'œuvre du théâtre chinois, par M. MOURIER. 262
Poésie. — Deuil au printemps, par M. N. MARTIN. 281
BULLETIN. 284

Le Général Guillaume, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 297
Les Alpes françaises et la Haute-Italie. — I. L'Isère, par M. F. de La Faloise. 315
Critique littéraire. — *Du Mariage au point de vue chrétien*, de Mme A. de Gasparin, par M. AUGUSTE BUSSIÈRE. 335
Une Colère à propos de sonnets. — Lettre à M. le Directeur de la *Revue de Paris*, par M. A. ASSELINE. 352
BULLETIN. 358

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

XX

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME VINGTIÈME

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS

QUAI MALAQUAIS, 17

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE-ITALIE.

II.

LES BAUGES ET LA TARENTAISE.[1]

En remontant la vallée de l'Isère, la Savoie ne commence, à proprement parler, qu'à deux lieues de la frontière de France, à Montmélian; et encore ce pays est-il toujours de même langue. Cette ville et son fort en ruines s'étagent des rives de l'Isère au sommet des collines qui commandent la vallée et les quatre routes de France, du Mont-Cénis, de la Tarentaise et de Chambéry.

La position de cette ville, la *Mantala* des Romains, l'a exposée à bien des révolutions. Saccagée nombre de fois par les barbares, qui la trouvaient sur leur chemin, elle devint plus tard la résidence des comtes de Maurienne. Dans des temps plus rapprochés, elle eut

(1) Voyez la livraison du 30 juillet.

Digitized by Google

l'honneur d'être assiégée par une glorieuse suite de rois de France. Louis XI, François Ier et Henri IV s'en emparèrent tour à tour. Louis XIII l'assiégea pendant plus d'un an et sans succès. Catinat s'en rendit maître en 1691, et la traita comme les forteresses du Palatinat. La pioche et la mine jetèrent à terre ses fortifications, qui depuis furent rétablies, peut-être renversées de nouveau. C'est toujours la première place dont la France s'empare au commencement de chaque guerre. Le gouvernement sarde a bien senti son insuffisance. Il a concentré ailleurs ses moyens de résistance à l'invasion. C'est au fort Bramant dans la Maurienne, et au fort de Bard dans le val d'Aoste, que sont placées aujourd'hui les plus solides barrières de la haute Italie.

Au-delà de Montmélian la vallée de l'Isère s'élargit, et les hautes montagnes s'éloignent. Le terre-plein de la vallée et les collines rapprochées de l'Isère sont couverts de moissons de la plus belle apparence. Sur toutes les pentes exposées au sud, et qui s'appuient à la chaîne des Bauges, la vigne abonde. Les produits de ces vignobles, et particulièrement des crus d'Arbin et de Saint-Jean-de-la-Porte, sont renommés. Cette partie de la vallée de l'Isère, qui forme le bassin de Saint-Pierre d'Albigny, est appelée le *Rognon de la Savoie*, à cause de son extrême fertilité. Sur les collines voisines de la route on aperçoit toujours des châteaux et des tours en ruines qui relèvent le style un peu prosaïque du paysage.

Je me suis arrêté à Saint-Pierre d'Albigny pour visiter la plus importante de ces ruines, le château de Miolans. Ce château, élevé de sept cents pieds au-dessus de la route, est fièrement campé sur un bloc de rocher qui paraît s'être détaché du sommet de la montagne de Frêne, et avoir glissé tout d'une pièce dans la vallée comme un vaisseau sur son chantier. Miolans se compose de plusieurs grands corps de bâtimens dont une partie est encore habitable. Le lierre et la mousse recouvrent ses grosses tours isolées que le temps a battu en brèche. Miolans appartenait à une famille du pays déjà puissante vers le IXe siècle. Philippe de Commines nous apprend que Louis XI fut obligé d'en faire le siége.

Miolans fut transformé en prison d'état en 1694; deux ans avant que le siècle ne fût expiré, en 1792, la liberté, qui voyageait alors avec nos armées, vint ouvrir ses portes avec ce même marteau qui, trois ans auparavant, avait brisé celles de la Bastille.

Une belle route, dont on aperçoit les zig zags, dans la montagne au-dessus de Saint-Pierre d'Albigny, conduit dans le singulier pays des

Digitized by Google

Bauges par le col du Plan du Frêne. J'avais pour compagnon de route, dans ces montagnes, un gros fermier des environs du Chatelard, le chef-lieu des treize villages qui composent le canton. C'était un franc *Bouju* (1) aux membres d'Hercule, à l'encolure de taureau, et qui, pour la taille, aurait pu rivaliser avec le fameux Priccaz, ce conscrit géant, originaire des mêmes montagnes, qui, vers 1805, eut l'honneur d'occuper de sa personne les journaux, obligés, il est vrai, dans ce temps-là, de s'occuper de peu de chose. Priccaz avait six pieds trois pouces deux lignes de haut; mon compagnon devait avoir au moins six pieds.

A peine eûmes-nous franchi le col du Frêne, que je pus remarquer que la stature de ce peuple pasteur était plus élevée que celle des paysans des vallées voisines. La race me parut aussi plus robuste et plus belle. Chaque maison contenait des nichées d'enfans, et je ne rencontrai qu'un très petit nombre de mendians. Les Boujus, il est vrai, n'émigrent pas, leur industrie s'exerce sur place. Pasteurs ou laboureurs durant l'été, pendant l'hiver ils fabriquent des clous et des ustensiles en bois qu'Annecy ou Chambéry leur achètent. L'association des ménages d'une même famille ajoute encore à leur bien-être. Nous engageons les apôtres du phalanstère à faire une excursion dans les Bauges, ils y trouveront un peuple qui, de temps immémorial, a su mettre en pratique quelques-unes de leurs idées les plus simples et qui, nous devons en convenir, ne s'en est pas plus mal trouvé.

Voici de quelle façon s'établissent ces communautés. Chaque famille, composée de plusieurs ménages, se réunit dans une demeure commune à laquelle elle donne une étendue proportionnée au nombre de ses membres. La réunion nomme un chef: ce chef n'est pas toujours le plus âgé, mais il est d'ordinaire le plus adroit et le plus capable. Le chef est chargé de l'administration générale de la communauté, c'est lui qui tient la caisse, qui fait les transactions, qui achète, qui vend, et qui dirige les travaux. Le chef a pour coadjuteurs deux autres personnes, une femme et un homme. La femme, toujours la plus active de la famille, et qui n'est que fort rarement celle du chef, est chargée du contrôle et de l'administration intérieure ou du *ménage* proprement dit. L'homme, qui s'appelle le *Suisse*, est le premier des bergers; il a particulièrement soin du troupeau et surveille la fabrication des fromages dont la vente forme

(1) On appelle ainsi les habitans des Bauges.

Digitized by Google

toujours le plus clair des revenus de la communauté. La vie en commun dans chacune de ces réunions est douce et facile. Les enfans, rassemblés dans une partie de l'habitation, forment une sorte de petite école mutuelle dirigée par les aînés. Le foyer de la grande salle ou cuisine, où la famille se réunit le soir, placé à l'un de ses bouts, est toutefois isolé du mur de façon à ce que l'on puisse s'asseoir tout autour, sur des bancs ou de petits tabourets en bois. Un énorme manteau de cheminée, qui descend du plafond, reçoit la fumée avant qu'elle ne se soit répandue dans la salle. Une crémaillère en forme de potence à plusieurs bras est placée au centre de la cheminée; ses branches en fer tournent sur un pivot en fer; on peut y suspendre plusieurs marmites à la fois.

Les repas se prennent dans une autre salle. Tous les adultes se réunissent à une même table, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; les enfans mangent à une table particulière. Tous observent le silence. Du pain de seigle, des pommes de terre, du laitage, du fromage de *vacherin*, et une fois ou deux la semaine un peu de viande, forment le fond de la nourriture de ces bonnes gens. Les fromages et le laitage sont excellens, les deux tiers du territoire des Bauges étant couverts de magnifiques pâturages qui nourrissent une très belle espèce de bestiaux. C'est même à cette nature particulière de produits que le pays doit son nom : *Boviliæ*, pays des bestiaux.

Le pays des Bauges se compose de plusieurs vallées élevées et de hautes montagnes couvertes de forêts. Ces montagnes sont de même formation que celles du Dauphiné : le calcaire secondaire y domine. L'élévation moyenne de ce plateau au-dessus des vallées qui l'entourent est d'environ 1,200 mètres; on ne peut donc y cultiver que deux espèces de céréales, le seigle et l'avoine. Les arbres fruitiers y sont fort rares, et les fruits n'y mûrissent que dans certaines expositions privilégiées. La population des Bauges est de douze mille habitans.

Le chemin que nous suivions, pour nous rendre du col du Plan du Frêne au Chatelard, traverse de belles forêts de sapins et de hêtres. Du sommet d'une colline, que couvraient de petits champs d'avoine, mon compagnon me fit remarquer de hautes montagnes toutes revêtues de grands bois de la plus belle venue qui s'élevaient sur notre gauche. — C'est au milieu de ces bois, m'a-t-il dit, que se trouve la Chartreuse d'Aillon. C'est le troisième monastère de ce genre que je rencontre dans ces montagnes et dans un rayon d'une vingtaine de lieues. Tous trois sont placés au cœur de vastes forêts dont les reli-

Digitized by Google

gieux savaient, comme industriels, tirer un excellent parti. La chartreuse d'Aillon a en effet sa fonderie et sa forge, comme celle de Saint-Hugon.

Le fond de la haute vallée, que suit le chemin, et les éclaircies de la forêt forment de beaux pâturages. Aux environs des villages on aperçoit des champs cultivés de peu d'étendue. Ces champs, et les chemins et sentiers qui les traversent, sont bordés d'une grande quantité de frênes. On recueille les feuilles de ces arbres avec autant de soin que celles des mûriers dans les contrées voisines. Elles servent à nourrir le bétail pendant l'hiver quand les pâturages sont couverts de plusieurs pieds de neige. Cet usage de nourrir les troupeaux avec des feuilles d'arbres, que je croyais particulier à certaines provinces de l'Italie, est donc adopté dans ces montagnes. La récolte des feuilles, ou, comme disent les Boujus, le *feuillerain*, a lieu à la fin de l'été quand la feuille a pris tout son développement et se détache facilement. Les jeunes gens les plus alertes de chaque famille grimpent sur les arbres dont ils enlèvent les feuilles. Chacun de ces *cueilleurs de feuilles* (1) se garde bien d'en jeter une seule aux vents; ils les entassent dans de grands sacs attachés à leur ceinture, qu'ils vident ensuite dans de longues fosses de deux à trois mètres de profondeur qu'ils creusent dans un terrain bien sec. Quand ces fosses sont remplies de feuilles aux deux tiers, on les recouvre d'un lit de paille qu'on charge de plusieurs pieds de terre. On bat ensuite cette terre pour que l'humidité ne puisse la pénétrer. Les feuilles préservées de l'air de cette façon, se conservent vertes et tendres jusqu'au printemps suivant. Les bestiaux les mangent avec une avidité singulière, et cette nourriture les engraisse très rapidement. Dans le Véronais, où la même méthode de conservation est en usage, on mêle aux feuilles un lit de raisin vert dans les années où la vigne est surchargée. Les bestiaux préfèrent cette nourriture à toute autre, même au trèfle et au sainfoin.

(1) Le cueilleur de feuilles n'est autre chose que le *frondator* des anciens. Pline dit fort exactement : *Unus frondator quatuor frondarias fascinas complere in die justum habet.* (Pline, lib. XXXVIII, § 74.) La méthode employée de son temps pour conserver les feuilles était, comme on voit, absolument semblable à celle qui de nos jours est encore en usage dans les Bauges.

Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras,

dit également Virgile dans sa première églogue. Ce mot *frondator* a pendant longtemps *torturé* ses commentateurs, qui sans doute n'avaient pas lu Pline.

Digitized by Google

Nous avions fait tant de haltes dans les petits villages et les fermes auprès desquels passe la route, mon compagnon et moi, lui pour goûter le *vacherin* ou pour vider quelques bouteilles de vin de la Porte, moi pour étudier les mœurs et les usages du peuple *bouju*, que la journée était fort avancée quand nous arrivâmes au Chatelard, capitale du pays. Cette bourgade, qui peut renfermer un millier d'habitans, a un air de prospérité et d'aisance qui témoigne du bien-être de ces montagnes, et qu'on ne rencontre pas toujours en Savoie. Ce bien-être, ces braves gens le doivent plutôt à leur caractère industrieux et à leur activité qu'aux paillettes d'or que le Cheron, leur rivière, roule dans ses eaux.

La république des Boujus a eu autrefois son seigneur. On voit sur une éminence, aux environs du Chatelard, les ruines du manoir qu'il habitait.

Le lendemain, je sais sorti des Bauges et redescendu dans la vallée de l'Isère par le col du Charlet. Les montagnes qui dominent ce col sont moins boisées que celles du Plan du Frêne; vers notre droite, elles formaient une espèce de cirque naturel au fond duquel se cache le monastère de Bellevaud (*Cellæ-Valles*), fondé en 1078 sous le comte Humbert II. Le couvent de Bellevaud avait aussi sa fonderie.

En redescendant vers l'Isère par des rampes très escarpées, nous avons laissé sur notre gauche une haute montagne noire profondément ravinée. Mon guide m'assura que du sommet de cette montagne on voit le lac d'Annecy, et il me montra la route qui y conduit par le col de Tamié (*Sta-medium*).

Toute cette partie de la vallée de l'Isère, coupée de ravins profonds, de collines et de plaines, diffère essentiellement de la vallée du Grésivaudan. C'est un pays plus accidenté, plus ouvert, où les lignes semblent combinées à souhait pour former de beaux paysages. D'énormes noyers, jetés par groupes sur le penchant des collines et dont les masses sombres et puissantes se profilent vigoureusement sur le vert tendre des prairies, sur le bleu léger des lointains ou sur la ligne d'argent de l'Isère, impriment au paysage un caractère de grandeur que l'infinie succession des plans, la dimension colossale des montagnes ou la profondeur des vallées ne peuvent pas toujours lui donner.

L'Isère, grossie par les eaux réunies de l'Arly et de la Doron, ces deux redoutables torrens qui descendent des contreforts du mont Blanc, roule ses flots mugissans au fond d'un ravin que la route domine. Les ingénieurs qui ont tracé cette route ne se sont pas piqués

Digitized by Google

d'amour-propre. Le passage de l'Isère au-dessous du confluent présentant de trop grands obstacles, ils ne se sont pas évertués à lutter contre la difficulté, ils l'ont tournée, et, allongeant le chemin de quelques milles, ils l'ont conduit jusqu'au bourg de l'Hôpital où il franchit modestement l'Arly; puis, par un nouveau détour, ils l'ont reporté sur la rive droite de l'Isère et lui ont fait tourner le rocher sur lequel est bâtie la ville de Conflans, rocher qu'il escaladait autrefois. Les voyageurs peuvent aujourd'hui courir la poste de l'Hôpital à Moutiers, mais Conflans mise hors la route a été tuée du coup. Les ingénieurs lui avaient enlevé le chemin de l'Italie, l'Hôpital lui a pris ses habitans et son commerce.

Conflans, l'*Oblimum* des Romains, entouré de remparts et perché sur son roc, a dû perdre de son importance dès que le pays s'est pacifié. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une excellente position militaire et qu'un magnifique observatoire naturel. De ses hauteurs on commande en effet à trois vallées et à quatre ponts, et l'œil suit le cours de l'Isère de l'Hôpital au fort Barreaux.

Au pied du rocher de Conflans, dans une petite plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Isère et que traverse la nouvelle route, on aperçoit de vastes bâtimens que le roi Charles Emmanuel a fait construire. Ces bâtimens formaient autrefois une annexe des salines de Moutiers, qui leur envoyait les eaux de ces salines par des tuyaux en bois de cinq lieues de longueur; ils sont occupés aujourd'hui par l'école pratique des mines.

A peine a-t-on perdu de vue ces bâtimens et tourné le rocher de Conflans, que la vallée se resserre et prend un nouvel aspect. L'horizon est borné par de hautes montagnes de forme extraordinaire. Sur les rocs isolés se dressent des tours en ruines; des torrens, blancs d'écume, se précipitent en cascades le long de hautes murailles de rochers qu'ils battent en brèche; les hameaux se cachent dans les plis des ravins, les bourgades s'étagent sur chaque colline isolée. Des ponts de bois ou en pierre, d'une hardie structure, sont jetés d'une rive à l'autre du fleuve quand les rives se rapprochent. Le pont de Briançon, dont l'arche unique joint les bases de deux rochers couronnés par les ruines de deux châteaux, est le plus remarquable de ces ponts; c'est une de ces constructions singulières qui rappellent les Romains, et que leur audace rend pittoresques.

Cette vallée, dite de la Tarentaise inférieure, est formée par une suite de défilés connus sous les noms de *Pas de la Bastie*, *Pas de la roche Sevin* et de *Pas de Briançon*. L'aspect du pays dans tout l'es-

Digitized by Google

pace occupé par le second de ces défilés a quelque chose de vraiment formidable; ce sont les portes de fer de la Savoie. Un roc vertical de six cents pieds de haut semble fermer la vallée; mais, au cœur de ce roc, on aperçoit une étroite ouverture par laquelle s'échappe l'Isère et où pénètre le chemin. Des deux côtés de l'ouverture, sur la pointe des rochers, apparaissent des pans de murs et des tours démantelées : ce sont les ruines des doubles donjons des seigneurs de Briançon. On n'arrivait à ces châteaux que par un escalier taillé dans le roc, dont on voit encore les degrés. Ces seigneurs, déjà puissans au IXe siècle, rançonnaient marchands et voyageurs contraints de passer sous les murs de leurs châteaux. Ce brigandage servit de prétexte à Humbert II, comte de Maurienne, qui convoitait la Tarentaise, pour assiéger ces deux forts en 1076. Il s'en empara, les fit démanteler, et rouvrit au commerce la route du val d'Aoste et de la Lombardie.

A la sortie du défilé, un spectacle d'une nature plus riante, mais également agreste, s'est présenté à nos regards. D'un côté de la route, l'antique chapelle de Notre-Dame de Briançon s'adossait à de beaux rochers revêtus de lierre par places, et dont une riche végétation remplissait les interstices; de l'autre côté, de puissantes cascades s'échappaient en grondant du fond d'une gorge obscure. De hautes collines, plongées dans une ombre violâtre, formaient le second plan du tableau, que d'immenses montagnes, illuminées par les rayons du soleil à son déclin, entouraient d'un cadre d'or. Les cascades dont nous venons de parler sont formées par le torrent qui descend du col de la Louze; l'une d'elles, la plus voisine de la route, est vraiment magnifique. En Suisse, les descriptions dithyrambiques d'un Ébel eussent popularisé sa renommée; ici, elle n'a pas même de nom.

On a beaucoup abusé du mot pittoresque; il mérite certainement d'être appliqué à toute cette partie de la Tarentaise qui s'étend de Conflans à Moutiers. C'est un des plus admirables pays de montagnes que j'aie jamais parcourus. Je le recommande aux *touristes* en quête de sites extraordinaires, mais je dois toutefois les prévenir d'une chose : c'est que, du moment qu'ils auront mis le pied dans ces montagnes, ils doivent se résigner aux jeûnes et aux *veilles*, car les auberges de la Tarentaise sont plus détestables encore que les gîtes de la Maurienne, dont les passagers du mont Cénis font de si terribles récits.

Aigue-Blanche, que j'ai traversé avant d'arriver à Moutiers, devrait plutôt s'appeler *Aigue-Noire*. La source abondante qui jaillit

Digitized by Google

aux environs du village, et qui court en bouillonnant sur la route, colore en effet d'un oxide brun et presque noir les pierres sur lesquelles ses eaux coulent. Cette source est ferrugineuse; ses eaux sont limpides, mais ne sont pas blanches.

On ne pénètre dans Moutiers qu'en traversant une gorge étroite et profonde : c'est le quatrième défilé depuis Conflans.

Moutiers, situé au confluent de l'Isère et du Thoron, dans une situation analogue à celle de Grenoble sur l'Isère et le Drac, rappelle cette ville, mais dans des dimensions fort restreintes, à peu près comme une miniature rappelle un portrait en pied. Les allures de l'Isère, qui n'est plus ici qu'un torrent, y sont aussi beaucoup moins pacifiques. Cette rivière, noire et bruyante comme un convoi de wagons, traverse la petite ville avec la rapidité de la flèche. Les deux ponts qui joignent les deux parties de la ville frémissent sous les pieds du passant que les mugissemens du torrent assourdissent.

Comme je m'arrêtais, au milieu de l'obscurité, à la porte de la principale auberge de Moutiers, trois hommes se sont précipités sur mes bagages attachés sur le devant de la *calessine* que j'avais prise à l'Hôpital. Je croyais avoir affaire à des voleurs, et je sautais à bas de la voiture, la canne à la main; mais mon postillon, m'arrêtant : — Soyez tranquille, me dit-il; ce sont de pauvres gens qui veulent *vous obliger*. — C'était, en effet, de la mendicité déguisée sous l'apparence de l'*obligeance*. J'aurais dû être moins surpris, car, depuis mon entrée dans la Tarentaise, je n'ai cessé d'être assailli par de véritables légions de mendians. Je cesse de m'étonner de leur persistance en me rappelant que parmi les paysans de ces montagnes la mendicité est considérée comme une carrière à laquelle les parens vouent leurs enfans. En Savoie, du moins, la canaille se borne à mendier. En Italie, elle fait mieux; elle joint à la mendicité une autre industrie plus redoutable pour le voyageur, qui peut bien fermer sa bourse aux mendians, mais qui ne peut guère la refuser aux voleurs. Je ne sais trop cependant si je ne préférerais pas être volé une bonne fois qu'assassiné à la longue par ces bandes de mendians, qui semblent se relayer d'un village à l'autre.

Les économistes du pays attribuent ces habitudes de mendicité à un surcroît de population. Je veux bien croire que la nécessité pousse la plupart de ces malheureux à tendre la main; mais l'habitude a peut-être encore plus d'empire que la nécessité : le fils fait comme le père. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que tous, jeunes ou vieux, semblent mendier par goût et le font avec art. La mendi-

Digitized by Google

cité revêt, en effet, tous les masques, celui du désespoir comme celui de la prévenance; elle sait rire ou se désoler à propos. Elle danse avec la marmotte ou se vautre dans la fange avec la misère. Nous le répétons, cette misère pourrait bien n'être qu'apparente, et ces habitudes de mendicité moins obligées que facultatives. En Savoie, la canaille commence à jouer la comédie; en Italie, elle excelle dans cet art. En Suisse et dans le Tyrol, il y a plus de franchise et de dignité. On ne se fait sans doute pas faute de rançonner le voyageur, mais le pauvre fait moins parade de ses besoins, et ne cherche pas, comme ici, à tirer constamment parti d'une misère plus ou moins réelle.

La petite ville de Moutiers, que l'empire avait élevée au rang de sous-préfecture, semble avoir perdu l'importance qu'elle avait acquise sous la domination française. Sa population ne dépasse pas quinze à dix-huit cents habitans. Les archéologues du pays ont élevé de longues et vives discussions sur l'origine de la *cité des Alpes*, comme ils l'appellent. Les uns tiennent pour l'origine romaine : Moutiers, disent-ils, est le *Forum Claudii* des anciens, mais ils ne citent aucune autorité de quelque valeur à l'appui de leur opinion toute conjecturale. D'autres donnent à Moutiers une origine chrétienne. *Musterium* ou *Monasterium* aurait été, selon eux, un monastère fondé dans ces montagnes retirées au commencement du IVe siècle. Peu à peu des habitations se seraient groupées autour du couvent, devenu le siége de l'un des plus anciens évêchés des Gaules. Sous Charlemagne, cette ville était déjà érigée en archevêché. Les habitans de Moutiers sont excessivement fiers de deux choses : Charlemagne a parlé de leur ville dans son testament, et en 1276 ils ont donné un pape à la chrétienté, Pierre de Tarentaise, autrement dit Innocent V. Moutiers fut saccagé maintes et maintes fois lors des interminables guerres des évêques de Tarentaise, depuis princes de Conflans, avec les comtes de Maurienne et de Savoie. L'un de ces comtes, Aymond, rasa ses murailles en 1336 et ravit à cette ville les privilèges dont elle avait joui jusqu'alors.

Aux portes de Moutiers et au pied d'une haute montagne appelée le *Roc du Diable*, on aperçoit un groupe considérable de longs et étroits bâtimens assez grossièrement construits. Ce sont les bâtimens des salines ou de la *Graduation*, ainsi nommés parce que les eaux du Salins y passent par différens degrés d'évaporation avant de se transformer en sel. Les procédés mis en œuvre pour opérer cette transformation sont curieux. Ceux qui les inventèrent ont cherché

Digitized by Google

surtout à ménager le combustible, rare dans ces montagnes. Ils ont en conséquence remplacé l'action du feu par celle de l'air, l'ébullition par l'évaporation. A cet effet, ils ont construit ces immenses halles, ouvertes aux quatre vents, que nous voyons aux environs de la source salinc, et ils les ont garnies dans toute leur étendue d'un lit de fagots de dix mètres de haut sur environ un kilomètre de long, mettant bout à bout chacune de ces halles. Quand les fagots sont récemment disposés, on dirait un grand chantier de bois sec. Mais cet aspect ne tarde pas à changer. Quarante pompes élèvent dans les combles de ces hangars quatre cents pieds cubes d'eau salante dans les vingt-quatre heures (le tiers de ce qui jaillit de la source) et la répandent par une multitude de petits conduits sur les fagots, à travers lesquels elle s'infiltre goutte à goutte, y déposant ses parties calcaires, y évaporant ses parties aqueuses. Au bout de quelques jours, ces fagots annoncelés ressemblent à quelque pétrification gigantesque; un dépôt terreux revêt jusqu'à leurs rameaux les plus délicats, sans toutefois en altérer les formes : on dirait des fagots de pierre. Au bout de quelques mois, les branches pierreuses prennent plus de volume, les vides se remplissent. Au bout de quelques années, le lit de fagots ne forme plus qu'une masse calcaire percée d'une infinité de trous, comme une sorte d'éponge colossale qui boit des tonnes d'eau et qui remplit un bâtiment de quatre cents pieds de long. C'est alors que, le poids de ces fagots menaçant d'écraser ces bâtimens, et leur épaississement rendant la division et l'évaporation des eaux moins facile, on les démolit et on renouvelle les assises. La même quantité d'eau doit passer neuf fois sur les fagots d'épines avant d'arriver dans la chaudière où la cristallisation s'achève à l'aide de l'ébullition. Seize pieds cubes d'eau salante ainsi divisés se réduisent dans le trajet à un pied cube. A chaque *salinage*, quatre-vingt-dix-neuf mille pieds cube d'eau prise à la source, réduits par le procédé des épines à cinq mille six cents pieds cubes d'eau saturée, sont amenés dans quatre chaudières tenues en ébullition par quatre fourneaux chauffés chacun par quinze cordes de bois, et produisent ensemble six cent quatre-vingt-dix quintaux environ de sel.

L'exploitation annuelle des salines de Moutiers varie de seize à dix-huit mille quintaux de sel, dont le produit net est fort variable, le gouvernement sarde élevant ou abaissant arbitrairement, et selon ses convenances, le prix du quintal. Sous la domination française, ce prix avait été fixé à 8 fr. 25 cent. le quintal. Le produit brut

Digitized by Google

était alors de 160,000 fr., le produit net de 100,000 fr. — Le sel de Moutiers est très blanc. Trois cinquièmes du produit annuel des salines sont consommés dans le pays. Les deux autres cinquièmes sont exportés.

On a tenté, mais sans grand succès, de substituer divers moyens d'évaporation au procédé un peu primitif des fagots. L'évaporation à l'aide des cordes a eu seule des résultats avantageux, mais pas assez toutefois pour être absolument substituée à l'évaporation par les épines. Un bâtiment de quatre cents pieds de long est garni d'une extrémité à l'autre d'un nombre infini de cordes qui descendent perpendiculairement du plafond sur le plancher. Une multitude de petites gouttières distribuent à chaque ligne de cordes l'eau salée élevée dans les combles du bâtiment par une machine à godets. Cette eau descend lentement le long de chaque corde, qui retient ses parties terreuses et la rend déjà réduite par l'évaporation à des conduits, qui la rassemblent dans de vastes réservoirs, d'où elle est ramenée dans les combles du bâtiment, pour redescendre le long des cordes jusqu'à suffisante évaporation. Ces cordes, qui n'avaient que quelques lignes de diamètre dans le principe, présentent à la longue l'aspect de stalactites cylindriques de la grosseur d'un câble et d'une parfaite régularité. Rien de singulier alors comme le bâtiment des cordes, dont les combles semblent soutenus par des myriades de petites colonnes. Mais un jour arrive où le poids de la colonnade menace de ruiner l'édifice; on brise les cordes à coup de maillet et on les renouvelle. La pagode aux mille colonnes est transformée en corderie.

En coupant par tronçons les cordes qui ont servi à l'évaporation, et en les examinant dans le sens de leur épaisseur, on ne peut trop admirer la parfaite régularité de la cristallisation qui les a revêtues et qui semble s'être opérée d'un seul jet. Des milliers de rayons lamellaires, demi-transparens, partent de la corde, point central, et aboutissent à la circonférence. Ces cristaux se composent de parties calcaires et salines qui, dans le trajet des eaux, se précipitent sur chacune de ces cordes.

Il est impossible de se figurer rien de plus grand et de plus austère que le paysage des environs de Moutiers, vu d'une colline ou d'un rocher qui domine la vallée. C'est le style âpre de Salvator, plus la grandeur.

Le lendemain de ma visite aux salines, je résolus de profiter d'une journée magnifique pour explorer la haute montagne, dite *le Rocher*

Digitized by Google

du Diable, qui domine la ville vers l'est. J'arrêtai un guide qui devait porter mon bagage, c'est-à-dire des vivres, un portefeuille et l'indispensable boîte de couleurs, et je me mis en route comme le soleil jetait son premier rayon sur un des coins de la ville. Le Rocher du Diable se dresse sur la rive gauche de l'Isère en pente fort abrupte. Pendant près d'une heure, je fus obligé de gravir des rocs perpendiculaires, puis je rencontrai un joli talus de verdure, et j'arrivai à une espèce de plate-forme isolée d'où, de trois côtés, à l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'étendait librement sur trois vallées. Vers le midi se dressaient brusquement de hautes murailles de rochers auxquelles la plate-forme était adossée. Ces murailles supportaient de longs rideaux de verdure, doucement étagés jusqu'à des bois de sapins qui allaient se perdre dans les nues.

En jetant autour de moi un rapide coup d'œil, j'aperçus tout auprès d'une haie vive, le long de laquelle j'avais fait halte, une petite maison isolée qui, par son architecture, tenait le milieu entre la maison de ville et le chalet. Le même coup d'œil m'avait suffi pour reconnaître le site qui m'entourait. Je ne pouvais trouver une plus belle vue d'ensemble du pays. J'ordonnai donc au montagnard qui m'accompagnait de déposer boîtes, vivres et cartons le long de la petite haie, et je le congédiai, lui recommandant de venir me rejoindre vers le milieu du jour. Après son départ, je m'installai à l'ombre d'un gros noyer, bien branchu, et je m'appliquai à reproduire de mon mieux l'un des coins de l'immense paysage qui se déroulait autour de moi.

J'achevais mon esquisse quand les horloges de Moutiers, que j'apercevais sous mes pieds, perdu au fond de son étroite crevasse, sonnèrent dix heures. Ce son, pareil à celui de la cloche du mineur qui retentit au fond d'un puits, me tira de ma rêverie occupée. Je déposai le portefeuille et le crayon, et je me préparai à faire honneur au déjeuner frugal que j'avais apporté.

Tout en jetant un dernier coup d'œil sur mon dessin et sur le paysage qui m'avait servi de modèle, je me levai brusquement et je me heurtai contre un personnage qui examinait comme moi le dessin que je venais d'achever; dans ma préoccupation, je ne l'avais ni entendu ni aperçu.

Je me retournai vivement, et je me trouvai face à face avec un homme d'une stature élevée et d'une assez belle figure. L'inconnu me salua profondément, et je lui rendis son salut. Alors il m'aborda

Digitized by Google

en me faisant de grands complimens en assez bons termes, mais que je trouvai un peu exagérés. Je répondis poliment.

— Vous n'avez pas encore déjeuné, monsieur, me dit-il en me voyant prendre le petit panier qui enfermait mes provisions de bouche et que mon guide avait déposé près de la haie; voici ma maison, vous me permettrez de vous offrir l'hospitalité et un déjeuner de campagnard. — Je refusai. Il insista, et si vivement, que je dus me laisser faire et accepter le déjeuner. Je suivis donc l'inconnu dans la petite maison blanche, derrière la haie.

Là se trouvaient une table dressée et un déjeuner tout servi, déjeuner de campagnard sans doute et néanmoins très comfortable. Une belle truite, de l'excellente crême, des fruits secs et les trois fromages du pays, le *vacherin*, le *chevrotin* et le fromage de *Tignes*, faits l'un avec le lait de vache, l'autre avec le lait de chèvre, et le troisième avec le lait de brebis, composaient notre menu.

Tout en déjeunant, nous causâmes; l'inconnu raisonnait avec assez de justesse et s'exprimait avec feu et naturel. Il me sembla néanmoins qu'il s'animait aisément et qu'alors son œil étincelait d'une façon singulière. Je remarquai en outre que, dans la conversation, mon nouveau compagnon évitait soigneusement toute question qui pouvait toucher à la politique. Il m'entretenait plus volontiers d'histoire naturelle, de minéralogie, d'industrie, passant de la description des mines d'argent de Pesey à celle des marbrières de Villette, s'occupant avec un égal intérêt des fabriques de minium et d'alun du pays, de l'aménagement des forêts, du projet d'*endiguer* l'Isère, mais revenant toujours à m'entretenir d'une fontaine minérale qu'il avait découverte, dont l'eau guérissait infailliblement une multitude de maladies et dont il me raconta fort prolixement les merveilleux effets. — Vous verrez et vous jugerez, me dit-il en terminant.

Quand nous eûmes cassé les dernières noix et vidé le dernier verre de vin de Montmélian, côte de Saint-Jean-de-la-Porte, car le brave homme avait choisi la meilleure bouteille de sa cave :

— Que faites-vous après le déjeuner? me demanda-t-il avec intérêt.

— D'ordinaire je cours la montagne, je recueille des fleurs, des minéraux, des insectes; je dessine.

— A merveille, je vois que nos goûts sont semblables. Eh bien! voulez-vous aujourd'hui que je vous accompagne et que je vous serve de guide dans vos courses?

Digitized by Google

J'acceptai de grand cœur.

L'inconnu me demanda quelques momens pour se préparer. Je profitai de son absence pour recueillir mon bagage de dessinateur, et, comme je rentrais, je trouvai à la porte du petit casin deux belles mules sellées et bridées, et mon hôte qui m'attendait.

L'attention de sa part était délicate, car sur la Roche du Diable, en fait de chemin, la ligne droite est fort rare et la ligne horizontale l'est peut-être plus encore; c'est-à-dire que pour aller d'un point à un autre, il faut beaucoup tourner et beaucoup monter. Nous enfourchâmes lestement nos montures et commençâmes dans cette partie curieuse des Alpes de la Savoie une promenade des plus variées et des plus intéressantes, nous dirigeant vers le sommet de la montagne.

Plus nous montions, plus le chemin devenait difficile. Les pluies avaient mis le rocher à nu. Sa surface, polie çà et là comme une glace, et coupée en d'autres endroits de crevasses irrégulières et profondes, présentait de grandes difficultés à nos mules, qui en triomphaient avec une adresse que je ne pouvais me lasser d'admirer. Le meilleur cheval se fût abattu et nous eût rompu les os. Quand une fente plus profonde, et en apparence impossible à franchir, coupait le sentier, l'animal que je montais s'arrêtait un instant, comme pour étudier le point où son sabot pourrait se fixer; il allongeait ensuite le pied avec une attention singulière, comme on allonge la main vers un objet qu'on veut saisir, puis il s'élançait et se trouvait établi sur l'autre bord de la crevasse aussi solidement que si nous eussions cheminé en plat pays.

Le sentier que nous avions suivi jusqu'alors aboutissait à de hautes rampes de rochers qu'il fallait absolument gravir pour arriver au sommet de la montagne. Nous laissâmes nos mules au pied de ces rochers; mon guide, qui m'avait rejoint et qui nous suivait en coupant perpendiculairement les pentes que nous étions obligés de tourner, fut chargé de leur garde, et, nous aidant des mains et des pieds, nous commençâmes, le long de parois presque à pic, notre pénible ascension. Enfin, après une demi-heure de ce rude exercice, nous arrivâmes à une petite pelouse légèrement inclinée de l'est à l'ouest, couverte d'un gazon ras tout émaillé des fleurs printanières de la montagne. — C'est le velours qui couvre le tabouret du diable, me dit mon compagnon; nous touchons au but. — En effet, après avoir cheminé pendant un quart d'heure sur cette jolie pelouse,

Digitized by Google

évitant d'étroites crevasses que les neiges remplissaient encore, nous parvînmes à une masse de rochers fendillés et délités, qui se dressaient brusquement à l'extrémité la plus élevée de la prairie. C'était le sommet de la montagne. Nous l'atteignîmes en quelques minutes.

Décrire le tableau qui s'offrit alors à nos yeux serait impossible. De cette montagne qui se dresse comme un obélisque au cœur de la Savoie, comme le Righi au milieu de la Suisse, on aperçoit en effet d'un seul coup d'œil la chaîne tout entière des Alpes du Dauphiné et de la Savoie. Ces montagnes dessinaient autour de nous à l'horizon un cercle de neiges et de glaces qui semblait tracé au compas, tant sa régularité était parfaite. Le mont Blanc au nord, le mont Iseran et le Saint-Bernard à l'est, le grand et le petit mont Cénis au sud, et quelques hautes cimes des Alpes du Dauphiné à l'ouest, formaient comme les grandes dentelures de cette magnifique broderie d'argent. Le mont Blanc, de ce côté, semblait se découper à pic et n'être formé que d'un seul roc noir perpendiculaire, tandis que ses cimes neigeuses s'inclinaient doucement dans la direction du lac de Genève. Les glaciers de Plantery, qui s'élevaient dans notre voisinage, vers l'est, nous cachaient en partie le mont Iseran, où l'Isère, qui lui doit son nom, prend sa source. C'est une montagne de moyenne grandeur, surtout si on la compare au mont Blanc ou au mont Saint-Bernard.

Ce qui me frappa surtout du haut de notre observatoire naturel, ce fut la nudité de la plupart des montagnes voisines. Toutes les pentes de la chaîne qui sépare la Tarentaise de la Maurienne paraissent absolument dépouillées; les montagnes du val de Pesay sont également déboisées. Mon compagnon attribuait la dévastation des forêts du pays aux soldats qui occupèrent la Savoie lors des guerres de la révolution. L'exploitation des salines de Moutiers et des mines de Pesay, et l'incurie d'un gouvernement qui laissait chaque commune libre de couper et de défricher à volonté, doivent être pour plus encore dans cette destruction. Des pâturages remplacent les bois arrachés; sur les pentes les plus inclinées, dans un petit nombre d'années, les rochers remplaceront ces pâturages. Les montagnes de la Savoie deviendront à la longue les montagnes *Rocheuses* de l'Europe.

Quand nous eûmes suffisamment admiré et étudié, nous nous glissâmes le long des rochers et retrouvâmes nos mules, qui se montrèrent aussi adroites pour la descente qu'elles l'avaient été pour la

Digitized by Google

montée. Il est vrai que nous fîmes un long détour dans la montagne pour rendre cette descente plus douce. Au retour, nous longeâmes les haies du petit village de Notre-Dame-du-Pré. Tous les habitans que nous rencontrâmes nous regardaient avec un étonnement joyeux qui me parut singulier; d'autres nous saluaient avec un sourire de bienveillance si prononcé, que parfois il se terminait par un gros éclat de rire. Qu'avions-nous donc de si divertissant? Je m'examinais avec attention, j'étudiais avec soin mon compagnon, qui cheminait sur sa mule le plus gravement du monde, et je ne pouvais rien découvrir qui motivât cette hilarité.

Avant de regagner son habitation, l'inconnu voulut à toute force me conduire à sa fontaine merveilleuse. J'étais harassé; néanmoins je cédai par politesse. Je ne vis là qu'une source d'une eau blanchâtre et bourbeuse, suintant du milieu d'une couche épaisse de limon crayeux qu'elle soulevait à chacun de ses bouillons, et dont à la longue elle revêtait les objets entre lesquels elle s'infiltrait; de chaleur et de gaz, pas la moindre apparence; son goût était fade et terreux. A cela près, cette eau avait peut-être tout autant de vertus que d'autres plus renommées.

Mon compagnon remplit avec un soin particulier deux bouteilles qu'au départ il avait placées dans les fontes de ses pistolets, ayant soin, pour augmenter sans doute la vertu du breuvage, d'y mêler au moins un grand verre de la boue blanchâtre qui revêtait le fond de la mare. Cette opération achevée, nous remontâmes sur nos mules et nous ne tardâmes pas à nous retrouver à la porte de sa petite maison blanche.

Là un dîner fort convenable se trouvait préparé comme par enchantement. L'air vif de la montagne nous avait donné un magnifique appétit, et mon estomac plaidait d'une manière tout-à-fait convaincante en faveur de la nouvelle invitation que mon hôte m'adressait. Je fis donc autant d'honneur au dîner qu'au déjeuner. La soirée était avancée comme nous sortîmes de table. Je songeai alors à la retraite et remerciai de son accueil l'hospitalier étranger, mais celui-ci voulut absolument me reconduire jusqu'aux portes de la ville. Il fit prendre un bâton et un falot à un montagnard qui lui servait de domestique, il mit lui-même avec mystère dans chacune des poches de son habit un long paquet soigneusement ficelé, puis nous partîmes pour Moutiers, profitant des dernières lueurs du crépuscule.

Digitized by Google

Au bas de la montagne, en débouchant sur la grande route, nous rencontrons des enfans qui crient à tue-tête : — Ah! ah! voilà M. L...! M. L...! et qui sans plus de façon nous jettent des pierres et s'enfuient.

Plusieurs vieilles femmes étaient rassemblées aux portes de la ville; à peine nous ont-elles aperçus qu'elles se mettent à chuchotter; puis, comme nous passions devant elles, elles s'approchent, regardent mon impassible compagnon de l'air du monde le plus insolent, et nous accompagnent pendant quelques instans en riant aux éclats. J'étais outré, et je me retournais pour apostropher ces femmes, mais M. L..., haussant tranquillement les épaules : — Laissez-les faire, me dit-il; ce sont de pauvres créatures. Et dans son geste, dans son regard et dans son accent, il y avait une patience et une humilité de Christ.

La nuit commençait lorsque nous entrâmes dans la ville, et, comme les rues de Moutiers ne sont pas éclairées au gaz, on n'y voyait goutte; aussi les traversâmes-nous sans encombre, et je ne tardai pas à arriver à la porte de mon auberge. Là, je remerciai de nouveau mon compagnon hospitalier, lui prenant les mains avec effusion; mais lui, reculant de deux pas et tirant de sa poche ses deux paquets ficelés : — Voulez-vous m'obliger? me dit-il d'un ton affectueux et presque suppliant.

— Vous obliger! mais certainement; votre accueil a été trop aimable et votre complaisance trop grande pour que je puisse vous refuser quelque chose.

— Vraiment! eh bien! écoutez-moi. Vous m'avez dit que vous alliez à Turin : arrivé dans cette ville, vous demanderez au roi une audience, vous lui remettrez de ma part ces deux bouteilles de mon eau minérale, et votre fortune sera faite.

J'étais stupéfait, j'ouvrais de grands yeux.

— Oui, monsieur, me dit-il avec exaltation, votre fortune sera faite et la mienne aussi, car je vous mettrai de moitié dans mes bénéfices. Le roi, je le sais, est atteint d'une grave affection que cette eau seule peut guérir; j'ai proposé au gouverneur de Chambéry de lui en adresser vingt bouteilles qu'il transmettrait à sa majesté, mais, dans ce pays, ils sont si arriérés qu'ils n'ont pas voulu reconnaître les vertus miraculeuses de mon eau; à Turin, on me rendra justice.

Je n'eus pas besoin du regard significatif ni de l'éclat de rire

Digitized by Google

étouffé du lourdaud de montagnard qui nous accompagnait pour comprendre toute l'affaire.

Le pauvre homme était fou!

— Comment donc! lui répondis-je le plus sérieusement du monde; mais certainement je me charge de remettre votre eau au roi lui-même.

— Au roi lui-même! s'écria-t-il avec un air d'inexprimable bonheur.

— Mais oui : je connais intimement le ministre, je lui dirai tout, et avant huit jours justice vous sera rendue.

— Ah! monsieur, que je vous aurai d'obligation! Et l'inconnu me sauta au cou et me pressa long-temps dans ses bras avec toute la chaude effusion d'un cœur vraiment reconnaissant. — Au roi lui-même! s'écria-t-il encore une fois. Puis nous nous séparâmes après un dernier serrement de main. Je le laissai à ses illusions, que je m'étais bien gardé de contrarier. A quoi bon en effet? Ne valait-il pas mieux lui rendre en bonheur, ce bonheur ne fût-il qu'imaginaire, un peu de l'agrément que j'avais trouvé dans son hospitalité si dévouée; hospitalité que de nos jours un fou seul peut exercer de la même façon à l'égard d'un inconnu?

F. DE LA FALOISE.

(*La suite à un prochain n°.*)

Digitized by Google

UNE CONFESSION.

Je crois, mon cher ami, que je n'aurai rien de plus curieux à te raconter durant tout mon voyage que le trait suivant : Je suis venu en Italie, comme tu sais, par le Valais et le Simplon, me détournant de ma route pour visiter le Mont-Blanc et la vallée de Chamonix. Tu trouveras partout des relations de ce voyage. J'entrai dans la Savoie par le *Col de Balme*, et je résolus d'en sortir par la *Tête-Noire*, deux passages aussi différens que curieux. Je te fais grace de mon séjour à Chamonix; mon histoire brûle ma plume. Tu en jugeras par la longueur de l'épître et mon empressement à profiter du premier loisir et de l'auberge la plus commode que j'aie encore rencontrée pour te la dire avant toutes choses. Je ne sais comment il se fit que nous partîmes si tard de Chamonix. Ce ne fut point la faute du guide, qui m'amena mon mulet à l'auberge dès sept heures du matin. J'avais à terminer un croquis à quelques pas du village, je m'égarai en revenant. Je refis mon sac à l'auberge, je déjeunai. En somme, il était deux heures comme nous partions. Le passage de la Tête-Noire n'est pas dangereux, on n'y trouve ni neiges ni escarpemens; le guide ne prévoyait d'autre inconvénient que d'arriver à Martigny dans la nuit. Mais il nous était réservé des contre-temps extraordinaires.

Après deux heures et demie de marche environ, ayant tourné les

Digitized by Google

premières rampes de rochers, nous découvrîmes un grand espace de ciel et pour ainsi dire un nouvel horizon. Je vis alors le guide lever souvent la tête. Un coin du ciel s'était assombri.

— Vous craignez le mauvais temps?

— Ce n'est pas ça... c'est que nous pourrions bien... nous pourrions bien avoir de l'orage.

— Et ce chemin ne serait pas sûr?

— Ce n'est pas ça... c'est que le vent est fort ici dans le courant. Il vous enlève un mulet comme une plume.

— Mais est-ce qu'un vent pareil est à craindre?

Le guide ne répondit pas. Il regardait les nuages qui s'amoncelaient et couvraient peu à peu tout le ciel. Ce passage de la Tête-Noire donne quelque idée du chaos. Imagine des monts, des fleuves, des forêts, tordus et jetés pêle-mêle; c'est grand, c'est beau, c'est terrible. Nous étions, j'imagine, à mi-côte d'une chaîne de montagnes, et ce n'était, au-dessus de nos têtes comme sous nos pieds, qu'une espèce de cascade de quartiers de roches et de troncs gigantesques qui s'allaient perdre dans une vallée ouverte comme un gouffre d'un côté de la route. J'y avais jeté des pierres que je n'avais point entendues tomber. Un étrange silence régnait dans le site sauvage, troublé seulement par le vague frémissement des feuillages à l'approche de la tempête. Ces bruits sinistres, sous ce ciel noir et dans cet endroit, sont bien faits pour intimider. Je répétai ma question au guide.

— Ce n'est pas tant ça... ce n'est pas tant le vent... c'est que la saison n'est pas avancée. Il y a encore de vieilles neiges là-haut : faut nous dépêcher.

Nous vîmes en face de nous se tordre les cimes des arbres. Un long sifflement courut au loin, tous les branchages autour de nous craquèrent courbés comme des panaches. Mon mulet dressa les oreilles. L'ouragan venait de s'abattre dans la vallée.

— Voilà, voilà, voilà! dit le guide d'un ton chagrin.

— Est-ce qu'il n'y a point d'abri, de maison ici près?

— Il faudrait donc que ça fût comme ça, bien près... Il y a bien l'ermitage, mais il faut quitter la route, et puis l'ermite est peut-être mort. Il demeure là-haut. On ne le voit plus, il est si vieux.

— Où est cet ermitage?

— Là où vous verrez un panier au bout d'une corde, le long du chemin. Il ne faut pas compter là-dessus. Faut se dépêcher.

Une rafale lui coupa la parole; il remit sa pipe dans sa poche. De

Digitized by Google

grosses gouttes de pluie me frappaient au visage; mon mulet, effarouché, s'arrêta tout net.

— Oh! la maudite bête, s'écria le guide; hardi, hardi! c'est pas le moment de s'amuser.

Le mulet reprit le grand pas. Il faisait presque nuit; nous avions toutes les peines du monde à retenir nos chapeaux et nos vêtemens. J'étais déjà percé jusqu'aux os, et je grelottais de froid et de peur. Par momens, un bruit lointain prolongé, comme celui de la foudre, dominait tous les bruits de l'orage. Le guide baissait la tête et ne disait mot. Tout à coup, levant les yeux, je tressaillis et je perdis le souffle. Il y avait devant moi une grande figure noire montée sur une pierre, les bras étendus. C'était un vieillard avec une longue barbe, couvert d'un capuchon.

— N'allez pas plus loin, vous pouvez périr.

— Je le sais bien, dit le guide; voulez-vous que je fasse peur à ce voyageur?

— Les *lavanges* se détachent sur tout ce côté-là.

Le vieillard montrait les cimes voisines.

— Eh bien! père Henri, si vous pouvez nous être de quelque chose, ça ne sera pas de refus; je vous demanderai ensuite comment ça va.

— Venez avec moi.

— Prenez la bride du mulet, père Henri, je vas marcher derrière.

Le guide avait compris que j'étais plus mort que vif, il ne me parlait plus. Il recouvrit seulement en passant une de mes jambes que mon pantalon de toile, en remontant, avait laissée nue. Nous gravîmes par un chemin si difficile et si raide, qu'il ne tenait qu'à moi d'embrasser le cou du mulet, sur lequel j'étais appuyé tout à plat. Je ne sais combien cela dura, j'avais les yeux fermés et j'avais perdu tout sentiment comme dans une sorte de sommeil. La voix du guide me tira de ma torpeur.

— Allons, descendez; nous sommes des bons.

Il m'enleva dans ses bras et me soutint pour gravir les trois pierres qui servaient de degrés à l'habitation. C'était un chalet un peu mieux plancheyé que ceux qui ne servent qu'aux bestiaux. L'ermite jeta aussitôt une brassée de vieux bois dans l'âtre, et le guide me présenta une gourde en me disant :

— Allons, il faudra coucher ici pour ce soir. Vous nous donnerez bien à souper, père Henri?

— Je n'ai que du lait à votre service, et du fromage et du pain.... et du bien bon vin pour des occasions comme celle-ci.

Digitized by Google

— Oh! oh! oh! c'est plus qu'il n'en faut, père Henri.

L'ermite disparut comme pour aller chercher ce qu'il avait dit. En un clin-d'œil le guide avait battu le briquet et allumé le petit bois. Une grande flamme jaillit au milieu d'une épaisse fumée. J'étais déjà remis.

— Où est le mulet? demandai-je.

— Là derrière. Il est bien aussi, lui, et pas fâché de ça. Nous avons parti un peu tard.

— Pauvre homme! nous lui causons bien de l'embarras.

Le guide saisit parfaitement ma brusque transition :

— Père Henri! il est fait pour ça. Autrefois, c'était son métier; mais je croyais qu'il ne descendait plus, il est si vieux.

— Qu'est-ce que c'est que ce digne homme?

— Père Henri?... Eh bien!... ce qu'il fait?.... C'est père Henri, quoi... c'est lui qui demeure dans l'ermitage.

— Depuis long-temps?

— Ah! pour ça oui; mon père l'a toujours connu, moi aussi.

— De quoi peut-il vivre ici?

— Ah ben... il a son chapeau... Vous savez bien que je vous disais qu'il accrochait son chapeau sur la route.... et nous tous, pas vrai, en passant, aujourd'hui l'un, demain l'autre, nous mettons dedans une croûte, un morceau de fromage, n'importe... Pour du lait, il n'y a pas une fille là-haut qui lui en refuse.

J'allais faire une autre question, quand le père Henri reparut avec une grande jatte verte qu'il déposa sur une planche de sapin appuyée sur deux pierres. Je voulus examiner la figure de l'ermite, mais son capuchon toujours rabattu ne laissait voir que sa longue barbe jaunie comme le chanvre d'une quenouille. En même temps, le guide l'aidait à faire deux espèces de litières où nous devions dormir. On couvrit la mienne de toutes les hardes qu'on put trouver.

— Ça fait, dit le guide, que nous pourrons passer de la table au lit.

Il fit entendre un gros rire. Le moine refusa de prendre part au repas, disant qu'il avait déjà soupé. Le guide tira un couteau de sa poche et se mit à dégrossir vaillamment le fromage et le pain, après quoi il but la moitié du lait qui était dans la jatte et un grand verre de vin; enfin il s'accouda pesamment sur la table, et se jeta peu après sur son grabat en m'invitant à faire de même. Je n'avais pas faim; je trempai du pain dans un verre de ce vin, qui était vieux et fortifiant. L'ermite récitait son chapelet au coin de l'âtre, la barbe branlante et le visage toujours caché. J'avais grand désir d'entamer la conver-

Digitized by Google

sation, mais je n'osais interrompre ses dévotions. Il s'interrompit de lui-même pour me demander si je me trouvais mieux, et puis si j'étais protestant ou catholique.

— Catholique, mon père, dis-je avec effusion.

— En ce cas, si vous le voulez bien, nous ferons notre prière ensemble. Joseph a dit son *Pater*, j'en suis sûr; c'est un brave garçon.

Le père Henri se mit à genoux, et je fis de même. Il prononçait le latin comme un homme qui l'entend. Il me dit ensuite :

— Vous n'avez pas sommeil?

En effet, il était à peine huit heures, et je n'aurais pu dormir.

— Je me couche aussi bien plus tard; je vous tiendrai compagnie.

L'ermite semblait avoir pris quelque confiance en moi. Sa voix était plus affectueuse; il se tournait à demi vers moi quand il m'adressait la parole, mais je ne distinguais sous son capuce que l'éclat humide des yeux. Je lui parlai, faute de mieux, de la tranquillité de son genre de vie, et j'en fis la comparaison avec l'existence sans doute bien inquiète et bien agitée des étrangers qu'il voyait passer dans sa montagne.

— Je n'en vois plus guère, je suis bien vieux, je vais bientôt mourir.

Je continuai à le féliciter avec une certaine chaleur sur cette existence calme et pieuse. Le moine ne me répondait que par des soupirs; un moment je crus qu'il s'endormait. Il se tourna tout à coup avec une sorte de vivacité :

— Voilà les jeunes gens, voilà l'homme aussi. Ils sont tellement occupés de leurs passions, qu'ils ne peuvent concevoir celles des autres; ils souffrent tous, et chacun s'imagine souffrir seul. O mon fils! quand vous voyez ici-bas un vieillard courbé sous un grand âge, frémissez en songeant à tout ce que peuvent couvrir ses cheveux blancs. Les douleurs se comptent par les années. Parcourez les cloîtres, visitez les familles, vous verrez des visages calmes, des sourires tranquilles, des fronts vénérables; vous direz : Cet homme n'a point connu le mal qui m'agite, ces gens ont bien vécu. Ils ont vécu, c'est assez. S'ils se rappelaient et s'ils pouvaient vous dire tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont souffert, ils vous feraient pâlir. Qui donc évite ici-bas les afflictions d'esprit et l'anathème qui pèsent sur tous les hommes venant en ce monde? celui-là peut-être qui, sans cesse courbé vers la terre, travaille, sue et souffre dans son corps comme son bœuf et son cheval, sans savoir qu'il souffre. Vous me voyez vieux, pauvre, abandonné : j'ai été riche,

Digitized by Google

bouillant, emporté; j'ai vécu comme vous dans le monde; j'ai été soldat, orateur, négociant; j'ai eu des procès, des duels, des querelles de famille... j'ai commis des crimes.

Je compris que ces derniers mots n'étaient que le scrupule d'une ame pieuse; mais ce que venait de dire cet homme m'avait jeté dans un profond étonnement. J'avais parlé assez vivement des chagrins qui m'avaient fait entreprendre mon voyage pour attribuer les propos de l'ermite à la bonne envie de me consoler et de m'être utile. Il reprit :

— Vous êtes chrétien et je vais mourir; mais dussiez-vous attirer sur moi le châtiment que j'ai évité, je veux vous dire l'évènement qui m'a jeté dans la solitude. Il y a si long-temps... tout a changé... que je ne me crois plus obligé à rien parmi les hommes. J'imagine que c'est l'histoire d'un autre malheureux qui vivait sur cette terre où je ne suis plus depuis long-temps. J'avais vécu dans tous les désordres que vous pouvez imaginer. Un jour, il fut question de me marier : on me proposa une personne qu'on jugeait convenable à tous égards. Je me mariai par lassitude, par inquiétude d'esprit, par désir du changement.... Mon Dieu, oui, je me mariai.... Ah! bénissons Dieu!

Il semblait que l'ermite eût oublié son auditeur, et qu'il se fît ce récit à lui-même. Il parlait à voix basse, et s'interrompait souvent, sans doute à cause des souvenirs et des réflexions qui lui venaient en foule. Il se retourna vers moi un moment, et à la vive lueur du foyer je pus examiner son visage que je n'avais fait qu'entrevoir et qui était d'une douceur surprenante. Ses yeux, malgré leur faiblesse, avaient conservé le pur éclat de ceux des enfans. Ses joues décrépites portaient quelques traces de couleurs vermeilles. Il avait encore tous ses cheveux drus et vigoureux comme ceux d'un jeune homme, mais presque tout blancs. Ce visage se rapportait à merveille à sa voix qui était faible, douce, et dont les intonations étaient autant de soupirs.

— Ah! mon fils, je devais commencer ainsi à expier la vie que j'avais menée jusqu'alors. J'étais vain, jaloux, orgueilleux des succès que j'avais eus dans le monde. J'épousai une femme sans mœurs... non, le mot est trop fort....., une femme sans éducation, ce qu'on appelait une femme coquette. J'avais mis toute ma satisfaction, toutes mes espérances dans l'opinion du monde et dans les jouissances de la vanité. Jugez, mon ami, de ce que je dus souffrir. Ah! que nous sommes fous et que nous sommes coupables!... Je ne vous dirai pas mes angoisses. Tous ces souvenirs heureusement sont un peu effacés

Digitized by Google

dans mon esprit. Cela dut être terrible. C'est une chose étrange que la misère de certaines douleurs quand elles sont loin de nous, et que leur violence quand on les endure. Je ne pouvais paraître dans un lieu public que ma femme, par sa contenance et ses regards provocateurs, n'attirât tous les yeux sur elle. Nous ne pouvions sortir sans être suivis de tous ces mendians du libertinage dont les rues des capitales ne manquent pas, et qu'elle encourageait. J'avais volontairement sacrifié ma liberté à une femme, je m'étais marié, et cette femme tout aussitôt se moquait de moi! Quelles risées pour mes amis et pour le monde! Ma femme, d'un coup d'œil, apprenait ma honte à toute une assemblée. Il n'était personne dans la foule à qui elle ne donnât ainsi le droit de me mépriser; et cet affront ne cessait pas, toujours ce fer rouge me brûlait le front à ses côtés. Je ne vous dirai point non plus toutes les inconséquences de ce caractère, les caprices de cette femme, ses récriminations, nos querelles, ses mensonges, ses mépris. Quand je me sentis lié par cette chaîne indissoluble, je fis d'abord quelques efforts terribles comme ces bêtes sauvages qu'on prend au piége, puis je tombai dans un calme farouche.

Ici l'ermite fit une pause, puis il reprit son espèce de monologue, tourné vers le feu, en sorte que je ne voyais plus que son épaisse barbe, suivant le mouvement de ses lèvres et la sinistre cadence de sa voix.

— Ah! oui, mon ami, je ne dormais pas la nuit : je me déchirais la poitrine. Plusieurs fois, au sortir de ces réunions, je lui mis le couteau sur la gorge. Oui, j'allai jusque-là... Espérons que Dieu voudra bien nous pardonner.

Le père Henri s'arrêta, articulant encore quelques plaintes confuses. Je le laissai un instant à ses réflexions; mais, inquiet d'un trop long silence :

— Eh bien! mon père...

Il eut un mouvement de surprise et d'embarras où je vis ses habitudes charitables aux prises avec la répugnance qu'il avait à poursuivre.

— Eh bien! oui, mon fils... je disais... que vous dire de plus?

— Vous aviez commencé un récit qui m'intéresse extrêmement, ne voulez-vous point l'achever?

Il leva les épaules en soupirant profondément.

— Oui, j'avais commencé... mais je sens maintenant qu'il m'est difficile de poursuivre. Il y a si long-temps que je ne suis revenu sur ces évènemens dans toute leur suite. Et puis je ne croyais pas qu'il

Digitized by Google

y eût dans cette vieille tête assez d'imagination pour me peindre si vivement des scènes qui m'épouvantent. Je retrouve des images qui me font reculer... O malheureux !

Il reprit de lui-même comme si j'eusse insisté.

— Il y avait un bon prêtre, un bien digne homme, qui m'avait gouverné dans ma première jeunesse, j'allai le voir. Que pouvait-il me dire? Que c'était là sans doute la juste expiation de la vie que j'avais menée, que Dieu me châtiait pour me rendre meilleur, qu'il fallait souffrir avec patience et humilité. Mais du moins il me plaignit, et pleura du fond du cœur avec moi sur ces douleurs dont le monde ne pouvait que rire. J'éprouvai là qu'il n'appartient qu'à la charité chrétienne de consoler véritablement les malheureux. Ce bon prêtre me soutint quelque temps de ses conseils. Je l'écoutai, je lui dus de prendre quelques bonnes résolutions et de faire quelques efforts. J'essayai de m'enfermer dans ma résignation; mais combien il me manquait encore de force et de vertu ! Avec quelle rage, accrue par la contrainte, je brisais parfois ces liens mal attachés ! Un de mes amis marié, mais plus heureux que moi et connaissant une partie de mes chagrins, nous invita à passer quelques mois de la belle saison dans sa terre. Je le connaissais depuis l'enfance. Il s'appelait Marcellin; il m'avait vu changer d'humeur, devenir sombre, taciturne; souvent il m'avait surpris, me promenant seul autour de ma maison, dans un état d'accablement qui l'avait effrayé. Il comptait me distraire par ce petit voyage, par les plaisirs de la campagne et de la chasse surtout que j'aimais passionnément. Nous partîmes. La terre de Marcellin était située sur les bords d'une grande rivière; elle y communiquait par un canal qui serpentait dans le parc, en sorte qu'on pouvait aller et venir par eau de la petite ville voisine jusqu'au milieu des jardins de cette propriété. Il y avait là de jolis batelets, on s'embarquait sur un pont chinois dont les degrés plongeaient dans l'eau. C'était l'occasion de toutes sortes de jeux et de parties agréables; il y avait nombreuse compagnie dans la maison, des femmes, de la jeunesse, des fous... Pauvres gens !...

Le père Henri, s'étant encore arrêté, reprit d'un ton plus bas, mais plus animé :

— Un jour, nous allâmes en voiture à cette petite ville qui était proche. La grande barque nous y attendait toute pavoisée pour revenir par eau. C'était un jour de divertissement, par un beau soleil. Les femmes étaient parées. On ne faisait que rire autour de moi; cette joie m'était insupportable. Ma femme ne manquait guère ces

Digitized by Google

occasions de me mettre au supplice. Ce jour-là je l'avais tendrement avertie et suppliée avant le départ; mais ma jalousie, c'est-à-dire les tortures qu'elle voyait se peindre sur mon visage, lui étaient aussi agréables que les hommages des étrangers. Il y avait ce jour-là plusieurs jeunes gens nouvellement arrivés et conviés à notre partie. Ils étaient gais, aimables, élégans, et s'empressaient autour des dames. Voulant observer ma femme, je m'étais assis près d'elle sur la barque, quand on partit. Après avoir visité la ville, la traversée devait durer quelques heures. Il y avait bien à peu près cinq à six lieues de cette ville à la terre de Marcellin. Les jeunes gens étaient sur un banc devant nous. Je reconnus bientôt que ma femme oubliait les prières que j'avais faites; ses regards effrontés me perçaient le cœur comme autant de coups de couteau. Je vois encore cet œil insolent. J'attendais qu'elle le fixât sur moi, et sans doute mon visage lui eût fait pitié, mais elle évitait de se détourner, elle me sentait souffrir à ses côtés, et elle souriait. Je lisais dans la contenance de ces jeunes gens le plus parfait dédain pour mon personnage. Quelle épreuve, et quel moyen pour l'orgueil de sortir de la lutte? Elle leur donnait mille occasions de s'empresser autour d'elle. Tantôt elle laissait nonchalamment tomber son mouchoir, et l'un d'eux se précipitait pour le ramasser avec des signes que je comprenais; tantôt elle prononçait étourdiment une phrase, et l'on y donnait réponse avec des allusions que je saisissais. Ils feignaient tous de regarder la campagne. Moi aussi je regardais le bord de la rivière pour m'assurer que nous allions arriver. Nous approchions en effet. Cette femme, que j'avais épousée devant Dieu, tenait dans ses mains un bouquet qu'elle effeuillait nonchalemment. Une fleur qu'elle en avait détachée roula par terre. Je détournai la tête à ce comble d'audace, et celui qui avait ramassé cette fleur la serra dans son sein. Je le vis très bien, et je sentis tout mon sang refluer à mes joues. J'étais étouffé, aveuglé, et je serrai convulsivement le bord de la barque comme si j'allais être précipité dans l'eau; il me restait à peine assez de force et de clarté dans l'esprit pour réfléchir à ce que je devais faire. Courir à ce jeune homme? le prendre à la gorge? Quelle scène! quel ridicule! et puis, n'aurait-il pas fallu attaquer tous ceux qui étaient là? n'aurait-il pas fallu s'en prendre chaque jour à la foule et toujours avoir l'épée à la main? J'étais pâle, tremblant, hors de moi. Par malheur, hélas!...

L'ermite poussa cette exclamation du fond de sa poitrine, d'un ton pitoyable, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Digitized by Google

— La barque toucha; nous étions arrivés. Les jeunes femmes se poussèrent en tumulte l'une après l'autre, avec des cris de joie, sur les degrés à fleur d'eau, et traversèrent ensuite le pont étroit qui menait sur la rive, appuyées sur le bras des cavaliers. Je feignis d'avoir quelques mots à dire à ma femme, et je la retins après les autres, en repoussant brusquement le jeune homme qui lui tendait la main. Il comprit sans doute que j'étais un mari jaloux, et je crus l'entendre rire en s'en allant avec ses compagnons. C'était la première marque de mon impatience que j'avais donnée, et nul, si ce n'est peut-être ma femme, ne pouvait imaginer ce que j'éprouvais. Ce rire poussa ma rage à ses dernières limites. La compagnie s'était déjà engagée sous les arbres, sauf quelques jeunes filles qui folâtraient sur le bord, et qui nous appelaient en riant. Je mis le pied sur les degrés, et je me retournai pour tendre la main... Cette femme alors me jeta un regard épouvanté, où je crus lire des supplications. Elle me livra sa main et monta sur le pont à ma suite. Il n'y avait place que pour nous deux sur ces planches étroites. Elle avançait pas à pas en me serrant la main. Étonnée de mon silence, car elle attendait sans doute des plaintes, elle commença à voix basse une phrase perfide dont elle ne prononça que les trois premiers mots. — Prenez garde! m'écriai-je, et je la poussai dans l'eau d'un brusque et terrible effort. Je me précipitai aussitôt sur elle..... Alors, mon fils, si vous avez le courage d'entendre tout ce que la rage des passions peut faire commettre de plus horrible, je vous dirai ce qui se passa... je vous le dirai pour ma dernière expiation..... alors je tombai sur elle dans le canal et je la saisis par ses cheveux dénoués; et, tandis que l'eau soulevait ses vêtemens et faisait effort pour la ramener à la surface, je lui tenais d'un poignet de fer la tête courbée au fond de l'eau. Un moment le courant me souleva avec elle; elle voulut lutter; son visage sortit de l'eau; mais elle rencontra le mien face à face, et son dernier regard y put lire toute ma vengeance. Avec une fureur implacable que l'enfer me prêta, je replongeai cette tête mourante, je me replongeai moi-même avec ma proie, et je la retins désespérément, craignant que la vie ne m'échappât avant d'être vengé. Le corps ne résistait plus; il glissa de mes mains, et je me retrouvai mourant, échoué sur les roseaux du bord. Je me sentis tout à coup ranimé en revenant à l'air. Je montai sur la rive; il y avait sur l'herbe deux ou trois femmes évanouies. Nous n'étions pas loin de la pelouse, mais nous étions cachés par des arbres; on entendait les cris joyeux de la compagnie qui déjà formait des danses; on n'avait rien entendu.

Digitized by Google

Je m'avançai pâle et ruisselant, et cette idée me vint tout à coup : il faut mentir. Mais je me dis presque aussitôt : Non, je ne laisserai pas ces misérables m'arracher un mensonge; pitoyable rôle, je ne mentirai pas, je les méprise trop; qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. En même temps on venait à ma rencontre; on jetait des cris, on s'effrayait, on m'interrogeait. J'étendis le bras : — Elle est là-bas! — Les jeunes filles accoururent en criant : Morte! morte! au secours! noyée! il s'est jeté pour la sauver!... Je compris que l'erreur de ces femmes me protégerait; mais tout le monde pâlit à la vue de mon calme farouche et surprenant. On courut au canal, je ne bougeai point, et demeurai presque seul appuyé contre un arbre. J'entendis des clameurs perçantes, des désolations : on venait de retrouver le cadavre, qu'on portait dans la maison. Bientôt on revint vers moi, et sans doute la stupeur n'avait fait que croître à mon sujet; on disait de loin : — Il est fou! la peur, le saisissement, le désespoir lui ont troublé l'esprit; une telle secousse si subite..... On m'entoura en silence, on me regarda; puis tout à coup, après quelques signes, on me prit par les bras et l'on m'emmena dans une chambre où l'on me mit au lit. J'entendis donner l'ordre d'aller chercher un médecin. Je demeurai dans mon lit les yeux fixes; tous ceux qui m'approchaient, soit inquiétude sur mon état de prétendue maladie, soit embarras ou incertitude sur ce qui s'était passé, ne m'adressaient aucune question. Cependant on voyait bien que mon état n'empirait pas, et que je ne donnais point d'autres signes d'un cerveau troublé. Mon ami Marcellin m'adressa deux ou trois fois la parole tout bas, et je lui répondis exactement. Il se fit un grand bruit dans la maison jusque vers le milieu de la nuit. Ce qui occupait le plus tout le monde dans cet évènement, c'était l'étrange rôle que j'y avais joué. On hésitait sans doute, on ne trouvait rien d'explicable et d'ordinaire en tout ceci; mais comment imaginer qu'un homme comme moi eût assassiné sa femme, et dans un pareil moment? Ce n'étaient de toutes parts que suppositions bizarres et confuses. Je jugeais bien à peu près tout cela, mais je commençais à frémir en moi-même de l'énormité de mon crime; les remords venaient de naître. Nous étions, je vous l'ai dit, dans la belle saison. Comme l'aube pointait, Marcellin entra dans ma chambre d'un air agité. Il vit que je ne dormais pas et me tâta le pouls; j'avais un peu de fièvre. Il me questionna avec un certain embarras; je répondis si nettement, qu'il me parut de plus en plus étonné. — Tu es donc en état de m'entendre, me dit-il, je vais remplir mon devoir d'ami. Je ne t'interroge pas sur le malheur qui est arrivé; ce

Digitized by Google

qui est certain, c'est que ton silence et ton calme ont surpris les gens au point de mener loin les conjectures. Il faut t'épargner jusqu'à l'ombre d'un scandale. Nous n'avons pas de temps à perdre; je t'ai fait préparer des chevaux, tu vas partir; nous verrons ensuite. — Je ne répondis rien, et je me levai. Marcellin pâlit; il m'aida promptement à m'habiller, et me donna le bras sans mot dire jusque dans une arrière-cour où je trouvai les chevaux.

— Tu prendras la poste, me dit-il, et il me serra la main en pleurant. Je partis... A présent, mon fils, je devrais vous dire par quelle épouvantable pénitence j'ai expié ce crime affreux... Imaginez cinquante ans de remords, de larmes et d'insomnie... J'allai trouver ce prêtre dont je vous ai parlé, il m'ouvrit les bras de la religion; mais je ne pus obtenir d'entrer dans aucun couvent. Il fallut prier un évêque de la Savoie de me dispenser des principaux devoirs du chrétien et de la fréquentation des sacremens qui m'étaient si nécessaires; on considéra que je ne serais point inutile à mes frères dans les passages dangereux de ces montagnes, où je secourrais les voyageurs. J'avais choisi une solitude périlleuse qui est de l'autre côté de ces monts. Quand mes forces se sont affaiblies, je suis venu m'établir ici. Il y a cinquante ans à présent que j'ai quitté mes parens, mes amis, mon pays, mes biens, cinquante ans que je vis seul, abandonné, inconnu, cinquante ans que je pleure; je vais bientôt mourir, et je puis à peine croire que Dieu voudra bien me pardonner...

Le père Henri se retourna en me disant :

— Eh bien! mon fils, me portez-vous encore envie... ou plutôt est-ce que je ne vous fais point horreur?

Je fus fort troublé par cette question, après un tel récit.

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus, sinon que vous m'avez sauvé la vie aujourd'hui et que je ne puis l'oublier.

— Allons, mon fils, vous partirez demain au point du jour. Il est temps de vous reposer; je me recommande à vos prières : que Dieu vous donne une bonne nuit et un bon voyage!

Le père Henri passa dans une pièce voisine, et je m'étendis sur le lit qu'on m'avait préparé.

Je gage à présent, mon cher ami, que je n'ai fait que te mettre en goût; assurément tu ne penses pas que mon histoire est finie, ce ne sont là que les badinages du commencement, et tu attends merveille d'une situation si romanesque. Me voilà couché dans une solitude effroyable, entre un paysan robuste que je ne connais point et ce vieillard qui vient de m'avouer un assassinat. Le guide et l'ermite

Digitized by Google

sont d'intelligence, et cet ermite n'est sans doute qu'un grand drôle qui va tout à l'heure arracher sa barbe et reparaître avec une ceinture de pistolets. L'on va me réveiller au milieu de la nuit avec fracas, et je vais assister à la capture d'une famille de riches voyageurs; les femmes se débattent, et le chef des brigands s'attendrit. Nous parcourons de vastes souterrains où l'on trébuche à des monceaux d'or! — Il n'y a pas moyen d'imaginer rien de pareil dans ce pays que tu ne connais pas. Je craindrais moins un désert des Alpes la nuit qu'une rue de Paris en plein jour. Peut-être ne t'ai-je écrit qu'un rêve de circonstance que j'ai fait en sommeillant au coin du feu, à côté de ce pauvre ermite. Je veux bien te dire, pour diriger de mon mieux tes conjectures, que nous partîmes le lendemain sains et gaillards, après avoir reçu la bénédiction du père Henri, et que je viens de recevoir une lettre de Victor en réponse à celle que je lui avais écrite à Genève. Il m'apprend qu'il a visité le père Henri, que le vieil ermite est à présent couché pour ne plus se relever sans doute, et que le jour même où il l'a visité, un prêtre de Martigny lui avait administré l'extrême-onction, entouré de quelques habitans des montagnes. Il est donc probable que le père Henri est mort à l'heure qu'il est.

Suppose enfin, si tu veux, que je m'amuse ou que je prétends t'amuser, et que l'histoire du père Henri n'est qu'une fable : je n'aurais pas perdu mon temps si tu retirais quelque bénéfice des réflexions que je faisais à ce sujet. Le monde fourmille de ces père Henri, caractères violens, passionnés, qu'on ne peut plier sous le joug commun. Ils te plaisent même, si j'ai bonne mémoire, et je suis de ton goût; mais qu'en feras-tu dans tes gouvernemens modernes et dans tes états sans religion? Quel frein leur connais-tu? quelle autorité, quelles lois, quelle force en viendront à bout? Comment les empêcheras-tu de mettre ton monde à l'envers en un tour de main? Pour se passer de religion, mon très cher ami, il faut avoir la tête vide et l'estomac plein; il faut être un de ces corps sans ame qui nous entourent, dont la vue est bornée en ce monde par une feuille de journal, et qu'on retient sous le joug avec un bout de ruban rouge. Mais si un cœur vous bat dans la poitrine, si des nerfs délicats frémissent dans tous vos membres, si les flammes de l'imagination vous ravissent au-dessus de cette foule, si vous avez conservé dans une ame mieux trempée la ferveur et les nobles élans de la jeunesse, où vous arrêterez-vous, si ce n'est au pied des autels? où lèverez-vous enfin vos yeux désespérés, si ce n'est vers Dieu? Otez le

Digitized by Google

repentir à cet ermite, que devient-il? Un scélérat, un fléau de l'humanité. Eh! que je voudrais donc voir se déchaîner, au milieu de ces gens tranquilles dont je parle, tout ce que les cloîtres et la religion leur ont enlevé de caractères indomptables, hommes farouches, ardens, ambitieux, sans peur et sans frein, cœurs pleins de haine que l'Évangile a radoucis, bouillans courages que la patience a ramollis, esprits mal nés et aveugles que la lumière a éclairés! On les tuerait : les lois sont là. Mais le mal serait commis, et puis les lois auraient fort à faire. Enfin pourquoi les tuer, vous qui ne les valez pas? de quel droit? au nom de qui? au nom de quoi? O gens tranquilles, vous n'êtes que ridicules, et vous seriez féroces! vous sortiriez de votre apathie pour vous faire assassins (je ne dis pas bourreaux, remarquez; le bourreau suit le juge)! Où est votre raison de toucher à la hache? Et voilà ce qui m'est venu naturellement à l'esprit à propos de cette horrible histoire.

Je veux bien enfin répondre à l'objection que tu m'as dû sans doute jeter à la tête beaucoup plus tôt. Pourquoi cet homme lâche-t-il ainsi son secret? pourquoi le dire au premier venu? pourquoi à ce voyageur plutôt qu'à tel autre? Mon cher ami, c'est tout simplement de ma part un défaut de préparation que je ne me sens point du tout l'envie de corriger à cette heure. Les proportions d'une lettre ne m'ont pas permis d'étendre comme je l'aurais pu la conversation qui tout naturellement amena le récit. Rien n'était plus facile d'ailleurs que de l'insinuer dans un nouveau cadre, à la suite d'une autre préface, par exemple une révélation *in articulo mortis*, un papier découvert dans une cellule, le portefeuille de l'ermite trouvé après sa mort, une lettre à sa famille, etc., etc.; mais tu conçois fort bien que je n'irai point à présent te priver de la description de mon orage et recommencer les huit premiers feuillets de ma lettre quand j'ai à peine le temps de t'embrasser et de te dire *adieu*.

ÉDOUARD OURLIAC.

Digitized by Google

LES

PROVINCES BASQUES

PENDANT LA GUERRE DE SEPT ANS.

Nous ne sommes point encore fort éloignés de l'époque où les conventions de Bergara ont pacifié la Navarre et les provinces basques; mais ce serait en pure perte que, dans ces provinces, on chercherait, à l'heure présente, les traces de la désolation qui s'y est produite par la guerre de sept ans. Nulle autre part, en Europe, la nature n'est aussi puissante que dans les vallées vascongades : pour relever les forêts qui se courbent sous les inondations périodiques de leurs torrens et de leurs *gaves*, il lui faut quelques jours à peine; il lui a suffi d'une saison pour déblayer les ruines que les deux partis y ont amoncelées comme à l'envi, pour recouvrir les plateaux de l'Alava et les *hautins* de la Navarre supérieure, de cette végétation abondante qui embrasse tous les versans et, grimpant jusqu'aux derniers mamelons de la chaîne, forme de si vigoureux contrastes avec les neiges et les brumes du mont Adrian. Si, le dimanche ou les jours de fête paroissiale, vous assistiez aux bruyantes manifestations de la joie publique, dans ces vastes *alamedas* où se danse le *tzortzico* guipuzcoan, et où se livrent les grands combats du jeu de paume, pour lesquels s'est de tout temps passionnée la jeunesse basque, vous ne pourriez croire que ces mêmes populations, si ardentes au plaisir, si naïvement et si franchement heureuses, ont, il y a peu d'années, essuyé un

Digitized by Google

effroyable régime d'exactions, de rapines, de batailles rangées, d'escarmouches et de fusillades. Vous ne pourriez croire qu'il n'y a là aucune famille qui n'ait perdu quelques-uns de ses membres par le garrot ou l'escopette. Ces beaux et alertes jeunes hommes, accourus de toutes les gorges et de toutes les montagnes pour se disputer, comme dans les premières sociétés grecques ou latines, le prix du pugilat et de la course, ou pour représenter, comme dans les sociétés renaissantes du moyen-âge, aux applaudissemens de toutes les *républiques* (1) assemblées, une de ces interminables tragédies sacrées écrites en langue vulgaire par les trouvères *escualdunacs* du Xe ou du XIe siècle, vous ne diriez guère qu'ils se seraient froidement entr'égorgés à l'époque où, divisés par les capricieux hasards de la guerre civile, les uns et les autres portaient, sous Espartero le bonnet rouge, sous Zumalacarregui le bonnet blanc.

Parmi les évènemens de ce siècle qui, à vrai dire, ne compte ses années que par des révolutions et des bouleversemens politiques, il en est peu dont les esprits se soient plus vivement et plus douloureusement émus en Europe que de ces longues et sanglantes collisions de Biscaye et de Navarre. On est surpris que nos historiens, nos romanciers, nos poètes n'en aient point retracé les bizarres épisodes. Nous pensons, pour notre compte, que le caractère des hommes qui ont dirigé ou soutenu la guerre de 1833 à 1840 est d'une si réelle et si puissante originalité qu'il est absolument impossible de se l'expliquer et de le définir si l'on ne se résigne à de profondes et patientes investigations. Il n'y a peut-être pas, en ce moment, dans l'Europe entière, un seul écrivain qui se soit formé une opinion exacte de leurs passions et de leurs mobiles. Nous ne parlons point ici des lettrés d'Alava, de Guipuzcoa et de Biscaye, qui, depuis plus de cent ans, se borment à compiler des grammaires et des vocabulaires de leur langue. A chacun sa manière de comprendre et de revendiquer son indépendance; les hommes de guerre ont donné leur sang pour le maintien de la vieille nationalité cantabrique : seront-ils plus heureux les hommes d'étude et de science qui s'efforcent de défendre cette énergique langue *escuarra*, aussi ancienne que leurs mines de plomb ou leurs roches de granit, contre les deux grandes littératures qui l'étreignent, et l'ont insensiblement reléguée dans les plus hautes vallées pyrénéennes? Quant aux écrivains étrangers à la péninsule, on conçoit aisément que dès l'abord un si âpre sujet les rebute; nous craignons bien qu'ils ne se mettent jamais en état de le traiter, si par hasard ils s'imaginent que, pour se le rendre accessible, il suffise de saisir en courant quelques esquisses de mœurs et de paysages, et de recueillir péniblement çà et là des légendes ou des relations de bataille dans les chroniques et les manuscrits.

La révolution qui vient de s'accomplir au-delà des Pyrénées, nous montre jusqu'au plus haut degré d'évidence que les mœurs publiques se sont déjà considérablement adoucies en Espagne. Eût-on prévu, le lendemain de l'*ar-*

(1) C'est le nom que portent les paroisses en Alava, en Biscaye et en Guipuzcoa.

Digitized by Google

quebusade (1) par laquelle a péri Diégo de Léon, que, le jour même de sa défaite, le fameux Séoane, un des généraux les plus compromis du parti espartériste, recevrait tout simplement ses passeports pour l'étranger? La modération dont le peuple et l'armée ont fait preuve, il ne faut point en faire honneur à la seule générosité de Narvaez, d'Aspiroz ou de Serrano : ce sont des populations entières, des bataillons entiers, qui ont, il y a huit ans tout au plus, égorgé, mis en pièces, les Quesada, les Basa, les Canterac, les Escalera; qui donc les eût contenus, si, comme en 1835, ils avaient voulu cette fois encore s'abandonner à la fureur des réactions? Quelle intéressante étude on pourrait faire sur les transformations que le caractère espagnol a subies, aux différentes phases de la guerre civile! Aucun historien, malheureusement, n'a eu le courage ou la force nécessaire pour l'entreprendre. Sur les troubles de Biscaye et de Navarre notamment, nous ne connaissons que des mémoires particuliers, dont les auteurs se bornent à vous communiquer leurs impressions ou, pour mieux parler, leurs déceptions personnelles : livres étranges qui, sans ordre et presque sans suite, font rapidement passer sous vos yeux tel ou tel évènement isolé, ici une escarmouche, une déroute, une émeute, plus loin une *algarade*, un incendie, une exécution. De tous ces ouvrages, ce qu'il y a de mieux à dire, c'est qu'ils nous racontent la guerre de Biscaye avec l'exactitude de ces drames où une vingtaine de coups de fusil, tirés entre deux cartons barbouillés de vert et de jaune, que le spectateur est libre de prendre pour des plaines ou des collines, nous représentent la bataille de Wagram ou les désastres de la Moscowa. Au point de vue politique, ils n'ont pas plus d'importance que les brochures passionnées, publiées à Paris et à Londres pendant les troubles par les agens des deux partis. Le principal défaut de ces livres, c'est qu'ils sont absolument destitués de base historique; défaut capital, si l'on songe que tout, en Espagne, a pour ainsi dire sa racine dans les plus profonds et les plus lointains recoins de l'histoire. Nous nous contenterons de citer les *Mémoires sur les guerres de la Navarre et des provinces basques*, par M. le vicomte Alphonse de Barrès du Molard. Comme MM. Auguet de Saint-Sylvain et Hetzinger qui ont raconté avec chaleur quelques-unes des campagnes de Zumalacarregui; comme M. Sabathier, de Toulouse, et vingt autres, M. du Molard accepte les yeux fermés les trois préjugés fondamentaux qui forment encore l'opinion générale de l'Europe sur l'Espagne. Pour M. du Molard, comme pour tous ses devanciers, l'Espagne est la nation monarchique par excellence; c'est la seule où les idées religieuses puissent, de notre temps, armer les unes contre les autres les diverses classes de la population; c'est enfin un des pays où l'oligarchie nobiliaire a conservé le plus de crédit et d'autorité. En partant de ces trois prémisses, à notre avis radicalement erronées, il est extrêmement facile de donner un sens à la guerre de Navarre et de Biscaye : aussi en a-t-on inféré

(1) C'est ainsi que l'on appelait publiquement en Espagne, alors même qu'Espartero avait toute sa puissance, l'exécution du célèbre comte de Belazcoain.

Digitized by Google

tout naturellement que cette guerre n'a été autre chose que la lutte des élémens religieux, monarchique, aristocratique, dont se composait l'ancien régime de l'Espagne, contre le nouvel élément libéral. Il ne s'est plus agi, en un mot, que d'une autre Vendée, Vendée navarraise et cantabrique, et l'on a rappelé Quiberon et Saint-Florent, de même que, dans les deux derniers siècles, on eût parlé de Worcester ou de Culloden. Or, depuis que l'on se mêle de rapprocher des évènemens historiques, nous ne pensons pas que l'on ait jamais plus mal rencontré. Autant vaudrait comparer aux forêts de sapins de l'Alava et aux abruptes défilés de la Biscaye, les plateaux de l'Anjou et les *bocages* du Maine, ou bien encore Nantes, la vieille ville féodale, avec ses lourds massifs de maisons noires, à la vieille ville celtique dont les maisons blanches se mirent gracieusement dans les eaux de Saint-Sébastien.

Quel souci pouvait-on prendre de la question monarchique dans les provinces vascongades, qui pour résister aux empiètemens de l'autorité royale ont dépensé, du premier prince de race gothe au dernier prince de race française, autant de sang qu'il leur en a coûté pour repousser les Arabes ou les Romains? Si, de 1833 à 1840, le dévouement monarchique a subsisté quelque part en Biscaye, ce n'est point sous la tente de Guergué ou d'Éraso qu'il le faut chercher, mais bien dans le cœur des jeunes Français qui, dès la fin de 1833, sont accourus en foule, de nos provinces méridionales, sous le drapeau de Zumalacarregui. Leurs illusions, il est vrai, ne tardèrent point à s'évanouir; ils s'aperçurent bientôt que rien au monde n'était moins monarchique que cette révolte qui avait pour drapeau la bannière aux trois mains sanglantes de la confédération vascongade, et avant 1838 presque tous avaient repassé les monts.

Nous avons eu sous les yeux la correspondance d'un capitaine de vingt ans aux guides de Guipuzcoa, correspondance naïve qui pour nous résume de la façon la plus touchante ce qu'il reste encore d'ardeur légitimiste dans quelques jeunes esprits. Toutes les lettres écrites le lendemain des premières rencontres sont remplies d'un enthousiasme qui bon gré mal gré gagne le lecteur, à quelque opinion que celui-ci appartienne : vous diriez que l'on entend les clameurs du champ de bataille et que, sur les canons de bronze des longs mousquets de Navarre, dont se servaient les *chapelzurris* en embuscade, on voit étinceler leur ardent regard. Mais combien cet enthousiasme fut prompt à s'éteindre! Et comment se serait-il maintenu à deux pas de cette junte dont les membres s'arrogeaient exclusivement la suprême direction des affaires, parmi ces généraux qui déchiraient les proclamations royales ou les démentaient par leurs ordres du jour, parmi ces soldats des quatre provinces, qui dans leurs passe-temps ordinaires chansonnaient leur roi ou parodiaient ses conseillers, ses confesseurs, ses favoris, ses ministres, jusque dans les corps-de-garde de ses palais d'Oñate et de Durango? Nous serions tenté de dire ses prisons, car on sait à quoi s'en tenir sur la liberté dont ce prince a joui entre l'Èbre et la Bidassoa. Si, après qu'il eut bien compris le but véritable de l'insurrection vascongade, notre jeune compatriote n'aban-

Digitized by Google

donna point le drapeau des *fueristes*, c'est qu'à vingt ans on respecte à l'égal d'une religion son premier serment politique; et puis, on conçoit qu'à cet âge on ait quelque répugnance à briser une épée à laquelle déjà on doit un certain renom. Nous croyons cependant qu'il eût fini par céder aux instantes sollicitations de ses amis et de ses proches : vers la fin de 1838, son retour en France était à peu près décidé. Mais durant cette guerre sans répit ni trêve, qui donc pouvait se promettre le lendemain? Au dernier siège d'Irun, il fut retrouvé parmi les morts, la poitrine percée de coups de bayonnette, sur ces retranchemens devenus célèbres, où, avant d'opérer leur retraite, les compagnies des guides de Guipuzcoa et des chapelurris de Biscaye laissèrent presque tous leurs officiers et la plus grande partie de leurs soldats.

Les écrivains qui ont affirmé que les populations vascongades aspiraient uniquement à obtenir du nouveau régime la conservation de leurs *fueros* et de leurs franchises, n'ont entrevu qu'à demi leurs ambitions et leurs espérances. Pour la junte suprême de Biscaye et de Navarre, où siégeait l'élite de ces populations, prêtres, magistrats, généraux, commerçans, agriculteurs, le but de l'insurrection n'était rien moins que la consécration officielle, définitive de leur indépendance qui, de fait, leur était acquise par la configuration de leur territoire, par le contraste que forment avec les mœurs, les coutumes, la langue, les lois civiles et les institutions de l'Espagne, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue, leurs lois civiles et leurs institutions. Un Navarrais, M. Yanguas y Miranda a tout récemment écrit l'histoire de ces chartes aujourd'hui si célèbres, et dont nos publicistes se sont, depuis dix ans, assez souvent occupés pour qu'à leurs analyses et à leurs commentaires nous puissions nous dispenser d'ajouter un nouveau commentaire ou une analyse nouvelle. L'ouvrage de M. Yanguas y Miranda sera consulté comme un excellent résumé, un résumé complet et lucide, de leurs élucubrations et de leurs travaux; personne avant lui n'a aussi bien démasqué les erreurs et les sophismes où ils sont pour la plupart tombés, personne n'a aussi bien redressé ni débrouillé leurs inconséquences et leurs contradictions.

Ce n'est point assez de prétendre que l'indépendance était le but réel de l'insurrection vasco-navarraise : nous devrons ajouter qu'elle en était le but nécessaire, et l'on en sera convaincu si l'on examine dans quelle situation se trouvaient les quatre provinces à l'égard de l'Espagne, immédiatement après Ferdinand VII. Les membres de la junte avaient compris que le maintien de leurs privilèges était radicalement incompatible avec le régime qui allait se constituer en Espagne; mais, d'un autre côté, ils avaient prévu que des années entières s'écouleraient avant que ce régime se fût solidement établi, avant que la péninsule eût fondé son unité politique, et que, s'ils ne cherchaient point à séparer leur fortune de la fortune de l'Espagne, ils auraient infailliblement leur part des épreuves douloureuses que l'avenir tenait en réserve pour leurs voisins.

Si par les causes qui ont déterminé l'insurrection basque, cette grande levée de boucliers n'a rien de commun avec les bouleversemens politiques

Digitized by Google

dont le souvenir est consigné dans l'histoire des autres nations européennes, elle en diffère bien davantage par les accidens qui ont marqué ses phases principales, et, si nous pouvons parler ainsi, par les aspects qu'elle a présentés. Ceux de nos vieux soldats qui ont pris part aux expéditions de l'empire déclarent unanimement que les campagnes de la péninsule ne ressemblent en aucune façon à celles qui se sont faites dans le reste de l'Europe, et nous n'avons pas de peine à le croire. Le caractère espagnol est un assemblage bizarre des qualités, ou si l'on veut, des humeurs les plus diverses, gaieté convulsive, aboutissant presque toujours à l'abandon le plus expansif et à l'ivresse de l'enthousiasme, orgueil intraitable, dégénérant d'un instant à l'autre en défiance et en cruauté. Ceci explique les contrastes que l'on retrouve à toutes les pages des relations de 1808 et de 1812, massacres de garnisons ouvertement et chaudement fêtés la veille, trahisons et raffinemens de perfidie, succédant brusquement aux démonstrations chaleureuses de l'hospitalité. Mais ce n'est pas tout : la guerre de Biscaye n'a pas plus d'analogie avec celle de l'indépendance que n'en a cette dernière avec les autres guerres d'Europe; le caractère basque n'a du caractère espagnol que l'énergie et la gaieté, qui cette fois ne se neutralisent ni même ne se tempèrent par aucune autre humeur opposée. Aussi devons-nous le dire, il s'en faut de beaucoup que la guerre ait eu dans les provinces vascongades ce sombre aspect sous lequel on s'obstine à la représenter. Si l'on excepte un petit nombre de villages à toute heure foulés par les bandes des deux partis, vous n'eussiez point cru, en parcourant ces beaux pays, que là se déchaînaient les fureurs et les haines qui pendant sept ans ont été pour le monde civilisé un sujet d'étonnement et d'horreur. Parmi toutes ces convulsions et tous ces désastres, nous ne pensons pas qu'il y ait eu un moment où le caractère basque ait fléchi. Le maréchal de Saxe donnait les violons ou la comédie à son armée, la veille même des grandes batailles : autant en faisaient les chefs carlistes dans les bourgades et les villes basques; seulement il n'était question, ni de nos comédies élégantes, ni de nos calmes et correctes tragédies, ni même des longs drames du XVIIe siècle espagnol, mais de ces pièces gigantesques, en quinze ou vingt actes pour le moins, que représentent à l'entrée des villages, devant les populations entassées sur des échafauds immenses, sur les toits des maisons, sur les arbres, des montagnards aux formes herculéennes, hurlant leurs tirades à l'aide de porte-voix qui sans aucun doute leur viennent du théâtre des Romains. Rien de plus étrange que le sujet de ces pièces où tout se mêle et se heurte, la mythologie grecque, la superstition gaëlle ou ibérienne, l'antiquité biblique, le merveilleux chrétien, la légende du moyen-âge. Les rôles de déesses, de martyres ou de princesses y sont tenus par des hommes : il est vrai que pour donner à leurs mâles et larges visages quelque chose de la délicatesse féminine, ceux-ci ne manquent jamais de se barbouiller le front et les joues des couleurs les plus saisissantes, qui à dix pas les rendent tout à fait méconnaissables. Nous nous souvenons d'avoir vu, en 1838, le rôle de Dalila joué par un adolescent de dix-huit ans à peine,

Digitized by Google

qui, à notre avis, eût fait un formidable Samson. Hélas! plus d'une fois, pendant les guerres, il est arrivé que dans l'intervalle de deux représentations la troupe montagnarde est demeurée sur le champ de bataille. Mais ce sont là des pièces qui, du vieillard à l'enfant, sont gravées dans la mémoire des Basques. Si terribles qu'aient été les désastres, il est sans exemple, quand un acteur a fait défaut, qu'il ne s'en soit pas offert une vingtaine pour le remplacer.

Cette morne tristesse que l'on s'imagine avoir plané sur les provinces basques, elle se retrouvait plutôt chez nos populations des frontières, devant lesquelles, sur quatre-vingts lieues environ, la guerre civile étalait à chaque instant ses plaies saignantes, et qui, grace à une civilisation plus avancée, s'émouvaient plus facilement que nos voisins de leurs misères et de leurs excès. Ajoutons que, sur vingt victimes, dix pour le moins étaient personnellement connues de ce côté des montagnes : c'étaient les pâtres, vieillis dans nos pacages, que le détachement christino ou la guérilla carliste avait égorgés avant d'enlever leurs troupeaux; c'étaient des muletiers et des marchands de fer ou de laine, dont le concours, en des temps meilleurs, faisait la prospérité de nos foires; des *cabecillas* ou des chefs de bande, alliés de fort près à nos principales familles; de pauvres journaliers qui, à l'entrée de l'hiver, venaient creuser dans nos champs les grands fossés par où s'écoulent les pluies d'orage; c'étaient enfin les alertes danseurs qui, aux plus beaux jours de la paix, animaient toutes nos fêtes, des roches cantabriques d'Andaye aux roches celtiques de Quérigut. Cette sorte d'angoisse qui tenait continuellement en éveil les habitans des marches françaises, tout contribuait à l'accroître, les perpétuelles agitations des télégraphes sur les clochers ou les tours des hôtels de-ville, le rapide et continuel passage des estafettes, les évolutions de nos troupes échelonnées sur les frontières pour surveiller les mouvemens des deux partis ou pour assister les vaincus.

Ceux-ci, d'ordinaire, affluaient dans nos ports et nos défilés, précipitamment et à l'improviste, comme les bandes de Milans ou les compagnons de Chapalangara, qui, du territoire contesté des Aldudes aux gorges de l'Ariège, se virent poursuivis par les milices à coups de fusil et la bayonnette dans les reins. Quelquefois, dès la veille, le désastre s'annonçait par des symptômes lugubres; quand les habitans des hautes vallées collaient leur oreille contre terre pour mieux saisir les détonations lointaines du combat qui se livrait par-delà les monts, la nuit entière s'écoulait dans les appréhensions et les transes. Les jeunes gens gravissaient les pics pour recueillir les signaux des réfugiés en détresse; nos gardes nationales, accourues au bruit des tocsins, allaient péniblement les retirer d'entre les neiges et les glaces, souvent même d'entre les flammes, car, une fois parvenus sur terre de France, les malheureux, allumant de grands feux pour se réchauffer ou pour reconnaître leur chemin, incendiaient toujours une partie de nos forêts. Nous renonçons à décrire le désolant spectacle qui, le lendemain, attristait les places de nos petites villes ou les *pâtis* de nos villages : des familles entières, exténuées de

Digitized by Google

fatigue et dénuées de toutes ressources, dormant pêle-mêle sur la paille; de pauvres soldats étanchant leur sang avec ces grands mouchoirs rouges à larges raies noires dont on se servait dans ces guerres pour le premier pansement.

Nous le déclarons pour être juste, ceci n'arrivait que sur les frontières d'Aragon et de Catalogne, presque jamais sur celles de Biscaye, depuis que l'on eut donné l'ordre d'interner les réfugiés dans nos villes du centre. On sait combien les Basques aiment le sol, la patrie, la famille. Vous parviendrez sans peine à les attirer hors de leur pays et à les engager, comme l'a fait Annibal, dans les longues et difficiles entreprises; mais si, au plus fort du péril, ils font preuve d'une bravoure que rien ne déconcerte, il faut qu'au moindre répit ils retournent en arrière, il faut qu'ils revoient leurs montagnes, qu'ils embrassent encore une fois leurs femmes et les nouveaux-nés dans leurs berceaux. La nostalgie n'est point pour eux cette maladie énervante qui, chez les autres peuples, anéantit l'activité du corps et de l'ame : c'est un sentiment énergique, irrésistible, qui, bon gré mal gré, les ramène là où ils savent que les attendent toutes leurs affections. Nous sommes à peu près sûrs que les Cantabres, enrôlés sous les bannières carthaginoises, ont pris toutes leurs mesures pour se trouver à Thrasymènes et y porter les meilleurs coups sous les yeux d'Annibal; mais nous sommes encore bien plus certain qu'une si longue expédition ne s'est point accomplie d'un seul trait et sans qu'ils aient rebroussé chemin deux ou trois fois pour le moins. Cela n'est-il point arrivé à nos Basques de France, sous Napoléon lui-même, et quand il s'agissait d'Austerlitz ou de Friedland? Il n'y a peut-être pas d'exemple que les réfugiés basques aient prolongé leur séjour à l'étranger, dès qu'il n'y avait plus de danger à repasser les frontières : c'est là une assertion de la plus rigoureuse exactitude en ce qui touche les exilés de 1820, de 1833, de 1840, et quant à ceux d'octobre 1841, nous sommes convaincu, nous qui avons vu leur tristesse, que, pour quitter nos villes de dépôt, ils n'ont point attendu la dernière insurrection. Combien de fois ces légères *trincadoures,* encombrées de proscrits, qui rasent les flots comme des mouettes ou se balancent à la cime des vagues comme les *cacolets* sur les collines des environs de Bayonne, ne sont-elles point rentrées avec ces mêmes proscrits dans les ports vascongades, long-temps avant que les commissions militaires eussent abandonné leurs terribles prétoires, à Bilbao ou à Saint-Sébastien?

Nous ne citerons qu'un trait, mais un trait remarquable, de ce tenace amour des Basques pour le sol natal. Non loin des Aldudes, où les montagnards des deux nations se disputaient à main armée, il y a un mois tout au plus, la possession de quelques pâturages, la Bidassoa est surmontée d'un petit pont, bien célèbre aux frontières, car, de même que les ponts d'Irun et d'Andaye, il a conservé les entailles en forme de croix que nos conscrits de 1812 pratiquaient à ses barrières; adieux symboliques signifiant que, pour la plupart d'entre eux, l'Espagne devait être un tombeau. A l'extrémité s'élève, sur terre espagnole, un fort où les christinos se sont toujours main-

Digitized by Google

tenus, même à l'époque où les carlistes occupaient la plus grande partie des provinces. On comprendra de quelle importance était ce fort pour les troupes de la reine, quand on saura qu'au moindre succès les correspondances officielles, si souvent interceptées par les *fueristes*, se rétablissaient sur ce point avec une certaine sécurité. A ce poste si périlleux, qui pendant des mois entiers ne recevait aucune communication du quartier-général, les christinos avaient placé, comme autant de sentinelles perdues, quelques miliciens du pays qui, dans leurs extrêmes détresses, ne songèrent pas même un instant à l'abandonner. Ils n'avaient pourtant que le pont à franchir pour se réfugier en France au corps-de-garde établi à l'extrémité opposée. Il est vrai que le principal avantage de la défense consistait dans l'impossibilité où étaient les carlistes de faire usage de leurs fusils qui auraient lancé les balles sur le territoire français. Une balle étant venue tomber un jour, en dépit de tous les avertissemens, aux pieds d'un de nos soldats, on y répondit par trois décharges d'artillerie, qui dispersèrent les assiégeans et soulevèrent dans nos journaux légitimistes une colère qui mit plus de trois mois à se calmer.

Les plus déterminés champions du principe de la non-intervention en Espagne auraient senti peut-être leurs convictions chanceler à la vue de ces guérites étroites d'où les sentinelles de France, tristement accoudées sur leurs fusils, contemplaient en silence les scènes de désolation et de carnage qui, sur l'autre rive, se succédaient presque sans interruption. On a traité de barbarie les duels judiciaires du moyen-âge; mais, dans cette arène de Béhobie ou des Aldudes, c'étaient des populations entières qui s'entr'égorgeaient, et une grande nation ne semblait se trouver là que pour constater le jugement de Dieu. Nulle autre part, de Bayonne à Perpignan, des avant-postes d'Irun aux avant-postes de Bellegarde, la guerre civile n'a présenté d'aussi sombres aspects que dans ces gorges, où chaque jour a eu son exaction et son escarmouche, et où, d'ailleurs, la plupart des siècles ont laissé des vestiges de leurs vicissitudes et de leurs révolutions. Aux escarpemens lointains de la chaîne principale, de mornes forêts de sapins supportent, comme d'énormes entablemens de marbre noir, la zone éblouissante des neiges, qui se confondraient avec les brumes du ciel, n'étaient çà et là des masses de granit rouge que, du fond des vallées, on pourrait prendre pour de larges taches de sang. Un poète ne manquerait pas sans doute d'y voir les traces toutes fraîches encore des merveilleux combats que vinrent y soutenir les paladins de Charlemagne, lorsque de leurs mains de géans ils pratiquèrent à nos plus hautes cimes pyrénéennes ces vastes brèches auxquelles la tradition a pour toujours attaché le nom de Roland. Plus bas, sur les mamelons des chaînes intermédiaires, se dressent les ruines des châteaux-forts de Pompée : quand le soleil gagne le sommet des monts de Bacchus ou de Jupiter (1), vous diriez qu'en

(1) *Mount-Joy* (*mons Jovis*), *Mount-Bax* (*mons Bacchi*), *Mount-Idet* (*mons Iduum*), etc. Il y a dans les Pyrénées plus de vingt pics portant de ces noms latins.

Digitized by Google

se retirant, il alluma les phares qui guidaient les proscrits et les *bagaudes* vers les lieux d'asile ouverts par le vainqueur de Sertorius. Plus bas encore, sur les derniers monticules, s'élèvent les manoirs crénelés du moyen-âge, dont les tours hautaines dominent les châtaigneraies et les bois de hêtres, ni plus ni moins que si le canon de l'arquebuse reluisait dans la barbacane. Puis au-dessous, au bord de tous les gaves, dans les recoins de tous les vallons, aux flancs de toutes les ravines, les métairies écartées, les hameaux épars, les bourgades, atteignant les bornes indécises de l'horizon, disparaissent peu à peu dans de bleuâtres profondeurs. Souvent, parmi les vapeurs d'azur dont se revêtent les collines sous les tièdes et capricieuses bouffées du vent d'Espagne, une épaisse nuée s'élève, poussant dans les airs sa colonne ardente d'où jaillissent les étincelles, ou s'avance impétueusement dans les terres comme les flots de la marée montante. C'est la fumée de l'incendie par lequel une *guérilla* carliste aura voulu signaler son algarade; c'est le prélude habituel de l'escarmouche qui tout à l'heure va ébranler, mais sans les abattre, les murailles du fort christino. Il n'est pas de chef dont la bande ne se soit brisée déjà contre ces petites redoutes, comme les torrens gonflés par les pluies d'automne contre les arches du petit pont. Quelquefois, durant les courtes suspensions d'armes dont les deux partis ne sont redevables qu'à leur lassitude, vous êtes surpris d'entendre, le long des chemins creux, les notes mélancoliques des complaintes de Navarre ou les refrains éclatans des ballades guipuzcoanes : ce sont des femmes de tribu galle, au corset rouge ou vert et aux amples robes flottantes, qui, malgré les troubles, peuvent, dans toutes nos montagnes, circuler de l'un à l'autre village sans avoir à craindre la moindre insulte, et dont la fière démarche ne serait point désavouée par celles de leurs aïeules qui traitèrent avec Annibal du passage des défilés. Leur voix s'affaiblit et se perd derrière les haies de troëne et de chèvre-feuille sauvage. Mais d'où partent ces autres accens, d'abord si indistincts qu'ils ressemblent au cri prolongé du milan ou du paon de bruyère, et qui insensiblement se traduisent en paroles de guerre ou d'amour? C'est le pauvre soldat de la reine qui lave ses blessures dans les eaux du fleuve, et dont la chanson traînante s'accompagne de l'éternel sanglot que forment les cascades et les remous écumeux de la Bidassoa.

En 1835, le fort christino fut assiégé par deux bataillons où servaient en grand nombre ceux de nos compatriotes qu'avaient attirés en Navarre les premiers faits d'armes de Zumalacarregui. Aucun d'eux ne déchira sa cocarde; un seul, qui avait devant les yeux la maison paternelle, et peut-être celle de sa fiancée, ne put surmonter le désir de revoir les siens. La nouvelle se répandit que les christinos, se proposant de dégager le poste, étaient sur le point de revenir en force; un engagement sérieux devait de toute nécessité s'ensuivre, et s'il arrivait qu'il y succombât, quel malheur que sa mère ne l'eût point une dernière fois embrassé! Songez, d'ailleurs, qu'entre lui et la France il n'y avait que deux ravines et un petit fleuve, et que, dans deux heures au plus, il pouvait effectuer son retour au camp. Un soir que tous ses

Digitized by Google

compagnons s'étaient endormis auprès des grands feux que les carlistes allumaient autour de leurs tentes, il se résolut à risquer l'aventure. Malheureusement, les christinos avaient opéré leur mouvement beaucoup plus tôt que ne s'y attendaient les *fueristes*, et leurs détachemens parcouraient déjà la vallée dans toutes les directions. Il ne tarda pas en effet à rencontrer une de leurs patrouilles, dont un splendide clair de lune lui permit de distinguer les berrets rouges, et par laquelle il fut au même instant aperçu. Sa position était des plus critiques; impossible de revenir sur ses pas, la guérilla s'étant empressée de lui couper la retraite; impossible de rester en place, car l'ennemi, qui sans doute se croyait épié par un éclaireur carliste, ne manquerait point de battre les halliers. Il continua sa route en redoublant de précautions; tant que la nuit demeurait sereine et que sous le regard de lynx des partisans montagnards tout semblait se mettre en relief dans les chemins de traverse et les champs de blé morisque, il se tenait anxieusement tapi dans les haies d'aubépine; quand la lune se recouvrait de ces énormes nuages où, de temps à autre, dans les Pyrénées, s'engouffrent jusqu'à ses moindres lueurs, il reprenait sa course vers la Bidassoa. Comme il arrivait au bord, il fut reconnu par un des soldats christinos, qui l'atteignit d'un coup d'escopette si bien ajusté, qu'il se laissa tomber dans le fleuve sans même pousser un gémissement. C'en était fait de lui si le poste français, qui avait pris l'alarme, ne l'eût immédiatement recueilli. Cinq minutes après, on le transportait chez sa mère, dont le château était situé à une demi-lieue du poste environ. Mais quand il revint à lui, nous vous donnons à penser quelle fut sa douleur de se voir ainsi hors d'état de rejoindre le drapeau! Quelle tache pour son nom si la veille d'une bataille il était accusé d'une désertion volontaire! Et dans quel embarras n'allaient point se trouver ses camarades, les officiers de France, qui, pour la supériorité de leur instruction, essuyaient déjà toute l'envie et toute la haine des officiers espagnols! Ce fut à peine si l'on empêcha qu'il ne déchirât l'appareil que sa mère elle-même avait posé sur sa blessure; tout fut impuissant à calmer ou à contenir son désespoir, qui bientôt le jeta dans un plus long et plus profond évanouissement. Ce désespoir avait eu pour témoin le plus jeune de ses frères qui, se conformant à l'usage en vertu duquel, dans la plupart de nos provinces méridionales, les derniers fils de la famille sont voués à l'église, devait le lendemain partir pour un séminaire des basses terres. Ne s'inspirant que de son dévouement et de son courage, il revêtit l'uniforme du blessé, traversa le fleuve à la hâte, et vint tomber un peu avant le jour entre les mains d'une patrouille carliste qui le conduisit à son chef, au moment où il se faisait par le camp grand bruit et grand scandale de la défection d'un volontaire français. Mais il avait affaire à des hommes dont le moins généreux et le moins noble était après tout parfaitement capable d'apprécier tous les mérites d'une résolution chevaleresque; en revendiquant pour lui-même la part de dangers qu'aurait dû courir son frère, il désarma jusqu'aux plus malveillans. Déjà pourtant les rauques fanfares des clairons d'Oñate annonçaient l'approche

Digitized by Google

des forces christines. Dans ce premier combat, où il s'était si étrangement et si soudainement engagé, il n'y eut point de chapelzurri endurci au péril par trois ans de guerre qui fît preuve d'un plus stoïque sang-froid ni d'une plus ferme intrépidité. Quand son frère, bien long-temps avant son complet rétablissement, lui vint redemander son épée, nul assurément n'eut l'idée de prétendre que cette arme avait un seul instant cessé d'être l'épée d'un homme d'honneur. Cet événement, du reste, ne changea rien à ses déterminations précédentes. Au bout de quinze jours, il reprenait ses études; trois ans après, il était prêtre; et, comme dans nos montagnes il est d'usage que l'on confie aux jeunes prêtres la cure même de leurs villages, nous pensons que, du seuil de son presbytère, il peut aujourd'hui apercevoir le champ de bataille où il a maintenu le vieux renom de sa famille, à la plus décisive peut-être des rencontres qui ont précédé le combat d'Ochandiano.

Ce combat d'Ochandiano doit être considéré comme le Preston-Pans du Charles-Édouard espagnol par ceux qui dans la cause des *fueros* s'obstinent à voir une cause purement monarchique. Des deux côtés, de même qu'à Logroño, à Echarri-Aranaz, dans les Amezcoas, à Miranda de Ebro, il s'y fit de véritables prodiges de bravoure; mais nous devons constater une chose étrange, c'est que, de tous les chefs qui ont pris part à une guerre si longue et si acharnée, les chefs carlistes sont les seuls, trois ou quatre sommités christines exceptées, qui aient acquis en Europe une grande célébrité. De Zumalacarregui à Eraso, il n'est pas un général *fueriste* dont les journaux légitimistes de France n'aient chanté les louanges sur tous les tons de l'enthousiasme; et puis l'on sait comme les uns et les autres sont exaltés dans les mémoires publiés par ceux de nos compatriotes qui ont formé leur cavalerie, dirigé leur artillerie, commandé leurs avant-gardes ou qui, de 1833 à 1838, ont rempli auprès d'eux les fonctions d'aides-de-camp. Pourquoi les écrivains constitutionnels n'en ont-ils pas fait autant pour les gloires christines? Il a fallu que l'infortuné Diégo de Léon fût sacrifié à de misérables rivalités de quartier-général, et dans des circonstances qui ont soulevé l'indignation universelle, pour que l'illustration européenne s'attachât au nom désormais populaire du brillant et magnanime comte de Belazcoain.

Ce n'est pas seulement envers les chefs que l'on s'est montré oublieux ou injuste : on ne l'a pas moins été à l'égard de l'armée qui est venue à bout de l'insurrection. Nous ne croyons pas cependant qu'à aucune autre époque il se soit rencontré de soldats plus résolus à l'attaque, plus fermes dans la résistance, plus résignés aux privations, plus endurcis au feu et à la fatigue que ces rudes et patiens christinos de l'armée du Nord, dont le courage ne s'est jamais rebuté, dont le patriotisme ne s'est jamais démenti. Voyez-les, durant leurs haltes, exténués, décharnés, demi-nus, manquant de vivres et de chaussures, minés par les diètes sans terme, le regard éteint par la fièvre, les pieds en sang, criblés de blessures, trempés jusqu'aux os par la pluie, ou calcinés par le soleil : vous diriez que l'on peut d'un souffle renverser des bataillons si hâves et si déguenillés. Mais que le plaisant en titre de la com-

Digitized by Google

pagnie ou de la *guérilla*, quelque bel-esprit madrilègne lançât de nouveau son lazzi éternel contre les trois choses qui, dans un armée christine, servaient tour à tour de but aux brocards et aux épigrammes, le gouvernement de Madrid, le prétendant, le conscrit galicien ou manchègne, il n'en fallait pas davantage pour qu'à l'heure même ils ne songeassent plus à leur faim et à leur lassitude. Et maintenant, si l'élégant sous-officier andaloux, qui porte les crasseux lambeaux de son uniforme aussi fièrement et aussi galamment que s'il avait sur l'épaule sa plus riche veste de *majo*, veut bien, en s'accompagnant de l'unique refrain qui ait jamais couru sur les cordes de sa guitare, chanter à tue-tête, de sa voix claire et vibrante, une de ces burlesques épopées où reviennent à tout propos les prouesses du bandit ou de l'étudiant, les amours du muletier et de la *manola*, les subtilités inouïes du bohème, les tribulations du moine ou de l'alcade, toutes les aventures bouffonnes, toutes les joies ardentes du peuple par-delà les monts, vous aurez aussitôt sous les yeux un des plus curieux spectacles qui se puissent décrire. Cinq minutes ne se seront pas écoulées sans que les uns et les autres, oubliant le chanteur et ne s'inspirant plus que de leur gaieté propre, vous aient donné un échantillon des danses de toutes leurs provinces : le *zapateado* asturien se mêlant à la *cachucha* castillane, la bourrée catalane à côté de la *jota* aragonaise; ici le *tzorzico* guipuzcoan, plus loin le *bolero* de Murcie ou de Valence, et pour orchestre les *tonadillas* et les séguidilles des douze royaumes espagnols. Dès ce moment, voulez-vous qu'ils se pressent autour de leurs drapeaux, aussi déterminés, aussi alertes que s'ils venaient d'entrer en campagne, disposés à tout endurer, à tout entreprendre, assauts, combats, embuscades? Voulez-vous qu'ils se plient aux évolutions capricieuses de leur tactique épuisante, qu'ils se dispersent dans toutes les directions, derrière les haies, parmi les fondrières, au fond des vallées, au flanc des ravines, qu'ils se jettent sur l'ennemi avec la rapidité de la flèche ou l'attendent couchés à plat ventre, le fusil en arrêt et la cartouche aux dents? Voulez-vous qu'ils franchissent vingt ou trente lieues de montagnes, que, d'un seul trait et presque sans reprendre haleine, ils repassent de Catalogne en Navarre, ou de Biscaye en Aragon? Pour tout cela il suffit que la trompette leur fasse entendre une de ces marches qui les reportent aux grandes journées de 1808 ou de 1812, et dont chaque note leur parle de la patrie, de l'honneur national, de la constitution et de la liberté.

On aura beaucoup à faire si jamais l'on songe à réparer la criante injustice que nous avons signalée tout à l'heure. Dans les provinces que la guerre a long-temps désolées, il n'y a peut-être pas de village où l'histoire n'ait à recueillir quelque trait héroïque; et ceci ne concerne pas uniquement l'armée régulière : il n'est pas dans la population une classe qui n'ait rivalisé avec elle, en fait de courage et d'abnégation. Ce sont les *urbanos* de Bilbao, c'est-à-dire la bourgeoisie, le barreau, le commerce de ce Madrid vascongade, qui ont contraint les lieutenans de Zumalacarregui à lever le fameux siége de 1835; ce sont les *urbanos* de Barcelone, de Reuss, de Figueras, d'Espar-

Digitized by Google

raguerra, qui ont tenu en échec le comte d'Espagne et ses farouches *cabecillas;* les *urbanos* de Sarragosse, de Tarragone, de Calatayud, de Tortose, qui ont empêché Cabrera de s'établir dans les villes et les principales citadelles; les *urbanos* de Valence, de Jaën, de la Vieille et Nouvelle Castille, qui, harcelant Gomez et l'affaiblissant par des agressions incessantes, l'ont forcé à se replier sur l'Èbre et à terminer son audacieuse maraude aussi précipitamment qu'il l'avait commencée. Il y a, dans les royaumes de Catalogne, d'Aragon et de Valence, tel village dont la population virile a péri tout entière dans une rencontre, tel autre que les habitans ont, jusqu'à l'extermination du dernier d'entre eux, défendu maison à maison contre les bandes de Simon Torre et d'El Ros d'Eroles. Aux environs de Murvièdre, nous avons vu les débris de la petite église où quinze miliciens, à bout de munitions, pressés par les flammes, s'entre-tuèrent à coups de bayonnette, plutôt que de se rendre à Balmaseda. C'est toujours le même pays, le pays où furent Sagonte et Numance : on se croirait reporté aux temps où Annibal rasa la première de ces deux villes, et où la seconde fut affamée par Scipion.

Que leur est-il revenu d'un si complet dévouement et d'une si admirable bravoure? Ce sont précisément ces mêmes *urbanos* dont, à Barcelone, les maisons prenaient feu, il y a huit mois à peine, sous les bombes de Van-Halen; les mêmes dont hier encore, à Séville, Espartero en personne a incendié les faubourgs; les mêmes que les commissions militaires entassaient dans les cachots de Mont-Jouich, cette bastille catalane demeurée debout avec tous ses canons et toutes ses redoutes; les mêmes que Zurbano désarmait et décimait à Girone; les mêmes que les alcades faisaient assaillir à coups d'escopette si, au moment où s'entamaient les élections municipales, ils s'avisaient de choisir d'autres candidats que les créatures du comte-duc. De quoi donc les punissait Espartero, sinon de lui avoir conféré, en septembre 1840, un pouvoir qui s'est ainsi joué de leur fortune et de leur vie? — Qu'est-il revenu à l'Espagne elle-même d'avoir tant souffert et tant combattu? Jouit-elle enfin de cette constitution de 1837 pour laquelle se sont accomplis de si douloureux sacrifices? Pour retirer la Péninsule de l'abîme que lui ont creusé quatre cents ans d'excès politiques et de prévarications administratives, précédant tout un demi-siècle de crises intérieures et de révolutions, pour rétablir son crédit et ses finances, pour réhabiliter sa justice, pour relever son commerce, son industrie, son agriculture, s'est-il opéré jusqu'ici un seul effort qui donne l'espoir de jours meilleurs? On a fait grand bruit, avant les derniers évènemens, des rigueurs exercées par Zurbano contre les fraudeurs d'Aragon et de Catalogne : la belle avance que l'on fusillât ou que l'on pendît les contrebandiers du nord! Le gouvernement du régent avait-il un autre but que d'ouvrir un plus vaste et plus commode marché aux produits de l'Angleterre, qui, à la même époque, protégeait ouvertement les contrebandiers du midi?

A l'heure où nous sommes, il ne reste peut-être plus un soldat à Espar-

Digitized by Google

tero, de l'un à l'autre bout de l'Espagne. L'opinion publique, en Europe, se montrera sévère envers le duc de la Victoire, qui, pouvant abdiquer la régence comme un roi dépose sa couronne, a mieux aimé finir comme un véritable *bandolero*. L'homme qui vient de bombarder Séville n'a plus droit évidemment au respect qui a de tout temps environné les grandes infortunes. L'histoire d'Espagne n'offre pas un autre exemple de la popularité dont il a joui après les conventions de Bergara, ni de l'abaissement profond où il se voit actuellement réduit. C'est à lui-même qu'il doit s'en prendre d'une chute si humiliante : n'est-ce pas lui qui, par le mépris hautain qu'il affichait pour toutes les lois constitutionnelles, a exaspéré le parti *progressiste* et, en général, toutes les opinions indépendantes? Est-il donc si exorbitant qu'il leur ait répugné d'abandonner à cette dictature inintelligente une liberté qui a tant coûté de pleurs et de sang? N'est-ce pas lui qui, laissant se compliquer les problèmes où se trouve engagé l'avenir de l'Espagne, a rétabli dans toutes les provinces les chances du parti modéré, le seul parti qui ait étudié ces problèmes, le seul qui ait sérieusement tenté de les résoudre? Aurait-il eu à se débattre contre l'insurrection de toutes les villes catalanes et andalouses, s'il n'avait manifesté l'intention de sacrifier à l'Angleterre leur commerce et leur industrie? Faut-il s'étonner que, de l'un à l'autre bout des pays vascongades, on ait entendu gronder, depuis 1840, toutes les haines de 1834, si, à la place de leurs franchises, qui du moins leur valaient un peu de bien-être et beaucoup de liberté, le régime espartériste ne substituait en réalité que l'anarchie ou la terreur? Que les défenseurs de l'ancien régent, s'il lui en reste encore, ne lui cherchent donc pas une excuse dans les troubles qui, à dater de son avénement, n'ont presque point cessé de bouleverser la Péninsule : c'est lui qui, par son incurie ou par sa violence, a pour ainsi dire pris à tâche de les susciter. Sous un autre comte-duc, au XVIIe siècle, l'Espagne de Philippe IV se tordait également dans les convulsions de la guerre civile. Alors déjà l'impulsion était donnée au mouvement de décadence qui a successivement détaché de cet empire gigantesque les comtés et les duchés tributaires, les vice-royautés et les colonies. Sur la terre même de la métropole, sur ces côtes méridionales où le vieux peuple d'Isabelle-la-Catholique avait si bien terminé le moyen-âge par l'expulsion du dernier Maure, et si bien commencé l'âge moderne par le départ des premières voiles qui aient cinglé vers le Nouveau-Monde, on pouvait dès ce moment prévoir l'établissement définitif de l'Anglais à peine repu de la part énorme qu'il s'était faite à la curée des îles et des continens espagnols. Que dirait aujourd'hui l'histoire si, pour détourner du trop fameux Olivarès la responsabilité de ces démembremens et de ces ruines, les publicistes ou les courtisans de ce ministre s'en étaient pris au marasme où, par l'effet de son aveugle et oppressive politique, allaient tour à tour s'engouffrer et s'éteindre toutes les forces et toutes les splendeurs de la monarchie?

XAVIER DURRIEU.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LA FABLE ET LES FABULISTES EN 1843.

Il fut un temps où, grace à l'absence des préoccupations politiques et philosophiques, une page spirituellement tournée, quelques vers polis avec art, remuaient de fond en comble une société attentive aux moindres productions du bel-esprit. Alors il suffisait de bien dire pour se faire écouter, et l'art d'ennoblir les petites choses, d'intéresser par le charme de l'expression aux plus insignifiantes, s'estimait presque à l'égal des créations du génie. Il est vrai qu'à l'époque dont je parle, vers le milieu du XVIIe siècle, les qualités même secondaires du style, la facilité, la correction, l'harmonie, étaient encore des mérites nouveaux dont la rareté faisait le prix. Alors, d'autant plus accommodant sur le fond qu'il se plaisait davantage à l'analyse des formes, le public laissait libre carrière à la pensée du poète, lui pardonnant toujours quand l'éloquence plaidait sa cause. Tout favorisait donc la venue d'un de ces chefs-d'œuvre de l'art où la scrupuleuse observation des convenances du langage, la perfection des formes, contiennent et rehaussent la pleine originalité des inspirations. Ajoutons qu'à ce moment même la langue, disciplinée enfin par l'impérieux génie de Malherbe, atteignait tous les jours à plus de précision et de netteté. Seulement, il était à craindre qu'un excès de correction, une régularité systématique, ne lui fissent perdre cet aimable abandon, ces graces naturelles et simples, ce parler naïf qu'elle avait d'instinct, mais avec un charme qui nous ravit encore.

Par bonheur, un poète vint qui la sauva des puristes, qui, corrigeant la rigueur des lois nouvelles par l'heureuse licence des poètes anciens, réunit

Digitized by Google

dans son admirable style la précision à la souplesse, la variété et l'éclat des couleurs à la pureté du trait, à la solidité des contours. C'est là le secret de l'œuvre de La Fontaine; c'est à cette fusion harmonieuse, opérée par le goût le plus exquis, du parler naïf du moyen-âge avec la langue analytique des temps modernes, qu'il doit cette originalité d'expression égale, pour le moins, à l'originalité de sa pensée. Gardons-nous cependant de le considérer uniquement comme grand écrivain. Le poète qui, en un cadre des plus étroits, a renfermé tant de tableaux, tant de portraits d'une vérité frappante, qui peignit l'humanité en se peignant lui-même avec le plus charmant abandon, ce poète est un penseur sans nul doute, et, à ce titre, peut prendre sa place non loin de Molière et de Racine. Je dirai plus : les créations de La Fontaine, avec bien moins de profondeur et d'étendue que celles de ces deux illustres contemporains, sont d'une vérité plus générale peut-être.

Les personnages de la fable, en effet, n'appartiennent à aucune société, à aucune époque; ils ne peuvent nous toucher que par le naturel des passions et du langage qui les fait agir et parler humainement dans une circonstance donnée. C'est là l'avantage comme aussi l'inconvénient du genre. Dans les lieux communs de vérité morale où elle se renferme, ne disposant que d'une ou de deux situations au plus, la fable ne saurait représenter des hommes à fond et au complet, créer de ces types vivans, saisissans, comme Othello, Tartufe ou Joad. Elle ne peint pas, elle esquisse; mais son esquisse, n'accusant que les traits généraux et caractéristiques de la nature humaine, est par cela même d'un effet plus durable, d'une application plus étendue. C'est ainsi du moins que La Fontaine comprit et pratiqua la fable : tout l'y engageait alors, et l'originalité, l'indépendance de son génie, et la liberté dont jouissaient les intelligences qui n'avaient point à subir, comme de nos jours, le joug d'un parti, d'une religion ou d'un système. De partis à ce moment, il n'y en avait plus : on pensait, on écrivait à l'aise sous la protection ferme autant qu'éclairée du jeune Louis XIV, et, entre la religion et la philosophie, un rapprochement s'opérait par les habiles concessions du cartésianisme.

Rien n'entravait donc le regard du poète, rien ne troublait ce point de vue solitaire et désintéressé d'où il contemplait les lois éternelles du cœur de l'homme et les pittoresques accidens de la nature. De plus, il avait tout loisir d'exprimer ses observations, d'analyser ses sentimens, et à cet usage il trouvait sous sa main un merveilleux instrument, une langue naïve encore sans puérilité, forte déjà sans raideur, indécise même sur quelques points, mais dont il allait fixer la forme en y imprimant sa pensée.

C'est dans ces conditions, les plus favorables peut-être qu'un de nos poètes ait jamais rencontrées, que se produisit La Fontaine. Il vint à point, comme tous les grands hommes : un peu plus tôt, l'imperfection de la langue ne l'eût fait connaître qu'à demi; plus tard, sous le règne de Condillac et de Voltaire, notre fabuliste eût-il conservé toute l'indépendance de sa pensée, toute la fraîcheur de son coloris? Dès-lors il devint presque impossible de s'isoler impunément, d'aimer la muse pour elle-même, comme l'avaient aimée La

Digitized by Google

Fontaine et ses illustres contemporains. Entre les vieux principes et les idées nouvelles une lutte s'engageait, où le poète dut prendre part, et sacrifier quelque chose de cette vérité d'observation et de langage, privilége des libres génies du XVIIe siècle. Les conditions de la société changeaient, et avec elle le caractère des inspirations poétiques. Si l'on compte, au XVIIIe siècle, nombre de fabulistes, et même les plus remarquables après La Fontaine, qu'ils paraissent petits, insignifians même, près de ces hommes qui menaient alors la France et l'Europe par l'esprit et l'éloquence! Qui songe à Lamotte, entre Voltaire et Montesquieu? entre Beaumarchais et Mirabeau, qui songe à M. de Florian? On peut les oublier dans l'histoire des idées du XVIIIe siècle, sans y laisser de sensible lacune. Les fables de Lamotte ne prouveraient qu'une chose, s'il en était besoin, qu'il y a tout un abîme entre la vive intelligence de la théorie d'un art et sa pratique, et qu'à l'application un excellent critique n'est souvent qu'un médiocre poète. Lamotte, comme après lui Lessing, a distingué, défini nettement tous les caractères de la naïveté. Ils la recherchèrent laborieusement et dans les formes; aussi ne l'ont-ils jamais rencontrée.

Plus heureux parce qu'il était moins savant, Florian trouva sans peine, dans la simplicité de ses goûts mélancoliques, dans la bienveillance de son humeur, quelques traits de cet aimable naturel, de cette bonhomie sympathique qui nous font aimer La Fontaine et ses bêtes. S'il eût écrit avec plus de correction et de vigueur, je l'appellerais volontiers le Ténence du Ménandre de la fable. Mais il lui manqua le style de son modèle, non moins que cette force comique, source de la vérité profonde et de la variété de ses créations. L'œuvre de Florian n'est donc, pour me servir d'une spirituelle comparaison de Dussault, que la plus haute de ces petites huttes installées par les faibles successeurs de La Fontaine au pied de son immortel édifice; et, par surcroît d'embarras, cette hutte ne disparaît-elle pas, au XVIIIe siècle, à côté de ces grandes constructions de l'*Esprit des Lois*, des *Époques de la Nature*, de l'*Émile* et de l'*Encyclopédie*?

On le voit donc, laissée en dehors du hardi mouvement des intelligences, la fable n'était déjà plus qu'un exercice de bel esprit, un passe-temps de campagne, ou même un jeu de société. C'est encore son état de nos jours, où elle n'intéresse guère que les beaux esprits de salon et d'Académie. Et cependant, à défaut de génie, la plupart des fabulistes contemporains se recommandent par une foule de compositions gracieuses ou spirituelles, d'aperçus sagaces et de fines épigrammes. Ils n'ignorent pas, du reste, cette indifférence du public, et n'épargnent rien pour intervenir dans les débats et les évènemens du jour. De là, toutes ces fables politiques, littéraires, philosophiques, qu'on publie à cette heure. Mais plus d'un écueil borde cette vie nouvelle. Si l'apologue se prête à des combinaisons infinies, ce n'est qu'autant qu'elles reposent sur ces vérités générales, dont la nature nous offre de perpétuels exemples. Plus on particularise l'objet de la fable, plus il est difficile d'inventer un sujet qui s'y applique exactement; et si cela n'est pas,

Digitized by Google

ou les rapports du drame avec ses conséquences morales échapperont, ou l'auteur, pour en venir à ses fins, forcera le sens de ses allégories, le naturel de ses personnages. Nous en aurons plus d'une preuve dans l'examen auquel nous voulons soumettre les nombreux recueils de nos fabulistes.

L'un des premiers est un académicien très connu, trop connu peut-être, M. Viennet (1). Son nom réveille une foule d'idées, de souvenirs si contradictoires, qu'on a peine à les démêler de prime-abord. M. Viennet est-il un poète? est-il même un homme d'esprit? Hélas! on en doutait naguère encore, on a douté même de son courage, de sa sincérité, et franchement ce n'est pas tout-à-fait la faute des grands ou des petits journaux. Plus royaliste que le roi, plus classique que Boileau, M. Viennet ne fit-il pas trop beau jeu à ses adversaires par l'excès de ses opinions politiques ou littéraires? Brave jusqu'à la témérité, il affrontait à plaisir les orages du parlement, les bruits de l'émeute, et, qui pis est, les sifflets du parterre. Mais ces esprits entiers, que la résistance irrite au lieu d'abattre, qui accordent d'autant moins qu'on est en droit d'exiger davantage, portent souvent malheur au parti ou à l'école dont ils outrent les plus louables tendances. Les *ultras* ont perdu la restauration, et *Arbogaste* eût perdu la tragédie, si elle avait pu l'être. Quoiqu'il en soit, ces excès partent d'un principe honorable, et M. Viennet d'ailleurs les a cruellement expiés? Dirai-je par combien d'épigrammes, d'apostrophes grossières et de burlesques caricatures on a persifflé, honni, pendant près de huit ans, cet indomptable champion de l'ordre public et des trois unités. Bien d'autres y eussent succombé. M. Viennet fit tête à l'orage, et peut-être ne le contemplait-il pas sans une secrète satisfaction. Toujours flatté, comme les enfans, du bruit qu'il cause, M. Viennet ne souffre pas qu'on le laisse en repos, et il est homme à préférer les sifflets à une silencieuse et glaciale approbation. Ainsi, dans sa préface, il revient complaisamment sur ces années d'épreuve, et remet en lumière les traits les plus forts de ces épigrammes qu'on avait oubliées.

« On a compté, nous dit-il, jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, ma cravate, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton essayait sa plume sur ma friperie, et croyait me devoir son premier coup de pied.... On avait tant dit au public que j'étais un âne, mais un âne vrai, à quatre pattes, à longues oreilles, qu'il avait fini par le croire. Un relieur avait lancé un prospectus dans lequel ma peau figurait, avec le prix à côté, entre le maroquin et la basane. Un de mes amis l'a vu et me l'a redit. »

Ainsi, jusqu'aux amis, tout se liguait contre notre académicien. Le moment était mal choisi pour publier des fables. M. Viennet attendit, et fit bien. Un jour, dans une séance publique, après la lecture de quelques fables, des applaudissemens, tout nouveaux pour l'honorable académicien, résonnèrent

(1) *Fables*, chez Paulin, rue de Seine, 33.

Digitized by Google

à ses oreilles. Les amis revinrent, comme de juste, et chacun de lui répéter : « Faites des fables. » Il en fit donc, parce qu'il n'est pas d'auteur que les applaudissemens ne persuadent. Mais il ne s'en tint pas là, et, voulant sa revanche complète, il nous annonce une nouvelle édition de ses épîtres. Pourtant je conjurerai M. Viennet de ne pas trop accorder à ses retours de tendresse paternelle. Qu'en parcourant le champ des nombreuses batailles qu'il perdit contre le journalisme et la critique, il relève ses blessés, leur prodigue ses soins, rien de mieux; mais dans le nombre il en est qui sont morts, bien morts; respect à leurs cendres!

Les fables de M. Viennet nous le montrent d'ailleurs revenu de ses illusions de jeune homme et de partisan. M. Viennet juge aujourd'hui et raille impitoyablement ces préjugés de parti ou d'école qu'il poussait naguère jusqu'au fanatisme. Il frappe sur les deux camps avec une impartialité des moins équivoques, et voici à quoi il réduit le fond de tous leurs débats :

Chacun pousse les siens, siffle ses adversaires,
Promet beaucoup et tient fort peu.
Le train du monde n'est qu'un jeu
De charlatans et de compères.

Voilà bien M. Viennet. D'un extrême déjà précipité dans un autre, son esprit ne connaît pas de milieu entre l'intolérance et le scepticisme. Aussi ses fables ne sont-elles pour la plupart que d'ingénieuses épigrammes contre le genre humain. L'esprit y étouffe la sensibilité, et l'auteur, plus plaisant que comique, y parle presque toujours sous le masque de ses personnages; mais, du reste, avec assez de verve et de bon sens pour qu'on lui pardonne quelquefois.

M. Viennet cherche à reproduire le style correct et élégant des maîtres du XVIIIe siècle; par malheur, il ne se conforme pas toujours au style de ses modèles, et n'évite pas, à leur exemple, les tournures prolixes et les locutions triviales. D'autre part, en s'adonnant à la satire des mœurs et des systèmes politiques, M. Viennet ne s'est pas gardé de ces sujets vicieux dont l'action ou la conséquence, comme je l'ai fait observer plus haut, est invraisemblable ou illogique. Qu'imagine-t-il, par exemple, pour ridiculiser la chimère de cette opinion selon laquelle tout citoyen serait apte à tous les emplois? une fable des plus extravagantes où nous voyons,

Les lièvres pourchasser chiens courans et levrettes;
Le renard en gloussant mener les dindonneaux;
Les écrevisses, les blaireaux
Défier à la course et lapins et belettes, etc.

Mais cette imagination est-elle admissible, et ne dépasse-t-elle pas toutes ces licences, de droit commun chez les fabulistes? L'homme ne doit s'y révéler qu'à travers les instincts de l'animal dont il faut respecter les convenances, là même où l'on prête le plus à la nature. Si La Fontaine eut tort de mettre

Digitized by Google

la chèvre, la génisse et la brebis de pair avec le lion, que penser d'une fable fondée sur le renversement même des attributs constitutifs de chaque espèce animale? Tant il est vrai qu'il est peu d'excellens apologues qui ne s'appuient sur ces principes, sur ces sentimens généraux dont la nature nous offre de constantes et presque universelles applications. Ces points spéciaux, ces traits particuliers, soumis aux vicissitudes des gouvernemens et des systèmes, échappent, d'ordinaire, aux ingénieux travestissemens de la fable, à l'extrême et rigoureuse simplicité de ses moyens d'expression. Voilà pourquoi les fables politiques de M. Viennet ne sont pas toujours très concluantes; pourquoi les fables littéraires d'Yriarte, récemment traduites par M. Charles Lemesle, manquent également de vraisemblance et d'intérêt.

Yriarte a mis en apologues tous les préceptes de l'art poétique, et, malgré le talent dont il y fait preuve, ce singulier travail rappelle involontairement la cruelle tentative de M. de Benserade sur les *Métamorphoses* d'Ovide. Au choix du sujet se borne d'ailleurs toute l'initiative d'Yriarte, n'en déplaise à M. Émile Deschamps qui, dans une introduction au livre de M. Lemesle, loue outre mesure l'esprit d'invention du fabuliste étranger. Il est vrai que je n'entends pas l'espagnol; mais si j'en juge par la traduction dont M. Deschamps nous garantit la fidélité, Yriarte n'a rien changé aux formes de composition et de style partout imposées par le génie de notre La Fontaine. Il a, de moins que lui, la profondeur et la naïveté comique, le charme de ses mélancoliques effusions, et, de plus, tous les défauts qu'entraîne sa manière de comprendre et d'appliquer l'apologue. Contre les lois premières de la fable et de toute logique, Yriarte subordonne sans cesse l'action à sa moralité, le principe à sa conséquence. Évidemment sa conclusion le préoccupe, et cette préoccupation, gagnant jusqu'à ses personnages, les empêche de parler et d'agir avec indépendance et franchise. Ainsi ne procédait pas La Fontaine : il s'embarrassait assez peu de la sentence finale, l'énonçait en deux mots, et le plus souvent par acquit de conscience. Comme Molière, il n'avait pas besoin de formuler longuement sa pensée : empreinte dans toute sa composition, elle est l'ame de ses personnages, le mobile de leur conduite, et s'exprime, par leur bouche, avec l'irrésistible éloquence de la naïveté. Mais au XVIIIe siècle, où l'on mit de la morale partout, excepté dans les mœurs, les fabulistes commencèrent à raisonner en forme, et déjà, chez Lamotte, la moralité tient presque autant de place que l'action. C'est qu'il est toujours facile, sauf l'ennui, d'édifier par des préceptes d'une excellente morale, tandis qu'il faut du génie pour peindre les hommes tels qu'ils sont, et nous donner en exemple à nous-mêmes.

Yriarte n'est qu'un critique judicieux, un narrateur agréable. Ses récits néanmoins ne sauraient se passer d'un commentaire, et ce commentaire, que l'auteur développe complaisamment, ne serre pas de si près son texte qu'il se refuse à toute autre interprétation. Loin de là : sans les réflexions dont il les fait suivre, la plupart des fables d'Yriarte n'offriraient qu'un sens général, applicable, suivant le goût des gens, aux choses de la politique ou

Digitized by Google

de l'industrie aussi bien qu'à celles de la littérature. Yriarte a beau préparer sa conclusion d'avance, l'avoir sans cesse devant les yeux, et y diriger bon gré mal gré tous les développemens de son sujet : le point spécial qu'il se propose nous échapperait encore, s'il ne le démontrait *ex professo;* quelquefois même, la leçon faite, on continue de chercher quel lien d'analogie rattache l'action de la fable à sa morale. Sait-on pourquoi, par exemple, Yriarte compare une pie se faisant de mille objets divers et dérobés çà et là une sorte de magasin de bric-à-brac, à l'auteur d'un volume de *Mélanges?*

On le voit donc, critique plutôt que poète, malgré l'agrément de ses narrations, plus spirituel que naïf, Yriarte n'est qu'un fabuliste d'ordre secondaire, autant par le vice de son sujet que par le défaut de génie. De son style, je n'en parle pas, et pour cause : de plus, je soupçonne M. Charles Lemesle d'avoir rendu sur ce point d'assez mauvais services à son auteur. S'il reproduit fidèlement ses idées, comme M. Deschamps nous l'affirme, sans nul doute il n'a pas eu les mêmes scrupules à l'égard d'un style estimé hautement de Bouterweck et de Sismondi pour sa précision et sa piquante simplicité.

En tout cas, je me garderai de comparer Yriarte au célèbre fabuliste allemand Pfeffel (1), que M. Paul Lehr vient de traduire en vers aussi élégans, aussi bien frappés que ceux de M. Lemesle sont mous et incorrects. Mais à traducteur égal, si j'ose dire, Pfeffel ne l'emporterait pas moins sur le fabuliste espagnol, par le charme propre, la grace nouvelle de ses compositions; et ce qu'il a d'original, il ne l'a point recherché, comme Lamotte, dans l'affectation du naturel, ni, comme Lessing, dans un retour systématique à la concision d'Ésope. Une ame aimante, délicate, dont le culte des affections de famille, les soins d'une maladie cruelle, accroissaient encore la sensibilité, un esprit sans préjugés qui sut concilier, au XVIIIe siècle, le respect des choses saintes avec les droits de la raison, voilà tous les secrets de son talent. Il y a en lui un heureux mélange de rêverie et de vivacité qui décèle son origine française et son éducation allemande; car, bien qu'il parle un langage étranger, Pfeffel est un de nos compatriotes. Il naquit à Colmar, où il dirigea jusqu'à sa mort l'institution qu'il y avait fondée au retour de ses voyages en Allemagne. En traduisant ses fables, M. Paul Lehr vient de nous restituer un bien qui déjà nous appartenait à plus d'un titre, par l'origine du poète, par ses plus vives sympathies d'esprit et de cœur. Nous retrouvons en lui un de nos écrivains du XVIIIe siècle avec plus de retenue dans l'expression, plus de gravité dans les idées, comme il convenait à un instituteur, à un père de famille aveugle et vivant loin de la corruption des capitales. Cela soit dit sans prétendre blâmer ces esprits fougueux jusqu'au désordre, braves jusqu'à la témérité, qui confondaient alors dans le feu de la mêlée la religion avec le fanatisme, l'anarchie avec la liberté. Pour ne rien dire de trop,

(1) *Fables et Poésies choisies*, à Strasbourg, chez Dérivaux et Silbermann.

Digitized by Google

pour ne frapper qu'aux endroits vulnérables, il faut pouvoir, comme Pfeffel, combattre sans parti pris; mais cette tactique ne mène à rien de décisif, et Pfeffel, eût-il écrit en français ses apologues philosophiques, n'aurait que bien peu à réclamer dans cette immense part de gloire qui revient, tout compte fait, aux puissans révolutionnaires du XVIIIe siècle.

Pfeffel eut du moins le mérite de les comprendre et de les servir autant que le lui permettaient ses liens d'état et de famille, son caractère indulgent, et aussi les convenances de l'apologue. C'est un tribunal où les parties doivent comparaître et plaider leur cause avec cette sincérité qui désarme la colère du juge. Notre fabuliste toutefois manque rarement de s'y prononcer en faveur des apôtres de la tolérance et de la liberté contre les fanatiques et les despotes de tout genre. Honorer Dieu dans ses œuvres, faire le bien, aimer tous les hommes comme ses frères, sans acception de dogmes ou de systèmes, voilà les principes qui impriment un caractère si élevé à l'action et aux tableaux de ses apologues. Aveugle dès l'âge de vingt-deux ans, Pfeffel n'en demeura que plus sensible au souvenir de cette nature qu'il ne voyait plus, et il en décrit les beautés avec cette richesse d'images, ce luxe de couleurs que la lecture assidue de la Bible, une certaine ressemblance dans le tour des imaginations, ont rendu propres aux Allemands comme aux Orientaux. La scène ainsi décorée, Pfeffel y introduit ses personnages, des hommes pour la plupart. Sa fable devient dès-lors un véritable drame où s'encadrent naturellement le tableau des mœurs de son époque, la satire de ses vices et de ses ridicules. Cette forme, je crois, convient le mieux à l'apologue, que l'épuisement des traits généraux et caractéristiques réduit à l'expression des nuances, à l'analyse des détails. Pfeffel y réussit à merveille, aussi bien que dans l'allégorie, dont le demi-jour attire si vivement son esprit timide, qu'il en abuse quelquefois. Si l'allégorie n'est qu'*une métaphore continuée*, est-ce à dire qu'on puisse la continuer indéfiniment sans qu'elle y perde de sa transparence et de sa justesse? Non, certes; si riche qu'elle soit, une image ne se prête toujours qu'à un petit nombre d'applications évidentes et qui se passent de commentaire. Ainsi, Horace est admirable à nous représenter la Rome d'Auguste sous la figure d'un vaisseau que ses mâts rompus, sa quille entr'ouverte, ses voiles en lambeaux, exposent jusque dans le port aux derniers assauts de la tempête. Ces divers emblèmes sont autant de faces de sa pensée, une comme l'image qui la symbolise et qui se confond avec elle. Mais, lorsque Pfeffel essaie d'étendre l'application de cette même figure aux événemens si complexes, si multipliés de la révolution de 1789, il s'embarrasse bientôt dans les développemens de sa traînante métaphore; il y devient obscur ou illogique.

Je n'en resterais pas là sur ses défauts, si déjà, en signalant ses qualités particulières, je n'avais donné à entendre ce qui lui manque : la vérité générale des caractères et des tableaux, la naïveté du langage, et quelquefois l'habileté, le goût dans le plan de la composition et dans les formes du style.

Digitized by Google

Je suis dispensé de m'étendre aussi longuement sur le *Conteur russe*, de M. le prince Emmanuel Galitzin (1), dont cette *Revue* a déjà parlé. J'y adhère bien volontiers et remercie l'auteur d'avoir ajouté un notable supplément aux *Fables de Kriloff*, que nous fit connaître, en 1824, la traduction publiée sous les auspices de M. le comte Orloff, l'un des hommes les plus distingués de la Russie. M. le comte Orloff n'eut que le tort de vouloir trop bien faire en employant mille ouvriers à une besogne qui n'en veut qu'un seul, s'il est habile. Avant l'*Horace* de M. Panckoucke, chef-d'œuvre d'une soixantaine de latinistes, la traduction des fables de Kriloff accuse déjà tous les vices de ce système. Chaque traducteur tirant à soi et interprétant à sa guise, il en est résulté un mélange criard de formes et de couleurs où il est impossible de distinguer la touche du pinceau original. Cette publication serait presque comme non avenue sans l'excellente introduction qu'y fit Lemontey, et où l'on retrouve ce coup-d'œil sûr, cette plume incisive qui saisissaient toujours le vrai sens des choses et le rendaient avec une vigoureuse netteté. Seulement, on regrette qu'ici Lemontey ne soit pas tout-à-fait sur son terrain et qu'il n'y puisse traiter de l'apologue russe aussi pertinemment qu'il raisonne de l'apologue en général. M. le prince Galitzin, compatriote et heureux émule de Kriloff, se devait de combler cette lacune. Seulement nous aurions voulu qu'au mérite d'une traduction singulièrement élégante et limpide, il eût joint celui d'une étude approfondie des fabulistes russes, notamment des prédécesseurs de Kriloff, Dmitrief, Khemnitter, auxquels il a emprunté, je suppose, les sujets de ses imitations. Les renseignemens eussent été d'autant plus précieux pour nous, que M. Galitzin nous les eût donnés sans doute avec pleine connaissance de cause.

En passant du *Conteur russe* aux *Fables sénégalaises*, traduites par M. le baron Roger, on a droit de compter sur des effets d'une nouveauté saisissante. Mais qui compte sans le génie des traducteurs se méprend d'ordinaire; ils sont si industrieux qu'ils réussissent le plus souvent à effacer, sous l'uniformité de leurs périphrases, tout le caractère d'un poète, même sénégalais. Mme de Lafayette avait bien raison de les comparer à ces valets mal-appris qui redisent une impertinence pour un compliment. Au lieu de fables certainement originales, nous n'avons ici qu'un médiocre pastiche de M. de Florian. Néanmoins, il faut savoir gré à M. Roger des curieux détails qu'il nous transmet sur le mode de composition, le génie des fables sénégalaises. En voici les plus saillans :

« Celui qui raconte dit d'abord : *J'ai fait une fable*, ou bien : *Il y a une fable;* la politesse exige que chacun des assistans réponde : *Cela a été fait pour l'amusement, cela est récréatif*. Le conteur reprend : *Cela a eu lieu ici;* on lui répond encore : *C'est vrai, cela a été*. Il entre alors en matière ordinairement par une locution équivalente à notre : *En ce temps-là*, ou à notre : *Il y avait une fois*, etc. Quelques Sénégalais ne manquent guère,

(1) Chez Amyot, 6, rue de la Paix.

Digitized by Google

après avoir achevé leur récit, d'ajouter cette phrase singulière : *Ici la fable est allée tomber dans la mer ou dans l'eau...*

« Le conteur attire ordinairement un nombreux auditoire; il ne néglige rien pour occuper l'attention, pour amuser; tant qu'il voit qu'on l'écoute avec plaisir, il s'évertue à prolonger le récit, ce qui lui est facile, parce qu'il improvise en prose; cependant ce langage prend parfois quelque chose de soigné, de cadencé, qui sent la poésie...

« Chez les fabulistes sénégalais, le récit est toujours accompagné de mouvemens et de gestes imitatifs. Quelquefois il s'y mêle des chants adroitement introduits, et qui font corps avec le sujet. »

Ces détails piquent à bon droit la curiosité. Mais qu'elle est cruellement déçue, quand de la préface on en vient au livre, aux pièces justificatives des assertions du voyageur! Au lieu d'un poète sénégalais, se laissant aller à toute la verve de son imagination de sauvage, improvisant des fables de moitié avec son auditoire, vous n'entendez plus qu'un faiseur de vers comme on ne cesse d'en faire depuis qu'il existe des *Dictionnaires de rimes* et des académies de province.

Dès-lors, mieux vaut en revenir aux fabulistes qui, sur le thème commun, ont déployé du moins certains mérites de composition et de style. C'est à ce titre que je dois parler encore de MM. de Lavalette (1), Porchat (2), Jacquier (3), et surtout de MM. de Foudras et Lachambeaudie. Je n'hésite point à préférer ceux-ci aux trois autres, même à M. Jacquier. Sans doute il y a dans ses fables de la simplicité, du naturel, et quelque chose de l'adorable laisser-aller du *bonhomme;* mais cet abandon va souvent jusqu'à l'extrême négligence : la simplicité dégénère en trivialité, et l'harmonie, le sens de la phrase poétique se brisent incessamment à travers un dédale de mètres de toute longueur, entrecroisés sans rime ni raison. Rien ne ressemble moins aux combinaisons savantes jusqu'au raffinement de la versification de La Fontaine. Rarement il abusa, quoi qu'en ait dit Chamfort, des libertés qu'il lui fallut prendre pour se faire, d'une langue monotone et naturellement rebelle à la poésie, ce merveilleux instrument qui parcourt avec une étonnante souplesse toute la gamme des sentimens de l'homme, et dont le mécanisme est d'autant plus ingénieux que son jeu paraît plus simple et plus facile. Les imitateurs, comme il leur arrive d'ordinaire, s'y sont laissé prendre, et, croyant reproduire les effets du maître, ils ont tordu en tout sens, brisé impitoyablement cette langue qu'il amenait sans effort, par les ressources infinies de son art, à l'expression de toute sa pensée. En général, il faut se garder de croire sur parole ces hommes de génie : ils aiment à se jouer de la médiocrité par l'appât d'une facilité trompeuse, et d'ordinaire sont d'autant moins accessibles qu'ils semblent se livrer davantage. Ainsi de La Fontaine dans sa

(1) Chez Hetzel, rue de Seine, 33.
(2) Chez Belin-Mandar, rue Christine.
(3) Chez Dondey-Dupré, rue des Pyramides.

Digitized by Google

libre versification, ainsi de Shakspeare dans ses drames si irréguliers en apparence et affranchis de toutes entraves. Mais l'art le plus savant se cache sous ces faciles dehors; une même pensée est la source de ce conflit de scènes et d'évènemens bizarres, et les embrasse dans sa puissante unité. Or voilà ce qu'oublient toujours les imitateurs, fort divers, d'ailleurs, comme leurs modèles, de Shakspeare et de La Fontaine.

Avec un style plus ferme et plus précis que celui de M. Jacquier, M. de Lavalette n'en est pas moins un très humble élève du grand maître auquel il emprunte ses locutions familières, ses tours de phrase, et jusqu'à des vers entiers. Licence impardonnable, si M. de Lavalette n'eût écrit simplement pour s'exercer la main, ce qu'atteste la nature de son recueil, en grande partie composé d'imitations de Desbillons, du Tasse et de Virgile. Aussi, sans plus d'observations, lui dirai-je simplement comme Mme de Rambouillet à Ménage : « Voilà qui est bien; mais donnez-nous présentement quelque chose de vous. »

Pareille demande n'est point à faire à M. Porchat, ancien recteur et professeur de l'académie de Lausanne; je le louerais même, s'il écrivait ses fables aussi bien qu'il les compose. Ses plans sont bien conçus, et il les développe avec cette précision sévère qui caractérise les écrivains de sa nation. En revanche, ils se mettent peu en frais d'imagination et de style, et à mes yeux ce défaut enlève beaucoup de son prix à la littérature génevoise. S'il n'est pas permis à tout le monde d'être sec, comme Rivarol le disait spirituellement de d'Alembert, est-ce une raison d'admirer la sécheresse?

Au risque de prolonger ces critiques de détail, je n'examinerais pas maintenant d'un même point de vue M. de Foudras (1) et M. Lachambeaudie (2), si de sensibles ressemblances de talent et de caractère ne les rapprochaient effectivement, malgré l'inégalité de leurs fortunes. L'un est un marquis glorieux qui se complaît à inscrire, en tête de chacune de ses fables, le nom du grand seigneur ou de la belle dame qu'il honore de ses hémistiches; l'autre, un prolétaire irritable, toujours prompt à accuser l'injustice du sort et l'égoïsme de la société. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire. M. de Foudras et de M. Lachambeaudie se rapprochent par une pitié commune des tristesses de l'ame, une sensibilité vraie et dont l'expression éloquente fait pardonner, à l'un ses ridicules colères de démagogue, à l'autre l'étalage fastueux de ses titres et de ses jouissances aristocratiques. Là est la source de leurs inspirations, le coin d'originalité qui sensiblement les distingue de leurs rivaux; et cependant, plus que tout autre, leur fable se ressent des influences de la poésie contemporaine, témoin le coloris, souvent trop vif, du style, l'abus des descriptions, et surtout la perpétuelle intervention de la personnalité du poète, si curieux de s'analyser lui-même, qu'il en oublie parfois et son drame et ses acteurs. Sans doute, sur cette scène fantastique où l'il-

(1) Chez Amyot, 6, rue de la Paix.
(2) Chez Saillet, place du marché Saint-Honoré, 27.

Digitized by Google

lusion n'est jamais complète, où la fable se donne pour telle, permis à l'auteur de se montrer çà et là; et, s'il le fait avec goût, s'il respecte cette loi toujours obligatoire de la vraisemblance morale, cela même est un charme de plus, une grace nouvelle de composition et de style. La Fontaine offre encore le modèle de cet art de paraître ou de disparaître à propos, sans entraver l'action de l'apologue, sans détourner sur la personne de l'auteur l'attention due à son œuvre. Un mot, un trait négligemment jeté, une réflexion si naturelle qu'elle semble involontaire, lui suffisent en pareil cas :

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée,
Mais un bramin le fit; chacun a sa pensée...
. . . . . .
Le loup et le renard sont d'étranges voisins;
Je ne bâtirais point autour de leur demeure.

S'il se livre à plus de commentaires, ce n'est qu'après le dénouement de la fable et lorsqu'il se retrouve en quelque sorte tête-à-tête avec son lecteur. Rien n'égale alors le charme des effusions de sa muse, qui capricieusement s'épanche sur tous les sujets et les marie sans effort dans ses gracieuses ondulations. Lyrique ou élégiaque, le poète use ici des libertés du genre, comme il se conformait tout à l'heure aux lois d'un récit dramatique par le rigoureux enchaînement des faits et des expressions.

Tout au contraire, dans la plupart des fables de M. de Foudras et de M. Lachambeaudie reparaissent le même ton et les mêmes allures. C'est l'auteur qui nous y raconte ses joies ou ses douleurs, ses sympathies ou ses haines, tantôt à visage découvert, tantôt sous le masque de ses personnages. Mais, si la force de ses sentimens lui inspire parfois de touchantes élégies, de poétiques symboles, ou même des mouvemens d'un lyrisme assez élevé, elle l'empêche de concevoir et de rendre cette vérité multiple de caractères et de langage, sans laquelle il n'est pas de composition dramatique.

Je pourrais en outre, attaquant le style de M. de Foudras et de M. Lachambeaudie, y signaler plus d'une faute de goût, de prosodie et de grammaire, et surtout l'absence d'une forme propre et distinctive du génie de l'écrivain.

Au surplus, et comme il résulte de tout ce qui précède, ces deux dernières observations sont applicables à tous les fabulistes contemporains. Avec de l'esprit, du sentiment, de l'imagination dans les détails, ils ne savent point animer un ensemble, esquisser des tableaux d'une vérité profonde et saisissante, et la variété de leurs styles ne prouve que la différence des modèles qu'ils avaient en vue. Les uns, en effet, plus corrects et plus élégans, se conforment scrupuleusement à la manière de La Fontaine et la reproduisent autant qu'il est donné à l'élève de reproduire le cachet du maître; les autres, plus hardis et plus expressifs, essaient d'introduire dans la fable les procédés

Digitized by Google

et les couleurs de la nouvelle école poétique : des deux parts il y a absence de vigueur native et d'originalité.

Et cela devait être : lorsqu'une forme poétique cesse de convenir à l'esprit et aux mœurs d'une société, l'inspiration s'en retire, le génie l'abandonne comme impuissante, et elle devient aux mains des littérateurs de salon ou de collége un simple objet d'exercice ou de passe-temps. Ainsi de la fable à cette heure, et depuis l'époque où ses naïves et délicates peintures n'intéressèrent plus assez vivement le public pour solliciter encore le pinceau des grands artistes. Vous les voyez aujourd'hui comme au XVIIIe siècle, par le théâtre, par le roman, par le journal, se faire les interprètes plus ou moins éloquens et spirituels des idées et des passions du jour. Si les fabulistes tiennent peu de place en cette vaste arène, si même ils ne sont pas appelés à y prendre un rang plus considérable, sont-ils néanmoins indignes de l'attention de la critique? Non, sans doute : car elle se doit à tout essai vraiment littéraire, à toute étude consciencieuse; ils lui offrent d'ailleurs une occasion sans cesse renaissante d'approfondir la connaissance des modèles. Par là, du terrain le plus ingrat elle peut faire jaillir une source d'utiles enseignemens et de vives considérations; c'est pourquoi le nom de La Fontaine s'est placé tant de fois sous ma plume, et point du tout assurément pour chercher noise à ses imitateurs. Est-ce ma faute si l'étude de ce grand modèle est pour eux la plus sévère des leçons?

ALEXANDRE DUFAÏ.

Digitized by Google

BULLETIN.

Cette année, lord John Russell n'a pas abandonné à lord Palmerston le soin de résumer la situation générale de l'Angleterre. Trouvant le terrain meilleur que l'an dernier, le chef des whigs a voulu signaler lui-même tous les mécomptes que l'administration de sir Robert Peel avait fait éprouver au pays. Il a parlé sans emportement, mais il y avait dans sa modération une sorte d'enjouement ironique qui, loin de rien ôter à la gravité des griefs, la faisait ressortir davantage. Lord John Russell sent fort bien que l'impuissance à laquelle se trouve réduit sir Robert Peel en face des maux intérieurs de l'Angleterre et de l'Irlande, relève un peu la position des whigs; sans être impatient, sans vouloir rien précipiter, il comprend que le retour des whigs aux affaires est moins impossible, moins éloigné qu'il y a un an; aussi, se remet-il à travailler pour l'avenir avec cette habileté prévoyante dont les partis et les hommes politiques de l'Angleterre nous offrent de si précieux exemples.

Les whigs se sont perdus, il y a trois ans, par leur politique étrangère; grace aux témérités de lord Palmerston, l'Angleterre s'est trouvée un beau jour avoir pris contre la France une attitude hostile sans y avoir songé, sans l'avoir voulu, et aussi sans trouver à cette rupture de fructueuses compensations. La Russie seule devait de la reconnaissance et des éloges à lord Palmerston. Le peuple anglais retira sur-le-champ son appui aux whigs, qui l'avaient si étrangement fourvoyé, et les tories revinrent triomphans comme les seuls hommes vraiment capables de mener les affaires et la fortune de la Grande-Bretagne. Pour réparer les fautes de leurs prédécesseurs, les tories annoncèrent une politique de réconciliation envers la France, et en même temps ils voulurent agir avec vigueur dans l'Inde et dans la Chine. Nous ne reviendrons pas sur les vicissitudes de cette politique mêlée de succès et de revers, de fautes et d'inspirations heureuses. Nous dirons seulement que l'Angleterre s'est abandonnée, pour le dehors, à la direction des tories avec une confiance que des disgraces passagères n'ont pas ébranlée.

Digitized by Google

Au dedans, le ministère tory a été moins heureux. Sans parler des sacrifices qu'il a demandés à la nation pour combler le déficit du trésor et subvenir aux guerres de l'Inde et de la Chine, il s'est vu en face de problèmes et de questions dont la solution lui est plus difficile qu'à tout autre, en raison même des antécédens et des doctrines de son parti. De quoi en effet se glorifient les tories, si ce n'est d'être immuables dans leurs croyances politiques, et de n'avoir jamais permis qu'on changeât rien à l'église et à l'état ? Or, voic les symptômes les plus alarmans qui démontrent la nécessité de certaines réformes; il ne s'agit pas ici de fantaisies de théoriciens ou de chimères démagogiques. C'est un des trois royaumes dont la majorité catholique réclame un allégement à ses maux. L'Irlande expose tous ses besoins au ministère tory, et par l'organe du tribun qui la mène elle demande énormément pour obtenir quelque chose.

Cependant les tories, les vrais tories, les purs, déclarent qu'il n'y a rien à changer à la constitution soit de l'église anglicane, soit de la propriété foncière, et jusqu'à présent M. Peel n'a pas osé les contredire. A coup sûr, cet homme d'état sait mieux que personne combien il serait urgent de soulager l'Irlande; mais, s'il touche à la légalité dont se plaint O'Connell, il ne se conduit plus en tory, et il tombe dans la politique des whigs. M. Peel serait-il donc encore destiné à donner ce nouveau démenti à son parti et à lui-même? Cette fois, il ne pourrait espérer d'entraîner des tories tels que le duc de Wellington, sir J. Graham et lord Stanley dans cette nouvelle déviation, et il lui faudrait chercher d'autres alliés. Le jour où le gouvernement anglais se déterminerait à faire des concessions à l'Irlande verrait probablement le retour au pouvoir de quelques whigs modérés. M. Peel paraît toujours se défendre vivement de toute pensée de transaction, mais tout son passé témoigne qu'il n'a pas dans son caractère d'entêtement inflexible. Attendons l'évènement.

Quoi qu'il en soit, les whigs continuent, soit dans leurs journaux, soit dans leurs *meetings*, soit dans les deux chambres, d'insister sur la nécessité de faire à l'Irlande certaines concessions. En développant ce thème, ils ne sont pas en contradiction avec leurs précédens, et en même temps ils ont l'avantage de faire la critique du système de leurs adversaires. Dans la chambre des communes, M. Ward vient de présenter une motion pour signaler au gouvernement de la reine les vices d'une législation en vertu de laquelle toute la propriété de l'église d'Irlande est attribuée au clergé d'une petite fraction de la population. Cette législation n'est pas conforme, dit la motion, soit aux principes, soit à la pratique de toute autre nation chrétienne, et les protestans sont tout disposés à aider le gouvernement à établir la propriété de l'église d'Irlande sur des bases équitables. On ne peut pas s'attendre que cette motion obtienne la majorité, mais c'est déjà chose grave qu'elle ait été présentée de l'aveu du parti whig. Voilà certainement des sentimens nouveaux pour le protestantisme anglican. On dirait qu'il se prépare une révolution dans la manière de sentir et de penser du peuple anglais en matière reli-

Digitized by Google

gieuse. Si des hommes considérables ne craignent pas de demander des modifications à la constitution de l'église anglicane, c'est qu'ils estiment apparemment être les organes d'une pensée qui chaque jour conquiert des partisans; assurément ils n'ont pas l'intention de se faire les martyrs d'une opinion qui n'obtiendrait jamais la majorité dans le parlement et dans le pays. La chambre des communes a ajourné au lendemain le débat sur la motion, après avoir entendu la déclaration du ministère, qu'il ne saurait accepter de pareilles innovations dans les lois du pays. Personne de part ni d'autre ne s'attend à l'adoption de la motion; mais n'est-ce pas déjà une grande nouveauté que de voir la constitution de l'église anglicane ainsi mise en question?

O'Connell a déjà obtenu que de tous côtés on reconnaisse la nécessité de s'occuper de l'Irlande pour soulager sa détresse, et, sur ce point, nos voisins semblent avoir adopté la formule connue, qu'il y a quelque chose à faire. Ainsi un propriétaire considérable de l'Irlande écrit au grand agitateur qu'une séparation complète d'avec l'Angleterre lui paraît bien difficile, mais qu'il reconnaît qu'il est des questions purement irlandaises sur lesquelles les Irlandais seuls devraient être appelés à prononcer. O'Connell a répondu sur-le-champ avec une grande déférence; il s'est félicité des concessions contenues dans la lettre de son correspondant, en lui disant qu'il n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir un véritable partisan du rappel. C'est par la persuasion qu'O'Connell se flatte d'arriver à son but; les dissentimens qu'il rencontre encore même parmi les Irlandais ne l'étonnent ni ne le découragent. N'y a-t-il pas eu un temps où lui-même ne croyait pas que le rappel de l'union fût indispensable à la prospérité de l'Irlande? Comment donc serait-il surpris que des hommes bien intentionnés pensassent encore ce qu'il a lui-même pensé autrefois? Mais les conseils du temps et de l'expérience ne seront pas plus perdus pour les autres que pour lui, et O'Connell voit s'approcher l'époque où une majorité immense partagera les convictions auxquelles il n'est arrivé lui-même qu'après de longs tâtonnemens.

L'Espagne devait avoir sa place dans les explications solennelles qu'ont échangées à la chambre des communes le ministère et l'opposition. Lord Palmerston, prenant la parole après lord John Russell, a déploré que l'Angleterre n'eût pas prêté un appui plus formel à Espartero. Ce dernier, selon lui, n'avait d'autre force que l'amitié de la Grande-Bretagne. S'il faut en croire lord Palmerston, au moment où il a quitté le ministère, l'Autriche, la Prusse et la Russie n'étaient pas éloignées de reconnaître le gouvernement du régent. Le ministère actuel a repris les négociations entamées par les whigs, mais sans succès. Ici lord Palmerston aurait dû nous expliquer si c'était avant ou après la révolution de septembre 1840 qu'il s'attendait à voir les puissances du Nord reconnaître le gouvernement espagnol. Avant les évènemens de septembre et les scènes de Barcelone, il y avait un régime régulier en Espagne. La constitution de 1837 était observée, et l'on pouvait raisonnablement demander aux trois cabinets dont nous parlons de reconnaître un gouvernement qui s'appuyait sur les lois et le vœu du pays. Mais quand Espartero eut

Digitized by Google

usurpé la régence, quand la volonté d'un soldat eut changé violemment l'ordre établi, avait-on bonne grace à insister auprès de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, pour leur dèmander leur reconnaissance en faveur de ce triomphe de la force sur le droit? Par cela même que l'Angleterre avait particulièrement assisté Espartero dans son usurpation, elle empêchait l'Europe de le reconnaître. Les puissances continentales ne pouvaient avoir d'autre rôle que d'attendre que l'homme qui s'était élevé par l'émeute périt par l'insurrection. C'est ce qu'elles ont fait; ont-elles eu tort?

Lord Stanley a vivement regretté, comme lord Palmerston, la chute d'Espartero; mais comment l'Angleterre pouvait-elle l'empêcher? L'orateur du cabinet tory a invoqué l'indépendance des nations; ne serait-ce pas la blesser que de donner ouvertement appui à un parti contre un autre? Lord Stanley a fait entendre que dans sa connivence avec Espartero l'Angleterre avait été jusqu'aux dernières limites du possible. Il y a des bornes qu'elle ne pouvait franchir sans ameuter contre elle la France et l'Europe. Quand un peuple témoigne de sa volonté par d'irrécusables démonstrations, les menées et les intrigues secrètes sont insuffisantes, et, d'un autre côté, il est par trop dangereux de contrarier ouvertement un mouvement national.

En face du spectacle que nous donne l'Espagne, comment nier qu'elle soit unanime à rejeter l'homme qu'il y a près de trois ans elle avait appelé au gouvernement? Si quelques-uns pouvaient douter encore, Séville est là pour convaincre les plus incrédules. Voilà une ville ouverte qui se défend comme une place forte. Elle accepte un bombardement plutôt que de recevoir Espartero dans ses murs : c'est une antipathie bien prononcée. L'Andalousie s'est déclarée avec autant d'énergie que la Catalogne contre un régime qu'ellea jugé funeste tant à la nationalité qu'à l'industrie de l'Espagne. Séville et Barcelone se sont rencontrées dans les mêmes sentimens, dans la même résistance.

Ce qui est vraiment inexplicable, c'est la conduite d'Espartero. Par quel aveuglement a-t-il pu croire qu'il se ferait craindre et qu'il relèverait ses affaires en bombardant une des premières villes de l'Espagne, que d'ailleurs son attitude inoffensive devait laisser en dehors de toutes les collisions de la guerre civile? Cela n'était ni habile ni généreux. Que dire aussi de la fuite du duc de la Victoire, qui vient servir de dénouement à cette triste campagne? Voyant que Séville ne se rend point, et qu'elle sera bientôt secourue par Concha, Espartero lève le siége et effectue sa retraite sur Cadix, pour y trouver quelque bâtiment anglais pour s'embarquer. Il n'a pas su se donner le mérite d'une abdication volontaire; il a été cruel sans profit, sans résultat, et puis enfin ce général renommé jusqu'ici pour l'éclat de sa bravoure n'a plus eu d'autre pensée que de quitter l'Espagne sans se battre, c'est-à-dire que dans ces graves circonstances Espartero a manqué tout à la fois du patriotisme du citoyen et du courage du soldat.

Cependant à Madrid le ministère Lopez a convoqué la nation à des élections générales. Ces élections auront lieu le 15 septembre, et les cortès se rassembleront le 15 octobre. Cette conduite était la seule que M. Lopez et ses

Digitized by Google

collègues pussent raisonnablement tenir. Le blâmera-t-on d'avoir décrété que le sénat serait renouvelé en entier? Mais cette mesure aura pour effet salutaire de mettre le sénat tout-à-fait en harmonie tant avec la chambre des représentans qu'avec l'esprit qui anime en ce moment la nation. Il est vrai que le renouvellement intégral du sénat n'est pas conforme à la lettre de la constitution; mais les circonstances extraordinaires où se trouve l'Espagne semblent autoriser cette dérogation au texte constitutionnel, dérogation d'ailleurs qui, loin de rien ôter aux droits des Espagnols, en élargit pour eux l'exercice. L'Espagne est appelée à renouveler intégralement son corps législatif; rien ne circonscrira l'expression de ses vœux et de sa pensée. Elle disposera elle-même de ses destinées, car il est bien certain que c'est à la majorité qui se déclarera au sein des cortès nouvelles qu'appartiendra le gouvernement.

La dictature d'un seul homme s'est trouvée impuissante à sauver l'Espagne. Il est vrai que le dictateur était fort médiocre, mais, indépendamment de ces causes personnelles, il ne semble pas que le despotisme d'un usurpateur soit le remède le plus efficace au malaise de l'Espagne. Dans la Péninsule on peut remarquer deux tendances dont l'accord peut seul ramener l'ordre et la prospérité. Les villes espagnoles sont fières de leur organisation municipale; elles y tiennent et elles ont raison, car les franchises locales sont jusqu'à présent, pour la Péninsule, la seule expression de la liberté constitutionnelle, et si plus tard l'Espagne arrive à une liberté politique plus générale, et pour ainsi parler plus philosophique, elle le devra à ces vieilles mœurs municipales qui ont traversé tous les régimes depuis la législation romaine jusqu'à nos jours. En même temps l'Espagne est monarchique. Elle ne s'accommoderait pas d'un gouvernement républicain qui romprait violemment toutes les traditions du passé. Il faut donc concilier ces deux choses. Or, pour arriver à ce but, le temps et la pratique du gouvernement constitutionnel sont préférables au despotisme, quelque habileté que dût déployer un despote. La nation espagnole est en train de faire elle-même son éducation politique; elle ne saurait échapper à la nécessité de ce noviciat honorable et laborieux. Au commencement du siècle, elle avait cru un instant pouvoir s'abriter sous le génie de Napoléon; depuis cette époque, toutes les déceptions qu'elle a éprouvées ont dû lui apprendre qu'elle n'avait plus d'autre refuge que la liberté.

Les cortès qui se réuniront le 15 octobre prochain auront pour ainsi dire à jeter les bases politiques du règne nouveau qui se prépare, du règne de la reine Isabelle. A l'intérieur, elles auront à raffermir le pouvoir monarchique en le mettant d'accord avec tous les développemens légitimes des libertés constitutionnelles. Au dehors, elles devront déterminer la politique de l'Espagne et choisir les alliances qui leur paraîtront les plus utiles aux intérêts de la Péninsule. Jamais assemblée n'aura été appelée à exercer dans une plus large mesure tous les droits de la souveraineté politique.

Plus de deux mois nous séparent encore de la réunion des cortès. Jusqu'à cette époque, le ministère Lopez répond de la tranquillité de l'Espagne. On

Digitized by Google

peut espérer que les partis se réuniront dans la pensée d'en appeler pacifiquement aux élections. Les chances sont égales pour les partis coalisés qui ont renversé Espartero. Les libéraux gardent la situation forte que leur ont faite les dernières élections et la création du ministère Lopez; les modérés ont retrouvé et remis à leur tête leurs principaux représentans. Les uns et les autres doivent avoir compris que l'Espagne n'entend se donner exclusivement à aucun parti, et qu'elle demande à une transaction équitable la fin des agitations qui la tourmentent.

Il est impossible de parler des affaires d'Espagne sans songer au mariage de la reine Isabelle. Cette question est si grave et doit occuper si long-temps l'attention du monde politique, que nous n'avons aucune impatience de l'aborder prématurément. Toutefois, comment laisser sans réponse les assertions de la presse anglaise? Nous voulons surtout parler des journaux whigs qui, sans relâche, représentent la France comme ne ménageant ni l'or ni les intrigues pour arriver à mettre sur le trône d'Espagne un prince français. Sans examiner aujourd'hui si la France doit souhaiter et vouloir que la reine Isabelle donne sa main à l'un des fils du chef de la dynastie de 1830, nous dirons qu'on sait fort bien en Angleterre, et chez les whigs et chez les tories, que le gouvernement français a gardé sur ce point la plus grande réserve. A qui la presse anglaise espère-t-elle persuader en Europe que, depuis plusieurs années, notre gouvernement poursuit un plan audacieux et fomente la guerre civile pour faire roi d'Espagne un autre duc d'Anjou? La prudence et la modération qui depuis treize ans caractérisent la politique de la dynastie de 1830 répondent hautement à une pareille accusation.

Il est très vrai que depuis quelque temps l'Espagne accueille avec plus de faveur l'idée d'une alliance solide avec la France; plusieurs des hommes politiques de la Péninsule reconnaissent que l'indépendance de leur pays ne serait nullement compromise par une amitié sincère avec nous. Aux yeux même de quelques-uns, l'union de leur souveraine avec un prince français pourrait être la base féconde de l'alliance et de la politique des deux pays. Oui, ces idées ont été accueillies par plusieurs Espagnols, et elles l'ont été avec d'autant plus d'empressement qu'ils ont trouvé du côté de la France plus de réserve et de désintéressement. Ils sont d'autant plus ardens qu'ils nous voient plus calmes. Qui ne comprend d'ailleurs que, si jamais de pareilles pensées devaient se réaliser, ce ne pourrait être que par l'initiative de l'Espagne, initiative prise avec une solennelle franchise ? La volonté du peuple espagnol pourrait seule être la cause déterminante d'un pareil dénouement.

Nous n'avons pas la prétention de prévoir comment finira cette grande affaire; mais on peut, ce nous semble, exprimer aujourd'hui l'espoir raisonnable que la conclusion n'aura rien d'offensant pour les intérêts et la dignité de la France. Il devient de plus en plus invraisemblable que les cortès et le gouvernement de la reine Isabelle s'arrêtent à des combinaisons contre lesquelles nous devrions protester vivement et lancer une sorte de *veto*. L'intérêt de l'Espagne suffit pour la dissuader d'une semblable politique.

Digitized by Google

Rien ne vient détourner aujourd'hui notre gouvernement de l'attention qu'il doit porter aux affaires d'Espagne. Ni au dedans ni au dehors aucun incident ne vient distraire sa vigilance. La situation de la France vis-à-vis de la Péninsule s'est améliorée lentement, par la force des choses : c'est à notre politique de profiter de ce retour de fortune. Le moment approche où notre gouvernement pourra penser qu'il sera nécessaire d'avoir à Madrid un ambassadeur. Jusqu'à présent rien n'est en souffrance. Depuis l'époque où M. de Salvandy a dû quitter l'Espagne, notre chargé d'affaires, M. le duc de Glucksberg, a su satisfaire heureusement aux exigences d'une situation difficile; mais quand les cortès se réuniront, la présence d'un ambasseur à Madrid pourra devenir nécessaire. M. le comte de Salvandy retournera-t-il à Madrid? Cela est douteux. M. de Salvandy le désire; l'espoir de revoir l'Espagne avec le caractère d'ambassadeur lui a fait prendre facilement son parti sur la nomination de M. de Mackau au département de la marine : cependant il serait possible que cet espoir ne se réalisât pas. On voudra peut-être envoyer en Espagne une personne étrangère aux difficultés d'étiquette qui se sont élevées, il y a deux ans, entre les deux cours de Madrid et des Tuileries. Peut-être encore voudra-t-on choisir pour un poste aussi important un diplomate déjà éprouvé dans quelques grandes négociations. Toutes ces considérations, si elles prévalent, n'auraient rien de blessant pour M. de Salvandy, qui resterait ainsi candidat sérieux pour un des portefeuilles qui d'ici à l'ouverture de la session pourraient devenir vacans.

Au reste, toutes ces questions de remaniement ministériel sont ajournées au mois d'octobre. Les membres du cabinet ne songent en ce moment qu'à prendre leurs vacances. On va voir ses bois, on court aux champs; on espère que les évènemens politiques se prêteront à cette espèce de trève. Au mois d'octobre, les ministres seront de retour; on commencera à songer aux travaux et aux hasards de la session prochaine : à cette même époque, les cortès se rendront à Madrid. Les questions politiques se ranimeront donc alors tant au dedans que pour le dehors.

L'armée d'Afrique vient de terminer la série des brillantes opérations qui composent la campagne du printemps de 1843. On se rappelle qu'au mois de janvier Abd-el-Kader avait reparu sur les territoires que nous avions soumis, et qu'il avait poussé jusqu'aux portes de Cherchell. Au lieu d'expéditions passagères et successives qui n'auraient pas embrassé tous les points où l'émir pouvait se montrer, grace à la mobilité de sa petite armée et aux intelligences qu'il a parmi les Arabes, M. le général Bugeaud a conçu un ensemble d'opérations dans lesquelles il a combiné son action avec celle de M. le duc d'Aumale et du général Lamoricière. La prise de la smalah de l'émir, des razzias considérables faites avec succès et profit, de nombreux combats, la soumission nouvelle de tribus qui s'étaient révoltées, tels sont les résultats de la campagne du printemps. Le gouverneur-général fait remarquer, dans ses rapports, que la sécurité des routes est complète d'Alger aux frontières sud de Tittery, de Mostaganem et Oran à Mascara et à Tlemcen. M. Bugeaud

Digitized by Google

nous apprend aussi que les marchés de nos villes sont abondamment pourvus, que le commerce s'accroît, et que la population européenne agricole s'augmente chaque jour. Puisse enfin la colonisation s'étendre à l'ombre de nos armes victorieuses! Il est hors de doute que la guerre, menée avec vigueur, est la condition indispensable des progrès de la civilisation coloniale sur la terre d'Afrique. C'est par des victoires que nous fonderons des villages et que nous étendrons notre commerce. Quand Arabes et Européens seront bien convaincus que la France ne laissera jamais une injure, une hostilité, sans répression et sans vengeance, les premiers seront des alliés fidèles, et les seconds deviendront des colons persévérans et courageux. Nous avons obtenu ce résultat, qu'il n'est pas de tribus dans la régence, même celles qui touchent au désert, qui ne sachent que nos armes peuvent les atteindre avec une rapidité qui les frappe d'étonnement et de terreur. Des chefs de tribus qui avaient long-temps résisté à toutes les forces d'Abd-el-Kader, demandent aujourd'hui l'investiture à la France.

Les journaux allemands s'occupent beaucoup d'un anniversaire dont le roi de Prusse vient d'ordonner la célébration. Il s'agit de fêter non pas tel ou tel souvenir plus ou moins récent et glorieux de l'Allemagne, mais le traité de Verdun, qui, datant de 843, ne remonte à pas moins de mille ans. Qu'est-ce que le traité de Verdun? C'est la consécration du démembrement de l'empire de Charlemagne entre Lothaire, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve. Le roi de Prusse considère ce traité comme le glorieux commencement de l'empire allemand; nous ne savons pas si le patriotisme germanique acceptera cette interprétation, et nous croyons qu'il préférerait faire remonter à Charlemagne lui-même l'origine de l'empire allemand. C'est plutôt la France dont l'individualité politique commence par le traité de Verdun. Nous doutons que les publicistes et les historiens d'au-delà du Rhin soient d'accord avec sa majesté prussienne sur l'à-propos d'un pareil anniversaire.

— Dans les luttes vives et bien diverses que M. Victor Cousin a eu à soutenir comme fondateur d'une école philosophique, il est un don éminent, une qualité incontestable que ses contradicteurs les plus acharnés ont toujours été unanimes à lui reconnaître : ce talent salué par tous, c'est celui du style. On peut le dire, dans notre âge de confusion littéraire et de goût risqué, personne n'a parlé la vraie langue française avec plus d'autorité et plus d'éclat que M. Cousin. Le célèbre chef de l'éclectisme n'aurait plus aujourd'hui sa place marquée entre les plus actifs promoteurs de la pensée contemporaine, que sa réputation serait encore assurée par cette forme grande et simple, par cette touche de maître qu'il sait donner à tout ce qui sort de sa plume. Ce n'est pas pour rien que M. Pierre Leroux lui-même a été forcé de convenir que l'auteur de *l'Introduction à la Philosophie* exposait des erreurs « avec la langue de Platon. » Aucun philosophe n'avait donc plus de droits

Digitized by Google

que M. Cousin à réimprimer, en une collection spéciale, les morceaux non philosophiques que dans le cours d'une carrière déjà longue il avait été successivement amené à produire. C'est là le but d'un recueil qui a paru, il y a quelques jours, sous le titre de *Fragmens Littéraires* (1). Ce volume s'ajoute aux quatre tomes de *Fragmens Philosophiques*, et les complète d'une façon heureuse. La composition du nouveau livre est variée et piquante. Entre les travaux plus étendus, on distingue surtout cette ferme et émouvante biographie de Santa-Rosa, qui parut avec succès dans la *Revue des Deux Mondes*, le jour même où M. Cousin entrait dans le ministère du 1er mars, et aussi une très curieuse notice sur la vie intérieure de Kant, dans laquelle le don de raconter avec intérêt se joint à l'art si difficile de redire les choses familières sans trivialité et sans emphase. L'éloge de Fourier, que M. Cousin lut le jour de sa réception à l'Académie française, et où se trouvent, sur l'alliance des sciences exactes et de la philosophie, quelques-unes des pages les plus éloquentes qu'il ait écrites, est encore un morceau qui se recommande par l'intention littéraire et le brillant de l'exécution. Des hommages touchans sur des tombes récentes, qui rappellent des noms chers ou illustres, ceux surtout de Farcy, de Laromiguière et de Jouffroy; le rapport célèbre sur l'instruction primaire, que l'auteur fit au Luxembourg, comme rapporteur de la loi qui fondait en France l'éducation du peuple; un courageux discours sur la renaissance de la domination ecclésiastique, prononcé en 1838, et que M. Cousin aura sans doute l'occasion de renouveler plus d'une fois dans les prochaines sessions; enfin bien des fragmens et des notices variées complètent le volume que nous avons sous les yeux. Il ne faut pas oublier non plus une série de documens inédits sur Domat et sur la duchesse de Longueville, qui éclairent de lumières nouvelles les biographies de ces deux et bien différens disciples de Port-Royal. En somme, le recueil des *Fragmens Littéraires* contient tout ce qu'a écrit M. Cousin sur des matières étrangères à la philosophie ou qui n'y tiennent que de loin. Cet hommage aux lettres pures, de la part d'un écrivain qui les a toujours aimées avec passion, ne peut manquer d'être bien accueilli. C'est là une digne suite au beau mémoire sur les *Pensées* de Pascal.

— MM. Michelet et Quinet viennent de publier les leçons où ils ont traité de l'histoire du jésuitisme, dans la chaire du Collége de France (2). Le public a maintenant sous les yeux les pièces du procès qui s'est agité entre les éloquens professeurs et une partie passionnée de leur auditoire. Il peut s'assurer que la tendance des deux cours n'est nullement anti-chrétienne, et que même dans le sujet brûlant qu'ils ont été amenés à traiter, c'est la cause du spiritualisme que MM. Michelet et Quinet ont constamment soutenue.

(1) Un fort vol. in-8°, chez Didier, quai des Augustins.
(2) *Des Jésuites*, un vol. in-8°, chez Hachette.

Digitized by Google

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Théâtre-Français ne s'endort pas; à peine a-t-il obtenu un succès, il s'occupe d'en préparer un autre, témoin l'*Ève* de M. Léon Gozlan, dont on prépare la mise en scène, afin de n'être point pris au dépourvu lorsque le public demandera un successeur à M. Alexandre Dumas. Du reste, on peut affirmer hardiment que la Comédie-Française a du temps devant elle, car à mesure que le public pénètre dans la salle, une réaction de plus en plus favorable s'opère en faveur de la dernière comédie de M. Alexandre Dumas, si bien qu'à cette heure pas une scène de ce charmant ouvrage, par un des piquans détails qu'il renferme en si grand nombre, n'échappe à la sagacité joyeuse et intelligente des habitués du Théâtre-Français. A la dernière représentation, le brillant et nombreux auditoire assemblé en présence des *Demoiselles de Saint-Cyr* a montré les plus sympathiques dispositions pour ces charmantes sœurs de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il est vrai de dire que rien n'a été négligé par le théâtre pour que le public fût satisfait. Dès la seconde représentation, quelques modifications ingénieuses ont été apportées à l'ouvrage. Une phrase corrigée ici, une légère suppression faite ailleurs, et tout s'est arrangé pour le mieux. Ainsi perfectionnée, la comédie de M. Alexandre Dumas est maintenant plus que jamais en mesure de rallier chaque soir autour d'elle de chauds partisans. Il est fâcheux, vraiment, que la critique ne prenne point l'habitude de surveiller attentivement ce travail supplémentaire auquel je fais allusion, et dont tous les écrivains dramatiques un peu éminens se font un devoir de conscience; ce serait souvent pour elle une occasion de revenir sur un jugement trop sévère, ou de réparer une injustice, et de manifester ainsi son impartialité.

PALAIS-ROYAL.—*La Salle d'Armes*, vaudeville en un acte, par MM. Bayard et Gabriel. — L'intrigue de la pièce est peu de chose, et, à parler sans feinte, je l'ai comprise très imparfaitement. Tout ce que j'en ai pu saisir, c'est que M. Hahury, mari de Mme Habrika Hahury, doit se battre en duel avec M. Ronflot, mari de Mme Valérine Ronflot. Ce dernier croit avoir la certitude qu'il a été trompé par sa femme au bénéfice de M. Hahury. Les deux adversaires, qui ne se connaissent que de nom, se rendent, chacun de son côté, chez M. César le maître d'armes, afin d'apprendre quelques bottes secrètes dans le plus bref délai. Là reconnaissance générale, explication universelle. Tout s'arrange le mieux du monde; le sang ne coulera pas: Valérine ne connaît point M. Hahury, M. Hahury ne connaît point Valérine; les soupçons de Ronflot étaient donc sans aucune espèce de fondement. — Tout le sel de ce petit vaudeville consiste dans la bêtise inimitable de Tousez et de Grassot, qui feraient rire des momies d'Égypte. Rien de plus bouffon, rien de plus exhilarant que la tournure de ces deux acteurs, soit dans les

Digitized by Google

leçons qu'ils prennent du maître d'armes, soit dans les assauts préparatoires auxquels ils se livrent pour se faire la main. Mlle Aline, ordinairement si insignifiante, est on ne peut plus piquante en habits d'homme. Au résumé, *la Salle d'Armes* a réussi.

Ambigu. — *En Sibérie,* drame en trois actes de MM. Charles Lafont et Noël Parfait. — Voici un drame fort compliqué et fort embrouillé. Deux frères, Étienne et Bernard Morin, ont été séparés par les hasards de la vie. Étienne, fait prisonnier en Russie après les désastres de 1812, a laissé en France un jeune fils qu'élève Bernard. Auguste, neveu de Bernard et fils d'Étienne, est partagé entre l'amour qu'il nourrit pour sa cousine Louise et le désir qu'il a de connaître le sort de son père. Étienne est-il mort en Russie? Étienne vit-il encore? Dieu le sait. Au demeurant, et pour acquérir à ce sujet une certitude quelconque, Auguste prend le parti de s'en aller en Russie, lesté de quatre-vingts francs. Ce départ fait le compte de la cuisinière de Bernard, femme rusée et intrigante, qui a su prendre sur l'esprit de son maître un souverain empire, et qui en veut profiter pour assurer une position agréable à son fils Gaspard : Auguste une fois hors de la maison, qui sait s'il reviendra jamais! Rien ne lui semble donc si facile que de donner pour femme à Gaspard la fiancée d'Auguste, et de faire passer la fortune future d'Auguste sur la tête de Gaspard. Par bonheur pour Auguste, Étienne vit encore; il a supporté le froid, la faim, voire même le knout. Retrouvé enfin par son fils, qui ne juge pourtant pas à propos de se faire connaître encore, il repart bientôt pour la France, grace au dévouement d'Auguste, qui s'engage dans l'armée russe sans hésitation et sans regret. Mais vous devinez bien que Bernard, dûment endoctriné par sa cuisinière, refuse de reconnaître dans le nouveau venu son frère Étienne. Je ne sais même comment les choses tourneraient si, par un coup inattendu de la Providence, le brave Auguste ne revenait lui-même de la Russie au moment où on l'attend le moins. A-t-il déserté? a-t-il été retiré de l'armée par l'intervention de son ambassadeur? je ne m'en souviens pas au juste; le fait est qu'il est de retour, qu'il fait rendre à son père les droits dont Bernard et sa cuisinière voudraient continuer d'user à leur propre bénéfice, et qu'il épouse sa cousine Louise à la satisfaction générale de l'assemblée. — Tout cela n'est pas d'une invention bien remarquable ni d'une distinction bien grande; heureusement la vulgarité du fond est sauvée ici par le mérite des détails. Quelques scènes très émouvantes, un style beaucoup meilleur que le style habituel des dramaturges de l'Ambigu-Comique, un dialogue généralement vif et bien tourné, telles sont les qualités qui ont suffi au succès du drame de MM. Charles Lafont et Noël Parfait. Néanmoins, je ne dissimulerai point à M. Charles Lafont que j'eusse infiniment mieux aimé, dans son intérêt, lui voir produire un pendant au *Chef-d'OEuvre inconnu.*

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE

JARDIN DES PLANTES.

LA MÉNAGERIE ET LES SERRES.[1]

Nous avons laissé le monde sous le coup de cette dernière catastrophe qui marque, selon les naturalistes, le passage des temps anciens de la création aux temps modernes. Maintenant nous trouvons la terre repeuplée. Pour nous tenir dans les limites du Jardin des Plantes, qui a été si justement nommé par les savans une miniature du globe, nous voyons la nouvelle nature végétale représentée autour de nous à l'état de vie par ces arbres, ces plantes, ces fleurs écloses, qui étalent librement dans les avenues ou en captivité sous leurs châteaux de verre les mille fantaisies de leur vêtement. Nous apercevons la nature animale des temps modernes derrière les barreaux de fer de la ménagerie, dans ces parcs ombragés d'arbres et tapissés de verdure, où le cerf, le daim, la gazelle et d'autres animaux ont déposé la vitesse de leur course, dans ces cages treillagées où l'aigle a laissé emprisonner son vol, dans cette rotonde massive

(1) Voyez la livraison du 16 juillet.

Digitized by Google

où l'éléphant, la girafe, le buffle et quantité d'autres gros animaux ont reçu leur domicile; dans cette fosse aux ours, si chère à la curiosité parisienne; dans cette nouvelle construction, appelée, à cause de sa grandeur et de sa forme, le palais des singes; enfin dans toutes les parties de ce petit univers, qui montre ici à chaque pas ses nouveaux produits et ses nouveaux habitans. A la vue de ce spectacle de vie et de régénération qui succède brusquement pour nous à des scènes de cataclysme, de dépopulation et de mort, il est naturel de se demander comment toutes ces choses ont pu se reformer dans l'intervalle d'un monde à l'autre. Ici la lutte recommence entre les naturalistes. La main du Créateur s'est-elle une seconde fois étendue pour repeupler ce globe que la tourmente des évènemens avait fait sombrer? Cuvier dit oui, M. Geoffroy Saint-Hilaire, non. Mais que la nature renouvelée, dont l'aspect vivant récrée de toutes parts nos yeux fatigués par les ruines de l'ancien monde, que les plantes et les animaux dont nos regards s'étonnent, après la grande destruction dont nous avons suivi les traces, descendent de l'ancien état de choses, des animaux et des plantes anté-diluviens, ou qu'ils soient le produit d'une création nouvelle, nous ne nous trouvons pas moins en présence d'un changement considérable dont les effets ont retenti au loin sur tous les êtres organisés. Rien ou presque rien n'est resté dans le monde actuel sous la forme qu'il occupait dans l'ancien. Les divers habitans du globe ont suivi le mouvement universel et définitif qui devait donner à la création tout entière son achèvement par la présence de l'homme. La seconde partie du muséum d'histoire naturelle qui nous reste à visiter présente donc vis-à-vis de la première un spectacle constamment nouveau; il importe de le caractériser.

Aucun des agens que nous avons rencontrés dans la formation de l'ancien état de choses, tels que les changemens de l'atmosphère, les variations de la température, les soulèvemens de terre et les mouvemens des eaux, n'existent plus, du moins avec les mêmes forces, dans notre présent milieu ambiant, unique et à peu près fixé. Le monde est-il demeuré pour cela stationnaire depuis la naissance du genre humain? La nature, après avoir cédé, durant les âges anté-diluviens, à une loi évidente de progrès, s'est-elle tout à coup immobilisée? Non, il n'en a point été ainsi: l'espèce de sommeil que Moïse attribue au Créateur après la consommation de son œuvre n'existe qu'en image; Dieu ne s'est pas reposé le septième jour, et la création continue. Seulement les conditions et les agens de son pro-

Digitized by Google

grès ont changé. A l'action de causes fatales, dirigées par la volonté secrète qui gouverne le monde, succède peu à peu l'action humaine. Le dernier né sur le globe devient de la sorte le mandataire de la puissance créatrice qui organise et remanie sans cesse la matière. L'avénement du genre humain ouvre pour le monde soumis à sa domination une ère inconnue. Le mouvement des causes aveugles a cessé; celui de la cause intelligente commence. Dans l'histoire des temps anté-diluviens, exprimée par le musée de géologie, nous avons vu les plantes et les animaux sous la main de la nature; dans tout le reste de l'établissement, qui représente les temps modernes, nous allons voir ces plantes et ces animaux sous la main de l'homme. Voilà tout d'abord deux mondes nettement marqués par le caractère des influences qui les gouvernent et par les changemens qui en résultent. Dans le premier se montre sans cesse la force matérielle avec tous ses ravages; dans le second apparaît la force morale avec ses conquêtes pacifiques et ses établissemens éclairés. Cette action de l'homme sur le globe qu'il habite, sur les plantes et les animaux qu'il tient en sa dépendance, a tellement modifié les lois primitives de la vie, que nous entrons véritablement dans un état de choses imprévu. L'être raisonnable a repris en sous-œuvre toute la nature et lui a imprimé sa forme. Nous en rencontrons la preuve de toutes parts visible dans ces animaux domestiques qui ont changé leur caractère pour revêtir nos mœurs et nos habitudes; nous la trouvons même dans ces animaux encore insoumis, mais domptés par la crainte, dont nous avons fait les esclaves de notre curiosité. Les obstacles les plus énergiques, tels que la force, l'instinct destructeur, la férocité native, l'énormité de la taille et du volume, tout s'est abaissé sous notre action envahissante. Le descendant de ces prodigieux mastodontes, de ces terribles éléphans anté-diluviens qui portaient autour d'eux l'épouvante, est là dans son étroite enceinte, calme, docile, et, pour ainsi dire, lié au regard de son maître, dont il suit les ordres sans résistance. Qu'est devenu cet ancien ours à front bombé, ce solitaire des cavernes de la vieille Allemagne, ce roi de la destruction et du carnage, devant lequel tremblait toute la nature? Vous pouvez voir ses descendans au fond de cette fosse basse, où ils traînent maintenant leur ennui et leur souveraineté déchue. Sous la main de son vainqueur, cet ancien tyran du Nord a même pris dans la captivité les vices et les bassesses de la servitude. Toutes ses actions portent l'empreinte d'un avilissement auquel il s'est formé lui-même pour plaire à ses maîtres et pour contenter sa gourmandise.

Digitized by Google

La couronne de l'ancien monde est tombée de son front, qui montre à nu les flétrissures de l'esclavage. Où est sa vieille majesté sauvage? On lui dit de sauter, et il saute; d'étendre la patte, et il l'étend; de saluer, et il salue; de monter à l'arbre, et il y monte. Nous le voyons étaler gauchement et de mille manières ses gentillesses d'ours, le tout pour un chétif morceau de pain ou de gâteau dont il console son appétit vorace. Devant la déchéance de cet antique dominateur du règne animal, si cruellement humilié par son vainqueur, on sent que la nature tout entière a changé de maître. La seconde moitié du Muséum d'histoire naturelle va nous montrer à chaque pas un être rayonnant sur tous les autres êtres, un monde nouveau en miniature, qui est le monde de l'homme.

Ce Muséum n'est-il pas lui-même l'ouvrage du maître actuel de la création? Cet établissement ingénieux, où les productions de la nature ancienne et nouvelle viennent se résumer comme les monumens de l'antiquité dans la villa d'Adrien, ne s'est-il point élevé par l'effort de cette même main qui a soumis et renouvelé la face du monde? Nous avons cité déjà les principaux traits qui, dans notre pensée, dessinent l'histoire du Jardin des Plantes. Il nous faut reprendre aujourd'hui cette histoire à l'évènement qui marqua pour l'établissement et pour la science une ère nouvelle, une seconde fondation. Jusqu'en 1793, le Jardin royal des Plantes, malgré les grands travaux du XVIIIe siècle sur la nature, malgré les soins, les sacrifices même de Buffon pour enrichir l'établissement qu'il dirigeait, se traîna dans la débilité d'un premier âge. A Dieu ne plaise que nous voulions rabaisser les services de ce prince de la science! L'autorité de son grand nom fit tomber les résistances de l'abbaye Saint-Victor, au sujet d'une concession de terrains que Buffon voulait annexer au Jardin des Plantes. Succès magnifique quand on songe à la ténacité des gens d'église! Le dévouement de ce savant illustre alla par la suite jusqu'à céder ses propres appartemens pour les transformer en un cabinet d'histoire naturelle, qui devint la base du Musée actuel de zoologie. Mais, en dépit de ces glorieux commencemens, le Jardin des Plantes, mal servi par les circonstances, n'était encore qu'une ébauche de lui-même, un essai de l'état monumental où devait le porter la révolution. Ce fut le 9 juin de cette année mémorable en choses grandes et sinistres que se décidèrent en quelques heures les destinées du Jardin des Plantes. Depuis long-temps, un plan d'amélioration et d'agrandissement avait été arrêté entre les naturalistes; le texte en avait même été soumis à l'assemblée constituante, qui, embarrassée

Digitized by Google

du salut de la France, l'avait laissé périr dans les cartons de ses bureaux. Depuis, les évènemens avaient toujours été s'aggravant de jour en jour. Le moyen de songer à reconstituer l'établissement du Jardin des Plantes au milieu d'une tempête qui avait l'ambition de renouveler le monde! Ce fut pourtant de cette nuit orageuse, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, que jaillit l'étincelle destinée à porter la lumière dans la formation du Muséum d'histoire naturelle. Lakanal, député à la convention, se présente vers trois heures de l'après-midi chez Daubenton, le chef de la science, que son grand âge et ses mœurs homériques avaient fait surnommer le Nestor des naturalistes. M. Geoffroy Saint-Hilaire, alors fort jeune, ami et élève de Daubenton, assista à cette entrevue, qui fixa l'une des plus belles créations des temps modernes. Le représentant du peuple s'informa des besoins de la science. On lui mit sous les yeux l'ancien plan, déjà remanié et transformé. Les nécessités étaient immenses : la nature étouffait dans ces enceintes étroites où la gêne de l'établissement obligeait à la renfermer. Nous croyons devoir copier textuellement une note manuscrite qui donnera une idée de l'état des collections : « Il y avait au cabinet quatre cent trente-trois oiseaux, qui ont tous ou presque tous été réformés; il n'en restait plus que cinq en 1837. Il n'y avait rien du tout en magasin. » La ménagerie n'existait pas : l'exhibition publique d'animaux vivans se bornait, dans le jardin, à « un zèbre, un vieux tapir, quelques singes et quelques mammifères, qui ont été depuis donnés. » Voilà quelle était la situation du Jardin des Plantes au moment où le citoyen Lakanal se présenta comme visiteur et comme membre de la convention sous le toit paisible du patriarche de la science. On s'était peu aperçu de la révolution et de ses fureurs dans le modeste asile de la rue Saint-Victor; les cris du peuple soulevé, les décharges de mousqueterie et d'artillerie, étaient venus mourir dans les feuillages de tilleuls et de marronniers où gazouillait la voix éternelle des oiseaux. L'arrivée de cet étranger, porteur des destinées de la science, fut un évènement : on lui exposa les moyens d'améliorer l'établissement auquel il témoignait un si vif intérêt. Cette conversation fut aussitôt transformée en un décret, qui, débattu le soir au sein du comité d'instruction publique, fut porté le lendemain même à la convention nationale et adopté. Cette loi, sortie d'une délibération de quelques heures, à la suite d'un entretien intime, au plus fort des évènemens révolutionnaires, est celle qui régit encore à présent au Jardin des Plantes et par suite dans toute la France, on pourrait même dire dans tout le monde savant, les destinées des sciences naturelles.

Digitized by Google

La nation, dans un moment de crise, avait improvisé un gouvernement et une armée; elle inventa des professeurs. Douze chaires furent créées pour répandre les lumières de la nature : on y appela des hommes inconnus pour la plupart et dont la gloire était à faire. M. Geoffroy Saint-Hilaire, âgé de vingt-un ans, se vit chargé malgré lui de l'enseignement de la zoologie. Il hésitait, ne s'étant jamais occupé que de minéralogie, à entreprendre cette tâche accablante; la voix de Daubenton fixa ses irrésolutions : il osa, et grace à lui la zoologie sortit des langes où la retenaient encore les études méthodiques des premiers âges. Nous avons cité les noms de ses collègues, qui tous, à différens titres, justifièrent les vues de la convention. Ces douze savans formèrent une petite république qui subsiste encore au moment où nous écrivons. Chaque professeur est chargé de l'administration de détail qui se rapporte directement à sa spécialité. Tout ce qui s'élève au-dessus des mesures ordinaires est décidé en conseil par le corps des professeurs réunis, maintenant au nombre de quinze, sous la présidence d'un membre, qui peut être élu une première et une seconde année, mais jamais plus. Daubenton fut nommé président à l'origine; aujourd'hui, c'est M. Adrien de Jussieu qui exerce les fonctions temporaires de la présidence. Le traitement annuel de chaque professeur-administrateur est de cinq mille francs. Leur habitation paisible, située au sein même de l'établissement qu'ils dirigent, autour de l'ombre séculaire du cèdre du Liban, entretient autour d'eux ce calme et ce demi-jour favorables à la science. C'est dans le commerce doux et retiré de cette nature dont il était l'interprète, que Daubenton atteignit les limites de la plus homérique vieillesse. Sa femme mourut centenaire au milieu des mêmes feuillages. Qui de nous ne s'est surpris à envier pour ses froids ossemens le tombeau surmonté d'une colonne qui s'élève dans le terrain du Labyrinthe, parmi les pins et les lilas? quel lieu mieux choisi pour y reposer du demi-sommeil de la mort que ce bosquet préparé par les mains de l'homme et de la nature, où la reconnaissance a exprimé sans faste ses regrets et ses souvenirs par un simple monument! Mais ce tombeau est encore une fiction. Les os du savant illustre pour lequel cette colonne a été élevée ne reposent point sous le tertre de gazon qui lui sert de base. C'est un simple projet, et, comme tous les projets, celui-ci demeure indéfiniment ajourné. Il serait temps que la France se montrât moins oublieuse des morts. Ne laissons pas ces ombres illustres nous accuser d'ingratitude et mendier ailleurs que sur le théâtre de leurs travaux les honneurs d'une sépulture modeste. Ces arbres ont connu Daubenton; le Jardin des Plantes lui

Digitized by Google

doit une partie de sa gloire et de sa prospérité : le vieux savant sera le bien-venu au milieu des représentans nouveaux de cette nature qui a été l'objet constant de ses études et de ses amours. Le Jardin des Plantes est une patrie morale. Cuvier lui-même aimait à dater ses écrits du lieu si cher de sa résidence. Les étrangers respirent dans cette enceinte un air particulier qui est, pour ainsi dire, l'air natal de la science. Tout concourt donc à nous dicter la translation des restes de Daubenton dans le tombeau qui lui a été préparé au Muséum d'histoire naturelle comme une haute mesure de convenance et de dignité nationale. Un peuple s'honore en respectant la mémoire de ceux qui l'ont servi. Ne gardons pas plus long-temps le bien des morts; rendons enfin à Daubenton cette terre qui sera plus légère à ses os.

A défaut d'autres titres, le désintéressement de ce grand naturaliste justifierait les honneurs tardifs dont on se propose toujours d'entourer ses funérailles. Lakanal, frappé de la haute sagesse du vieillard, lui avait adressé, en le quittant, ces paroles, conservées dans la mémoire de M. Geoffroy Saint-Hilaire : « Demain, dit le député, demain je parlerai à la convention nationale de la gloire française qui éclate en vous, et de ce qu'un si grand mérite doit attendre de la munificence publique. — Les années du vieillard, répliqua Daubenton, règlent sa destinée; veuillez plutôt servir l'établissement où j'ai passé cinquante ans de paix et de bonheur. » C'est conformément à ce vœu que Lakanal fit proclamer le lendemain, par l'organe de la convention, le Jardin des Plantes Muséum d'histoire naturelle. Ce nouveau titre, en agrandissant les destinées de l'établissement, ne faisait qu'appliquer les vues générales de Buffon sur la science. Introduire l'unité dans l'histoire de la nature, fonder un établissement qui serait une réduction du globe et de ses habitans, tel fut le dessein philosophique qui présida au décret de la convention. C'était, comme on voit, le génie de Buffon, ce génie égal à la nature, *naturam amplectitur omnem*, qui arrivait, après sa mort, à se formuler dans un acte législatif. A dater de ce jour, l'établissement assista, comme nous l'avons dit, à une seconde naissance. Lakanal n'abandonna point son enfant au berceau. L'intérêt qu'il portait au Muséum d'histoire naturelle était si vif qu'il choisit pour y habiter une petite maison située à côté du Jardin des Plantes. Ses confrères ne partageaient pas tous ses bonnes intentions pour le siége de la science. Il ne faut pas oublier que nous sommes en 93. L'ancienne organisation monarchique de l'établissement, son vieux

Digitized by Google

nom de Jardin *royal* des Plantes, mal effacé par son nouveau titre, tout contribuait à entretenir contre lui des préjugés aveugles. Lakanal trouva moyen de les vaincre. Sa place à la convention fut constamment marquée par les services qu'il rendit au Muséum et par les actes pacifiques qu'il fit sanctionner au milieu de l'agitation des esprits. Ce n'est point à dessein que nous rapprochons sans cesse les scènes révolutionnaires des scènes plus calmes de la nature. Ce rapprochement naît de lui-même à chaque pas dans les premières années qui établirent la fortune du nouveau Jardin des Plantes. L'illustre vieillard, surnommé par un club de sans-culottes le *berger Daubenton*, faisait une leçon sur les convenances et le mérite du style en histoire naturelle; il lui arriva de citer une phrase banale qu'on retrouve dans plus d'un auteur : *Le lion est le roi des animaux.* Le professeur blâmait les termes de cette proposition comme manquant de rectitude; puis il ajouta : « Non, il n'y a pas de roi dans la nature! » En France, une allusion est tout de suite saisie. A l'instant même la salle de se remplir d'applaudissemens qui durèrent près d'un quart d'heure. Daubenton, alarmé de son succès, ne savait à quoi attribuer ces élans d'admiration; son visage, visiblement troublé, n'exprimait que le doute et l'étonnement. Il interroge alors le jeune homme qui l'assistait dans son cours : « Pourquoi ce bruit? qu'y a-t-il donc? » Il se trouvait que ce naïf vieillard avait été éloquent sans le savoir et avait flatté les exaltations du moment quand il croyait n'avoir exprimé qu'une simple vérité d'histoire naturelle.

Il y a un mouvement particulier qui consiste à isoler chaque branche d'instruction du tronc primitif de la science. C'est à ce mouvement qu'il faut attribuer les changemens survenus dans l'acte de fondation qui régla, en 1793, les destinées du Muséum d'histoire naturelle. D'anciennes chaires se démembrèrent par suite des progrès qu'avait faits l'objet de leur enseignement; de nouvelles se fondèrent sur les développemens qu'ont pris dans ces dernières années les idées générales; il en résulte que le nombre des professeurs, fixé d'abord à douze, s'élève maintenant à quinze, sans qu'il soit possible de l'arrêter dans l'avenir à ce chiffre déjà très considérable. Les embellissemens du jardin et du Muséum ont suivi la même marche. Chaque professeur étant tenu à administrer la partie de l'établissement qui relève naturellement de ses fonctions, ce petit monde a dû s'élever et s'accroître avec les progrès même de la science. Parmi les fondations qui appartiennent à la renaissance du Jardin des Plantes, les deux plus importantes, sans contredit, sont celles du musée ana-

Digitized by Google

tomique et de la ménagerie. Tout le monde a visité cette galerie rivale du cirque de Rome, où les sauvages représentans du désert ont abattu aux pieds de l'homme leur orgueil et leur férocité. Mais on ignore habituellement les circonstances au milieu desquelles la ménagerie a commencé. Ce fut un coup de main du procureur-général de la commune qui lui donna les moyens de se créer. Jamais animal féroce n'avait été vu vivant au Jardin des Plantes, mais en revanche la ville était embarrassée par des exhibitions foraines qui obstruaient les places et menaçaient la sécurité publique. Tous ces animaux furent saisis dictatorialement et conduits au Jardin des Plantes où l'on n'avait pas même été prévenu de leur arrivée. La rue de M. Geoffroy Saint-Hilaire se vit soudain transformée en une thébaïde peuplée de lions, de tigres et d'autres carnassiers. Le jeune professeur travaillait paisiblement dans son cabinet, quand on vint lui annoncer les étranges visiteurs qui assiégeaient l'entrée de sa maison. La circonstance devait paraître critique, et demandait qu'on lui tînt tête. L'acte du procureur de la commune était ingénieux, mais arbitraire; il demeurait douteux que les pouvoirs de l'état lui accordassent leur sanction. Bien d'autres difficultés se présentaient : comment nourrir ces hôtes faméliques? Sur quels fonds les payer? M. Geoffroy Saint-Hilaire trancha toutes les questions en prenant à sa charge l'entretien des animaux et de leurs gardiens, jusqu'à ce que l'autorité y eût pourvu par une décision légale. Derrière les embarras du moment, le judicieux et ardent naturaliste avait entrevu une conquête pour la science nationale dans cette réunion de carnassiers mis sous les yeux du public. Les voitures et les cages, installées par ses ordres dans la cour intérieure du Muséum, formèrent une exposition provisoire d'animaux vivans. Ainsi commença le noyau de la ménagerie. C'est au 15 brumaire an II qu'il faut rapporter l'origine de cette création, l'une des plus subites et des plus dignes d'une grande ville. Cependant près d'une année s'écoula avant que la convention, entraînée par les instances de Lakanal, par les démarches assidues de M. Geoffroy Saint-Hilaire, par l'autorité du peuple qui se portait avec affluence devant ce nouveau spectacle étalé à ses yeux, décrétât enfin l'établissement sérieux et à jamais utile d'une ménagerie nationale.

Il s'en faut de beaucoup que cette ménagerie ait acquis tout de suite la consistance et la splendeur actuelles, dont les étrangers s'étonnent. Le bâtiment en a d'abord été renouvelé depuis une vingtaine d'années. Les animaux qui y figuraient ont été remplacés par

Digitized by Google

d'autres animaux plus remarquables et plus nombreux. Quoique les fonds alloués à l'entretien si important de la ménagerie aient toujours été en augmentant, il est pourtant vrai de dire que cette exposition publique d'animaux rares et coûteux se recrute plutôt de dons que d'achats. En 1834, le crédit demandé pour réparer les pertes de la ménagerie n'était que de 4,000 francs, il s'élève maintenant à la somme encore insignifiante de 7,000 francs, qui ne saurait couvrir les désastres fréquens, ni remplir les vides que la mort fait chaque jour dans les cages habitées par ces frileux prisonniers. Quel spectacle pourtant plus capable de relever notre nature que celui de ces redoutables captifs auxquels nous avons imposé un séjour et une patrie si contraire à leurs mœurs! Quelle entrée plus digne de notre sujet, pour nous introduire dans cette série d'évènemens marqués par la main de l'homme, qui composent l'histoire moderne du globe terrestre! Les animaux que l'homme n'a pu attirer à lui par la douceur, il s'en est emparé par la force. De ce nombre sont ces terribles carnassiers qui peuplent les cages de la ménagerie. Quoique ces espèces sanguinaires résistent plus que les autres à l'éducation, elles n'ont pas laissé que de déposer dans notre commerce une partie de leur sauvage nature. Parmi les animaux féroces soumis aux regards du public, un grand nombre ont abdiqué cette cruauté native qui a servi à les désigner; si quelques autres ont repoussé toute société humaine, n'acceptant pour ainsi dire que les fers de leur vainqueur, cela tient moins encore à leur caractère indomptable qu'au peu de soin qu'on a pris de les adoucir. Le gardien qui, vivant dans l'intimité de ses hôtes, connaît mieux que tout autre leur naturel et l'empire exercé sur eux par l'éducation, ne doute pas que ces animaux changeassent leurs mœurs, si l'on s'occupait à les familiariser. Nous avons eu, dans nos théâtres, de trop récents et de trop célèbres exemples de cette puissance de l'homme sur la nature, même sur la nature sauvage et carnivore, pour en douter. Il n'y a presque pas d'animal qui ne reçoive à la longue notre action, et qui, après avoir courbé sa tête sous nos chaînes, ne plie ensuite son caractère sous notre volonté.

Entrons plus avant dans cette ménagerie dont la bienveillance d'un professeur nous a ouvert la porte et les mystères. Le moment le plus curieux pour visiter cette sauvage demeure est celui où les animaux prennent leur nourriture. Il est environ trois heures. Les préparatifs de cette scène brutale se font dans le long corridor où règnent les loges intérieures de la ménagerie. Ces loges sont vides, leurs

Digitized by Google

hôtes étant occupés sur le devant à recevoir la visite du soleil et du public. Le gardien paraît : il voiture une brouette chargée de viande crue; ce sont les débris dépecés d'une vache qu'on vient d'abattre dans la boucherie du Jardin des Plantes. La grille de chaque loge est ouverte à la clé : le gardien y dépose un quartier de chair dont la grosseur est mesurée sur l'appétit bien connu de ses hôtes. Cet appétit varie en effet selon les individus; il existe en ce moment une lionne qui consomme dix-neuf livres de viande par jour, tandis qu'une autre vit avec la moitié de cette ration. Une telle faim difficile à assouvir est pour ces animaux, dans l'état sauvage, comme pour les hommes dans certaines classes de la société, un don funeste qui les condamne à des privations immenses et à des fatigues inouies à l'effet de se procurer leur subsistance. Une fois que le gardien a parcouru toutes les loges, distribuant à chacune la portion convenable, il introduit ses hôtes au festin qui leur est préparé. Quelques-uns font entendre, par des grognemens sourds, qu'ils sentent la présence de leur morceau, et qu'ils veulent y mordre. L'ouverture de la loge se pratique au moyen d'une planche qu'on lève comme un rideau de théâtre. C'est alors que chaque acteur entre en scène et déploie son rôle de voracité. Nous n'avons rien de mieux à faire que de suivre le gardien dans l'ordre où il convie chacun de ses pensionnaires au repas du soir. D'abord, c'est la hyène qui vient plonger son museau sombre et fétide dans la chair sanglante. Cet animal a, du reste, été calomnié par les poètes qui en ont fait le symbole des passions fausses, haineuses et cruelles. Il n'y a pas au contraire de carnassier plus facile à l'apprivoisement que celui-là. Le premier venu peut sans danger lui passer la main sur le dos. La docilité de cet animal aux caresses de l'homme tient à ce que, son appétit le portant plutôt vers les proies mortes que vers les proies vivantes, la nature a jugé inutile de lui donner l'instinct de l'attaque et de la destruction. Mais si la hyène a été calomniée, c'est bien sa faute : pourquoi aussi est-elle si laide? Il est impossible de voir ce train de derrière déprimé, ces poils raides, gris et sordides, cette physionomie ignoble, cette allure de croque-mort, sans éprouver devant un tel animal une répugnance invincible qui nous vient à coup sûr de la bassesse de ses mœurs. Ce déterreur de cadavres nous dégoûte sans être méchant. Dans les animaux comme dans les hommes nous aimons encore mieux l'héroïsme sanguinaire que la douceur vile.

Passons; voici le lion qui se précipite la tête basse; les habitudes

Digitized by Google

de ce roi du désert ne se démentent jamais; il est resté grand dans la captivité. On le voit dévorer bravement et superbement le quartier de viande qu'il tient fixé à terre sous sa puissante griffe. Le lion se laisse gagner aux avances de l'homme; mais ce n'est point à l'heure du repas qu'il faut parler d'éducation : tous les animaux féroces sont dangereux quand ils mangent. La présence de la chair et l'odeur du sang réveillent les instincts destructeurs de leur farouche naturel. Tout étranger, le gardien même, est dans ce moment-là un ennemi qui veut leur arracher leur proie : malheur à lui s'il approche! — Pourquoi cette lionne ne dépèce-t-elle point la grande mâchoire de vache qui est jetée dans sa loge? Cette lionne est une vieille prisonnière dont le séjour à la ménagerie n'a jamais pu adoucir le caractère intraitable. Il est à remarquer que cet animal (le seul de tous) garde sa ration pour la manger pendant la nuit. Y a-t-il une liaison secrète entre la férocité et l'amour des ténèbres? A côté nous avons vu une jeune lionne fort douce qui était arrivée depuis quelques heures à la ménagerie. Son front, usé pendant le voyage au frottement des barreaux, portait dans la région orbitaire des traces pénibles et comme la marque récente de l'esclavage. Cet animal nous toucha. Nous lui trouvâmes l'air mélancolique et consterné des nouveaux détenus à leur entrée dans la prison. C'était triste à voir comme cette lionne pleurait et comme elle semblait regretter le sable absent de sa douce patrie, *dulcem reminiscitur Argos*. Sa ration de viande fraîche ne la tentait guère; la douleur de l'exil et de la prison lui enlevait jusqu'à l'appétit. Cette lionne s'était pourtant décidée à attaquer faiblement son morceau de chair, quand les rugissemens d'un jaguar, son voisin, frappèrent ses oreilles; elle se retira effrayée dans le fond de sa cage. La malheureuse se croyait encore dans le désert, et s'attendait à la rencontre d'un adversaire supérieur en forces. Au reste, les combats de lion et de tigres, qui tiennent une si grande place dans les ouvrages des poètes, n'existent guère dans la nature. Ces deux genres d'animaux, étant cantonnés dans deux parties de la terre très séparées, ne pourraient se trouver en présence que sur l'extrême limite de leur mutuel empire. Il n'est pas même certain qu'ils se soient jamais rencontrés.

Le jaguar a dans ses mouvemens la souplesse du chat; il entre comme une ombre et se jette sur son repas avec une agilité avide qui tient plutôt à la gourmandise qu'à la faim. Sa langue lèche le sang. L'animal féroce est tout entier à l'acte de la nourriture; ses griffes pèsent sur sa proie, ses yeux la dévorent, ses dents la déchi-

Digitized by Google

rent. Apercevez-vous dans leurs loges ces sauvages panthères noires? Farouches et comme effrayées de la lumière, elles se reculent dans un coin sombre pour décharner les os qu'elles tournent et retournent furieusement. Leur robe se confond avec la nuit. On voit seulement luire leurs prunelles ardentes de joie à la vue des suites du carnage. Ces animaux sont rebelles à toute approche; leur mauvais caractère s'associe à une merveilleuse beauté. Aristote comparait, pour les mœurs autant que pour la forme, le lion à l'homme et la panthère à la femme. Nous lui laissons la responsabilité de ce jugement. Cependant le gardien touche aux dernières cages de la ménagerie. Les deux individus qui les habitent sont d'un accès facile. Leur repas est mêlé de viande et de pain. L'ours tient par son organisation, et surtout par l'ampleur de son cerveau, le haut de l'échelle des carnassiers. Aussi le voyons-nous soulever de terre la nourriture avec ses pattes. C'est un degré vers le singe, qui se sert de ses mains pour porter les alimens jusqu'à sa bouche. Le repas de tous ces animaux est de courte durée; on n'aperçoit bientôt plus dans leurs loges que de grands os rongés, léchés, rongés encore, sur lesquels de vastes dents ont laissé l'empreinte de l'appétit carnassier et de la force. Ces redoutables convives promènent encore long-temps leur large et rude langue autour de leur mâchoire vide, sur leurs lèvres ensanglantées. Puis, l'appétit étant satisfait, on voit tomber peu à peu de leur face crispée ce voile de férocité native; tous ces animaux repus prennent l'attitude plus calme de la tristesse et de la résignation.

Un sentiment de convenance a fait interdire au public la vue des animaux carnivores dans l'action de la nourriture. En dérobant aux yeux de la foule cette scène de barbarie, les administrateurs du Muséum obéissent au dessein contraire de celui qui faisait déchirer les chrétiens condamnés à mort, sous les yeux de la multitude romaine, par les bêtes du cirque. Nul n'ignore que la civilisation a fait d'immenses progrès. Mais, ce qui est peut-être digne de remarque, c'est que les animaux féroces participent eux-mêmes à cet adoucissement des mœurs. Nous croyons devoir rapporter à ce sujet les accidens dont le Jardin des Plantes a été le théâtre. On verra que non-seulement les individus mis à mort par les animaux sont en petit nombre, mais qu'encore ils ont tous été les auteurs imprudens ou volontaires de leur catastrophe. La plus ancienne anecdote tragique dont le souvenir soit à déplorer depuis la présence des bêtes féroces au Muséum d'histoire naturelle, est celle de ce vétéran qui, attiré (on se l'imagine du moins) par l'éclat d'un bouton semblable à celui d'un

Digitized by Google

écu, descendit pendant la nuit avec une échelle dans la fosse aux ours. Ce malheureux, surpris par le réveil des formidables animaux dont il venait à cette heure ténébreuse violer le domicile, poussa des cris affreux qui emplirent tout le jardin et furent entendus jusque dans les geôles de Sainte-Pélagie. Il fut trouvé le lendemain étendu sur le dos et le ventre ouvert. Son imprudence pouvait entraîner d'autres malheurs, l'échelle qui lui avait servi à descendre étant demeurée fixée contre le mur de la fosse; mais l'ours, content d'avoir fait justice de son visiteur audacieux, ne pensa point à profiter de ce moyen d'évasion. — Le second évènement a été commis par un éléphant fort doux. Un curieux, par des raisons ignorées, probablement par bravade, s'était introduit entre les poteaux qui limitent l'enceinte réservée aux gros animaux. L'éléphant, supposant à cet intrus de mauvaises intentions, se contenta de le fouler contre un mur avec toute sa masse, et passa. L'homme était mort. — Le troisième cas (c'est le dernier) a le caractère d'un véritable suicide. Un homme attaqué de monomanie spleenique avait essayé de tous les moyens de se détruire, et toujours sans succès. Alarmé par l'état mental de ce malheureux, sa famille lui avait donné un suivant chargé de veiller sur sa conservation. Notre prisonnier eut alors recours à la ruse pour tromper la vigilance du geôlier qui voulait l'enchaîner à la vie. Il feignit d'être revenu à un état plus raisonnable. Déjà l'on ne se méfiait plus de ses transports, quand, au milieu d'une promenade au Jardin des Plantes, au moment où la surveillance de son gardien était détournée par le spectacle de l'ours montant à l'arbre, notre monomane se précipita la tête en avant dans la fosse. Cette fois du moins, il dut être content, car il ne manqua pas la mort : les ours le tuèrent. Il est bon de réfléchir aux circonstances qui amenèrent dans les trois cas la destruction des individus mis à mort par ces animaux. On voit alors que cet acte doit être moins rapporté chez eux à un sentiment de férocité indélébile, qu'au droit de légitime défense : ces animaux voient dans l'étranger qui pénètre si inopinément en leur retraite un agresseur, et ils le combattent par toutes leurs armes. La preuve que ce sentiment et non un autre dicte alors leur conduite, c'est que la cruauté attribuée aux ours ne s'exerce pas sur les êtres plus faibles, dont la taille et le volume ne leur portent aucune menace. Le public parisien, guidé par ce reste odieux de barbarie qui conduisait les anciens aux combats d'animaux féroces, a plusieurs fois jeté des chats et de jeunes chiens dans les fosses occupées par les ours; ceux-ci les regardent et ne leur

Digitized by Google

font aucun mal : ce ne sont pas des ennemis dangereux. On voit donc que, pour ainsi dire, toute la nature s'humanise; la barbarie des animaux eux-mêmes laisse tomber aux pieds de la civilisation son appétit féroce et ses joies sanguinaires.

Toutefois, il est juste de dire que cette victoire de l'homme sur le naturel destructeur des carnassiers est encore incomplète. Le petit nombre d'accidens arrivés au Jardin des Plantes deviendrait bientôt plus considérable, sans les précautions prises pour ôter à ces hôtes dangereux les moyens de sévir. On ne cite de mémoire de naturaliste qu'une seule évasion fameuse. Elle se rattache à des circonstances que nous croyons devoir rapporter. Le domestique annonça un jour à M. Geoffroy Saint-Hilaire la visite d'un lion accompagné de son gardien. Comme le savant était en train de se faire raser, *tondenti barba cadebat*, son fils, aujourd'hui professeur de zoologie au Muséum, fut chargé de reconnaître l'envoi qui était fait. Ce lion était conduit, la corde au cou, par un inconnu qui, à son costume négligé, fut pris pour le valet de la bête. On lui demanda s'il était nécessaire d'envoyer quérir une cage afin de transporter le lion à la ménagerie. Cette précaution fut jugée inutile. L'inconnu répondit de la docilité de son élève. On marchait. Déjà l'escorte avait franchi la haie de treillage et de verdure qui sépare le jardin du naturaliste des ombrages du Jardin des Plantes, quand le lion se raidit et refusa d'avancer. On eût dit qu'il flairait dans cette prison de la nature l'odeur de la captivité. Son guide, mécontent, le tira rudement par la corde; le lion, impatienté, se jeta sur les assistans, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, un domestique, le gardien, et les mordit. Cela fait, l'animal se coucha, fier de sa résistance, contre des arbustes. Cependant l'individu qui le conduisait ne voulut pas en avoir le démenti; un homme, selon lui, ne devait pas céder à une bête. Il reprit le bout de la corde et entraîna le lion, qui suivit. A peine avait-il franchi la première porte du jardin que l'animal sauta contre son guide, lui fit une blessure à la main avec ses dents, et s'échappa. L'alarme ayant été donnée, on ferma toutes les issues. Le lion évadé bondit le long des avenues avec la joie d'un captif qui a recouvré sa liberté. Au bout de sa course insensée, il se laissa enfin reprendre dans des filets qui avaient été tendus par l'artifice des gardiens. Le conducteur du lion, grièvement mordu, fut pansé chez M. Geoffroy Saint-Hilaire, par les mains blanches et délicates d'une jeune femme de la maison. Mais quel fut l'étonnement du grand naturaliste et des siens, en apprenant le lendemain que l'inconnu, pris à ses insignes

Digitized by Google

pour un valet de bête féroce et soigné avec tant d'humanité, n'était autre qu'un avocat célèbre. On s'amusa fort de cette méprise. Par quelle fantaisie l'éloquence avait-elle voulu se travestir en institutrice de lions? Dans tous les cas, son coup d'essai ne fut pas heureux, et l'avocat dut s'en tenir désormais à apprivoiser les convictions de son auditoire.

Il serait intéressant de connaître les moyens employés par certains dompteurs de bêtes féroces pour venir à bout de leurs terribles élèves. On a reconnu que le caractère des âpres habitans de la ménagerie s'accommode plus ou moins aux individus qui les fréquentent. Le gardien nous a fait voir un lion fort doux entre ses mains qui se montre intraitable envers son collègue. De tels faits ne sont pas rares. Nous avons examiné la tête de ce gardien familier aux animaux, et nous y avons trouvé, malgré une très grande bonhomie, les principaux traits qui dessinent la configuration de la tête chez les carnassiers. Faut-il attribuer à cette organisation particulière les succès qu'il obtient sur la nature ombrageuse et indocile de ses hôtes? Nous le croyons. Il déclare lui-même que son collègue, chez lequel nous n'avons pas rencontré les mêmes caractères, est très bon pour les animaux, et que leur antipathie ne peut être attribuée à aucun mauvais traitement. Il faut donc alors en chercher la cause dans ces attractions mystérieuses de la nature, dont les animaux entre eux nous présentent l'image. Un lion de la ménagerie habite présentement avec un jeune chien, pour lequel il témoigne un vif attachement. Nous avons vu nous-même ce chien, à son entrée dans la loge, être reçu par son fauve compagnon avec de tendres caresses et tous les signes d'affection qui succèdent chez des amis aux ennuis de l'absence. Le même lion ne peut souffrir les animaux, et entre en fureur quand seulement les autres chiens de la ménagerie passent devant sa loge. Ces liaisons se sont déjà présentées plusieurs fois. Il y a quelques années, une lionne et un chien vivaient familièrement à la ménagerie dans la même cage. Le chien vint à mourir. La lionne entra dans une douleur tempétueuse et refusa toute consolation. Dans la crainte de la perdre, on imagina de chercher un chien tout semblable au défunt et de l'introduire dans la loge pendant le sommeil de la lionne. A son réveil, elle trouva l'étranger et le tua. On renouvela l'expérience jusqu'à cinq fois. La lionne se montrait impitoyable dans son chagrin, lorsque, un sixième individu ayant été amené, elle l'adopta et se dépouilla dans son commerce de la grande désolation qui l'avait saisie. Qu'avait ce dernier chien

Digitized by Google

pour complaire à la lionne mieux que les cinq autres? Nul ne le sait. Cette prédilection des animaux les uns envers les autres aurait-elle sa source dans le caractère que chacun d'eux exprime par ses traits extérieurs? Ceux qui vivent dans la société intime des hôtes de la ménagerie ne seraient pas éloignés de le croire. Ayant vu le gardien caresser un lion qui venait d'arriver pendant la matinée au Muséum, nous lui en témoignâmes notre étonnement. « On juge tout de suite, nous répondit-il, à la physionomie ceux qui sont méchans ou ceux qui ne le sont pas. » Il y aurait donc une science de Gall et de Lavater à étendre aux animaux. Voici un trait qui nous a été rapporté par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, déjà célèbre naturaliste, qui a reçu de la naissance la mission difficile de continuer son père et toutes les facultés heureuses pour la remplir : un dogue de très grande taille alarmait les surveillans de la ménagerie par sa férocité; on avait résolu, au nom de la sécurité publique, de le détruire; mais, avant d'en venir à cette extrémité, on chercha encore s'il n'y avait pas un moyen d'utiliser ce dangereux animal. En ce temps-là, vivait à la ménagerie un lion fort doux. Il fut décidé qu'on consolerait sa solitude en lui donnant ce chien pour compagnon de fers. Le lion, à sa vue, entra en fureur. Il devint clair que ces deux hôtes ne se convenaient pas, et l'on se hâta de les séparer. Dans une autre loge habitait au contraire un lion indomptable. On imagina de réunir ces deux naturels féroces et assortis par la méchanceté. L'entrée du chien dans cette seconde loge eut plus de succès que dans la première; le lion demeura paisible; déjà même les liens d'une connaissance durable paraissaient se former entre les deux individus, lorsque le chien, emporté par son penchant insurmontable, mordit son compagnon jusqu'au sang. Le lion l'abattit d'un coup de griffe. Ce commencement de société si malheureusement interrompue par la rébellion du plus faible, ne semblerait-il pas nous indiquer que parmi les animaux comme parmi les hommes la conformité de caractère est la base de toutes les liaisons.

De tous les moyens employés par l'homme pour l'éducation des carnassiers, le premier est l'asservissement. Après s'être rendu maître de la liberté de ces animaux dangereux et avoir comprimé leurs forces de destruction, il commence à les civiliser. Parmi les agens auxquels il a recours, les uns sont tout matériels, comme les coups, la diète, la privation de sommeil. On a même imaginé d'entrer dans la loge de ces terribles animaux en tenant à la main une barre de fer rougie par l'extrémité : le lion ou le tigre, éprouvant la

Digitized by Google

brûlure de cette arme, se retire effrayé et grondant devant une puissance dont il ignore la cause. Les moyens qui appartiennent à l'ordre moral et dont l'influence n'est pas moins grande, sont l'empire du regard, le rayonnement du visage humain sur la nature inférieure, le magnétisme du geste et la domination de la volonté. Le docteur Gall était d'avis que l'homme soumettait les animaux au moyen des facultés que la nature lui avait données en plus et dont les organes couronnaient le devant de la tête. Les carnassiers les plus féroces ne sont pas non plus insensibles à la beauté. La faiblesse unie à la grace paraît les toucher surtout dans les enfans. Des industriels forains montraient, il y a quelques années, un lion dans la cage duquel entrait un enfant armé d'un fouet; cette petite créature, ignorante du danger et taquine comme on l'est à cet âge, frappait le lion à la face, de manière à le faire visiblement souffrir. L'animal rugissait et secouait sa crinière avec transport, sans toucher à ce frêle ennemi, qui, enhardi par sa victoire, redoublait les coups et les insultes. Cette douce bête féroce montrait une patience que n'eût certes déployée ni le cheval, ni le bœuf, ni aucun de nos animaux domestiques. Mais à défaut de ces exemples isolés, l'état constant du guépard, ce tigre que les Indiens ont dressé comme nos chiens de chasse à rapporter humblement sa proie, nous enseigne que toute la nature est susceptible, avec le temps et l'emploi de la force morale, de se ranger aux lois de l'homme. Le mauvais emplacement de la ménagerie ne permet guère de montrer au public cet animal si doux, gardé par un simple treillage et un filet, dans un parc de verdure, comme les cerfs et les gazelles. Soit que l'organisation du guépard, la forme de son cerveau, plus élevé que celui du tigre, la position de ses griffes moins redoutables que celles des autres carnassiers, l'ait destiné par les mains de la nature à un genre de vie particulier; soit que l'éducation ait créé elle-même tous ces caractères, il est certain que l'homme a entrepris ou au moins achevé la conquête de ce précieux auxiliaire. Le premier obstacle qu'on rencontre ici à de grands succès, est dans le peu de séjour que les animaux féroces font à la ménagerie. Les ennuis de la captivité, le changement de climat, la privation d'air et de mouvement les condamne presque tous à une mort prématurée. On cite comme prodige une lionne qui vécut vingt-sept ans dans son étroite loge. Les autres individus se renouvellent si fréquemment qu'on n'a vraiment pas le temps de suivre sur eux des essais complets d'éducation. On a observé que les animaux féroces, appartenant à des industriels forains, quoique enfer-

Digitized by Google

més dans des cages encore plus étroites et soumis à une moins bonne nourriture, vivaient plus long-temps que ceux de la ménagerie royale. A défaut de locomotion libre et personnelle, c'est déjà une raison de santé pour ces remuans captifs, que de renouveler leur milieu ambiant et pour ainsi dire leur colonne d'air. La figure différente des lieux et le changement d'horizon contribuent en outre à les distraire pendant le voyage. Un emplacement plus vaste remédierait, sur le terrain du Jardin des Plantes, aux inconvéniens du régime cellulaire. Le second obstacle réside dans les difficultés qui s'opposent, les conditions actuelles étant données, à la reproduction de ces sauvages espèces de carnassiers. On a obtenu, à la ménagerie, des naissances de lions : mais ces faits rares, isolés, ne constituent pas encore un progrès rendu fixe par l'habitude. Il est néanmoins déjà possible d'entrevoir, à l'aide des résultats connus, un jour où le travail de l'homme s'étant étendu avec le temps et les moyens nécessaires sur les animaux féroces, notre vanité, satisfaite par de plus grandes conquêtes, n'ira plus visiter dans les individus de la ménagerie des esclaves, mais des sujets.

Le petit nombre de loges extérieures ne permet pas même dans l'état actuel l'exhibition publique de certains animaux auxquels se rattache un grand intérêt. Nous ne parlerons ni des paradoxures, ni des civettes, ni des servals, ni du chat d'Égypte, dont la comparaison avec notre chat domestique offre de curieux enseignemens. Mais il est dans cette âpre et sauvage famille des carnassiers deux individus bien remarquables par leur descendance : ce sont le loup et le chacal, d'où l'homme a tiré le chien. L'état de la science permet de regarder le chien comme notre ouvrage. Cet animal, dont une expérience suivie pendant des siècles a complètement assujéti les mœurs en les modelant sur les nôtres, est un exemple magnifique et sans cesse présent de notre action sur la nature. L'homme crée dans la création. A l'aide des élémens de la vie qu'il modifie sans cesse pour les ployer à ses caprices ou à ses besoins, il grave avec le temps dans les organes des animaux soumis à sa domination les caractères de sa volonté. On regrette de ne pas voir figurer en plus grand nombre à la ménagerie le chien lui-même, ce monument des âges modernes de la création, ce produit de la main de l'homme. Un travail, dont les bases sont arrêtées, permet d'entrevoir dans l'avenir l'établissement d'une cour extérieure, où les chiens des nations civilisées, des peuples sauvages ou demi-sauvages, seraient réunis sous les yeux du public. Une telle exhibition d animaux différens par leurs formes et

Digitized by Google

par leurs instincts ne serait pas seulement un spectacle intéressant pour la science; ce serait encore un cours d'histoire. Un très curieux mémoire de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a démontré que l'état d'éducation du chien correspond toujours étroitement à l'état de civilisation du peuple ou de la race humaine à laquelle cet animal appartient. La distance que le loup et le chacal ont dû parcourir dans la suite des siècles pour revêtir les caractères de notre chien domestique serait par ce moyen rendue visible. On suivrait d'un individu à l'autre la marche de cette seconde création qui a eu comme la première ses âges et ses degrés. L'humanité, agissant sur les animaux avec la somme de ses moyens toujours croissans, n'a pas dû exercer à toutes les époques les mêmes influences et obtenir les mêmes conquêtes. Si nous effaçons de notre esprit l'image du monde actuel, tel que l'ont fait sept ou huit mille ans de travail et d'efforts continus, nous remonterons sans peine à un temps où l'homme n'étendait sur les animaux et en particulier sur le chien qu'une très faible domination. L'état sauvage nous présente le même caractère. Nous verrions de la sorte dans le chien arraché aux peuplades errantes de l'Afrique par nos voyageurs, un sauvage lui-même, un demi-chacal, à peine associé aux premiers travaux de l'homme. Plus loin, nous l'apercevrions, se dépouillant par degrés de son état originel, sortir de la nature sous l'action de son maître, et marcher d'un pas égal au sien vers une domesticité, ou, si l'on aime mieux, vers une civilisation plus grande. Enfin, apparaîtrait ce même animal dans l'état de nos sociétés modernes, le premier de la maison après l'homme, l'auxiliaire de la puissance humaine sur les autres animaux. Dans chacun de ces états se montrerait une organisation conforme à ses instincts. Nous verrions les individus provenant de peuplades sauvages ou demi-civilisées ne dessiner encore que l'ébauche du chien, semblable dans leur configuration douteuse à ces êtres antédiluviens dont l'image fossile présente comme l'essai des animaux aujourd'hui vivant à la surface du globe. Peu à peu cette esquisse se dégagerait, et en suivant ce travail l'œil verrait se former par degrés, dans un espace de temps resserré par la main de l'homme, les progrès que la durée des siècles a créés très anciennement chez tous les peuples de la terre. Ces changemens, contractés par l'habitude dans les mœurs des animaux sauvages, deviennent si sensibles à la longue, que les naturalistes constatent sur la tête du chien moderne, comparée à celle de son ancêtre, une élévation très considérable du crâne et un raccourcissement du museau. En présence de

Digitized by Google

ces faits, tous deux d'un si haut intérêt physiologique, l'homme peut se considérer comme imprimant la forme de sa tête aux animaux qu'il s'adjoint dans l'œuvre de la conquête du monde : il en fait, s'il est permis de parler ainsi, des autres lui-même, des ministres de son action, comme il est à son tour, dans tout ce qui regarde la fin et le gouvernement de sa planète, l'intendant du très-haut.

L'existence du chien nous démontre que l'homme pourrait appeler à son service d'autres individus parmi cette sauvage famille des carnassiers, sortis, l'écume et le sang à la bouche, des mains primitives de la nature. Le règne animal tout entier doit subir bien d'autres évolutions. Encore éloignée de son terme, la création n'est pas plus arrêtée qu'elle ne l'était dans les âges qui ont précédé le déluge. Le progrès a été refusé aux animaux, et c'est la limite essentielle qui les sépare à jamais de l'homme, si par progrès on entend un développement libre et spontané qui naisse de leur propre impulsion. A part quelques légers changemens apportés dans leurs organes par leur position géographique à la surface du globe, les espèces sauvages n'ont guère varié depuis la dernière révolution de la nature. Leurs mœurs sont partout restées les mêmes, uniformes, immobiles. Mais si l'animal n'a pas le progrès en lui-même, il est capable de le recevoir. Son rôle est de participer sans cesse au développement de l'homme et des sociétés. Selon, en effet, que l'être intelligent se montre plus ou moins avancé, il imprime sur les animaux domestiques qui l'entourent la marque et pour ainsi dire le degré de son élévation morale. Nous voyons alors ces anciens hôtes des forêts, devenus les hôtes et les compagnons de la demeure de l'homme, ajouter leurs forces auxiliaires aux forces de leur maître, jusqu'à se faire au besoin les instrumens de la captivité de leur race. Nous n'avons parlé jusqu'ici que des carnassiers, mais le chien n'est pas le seul ouvrage de l'homme. Si nous élargissons le théâtre de nos observations, si de l'enceinte de la ménagerie, nous rayonnons sur les parcs de verdure qui donnent l'hospitalité à un autre genre de captifs, nous verrons surgir bien d'autres monumens de notre industrie sur la nature animale. L'établissement de ces pachydermes, de ces ruminans, de ces solipèdes sur le terrain du Jardin des Plantes, doit, comme la ménagerie, son origine à un acte révolutionnaire. C'est du sein des forêts confisquées au profit de l'état, notamment du Rainci, domaine appartenant au duc d'Orléans, et saisi après sa mort, que sortirent les premiers représentans des classes herbivores et pacifiques. Ces individus, dont les uns n'ont point ou presque point changé leur nature,

Digitized by Google

tandis que d'autres l'ont entièrement modifiée, mettent sous nos yeux un grand spectacle. L'homme a, pour ainsi dire, inventé la chèvre, le porc, la brebis; la nature n'avait prévu que le bouquetin, le sanglier, le mouflon. Ce progrès passif dont les animaux sont capables sous notre influence s'est étendu déjà à quarante espèces civilisées, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le cheval, cette noble conquête; seulement les transitions nous manquent. Posséder, comme cela se réalisera sans doute dans l'avenir, les individus intermédiaires entre les espèces sauvages et les espèces actuelles, ce serait rétablir les anneaux de cette grande chaîne d'évènemens qui s'étend entre l'état de nature et l'état de domesticité, entre la première création et celle de l'homme.

Comme en géologie on compare entre eux des fossiles pour déterminer les âges auxquels ces monumens anciens se rapportent, de même on pourra plus tard évaluer aux degrés d'instincts, et aux formes des animaux privés s'éloignant toujours plus de l'état sauvage, l'ensemble de la civilisation qu'ils expriment. L'homme est si bien l'auteur des changemens survenus dans le monde depuis son arrivée, que, s'il venait à disparaître, la nature retournerait à sa barbarie, et les animaux formés par lui à leurs types originels. Toute cette création factice rentrerait à l'instant même dans le néant. D'authentiques calculs permettent d'affirmer que le porc, par exemple, rendu aux forêts d'où la force et la ruse l'ont violemment arraché, reprendrait par degrés les caractères du sanglier, perdus également par degrés sous notre joug. Ce nouveau monde animal est donc suspendu à la main de l'homme, comme l'univers à celle de son auteur. A la vue de tels résultats, dont les preuves vivantes sont déjà devant nos regards, quoique incomplètes et détachées, on pourrait s'élever vers de hautes destinées à venir : on verrait l'homme, avançant toujours, entraîner dans son mouvement toute la nature. Sans admettre les êtres créés par l'imagination d'un célèbre écrivain socialiste, il serait permis de croire logiquement que des animaux inconnus maintenant se montreront plus tard à la surface de la terre : les premiers peuples sauvages ne se doutaient pas du chien, tel qu'il existe à cette heure dans nos pays civilisés. Le mouvement futur des sociétés pourrait amener de même à l'existence de nouveaux habitans du globe, qui seraient les anciens transformés par la main de l'homme. L'*anti-lion* et l'*anti-girafe* de Charles Fourier ne seraient ainsi que des images exagérées de notre puissance créatrice sur les animaux pour les soumettre à nos caprices et à nos besoins.

Digitized by Google

Mais, sans égarer notre vue troublée dans cet avenir confus, nous pouvons déjà admirer autour de nous les commencemens de notre industrie. Non contens de ravir à l'Afrique les libres habitans de ses forêts, nous les avons transportés dans notre éternel hiver, sous ce ciel inconnu où le beau temps n'est jamais qu'un rayon de soleil entre deux nuages. Le Muséum d'histoire naturelle possède en ce moment deux girafes. Comment ne pas rapprocher le succès qu'obtint en 1828 le premier de ces individus, de l'indifférence qui accueille à cette heure le dernier envoi de Clot-Bey? L'ancienne girafe fit évènement. La mode s'empara de ses couleurs et de son nom pour les imposer à la toilette des femmes. Le portrait de cet animal au long cou, demeuré sur les enseignes de nos barrières, est un monument encore visible de l'effet qu'il produisit. Si l'on cherche la raison de ce contraste, on voit que la nouvelle girafe a eu le tort de ne pas venir à temps. Qu'est-ce donc alors que la gloire? C'est une date.

L'empire de l'homme s'est également étendu au règne végétal. Ici même les succès ont été d'autant plus grands que les sujets aveugles sur lesquels il opérait devaient opposer moins de résistance à son action. Le Jardin des Plantes nous offre en miniature l'image de ces conquêtes infinies et surprenantes qui ont renouvelé pour ainsi dire le vêtement de la terre. Des plantes exotiques, réunies de toutes les contrées du monde dans de vastes serres, où la main de l'homme a su reproduire pour elles les climats qui les ont vues naître; des arbres, que la nature avait dispersés çà et là à de grandes distances sur le globe, rapprochés comme par enchantement dans les mêmes lieux, avec un feuillage nouveau, des graces nouvelles, et comme un air de famille qui leur est venu en se déplaçant; des fleurs, dont les unes ont doublé leur parfum et leurs ornemens, dont les autres ont changé leur teint naturel, dont toutes présentent l'image des soins de l'homme et des miracles de la culture, voilà ce que nous rencontrons à chaque pas dans les galeries vitrées ou même dans les libres avenues du jardin. S'il était permis de prêter l'étonnement aux végétaux, combien ces arbres, ces fleurs n'auraient-ils point à exprimer leur surprise à la vue des changemens que cette seconde création leur a fait subir? La température élevée ou abaissée tour à tour selon les besoins de la plante et par des moyens artificiels; les forces du soleil doublées par l'exposition ou par les enveloppes de verre; le sol rajeuni sans cesse, chargé d'engrais puissans, approprié par les mains de l'homme aux caractères des produits variés qu'on en attend, tout concourt ici à revêtir le nouveau règne végétal de beautés inconnues

Digitized by Google

dans l'état sauvage. Il n'est pas de moyens que l'horticulteur n'ait employés pour assujétir les plantes à mille combinaisons; il les presse, il les tourmente, il les croise entre elles jusqu'à ce que des changemens survenus dans la parure des fleurs ou dans la qualité des fruits amène des espèces nouvelles. Ce travail infini, continué sans relâche sur presque toute la terre, a eu nécessairement pour effet de substituer les lois de l'intelligence humaine à celles de la mère nature. Nous voyons ainsi passer les existences végétales, à dater du déluge, sous l'action d'un monde nouveau qui a comme l'ancien ses âges, ses développemens, ses tentatives. Les progrès de l'homme ont remplacé l'influence des milieux ambians sans cesse variables sur les formes toujours renouvelées de la nature primitive. Les termes d'observation nous manquent pour tracer une histoire, même imparfaite, des changemens survenus dans la grande famille des végétaux depuis les temps modernes; mais ici l'intelligence supplée aux faits, et nous concevons sans peine que dans les commencemens, la puissance humaine sur le monde extérieur n'étant pas encore ce qu'elle est aujourd'hui, les plantes n'avaient pas non plus les agrémens artificiels qu'elles ont acquis par la suite. Cette action de l'homme a d'abord été débile comme celle de la nature elle-même dans ses premiers ouvrages; elle a pris successivement plus d'intensité, et à mesure qu'elle se développait de siècle en siècle, elle renouvelait à la fois tous les êtres organisés dans le monde qui lui était soumis. On peut se représenter à chacun de ces progrès, de ces âges de la création humaine, des formes qui s'éteignent et d'autres qui leur succèdent, de véritables fossiles que la terre ne nous a pas conservés comme ceux de l'ère antédiluvienne, mais qui deviennent en quelque sorte visibles par le raisonnement. Il résulte de là que le mouvement du monde ne s'est point arrêté pour le règne végétal, non plus que pour les animaux, après la grande et dernière catastrophe qui a couvert l'ancien état de choses. L'homme est devenu, à partir de ces évènemens, l'auteur des changemens à introduire dans les plantes qui composent la nourriture des animaux, dans les fleurs qui forment la parure naturelle de la terre. C'est à lui qu'est échu en un mot le rôle sublime de se montrer vis-à-vis de toute la population du globe le ministre nouveau du Dieu créant.

Un seul animal, placé tout à côté de l'homme par son instinct supérieur, semble avoir jusqu'ici résisté aux services qu'on serait en droit d'en attendre. Le singe n'a pas voulu reconnaître les titres de ce nouveau chef du règne animal, qui l'a, pour ainsi dire, dépossédé.

Digitized by Google

Réduit en captivité sous notre main, il se soumet, mais il n'obéit pas. S'il cède à la force, c'est toujours avec l'arrière-pensée de vaincre plus tard, et de se venger alors de son tyran. Ces mêmes individus, humbles et caressans tant qu'on les tient en laisse, reprennent leur caractère inflexible dès qu'ils sont lâchés. L'établissement des singes au Muséum d'histoire naturelle étale aux yeux du public diverti par ces scènes animées le tableau de leurs mœurs. La méchanceté, qui fait le fond de leur nature, s'étend même entre eux aux individus les plus faibles ou les plus bornés. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce gouvernement des singes, dont le soin est confié à un gardien éclairé, c'est l'éducation qui précède leur entrée dans la cour. Lorsqu'un individu a été donné au Muséum, on le met pendant plusieurs jours dans une cage isolée. Assez souvent, c'est un enfant gâté de bonne maison; le traitement provisoire auquel on le soumet a pour but de lui faire oublier les soins particuliers et les friandises dont il a été comblé chez ses anciens maîtres. Après ce noviciat, on amène dans sa cage un des plus gros singes de l'établissement, puis deux, puis trois, afin de jeter entre les anciens et le nouveau venu les bases d'une connaissance amicale. Ce premier essai ne réussit pas toujours; la présence du gardien comprime alors les rixes trop fréquentes qui pourraient s'élever entre ses pensionnaires mutins. Quand ils ont pris l'habitude de vivre ensemble, on ouvre la cage. Le nouveau venu fait alors son entrée dans la grande rotonde où se tient, pendant le jour, l'assemblée des singes. Malgré toutes les précautions usitées, malgré l'engagement que les trois ou quatre camarades avec lesquels il a fraternisé ont pour ainsi dire pris de le défendre, c'est toujours un moment critique et solennel. Il se fait parmi les singes un grand mouvement. Le malheureux, ébloui, fasciné, étourdi par le nombre des condisciples au milieu desquels il se trouve subitement jeté, éprouve l'embarras commun à tous les adolescens qui entrent pour la première fois, à l'heure de la récréation, dans la cour d'un collége. Souvent ce nouveau venu est immédiatement assailli. D'autres fois, s'il s'annonce par des dehors vigoureux, on tient conseil, on parlemente. L'un des plus adroits et des plus anciens est député vers l'étranger pour le reconnaître. Il s'approche de lui avec des airs de bienveillance hypocrite et le caresse doucement sur le dos. Le nouveau n'y entend pas malice; il se laisse faire avec l'ingénuité de ces écoliers naïfs que nous avons tous connus au collége, si nous n'en avons pas été nous-mêmes. Mais toute cette flat-

Digitized by Google

terie n'est qu'une ruse abominable. Au moment où l'innocent se prête à ces avances, l'espion du conseil, l'Omadéi de la bande, lui entr'ouvre les lèvres avec ses griffes et examine l'état des dents. Ceci vu, il se retire et va faire son rapport. Les singes échangent entre eux leurs pensées au moyen d'une pantomime brève et saccadée. Si le nouveau est reconnu pour un vigoureux adversaire, on temporise. Il est convenu qu'on attendra une occasion favorable pour l'attaquer par derrière. Cette occasion ne manque jamais. La queue, étant le côté faible de ces animaux, est toujours celui qui se trouve en butte aux agressions. Si nous consultons nos souvenirs, nous trouvons que le sentiment auquel obéissent les singes entre eux est le même qui anime, dans les pensions, les anciens écoliers contre les nouveaux. Ils veulent, comme ils disent, par cette première leçon leur apprendre à vivre, c'est-à-dire à se soumettre. Cette épreuve, cette *bienvenue*, se renouvelle trois ou quatre fois; c'est le baptême. Quand le nouveau est jugé suffisamment averti, on l'admet comme les autres au droit de cité. Cette république de singes se compose du reste de plusieurs classes, dont les membres se fréquentent entre eux selon leur ordre de dignité. L'instinct et la force décident du rang que chaque individu doit tenir dans cette société inégale. Les sapajous, qui sont les plus élevés par leur stature, font la loi aux singes inférieurs; ceux-ci s'en vengent à leur tour sur les coatis, les ratons, les marmotes et autres animaux qui vivent dans le même local. On remarque alors que ces parias se coalisent pour réprimer les excès de leurs maîtres; mais ils ont beau faire, les grands du royaume ne les réduisent pas moins au rôle de souffre-douleurs. Le droit de la force, le privilége, l'ancienneté, tout ce qui constitue la base de toutes les aristocraties, existe donc parmi ces animaux à l'état de nature.

On a accusé les singes de copier l'homme; il est juste de dire que celui-ci le leur a quelquefois rendu. On se souvient de l'acteur qui attira autrefois la foule à la Porte-Saint-Martin, dans le personnage de Jocko. Mazurier avait demandé la permission d'étudier son rôle sur les modèles du Jardin des Plantes. L'ancienne singerie était riche d'un assez grand nombre d'individus sauvages qui pouvaient servir à former son éducation : mais l'artiste s'attacha de préférence à un singe qui dansait à faire rire. Durant les répétitions, Mazurier s'escrima pour rapporter tous ses mouvemens à ceux de l'animal grotesque. Il joua cette danse sur la scène, et toute la ville d'applaudir. On trouva qu'il jouait le singe au naturel. Mais Mazurier et le public ignoraient

Digitized by Google

que ce singe avait lui-même été dressé à cette danse par des bateleurs. L'acteur imitait de la sorte, dans son modèle, une imitation de l'homme.

Nous avons indiqué l'état actuel du Muséum sans prétendre avoir traité ce sujet vaste comme la nature. Il nous reste à dire ses grandeurs dans l'avenir. Les destinées futures de l'établissement sont fixées d'avance par l'idée-mère qui présida, en 93, à sa fondation. Le Muséum d'histoire naturelle doit être une représentation du globe et de ses habitans. S'avancer sans cesse vers ce but gigantesque, en le peuplant de tous les genres d'animaux qui habitent avec nous la terre, voilà pour lui le moyen de répondre aux intentions du décret qui lui donna naissance. Mais, pour recevoir ces êtres innombrables, il faut pouvoir les loger. Or, la nature se trouve de nouveau à l'étroit dans les bâtimens actuels destinés à lui donner l'hospitalité. Des plans d'agrandissement sont arrêtés par l'administration. Seulement le budget annuel, qui est de 480,000 francs, ne peut suffire à les exécuter. Il faut donc se confier au temps et à l'intelligence du pays. En proposant à la convention l'établissement d'une ménagerie nationale, le rapporteur exprimait le désir que la nature n'y fût pas prisonnière. « Pour les rendre utiles à l'instruction publique, ajoutait-il, les ménageries doivent être construites de manière que les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, jouissent de toute la liberté qui s'accorde avec la sûreté des spectateurs, afin qu'on puisse étudier leurs mœurs, leurs habitudes, leur intelligence, et jouir de leur fierté naturelle. » Ce vœu n'a point encore reçu son accomplissement. Le lion, si majestueux dans sa démarche, ne présente, au fond de sa cage, que le spectacle attristant de la force enchaînée; le tigre, le jaguar, la panthère, tous ces impétueux enfans de la sauvage nature, qui franchissent le désert en trois bonds, usent la couronne de leur noble tête contre le voile de fer qui comprime leurs pénibles mouvemens. On a le projet de construire de nouvelles loges plus vastes, avec un espace libre, dans lequel le mâle et la femelle de ces animaux pourraient se promener au soleil et se rencontrer. Ces ménages de lions donneraient peut-être des naissances qui fourniraient à la science les moyens de s'emparer de la race. Un grand nombre d'animaux, tels que le loup, le renard, le sanglier, qui n'existent pas à la ménagerie, ou qui habitent des cours interdites au public, se montreraient largement, maintenus par un anneau à des barres de fer ou concentrés dans des fosses nécessaires à leur genre de vie. Un vieux bâtiment délabré, qui reçoit maintenant

Digitized by Google

le vent et la pluie, serait démoli : à sa place s'élèverait une grande oisellerie où l'autruche, le casoar, le perroquet, le faisan, étaleraient les mille variétés de leur plumage. La faisanderie actuelle disparaîtrait pour faire place à une vaste fauconnerie : une grande cage treillisée permettrait de développer aux yeux de la foule le demi-vol et les habitudes rapaces d'une bande de vautours. Les aigles, qui peuvent à peine étendre maintenant dans leurs étroites loges le volume de leurs ailes, seraient transportés dans des demeures plus dignes où ces tyrans des airs reprendraient leur majesté. La fauconnerie actuelle deviendrait ménagerie des reptiles.

Ainsi se transformeraient, d'après un travail dont toutes les bases sont déjà jetées sur le papier, les anciennes constructions du Jardin des Plantes, de manière à élever de plus en plus l'établissement vers la hauteur philosophique d'un temple de la nature, d'un congrès où tous les êtres de la création auraient leurs représentans. Cette réduction du globe, avec ses divers habitans, montrera à la postérité l'univers de l'homme, comme le ciel qui encadre le Jardin des Plantes étalera l'univers de Dieu. Il est des heures où la lune, faiblement indiquée dans le ciel bleu, élève en plein jour, au-dessus du musée de géologie, son globe triste et décoloré; les pâles clartés de cet astre. que les savans prennent pour un monde détruit ou pour un monde à naître, ne conviennent-elles point aux ruines de notre planète? D'un autre côté le soleil verse ses flots de vie et de lumière sur le cèdre du Liban, sur la ménagerie et ses hôtes rugissans, sur l'éléphant, la gazelle, la girafe et toute cette fauve nature d'Afrique, transportée comme par miracle dans cette enceinte unique où le monde entier s'est donné rendez-vous. A la vue de cet accord merveilleux de tous les ouvrages de l'homme et de son auteur, on ne saurait trop admirer ici la grande pensée qui dicta à nos pères l'établissement du Muséum d'histoire naturelle. Notre souvenir se reporte alors au vieillard qui l'a conçue et au vieillard qui l'a fait décréter. Lakanal, à la suite de nos orages politiques, est revenu de l'exil; il a retrouvé le Jardin des Plantes, après dix-neuf ans d'absence, dans l'état de grandeur et de prospérité où l'avaient élevé les travaux de ces derniers temps, mais il n'a plus reconnu la petite maison d'où il surveillait les progrès de l'établissement : la vigne avait été abattue, le puits était recouvert, la figure des lieux avait changé comme la destinée de l'exilé lui-même, qui recouvrait, à plus de quatre-vingts ans, ses honneurs académiques et une patrie.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

POÈTE ET MUSICIEN.

Je n'ai jamais aimé ces collaborations d'auteurs que notre époque a singulièrement propagées si elle ne les a créées. La littérature sous raison sociale m'a toujours paru tenir du négoce et de l'industrie; la fabrique s'y fait plus ou moins sentir. Est-ce même bien de la littérature que ce procédé, au moyen duquel l'esprit, le sentiment, l'invention, le style, choses éminemment personnelles, sont brassées de compagnie? Tous ces auteurs jumeaux de pièces, d'ailleurs spirituelles, ont-ils droit absolu au titre de gens d'esprit, alors qu'il ne peut leur revenir individuellement que la moitié, le tiers ou même le quart des frais dépensés en commun? Dans quelles limites faire la part de chacun? Quelle portion de mérite lui assigner en toute certitude? Auquel des deux ou des trois revient l'idée première, les développemens, les combinaisons, la mise en œuvre? A qui le dialogue, à qui les couplets, et à qui le style? Que deviennent en tout ceci l'indépendance, l'originalité de la pensée, et l'unité, l'harmonie de composition? Il paraît difficile qu'un bon ouvrage puisse être élaboré au fond d'un tel creuset, et je ne crois pas qu'un chef-d'œuvre en soit jamais sorti.

La seule association qui paraisse séante, outre qu'elle est à peu près indispensable, est celle qui a lieu entre les deux auteurs d'un drame lyrique. Je vois ici union assortie où chacun apporte sa quote part déterminée et bien distincte, contribue avec une réciprocité louable

Digitized by Google

à la tâche double dont l'œuvre se compose. Les auteurs se suivent, se côtoient sans cesse sans jamais se confondre; ils s'entr'aident et ne s'absorbent pas; alors même qu'ils s'enlacent le plus étroitement, aucun des deux ne disparaît sous l'autre. Chacun a sa langue spéciale au moyen de laquelle il exprime toutes les pensées et tous les sentimens de son ame; chacun possède un instrument propre à l'aide duquel il donne issue à tous les trésors de sa science et de sa fantaisie. A l'un l'invention du sujet, les enroulemens de la fable, les situations, les péripéties, ou si vous aimez mieux, le dessin et le canevas : à l'autre les cantilènes, les chœurs, l'harmonie instrumentale, c'est-à-dire la couleur. A celui-ci la prose ou les vers; à celui-là la déclamation et le chant. Sans doute l'œuvre du musicien prime celle du poète, qui n'est que l'occasion de la première : entre les mains d'un homme habile néanmoins, le poème, tel qu'il a été compris quelquefois, peut lutter d'importance avec l'œuvre lyrique, et s'élever au rang d'une production originale.

Tout est pour le mieux quand le poète et l'artiste se trouvent dans un parfait rapport de nature, de science et d'inspiration. Alors surtout les deux parties dont se compose l'œuvre collective, forment l'ensemble le plus concordant en ses mille détails; paroles et musique ne font qu'un. Le poète devine le musicien et entre par avance dans sa pensée; à son tour le musicien, naturellement et sans effort, pense, sent, parle comme le poète. Le juste accord des moyens produit la justesse et la force entraînante des effets. L'idéal serait la réunion des deux talens en un seul artiste qui, de la sorte, pourrait imprimer à l'œuvre l'unité et l'harmonie la plus parfaites. Le *Devin du village*, ce chef-d'œuvre de vérité et de sentiment sorti d'une même tête ou plutôt d'un même cœur, l'a bien prouvé. Par malheur, c'est chose rare qu'un poète doublé d'un musicien. A son défaut rien de plus légitimement assorti que deux esprits, à la fois divers et semblables, qui ont regardé la vie à travers un même rayon de douce tristesse ou de joie souriante.

Ainsi furent, au siècle dernier, deux hommes d'esprit et de cœur, qui pendant trente ou quarante ans ont délicieusement ému, charmé, amusé nos pères. Chacun a déjà nommé Grétry et Sedaine. J'ai choisi ces deux noms de préférence, parce qu'ils me semblent les mieux faits pour être mis ensemble, et qu'ils représentent deux natures conformes en plus d'un point. Les œuvres qu'ils ont signées à eux deux ne forment certes pas la meilleure collection de l'époque; Grétry avec Marmontel, et Sedaine avec Monsigny, ont produit

Digitized by Google

un plus grand nombre de bons ouvrages. Ce couple à part de Sedaine et de Grétry n'en figure pas moins à mes yeux le poète et le musicien par excellence du XVIIIe siècle. Leur tort est de s'être connus un peu tard et d'avoir travaillé ensemble trop peu souvent. Toutefois, grace à quelques efforts heureusement mariés, ils ont encore eu le temps de découvrir plus d'une veine.

Mon intention n'est point de raconter ici en détail la vie de Grétry et de Sedaine. Un biographe des plus spirituels a déjà, dans cette *Revue* même, dramatisé avec sa manière charmante la vie du premier; un poète éloquent, dans un recueil plus grave, a noblement parlé du second. Qui ne connaît au surplus l'enfance souffreteuse de Grétry, sa rude initiation à l'art sous des maîtres barbares qui le malmènent et l'intimident; son voyage pédestre à Rome dès l'âge de dix-huit ans, en compagnie du jeune abbé laissé en route, et du leste apprenti chirurgien, voyage tout semé d'aventures ou tristes ou plaisantes; ses études dans la ville sacrée, et son cours de composition sous Casali; son séjour à Genève; sa visite à Ferney, où Voltaire l'accueille et l'encourage; enfin son arrivée à Paris, les tribulations de toute espèce qui l'y assaillent; ses efforts long-temps infructueux pour obtenir ce phénix si rare et si impatiemment désiré du jeune musicien encore obscur, un poëme!

L'histoire de Sedaine est plus touchante encore. Fils d'un architecte honorable de Paris, dont la fortune se trouve un jour tout à coup dissipée, le pauvre Michel, à treize ans, voit disparaître l'honnête aisance de sa maison, le bien-être et le comfort qui ont réjoui son enfance. Il est forcé d'interrompre ses études, ébauchées à peine, pour suivre sa famille dans une modeste retraite en Berry. Devenu orphelin à seize ans, il lui faut retourner à Paris où, pressé par l'indigence, et pour nourrir sa mère et ses deux petits frères plus jeunes que lui, il se fait tailleur de pierres. Malgré l'incomplet de son éducation, le goût de la lecture lui était resté. A force de douceur, d'application, de zèle et d'intelligence, Sedaine devient maître-maçon; de là il s'élève à la place de secrétaire de l'académie d'architecture. S'étant lié avec quelques poètes et hommes de lettres, il prélude à ses travaux littéraires par quelques pièces fugitives : des épîtres, des contes, des fables, des églogues, et un poème en quatre chants. Sedaine essayait ses forces. Bientôt son goût naturel pour le théâtre lui donne l'idée de faire des pièces.

C'était l'époque où l'apparition momentanée des bouffons d'Italie avait tourné vers la musique toute la vivacité de l'esprit français. La

Digitized by Google

vogue de plus en plus obtenue par l'Opéra-Comique, d'abord simple spectacle forain, l'avait arraché aux tréteaux et aux boulevards pour le réunir à la Comédie Italienne, où, à vrai dire, on ne jouait plus guère que des pièces françaises, des ballets, des parodies, sans compter les froides comédies de Marivaux et de Voisenon. Les comédiens italiens s'étaient trouvés trop heureux d'ouvrir leur théâtre, qui menaçait ruine, à ce même opéra-comique qu'ils avaient tant persécuté, et qui arrivait fort à propos pour sauver ceux qui l'avaient si long-temps traité en ennemi. Le directeur d'une troupe de province, appelé Jean Monnet, homme d'esprit, ayant des protections à la cour et des liaisons avec les gens de lettres, était venu à Paris se charger de l'entreprise qui prospérait entre ses mains plus qu'elle n'avait fait encore. Or, ce Monnet, un beau jour de l'année 1754, s'étant avisé d'aller demander un poème à Sedaine, celui-ci, après quelque hésitation, avait fait le *Diable à quatre*, imité d'une pièce anglaise, et dont le succès passa toutes les prévisions. Notre poète avait alors trente-cinq ans, étant né en 1719.

Dès ce moment l'architecture est entièrement délaissée pour le théâtre. Sedaine fait successivement *Blaise le Savetier*, *l'Huître et les Plaideurs*, *les Troqueurs dupés*, *le Jardinier et son Seigneur*, *On ne s'avise jamais de tout*, *le Roi et le Fermier*. Plus tard viennent *Rose et Colas*, *l'Anneau perdu et retrouvé*, *les Sabots*, *le Déserteur*. L'opéra-comique, en changeant de scène, avait singulièrement étendu sa sphère et varié ses produits. Avec l'aide d'hommes tels que Vadé, Favart, Sedaine d'une part, d'Auvergne, Philidor, Duni et Monsigny de l'autre, le genre transformé s'agrandissait de plus en plus.

Grétry, né quelque vingt ans et plus après Sedaine, n'était pas encore près de paraître à l'horizon. Toutefois, dès l'époque de son séjour à Rome, il méditait d'achever dans l'art musical la révolution si heureusement commencée en France par Duni et Monsigny. Une partition de *Rose et Colas*, que lui montre le secrétaire de la légation française, est à la fois pour son esprit un trait de lumière et un vif sujet d'émulation. Nommé à une place de maître de chapelle vacante dans le pays de Liége, et bien que rappelé par ses parens au foyer natal, il refuse. D'un autre côté, malgré la proposition qui lui est faite de travailler pour les théâtres *di Tordinone* et *della Pace*, il se décide à rompre avec l'Italie, laissant à Rome tous ses psaumes, ses messes et ses leçons de composition. Son but est de mettre à profit une courte halte en Suisse pour y amasser quelques épargnes dans le métier de maître à chanter. Enfin, sur un mot de Voltaire, il quitte

Digitized by Google

Genève et part pour Paris, où il arrive le 1er janvier 1767. Là il essaie vainement d'abord de percer, de se mettre en évidence; deux bonnes années se passent en démarches infructueuses. Les *Mémoires* de Grétry nous ont appris tout ce qu'il eut à souffrir pendant ce laps de temps. Les directeurs de théâtre, très prodigues d'égards pour des auteurs imposés de la veille, traitaient notre petit musicien de la plus leste façon du monde; bien des gens auraient eu bonne envie de renvoyer le pauvre Liégeois dans son pays. Homme d'esprit dans son style non moins que dans sa musique, Grétry s'est vengé plus tard, par quelques vives épigrammes, des ennemis de sa jeunesse. Ainsi fait le talent : long-temps il s'agite à vide, il tâtonne, incertain sur sa voie; les sots le conspuent, des hommes nuls le traitent d'esprit médiocre. A la fin, l'heure du triomphe arrive : un seul trait suffit alors à l'artiste pour couvrir ses détracteurs d'un odieux ou d'un ridicule ineffaçables.

Ce n'est pas que Grétry n'eût déjà tenté maint coup d'essai. A Rome, il avait composé quelques scènes italiennes et des symphonies dont le résultat fut de lui procurer un engagement pour le petit théâtre d'Aliberti. Son intermède, les *Vendemiatrice*, représenté pendant le carnaval de 1765, avait été fort bien accueilli du public romain et applaudi par Piccini lui-même. Durant son séjour à Genève, où se trouvait un Opéra français, il s'était essayé à refaire, sur les paroles de Favart, la musique d'*Isabelle et Gertrude*, ouvrage qui eut six représentations. Mais, comme on dit, les succès hors de Paris ne comptent pas. A Paris, après bien du temps perdu à frapper aux portes, il trouve un jeune auteur, homme du monde, nommé Du Rozoi, qui consent à écrire pour lui *les Mariages samnites*. Par malheur, cet ouvrage, destiné à la Comédie Italienne, est trouvé d'un genre trop noble pour ce spectacle, et force est de l'arranger pour l'Opéra. Après bien des délais, la première répétition est indiquée. « C'est ici, dit le compositeur, qu'il faudrait une plume exercée pour décrire ce que j'entrevis de fâcheux sur la mine des musiciens rassemblés; un froid glacial régnait partout; si je voulais, pendant l'exécution, ranimer de ma voix ou de mes gestes cette masse indolente, j'entendais rire à mes côtés, et l'on ne m'écoutait pas. » Ce fut pis encore le soir où la cour s'était rassemblée chez le prince de Conti pour entendre l'ouvrage avec l'orchestre : tout alla au plus mal, et malgré la chaude approbation de Suard et de l'abbé Arnaud, chacun sortit convaincu que Grétry n'était point appelé à faire de la musique dramatique. Ce que c'est que nos prédictions!

Digitized by Google

Soyons juste pour tout le monde, même pour ceux qui savent fort bien se rendre justice à eux-mêmes : c'est Marmontel, le premier, qui nous a valu Grétry. Voici comment l'habile grammairien raconte le fait dans ses *Mémoires*. Un jour, le comte de Creutz, envoyé de Suède, avec qui il était fort lié, le vint trouver, le conjurant de tendre la main à un jeune homme de talent et d'avenir qui n'avait besoin que d'un joli opéra-comique pour faire fortune. Ce musicien aux abois n'était autre que le pauvre Grétry, qui, après l'échec des *Mariages Samnites*, se désolait et ne parlait de rien moins que de s'aller jeter à l'eau. Toutes ses ressources consistaient alors dans une maigre pension que lui servait un lord anglais, grand amateur de flûte, avec qui il avait pris à Rome l'engagement de lui composer des concertos. C'était à peine de quoi ne pas mourir de faim, et le reste était à la grace de Dieu. — Un conte de Voltaire, *l'Ingénu*, offre à Marmontel le sujet d'un opéra-comique. Au bout de huit jours, la moitié du poème était faite, et Grétry, transporté de joie, allait commencer son ouvrage, tandis que Marmontel achevait le sien. L'acteur Cailleau en était si content, qu'il fit toutes les démarches utiles pour la réception. Enfin la pièce fut donnée le 20 août 1768.

Le Huron est une œuvre médiocre dans laquelle s'annonçait un grand talent; elle ouvre avec bonheur la carrière de Grétry. Des airs d'une mélodie agréable et facile révélaient un talent naturel pour l'expression, et faisaient pressentir ce que l'auteur produirait plus tard. Le peu d'élégance des formes musicales, d'autant plus sensible que le jeune musicien arrivait d'Italie où il avait passé dix ans, offrait seule prise à la critique. La pièce n'en alla pas moins aux nues, et le pauvre auteur, jusque-là délaissé, fut dès-lors assailli de sollicitations pour mettre toutes sortes de poèmes en musique.

Cette date des débuts de Grétry était vraiment heureuse. Déjà le mouvement salutaire était imprimé : Duni, venu de l'Italie pour naturaliser en France la musique bouffe, avait ouvert la voie. Monsigny, Philidor et quelques autres, par des ouvrages réunissant la force à l'agrément, le sentiment à la gaieté, avaient agrandi l'œuvre de leur prédécesseur; il ne s'agissait plus que de la perfectionner. L'origine même de l'opéra-comique, né de l'imitation de la musique ultramontaine, les acteurs habiles et les talens aimables qui y brillaient, l'ennui qu'on éprouvait au grand Opéra de jour en jour plus délaissé, tout semblait offrir à un esprit jeune et hardi un champ des plus propices. Grétry, tout en goûtant la musique des Duranello, Piccini, Sacchini, Maïo, Terradellas, s'était senti néanmoins une

Digitized by Google

prédilection plus particulière pour celle de Pergolèse. Formé à l'école des bons intermèdes italiens, naturellement organisé pour traiter la musique dans une manière spirituelle, il était plus propre que nul autre à parachever l'œuvre de ses devanciers. Le public semblait attendre l'éclosion de cette multitude de mélodies heureuses qui germaient dans son cerveau; il était prêt à applaudir tous ces traits d'un excellent comique ou d'une expression touchante qui pointaient déjà. Sans doute la science du musicien n'était pas fort grande, ni sa manière d'écrire bien correcte. On pouvait avoir une harmonie plus forte, une instrumentation plus variée, mais non adapter mieux la musique au genre de chaque ouvrage, ni mieux soutenir l'intérêt. Un génie fécond, un esprit plein de finesse, une connaissance parfaite de l'art de la déclamation et des effets de la scène, une musique qui savait émouvoir l'ame et plaire à l'oreille, que fallait-il de plus? Rien ne lui manquait, pas même la langue, quoi qu'ait pu dire Rousseau. Il est évident, en effet, qu'une langue qui n'est point trop chargée de consonnes, une langue dont la prosodie n'est que faible et non pas dure, dont les élémens, quelquefois un peu sourds, ne sont jamais baroques, peut fort bien être relevée par tous les agrémens de la mélodie. Ce n'était point la langue française qui avait manqué au génie musical, c'est le génie qui lui avait manqué à elle-même.

Lucile et *le Tableau parlant* se succèdent à peu d'intervalle. Ces productions originales, et pleines de charme dans leur diversité, offrent à un degré de plus en plus parfait l'art d'allier la musique à la scène. Pergolèse et la *Serva Padrona* sont rappelés, sinon tout-à-fait pour la richesse, du moins pour l'esprit et les graces du chant. Que de tendres émotions, que de sentimens affectueux furent excités par le quatuor de *Lucile!* Il semble que le courroux d'un père ne puisse résister à des accens si pathétiques. Qui n'écoute encore avec plaisir, malgré ses formes vieillies et sa faible instrumentation, les mélodies naturelles et expressives du *Tableau parlant?* Quoi de plus gracieux, sauf peut-être la monotonie de la modulation, que le *cantabile* du duo de Colombine et de Pierrot? — Je laisse *les Deux Avares,* malgré un duo du meilleur comique et un chœur de janissaires excellent, ainsi que *l'Amitié à l'épreuve,* qui ne réussit point. Mais *Sylvain,* quoique passé de mode aujourd'hui, surtout le duo *Dans le sein d'un père,* et la musique aimable et légère de *l'Épreuve villageoise,* ajoutent d'année en année à la réputation de l'artiste. — Dans *Zémire et Azor* (1771), l'imagination de Grétry apparaît avec

Digitized by Google

toute sa fraîcheur; jamais elle n'avait produit un si grand nombre de motifs heureux. Rien de plus piquant que l'air *Les esprits dont on nous fait peur*, rien de plus suave que le rondo *Du moment qu'on aime*, inspirations qui, malgré les transformations de certaines parties de l'art musical, ne sauraient vieillir. Bien des phrases charmantes soutiennent l'intérêt musical de *l'Ami de la maison*, malgré la langueur et la froideur du poème. Dans *la Rosière de Salency* (1774), tout est frais, élégant, dramatique : on connaît l'air *Une barque légère;* l'ouvrage fourmille de jolis traits pareils. *La Fausse Magie*, donnée en 1775, est sûrement une des mauvaises pièces que Marmontel ait écrites pour Grétry; mais l'esprit du musicien vient ici en aide à celui du poète. On est retourné entendre bien des fois le duo *Quoi! c'est vous qu'elle préfère!* Les chants de Grétry fixent au répertoire *la Fausse Magie*, et lui communiquent un souffle qu'elle n'avait point par elle-même (1).

A mesure que Grétry acquérait les connaissances propres au théâtre, il désirait vivement de mettre en musique un poème de Sedaine. Ce dernier lui semblait être l'homme par excellence soit pour l'invention des caractères, soit pour l'art d'amener des situations, de produire des effets neufs, et cependant toujours dans la nature. Sedaine, qui était loin d'avoir la délicatesse et le style de Favart, et qu'on ne pouvait même considérer comme écrivain, l'emportait de beaucoup sur Marmontel par un talent dramatique réel, et marqué dans son genre. Sa palette offrait par places des nuances naïves et fines, ainsi qu'il l'avait déjà prouvé dans *Rose et Colas* et *On ne s'avise jamais de tout*.

Le Magnifique fut offert à Grétry par Mme Lalive d'Épinay, si connue par les *Confessions* de Rousseau. La scène de la rose séduisit l'artiste, bien qu'il sentît la difficulté de faire un morceau de musique le plus long qui jusque-là eût été tenté au théâtre. Pour le

(1) Mlle de Lespinasse, au sortir d'une répétition de cette pièce, écrivait : « J'ai admiré le talent de Grétry; j'ai dit vingt fois avec transport : Jamais on n'a eu plus d'esprit, jamais on n'a mis tant de délicatesse, de finesse et de goût dans la musique; elle a le piquant, la grace de la conversation d'un homme d'esprit, qui attacherait toujours sans fatiguer jamais, qui ne mettrait que le degré de chaleur et de force convenable au sujet qu'il traite, et qui paraîtrait d'autant plus riche, qu'il ne sortirait jamais de la mesure que lui prescrirait le goût. Enfin, dissis-je, si l'auteur de cette musique m'était inconnu, je ferais l'impossible pour faire connaissance avec lui dès aujourd'hui. J'ai été toujours animée, toujours soutenue par le plaisir; l'orchestre me semblait parler, et je m'écriais sans cesse : *Oh! que cela est ravissant!* »

Digitized by Google

reste, il s'en rapportait volontiers au renom du poète. Malgré tout l'art du musicien et malgré la rose que Mme Laruette laissait tomber avec tant de grace, la pièce n'eut qu'un succès assez froid, ce qu'on nomme un succès d'estime. On disait pourtant à Grétry : Je viens pour la scène de la rose; et il répondait : C'est pour cette scène que l'auteur a fait la pièce. Un incident assez flatteur signala cette fameuse scène; une dame, impatiente de voir tomber la rose des mains de la pudeur, ouvrit *ses doigts charmans*, laissa tomber son éventail sur le théâtre, et parut aussi déconcertée de sa défaite que le fut Clémentine l'instant d'après.

Sedaine qui, hors l'intelligence et l'observation de son petit théâtre, n'avait guère d'esprit, en a eu moins que jamais dans son fabliau dialogué et rimé d'*Aucassin et Nicolette*. Il n'y a guère là de caractères de chevalerie, bien que l'auteur ait eu la prétention d'exprimer les tendres regrets du passé et de peindre les *mœurs du bon vieux temps*. Grétry, de son côté, avait cherché à mettre les vieilles modulations de l'opéra français et de la musique d'église en opposition avec le style moderne. Bien des gens qui sont avant tout de leur temps s'ennuyèrent à la pièce. La répétition générale qui fut donnée à Versailles et à laquelle assistait la cour, fit l'effet d'une parodie; on riait aux éclats dans les endroits que Sedaine et Grétry avaient cru les plus touchans. Pourtant quelques changemens et retranchemens faits à propos relevèrent l'ouvrage à Paris.

Richard Cœur-de-Lion, comme poème, est d'un intérêt bien supérieur à celui qu'on cherche communément dans un opéra-comique. Le rôle de Marguerite est peu de chose, et le roi Richard, son amant, malgré sa captivité, touche médiocrement; à bien dire, il n'a qu'une scène : mais combien sa situation et celle de l'héroïque Blondel la rendent théâtrale! Ce troubadour, en quête de son roi prisonnier qu'il délivre au péril de sa vie, est un personnage des plus pathétiques; il remplit presque à lui seul la pièce. *Richard*, dont Grétry a su faire un chef-d'œuvre, avait été d'abord offert à un autre musicien qui en déclina la tâche, se sentant incapable de bien faire la romance, depuis lors si célèbre : *Une fièvre brûlante*. Cette romance, d'un caractère à part, inquiétait aussi Grétry, qui s'y prit à plusieurs fois pour découvrir la veine, et qui, obstiné dans sa recherche, y passa, nous dit-il, une nuit entière. L'admirable mélodie, fruit de ce labeur, est dans toutes les bouches; elle revient jusqu'à neuf fois dans le cours de la pièce, en tout ou en partie, et chaque fois sous une forme nouvelle, sans que l'oreille en soit un seul instant lassée. On sent que cet

Digitized by Google

air est le pivot sur lequel roule toute la pièce. La musique de *Richard* a généralement le coloris ancien; toutefois les personnages nobles prennent un ton moins suranné, et le grand air *O Richard, ô mon roi*, est dans le style moderne. — C'était Philippe qui, dans la nouveauté, représentait Richard, et Clairval qui jouait Blondel, rôle où il mettait un goût exquis et une façon inimitable. — Quant au dénouement, il n'était pas d'abord celui que nous connaissons. L'on engageait le gouverneur à rendre Richard : il cédait par raison, et quoiqu'il dît à Laurette que son amour n'y était pour rien, les spectateurs le croyaient, et blâmaient le gouverneur qui manquait à son devoir. Sedaine abrégea le troisième acte, et en fit un quatrième, expédient qui ne plut pas davantage. Cependant les représentations allaient toujours leur train, avec une affluence égale, grace au deuxième acte. Les bons Parisiens avaient une telle envie de voir terminer l'ouvrage à souhait, que de tous côtés arrivait aux auteurs un dénouement pour *Richard*. Enfin Sedaine adopta le siége qui, bien qu'un peu romanesque, concilie tout, laisse intacte la conduite du gouverneur, et présente un beau spectacle final.

L'intrigue, le nœud et le plan du *Comte d'Albert* ne sont pas très forts. C'est moins un drame qu'une façon de proverbe : *Un bienfait n'est jamais perdu*. Un jeune officier français, pour avoir été heurté et éclaboussé par un pauvre portefaix, met l'épée à la main et s'écrie : « Il faut que je le tue! » ce qui n'est guère vraisemblable. La suite de cet accident si commun à Paris, et qui fait souvent rire les témoins, est l'origine de la scène pathétique du second acte. Antoine, reconnaissant, risque tout pour sauver, à son tour, le comte d'Albert, son libérateur, qui vient d'être mis en prison. Le comte se revêt des guenilles du pauvre homme, tandis que la comtesse, assise par terre, foulant aux pieds un riche habit, manie de ses doigts délicats les guêtres du portefaix pour venir en aide à celui qu'elle aime. Antoine se déshabille devant elle, sans que la décence soit un seul instant blessée; les détails les plus communs sont ennoblis par la situation. Avec quel art l'issue de la prison est rendue difficile! Il y a des mots dignes de Shakspeare. Le rire et les larmes se confondent au milieu des sentimens contrastans dont le spectateur est agité. Puis le jeu du théâtre, le travestissement, font fermer les yeux sur ce qu'il y a de peu vraisemblable dans la fable. — Le poème était à peine achevé, que Grétry fut pressé de le mettre en musique pour pouvoir le donner à Fontainebleau le mois suivant. L'ouverture est prisée des musiciens, quoiqu'elle fît peu d'effet sur le parterre, accoutumé alors,

Digitized by Google

comme de nos jours, à n'entendre que des contredanses en forme d'ouverture.

La *Suite du Comte d'Albert* vaut peut-être mieux. La pièce est peu de chose en soi ; mais il y a là un rôle de Delphine, mélange de bonté naïve et de sensibilité innocente, qui fait rire et pleurer tout ensemble. C'est une des productions originales de Sedaine. Plus d'un détail est pris dans la nature même, et pourtant cela ne ressemble à rien de ce qui est connu au théâtre.

Amphitryon n'est autre chose que l'œuvre comique de Molière, refaite comme Sedaine pouvait refaire Molière. Il n'y manque rien, ce qui ne valut pas à l'ouvrage un plus grand succès, soit à la cour, soit à Paris. En revanche, la cour et la ville applaudirent *Raoul-Barbe-Bleue*, bien que la pièce ressemble fort à un conte bleu, y compris le rôle du chevalier Vergy et ses amours avec Isaure, qui sont de la propre invention de Sedaine. Sans parler de Mme Dugazon, qui, tour à tour, représentait si bien les graces avec un diadème, puis peignait en toute sa personne la terreur, le désespoir et la mort, il est certain que tous ceux qui vont au théâtre chercher des émotions devaient sortir enchantés de *Barbe-Bleue*.

Comme on voit, les inventions de Sedaine n'étaient pas toujours d'une grande force; mais alors Grétry soutenait de sa musique tout ce qui périclitait dans la prose ou les vers du poète. Et quand, par aventure, c'était au tour du musicien de fléchir, Sedaine le relevait par quelqu'une de ces scènes saisissantes comme il savait si bien les faire. Ainsi s'explique comment, l'un portant l'autre, ils sont arrivés presque toujours au but. Ils n'ont rencontré ensemble qu'un seul chef-d'œuvre, *Richard;* mais *Richard* suffit à les glorifier tous deux, et fera vivre leurs noms aussi long-temps que l'intelligence et le goût de la comédie lyrique subsisteront en France.

Embellie par la musique, la chanson a toujours son prix; elle fait entendre tout ce que les paroles ne disent point. M'est avis que les musiciens de génie ne haïssent pas tant qu'ils le veulent dire les mauvais poèmes. Une idée quelconque et des rimes, point trop de consonnes ni d'*e* muets, que leur faut-il de plus? Le reste est leur affaire. Leur imagination est une fée qui transforme en or pur le plus vil métal. De combien d'oripeaux une harmonie savante fait autant de tissus de pourpre, et combien cette fille aimable, la mélodie, quand elle se montre vive, accorte, preste, pimpante, sait donner aux phrases les plus plates et les plus boiteuses une allure piquante, les revêt à souhait d'une parure neuve et originale! Que de fois la

Digitized by Google

meilleure musique s'est trouvée avoir pour compagne la plus niaise poésie! C'est le cas plus que jamais du célèbre dicton : Ce qui n'est pas bon à dire, on le chante. Bien des faiseurs de livrets, s'ils voulaient être justes, devraient de grands mercis à leur musicien; mais ils ne s'en vantent pas toujours, au contraire. Toutefois, si apte que soit la musique à parer de son manteau les infirmités de la poésie, elle ne saurait se passer d'un canevas qui vaille au moins la peine d'être brodé; il lui faut toujours un fond de pièce qui soit, à un certain degré, ou attachant ou amusant. Les invraisemblances, les platitudes même, sont peu de chose, pourvu que l'intérêt anime, emplisse la fable jusqu'au bout. Le poète n'est point tenu, si l'on veut, de faire des vers élégans ou même corrects; mais il l'est impérieusement d'inventer des caractères saillans, des situations fortes et pathétiques. C'est en quoi excellait Sedaine.

C'était un de ces hommes heureusement doués, chez qui l'instinct agit en maître. La fortune s'était plu en quelque sorte à étouffer ses talens; la nature, plus forte, les fit germer et les fertilisa. Livré dans sa première jeunesse à des travaux manuels et grossiers, son intelligence ne s'en trouva point atteinte; il devait être et fut malgré tout poète dramatique. Son esprit essentiellement spontané, prime-sautier, était comme ces fruits généreux qui croissent sans culture, sur les sols les plus ingrats. Il avait reçu le don de lire dans les cœurs, d'observer l'homme sur le théâtre du monde et de la société. Dans le fait accompli sous ses yeux, dans le conte narré devant lui, il voyait une action théâtrale dont il saisissait à l'instant même tous les fils, sans jamais s'écarter de l'unité. Il connaissait à merveille l'optique particulière au théâtre et le genre d'illusions qu'elle produit; l'effet d'une situation lui était comme révélé par avance au moyen d'un tact presque divinatoire. Aux répétitions, il fallait respecter jusqu'à ses moindres volontés : s'il tournait une chaise, c'est qu'il prévoyait que l'actrice vue de profil produirait l'effet attendu, tout cela moins par raisonnement que par instinct. Lui-même s'identifiait si fort avec les personnages mis en action, qu'un jour on le vit fondre en larmes à la représentation de la scène de Blondel avec Richard.

Le grand mérite de Sedaine réside dans la contexture des pièces, dans la *charpente*, comme on dit aujourd'hui; en ce sens, on peut dire que son ancien état de maçon lui avait profité. Ses ouvrages ne sont, à proprement parler, que des canevas; mais on trouve dans presque tous, jusque dans ses premières pièces de la foire, de l'intérêt, des situations, de l'originalité, une nature vue en petit plutôt

Digitized by Google

qu'en grand, et toutefois élevée par occasion. Ce qu'ils ont de bon, de rare surtout, c'est que rien n'y est fait avec l'esprit d'autrui. Sedaine se montre habile à indiquer çà et là légèrement nombre d'intentions dramatiques ou morales, à jeter dans le dialogue de ces traits de vérité commune, mais frappante, qui saisissent fortement et produisent un genre d'illusion souvent refusé à des procédés d'art plus recherchés et plus délicats. Il offre une imitation assez vraie du ton inhérent aux personnages, entre autres celui de la simplicité populaire, soit dans de jeunes amans, soit chez d'honnêtes paysans, soit dans d'autres conditions subalternes. En quelques pièces seulement, perce assez mal à propos une velléité de *philosophisme* qui sent son Diderot d'une lieue. C'était là le travers du temps. De quoi diable auraient à se mêler la mère Bobi ou Mathurin, si ce n'est d'être de bonnes gens, d'honnêtes cultivateurs, de bien aimer celle-là son brave Colas qu'elle a nourri, celui-ci sa fille Rose? La meilleure morale n'est-elle point celle qui est à portée de tout le monde?

Par exemple, ne demandez au poète ni correction ni style. Dans le dialogue en prose, il a du sens et de la facilité; mais le vers lui était beaucoup moins aisé, vu l'incomplet de ses études et la dureté de son oreille, absolument étrangère au tour et au nombre de la phrase poétique. Aussi faut-il voir comme il laisse aller çà et là, bride sur le cou, ces pauvres vers éclopés. En raison même de cette difficulté à travailler en vers, Sedaine ne retouchait jamais ce qui était une fois écrit. Puis, comme tous les gens qui font profession de mépriser ce qu'ils n'ont pas, il s'était persuadé que le style *n'est rien ou peu de chose*. Dans ses ariettes les plus passables, dans ses vaudevilles finals, bouquets offerts par l'auteur au public, vous chercheriez en vain quelque léger mérite de diction. Une ou deux fois pourtant, cet homme qui savait peindre et non pas écrire, a fait de petits morceaux que les bons faiseurs ne désavoueraient pas, et qui sont autant d'indices d'un heureux instinct. On cite dans *le Diable à quatre* tel couplet digne de Favart ou de Panard; tout le monde a chanté *Une fille est un oiseau*, dans *On ne s'avise jamais de tout*. Que lui importait d'ailleurs, à lui, d'être ignorant en sa langue et de mal écrire? ses pièces allaient fort bien sans style. Le public, qu'il amusait et dont il était devenu l'idole, ne lui demandait pas davantage. A la critique seule il sied de montrer plus d'exigence.

Sedaine est un peintre de genre; Collé, qui s'y connaissait, l'a surnommé le Greuze du théâtre, et cette qualification ne paraît point trop hasardée. Des scènes bourgeoises ou rustiques mêlées de pathé-

Digitized by Google

tique et de risible, la noblesse des actions contrastant avec la simplicité quelquefois grossière des personnages, un grand soin du costume et des accessoires, enfin une couleur vive et vraie, sans trop grand souci du dessin, de la pureté sévère des lignes, tels sont, ce nous semble, les attributs communs au peintre et à l'auteur dramatique.

Le talent de Sedaine ne saurait se passer ni de théâtre ni de musique. Considérée de trop près, la fable de ses pièces ne soutient pas un seul instant l'analyse. Aussi ne faut-il pas vouloir lire ce qui n'est bon qu'à être joué. En voyant cela dans son cadre, on admire comment ce qui semble dénué de mérite en soi offre, grace à la perspective scénique, des conceptions nouvelles, des effets saisissans, forme des tableaux variés qui plaisent, animés qu'ils sont surtout par le chant et par l'orchestre. Sedaine est un *trouveur* de scènes, un inventeur de caractères originaux; les situations qu'il crée sont si impérieuses qu'elles forcent le musicien à s'y attacher pour les rendre. Il n'a point le tour poétique qui embellit, mais il dit presque toujours le mot propre, et trace telle figure si individuelle et si vivante qu'il faudra bien, malgré tout, prendre des formes neuves pour la peindre. C'est là un art qui n'est ni commun ni méprisable, porté surtout au rare degré qu'atteignit Sedaine dans *le Déserteur* et dans *Richard*. Aussi Grétry, qui était fort à même d'en juger, en faisait-il grand cas.

Ni Grétry, ni Sedaine ne semblent être nés pour la tragédie lyrique : tous deux ont compromis sur la scène du grand Opéra un talent facile, qui fut tant de fois et si agréablement vainqueur à l'Opéra-Comique. Ils étaient comme dépaysés en trop grand lieu, de même que d'autres étouffent en des cadres trop restreints. Tant il est vrai que chez les artistes, même ceux du premier rang, le talent a son caractère et ses bornes, et qu'il est donné à très peu d'hommes de réunir éminemment la grace et la force. Sedaine, qui ne sut point toujours distinguer entre ce qui est et ce qui n'est point un bon sujet de drame, a gâté un beau jour, en compagnie de Monsigny, un joli conte de M. de Boufflers, *Aline, reine de Golconde*. Quant à Grétry, *Céphale et Procris, Andromaque, Aspasie* et *Denis le tyran*, ont prouvé qu'il était peu fait pour le grand style. Ce n'est pas que notre spirituel musicien manquât au besoin de force d'expression; mais difficilement soutenait-il un ton élevé pendant trois ou cinq actes. Un beau duo et quelques belles phrases ne sauraient suffire en telle occurrence. Plus heureux dans le genre demi-caractère, ou même bouffe, il sut acclimater à l'Opéra, pour de lon-

Digitized by Google

gues et fructueuses soirées, *la Caravane du Caire*, *Panurge* et *Anacréon chez Polycrate*. C'est que, en dépit d'une humeur volontiers mélancolique, la muse inspiratrice de Grétry, c'est la gaieté.

Au plus fort des succès de Grétry, vers le commencement de la révolution, une déchéance cruelle parut vouloir atteindre l'artiste tant et si long-temps aimé de la foule. Les formes du drame mêlé de dialogue et de musique, modifiées et agrandies par divers compositeurs, notamment par Méhul et Chérubini, venaient de s'introduire à l'Opéra-Comique. Cette manière nouvelle, plus forte d'harmonie, plus riche d'instrumentation, et de beaucoup plus énergique que celle de Grétry, s'était emparée de la faveur publique et s'accréditait de jour en jour. Les anciennes idoles étaient délaissées pour les nouvelles; *le Tableau parlant*, *l'Amant jaloux*, *la Fausse Magie*, étaient déjà loin; la brume de l'oubli les enveloppait de plus en plus. Nous sommes ainsi faits en France : l'engouement, ce mal endémique, nous prend vite et nous quitte de même. Sensible à une disgrace qu'il n'avait point prévue, Grétry n'en pouvait prendre son parti; il regrettait que des études plus fortes ne l'eussent point mis en état de lutter avec ses nouveaux adversaires, et cependant il était loin d'aimer le genre importé par eux. D'une part, son aversion était entière; de l'autre, cette syrène qu'on nomme la foule l'attirait et le tenait asservi à ses suffrages si chers. Comment faire! Le peintre Vernet, son ami, lui disait : « Vous serez forcé d'adopter quelque chose de la musique forte et bruyante qui, malheureusement, devient à la mode. — Oui, répondait Grétry; mais, après avoir exagéré si peu que ce soit, ne faudra-t-il pas toujours en revenir à la juste modération? » Subjugué malgré tout, il tenta d'imiter ce qu'il dédaignait au fond de l'ame. De cet effort naquirent *Pierre-le-Grand*, *Lisbeth*, *Guillaume Tell* et *Élisca*, œuvres où, à travers quelques étincelles de génie et des traces de l'ancienne manière, percent la contrainte et le tourment d'un esprit dévié. Le coloris musical est renforcé, l'orchestre s'essaie à plus de nerf; mais déjà sous ce placage d'imitation disparaissent les vives et naturelles mélodies que l'artiste inventait si bien en sa première fleur de jeunesse. Puis, voyez le sort des pièces de ce monde : *Guillaume Tell*, ce dernier jet de la double inspiration de Grétry et de Sedaine, s'éclipse un beau jour, et pour ainsi dire est absorbé dans le sillon lumineux du maître de Pesaro.

Le tort de Grétry fut d'exagérer quelquefois jusqu'au défaut sa faculté si brillante dans le chant et l'expression des paroles. Regar-

Digitized by Google

dant la déclamation comme le seul guide à suivre pour le compositeur dramatique, il se préoccupait à l'excès des détails, et négligeait l'effet des masses. De là son peu de succès à l'étranger. Les observations minutieuses consignées dans ses *Essais sur la Musique*, qu'il eût mieux fait d'appeler *Essais sur ma Musique*, prouvent surabondamment qu'il était bien moins préoccupé des formes musicales que du soin de rendre avec justesse un mot qui lui semblait important. Il y a dans maint passage de lui telle note placée avec une stratégie puérile et plus près du *concetti*, de la *pointe*, que de l'effet musical. Chez lui, jamais la musique n'est séparée des paroles, dont il fait, pour ainsi dire, une esclave obéissante. Il n'y a pas jusqu'à ses airs de danse, ses ritournelles et ses ouvertures, choses si indépendantes par nature, qui ne soient, de près ou de loin, liées à l'action. Se jugeant lui-même, il disait, dans un sentiment bien légitime, sinon très modeste : « Ma musique n'est pas aussi énergique que celle de Gluck; mais je la crois la plus vraie de toutes les compositions dramatiques; elle dit juste les paroles suivant leur déclamation locale. Je n'ai pas exalté les têtes par un superlatif tragique; mais j'ai révélé l'accent de la vérité, que j'ai enfoncé plus avant dans le cœur des hommes. » Restaient la science harmonique, la correction et la pureté du style, le coloris, qu'en esprit exclusif il sacrifiait trop à cette vérité d'expression prédominante, et dont le défaut lui valut de fâcheuses disgraces ou d'inconstantes amours.

Sur la fin de sa vie pourtant, Grétry vit poindre comme un regain de vogue et de jeunesse dans ses œuvres. Un caprice de ténor opéra ce passager retour. Elleviou, dont la voix et le talent se perdaient à lutter avec les grandes conceptions harmoniques alors en vogue, s'avisa très à propos de pièces moins ambitieuses, où son intelligence, son goût, sa sensibilité, devaient s'épanouir plus à l'aise. Grace à lui, *Richard, l'Ami de la maison, le Tableau parlant, Zémire et Azor*, brillèrent tout à coup d'une fraîcheur nouvelle et comme d'une seconde vie. Inconnues d'une partie de la génération d'alors, leur faveur se perpétua assez long-temps encore, grace à l'impulsion donnée. Puis, quand gronda tout à coup la révolution accomplie, en ces derniers temps, dans la musique dramatique, il y eut lieu comme à une seconde éclipse plus certaine du musicien liégeois. Les dilettanti parisiens, saturés des riches effets d'harmonie et d'instrumentation qui vibraient à l'envi, trouvèrent fades et maigres les cantilènes du bon Grétry. La province leur resta plus long-temps fidèle. Dans une ville essentiellement musicale, je me souviens

Digitized by Google

d'avoir vu, il y a peu d'années, jouer mainte fois avec succès *Sylvain, Zémire et Azor, le Tableau parlant*, et même le premier *Guillaume Tell*, dès-lors si victorieusement détrôné. Bien des cœurs battaient encore à ces accens si pathétiques et si vrais dans leur simplicité vieillissante.

Le dédain superbe que certains affichent, de nos jours, envers Grétry, n'empêche point que l'auteur de *Richard* et de tant de belles mélodies qui l'ont illustré, ne reste un des premiers maîtres de la scène française. Malgré ses défauts, il a singulièrement favorisé, sinon opéré seul en son temps, l'évolution qui se préparait dans la musique dramatique. Nul n'a mieux saisi que lui l'esprit de la comédie lyrique, pour laquelle il fit ce que Gluck avait tenté pour la tragédie. Il a su marier étroitement la mélodie au poème avec un heureux instinct, une verve souvent comique, du naturel et de la variété. Son génie et son cœur lui ont souvent fourni, quoi qu'on dise, des traits admirables, des beautés d'un ordre rare, dont on doit regretter qu'il n'ait pas su tirer meilleur parti. S'il n'a point triomphé dans le genre le plus difficile et le plus noble, s'il n'a pas l'énergie et la profondeur savante d'autres compositeurs plus fortement doués, s'il n'a pas appelé à son secours l'artillerie de l'orchestre, quelle musique, en revanche, a une expression plus juste, plus vraie, que la sienne, est plus fraîche, plus spirituelle, plus charmante! Ses chants, dans leur nudité même, peignent des caractères; ses morceaux d'ensemble forment des situations d'un genre neuf. La simplicité par trop négligée de ses accompagnemens et ses fautes d'harmonie pour la plupart volontaires, peuvent amoindrir sans doute l'effet actuel d'œuvres passées de mode; elles n'ôtent rien à la gloire du musicien, l'une des plus brillantes et des plus durables dont on se souvienne.

Sedaine n'a figuré ici qu'à titre d'auteur de comédies lyriques, de *librettiste* si l'on veut; je n'ai pas eu à m'occuper de ses drames purement littéraires. Chacun a vingt fois applaudi au Théâtre-Français *la Gageure imprévue* et *le Philosophe sans le savoir*, ces deux perles de l'écrin du poète. Pour ce qui est de quelques autres drames et tragédies en prose, tels que *Maillard ou Paris sauvé, Raymond V ou le Troubadour*, pièces d'ailleurs non représentées, le mieux, je crois, est de n'en rien dire. Ses poésies légères, d'une valeur assez mince en tant que poésie, ont le mérite de la chanson, la gaieté. On connaît la spirituelle et piquante *Épître à mon habit* que Mercier fait réciter à un de ses personnages dans sa comédie de *l'Habitant de la*

Digitized by Google

Guadeloupe : l'idée en est originale et heureuse, l'expression même agréable. Dans *les Tentations de saint Antoine*, le poète met en couplets les folies de Callot. La plupart des autres petites pièces en vers semblent beaucoup trop dénuées de la finesse, de la grace d'idées, de l'élégance de style qui sont le principal mérite du genre, et dont notre auteur avait trop peu le secret. Après tout, et en dépit de ses deux chefs-d'œuvre scéniques, toujours jeunes, toujours aimés, le souvenir de Sedaine me semble se rattacher par un lien plus intime encore et plus réel au genre de l'opéra-comique. C'est par-là surtout qu'il est populaire.

Les *Mémoires* de Grétry décèlent la facilité piquante d'un homme d'esprit et de savoir, aussi bien qu'un talent d'écrivain estimable; il y traite de l'art musical avec une élégance correcte. Si le compositeur a le tort de trop parler de lui, du moins le fait-il avec bonhomie et candeur. Il se montre sans doute trop exclusivement préoccupé de ses propres ouvrages, mais la finesse et la franchise qu'il met à les apprécier rachètent suffisamment cet excès. Les chapitres où il s'ingère de métaphysique, dans lesquels il vise aux théories transcendantes, déparent peut-être le reste, et, en tout cas, offrent moins d'attrait. Ils font peu regretter les *Réflexions d'un Solitaire*, ouvrage dont il avait achevé, dit-on, le sixième volume, mais qui n'a point été publié.

Grétry et Sedaine, malgré la diversité de leurs arts, sont, ce me semble, deux esprits jumeaux, et sur bien des points comparables. Le dédain de Grétry pour tout ce qui n'était pas lui-même, sa manière absolue de concevoir la musique dramatique, lui ont interdit et comme dérobé bien des progrès possibles, bien des effets cachés de l'art. On l'a comparé spirituellement (toutefois avec une nuance d'exagération sévère) à *un homme qui fait les portraits ressemblans, mais qui ne sait pas peindre*. Ne pourrait-on le dire encore mieux de Sedaine, homme d'instinct s'il en fut, point savant du tout, sachant le français à peine, assez vain d'ailleurs, et qui ne s'en rapportait qu'à lui seul pour tout ce qui concernait l'agencement et l'effet de ses curieuses inventions. Tous deux assez peu versés dans le mécanisme de l'art, suppléent plus ou moins au savoir profond, à la pureté et à la correction du style qu'ils n'ont pas, celui-ci par l'intérêt des situations et des caractères, celui-là par l'accent vrai, par l'expression juste et simple? Tous deux primo-sautiers, l'un avec plus de finesse et d'esprit, l'autre de naïveté et de rudesse, n'écoutent d'autre oracle que leur cœur, et ne suivent d'autre guide que la nature. Est-il,

Digitized by Google

je vous le demande, figures d'artistes plus dignes d'être rapprochées en un même cadre que ces deux enchanteurs qui, sans presque aucune teinture, le premier de grammaire, l'autre de contre-point, ont régné en maîtres sur plusieurs générations?

Sedaine, après avoir vécu une longue vie honnête, laborieuse, paisible, tout entière abritée et éclairée au foyer domestique, après avoir été sur ses vieux jours élu membre de l'Académie française, digne prix de trente ans de succès dramatiques, sinon littéraires, s'éteignit doucement le 28 floréal an v (1797), à l'âge de soixante-dix-huit ans. Grétry, tout meurtri par la perte précoce et rapide de ses trois filles chéries, Jenny, Lucile, Antoinette, anges dont il n'eut pas le temps de voir croître les ailes, s'était retiré à Montmorency, dans l'ermitage tant illustré par le séjour de Rousseau. Un accident survenu dans le pays l'en éloigna pendant quelque temps; mais, sentant la médecine impuissante à le guérir et sa fin approcher, il voulut qu'on l'y ramenât. Il y mourut le 24 septembre 1813, ayant ainsi survécu seize années environ à son compagnon de gloire Sedaine. Avec eux disparaissait, sinon tout entier, du moins dans sa tige la mieux fleurie, cet art qu'ils connurent si bien, d'être vrai sans fard ni clinquant, d'émouvoir sans faste et sans effort.

Aujourd'hui nous avons fort dépassé tout cela, et nous sourions volontiers lorsqu'on nous parle de Grétry et de Sedaine. Nos vastes partitions en cinq actes et en je ne sais combien de tableaux, ne feraient qu'une bouchée des *operettes* de jadis. Qu'est-ce que cet orchestre aigrelet et chétif auprès de nos puissantes symphonies? Les petits violons ne seraient-ils pas bien plaisans à côté de nos ophicléides et de nos trombones? Cependant ne raillons pas trop. *Richard Cœur-de-Lion*, joué, à sa dernière reprise, cent quarante fois dans un espace de temps assez court, prouve sans réplique que notre poète et notre musicien de 1780 n'ont pas perdu tout crédit sur les dilettanti français. En notre époque de prétentions bruyantes, il est encore un public qui sait garder intact le culte du simple et du vrai.

DESSALES-RÉGIS.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

MÉDÉRINE, par Mme ANCELOT (1).
VAILLANCE ET *RICHARD*, par M. JULES SANDEAU (2).

Ce serait un tort de croire « qu'aujourd'hui le talent est partout, » comme l'a dit un célèbre écrivain. Apparence de talent, je le veux; mais talent véritable, non assurément. Depuis plusieurs années, l'instruction, plus libéralement répandue, a pénétré dans toutes les classes; c'est un progrès incontestable, mais de là il ne suit pas que le talent, comme l'instruction, se rencontre partout. Le *talent* est un don, et non le résultat de la seule application de l'intelligence. Dans les lettres surtout, le talent suppose une grande aptitude, une ame non commune; c'est aussi quelque chose d'élevé, de choisi, et par cela même de très précieux, que le vulgaire ne saurait atteindre par l'étude. — Ce qu'on prend volontiers pour le talent, ce n'est souvent qu'une heureuse médiocrité. Nous connaissons, en littérature, deux façons d'être *médiocre*. Il est d'abord certaines intelligences précoces qui n'ont jamais donné de fleurs, et dont les fruits, hâtivement mûris, manquent de saveur et de fermeté; exaltées par les premières lectures, attirées par l'appât de la célébrité, ces intelligences trouvent souvent en elles une vigueur passagère pour se répandre au dehors; mais, bientôt épuisées, elles s'arrêtent au mi-

(1) Deux vol. in-8°, chez Berquet, rue du Jardinet.
(2) Un vol. in-8°, chez Gosselin.

Digitized by Google

lieu de leur élan. Ce qui leur a fait défaut, c'est l'haleine, c'est l'inspiration, c'est, en un mot, le talent.

Il est d'autres romanciers dont la destinée littéraire n'a pas été ou ne sera pas si brusquement interrompue, mais qu'il ne faut pas moins ranger, comme les premiers, dans la classe si nombreuse aujourd'hui des demi-talens. Plusieurs personnes, des jeunes gens, des femmes surtout, ont débuté et débutent encore annuellement dans les lettres sans éclat, mais aussi sans trop de défaveur. Elles ne sont pas accueillies tout de suite avec le même succès que quelques ambitieux qui ont usé leurs forces dans un premier ouvrage; mais aussi elles ont chance de vivre doucement et médiocrement, tandis que leurs rivaux, plus remarqués d'abord, retomberont bientôt pour ne jamais se relever. Si le public aime et flatte parfois ces heureux demi-talens, devant la critique, ils apparaissent dépouillés de leur valeur factice. Le plus souvent la critique s'abstient de les juger : c'est qu'en soufflant sur leur mérite de convention, plutôt toléré qu'accepté, elle le ferait évanouir aussitôt. Elle sait d'ailleurs que ces écrivains de passage, ne s'appuyant à rien de solide, n'ont point d'avenir probable, qu'ils n'entravent aucunement la marche de l'art, et que ce sont de pâles satellites, cortége inséparable de toutes les littératures. Mais il vient un moment où les médiocrités, inoffensives d'abord, s'arrogent des droits, encouragent l'industrie littéraire par leur exemple, et se posent dans les lettres comme de véritables talens. La critique n'a-t-elle pas alors un devoir à remplir? ne doit-elle pas signaler à ces écrivains leurs ridicules, les blâmer surtout de la confiance qu'ils mettent en leur fécondité déjà presque épuisée? ne doit-elle pas faire justice, avec le public, de leurs étranges prétentions? Un silence bienveillant peut être accordé à la médiocrité honnête et laborieuse, mais tôt ou tard la vérité sévère est due à l'ambition impuissante.

De tous ces demi-talens que, depuis dix ans, nous avons vus prendre pied dans les lettres, il en est peu qui aient trouvé d'abord le public aussi indulgent pour leurs drames et leurs romans que l'auteur de *Marie*. Sur divers théâtres de Paris, Mme Ancelot a recueilli de nombreux applaudissemens; aucune de ses pièces n'a subi une chute complète : pourtant elle n'a jamais brodé d'un marivaudage assez apprêté qu'une intrigue sans importance et sans originalité. On a dit qu'elle connaissait le monde, et que dans ses œuvres elle le mettait en scène avec fidélité. Ce monde dont elle peint les mœurs m'a toujours paru assez exceptionnel, et je ne pense pas que ce soit la société parisienne actuelle. On n'a pas le temps d'y être, dans la bourgeoisie, aussi sentimental que Mme Ancelot nous le donne à entendre; et pour le peu de véritable aristocratie qui nous reste, je ne sache pas qu'elle soit bien flattée de se retrouver, dans les productions de l'auteur de *Gabrielle*, aussi maniérée, aussi frivole que Mme Ancelot l'a toujours reproduite. Néanmoins ce monde des comédies de Mme Ancelot, assez honnête et assez agréable au fond, tout fictif qu'il paraît être, n'a jamais trop déplu. Il n'a ni ennuyé ni intéressé, à

Digitized by Google

vrai dire; on l'a accepté comme un cadre de convention, propre à faire ressortir de petites intrigues à la portée de toutes les émotions, et qui font *pleurer*, comme on dit, *de douces larmes*.

Il est à regretter que Mme Ancelot ne se contente pas du domaine de la scène, et qu'elle fasse de fréquentes excursions dans celui du roman. Elle veut, prétend-elle, continuer, sans le secours de la forme dramatique, la galerie des portraits de femmes qu'elle esquisse dans ses comédies. Nous connaissons un petit nombre des comédies de Mme Ancelot, et nous ne savons pas de quelle manière la galerie de ses héroïnes peut être continuée; voyons toutefois si les jeunes femmes écloses d'hier dans son imagination méritent qu'on prenne intérêt à elles et qu'on leur prête attention.

Le premier et le plus important de ces types féminins, c'est Médérine, jeune héritière appartenant (cela va sans dire) à une *illustre famille*. — Médérine abandonnerait et sa dot de plusieurs millions, et son beau nom aristocratique, et l'hôtel paternel de la rue de Varennes, et la villa de sa mère dans les Pyrénées; Médérine donnerait bien plus que tout cela encore, la toilette charmante qui l'embellira au bal de l'ambassade anglaise : une fraîche robe d'organdi brodée et la camélia blanc posé dans ses cheveux blonds; oui, Médérine les donnerait.... Et pourquoi, je vous prie? *pour être aimée pour elle-même!* Quelle folie! Mais qui n'a pas désiré être aimé pour soi-même? Médérine a seize ans, il faut bien lui pardonner. C'est là d'ailleurs une triste et décevante ambition et qui jamais ne s'est réalisée. Pour avoir tenté de réussir à être aimées dans la pauvreté et dans la laideur, d'être aimées pour la seule beauté de leur ame, bien des femmes sont mortes inconsolées. Demandez plutôt à Médérine : pauvre Médérine! — Son histoire pourrait être touchante; quel dommage que nous l'ayons déjà lue ou entendue bien des fois! quel dommage surtout qu'elle soit contée si peu simplement!

M. le marquis de Lanjac appartient, comme Médérine, à une *illustre famille;* seulement il a le bonheur d'être ruiné, et celui-là du moins pourrait être aimé pour lui-même. Mais quelle femme pensera jamais, je vous le demande, à remplacer par son amour la fortune qui manque à ce jeune homme? A-t-on jamais aimé dans le monde un charmant garçon, fût-il marquis et se nommât-il de Lanjac, s'il n'est pas membre du jockey-club, s'il ne dîne pas tous les soirs au défunt Café de Paris avec les héros heureux des romans de l'auteur d'*Émerance?* M. de Lanjac donc n'est pas aimé parce qu'il est pauvre, et Médérine, riche de *quelques* millions, est, hélas! très recherchée et partout courtisée. Un moyen bien simple et bien naturel se présente de « faire un bonheur de la double infortune » du jeune marquis et de la jeune héritière : c'est de les marier l'un à l'autre. Médérine apportera sa richesse, M. de Lanjac son amour. Une tante de Médérine, Mme de Melville, se charge de conclure cette union, et sans trop de résistance de la part du jeune homme, comme on le conçoit; voilà nos deux héros liés l'un à l'autre devant l'autel et à la mairie, liés si bien que la mort seule peut maintenant les séparer. — La mort? ou un caprice de Médérine, car il n'est rien de tel que le caprice d'une jolie

Digitized by Google

femme pour brouiller le plus bel écheveau conjugal. Un soupçon s'est glissé dans l'esprit de Mme la marquise de Lanjac : c'est que son mari pourrait bien l'avoir épousée par amour pour sa fortune, et non par inclination pour elle, Médérine, l'héritière. Mon Dieu, oui, le marquis a demandé votre main, madame, pour les millions de votre dot; mais il vous a recherchée aussi pour votre regard si doux, vos mains si petites et qui seront blanches un jour, pour vos lèvres rosées et pour le sourire qui les embellit. Le marquis, madame, vous a épousée pour votre grâce et votre jeunesse, mais aussi pour l'hôtel que vous habitez rue de Varennes à Paris, et pour le charmant chalet où vous vous retirez Fété, à quelques lieues de Bagnères-de-Bigorre. Eh! qu'importe, s'il vous trouve belle et s'il vous le dit tout bas? et qu'avez-vous besoin de sans cesse vous rappeler vos millions, lorsqu'à vos pieds votre mari, à genoux, vous promet la plus tendre soumission? Mais le grand souci, le voilà : « Mon mari feint une tendresse qu'il n'a pas! mon mari ne m'a jamais aimée! il aime ma dot, et il ment lorsqu'il m'embrasse! » Est-ce qu'on ment jamais près d'une jolie femme? Et quel est le mal-appris qui pense à la dot quand il tient la mariée?

Quoi qu'il en soit, Médérine voudrait toujours être aimée pour elle-même : c'est là sa pensée de tous les instans. La nuit, elle ne dort plus; le jour, elle est triste. Pour une mariée d'hier, peut-on être maussade à ce point? Le marquis, de plus en plus amoureux et désintéressé, ne voit, ne cherche, ne désire que sa femme, mais, comme on l'a spirituellement observé : « Une femme est comme votre ombre : courez après, elle vous fuit; fuyez-la, elle court après vous. » M. le marquis court si bien après Mme la marquise, et Mme la marquise fuit si bien M. le marquis, qu'elle abandonne tout, maison, enfant, mari, dot, château, et qu'elle finit par débarquer à Naples avec M. Émile Malvau, *un jeune lion du boulevard de Gand*, ou plutôt un jeune lion des comédies de Mme Ancelot. M. Émile Malvau n'est pas d'une illustre famille, mais il a de beaux chevaux, un groom vêtu d'une livrée orange et bleu; il habite un *joli petit appartement de garçon, rue Laffite n°* 24. Je ne vois rien dans tout ceci qui ait pu séduire Mme de Lanjac. Comment! direz-vous, mais celui-là du moins était riche et ne devait aimer dans Médérine que Médérine elle-même. Vous y êtes, c'est bien cela. Ce *beau jeune homme brun* aime les yeux, la taille, la beauté en un mot de Médérine; quant à ses millions, peu lui importe. Il a un crédit ouvert chez Humann, il soupe au Café de Paris, et vingt-quatre mille livres de rente lui permettent de ne pas voyager aux frais de sa maîtresse, en emportant ses diamans.

Les voici tous les deux, le séducteur et Médérine, en Italie, pour l'hiver. M. Malvau songe à se faire des amis dans les villes par lesquelles il passe, et partout il voudrait organiser des excursions et de folles parties. Il semble que Médérine ne doive alors penser qu'à prévenir les désirs de son amant, et qu'enfin elle se trouve heureuse d'avoir rencontré l'homme qui l'aime pour elle-même. Mais non, Médérine est sombre, Médérine regarde le ciel, les flots, et se prend à soupirer. Que veut donc Médérine? Épouse de M. de

Digitized by Google

Lanjac, elle rêve et repousse son mari; maîtresse de M. Émile Malvau, elle s'abandonne avec crainte et paraît rêver encore. Quels sont vos rêves, madame, et pourriez-vous nous les raconter? Hélas! je crains bien que vous n'ayez que des caprices, et que votre amant vous déplaise après vous avoir inspiré la plus folle des passions. C'est la loi éternelle : à Lanjac, vous avez désiré; à Naples, vous regrettez. Le bonheur est sous la main, et c'est ainsi qu'on ne sait où le trouver.

Mais de quelle façon tout cela va-t-il finir, et comment reviendront-ils d'Italie? Cela finira comme cela a commencé, tristement et platoniquement. M. Malvau et Mme de Lanjac montent en chaise de poste et retournent à Paris, mécontens l'un de l'autre. Tous les deux accoudés à un des coins de leur calèche, ils se boudent et déplorent en eux-mêmes leur folie. Ils sont assis sur le même coussin, et leurs manteaux de voyage se touchent, mais entre eux est tout un monde. « O Café de Paris, bals de l'Opéra, se dit M. Émile Malvau, pourquoi vous ai-je quittés au milieu de l'hiver, et toi surtout, ô mon petit appartement de garçon de la rue Laffite, pourquoi t'ai-je laissé désert? la sotte chose que de courir les champs avec une marquise qui a des vapeurs! » — « O mon hôtel de la rue de Varennes, s'écrie de son côté Mme de Lanjac, mon doux hôtel et mon domaine dans les Pyrénées, et ma jolie petite fille qui a deux ans aujourd'hui et qui doit bégayer : *Maman!* mon bel ange de Cécile! Pourquoi, mon Dieu! ai-je abandonné tout ce bonheur? Quelle tristesse de fuir ainsi sous un beau ciel avec un fat qui ne m'a jamais comprise! » *Incomprise!* voilà la grande, l'éternelle plainte.

Ainsi, regrettant et pleurant, les deux amans arrivent à Paris. Vous pensez bien que leur premier soin est de rompre une liaison qui leur est pénible à tous deux. M. Malvau reprend sa liberté de garçon et aussi son appartement; et Mme de Lanjac va s'enfermer, mélancolique et résignée, dans une de ses terres, en province. — O triste désenchantement des liaisons du monde! Est-ce donc ainsi que toujours on est désabusé, et que de l'illusion fleurie de l'amour il ne reste pas la plus petite, la plus légère feuille? On croit aimer; vite on dit à sa maîtresse qu'on l'adore; l'amoureuse écoute et sourit; après son cœur, c'est un baiser qu'elle laisse prendre, et après le baiser la vertu; du moins c'est ainsi que dans les romans de Mme Ancelot les intrigues se nouent et que les chaînes se forment. Pour la façon dont elles se brisent, n'en ayez pas souci, il faudra moins de peine et moins de temps encore. Voyez Médérine: elle suit le premier amoureux qui la trompe : comme Perrette, du *Pot au lait,* elle part la joie au front, l'espérance au fond du cœur; mais un coup de vent survient : adieu le rêve, adieu l'espoir! L'amant abandonne sa maîtresse, la marquise laisse son amant; et voilà comment s'acquiert l'expérience! Était-ce vraiment la peine, pour si peu de bonheur, de quitter son enfant et son mari, et de se préparer tant de remords? Mais on veut voir, on veut savoir. Curiosité, curiosité! que d'Ève brunes et blondes vous avez perdues!

Le dénouement de cette belle aventure, c'est qu'on revient dire à l'époux : « Reprenez-moi! » et à la petite fille au berceau : » Je veux t'aimer dans

Digitized by Google

l'avenir pour tout le passé. » — La famille, les devoirs de la vie conjugale, les charmes de la maternité, Médérine les redemande; il les lui faut pour guérir, pour être consolée. Ainsi, madame, vous aurez connu le monde, vous aurez fait semblant d'aimer un beau jeune homme brun qui vous traitait comme un cheval anglais qu'on caresse au départ et qu'on pourrait bien cravacher au retour! Ainsi, vous aurez pleuré, vous aurez vu se faner votre beauté dans les ennuis du cœur, vos yeux bleus se seront ternis et votre teint se sera pâli, et c'est alors que la maison de M. le marquis de Lanjac vous semblera la bienvenue, que le berceau de votre enfant vous sourira!

Médérine retrouva sa jolie Cécile, mais elle fut sévèrement punie de l'abandon où elle avait plongé son mari. M. de Lanjac avait aimé la marquise purement, simplement, de cet amour divin qui ne recule devant aucune douleur. Deux ans il l'avait attendue, et pendant ces deux années d'attente inféconde et cruelle, il s'était laissé mourir lentement. Il avait voulu même attenter à sa vie, mais, sauvé par un pâtre des gorges des Pyrénées, il n'avait pu échapper à son fatal amour qu'en se réfugiant en Dieu. Comme il implorait la mort, étendu sur les ronces, morne et désespéré, dans la grotte du vieux pâtre, soudain une apparition se lève au chevet de son lit; c'est Médérine. — Médérine considère son époux renaissant à la joie : à la pâleur de son visage, elle comprend tout ce qu'il a souffert; à l'expression de son regard, elle devine que M. de Lanjac lui pardonne, et surtout à quel point il l'eût aimée. Ah! elle eût pu être heureuse; elle le sera sans doute, car elle s'accuse et se repent. Elle met son front dans les mains de son mari, et elle éclate en sanglots. Son mari la relève, mais, depuis long-temps frappé par la mort, il retombe sans avoir pu lui rendre son premier baiser. — Condamnée à ne jamais aimer, après avoir perdu le seul être digne d'elle, Médérine, jeune encore et éprouvée par la passion, se lavera de sa faute en consacrant sa vie entière à son enfant. Les enfans, lorsqu'ils ne sont pas la sauve-garde des mères, deviennent plus tard leur consolation, en même temps que le plus terrible de leurs remords.

Mais, je vous prie, dans quel monde les jeunes femmes bien nées, et qui ont été élevées par leur mère, se livrent-elles sans réflexion au premier fat amoureux d'elles? Depuis quand brisent-elles ainsi, sans y être poussées par l'amour sincère, les liens les plus sacrés qui les attachent à la famille et à la société? — Pourquoi, madame, prendre pour vos héroïnes des personnes qui ne sauraient, qui ne peuvent être que de tristes exceptions? N'y a-t-il pas assez de ridicules dans la foule qui nous entoure pour défrayer vos romans et vos comédies? Qui vous pousse à nous entretenir pendant deux longs volumes de liaisons adultères? Je sais bien que vous allez me répondre : « Mais j'ai écrit un livre moral au fond, puisque c'est par les suites de son amour coupable que Médérine est rendue malheureuse, puisque Dieu lui inflige au dénouement une sévère punition. Mon livre, loin d'être funeste et dangereux, ne peut être que d'un bon exemple, et les jeunes femmes qui le liront n'abandonneront ni leur mari ni leur fille. » — Eh! madame, croyez-vous qu'elles auraient seulement pensé, ces jeunes femmes, à imiter Médérine? Vous n'aviez

Digitized by Google

nul besoin de leur parler de l'adultère pour le leur rendre odieux. Connaissaient-elles ce mot des romanciers modernes, et savez-vous si la lecture d'un récit passionné n'éveillera pas dans leur ame mille idées jusqu'alors inconnues? A leurs rêves doux et timides je ne sais quoi de clandestin va se mêler. Pour rêver, elles voudront maintenant être seules, parce que la pensée des passions défendues occupera leur esprit. Qu'importe que vous ayez rendu le vice méprisable, si vous avez mis en jeu la curiosité? La curiosité! avez-vous songé à cela, madame? c'est elle qui a conduit Médérine à sa perte. En se livrant à son séducteur, Médérine a été heureuse une semaine, un jour, une heure peut-être; mais, pour cette heure de transports ignorés, combien de jeunes femmes, qui se croient *incomprises*, donneraient toute leur vie de calme et de paix conjugale!

Voici encore ce que Mme Ancelot fait dire, dans une de ses nouvelles, à Yvonna de Jouval, jeune mariée d'hier, comme Médérine de Lanjac : « Les sociétés ne me paraissaient, au commencement, qu'une réunion d'indifférens, se trouvant ensemble parce qu'il faut être plusieurs pour s'amuser; je n'en juge plus si favorablement. Je les vois maintenant comme un assemblage d'ennemis secrets qui se tendent des piéges, se jouent tous les mauvais tours imaginables, tout en se prodiguant d'aimables propos et de gracieux sourires. Si les yeux se promènent autour d'un cercle, ils ne cherchent à y voir que des ridicules; j'entends toujours donner haut des éloges aux vertus, aux belles actions, mais cela ne plaît pourtant à aucun de ceux qui n'en profitent pas. On loue pour faire penser qu'on serait capable de quelque chose de pareil. » — Faut-il donc aller ainsi au fond de tout, et chercher ce que cachent les aimables propos et les gracieux sourires? Les jeunes mariées de Mme Ancelot sont décidément beaucoup trop expérimentées pour leur âge. Toutes sont coquettes ou coupables; il n'en est pas une qui soit vraie; et telle est la galerie de portraits que veut continuer l'auteur de *Médérine!* Mon Dieu! quand nous mettra-t-on en scène un couple bien uni, véritablement heureux, et toujours respecté? Au lieu de ces jeunes fats inutiles, montrez-nous donc des hommes intelligens et dévoués. Au lieu de ces femmes élégantes qui possèdent tous les dons extérieurs, beauté, richesse, réputation, représentez-nous-en donc quelques-unes qui aient une ame, et surtout supprimez le moins possible la vertu.

Mais les écrivains contemporains ont bien d'autres soucis que celui de faire honorer la probité dans leurs œuvres. Et l'industrie? La vertu attendra, s'il vous plaît. Il faut produire, produire à tout prix. Le scandale a cela de charmant qu'il fournit toujours sans peine la matière d'un grand nombre d'in-octavo, tandis qu'un acte de probité, bien simple et bien obscur, ne demande que quelques pages d'un récit touchant. Parlez-moi des intrigues qui s'enchevêtrent les unes dans les autres; parlez-moi des passions à grand effet; à a bonne heure! Pour peu que le héros ne se suicide pas au deuxième chapitre, il pourra mourir au dernier, entouré de ses pâles victimes qu'il comptera par douzaines. — Chose vraiment plus incroyable encore, si cela se peut,

Digitized by Google

que toutes ces aventures niaisement sentimentales ou tristement impudiques! les auteurs qui nous les racontent s'en montrent plus fiers que s'ils avaient écrit *Manon Lescaut* ou l'*Héloïse*. Il faut toujours ainsi quelque proie à cette vanité insatiable de l'esprit en France. Il fut un temps où on se vantait de ses bonnes fortunes, aujourd'hui on se vante de ses mauvais romans. Et qui est exempt de cet amour immodéré de ses propres œuvres? qui? personne. Les grands poètes comme les petits vaudevillistes, tous ont leur dose de vanité. Seulement, chez certains penseurs, cette vanité s'élève à l'orgueil; mais pour prendre un nom plus pompeux, elle n'en est pas moins digne de notre pitié. Oui, lorsqu'on se sent poussé par le génie, on ne dit plus : *ma comédie, mes portraits de femme*, mais on dit simplement *moi*, toujours *moi;* toute la gloire littéraire de l'époque réside dans ces poètes outrecuidans; volontiers l'époque elle-même, ce serait eux encore! Royauté impuissante et intolérable, vous n'existez heureusement que dans le cerveau des écrivains qui voudraient vous conquérir, et d'ailleurs vos bénéfices sont pour eux bien moindres que les ennuis et les tristesses de la grandeur. C'est pourquoi, tout en les blâmant, nous les plaignons, loin de leur porter envie, ces génies solitaires, ces Prométhées enchaînés que ronge incessamment le vautour de l'ambition!

Orgueil et vanité! le mal dont ces deux vices sont la cause première n'est-il pas déjà très sensible, et la plaie ne va-t-elle pas s'envenimant chaque jour? Les poètes orgueilleux se retranchent dans les œuvres qu'ils ont produites, et dédaignent le travail et l'étude qui pourrait les faire aborder au vrai port, à la postérité. Les talens et les demi-talens, vaniteux ou fats, abusent de la vogue qu'on leur a faite, et ils s'en exagèrent à eux-mêmes l'étendue. Ils se lancent dans l'industrie, entassent productions sur productions, et de petits succès en petits revers, arrivent à annuler le peu de forces que leur esprit avait su conserver. Voilà donc où conduit dans les lettres ce déplorable amour de soi-même : d'un côté, à une immobilité qu'on prend à tort pour de la sérénité, de l'autre, à un épuisement prématuré.

Mme Ancelot en est venue, après quelques années à peine de travail stérile, à cet épuisement qui nous afflige, mais ne saurait nous étonner. Mme Ancelot a travaillé pour le théâtre avec une rapidité et une facilité que les écrivains les plus brillans de cette époque ont pu seuls garder pendant plusieurs années sans hâter le moment de leur décadence. Elle ne saurait se fier plus long-temps à ses ressources, elle sera bientôt parvenue au terme de la carrière qu'elle pouvait espérer de fournir. Mme Ancelot a publié coup sur coup, en cinq ou six saisons, toutes les œuvres qu'il lui eût été donné de produire en vingt ans avec succès, si elle les avait longuement méditées et laissé mûrir dans son esprit. — Entre les femmes qui recherchent aujourd'hui la réputation littéraire, l'auteur de *Marie* pouvait obtenir un rang honorable, et que plus d'une eût envié. Sans posséder le véritable talent, le don divin, elle pouvait féconder le germe qui était en elle et mettre au jour quelques touchantes comédies; le répertoire n'en eût pas péri tout entier pour la génération qui suivra. Mme Ancelot, en effet, ne manque pas d'un certain instinct d'ob-

Digitized by Google

servation : elle eût très bien pu étudier les mœurs de notre époque, et trouver à corriger quelques-uns de nos travers. Mais elle n'a jamais rien voulu approfondir dans la société qui pose sous ses yeux; ses observations sont restées des plus superficielles. Cette éternelle industrie littéraire, contre laquelle il est maintenant superflu de s'élever, ne devait pas, il semble, gagner jusqu'aux écrivains de l'autre sexe. Une femme, en effet, n'obéit le plus souvent qu'à l'inspiration spontanée, et dans les circonstances ordinaires de la vie il ne lui appartient pas de ne voir de l'art que la chance lucrative. Quelques-unes sont cependant parvenues à imiter, à dépasser même en prétentions industrielles nos plus habiles et nos plus heureux romanciers; oui, quelques-unes ont eu ou auront à leur tour leurs *Mystères de Paris* et leur *Château des Pyrénées*.

Avec M. Sandeau, nous quittons l'industrie pour rentrer dans le domaine de l'art. Le personnage principal de son nouveau roman est une simple fille des côtes de Bretagne, aussi chaste que douce. Elle sera riche un jour, quand ses oncles seront morts, mais elle n'a garde de penser à sa fortune à venir. Elle ne se nomme pas Médérine, mais Jeanne, nom charmant; et elle ne se mariera certes pas à un marquis. Pour *Vaillance*, c'est un surnom qu'elle a accepté de l'un de ses tuteurs, ancien capitaine du brick *la Vaillance*. Ce capitaine corsaire a couru l'Océan pendant toute sa jeunesse sous les ordres de son père, et aidé de ses deux frères Jean et Christophe Legoff. Enrichie en quelques années par ses pirateries et la prise de bâtimens anglais, la famille Legoff est rentrée en France et s'est fixée près de Saint-Brieuc, au château du Coët-d'Or. Jean, Jérôme et Christophe, habitués à la vie agitée des marins, se plongent bientôt dans l'ivrognerie et dans le jeu. Le château se change en une taverne, en un tripot, où tous les garçons mal famés du pays se donnent rendez-vous pour boire le vin de leurs hôtes et escroquer leur fortune. Abandonnés à leurs mauvais penchans, et n'ayant plus de frein qui les retienne après la double mort de leur mère et de leur père, Christophe, Jean et Jérôme deviennent, par leur vie déréglée, la terreur des pêcheurs et des gardes-côtes. Leur manoir dévasté, où l'on entend rire et blasphémer toutes les nuits leurs compagnons d'orgie, serait regardé par les paysans comme hanté par le diable en personne s'il n'était comme protégé par deux créatures bienfaisantes, aimées des pauvres, par Joseph, le plus jeune frère des vieux marins, et par Jeanne, leur petite nièce. — M. Sandeau, pour ménager un contraste habile, a fait, à côté du festin qui hurle, prier la pieuse jeune fille, et le bon Joseph, triste, pâle et résigné dans un coin du tableau, repose le regard et adoucit l'horreur du premier plan.

Joseph n'est pas une nature vulgaire. Enfant nerveux et maladif, il a été élevé par sa mère dans l'amour de Dieu et la seule crainte du mal; aussi n'est-il accessible qu'aux tendres dévouemens, et ne comprend-il pas plus la vie de ses frères aînés qu'il ne saurait y prendre part. Privé de l'amour maternel avant d'avoir connu d'autre affection que la piété filiale, Joseph est

Digitized by Google

resté dans l'antre des corsaires, mais jamais ils ne l'ont entendu se plaindre ou soupirer en leur présence. Il se serait éteint peu à peu dans la solitude et dans les larmes, plein d'espoir en Dieu, s'il ne fût né une enfant à son frère Jérôme. Cette enfant le ramena au sentiment de l'existence, il vécut dès-lors pour elle et en elle seule. La soustraire au contact des vices odieux de ses oncles, l'élever simplement et pieusement, lui apprendre à lire dans des livres bons et choisis, à lire surtout dans le grand livre de la nature, ce fut la tâche qu'il accepta d'abord comme un devoir, et bientôt comme un bienfait de la Providence.

L'enfant devient belle et son intelligence se développe fine et capricieuse. Son regard est si doux, le son de sa voix si persuasif, toute sa personne si attrayante, que ses trois oncles, vieillis déjà par la débauche, commencent à faire attention à sa démarche et à quitter la table pour partager ses jeux. L'enfant se plaît souvent à les désespérer, à leur jouer mille tours; mais Jean et Christophe, loin de se fâcher, trouvent une distraction dans ces amusemens, pour eux d'un nouveau genre. Leur ame endurcie s'ouvre peu à peu à une sollicitude qu'ils n'avaient jamais connue, et qui suffit à changer leurs mœurs. — J'aime que ce soit ainsi une jeune fille qui ait converti ces pécheurs obstinés. N'est-il pas touchant de voir que l'affection paternelle peut ramener à la conscience du devoir de vieux pirates qui n'avaient aimé dans toute leur vie que la mer et leur vaisseau?

Cette fraîche apparition de Jeanne et de son oncle Joseph, dans le repaire du Coât-d'Or, a rapidement opéré les plus étranges métamorphoses. La salle du festin est devenue une salle de récréation; pour Vaillance, la table de jeu a été remplacée par un piano, les verres et les cartes souillées de vin ont disparu pour une broderie commencée ou un livre entr'ouvert. Sur l'escabeau où quelque joueur ivre s'endormait hier, Jeanne se repose et fait la lecture à voix haute. La jeunesse, la beauté, la grace, ont ainsi mille charmes saisissans, et leur sourire ressemble au premier rayon de printemps qui anime toute la nature après une matinée d'orage.

Mais la jeune fille aura demain dix-sept ans. Les livres ont fait éclore dans son ame mille pensées nouvelles, et la vue seule d'un beau soleil, se couchant sur les ajoncs en feu, la remplit de trouble et de désir. Le matin elle part et fait dévorer l'espace à son cheval; en galopant à travers les sentiers, il lui semble qu'elle s'empare de tout l'horizon. Mais soudain elle laisse retomber les rênes, elle s'arrête, elle songe. Partout la première aspiration de l'ame vers l'idéal la poursuit; et si le soir, après avoir vu ses oncles s'endormir, elle interroge Joseph, Joseph souffrant aussi d'un mal inconnu et vague, Joseph qui n'a jamais aimé que sa mère, lui répond dans le sens de ses rêves, et tous deux se prennent à pleurer.

Qui de nous ne se souvient des premiers romans qu'il a lus ou plutôt dévorés en secret? On se rappellera toujours les héroïnes des romans de Walter Scott, qui ont été pour nous ce qu'était sans doute pour Vaillance Paul, le *frère* de Virginie. J'ai sans cesse présente à la pensée Julia Mannering, cette

Digitized by Google

jeune femme si romanesque; je la revois, vêtue d'une robe blanche, sa ceinture au vent, ses cheveux noirs tombant en boucles sur ses épaules, qui parcourt les allées du parc un livre à la main, mais les yeux perdus dans le feuillage. J'avais presque oublié la plus poétique, la plus aimable de toutes ces belles miss, Diana Vernon, lorsque Vaillance, parcourant à cheval les dunes désertes de l'Océan, l'a tout à coup fait passer devant mes yeux, assise fièrement sur sa jument noire, son voile vert rabattu, et suivant à travers l'Écosse son vieux père exilé. Voyez plutôt; n'est-ce pas le même portrait : « Elle entra, calme et souriante, la cravache au poing. C'était une grande et belle fille, regard fier, taille élancée, peau brune, fine et transparente. Elle n'avait pas la délicatesse de ces fleurs de salon, auxquelles il faut ménager avec soin les baisers du soleil et les caresses de la brise; on eût dit plutôt, en la voyant, une de ces plantes sauvages et vivaces qui aiment le grand air et s'épanouissent en plein vent. Chez elle, toutefois, la vigueur n'excluait pas la grace; et ce qu'il y avait d'un peu viril dans le charme de sa personne s'adoucissait au suave éclat de la jeunesse qui rayonnait sur son front et sur son visage. Peut-être aurait-on pu déjà lire dans ses yeux quelque chose d'inquiet et de rêveur, premier trouble de l'ame et des sens qui s'ignorent; mais elle avait encore la bouche rose et volontaire d'un enfant capricieux et mutin. » Un amour pur et timide, contrarié par son père dans miss Vernon, dans Vaillance par ses oncles, rend encore le rapprochement des deux héroïnes plus facile et plus complet. Seulement le jeune banquier dont s'éprend Diana excite moins d'intérêt que sir George, l'officier anglais. Fat, léger, étourdi, l'amant de miss Vernon se montre indigne de sa tendresse dans toute la première partie du roman, tandis que George mérite en tout point d'être uni à Vaillance. C'est un jeune homme plein de bravoure, mais aussi exalté dans sa tendresse; courageux et craint sur son brick, mais aimé et tremblant aux pieds de la douce Jeanne. — J'ai lu peu de pages plus touchantes, plus empreintes de poésie que celles où M. Sandeau raconte l'effusion de ce frais et naïf amour. Ce tableau des chastes unions de la première jeunesse repose l'ame et rafraîchit la pensée. Qu'il y a loin de cette tendresse ingénue aux liaisons frivoles dont Mme Ancelot nous entretenait tout à l'heure dans *Médérine!*

Mais pour Vaillance et George, il ne faut pas oublier Joseph, qui porte envie à nos amoureux et surprend leurs félicités; Joseph, qui jusqu'alors n'avait rien compris aux troubles de son propre cœur. Il aura subi en silence et jusqu'à la fin sa douloureuse destinée, destinée tout entière de résignation et de dévouement. Nature d'exception, Joseph aura cependant moins souffert qu'on ne serait tenté de le croire. Il est des ames qui se complaisent dans la douleur, pour qui même elle finit par devenir un impérieux besoin. Joseph est ainsi : il s'abîme dans sa rêverie, et il l'alimente de chimériques déceptions. Lorsque, comme lui, on s'est aperçu que tout vous manque à la fois, la famille, le ciel, l'amour, il arrive qu'on jette un défi à la Providence et qu'on veut boire d'un seul coup toute la lie des amertumes. C'est ainsi

Digitized by Google

que Joseph lève lui-même les obstacles qui s'opposent à l'union de Vaillance et de George; il eût voulu être le prêtre chargé de les unir à l'autel. Après avoir contemplé son dernier ouvrage: la joie des deux époux, il se prend à sourire tristement. Désormais il est impossible qu'une douleur plus poignante vienne le surprendre et l'accabler. La mesure est atteinte. Que Dieu le rappelle à lui, il a souffert toutes ses souffrances, et si son dernier dévouement n'a pas été exempt d'un étrange sentiment d'égoïsme, sachons le plaindre, mais ne le blâmons pas.

Le roman de M. Sandeau est assurément, selon les lois de la psychologie comme au point de vue littéraire, une œuvre remarquable. Les caractères sont tous empreints de vérité; ceux de Vaillance, de George et de Joseph, méritent une mention particulière, parce que l'intérêt qu'ils inspirent n'est dû qu'à leur pureté touchante. Les trois frères Legoff sont d'heureux personnages de comédie; cependant M. Sandeau a mis peut-être de l'affectation à rapprocher de la douceur de Joseph et de Jeanne les emportemens, l'ignorance, la grossièreté de ces trois écumeurs de mer. Comme œuvre littéraire, *Vaillance* se distingue par une grande simplicité d'action, si grande même qu'on pourrait la reprocher à l'auteur, s'il n'avait pas avant tout écrit un roman intime. Il n'a même employé que des moyens vulgaires et déjà un peu discrédités, une relique par exemple, et une reconnaissance d'enfant; mais ce défaut du plan dramatique de l'ouvrage est suffisamment racheté par le charme du style. M. Sandeau allie à un vrai talent de romancier de précieuses qualités d'écrivain; l'élégance unie à la force, voilà le caractère éminent et distinctif de sa manière. Je regrette qu'à force de trop châtier, de trop revoir sans doute, M. Sandeau manque parfois de naturel et d'aisance, et qu'il sacrifie un peu à la pompe des mots et de la périphrase. Un récit romanesque n'a pas besoin, pour passionner le lecteur, d'être raconté héroïquement; une narration facile est souvent plus aimable.

Bien que le double mérite de *Vaillance* soit incontestable, je préfère à ce gracieux poème de jeunesse et d'amour la nouvelle qui l'accompagne dans le volume de M. Sandeau. *Richard* est une étude très précieuse en ce qu'elle porte sur un point du cœur qu'aucun romancier n'avait encore observé si finement. — Il s'agit d'un fils qui veut venger sa mère flétrie dans l'opinion du monde pour une passion coupable, et morte en état de révolte contre les lois de la société. Mme la comtesse de Beaumeillant, la mère de Richard, égarée par un amour funeste, abandonne son mari et sa famille pour suivre son amant. Après la mort du comte de Beaumeillant et sa rupture avec son séducteur, M. de La Tremblaye, qui l'a trahie, elle rentre dans son château et y retrouve son fils qu'elle connaît à peine et qu'elle n'a jamais aimé. Quoiqu'il fût à cette époque encore tout enfant, Richard n'a pas oublié l'impression que lui laissa dans le cœur la fuite de sa mère. Après avoir été témoin des scènes déchirantes survenues entre le comte et la comtesse, il a donné tort à son père : il a vu Mme de Beaumeillant pleurer, elle a souffert; pour lui dès-lors elle est justifiée. Ne comprenant rien, à cause de sa jeunesse,

Digitized by Google

aux passions véritables et à leur égoïsme, il accuse le comte du malheur de sa mère, et cette affection romanesque qu'il nourrit pour elle grandit avec l'âge. La comtesse arrive enfin; il la reconnaît, car déjà il l'a vue dans ses rêves; mais quand il veut l'embrasser, il s'aperçoit qu'elle reste froide et sévère, et lorsqu'il lui demande à serrer sa main, elle est distraite et lui répond à peine. Elle ne l'aime pas. Elle meurt sans avoir embrassé Richard, tandis qu'il est à ses genoux et qu'il cherche à surprendre le secret de ses douleurs. Il n'a entendu qu'un nom, celui de M. de La Tremblaye, l'homme qui a perdu sa mère. C'en est assez pour lui. Il vengera la mémoire de la comtesse, il punira l'infame qui l'a trompée après l'avoir séduite.

Conduit par cette pensée de chevaleresque dévouement pour sa mère morte près de lui, Richard fait son entrée dans le monde. Partout on lui fait bon accueil, on lui montre un visage ami. Les hommes lui parlent de son père le comte de Beaumeillant avec une profonde déférence, mais quand le nom de la comtesse effleure les lèvres de Richard, les femmes qui l'écoutent interrompent leur conversation et, par un silence glacial, le contraignent à taire le nom chéri. Ce jeune homme expie ainsi les amours coupables de sa mère, et le titre qu'elle a déshonoré lui pèse. Ce qui donne plus d'amertume encore à sa douleur, c'est qu'il ne peut avouer avec orgueil l'affection qu'il porte, en dépit de tout, à sa mère. Triste et fier, il s'isole alors du monde, il voyage, il ne veut conserver qu'un ami; mais cet ami, le seul de tous les hommes qu'il croyait digne de son estime, c'est l'amant de la comtesse, l'être qu'elle a maudit et qu'elle voulait revoir encore en mourant. Le jour où Richard apprend cette funeste nouvelle, il sait toute la vie et le mot de l'énigme des passions. Il ne peut tuer M. de La Tremblaye son confident, son protecteur, devenu presque son frère. M. de La Tremblaye a bien été la cause première du déshonneur de Mme de Beaumeillant; en l'abandonnant plus tard, certes, il a hâté le moment de sa mort, mais ce que Richard nomme un crime, la société l'excuse dans M. de La Tremblaye, homme et libre. Par devant l'opinion, la franchise de l'amour fait pardonner la séduction, et, plus tard, la franchise du refroidissement fait pardonner la trahison. Et quant aux pauvres égarées qui ont suivi les instincts de leur cœur, le monde, quoi qu'on fasse, les flétrit à jamais.

Je ne sais rien de plus réellement triste et de plus navrant que la position de Richard, jeune, crédule aux illusions de la vie. Il croit que l'entraînement de la passion doit être une excuse pour une femme, comme il le serait pour lui, jeune homme. Il va jusqu'à justifier dans sa mère la froideur qu'elle lui a toujours montrée; il l'aime noblement et saintement, et du jour où il veut accomplir sa double tâche, il se brise le front contre la réalité : la comtesse reste pour tous aussi coupable dans son malheur et après sa mort que dans l'enivrement de la jeunesse et de l'amour. Sa faute retombe sur son fils. Quant à lui, *grave avant l'âge,* il rentre dans sa solitude pour échapper aux froids jugemens du monde et pour dresser dans son ame un autel à sa mère.

Digitized by Google

Dans cette étude forte, concise et pleine de grandeur mélancolique, la société, souvent cruelle aux femmes passionnées, est jugée du haut d'une pensée noble et généreuse, sans colère, sans amertume, avec une loyale sévérité. C'est là assurément l'œuvre d'un esprit grave, sérieux et profond. Le récit est écrit d'un bout à l'autre dans un style où semble se refléter toute la tristesse du sujet, et l'on trouve dans ces quelques pages pleines d'enseignemens un charme de rêverie irrésistible.

Quelle distance sépare *Richard* du roman de *Médérine,* dont nous avons blâmé les futiles tendances! Que la passion est ici mise en scène avec dignité et surtout avec vérité! Ce ne sont plus des intrigues frivoles, des amours banales; ce sont des douleurs poignantes, racontées avec des accens qui déchirent. Certes, la comtesse de Beaumeillant est encore une femme exceptionnelle, mais du moins ce n'est pas une nature légère et vaniteuse; et d'ailleurs son crime n'est-il pas presque racheté par la grandeur du repentir et ensuite par la tendresse héroïque de Richard, de ce fils chevaleresque?

Ce qui me plaît surtout dans cette étude, c'est la simplicité de l'action et de la donnée première. Trois personnages suffisent à M. Sandeau pour mettre en scène ce drame émouvant raconté en quelques pages. Sans avoir recours aux épisodes, aux digressions psychologiques qui pourtant auraient pu rentrer dans son sujet, l'auteur de *Richard* et de *Vaillance* trouve le moyen, comme les meilleurs romanciers de la fin du XVIIIe siècle, d'intéresser vivement ses lecteurs. Quel est le plus grand mérite de *Manon Lescaut* et de *Paul et Virginie,* deux chefs-d'œuvre, si ce n'est cette simplicité naïve, aussi bien dans le fond même que dans l'exécution du livre? Aujourd'hui on oublie trop que le succès véritable s'attacherait surtout aux ouvrages dont l'*unité* serait le caractère distinctif. C'est sacrifier à une mode, à une préférence capricieuse, que chercher à plaire par les procédés complexes et faciles de l'invention. Mais on a tellement abusé, dans ces dernières années, de la bonne volonté et de l'attention du public que, pour satisfaire sa curiosité, la plupart de nos écrivains ne s'adressent plus maintenant qu'aux sens et à l'imagination. Pour ce qui est des fibres du cœur, ils ne savent comment y atteindre, et ils renoncent volontiers aux applaudissemens sincères, à ceux que provoquent les larmes et les émotions tendres. Ce ne sont plus des romanciers que nous avons alors, ce sont d'habiles machinistes, des charpentiers prudens, mais non pas des hommes choisis dont le devoir est de s'adresser aux sentimens en leur donnant une bonnête direction. Pour moi, j'aime mieux qu'on soit moins *faiseur,* mais un peu plus poète; je préfère au romancier qui échafaude intrigue sur intrigue, celui qui laisse une seule action se poursuivre avec naturel et netteté; je préfère à l'habileté extérieure l'observation intime, et je crois enfin que la postérité couronnera tôt ou tard les écrivains qui prennent pour devise ce mot touchant dont le sens est profond : *sancta simplicitas.*

ALFRED ASSELINE.

Digitized by Google

POÉSIE.

RETOUR. — A mon ami A. de L.

Oui nous allons souvent, dans notre folle ivresse,
Chercher avec ardeur sur des mers en courroux,
Sur des chemins remplis de doute et de tristesse,
Le bonheur que le ciel avait mis près de nous!

Vallons où s'écoula notre fraîche jeunesse,
Forêts où nous faisions tant de rêves si doux,
Foyer de la famille, asile de tendresse,
Lieux adorés, pourquoi, pourquoi fuir loin de vous?

C'est là qu'il faut rentrer après les jours d'attente
De travaux décevans, de fortune inconstante,
Après les vains amours et les vaines douleurs.

Quel que soit le tissu des regrets de notre ame,
Une sœur en saura bien démêler la trame;
Et l'amour d'une mère efface bien des pleurs!

LE SOIR.

Sur la mer et la grève, et la verte bruyère
Un soleil d'or répand son réseau de lumière,
La vague mollement glisse sous le bateau;
Pas un nuage au ciel, pas une ombre sur l'onde;
Le golfe au loin sourit dans sa coupe profonde.
Oh! que le soir est beau!

Digitized by Google

Tantôt on aperçoit une île solitaire
Où l'on voudrait aller vivre dans le mystère;
Tantôt l'humble chalet, voilé par le bouleau,
Où le fermier bénit le Dieu qui le protège
Dans les jours de printemps et dans les jours de neige.
Oh! que le soir est beau!

Le pêcheur a lié sa nacelle au rivage,
La mésange en chantant s'endort sous le feuillage;
La mouette se berce et s'assoupit sur l'eau :
Tout repose et se tait, et dans ce grand silence,
Tout parle au cœur d'amour, de joie et d'espérance.
Oh! que le soir est beau!

LA TOMBE.

TRADUIT DE SALIS.

La tombe est terrible et profonde,
Rien qu'à la voir chacun a peur;
Car sous son voile de douleur
Elle nous cache un autre monde.

Jamais sous la terre de deuil
Le chant de l'oiseau ne résonne,
Et les fleurs que l'amitié donne
Ne germent point sur le cercueil.

En vain le pauvre orphelin pleure :
Nul espoir d'amour, nul accent,
Nul regret jamais ne descend
Au sein de la sombre demeure.

Là pourtant est le doux sommeil,
Là pourtant est l'étroit espace
Par lequel il faut que l'on passe
Pour atteindre au jour du réveil.

Car le pauvre cœur, idolâtre
D'un vain mensonge d'avenir,
Au repos ne peut parvenir
Que quand il a cessé de battre.

X. MARMIER.

Digitized by Google

BULLETIN.

La situation du ministère Lopez est tout-à-fait exceptionnelle. Le plus grand grief qu'avait l'Espagne contre Espartero était d'avoir dissous les cortès, et, après la victoire de l'insurrection, après la défaite complète du régent, le ministère Lopez confirme cette dissolution en convoquant l'Espagne à des élections nouvelles. Il est conduit à ce résultat par la force des choses. Ce n'est pas tout : le ministère Lopez survit au pouvoir qui l'avait, dans un court espace de temps, appelé et renvoyé. Espartero a disparu de la scène, et l'on peut dire que politiquement il a vécu. Le ministère Lopez a repris le gouvernement, et il triomphe par la fuite de celui qui l'avait institué : position bizarre qui n'est pas sans écueils et sans périls.

Il serait injuste d'en faire un sujet d'accusation contre les hommes courageux qui se sont dévoués à la pénible tâche de gouverner dans ces jours difficiles. Ils ne peuvent ignorer que les récriminations ne leur manqueront pas. Leurs envieux, leurs rivaux, leurs adversaires, auront beau jeu pour leur reprocher les irrégularités de leur situation; mais cette situation, ils ne l'ont point faite, ils ont cru devoir l'accepter pour le bien de leur pays, et ils n'ont considéré qu'une chose, sauver l'Espagne de l'anarchie.

Quand le ministère Lopez a reparu aux affaires, il a trouvé debout presque autant de juntes que de villes. En effet, dans l'insurrection générale contre Espartero, chaque cité de la Péninsule s'était constituée en gouvernement, pour mieux se séparer de l'autorité centrale, qu'elle ne voulait plus reconnaître. Dès qu'une fois le but du mouvement a été atteint, cet état de choses devait cesser. Aussi le ministère Lopez a-t-il décrété qu'il y aurait dans chaque province une junte supérieure, et que dès-lors cesseraient toutes les autres juntes qui y furent établies. Le cabinet espagnol a cru devoir consentir que chaque province eût une junte jusqu'à la réunion des cortès à Madrid; mais en même temps il prend soin de définir l'autorité qu'elles devront

Digitized by Google

exercer. Les juntes seconderont le gouvernement, surtout pour faciliter la rentrée des ressources nécessaires au trésor. Là où il n'y aura pas de députations provinciales, elles en rempliront provisoirement les fonctions, mais elles devront se garder d'entraver l'action des autorités civiles, militaires et politiques. S'il y a des réformes et des améliorations qu'elles estiment nécessaires, elles proposeront leurs vues au gouvernement. C'est ainsi que le ministère Lopez entreprend de reconstituer peu à peu le pouvoir et d'en rassembler tous les élémens. La mesure qu'il vient de prendre est une sorte de transaction par laquelle il veut faire la part à l'individualité provinciale, tout en réservant, tout en maintenant la double autorité des cortès et de la royauté.

Il y avait pour M. Lopez et ses amis d'autres difficultés à résoudre. Si la coalition eût triomphé sans aller jusqu'à l'expulsion d'Espartero, si elle n'eût profité de sa victoire que pour imposer au régent ses conditions et ses lois, nul doute qu'elle n'eût exigé de lui le rétablissement du ministère qui avait été si follement congédié, et la réintégration aux affaires du cabinet Lopez eût été chose tout-à-fait naturelle et régulière. Il n'en a point été ainsi : il n'est plus rien resté debout de l'autorité du régent, qui a été contraint de chercher son salut dans l'exil, et cependant le ministère Lopez est revenu reprendre la direction du gouvernement. Dans cette situation, au nom de qui gouvernait-il ? Ce n'est pas au nom du régent, qui a trouvé dans sa fuite le dénouement de sa vie politique. Au nom de la reine? Mais Isabelle, encore mineure, n'exerce pas les droits de la royauté. Les cortès ne seront pas réunies avant deux mois. Le cabinet Lopez se trouvait donc ressembler plutôt à un directoire au milieu d'une république désorganisée qu'au ministère d'une monarchie constitutionnelle. Il a voulu corriger l'irrégularité radicale d'une pareille situation, et pour cela il a déclaré qu'il gouvernerait au nom de la reine, qui serait déclarée majeure dès qu'elle aurait prêté serment devant les cortès. Il a pensé qu'il aurait une attitude tout-à-fait constitutionnelle en prenant ce parti.

Mais, dira-t-on, cela est encore irrégulier : qui a conféré le droit au ministère de considérer dès aujourd'hui la reine Isabelle comme majeure, et de déclarer qu'à l'avenir il gouvernerait en son nom ? Cela n'est pas constitutionnel. Nous ne le nions pas; seulement il faut se demander si le ministère Lopez pouvait faire mieux. Est-ce sa faute si, pour rentrer dans la constitution, il faut qu'il fasse encore un coup d'autorité ? L'Espagne se trouve dans des circonstances extraordinaires, et on ne peut mieux la servir qu'en prenant le chemin le plus court pour rentrer dans les voies constitutionnelles. La majorité de la reine, reconnue dès aujourd'hui et déclarée dans deux mois par les cortès, a l'avantage de supprimer la régence qui a été pour l'Espagne depuis trois ans un achoppement fatal; elle anéantit les dernières espérances d'Espartero, si celui-ci pouvait encore en conserver; elle coupe court à toute prétention, à toute candidature pour la succession du duc de la Victoire. Encore deux mois, et la jeunesse d'Isabelle trouvera la meilleure

Digitized by Google

des tutelles dans la présence des cortès. Si, comme nous le croyons, l'Espagne est monarchique, nous verrons une majorité forte et résolue appuyer la jeune souveraine, et établir entre la royauté et la représentation nationale un véritable accord. D'un autre côté, le pouvoir ministériel sera plus fort, en relevant directement de la couronne et en se trouvant en face des cortès, sans un intermédiaire qui dénature, comme le faisait Espartero, les rapports des pouvoirs constitutionnels. C'est en présence du corps diplomatique que le ministère a fait la déclaration solennelle que désormais il gouvernerait au nom de la reine majeure. C'est appeler sur cet acte l'attention et la sollicitude de l'Europe; c'est mettre l'autorité constitutionnelle d'Isabelle sous la sauvegarde des puissances, intervention morale qui n'est pas sans valeur et sans poids.

Depuis que *le Malabar* a reçu Espartero à son bord, on voit s'agiter plus que jamais en Espagne les ambitions et les espérances. Une situation nouvelle commence, un règne nouveau se prépare, et chacun veut en profiter. Les chefs de parti, les généraux de la coalition, se disputent les dignités et les emplois. Certaines provinces trouvent aussi l'occasion favorable pour réclamer leurs anciens priviléges. La Biscaye reprend toutes ses prétentions pour ses *fueros*. On se rappelle qu'Espartero avait refusé à la Biscaye d'entrer dans le système créé par la loi du 29 octobre 1839, et qu'il avait tranché le nœud gordien en dictateur. Aujourd'hui la Biscaye se dispose à invoquer tant ses anciennes franchises que les droits qui lui sont ouverts par une loi nouvelle. A ce sujet, les cortès devront reprendre les questions agitées en 1839.

Que veut Barcelone? Il n'est pas fort étonnant que le parti exalté, qui s'y trouve en force, soit mécontent de certains actes du gouvernement de Madrid. A ses yeux, on fait trop pour les modérés, on leur abandonne trop d'emplois, on leur accorde trop d'influence. Si les exaltés se bornaient à faire connaître leurs griefs et à protester par la voie de la presse en attendant la tribune, il n'y aurait pas de reproches à leur adresser, au moins sous le rapport constitutionnel, puisqu'ils useraient de leurs droits; mais ils vont plus loin : ils se mettent en opposition directe avec le gouvernement de Madrid, ils protestent contre la convocation des cortès. Ils demandent, au lieu et place des cortès, une junte centrale, c'est-à-dire une sorte d'organisation démocratique où se trouveraient confondus le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, ce qui ne pourrait enfanter pour l'Espagne que désordre et anarchie. Cependant, si le parti démocratique se croit en majorité dans la nation, que peut-il désirer de mieux que l'élection d'une représentation nationale? Les deux chambres renouvelées en entier offrent aux partis une arène légale, où ils sont appelés à faire valoir et triompher leurs principes et leurs opinions.

Déjà la presse anglaise engage les cortès à s'occuper le plus tôt possible du mariage de la reine. Le *Morning-Post* voudrait que les souverains de l'Europe, réunis en congrès, appuyassent les prétentions de don Carlos : alors tout serait pour le mieux. Si au contraire les droits d'Isabelle l'emportent, il faudra lui donner un époux qui exercera au nom de la reine les prérogatives

Digitized by Google

de la souveraineté et en remplira les devoirs. Le *Morning-Post* arrive un peu tard pour plaider en faveur de don Carlos, et dans le parlement anglais on lui a déjà répondu. M. Peel a déclaré, dans la chambre des communes, qu'il a été convenu entre les deux gouvernemens de France et d'Angleterre que l'on ne permettrait pas à don Carlos de rentrer en Espagne. Seulement don Carlos peut, s'il le désire, s'exiler dans un autre royaume, en Autriche, par exemple. La Péninsule seule lui est interdite. On conçoit que sur ce point l'Angleterre et la France, qui dans le reste ont des intérêts opposés, soient d'accord. Les droits de la reine Isabelle sont, pour les Anglais comme pour nous, la base indispensable de tout ordre politique en Espagne. A quelque parti que l'on doive s'arrêter dans la question du mariage, il faut poser d'abord la préexistence incontestée de ces droits. C'est seulement ainsi qu'il est possible d'arriver à une solution.

Dans la chambre des lords, le duc de Wellington a clairement indiqué la pensée du gouvernement anglais sur les affaires de l'Irlande. Attendre, tout observer, tenir sur pied et en réserve des forces suffisantes pour répondre du maintien de l'ordre en Irlande et de son obéissance aux lois de l'Angleterre, voilà la marche adoptée par le ministère tory. Il ne veut recourir à l'adoption de mesures nouvelles que *lorsqu'elles seront devenues absolument nécessaires*. Le ministère ne demande aujourd'hui qu'une chose au parlement, c'est de ne rien changer à l'état légal de l'Irlande. Il s'oppose également aux motions qui voudraient diminuer les moyens de résistance et de gouvernement, et à celles qui aggraveraient, sans une nécessité urgente, certaines parties de la législation. Il espère beaucoup de cette modération et du temps.

Cependant O'Connell s'évertue à mettre à profit la temporisation de ses adversaires. Plus ces derniers patientent, plus il précipite sa marche. Il a toujours à craindre qu'une circonstance imprévue ne vienne tirer les tories de leur inaction systématique, et il faut que dans un temps donné il ait parcouru toute l'Irlande, tenu des *meetings* dans toutes les localités de quelque importance, aiguillonné tous les retardataires, enrôlé tous ceux qu'il peut espérer de conquérir à son plan. « Je ne cesserai de parcourir l'Irlande, a dit O'Connell au *meeting* de Castlebar, que lorsque l'Irlande se sera prononcée d'un bout à l'autre, et lorsque je saurai tous les Irlandais décidés comme un seul homme à obtenir l'indépendance législative de la patrie. Il importe donc de montrer toute la force morale dont je puis disposer. » Dans le même *meeting* de Castlebar, O'Connell s'est félicité de la tranquillité du pays : on lui avait fait craindre que les protestans ne fussent inquiétés, il a accueilli ces bruits avec indignation, et a vu de ses yeux les protestans sortant du temple regarder passer le cortége des catholiques sans aucune inquiétude. La paix fait toute la puissance d'O'Connell; il sait fort bien qu'à la moindre infraction contre l'ordre public le gouvernement anglais serait autorisé à déployer la rigueur de certaines lois et de certaines mesures qu'il tient en réserve. De là sa colère contre ceux qui n'obéissent pas à la consigne pacifique qu'il a donnée partout; de là aussi sa défiance contre les auxiliaires étrangers qui viennent s'offrir à lui.

Digitized by Google

O'Connell et M. Ledru-Rollin ont échangé des lettres courtoises, mais il n'en est pas moins vrai que la conclusion du tribun de l'Irlande est de prier son honorable correspondant de vouloir bien rester chez lui. Il nous semble qu'on pouvait facilement comprendre, sans se le faire écrire, qu'O'Connell n'aimait ni l'assistance ni la visite des étrangers. Voyez le bel accueil dont il vient de régaler un journaliste américain. O'Connell est sur un terrain brûlant, il le sait bien, et il n'entend pas que personne vienne lui gâter sa besogne et rendre sa situation plus périlleuse encore. Ce n'est pas trop de toute l'habileté d'un homme qui compte quarante années d'épreuves et de luttes, ce n'est pas trop de toute l'expérience, de toutes les ressources d'un homme qui n'a pas moins d'esprit que de talent, pour triompher des difficultés sans cesse renaissantes qui, comme autant de pièges, l'enlacent à chaque pas, et l'on croirait pouvoir venir s'associer en amateur à un aussi rude compagnon faisant aussi rude besogne! O'Connell n'a besoin de personne; laissez-le dans son isolement qui fait sa force; il n'a besoin ni des démocrates américains ni des démocrates français : c'est le patriotisme irlandais qui doit être son levier. Quand on lui offre étourdiment le secours de la France dans le cas où la lutte cesserait d'être pacifique et légale, il répond qu'il ne veut pas discuter une pareille éventualité, parce qu'il en regarde la réalisation comme impossible. Ce langage est assez clair. O'Connell repousse le moindre contact avec toute propagande étrangère; son droit, son Dieu et son pays, voilà les seules armes et les seules puissances qu'il reconnaisse.

Il arrive parfois, à des représentans honorables d'ailleurs des opinions démocratiques, de ne pas les exprimer avec assez de convenance, de tact et d'à-propos. M. le duc de Nemours fait avec Mme la duchesse un voyage dans le centre de la France : il arrive au Mans, et il essuie de la part de M. le maire de la ville une harangue démocratique. Était-ce le moment pour M. le maire de donner cours à ses opinions personnelles? Magistrat, représentant d'une ville importante où l'on compte certainement plus d'une nuance et plus d'un parti politique, il devait parler au nom de tous, et non pas répondre à ses propres préoccupations et à celles de ses amis. Il n'est pas une question que M. le maire du Mans n'ait abordée dans son discours : améliorations matérielles, chemins de fer, réformes parlementaires, politique extérieure, M. le maire a voulu tout embrasser. En conscience, n'est-ce pas trop? Nous concevons qu'un magistrat municipal recevant un prince au nom de sa ville veuille sortir des lieux communs officiels, et indiquer les besoins des populations : nous admettons qu'il en ait le droit; mais dans quelle mesure usera-t-il de cette faculté? Là est toute la question; c'est à la loyauté et au bon sens de ceux qui ont l'honneur de porter la parole dans ces occasions solennelles qu'il appartient de la résoudre.

Au surplus, la meilleure critique du discours de M. le maire du Mans est la réponse de M. le duc de Nemours, réponse qu'on peut louer sans y voir une improvisation instantanée. M. le duc de Nemours a mieux fait que de répondre à l'improviste à un discours qu'il ne connaissait pas; il a répondu avec réflexion à une harangue qu'il connaissait et qui pouvait lui déplaire.

Digitized by Google

C'est un hommage volontaire qu'il a rendu à la liberté des citoyens; il a accepté une situation difficile, et il s'en est tiré avec noblesse. On a pu juger du progrès qu'ont fait nos institutions et nos mœurs politiques en entendant le prince opposer la charte aux griefs qui lui étaient présentés. M. le duc de Nemours a déclaré ne reconnaître de sentiment et de volonté nationale que ce qu'ont proclamé les grands pouvoirs établis par la constitution. Il a parlé en citoyen. Sous la restauration, les princes de la maison de Bourbon avaient la charte en suspicion, et c'était leur déplaire que de l'invoquer. Aujourd'hui les princes de la maison d'Orléans s'en font une égide, et ils mettent la constitution entre eux et des passions qu'ils ne sauraient partager. N'avons-nous nous donc rien gagné depuis 1830?

Dans le discours de M. le duc de Nemours, nous avons remarqué une phrase d'une judicieuse finesse : « Ne nous faisons pas un trop grand mérite, a dit son altesse royale, de n'avoir point vécu, c'est-à-dire de n'avoir ni vu, ni comparé, ni jugé. » Dans la bouche d'un jeune prince, rien de plus spirituel que cet éloge de l'expérience et de la maturité. Toutes les paroles prononcées dans cette circonstance par M. le duc de Nemours ont été de la plus haute convenance. M. le maire du Mans avait jugé à propos, dans sa fierté démocratique, de refuser à M. le duc de Nemours les qualifications honorifiques qui lui appartiennent tant par sa naissance qu'en vertu de la charte. M. le duc de Nemours lui a répondu avec la plus exquise politesse.

Pourquoi donc, par un acte inconsidéré, avoir changé la nature de cet incident? Nous voulons parler de la mesure par laquelle M. le préfet de la Sarthe a cru devoir suspendre M. le maire du Mans et ses adjoints de leurs fonctions municipales. Voilà bien la manifestation d'un zèle malheureux. Le premier magistrat du département a pu voir avec peine, nous en tombons d'accord, la démonstration intempestive de M. le maire du Mans; mais dès que M. le duc de Nemours avait accepté, pour y répondre, ce malencontreux discours, il ne restait plus au préfet qu'à s'effacer, et il devait surtout se garder de toute précipitation dans une circonstance aussi délicate.

Qu'il eût été préférable de s'en remettre à l'opinion du soin de faire bonne justice à tout le monde! L'effet moral était en faveur du prince, on était unanime à louer sa réponse, rien n'était plus inutile qu'un coup d'autorité. Il fallait surtout éviter de paraître frapper ce coup *ab irato,* et quelques jours après le séjour du prince dans la ville du Mans. Quand les fils du roi voyagent, l'autorité ne doit pas mêler à leur présence des rigueurs même légitimes. Nous aimons à voir les princes parcourir les départemens, se mettre en contact avec les populations, apprendre à connaître leurs besoins, leurs sentimens. Nous aimons à voir chacun des fils du roi porter dans ces utiles voyages la spécialité de leurs études et de leur mission; mais, pour que ces rapports des princes avec les populations produisent leurs fruits, il faut que la liberté règne, il faut consentir à rencontrer parfois des choses et des hommes qui pourront sortir du ton convenu et du cadre officiel. Il y a dans les princes assez d'instruction, d'esprit et de maturité, pour faire face à ces in-

Digitized by Google

cidens imprévus, et si c'est les flatter que de les croire capables de vivre et de voyager au milieu d'une nation libre, nous croyons pouvoir leur adresser cette flatterie.

Les répressions intempestives de l'administration ont aussi l'inconvénient d'aigrir les esprits et d'ôter aux débats de la presse une partie de leur liberté. Quand des citoyens se trouvent frappés administrativement, ils sont, pour ainsi dire, soustraits du même coup à la juridiction de l'opinion. Comment blâmer des gens destitués? En France, cela n'est guère possible. Une destitution est un piédestal; pourquoi donc y faire monter ceux que l'opinion commençait à juger sévèrement?

Après les bulletins qui présentent les derniers résultats de la guerre d'Afrique est venue l'ordonnance par laquelle le roi confère le bâton de maréchal à M. le gouverneur-général de l'Algérie. Quelques personnes ont trouvé que cette récompense arrivait trop tôt; selon elles, il eût fallu attendre la fin de la guerre d'Afrique, c'est-à-dire la prise d'Abd-el-Kader. Si l'on attendait la fin de la guerre d'Afrique pour créer des maréchaux, nos meilleurs généraux pourraient disparaître avant d'avoir atteint cette haute dignité. La guerre d'Afrique n'est pas près de finir, car elle ne serait pas terminée par la prise de l'émir. Quand Abd-el-Kader sera mort ou prisonnier, il aura un successeur. L'histoire des Romains en Afrique est là afin de nous apprendre qu'il faut plus de quinze à vingt ans pour soumettre définitivement ces indigènes si rebelles au joug étranger.

Mais, sans terminer la guerre comme par enchantement, on peut en améliorer les conditions, on peut la reléguer jusqu'aux limites du désert, la parquer dans certaines régions de la régence, et lui défendre de pénétrer désormais dans la meilleure partie du sol africain. C'est ce résultat qu'a presque entièrement obtenu M. Bugeaud, et l'officier qui part pour porter au gouverneur-général le bâton de maréchal ne le remettra pas dans d'indignes mains. D'ailleurs, cette éclatante récompense rejaillit sur l'armée d'Afrique, qui supporte assez de fatigues et de périls, qui fait d'assez grandes choses, pour mériter les honneurs et les récompenses qu'on décernerait à une armée combattant sur le continent. La guerre d'Afrique a déjà valu deux bâtons à nos généraux. La prise de Constantine a mérité le maréchalat à un général d'artillerie; aujourd'hui, après une série de campagnes heureuses, M. Bugeaud est nommé maréchal. Il ne faut pas que le souvenir des merveilles de l'empire nous rende injustes pour les travaux de notre brave armée. On ne remue plus les mêmes masses qu'il y a vingt-cinq ans, mais la valeur et le talent sont choses indépendantes de ces circonstances extraordinaires. La France a l'avantage d'avoir à la fois la paix et la guerre; elle est en paix avec l'Europe, en guerre avec l'Arabe, qu'il est glorieux de battre. Dans cette époque pacifique, il ne peut rien arriver de plus heureux à un peuple qui a le génie militaire.

Quelques journaux ont parlé du rétablissement de la grande aumônerie. Il est vrai que ce projet existe depuis assez long-temps. Il s'agirait de faire de

Digitized by Google

la grande aumônerie la première des positions ecclésiastiques et comme un nouveau ministère des cultes qui finirait par attirer à lui toutes les affaires de l'église et tous les rapports avec Rome. M. le cardinal de la Tour d'Auvergne, auquel cette grande place est destinée, serait comme une sorte de primat des Gaules qui représenterait l'église de France vis-à-vis la papauté. Rien n'est fait encore, mais depuis plusieurs mois on négocie avec Rome pour la réussite de cette affaire, à laquelle d'augustes personnes attachent le plus grand intérêt.

VAUDEVILLE. — *Une Femme compromise*, drame-vaudeville en deux actes, de MM. Molé-Gentilhomme et Lefranc. — *Quand l'Amour s'en va*, vaudeville en un acte, de MM. Laurencin et Marc-Michel. — Si le théâtre du Vaudeville obtient des succès, on peut dire à son éloge que ce n'est pas sans peine. L'autre jour, au moment où on le croyait disposé enfin à prendre quelque repos après plusieurs mois de travaux et de fatigues, il convoquait la critique dramatique à une première représentation, — que dis-je? — à deux premières représentations. Ses principaux acteurs, Arnal, Bardou, sont partis pour s'en aller exploiter leur congé dans les provinces; n'importe! Le théâtre du Vaudeville trouvera parfaitement le moyen de se passer d'eux; momentanément du moins.

Des deux nouveautés dramatiques données l'autre soir par le théâtre du Vaudeville, l'une procède du drame, l'autre de la comédie. Le sujet d'*Une Femme compromise* est vraiment fort intéressant. Mme de Nervins, l'héroïne de l'ouvrage, est ce qu'on appelle une femme vertueuse, dans la plus élogieuse acception du mot. Attachée par principe et par volonté à ses devoirs d'épouse, elle voit la foule des adorateurs tourbillonner autour d'elle sans en être le moins du monde distraite ou émue. M. le marquis de Clèves, qui veut insister et presque obtenir de force l'amour qu'on lui refuse, est traité de façon à n'avoir de long-temps envie de recommencer ses importunes déclarations. M. de Nervins est donc la perle des maris? Rien moins que cela, hélas! Toutefois, Mme de Nervins ne sait pas encore au juste la vérité en ce qui concerne son mari, lorsque celui-ci revient inopinément d'un voyage à Toulouse. Avec M. de Nervins est un jeune homme inconnu qui se cache soigneusement aux yeux de toute autre personne que son compagnon de voyage. Une femme ne peut-elle pas avoir un grand penchant à la curiosité, sans cesser pour cela d'être vertueuse? Je crois que si; témoin Mme de Nervins elle-même, qui, inflexible comme on l'a vu en matière d'amourettes, se décide pourtant à épier M. de Nervins. O douleur! qui l'aurait cru? Après avoir douté long-temps, après avoir écouté aux portes à diverses reprises, comme dans l'espoir d'être détrompée, Mme de Nervins arrive à cette certitude désolante que son mari est un espion politique, et que le jeune inconnu ramené de Toulouse est une malheureuse victime près d'être livrée et égorgée. Mais non, une pareille infamie ne s'accomplira pas. Grace à un avertissement mystérieux que lui donne Mme de Nervins, le jeune proscrit peut remonter en hâte, et tout seul, dans la chaise de poste qui vient de l'amener et qui n'est point dételée encore; ainsi le plan odieux de M. de Nervins sera déjoué.

Par malheur, le hasard a voulu que le marquis de Clèves, l'amant dédaigné de tout à l'heure, surprît, sans toutefois avoir le mot de l'énigme, quelques

Digitized by Google

marques certaines de l'intérêt de Mme de Nervins pour le jeune étranger. Cela étant, vous pensez bien qu'il ne se fait pas faute de tourmenter Mme de Nervins et de se venger de sa *cruauté* pour lui par les plus malhonnêtes épigrammes et les plus insolens propos. Quant à Mme de Nervins, décidée à sauver l'inconnu et à ne pas déshonorer son mari, elle ne peut que se taire et justifier ainsi les injurieux soupçons de M. de Clèves. Survient M. de Nervins, cependant, qui, mécontent de trouver sa femme et le marquis en tête à tête, propose un duel au marquis. Avec la permission des auteurs de ce drame-vaudeville, je me permettrai de remarquer qu'un tel incident n'est guère vraisemblable, attendu que pour demander raison d'un outrage il ne faut pas être un lâche, et qu'un lâche et un espion ne font qu'un. Mais je n'ai point l'intention de vous analyser le second acte de ce petit ouvrage aussi en détail que le premier; qu'il vous suffise donc d'apprendre, en deux mots, que, le mariage de M. et de Mme de Nervins ayant été cassé, Mme de Nervins, nommée maintenant Mme de Fresne, épouse M. Léon d'Annecy, lequel n'est autre que l'étranger désigné plus haut. Vous devinez les transports de Léon quand il découvre que Mme de Fresne n'est autre que sa généreuse libératrice! Pour ce qui est de M. de Nervins, il termine sa carrière politique en se logeant une balle de plomb dans la cervelle. Bon débarras! — Cette pièce a été jouée avec un ensemble très agréable par les acteurs à qui étaient confiés les principaux rôles, notamment par Hippolyte et par Mme Thénard. M. Félix fait de son mieux, j'aime à le croire, mais quoi qu'il fasse, il manque toujours d'élégance; ses gestes sont communs, son débit est empâté, et il n'est pas encore près de nous faire oublier Lafont, auquel on l'a si maladroitement comparé.

Quand l'Amour s'en va est un de ces vaudevilles destinés uniquement à faire rire par tous les moyens possibles, et dans lesquels, conséquemment, l'art n'entre absolument pour rien. Le héros de la pièce est un jeune officier de marine appelé Jules, et que sa femme revoit enfin après un voyage sur mer qui a duré cinq longues années. Avant son voyage, M. l'officier était une vraie petite demoiselle, ne vivant que de lait, de biscuits et de confitures, ne parlant qu'avec modestie et les yeux baissés; est-ce donc bien lui qu'Emma retrouve si hardi, si effronté, si bruyant, jurant et sacrant à lui tout seul autant qu'un régiment de gardes-françaises? Hélas! c'est bien lui! voilà en quel état les flots de l'Océan vous rendent un jeune homme que vous leur aviez confié simple et candide! Emma n'en revient pas, c'est à en mourir de douleur et d'ennui. O Dieu! quelles affreuses moustaches! quelle voix dure! quelle déplorable passion pour le tabac et pour les boissons alcooliques! Le Jules d'autrefois, si doux, si rangé, si tendre, qu'est-il devenu? Bref les choses prennent une tournure telle, qu'une rupture entre les deux jeunes époux est désormais inévitable. Toutefois, avant d'en arriver à un éclat, Jules et Emma se raisonnent, et tous deux finissent par comprendre que, s'ils ne s'aiment plus d'un amour passionné et romanesque, le plus sage serait d'en prendre bravement leur parti et de s'aimer simplement de bonne amitié. Ainsi soit-il! — La charmante Mlle Page, que le théâtre du Vaudeville nous montre trop rarement, tandis qu'en revanche il nous montre beaucoup trop souvent Mme Doche, a joué le petit rôle d'Emma avec beaucoup de finesse, de grace et de distinction.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

SULPICE.

I.

Parmi les petites villes que l'on rencontre presque à chaque pas dans la Bretagne comme témoignage de la civilisation et de l'importance primitive du vieux duché, il n'en est point dont l'aspect soit à la fois plus coquet, plus paisible et plus doux que Kemperlé. Née d'une abbaye, cette gracieuse bourgade semble avoir conservé la sérénité du cloître. Seulement, les cellules se sont insensiblement transformées en maisonnettes riantes entourées de jardins, où chaque famille vit à part, d'une existence silencieuse et murée.

Dans les grandes villes, la nécessité de réunir plusieurs ménages sous le même toit a nécessairement établi entre eux une communauté d'habitudes. A force de se rencontrer dans le même escalier, on arrive à se connaître au moins de visage; on cesse d'être une gêne l'un pour l'autre; le voisin devient le témoin d'une partie de nos actions, une *chose* du logis à laquelle nous ne prenons plus garde. Mais dans les petites villes, l'isolement crée à la longue une sorte de monotonie de mystère, qui descend aux actes les plus vulgaires de la vie. L'idée qu'on est vu suffit pour tout empoisonner. Le regard du voisin est une véritable épée de Damoclès qui empêche de manger, de rire, de marcher. Aussi rien ne coûte-t-il pour y échapper; on élève les murs, on double les jalousies, on dépolit les

Digitized by Google

vitres; chacun semble uniquement occupé de se cacher; on dirait une population de faux monnayeurs!

Or, la curiosité croît nécessairement en proportion des difficultés qu'elle trouve à se satisfaire. Moins on veut être vu, plus on désire voir, et comme la surveillance la plus patiente est souvent mise en défaut, on devine ce qu'on n'a pu découvrir, on invente ce qu'on n'a pu deviner; l'oisiveté se met au service de la malveillance, et de là cette méchanceté traditionnelle des petites villes où l'on égorge tranquillement une réputation entre chaque repas, faute d'avoir autre chose à faire.

C'était sans doute pour échapper à cet espionnage de tous les instans que Mme veuve Desbarres occupait, dans le quartier le plus solitaire de Kemperlé, une maison entre cour et jardin, fortifiée contre les tentatives des curieux avec autant de soins qu'un manoir du moyen-âge aurait pu l'être contre les attaques des routiers. Une haute muraille à chaperons hérissés de verre enceignait toute la propriété et ne laissait paraître que le toit du logis. Le grand portail à claires-voies, qui ouvrait autrefois une percée sur la cour, avait été soigneusement garni de planches, et l'on entrait maintenant par une petite porte à guichet que les habitués seuls savaient ouvrir. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient en outre défendues, jusqu'au tiers de leur hauteur, par des persiennes fixes, et les croisées des autres étages avaient toutes de petits rideaux d'une mousseline épaisse collés aux vitres de manière à ne laisser rien voir du dehors. Quant aux voisins, Mme Desbarres n'en avait point à craindre. Elle avait soutenu deux procès, l'un pour faire condamner les seules ouvertures qui eussent vue sur son jardin, l'autre pour obtenir l'exhaussement d'un mur mitoyen, et les avait gagnés tous deux en première instance et en appel.

Nul, du reste, ne s'en était étonné, car Mme Desbarres passait à Kemperlé pour une femme entendue en affaires et à qui tout réussissait. L'opinion publique attribuait même à son influence la meilleure partie de la fortune acquise dans le commerce par feu M. Desbarres. La vérité était que celui-ci avait seul conçu et conduit les opérations dans lesquelles il s'était enrichi; mais timide et silencieux, il avait laissé tout l'honneur de son habileté retourner à Mme Desbarres. Ce qu'il faisait tout bas, elle le disait tout haut, et, une fois le succès obtenu, on attribuait à elle seule l'idée de l'entreprise parce qu'elle avait été la seule à en parler. Elle-même finit par se le persuader. Nature dominatrice et absorbante, elle s'était

Digitized by Google

insensiblement accoutumée à regarder son mari comme un serviteur dont le travail lui appartenait. Elle s'emparait des projets de M. Desbarres aussitôt qu'il les lui avait communiqués, exigeait à grand bruit leur exécution, comme si l'initiative fût venue d'elle, la résistance de lui, et triomphait publiquement après la réussite, en répétant *qu'elle l'avait bien prédit.*

Tout autre que l'honnête marchand de bois se fût révolté contre cette espèce de confiscation de sa personnalité; mais lui, il y avait été préparé de longue main. Né d'une famille dans laquelle s'étaient produits autrefois plusieurs cas d'aliénation mentale, il avait pour ainsi dire grandi sous le poids de ce passé. Dès son enfance, on s'était étudié à lui persuader qu'il ne pouvait prétendre à se conduire seul. Au moindre élan de jeunesse, il voyait tout le monde pâlir comme si l'on eût aperçu les symptômes du mal héréditaire. On cherchait à l'apaiser, à l'engourdir, en redoublant autour de lui le calme et le demi-jour. Cette éducation eut nécessairement pour résultat d'énerver une volonté qui eût demandé, au contraire, à être fortifiée par l'exercice. Celle de l'enfant eut le sort de ces membres toujours emprisonnés et soutenus qui ne peuvent se développer. Il arriva à l'âge d'homme, habitué à ne sentir que sauf approbation et à n'exécuter que sous la responsabilité des autres. Le maniement des affaires eût pu modifier à la longue cette nature; mais marié jeune, il passa de la tutelle de sa mère sous celle de sa femme, et acheva de s'annuler.

Du reste, ce qui eût été un joug pour tout autre ne lui sembla, à lui, qu'un point d'appui. Mme Desbarres possédait précisément au plus haut degré la qualité qui lui manquait, une volonté confiante. Ce qu'elle avait commencé, elle le continuait et l'achevait avec cette persistance aveugle des esprits bornés qui ont la vue trop courte pour voir les obstacles et arrivent souvent parce qu'ils ne les ont pas vus. Son mari comprit de quels secours pouvait être pour lui un pareil caractère. Heureux, dans sa timidité, de n'avoir point à faire acte d'existence, il s'effaça derrière Mme Desbarres, et se laissa emporter dans sa destinée comme dans un char ami que l'on n'a point l'embarras de conduire. Tout entier à son commerce, il ne faisait rien qu'au nom de son mentor, et avait le plaisir de l'action sans en avoir la responsabilité.

Sa vie s'écoula ainsi dans une tranquillité occupée. Il ne sentait point les chaînes de sa servitude volontaire, il ne haïssait rien, il ne demandait rien; il se laissait simplement être heureux, et lorsque

Digitized by Google

vint pour lui l'heure de la mort, il put regretter la terre, où son humble place lui avait été douce parce qu'il l'avait acceptée sans révolte.

Il laissait un fils sur lequel Mme Desbarres reporta toute son affection, c'est-à-dire toute son autorité; mais Sulpice n'accepta qu'avec répugnance cet héritage de soumission. Quelques gouttes du sang de sa mère réchauffaient ses veines. Défiant et indécis comme son père, il avait, de plus que lui, la honte de cette indécision et de cette défiance. Il faisait effort pour les combattre; il s'exerçait à la fermeté; il essayait, par instans, de repousser la domination que l'on voulait lui faire subir; mais l'emportement avec lequel il engageait toujours la lutte le faisait ressembler à ces poltrons qui crient bien haut pour s'exciter eux-mêmes au courage. Au fond de toutes ces insurrections on sentait clairement la faiblesse impatiente, douloureuse, indignée, mais incapable de résister long-temps.

Mme Desbarres ne s'y trompa point. Sûre de dompter ces fougues de jeune coursier, elle n'y répondit qu'en serrant le frein, et Sulpice, qui vit que ses révoltes n'aboutissaient jamais qu'à d'humiliantes capitulations, devint plus circonspect.

Cependant les débats entre la mère et le fils se renouvelaient par intervalles et furent connus. On commença à parler dans la ville des folles désobéissances de ce dernier, de ses caprices, de ses goûts bizarres. Sulpice vivait, en effet, d'une manière étrange pour Kemperlé. Il ne fréquentait aucun des jeunes gens de son âge, ne visitait personne, et partageait ses journées entre le bureau de la mairie, où sa mère avait exigé qu'il travaillât, de longues promenades solitaires dans la campagne et des lectures sous les arbres. Le bruit se répandit même qu'on l'avait vu des tablettes à la main dans les sapinières de Kermor, et qu'il composait un poème. A cette nouvelles, les vieilles gens échangèrent des regards et répétèrent d'un air profond : — *que les Desbarres avaient toujours eu la tête faible.*

Au milieu de ce blâme universel, un homme pourtant essayait de défendre Sulpice et semblait n'avoir point perdu toute espérance pour son avenir; c'était le secrétaire de la mairie, Honoré Vallin, ancien ami de la veuve Desbarres dont il faisait la partie de piquet tous les soirs, et chez laquelle il soupait tous les mercredis depuis vingt ans; car en province, tout se régularise, et l'on fonde un souper comme ailleurs une rente à perpétuité. Or, selon M. Vallin, les bizarreries de conduite de Sulpice ne tenaient qu'à l'isolement, et le seul remède qui pût l'en guérir était le mariage. Si Desbarres

Digitized by Google

aimait tant à parcourir les bois, s'il perdait son temps à apprendre des vers, s'il ne voyait personne, c'est que rien ne l'empêchait de suivre ses goûts en toute chose, et une femme devait nécessairement lui faire perdre cette dangereuse habitude. Avec une femme, Sulpice serait obligé de se promener dans les rues, de ne lire que le journal, de faire des visites, de vivre enfin comme un homme raisonnable. Là était pour lui le seul moyen de salut. Quant à la personne dont on devait faire choix pour lui, M. Vallin la savait par cœur. Il fallait une jeune fille du pays dont on connût la famille, les antécédens, le caractère. Il ne disait rien de la dot, par plusieurs raisons qu'il s'abstenait de développer et qu'il prétendait résumer dans cet axiome sentimental à l'usage des refrains de romances :

L'argent ne vaut pas le bonheur ?

Mais il déclarait important qu'elle fût jolie, vive, entendue, capable enfin d'arracher le jeune homme à ses rêveries et de le pousser en avant.

L'honnête fonctionnaire municipal eût pu ajouter que ce portrait était, de tous points, celui de sa nièce, Mlle Henriette Riollet, petite brune à qui son nez retroussé, son œil rond et ses lèvres vermeilles avaient fait une réputation d'esprit qu'elle tâchait de soutenir en riant à tout sans jamais répondre à rien. Elle avait été élevée par M. Vallin, qui, pendant qu'elle était enfant, n'avait cessé de se plaindre de son indocilité, de son ignorance, de sa tyrannie; mais par quel prodige étrange et pourtant ordinaire l'âge nubile avait-il subitement transformé tous ces défauts en vertus? L'indocilité s'appelait maintenant de l'indépendance, l'ignorance de la simplicité, la tyrannie de la force d'esprit; le démon était enfin devenu un ange, un ange à marier!

Henriette soupait tous les mercredis avec son oncle chez Mme Desbarres, et y voyait Sulpice. Ces rencontres fréquentes avaient établi entre les deux jeunes gens une familiarité précoce qui, loin de conduire à une intimité plus tendre, y met presque toujours obstacle. Ils pouvaient se voir à loisir, se parler à toute heure, s'aimer sans contrainte; aussi n'y pensèrent-ils pas. Chacun d'eux d'ailleurs regardait à un point différent de l'horizon. Tandis que Sulpice marchait ivre et éperdu au milieu des fantômes de la jeunesse, comme le dieu de Berecinthe au milieu de son cortége échevelé, Henriette ne sortait point de ce cercle de petits intérêts, de maigres vanités et de puérils plaisirs, qui occupent les existences vulgaires. Celui-là

Digitized by Google

cherchait le fil d'or dans la magique quenouille des fées, celle-ci brodait, point par point, le grossier canevas de la réalité. Le moyen qu'ils pussent se rencontrer et se plaire? Henriette ne comprenait rien aux sauvageries de Sulpice, à ses enthousiasmes, à ses abattemens; tout ce qu'elle avait remarqué de lui, c'est qu'il se montrait moins aimable que la plupart des jeunes gens de son âge.

Mais c'était surtout lorsque la jeune fille le comparait à son cousin Alexandre Béfort, qu'elle demeurait frappée de son infériorité. A la vérité, Alexandre était le héros de la *fashion* quimperloise. Il avait trente ans, une figure passable, une fortune suffisante, et se faisait habiller à Paris. C'était, de plus, un de ces hommes doués d'une aptitude générale, parce qu'ils n'en ont pas de particulière, et qui acquièrent, presque sans peine, les rudimens de toute chose; espèce de princes de la médiocrité auxquels appartiennent les royautés infimes de l'art ou de la mode, et dont l'empire ne dépasse point les bureaux d'octroi de leur commune. Alexandre savait chasser, danser, monter à cheval, chanter la romance, jouer des charades; il avait eu quelques duels heureux et plusieurs aventures scandaleuses : c'était, en un mot, le Ducrou, le Garat, le Saint-George et le Lovelace de Kemperlé.

Les mères de famille le traitaient bien de mauvais sujet, mais les jeunes filles ramenaient toujours son nom dans leurs entretiens. Elles s'informaient de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit. Lorsqu'il paraissait dans la rue, on criait : — « C'est lui! » et toutes les aiguilles demeuraient en l'air, toutes les têtes s'avançaient à la fenêtre pour le voir passer. Henriette avait d'autant moins pu échapper à cette préoccupation générale, qu'elle était parente de Béfort, et que cette parenté lui valait une sorte de reflet de célébrité. On disait à Kemperlé : — C'est la cousine de M. Alexandre, du ton que prit autrefois le commissaire de la Cité pour dire à Piron qu'il était frère de l'auteur de *Manlius*.

Malheureusement la jeune fille voyait rarement son cousin. M. Vallin, qui le soupçonnait de vouloir plaire à sa nièce, et qui avait mille motifs pour préférer l'alliance des Desbarres, n'avait jamais encouragé ses visites, si bien que Henriette était réduite à parler d'Alexandre, quand elle le pouvait, avec ses amies, et à y penser lorsqu'elle était seule.

Elle se trouvait précisément dans ce dernier cas au moment où commence notre récit. Assise sous une des tonnelles de Mme Desbarres, d'où elle apercevait les toits du pavillon habité par son cou-

Digitized by Google

sin, elle repassait dans son souvenir tout ce qu'il lui avait dit à sa dernière visite, lorsqu'un grincement de cordes à harmonie douteuse retentit dans le jardin voisin : c'était un prélude de guitare. Henriette releva la tête, prêta l'oreille, et bientôt la voix d'Alexandre lui-même se fit entendre.

Il chantait une romance nouvelle qui passait pour le chef-d'œuvre du moment.

Adieu, couronnes de la gloire,
Fracas des camps chers aux guerriers;
Adieu, déesses de mémoire,
Je ne veux plus de vos lauriers.
Je ne veux plus de vos lauriers!...

Ici la guitare continua seule deux mesures d'accompagnement, comme pour appuyer le congé donné par le chanteur à toutes les vanités martiales; puis la voix reprit :

Au son bruyant de la trompette,

l'accompagnement de guitare imita le son de la trompette,

Au bruit terrible du canon,

un gros *mi* retentit tout seul pour reproduire le bruit de l'artillerie,

Je préfère tendre musette,

la guitare devint champêtre comme un galoubet,

Et le tambourin du vallon.

La guitare joua du tambourin et termina l'air par trois magnifiques accords en arpèges.

Henriette, ravie, ne put s'empêcher de battre des mains.

A cet applaudissement inattendu, l'instrument, qui avait repris le prélude du second couplet, s'arrêta court.

— Comment, vous m'écoutiez, ma voisine? demanda Alexandre de l'autre côté du mur.

La jeune fille comprit que son cousin la prenait pour la veuve, et, voulant entretenir l'erreur, elle répondit un : Oui, de sa plus grosse voix; mais Béfort reconnut sans peine la supercherie.

— Ce n'est pas Mme Desbarres! s'écria-t-il.

Henriette ne répondit que par un éclat de rire comprimé.

— Pardieu! je saurai qui se moque de moi, reprit le chanteur.

Il y eut une pause. La jeune fille, rassurée par le mur, prêtait

Digitized by Google

l'oreille en continuant à rire tout bas. Elle entendit d'abord un bruit de pas, puis un froissement d'espalier, enfin l'extrémité d'une échelle se montra au-dessus du chaperon mitoyen, et, presqu'au même instant, Alexandre lui-même parut au milieu des pampres de la vigne, en habit d'été, en chapeau de paille, le col rabattu et la guitare à la main. On eût dit un Colin du temps de l'empire faisant son entrée dans un opéra de *Paul et Virginie*.

Henriette, éblouie de cette apparition galante, poussa une exclamation de surprise.

— Quoi! c'est vous, ma cousine? s'écria Béfort en saluant; je ne croyais pas avoir un si charmant auditeur!

Henriette rit et rougit.

— Et, si je ne me suis trompé, reprit le jeune homme, vous avez même applaudi!...

— Cette romance est si jolie! observa la cousine.

— Désirez-vous l'entendre de plus près? demanda Alexandre en posant le pied sur la crête du mur.

— Non, non! vous allez tomber, s'écria la jeune fille.

— Ne craignez rien.

— Je vous en prie, ne descendez pas; Mme Desbarres se fâcherait...

— Et elle aurait raison, interrompit un nouvel interlocuteur.

Henriette se détourna et parut déconcertée en reconnaissant son oncle.

— Tiens! c'est le cousin, dit Béfort, qui ne se dérangea point; comment cela va-t-il, papa Vallin?

— Mais comme vous voyez, monsieur, répondit le fonctionnaire municipal d'un ton gourmé et en appuyant sur le dernier mot.

Le jeune homme ne parut point y prendre garde.

— Parbleu, vous arrivez à propos, reprit-il.

— C'est ce que je vois, observa Vallin, qui lança à sa nièce un regard sévère.

— Maintenant, je puis escalader la muraille.

— Comment!

— Dès que vous êtes là, il n'y a plus d'inconvenance; vous serez censé m'avoir invité à visiter le jardin de Mme Desbarres.

— Je n'ai point l'habitude de faire les honneurs chez les autres, répliqua Vallin d'un ton sec; l'heure de la promenade est d'ailleurs passée.

Et s'adressant à sa nièce, qui faisait tourner son dé au bout de ses ciseaux pour se donner une contenance :

Digitized by Google

— Je suis étonné que vous n'ayez pas entendu Mme Desbarres vous appeler, continua-t-il; vous étiez sans doute trop occupée?...

Henriette voulut s'excuser; il l'interrompit d'un ton absolu, et lui ordonna de rentrer à la maison. La jeune fille, naturellement peu soumise, allait répliquer; mais se rappelant à temps le principe d'éducation qui ordonne l'obéissance devant les jeunes gens à marier, elle prit une attitude de victime résignée, ramassa sa broderie, et se retira la tête basse.

Lorsqu'elle fut partie, Alexandre se pencha vers l'oncle, qui était demeuré debout à la même place.

— Est-ce à Mme Desbarres ou à son fils que vous l'envoyez, cousin? demanda-t-il ironiquement.

— Comment! à son fils? répéta le secrétaire d'un air qu'il tâcha de rendre surpris, et qui n'était que contrarié.

— Ne faites donc pas l'ignorant, reprit Béfort, tout le monde sait que vous en voulez aux douze mille livres de rentes de la veuve.

— Moi!

— Et que vous élevez Sulpice à la brochette pour votre nièce.

— Allons, interrompit Vallin, qui s'efforça de rire, c'est encore une de vos suppositions bouffonnes.

— Dites mortifiantes!

— Pourquoi cela?

— Parce que j'avais moi-même des intentions.

— Vous! reprit le vieux commis avec une inquiétude mal déguisée; laissez donc, vaurien, on vous connaît. Le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite. Eh! eh! eh! D'ailleurs, quand le goût du mariage vous viendra, ce ne sera pas pour épouser une petite fille sans dot; vous vous adresserez aux plus riches héritières de l'arrondissement, et vous savez bien qu'aucune ne vous refusera.

— Peut-être, dit Alexandre d'un ton d'indifférence magnifiquement impertinent; mais ma cousine a des yeux si vifs!

— Et l'humeur donc! Ah! je ne conseille pas à son mari d'avoir une volonté.

— Et c'est pour cela que vous la destinez au jeune Desbarres.

— Mon Dieu! je vous répète que je n'y pense pas plus que lui.

— Pour lui, je crois que vous avez raison, observa Béfort; il est occupé ailleurs.

— Qui? Sulpice? Allons donc; c'est un sauvage qui passe sa vie dans les bois.

Digitized by Google

— Surtout dans ceux de Kermor.

— Parce qu'ils appartiennent à sa mère.

— Et parce que Mme de Révol habite le manoir.

— *L'étrangère?* Mais Sulpice ne la connaît pas.

— Hier encore il était chez elle.

— C'est impossible!

— Je l'ai vu sortir, reconduit par la *Parisienne*, et le petit pâtre de la ferme m'a dit qu'il allait tous les jours au manoir.

Vallin dressa la tête et regarda le jeune homme en face.

— Vous ne plaisantez pas, au moins, Alexandre? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Ce serait une plaisanterie bien fade, observa Béfort.

— Mais comment Sulpice connaît-il cette femme? pourquoi n'avoir rien dit de ses visites?

— C'est ce que vous pouvez lui demander. Du reste, que vous importe, puisque vous n'avez aucun projet pour votre nièce?

— C'est-à-dire.... non, certainement, bégaya le secrétaire; aussi ne s'agit-il point de moi, mais des convenances, de l'intérêt du jeune homme. Car Dieu sait où une pareille connaissance pourrait le conduire! Vous avez bien fait de m'avertir, Alexandre, et je vous en remercie... pour Mme Desbarres. Je vais m'occuper de tout éclaircir.

A ces mots, M. Vallin prit congé du cousin et se dirigea vers la maison.

II.

Le bureaucrate trouva sa nièce occupée à envelopper deux chandelles dans des bobèches de papier découpé, tandis que Mme Desbarres comptait les jetons.

— Eh bien! où restez-vous donc, monsieur Vallin? dit la veuve avec une certaine impatience, il est déjà sept heures et quart!

— Pardon! belle dame, répliqua le secrétaire préoccupé, je me promenais dans votre jardin, et comme je ne voyais point de lumière au salon....

— Parce qu'on vous attendait, reprit la veuve; allumez les flambeaux, Henriette, et cherchez le jeu de piquet.

— Un moment, cela me regarde, observa Vallin en tirant de sa poche un paquet soigneusement enveloppé dans un fragment de journal. Je suis entré au café avant de venir....

— Et vous apportez des cartes neuves?

Digitized by Google

— Qui n'ont servi qu'une fois; regardez. Je les ai choisies à points roses, comme vous les aimez.

Le ton de Mme Desbarres se radoucit.

— Eh bien! nous allons voir si elles me porteront bonheur, dit-elle. Avancez un fauteuil à votre oncle, Henriette, et commençons.

M. Vallin posa sur la table sa tabatière d'or, salua, et s'assit vis-à-vis de la veuve.

— A qui sera première en cartes? dit celle-ci, qui avait coupé et montrait un huit de trèfle.

— Madame doit être partout la première, et c'est évidemment à moi de donner, reprit M. Vallin en s'emparant des cartes.

La veuve répondit à cette galanterie invariablement répétée tous les soirs depuis vingt ans, par un sourire également invariable, et la partie commença.

Les cartes ont l'immense mérite d'occuper sans faire penser. Avec elles, on s'oublie dans un cercle d'évolutions bornées et de sensations prévues. Ce sont toujours les mêmes faits amenant les mêmes réflexions; toujours les mêmes plaisanteries excitant le même rire: chacun a appris par cœur, avec les règles du jeu, tous les traits d'esprit qu'il peut se permettre; les cartes réalisent enfin cette sainte égalité qui force l'intelligence et la sottise à tourner de compagnie dans la roue d'écureuil de la routine.

Mme Desbarres et Vallin étaient de trop anciens joueurs pour ne point connaître, en détail, toutes les ressources de conversation qu'offrent les différens incidens d'une partie de piquet. Le bureaucrate se plaignit plusieurs fois d'être obligé de mettre *son cœur sur le carreau*, et la veuve ne manqua jamais, à chaque partie gagnée, de consoler le vieux célibataire en lui rappelant *que le malheur au jeu prouvait le bonheur en ménage;* enfin tous deux venaient de se réunir pour proclamer l'axiome rimé :

> Qui a quinte et quatorze avec le point
> Gagne la partie et ne paie point,

lorsqu'un jeune homme en redingote brune et en chapeau de paille fine, ouvrit doucement la porte du salon. Henriette leva les yeux, mais son visage ne trahit aucune émotion.

— Qui vient là? demanda Mme Desbarres, qui tournait le dos à la porte.

— C'est M. Sulpice, répliqua la jeune fille en rapprochant tranquillement l'aiguille de son feston.

Digitized by Google

Sulpice salua par leurs noms M. Vallin, Henriette et Mme Desbarres. Sa voix avait cette douceur un peu chantante particulière aux Bretons, mais on y sentait, en outre, une timidité d'autant plus frappante, que rien ne semblait la justifier. La fatuité eût été plus facile à comprendre. La taille du jeune homme avait, en effet, des proportions élégantes et élevées, ses traits une expression d'intelligence, et ses mouvemens cette souplesse cadencée qui est la grace de la vigueur. Cependant, en étudiant de plus près ces riches apparences, on était pris de doute sur leur réalité. Ces membres arrondis semblaient renfermer plus de lymphe que de sang, ces cheveux d'un blond pâle révélaient une sorte de mollesse maladive, et dans l'œil, « cette ouverture qui laisse voir au dedans, » flottait je ne sais quelle expression de volonté vacillante qui faisait craindre que les muscles ne manquassent, en même temps, à l'ame et au corps.

Après quelques questions de politesse adressées à Henriette, il s'était assis près de Mme Desbarres qui, tout en continuant la partie commencée, lui demanda à quoi il avait employé sa soirée. Soit qu'il ne crût point nécessaire d'avoir égard à la forme de la question, soit qu'il voulût l'éluder, Sulpice répondit qu'il venait de rapporter chez le commissionnaire les livres que lui envoyait toutes les semaines un libraire de Lorient. Mme Desbarres hocha la tête.

— Vous lisez beaucoup trop, dit-elle, ce sont toutes ces lectures qui vous rendent sauvage et triste. Est-ce qu'un garçon de votre âge ne devrait pas mieux employer son temps?

— Que pourrais-je faire? demanda timidement Sulpice.

— Mais ce que font les autres, vous promener, chasser, voir un peu le monde; montrer enfin que vous êtes un homme; tandis que vous vivez comme un ours, toujours le nez dans vos livres! C'est se rendre ridicule à plaisir.

— Et nuire à sa santé, observa sérieusement Vallin. Il n'y a rien de plus malsain que les lectures prolongées; le cerveau se fatigue.

— Les digestions se font mal, ajouta Mme Desbarres.

— Voyez plutôt comme les gens de la campagne, qui ne savent ni lire ni écrire, se portent bien.

— Oui, oui, reprit la veuve d'un air profond, si le gouvernement faisait son devoir, il ne permettrait point l'établissement de ces cabinets littéraires.

— D'autant plus qu'ils excitent à lire comme les cabarets excitent à boire, ajouta spirituellement le bureaucrate.

— Et quels livres encore?

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

— Des romans sur l'histoire d'Écosse.

— Par un auteur dont on ne peut pas prononcer le nom.

— Walter Scott.

— Tout juste; comme ce doit être amusant!

— C'est de mode à Paris, madame.

— Ah! comme vous dites, monsieur Vallin! On a cette manie maintenant; il faut que tout vienne de Paris, les chapeaux, les gants, les chaussures.

— Et même les héroïnes de roman.

— Comment, les héroïnes?

— Avez-vous déjà oublié votre belle locataire de Kermor!

— Ah! *l'étrangère?*

— Mme Lia de Révol, dit Vallin en jetant un regard vers Sulpice, qui s'était troublé.

— C'est cela! reprit la veuve, Lia, encore un nom que je ne puis retenir.

— Il est effectivement aussi extraordinaire que celle qui le porte; savez-vous à quoi elle passe son temps à Kermor?

— Non.

— A se promener nue tête dans les bois, et à traverser la petite rivière à la nage.

— Qu'est-ce que vous dites? elle sait nager!

— Et manier les armes à feu! On l'a entendue tirer le pistolet dans son jardin.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme Desbarres, mais c'est donc une aventurière!

— Pourquoi cela, ma mère? demanda Sulpice, dont les traits avaient tour à tour exprimé l'embarras et l'impatience pendant que Vallin parlait.

— Pourquoi? répéta la veuve, mais parce que ce ne sont point là les manières d'une personne bien élevée. A-t-on jamais vu une femme qui se respecte tirer du pistolet et nager?

— C'est comme votre ancienne voisine, la marquise de Launay, observa Vallin.

— La marquise de Launay était une femme perdue, dit vivement Sulpice, et rien n'autorise à lui comparer Mme de Révol.

— Parce que nous ne connaissons point sa vie.

— De quel droit la juger, alors, et pourquoi cette ignorance serait-elle une présomption contre elle? Faut-il donc préjuger le mal, et ne demander de preuves que pour le bien?

Digitized by Google

— Ah! parbleu! si l'on veut des preuves, il n'en manque pas, reprit Vallin, il suffit de rapprocher les circonstances. Qui connaît cette dame Lia de Révol, d'abord? Elle arrive ici, il y a six mois, sans autre lettre d'introduction qu'un passeport, ce qui indique assez qu'elle n'avait aucun moyen de se faire recommander. Au lieu de prendre un logement à la ville, chose d'autant plus naturelle que je lui faisais offrir mon petit pavillon neuf, elle va habiter la campagne, comme quelqu'un qui se cache; elle ne parle à personne de ce qui l'amène, sans doute parce qu'elle n'a rien à leur dire de bon; elle continue à vivre dans l'isolement, et repousse les avances que lui font quelques personnes plus bienveillantes que sages, évidemment dans la crainte de se faire voir de trop près; enfin, elle affecte mille habitudes bizarres. On la voit parcourir les prairies de Kermor avec un chapeau de grosse paille orné d'herbes et de coquelicots; elle reste sur les grèves pendant les orages, et revient seule de nuit par les bruyères. Si ce ne sont point là les allures d'une aventurière, je ne m'y connais plus.

— C'est-à-dire, s'écria Sulpice avec une ironique amertume, que tout ce qui sort de nos habitudes bourgeoises doit exciter le soupçon; quiconque ne vit point comme nous et avec nous n'a droit à aucune estime. Nous interprétons contre lui ses actions les plus indifférentes. S'il tait ce que nous voudrions savoir, c'est qu'il se sent coupable; s'il nous fuit, c'est qu'il se cache; s'il veille quand nous dormons, c'est qu'il médite quelque crime. Nous ne lui permettons point d'avoir plus d'élévation, plus de goût, plus de curiosité, plus de courage que nous. Et qu'importe donc que Mme de Révol ait préféré la campagne au pavillon que vous vouliez lui louer; qu'elle n'ait raconté son histoire à personne, qu'elle aime les fleurs des champs et les orages sur la mer! Sont-ce là des motifs suffisans de défiance et de mépris? Quand les causes vous échappent, pourquoi les supposer honteuses? Quelle preuve avez-vous que *l'étrangère*, comme on l'appelle, n'est point digne de tous vos respects? et qui pourrait citer un seul fait qui l'accusât?

Sulpice s'était laissé emporter à un élan si impétueux, que sa mère en demeura d'abord muette de surprise; mais elle l'interrompit enfin avec autorité.

— Eh bien! eh bien! oubliez-vous à qui vous parlez, monsieur? dit-elle, que signifie ce ton?.. Prétendriez-vous, par hasard, donner des leçons à M. Vallin?

— Je ne donne point de leçon, ma mère, répondit le jeune homme d'un accent animé, je repousse une attaque injuste.

Digitized by Google

— Et qui vous en a chargé? depuis quand êtes-vous l'avocat de la *Parisienne?*

— Ma mère...

— Il serait curieux de vous voir prendre le parti d'une étrangère contre nous.

— Mais ce n'est point contre vous...

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne souffrirai pas que vous manquiez de respect aux amis de la famille. M. Vallin est d'âge à savoir ce qu'il dit.

— Je n'ai point prétendu...

— Et quand il exprime une opinion, vous devez garder le silence.

Sulpice parut hésiter un instant, puis se leva brusquement, et étendit la main vers son chapeau.

— Que faites-vous? demanda Mme Desbarres.

— Je m'en vais, ma mère, répondit le jeune homme d'une voix altérée.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne pourrais me taire en entendant insulter une femme absente.

— Restez, monsieur, je le veux, restez, vous dis-je!

Mais Sulpice s'élança hors du salon sans rien entendre. Mme Desbarres demeura à demi retournée sur son fauteuil, immobile et stupéfaite.

— Il est parti, s'écria-t-elle enfin, en entendant la porte se refermer avec violence; est-ce bien possible? malgré mon ordre!

— J'en étais sûr, murmura Vallin, qui venait de jeter ses cartes sur la table.

— Sûr? dit la veuve en le regardant, sûr de quoi?

Il porta mystérieusement un doigt à ses lèvres, jeta un regard oblique sur Henriette, qui avait assisté à toute cette scène sans quitter son feston, prit un des flambeaux d'argent, et invitant d'un geste solennel Mme Desbarres à le suivre, il passa avec elle dans la pièce voisine.

Nous le laisserons répéter à la veuve les soupçons communiqués par Alexandre Béfort, et que semblait confirmer la singulière chaleur avec laquelle Sulpice avait défendu *l'étrangère*, pour suivre le jeune homme dans la chambre où il venait de se renfermer.

Cette pièce, située au second étage et éclairée par une seule fenêtre ouvrant sur le jardin, était encombrée d'objets disparates qui lui donnaient un aspect particulier. C'était là que tous les meu-

Digitized by Google

bles inutiles, incommodes ou éclopés de la maison, trouvaient successivement leurs invalides. On y voyait un lit carré dépouillé de ses rideaux en camayeu, près d'un secrétaire du temps de l'empire, dont les rampes de cuivre avaient été arrachées; un bahut gothique, aux sculptures écornées, s'appuyant sur une console Louis XV; des glaces troubles, des gravures sans verres, des chaises privées de leurs barreaux, et deux tables à marbre fêlé.

Mais au milieu de cet entassement de meubles divers, il était facile de distinguer ceux que Sulpice avait adoptés pour son usage. Le jeune homme s'était fait, pour ainsi dire, une petite chambre dans la grande; il avait choisi pour cela le coin le plus rapproché de la fenêtre. Tandis qu'ailleurs tout semblait poudreux, triste, délabré, là tout était vie et lumière.

Sous une bibliothèque en sapin garnie de livres sans reliures, se dressait un bureau couvert de brochures entassées et de notes éparses; un album ouvert sur une chaise de jonc laissait voir une esquisse de paysage à demi crayonnée; une flûte d'ébène était accrochée au-dessus d'un pupitre chargé de musique; enfin, sur une petite table à portée de la main et du regard, était posée une coupe en opale dans laquelle baignait une seule églantine. Ce vase, dont l'élégance coquette formait un singulier contraste avec le reste de l'ameublement, avait sans doute un grand prix pour Sulpice, car il occupait seul la grande table que l'on avait repoussée dans l'encoignure la plus abritée et dont on avait écarté les autres meubles, afin d'éviter tout choc. On eût dit un objet sacré exposé à l'adoration sur un autel.

Après avoir vivement refermé la porte de sa chambre, comme s'il eût craint d'être poursuivi, le jeune homme s'approcha du coin que nous venons de décrire, qui seul était véritablement à lui dans cette espèce de garde-meuble, et se laissa tomber sur le fauteuil placé devant le bureau. Sa colère avait déjà fait place à l'abattement. Il promena quelque temps ses regards avec une tristesse découragée sur tout ce qui l'entourait; mais, les arrêtant enfin sur la coupe et sur l'églantine, il parut s'émouvoir; une légère rougeur colora son visage, ses paupières devinrent humides, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour prononcer un nom. Enfin, appuyant sa tête sur ses deux mains, il tomba dans une profonde rêverie pendant laquelle tout ce qui lui était arrivé depuis deux mois repassa successivement devant son ame en images confuses.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain n°*).

Digitized by Google

LA SICILE EN 1843.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Permettez-moi de vous envoyer le récit d'une excursion en Sicile, au terme de laquelle je ne suis pas arrivé sans quelques encombres. Les relations de voyages sont fort intéressantes pour celui qui les écrit, à cause de la nécessité où il est de se mettre en scène. Il n'y a plus d'évènement trop petit pour mériter qu'on le mentionne, lorsqu'on y a figuré en personne. Malgré la difficulté d'éviter cet écueil, je vous promets de mettre le plus de sévérité qu'il me sera possible dans le choix des détails.

J'ai toujours admiré ces Anglais qui parcourent le monde sans s'attacher aux gens ni aux choses. La vie est pour eux comme une lanterne magique, et par une juste réciprocité ils ne sont pour les autres que des ombres chinoises. C'est ainsi qu'ils remplissent avec exactitude leur but d'être seulement des gentilshommes anglais qui voyagent, et comme cet avantage ne leur échappe jamais, je les crois parfaitement heureux. Nous autres fous de Français, nous sommes à peine arrivés dans une ville, que nous perdons de vue le but proposé. Nous sommes touchés de la bienveillance qu'on nous témoigne; nous faisons amitié avec les gens, et, Dieu me pardonne! nous allons

Digitized by Google

quelquefois jusqu'à nous brûler aux flammes d'une paire de beaux yeux. Alors nous manquons à l'itinéraire réglé d'avance; nous séjournons six mois où l'on ne doit rester que huit jours, et quand il faut absolument partir, nous avons le cœur serré, la larme à l'œil, et nous oublions à l'auberge notre manteau de caoutchouc.

Ainsi ai-je fait le 8 avril dernier, lorsque je suis monté à cinq heures du soir sur le bateau *le Mongibello*, qui partait pour Messine par un temps magnifique. Le soleil s'abaissait vers l'île de Procida; le Vésuve se colorait de rose, et portait sa fumée sur l'oreille comme un plumet. La Méditerranée, vêtue de sa robe d'indigo dont les plis semblaient légers comme ceux de la mousseline, n'avait pas la force d'effacer le large sillage du bateau. Déjà les maisons, de Portici à Chiaia, n'offraient plus qu'une ligne confuse, tandis qu'on voyait plus distinctement sur la rive opposée les villas, les clochers et les bois d'orangers de Sorrente. Le *Mongibello* marchait droit et vite vers le détroit formé par les rochers de l'île de Capri. Nous étions une trentaine de passagers, la plupart assis et immobiles, occupés à dire un adieu tacite à cette baie de Naples si belle et si fatiguée de louanges. Près de moi se trouvait un Anglais herculéen qui poussait de gros soupirs.

— N'est-il pas vrai, monsieur, lui dis-je, qu'on ne peut s'éloigner de ce pays sans éprouver des regrets?

Le colosse me répondit qu'il craignait beaucoup la mer, et que déjà il était souffrant.

— Il faut espérer que cela passera, repris-je; le meilleur préservatif que je connaisse, c'est de dîner copieusement et de boire un peu plus de vin qu'à l'ordinaire.

Ce conseil plut beaucoup à mon voisin, dont j'avais rencontré par hasard le point sensible. Il me proposa de vider avec lui quelques verres de marsala, madère de la Sicile, et dont les bateaux à vapeur de l'Italie sont toujours approvisionnés.

A l'arrière du *Mongibello* était une galerie élevée sur laquelle une jeune fille se promenait seule depuis notre sortie du port. A la mise, à la blancheur de la peau et à l'expression un peu froide de la physionomie, il était aisé de la reconnaître pour une Anglaise. Des traits d'une finesse exquise, des cheveux blonds dont le zéphyr de l'Afrique s'amusait à déranger les boucles, une taille de sylphide enveloppée d'un burnous en étoffe légère, et je ne sais quoi de transparent et d'aérien répandu dans toute sa personne, faisaient de cette petite miss une créature vraiment poétique. Je n'étonnais de la voir ainsi

Digitized by Google

seule, et je lui cherchais une famille parmi les passagers, lorsque mon énorme voisin lui cria dans sa langue :

— Vous ne venez pas vous asseoir, Nancy?

Miss Nancy répondit qu'elle préférait se promener. La découverte que je venais de faire me donna plus de courage pour causer avec le père sur la supériorité des vins de Portugal et l'excellence de ceux d'Espagne. Cependant la promenade de la demoiselle ne finissait pas. Heureusement, deux Calabrois noirs comme des taupes et couchés au milieu des bagages, se mirent à regarder la jeune miss avec un air d'étonnement et d'admiration dont elle s'aperçut.

— Par Bacchus! s'écria l'un d'eux, elle est gracieuse comme un ange, cette signorina.

— Béni soit le sein qui l'a portée! répondit l'autre.

Miss Nancy ne savait pas que l'expression de *signorina*, qui ressemble à une familiarité, est au contraire un témoignage de respect dans le sud de l'Italie. Elle ne comprit pas non plus que la bénédiction donnée au sein de sa mère était une citation des Psaumes. Le compliment la fit rougir; elle vint s'asseoir à côté de son père. J'eus alors le loisir d'apprécier toute la raison et le sens délicat avec lesquels elle parlait de la meilleure manière de préparer le thé et de perfectionner les *sandwich*. La cloche du dîner interrompit une conversation qui me captivait entièrement; mais je fus placé à table auprès de la signorina, et je retombai sous le charme que ses lèvres roses ajoutaient à son esprit et à son savoir.

Le repas fut animé. Tous les convives demandèrent du marsala, et mon gros Anglais se gorgea si bien de cette boisson capiteuse qu'il devint violet comme une tulipe. Quand nous remontâmes sur le pont, les dernières lueurs du crépuscule doraient encore les montagnes. Nous passions le détroit. A notre gauche les rochers de Massa s'élevaient en ligne perpendiculaire comme une muraille énorme, et sur la droite les rochers pointus et dentelés de Capri représentaient des églises fantastiques enchevêtrées les unes dans les autres. Nous quittions le golfe de Naples pour entrer dans celui de Salerne. Les côtes de la Calabre serpentaient à perte de vue, et la lune éclairait quelques sommets élevés coiffés par la neige. En face de nous, les regards se perdaient dans un horizon sans bornes. Il y avait quelque chose de menaçant dans cette entrée subite en pleine mer. La nuit et l'immensité se présentaient ensemble, et le *Mongibello* avançait intrépidement, désignant le but de son voyage avec l'index toujours étendu de son mât de beaupré. Mon gros Anglais lui-même reçut une espèce

Digitized by Google

d'impression. La jeune miss s'écria qu'elle aimait les voyages, et nous causâmes avec plus d'abandon qu'auparavant. Mlle Nancy allait à Malte avec son père, pour en ramener une tante qui revenait de Constantinople; mais comme cette tante devait faire une quarantaine de vingt-un jours, on avait le temps de visiter la Sicile. Le père était un fabricant d'armes à feu de la Cité de Londres. Un commis habile dirigeait les affaires en son absence, et il voyageait pour voyager. Après avoir rejoint sa sœur à Malte, il voulait revenir tout droit à Marseille, traverser Paris, et retourner ensuite à Londres afin de chercher un mari pour sa fille. La petite miss dit timidement qu'elle préférait demeurer un an de plus en Italie; à quoi le père répondit avec un sang-froid imperturbable qu'il voulait tout de suite marier *son* fille. La jeune personne garda le silence, et je ne manquai pas de comprendre le malheur de cette créature tendre et romanesque, condamnée à subir le despotisme d'un père brutal et fabricant.

Cependant le *Mongibello*, satisfait de se trouver en pleine mer, commençait à s'emporter et à bondir gaiement sur le dos des vagues, baissant et relevant sa croupe comme un bon cheval de course. L'influence salutaire du marsala étant dissipée, mon Anglais s'essuyait le front avec son mouchoir.

— Je me sens mal, dit-il; restez si vous voulez, Nancy. Je vais me mettre sur le lit tout de suite.

Et il disparut par l'escalier avec cet empressement fiévreux que donnent les premières atteintes du mal de mer. Quoiqu'il y eût d'autres personnes autour de nous, miss Nancy était embarrassée de notre espèce de tête-à-tête. Elle rabattit son burnous sur ses yeux, pour s'isoler. Je me rappelai qu'en Angleterre il est expressément défendu de parler à une personne à laquelle on n'a pas été présenté; un inconnu qui vous sauverait du sein des flots n'aurait droit à aucun remerciement avant de s'être muni d'un introducteur officiel. Je voulais donc m'éloigner par discrétion, lorsque je m'aperçus que le battement des roues produisait dans l'eau des étincelles phosphoriques. J'en avertis ma voisine, qui se leva précipitamment et vint s'appuyer à côté de moi.

— Quel bonheur! s'écriait-elle avec une joie enfantine; que je suis contente d'avoir vu cela!

Nous restâmes accoudés au bord du bateau pendant une demi-heure, et la glace se trouva un peu brisée. Nous causâmes long-temps de ce phénomène fort simple. Comme la jeune miss montrait du goût pour la science, nous passâmes des dégagemens phosphoriques

Digitized by Google

de l'eau de mer à des questions du même genre, et finalement à un article publié depuis peu dans les journaux français, sur la statistique des aliénés. Un rapport présenté à l'Institut avait donné les différentes causes de folie recueillies dans les hôpitaux. A la grande surprise de l'auteur, les femmes n'offraient qu'un cas de folie par amour sur mille sujets environ, tandis que chez les hommes on trouvait un nombre beaucoup plus fort. Le savant docteur, malgré toute la gravité de la science d'Esculape et le peu de propension de l'Institut à la plaisanterie, n'avait pu retenir quelques complimens au beau sexe sur sa vigueur cérébrale, et sur le démenti donné par les chiffres à l'opinion reçue, qui accorde aux femmes plus de sensibilité qu'aux hommes. Cette déception dans ses recherches l'avait aussi rendu triste, et la mélancolie, cette amie particulière des poètes, s'était glissée pour un instant dans le palais où règnent l'alambic, le baromètre et le scalpel.

Miss Nancy avait lu l'analyse de ce curieux mémoire. Soit que sa réserve anglaise fût justement effrayée de la tournure que notre conversation pouvait prendre, soit que ce sujet touchât une corde sensible, elle me parut agitée, et se mit à marcher sur le pont du bateau d'un pas si vif que je ne crus point devoir l'accompagner. Après avoir fait le tour de la galerie, elle s'arrêta auprès de moi :

— Ainsi, me dit-elle, vous pensez que les femmes n'ont pas assez d'ame pour devenir folles par amour?

— Je ne sais qu'en penser; j'hésite et je cherche encore. Il est certain que les chiffres ne mentent pas.

— Eh mon Dieu! ces chiffres sont exacts; c'est la conséquence qu'on en tire qui est une erreur. S'il y a moins de folles que de fous par amour, c'est peut-être que ce qui vous ôte la raison nous tue. Nous reprenons l'avantage par la mort.

La jeune miss me fit là-dessus un petit salut et partit comme une ombre. J'aperçus les formes vagues de son burnous dans le gouffre de l'escalier; j'entendis retomber la porte du dortoir des femmes, et je me trouvai seul en face de la pompe.

Tout le monde dormait; je descendis à mon tour, et me couchai sur un lit pour penser à mon aise au rapport de l'Institut. Sans pouvoir affirmer que l'explication de miss Nancy fût bonne, je compris bientôt la fausseté des conclusions de la science. La folie par amour provient toujours des obstacles que la passion rencontre. Parmi ces obstacles, il faut distinguer l'opposition des circonstances et celle de l'objet aimé lui-même. Cette dernière est la plus cruelle, celle qui

Digitized by Google

exalte le plus et doit le plus sûrement conduire jusqu'à l'aliénation. Or elle n'existe guère pour la femme, à qui appartient exclusivement la résistance. Sauf dans l'exemple toujours cité de Mme Putiphar, on ne voit pas souvent les rôles intervertis, et dans cette affaire même, la pauvre dame, irritée par la vertu de Joseph, s'est conduite assez follement. Quant à Scipion l'Africain, s'il a répondu avec froideur, il ne paraît pas qu'il eût excité un amour bien ardent. La femme qui poursuit n'est qu'une exception rare; l'homme au contraire est dans des conditions naturelles, et si la résistance augmente à mesure que ses désirs s'accroissent, il peut aisément perdre la raison. La science ne devrait pas toujours dédaigner de s'abaisser à des considérations moins positives que les calculs de chiffres. J'aurais essayé d'approfondir la question davantage, si au bout d'un quart d'heure d'affreux insectes ne m'eussent chassé du tiroir étroit dans lequel j'étais blotti. Obligé de remonter sur le pont, je pris pour sujet de mes méditations le bonheur des gens dont la peau résiste aux piqûres, et en me voyant seul à la belle étoile, je fis cette découverte importante, que les vingt-neuf trentièmes des épidermes humains sont insensibles aux atteintes des animaux nocturnes.

Les dernières paroles de miss Nancy m'avaient frappé. Cette jeune fille avait indubitablement des amours contrariées. J'en faisais l'héroïne d'un roman, et je brûlais de lui donner à entendre, avec ménagement, combien je m'intéressais à ses chagrins. Un regard doux et un mot amical devaient être le prix d'une sympathie honnête, et je ne pouvais m'empêcher de désirer cette juste récompense. En attendant qu'elle me fût accordée, je regardai avec plaisir les lueurs du volcan de Strombola, et celles dont le soleil éclaira bientôt les sommets des Apennins.

Nous arrivâmes à Pizzo, bourg de la Calabre, où le bateau s'arrêtait pour une heure. C'est à ce port que le malheureux Murat vint aborder en 1815, et faire une triste contre-partie du retour de l'île d'Elbe. Une fois qu'il eut reconnu son erreur, Murat se retira dans un bois d'oliviers qu'on voit auprès de la ville. Un ravin creusé par les pluies descend de ce bois jusqu'à la mer. L'ex-roi de Naples, cerné par la gendarmerie qu'il avait instituée lui-même, suivit ce ravin et gagna le rivage, où une barque était amarrée dans le sable. Il voulut pousser cette barque dans l'eau; mais elle était trop lourde et trop éloignée du bord. Il fut pris, et conduit à un petit fort construit sur un rocher que baigne la mer. Dans ce recoin le héros de l'empire a été fusillé immédiatement. Peut-être n'y avait-il que son royaume où l'on pût

Digitized by Google

trouver des soldats capables de tirer sur lui. La fin de Murat offre l'exemple le plus frappant du néant de ceux que la main de Napoléon avait élevés. Avec l'appui de son beau-frère, Murat était un type sublime de roi parvenu; après la chute de l'empire, ce n'est plus qu'un brave étourdi et malheureux. Trois fois seulement il essaya d'avoir une idée politique à lui. La première fut sa défection, la seconde sa campagne contre l'Autriche, qui coûta la vie à soixante mille hommes; la troisième fut son débarquement en Calabre, où il trouva une mort indigne de son grand cœur.

Les souvenirs de 1815 m'avaient rempli de tristesse, au point que je m'aperçus à peine de l'arrivée de miss Nancy sur le pont du bateau. Il me sembla d'ailleurs que la jeune fille répondait à mon salut d'un air froid et distrait; c'est pourquoi je restai dans mes réflexions. Bientôt nous entrâmes dans le détroit de Messine, et nous passâmes sans courir le moindre risque devant l'écueil de Scylla. Quant à Carybde, qui devrait être aussi connu que son rival, on ne sut pas m'en donner de nouvelles positives. Scylla étant sur la côte de Calabre, le proverbe antique a besoin, pour subsister, que Carybde soit du côté de la Sicile, car il faut qu'en voulant éviter l'un on se jette dans l'autre; cependant le vieux timonier du bâtiment assurait que Carybde était auprès de Scylla, sur le même rivage. Je m'adressai à un monsieur qui devait être fort savant, puisqu'il avait une grande carte de la Sicile. Ce monsieur ne parlait qu'allemand. Il nous fut impossible de nous entendre, et j'eus la consolation de tomber ainsi de Carybde en Scylla. Comme il arrive souvent, les pilotes et les gens du pays, qui devraient le mieux connaître les localités, ignoraient la chose la plus simple du monde. Si pourtant, comme je le croirais volontiers, le timonier a raison, et que les deux écueils soient voisins et non en face l'un de l'autre, la géographie dément de toute éternité un proverbe dont on se servira toujours en dépit d'elle.

C'est un moment pénible que celui d'un débarquement. Chacun se précipite sur ses bagages. Il y a des gens pressés qui heurtent les autres, comme si la terre-ferme pouvait leur échapper. Celui à qui on parlait tout à l'heure sur le ton de l'intimité ne vous connaît plus et jette autour de lui des regards farouches en pressant dans ses bras un sac de nuit. Au milieu du désordre, miss Nancy garda sa présence d'esprit. Elle descendit dans la dernière barque de transport, et cette circonstance, légère en apparence, me confirma dans l'idée que cette jeune fille avait à débattre de trop grands intérêts avec la vie pour s'émouvoir des petites choses.

Le *cameriere* de l'hôtel de la Victoire, en m'installant dans une

Digitized by Google

bonne chambre, ouvrit d'abord la fenêtre et plaça une chaise sur le balcon. A Messine et dans toute la Sicile, le balcon est une pièce importante de l'appartement. On y met des fleurs, on y porte de petites tables; on travaille, on lit, on passe une partie de la journée sur ces boudoirs aériens. Il va sans dire qu'on cause avec le voisin, et il est impossible que l'amour par les fenêtres ne soit pas une chose fréquente. Dans les villages, la plus pauvre paysanne a un balcon pour prendre l'air pendant la nuit. Les chansons populaires de la Sicile sont des sérénades, ce qui prouve bien que les amoureux rôdent souvent sous les fenêtres, et que leurs belles viennent volontiers au balcon.

Tandis qu'on préparait le dîner, je pris mon chapeau pour aller voir l'aspect général des rues, chose de conséquence et sur laquelle je décide à l'instant si une ville aura l'avantage de me plaire. Le port de Messine est le meilleur et le plus vaste de la Méditerranée. Par sa position, il devrait être le dépôt d'un commerce immense, et cependant on y remarque à peine quelques navires étrangers qui viennent chercher des oranges. La ville est belle et régulière, traversée dans sa longueur par deux grandes rues parallèles. Avant d'atteindre au bout de la rue Saint-Ferdinand, j'étais frappé de l'aspect morne et décoloré de Messine. Il y a d'autres villes malheureuses en Sicile, ou plutôt cette Irlande silencieuse du Midi ne sera jamais heureuse tant qu'elle restera dans les conditions où elle se trouve; mais Messine paraît arrivée à un découragement complet. On n'y essaie même plus le commerce de détail. On se console du repos forcé en dormant nuit et jour. Pour obtenir d'un marchand qu'il veuille bien vous vendre sa marchandise, il faut saisir le joint et lui demander audience à l'heure qui lui convient, sans quoi il ne se dérangera pas d'une minute pour vous servir. En sortant de Naples, où la population turbulente ferait dix lieues pour un baïoc, la transition est sensible. Du reste, point de monumens ni de musée; rien qui intéresse les arts à Messine; elle n'a plus que son beau nom et son admirable climat, ce qui est bien quelque chose. Les rues n'y ont pas été balayées depuis le temps des premières colonies grecques. Jamais je n'ai vu tant de poussière, de brins de paille et de papiers volans. Si on y regardait bien, je gage qu'on trouverait des manuscrits sur papyrus parmi ces feuilles vagabondes. Elles produisent des bruits étranges quand le vent les fait courir, et, dans quelques siècles, il faudra tirer Messine du fond des vieux papiers comme Pompeïa des cendres du Vésuve.

Souvent il m'arrive de laisser dans mon portefeuille les lettres de

Digitized by Google

recommandation pour les riches banquiers, mais je ne manque jamais de porter celles qui sont adressées à des artistes. J'avais deux hommes de talent à voir dans Messine, Aloysio, graveur distingué qui était parti depuis peu pour la France, et Panebianco, jeune peintre que je trouvai à l'ouvrage. Panebianco est auteur d'un fort beau dessin contenant quatre cents personnages, et qui représente l'entrée du roi de Naples à Messine, en 1837. La gravure en est commandée à Aloysio, qui voyage pour se perfectionner dans son art avant d'entreprendre cette grande tâche. Outre ce dessin, Panebianco me montra des projets de tableaux qui ne seront jamais mis sur la toile, entre autres un combat de chrétiens et de Sarrasins d'une vigueur remarquable. Je fus surtout charmé d'un gros cahier in-folio dans lequel étaient deux ou trois cents compositions à la plume représentant des groupes d'enfans et des sujets où l'imagination du peintre s'est livrée à toutes sortes de caprices. Dans son isolement, cet artiste éprouve souvent un doute cruel de lui-même. Il sent avec amertume la triste situation de l'homme de talent qui n'a pas de public, et il continue à produire, avec une constance digne d'éloges, une quantité d'ouvrages qu'on ne verra peut-être pas de son vivant. Je l'engageais à quitter Messine pour venir chercher à Paris les succès et le bien-être qu'il mérite; mais il me montra par sa fenêtre le ciel superbe du détroit, et il me répondit avec émotion qu'un bon Sicilien vivait et mourait dans son pays.

En rentrant à la Victoire, je vis miss Nancy parée d'une robe blanche et semblable à un ange de lumière. Elle avait parcouru la ville avec son père, et, n'y ayant rien trouvé de beau que le climat, elle appuya de toutes ses forces ma proposition de partir pour Taormine et Catane. Nous dînâmes tous trois ensemble à l'hôtel. La jeune personne se retira dans sa chambre au dessert, afin de laisser à son père le loisir de se griser, ce dont il s'acquitta d'une façon homérique, tandis que je faisais marché avec un loueur de carrosses pour le départ du lendemain.

A cinq heures du matin, mon gros Anglais se tira du lit péniblement, et nous montâmes en voiture, le père encore troublé de l'excès de la veille, la jeune fille ravie de voir un pays nouveau, et moi satisfait de l'assurance d'obtenir dans le cours du voyage la confiance de miss Nancy et le récit de ses amours.

La route de Messine à Catane réunit tout ce que la nature peut offrir de plus riche et de plus varié pour l'œil du voyageur. Située sous le même degré que Tunis, elle échappe à l'aridité de l'Afrique

Digitized by Google

par le vent de mer et le voisinage des montagnes. Sur la gauche, elle côtoie sans cesse le rivage, et à droite elle est coupée par des torrens. D'un côté on voit la ville de Reggio sur la pointe de la botte italienne, et de l'autre la tête blanche de l'Etna. Les orangers donnent une ombre noire que le soleil ne perce jamais, et répandent au loin une odeur délicieuse. Les chênes-verts, les tulipiers, les myrtes et les catalpas, qui semblent vulgaires aux gens du pays, ont pour l'étranger un air de luxe qui change les bois en jardins et en parcs. Le chemin est entièrement bordé par ces énormes cactus qui portent la figue d'Inde et ressemblent plutôt à des excroissances qu'à des plantes. Ces cactus poussent dans la pierre, sur les murailles, au milieu de la lave; il ne leur faut que de la chaleur, et, comme ils en ont de reste, ils se multiplient et produisent sans culture. Les plus grands ont jusqu'à douze pieds de hauteur. Ils entremêlent leurs énormes raquettes en formant des groupes bizarres, tantôt rampant sur la terre comme des serpens, tantôt dressés en l'air et tordus par des convulsions. Souvent ils se rangent en bataille, et tout à coup ils s'entassent par pelotons dans un espace étroit, où ils figurent une mêlée grotesque. Les paysannes qui font sécher leur linge sur les figuiers d'Inde leur prêtent encore des vêtemens fantastiques dont le hasard les affuble aussi bien que Callot l'aurait pu faire. C'est, du reste, une plante fort utile que le cactus; elle ramène la terre végétale sur la lave, où elle seule parvient à prendre racine pendant un siècle entier avant que d'autres plantes y puissent venir, et elle prodigue par millions ses gros fruits succulens à la portée de toutes les fortunes.

Avant d'arriver au village appelé les Jardins, la voiture s'arrêta, et le postillon, nous montrant un sentier qui grimpait à travers les rochers, nous apprit que c'était la route de Taormine. Un enfant nous servit de guide, et nous montâmes intrépidement malgré le soleil quelque peu africain qui nous tombait sur les épaules. Les Grecs, qui avaient choisi cette roche escarpée pour y construire une ville de luxe, n'étaient pas gens à se contenter d'un chemin praticable pour les ânes et les chèvres. Il a vraisemblablement existé une grande route de Taormine creusée dans la pierre, et que les éboulemens auront détruite. Miss Nancy courait comme une biche dans le sentier escarpé; l'Anglais, à l'abri sous un vaste parasol, commença bientôt à pousser des gémissemens douloureux. J'avais peine à m'empêcher de rire en voyant cet Alcide se donner des airs de petite maîtresse; mais, en m'approchant de lui, je reconnus que des gouttes de sueur lui coulaient sur le front; sa pâleur était effrayante, et la contraction

Digitized by Google

des muscles du visage prouvait que sa détresse n'était pas une feinte. Le désordre quotidien que la boisson apportait dans ses organes ne lui laissait plus de force pour les exercices du corps, et le moral même était singulièrement abattu; la peur et le découragement le prenaient pour une simple demi-heure de marche par une chaleur encore supportable. L'Angleterre périra par l'intempérance, comme Alexandre-le-Grand. Quelque jour les cent millions d'Indiens qu'elle domine se lasseront d'obéir, et le capitaine d'artillerie qui gouvernera la première province insurgée sera averti trop tard par un envoyé ivre. Il aura besoin lui-même d'un délai de douze heures pour cuver le punch de la veille. Son courrier, gonflé de liqueurs fortes, crèvera au soleil sur la route de Calcutta, et quand la nouvelle parviendra enfin au palais du gouverneur-général, elle le trouvera sous la table.

L'antique Taormine était placée sur l'un des grands pains de sucre qui servent d'avant-garde à l'Etna. Les guides vous montrent avec soin des débris d'aqueducs fameux qui avaient jadis quatorze milles de longueur, des restes de temples, de piscines et de naumachies dont on voit à peine quelques pierres ensevelies dans la terre; mais le morceau le plus curieux et le seul vraiment beau est un théâtre grec, dont le pareil n'existe nulle part. Les colonnes, la scène, les couloirs, sont encore debout, et les gradins sont prêts à recevoir des spectateurs. Sauf les réparations et les légers changemens faits par les Romains, le monument est entièrement dorique. Sa position au sommet le plus élevé de la montagne l'a préservé de l'enterrement sous les décombres des constructions voisines; il domine la ville et les autres montagnes, à l'exception de Sainte-Marie-de-la-Roche et du château-fort. Comme dans tous les théâtres grecs, le fond de la scène est à jour; la décoration, qui se composait du paysage même, est par conséquent à sa place. Les spectateurs de droite avaient pour horizon la vallée des Jardins et la pleine mer; ceux de gauche, l'Etna, et la chaîne de lave que le volcan dirige sur Catane, comme un grand bras noir suspendu au-dessus de cette éternelle victime de sa colère. C'était par cette coulisse qu'Hercule arrivait chez Alceste, et que Thésée faisait son entrée en revenant de ses voyages.

Une fois qu'on a regardé ce théâtre et ce point de vue unique au monde, on n'a plus d'yeux pour les maisons d'architecture normande. Quant aux églises et couvens, nous aurions eu fort à faire pour les examiner, car Taormine, moins grande que Saint-Cloud, renferme trente-neuf édifices consacrés à la religion.

Digitized by Google

De Taormine à Catane, l'Odyssée pourrait servir de guide en Sicile. Vous passez devant la caverne de Polyphème, la grotte de Galatée, le puits de Vénus, les écueils des Cyclopes, et enfin la plage d'Ulysse, où ce Grec malencontreux vint aborder pour son malheur.

De quelque part qu'on fasse son entrée dans Catane, on traverse des déserts de lave. Le fléau a souvent passé près de sa victime sans l'atteindre. Il s'y reprend à plusieurs fois avant de la frapper, et depuis qu'elle existe, il n'y a encore réussi que quatre ou cinq fois. Ces déserts ont un aspect sinistre. La lave est venue souvent livrer bataille à la mer. Comme la Méditerranée ne pouvait pas avoir le dessous, il fallait bien que le fleuve de métal bouillant finît par s'éteindre; mais son agonie a été terrible. La lave saisie par l'eau a fait des bonds et des écarts prodigieux; elle a parsemé la mer de cônes, de champignons volcaniques et de petites îles où la végétation revient peu à peu. Ce passage dangereux empêche les bateaux à vapeur d'aborder à Catane tant que la saison n'est pas parfaitement sûre, et l'originalité du pays n'y a rien perdu. Au bout de ces champs désolés, on trouve tout à coup une ville riche et bien construite.

On ne sait pas au juste combien de fois Catane a été dévastée. Elle le fut probablement à des époques très reculées. Le tremblement de terre de 1169 n'en laissa pas une pierre debout, et quinze mille habitans périrent sous les ruines. Dans la fameuse éruption de 1669, elle fut enveloppée entre deux torrens de lave d'un mille de largeur, qui en consumèrent une partie. Le terrain de la montagne s'abaissa d'une centaine de pieds, et se releva au bout de deux heures avec une forme nouvelle. Cette étrange convulsion n'atteignit que faiblement Catane, et d'ailleurs le fleuve de lave s'arrêta par miracle devant les murs du couvent des Bénédictins. Un peintre calabrois appelé Mignémi a représenté ce phénomène avec une grande fidélité dans une fresque placée sur le mur de la sacristie du Dôme. Le mal n'était pas grand, et on l'avait promptement réparé, lorsqu'en 1693 un nouveau tremblement de terre acheva la destruction de Catane en quelques minutes.

La ville nouvelle ne date que de 1713, vingt ans suffirent pour la reconstruire. Dans plusieurs quartiers, la lave même a fourni des fondations très solides. Les rues sont larges et pavées en dalle, et tout y a l'air neuf et riche, sauf quelques palais lézardés avant l'âge, par le dernier tremblement de terre de 1819, car la ville n'en a pas fini avec son voisin. En regardant, de la place du Dôme, la pente rapide qui descend de l'Etna, et qui semble faite exprès pour conduire la

Digitized by Google

lave dans l'intérieur de Catane, on s'étonne du courage et de l'insouciance d'une population qui n'a pas voulu s'éloigner de quelques lieues pour vivre paisiblement hors des atteintes du volcan. Mais si on gravit la montagne, et qu'on regarde Catane des hauteurs où Empédocle laissa ses pantoufles, en voyant la ville comme un point perdu dans l'espace, on se rassure, et on comprend combien il faut que le hasard se donne de peine pour la frapper. Il est certain cependant que l'existence de Catane est éternellement suspendue à un calcul de probabilités qui doit finir par amener son anéantissement, et que cinquante mille habitans jouent leur vie sur une martingale qu'ils perdent toujours une fois environ en quatre siècles.

Aujourd'hui, c'est une grande rareté en voyage que de rencontrer des costumes, et vraisemblablement dans quelques années il n'y en aura plus nulle part, même en Chine, où les Anglais sauront bien introduire l'ingénieuse queue de morue et le chapeau de carton. Les femmes de Catane ont pourtant un costume particulier qu'elles n'ont jamais voulu quitter, malgré l'empressement du reste de la Sicile à adopter les modes du continent. Les Catanaises portent une grande mante de soie noire qui les enveloppe entièrement comme un domino. On ne leur voit que le visage et le bout des pieds. Celles qu sont bien faites savent habilement marquer la taille, en croisant leurs bras par-dessous cette mante, et comme la jeunesse et la beauté sont choses de résistance, on les distingue aisément à travers les plis de ce vêtement mystérieux. De loin, ces femmes semblent aller en procession au convoi des générations englouties par les catastrophes; mais elles n'ont de funèbre que l'écorce; au fond de leurs capuchons brillent des yeux sarrasins dont les paupières ne s'abaissent jamais, et qui lancent des feux volcaniques comme ceux de l'Etna. Elles vous regardent l'étranger avec un air intrépide que les organisations de l'Occident ne supportent pas sans peine. La jeune fille catanaise ne s'arrête pas à une modestie de convention. Pour peu que vous excitiez sa curiosité, elle la satisfait, dût-elle pour cela braquer sur vous ses prunelles siciliennes pendant un quart d'heure. Après avoir été troublé ou déconcerté plusieurs fois, je voulus un jour prendre mon grand courage, et mesurer jusqu'où irait la force du regard d'une jolie dame assise à son balcon. Je jouai le même jeu qu'elle. Nous nous regardâmes indéfiniment, et nous y serions encore, si une autre personne ne fût venue se mettre en tiers sur le balcon. Il m'eût été plus facile de faire baisser les yeux au lion du Jardin des Plantes. L'apparence monacale du vêtement ajoute encore à la puissance du

Digitized by Google

regard des Catanaises; on s'approche avec un certain respect, comme si on voyait une nonne de quelque ordre austère, et au lieu de la pudeur religieuse, on trouve l'air ouvert et peu farouche d'une héroïne de Boccace.

Les tremblemens de terre n'épargnant pas plus les édifices grecs que les modernes, il ne reste à Catane d'autres antiquités que les vestiges d'un théâtre; encore faut-il les examiner de près au fond d'un souterrain. Avec les débris des morceaux les meilleurs, on a formé plusieurs musées assez beaux. Celui du prince Biscari est le plus complet. Le couvent des Bénédictins contient aussi des richesses en tableaux, statues, vases grecs, bas-reliefs, sculptures de Gaggini, le Michel-Ange de la Sicile, ce qui veut dire que la Sicile n'a pas de Michel-Ange. Les jardins de ce couvent sont délicieux. L'orgue de l'église, qui passe pour le premier de l'Europe, est l'ouvrage d'un moine calabrois qui vint mourir à Catane dans le siècle dernier. Ce bon moine, homme simple et plein d'humilité, n'était pas seulement un ouvrier de génie; il composait de la musique sacrée, et jouait admirablement de cet orgue pour lequel il avait la tendresse d'un père. On l'enterra au pied de son chef-d'œuvre; il s'appelait Donato del Piano. La ville de Catane est éminemment musicienne; on y compose, comme à Naples, une foule de chansons populaires, qui se répètent partout avec une espèce de fureur, et qui vivent quelques semaines.

Miss Nancy aimait passionnément la musique; mais le ciel ne l'avait pas favorisée d'une voix juste, elle ne put jamais apprendre l'air qui était en vogue, pendant notre séjour. Après avoir chanté faux trois jours durant, avec cette grace angélique que les jeunes filles savent mettre à tout ce qu'elles font, elle y renonça en riant de tout son cœur.

Bellini était de Catane. Un loueur de carrosses à qui j'avais affaire me montra une maisonnette dans une rue détournée :

— Monsieur, me dit-il, c'est ici que demeurait notre Bellini. Avant de partir pour Naples, il n'était pas bien riche. Nous l'aimions beaucoup, sans savoir que ce fût un grand homme. Tous les ans, au mois d'octobre, il me demandait un carrosse avec trois chevaux, pour aller aux fêtes de l'Etna, et il en ramenait quelque petite *innamorata*, qui s'attachait à lui pour une couple de mois. Au lieu de courir après la gloire et la fortune, s'il fût resté dans son pays, il irait encore aux vendanges, et ne se serait pas fait vendanger lui-même.

Digitized by Google

Au balcon de la chambre qu'avait occupée Bellini, était un écriteau où on lisait : « *Si loca.* » Je rentrai en songeant à la fin prématurée de cet aimable compositeur, et dans mon attendrissement, je ne pouvais m'empêcher de savoir mauvais gré à miss Nancy de sa voix fausse. C'était une prévention injuste; elle avait assez de goût pour aimer et sentir la musique, et il n'en faut pas davantage. Le lendemain, qui était le jour de Pâques, nous allâmes écouter l'orgue des Bénédictins, Les voûtes de l'église frémissaient. L'ame de Donato del Piano voltigeant dans les tubes ajoutait ses inspirations au faible talent de l'organiste. Les sons étaient si beaux, qu'il n'importait guère que le morceau fût bien ou mal choisi. Il m'a toujours semblé que la symphonie et les orgues donnaient une espèce d'ivresse intellectuelle. Si on pense aux personnes qu'on aime, on les aime davantage; si on se rappelle une circonstance de sa vie, elle vous revient à la mémoire si vivement, qu'on ne distingue plus le passé du présent. Les émotions se succèdent rapidement, et quelquefois elles suivent par une espèce de logique la marche du morceau, comme si dans votre ame certains sentimens répondaient à chaque modulation harmonique. C'est un état délicieux où on voudrait demeurer longtemps; mais ordinairement, une fois le calme revenu, on se retrouve plus faible qu'auparavant. Miss Nancy était de mon avis, et me confessa qu'elle avait été fort remuée par l'orgue des Bénédictins.

— La musique, lui dis-je, n'est pas la seule chose qui puisse ranimer agréablement les souvenirs. Il peut suffire de la compagnie d'une personne amie dont l'intérêt réponde à votre confiance, comme nos imaginations répondaient aux accords de l'orgue. Racontez-moi vos pensées et vos peines; j'aurai le plaisir de l'auditeur, et vous celui de l'organiste.

— Eh bien! je vous promets de vous les raconter.

— Mais quand donc?

— A la première occasion.

Miss Nancy se rapprocha de son père. Cette promesse lui était échappée sous l'influence de la musique et du bel orgue de Donato del Piano. Au lieu de rechercher l'occasion, elle parut la craindre et la fuir. Je me dépitais, lorsque je vis entrer dans ma chambre le curé de la paroisse, en surplis, et suivi d'un enfant de chœur portant l'eau bénite. Je m'attendais à quelque demande d'aumône. Le curé se tourna vers le lit, l'aspergea copieusement, et fit voler en l'air l'eau bénite dont une large goutte tomba sur mon papier à lettres.

— Signorino, me dit le bonhomme, excusez-moi; c'est l'usage

Digitized by Google

dans notre pays de porter dans les maisons, une fois par an, les bénédictions de l'église.

— Que je vous excuse, monsieur le curé? Cette parole me fait de la peine. Vous avez donc cru voir de l'étonnement sur mon visage, peut-être de l'ironie? Vous vous êtes trompé; je ne ris pas des choses saintes, et je ne repousse les souhaits bienveillans de personne. Je suis même superstitieux sur cet article.

Le curé me souhaita toutes sortes de prospérités avec un sourire paternel. Je croirais volontiers que sa visite m'a porté bonheur.

De grands évènemens ont souvent de petites causes. Pascal l'a dit dans ses *Pensées*, et quelques philosophes de l'antiquité l'avaient déjà remarqué. Miss Nancy prétexta, le soir, un mal de tête et ne vint pas dîner. Une indisposition de femme peut avoir plusieurs sens différens, comme l'oracle de Delphes. Que celle-ci exprimât la peur, l'hésitation ou la modestie alarmée, j'y répondis par le chagrin, et je résolus, dans ma sotte colère, de mettre un départ improvisé en balance avec cette migraine. Je descendis sur la place de l'Éléphant, où se tiennent les voiturins, pour m'informer des moyens de faire une excursion à Syracuse. Les seuls modes de transport, de Catane à la capitale de l'ancienne civilisation en Sicile, sont les mulets ou la *letiga*, à moins qu'on ne préfère se servir de ses jambes, ce qui est l'expédient le plus prudent et le seul vraiment sûr. N'ayant pas reçu de la nature un appareil locomoteur assez puissant pour entreprendre une course de quarante-quatre milles dans un jour, je me déterminai en faveur des mulets. Un étranger qui voulait aussi partir le lendemain me proposa de l'accompagner. Il est inutile de dire que c'était encore un Anglais.

On nous éveilla de bon matin. Mon compagnon perdit une heure à lacer ses souliers, une autre à demander du lait chaud. Huit heures sonnaient quand il parut enfin. Le guide nous conduisit à pied jusqu'à la porte de la ville à cause du pavé trop glissant. Aussitôt que le seigneur anglais fut perché sur sa mule chargée de bagages, il fut saisi d'une frayeur mortelle et déclara qu'il ne pouvait pas aller ainsi. De mon côté, le regret me prenait à la gorge; je voyais l'image de la jeune miss qui me disait adieu pour toujours.

— Signori, nous crie le guide, vos excellences n'auront pas fait cinquante pas qu'elles ne voudront plus descendre de la journée tant mes mulets ont le pied doux.

— Voulez-vous essayer? dis-je à l'Anglais.

— Essayons, j'y consens. Bon Dieu! je ne trouve pas mon équi-

Digitized by Google

libre. Holà! muletier, je vous offre une piastre pour rompre notre marché.

— Comme il vous plaira, excellence.

Pendant ce temps-là les mulets avançaient toujours.

— Tenez, monsieur, repris-je, remettons notre décision à la volonté du hasard. Jetez une piastre en l'air; la *face* sera pour le départ, et la *pile* pour le retour à Catane.

La piastre tomba pile, comme on dit au collége.

— Le ciel soit loué! s'écria l'Anglais, nous restons. Cependant je dois avouer que l'assurance me revient et qu'on n'est pas trop mal sur ce mulet.

— Eh bien! il faut jouer le coup en partie liée. Jetez la piastre une seconde fois, et nous tirerons ensuite pour la *belle*.

La piastre tomba encore pile.

— Nous devons rester, dit l'Anglais; si nous partons, il nous arrivera quelque malheur.

Deux pigeons traversèrent la route et se perchèrent sur un mur. En bon langage d'augures, ils m'engageaient à retourner en arrière; mais qui est-ce qui retourne jamais en arrière après avoir marché un demi-mille?

— Qu'en pensez-vous? demandai-je à l'Anglais.

— Nous ferons ce que vous voudrez.

Mon mulet avait de grandes oreilles à poils ras qui ressemblaient à du beau drap de paletot. Ces oreilles d'un aspect comfortable, l'air calme et assuré de l'animal, me firent plaisir à voir.

— Le sort en est jeté, m'écriai-je, j'irai à Syracuse.

— Et moi aussi; mais il faut arriver ce soir. Vous entendez, muletier? nous ne voulons pas coucher dans un village.

— Excellence, vous êtes le patron, c'est à vous de commander.

— Nous voulons dormir cette nuit à Syracuse.

— Je comprends très bien. Si les bacs sont prêts pour passer l'eau, si nous trouvons un bateau à Lagnone, si le pont n'est pas rompu et que les torrens ne soient pas trop enflés, il suffira que nous allions bon train pour trouver les portes ouvertes.

— Comment! est-ce qu'on ferme les portes?

— Excellence, oui. Tous les soirs au coucher du soleil; mais on les ouvre le matin. *Chéragouse* est place de guerre : belle forteresse! beaux remparts! il faut voir cela.

— Nous sommes perdus, monsieur, dit l'Anglais; nous dormirons dans quelque village abominable.

Digitized by Google

— Excellence, non. Nous avons le bourg de Priolo, où l'on trouve une auberge, de bons lits, du poulet, du pain pour les seigneurs étrangers. En marchant bien, nous pouvons être à Priolo avant la nuit.

La perspective se rembrunissait à chaque parole de notre guide; mais, fût-elle devenue plus noire que l'enfer, nous n'aurions plus reculé. La route était charmante, égayée par les groupes comiques des cactus, et animée par la fièvre chaude du printemps de la Sicile. Le zéphyr mélangeait les parfums des citronniers et des genêts d'Espagne. Les lézards couraient entre les pieds des mulets, qui faisaient sortir de chaque touffe d'herbe des alouettes et des essaims d'insectes. Les bœufs, couchés dans les bruyères, sonnaient leurs clochettes. On entendait d'un côté le bruit régulier des vagues sur le rivage, et de l'autre les sons languissans des cornemuses avec lesquelles de pauvres paysans savent prouver qu'ils ont le goût de la musique.

Après avoir passé très lentement deux rivières dans des bateaux avariés, et traversé le village de Lagnone, composé de six maisons, nous perdîmes de vue toute trace de chemin. Nous marchâmes pendant trois heures, tantôt dans l'eau de la mer, tantôt à travers champs, dans les landes, les joncs ou les broussailles. Un pont cassé nous arrêta. Il fallut descendre au bord d'un torrent et le sonder avec des perches. Nous prenions patience en écoutant des rossignols qui faisaient assaut de chansons. Tout à coup mon compagnon poussa un cri et se trouva étendu dans l'herbe. Son mulet l'avait déposé mollement par terre et se roulait sur le dos. Le seigneur anglais, indigné de ce procédé, ne voulait pas se relever que le guide ne l'eût vu dans la position fâcheuse où l'avait mis *cette vilaine animal*. Sauf ce petit accident, beaucoup de retards imprévus, assez de fatigue, et un soleil accablant, le voyage alla le mieux du monde jusqu'à Priolo, où nous entrâmes à la nuit.

Il faut avoir dormi sur les routes de la Sicile pour bien savoir ce que c'est qu'une mauvaise auberge. On nous offrit d'abord pour chambres deux cabanes sans fenêtres dont tout l'air respirable avait été absorbé. Le thermomètre y eût marqué plus de trente degrés, et je doute qu'une chandelle y eût trouvé assez d'oxigène pour rester allumée.

— Nous avons bien le salon, dit l'hôtesse; mais nous ne le louons pas à moins de trois carlins.

— Donnez-nous le salon. Nous paierons les trois carlins, bien que cela fasse vingt-sept sous de France.

Digitized by Google

Le salon était un garde-meuble, cuisine à deux lits, encombré de caisses, de vieux bâts d'âne, de harnais, de tonneaux et de chaudrons. Des hardes, des broches et des fouets pendaient aux murailles. On avait fait d'un mauvais fourneau le magasin d'avoine. Deux tréteaux de bois vermoulu surmontés de matelas crevés, d'où sortait de la filasse de chanvre, portaient effrontément le nom de lits. Des chats campaient au milieu de ce chaos; il fallut un combat à outrance pour les expulser. La patrone d'auberge tira d'une commode des draps chiffonnés et d'une propreté plus que suspecte, qu'elle nous montra fièrement en demandant si nous avions jamais vu de la *biancheria* aussi ragoûtante que celle-là. Cette admiration pour son galetas me découragea complètement et coupa court à toute réclamation.

Le souper, composé d'un poulet dur, d'une omelette et d'un bon fromage appelé *ricotta*, nous parut délicieux. Tandis que mon compagnon se mettait au lit résolument sans rien examiner, je m'installai sur la table pour passer la nuit à lire, à la clarté d'une mauvaise lampe. Le seigneur anglais s'endormit profondément.

J'avais un exemplaire d'un roman qui a fait quelque bruit à Naples, et dont la police avait arrêté la publication. L'auteur, M. Ranieri, jeune homme de mérite, a été un moment emprisonné. Une dame qui ne le connaissait pas fut assez généreuse pour s'intéresser à son malheur, et obtint sa mise en liberté. Il ne faut pas oublier de dire que cette dame est une Française. J'ouvris le roman de *Ginevra*, prévenu en faveur de l'ouvrage par les infortunes de l'auteur.

L'héroïne est un enfant trouvé; on la maltraite à l'hospice, quoique douce et gentille. A l'âge de quatre ans, elle est adoptée par une vieille femme qui en fait une gardeuse de dindons. Elle tombe ensuite entre les mains d'une mendiante qui la martyrise horriblement. A sept ans, la pauvre fille devient la servante d'une vieille locandière chez qui habitent des étudians misérables et voraces. Battue par la locandière, rudoyée par les sauvages étudians, et contrainte à des travaux au-dessus de ses forces, l'héroïne se trouve dans un état de souffrance et d'abjection qui finit par fatiguer le lecteur. Il ne me semble pas naturel qu'une petite fille jolie et bonne ne rencontre que des oppresseurs et jamais un visage ami. Il n'est pas vrai que tout le monde s'entende contre l'enfance et la faiblesse; l'auteur me paraît avoir accordé une trop grosse part au mal. Cependant les tableaux de la vie des étudians contiennent des détails très curieux. L'intérieur crapuleux de la locanda est peint avec un

Digitized by Google

véritable talent. On peut reprocher seulement au romancier un défaut qu'il partage avec beaucoup d'écrivains italiens, celui de déclamer et de donner des réflexions qui devraient être laissées au lecteur. En voyant comme Ginevra excite la pitié du narrateur, celui qui tient le livre ne se sent plus autant d'envie de s'apitoyer. Cette forme pleureuse est précisément l'antipode de la méthode française, qui veut de la concision et de la sobriété. D'ailleurs l'institution des enfans trouvés, qui est attaquée outrageusement dans cet ouvrage, n'en demeure pas moins un établissement philantropique d'une utilité incontestable, dans un pays où, s'il était supprimé, une foule de nouveau-nés périraient infailliblement.

Un rat qui était venu manger les restes de notre souper fut la cause de ces critiques, auxquelles je n'aurais pas pensé s'il ne m'eût dérangé dans ma lecture.

Ginevra, parvenue à l'âge de quinze ans, finit par aimer et par être séduite. Elle tente de se noyer; on la sauve, et, après bien des aventures, un beau jour son lâche amant veut la tuer pour se débarrasser d'elle. — Que va-t-il arriver, grand Dieu!

Un gémissement douloureux répondit à cette exclamation. Mon voisin sauta hors du lit; une bête venimeuse l'avait mordu au front. Après examen, il fut décidé entre nous que ce devait être un mille-pieds ou une araignée. L'Anglais, dans une pose dramatique, faisait la grimace, et montrait avec emphase des insectes énormes qui couraient sur les murs :

— Je vous le disais bien, monsieur le Français, qu'il fallait rester à Catane...

Mais tirons un voile sur les calamités de la Sicile, et fermons le livre de *Ginevra*. Les mauvais jours ne sont rien en voyage, auprès des mauvaises nuits. La scène se termina par un serment solennel de ne jamais coucher ailleurs que dans les grandes villes, serment qu'on oublie aussitôt que le jour paraît.

A peine grimpés sur nos mulets, nous ne pensions plus qu'à jouir de l'air du matin et à regarder le soleil sortir du sein de la mer pour embraser à la fois le ciel et l'eau. Des fragmens de colonnes et des traces d'une voie antique éveillèrent notre curiosité. Après deux heures de marche, nous nagions dans la joie au milieu des débris de l'ancienne Syracuse. Nous passâmes les ponts-levis et les fortifications de la ville nouvelle, et, avant le moment de la chaleur, nous étions à l'*albergo del Sole*, où nous avions des chambres très propres, de bons lits, et de l'eau fraîche venant de la fontaine Aréthuse. L'An-

Digitized by Google

glais eut seulement un retour de désespoir, parce qu'on lui servit par mégarde du café à l'eau de mer. Ce fut notre dernière mésaventure. L'auberge *del Sole* n'a qu'un petit défaut, c'est qu'on n'y mange pas. Les garçons vous regardent avec calme lorsque vous demandez à déjeuner, et vous répondent que vous n'êtes point chez un traiteur. Un pas de plus, et vous auriez le caravanserail oriental avec ses quatre murs tout nus.

En Italie, le caractère de la population change d'une ville à l'autre. La transition n'est pas moins sensible en Sicile. Syracuse est une des villes les plus réellement antiques qui soient au monde. Les habitans n'ont plus la pétulance moderne de ceux de Catane. La blancheur des visages, la hauteur des tailles, et surtout le type grec des traits, prouvent que le sang de la Sicile antique a résisté à l'occupation des Sarrasins. Les physionomies sont intelligentes et un peu dédaigneuses. On reconnaît volontiers le public indolent qui raillait les philosophes et couronnait les poètes. On retrouverait encore les descendans de ces soldats syracusains qui rendirent la liberté à des prisonniers athéniens en leur entendant réciter des scènes d'une pièce nouvelle d'Euripide. Le profil bien connu des médailles de Syracuse se rencontre à chaque pas sur les épaules des femmes du peuple. Les jeunes filles; en allant deux par deux chercher de l'eau, s'appuient l'une sur l'autre et portent des vases sur leurs têtes avec une grace qu'elles n'ont pourtant pas étudiée sur les bas-reliefs antiques. Les laveuses de la fontaine Aréthuse, presque entièrement nues, sont défendues par cette pudeur et cette dignité qui vous obligent à regarder chastement la Vénus capitoline et celle de Milo. Il faut avouer que les hommes sont moins beaux que les femmes, à Syracuse; mais toujours la nature a fait des nez écrasés. Nous savons par Socrate que tout le monde, à Athènes, n'était pas favorisé de la mine d'Alcibiade. Philopœmen, le dernier héros de la Grèce, avait les jambes beaucoup trop longues, comme l'a dit Plutarque, et les historiens n'ont pas mis en note tous les gros ventres et les dos voûtés qui se promenaient sous les portiques.

Selon Strabon, Syracuse renfermait jadis deux millions d'habitans, et sa circonférence était plus grande que n'est aujourd'hui celle de Londres. La ville moderne se compose seulement du quartier appelé autrefois *Ortigia*. Elle contient dix-huit mille habitans, c'est-à-dire la centième partie de la population du temps de Hiéron.

Les ruines sont hors des portes. L'aqueduc fonctionne encore. On voit les carrières où Philoxène aimait mieux retourner que d'ap-

Digitized by Google

plaudir les vers du tyran. La plus curieuse, celle qui fait l'admiration des étrangers, est l'oreille de Denis, qui présente un phénomène d'acoustique très mystérieux pour les Grecs, mais facile à comprendre pour un innocent candidat à l'école polytechnique. Le plus léger son parti du fond de cette caverne, devient un grand bruit par la répercussion de tous les points de la voûte. Le gardien en renouvelle sans cesse l'expérience et vous régale de l'échelle ascendante des échos, depuis le froissement d'un morceau de papier jusqu'à la détonation d'un pistolet, qui ressemble à un coup de tonnerre. Il suffit d'avoir fréquenté la classe de mathématiques, au collége, pour reconnaître que la voûte est taillée en forme de parabole, et que par conséquent tous les sons qui la frappent sont renvoyés en lignes droites parallèlement à l'axe de la courbe. Denis s'amusait, dit-on, à écouter les soupirs et les monologues de ses prisonniers d'une loge secrète, découverte depuis peu. Quoique ses vers fussent mauvais, j'ai peine à croire que ce tyran rimeur et romanesque fût absolument méchant. Une partie de ces *latomie* appartient au marquis de Cassale, qui en a fait des jardins charmans. Les papyrus y viennent avec la canne à sucre, préservés de la sécheresse et du vent par des remparts de rochers. Le reste dépend du couvent des capucins, et le jardin de ces heureux cénobites ne le cède que de fort peu à ceux du marquis pour le luxe et la variété des plantes.

Jusqu'alors le seigneur anglais n'était pas encore persuadé que nous en eussions fini avec notre mauvais génie. Il fallait une bonne fortune inespérée pour lui rendre sa confiance en son étoile. Cette bonne fortune nous tomba tout à coup du ciel. Au milieu de l'ancienne ville, entre le théâtre grec et l'amphithéâtre romain, est un petit village appelé San-Nicolao, dont l'église champêtre et recouverte de joncs semble une plante sauvage sortie des ruines de la splendeur antique. Nous étions au 20 avril, qui est le jour de la fête à San-Nicolao. Vers deux heures après midi, tandis que nous tâchions fort gravement de déchiffrer des fragmens d'inscriptions, nous vîmes arriver de plusieurs côtés des bandes de jeunes gens et de fillettes, violons et guitares en tête. En un moment le désert de marbre se peupla et retentit de cris joyeux; les tarentelles s'établirent sur les plates-formes des tombeaux. Du chemin creux de la nécropole, où nous étions assis à l'ombre, on voyait se détacher sur un ciel d'airain les couples de danseurs et les pieds nus des jeunes filles. Le seigneur anglais tira ses crayons avec le plus grand calme et se mit à dessiner,

Digitized by Google

en déclarant qu'il était satisfait et payé de ses infortunes. Les danses terminées, on mangea, non sur l'herbe, mais sur les pierres et dans les *latomie*. Un bon père de famille, qui dînait avec ses enfans à l'entrée de la tombe d'Archimède, m'offrit une tranche de jambon et un verre de *moscatella* que j'acceptai avec empressement. La fête dura jusqu'au soir. Nous rentrâmes tous à la ville une demi-heure après le coucher du soleil, les uns à pied, le plus grand nombre sur des ânes, le seigneur anglais et moi sur nos mules, car il n'existe à Syracuse que trois carrosses, et j'ignore sur quels chemins ils peuvent rouler. Nous ne sommes pas au temps d'Agathocle, dont l'habitation est aujourd'hui en fort mauvais état. Quant au célèbre temple de Diane qu'on venait voir du fond de la Grèce, il en reste deux colonnes qui passent dans une armoire où un notaire met ses vieux souliers. Pour la faible rétribution de cinq sous la cuisinière vous montre les deux colonnes, et les souliers par-dessus le marché.

Cette dernière merveille une fois examinée avec le soin qu'elle méritait, il ne nous restait plus qu'à retourner à Catane. Le seigneur anglais me déclara nettement qu'il ne ferait pas la route à cheval pour des raisons à lui connues. Nous montâmes donc dans une *letiga*. La letiga est une boîte étroite et longue, à deux places, portée par deux brancards dont les extrémités reposent sur les dos des mulets. On est ainsi suspendu en l'air, et soumis aux vicissitudes des deux animaux qui vous soutiennent. S'ils tombent, vous tombez avec eux. Le mouvement contrarié de leurs pas forme une combinaison de petites secousses sur lesquelles le savant M. Poinsot pourrait ajouter un beau problème à son *Traité des Forces*. On doit se tenir bien droit, sous peine de faire chavirer la machine, et comme les mulets ont chacun une vingtaine de clochettes au cou, il est inutile de pousser des cris que personne n'entendrait. Entre le procédé des chemins de fer et cette façon de voyager du temps de la bataille de Lépante, il y a quelques échelons à franchir. Notre letiga, du reste, était belle quoique très vieille et toute fendue. On l'avait ornée au dehors d'un papier peint, et l'intérieur contenait des tapisseries d'un âge respectable. Elle avait dû servir aux courtisans de don Juan d'Autriche, et depuis au grand Caraccioli, lorsqu'il vint en Sicile abolir l'inquisition.

Les mulets, liés entre eux par les brancards, se gênaient l'un l'autre dans leur marche. Au bout de trois lieues, ils avaient déjà fait une douzaine de faux pas. Le guide qui nous avait amenés nous ayant rejoints avec ses deux mules, je repris ma monture de la veille, et

Digitized by Google

je laissai le seigneur anglais dans sa boîte. J'arrivai de bonne heure à Catane, cherchant une excuse à donner à miss Nancy pour mon absence de trois jours, et ne trouvant que des raisons détestables. Je courus à l'hôtel de la Couronne. Le patron m'apprit qu'un bateau à vapeur était venu la veille à Catane, et que la jeune miss s'était embarquée pour Malte avec son père.

— Cette aimable demoiselle, ajouta ce maudit homme, a écrit un beau certificat de contentement sur le livre de mon auberge,

— Donnez-moi vite le livre, que je voie ce certificat.

Il était impossible qu'il n'y eût pas quelque petit mot dont le véritable sens ne devait être intelligible que pour moi. J'ouvris le registre d'une main tremblante. Une page entière était couverte de cette écriture gracieuse et penchée que possèdent toutes les jeunes filles de la Grande-Bretagne. Miss Nancy commençait par louer le zèle et les soins de M. Abate, le patron de la Couronne. Ensuite elle se plaignait de n'avoir point trouvé de beurre frais depuis sa sortie de Naples; puis elle terminait le morceau par cette réparation éclatante faite à la Sicile, et que je transcris textuellement :

« *Y beg to recommand in very strong terms the* ricotta *of the country. In many parts of Italy, it is preferable to the butter, and if fresh, is always excellent; but as prepared by signor Abate's direction, it is supra-excellent, and would be an acceptable addition to any English breakfast-table.* »

Avec de la bonne volonté, j'aurais su découvrir une allusion très fine dans cet éloge pompeux du fromage blanc, une intention romanesque dans cette *supra-excellence* de la *ricotta* préparée à la Couronne, un mystère délicatement déguisé sous cette *acceptable addition à toute anglaise table de déjeuner*. Il ne me fallait qu'une heure ou deux de méditation, et j'étais au moment de saisir le mot de l'énigme, lorsqu'un incident grave vint me tirer de ma rêverie. En me promenant sur la place, je me trouvai face à face avec le muletier de la letiga. Cet homme, qui s'appelait don Trajano, et qui portait bien son nom, ne s'émouvait jamais de rien, et ne répondait qu'en dialecte sicilien.

— Eh bien! lui dis-je, où donc est le signor anglais?

— *E cascatu.*

— Comment? il est tombé!

— *Già; a Lagnone.*

— Dans le précipice de Lagnone?

— *Già.*

Digitized by Google

— Il s'est tué?

— *Gnor no.*

— Dieu soit loué! Il s'est cassé un membre?

— *Gnor no.*

— Que s'est-il donc fait?

— *È un pò sbalurditu.*

— Il est étourdi du coup? Et où l'avez-vous laissé?

— *L'avemo lasciatu a Lagnone.*

— Comment cela est-il arrivé?

— *Il mulo non avea ben magnatu.*

— C'est que vous ne nourrissez pas assez vos mules.

— *Già.*

Lagnone n'est qu'à huit milles de Catane. Nous y allâmes plusieurs personnes ensemble. Le seigneur anglais était debout, un peu troublé de la secousse, la caisse de la letiga ayant roulé sur un penchant de trente pieds environ. Il n'avait aucune fracture et ne se sentait pas malade; mais il ne voulait plus entendre parler ni de letiga, ni de mulets, ni d'aucun moyen de transport quelconque par les chemins siciliens, dont il appréciait la juste valeur. Il ne restait donc absolument que ses jambes qui n'eussent pas perdu sa confiance. Au bout de trois jours passés à Lagnone dans un cabaret, où il ne put fermer l'œil un instant, il se crut suffisamment reposé. On le vit arriver à Catane, le bâton à la main. Deux heures après, il était dans le courrier de Messine, et le lendemain sur le bateau postal de Naples, bien décidé à ne plus voyager que sur des routes royales.

PAUL DE MUSSET.

(*La suite à un prochain n°.*)

Digitized by Google

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

AMORGOS. — NIO. — SIPHNOS.[1]

Nous revînmes à Amorgos par la montagne même, au lieu de suivre la route que nous avions déjà prise. Tout près de la ville, un spectacle assez caractéristique nous arrêta : les deux côtés du chemin sont garnis de puits; il y en a plus de soixante à quelques pas l'un de l'autre, car chaque famille d'Amorgos a en cet endroit son puits héréditaire, fournissant de fort bonne eau. La même source alimente probablement tous les puits. Cet endroit est à de certaines heures le rendez-vous général des jeunes filles d'Amorgos, qui viennent puiser l'eau dans la grande urne antique. Là les cercles se forment, les conversations s'engagent, les caquets se multiplient, les bruits de la ville se répandent. Tout s'y prépare, s'y arrange et s'y brouille. Les jeunes Amorguitains, en général grands et vigoureux, affluent autour des jeunes filles qui, fort timides ailleurs, s'enhardissent beaucoup sur ce terrain privilégié. Le grand voile qu'elles portent dans la ville de manière à ne laisser voir que les yeux, se détache souvent ici, et les bandelettes flottent sur les épaules avec assez de grace.

(1) Voyez les livraisons des 23 octobre, 20 novembre, 11 décembre 1842, 1er et 20 janvier, 12 mars, 30 avril et 28 mai 1843.

Digitized by Google

Ces femmes sont presque toutes grandes et belles; cependant leur teint pâle nous frappa; nous eûmes bientôt l'explication de cette particularité par un personnage qui vint se présenter à nous. L'île entière était depuis un mois en proie à une violente épidémie. Plusieurs en étaient morts, et ses trois mille habitans en étaient presque tous atteints. Plus de cinq cents personnes étaient fort malades d'une fièvre obstinée. Le seul médecin de la population dans ce moment de crise était un petit apothicaire sicilien, qui de Messine était allé s'établir à Santorin, et de Santorin était venu droguer et mettre au régime toute l'île d'Amorgos. Il avait expressément défendu qu'on tuât ni mouton, ni porc, ni volaille, et il ne permettait que les herbes et les légumes, avec de fréquentes lotions de sa propre prescription. C'était un personnage fort curieux à étudier, vêtu moitié à la franque et moitié à l'orientale, ayant presque oublié l'italien et ne parlant pas encore le grec, toujours pressé, toujours obséquieux, et sourd à l'extrême par-dessus le tout. Cet étrange médecin voulait nous droguer nous-mêmes, nous défendre l'usage de la viande, et nous mettre aux herbes et à ses lotions; mais nous l'eussions beaucoup plus redouté que l'épidémie du pays, et nous nous obstinâmes à préférer les prescriptions de notre cuisinier, qui, malgré tous les obstacles, nous avait préparé un excellent dîner.

Le lendemain, je consacrai la journée à visiter la ville, les habitans et les maisons. Je me fis apporter quelques antiquités et quelques médailles. On trouve à Amorgos une grande quantité de ces belles et grandes monnaies des Ptolémées; mais le prix qu'on demande de ces antiquités est presque toujours si élevé, qu'on ne peut songer à les acheter. Les Amorguitains s'imaginent que tout objet recherché par un Franc ne peut être que fort précieux, et ils ont de plus l'intime persuasion que leur finesse saura toujours se jouer de l'intelligence plus lente du Franc. Trois tours antiques sont encore debout en partie dans l'île d'Amorgos. La mieux conservée est celle qu'on aperçoit à environ une heure des ruines de Karkesia. L'église de Saint-George, située dans la ville, n'a de curieux que sa vasque de marbre, regardée comme miraculeuse, et aussi célèbre, mais moins productive, qu'au temps de la visite du père Saulger, qui ne croit qu'aux miracles catholiques, et parle fort légèrement de ce miracle d'une église grecque. « Pour l'urne de Saint-George, dit le père Saulger, c'est quelque chose de fort singulier, et où il est difficile de rien comprendre. A l'entrée de l'église dédiée à Saint-George, on voit un gros marbre enfoncé en terre, creusé et poli par dedans, à peu près en forme de ruche. Cette concavité se remplit d'eau et se vide d'elle-même sans qu'on puisse imaginer ce qui donne à l'eau ce mouvement et par où elle peut passer; car, outre que le marbre est très épais, il est si poli par dedans et d'une si grande continuité de parties, qu'on n'y aperçoit pas le moindre petit trou et la moindre interruption, sans parler de l'ouverture qui est toujours bien fermée à clé. Ce qui augmente l'étonnement, c'est que, dans l'espace d'une heure, l'urne se remplit et se vide visiblement plusieurs fois. En un moment,

Digitized by Google

vous la voyez pleine que l'eau regorge par-dessus, et un moment après, elle devient si sèche qu'il ne paraît pas qu'il y ait eu de l'eau. Comme la superstition se mêle partout, les gens qui ont quelque voyage à faire ne manquent pas de venir consulter l'urne. Si l'eau y monte, ils partent gaiement, et la course, disent-ils, sera heureuse; mais si l'urne est sans eau, ou que l'eau y soit basse, ils en tirent un mauvais augure pour le succès de leur voyage et ne partent pas, ou, si les affaires pressent, ils ne partent qu'à regret. Ce miracle prétendu qui fait tant de bruit par toute la Grèce est fort lucratif au papas qui a soin de l'église, car le concours des Grecs y est continuel. On y vient de fort loin, les uns sérieusement pour s'instruire de l'avenir, les autres pour être témoins oculaires de la chose, quelques-uns par divertissement et pour se moquer, comme j'ai fait quelquefois, de la crédulité de ces peuples. »

Je ne restai pas pour être témoin du miracle; je préférai aller visiter la cime de ce rocher droit et aigu auquel est adossée la ville d'Amorgos. On y monte par un rude escalier à travers les fentes du roc. Sur la cime, qui est fort étroite, s'élève aujourd'hui une petite chapelle. Il y avait probablement autrefois une tour de vigie dont il n'existe plus aucun vestige, si ce n'est quelques débris de maçonnerie sur l'un des côtés du précipice, mais sans aucun caractère d'architecture déterminée. On jouit de là d'une vue magnifique, surtout au coucher du soleil, qui ne s'est jamais manifesté à mes yeux avec plus de grandeur et de majesté. A l'extrémité de l'horizon se montraient les côtes de l'Asie mineure entre Samos et Rhodes. Le soleil se posait sur l'île d'Icaria et colorait de ses feux rayonnans une vaste étendue de mer sur laquelle surgissaient çà et là Pathmos, Leros, Calymna, Cos et Astypalia, qui du plus beau violet passaient graduellement au bleu foncé jusqu'à ce qu'elles disparussent dans la teinte obscure et unie du ciel et des eaux.

Avant de partir, le jour suivant, nous envoyâmes partout pour nous pourvoir de quelques-uns des excellens produits de cette île. Comme aucun spéculateur ne fait d'avance provision d'aucune denrée pour en disposer avec avantage en faveur de ceux qui peuvent en avoir besoin, nous fûmes obligés d'envoyer frapper à toutes les portes et nous eûmes véritablement grand'-peine à obtenir, aux prix les plus divers, ici une dizaine d'oques d'huile, là de bonnes feuilles de tabac, ailleurs de bons fromages ou du vin ou des fruits. Un bateau à vapeur aura promptement amélioré toutes les relations commerciales et agricoles par les bénéfices certains et réguliers que de bons produits assureraient aux habitans de cette île. Les productions de la terre y sont presque toutes d'une excellente qualité; mais ces précieux avantages servent bien peu, le despostisme des Turcs ayant trop long-temps laissé dans l'isolement toutes les parties de leurs possessions.

Je ne voulus pas quitter l'île d'Amorgos avant d'avoir fait une excursion aux ruines de sa ville antique la plus long-temps célèbre, celle de Karkesia. Depuis quatre jours, d'ailleurs, le vent du midi régnait avec violence, et, après avoir causé la grande pluie d'orage qui nous avait surpris en mer, il

Digitized by Google

avait continué à tenir le ciel tout trouble. Nous désirions nous diriger vers l'île d'Anaphi, et nous ne pouvions y parvenir si le vent continuait à tenir au sud. Nous résolûmes donc d'attendre jusqu'après le coucher du soleil pour prendre un parti, et pendant ce temps nous nous mîmes en route pour les ruines de Karkesia en passant par la scala de Catapola.

La route de Catapola à Karkesia tourne la montagne de Minoa, et suit toutes les courbures des côtes en remontant au-delà de l'entrée de la rade. On aperçoit çà et là quelques terrains cultivés, mais en fort petit nombre, et toute cette partie de l'île est sèche et rocailleuse. Il faut deux heures de trot de mule pour arriver du débarcadère à Karkesia. Cette ville antique était bornée par deux ravins profonds et par la mer. Du côté de la terre, entre les deux ravins, le sommet des montagnes est impraticable et lui sert aussi de défense. Pour parvenir à la ville il faut traverser le ravin dans la partie de l'*avlon* qui se joint au flanc supérieur de la montagne. Les murs helléniques se retrouvent de toutes parts çà et là jusqu'à l'acropolis. Ici comme partout ce sont de vastes assises de pierres quadrilatères d'une grande dimension. L'acropolis était situé sur la partie la plus âpre du rocher. Tout est inhabité à l'entour. Une seule famille de pauvres gens s'est créé un abri au milieu des ruines de l'acropolis, et cultive ce qu'il y a de bonnes terres sur les pentes du ravin et de la montagne. Maîtres de toute une grande ville, ces malheureux sont encore bien pauvres. Sur l'acropolis s'étendent de nombreuses ruines de maisons jusqu'à la partie la plus haute du rocher à laquelle on arrive par un étroit escalier taillé dans le roc au-dessus de l'habitation de cette pauvre famille. Dans cette partie haute s'élèvent en tous sens de grands pans de murailles, construites en petites pierres sèches, comme celles que j'ai vues à Angelo-Castro, dans la presqu'île de Methana. On voit qu'elles ont dû être élevées à la hâte, sans doute pendant les derniers siècles de décadence de l'empire byzantin, qui précédèrent immédiatement la quatrième croisade. Au moment de l'arrivée des Francs, cet acropolis fut utilisé par eux et devint un château-fort. Plus tard, lorsque s'affaiblit l'autorité des Francs, le château-fort fut abandonné, et les pirates redoutables qui commençaient à infester ces mers en firent un lieu de refuge et d'abri. En parcourant ces débris qui leur servaient de repaire, je remarquai un bon nombre d'inscriptions helléniques, les unes incrustées dans la muraille, une autre sur des marches de l'escalier, d'autres sur l'esplanade où est bâtie la maison du paysan, et quelques-unes qu'il avait recueillies chez lui; mais nous n'aperçûmes aucun débris de statues ni de bas-reliefs antiques. Toutes nos investigations terminées, nous remontâmes sur nos mulets, regagnâmes Catapola, et vînmes nous reposer à bord de notre cutter.

Le vent continuant à tenir au sud, nous dûmes renoncer pour le moment à Anaphi, et à minuit nous fîmes voile pour Jo ou Nio, comme l'appellent les Européens. Le vent finit par tomber au lever du soleil. Nous étions alors fort voisins de l'île de Sikinos, dans laquelle un petit temple d'Apollon, parfaitement conservé, sert encore d'église. Nous cheminions lentement; mais

Digitized by Google

ce peu de vent suffisait pour pousser doucement notre léger cutter, et à dix heures nous débarquions dans le petit port de Nio.

Il n'y a que quelques maisons sur le môle du débarcadère, et il n'y avait que deux petits bâtimens dans le port. La ville se voit à peu de distance au-dessus, mais il faut monter pendant une demi-heure à travers d'âpres rochers pour y arriver. De même qu'Amorgos, toute l'île était travaillée de la fièvre; mais au moins, à Nio, on avait un médecin, et un bon médecin. C'était un Calabrais de Cosenza, à la figure ouverte et de bonne humeur, dont les traits reproduisaient parfaitement ce type du Polichinelle si populaire à Naples et si fréquemment remarqué parmi les physionomies de la Calabre. Depuis longtemps ce médecin était établi à Nio, qu'il aimait et où il était estimé et chéri de tous. En vain plusieurs pachas de l'Asie lui ont-ils fait des offres brillantes pour l'attirer à eux; il va de temps en temps faire, en Asie, des excursions médicales, mais il revient toujours à sa chère Nio. Pour mieux se l'assurer, les habitans de Nio lui ont donné une jolie maison attenante à la chapelle latine, que vient de temps à autre desservir pour lui le vicaire de Santorin, car il est le seul latin de l'île, et ils lui ont fait un traitement annuel de 2,400 drachmes, pour qu'il donne ses soins aux 2,500 habitans de l'île. Il vit là heureux et respecté avec sa famille.

A deux pas de la ville moderne sont les ruines de la ville antique. Les murailles helléniques parfaitement conservées entourent le plateau de la montagne; dans l'acropolis sont bâties deux petites chapelles; mais je n'ai retrouvé sur leurs murailles ni à l'intérieur aucun vestige d'antiquité. Il n'en est pas de même pour deux autres églises situées dans la ville moderne. Dans l'une d'elles en particulier, j'ai retrouvé une longue inscription grecque et à côté les restes d'un temple antique.

La population de Nio diffère entièrement par la physionomie de celle d'Amorgos. A Amorgos tout le monde a conservé le costume et les habitudes grecs; à Nio les habitudes et le costume francs prédominent et règnent presqu'exclusivement. J'en recherchai la raison, et voici ce qu'on m'apprit. Dans la dernière moitié du XVIe siècle, un Français nommé La Vallette, se disant fils naturel du grand-maître de Malte Jean de La Vallette, si célèbre par son héroïque défense de Malte contre Soliman, vint s'établir dans l'île de Nio. Il se livra avec succès au métier de pirate, et finit par se fixer à Nio où sa famille se perpétua. Il avait constamment porté le costume franc, et sa famille, qui se maintint une des principales de l'île, continua à le porter comme lui jusqu'à nos jours, où un Valletta réside à Nio tandis que son frère a été ministre de l'instruction publique à Athènes, sous le ministère Mavrocordatos. Les habitans de Nio se rappellent parfaitement que le grand-père de ces deux Valletta avait gardé le costume franc à une époque où nul autre que lui ne le portait. Depuis, ce costume est devenu universel; peut-être les habitans voulaient-ils honorer leur compatriote Valletta dont ils se montrent si fiers. Je ne sais si c'est par la même raison qu'ils se sont en très grande majorité ralliés, dans leur politique, aux idées de l'opposition. Les familles

Digitized by Google

principales de Nio m'ont semblé vivre en parfaite harmonie. Il y a unité dans leurs habitudes, comme dans leurs affections, et tous se prononcent vivement en faveur des progrès qu'ils cherchent à naturaliser dans leur île.

Un officier hollandais qui s'engagea comme volontaire dans l'expédition russe de l'an 1770 en Grèce, et qui visita les Cyclades en 1771, le comte Pasch de Krienen, a publié un ouvrage en langue italienne dans lequel il assure avoir découvert à Nio le tombeau d'Homère. Les renseignemens qu'il donne sur l'île sont fort véridiques, et les circonstances qui ont accompagné sa découverte du tombeau d'Homère à Nio ont beaucoup de vraisemblance. « A un second voyage que je fis à Nio (Io), dit-il, sur la fin de 1771, je fus informé par un papas que, devant une église nommée Sainte-Catherine, se trouvait un morceau de marbre que la tradition locale prétendait provenir du lieu où avait été enseveli Homère, et sur lequel se trouvait une inscription grecque. Le papas m'apprit aussi qu'au centre de l'île se trouvait, dans un temple nommé *Sto Tholos*, un autre grand morceau de marbre avec une inscription mentionnant comme la première le nom d'Homère. Poursuivant mes recherches sur la tombe d'Homère, j'appris de quelques habitans du pays que, vers le nord-est de l'île, dans un lieu nommé *Sto Palaccoto*, existait une tour hellénique ruinée, appelée *Psary Pyrges* (tour du poisson), où la tradition rapportait qu'était la tombe d'Homère. » Le comte Pasch y alla avec le syndic de l'île nommé Spiridion Valletta, grand-père des Valletta d'aujourd'hui, et avec quelques ouvriers. Pendant un mois il poursuivit ses fouilles, et trouva enfin trois tombeaux, longs d'environ cinq palmes sur cinq de largeur et sur environ quatorze de profondeur. Chaque sépulcre était formé de plaques d'une certaine pierre noire et carrée, toutes de la même pesanteur. Ces tombeaux occupaient un espace d'environ dix pieds géométriques carrés. Dans chacun, le comte Pasch trouva des ossemens qui tombèrent, dit-il, en poussière aussitôt qu'on voulut y toucher, divers objets funéraires et des inscriptions. Sur le troisième tombeau était une grande plaque de marbre avec les lettres B. Θ. O. Il fit soulever cette plaque et trouva une urne dans laquelle étaient des cendres et quelques os qu'il reconnut pour être ceux du menton, des bras et des jambes, et qui se réduisirent aussi en poussière dès qu'il les toucha; plus, divers objets funéraires parmi lesquels deux médailles de bronze sur lesquelles se lisait le nom d'Homère, un morceau de marbre, et une pierre gravée reproduisant la tête qu'on voyait sur les deux médailles. Ce serait, suivant lui, une preuve qu'à une époque fort ancienne, ce tombeau avait été déjà regardé comme celui d'Homère, qu'il avait été ouvert et qu'il avait été enrichi de ces dons par un de ses admirateurs. Pasch rapporte à la suite deux inscriptions qui tendent à confirmer son assertion. Il est bien probable que le désir de s'illustrer par cette découverte lui aura fait ajouter à son récit quelques petites circonstances propres à le rendre plus concluant. Le professeur Ross, qui est allé visiter Jo en 1837, a interrogé comme moi le petit-fils de ce Spiridion Valletta mentionné par Pasch : cette personne lui a dit aussi avoir entendu raconter par son grand-père que, dans l'année

Digitized by Google

1771, il avait accompagné un Franc à la recherche du tombeau d'Homère, et qu'ils l'avaient trouvé. La pierre qui portait l'inscription fut enlevée par le comte Pasch de Krienen et laissée à Santorin, où elle se trouve peut-être aujourd'hui enfouie dans la muraille de clôture d'un jardin. Un certificat des syndics et primats de l'île de Nio, daté du 8 novembre 1771, ajouté à la suite de l'ouvrage de Pasch, atteste qu'il a fait travailler pendant un mois dans l'endroit où la tradition prétendait que le tombeau d'Homère était conservé et qu'il y a trouvé certains objets et diverses inscriptions déjà mentionnés dans son livre. Ce certificat est revêtu des légalisations du vicaire apostolique de Nio, de Joseph Bao, primat et consul de France dans cette île, et de l'archevêque de Naxie. Les recherches ont donc été faites; quant au résultat, les pièces découvertes ne se retrouvant plus et le terrain ayant été comblé, il n'y a pas de moyen certain de vérification.

Ce terrain est à une heure et demie, et le château franc conservé dans l'île à deux heures de la ville de Nio. Il aurait fallu recommencer les fouilles faites par Pasch; ces recherches pouvaient de même durer un mois, et le moment d'une épidémie était peu favorable pour des travaux de ce genre. Nous prîmes donc congé du dimarque et de tous les habitans malades de Nio, puis nous gagnâmes notre cutter. Le vent soufflait avec vivacité du sud-est; nous fîmes lever l'ancre à huit heures du soir, et nous nous dirigeâmes vers Siphnos, désignée dans les amusans mémoires de Tourville sous le nom de Siphante.

La navigation de la Méditerranée, à la fin d'octobre, est rarement une navigation d'agrément. Les gros temps commencent à y régner de préférence pendant trois mois. Nous fûmes assaillis par un vent terrible à notre départ de Nio. Notre cutter roulait au gré des flots et des vents comme une coquille de noix, et, pour nous bien tenir sur nos divans au milieu de tout ce bouleversement, nous étions obligés de nous amarrer nous-mêmes en nous créant des points d'appui. Quoique nous fussions à la cape pour ne pas fuir trop rapidement devant le vent, nous cheminions cependant avec précision vers notre but, et, deux heures avant le jour, nous étions en vue du port Vathy de l'île de Siphnos. L'entrée en est si étroite que nous fûmes obligés de nous mettre en panne jusqu'à ce qu'avec les premiers rayons du soleil fût tombée la violence du vent : à six heures du matin seulement nous pûmes entrer dans le port Vathy.

Le village d'Exambelia, où demeure le dimarque, est situé au milieu de l'île, à plus d'une heure de marche du port Vathy, et à Siphnos comme à Amorgos, on ne peut trouver de mulets que chez les propriétaires aisés du pays : il nous fallut donc attendre pendant plus de trois heures que cette recrue eût été levée dans les vallées et les montagnes, et fût arrivée sur le rivage. Avant de nous rendre au nouveau chef-lieu de l'île, nous résolûmes d'aller visiter l'antique capitale appelée Castro où je savais qu'existaient encore des restes du moyen-âge.

De tous les chemins que j'avais jusqu'ici parcourus dans la Grèce continentale, dans la Morée et dans les îles, les plus horribles étaient très certai-

Digitized by Google

nement les chemins de Siphnos. Au lieu de tourner les pentes des montagnes rocheuses de l'île par les endroits où on trouverait un peu de terre, on suit le lit des torrens, sans qu'aucune peine ait été prise pour en briser quelque peu les rochers en saillie. La dernière descente dans le ravin, au-dessous duquel est situé Castro, est aussi rapide que rocailleuse. On a voulu ici faire appel au travail de l'homme pour triompher des aspérités de la nature; mais le travail n'a guère fait qu'ajouter quelques difficultés de plus aux difficultés naturelles des lieux. Une suite d'escaliers tournans a été fabriquée dans le rocher, et on ne s'est donné la peine ni de joindre, ni d'assortir, ni d'égaliser ces degrés, qui ne sont que des pierres brisées et mobiles. Les mulets ont toutefois le pied si sûr, et ils savent si dextrement choisir, tantôt le degré dans son point le moins mobile, tantôt la pointe du rocher, et tantôt ses fentes, qu'au bout de quelques minutes on se sent aussi en sécurité sur leur dos au milieu de ces pentes dangereuses, que si l'on cheminait sur la plus belle route d'Angleterre ou des îles Ioniennes.

Du haut de la montagne par où l'on descend dans le ravin, on découvre le monticule et la ville de Castro. L'effet de cette ville, assise au sommet de son rocher, avec ses murs d'enceinte et ses maisons d'une éclatante blancheur qui se mariaient et se fondaient en ce moment avec l'azur un peu pâle du ciel, nous parut tout-à-fait pittoresque : on eût dit une vision fantastique. C'étaient bien là ces murs blancs de la Siphnos antique, ces murs de marbre de Paros mentionnés dans la prophétie de la Pythie, suivant le témoignage du bon Hérodote. Les maisons et les murailles ne sont plus aujourd'hui en marbre de Paros; mais comme on a l'habitude de revêtir de temps à autre l'extérieur des maisons d'une sorte de badigeon fait du marbre blanc des montagnes voisines transformé en chaux, le même aspect se représente aujourd'hui. Cette ville aux murs blancs, qui se détache de la montagne rocheuse sur laquelle elle est posée et se confond presque avec les vapeurs argentées d'un ciel chaud, semble suspendue dans les airs.

L'aspect du pays environnant ne nuit pas à l'effet de la scène. Sur la droite est une autre montagne terrassée dans toute sa hauteur, et à chaque étage de ces terrassemens artificiels s'aperçoivent des traces de culture. Quelques oliviers et des figuiers répandus çà et là varient un peu le paysage. Sur la gauche se présentent, tout au bord du ravin, les ruines assez imposantes de deux grandes églises qui appartenaient au patriarchat de Jérusalem. Tout au bas du ravin est une fontaine de fort bonne eau et un torrent souvent à sec; et en suivant des yeux le lit du torrent, on découvre jusqu'au petit port que Tourville cite dans ses mémoires comme le lieu où il débarqua, et où lui arriva sa romanesque aventure d'amour. Je n'avais pas les mêmes raisons que lui pour trouver que Siphnos est l'île la plus gracieuse de l'Archipel, et je ne saurais d'aucune manière la comparer à Naxie et à Andros, mais c'est une île fort salubre et fort agréable à habiter.

Nous mîmes pied à terre chez le *proédros* (adjoint) de Castro, vieillard qui a conservé le costume et les idées antiques, M. Privilegios, l'homme con-

Digitized by Google

sidérable du pays. Né dans l'île de Syra, il est venu depuis une cinquantaine d'années se fixer dans l'île de Siphnos. Avant la dernière révolution, chacune des îles de l'Archipel était sous la domination de quelques familles de primats ou kodja-baschis. Tous les ans le drogman de l'arsenal venait faire la levée des impôts, mais avant de les lui remettre les kodja-baschis avaient eu le soin de les décupler pour s'en arroger une bonne part. Le peuple travaillait et souffrait pour eux. Siphnos avait aussi son aristocratie privilégiée, les Bao, les Massi, qui étaient comme les véritables souverains de l'île. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, ceux-ci se gardèrent bien d'y prendre part, et ils comprimèrent de tous leurs efforts les sympathies des insulaires. Mais il arriva dans ce petit pays ce qui arrive parfois dans les grands états : quelques hommes de la classe opprimée, intelligens et ambitieux, lèvent la tête et se mettent en avant; les hommes de l'ancien ordre de choses les dédaignent d'abord, puis les irritent et les persécutent : ceux-ci font appel aux nouvelles idées et aux nouvelles forces, les manient comme un levier pour abattre la société ancienne, et finissent par substituer leur domination propre à la domination de ceux qu'ils ont détrônés. L'agitateur de Siphnos fut un professeur de la grande école de cette île, qui avait rivalisé en célébrité avec celle de Pathmos jusqu'à ce qu'elle fût remplacée, peu d'années avant la révolution, par les célèbres écoles de Chios et de Kidonie. M. Chrysogelos sentit sa force et en usa. Il remua l'opinion publique, évoqua le fantôme des anciens abus, se joignit au mouvement de la Grèce soulevée, fut mêlé aux affaires publiques sous Capo d'Istria, revint dans son île, éleva le parti démocratique sur les ruines du parti des kodja-baschis, et la révolution fut consommée. Castro, le Moscou de l'aristocratie siphnienne, fut entraîné dans la ruine du parti des primats. C'était autrefois le chef-lieu du gouvernement; Chrysogelos, élu dimarque par le parti démocratique triomphant, se choisit son Pétersbourg, et transporta le siége de la dimarchie dans le joli groupe de villages où il avait planté son drapeau et fixé son habitation. Devenu chef du pays, il voulut donner des racines profondes à sa puissance, en s'alliant avec l'ancienne aristocratie qu'il avait si efficacement contribué à abattre, et il épousa une fille du vieux Privilegios. Celui-ci s'y prêta avec la même bonne grace que montra l'empereur François en donnant sa fille au victorieux Napoléon; il reconnut la force, mais laissa échapper un soupir de regret sur la perte de l'ancien ordre de choses. Lorsque le vieux Privilegios s'étendait avec moi sur la prospérité passée et sur la décadence actuelle des grandes familles, je me rappelais des conversations analogues que j'avais entendues en France : ici, comme dans mon pays, il suffirait de regarder autour de soi pour se convaincre que l'appauvrissement de quelques-uns n'a nullement amené l'appauvrissement de tous, et que, si les primats ont perdu les richesses dues au travail forcé des autres, le peuple, en recouvrant la liberté du travail, a gagné de l'aisance et du bien-être. Au lieu d'une seule ville dominante, Siphnos offre aujourd'hui cinq ou six jolis villages dans lesquels toutes les maisons ont un air de propreté et de comfort.

Digitized by Google

Tous ces villages qui couronnent les plateaux de riantes collines tendent à se réunir et forment un seul groupe; mais Castro seul se tient fièrement à distance et se conserve dans son isolement aristocratique.

La physionomie de Castro est véritablement fort originale. Les temps helléniques et le moyen-âge s'y trouvent associés et confondus. Dans la partie de la ville tournée vers la mer, on voit partout apparaître sur la crête de la montagne les vastes assises des constructions helléniques. Au-dessus de ces imposantes constructions s'élèvent les murs d'enceinte de l'ancien palais seigneurial des sires de Corona, vassaux des ducs de Naxie et arrière-vassaux des princes français d'Achaïe. Les deux espèces de constructions se distinguent parfaitement, l'une dans la partie inférieure et jusqu'à une hauteur de cinq à six pieds, l'autre dans la partie supérieure. Le mur du moyen-âge se continue tout autour de la crête du monticule, car la ville entière de Castro semble avoir été renfermée dans l'enceinte protectrice du château seigneurial. Les anciennes portes d'entrée du château s'ouvrent du côté de la campagne. La porte d'honneur est encore soutenue par des colonnes empruntées à d'anciens temples, et sur un pilier octogone qui soutient une arcade, près d'un escalier en saillie appuyé sur le mur intérieur de cette porte, on lit encore :

M. CCC. LXXIV.
SIRE LUVIC DE CORONA.

et au-dessous du même pilier, à quelques pieds au-dessus de la corniche, sont les armoiries des Corogna.

Cette famille de Corogna était originaire de Bologne en Italie. On trouve au XIVe siècle deux de ses membres, Otulo et Louis, en possession des seigneuries de Siphnos et de Serphos. Dans cette dernière, existent encore les ruines d'un château qui leur a appartenu. Ils devaient en tirer un fort mince revenu, car c'est presque partout un rocher si stérile, que l'antiquité a pu supposer sans invraisemblance que Persée, pour punir les habitans d'avoir voulu forcer sa mère Danaë à épouser le roi Polydecte, les avait transformés en pierres en leur montrant la tête de Méduse. Siphnos était plus opulente et possédait de belle soie, de bon coton, des figues, des vignes, du lin, du miel, des mines de plomb. Les femmes y fabriquaient des chapeaux de paille, mais les hommes ne s'occupaient guère que de piraterie. Cette population de cinq à six mille habitans avait conservé un assez mauvais renom, transmis depuis les temps les plus anciens où le verbe *siphniazein* était synonyme de fausser sa foi. La famille des Corogna de Siphnos s'est conservée dans l'île de Santorin. Un de ses descendans, le chanoine Antoine de Corogna, possède parmi ses papiers de famille un diplôme en langue italienne, de l'an 1362, par lequel Otulo de Corogna, seigneur de Siphante ou Siphnos, fait don à l'église de Sainte-Marie-de-l'Annonciade de terres désignées dans cet acte, qui est daté ainsi : *Datum in palatio nostro Siphani, die quinto februarii* 1362, *indictione decimâ*.

Aux Corogna succédèrent par alliance, dans les seigneuries de Siphnos et

Digitized by Google

de Serphos, les Gozzadin, qui étaient seigneurs de Thermia. Angelo Gozzadin épousa l'héritière de cette famille et vint occuper le palais de Siphnos, où ses descendans se perpétuèrent. La famille des Gozzadin était, au moment où leur île fut attaquée et prise en 1699, par Barberousse, lieutenant de Soliman II, composée de trois frères et d'une sœur, mariée à un M. Genou, consul de France, qui avait conservé le cachet de famille des Gozzadin. Leurs descendans se sont perpétués à Siphnos, mais dans une situation peu opulente : le chef de la famille est un cultivateur fort pauvre; un autre descendant de ces anciens seigneurs de trois îles est maître d'école à Naxie.

Du palais des seigneurs de Siphnos, il ne reste plus que quelques murailles qui ont servi d'appui aux nouvelles maisons distribuées dans l'enceinte des murs de défense. Cet espace est fort circonscrit, et les rues sont peu nombreuses et fort étroites; on circule comme on peut à travers ce court dédale d'habitations, à l'aide d'escaliers, de passages, de ruelles, occupés tyranniquement par les porcs, véritables propriétaires de mainte ville de l'Archipel. La physionomie de toutes ces rues a quelque chose de tout-à-fait caractéristique. Tous les escaliers, qui forment ponts sur la rue, sont autant de voûtes sous lesquelles on circule. Des balcons à l'italienne font saillie de toutes les fenêtres, et les murs intérieurs sont partout incrustés des restes de la Siphnos hellénique, bâtie sur le même emplacement. Ici c'est une tête un peu mutilée, là une large et belle poitrine de femme, bien drapée et bien modelée, mais sans tête; plus loin, deux colonnes crénelées soutiennent un balcon ou escalier, et partout de haut en bas sont des bas-reliefs arrachés aux tombeaux antiques, qu'un épais badigeon empêche assez souvent de bien distinguer. A l'intérieur, les maisons des plus pauvres gens sont propres et bien tenues. Il y a même une sorte de comfort inconnu sur le continent grec et dû aux habitudes vénitiennes. Partout on a des matelas, des bois de lit sculptés, de la vaisselle propre. J'ai rencontré là plus d'un vieux bahut de chêne rouge tantôt sculpté avec talent, tantôt découpé à plat et orné à l'intérieur de peintures représentant des scènes de chevalerie, et qui, par le costume, annoncent le XVe siècle; ces bahuts auraient fait envie à nos amateurs les plus difficiles. Les maisons de Siphnos sont des magasins de meubles gothiques et de la renaissance qu'on n'a pas encore songé à exploiter. Une petite église latine, dépendante du vicariat latin de Santorin, s'est conservée dans l'enceinte de l'ancien château, mais je n'y ai retrouvé ni fragmens antiques, ni restes de sculptures du moyen-âge, ni inscriptions latines.

Nous étions si charmés de la physionomie de cette petite ville, qui diffère plus encore de Nio que Nio ne diffère d'Amorgos, que nous ne pouvions nous décider à la quitter. Castro était devenu pour nous un véritable bazar. Nous entrions dans toutes les maisons, où les habitans nous accueillaient avec cordialité. Nous visitions tous les recoins, nous nous faisions montrer tous les bahuts sculptés ou peints, toutes les pierres gravées, toutes les médailles grecques, tous les bijoux d'or, les bagues, colliers, pendans d'oreille, retirés des tombeaux helléniques, les bas-reliefs sépulcraux destinés à prendre leur

Digitized by Google

place dans les murs des maisons. Chacun de nous fit des achats, l'un de bahuts, l'autre de statuettes de terre cuite ou de médailles, un autre de bagues ou colliers. On eût démoli, si nous l'eussions permis, toutes les maisons pour nous vendre les bas-reliefs et fragmens incrustés dans les murailles.

La ville hellénique descendait certainement du côté du port; on en trouve partout des restes sur la pente de la colline. Parmi les premiers objets qu'on rencontre sont les fondemens d'un temple et une colonne encore en place à trois pieds au-dessus du sol. Dans le jardin d'une petite maison à mi-côte, je trouvai un autel votif en marbre blanc avec une inscription un peu effacée. Dans d'autres maisons sont des fragmens de statues grecques. Au bas du ravin, en se dirigeant vers le port, près d'une fontaine, gît un vaste tombeau de marbre jaune représentant des deux côtés une tête de bœuf, des cornes duquel pendent de gros festons. Le travail est lourd, et ne remonte qu'à l'époque romaine, mais l'ensemble est assez grandiose. Ce tombeau sert aujourd'hui de bassin. A quelques pas de là gît, sur le bord du torrent, un énorme bloc de marbre blanc représentant une prêtresse. A en juger par le fragment conservé, la statue devait avoir une douzaine de pieds de hauteur au-dessus du socle. La jambe et la draperie sont d'un fort bon travail. Tout-à-fait au bord de la mer, sous des bois de charpente, j'aperçus un torse de marbre blanc, caché soigneusement. Cette statue est brisée au milieu des bras et au milieu des cuisses, je n'ai pu retrouver ni la tête ni les jambes; mais c'est un fort beau travail grec. Pendant la saison d'hiver, lorsque les pluies donnent de la force aux eaux du torrent, il n'est pas rare de le voir charrier jusque vers la mer de ces fragmens de statues, de bas-reliefs et de tombeaux antiques, qui prouvent que là était autrefois une ville rendue opulente par l'exploitation de ses mines, son agriculture et son commerce, et dont la cité actuelle de Castro ne formait que l'Acropolis.

En remontant au-dessus du lit du torrent pour pénétrer dans l'intérieur de l'île, je m'arrêtai à visiter la double église du patriarchat, transformée autrefois en école et aujourd'hui ruinée. On croirait, à l'étendue des ruines, entrer dans un vaste couvent abandonné. Le marbre avait été prodigué pour la construction de ces deux églises construites en dôme. Avec un peu de travail, on eût tiré du flanc des monts rocheux de Siphnos tout le marbre blanc nécessaire; mais en dépouillant les temples antiques on avait l'avantage d'y trouver des marbres tout taillés, et ce mode d'exploitation fut préféré. L'effet de ces ruines est assez imposant. Un petit pont de pierre, jeté sur le ravin, mène au sentier par lequel on s'achemine dans l'intérieur de l'île.

Ce fut dans le petit port situé au bas de ce ravin que débarqua le maréchal de Tourville en 1661, alors que, jeune et simple chevalier de Malte, et dangereusement blessé dans un combat naval livré par son ami le chevalier d'Hocquincourt, il vint chercher les secours d'un célèbre médecin nommé Jany, issu « d'une des plus illustres maisons d'Athènes, » établi avec sa famille dans la ville de Siphnos. Le chevalier d'Hocquincourt, dit Tourville dans ses mémoires, n'ayant plus rien à faire à bord, mit pied à terre pour s'y délasser

Digitized by Google

et trouva de quoi s'amuser. La chasse, qu'il aimait, y était abondante; il y avait de plus une abbaye de filles de fondation impériale; les religieuses qui la composaient étaient pour la plupart des principales maisons de la Grèce. Quelques-unes parlaient italien, et presque toutes étaient jeunes et d'une grande beauté. Ce fut là où ce chevalier s'attacha. Les autres volontaires qui se portaient bien suivirent son exemple. Tourville, confié aux soins de Jany, se rétablit à vue d'œil, grace à un baume admirable que savait faire le docteur, et grace surtout à la force de sa jeunesse; mais à mesure qu'il se guérissait, sa curiosité s'éveillait sur tout ce qui l'entourait. Jany avait une fille de dix-huit ans nommée Andronica, la plus belle qu'il y eût alors dans toute la Grèce, et en même temps la plus sage, la plus raisonnable et la plus spirituelle, fort savante aussi dans l'histoire et dans la philosophie, que son père lui avait apprises. Pendant l'absence de son père, Andronica regardait fort souvent le jeune malade à travers une portière d'un taffetas fort clair, et lui envoyait par sa suivante maure des fleurs et des fruits, mais sans jamais se montrer, et sans que son père dît un mot qui révélât au chevalier qu'il eût une fille et une si belle fille. Le mystère et la solitude enflammèrent l'imagination de Tourville; la suivante maure fut gagnée, Andronica se laissa apercevoir. Jusque-là elle n'avait vu que des hommes grossiers. « Ce n'était pas là, dit Tourville, ce qu'il fallait à une fille d'un esprit aussi délicat que celle-ci l'avait, et d'une si grande politesse qu'elle sentait plus la Grèce triomphante que la Grèce esclave de la barbarie. » Une vive affection ne tarda pas à naître entre les deux jeunes gens. Cependant les blessures de Tourville étaient guéries, il devait reprendre ses courses de mer et continuer ses caravanes. Andronica ne put consentir à le quitter, et elle le décida à lui promettre de l'enlever secrètement. Mais d'Hocquincourt, qui avait déjà fait connaissance avec les religieuses de l'abbaye, et qui, par ses manières et ses libéralités, avait eu le secret de gagner leurs cœurs, apprit d'elles l'existence de la belle Andronica. Et quoiqu'il parlât avec une espèce d'enthousiasme à Tourville des plaisirs de cette île, de la beauté des dames, et particulièrement de celles de l'abbaye, où il avait fait choix de la plus jolie et de la plus aimable enfant qu'il eût jamais vue, quoiqu'il lui proposât de la lui faire voir aussitôt qu'il serait en état de sortir, d'Hocquincourt ne tendait à rien autre chose qu'à surprendre la liaison de Tourville avec Andronica. En effet, informé à temps du projet d'enlèvement d'Andronica, il fit si bien qu'au lieu d'arriver au bâtiment que commandait Tourville, elle arriva à bord du vaisseau d'Hocquincourt. Il y a là tout un roman dans le genre de *Cyrus*. Andronica, toujours prise et reprise par les chevaliers de Malte et les Turcs et toujours respectée, reconquise enfin par hasard à bord d'un vaisseau turc par Tourville, fut conduite par lui à Venise et s'y renferma dans un couvent.

Cette abbaye de bonnes filles qui, au moment où Tournefort la visita, en 1717, n'étaient pas, dit-il, trop régulières, n'existe plus; mais plus d'une Andronica née à Siphnos, non moins belle et non moins tendre que l'Andronica de Tourville, a été l'héroïne de romans d'amour qui auraient droit de figurer à

Digitized by Google

côté de celui-ci. Je réservai au lendemain ma visite aux cellules inhabitées des religieuses, et continuai ma route jusqu'aux jolis villages situés au centre de l'île, Stavri, Katavati, Exambelia, Petali, Artemona.

Le dimarque, véritable souverain électif de l'île, M. Chrysogelos, demeure dans une élégante maison sur la lisière du village de Katavati. Il nous avait déjà fait préparer une petite habitation fort jolie située à l'extrémité du village du côté de la montagne. Ce cottage avait un air d'aisance et de comfort qui eût fait honneur au plus coquet des cottages anglais : d'un côté une petite cour bien dallée et bien tenue, de l'autre un jardin bien ombragé; les murs extérieurs de la maison bien blanchis; et à l'intérieur la même parfaite propreté : des parquets revêtus de dalles séparées par une raie blanche faite avec la chaux du marbre de l'île, des rideaux courts et très propres, un salon entouré de larges et beaux divans, deux chambres garnies d'excellens lits, avec une vue bornée ici par la montagne, et là descendant dans la vallée jusqu'à la mer : voilà certainement plus que ne s'attend à trouver un voyageur, non-seulement en Grèce, mais en France. Ajoutez à cela cette politesse parfaite, cette hospitalité empressée et discrète à la fois qu'on retrouve partout en Grèce, et que les fils de ces hommes qui nous ont si gracieusement accueillis dans leur pays ne trouvent que bien rarement dans le nôtre, de la part même de ceux qu'ils ont comblés d'égards. Le propriétaire de notre maison était un cultivateur du village, marié à la sœur d'un évêque grec résidant dans les provinces turques. Lui et sa femme surveillèrent notre installation avec une sollicitude presque affectueuse, tandis que M. Chrysogolos nous offrait à son tour l'hospitalité de sa table, et que sa charmante famille nous traitait déja en vieux amis.

Nous restâmes plusieurs jours dans cette île, dont l'air est toujours pur, et qui serait une fort agréable *villegiatura* si on pouvait y aborder plus régulièrement. Ce qui excitait surtout mon intérêt, c'étaient les restes de son célèbre monastère de religieuses. La fondation en remonte à une assez haute antiquité. Alexis Ier, père de la célèbre Anne Comnène, le grand bâtisseur de presque tous les couvens de la Grèce, fit aussi construire, dans les premières années du XIIe siècle, le couvent de Siphnos. Il avait été d'usage, sous les empereurs grecs, d'exiler dans ce monastère les religieuses des couvens de Constantinople dont la vie n'avait pas été fort régulière. Les faciles habitudes de ces exilées devinrent promptement les habitudes de tout le couvent. Un usage introduit par les Francs vint encore ajouter à sa célébrité. Il était reçu parmi les habitans de Siphnos, ainsi qu'il l'est encore parmi ceux de Corfou et de toutes les îles anciennement occupées par les Vénitiens, que les femmes ne reçussent qu'un préciput, et n'eussent aucune part à la succession de famille. Les parens voulaient-ils avantager une de leurs filles et lui faciliter un mariage selon leur propre convenance, ils lui donnaient la part à laquelle eussent pu prétendre toutes leurs autres filles, en ne laissant à ces dernières qu'une petite dot à l'aide de laquelle on les mettait au couvent. Le monastère des filles de Siphnos était destiné à recevoir les victimes de la vanité des

Digitized by Google

grands parens, et les familles principales de Siphnos et des îles voisines ne manquaient jamais d'y envoyer celles de leurs filles qu'elles destinaient au célibat dans l'intérêt mondain de l'aînée. La première dotation impériale, accrue de toutes ces petites dots qui, à la mort de chacune des religieuses, restaient au couvent, faisait un fonds suffisant pour entretenir d'une manière convenable près de deux cents femmes vivant en communauté. Tous les champs et les oliviers voisins leur appartenaient. La règle était peu sévère, et la clôture y était inconnue. La solennité du service religieux, la suavité de ces chants de jeunes filles qui se mêlaient à toutes les cérémonies, leur simple et élégant costume blanc, la beauté de quelques-unes qui éveillait la curiosité sur toutes, cette douce harmonie des costumes et des voix attiraient d'abord les visiteurs; les dons affluaient dans l'église, et le bon accueil de l'abbesse et de ses sœurs pouvait en faire affluer de nouveaux. Les étrangers, se voyant bien reçus, retournaient au couvent, et quelques-uns finissaient même par s'y installer pendant des jours, pendant des semaines entières. Là les plaisirs mondains succédaient aux exercices religieux. Les nonnes étaient bonnes musiciennes, et on les faisait chanter; elles étaient jeunes, et on les faisait danser. L'abbaye devint le véritable palais des vierges folles. Les surintendans du couvent présentaient eux-mêmes les étrangers pour leur assurer un bon accueil. Les chevaliers de Malte en course trouvaient toujours un motif pour venir y passer quelques jours, comme le fit le chevalier d'Hocquincourt. Les parens connaissaient ces désordres, mais les traditions anciennes les avaient en quelque sorte consacrés, et chacun n'en continuait pas moins à placer ses filles à Siphnos sans encourir le blâme de personne. On trouvait dans cet adoucissement à la vie monastique une excuse pour la vanité qui avait fait sacrifier l'avenir de plusieurs à la fortune d'une seule. De grands désordres furent la suite de cette vie dissolue. Souvent le torrent qui coule au pied du monastère a servi de tombeau à de malheureuses petites créatures dont on voulait cacher la naissance, et le village voisin offre encore un bon nombre d'enfans illégitimes aux physionomies les plus variées. Il n'y eut donc qu'une voix, après la régénération de la Grèce, pour demander la réforme des couvens de femmes. Un décret du 16 (28) mars 1834, rendu à Nauplie par la régence bavaroise, réduisit à trois les cloîtres de femmes conservés en Grèce, en ordonnant qu'ils eussent au moins trente femmes, et en défendant qu'on fît des vœux avant d'avoir atteint l'âge de quatorze ans. Les trois cloîtres de femmes conservés furent ceux de Loukos en Tzakonie pour la Morée, de Kaisariani en Attique pour la Grèce continentale, et de Saint-Nicolas à Thera pour les îles. Le monastère de Siphnos se trouva ainsi supprimé, les terres confisquées, et ce qui faisait vivre tant de jeunes filles dans l'aisance fut affermé 1,000 drachmes avec bail de vingt ans. On ne saurait blâmer cette suppression. Mais l'exécution de ce décret fut pressée par M. Schinas, alors ministre de la régence bavaroise, avec un puritanisme brutal, et le gouverneur Nicolas Gerakari ajouta encore à la violence de cette mesure en n'accordant qu'une heure pour l'évacuation du monastère. Les

Digitized by Google

deux agens ministériels grecs, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, voulaient faire la cour aux régens bavarois par cet étalage d'austérité. Chaque religieuse avait apporté une dot qui, réunie aux revenus du couvent, assurait à toutes une existence convenable. Tout fut confisqué avec le couvent. Une heure après la publication du décret, elles reçurent l'ordre de sortir, emportant chacune ce qu'elle pouvait de son mince mobilier, et elles furent jetées ainsi dans le monde, au hasard et sans aucun moyen d'existence. Peu de jours après, les habitans des villages voisins vinrent hâter la démolition, en prenant, les uns des portes, les autres des fenêtres, ceux-ci des pierres, pour les employer à la construction et à l'arrangement de leur propre maison.

Ces religieuses avaient deux établissemens à Siphnos, l'un à Mongou, sous l'invocation de saint Jean le Théologien, l'autre à Phytia, sous l'invocation de saint Jean Chrysostôme. Je partis avec un des principaux habitans du pays pour aller visiter d'abord le monastère de Mongou.

C'est une vue fort triste que celle des ruines de ce couvent. Tout est silencieux et désert à l'entour. La porte d'entrée est brisée, les fenêtres extérieures sont sans clôture; à l'intérieur, les cellules des religieuses, distribuées sur deux rangs, sont renversées les unes sur les autres; le mur qui soutenait de chaque côté les deux étages de cellules est renversé aussi, et ces petites chambres apparaissent aujourd'hui, soutenues en l'air et avec leurs escaliers découverts, semblables à une décoration de théâtre, comme si on eût voulu mettre à la fois tous les mystères à jour. L'église seule reste debout au milieu des ruines du couvent, et tout à côté un bel oranger, encore jeune et plein de vie, s'élève et fleurit dans l'abandon. Chacune des religieuses avait un petit appartement séparé, composé dans le bas d'une petite chambre servant de cuisine, et de deux pièces dans le haut. Je parcourais toutes ces chambres abandonnées, souvent sans escalier et toujours sans porte et sans fenêtres, avec un Siphniote qui avait souvent visité dans sa jeunesse le couvent et ses belles habitantes. Il me décrivait leur élégant costume blanc, vantait leur talent pour la musique, leur beauté, leurs fêtes religieuses et mondaines. A chaque cellule, il m'indiquait le nom de la belle jeune fille qui l'avait habitée; il me montrait la place qu'occupait chaque meuble, rappelant tous les élégans arrangemens qui caractérisaient l'humeur de chacune, les fêtes qu'avait données l'abbesse, et les mille aventures qui avaient agité cette petite société. Il n'est pas de cellule qui n'ait été la scène de plus d'un gracieux ou d'un douloureux roman. Les corsaires barbaresques conquérans des îles, comme Cruvilier, et les chevaliers de Malte, comme Tourville et d'Hocquincourt, ne manquent pas à ces récits. C'est là plutôt qu'à Sainte-Rosalie qu'eût dû être placée la scène du couvent de *Robert-le-Diable*.

Il y a eu autrefois plus de cent religieuses dans le couvent de Mongou. Celui de Phytia, que j'allai visiter ensuite, dans le village de Stavri, est moins considérable, et n'en contenait qu'une quarantaine. Il est aujourd'hui transformé en école. La vue est assez belle des hauteurs de Stavri. On aperçoit de là Paros, Antiparos et Naxie.

A mon retour, je trouvai, chez M. Chrysogelos, notre agent consulaire à

Digitized by Google

Milo, M. Brest. L'occasion était favorable pour avoir des renseignemens précis sur la découverte de notre célèbre Vénus de Milo, la plus belle statue peut-être que l'antiquité nous ait transmise. Voici, selon la relation de M. Brest, comment cette statue fut trouvée, achetée et livrée à la France.

Un villageois nommé Théodore Rondiotas Batorios trouva, le 18 mars 1820, en faisant des travaux dans un de ses champs, situé à l'est de l'antique amphithéâtre de Milo, pour en déraciner des lentisques, une statue de femme encore debout sur son piédestal. Il vint aussitôt avertir M. Brest de la découverte de l'idole, et lui en proposa l'achat. M. Brest lui promit en effet de l'acheter s'il en était satisfait. Il alla la voir, la trouva admirable, et conclut l'achat avec le paysan, moyennant une somme de six cents francs. La gabarre *la Lionne,* commandée par M. de Valdailly, et la corvette *l'Estafette,* commandée par le capitaine Robert, surnommé le Diable à cause de sa bravoure, se trouvaient alors dans ces parages. Les officiers allèrent voir la statue et partagèrent l'admiration de M. Brest. Celui-ci écrivit alors à M. de Rivière, notre ambassadeur à Constantinople, et la lui offrit pour notre musée. M. de Rivière répondit qu'il envoyait M. de Marcellus en Syrie, qu'il passerait par Milo et verrait la statue, et que, s'il la trouvait telle que M. Brest la dépeignait, il l'emporterait. M. de Marcellus arriva en effet sur *l'Estafette,* fut émerveillé de l'incomparable beauté de la Vénus de Milo, et se regarda comme heureux d'avoir sa part de l'honneur de doter la France d'un tel chef-d'œuvre. Les primats de l'île de Milo firent d'abord quelques difficultés pour laisser emporter la statue. Ils savaient que le drogman de l'arsenal, Morousi, leur supérieur particulier, était un grand accapareur d'antiquités, et ils craignaient qu'à sa prochaine tournée de l'Archipel, apprenant l'enlèvement de la statue, il ne s'en vengeât sur eux par quelque avanie. Afin de les rassurer, MM. de Marcellus et Brest signèrent, au nom de l'ambassade de France, un engagement par lequel ils garantissaient aux primats la protection de l'ambassadeur français pour leurs personnes et pour leurs biens. La statue fut donc portée à bord de *l'Estafette.* A côté de la Vénus et de son piédestal étaient aussi quatre Hermès magnifiques, deux de femmes et deux d'hommes barbus, plus une énorme quantité de jolies petites statuettes de marbre, de vases à parfums, d'*ex voto* que M. Brest m'a dit avoir remis aussi à bord de *l'Estafette.* Les bras de la Vénus n'avaient pas d'abord été retrouvés, mais M. Brest se les procura depuis et les expédia à M. Bedford, négociant français à Marseille, et correspondant de M. de Rivière. Les deux bras de la Vénus, les Hermès et les statuettes, gisent encore sans doute ensevelis dans la poussière humide des magasins de notre musée.

Peu de temps après le départ de la statue, le drogman de l'Arsenal, Morousi, en faisant sa tournée de l'Archipel, passa à Siphnos. Il avait appris ce qui s'était passé. Il manda près de lui les primats de Milo, leur fit infliger d'abord une sévère bastonnade, et les obligea à lui payer une amende de 6,000 piastres. La piastre valait alors un franc. Dès que Morousi fut éloigné, M. Brest, selon les conventions conclues par M. de Marcellus et lui avec les primats, leur remboursa les 6,018 francs d'amende qu'ils avaient été obligés

Digitized by Google

de payer à Morousi, et, par parenthèse, il ne fut remboursé lui-même par notre gouvernement de cette avance que six ans après, à force de requêtes, et quand la piastre était tombée à 50 centimes. Ainsi, pour nous avoir dotés de la Vénus de Milo, M. Brest a en effet subi une amende de 3,000 francs. C'est à lui que nous devons aussi le célèbre casque de Mnesthée, trouvé à Milo avec le nom du héros et l'urne contenant ses ossemens. Quant aux coups de bâton distribués aux primats, il était difficile de réparer autrement cette amende qu'en faisant infliger une semblable bastonnade à Morousi. Il eût été trop heureux d'en être quitte à ce prix, car M. de Rivière ayant adressé ses plaintes au sultan Mahmoud, ce grand justicier manda aussitôt Morousi, et une demi-heure après les curieux de Constantinople purent contempler la tête de Morousi attachée à la porte du palais du sultan.

L'île de Siphnos possédait dans l'antiquité trois villes connues : Siphnos, Apollonia et Méropé. On a vu que Siphnos était bâtie à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville murée de Castro. Ces trois villes, distribuées aux deux extrémités et au centre de l'île, correspondaient entre elles par des tours de vigie; elles se signalaient ainsi réciproquement l'approche des pirates et de l'ennemi, et pouvaient se secourir en cas de besoin. Une de ces tours subsiste encore à dix minutes d'Exambelia. Elle est de forme ronde; sa circonférence est de trente-cinq mètres, et les murs, dans la partie la mieux conservée, ont encore cinq à six mètres de hauteur. La porte, arrondie par le haut, est fort bien conservée; la pierre qui formait la voûte a seule été brisée, mais tout l'intérieur est rempli de décombres. Les assises dont se composent ces épaisses murailles sont larges et hautes, et les blocs en sont fort grossièrement travaillés à l'extérieur. Une autre tour de forme ronde, avec des assises beaucoup plus considérables, mais en plus mauvais état, est située au bas du mont Saint-André. Une troisième tour hellénique, aujourd'hui en ruines, s'aperçoit des cimes du mont Saint-André. Elle est placée entre une petite église bâtie sur un tertre au-dessus de la mer, dans le lieu appelé Platy-Gialo, et les ruines de la ville hellénique de Méropè, situées sur la montagne qui clôt la baie de Platy-Gialo.

Quant à la ville d'Apollonia, le gouvernement grec l'a désignée à tort sur l'emplacement de Stavri, à laquelle il a donné le nom de commune d'Apollonia. Le hasard m'en a fait découvrir les véritables ruines sur le haut du mont Saint-André. Le démarque, M. Chrysogelos, m'avait parlé d'un château du moyen-âge situé sur la cime du mont Saint-André, à une heure et demie de Katavati. Plusieurs fois déjà j'avais pu apprécier par moi-même combien étaient confuses les notions locales. Au lieu d'un château gothique, j'avais souvent trouvé un pyrgos turc, une *vigla* vénitienne, une sorte de domaine byzantin ou une ruine hellénique. Il fallait cependant voir de mes yeux, car aucune tradition locale ne doit être complètement dédaignée. Dès six heures du matin, je m'acheminai donc vers le mont Saint-André. Quel ne fut pas mon étonnement de trouver, au lieu d'un château gothique, une ville hellénique assez considérable, dont l'emplacement n'était désigné par aucun

Digitized by Google

voyageur moderne, et qui n'avait laissé aucune trace dans le souvenir des antiquaires hellénistes du pays!

Les murs d'enceinte, en grandes assises régulières non taillées, sont conservés dans toute la partie inférieure. Au-dessous de ces vastes assises se retrouvent d'autres murailles en petites pierres; ce qui prouve qu'au moyen-âge on aura pu utiliser ces ruines, mais les traces de l'antiquité sont évidentes. Ainsi qu'à Éleuthère, entre Éleusis et Thèbes, il y a une double muraille d'enceinte, et le mur intérieur est éloigné d'environ un mètre du mur extérieur. Çà et là s'aperçoivent des soubassemens de temples et de maisons antiques. Une petite église consacrée à saint André est bâtie sur les fondemens d'un temple antique. Sur la partie la plus élevée du plateau sont les ruines de l'acropolis. Sur le versant tourné du côté de la mer et de Platy-Gialo, un peu au-dessous des murailles de la ville, sont les débris des gradins d'un assez grand amphithéâtre, d'où on avait une fort belle vue sur une vallée de l'île et sur la mer. De là on aperçoit l'église de Platy-Gialo, sa tour hellénique et les ruines de Méropé.

Une fois en humeur de visiter les montagnes, je me décidai à me rendre au mont Saint-Élie. L'analogie du mont d'Élie avec Hélios, le soleil ou Apollon, lui a valu la consécration de tous les lieux hauts : Élie, transporté dans les cieux, est l'Apollon de l'hagiologie chrétienne, et il est peu de haute montagne en Grèce qui ne porte une église, un monastère ou une chapelle en son nom. Le chemin pour arriver au mont Saint-Élie de Siphnos est des plus abruptes et des plus rocailleux, et je ne trouvai aucune compensation à ma fatigue une fois que je fus arrivé. Il n'est de belles vues pour moi que les vues à mi-côte, et du haut de Saint-Élie on voit se développer, comme sur une carte géographique, l'île tout entière et celles de Serpho, Milo, Santorin et Anaphi. Le couvent, dont les bâtimens sont pourtant assez modernes, est complètement abandonné depuis long-temps. Les moines avaient trouvé que sur ce pic en proie à tous les vents ils étaient trop exposés aux inclémences de la mauvaise saison. Ils l'abandonnèrent donc pour venir habiter un autre couvent, bâti dans une situation charmante et sous une température fort douce. Mais le nouveau couvent avait bien aussi son inconvénient. Il était trop éloigné du monastère des jolies religieuses de Mongou qu'avaient à inspecter les bons moines de Saint-Élie. Ils firent donc une troisième fondation à un quart de lieue de Katavati. Grace à ce déplacement, les deux couvens de caloyers et de caloyères ne formèrent bientôt plus en quelque sorte qu'un seul couvent, tant les bonnes filles étaient disposées à recourir fréquemment aux secours spirituels des moines de Saint-Élie, tant les bons moines étaient attentifs à veiller au salut des religieuses de Mongou. Le couvent de Mongou ayant été supprimé en 1834, les moines de Saint-Élie commencèrent à voir les défauts de leur nouvel établissement. Comme ils avaient quelques économies, ils cherchèrent un quatrième emplacement où ils pussent fixer enfin leurs saints errans, et ils firent choix d'un lieu véritablement charmant. Le nouveau monastère porte le nom de Vrysi,

Digitized by Google

à cause de la bonne source d'eau qu'il possède. L'air y est doux, la terre fertile, les figuiers et les oliviers verdoyans. Les six caloyers, les douze desservans et petits moines qui l'habitent y mènent une existence très agréable. Le troisième couvent, transformé en *metochi* ou ferme, est aussi fort bien entretenu, quoi qu'il n'y reste que trois moines; car c'est là que s'est retiré depuis quelques années, comme dans un abri sûr, l'évêque épicurien de Belgrade, Anthimos. Né à Siphnos, et enrichi en Turquie par la gestion d'un vaste diocèse, il est venu jouir de ses richesses dans son pays à l'abri des avanies des pachas. Là, fixé d'abord près du village de Katavati, dans une jolie maison isolée, il se confiait aux soins d'un groupe de jolies paroissiennes, venues avec lui de son diocèse pour ne rien perdre de ses sages leçons. Riche et généreux, il établissait de temps à autre ses jeunes protégées en leur donnant de bonnes dots. Il n'était bruit que de ses goûts et de son opulence. Tout souvenir de la piraterie antique, si bien décrite dans les romans de *Théagène et Chariclée,* de *Daphnis et Chloé,* de *Chéréas et Callirhoé,* est loin d'être complètement effacé en Grèce. Deux prisonniers, détenus au fort Bourzi près de Nauplie en Morée, entendirent parler de la douce vie du prélat de Siphnos. Ils s'échappèrent pendant une belle nuit de 1833, s'emparèrent d'une barque, et dans cette frêle nacelle bravèrent la pleine mer, se dirigeant vers Siphnos, qui leur était fort connue. Ils arrivèrent pendant la nuit, amarrèrent leur barque dans une petite anse, pénétrèrent dans l'île, et se glissèrent jusque dans la maison de l'évêque. Le prélat se trouva fort heureux que les pirates ne voulussent pas l'enlever lui-même et le mettre à grosse rançon. Ils se contentèrent d'enlever ses deux plus jolies paroissiennes, et pour qu'elles fussent bien dotées aussi, ils pillèrent tout ce qu'ils purent trouver. Puis, reprenant mystérieusement leur route vers le rivage sans avoir été aperçus, ils regagnèrent leur barque, et allèrent jouir paisiblement ailleurs avec leurs fiancées du fruit de leur butin. L'évêque Anthimos crut prudent, depuis cette époque, de se transporter dans une situation moins isolée et mieux protégée contre un coup de main; retiré dans le metochi de Saint-Élie, qu'il a fait augmenter à ses frais d'un corps de logis fort vaste et fort commode, il continue paisiblement de doter ses protégées.

Il ne me restait plus à voir à Siphnos qu'une petite église appelée Franco-Ecclesia, où je pouvais trouver quelques débris du moyen-âge : c'est l'hagios Sosti de Tournefort. Elle est située sur la plage, à une demi-lieue de Castro, sur le lieu même où étaient, dit-on, autrefois les mines d'or. Construite au milieu des jardins qui appartiennent au vicariat latin de Santorin, sur le bord de la mer, et appuyée à de jolies collines avec la ville pittoresque de Castro en perspective, l'église s'élève dans une position véritablement charmante. Les églises en Grèce sont confiées à la piété de tous, et il en est bien peu qui ferment à clé. Le premier berger venu sait quel petit morceau de bois tient la porte close, il l'ouvre et la referme soigneusement après vous avoir introduit dans l'église, sans que personne songe à la dépouiller de rien, pas même des bas-reliefs qu'on y rencontre souvent, et dont les voyageurs offriraient vo-

Digitized by Google

lontiers un bon prix. Je n'eus à tenter l'avidité de personne à Franco-Ecclesia, car je n'y vis aucun reste de l'antiquité ou du moyen-âge.

Pendant les quelques jours que nous passâmes à Siphnos, tous les habitans nous comblèrent de marques d'intérêt. Nos hôtes étaient sans cesse attentifs à nos moindres désirs, et leur maison était un modèle de bon arrangement et de propreté. M. Chrysogolos, qui a été secrétaire de l'instruction publique sous Capo d'Istrias et porte le costume franc, nous avait introduits dans sa famille. Nous y étions traités en vieux amis, et il n'était pas un de ceux à qui nous nous adressions qui ne montrât le plus vif empressement à remplir tous les devoirs d'une bienveillante hospitalité. Le mariage prochain du fils de M. Procos avec une des parentes ou protégées de l'évêque Anthimos eût pu nous fournir de nouveaux sujets d'observation, car M. Procos est un des primats du pays, et les cérémonies du mariage ont toujours conservé leur originalité antique. Nous eussions aimé à y voir figurer les jeunes filles de Siphnos, à la taille si élancée, aux yeux si noirs, à la voix si doucement timbrée; mais il nous restait d'autres îles à visiter, et nous fûmes forcés de nous arracher aux prévenances par lesquelles on voulait nous retenir. L'hospitalité antique s'est conservée en Grèce dans toute sa force et dans toute sa grace primitives. Avant de nous séparer de nos nouveaux amis, nous dûmes accepter un grand dîner donné par les archontes du pays. Les mets étaient tous nationaux : le raisin de Corinthe, le riz, la volaille, l'agneau et le miel, tantôt séparés et tantôt unis en mélange bizarre, étonnèrent notre palais; mais les costumes étaient heureusement nationaux aussi, et leur vue nous charma. Toutes les femmes de la famille étaient là debout près de la porte, veillant avec une grace respectueuse à ce que le service fût bien fait, sans venir elles-mêmes prendre place à table. C'est l'usage dans ces provinces lorsqu'un étranger est présent. Dans les circonstances ordinaires, les maris daignent presque traiter les femmes comme des égales, mais c'est là un progrès dû à une révolution dans laquelle les femmes ont été les premières à se signaler par d'héroïques sacrifices. Ce progrès s'étend peu à peu de la capitale aux provinces; il s'écoulera long-temps encore toutefois avant que cette dernière tache des mœurs orientales, l'inégalité des femmes, ait été complètement effacée des mœurs grecques.

Nous guettâmes en vain, à bord de notre cutter, le vent du soir pour quitter Siphnos; il nous fallut attendre au lendemain matin, et le temps nous fut si contraire, que nous dûmes renoncer à voir Anaphi. Nous nous décidâmes donc à faire voile pour Syra, munis de bahuts gothiques, de statuettes de terre cuite, de pierres gravées et de monnaies antiques et du moyen-âge, et nous arrivâmes, après quinze heures de navigation, à onze heures du soir, dans le port de Syra. La vue du pavillon royal nous garantit la libre pratique, et nous allâmes doucement nous reposer au consulat de France, en attendant un nouveau souffle favorable de ces vents inconstans de l'Archipel.

BUCHON.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

BULLETIN.

Jusqu'ici, il est permis d'espérer que l'Espagne arrivera sans troubles et sans anarchie à l'époque de la réunion des nouvelles cortès. Peu à peu, tout se soumet à l'autorité provisoire, mais nécessaire, du ministère Lopez. Il y a une force des choses supérieure aux agitations des hommes et des partis. Que ferait l'Espagne si elle n'acceptait pas les mesures et les combinaisons prises par le ministère Lopez? Qu'invoquerait-elle? Une nouvelle dictature? Elle vient de briser celle d'Espartero. Une autre régence? Les inconvéniens de cette autorité intermédiaire entre l'inviolabilité du trône et la responsabilité ministérielle ont été trop vivement sentis pour qu'on veuille prolonger un pareil état de choses. L'Espagne doit désirer reprendre le cours régulier de la vie constitutionnelle. Tous les moyens extraordinaires, tous les moyens héroïques ont été épuisés. Il n'y a plus maintenant d'autre ancre de salut que le règne des lois pour tous et sur tous. L'intérêt le plus vrai de l'Espagne est donc d'atteindre, sans déchiremens nouveaux, le moment où les cortès réunies viendront à la fois affermir la royauté et exprimer les sentimens du pays. Aucun parti ne peut raisonnablement se plaindre. Dans trois semaines, l'Espagne procédera à des élections générales où il sera permis à chacun de chercher à faire prévaloir ses opinions et ses vœux. Qui pourrait ne pas vouloir attendre cette grande épreuve ou chercher à s'y soustraire? Nous avons la satisfaction de voir que la réflexion a ramené à l'obéissance aux lois certains partis exaltés ou des volontés qui avaient paru un instant se maintenir en état de dissidence. Ainsi, en Galice, la junte centrale qui s'était récemment établie à Lugo vient de se dissoudre. La capitale de la Biscaye respecte les ordres du gouvernement, qui a défendu la réunion des juntes

Digitized by Google

générales à Guernica. La junte de Barcelone avait déjà donné l'exemple a Bilbao, en se démettant de ses pouvoirs comme junte supérieure, et en se bornant aux attributions tracées par le décret du ministère Lopez.

Espartero a voulu adresser à l'Espagne des adieux solennels. Il proteste, dans un dernier manifeste, qu'il n'a jamais violé la loi fondamentale, et il se plaint d'avoir été renversé par une insurrection militaire. Cette dernière récrimination n'est pas habile. Rien n'accuse plus Espartero que cet abandon dont il a été l'objet de la part d'une armée qui pendant un moment l'avait idolâtré. C'est au chef populaire de l'armée que l'Espagne, il y a trois ans, consentit à abandonner la direction de ses destinées. C'est par la puissance qu'il devait à l'appui de l'armée, qu'Espartero avait pu s'élever jusqu'à la régence. Comment a-t-il fait pour perdre cette autorité populaire qu'il exerçait sur les troupes espagnoles? Espartero proteste qu'il n'a jamais violé la loi fondamentale : il est vrai qu'il n'a pas fait de 18 brumaire, quel qu'ait été son désir de rivaliser avec le premier consul; mais a-t-il exécuté la constitution avec cette intelligence loyale qui seule sait donner la vie à la lettre d'une charte? Nous avons eu plus d'une fois occasion de le remarquer, tantôt Espartero agissait et parlait en dictateur, tantôt il affectait de conformer ses actes et ses discours aux prescriptions constitutionnelles. Dans sa conduite, il n'y avait ni suite ni unité. On peut se rappeler qu'au moment des élections générales d'où sont sorties les dernières cortès, Espartero avait cru devoir personnellement s'adresser à la nation espagnole, et lui demander une majorité qui n'eût d'autre politique que la sienne propre. On sait la réponse que lui fit l'Espagne. Espartero s'entêta. Sans sortir ouvertement de la constitution, il en trahit l'esprit en brisant une majorité qui était la sincère expression des vœux du pays. Le peuple espagnol ne s'attache pas à la lettre, comme on ferait en Angleterre. Il sent vivement; il n'a pas hésité à voir dans la conduite du régent une violation de la constitution, et il s'est levé tout entier pour en demander réparation et vengeance. Espartero s'est perdu précisément par cette espèce de situation amphibie dans laquelle il s'est toujours complu. Il se croyait encore couvert par la constitution quand l'Espagne ne voyait plus en lui qu'un traître à la constitution. Il avait assumé sur lui tout l'odieux du despotisme, sans en avoir dans la main les ressources et la force. S'il est des situations où il faut savoir ce qu'on veut, c'est quand un peuple a les yeux sur vous, quand il attend son salut de votre caractère. Choisissez votre rôle : soyez Bonaparte ou Washington; mais comportez-vous avec franchise, et montrez-vous hardiment dictateur ou citoyen. C'est pour n'avoir pas jugé d'un coup d'œil prompt et sûr sa situation et les devoirs qu'elle lui créait, c'est pour avoir été tantôt usurpateur timide, tantôt constitutionnel hypocrite, qu'Espartero est tombé, et qu'il a été à la fois abandonné par l'armée, le peuple et la bourgeoisie.

On ne saurait douter des regrets profonds que sa chute inspire au gouvernement anglais, qui, dans ce moment, ne croit pas pouvoir jouer d'autre rôle

Digitized by Google

que celui d'observateur silencieux de la marche des évènemens. L'Angleterre, à l'égard de l'Espagne, se trouve dans la même situation que la France il y a trois ans. La révolution de septembre 1840 nous blessa profondément dans nos intérêts, mais nous ne pûmes alors que regarder et attendre. L'Angleterre est dans la même expectative. La disparition définitive d'Espartero de la scène politique crée une situation nouvelle; il faut que la politique anglaise cherche d'autres moyens d'influence, de nouveaux instrumens. C'est à nous de mettre à profit ce changement heureux et de reconquérir tout le terrain que notre diplomatie avait perdu.

Le parlement anglais a été muet dans ces derniers temps sur les affaires d'Espagne, et c'est toujours l'Irlande qui est le thème inépuisable des débats des deux chambres. O'Connell ne siége pas en ce moment dans la chambre des communes, mais c'est toujours de lui que l'on parle, et souvent c'est à lui qu'on répond. De son côté, le tribun de l'Irlande au milieu de ses *meetings* lance contre le parlement de foudroyantes répliques, et ces luttes oratoires entre Londres et l'Irlande ont un caractère tout-à-fait original. Lord Brougham avait, avec trop peu de réflexion, présenté un bill sur les réunions séditieuses en Irlande. Le ministère, qui n'avait pas été consulté, a repoussé le secours que lui offrait lord Brougham, et ce dernier a dû retirer sa motion. Le duc de Wellington a saisi cette occasion pour parler d'O'Connell et de son entreprise dans les termes les plus méprisans; il a dit qu'il y avait une grande différence à amener les basses classes du peuple irlandais le plus près possible de la révolte, *sans jamais exposer sa personne*, ou bien à séduire et à corrompre l'armée : c'est là une chose, dit le duc de Wellington, qui ne se réalisera jamais.

Ce serait bien mal connaître O'Connell que de le croire embarrassé de répondre à de pareilles attaques. Comme tous les hommes vraiment forts, O'Connell grandit sous l'outrage immérité, et il continue son œuvre avec le même sang-froid, avec la même énergie. Seulement il ne se refusera pas le plaisir d'envoyer à ses adversaires de sanglans sarcasmes. Le duc de Wellington avait dit qu'on pillait l'argent du public en Irlande, sous le prétexte de la rente d'O'Connell ou des contributions du rappel. En fait de pillage, le duc de Wellington doit être expert, réplique O'Connell à Maryborough, au milieu d'un banquet de cinq cents personnes; à Badajoz, à Ciudad-Rodrigo, à Saint-Sébastien, les malheureux Espagnols, nos alliés, ont appris à connaître comment le duc de Wellington entend le métier de pillard. O'Connell n'oublie pas non plus lord Brougham; il l'invite à se faire recevoir parmi les buveurs d'eau, pour mieux savoir ce qu'il dit à la chambre des lords. Il faut, s'écrie-t-il, renvoyer cet homme au père Mathieu, afin qu'il ne fasse plus d'écarts. Il a eu du talent, il n'a plus que de l'impudence. On dirait qu'O'Connell aspire à rendre à l'Europe moderne toute la liberté de la tribune et de la comédie antiques. Cependant il poursuit imperturbablement la mission qu'il s'est donnée d'agitateur pacifique. Chaque jour, il dit à ses concitoyens :

Digitized by Google

J'ai des nouvelles à vous donner de l'Angleterre; on n'y dit rien, on n'est pas dans l'intention de rien faire. Et la conséquence qu'il tire de cette inaction du ministère tory, c'est qu'il faut redoubler d'ardeur et d'énergie pour convertir toute l'Irlande au principe du rappel. Les intérêts irlandais ont dans la chambre des communes un représentant éminent qui, sans se prononcer pour le rappel comme O'Connell, ne néglige aucune occasion de montrer combien l'état de choses actuel a pour les Irlandais d'inconvéniens oppressifs. Nous voulons parler de M. Sheil. Voulez-vous rattacher le clergé catholique à l'état? a-t-il dit dans ces derniers temps à la chambre des communes, donnez-lui des maisons auxquelles seront affectés quelques arpens de terre. « Toutes les fois, a ajouté M. Sheil, que le parlement discute une question purement irlandaise, le ministère devrait consulter les membres irlandais et prendre leur avis. En effet, si sur de pareilles questions les membres irlandais doivent être effacés par des majorités britanniques, ils feraient tout aussi bien de ne pas venir au parlement. » Ces paroles sont pleines de mesure: néanmoins elles contiennent au fond le même grief dont O'Connell s'autorise pour demander la séparation législative de l'Irlande d'avec l'Angleterre. L'Irlande a des intérêts qui sont méconnus par le parlement britannique; elle cherche un remède à cette triste situation. L'Angleterre n'a pas d'autre moyen d'empêcher l'Irlande de songer à se séparer d'elle que de soulager enfin les maux de l'Irlande. M. Peel rappelait au sein de la chambre des communes que treize ans s'étaient à peine écoulés depuis l'émancipation des catholiques, et il en concluait qu'il n'y avait pas à se presser pour d'autres réformes. La conclusion n'est pas parfaitement juste. Après avoir obtenu certains droits politiques, les Irlandais veulent améliorer leur vie civile et religieuse. C'est la marche régulière des choses. Ne point user de violence envers l'Irlande est une chose sage, et cette modération honore M. Peel et son administration; mais elle ne suffit pas : il faut que le gouvernement anglais avise à prendre l'initiative de quelques réformes. C'est seulement ainsi qu'il sera tout-à-fait habile, et qu'il fera tomber la question du rappel.

Dans la chambre des communes, lord Palmerston a demandé communication des pièces relatives aux affaires de la Servie. Il s'est plaint que l'Angleterre se soit effacée derrière l'Autriche; celle-ci, après une velléité de résistance, a cédé à la Russie, qui s'est ainsi trouvée maîtresse du champ de bataille. L'auteur d'un intéressant travail sur l'union *bulgaro-serbe* a démontré dernièrement comment, dans les débats diplomatiques qui ont abouti à l'élection du prince Alexandre Georgevitj, l'Europe avait été trompée. On lui avait fait prendre une question de dynastie pour une question d'élection. Que veut la Russie? une chose fort grave. Elle veut changer la constitution politique de la Servie; elle veut y installer un trône électif à la place d'un trône héréditaire. Voilà pourquoi elle a provoqué une réélection : elle a nié du même coup le droit d'hérédité du fils de George-le-Noir aussi bien que du fils de Miloch. Maintenant, aux yeux de l'Europe, le pouvoir en Servie est

Digitized by Google

le fruit d'une élection. C'est ce que désirait la politique de Saint-Pétersbourg. Il est un peu tard pour lord Palmerston d'ouvrir les yeux sur les desseins de la Russie et sur sa politique envahissante, et l'auteur du traité du 15 juillet 1840 pourrait reconnaître son propre ouvrage dans ce qui l'inquiète si fort aujourd'hui. Toutefois les plaintes qu'il élève ne sont pas moins fondées. Quand la Russie eut refusé de reconnaître le prince Alexandre sous le prétexte que l'élection lui avait paru faite au milieu de circonstances révolutionnaires, la Porte ottomane crut devoir invoquer l'assistance des puissances signataires du traité du 15 juillet 1840. C'est alors que l'Angleterre déclara qu'elle ferait ce que ferait l'Autriche. Même déclaration de la part de la France. Le cabinet de Vienne, ainsi choisi pour arbitre, céda aux représentations de la Russie, et les puissances s'accordèrent pour conseiller au sultan de se soumettre. M. Peel s'est attaché à défendre aussi bien que possible la conduite tenue par son cabinet. Fallait-il faire la guerre pour un si minime intérêt? Que demandait la Russie? Presque rien. Elle ne demandait pas l'exclusion du prince Alexandre. Il est réélu; la Russie le reconnaîtra. M. Peel a déclaré qu'il était convaincu que ce choix était conforme au vœu national. M. Peel est-il aussi convaincu qu'il le dit? s'abuse-t-il ou veut-il abuser les autres? Il serait plus vrai de dire que les Serbes ne prennent guère au sérieux le pouvoir électif qui vient d'être confié une seconde fois aux Georgevitj. Cette seconde élection ne termine rien; seulement elle consacre en Servie l'influence prépondérante de la Russie. On ne s'explique pas comment l'Angleterre, la France et l'Autriche, n'ont pas accordé à cette question toute l'importance qu'elle méritait. La position était excellente pour commencer contre les envahissemens de la politique russe une résistance systématique. L'Autriche avait un intérêt évident à fortifier le sultan dans son protectorat des provinces danubiennes; elle recevait de la France et de l'Angleterre un appui devant lequel la Russie se fût nécessairement arrêtée. Il est remarquable que le sultan a compris le traité du 15 juillet 1840 d'une manière honorable pour l'Europe; il y a vu l'obligation pour les puissances de faire respecter leur ouvrage et de protéger Constantinople. Le divan a pu s'apercevoir qu'il avait mal compris un traité qui, en toute circonstance, ne doit profiter qu'à la Russie.

Il est donc constant, par les derniers évènemens de la Servie, que les puissances européennes n'entendent pas étendre sur l'empire turc leur protectorat, pour peu que leur intervention puisse amener entre elle et la Russie quelque difficulté. Nous sommes convaincus qu'à Saint-Pétersbourg on tiendra bonne note de ces dispositions excellentes. A l'égard de la Grèce, les puissances entendent-elles exercer une influence plus active? Plusieurs membres de l'opposition se sont plaint dernièrement, dans le parlement anglais, de l'état des affaires en Grèce. Les taxes y ont été considérablement accrues; le gouvernement représentatif n'y est qu'un vain simulacre. C'était une Grèce et non pas une Bavière qu'il fallait créer, a dit un membre de la chambre des

Digitized by Google

communes; les Grecs sous le gouvernement turc étaient plus heureux qu'ils ne le sont aujourd'hui sous les auspices d'un gouvernement chrétien. M. Peel est convenu de la justesse d'une partie de ces plaintes. Il ne s'est pas opposé à ce qu'un certain nombre de pièces officielles fût déposé sur le bureau de la chambre, et il a déclaré que les puissances avaient adressé au gouvernement grec des représentations sur les différens objets dont avaient parlé les opposans. Nous retrouvons encore ici l'action collective. Puisse-t-elle n'être pas un obstacle à l'extension et à l'affermissement de notre influence en Grèce!

A l'intérieur, il n'y a d'activité en ce moment que pour la tenue des conseils-généraux. Après les débats politiques des chambres viennent dans chaque département les discussions des intérêts matériels et locaux. C'est dans les conseils-généraux qu'on agite toutes les questions qui touchent à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, aux voies de communication, à l'instruction primaire. Les travaux de ces conseils sont en général empreints d'un esprit excellent. Tout y est presque toujours simple et positif. On s'y préoccupe peu de rédiger des phrases à effet, mais on y parle affaires d'une manière utile et censée. Par les rapports de leurs commissions, par leurs délibérations, les conseils préparent au gouvernement des matériaux excellens qui sont toujours consultés avec fruit quand il s'agit de proposer aux chambres des projets de lois sur d'importantes spécialités. Il vient d'y avoir un certain nombre d'élections pour renouveler partiellement les membres des conseils-généraux. Parmi les élus, nous remarquons M. de Salvandy, qui a été nommé à une grande majorité : c'est un témoignage de confiance qui est tout-à-fait honorable. Nous croyons que le ministère n'a pas renoncé à la pensée de s'associer M. de Salvandy; il serait disposé à lui offrir un des portefeuilles qu'on a désignés depuis quelque temps comme devant être disponibles avant la rentrée des chambres, à moins que M. de Salvandy ne préférât un poste diplomatique. En ce moment, au surplus, tout est ajourné, et il y a pour chacun, comme pour toute affaire, vacances générales.

Comment parler de vacances sans songer à la distribution des prix du concours, qui en est comme le signal pour toute notre jeunesse parisienne? Voulez-vous encore trouver des émotions vives, de fraîches impressions et des sentimens sincères? allez voir cette jeunesse recevoir ses couronnes et applaudir elle-même à ses triomphes. Quelle joie! que de transports! Il n'y a pas jusqu'aux phrases latines de la harangue, dont retentissent chaque année les échos de la Sorbonne, qui n'aient le privilége d'exciter l'enthousiasme. Cependant il s'y mêle un peu d'impatience. Le jeune auditoire est avide d'entendre le professeur célèbre qui préside la solennité; enfin M. Villemain prend la parole. Si jamais orateur a convenu à son auditoire, c'est bien le brillant littérateur qui s'est fait de l'élégance et de la pureté du langage une religion, et qui mieux que personne possède l'art de rajeunir par une forme heureuse des pensées connues. Nous ne louerons pas M. Villemain d'avoir parlé avec talent, d'avoir mêlé à l'éloge des penchans studieux de la

Digitized by Google

jeunesse l'éloge de M. le duc de Nemours, et d'avoir parlé de l'antiquité en homme qui en a été souvent l'éloquent interprète; mais nous le remercierons d'avoir saisi l'occasion de défendre l'Université et d'avoir insisté sur l'utilité sociale de ce grand établissement.

« Les écoles, avec leur règle austère, a dit M. Villemain, avec leurs luttes studieuses et leur publicité, sont une institution non moins essentielle à l'état qu'aux familles, et plus sociale encore que scientifique et littéraire. En changer le caractère, en affaiblir ou en transférer l'influence, ce serait toucher aux intérêts civils du pays. » Ce langage est aussi remarquable par sa fermeté que par sa modération. Le gouvernement déclare, par l'organe d'un des membres du cabinet, qu'il ne consentira à aucune innovation qui aurait pour résultat de changer le caractère de nos écoles, et d'en transférer l'influence, à qui? au clergé, cela s'entend. Nous pouvons donc espérer que le projet de loi qui sera présenté à la session prochaine sur l'instruction secondaire ne contiendra aucune concession regrettable à un esprit d'envahissement dont les exigences augmentent à mesure qu'on les satisfait davantage.

Grace aux inexplicables agressions d'une certaine partie du clergé, l'Université a dû songer à se défendre, et les chambres auront, dans la session prochaine, à juger un grand procès entre elle et ses adversaires. Nous voudrions bien qu'à cette époque M. de Genoude fût à la chambre pour soutenir la doctrine de la liberté absolue servant de passeport à l'enseignement entre les mains du clergé; mais vous verrez qu'il ne se trouvera pas un assez grand nombre d'électeurs capables de comprendre et d'approuver la politique de M. de Genoude et de l'envoyer à la chambre. Ce ne sera pas, au reste, la faute de deux radicaux célèbres, MM. Arago et Laffitte, si M. de Genoude ne devient pas député; ils ne s'y sont pas épargnés. Mais ne voilà-t-il pas que dans les rangs même de l'opposition il y a résistance à cette alliance du légitimisme et du radicalisme? M. Dupont de l'Eure a témoigné, autant qu'il le pouvait, qu'il ne partageait pas, en cette circonstance, la manière de voir de ses honorables amis, MM. Arago et Laffitte, et M. Dusollier se présente contre M. de Genoude comme candidat de la gauche constitutionnelle. Aussi M. de Genoude est déjà en quête d'une nouvelle candidature; de collége en collége, il fera son tour de France.

On nous écrit d'Allemagne qu'on s'est trouvé quelque peu embarrassé pour célébrer l'anniversaire du traité de Verdun, suivant le désir du roi de Prusse. D'abord plusieurs savans n'étaient pas parfaitement sûrs du jour où tombait l'anniversaire; d'autres ont douté que ce fût à Verdun qu'eût été conclu le traité. Il y avait aussi cela de remarquable, que c'était peut-être la première fois que le culte protestant était appelé à célébrer une solennité purement politique. Enfin on s'en est tiré en remerciant la Providence des progrès qu'avait faits le christianisme au IXe siècle; on a parlé de Charlemagne, des Saxons, de saint Boniface; on s'est trouvé en pleine dissertation historique. Pour que rien ne manquât à la singularité de cet anniversaire, on a donné

Digitized by Google

sur le théâtre royal de Potsdam, devant le roi et sa cour, la *Médée* d'Euripide, traduite en allemand. Euripide et le traité de Verdun : voilà qui s'appelle se nourrir doublement des traditions de l'école historique.

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Reprises de *la Critique de l'École des Femmes* et de *Don Juan d'Autriche*. — Ces deux ouvrages, l'un si populaire, l'autre si estimable, ont reparu la semaine dernière sur la scène de la Comédie-Française, où le public les a fort applaudis. De cet esprit si fin, de cette moquerie si incisive et si spirituelle, de ce style si ferme et si français qui composent *la Critique de l'École des Femmes*, rien n'a échappé à l'intelligent auditoire convoqué par le théâtre de Corneille et de Molière; comme aussi justice a été rendue, par ce même auditoire, à l'habileté patiente qui caractérise le *Don Juan* de M. Casimir Delavigne. Il est vrai d'ajouter que, s'il faut faire honneur du succès de ces reprises à M. Casimir Delavigne et à Molière, l'équité commande de ne point oublier les acteurs chargés de l'interprétation de *la Critique de l'École des Femmes* et de *Don Juan*. Mlles Anaïs et Mante ont su rendre les personnages d'Élise et d'Uranie avec l'entrain et le relief les plus louables, en même temps que M. Samson, dans le personnage du marquis, M. Régnier, dans le personnage de Lycidas, M. Geffroi, dans le personnage de Dorante, rivalisaient de naturel et de verve pour ne pas être trouvés le moins du monde en défaut. — MM. Samson et Geffroi se montrent encore à nous en compagnie de Beauvallet, dans *Don Juan d'Autriche*, également dignes de sincères applaudissemens. Quant à Mme Mélingue, pour qui était principalement remise à la scène la comédie si intéressante de M. Casimir Delavigne, je dois proclamer qu'elle s'est acquittée de sa tâche avec un bonheur rare, et que le rôle de dona Florinde lui doit un éclat nouveau.

GYMNASE. — *Le Baiser par la fenêtre*, vaudeville en un acte, de M. Achille Bénard. — En dépit de l'association des auteurs dramatiques, le théâtre du Gymnase continue d'aller son chemin, et même il ne semble pas devoir être fatigué de si tôt. Il ne se passe guère une semaine sans qu'il offre au public parisien un vaudeville nouveau de sa façon, et ce vaudeville, à tout prendre, n'est jamais plus mauvais, s'il n'est pas meilleur, que n'importe lequel des autres vaudevilles joués sur les théâtres autorisés par l'association. Où le théâtre du Gymnase va-t-il chercher ses écrivains dramatiques? Je l'ignore; le fait est qu'il en a toujours sous la main : grand sujet de méditations pour l'association des auteurs dramatiques, si l'association des auteurs dramatiques avait le temps de méditer quoi que ce soit. — Or donc, M. le major Montrigaud, vieux dur-à-cuire, comme on dit en langage de garnison, veut

Digitized by Google

marier Mlle Césarine, sa fille unique, à M. Hyacinthe Vadurel, l'un des deux neveux qu'il a. Mlle Césarine, pour sa part, aimerait infiniment mieux épouser M. Raoul Montrigaud, l'autre neveu de son père; et cela se conçoit sans peine. Raoul est officier, beau garçon, diseur de belles phrases, tandis que ce pauvre Hyacinthe, apprenti procureur, ou quelque chose d'approchant, a bien la plus chétive mine et la tournure la moins engageante qui se puissent imaginer. Sur ces entrefaites, le major se montre à nous furieux et altéré de vengeance, sous prétexte qu'un étranger a envoyé d'une fenêtre voisine, la veille au soir, un baiser à Mlle Césarine Montrigaud. Il n'y a pas grand mal à cela, vraiment, puisque le téméraire est le propre fiancé de la jeune personne, M. Hyacinthe Vadurel; le major, cependant, à cheval sur les principes, ne veut accepter aucune excuse, et, en fin de compte, c'est Raoul, le cousin préféré, que Césarine épousera. — Ce vaudeville me semble d'une très médiocre invention, pour ne pas dire pis, et d'une vulgarité de détails très fâcheuse. C'est vrai; mais, en bonne conscience, où donc sont les vaudevilles qui ne méritent pas d'être blâmés sous le même rapport que celui-ci? — Le même soir où le Gymnase nous donnait la première représentation du *Baiser par la fenêtre,* il nous rendait Mlle Nathalie, dans *Lucrèce à Poitiers*. Inutile d'ajouter que Mlle Nathalie s'est montrée, comme avant son départ, gracieuse et correcte, et que le public l'a fort applaudie.

VARIÉTÉS. — *Les Nouvelles à la main,* vaudeville en un acte, de MM. Dennery et Clairville. — *Les Lutins de Bretagne,* conte de fées en six tableaux, de M. Dumersan. — Il y a quelque temps, je disais et je démontrais ici même, son répertoire à la main, que le théâtre des Variétés voit tout l'art dramatique dans la question des costumes; voici, à l'appui de mon assertion, une nouvelle preuve que me fournit le théâtre des Variétés. Qu'est-ce, je vous prie, que le vaudeville intitulé *les Nouvelles à la main?* Est-ce un ouvrage où il y ait une intrigue quelconque, une action à laquelle on s'intéresse, des caractères qui attachent ou qui amusent? En aucune façon. Voulez-vous savoir pourquoi *les Nouvelles à la main* ont été faites? Pour donner au théâtre des Variétés l'occasion de montrer Mmes-Munié, Desprès, Grave, Lambert, Courtois, Léontine, Chavigny, Judith et Lucile vêtues de façon à montrer leurs jambes et leurs tailles avec toute sorte d'avantages, c'est-à-dire vêtues en costumes de *cadets* du temps du régent. Ainsi, dans *les Contrebandiers*, costumes pittoresques; dans *la Chasse aux belles femmes,* costumes légers; aujourd'hui, dans *les Nouvelles à la main,* costumes collans; ai-je donc tort d'affirmer que, pour le théâtre des Variétés, la question des costumes résume seule tout l'art dramatique?

En attendant que le théâtre des Variétés, dans l'intérêt de sa singulière doctrine, représente un vaudeville intitulé : *l'habit fait le moine,* il vient de nous donner... devinez quoi! un drame? non; une comédie? non; une farce? non; un ballet? un opéra? une pastorale? non, cent fois non; il vient de nous

Digitized by Google

donner... un conte de fées! Vous me demanderez pourquoi un conte sur un théâtre, et de quel droit cet intervertissement des genres littéraires? Hélas! ne soyez pas trop sévères, croyez-moi. Ayez plutôt de l'indulgence que de l'irritation quand vous voyez un théâtre s'accrocher ainsi à toutes les branches.

GAIETÉ. — *La Folle de la Cité*, drame en cinq actes, par M. Charles Lafont. — Ce drame est infiniment supérieur à ce qui se joue d'ordinaire au théâtre de la Gaieté, et je ne sais vraiment pourquoi l'auteur n'en a pas gratifié la Porte-Saint-Martin. Les deux caractères de Richard et de Francis sont tracés avec beaucoup de talent, et la scène qui les rapproche est très originale. La mère de Richard, vieille femme que la misère et les chagrins ont rendue folle, provoque, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, un intérêt qui hésite entre la sympathie et la terreur. On devine que Francis, le second des deux jeunes gens que j'ai déjà nommés, est fils de la folle, aussi bien que Richard; seulement, c'est un fils adultérin, né de la folle et d'un séducteur nommé Henri Clinton. Bientôt les deux jeunes gens, les deux frères, se trouvent amoureux tous les deux d'Anna Butler, fille d'un commerçant auquel un accident terrible arrive inopinément : Butler, s'il n'obtient 3,000 guinées, va être réduit à une banqueroute. Que fait Richard en cette occurrence ? Il va s'offrir au premier ministre de l'Angleterre pour mourir, moyennant 3,000 guinées, au lieu et place du duc de Monmouth, condamné à la décapitation et que l'on voudrait sauver à tout prix. Ce dont vous ne vous doutiez probablement pas, c'est que le Henri Clinton de tout à l'heure et le présent duc de Monmouth sont un seul et même personnage. Revenue à la raison tout d'un coup, la mère de Richard tremble à la fois pour le père de son fils et pour son fils lui-même, qui heureusement échappent à tout danger. Ce drame est compliqué outre mesure; on y passe, d'une scène à l'autre, par les émotions les plus terribles et les plus cruelles; l'intérêt ne languit pas un instant; en un mot, c'est un ouvrage, sinon complètement louable et acceptable, du moins plein de passion et très propre à satisfaire la plus avide curiosité. Je répéterai encore à M. Charles Lafont ce que je lui disais dernièrement à propos d'un autre de ses mélodrames : au lieu de gaspiller ainsi son talent à produire des œuvres secondaires, M. Charles Lafont ferait plus sagement de donner un pendant à son *Chef-d'OEuvre inconnu*. Cela vaudrait mieux pour tout le monde : pour l'auteur, pour la critique, et pour le public. — Mlle George, dans le rôle de la vieille folle, a retrouvé quelques-uns de ces éclairs qui la faisaient jadis applaudir dans *Lucrèce Borgia* et dans *Marie Tudor*. Elle a été très bien secondée par Mlle Gauthier, dont les yeux jouent à merveille. En somme, *la Folle de la Cité* a réussi.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

SULPICE.

III.[1]

L'apparition d'une personne étrangère dans une petite ville n'est pas seulement un évènement qui occupe, c'est une bonne fortune pour toutes les malveillances oisives et affamées. Quelque soin que l'on mette à surveiller ses voisins, à commenter leurs paroles, à analyser les actes, c'est un sujet bien vite épuisé. La moisson des ridicules et des vices une fois faite, on ne peut plus compter que sur quelques glanes. On se connaît d'ailleurs trop bien pour que la malignité ait le champ libre; la réalité, que l'on coudoie, arrête l'imagination dans ses élans. Avec un étranger, au contraire, tout est supposable, tout est possible. La médisance prend son vol, comme le Satan de Milton, dans les immensités de l'infini. L'étranger n'est connu de personne, il n'a dans le pays ni famille, ni intérêts, sa réputation est une épave que nous apporte le hasard et que nous pouvons dépecer sans danger.

Mme de Révol en fit l'épreuve à Kemperlé. Elle avait d'abord été accueillie avec une défiance malveillante; le soin qu'elle mit à éviter toute relation, des habitudes inconnues en province et quelques caprices d'artiste, ne tardèrent pas à justifier tous les soupçons. Sulpice lui-même, sans partager les préventions générales, avait vu avec

(1) Voyez la livraison du 20 août.

Digitized by Google

chagrin l'étrangère s'établir dans le manoir de sa mère. Les bois de Kermor étaient sa promenade accoutumée; là, il n'avait à craindre ni dérangement, ni rencontres; il était chez lui et maître de sa solitude. Or, la présence de Mme de Révol troublait ces plaisirs. Les sapinières du rivage ne lui appartenaient plus, il ne pouvait désormais prolonger ses courses jusqu'au manoir, se promener dans les chambres désertes, rester accoudé à quelque fenêtre élevée, les yeux sur la mer et l'ame dans ses songes. Kermor avait un nouveau maître à qui appartenaient la vue de l'Océan et l'isolement des bois.

Il essaya de porter ailleurs ses rêveries, mais ailleurs ses pieds ne trouvaient pas d'eux-mêmes les sentiers, ses yeux ne connaissaient point chaque coin d'horizon encadré dans les arbres, son oreille ne devinait point de quelle source venait le murmure, son odorat de quelle lande arrivait le parfum. Il fallait écouter, regarder, se conduire; l'esprit, à chaque instant éveillé, interrompait ses songes, et, au milieu de ces involontaires distractions, Sulpice essayait en vain de poursuivre ses chimères.

Il fallut donc revenir aux lieux connus et accoutumés. Le jeune homme évita seulement le voisinage du manoir; il choisit pour ses promenades les allées les plus écartées, pour ses repos les fourrés les plus inaccessibles. Deux ou trois fois pourtant il aperçut, à travers le feuillage, la taille svelte de l'étrangère; mais, connaissant tous les détours de ce labyrinthe de verdure, il put éviter sa rencontre et se persuader qu'il avait même échappé à son regard.

Un soir, en regagnant la ville après une longue promenade, il s'aperçut qu'il n'avait plus le livre qu'il emportait toujours pour compagnon de route, et, se rappelant une longue station à l'entrée de la prairie, il rebroussa chemin dans l'espoir d'y retrouver le volume oublié. Il venait de tourner le taillis de noisetiers, et son œil cherchait déjà les touffes d'aubépines sous lesquelles il s'était assis, lorsqu'il se trouva tout à coup à quelques pas de l'étrangère, qui s'avançait vers lui son livre à la main.

Occupée de sa lecture, elle n'aperçut point d'abord Sulpice, mais un mouvement de celui-ci l'avertit; elle releva la tête avec une exclamation, tandis que le jeune homme, surpris et confus, s'était arrêté en saluant.

Un regard involontaire qu'il jeta sur le volume fit tout comprendre à Mme de Révol.

— Ce livre vous appartient, monsieur? dit-elle en rougissant.

Sulpice répondit affirmativement.

Digitized by Google

— Je dois alors m'excuser de l'avoir pris et d'y avoir regardé, reprit l'étrangère avec grace; je pourrais vous dire, pour me justifier, que je cherchais le nom de son propriétaire, mais la vérité est que les livres exercent toujours sur moi une sorte de fascination, et que je ne puis en apercevoir un sans l'ouvrir involontairement.

— J'ai toujours éprouvé la même chose, dit Sulpice étonné d'entendre exprimer une de ses sensations les plus familières.

— Je le sais, reprit Mme de Révol en souriant; bien que je n'aie vu madame votre mère que deux fois, elle vous a dénoncé à moi comme un lecteur incorrigible.

— Quoi! interrompit Sulpice honteux, elle vous a dit...

— Ce dont j'ai pu m'assurer moi-même en vous voyant tous les jours, un livre à la main, dans nos bois.

— C'est une indiscrétion dont je dois m'excuser, dit timidement le jeune homme.

— Comment donc? un propriétaire n'a-t-il pas le droit de visiter son domaine? Je crains au contraire d'avoir souvent troublé vos promenades sans le vouloir, car j'ai cru observer que ma rencontre vous faisait fuir...

Sulpice voulut protester.

— Oh! ne vous en défendez pas, reprit l'étrangère avec une vivacité charmante; c'est une discrétion dont je dois vous savoir d'autant plus de gré que vos compatriotes m'y ont peu habituée. Aussi votre réserve m'a-t-elle sérieusement touchée, et je suis heureuse que le hasard me permette de vous en remercier... et de vous engager à ne point la pousser trop loin.

Sulpice s'inclina.

— Kermor est assez grand pour deux promeneurs, continua la jeune femme; nous pouvons nous partager les bois, et, puisque vous aimez le silence et l'ombre, vous aurez à vous seul votre royaume de solitude.

— Et si j'allais en oublier les limites? observa Sulpice enhardi par la franchise gracieuse de Mme de Révol.

— Ah! vous vous exposeriez à des représailles.

— La menace est peu effrayante.

— Plus que votre politesse ne permet de l'avouer. Pour ma part, je ne voudrais point que l'on m'arrachât à la compagnie dont vous jouissiez aujourd'hui.

— Ce livre?... vous le connaissez donc?

— Non, mais il est d'un de mes poètes préférés.

Digitized by Google

— Si vous désiriez le parcourir?...

— Je n'osais vous le demander, dit Mme de Révol avec un embarras souriant; mais, puisque vous allez au devant de mon souhait, j'accepte. Moi qui ai toujours été grande liseuse, je suis ici depuis trois mois sans ressources, et, en apercevant tout à l'heure votre volume dans l'herbe, j'ai tressailli comme Achille à la vue des armes apportées à Scyros.

— Je suis fâché de n'avoir pu connaître plus tôt cette disette de livres.

— Mille graces, monsieur! je ne voudrais point revenir à mes habitudes exagérées de lecture; elles empêchent de regarder autour de soi. A force de causer bas avec les livres, on finit par ne plus savoir parler haut avec les hommes, et les liseurs ressemblent tous, plus ou moins, à ces hallucinés sans cesse occupés d'un monde invisible.

Sulpice allait répondre, lorsque l'étrangère s'arrêta; ils étaient arrivés à la grande avenue qui conduisait au manoir. Le jeune homme comprit qu'il était temps de se séparer; il s'inclina pour prendre congé.

— J'espère ne vous séparer que peu de temps de votre poète, dit Mme de Révol, et dans quelques jours le livre vous sera rapporté.

— N'en prenez point souci, répliqua rapidement Sulpice, qui craignait les conjectures auxquelles un pareil renvoi ne pouvait manquer de donner lieu; je le reprendrai à la première rencontre.

— Sur nos frontières, car je tiens à les établir.

— Quand vous l'ordonnerez.

— Eh bien! après-demain.

— Après-demain.

La jeune femme répondit avec grace au profond salut de Desbarres, et disparut dans l'allée de mélèzes.

Sulpice rentra chez sa mère tout agité. Le hasard qui venait de le rapprocher inopinément de l'étrangère était, dans sa vie monotone, une sorte d'aventure. Il avait d'ailleurs trop souvent entendu parler de l'habitante de Kermor pour que sa curiosité n'eût point été excitée. Les mille suppositions dont elle avait été l'objet l'entouraient d'avance, pour lui, d'une espèce d'atmosphère romanesque qui rendait son apparition plus saisissante. Aussi l'imagination inoccupée du jeune homme en fut-elle profondément remuée. Il se mit à repasser dans sa mémoire, comme à son insu, tous les traits, toutes les paroles, tous les gestes de Mme de Révol; il se rappelait jusqu'aux plus fugitives nuances de ses regards, jusqu'aux plus légères inflexions

Digitized by Google

de sa voix, et il trouvait dans ces inflexions, dans ces nuances, je ne sais quel charme tout nouveau pour lui.

Le surlendemain, il se rendit à Kermor. Lorsqu'il arriva, l'étrangère était près du bosquet d'aubépines, tenant son livre qu'elle lui présenta en souriant. Elle l'avait lu, et en parla au jeune homme avec une expansion attendrie. Tout ce qu'elle dit, Sulpice l'avait senti, mais ses propres jugemens lui semblaient nouveaux en passant par la bouche de Mme de Révol. Elle leur donnait cet accent féminin qui est à lui seul toute une poésie. Aussi se trouvait-il dans la même position que le compositeur qui entend une voix suave traduire ses inspirations, et demeure lui-même enchanté de leur pénétrante douceur.

Jusqu'alors il n'avait connu de la femme que l'utilité vulgaire et la beauté contrainte; il n'avait vu que des mères de famille parlant ménage ou des filles à marier ne parlant de rien; c'était la première fois qu'il trouvait l'intelligence cultivée unie aux graces libres et décentes. Cette révélation de la femme dans la plénitude de ses prestiges lui causa une sorte d'éblouissement. Ce qu'il avait lu se trouvait ainsi justifié; les héroïnes de ses livres favoris n'étaient plus de vains fantômes; les sentimens qu'il croyait éprouver seul faisaient battre d'autres cœurs; le monde des poètes, qu'il avait pris pour un monde de fées, existait réellement; il le voyait, il le touchait; comme Colomb, il avait découvert son Amérique!

On comprend quels durent être l'étonnement et l'extase de Sulpice. Il ne pouvait se lasser de regarder l'étrangère. Il avait souvent entendu nier sa beauté, et lui-même n'en avait point été frappé à la première vue; mais depuis qu'elle parlait, il ne pouvait comprendre cet aveuglement. Mme de Révol, pourtant, n'était point belle. Ses traits manquaient d'harmonie, son teint de fraîcheur, sa taille de proportions et de développemens; mais dans cet ensemble imparfait, le mouvement tenait lieu de jeunesse et la douceur de régularité. Quant au manque d'ampleur des formes, il eût été difficile de dire si c'était, chez l'étrangère, un défaut ou une grace. La fragilité de cette nature appauvrie faisait mieux ressortir l'énergie du geste et la vitalité profonde du regard; tout ce que l'être physique avait perdu semblait retourné au profit de l'ame, et cette espèce de transposition ouvrait un champ illimité aux suppositions sentimentales.

L'entrevue de Sulpice et de Mme de Révol se prolongea près de deux heures. Celle-ci, qui persistait dans son projet de partager les bois de Kermor entre elle et le jeune homme, s'occupa d'établir les

Digitized by Google

frontières de leurs solitudes respectives; le massif d'aubépines fut laissé en dehors des limites, comme un asile neutre où l'on pourrait, à l'occasion, se rencontrer.

L'étrangère mit dans cet enfantillage tant de grace et de gaieté que Desbarres revint à la ville complètement subjugué.

Il retourna les jours suivans à Kermor, mais sans voir Mme de Révol; elle s'était enfermée dans ses bois. Sulpice fut obligé d'errer sur la frontière qui les séparait de son propre domaine, comme une ombre sans sépulture à l'entrée des Champs-Élysées. Enfin, le quatrième jour, il aperçut une robe blanche qui glissait entre les buissons. Il accourut, et trouva l'étrangère assise sous les aubépines; sur ses genoux était éparpillé un énorme bouquet de fleurs sauvages dont elle s'occupait à faire une guirlande. Elle salua à peine Sulpice.

— Voyez, s'écria-t-elle avec une joie d'enfant, voyez, monsieur, la riche moisson!

— J'aurais voulu prévoir cette rencontre, dit Sulpice, pour y joindre les fleurs de *mon domaine*.

— Aujourd'hui, je n'aurais su qu'en faire, mais une autre fois vous m'apporterez de grandes marguerites et des glaïeuls; on n'en trouve que dans la ravine, au-dessous du vieux saule creux.

— Vous connaissez donc la place où se cueille chaque fleur?

— J'ai tant parcouru vos bois depuis que j'habite Kermor! Songez que jamais auparavant je n'avais quitté Paris; je ne connaissais la création que par ouï-dire; aussi, quand je suis arrivée ici, tout m'était nouveau : vos landes, vos champs de blé noir, vos lins fleuris, vos dunes couvertes de sapins, votre Océan surtout. J'abordais un nouveau monde.

— Et vous l'avez aimé?

— Avec folie, vous le voyez, car je ne puis plus vivre qu'ici, en plein air, au milieu de ces parfums de genêts ou de sauges marines. Parfois la honte me prend de perdre ainsi mes journées entières en promenades d'écolier, je veux m'enfermer au manoir; mais je me sens aussitôt saisie d'un ennui désespéré. L'air de ma chambre m'étouffe, le soleil qui brille à travers les vitrages me semble sans lumière, sans chaleur. Alors, si j'ouvre ma fenêtre, les chants d'oiseaux, les rumeurs de feuillages, les soupirs de la mer m'appellent, et, malgré moi, j'abandonne la maison pour me replonger dans les bois.

— Et dans cette solitude vous n'avez jamais regretté Paris?

— Jamais, jusqu'à présent. Vous vous étonnerez sans doute du charme qu'a pour moi cette vie de jeune fille qui ne devrait plus

Digitized by Google

être la mienne; mais j'ai toujours pensé que Dieu nous donnait en germe les goûts de chaque âge, et que, lorsque ces goûts ne pouvaient se développer en leur temps, les germes restés dans nos ames, comme une semence enfouie, s'épanouissaient plus tard, au premier soleil favorable. N'ayant pu suivre les fantaisies de l'adolescence, je les retrouve en moi maintenant que l'adolescence s'est enfuie, et je reviens sur le passé pour reprendre les joies qui ne m'avaient point été payées.

— Ah! je comprends ces retours, dit Sulpice avec émotion; car, moi aussi, je retrouve souvent dans mon cœur les désirs non satisfaits d'un autre âge. Souvent je voudrais être assis, comme un enfant, aux pieds de ma mère, la tête appuyée sur ses genoux, et lui disant sans contrainte tout ce qui traverse ma pensée! Mais...

Il s'arrêta; Mme de Révol releva brusquement la tête, et le regarda comme si elle eût attendu la fin de sa phrase.

— Mais ce sont de courtes folies, reprit Sulpice après un instant d'hésitation; je finis toujours par me rappeler qu'entre les germes qui s'épanouissent hors de saison, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, il y a ceux qui ne s'épanouissent jamais. Comment compter sur l'arriéré de bonheur que nous doit le passé, alors que l'on obtient si peu du présent même?

Desbarres accompagna ces mots d'un sourire mélancolique dont Mme de Révol parut frappée; elle réunit avec une vivacité charmante toutes les fleurs qu'elle avait sur ses genoux, les rejeta dans la corbeille placée près d'elle, et se levant légèrement :

— Mon Dieu, pourquoi regarder la vie de si près? dit-elle d'un accent tendrement plaintif; je suis folle de vous conter ainsi toutes mes superstitions! Laissons là ces rêveries, et puisque vous voilà, faites-moi passer vos frontières pour aller au ravin cueillir des marguerites.

Cette promenade fut suivie de plusieurs autres qui achevèrent d'établir une sorte d'intimité entre le jeune homme et l'étrangère. D'abord ils parurent se rencontrer par hasard ou pour échanger les livres que prêtait Sulpice; mais, insensiblement, leurs entrevues se régularisèrent; en se quittant chaque soir, ils se donnaient rendez-vous pour le lendemain.

Cette heure passée avec Mme de Révol était devenue le but de la vie du jeune homme. Il s'y préparait tout le jour; il cherchait le moyen de varier la promenade qu'elle ferait avec lui; il pensait aux lectures qu'il pourrait lui proposer, aux choses qu'il devrait lui dire. Son naïf

Digitized by Google

désir de plaire avait les raffinemens de la séduction la plus exercée; tout en s'étudiant à montrer chaque fois un esprit aussi aimable, aussi neuf, il contenait l'expansion de ses sentimens, mettant à dévoiler son cœur cette espèce de pudeur morale qui, comme l'autre, est un aiguillon.

Mme de Révol suivait tous les développemens de cette nature charmante sans y deviner un premier amour, et sans prévoir pour elle-même les dangers de son intérêt curieux. C'est un aveuglement ordinaire aux intelligences aiguisées de prendre pour une simple occupation de l'esprit ce qui est déjà un entraînement. Tout entiers au plaisir d'observer, nous ne nous apercevons pas que notre analyse se passionne insensiblement, que notre sujet d'examen prend possession de nous-mêmes, et qu'en ne croyant poursuivre qu'une étude, nous tressons silencieusement autour de notre cœur un réseau de séductions qui assure sa captivité.

Sulpice avait d'abord paru à Mme de Révol un enfant dont la timidité devait lui ôter toute crainte; elle l'avait accueilli par suite de ce besoin de communication qu'éveille une solitude prolongée; puis, en le voyant de plus près, elle s'y était intéressée, et avait fini par accepter sa périlleuse intimité.

Quelques troubles indicateurs commençaient bien à l'agiter, elle s'étonnait bien parfois de ses battemens de cœur à l'arrivée du jeune homme, de ses découragemens lorsqu'elle se retrouvait seule, de son épouvante dès que sa pensée se reportait sur le passé ou sur l'avenir; mais elle avait traversé de trop cruelles épreuves pour prêter beaucoup d'attention à ces symptômes; car il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps, elles nous déshabituent de la santé, et le souvenir de nos anciennes souffrances nous empêche de prendre garde à quelques tressaillemens douloureux.

L'inexpérience de Sulpice, au contraire, devait le rendre attentif à toute sensation nouvelle. Il était d'ailleurs à cet âge où le cœur attend l'amour, le cherche sans cesse et croit partout le reconnaître. Aussi ne tarda-t-il point à voir clair en lui-même; mais, loin de s'effrayer de sa passion naissante, il l'accueillit comme un ange consolateur. Sa vie avait enfin un intérêt, il sortait de cette prosaïque histoire des habitudes journalières pour commencer le roman de la jeunesse, toujours si prestigieux au début, souvent si triste au dénouement.

Le moyen, d'ailleurs, de résister aux mille mérites de Mme de Révol? Outre la supériorité de son esprit, de sa sensibilité, de ses

Digitized by Google

graces, n'avait-elle pas l'attrait suprême de l'isolement? N'était-elle pas en butte à une sorte de persécution occulte? N'avait-on pas, en l'aimant, la joie de braver l'opinion publique; séduction si irrésistible pour la jeunesse!

A ces charmes déjà si puissans Sulpice joignit le mystère. Il avait gardé le silence sur ses premières relations avec l'étrangère sans autre but que d'échapper à l'ennui des questions. Il persista plus tard dans la même réserve, sur la prière même de Mme de Révol, qui désirait éviter le renouvellement des importunités qu'elle s'était vue forcée de repousser lors de son arrivée. Elle n'avait, en effet, trouvé alors d'autre moyen de se délivrer des invitations et des visites faites par curiosité qu'en transformant le manoir en une sorte de lazaret fermé à tout le monde. Encore le cordon sanitaire établi autour de sa solitude n'avait-il pu la mettre à l'abri de certaines poursuites ni de lettres amoureuses, dont elle avait mieux aimé rire que s'offenser. Elle en avait même communiqué quelques-unes à Desbarres, qui avait cru reconnaître l'écriture. Or, elle craignait qu'en apprenant la quarantaine levée pour Sulpice, les plus hardis ne se crussent autorisés à recommencer des avances gênantes ou injurieuses, et ce fut pour l'éviter qu'elle recommanda le silence au jeune homme.

Leurs entrevues avaient d'abord eu lieu dans les bois où Sulpice se rendait tous les soirs avec ses pistolets sous prétexte de s'exercer au tir (car dès que ses promenades avaient eu un but, il s'était persuadé qu'on devait les soupçonner); mais la santé de la jeune femme la força, tout à coup, à garder la maison, et ils se virent alors au manoir. Lia se tenait habituellement dans une petite pièce du rez-de-chaussée qu'elle appelait sa *cellule*, et qui avait une porte particulière sur les bois; Desbarres venait tous les jours y frapper et restait là jusqu'à la nuit, causant ou lisant avec la jeune femme que ses visites semblaient ranimer. Ces causeries et ces lectures avaient pourtant presque toujours quelque chose de mélancolique, et finissaient, le plus souvent, par de plaintives réflexions sur la vie. Depuis qu'elle souffrait, Mme de Révol s'était assombrie, son ame avait perdu cette élasticité qui la sauvait autrefois de toute longue amertume et la faisait, pour ainsi dire, rebondir de la tristesse dans la joie. Les demi-confidences qui lui échappaient par instant, sans apprendre à Sulpice quel avait été son passé, lui firent comprendre que de cruelles épreuves l'avaient traversé, et qu'elle pouvait en craindre de nouvelles. Son indisposition se transforma d'ailleurs insensible-

Digitized by Google

ment en une langueur entrecoupée de souffrances aiguës, et qui la forcèrent à appeler un médecin. Le docteur Robert, que lui désigna Sulpice, était un homme habile et bon, mais d'une brusque simplicité. Il déclara sur-le-champ à Mme de Révol que son état demandait plus de précautions qu'elle ne l'avait jusqu'alors supposé, l'interrogea longuement, parut incertain sur l'appréciation de quelques symptômes, et finit par lui interdire l'exercice du cheval et les bains de mer que Lia avait jusqu'alors cru salutaires.

Les choses en étaient là lorsqu'eut lieu la scène rapportée dans le chapitre précédent.

IV.

Le lendemain, Sulpice dormait encore lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit lentement en criant sur ses gonds, et le réveilla en sursaut. Il se redressa sur son séant, écarta les rideaux qui enveloppaient son lit, et aperçut la servante de sa mère portant une tasse de faïence jaune sur une assiette.

A la vue de Sulpice les yeux encore à demi clos par le sommeil, celle-ci s'arrêta.

— Jésus! je vous ai réveillé, mon maître! s'écria-t-elle avec un accent de regret.

— Bonjour, Dinorah, dit Sulpice amicalement; est-il donc déjà si tard?

— Sept heures, et j'apportais le lait de chèvre; mais je reviendrai.

— Non, donne.

Il tendit la main, prit la tasse et se mit à boire à petits coups, tandis que la Bretonne, des yeux fixés sur lui, semblait suivre tous ses mouvemens avec une sorte d'intérêt inquiet. C'était une femme d'environ trente ans, grande, forte, et d'une beauté mâle. Elle portait ce leste costume de Saint-Pol, à la taille souple, à la coiffe écourtée, aux manches plates laissant voir le bras nu, et son allure en paraissait plus énergique et plus libre. Cependant il n'eût fallu juger la paysanne ni sur cette allure ni sur ce costume, car sous ces apparences hardies se cachait l'ame la plus soumise. Pliée de bonne heure à la servitude domestique, Dinorah y avait mis son orgueil. Ceux qu'elle servait étaient pour elle ce qu'est pour le vieux soldat le régiment qu'il n'a jamais quitté; leur gloire était sa gloire, leur deuil son deuil. Elle ne vivait plus en elle-même, mais en ceux qu'elle appelait ses *maîtres*; à eux seuls appartenaient sa force, son intelli-

Digitized by Google

gence, son adresse; c'était pour eux qu'elle se réjouissait d'être bien portante et jeune; elle faisait partie de leur existence comme ces humbles plantes qui croissent au sommet des vieux édifices et qui doivent vivre et périr avec eux. Cependant son dévouement absolu aux Desbarres avait ses distinctions : elle respectait la veuve et lui eût donné sa vie sans balancer; mais elle montrait pour Sulpice cette espèce de servilité passionnée et heureuse d'elle-même, qui est la dernière expression de l'attachement.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, elle était restée debout à quelques pas de son jeune maître, le regardant avec une tendresse hésitante. Enfin, après un long silence, elle dit à demi-voix et d'un accent triste :

— C'est donc vrai, monsieur Sulpice, que vous avez fâché votre mère hier soir?

— Qui te l'a dit? demanda le jeune homme étonné.

— N'avez-vous point quitté le salon avant le souper? Puis M. Vallin a emmené madame dans le cabinet rouge, et ils ont causé longtemps tout seuls.

— Après mon départ?

— Oui. Quand ils sont revenus, votre mère avait l'air toute saisie.

— Que dis-tu!

— Si saisie, qu'elle n'a rien mangé, et ce matin elle n'est point encore descendue!... Comprenez-vous, monsieur Sulpice? à sept heures!

— Elle n'est point malade? demanda Desbarres vivement.

— Non, je l'ai entendue se promener dans sa chambre; mais il faut qu'il y ait quelque chose, et quelque chose de triste.

— Que veux-tu qu'il y ait?

— Je ne sais pas, mais j'ai comme des avertissemens; *le sang me tourne autour du cœur.*

— Allons, encore tes superstitions.

— Écoutez! interrompit la servante en tressaillant; on a appelé.

— C'est ma mère.

— Dinorah! répéta une voix sur l'escalier.

— Maîtresse? répondit la Saint-Polaise en courant à la porte.

— Priez M. Sulpice de descendre.

Dinorah se retourna vers le jeune homme d'un air consterné.

— Avez-vous entendu? murmura-t-elle.

— Eh bien! elle veut me parler, et je vais m'habiller.

— Elle a dit : *Monsieur* Sulpice!

— Et cela t'épouvante?

Digitized by Google

— Elle a dit de vous *prier* de descendre!

— Fallait-il donc me l'ordonner?

La Bretonne jeta sur son jeune maître un regard plein de sollicitude; puis, secouant la tête :

— Que Dieu nous garde! reprit-elle; pour sûr, il y a un mauvais air sur la maison.

Et, reprenant la tasse, elle sortit.

Malgré sa tranquillité apparente, Sulpice avait remarqué les circonstances relevées par l'instinct de Dinorah, et en était demeuré également frappé. L'entrevue demandée par Mme Desbarres sous cette forme et à cette heure sortait trop évidemment de ses habitudes pour ne point annoncer quelque chose de sérieux. Le jeune homme, pris d'une crainte vague, se mit à chercher ce que ce pouvait être, et s'oublia sans doute dans cette recherche, car sa toilette n'était point encore entièrement achevée, lorsque Mme Desbarres entra brusquement.

Son visage avait cette expression de mécontentement inflexible que son fils connaissait trop bien. Il ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

— J'étais lasse d'attendre, observa la veuve; je me suis décidée à monter.

Sulpice voulut s'excuser.

— Achevez de vous habiller, interrompit-elle; nous nous expliquerons ensuite.

Il se hâta de passer un habit, tandis que Mme Desbarres regardait autour d'elle. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur l'élégante coupe d'opale où baignait l'églantine épanouie. Elle s'approcha de la table afin de l'examiner de plus près, la souleva; puis, se retournant vers Sulpice : — C'est sans doute un cadeau de cette femme? dit-elle d'un ton méprisant.

Sulpice pâlit.

— Un cadeau... De quelle femme, ma mère?

Mme Desbarres reposa la coupe sur la table et s'approcha de son fils.

— Je sais que vous voyez l'étrangère tous les jours, monsieur, dit-elle sévèrement; notre voisin Béfort vous a surpris avec elle, et il a appris à la ferme que l'on vous recevait depuis long-temps au manoir. Ne cherchez donc pas à nier.

— Pourquoi le nierais-je? interrompit le jeune homme, qui s'efforça de conserver son assurance; le hasard m'a fait rencontrer, en effet, Mme de Révol, que j'ai revue depuis.

Digitized by Google

— A mon insu! observa la veuve, car vous ne m'avez jamais parlé ni de cette connaissance ni de cette rencontre; la Parisienne vous l'avait sans doute défendu.

— Qui peut vous faire penser...

— Oui, oui, nous voyons clair, nous autres, et c'est gênant pour les intrigantes.

— Que dites-vous, ma mère? s'écria Sulpice.

— On a mieux aimé avoir affaire à un écolier, continua la veuve en élevant la voix; on a pensé qu'il serait facile de tourner une pauvre tête vide comme la vôtre, et vous ne vous en êtes même pas aperçu, dupe que vous êtes! A quoi cela vous sert-il alors d'avoir eu des prix dans vos classes, de lire toute la journée et de faire le savant? Vous ne voyez donc rien? vous ne comprenez donc rien?

— Rien, en effet, de ce que vous me dites, reprit Sulpice avec un calme que démentait le tremblement de sa voix; non, je ne comprends point qu'une femme mérite vos injures pour m'avoir reçu avec bienveillance; non, je ne me vois point dupe quand je suis l'obligé.

— L'obligé!... Ainsi, vous n'avez pas deviné pourquoi l'étrangère vous faisait bonne mine?

— Pardonnez-moi, ma mère; j'ai deviné qu'elle me savait gré de ne lui avoir point, comme les autres, fait des flétrissures de mes soupçons et des crimes de mes calomnies. J'ai pensé qu'en trouvant tant de gens méchans, injustes et menteurs, elle avait dû être reconnaissante de me savoir seulement indifférent.

— C'est-à-dire, répondit Mme Desbarres, qui ne comprenait pas toute l'amertume des paroles de Sulpice, mais qui voulait arriver à son but; c'est-à-dire que cette femme vous a ensorcelé, et qu'à vos yeux c'est une sainte.

— Dont on essaie de faire une martyre, ma mère.

— Eh bien! martyre ou sainte, je ne veux pas que vous soyez de son paradis, reprit résolument la veuve, et j'exige que vous cessiez de la voir.

— Moi?

— Vous, monsieur. C'est une connaissance qui ne vous vaut rien, et je vous défends de retourner à Kermor.

L'ordre était tellement inattendu et donné d'un ton si impérieux, que le jeune homme tressaillit comme un cheval qui sent tout à coup l'éperon. Son amour et son orgueil, réveillés en même temps, se révoltèrent; il releva la tête, rougit, puis devint pâle.

— Vous révoquerez cette défense, ma mère, dit-il d'un accent

Digitized by Google

altéré; une pareille rupture, que rien ne justifierait aux yeux de Mme de Révol, est impossible.

— Vous dites? interrompit Mme Desbarres en le regardant fixement.

— Je dis, reprit Sulpice, plutôt excité qu'effrayé par ce regard provocateur, que je ne puis soumettre mes répulsions ou mes sympathies aux préventions des autres. Avec la responsabilité vient l'indépendance, et mon âge doit enfin me donner le droit de choisir mes relations.

— Ah! tu le prends sur ce ton! s'écria la mère surprise et irritée; tu veux faire le maître ici maintenant! C'est encore là, sans doute, le résultat des conseils de la Parisienne?

— Ma mère, de grace...

— *Tu as le droit!*... C'est elle qui t'aura dicté cette phrase-là; elle t'aura conseillé de me braver.

— Mais c'est de la folie! s'écria Sulpice exaspéré.

— Comment, dit Mme Desbarres, qui devint rouge de colère, vous osez me traiter de folle, monsieur!

— Pardon, ma mère; je n'ai point voulu dire...

— Folle! parce que je veille à ce que vous ne soyez point dupe. Voilà la reconnaissance des enfans! Vous ne vous seriez jamais permis un pareil manque de respect avant d'avoir fait la connaissance de cette aventurière.

— Au nom de Dieu, écoutez-moi, ma mère!

— C'est inutile, s'écria la veuve, qui s'était exaltée en parlant; vous n'êtes pas encore arrivé à me faire interdire, monsieur; ma volonté sera faite, malgré toutes les coquettes qui peuvent nous venir de Paris, et je saurai bien vous forcer à m'obéir.

— Ne l'espérez pas, dit Sulpice poussé à bout.

Elle s'approcha brusquement et lui saisit le bras.

— De sorte que tu es décidé à te révolter? dit-elle d'une voix tremblante de colère.

— Je suis décidé à défendre ma liberté.

— Et tu ne veux point promettre de ne plus retourner à Kermor?

— J'y retournerai, ma mère.

— C'est ce qu'il faudra voir! s'écria Mme Desbarres en ouvrant la porte pour sortir. Tu veux que nous luttions? eh bien! soit. Un bon fils eût fait sur-le-champ la promesse que j'exigeais, lors même qu'il n'eût pas dû la tenir; mais toi, tu es un orgueilleux; tu ne veux pas avoir l'air de céder. Eh bien! nous verrons qui l'emportera; je connais un sûr moyen de t'empêcher de voir la Parisienne.

Digitized by Google

— Lequel?

Mme Desbarres, qui était sur le seuil, ne répondit rien; mais elle fit un pas dehors, tira brusquement la porte, et tourna la clé.

— Que faites-vous? s'écria Sulpice.

— Je t'enferme, répondit-elle.

— Ouvrez, ma mère, ouvrez sur-le-champ.

— Quand tu m'auras promis ce que je te demande.

Elle fit tourner la clé une seconde fois, la retira, et Sulpice l'entendit redescendre l'escalier.

Il demeura d'abord comme frappé de stupeur; puis, doutant de ce qu'il avait entendu, il courut à la porte pour essayer de la rouvrir; mais elle était bien réellement fermée.

Quelque accoutumé qu'il pût être aux actes tyranniques de sa mère, celui-ci dépassait tous ceux qu'il avait subis jusqu'alors. Il révélait, en outre, trop ouvertement le mépris que l'on faisait de sa volonté, et les ames faibles s'irritent surtout de ce qui leur rappelle leur faiblesse : en ne paraissant point les juger susceptibles de résistance, on les pousse infailliblement à résister.

Aussi Sulpice passa-t-il, presque en un instant, de la stupeur à la colère. Il se précipita furieux contre la porte, qu'il essaya d'ébranler; mais elle était à l'épreuve de tous ses efforts. Il recula en poussant un cri.

— Enfermé! enfermé!

Il promena les yeux autour de lui, fou d'indignation et de rage : la chambre n'avait aucune autre issue. Tout à coup son regard rencontra la fenêtre; il y courut et l'ouvrit. C'était au second étage; mais au-dessous, à moitié de la hauteur, se dressait un hangar servant de serre. En sautant sur le toit couvert de chaume, on se trouvait dans le jardin, dont la porte donnait sur la campagne. A la vérité, on courait risque de se briser un membre ou de se tuer; mais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, Desbarres ne pouvait regarder cette chance que comme un moyen détourné de se venger de sa mère; aussi n'eut-il aucune hésitation. Il mesura encore une fois l'espace qui le séparait du toit, et posa le pied sur le rebord de la fenêtre.

Un cri venant de l'étage supérieur lui fit lever la tête. Il aperçut Dinorah à la lucarne de sa mansarde.

— Sainte Vierge! que voulez-vous faire? s'écria la Bretonne épouvantée.

— On m'a enfermé, répondit rapidement Sulpice, et je veux sortir.

Digitized by Google

— Par la croisée?

— Oui.

— Mais vous allez vous tuer.

— La faute en sera à ma mère.

— Attendez, s'écria Dinorah, je vais lui parler.

— Je te le défends, interrompit vivement Sulpice; je ne veux pas qu'on lui demande grace pour moi; je ne veux point la voir.

Il était monté sur le rebord de la croisée; la servante étendit les bras vers lui.

— Au nom de Dieu, arrêtez! dit-elle d'un accent éperdu.

— Peux-tu ouvrir ma porte?

— Je n'ai point de clé.

— Alors laisse-moi.

— Non; écoutez, monsieur Sulpice : il vaudrait mieux rester; mais si vous êtes décidé à fuir par le jardin...

— Décidé.

— Eh bien! alors, attendez.

Elle quitta la lucarne et y reparut presque aussitôt avec une corde, qu'elle tendit au jeune homme.

— Vous l'attacherez au balcon, reprit-elle; mais surtout prenez garde.

— Ne crains rien; il n'y a maintenant aucun danger, dit Sulpice en liant à la hâte la corde à la barre d'appui.

— N'importe? faites encore un nœud. Jésus! que va dire madame quand elle saura...? Si vous aviez voulu me laisser lui parler, monsieur Sulpice; songez qu'il est encore temps...

Elle s'interrompit tout à coup; Desbarres avait saisi la corde et commençait à descendre. Après être demeuré un instant suspendu dans le vide, il atteignit le toit du hangar, et se laissa glisser dans le jardin.

— C'est fait, cria-t-il joyeusement à Dinorah, immobile à sa fenêtre.

— Et votre mère? balbutia la Bretonne, qui, rassurée sur Sulpice, revenait au souvenir de Mme Desbarres.

— Tu lui diras que je suis allé à Kermor, répliqua Desbarres avec une résolution presque emphatique.

Puis, saluant Dinorah d'un signe amical, il gagna la porte du jardin, qui donnait sur les prairies.

Digitized by Google

V.

L'annonce de cette visite inaccoutumée au manoir était pourtant une bravade bien plus que l'expression d'un projet arrêté; la pensée n'en était venue à Sulpice qu'après la question de Dinorah, et seulement pour faire une réplique d'un effet convenable. Aussi, lorsqu'il se trouva libre dans la campagne, demeura-t-il incertain sur ce qu'il devait faire. Cependant, après avoir longé quelque temps les prairies, il se décida à ne point aller à Kermor, mais à prendre la route des grèves, afin que l'on pût croire qu'il s'y rendait. De cette manière, il conciliait à la fois sa faiblesse et son orgueil; il évitait l'effort nécessaire pour la démarche annoncée, et en acceptait néanmoins la responsabilité. Contradiction ordinaire de ces natures qui ne peuvent vouloir qu'à demi et ne savent jouir ni des avantages de la soumission ni de ceux de l'indépendance.

Mais il était dit que tout se réunirait ce jour-là pour le pousser en avant malgré lui-même.

Il avait pris un de ces chemins, tantôt ombreux, tantôt arides, qui conduisent à la mer en côtoyant les collines. Après avoir marché quelque temps sous une voûte de noisetiers et de sureaux en fleurs, encore tout festonnés de l'herbe parfumée qu'y avaient laissée les charrettes en transportant aux fermes les foins de la vallée, il atteignit la lisière du bois de Kermor. Il allait tourner le dos au manoir et suivre le sentier qui descendait vers la rivière, lorsqu'un chien de chasse sortit du fourré, et, traversant rapidement le carrefour, s'élança dans les bruyères. Presque au même instant un sifflement d'appel se fit entendre, et Alexandre Béfort parut, en costume de chasseur, au haut du fossé de clôture.

En se trouvant face à face, Sulpice et lui firent en même temps un geste de surprise.

— Pardieu! je vous y prends cette fois! s'écria Alexandre en sautant dans le sentier.

— Je salue monsieur Béfort, dit Sulpice sans paraître comprendre l'exclamation de son voisin.

— Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer, mon cher? reprit celui-ci en ricanant.

Digitized by Google

— Trouver un chasseur dans les bruyères n'est pas un évènement impossible à prévoir, observa froidement Desbarres.

— Vraiment! reprit Alexandre; eh bien! moi, je suis enchanté du hasard.

— En quoi puis-je être utile à monsieur Béfort?

Le chasseur guigna Sulpice.

— Comment se porte Mme de Révol? demanda-t-il.

Cette question était faite de l'air ironiquement triomphant d'un homme qui s'attend à foudroyer son adversaire; mais Desbarres l'avait prévue et ne laissa paraître aucune émotion.

— C'est ce dont je vais m'informer, monsieur, dit-il tranquillement.

Ce fut à Alexandre de se montrer stupéfait.

— Ah! vous ne cachez donc plus vos visites, maintenant? dit-il.

— Pourquoi les cacherais-je? demanda Sulpice.

— Pourquoi? reprit Béfort, mais par la raison qui vous a fait n'en rien dire jusqu'à présent. Il y a trois jours que je les ignorais encore moi-même.

— Cela prouve seulement que monsieur Béfort apporte plus de bonne volonté que de clairvoyance dans ses observations, répliqua le jeune homme.

Béfort lui jeta un regard de côté.

— Comment donc! dit-il d'un ton piqué qu'il voulut rendre railleur; mais vous donnez fort bien la réplique, mon cher! On voit que Mme de Révol s'est occupée de votre éducation.

Sulpice fit un geste d'impatience aussitôt réprimé; un souvenir venait de traverser sa mémoire, il regarda fixement Alexandre.

— C'est une faveur dont je dois être d'autant plus fier, que d'autres l'ont vainement sollicitée, répondit-il.

Béfort rougit.

— Est-ce Mme de Révol qui vous a fait cette confidence? demanda-t-il avec un peu de hauteur.

— En me montrant une lettre.

— Dont vous avez reconnu l'écriture?

— Au premier coup d'œil.

Béfort se mordit les lèvres; puis sembla prendre résolument son parti :

— Eh bien! mon cher, s'écria-t-il, en s'efforçant de cacher son dépit par un éclat de rire, cela prouve que vous pourriez être, comme

Digitized by Google

M. Prudhomme, *expert juré devant les cours et tribunaux!* Vous avez deviné juste; la lettre est de moi. C'est une bouffonnerie dont j'ai voulu me donner le plaisir. J'espérais intriguer notre *Parisienne*, et je vois que j'ai réussi! Ah! ah! ah! Je parie qu'elle a cru mon épître sérieuse!

— Sérieuse! non; mais elle l'a trouvée, comme vous disiez tout à l'heure, fort bouffonne.

— Bouffonne! répéta Alexandre, furieux d'être pris au mot; ah! vraiment, elle vous a dit.... ah! elle l'a trouvée bouffonne!... Eh bien! à la bonne heure! Cela a dû la rassurer; car, enfin, j'aurais pu avoir réellement des prétentions.

— Vous le pouvez encore, dit Sulpice.

— Vous me le permettez? reprit Béfort, dont l'ironie tournait de plus en plus à l'aigreur.

— Je fais plus, je vous y engage.

— Prenez garde, il ne faudrait point me pousser à bout.

— Pourquoi donc?

— Parce que je suis un rival fort peu endurant.

— Vous prendriez des leçons de patience.

— Jusqu'à présent, je n'ai su qu'en donner, mon cher.

— Il n'est jamais trop tard pour prendre une bonne habitude, monsieur.

— Dites donc, mon cher, s'écria Alexandre, qui, se sentant le plus faible dans cette guerre de mots détournés, y renonça le premier, on dirait que vous avez l'espérance de faire vous-même cette conversion.

— Je pourrais au moins l'essayer.

— Vous! reprit Béfort avec un éclat de rire dans lequel vibrait la colère; eh bien! ce sera du nouveau. Je serais, parbleu! curieux de jouer mon rôle dans un pareil essai. Voyons, docteur, votre écolier attend ce que vous avez à lui dire.

Il y avait une provocation évidente dans l'attitude et dans l'accent du chasseur; mais Sulpice garda tout son calme.

— Je n'ai à dire qu'une seule chose, monsieur, reprit-il fermement; c'est que, ne surveillant les démarches de personne, je désire obtenir pour les miennes la même discrétion; et que, respectant les habitudes et les affections des autres, je veux être également respecté dans mes affections et dans mes habitudes. Jusqu'à présent, vous avez pu ne voir en moi qu'un enfant avec lequel on s'exempte

Digitized by Google

d'une rigoureuse justice; aussi ai-je dû vous rappeler mes droits. Il n'y a, vous le voyez, rien d'injurieux dans cet avertissement; vous seul pouvez en faire une provocation, comme vous sembliez le désirer tout à l'heure, et vous seul alors en aurez la responsabilité. Dans tous les cas, nos explications ont été suffisamment claires pour que vous me permettiez de ne point les prolonger au-delà.

A ces mots, Sulpice salua et prit résolument le sentier qui conduisait au manoir.

Béfort, qui s'était préparé à des paroles de défi, demeura béant à la même place, comme un homme en garde auquel arrive subitement, au lieu d'un coup, une bonne raison. Dévoyé dans son irritation, étourdi par le sang-froid de son adversaire, il ne trouva rien à répondre au premier moment, et ce fut seulement lorsque Sulpice eut disparu dans le sentier tortueux, qu'il reprit sa présence d'esprit. Il fit un mouvement pour courir après lui; mais la honte le retint aussitôt.

— C'est trop tard, pensa-t-il; d'ailleurs, que lui dire, maintenant qu'il a déclaré ne point vouloir me provoquer? Je me mettrais dans mon tort. Et cependant il s'est moqué de moi! Il a vu cette lettre que *l'étrangère* trouve bouffonne!... car c'est *l'étrangère* qui est cause de tout. Sans elle, je ne serais point dans cette position ridicule. Aussi, que je sois perdu de réputation si je ne me venge!

Un peu consolé par cette généreuse résolution, Béfort ramena son fusil à portée de sa main, siffla son chien, et s'enfonça avec lui dans le taillis.

Cependant Sulpice s'avançait vers le manoir d'un pas ferme, éprouvant cette satisfaction intérieure qui suit toute épreuve dont le succès a pu nous constater à nous-même notre force et notre volonté. Cette double révolte contre le despotisme de sa mère et contre l'impertinence de Béfort l'avait relevé à ses propres yeux.

Il était tout entier à cette sorte d'ivresse, lorsqu'il aperçut la vieille habitation de Kermor. Cette vue tempéra un peu sa confiance joyeuse. Il se demanda qui l'avait conduit là, et ce qu'il venait y faire? Il était trop matin pour rendre visite à Mme de Révol, et sa présence même à une pareille heure dans les bois de Kermor l'exposait à des explications qu'il ne pouvait ni ne voulait donner. Cette pensée l'arrêta court au moment où il allait atteindre l'esplanade de gazon, et il se glissa avec précaution le long des charmilles dont elle était entourée, afin de regagner le bois de hêtres qui abritait le manoir

Digitized by Google

du côté de la mer. Mais, comme il atteignait une sorte de salon de verdure placé à la lisière des bois, un léger froissement de pas se fit entendre sur les mousses desséchées, une ombre blanche se dessina à travers le feuillage, et Mme de Révol parut à l'entrée opposée de la clairière. Elle s'avançait lentement en relisant des lettres ouvertes qu'elle tenait à la main.

Le premier mouvement de Desbarres, à sa vue, avait été de se rejeter derrière la charmille pour l'éviter; mais il demeura immobile en remarquant sa pâleur. La jeune femme releva la tête, le reconnut, et un éclair de joyeuse surprise illumina ses traits.

— Vous ici, monsieur Sulpice! s'écria-t-elle.

— Je me présente en effet à une heure où vous ne pouviez m'attendre..., dit le jeune homme embarrassé.

— On attend toujours ses amis, répliqua Lia en souriant; soyez mille fois le bienvenu.

— Vous lisiez des lettres?

— Qu'il vaut mieux oublier, reprit-elle en les froissant convulsivement dans sa main, et en faisant un effort visible pour secouer quelque douloureuse préoccupation.

Sulpice fut frappé de ce geste.

— J'espère que vous n'avez reçu aucune fâcheuse nouvelle, demanda-t-il d'une voix inquiète.

Au lieu de répondre, Mme de Révol s'approcha du banc de gazon qui bordait la clairière, s'y assit, et montra une place à Desbarres. Celui-ci la prit; il y eut un assez long silence. *L'étrangère* effeuillait avec distraction une renoncule des prés. Tout à coup elle se redressa, regarda le jeune homme en face, et lui demanda brusquement :

— Avez-vous peur de mourir?

Sulpice fit un geste de surprise.

— Moi! répéta-t-il. Pourquoi cette question?

— Répondez-moi, de grace, reprit Mme de Révol; si l'on venait vous annoncer dans ce moment que vos jours sont comptés, recevriez-vous cette annonce avec calme ou avec douleur?

— Dans ce moment, dit Sulpice en hésitant, je trouverais peut-être qu'il est dur de quitter la vie sans la connaître.

— Mais quand on l'a connue, continua *l'étrangère* avec une vivacité saccadée; quand on sait que tout se réduit à poursuivre des mirages, à attendre des impossibilités; quand l'espérance vous a soudé au cœur cette triste chaîne d'espérances trompées, d'affections trahies et

Digitized by Google

de dévouemens stériles que vous traînez partout, comme le forçat traîne ses fers, pourquoi regretterait-on d'en finir avec le rêve terrestre?

— Au nom de Dieu! d'où vous viennent ces noires pensées? interrompit Sulpice effrayé.

La jeune femme lui jeta un regard mélancolique :

— Le docteur Robert paraissait ne pouvoir déterminer la nature de ma maladie sans en connaître les antécédens, dit-elle; il a voulu écrire à mon ancien médecin de Paris.

— Je le sais, répliqua Sulpice; et la réponse?...

— Est arrivée ce matin dans un pli à mon adresse, mais cachetée.

— Alors vous ne la connaissez point encore?

— Je l'ai ouverte... répondit Mme de Révol impétueusement; oh! c'était mal, je le sais; mais je voulais savoir la vérité....

— Et qu'avez-vous vu? demanda le jeune homme palpitant.

— Qu'il me restait quelques mois à vivre!

Sulpice recula en poussant un cri.

— Ah! cela m'a d'abord saisi comme vous, dit Lia avec un sourire ineffable; nous avons tous une instinctive épouvante de ce *pays inconnu d'où nul ne revient*, mais ensuite j'ai réfléchi.

— Cela ne peut être! s'écria Desbarres; vous aurez mal vu, mal compris!...

Pour toute réponse, *l'étrangère* lui tendit la lettre qu'elle tenait à la main. Sulpice en regarda la signature, qui était celle d'un médecin célèbre, et commença à la lire : elle racontait en détail l'origine et les progrès de la maladie de Mme de Révol, indiquait les traitemens qui avaient réussi à en retarder la marche, et finissait par ces mots terribles : « En continuant à faire suivre à votre malade ce régime, vous pourrez gagner quelques mois. »

Sulpice laissa tomber la lettre et reporta sur Mme de Révol ses regards éperdus.

— Vous voyez que j'avais bien compris, dit-elle.

— Non, s'écria Desbarres; cet homme se trompe, je ne le crois point.

— Parce qu'il me condamne? répliqua la jeune femme doucement; mais votre incrédulité n'est justifiée que par votre désir, tandis que son arrêt est fondé sur la science; vous êtes en même temps, dans cette question, le moins éclairé et le plus partial; l'erreur doit être de votre côté.

Digitized by Google

— Mais il ne vous a point vue depuis long-temps, reprit Desbarres; son avis n'a pour base que des suppositions; interrogez un autre médecin.

— De grace, ne ranimez point en moi des espérances qu'il faudrait bientôt étouffer! dit Mme de Révol; mieux vaut la certitude d'un malheur qu'une déception. Sûr de ce qui nous attend, nous tâchons d'y accoutumer insensiblement notre ame....

— C'est-à-dire que vous acceptez sans résistance cette affreuse décision! interrompit Sulpice avec une douleur qui prenait presque les apparences de la colère; vous semblez aimer sa menace; vous vous défendez d'espérer; on dirait que vous avez peur de vivre?

— Ah! je le devrais, dit Lia; oui, le plus sage serait d'accueillir l'arrêt suprême comme une délivrance. La résignation ôterait à l'agonie tous ses effrois; je prendrais joyeusement ce qui me reste d'heures sans les compter ni les pleurer.

— Mais moi! s'écria le jeune homme éperdu.

— Vous? répéta Mme de Révol attendrie de son émotion, vous m'aiderez à mourir sans y penser!...

Elle avait tendu une main à Desbarres, qui la saisit, la pressa contre sa poitrine et se laissa glisser à genoux près du banc de gazon.

— Non, dit-il avec une explosion de larmes; non, vous ne mourrez pas! ne parlez point de résignation, d'agonie; si vous n'aimez plus la vie pour vous, que ce soit pour les autres; dites que vous voulez espérer, que vous voulez guérir!

Il y avait dans l'accent de Sulpice quelque chose de si passionné et de si naïf tout à la fois, que Mme de Révol en fut troublée jusqu'au fond du cœur. Elle se pencha vers lui avec un élan de tendresse presque involontaire, et s'écria :

— Sulpice! je vous en conjure, relevez-vous!...

— Ah! promettez-moi de vivre, promettez-moi de vivre! balbutia-t-il en appuyant son visage sur les genoux de Lia.

— Au nom de Dieu! mon ami, reprenez votre raison!

— Ma raison! cria-t-il en se redressant égaré; ma raison quand vous me parlez de mourir! mais vous n'avez donc point pensé?... mais je vous aime, moi!

A cet aveu jeté comme un cri, Mme de Révol recula en pâlissant.

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites? balbutia-t-elle.

— Je vous aime, répéta Desbarres; ne l'avez-vous pas deviné depuis long-temps?

Digitized by Google

— C'est impossible! vous vous trompez vous-même...

Le regard de Sulpice s'attacha sur elle si extatique et si brûlant, qu'elle s'interrompit. Une de ces subites lumières que le moindre choc fait parfois jaillir dans notre ame l'éclaira rapidement, elle se rappela d'un seul coup tous les détails de cette intimité de trois mois et en comprit clairement le sens.

Effrayée de cette révélation, elle joignit les mains et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Ah! que faut-il pour vous persuader? demanda Sulpice, trompé par ce mouvement.

— Hélas! je vous crois, répondit sourdement Mme de Révol; oui, ce dernier malheur m'était dû, et je reconnais la destinée qui me poursuit partout; notre intimité était trop douce, elle ne pouvait se prolonger!

— Que voulez-vous dire?

Elle se leva pâle et chancelante :

— Vous le saurez.

— Ah! je vous en conjure, parlez!

— Maintenant, je ne pourrais, vous le voyez..., balbutia-t-elle. Prenez pitié de moi, Sulpice! j'ai besoin de me recueillir; mais ce soir... oui... ce soir, au vieux saule, vous trouverez une lettre qui vous expliquera tout. . . . . .

. . . . . .

Desbarres ne voulut point rentrer chez sa mère, et résolut d'attendre le soir dans la campagne. Les émotions qu'il avait éprouvées depuis le matin l'avaient jeté dans une exaltation presque délirante. Agité d'un frisson convulsif, le cœur serré, la tête en feu, il parcourut les dunes, les landes, les bois, les prairies, sans direction et sans but. Incapable de distinguer la nature des objets qui passaient devant lui comme les visions d'un rêve, il les associait à ses préoccupations, il leur adressait tout haut la parole, et s'étonnait confusément de ne point les entendre répondre. Il demandait à l'oiseau d'aller porter à Dieu ses prières pour Mme de Révol, aux plantes de lui fournir un remède qui pût la sauver; il criait aux flots de l'emporter avec elle dans quelque région inaccessible aux maladies et à la méchanceté. Puis, revenant à la pensée de l'explication qu'il devait attendre jusqu'au soir, il disait au soleil de précipiter sa marche afin qu'il pût retourner au vieux saule. Deux ou trois fois, rencontrant des enfans qui gardaient les troupeaux dans les bruyères, il

Digitized by Google

les appela de loin pour leur demander l'heure, mais ceux-ci, effrayés de son air égaré, s'enfuirent à son approche.

Il arriva ainsi, à travers les fourrés et les ravins, jusqu'au versant opposé où s'étendent des terres cultivées. Là, brisé de fatigue, il se coucha au bord d'un champ de blé mûr. Le soleil était alors aux deux tiers de sa course; le vent, qui commençait à s'élever, secouait en passant sur les collines ses senteurs de lait; les abeilles regagnaient leurs ruches en bourdonnant, et l'on entendait gazouiller les alouettes dans les sillons. Sulpice sentit ses nerfs se détendre. La fraîcheur du soir et les parfums de la vallée semblèrent pénétrer dans ses veines et apaiser la fièvre qui le dévorait. La brise séchait la sueur sur son front, les épis se balançaient autour de lui avec un murmure berceur; une langueur rafraîchissante coula doucement dans tout son être, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit.

. . . . . .

Vers le soir du même jour, Alexandre Béfort, suivi de son chien, revenait des landes qui bordent la baie de Kemperlé.

Sa rencontre du matin lui avait porté malheur. Bien qu'il eût chassé tout le jour, il rentrait, contre son habitude, le carnier vide, et cet insuccès, joint à la fatigue, à la faim, aux réflexions, avait porté au plus haut degré son irritation contre Sulpice et *l'étrangère*.

Le coup porté à son orgueil était d'ailleurs devenu plus douloureux depuis le matin, comme ces blessures d'abord légères, mais qu'envenime un tempérament malsain. Il cherchait à se rappeler toutes les expressions de la lettre qu'il avait cru si passionnément cavalière et que l'on avait trouvée *bouffonne;* il se demandait surtout par quel moyen il pourrait arracher aux mains de Mme de Révol cette preuve d'une démarche toujours ridicule quand elle ne réussit pas; car, à la pensée qu'une femme inconnue et un écolier pussent le garder ainsi impunément à leur discrétion, il se sentait devenir féroce de honte et de colère.

Tout en s'avançant la tête basse et plongé dans ces désagréables réflexions, il arriva à un carrefour du bois d'où l'on apercevait les toits pointus du manoir. Cette vue l'arracha à sa rêverie. C'était là qu'était son ennemie! Que faisait-elle maintenant? Sulpice lui avait-il parlé de leur entrevue du matin? Était-il encore à Kermor? Il eut l'idée de s'en assurer. Dans sa position, une surveillance active pouvait seule le conduire à quelque découverte et lui fournir l'occasion de prendre sa revanche. En conséquence, il quitta la route frayée

Digitized by Google

qu'il avait suivie jusqu'alors et se dirigea vers le manoir à travers les fourrés.

Or, presque au même instant, Mme de Révol sortait, par une petite porte du jardin, pour se rendre au vieux saule. Le jour était sur son déclin, et l'œil ne pouvait rien distinguer sous les ombrages assombris; la jeune femme évita le sentier qui traversait les bois. Elle côtoya la prairie, tourna la grande ravine, et arriva enfin à cette espèce de golfe fleuri encadré par les taillis, et au milieu duquel s'élevait l'îlot d'aubépines. Là elle s'arrêta incertaine. Elle regarda aussi loin que les lueurs mourantes du jour lui permettaient de voir; la ravine, les bois, la prairie étaient déserts. Cette solitude l'enhardit. Elle s'approcha vivement du vieux saule, laissa tomber une lettre dans le tronc creusé, jeta encore autour d'elle un regard effrayé; puis, rebroussant chemin d'un pas précipité, elle disparut au tournant du coteau.

Pendant quelques instans, tout demeura silencieux et immobile dans la baie de verdure; mais enfin les branches s'entr'ouvrirent sur la lisière du taillis, et Alexandre Béfort en sortit avec précaution. Après avoir successivement tourné ses regards du côté du manoir et vers la vallée, il courut au saule, plongea la main dans le vieux tronc, et en retira la lettre déposée par l'étrangère.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La fin au prochain n°.*)

Digitized by Google

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE-ITALIE.

III.

LA TARENTAISE ET L'ALLÉE BLANCHE.[1]

La Tarentaise est le pays des défilés. Le *Pas de Cieix*, que l'on est obligé de franchir pour sortir du pays de Moutiers, peut rivaliser avec les trois défilés qu'il a fallu traverser pour arriver dans cette ville. Le chemin de Cieix a été tracé sur la paroi d'un grand rocher qui semble clore la vallée vers le nord, comme un mur. L'Isère avait ouvert le passage; le chemin s'est glissé à la suite du fleuve, profitant de chaque rampe de la montagne et de chaque rebord du rocher.

A la sortie du défilé de Cieix, on entre dans une large vallée entourée de montagnes d'une prodigieuse hauteur. Sur les versans et au pied de ces montagnes, dans la vallée, on aperçoit de nombreux villages; le plus important de ces villages s'appelle Centron. D'ori-

(1) Voyez les livraisons des 30 juillet et 6 août.

Digitized by Google

gine antique, Centron, si l'on en croit les archéologues du pays, n'est rien moins que la capitale des *Centrones*, ce petit peuple des Alpes qui, à l'exemple des Rhètes, opposèrent une si opiniâtre résistance à l'invasion romaine. *Atrox cœlum perinde ingenia*, disaient d'eux les historiens de Rome. Le consul Q. Fabius Maximus put seul triompher de leur opiniâtreté. La conquête de ce recoin des Alpes lui valut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Allobrogicus*. J'ai retrouvé dans ces montagnes l'*atrox cœlum*. Des orages, accompagnés de coups de tonnerre effrayans, se succédaient d'heure en heure; l'eau qui tombait en pluie dans les vallées couvrait les montagnes d'une épaisse couche de neige, et blanchissait jusqu'aux rampes les plus voisines. Quant au caractère des habitans, les siècles ont singulièrement modifié sa barbarie primitive. Les Centrons d'aujourd'hui, ou, pour parler plus exactement, les *Tarins* (on nomme ainsi les habitans de la Tarentaise), sont le plus inoffensif de tous les peuples. Leur caractère m'a paru jovial; ils n'ont qu'une seule passion un peu vive, la passion de l'argent, et ils la satisfont aisément, un louis pour quelques-uns d'entre eux étant une fortune. Les *Tignards*, habitans de la haute vallée de Tignes, où l'Isère prend sa source, paraissent avoir hérité du caractère audacieux et opiniâtre des anciens Allobroges. C'est particulièrement à eux que s'applique le dicton italien à propos des Savoyards : *Testa dura;* à quoi ceux-ci répondent en hochant la tête en signe d'assentiment : *Ma per la ragione*.

Je n'ai pu découvrir dans le village de Centron ni dans ses environs le moindre vestige de la ville antique. On m'a assuré cependant qu'un archéologue de Chambéry avait recueilli dans ces montagnes un moulin en basalte absolument semblable à ceux que l'on a trouvés à Pompeï. L'aspect bouleversé du pays au-delà du défilé de Cieix, et l'amoncellement de terres et de débris de toute espèce qui remplissent le fond de la vallée, ont fait supposer qu'un éboulement de la montagne aurait enseveli l'antique capitale des Allobroges. Aucune tradition ne vient confirmer cette conjecture.

Un peu au-delà de Centron, un monticule assez élevé s'est détaché de la masse de la montagne et remplit en partie la vallée. Un gazon ras et brûlé recouvre à peine la roche qui le compose, et qui, du côté du village de Vilette, forme une haute falaise perpendiculaire. Un ermitage est pittoresquement assis au sommet de ce monticule, et le petit village de Vilette s'étend à sa base. Ce monticule n'est rien moins qu'un bloc de marbre qui cube quelques milliards

Digitized by Google

de pieds et qu'exploitent plusieurs compagnies. Les marbres de Vilette jouissent d'une certaine réputation dans toute la Savoie. J'ai remarqué dans le nombre des échantillons qu'on m'a montrés d'assez belles variétés, mais aucune d'elles ne m'a paru propre à la statuaire.

C'est à Aime que j'ai trouvé ces vestiges d'un établissement antique que je m'attendais à rencontrer à Centron. Aime est un bourg considérable qui, dans le moyen-âge, s'appelait *Axima*. Sa situation sur la route du Saint-Bernard, au centre d'un plateau suffisamment élevé pour échapper aux débordemens de l'Isère, et abrité du vent du nord par de hautes montagnes, a dû contribuer de tout temps à lui donner de l'importance. Les nombreuses inscriptions trouvées dans le voisinage ne laissent aucun doute sur son origine romaine. C'était le *Forum Claudii* des anciens. La plus importante de ces inscriptions est gravée en beaux caractères, parfaitement conservés, sur un bloc de marbre gris de cinq pieds de long sur trois pieds de large et trois pieds d'épaisseur, qu'on voit dans la plus vieille des églises d'Aime. Ce bloc, brisé aujourd'hui en deux morceaux, y a été placé en guise d'autel (1).

La pesanteur considérable du bloc sur lequel cette inscription est gravée ne permet pas de croire qu'on ait pu le déplacer. Dans quel but d'ailleurs l'aurait-on apporté dans cette petite bourgade des Alpes?

Guichenon, dans son *Histoire de la maison de Savoie*, rapporte une jolie inscription en vers iambes, qui se trouve dans les appartenances de l'église Saint-Martin de la même bourgade. Pomponius, le proconsul ou préfet de *Forum Claudii*, qui s'ennuyait sans doute d'un séjour un peu trop prolongé dans les Alpes, offre au dieu des forêts mille grands arbres si celui-ci veut bien lui prêter son aide pour retourner promptement à Rome avec sa famille.

Au moment où je sortais de l'église de Saint-Martin, un nombreux et bruyant cortége se présentait à ses portes. C'était un baptême. Le berceau où reposait l'enfant était porté sur l'épaule droite d'un vigou-

(1) Voici cette inscription :

IMP. CAESARI
DIVI NERVÆ. F. TRAJANO
AUG. GERM. DAC.
COS. PONTIFICI. MAX. TRIBUNIC. POTEST.
XII. IMP. VI. COS. V. P. P.
DEVICTIS DACIS
FORO CLAUDII PUBL.

Digitized by Google

reux montagnard, et toutes les cloches étaient en branle, ce qui annonçait un garçon. S'il se fût agi d'une fille, le berceau eût été porté sur l'épaule gauche, et les cloches fussent restées muettes. Une légion d'enfans accompagnait ce cortége que conduisaient les parens endimanchés. Au retour de l'église, la famille a fêté les conviés. A en juger par les cris de joie et les chants qui retentirent bien avant dans la soirée, il m'a paru que passablement de vin se mêlait à l'eau du baptême.

Un des *fêteurs*, ancien mineur de son métier, devait m'accompagner le lendemain aux mines de Pesey, situées au cœur des montagnes qui s'élèvent sur la rive gauche de l'Isère, entre la Tarentaise et la Maurienne. Malgré les libations de la veille, le brave homme fut exact au rendez-vous. Quatre heures sonnaient à l'église de Saint-Martin comme nous nous mettions en chemin. A peu de distance de la bourgade, nous traversâmes un torrent qu'avaient peine à contenir les digues naturelles que formait l'accumulation des débris de roches de toute espèce que ses eaux avaient apportées. La succession de plateaux qui forment le terre-plein de la vallée sur la rive droite de l'Isère, offre des attérissemens semblables dont l'amiante rocheuse et le schiste décomposé forment le fonds. A la longue, une riche végétation a recouvert ces rampes légèrement inclinées et dont l'exposition au midi est des plus favorables.

Au-delà de Bellentre, le *Bergiatrum* des Romains, j'ai traversé l'Isère sur un pont d'une grande hardiesse, et je me suis enfoncé dans une petite vallée latérale au fond de laquelle on voit briller les arêtes d'argent d'un glacier. C'est au bas de ce glacier et à cinq mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer que sont situées les mines d'argent et de plomb de Pesey. Les filons gisent dans une roche schisteuse grise, et viennent affleurer sous une mince couche de pierre calcaire d'un gris verdâtre. Ces mines, que des Anglais découvrirent en 1714, et dont l'exploitation régulière ne commença qu'en 1742, ont enrichi et ruiné plus d'une compagnie. Aujourd'hui, l'état les exploite pour son compte, mais plutôt pour la forme, comme école, que pour le profit qu'il en retire. Le temps n'est plus où quatre-vingts mineurs travaillaient à la fois sur le même filon, d'où ils extrayaient annuellement six mille quintaux de plomb, et jusqu'à cinq mille marcs d'argent. Comme il arrive souvent dans les établissemens analogues, le produit de la mine a diminué au moment même où l'on venait de faire de grands travaux qui devaient en faciliter l'exploitation. Les plus considérables de ces ouvrages sont le grand

Digitized by Google

puits et la galerie d'écoulement. Le grand puits, qui serait plus convenablement nommé la grande galerie, tant son inclinaison du nord au sud est prononcée, s'enfonce de six cents mètres dans les entrailles de la montagne, poussant des galeries latérales de cinquante à cent mètres de longueur dans les directions où le minerai s'est montré avec quelque abondance. La galerie d'écoulement, qui part de la base du puits et qui aboutit sur le versant nord de la montagne, n'a pas moins de treize cents mètres d'étendue; elle sert à la fois à la ventilation et à l'écoulement des eaux dont la montagne est pénétrée et qui ont fait quelquefois, et avec des circonstances funestes, irruption dans les travaux.

Le vieillard qui nous accompagnait dans les galeries avait été témoin d'une catastrophe de ce genre; il n'avait échappé à la mort que par miracle, et nous racontait son aventure avec une singulière énergie.

« C'était à la fin de l'automne de l'année 1792, nous disait-il; je travaillais depuis cinq ans dans la mine, et je venais d'avoir mes vingt-quatre ans. Depuis quelques mois, le minerai commençait à manquer. L'ingénieur qui dirigeait les travaux avait ouvert une galerie de recherche à vingt pieds environ au-dessus du toit de la galerie d'écoulement. Le minerai avait reparu avec abondance, mais les eaux s'infiltraient de toutes part et menaçaient les travaux d'une prochaine invasion. Ce jour-là, une discussion s'était engagée entre l'ingénieur et deux des plus anciens ouvriers de la mine. Ceux-ci soutenaient qu'on approchait de quelque caverne ou réservoir souterrain comme on en rencontre quelquefois dans la montagne. — Ce n'est plus là une simple infiltration, disaient-ils, le sol est détrempé dans toutes les directions; déjà peut-être travaillons-nous sous le bassin. L'ingénieur soutenait de son côté que la distance qui séparait le toit de la nouvelle galerie des pentes de la montagne n'était pas assez considérable pour qu'un dépôt de ce genre eût pu s'y former, et attribuait ces infiltrations aux pluies de la saison. Un des deux mineurs se retira; l'autre, qui craignait de passer pour un lâche, continua son travail. Nous étions cinq autres ouvriers avec lui, et n'avions aucune idée du danger qui nous menaçait. L'heure du repas approchait; je venais de quitter la pioche, et j'arrivais à la moitié de l'escalier du grand puits, précédant d'une cinquantaine d'échelons un de mes camarades qui lui-même devançait nos compagnons, quand tout à coup j'entendis comme le bruit sourd d'un torrent qui roulerait dans les profondeurs de la mine. Des cris étouffés se mêlèrent à ce bruit qui fut suivi de plusieurs explosions. C'étaient les planchers de repos du grand puits

Digitized by Google

que les eaux, en montant brusquement, faisaient successivement éclater. Je m'élançai de toute ma vitesse vers la sortie de la galerie que j'entrevoyais au-dessus de moi. Mon camarade me suivait, haletant. Tout à coup je l'entendis qui s'écriait : — A moi, l'eau me gagne, je suis perdu ! Tout en continuant à grimper, je regardai au-dessous de moi, et je le vis enveloppé par les eaux, et soulevé comme un bouchon de liége, au milieu des débris de poutres et de planches. Déjà je sentais la fraîcheur de l'eau; l'écume me fouettait les jambes. Je recommandais mon ame à Dieu, quand tout à coup les eaux s'arrêtèrent; elles avaient sans doute trouvé une issue par la galerie d'écoulement qu'elles avaient d'abord encombrée. Je me précipitai hors du puits, j'appelai mes camarades, nous redescendîmes, mais nous ne pûmes trouver que le corps horriblement mutilé du malheureux qu me suivait; nos trois autres compagnons étaient ensevelis au fond de la mine. »

Quand on pense aux préparations successives que doit subir le morceau de minerai pour être transformé en métal, on comprend que les mines de Pesey soient peu productives. Le minerai est d'abord cassé en petits morceaux de la grosseur d'une noisette. Il passe en cet état sous des pilons de fonte qui le pulvérisent. Cette poussière est amenée par les eaux dans une suite de bassins; ses parties les plus lourdes ou les plus chargées de métal se précipitent dans les premiers bassins. Les derniers ne contiennent guère que les parties terreuses. Le sable métallique des premiers bassins subit un nouveau lavage dans de grandes caisses, dites *allemandes*. Le résidu qu'on en retire s'appelle *schlich*. C'est le métal à peu près pur. Cependant, avant de le présenter à la fonte, on le fait encore passer sur des tables inclinées où des rateaux de bois et des balais le tiennent continuellement en mouvement et en séparent les dernières parties terreuses. Ainsi trié et lavé, le schlich subit un premier grillage qui a pour objet de dégager le soufre et l'antimoine mêlés au plomb argentifère. Le grillage est suivi de la fonte, qui sépare le plomb des parties de fer, de roche ou de soufre qui ont pu y rester mêlées. Le plomb épuré est moulé en saumons jusqu'à ce qu'une dernière opération, qui s'appelle la coupellation, en retire l'argent. La coupellation s'opère à l'aide d'un procédé de ventilation qui transforme en litharge le plomb que l'on a fait fondre. Le plomb, soumis à cette dernière opération, abandonne l'argent qu'il contenait. Cet argent se précipite au fond du fourneau, sous la forme d'un gâteau lenticulaire.

Sous la domination française, les mines de Pesey employaient

Digitized by Google

quatre à cinq cents ouvriers; leur produit annuel pouvait se calculer sur une moyenne de 180,000 fr., 100,000 fr. pour le plomb, 80,000 fr. pour l'argent. Je doute fort que, même avec la succursale de Conflans, le produit de cette exploitation atteigne aujourd'hui cette somme. La consommation du bois, dont la rareté devient de plus en plus grande dans ces montagnes, et dont, par conséquent, le prix est fort élevé, diminue de beaucoup le produit que l'on pourrait tirer de cette mine.

Les ouvriers allemands et tyroliens, employés à la mine de Pesey, ont apporté avec eux les superstitions de leurs pays. On retrouve ici les mystérieuses traditions du Harz et de Salsbourg. L'histoire du *petit homme blanc*, qui signale à ceux qui lui ont fait bon accueil la présence de riches filons d'argent, celle de l'esprit de la montagne, dit *maître Hœmmeling*, qu'on nomme en Savoie le *moine des monts*, ou le *moine noir*, sont aussi populaires ici que dans les Alpes allemandes. En revenant de Pesey, et en traversant les gorges désolées de Landry, le vieux mineur qui nous servait de guide racontait ces traditions fantastiques, avec des variantes que l'orthodoxie du peuple savoyard avait sans doute inspirées. Tantôt le moine noir avait saisi par le cou un mineur qui l'avait injurié, et lui avait retourné la tête. Une autre fois il avait enlevé les supports des planches d'un puits où se reposait d'ordinaire un inspecteur des travaux dont il avait eu à se plaindre. Le malheureux s'était abîmé au fond de la mine. Quand le moine est en belle humeur, il se contente de retourner les seaux des travailleurs ou d'éteindre leurs lampes. Notre homme ajoutait d'un ton mystérieux qu'il n'était pas bien certain que l'on n'eût pas joué quelque mauvais tour à l'esprit la veille du jour où les eaux avaient fait irruption dans les galeries. L'ingénieur qui dirigeait alors les travaux ne parlait qu'avec mépris de son pouvoir, qu'il niait même absolument. Le moine noir avait sans doute voulu se venger. — Quant à son existence et à son pouvoir, qui pourrait en douter? s'écriait le brave homme avec emphase. Moi qui vous parle, n'ai-je pas connu le fils d'un bûcheron de Montrigon qui, dans sa jeunesse, avait travaillé dans nos galeries, et qui avait renoncé au métier de mineur après avoir rencontré le moine noir? Cet homme était effrayant à entendre quand il racontait l'aventure de son père. Figurez-vous que ce pauvre ouvrier eut l'idée de descendre un dimanche dans la mine pour chercher une pioche qu'il avait oubliée la veille et qu'il voulait donner au forgeron pour la réparer. Quand il fut au fond du puits, au lieu de remonter avec son outil, il pensa qu'il pourrait travailler une couple d'heures et remplir deux ou

Digitized by Google

trois seaux de minerai. — Ce sera autant de fait pour demain, se dit-il. A peine avait-il donné le premier coup de pioche, que sa lampe s'éteignit subitement. Comme il cherchait son chemin à tâtons dans les ténèbres, il entendit, bien loin derrière lui, le bruit des pas d'une personne qui le suivait. Il se retourna, et fut saisi d'une grande frayeur quand il vit une lumière qui semblait venir du bout de la galerie où tout à l'heure il travaillait seul. Il aurait voulu hâter le pas, mais ses jambes pliaient sous lui et ses pieds semblaient cloués au sol : il s'arrêta donc et se blottit dans un des angles du rocher; alors il vit un homme d'une taille gigantesque, qui avait la tête couverte d'un capuchon noir, et qui, portant à la main une énorme torche, se dirigeait de son côté. Quand le nouveau venu ne fut plus qu'à deux pas de l'ouvrier, il s'arrêta, prit sa lampe, l'alluma à sa torche, et lui ordonna de le suivre, en lui disant d'une voix rauque : Ceux qui travaillent le jour du dimanche m'appartiennent. Le mineur prit la lampe et suivit son guide étrange, à demi mort de peur. Arrivé au fond de la galerie, le moine noir, car c'était lui, prit une pioche, en donna quelques coups dans le mur de la mine, et aussitôt de gros morceaux d'argent massif roulèrent à ses pieds. Comme le mineur l'examinait avec étonnement : — Eh bien! lui dit-il, prends donc ta pioche et fais comme moi. Il y a ici une fortune à gaguer. Mais le mineur, qui vit bien à qui il avait affaire, prit sa pioche de la main gauche et la jeta loin de lui en se signant de la main droite et en invoquant la miséricorde de Dieu. Au même instant il entendit comme un éclat de tonnerre, le mur de la mine que la pioche avait entamé se fendit, et le mineur vit s'ouvrir devant lui une immense galerie dont les murs semblaient d'argent massif, et au fond de laquelle le moine noir s'enfuit en grinçant des dents. Si ce pauvre homme eût été bien avisé, me disait le vieux mineur, il eût jeté son bonnet dans cette galerie, et toutes ces richesses eussent été à lui; mais comme il avait peur, il ferma les yeux, ébloui qu'il était par cet argent; quand il les rouvrit, tout avait disparu, et il se retrouva seul avec sa lampe allumée. Il se hâta de sortir de la mine, tremblant de tous ses membres. Depuis, il ne voulut jamais y redescendre, et préféra se faire bûcheron, quoiqu'il gagnât moitié moins d'argent à ce métier qu'à celui de mineur. Le curé de Landry, auquel notre camarade avait raconté son aventure, lui disait qu'en jetant sa pioche, il avait sauvé son ame, le moine noir n'étant autre chose que le diable qui voulait le tenter. Tous ceux qui travaillent le dimanche dans la mine appartiennent au diable, ajoutait le curé; tôt ou tard il s'empare de leurs ames.

Digitized by Google

L'histoire du mineur nous avait conduits jusqu'à la *fosse d'Arbonne*, aux environs du bourg Saint-Maurice. Ce pays, que couvraient d'admirables pâturages il y a peu d'années encore, a été transformé en un désert du plus horrible aspect. On dirait le lit desséché d'un torrent d'une demi-lieue de large, mais le lit convexe et non concave. C'est l'effet d'une trombe, ou, comme on dit avec assez de justesse dans le pays, d'une *foudre d'eau* qui éclata il y a une quinzaine d'années sur les montagnes que l'on voit au fond du val d'Arbonne. Ces montagnes furent mises à nu jusqu'au rocher; toutes les parties schisteuses ou friables du roc furent également emportées. Cette masse d'eau et de débris, s'accumulant ensuite dans l'étroite crevasse de la montagne dite la fosse d'Arbonne, retomba tout entière dans la vallée de l'Isère, couvrant plusieurs lieues carrées de terrain d'une couche de gravier et de cailloux roulés qui, dans quelques parties, vers le centre du plateau convexe qu'elle a formé, a jusqu'à cinquante pieds d'épaisseur.

La dévastation causée par l'irruption des eaux de la fosse d'Arbonne est d'autant plus fâcheuse, que le sol de cette partie de la vallée de l'Isère est d'une grande fertilité. Au-delà de ces ruines, et en approchant de Bourg-Saint-Maurice, il me semblait que j'avais sous les yeux une idylle de Théocrite mise en action. Des troupes de jeunes gens et de jeunes filles répandues dans les prairies fauchaient les foins ou les fanaient en chantant; de grands chariots remplis de fourrage déjà sec et traînés par d'énormes bœufs, suivaient les routes et se dirigeaient vers le bourg. Des troupeaux de moutons blanchissaient les collines dont la base était couverte d'arbres fruitiers, noyers, pommiers, cerisiers aux fruits déjà rouges, qui trouvaient là un abri contre les vents des Hautes-Alpes. Ces vergers ajoutaient un grand charme à ce tableau et contrastaient merveilleusement avec les glaces et les neiges qui couvrent les montagnes du voisinage.

Bourg-Saint-Maurice est situé au pied de la plus rapprochée de ces montagnes, qui n'est autre que le Petit-Saint-Bernard. Ses cimes aiguës, semblables à un double fer de lance dont la pointe serait tournée contre le Mont-Blanc, se dressent au fond de la vallée. Les trois routes qui conduisent en Italie par le Petit-Saint-Bernard, le val de Tignes et l'allée Blanche, viennent se réunir à Bourg-Saint-Maurice. La prospérité dont paraissent jouir les habitans de cette partie de la vallée de l'Isère est donc à la fois le résultat de l'agriculture et du commerce, ou plutôt du transit.

La prospérité agricole des cantons montagneux de la Savoie ré-

Digitized by Google

sulte de diverses causes. La suppression des tailles et des droits féodaux qu'on y a faite bien antérieurement à la révolution française est celle que nous devons d'abord signaler. On s'étonne de voir les ducs de Savoie publier dès les années 1562 et 1565, deux siècles et plus avant la révolution de 1789, les édits d'affranchissement de tous les taillables, prescrire le mode d'évaluation des biens personnels, fixer la somme que chacun doit payer, et faire mettre ces règlemens en exécution par des commissaires nommés à cet effet (1). Plus tard, mais long-temps encore avant la révolution française, Charles-Emmanuel avait effacé les dernières traces de la féodalité, dans son édit de 1771 concernant les affranchissemens. La révolution n'eut donc que les dîmes religieuses et les gabelles à détruire. La vente des biens nationaux et le fractionnement des propriétés accrurent l'aisance de la masse des campagnards, surtout dans certains cantons de la montagne, en rendant à l'agriculture beaucoup de terrains en friche. De tout temps d'ailleurs le fractionnement de la propriété avait été considérable dans la Savoie. Les registres et les cotes du cadastre exécuté dans tout le pays dès l'année 1738, par suite de l'édit de peréquation générale, et avec une exactitude et un soin remarquables, nous le prouveraient au besoin si un coup-d'œil jeté sur le mode de culture ne suffisait pour l'indiquer. Le travail général du cadastre, exécuté de 1728 à 1738 (c'est ce travail auquel Jean-Jacques Rousseau concourut comme écrivain), portait pour les quatre provinces de la Savoie un million huit cent cinquante-cinq mille cent quatorze rôles de propriétés, figurés sur les mappes (2) et inscrits sur les registres d'évaluation, produisant un revenu de 4 millions 195,597 francs. Les revenus des biens féodaux n'étaient déjà plus à cette époque que de 79,429 francs.

Cette dernière évaluation n'a rien de surprenant quand on considère que, par suite des édits d'affranchissement dont nous avons fait mention plus haut, les biens soumis au régime féodal ne se compo-

(1) Édits du 23 janvier 1562 et du 25 août 1565, proclamés par Emmanuel-Philibert.

(2) Les mappes indiquent la configuration de chaque parcelle de biens-fonds, ainsi que celle des grandes masses : lacs, rochers, bois, pâturages. Les bâtimens, les chemins, les rivières y sont coloriés. Chaque commune avait sa mappe et son registre dès l'année 1738. Cette opération fut exécutée de façon à pouvoir servir de modèle, et cela soixante-dix ans avant qu'il fût question de rien de semblable en France. Ce ne fut, en effet, que dans les années 1802 et 1803, sous le gouvernement consulaire, que l'on songea pour la première fois à l'exécution d'un grand travail analogue.

Digitized by Google

saient plus que des *fiefs* proprement dits, c'est-à-dire du sol du manoir principal et de quelques parcelles adjacentes dites *le vol du chapon*.

Les changemens opérés par suite de la révolution française et de la réunion de la Savoie à la France ne firent donc qu'accroître la situation favorable de la classe agricole. Insister sur l'état de bien-être réel de cette classe paraît presque un paradoxe, surtout quand il s'agit d'un peuple aussi porté à l'émigration que le peuple savoyard. Toujours est-il que le petit propriétaire des cantons montagneux (la Maurienne exceptée), qui cultive lui-même sa terre, qui ne supporte l'impôt foncier que pour une quotité des plus minimes, et qui échappe aux impôts indirects, jouit d'une tout autre aisance que le petit peuple des villes. Il se nourrit avec les fruits de son champ, emploie pour se vêtir la laine de son troupeau. Ce qu'il ne consomme pas des produits de son petit domaine, il le vend et trouve dans cette vente une sorte de superflu que les frais d'éducation de ses enfans et d'entretien de sa chaumière n'absorbent pas en totalité. Si ces campagnards se trouvent dans la condition de ceux de la vallée de l'Isère, et particulièrement de Saint-Maurice, où les convois qui passent les Alpes sont forcés de s'arrêter après la descente ou avant la montée, leur bien-être doit nécessairement s'accroître. La *poule au pot* n'est pas tout-à-fait une fiction pour les paysans de Bourg-Saint-Maurice et de la haute Tarentaise. On comprend donc difficilement ce besoin d'émigration qui tourmente l'habitant de ces vallées, on comprend moins aisément encore ces habitudes de mendicité particulières surtout à la vieillesse et à l'enfance.

A Aime, nous avions assisté à un baptême; à Bourg-Saint-Maurice, j'ai pu observer la cérémonie curieuse des fiançailles. La fille d'un des riches cultivateurs du pays et le fils d'un charron étaient les deux personnages principaux de cette petite comédie. Les parens et les amis des deux familles étaient réunis dans l'une des auberges du bourg et attendaient l'arrivée des prétendus. La jeune fille, comme il est d'usage dans ces vallées, s'était soigneusement cachée; l'amant, accompagné d'une vingtaine de jeunes garçons et de joueurs de vielles et de violons, courait de maison en maison pour découvrir la cachette. Sa recherche durait depuis plus d'une heure, lorsque tout à coup nous entendîmes de grands cris et un redoublement de coups d'archets et de tours de vielles. Comme il arrive toujours, la cachette venait d'être dénoncée par une amie indiscrète. L'amant avait saisi la jeune fille dans ses bras et la portait bravement à travers les rues du bourg, non sans prendre de nombreux à-comptes

Digitized by Google

sur l'avenir en caresses et en baisers. Les assistans riaient et applaudissaient, c'était une joie sympathique, une ivresse universelle. Il est vrai que la fiancée était une fort jolie fille, et l'amant un des plus beaux garçons de la montagne. Quand les fiancés eurent rejoint la famille, le repas commença, et ne dura que six heures d'horloge. Les danses se prolongèrent toute la nuit. Que fera-t-on de plus le jour du mariage?

La cérémonie des fiançailles avait été précédée d'une épreuve plus intéressante. Le jeune homme s'était rendu un soir, accompagné d'un second, dans la maison de la jeune fille, et s'était assis près du foyer, vis-à-vis d'elle. Là, il avait déclaré aux parens qu'il choisissait leur fille pour être sa femme, et il avait réclamé son aveu. La jeune fille et la famille avaient répondu : Soyez le bien-venu! Alors le jeune homme était resté et avait été admis à *courir la tresse*. Si au lieu de cela la jeune fille eût pris un des tisons du foyer et l'eût dressé dans la cheminée, le jeune homme n'aurait eu qu'à se retirer. Le tison levé est un congé dans toutes les formes.

Voici maintenant comment l'agréé court la tresse. Une première fois il vient seul la nuit sous la fenêtre de sa belle, qui ent'rouvre le châssis et commence la conversation. Au bout de quelques jours, il est admis sur le seuil du logis, puis dans la maison. Quand l'intimité est bien établie, il doit enfin passer une nuit tout habillé sur le lit de sa fiancée. L'épreuve, comme on voit, est bien délicate. On m'a assuré qu'elle était sans danger. Il est vrai que la nuit passée par l'amant sur le lit de sa maîtresse est toujours fort voisine de celle où ce lit s'ouvre pour le mari. Il est donc assez difficile de savoir au juste si l'épreuve a été convenablement soutenue.

J'étais invité au repas de noce qui devait avoir lieu à quelques jours de là. — Vous verrez une fameuse fête, me disait mon aubergiste, parent du fiancé. Chacun de nous y met du sien; moi, je suis chargé de la viande et du poisson : j'ai tué hier un veau et deux moutons; l'Isère me fournira le poisson. Je résistai à la tentation et je remerciai mon hôte, la saison étant déjà très avancée. Il paraît, du reste, que ce pays est celui des repas homériques. On ne se réunit qu'à table et à tout propos : à propos de fiançailles, de noce, de naissance, de baptême, et même de mort. Le repas des funérailles est même, à ce que l'on m'a assuré, le plus abondant. Ce sont, il est vrai, des gens qui viennent d'hériter qui en font les frais. Les choses furent poussées au point que le duc Amédée VIII crut devoir limiter ce genre de dépenses par une sorte d'édit somptuaire qui porte la

Digitized by Google

date de 1430. *In prandiis sepulturæ*, porte ce décret rédigé en véritable latin de cuisine, *non servietur nisi de uno ferculo duplo moderato ad unam assisam*. Cette injonction ne s'appliquait qu'aux classes au-dessous des barons et des vassaux.

Les morts n'étaient pas oubliés dans ces gala et avaient leur part des victuailles, dont profitait le curé : on déposait en outre chaque dimanche sur leur tombe, pendant une année, un pain de quatre livres et une pinte de vin. C'était, comme on voit, une dîme déguisée. Dans la Maurienne, on fait mieux : le cercueil de chaque chef de famille est suivi d'une chèvre qu'on a tenue renfermée plusieurs jours avant la cérémonie et à laquelle la faim arrache des bêlemens plaintifs. Cette chèvre est également abandonnée au curé.

Le guide que j'avais arrêté pour le passage de l'allée Blanche avait été du repas des fiançailles et se trouvait le lendemain dans l'impossibilité de partir. Il a fallu remettre ce trajet au lundi, et j'ai passé toute la journée du dimanche à courir les montagnes du voisinage. Notre aubergiste, qui devait fournir le poisson et qui est grand pêcheur de son métier, s'était de son côté mis en campagne. Cet homme, d'une carrure colossale, a la face refrognée d'un boule-dogue et les jambes torses d'un basset; c'est un Hercule mal bâti, un Hercule pêcheur; car, sans même y être contraint par un engagement, notre homme passe huit heures de chaque journée à pêcher à la ligne. C'est une manière singulièrement économique de dépenser les forces que la nature lui a données. Le malheureux m'a gâté tout ce pays. Je ne puis me rappeler un beau site sans retrouver ce ridicule personnage sur le premier plan du tableau, au bord de quelque torrent, le corps incliné en avant, le bras à demi ployé, le regard fixe et la ligne à la main. Cet homme est comme une touche de couleur locale indispensable, mais horriblement déplaisante.

Le dimanche au soir, mon guide, en se retirant, m'avait prévenu que nous devions partir le lendemain de grand matin, la journée étant rude. Vers le milieu de la nuit, à ce qu'il me semblait, on frappa bruyamment à ma porte. J'ouvris les yeux, et je me trouvai face à face du robuste montagnard qui devait me servir de guide pour la journée. Comme je regagnais lestement mon lit, car l'air est vif dans ces montagnes, le guide me retint. — Il ne s'agit plus de dormir, me dit-il, nous avons quatorze lieues à faire aujourd'hui, et à travers monts; il faut s'apprêter et partir aux étoiles. Je courus à ma fenêtre, où je vis qu'en effet les étoiles étaient encore fort éveillées et brillaient comme à minuit. De l'orient à l'occident il n'y avait pas le plus

Digitized by Google

petit coin du ciel qui annonçât l'approche du jour. Cette vue était peu engageante, et j'allais résolument me recoucher, quand le guide, me saisissant par le bras, me secoua si vigoureusement que je vis bien qu'il ne fallait pas songer à résister. Je commençai donc ma toilette de voyageur, le brave Savoyard m'aida, et, en moins d'un quart d'heure, j'étais sur pied, aussi réveillé que lui, et prêt à braver les fatigues d'une marche de dix-huit heures.

De Saint-Maurice à Bonneval, première station de la vallée de ce nom, la route côtoie d'affreux précipices et traverse des bois de mélèzes que l'escarpement seul des montagnes a sauvés de la destruction. Au-delà de Bonneval, le pays ne présente qu'une suite monotone de scènes désolées. La végétation disparaît, les pâturages deviennent plus rares et font place aux rochers, qui font seuls les frais du paysage. Ces rochers se dressent confusément, se contournent bizarrement, et pendent de tous côtés sur la route, prêts, en apparence, à vous broyer sous leurs masses. De leurs interstices partent de longs sifflemens. Ce sont les cris des marmottes qui jouent aux premiers rayons du soleil, et qui, nous apercevant à plusieurs centaines de pas d'elles, s'enfoncent dans leurs terriers pour ne reparaître que long-temps après notre passage.

Aux environs du hameau de Crey, dont les masures éparses sur une maigre pelouse ont l'air d'informes éclats de rochers, on traverse sur un pont en pierre fort léger, et qu'à sa construction on prendrait pour un ouvrage romain, le torrent de la Valoge, qui prend sa source sur le revers du mont Colonne, et qui reçoit l'eau des glaciers de la Seigue et du Bonhomme. A Crey comme à Bonneval, il y a des eaux vitrioliques, fréquentées, j'imagine, par les seuls habitans des hameaux du voisinage. Où se logeraient, en effet, les étrangers, dans un pays où l'on sait à peine ce que c'est qu'un lit et du pain? C'est à la hauteur de Crey que j'ai commencé à traverser de longues plaques de neige qui, en approchant du Chapiu, deviennent de plus en plus fréquentes. Cette neige, reste imposant des avalanches du printemps, est tellement tassée qu'elle a presque la solidité de la glace. Quand l'inclinaison des pentes n'est pas trop rapide, elle offre au voyageur un chemin plus commode que le sentier, coupé de rochers et de débris de toute espèce, qu'elle a recouvert. Ces rochers et ces débris présentent une grande variété de roches primitives, telles que poudings, gneiss feuilletés, granits et roches quartzeuses contenant du mica jaune et noir, et susceptibles du plus beau poli. On sent déjà le voisinage de l'énorme massif granitique du Mont-Blanc.

Digitized by Google

Quand j'arrivai au Chapiu, j'étais en marche depuis plus de six heures. La matinée était avancée, et je ressentais une de ces faims terribles que donne l'air des montagnes. Je signifiai à mon guide qu'il eût à me trouver immédiatement un déjeuner, étant décidé à ne passer outre qu'après avoir donné à mon estomac cette satisfaction si légitime. Le brave homme s'attendait à ce discours, et me conduisit avec un air de contentement véritable au pied d'une sorte de gros tas de pierres que surmontait une lourde écaille mi-partie schistes et planches, retenue en place par de véritables quartiers de roche. C'était là l'hôtel du pays. La gouttière de cette maison de plaisance m'arrivait juste à l'épaule, et pour en franchir le seuil et pénétrer dans l'unique chambre où se préparait et devait se consommer ce que l'on appelle ici un déjeuner, il fallait se courber de façon à dessiner un angle de quarante-cinq degrés. Une grande femme jaune, aux yeux gris et durs, aux traits anguleux et tout sillonnés de rides, aux mains sèches, et à qui sa haute taille et le peu d'élévation du plafond de sa cabane avaient déjà courbé l'échine, quoiqu'elle ne me parût pas avoir la cinquantaine accomplie, nous reçut avec un sourire équivoque. Était-ce satisfaction de pouvoir exercer son hospitalité vis-à-vis de nous ou plutôt contre nous? Mes doutes furent bientôt éclaircis, lorsque pour une omelette dans laquelle la farine de maïs entrait pour les deux tiers, un morceau de pain noir et moisi, une tranche de fromage de brebis et un verre de mauvais vin de la Tarentaise, la vieille me présenta un mémoire de douze francs. D'après l'avis de mon guide, je rabattis de moitié et je me remis en chemin, au grand mécontentement de la montagnarde, mais sans qu'elle songeât toutefois à faire opposition sur mon bagage. Long-temps je vis la vieille, debout devant sa porte, nous regardant en silence d'un air farouche, à la grande terreur de mon guide, qui me répétait que la grande femme passait pour être un peu sorcière.

— Pourvu qu'il ne nous arrive rien là-haut, répétait-il en me montrant les sommités neigeuses de la montagne de la Seigue qui s'élevaient devant nous à une hauteur de quatre mille pieds.

Le guide n'avait pas encore achevé sa complainte quand nous arrivâmes aux derniers chalets qui s'élèvent de ce côté de la montagne et dont l'assemblage forme un petit hameau, d'apparence plus misérable encore que celui où nous avions fait halte tout à l'heure. Ce hameau s'appelle l'Oratoire du Glacier. Un peu au-delà du dernier chalet et sur les plaques humides des gazons qui avoisinent les champs de neige, nous rencontrâmes un berger qui faisait paître quelques

Digitized by Google

vaches. — A-t-on déjà traversé la Seigne depuis le printemps? lui demanda mon guide avec intérêt. — Oui, deux fois. — Les neiges sont-elles bonnes? — Il ne faudrait pas trop s'y fier. — Et pourquoi cela? dis-je à mon tour. — Parce que dans deux heures le soleil va chauffer. Si vous m'en croyez, vous ne vous amuserez pas en route, et vous n'attendrez pas que les neiges commencent à descendre. — Diable, à descendre! — Oui, comme cela, ajouta le pâtre en faisant rouler avec son bâton et avec un air de parfaite insouciance un gros quartier de roche, qui en un clin d'œil alla toucher le fond de la vallée.

Nous étions prévenus; nous ne nous *amusâmes* donc pas plus longtemps, et bientôt nous eûmes escaladé les premières rampes de la montagne. Ce ne fut pas sans fatigue que nous traversâmes les couches de neiges inférieures. Quoique la journée fût peu avancée, le soleil les avait déjà ramollies, et la route était fort pénible. Ces neiges, de plus en plus épaisses, couvraient toutes les pentes; nous n'apercevions plus autour de nous qu'une vaste nappe blanche, semée à d'assez grands intervalles de petites taches brunes. C'étaient les pointes des rocs qui commençaient à se découvrir. Le soleil, déjà haut, tombait d'aplomb sur ces neiges obliques, et sa réverbération nous dévorait. Quand j'atteignis le plus élevé de ces champs de neige, j'étais dans un état de véritable épuisement. Mon premier mouvement, en arrivant sur une petite plate-forme que son isolement préservait de l'atteinte des avalanches, fut donc de me coucher pour respirer plus à mon aise, et de fermer les yeux pour les reposer de l'éblouissement. Quand je les rouvris, j'étais tourné du côté du Mont-Blanc, et j'avais devant moi une des plus sauvages et des plus admirables scènes de la création. A ma gauche, et en apparence si près de moi qu'il me semblait que j'aurais pu toucher de la main la neige qui couvrait ses plus hautes cimes, s'élevait toute la chaîne des *monts Maudits*, que le Mont-Blanc, leur maître à tous, dépassait fièrement de la tête. Le vieux géant, entouré de son cortége d'aiguilles de glaciers et de torrens, étendait dans tous les sens, sous le dais bleu indigo du ciel, ses membres de glace, les protubérances rocheuses de sa colonne vertébrale, et semblait se reposer au soleil, tranquille dans sa force. L'œil, en se promenant de sa base à son sommet, suivait dans toutes ses ondulations capricieuses une ligne de douze mille pieds de hauteur : ligne immense et magnifique, dont une des extrémités s'enfonçait, vers le midi, du côté du bourg de Cormayeur, dans de noires vallées dont mon œil avait peine à sonder les profondeurs, et dont l'autre bout allait toucher au ciel.

Digitized by Google

Un pareil spectacle distrait le corps et le repose de ses fatigues. Je me levais et j'allais quitter l'espèce d'oasis de roches sur laquelle je m'étais établi près du sommet de la Seigne, afin de mieux saisir l'ensemble de ce tableau, quand je vis quelque chose qui remuait à mes pieds : c'était une fourmilière, petite colonie perdue dans ces glaces, qui avait trouvé un rocher pour s'abriter, et que, sans le savoir, j'écrasais du pied. Ma pensée se replia sur elle-même; je fus ravi d'une sorte d'admiration pleine d'épouvante en songeant qu'une poignée de neige détachée du sommet de la montagne m'écraserait aussi facilement que mon pied venait d'écraser ces pauvres fourmis, et qu'enfin il suffirait du plus petit dérangement dans l'axe du globe terrestre, d'un temps d'arrêt d'une seconde dans sa marche, pour déraciner ces monts énormes et les abaisser au niveau des plaines que mon œil voyait s'étendre à l'horizon.

Nous avions achevé la partie la plus difficile du trajet. Nous n'avions plus maintenant qu'à descendre les pentes de neige qui s'étendaient à perte de vue devant nous dans la direction du lac de Combal et du glacier de l'allée Blanche. Cette descente sur la neige n'est fatigante que dans les endroits où la couche, moins épaisse ou ramollie par le voisinage du sol et des rochers qu'elle recouvre, cède tout à coup sous les pieds. On s'enfonce alors dans la neige jusqu'à mi-corps, quelquefois même jusqu'aux épaules. Quand la surface qui vous porte s'ouvre ainsi sous vos pieds, la sensation que l'on éprouve est d'autant plus déplaisante, qu'on ignore absolument à quelle profondeur on s'arrêtera. Une fois, je perdis presque de vue mon guide, dont le chapeau, pendant un moment, apparut seul au-dessus de la plaine neigeuse, et qui eut des peines infinies à sortir de son trou en rampant sur les pierres que ces neiges cachaient. Une autre fois, je me trouvai debout sur le toit d'un chalet dont l'arête supérieure se montrait à peine au-dessus des neiges, et que de loin j'avais pris pour l'angle d'un rocher. Ces chalets élevés, qui portent le nom de l'allée Blanche, servent de refuge aux bergers, lorsque, vers la fin de juillet, ils conduisent leurs troupeaux dans ces pâturages, les derniers découverts et les premiers ensevelis sous les frimas de l'automne. A quelques centaines de pieds plus bas, nous rencontrâmes un autre groupe de ces chalets, dont les toits sortaient de la neige comme le chapeau d'un champignon sort du terreau d'une couche. Les passans eussent pu entrer dans ces maisons par la lucarne, si ces misérables cabanes eussent eu des lucarnes.

C'est au-dessous de ces chalets que commence la partie la plus

Digitized by Google

périlleuse du trajet. Les eaux qui s'infiltrent sous les glaces ont formé un torrent qui alimente le lac de Combal. Ce torrent, qui depuis long-temps bruissait sourdement sous nos pieds, caché par les neiges, s'est tout à coup montré à nos regards, et il a fallu à diverses reprises franchir ses eaux bondissantes à l'aide d'arcades de neige et de glace de l'aspect le plus fantastique et le moins rassurant. Nous avons atteint alors la rive orientale du lac de Combal, que depuis plus d'une heure nous voyions à nos pieds au fond de la vallée de neige, si bien nommée *allée Blanche*. Ce joli lac, tour à tour bleu comme un saphir, vert comme une émeraude, ou d'un gris chatoyant comme l'opale, selon qu'il réfléchissait le bleu du ciel, la verdure de quelque prairie déjà découverte, ou les neiges des monts du voisinage, semblait un caméléon gigantesque couché au milieu des glaces.

Quand nous fûmes arrivés à l'extrême bord du lac, nous fîmes halte. Le danger changeait de nature, et mon guide jugea à propos de m'exhorter au courage, tout en me recommandant la prudence, absolument comme eût fait un général qui va livrer bataille; puis nous attaquâmes hardiment la difficulté. Il s'agissait de franchir de longues rampes de neige qui tombaient d'aplomb sur le lac. Cette neige, accumulée par les avalanches successives qui se sont précipitées dans le lac du haut de la montagne qui le domine au midi, était tellement ferme et battue que nous avions peine à y enfoncer nos bâtons ferrés et nos talons. Mais ce qui rendait notre situation réellement inquiétante, c'était le lac, qu'il fallait ainsi côtoyer sur un espace de près d'une lieue, suspendus à cinquante pieds au-dessus de ses eaux, que le voisinage des glaciers faisait paraître d'un noir effrayant. Un faux pas eût amené une glissade sur les neiges, qui eût été inévitablement suivie d'une immersion glaciale et sans doute mortelle dans les eaux du lac. Comment, en effet, remonter sur ses bords à pic? A ce danger s'en joignait un autre aussi réel. Les eaux du lac avaient rongé la base des talus de neige sur lesquels nous marchions. Il était à craindre que notre poids ou quelque autre circonstance fortuite ne mît ces masses en mouvement, et que, se précipitant en avalanches, elles ne nous entraînassent avec elles dans le lac. La neige sillonnée par de profondes crevasses, la terre fraîchement découverte par places, les rocs et les buissons de rhododendron violemment arrachés, nous prouvaient que ces craintes n'étaient que trop fondées, et que des avalanches semblables s'étaient récemment détachées de la montagne. Nous n'avions pas besoin de ces avertissemens significatifs pour être prudens, et ce fut en employant toutes les précautions né-

Digitized by Google

cessaires que nous traversâmes ces pentes périlleuses, tournant les passages difficiles, évitant de peser sur les points qui nous paraissaient peu solides, nous élevant par momens à de grandes hauteurs et presque au sommet du toit de neige, et redescendant ensuite jusqu'au bord de la voûte que formait au-dessous de nous l'érosion des eaux du lac. Enfin, après de longs détours et des peines infinies, nous atteignîmes l'extrémité méridionale de ce profond et dangereux bassin. Dans cet endroit les eaux du lac, d'une admirable transparence, s'échappaient en bouillonnant à travers des rochers. Cette digue naturelle a été fortifiée par des travaux de maçonnerie, dans lesquels on a pratiqué des écluses. Ces eaux, qui bondissent de roc en roc, forment une suite de belles cascatelles que nous traversâmes sur plusieurs ponts hardiment jetés d'un rocher à l'autre. A partir de ce point, tout danger avait cessé.

La vallée qui s'ouvre au-delà du lac de Combal est, sans nul doute, l'une des plus sauvages de la terre. Elle s'enfonce à la base du mur perpendiculaire que forme de ce côté la charpente rocheuse du Mont-Blanc, comme le fossé d'une citadelle au pied de son escarpe. Des pyramides granitiques d'une hauteur inimaginable semblent les donjons de la forteresse gigantesque. Si les siècles ont tenté d'y faire brèche, leur effort est resté impuissant. Les murs de glace ont remplacé les rocs éboulés. Ces glaces, s'abîmant à leur tour, ont rempli les vallées. Elles tendent aujourd'hui à couvrir la route et à combler la Doire, avec laquelle elles luttent de blancheur et d'éclat. Des moraines élevées et composées de fragmens de roches primitives les plus curieuses, granits, serpentines, schistes micacés, talcs, quartzs de toutes les couleurs, amiantes, cristaux de roche, protégent seules la vallée contre les envahissemens du glacier.

Le marteau à la main, je recueillais les plus curieux de ces fragmens de roches, avec lesquels on bâtirait un palais des *Mille et Une Nuits*, quand tout à coup j'entendis le bruit d'une arme à feu qui retentissait à peu de distance au milieu des rochers, et en même temps trois chamois passèrent devant moi sur le glacier, comme des ombres. Je pus juger, dans cette occasion, de la rapidité de ces animaux; trois bonds avaient suffi pour les mettre hors de portée. Le chasseur qui les avait tirés se tenait immobile sur l'autre bord du glacier. Tout à coup je le vis s'élancer dans un ravin profond qui semblait pénétrer dans les entrailles de la montagne, sans prendre le temps de recharger son arme. Il poursuivait sans doute un chamois blessé qui s'était enfui de ce côté. En un clin d'œil, il avait disparu.

Digitized by Google

Je me retournai vers mon guide, lui demandant quel était cet homme, et s'il pensait qu'il eût tué le chamois. Mais le montagnard restait immobile; sa physionomie exprimait la terreur et l'anxiété la plus vive; on eût pu croire que la balle du chasseur l'avait frappé.

— Venez! venez! s'écria-t-il; et prenant les devans, il sauta de la moraine sur le chemin. — Eh bien! qu'y a-t-il? lui dis-je avec impatience. — Ah! monsieur, nous ne sommes qu'en juin; il y va des galeres pour tout homme qui chasse dans les montagnes dans cette saison. — Des galères? — Oui, des galères. — Alors, voilà un drôle qui aime singulièrement la chasse. — Aussi, monsieur, n'est-ce pas un homme; son fusil, comme vous avez pu le remarquer, n'a pas fait le même bruit que celui d'un vivant. On eût dit un canon. — Alors, qui est-ce donc? — C'est le *chasseur fantôme*, j'en suis certain. Avez-vous vu comme il a disparu tout à coup? — Je l'ai vu qui courait après son gibier. — Oui; il courait comme le chasseur fantôme court toujours. — Quel est donc ce chasseur fantôme? — Le chasseur fantôme était un seigneur du val d'Aoste, qui de son vivant aimait la chasse avec passion. Il arriva qu'une fois, ayant chassé tout le jour un bouquetin, la nuit le surprit comme il allait atteindre l'animal. Dans son désespoir, il s'écria avec impatience : Pourquoi faut-il que la nuit vienne! Je donnerais ma part du paradis pour chasser jusqu'au jour du jugement! — Ce souhait fut exaucé. Voilà quatre cent cinquante ans que le chasseur fantôme poursuit les bouquetins et les chamois.

Je doute fort que les carabiniers et les gardes-chasse piémontais aient la même foi que mon guide dans la tradition. Si le chasseur fantôme d'aujourd'hui tombait entre leurs mains, il courrait grand risque de voir sa chasse finir dans les chantiers du port de Gènes.

Ces régions solitaires et presque inaccessibles sont, du reste, la terre promise des chasseurs, des bouquetins et des chamois. Si ceux-là échappent facilement aux carabiniers piémontais, ceux-ci ont en revanche de nombreux refuges où ils vivent en paix hors de l'atteinte de l'homme. Il existe, en effet, dans ces montagnes, des plateformes aériennes, de hauts belvédères, où jamais chasseur n'a pu parvenir. C'est là, sur des pentes exposées au midi, et que, malgré leur hauteur et le voisinage des neiges, recouvrent de beaux gazons, c'est là que paissent libres et en toute sécurité de grands troupeaux de chamois et de bouquetins; c'est là le véritable *paradis des bêtes* tel que les traditions suisses et tyroliennes l'ont décrit, avec cette différence toutefois que tous les vingt ans un chasseur trouve un sentier qui le conduit dans ce paradis imaginaire, tandis que ces sortes d'îles

Digitized by Google

aériennes, jetées sur le flanc des rocs, à mi-hauteur des pyramides granitiques, au cœur des glaciers du versant méridional des monts Maudits, seront à tout jamais inaccessibles à l'homme.

Par-delà les premiers glaciers que nous avions rencontrés à la sortie du lac commence la région des forêts. Les sapins ne se montrent toutefois qu'à de grands intervalles. Le rhododendron et la gentiane tapissent de leurs fleurs les interstices des rochers entre lesquels croissent des mélèzes d'une prodigieuse hauteur. Au fond de la vallée s'étendent des champs de seigle et de belles prairies menacés par un grand glacier qui des plus hautes cimes de la montagne descend jusqu'au milieu des fleurs et des gazons qui tapissent la vallée. Ce glacier, qui a plus d'une lieue de large et dont les glaces du blanc le plus éblouissant sont coupées de crevasses d'un bleu vif, est peut-être le plus beau de toutes les Alpes. Il s'appelle le glacier de la Brenva.

Ces prairies et ces champs cultivés, où le laboureur trace un sillon qui aboutit en quelque sorte aux crevasses du glacier, présentent, à chaque pas, de singuliers tableaux, et ont donné lieu à de merveilleuses traditions. Comme les pâtres de la Blumlis-Alp (la montagne de fleurs) et des Clarides, les bergers de Cormayeur et du val de Veni, c'est le nom que prend l'allée Blanche à la hauteur de ce glacier, vous racontent qu'autrefois les gazons et les fleurs tapissaient le sol recouvert aujourd'hui par le glacier. Les pâturages du val de la Brenva étaient les plus magnifiques de la contrée. Le bétail qu'on y mettait devenait monstrueux. Chaque vache venait trois fois par jour présenter le pis à son maître, et remplissait à chaque fois un grand seau de lait, ou plutôt de crême. Ces pâturages appartenaient à un riche paysan dont le chalet s'élevait au centre de la vallée. Cet homme avait toujours vécu simplement, mais à la longue la prospérité l'enivra. Il méprisa les habitudes simples et les mœurs honnêtes de ses anciens compagnons. Il fit venir des ouvriers italiens qui construisirent une belle maison en pierre à la place qu'occupait autrefois son chalet de bois. Il la fit décorer de peintures et, comme le berger des Clarides de la tradition suisse, il prit pour maîtresse Catherine, sa belle servante. Il fit plus, le dissolu, ajoute naïvement la chronique; ivre d'orgueil il éleva dans sa maison un escalier dont chaque marche était un fromage, et il lava ces marches avec du lait. C'est par cet escalier que Catherine et lui descendaient quand ils allaient se promener avec Rhyn, leur chien, et Brœndel, leur vache favorite.

Digitized by Google

La mère du berger, qui vivait pieusement dans un village de la vallée, vint un dimanche d'été pour visiter les pâturages et la vacherie de son fils. Comme le voyage l'avait fatiguée et qu'elle avait soif, elle s'assit sur le seuil et demanda à se rafraîchir : — Il faut renvoyer cette pauvresse, dit Catherine à son amant, et elle mit du lait aigre et de la cendre dans un vase que ce fils dénaturé présenta à sa mère. Celle-ci, ayant goûté ce breuvage, fut saisie de colère. Elle se leva, et s'éloigna rapidement de la maison, appelant la vengeance divine sur cette femme et sur son coupable fils.

Vers le soir des nuages énormes enveloppèrent les montagnes du voisinage sur lesquelles éclata un terrible orage. De grands coups de tonnerre se mêlaient aux craquemens du glacier suspendu sur la vallée. Quand le jour vint, les pâtres de la montagne furent surpris de ne plus voir ni les pâturages ni la maison du berger. Des glaces amoncelées couvraient tout son domaine, et sous ces glaces étaient ensevelis le maître, sa servante et ses troupeaux. Leurs ames, dit-on, sont condamnées à errer sur le glacier jusqu'au jour où un miracle les délivrera. On entend quelquefois dans le silence de la nuit une voix qui crie : — Hélas! hélas! moi, Catherine ma mie, ma vache Brœndel et mon chien Rhyn, resterons-nous donc éternellement sous le glacier!

Dans la tradition allemande il n'est pas question du glacier. Le pasteur, sa maîtresse, sa vache et son chien sont retenus sur des montagnes inaccessibles jusqu'au jour où un vacher pourra traire la vache Brœndel sans prononcer une parole. Cette vache, dont le pis est entouré d'épines, s'agite et ne veut pas se laisser faire. Une fois cependant un berger était parvenu à l'apprivoiser, il avait même commencé à la traire, et avait rempli le seau à moitié, quand tout à coup un inconnu lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Le lait est-il bien écumeux? Le berger s'oublia : — Oui, certes, répondit-il. Il n'avait pas encore formé la bouche que la vache Brœndel et l'inconnu avaient disparu. Cet inconnu, c'était le diable.

On descend du val Veni à Cormayeur par un sentier bordé de bois de mélèzes à travers lesquels on voit briller les neiges et les glaciers du Mont-Blanc. Tout à coup la route fait un détour, et l'on aperçoit au fond de la vallée la bourgade de Cormayeur. Le soleil teignait d'un rose vif la dernière cime du Mont-Blanc quand nous nous y arrêtâmes.

F. DE LA FALOISE.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

TRADUCTIONS NOUVELLES DE PÉTRARQUE ET DE L'ARIOSTE.[1]

Les littératures étrangères ont reproché long-temps, et reprochent même encore à la nôtre de vivre à leur égard dans une ignorance superbe et dédaigneuse. Nous ne traitons point votre langue avec cette hauteur, nous disent l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre; nous daignons l'apprendre, nous daignons vous lire et même vous traduire. Nous savons vos auteurs comme vous-mêmes; d'où vient que vous ne sachiez rien des nôtres? Voilà ce que l'on nous dit. Il est vrai qu'on ne s'en tient pas là, et que cette même littérature qui repousse si obstinément tout aliment étranger est en butte à un autre reproche, c'est de n'avoir rien d'original et de vivre sur le fonds d'autrui. Rendez-nous notre Corneille, disent les uns, il se nomme chez nous Guillain de Castro ou Diamante. Molière nous revient de droit, disent les autres; il est le fils aîné d'Arlequin. Sganarelle, Scapin, Sbrigani, Mascarille, Arnolphe, tout cela n'est-il pas à nous depuis l'habit jusqu'au nom, jusqu'au sang et au tempérament? Ainsi en est-il des autres. Et qui sait? à ce compte, Voltaire deviendrait peut-être une création de milord Bolingbroke, et René un bâtard de Child-Harold. Les Espagnols, après avoir traduit Gil-Blas, ne se sont-ils pas avisés qu'ils en possédaient l'original? C'était bien la peine que Lesage, à l'exemple

(1) *Sonnets de Pétrarque*, traduits par M. le comte de Gramont. Un vol. in-18. — *Roland furieux*, par MM. Panckoucke et Framery. Chez Masgana, galerie de l'Odéon.

Digitized by Google

de Molière, dans *l'Impromptu de Versailles*, de Labruyère, en tête de ses *Caractères*, de D'Urfé lui-même en tête de son *Astrée*, cherchât à se prémunir contre la pénétration des gens qui, aimant à lire un roman comme on lit un palimpseste, n'y sauraient prendre goût s'ils ne parvenaient à déchiffrer un nom propre sous le nom fictif, et à reconnaître un visage contemporain sous le masque dont l'auteur affuble son héros! L'étrange souci chez un homme qui pour bonnes raisons se fût senti la conscience nette sur ce chapitre; chez un homme bien assuré que de tous les juges appelés à apprécier des peintures étrangères et d'un autre siècle, où il n'avait mis qu'un vernis frais, ceux-là seraient beaucoup plus heureux que lui-même qui pourraient se flatter d'en avoir vu les modèles. Il demeure donc bien établi que notre littérature, qui ne tire point de son génie ce qu'elle donne, puisqu'elle n'invente pas, est devenue depuis deux cents ans la plus riche sans contredit de l'Europe, en pillant des œuvres étrangères qu'elle ne connaît pas! Bien des gens trouveraient plus vrai et moins contradictoire d'avouer que nous ne manquons ni d'invention ni de lecture; que si nous avons pris quelque chose aux étrangers, c'est que nous étudions leurs langues, et que si ce quelque chose, en passant dans la nôtre, a pu constituer des œuvres durables, c'est qu'il n'a pas été traité sans génie. Pour les œuvres d'art, toute l'invention est dans la façon. Le reste, pris dans le fonds humain, appartient à tout le monde.

La Fontaine a été vraiment trop bon homme le jour où il a dit que,

> L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
> Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce.

L'apologue, soit, mais son apologue à lui, nous ne le devons qu'à lui, et personne n'a été son aîné. Il est même vrai que l'invention de l'apologue ne saurait être à la rigueur revendiquée ni par la Grèce ni par aucun autre peuple en particulier. Le premier regard que l'homme a jeté sur la nature lui a fait attribuer à tous les êtres avec lesquels il se trouvait en contact les facultés qu'il sentait en lui, il les a animés de sa vie, il leur a prêté ses passions; toutes les langues primitives en font foi. Dieu lui-même n'a pas été traité autrement, et ce penchant de l'esprit humain a atteint Jehova aussi bien que Jupiter ou Vishnou. Des religions tout entières en sont sorties, et non-seulement des religions ou des légendes, comme celle des pierres de Deucalion, qui deviennent hommes, et des pierres d'Amphion, qui sont sensibles à la musique, mais des doctrines philosophiques comme celle de la métempsycose. Le paganisme avait personnifié tous les élémens, tous les êtres de la nature. Il avait des forêts parlantes, et jusqu'à des fleuves amoureux; le judaïsme les fait rebrousser en arrière, il fait danser les montagnes; la terre même s'émeut et tremble à la vue du Seigneur. Le livre de Job dit positivement entre autres choses non moins tendantes à notre propos : Interroge les bêtes de tes troupeaux, et elles t'enseigneront, et les oiseaux du ciel, et ils te feront la leçon. Parle à la terre, et elle te répondra, et les poissons de

Digitized by Google

la mer t'instruiront. Quand on a logé une dryade dans un chêne, il n'y a plus grande invention à supposer qu'elle puisse causer avec un roseau. Quand on a imaginé d'aller demander des leçons aux poissons de la mer, il n'y a plus qu'à imaginer leur réponse pour avoir construit un apologue. L'apologue n'est donc ni grec, ni même indien, il a été inventé par l'homme plutôt que par un homme ou par un peuple. Quant à La Fontaine, bien qu'il ait emprunté tous les sujets des siens, il n'a pas moins inventé que celui qui prétendait avoir inventé la fable même, et il a fait autre chose que glaner. Si la fable est une des formes particulières que la parole s'est plu à revêtir, si elle est un genre à part entre toutes les combinaisons auxquelles l'homme a pu avoir recours pour présenter plus vivement sa pensée, la forme de La Fontaine est aussi une forme nouvelle et plus vive donnée à l'apologue; elle est un genre à part dans l'art de présenter la fable. On a toujours inventé quand on a trouvé une des formes du beau, quelle que soit la matière qu'on a mise en œuvre. Si Corneille a pris le sujet du *Cid* et quelques-unes des dispositions de sa pièce à tel ou tel auteur espagnol, et que personne en Europe ne lise celui-ci, tandis que toute l'Europe s'est nourrie de la lecture de Corneille, lequel des deux a montré le plus d'invention? Laissons donc là le droit d'aînesse, du moins en ce qui touche les arts. Entre les divers objets de la connaissance humaine, ils ont ce privilége que tout ce qui y a été fait peut être refait et avec autant d'invention que la première fois. Nous faisons facilement bon marché de toute invention qui n'est pas celle-là, admettant volontiers qu'il y a eu des fables, des tragédies et bien d'autres choses encore avant même qu'il y eût des Français. Ce n'est pas qu'il ne fût possible de montrer, les pièces en main, que toutes les branches des œuvres de l'esprit dans lesquelles nous avons pu exceller ont commencé par se produire chez nous sous une forme plus ou moins ébauchée, comme un fruit spontané du sol, du génie national. Mais nous tenons peu à ce petit avantage, assurés que nous sommes que le pays qui aurait donné au monde Raphaël, par exemple, n'a pas besoin pour l'honneur de son nom d'avoir vu naître en outre Cimabué, et que, dans une tête de vierge du cygne d'Urbin venu après la découverte des plus beaux ouvrages de l'antique, après dix ou douze générations de peintres dont la seconde était représentée par Giotto, la dernière par Léonard de Vinci et Michel-Ange, il y a autant d'invention que dans le premier type de vierge conçu et exécuté par le premier enlumineur d'images de Byzance ou d'Italie.

Et puis qu'on veuille bien répondre à cette question. Pourquoi donc les nations qui inventent nous lisent-elles, nous traduisent-elles?

Mais cette sève de génie inventif qui nous a été départie avec autant d'abondance qu'à aucun autre peuple, puisque dans tous les genres nous avons produit des chefs-d'œuvre, ne nous a pas empêchés d'accueillir les travaux de nos devanciers ou de nos voisins, et l'on aurait mauvaise grace de nous reprocher de les dédaigner, de les ignorer, alors même qu'on ne nous repro-

Digitized by Google

cherait pas en même temps de leur avoir tout pris. Il est très vrai que notre goût, formé à l'école antique, n'est pas entré à l'aveugle dans les admirations sans réserve que d'autres peuples ont pu concevoir pour quelques-uns des maîtres de leur langue. Des écrivains qui jouissent ailleurs d'une popularité enthousiaste n'ont pu arriver chez nous à ce degré d'honneur et de faveur. Que l'on impute cette tiédeur à notre ignorance, nous le concevons; c'est un contre-coup naturel de l'enthousiasme, et il est d'ailleurs incontestable qu'un poète, un grand prosateur, aura toujours pour ses compatriotes des beautés qui restent voilées pour les étrangers, un charme que ceux-ci ne peuvent sentir. Nous permettons qu'on nous gourmande de n'avoir pas su découvrir le beau en maint endroit où l'on trouve qu'il foisonne, mais on est injuste quand on va jusqu'à nous accuser de ne l'avoir point cherché. C'est faire trop beau jeu à la réplique. Que ne pourrions-nous pas dire, par exemple, des gens qui n'ont trouvé qu'un bouffon triste dans Molière, et qui préfèrent au *Misanthrope* je ne sais quelle farce de tréteaux? Quand Voltaire traitait Shakspeare de barbare, du moins à ce mot il ajoutait sublime. Certes nous ne dirons pas aux détracteurs du *Misanthrope* qu'ils n'ont pas lu, car ce sont des Allemands; mais un Allemand qui s'est embourbé pendant une journée à chercher dans Molière les arcanes du moi et du non-moi, du subjectif et de l'objectif, ou autres belles choses qui n'y sont pas, finit par y trouver vers le soir un mal de tête avec éblouissemens, et il déclare que Molière a la migraine. Au contraire, nulle nation ne possède à un plus haut degré que nous cette flexibilité, cette souplesse qui revêt toutes les formes, se prête à toutes les allures, cette pénétration si déliée, qu'elle va quelquefois jusqu'à comprendre même les Allemands. Aucune nation ne porte plus loin à l'égard des autres l'impartialité, le zèle bienveillant, la bonne foi. Nous poussons même ces vertus jusqu'à l'abnégation. N'est-ce pas nous qui, en plein XVIIe siècle, avons eu l'idée d'immoler les modernes aux anciens? Qui osera dire encore que nous ne savons pas voir et admirer la beauté chez autrui? La vérité est que, par vanité ou autrement, nous savons être justes envers ce qui n'est pas nous, et que même nous n'admirons rien plus que ce qui vient de loin. Ce n'est pas seulement chez nous une qualité, c'est un travers. Il n'est pas de petit marchand qui ne sache que pour achalander son produit, nulle amorce n'est plus forte qu'un nom étranger. De là ce déluge de barbarismes grecs, latins, anglais, italiens, arabes qui, de la boutique des fournisseurs ou inventeurs, envahit nos maisons depuis le cabinet de toilette jusqu'à la cuisine, et nos personnes depuis la coiffure jusqu'à la semelle. Qu'on regarde notre littérature, elle est, comme nos boutiques, toute diaprée d'*extranéisme*. Un honnête romancier se croirait déshonoré s'il confinait son imagination en France, et si, de roman en roman, il ne faisait le tour de l'Europe. Cela prête à la couleur locale, qui depuis quelque vingt ans est notre fort, comme chacun sait. Aussi un homme d'esprit disait à un écrivain qui se mettait en voyage : « Mon cher ami, vous m'effrayez! Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne

Digitized by Google

quand vous l'aurez vue? » Comment ferions-nous pour parler de cette belle France, quand nous la voyons tous les jours? C'est notre femme et notre pis-aller par conséquent. Les autres pays sont nos maîtresses, maîtresses d'autant plus aimables et plus commodes, que le plus souvent nous nous contentons de les rêver. Qui sait ce qu'il arriverait d'une bonne dague de Tolède, si elle se rencontrait en champ clos avec un simple *eustache* de Saint-Etienne? Toujours est-il que la bonne dague a le haut du pavé, que la France est tombée en roture aux yeux des Français, qu'un héros de roman ne devient séduisant que s'il porte un nom qui sera écorché à coup sûr par toutes les bouches françaises, et que l'auteur lui-même, pour peu qu'il soit fils de bonne mère, doit renier son nom de famille et s'affubler d'un nom en ick, en ohn, en stern, en ghem, etc. Vous le voyez, c'est toujours la vieille histoire :

Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :

(lisez: à la française)

Ceux qu'on habille en Grec ont bien meilleure mine :
Et pour avoir un nom qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès,

c'est-à-dire en français : Gracieux. De nos jours, M. Caritidès s'appellerait tout simplement M. Graceful, ou M. Gracioso (ce qui serait fort peu italien), et voilà toute la différence. Oserai-je dire aux Allemands que ce personnage de Caritidès, encore si vivant aujourd'hui, bien qu'il ne fasse plus d'acrostiches, est du bouffon triste, de Molière.

Ce triomphe paraît-il suffisant à l'étranger? cette invasion ne vaut-elle pas l'autre? Nous les introduisons chez nous, pour y faire de la couleur locale, nous leur livrons (littérairement, bien entendu) notre maison qu'ils démeublent, nos enfans qu'ils débaptisent, nos femmes dont ils font des Andalouses; nous prêtons notre corps à leurs livrées, notre ame à leurs passions, nos vers à leurs rimes; nous jurons leurs juremens (toujours littérairement), nous fumons leur tabac roulé dans leur papier, nous les traitons enfin comme M. Jourdain traite à peine l'ambassadeur turc, et ils osent encore nous trouver dédaigneux! Et non contens de cette hospitalité que nous leur offrons, ils réclament comme leur bien ce qu'ils trouvent de bon chez nous, et ils le reprennent comme chose volée! On ne saurait être plus ingrat. Si nous avions, nous aussi,

. . . . . Cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi,

ne pourrions-nous pas de notre côté revendiquer une bonne part de ces trésors sur lesquels on nous reproche de ne point porter un regard assez curieux? L'éclair lumineux de la France des deux derniers siècles n'a-t-il point traversé toutes les littératures de l'Europe? n'a-t-il point frappé tous les esprits d'une

Digitized by Google

commotion électrique? Les traces qu'il a laissées ne sont-elles plus visibles? Et pour remonter beaucoup plus haut, cette Italie qui se vante d'avoir donné trois fois la civilisation au monde, mais qui ne se vante pas de l'avoir reçue trois fois de la Grèce pélagienne, athénienne et byzantine, est-elle bien sûre que les influences de la terre gauloise n'ont aidé en rien à son mouvement résurrectionnel du XIIIe siècle? Ce qui est certain, c'est que, malgré l'occupation que lui donnaient ses convulsions intestines, malgré l'éclat que jetaient ses propres universités de Bologne, de Padoue, de Modène, etc., elle ne cessait d'avoir les yeux fixés sur la France et sur l'université de Paris, cette commune mère et nourrice, *alma nutrix*, cette fille aînée de l'église. La France et Paris avaient dès lors le privilège d'attirer successivement les hommes les plus distingués de leur temps, les Brunetto Latini, les Dante Alighieri, les Giotto, les Pétrarque. Mais plus près de l'Italie il y avait un foyer tout autre et dont les influences sont bien plus distinctes, c'est la Provence. Avant que la poésie italienne eût jeté son premier lustre avec Cino da Pistoia et quelques autres dont on retrouve à peine aujourd'hui les noms, la poésie provençale avait déjà mis en lumière des noms alors illustres et de grandes renommées. Dante dans son poème en cite un certain nombre dont quelques uns ne sont pas encore oubliés; témoin Bertrand de Born, Foulques de Marseille, Arnault Daniel, dont les vers d'amour et la prose, dit le poète, sont au-dessus de tous :

Versi d'amore e prose di romanzi
Soverchiò tutti.

Tous ces poètes étaient familiers à l'Italie, ils y étaient étudiés, ils y exerçaient un charme tel que Sordel, aussi nommé par Dante, et Mantouan comme Virgile, de poète italien se fit troubadour provençal. On trouve dans les vers italiens du temps des traces de l'idiome provençal, et entre autres le mot *trovare*, racine des mots français troubadour et trouvère, employé dans le sens que ces mots lui ont emprunté et signifiant faire des vers. Qui peut dire que ce voisinage d'une langue moderne arrivée à tant d'éclat n'a pas encouragé le génie poétique de l'Italie à briser son écaille latine et à tenter, lui aussi, les forces de cette langue nouvelle qui, pour les lettrés, n'était encore qu'un patois? On sait le mépris qu'avait Pétrarque pour les vers italiens. C'était là un de ses griefs contre le poème de Dante. Il n'estimait pas qu'on pût appliquer la langue vulgaire à des ouvrages sérieux. S'il l'a employée dans ses sonnets, c'est que ce n'était là pour lui qu'une occupation futile, une œuvre qui plus tard devait lui faire honte.

Onde sovente
Di me medesmo meco mi vergogno.

Travailler à ces *Rime* était pour l'auteur du poème latin de *l'Afrique* une sorte de débauche d'esprit, de gageure tenue contre sa conscience de lettré.

Digitized by Google

C'était pour lui, sauf le sérieux du sujet et l'intérêt de cœur qu'il y prenait, ce qu'a pu être au XVIIe siècle pour notre La Monnoie l'ingénieux divertissement des *Noëls* en patois bourguignon; petit recueil charmant, trop peu connu, et semé de traits où l'on retrouve, sous une épaisse et d'autant plus délicieuse couleur villageoise, la naïveté de La Fontaine unie à la malice de Béranger. Aussi, pour achever la ressemblance, la Sorbonne lui a-t-elle fait dans le temps l'honneur de le censurer. Pétrarque, pour sa gloire comme poète, n'a jamais compté que sur ses vers latins et notamment sur son poème de *l'Afrique* tellement lu depuis et avec tant d'intérêt que, jusqu'au commencement de ce siècle, les commentateurs eux-mêmes, glossateurs, annotateurs, ne se sont pas aperçus que l'action contient une lacune qui suppose la perte totale d'un chant. Nous nous figurons tous l'empire qu'ont dû avoir sur le cœur et l'intelligence d'un enfant de sept ans les mœurs et l'esprit d'un pays où, dès cet âge tendre, il s'est vu transplanté. Pétrarque n'eût point trouvé en Italie ce qu'il trouvait à Carpentras ou à Avignon. Élevés dans leurs dissensions et leurs guerres incessantes de municipe à municipe, les Italiens avaient naturellement l'esprit peu chevaleresque; ils étaient républicains, citoyens, ils étaient Romains, au moins par la manière de concevoir l'idéal de la vie sociale, et de là leur est venue sitôt cette politique qui est à l'esprit chevaleresque ce que le *Prince* de Machiavel est à *Don Quichotte*. Qui peut dire le tour qu'eussent pris la sensibilité et l'imagination de Pétrarque s'il ne se fût trouvé de bonne heure en contact avec ces mœurs qui avaient produit les cours d'amour et tant d'autres belles galanteries? Qui peut dire que l'amour n'eût pas eu chez lui une tout autre physionomie poétique? Il est même permis de croire qu'il n'eût jamais fait ses sonnets s'il n'eût été provoqué, par une sorte d'émulation contre la langue provençale dont les triomphes éblouissaient ses yeux et assiégeaient ses oreilles, à surmonter, ne fût-ce qu'en se jouant, les préventions qu'il nourrissait contre la langue vulgaire de son propre pays. S'il eût aimé quelque Laure de Noves, il lui eût fait chaque matin un régal de beaux vers latins bien savans, comme ceux de Ménage à Mme de La Fayette, et qui seraient aujourd'hui assaillis de lecteurs comme ceux du poème de *l'Afrique*. Ainsi l'Italie ne se serait donné à elle-même en la personne de Pétrarque qu'un poète latin; la France lui aurait donné un poète italien et d'une tendresse quelque peu chevaleresque, c'est-à-dire française pour autant.

Quoi qu'il en soit, voici ses sonnets encore une fois traduits. Mettre en prose, à l'usage des gens qui ne sauraient les lire dans le texte, un recueil de sonnets, me paraît être une œuvre plus hardie, et, le dirai-je, à l'invention près, plus difficile que de les composer d'original. Sur quoi se fonde l'intérêt d'un sonnet? Uniquement sur le mérite du tour et de l'expression et aussi sur le charme propre à la poésie. On n'a point pour s'en tirer les ressources d'une action bien conçue et des passions qu'elle met en mouvement; on n'a point l'effet harmonieux des ensembles et des grandes perspectives, l'attrait sympa-

Digitized by Google

thique des caractères, rien qui puisse racheter un vers ou un trait faible et le faire passer à l'ombre des autres. Tout y veut être parfait parce que tout y reste en vue et parce que le nombre des perfections possibles y est très borné. Si la main faiblit sur un mot seulement, c'est un sonnet gâté, une œuvre qui ne remplit pas son programme, et qui, vide d'intérêt par elle-même, devient aussitôt choquante. Voilà ce qui est vrai pour le sonnet en vers. Que sera-ce quand il passera en prose, c'est-à-dire quand, dans ce petit nombre de beautés qui lui sont permises, il renoncera à celles qui lui viennent du rhythme, à l'harmonie du vers et aux divers effets qui naissent des combinaisons de son mécanisme? C'est alors que réellement, au milieu des entraves de la traduction, le sonnet en sera réduit au seul mérite du choix des mots, de l'élégance ou de la force des tours, en un mot aux qualités de la diction. L'homme qui, avec ces seules ressources, serait venu à bout de coudre ensemble, sonnet par sonnet, deux cents pages lisibles de suite et d'un intérêt soutenu par la vertu de leur beauté propre, aurait certainement fait un petit chef-d'œuvre de langue, et, dans ce cas unique, une traduction aurait à nos yeux tout le mérite d'un original. C'est là notre manière de comprendre l'art de traduire en matière de sonnets. M. le comte de Gramont, paraît s'être posé le problème d'une manière inverse. Par un respect exagéré pour son auteur, il a cru sans doute que la langue du traducteur devait s'effacer entièrement pour ne laisser paraître que la langue de l'original; que la première devait aller jusqu'à se violenter pour laisser subsister intacts le tour de l'autre et les effets calculés sur les moyens qui lui sont propres. Cette fidélité du mot au mot et du tour au tour me paraît être une grande infidélité. Je retrouve bien la phrase de Pétrarque dans cette phrase française, mais je n'en retrouve pas l'effet; j'y retrouve bien la langue italienne, mais je n'en retrouve pas la beauté. Ce qui importe en effet pour qui ne lit que la traduction, ce n'est pas de savoir que Pétrarque, en tel ou tel endroit, a obtenu une beauté en employant tel artifice qui lui était fourni par le génie de sa langue; c'est encore moins de retrouver constamment le mouvement et les allures de la phrase italienne sous le costume des désinences françaises; bien loin de faire apparaître avec plus de jour et de vie l'original par ce moyen, on l'enferme dans un linceul; en voulant se sacrifier soi-même, on le sacrifie. C'est d'ailleurs compliquer inutilement les difficultés que de s'imposer la tâche de composer à chaque instant sur une syntaxe étrangère une phrase qui voudrait cependant rester française, et très souvent, quelque abnégation de sa langue qu'on y mette, on rencontrera une impossibilité absolue. Comment traduire, par exemple :

Quel vago impallidir, che 'l dolce riso
D'un' amorosa nebbia ricoperse,
Con tanta maestade al cor s'offerse,
Che li si fece incontr' a mezzo 'l viso.

Qu'est-ce qu'un cœur qui va au milieu du visage à la rencontre d'une vague

Digitized by Google

pâleur qui recouvre d'une neige amoureuse le doux rire? Je ne sais ce que cela vaut, même en italien; mais en français, nous ne ferons jamais, sur un pareil thème, que du galimatias. C'est ici le cas de déserter le texte de l'auteur, et de s'en tenir à la pensée, si on vient à bout de la démêler. Ces sortes de difficultés sont très fréquentes dans Pétrarque, car indépendamment de celles qui naîtraient du génie de sa langue, le mauvais goût dans lequel il se laisse souvent tomber, l'affectation, la recherche des pensées entortillées, rendent très ardue la tâche de le traduire en français sans le rendre ridicule. Qu'on voie par exemple le sonnet où il regrette que le rocher qui enferme la vallée qu'il habite n'ait pas le visage tourné vers Rome et le dos vers Babel, parce que ses soupirs auraient alors un chemin plus facile pour aller mourir au lieu où leur espérance est vivante. (L'espérance d'un soupir! comme cela est français!)

I miei sospiri più benigno calle
Avrían per gire, ove lor spene è viva.

L'embarras est assez grand pour traduire le dernier vers. Le verbe *gire* a deux sens, dont l'un, conservé dans notre *ici gît*, signifie être étendu mort, et l'autre, au contraire, aller. Le mot *calle* (chemin), du vers précédent, appelle nécessairement le sens de *andare*, aller, et le mot *viva*, placé sans grande nécessité au bout du même vers que *gire*, est évidemment là pour l'antithèse, et se rapporte au sens funèbre. Ainsi Pétrarque a profité de l'ambiguité du mot pour le prendre à la fois dans les deux acceptions, ce qui est certainement bien ingénieux, mais peu traduisible. Qu'on ne nous accuse pas de lui prêter des subtilités. On sait combien il y était sujet, et ici les intentions sont flagrantes. On ne saurait d'ailleurs prêter de subtilités à l'homme qui, dans ce même sonnet, dit que ses soupirs sont si bien accueillis qu'il n'en voit jamais revenir un seul, tant ils se tiennent avec plaisir là où il les envoie, et qui trouve le moyen d'écrire deux fois le nom de Laure dans un autre sonnet par le procédé que voici :

Così LAUdare e REverire insegna.

Quoi de plus subtil encore que ce sonnet où Pétrarque raconte qu'il a vu sa maîtresse entre deux amans, dont l'un est lui, et l'autre,

Quel signor
Che fra gli uomini regna e fra gli Dei,

ce seigneur qui règne parmi les hommes et parmi les dieux, c'est-à-dire le soleil. Laure,

Chiusa dalla spera
D'ell'amico più bello,

enfermée dans la sphère de l'ami le plus beau, c'est-à-dire enveloppée de

Digitized by Google

lumière et comme encadrée dans le disque rayonnant de son amant céleste, se tourne toute joyeuse vers Pétrarque, chez qui tout à coup se change en allégresse la jalousie dont il s'était senti atteint au premier abord en présence d'un si *haut rival.*

Le gelosia, che 'n su la prima vista
Per sì alto avversario al cor mi nacque.

Quant au soleil, il couvre d'un nuage sa face triste et larmoyante, tant il souffre de se voir vaincu.

A lui la faccia lagrimosa e trista
Un nuviletto intorno ricoverse:
Cotanto l'esser vinto li dispiacque.

Tout cela est ravissant, au moins par la grace de l'expression, disent les Italiens, forcés de passer condamnation sur le reste; et en effet, nous sentons nous-même le charme de quelques-uns de ces détails, et notamment des trois derniers vers, comme harmonie et agencement de mots; mais quand il faut faire passer en français toutes ces gentillesses de la dame entre deux amans dont le plus beau est le soleil, de la jalousie qui vient au moins beau, du soleil vaincu et du nuage dont il se couvre en signe de déplaisir, comment un traducteur ne serait-il pas écrasé? Le vice du système de M. de Gramont est de laisser tout leur relief à ces défauts, sans en pouvoir conserver les compensations. Ce système, il est vrai, a un avantage, avantage d'utilité pratique plutôt que de beauté : c'est d'offrir aux personnes peu versées dans la langue italienne et désireuses de l'étudier, une sorte de représentation plus exacte du texte, qui leur permet de le retrouver presque intact sous les dehors d'une langue qui leur est plus familière. Lire Pétrarque à l'aide d'une traduction comme celle de M. de Gramont nous paraîtrait même une excellente manière d'étudier l'italien. On ne perdrait aucun mot, et il n'est pas jusqu'à la nuance quelquefois un peu forcée du mot français qui ne servît à faire mieux sentir la nuance du mot italien correspondant. Il en est de même des tours de phrase. Certes, un tour italien nous frappe plus avec des mots français au milieu desquels il dérange nos habitudes d'esprit, que dans la langue à laquelle il est emprunté et où tout est nouveau, étranger pour nous. Sous ce rapport donc, le travail de M. de Gramont peut devenir un livre fort utile, surtout si dans une seconde édition l'auteur le purge de quelques inexactitudes, comme par exemple celle de traduire *treccie* par *toits* et non par *cheveux,* dans un des sonnets d'imprécations contre Rome, c'est-à-dire contre Avignon; car, on le sait, c'est à la translation de la cour pontificale dans cette ville que Pétrarque attribuait tous les maux de l'Italie et de l'église, Rome était pour lui la ville sainte et bénie. Il écrivit à deux papes, ses amis, pour les engager à y rétablir le siége pontifical, et en désespoir de cause il épousa chaudement la cause de Rienzi, qui, à défaut de la Rome papale, pou-

Digitized by Google

vait relever la Rome antique. Veuve de ses maîtres et abandonnée à des subalternes, ce n'était plus elle d'ailleurs qui pouvait recevoir les noms de fontaine de douleur, auberge de colère, école d'erreurs, temple d'hérésies, fabrique de mensonges, enfer des vivans, nid de trahisons, etc. A la fin de ce même sonnet *fiamma dal ciel su le tue trecce piova*, M. de Gramont a fait encore une erreur en traduisant

Già non fostu nudrita in piume al rezzo :

« Puisses-tu bientôt ne pas être nourrie sur la plume, etc. » Pétrarque n'exprime point un vœu pour l'avenir, il rappelle le passé comme contraste avec le présent : Tu n'as pas toujours été ainsi nourrie, etc. Si le sens était douteux, il serait fixé par le dernier vers :

Or vivi sì, c'ha Dio ne venga il lezzo.

« Mène enfin une telle vie que l'infection en monte jusqu'à Dieu; » ce qui ne se pourrait certainement pas, si, au lieu de vivre mollement sur la plume, elle allait nue au vent et sans chaussure parmi les ronces,

Nuda al vento, e scalza fra li stecchi,

comme le traducteur le fait souhaiter par l'auteur. Nous recommandons néanmoins la traduction de M. de Gramont aux gens qui nous reprochent de ne les point lire ni traduire par dédain pour eux et par trop haute satisfaction de nous-mêmes. Ils verront s'ils poussent aussi loin envers nous le respect et l'abnégation.

Je disais tout à l'heure que l'Italie n'a pas eu naturellement l'esprit chevaleresque; elle présente néanmoins cette singularité que les deux seuls poèmes chevaleresques qui aient reçu en Europe la consécration de l'admiration générale lui appartiennent. L'un de ces poèmes, il est vrai, n'est qu'une ironie perpétuelle, ironie douce, aimable et galante, ironie de jovial garçon qui trouve ses chevaliers charmans, mais un peu fous, et qui ne se pique pas le moins du monde de faire croire à des prouesses auxquelles il ne croit pas. Il semble que l'Arioste, en envoyant le bon sens d'Astolphe dans la lune, ait voulu par avance laisser poindre son arrière-pensée sur tous ces héros que le Tasse allait si pieusement prendre au sérieux. Quant au poème de ce dernier, il n'est réellement pas non plus l'épopée chevaleresque telle qu'elle aurait pu sortir spontanément des mœurs, des idées, du génie de la chevalerie. C'est l'épopée antique dans laquelle on jette des figures modernes. C'est l'œuvre d'un lettré poète plus que d'un poète chevalier. On voit que le Tasse connaît mieux son Homère que son Tancrède ou son Renaud, et, quelle que soit l'admiration dont on se sente pénétré pour les grandes facultés poétiques de ce beau génie, il reste encore à dire, après qu'on l'a lu, que la chevalerie, ou pour mieux dire que l'âge héroïque des nations modernes n'a pas donné au monde son épopée. Sous ce rapport, les *Niebelungen* passeraient bien avant

Digitized by Google

la *Jérusalem*. Ce dernier poème n'a même pas le degré d'originalité du *Roland*, qui est vraiment un poème moderne, un poème dont l'antiquité n'a pas laissé, ne pouvait pas laisser de modèle, mais qui rit de ce qu'il chante. La *Jérusalem* est un poème dessiné tout entier sur les poétiques de l'antiquité. Il en observe toutes les règles : l'action doit être grande, une, de courte durée, etc.; puis l'exposition, l'invocation, le merveilleux, rien n'y manque. L'ange invisible du Seigneur qui préside aux conseils de Godefroy et qui hâte ou ralentit toutes ces destinées épiques, c'est Aristote. Par le Tasse, l'Italie ne sort donc point de sa tradition classique, antique. Quand elle en sort, c'est par Dante, par l'Arioste; et dans le premier, la chevalerie est complètement absente; dans le second, elle est légèrement bafouée. Ainsi, il n'y a point de contradiction entre notre assertion que l'Italie n'était nullement chevaleresque, et ce fait qu'elle a produit les seules épopées de chevalerie qui se lisent. La chevalerie est entrée dans sa poésie artificiellement, par la France cette fois encore, par des traditions, par des légendes de la France qu'elle a rattachées, toujours artificiellement, à sa propre histoire. Nous ne voulons rien enlever à personne, ni nous élever de l'abaissement des autres; mais quand on nous accuse de n'être, en fait d'invention, *que des gueux revêtus des dépouilles* du prochain, nous pouvons bien aller retrouver notre génie jusque dans les entrailles de nos émules si fiers.

Quoi qu'il en soit, voici encore un tribut d'hommages que nous leur payons par une traduction. Il n'y a plus rien à dire sur le mérite de l'Arioste ni sur la contexture de son poème, connu de tout le monde et déjà cent fois analysé et apprécié. Cette *Revue*, entre autres, a publié sur l'Arioste des travaux qui ne laissent rien à désirer. Quant à MM. Panckoucke et Framery, ses traducteurs, plus à l'aise dans un récit de longue haleine, où le détail n'a besoin d'aucun relief particulier, qu'on ne l'est dans une série de tout petits poèmes, où l'intérêt ne repose que sur les mérites du détail, il leur a suffi de donner une traduction facile, élégante, fidèle à l'esprit de l'auteur, pour que, cela reconnu, il n'y ait plus rien à ajouter à l'éloge qu'on en voudrait faire.

A. Bussière.

Digitized by Google

POÉSIE.

AUX POÈTES.

Quand la faux va crier dans les foins et les seigles,
Fuyez, poètes ennuyés;
Libres de tout souci, prenez le vol des aigles;
Fuyez l'autre Babel, fuyez!
Allez vous retremper dans quelque solitude,
Au bord du bois silencieux,
Où vous retrouverez la muse de l'étude
Dans la nature et sous les cieux.
Théocrite et Virgile ont soulevé la gerbe;
S'ils chantaient la belle saison,
C'était toujours cheveux au vent et pieds dans l'herbe,
L'ame perdue à l'horizon.
La Fontaine suivait la fable, sa compagne,
Loin de sa table de sapin,
Dans quelque coin béni de sa bonne Champagne,
Sur les traces de Jean Lapin.
Jean-Jacques, le rêveur, aimait l'architecture
Des montagnes et des forêts;

Digitized by Google

Si du cœur en son livre on voit bien la peinture,
C'est qu'il en cherchait les secrets.
Voltaire s'exila pour vivre en solitaire,
Chez lui le soc fut en honneur,
Et Diderot, un jour, surprit le vieux Voltaire
Portant la faux du moissonneur!

Poètes essoufflés, si vous voulez renaître,
Frelons, si vous cherchez du miel,
Allez donc voir ailleurs que par votre fenêtre
Ce qui se passe sous le ciel.
Que faites-vous là-bas, insensés que vous êtes?
Enfumés comme les Lapons,
Vous étudiez le monde en lisant les gazettes,
Et le ciel en passant les ponts.
Si l'ame est un miroir que la muse promène
Dans la rue ou sur le sentier,
Pourquoi ne pas chercher la créature humaine
Loin du bruit, sous le chêne altier?
Vous cherchez, dites-vous, l'amour et la science;
Vous ne trouvez que tourbillons.
L'amour! le cherchez-vous dans son insouciance?
Courez les prés et les sillons.
La science, insensés! la science est amère,
C'est un fruit que Dieu nous défend,
C'est la mort, ou plutôt c'est la mauvaise mère
Qui n'allaite pas son enfant.
Vanités! vous cherchez un peu de renommée,
La couronne et le vert rameau;
De la fumée!... Hélas! la plus belle fumée
S'élève au-dessus du hameau.

Vous vendez les faveurs de la fille d'Homère,
La blanche muse aux tresses d'or;
Vous avez profané cette sainte chimère
Qui, malgré vous, nous aime encor.
Vous vous faites marchands et vous ouvrez boutique;
Pour vous l'art n'est plus qu'un état.
Si Dieu vous demandait pour lui-même un cantique,
Il faudrait qu'il vous l'achetât!

Digitized by Google

L'art succombe, et l'artiste est à peine un manœuvre
Qui sans haleine va toujours;
La petite monnaie est l'ame de toute œuvre
Qui se fait en ces tristes jours.
Hélas! depuis vingt ans, c'est en vain qu'on défriche,
Car les fruits ne mûriront pas.
Que deviennent les fleurs de ce printemps si riche
Qui se déroulait sous nos pas?

Fuyez ce vain éclat qui se paie à la ligne,
Allez reposer votre esprit
Au bord de quelque bois, au pied de quelque vigne,
Où Dieu sur la nature écrit.
Producteurs effrénés, du créateur suprême
Allez écouter les leçons :
Ce n'est pas en un jour qu'il écrit le poème
Des vendanges et des moissons.
Cybèle aux blonds cheveux, la mère si féconde,
Sème ses trésors à pas lents;
Elle aime à s'appuyer, pour traverser le monde,
Sur le col des bœufs indolens.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le jeu de l'Angleterre, dans les affaires d'Espagne, est de contester les résultats de la révolution qui vient de s'accomplir. M. Peel a dit en plein parlement qu'Espartero était toujours régent de droit suivant les lois espagnoles, bien que de fait la puissance lui ait échappé. En parlant ainsi, le ministre anglais a l'air de rendre hommage aux principes constitutionnels, et en même temps il se réserve tous ses avantages. Le ministère tory doit penser que plus il se montrera éloigné de vouloir reconnaître le nouveau gouvernement espagnol, plus il aura de chances pour tirer bon parti des concessions qu'il pourrait faire plus tard. D'ailleurs qui peut savoir l'avenir? Tout est si mobile en Espagne! Ne pourrait-il pas arriver tel évènement qui fût pour Espartero un retour de fortune? L'Angleterre a donc tout intérêt à maintenir que le duc de la Victoire est toujours régent, et il était facile de prévoir que telle serait sa politique. Ce langage et cette conduite de M. Peel n'ont donc pas dû surprendre notre gouvernement, ni même le contrarier beaucoup. En effet, par ce langage et par cette conduite, l'Angleterre prend parti jusqu'à un certain point dans les affaires de la Péninsule, et elle montre à l'Espagne, plus peut-être que ne le lui conseillait la prudence, tout l'intérêt qu'elle porte à l'homme que l'Espagne vient de condamner. Si les Espagnols conservaient encore quelques doutes sur l'espèce de solidarité qui unissait Espartero et l'Angleterre, ces doutes devraient tomber devant l'attitude que vient de prendre la politique anglaise.

Les cortès n'ont encore rien statué sur la majorité de la reine, et voilà ce qui enhardit les ennemis du gouvernement provisoire. Le ministère Lopez gouverne au nom de la reine comme si elle était majeure, et cependant aucune décision législative n'a encore mis un terme à la minorité d'Isabelle.

Digitized by Google

Cette situation n'est pas logique, néanmoins elle était inévitable. Dès que l'Espagne était unanime à précipiter Espartero du rang où elle l'avait laissé monter il y a trois ans, le ministère Lopez, que l'insurrection victorieuse rappelait aux affaires, ne pouvait gouverner qu'au nom de la reine considérée comme majeure par anticipation. Mais pourquoi, a-t-on dit, ne pas convoquer immédiatement les anciennes cortès? Elles n'eussent pas suffi à la situation extraordinaire créée par la chute d'Espartero. Les exaltés n'eussent pas manqué de dire qu'une assemblée élue sous l'administration du régent ne pouvait représenter la nation espagnole dans des circonstances aussi nouvelles et aussi graves. Comment en douter, quand on voit aujourd'hui même, dans l'attente de chambres entièrement renouvelées, la constitution de 1837 en butte aux plus vives attaques? On a déjà demandé, dans plusieurs manifestes électoraux, la réforme de la constitution, et l'on s'y est plaint de la part trop large faite à la royauté. Le ministère Lopez a pris son parti courageusement, car il a rendu sa tâche et sa responsabilité plus lourdes. Il lui eût été plus commode sans doute de rappeler sur-le-champ l'ancienne assemblée qui avait applaudi à son élévation au pouvoir. Il a volontairement accepté un présent plus difficile pour préparer à l'Espagne un avenir plus régulier et plus sûr.

La très grande majorité des juntes des villes s'est soumise au gouvernement provisoire. Grenade, qui avait tardé un peu, a fait sa soumission. Une assez grande agitation règne toujours à Barcelone; mais comment s'en étonner avec les élémens que contient la capitale de la Catalogne? On ne saurait juger par Barcelone du reste de l'Espagne. A Barcelone, ville maritime, ville démocratique, la liberté fait toujours l'effet d'une tempête. D'ailleurs, la capitale de la Catalogne aime assez à se mettre en opposition avec Madrid, et c'est de toutes les cités de la Péninsule la plus rebelle à toute direction centrale. Il paraît au surplus que, même dans ce foyer d'indépendance provinciale, l'autorité du gouvernement provisoire finira par se faire écouter. Quand le ministère Lopez s'est décidé à la marche qu'il suit aujourd'hui, il a dû s'attendre à toutes ces difficultés, et il est honorable pour lui de n'avoir pas désespéré d'en triompher.

Nous parlions dernièrement du manifeste qu'Espartero avait adressé à l'Espagne en la quittant. A cette pièce le duc de la Victoire a voulu en ajouter une autre où il proteste d'une manière formelle contre la révolution dont il est la victime. Dans son manifeste, Espartero semblait n'avoir d'autre pensée que de justifier sa conduite; dans sa protestation, il paraît se proposer de se réserver l'avenir en déclarant nul, inconstitutionnel, tout ce qui s'est fait contre lui. Le ministère Lopez a répondu à cette protestation en déclarant tous ceux qui l'avaient signée privés de leurs grades, emplois et honneurs. En rendant ce décret de déchéance, il a reproché à Espartero le bombardement de plusieurs villes, la soustraction du trésor public, et le dessein patent de laisser en Espagne des germes de subversion et de désordre. Ainsi, de part et d'autre, les récriminations sont amères, et les partis s'excommunient mutuellement d'une manière implacable. Le général O'Donnell est parti pour la

Digitized by Google

Havane, afin de rendre impossible le séjour d'Espartero à Cuba dans le cas où celui-ci aurait toujours la pensée de s'y rendre. Mais Espartero restera en Angleterre, il y attendra les évènemens. Il est possible qu'il conserve l'espoir de rentrer en Espagne un jour, sinon comme régent, du moins comme chef de parti, en homme qui vient les armes à la main se faire relever de la déchéance prononcée par ses adversaires.

La lutte dont en ce moment l'Espagne est le théâtre ressemble, sous plusieurs rapports, à une guerre de généraux se disputant les honneurs et le pouvoir. C'est Narvaez, c'est Concha, c'est O'Donnell, se réunissant contre le chef des ayacuchos et lui enlevant l'appui d'une armée qu'Espartero croyait si dévouée à sa fortune. Il n'y a que l'intervention des cortès qui puisse ôter au mouvement qui vient de s'accomplir le caractère d'une insurrection militaire. Les cortès ont un beau rôle, de grands devoirs à remplir. Proclamer la volonté du pays, consacrer le rapprochement de tous les partis constitutionnels, assurer les développemens de la liberté sans affaiblir l'autorité monarchique, voilà ce qu'on attend des deux chambres qui se réuniront le 15 octobre. Nous saurons bientôt si l'Espagne a foi aux institutions représentatives et si elle peut s'élever au gouvernement des majorités constitutionnelles. Les circonstances et les difficultés sont sérieuses. Il ne manquera pas de minorités turbulentes qui prétendront faire prévaloir les théories les plus extrêmes : les hommes et les partis modérés devront se montrer aussi fermes qu'habiles pour défendre les principes et les conditions essentielles de la constitution de 1837. La situation des cortès se compliquera encore de la question du mariage de la reine, et les chambres auront à délibérer sur tout un système de politique étrangère. En 1812, les cortès, constituées à Cadix, avaient à défendre l'indépendance de leur pays contre les armes d'un conquérant; aujourd'hui, pour être moins tragiques, les circonstances ne sont pas moins épineuses, car il s'agit de trouver et de défendre la politique la plus utile à l'Espagne, la plus appropriée à ses intérêts, à ses convenances. Entre la France et l'Angleterre, en face de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, l'Espagne va résoudre une importante question de dynastie et de gouvernement constitutionnel. De l'attitude des cortès dépendra la conduite de l'Europe, qui se prépare à suivre leurs délibérations avec curiosité. Si, dans le sein des chambres espagnoles, une majorité constitutionnelle sait pratiquer avec persévérance une politique sage, elle se fera respecter, et elle aura l'honneur de décider seule des destinées de l'Espagne; mais si l'anarchie était plus forte que l'ordre, tant dans les assemblées que dans le pays, si les cortès se trouvaient impuissantes à faire triompher une volonté, une politique, tout le monde en dehors de l'Espagne se croirait autorisé à se mêler des affaires de ce malheureux pays, et c'est alors que son indépendance se trouverait sérieusement menacée.

L'intérêt de la France est que l'Espagne règle seule ce qui la touche. Ce n'est pas à nous d'inviter les puissances à s'occuper de la Péninsule. Nous n'avons pas à redouter de la voir suivre une politique vraiment espagnole,

Digitized by Google

car cette politique ne saurait nous être fatale. Au commencement de ce siècle, l'Espagne, voyant la France sortir avec bonheur et gloire de ses convulsions révolutionnaires, se tourna vers elle avec confiance comme pour lui demander ses conseils et son appui moral. Un intérêt généreux et sûr l'avertissait que la France était son alliée naturelle. Malheureusement Napoléon, en voulant mal à propos imiter Louis XIV, troubla cette situation excellente. Aujourd'hui, après bien des expériences et des épreuves, l'alliance de l'Espagne et de la France est ce qu'elle était il y a quarante ans, un fait naturel et nécessaire. Comme il y a quarante ans, nous montrons à l'Espagne comment on sort des crises révolutionnaires pour entrer dans la vie régulière des gouvernemens constitutionnels; comme il y a quarante ans, nous devons désirer, dans l'intérêt de notre prépondérance dans le midi de l'Europe, qu'une nation voisine et puissante ait la même constitution politique que nous. La France n'a donc rien à craindre d'une politique vraiment espagnole : elle n'aurait à prendre l'alarme que dans le cas où une influence hostile et étrangère se substituerait, dans les conseils de l'Espagne, à des inspirations sincèrement nationales.

Dans la Péninsule comme sur beaucoup d'autres points, l'Angleterre et la France sont en présence. L'Angleterre cherche surtout en Espagne un marché; nous, nous désirons trouver dans la nation espagnole une puissance amie à laquelle doivent nous unir chaque jour davantage le voisinage, la convenance des relations commerciales, et la conformité des institutions. Nous avons été d'accord avec l'Angleterre pour favoriser en Espagne l'établissement de la monarchie constitutionnelle. Maintenant les deux puisssances qui ont été parties principales dans le traité de la quadruple alliance se divisent; elles ont des intérêts distincts. Cet antagonisme était facile à prévoir; il est dans la nature des choses, et il n'amènera pas de collision violente entre les deux peuples qui se sont fait, il y a trente ans, une si rude guerre dans la Péninsule. Le champ de la diplomatie est vaste, et dans notre époque les négociations ont remplacé les batailles. C'est donc à la stratégie diplomatique, à une fermeté habile dans des voies pacifiques, qu'il faut demander le maintien de notre influence et de notre autorité. Plus la paix entre l'Angleterre et la France est aujourd'hui un fait essentiel contre lequel des causes secondaires ne sauraient prévaloir, plus il importe que les relations internationales entre les deux pays soient conformes à la plus stricte équité. Si un officier anglais a eu le malheur involontaire de donner la mort à un de nos matelots, il y a des réparations à obtenir, et ici la moindre faiblesse serait une grande faute, car, loin d'assurer la paix, elle la compromettrait. Il y a un proverbe familier qui dit que les *bons comptes font les bons amis*. Cela n'est pas moins vrai en politique, dans les rapports de peuple à peuple. Anglais et Français, ayons la conscience nette. Accordons-nous les uns aux autres les réparations et les indemnités auxquelles nous avons véritablement droit : cette justice rigoureuse sera la meilleure sauvegarde de la dignité de chacun.

Il n'est donné à personne de changer cette situation de l'Angleterre et de

Digitized by Google

la France vis-à-vis l'une de l'autre, dans laquelle une guerre générale serait une folie, et dans laquelle aussi mille oppositions d'intérêt sont sans cesse renaissantes et toujours inévitables. Il faut donc vivre dans cette situation singulière et complexe, et en tirer le meilleur parti possible. Il n'y a aucun inconvénient à ce que nos princes fassent de courtoises apparitions à la cour d'Angleterre, pourvu que, dans ses négociations avec le cabinet tory, notre gouvernement ne relâche rien de ses justes prétentions et de sa vigilance. Dans la question espagnole, dans la question du *Zollverein,* au Brésil, dans l'Océanie, nous rencontrons l'Angleterre, elle nous fait concurrence, obstacle. Sachons lutter avec elle; pas de molle condescendance, de concession gratuite. Le *Sun* exprime le désir de voir tomber les idées chimériques concernant la domination universelle à laquelle aspire l'Angleterre, et le désir qu'elle a d'anéantir le commerce maritime de la France, d'usurper l'empire de la mer. Nous applaudissons de grand cœur à ce langage, et nous y croyons dans une certaine mesure, parce que l'intérêt actuel de l'Angleterre lui interdit de songer à ces luttes gigantesques qui ont signalé l'histoire des deux pays pendant les deux derniers siècles. L'Angleterre cherche, avant tout, à s'assurer des débouchés: elle ne se dissimule aucune des difficultés que lui suscite l'activité manufacturière des autres peuples depuis vingt-cinq ans; mais comme il n'est pas dans son humeur de se décourager aisément, elle demande à sa profonde expérience des combinaisons nouvelles et heureuses. Si le *Zollverein* prussien lui fait d'onéreuses conditions, elle se tournera vers l'Autriche, et s'efforcera de trouver dans la monarchie que gouverne encore M. de Metternich un marché avantageux. Placer ses produits partout et éviter la guerre avec tout le monde, telle est en ce moment la véritable pensée du gouvernement anglais.

D'ailleurs, la situation intérieure de la Grande-Bretagne lui fait une loi de cette sage conduite. Les tories connaissent bien toute la gravité des mouvemens qui travaillent la société anglaise. Que de causes concourent à ces agitations! L'organisation féodale de la propriété, les différences de nationalité et de race, la conscience d'une longue oppression et d'une détresse intolérable, les idées d'émancipation et d'égalité qu'a si fort répandues la révolution française, tout cela forme autant d'élémens discordans, mais redoutables. Écoutez les discours des chartistes, vous y retrouvez en partie les déclamations de nos démagogues de 93; allez dans le pays de Galles, vous y verrez des paysans exaspérés et dépravés par leurs souffrances, trouvant naturel de se faire justice eux-mêmes, et agissant avec tous les instincts imparfaits qui se manifestent dans une société naissante. Enfin, en Irlande, une majorité considérable, obéissant à la voix d'un seul homme, réclame sa séparation législative d'avec le centre politique de la Grande-Bretagne, et les croyances religieuses s'expriment avec une vivacité dont il est difficile de calculer les effets.

Tant de causes de fermentation sont bien faites pour inspirer au ministère tory de sérieuses inquiétudes. Conservateurs par excellence, les tories ne sau-

Digitized by Google

raient consentir à laisser ruiner le vieil édifice de la légalité britannique. Il y va de leur honneur de le défendre. Le ministère a annoncé le dessein d'embrigader dix mille hommes choisis parmi les pensionnaires de Chelsea. Il sent le besoin d'une force considérable dont il puisse disposer. Dernièrement le *Times* contenait le récit de la visite qu'avait faite dans le pays de Galles un de ses rédacteurs, et il se montrait effrayé des dispositions morales qui règnent les chez paysans gallois. En effet, les passions y sont empreintes d'un fanatisme sauvage qui rappelle la barbarie du XIVe siècle.

En Irlande, O'Connell semble marcher avec une énergie croissante vers un prompt dénouement. Quand nous parlons de dénouement, nous n'entendons parler que de la conclusion que depuis long-temps O'Connell a promise à ses discours. On dirait que le tribun irlandais éprouve une certaine impatience de donner une sanction positive à ses éloquentes paroles. Nous saurons bientôt de quelle manière il entend jeter les bases d'un parlement qui siégera à Dublin, et en même temps échapper à la répression légale que paraît devoir rencontrer une semblable entreprise. Il semble que le ministère tory l'attende à cette grande épreuve. Jusqu'à présent, il reste immobile. Les protestans commencent en Irlande à s'étonner et à se plaindre de cette inertie, et comme s'ils voulaient suppléer à l'action du gouvernement, ils annoncent des *meetings* où ils proclameront leur opposition au rappel. Le principal organe de la presse des tories, le *Times*, les encourage dans cette pensée. Les évènemens de l'Irlande ont dû provoquer dans le parti tory d'assez profonds dissentimens. M. Peel est persuadé qu'abandonnée à elle-même, toute cette agitation finira par tomber. Il semble dire en regardant l'Irlande : *Verba et voces prætereàque nihil.* Plusieurs de ses collègues ne partagent pas cet optimisme, qui pourrait bien irriter jusqu'à O'Connell lui-même. Tout ce que fait le dictateur de la démocratie irlandaise n'aboutirait donc qu'à des phrases! O'Connell vient de s'engager à démontrer bientôt le contraire; en attendant, il redouble de violence contre ses adversaires. Lord Brougham est surtout le point de mire de ses plus virulentes attaques, et la violence du tribun va dans cette circonstance jusqu'à une extrême injustice; mais O'Connell ne se pique pas, dans ses harangues, d'équité et de convenance : il ne met de mesure que dans sa conduite. Ne faut-il pas aussi qu'il captive l'attention de ces innombrables multitudes qui sont si avides de sa parole, de ces auditeurs intrépides qui bravent tout pour l'entendre, l'intempérie des saisons, et tous les inconvéniens d'un déplacement qui interrompt leurs travaux? A un pareil auditoire l'ironie d'O'Connell jette de temps à autre quelque victime, et plus il veut rester légal dans sa conduite, plus il sent le besoin d'être injurieux dans son langage. D'ailleurs les whigs semblent avoir plus que d'autres le privilége d'exciter la verve mordante d'O'Connell; loin de leur savoir gré de la modération avec laquelle ils se sont quelquefois exprimés sur les affaires d'Irlande, cette modération l'indigne plus que la franche résistance des tories à toute réforme. Il la taxe d'hypocrisie. Au reste, dans une circonstance récente, O'Connell a pu se rassurer, car les whigs n'ont

Digitized by Google

pas persévéré dans cette marche hypocrite; on se rappelle que la plupart d'entre eux ont fini par abandonner l'auteur d'une motion qui tendait à provoquer quelques réformes dans la constitution de l'église protestante. On s'est demandé, à cette époque, si cette conduite n'était pas, de la part des whigs, une tactique, afin de laisser la question entière, dans la prévision d'un retour possible au pouvoir. Quoi qu'il en soit, il paraît difficile, en raison de l'énergie que déploie aujourd'hui O'Connell, que le parlement se sépare avant que la question d'Irlande ait été l'objet de nouveaux débats.

L'élévation de M. Bugeaud à la dignité de maréchal de France a produit dans l'Algérie une favorable impression. Cette haute récompense a été jugée méritée par tous ceux qui depuis long-temps sont témoins des travaux du nouveau maréchal; on en a pu juger par l'empressement qu'ont mis à féliciter le gouverneur-général les représentans de l'armée, de l'administration, et les principaux habitans de la ville d'Alger. M. Bugeaud, en remerciant ceux qui lui ont apporté leurs vives félicitations, a annoncé qu'il resterait en Afrique pour y assurer les résultats obtenus. Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. le maréchal a reproduit plusieurs des idées qu'il avait développées l'an dernier dans sa brochure. Il a beaucoup insisté sur la nécessité pour nos colons d'accepter jusqu'à un certain point le régime militaire dans l'intérêt de leur sûreté personnelle et dans l'intérêt de leur propriété. « Je voudrais, a dit M. le maréchal, que la population française de l'intérieur eût une constitution essentiellement guerrière. La France ne peut entretenir perpétuellement en Afrique une armée de quatre-vingt-dix à cent mille hommes, il faut songer à réduire cette armée à des proportions telles que les revenus du pays puissent l'entretenir en même temps qu'ils satisferont aux autres dépenses de l'administration... La colonisation civile ne peut pas remplacer l'armée, il faudra toujours au contraire qu'elle soit protégée par celle-ci; mais de nombreuses colonies militaires permettraient de réduire les troupes de moitié. Établies sur des points bien choisis sous les rapports de la guerre, de la salubrité et de la culture, elles nous dispenseraient des garnisons qui gardent actuellement les points où sont nos magasins, nos munitions de guerre et nos hôpitaux. » On voit que, dans la pensée de M. le maréchal Bugeaud, il faut distinguer la colonisation civile des colonies militaires. La colonisation civile est commencée sur un point; c'est une œuvre lente de sa nature et à laquelle il faut procéder avec prudence et précaution. A côté des colons civils, M. Bugeaud voudrait voir s'élever des colonies militaires qui seraient une armée permanente; le cultivateur serait soldat, il aurait un champ, une famille, et serait capable de défendre l'un et l'autre. Au premier roulement de tambour, il courrait sous son drapeau repousser l'Arabe; il prendrait l'offensive même au besoin. M. Bugeaud demande comment on peut espérer de dominer l'Arabe sans cette constitution militaire; il rappelle que dès l'âge de quinze ans tout Arabe a un fusil et un cheval. Une population ainsi aguerrie ne saurait rester fidèle qu'à des suzerains dont elle aura toujours à craindre la puissance militaire.

Digitized by Google

Il faut rendre cette justice à M. Bugeaud, que l'organisation militaire qu'il ambitionne de créer en Afrique est loin, dans sa pensée, d'être incompatible avec les travaux de la civilisation. Seule au contraire, suivant lui, elle les rend possibles. Ainsi il propose à l'activité de nos soldats de grands travaux d'utilité publique. Dans ces occupations utiles, nos troupes ont déjà fait leurs preuves. Cette année, cent soixante-trois lieues de route ont été ouvertes. Les voitures publiques vont aujourd'hui à Medeah; elles pourraient aller jusqu'à Oran. Des ponts ont aussi été jetés. M. Bugeaud ne parle pas des travaux de la paix, des intérêts du commerce et de l'agriculture avec moins de chaleur que des exploits militaires, parce qu'il fait de ces travaux et de ces intérêts le but de la guerre. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que les colonies militaires dont il désire l'établissement ressemblent beaucoup à ce qui existe dans certaines parties de l'empire russe et de la monarchie autrichienne. Les faits parlent depuis long-temps pour prouver l'utilité de cette institution à la fois agricole et militaire qui confie la défense du sol à ceux qui le cultivent. M. Bugeaud aura l'honneur d'avoir concouru, par son énergie, à l'introduction en Afrique de ce moyen de puissance et de civilisation.

Les conseils-généraux ont procédé, cette semaine, à la nomination de leurs présidens et de leurs secrétaires. Les honneurs de la présidence ont été chercher, comme toujours, les notabilités politiques, à quelques nuances qu'elles appartinssent. Ainsi nous voyons parmi les présidens élus M. le duc de Broglie, M. de Barante, M. de Montalivet, M. le comte Roy, c'est-à-dire les grandes influences de la propriété et de la politique. On attache maintenant beaucoup d'importance aux travaux des conseils-généraux, et l'honneur de siéger dans ces assemblées départementales est fort brigué, presque avec autant d'ardeur que la députation, car souvent le conseil-général mène à la chambre.

M. de Genoude n'y est point arrivé, à la chambre, et il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, si l'avortement de sa candidature a été assez ironiquement accueilli par l'opinion. On n'est pas un homme pendable pour ne réunir dans une élection que quarante-six suffrages; aussi ce n'est pas tant ce résultat qui a égayé les spectateurs que l'alliance, si pompeusement annoncée, des légitimistes et des radicaux aboutissant à une si chétive minorité. Quand les faits sont aussi clairs, il est inutile d'insister. La raison du pays répugne à ces combinaisons mensongères par lesquelles on a la prétention de tirer une majorité puissante de deux minorités extrêmes.

On peut regretter, au nom des arts, la ruine de l'opéra de Berlin. Ce théâtre, qui vient d'être la proie d'un incendie nocturne, avait été élevé par le grand Frédéric aussitôt après son avénement au trône : c'était un des premiers monumens dont il avait embelli la capitale de la Prusse. Cette construction, remarquable par son élégance, n'aura duré qu'un siècle; on avait célébré l'an dernier son anniversaire séculaire avec éclat.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

Digitized by Google